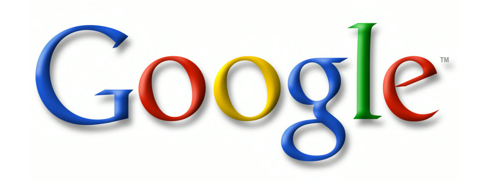
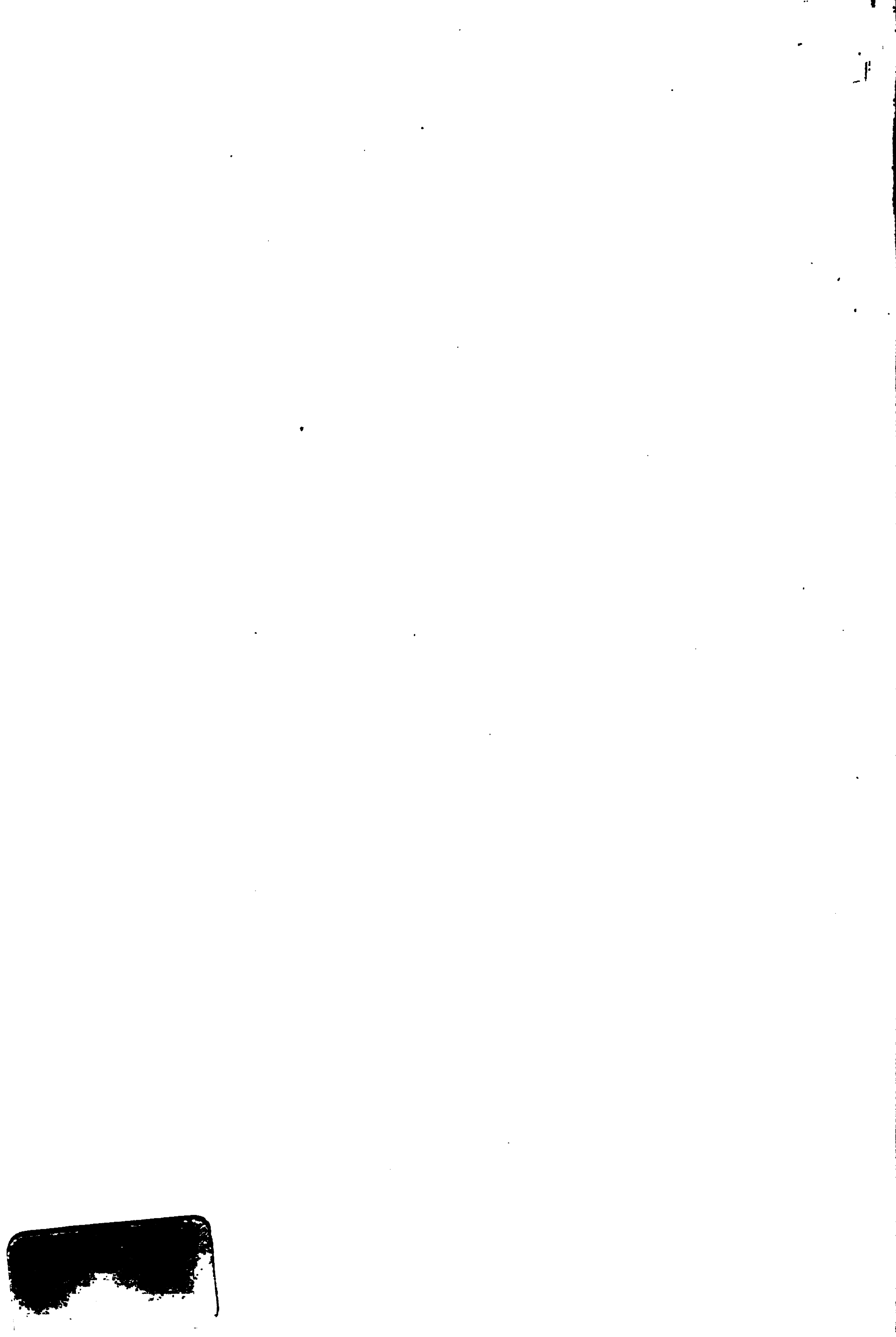




NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

22672. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

VII

L'ASIE ORIENTALE

CONTENANT

7 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 162 CARTES DANS LE TEXTE

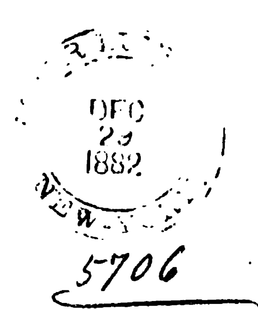
ET 90 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882



NOUVELLE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LIVRE VII
L'ASIE ORIENTALE
L'EMPIRE CHINOIS, LA CORÉE, LE JAPON

CHAPITRE PREMIER
CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

De grands traits géographiques marquent les divisions naturelles du continent d'Asie. Nous avons vu que l'immense territoire russe comprend les dépressions aralo-caspiennes et le versant septentrional des systèmes de montagnes qui se prolongent de l'Aɫaï et des monts Célestes aux chaînes côtières de la Mandchourie. Au sud et à l'ouest, les deux péninsules des Indes, le plateau d'Iran, l'Asie antérieure ne sont pas moins bien limités par des remparts de monts neigeux, par des golfes et des mers. De même, à l'orient, la Chine forme, avec la Corée et les archipels voisins, comme un monde à part qu'enferme un amphithéâtre de plateaux et de montagnes d'un pourtour de 10 000 kilomètres. De la Mandchourie à l'Indo-Chine, le Chanyan alin, le Dousse alin, le Khingan, le Kenteï, le Tannou ola et l'Ektag Altaï, le Thian chañ, le Tsoung ling, l'Himalaya, les monts sauvages que traversent les fleuves de la péninsule Transgangétique, toutes ces hautes

saillies du relief continental se succèdent en demi-cercle autour de ce quart du continent d'Asie qui est devenu l'Empire Chinois. Le Japon a pris le nom de « Pays du Soleil Levant »; mais, relativement à l'ensemble de l'Ancien Monde, la Chine aussi regarde vers l'Orient; sa pente générale, indiquée par le cours des fleuves, est tournée vers l'océan Pacifique. La Chine et le Japon ont reçu à bon droit des Occidentaux le nom d'Extrême Orient, qui s'étend aussi à l'Indo-Chine, aux Philippines et aux îles de la Sonde.

Comparées à l'Asie occidentale, et surtout à l'Europe, que l'on peut, à certains égards, considérer comme un groupe de péninsules appartenant à l'Asie, les contrées orientales du continent ont des privilèges, mais aussi de grands désavantages comme territoires de civilisation. Le contraste le plus frappant entre l'Occident et l'Orient est celui que présentent les rivages maritimes. Du côté de l'Asie Mineure et de l'Europe, les terres sont découpées en de nombreuses presqu'îles se ramifiant en articulations secondaires dans les eaux de la Méditerranée et dans celles de l'océan Atlantique; en outre, de grandes îles et des archipels prolongent les péninsules ou sont parsemés au devant des côtes; l'Europe a pu être comparée par Carl Ritter et d'autres géographes à un corps organisé bien pourvu de membres : le continent semble se mouvoir, pour ainsi dire, s'agiter en dehors de la lourde masse de l'Ancien Monde. La Chine n'a point cette étonnante variété de contours. Des côtes de la Mandchourie russe à celles de la Cochinchine, une seule péninsule d'étendue considérable, la Corée, se détache du tronc continental, et seulement un golfe méritant le nom de mer, le Hoang haï, pénètre dans l'intérieur des terres. Il est vrai que deux vastes îles, Formose et Haïnan, et le magnifique archipel du Japon animent les eaux du Pacifique au large de la côte chinoise; mais que sont ces presqu'îles et ces îles de l'Orient asiatique en comparaison des Cyclades et des Sporades, de la Grèce et de l'Italie, des Iles Britanniques, de la Scandinavie et de toute l'Europe, elle-même vaste péninsule où pénètre partout le souffle de la mer apportant ses pluies et sa tiède atmosphère?

La haute civilisation à laquelle le peuple chinois s'est élevé ne s'explique donc pas par la richesse de son territoire en articulations extérieures; mais les fleuves suppléent partiellement à la mer. Si l'ensemble de la Chine proprement dite est d'un pourtour peu dentelé, les grands cours d'eau navigables qui l'arrosent et la divisent en îles et en presqu'îles intérieures par leurs ramifications et leurs canaux, lui donnent quelques-uns des avantages que possède l'Europe pour la facilité des communications :

le Yangtze kiang, le Hoang ho ont remplacé la mer Égée et la mer Tyrrhénienne pour le transport des denrées et des hommes, et servaient de la même manière au rapprochement et à la civilisation commune des populations. Jadis un autre privilège de la Chine était de posséder le plus vaste territoire de culture qui existât en un seul tenant sous un climat tempéré; l'Amérique du Nord et l'Europe, qui ont actuellement une aussi grande surface de terres en rapport, étaient encore à une époque récente couvertes de forêts qu'il a fallu péniblement abattre. C'est en Chine que se trouve cette immense étendue de la « Terre Jaune » qui est la région par excellence pour l'agriculture et où devaient se développer naturellement les habitudes paisibles que donne le travail des champs. A cette région se rattachent d'autres territoires agricoles ayant un autre sol, un climat différent, des formes animales et végétales distinctes, et c'est ainsi que de proche en proche la vie civilisée a pris possession du vaste domaine qui s'étend des solitudes de la Mongolie aux rivages du golfe de Tongking. Une grande variété a pu s'introduire dans les cultures; les échanges se sont faits de province à province; toutes les améliorations partielles ont profité à l'ensemble du pays; de conquête locale en conquête locale, la civilisation de tous s'est accrue facilement chez les Chinois eux-mêmes et dans les pays voisins. En comparant l'Asie orientale au monde occidental, on voit combien la Chine proprement dite se distingue de l'Europe par l'unité géographique; des terres jaunes du nord aux plaines que le Yangtze traverse sur les frontières de l'Indo-Chine, les populations ont un centre de gravité commun, et par conséquent leur civilisation devait se développer plus tôt dans cette « Fleur du Milieu » d'où elle a été portée plus tard au Japon et à Formose. Combien plus distinctes et plus individuellement constituées sont au contraire les diverses contrées du monde occidental, de l'Asie Mineure à l'Angleterre et à l'Irlande! La Grèce, que des montagnes non encore parfaitement connues séparent du reste de l'Europe; l'Italie, si bien limitée par le rempart des Alpes; la péninsule Ibérique, encore mieux close au nord par la barrière des Pyrénées; la France, au double versant atlantique et méditerranéen; la Grande-Bretagne, qu'entourent les flots tièdes et les brouillards, ne sont-ce pas là autant d'individualités géographiques ayant dû élaborer chacune leur civilisation spéciale avant que pût se former une culture supérieure à laquelle ont collaboré toutes les nations européennes? Sans être insurmontables, les obstacles naturels sont plus grands entre les divers pays de l'Europe qu'ils ne le sont entre les territoires de la Chine orientale, et ce sont, pour une bonne part, ces obstacles mêmes qui, en empêchant la centralisation politique, tout en

permettant les relations de pays à pays, ont maintenu l'initiative des peuples de l'Occident et en ont fait les instructeurs des autres races.

Mais si les communications étaient faciles de la Chine du nord à celle du midi, et si les populations de la grande terre pouvaient cingler sans trop de peine vers Formose et le Japon par les étroites avant-mers du Pacifique, en revanche le monde de l'Asie orientale apparaît presque entièrement fermé du côté de l'ouest. Il est vrai que dans l'antiquité préhistorique les ancêtres des Chinois, des Hindous, des Chaldéens, des Arabes durent être les voisins les uns des autres et se trouver en relations fréquentes, puisque ces divers peuples ont hérité des mêmes conceptions astronomiques et que la coïncidence des observations et des vues se poursuit jusque dans les détails[1] : mais ces rapports de voisinage, expliquant une civilisation commune, ne peuvent avoir eu lieu qu'à une époque de plus grande humidité dans l'Ancien Monde, quand les régions actuellement desséchées et désertes de l'Asie centrale permettaient aux populations des versants opposés de se rapprocher davantage; alors le bassin du Tarim, qu'assiègent maintenant les sables et dont les oasis ne renferment qu'une faible population, appartenait encore au monde aryen et la civilisation de ses habitants se rattachait à celle de l'Inde[2]. Depuis que les nations groupées sur les deux pentes du Pamir ont dû descendre plus avant dans les plaines, laissant s'élargir entre elles les zones désertes et les steppes que traversent seulement les pasteurs, les foyers de civilisation se sont écartés: le centre vital de la Chine s'est graduellement rapproché du Pacifique, tandis qu'un mouvement analogue s'accomplissait en sens inverse vers l'occident de la Babylonie, vers l'Asie Mineure et la Grèce. L'isolement se fit des deux côtés, et, pendant de longs siècles, nulles relations de commerce, nuls échanges d'idées ne purent avoir lieu du versant oriental au versant méditerranéen du continent. Seulement de lointaines rumeurs apprenaient aux populations des deux extrémités de l'Ancien Monde que d'autres nations habitaient par delà les fleuves et les lacs, les plateaux, les montagnes, les forêts et les déserts, et l'imagination transformait les hommes de ces pays si éloignés en monstres bizarres ou terribles. Les deux civilisations se développaient des deux côtés du continent, sans se connaître, sans avoir d'influence réciproque, suivant des évolutions parallèles et pourtant aussi distinctes l'une de l'autre que si elles étaient nées sur deux planètes différentes. Sans aucun doute, il fut un temps où la Chine

[1] Gaubil, Biot, Weber, Lassen, Whitney, etc.
[2] Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan;* — F. von Richthofen, *China*



YANGTZE KIANG — GORGE DE MI-TAN

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. J. Thomson.

méridionale eut même plus de rapports avec les îles éparses de la mer du Sud qu'avec les régions de l'Occident auxquelles elle est réunie par une masse continentale : des traits de race prouvent que, du côté du midi, il y eut mélange entre les Chinois et les tribus qui peuplent les terres océaniques.

Cependant le rempart de plateaux et de montagnes qui entoure le monde chinois n'est pas tellement continu qu'il n'offre de larges brèches; les unes s'ouvrent vers les contrées du midi, les autres dans la direction du nord; en outre, les chaînes de monts neigeux ne sont point inaccessibles. Altaï, Thian chañ, Tsoung ling, Kouenlun, Nan ling, sont tous traversés de sentiers où se hasardent les marchands, bravant les fatigues et le froid. Les pentes de ces hauteurs et même les plateaux, jusqu'à l'altitude de 3000 et même de 4500 mètres, ont aussi leurs habitants et l'on peut se rendre de l'un à l'autre versant en retrouvant partout soit des hommes, soit des traces de leur séjour ou de leur passage. Mais les populations des montagnes ajoutent, par la barbarie de leurs mœurs et leur état politique, un nouvel obstacle à celui que les aspérités du sol opposent aux relations de peuple à peuple. Avant que les Européens de l'Occident n'entrassent directement en rapport par la navigation avec les riverains des mers orientales, constituant ainsi d'une manière définitive l'unité de l'Ancien Monde, c'est à de rares époques seulement, lors des grands ébranlements de l'humanité asiatique ou bien lorsque la puissance de l'État chinois était dans toute sa force d'expansion, que des relations directes purent s'établir entre le bassin du Yangtze et ceux de l'Amou, à travers les populations barbares qui vivent sur les plateaux intermédiaires : c'est ainsi que, par l'effet d'une forte tension, l'étincelle peut s'élancer du métal vers le métal, malgré l'épaisse couche d'air qui l'en sépare. Mais combien rares ont été ces jets de lumière qui ont révélé les peuples les uns aux autres! Ils n'ont eu qu'une bien faible influence sur la vie de la nation chinoise; pendant des milliers d'années, elle s'est développée seule, ne puisant que dans son propre fonds, complètement isolée du reste de l'humanité.

La première grande révolution intérieure de la Chine dont le centre de vibration se trouvait en dehors de ses frontières eut lieu lors de l'introduction des religions hindoues. Si difficile qu'il soit d'interpréter l'ancienne doctrine de Lao-tze, on ne peut guère douter qu'elle ne renferme des emprunts faits à l'Hindoustan. Quelques-uns de ses préceptes sont identiques par la forme à ceux des livres sacrés des Hindous, et tous sont pénétrés du même sentiment d'humanité et de mansuétude universelle. D'ailleurs

Lao-tze ne cite jamais les personnages de l'histoire chinoise comme modèles de vertus ou comme des exemples à suivre : l'ensemble de ses doctrines ne tient au passé de son pays par aucun lien traditionnel[1]. La tradition unanime fait voyager Lao-tze dans les régions situées à l'occident de la Chine, et c'est des montagnes du pays de Khotan que la légende le montre emporté vers le ciel.

La barrière que les montagnes, les plateaux et les populations barbares élevaient entre la Chine et l'Hindoustan était si difficile à franchir, que les communications de l'un à l'autre pays se faisaient par un détour dans le bassin de l'Oxus. La religion bouddhique ne se propagea pas par la voie directe : c'est par les frontières de l'ouest, et non par celles du sud, qu'elle pénétra dans l'empire. Dans ses périodes de puissance et de domination paisible, la Chine comprenait le bassin du Tarim et commerçait librement avec le bassin de l'Oxus par les passages du Pamir. Les négociants suivaient alors cette fameuse « route de la Soie » que connurent aussi des marchands grecs, et c'est par cette voie ou d'autres chemins du plateau que s'introduisaient quelques-unes des précieuses denrées de l'Asie méridionale et que se transmettaient en même temps des récits, des légendes de la merveilleuse contrée du Gange. C'est par là qu'entrèrent aussi les pèlerins apportant les rites du culte de Bouddha. Après trois siècles de propagande religieuse, la nouvelle foi s'établit définitivement dans la patrie de Confucius et reçut, en l'an 65 de l'ère vulgaire, l'approbation officielle. Le bouddhisme plut au peuple chinois par la pompe de ses cérémonies, les riches ornements de ses temples, la poésie de cette fleur symbolique du lotus s'épanouissant au milieu des eaux; il plut aussi parce qu'il ouvrait au monde chinois une perspective vers ces beaux pays du Midi que leur avaient cachés jusqu'alors les crêtes des montagnes neigeuses et les plateaux intermédiaires. Mais, au fond, le culte de Bouddha ou le *fo-kiao* changea peu de chose à la vie des Chinois. Le cérémonial fut modifié, mais le fond resta le même : quelles que soient les images sacrées, la religion qui s'est maintenue est celle des rites en l'honneur des ancêtres; c'est aussi la conjuration des esprits malveillants et par-dessus tout la rigoureuse observance des formules, traditionnelles de siècle en siècle chez les « Enfants de Han ».

Du moins les relations qui s'étaient établies entre la Chine et l'Hindoustan pendant la période de conversion au bouddhisme ne furent-elles jamais complètement interrompues, et depuis cette époque la Chine n'est

[1] Stanislas Julien, Pauthier, etc.

plus tout à fait pour les Européens en dehors des bornes du monde. Des communications se faisaient par mer entre l'Inde et la Chine méridionale, surtout par le golfe du Tongking. Déjà, deux siècles avant l'ère vulgaire, un empereur avait envoyé toute une flotte pour aller dans les îles du Sud, cueillir la « fleur de l'immortalité ». Plus tard, d'autres navires, envoyés pour de moindres conquêtes, allaient chercher à Ceylan des reliques, des livres sacrés, des statues de Bouddha et rapportaient aussi de riches étoffes, des bijoux, des pierres précieuses, qu'ils payaient avec leurs soieries, leurs porcelaines, leurs vases émaillés[1]. Ce chemin était également suivi par les ambassades, entre autres celle que les annales chinoises disent être venue du grand Thsin, c'est-à-dire de Rome, envoyée par l'empereur An-toun, Aurelius Antoninus, en l'an 166 de l'ère des chrétiens[2].

Au septième siècle, lorsque l'Empire Chinois, après une série de désastres et de révolutions intestines, reprenait sa puissance et sa force d'expansion et brillait de toute sa gloire, précisément à l'époque où l'Europe, devenue barbare, était dans sa période du plus grand abaissement[3], les voyages d'exploration devinrent nombreux : c'est à la Chine qu'appartenait alors l'initiative. Le pèlerin Hiouen-thsang, dont l'itinéraire dans l'Asie centrale n'a été égalé depuis que par Marco Polo, était un véritable explorateur, dans le sens moderne de ce mot, et ses écits, incorporés dans les annales de la dynastie Thang, ont pour la géographie de l'Asie centrale et de l'Inde au moyen âge une très grande valeur, d'ailleurs bien appréciée par les savants européens[4]. Ceux-ci, grâce aux documents chinois, ont pu retrouver d'une manière à peu près certaine tout son itinéraire, même dans ces « Montagnes des Glaces » où les voyageurs sont exposés aux attaques des « dragons », animaux mystiques dans lesquels il faut voir peut-être les tourmentes de neige. De même que les autres pèlerins bouddhistes de cette époque, Hiouen-thsang contourna les plateaux du Tibet, où la religion bouddhique venait à peine de s'introduire, et pénétra dans l'Inde par les plaines de l'Oxus et l'Afghanistan; mais une vingtaine d'années après son retour, en 667 et 668, des armées chinoises traversaient déjà le Tibet et le Nepal, pour descendre directement dans l'Inde, où elles s'emparaient de plus de six cents villes. A cette époque, l'Empire Chinois comprenait, avec les pays tributaires, non seulement toute la dépression

[1] Pauthier; — Emerson Tennent; — Bretschneider, etc.

[2] De Guignes; — Reinaud; — Klaproth; — Rémusat; — Bretschneider, etc.

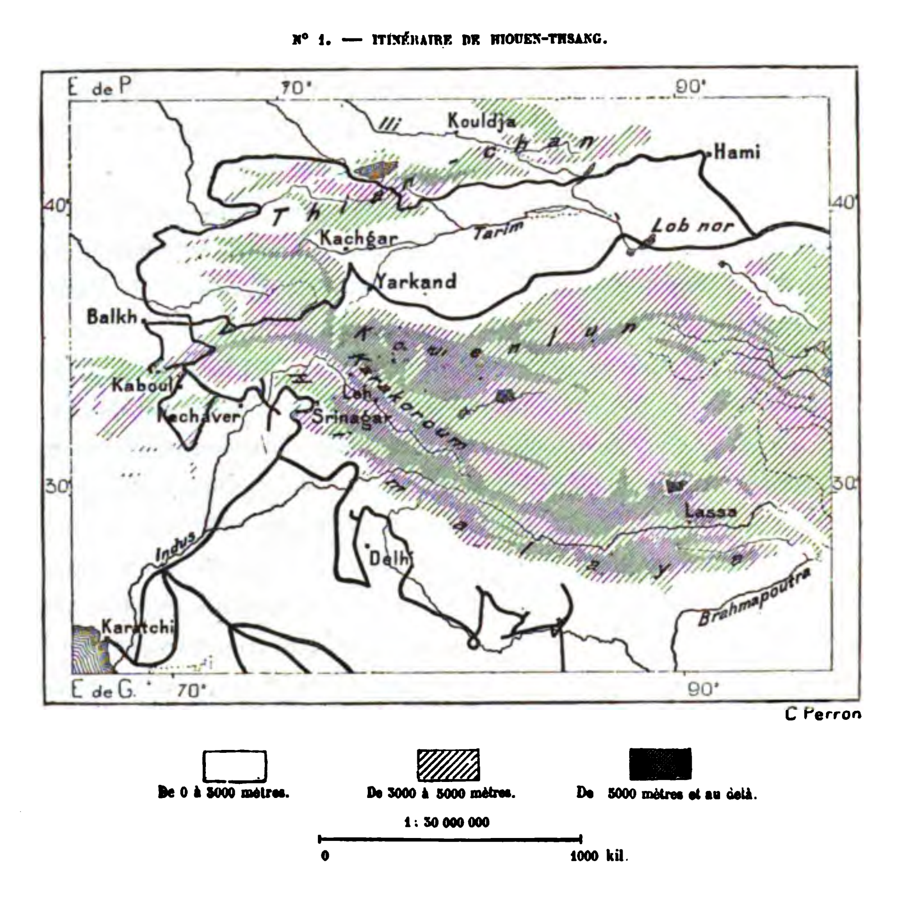
[3] Wells Williams, *Middle Kingdom.*

[4] Stanislas Julien, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang et de ses voyages;* — Vivien de Saint-Martin; — Cunningham; — Richthofen.

de l'Asie orientale, mais aussi tous les versants extérieurs des monts et des plateaux qui l'entourent, jusqu'à la Caspienne. C'est aussi pendant cette période de l'histoire chinoise que des missionnaires nestoriens introduisirent le christianisme dans l'empire.

Les progrès de l'Islam à l'ouest de l'Asie et sur les rivages de la Méditerranée durent nécessairement isoler la Chine et rendre pour longtemps impossible toute communication avec l'Europe ; mais, dans les régions du

N° 1. — ITINÉRAIRE DE HIOUEN-THSANG.



De 0 à 3000 mètres. De 3000 à 5000 mètres. De 5000 mètres et au delà.

1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

nord, au milieu des steppes de la Mongolie, des tribus guerrières se préparaient à la conquête, et, grâce à leur marche victorieuse jusqu'au Dniepr, elles ouvrirent des routes aux voyageurs à travers tout l'Ancien Monde. C'est afin de se protéger contre les peuplades des frontières septentrionales que les empereurs de Chine avaient dressé, puis reconstruit et doublé d'autres murs parallèles ce prodigieux rempart de la « Grande Muraille » se prolongeant entre la steppe et la région des cultures sur des milliers de kilomètres de distance. Retenus par cette barrière érigée entre deux natures différentes et deux sociétés hostiles, les nomades s'étaient portés vers

l'ouest, où l'espace s'ouvrait largement devant eux, et de proche en proche toutes les populations avaient fini par se trouver en marche. Au quatrième et au cinquième siècle, un ébranlement général avait poussé vers l'Occident ces hordes conquérantes auxquelles on a donné le nom de Huns; au douzième siècle, un mouvement analogue entraîna les Mongols commandés par un nouvel Attila. Possédant les brèches de la Dzoungarie, par lesquelles on entre si facilement du versant oriental de l'Asie sur le versant occidental, Djenghiz khan aurait pu s'élancer tout d'abord vers les contrées de l'ouest; mais il ne voulut point laisser d'obstacle derrière lui, et ce n'est qu'après avoir franchi la Grande Muraille et s'être emparé de Peking qu'il lança ses armées à l'assaut des royaumes de l'Occident. Lorsque l'empire mongol, le plus grand qui ait jamais existé, comprenait à la fois toutes ses rapides conquêtes, il s'étendait des rivages du Pacifique aux steppes de la Russie.

Les Européens apprirent à connaître l'existence du monde chinois grâce à ces nouveaux venus de l'Orient, avec lesquels ils entrèrent en relations, non seulement par les conflits armés, mais aussi par les ambassades, les traités et les alliances contre l'ennemi commun, c'est-à-dire l'Islam; c'est même sous le nom tartare de Cathay, encore employé par les Russes sous la forme de Kitaï, qu'ils désignèrent longtemps l'empire de l'Asie orientale. Des envoyés du pape et du roi de France se mirent en route pour aller visiter le Grand Khan dans sa cour de Karakoroum, en Mongolie, et Plan de Carpin, Rubruk[1], d'autres encore, racontèrent les choses merveilleuses qu'ils avaient vues dans ces pays lointains. Des ouvriers d'Europe, des marchands allèrent sur les traces des ambassadeurs chercher fortune à la cour des khans mongols, et l'un de ces marchands, Marco Polo, devint pour l'Europe le véritable révélateur de la Chine. Désormais ce pays entre définitivement dans le monde connu et commence à faire partie du concert de l'humanité.

Marco Polo avait atteint et parcouru la Chine par la voie de l'Occident, en suivant d'abord les routes battues qui partent des bords de la Méditerranée. Colomb, plus hardi, voulut toucher les rivages de Cathay, aborder aux mines d'or de Zipango, en cinglant sur la rondeur du globe, en sens inverse du chemin suivi par le grand Vénitien. Arrêté dans sa route par les côtes du Nouveau Monde, il n'atteignit ni le Japon ni la Chine, quoique pendant longtemps il voulût croire et faire croire au succès de son voyage vers l'Asie orientale. Mais d'autres continuèrent l'entreprise de circumnavigation commencée : del Cano, le compagnon de Magellan, revint

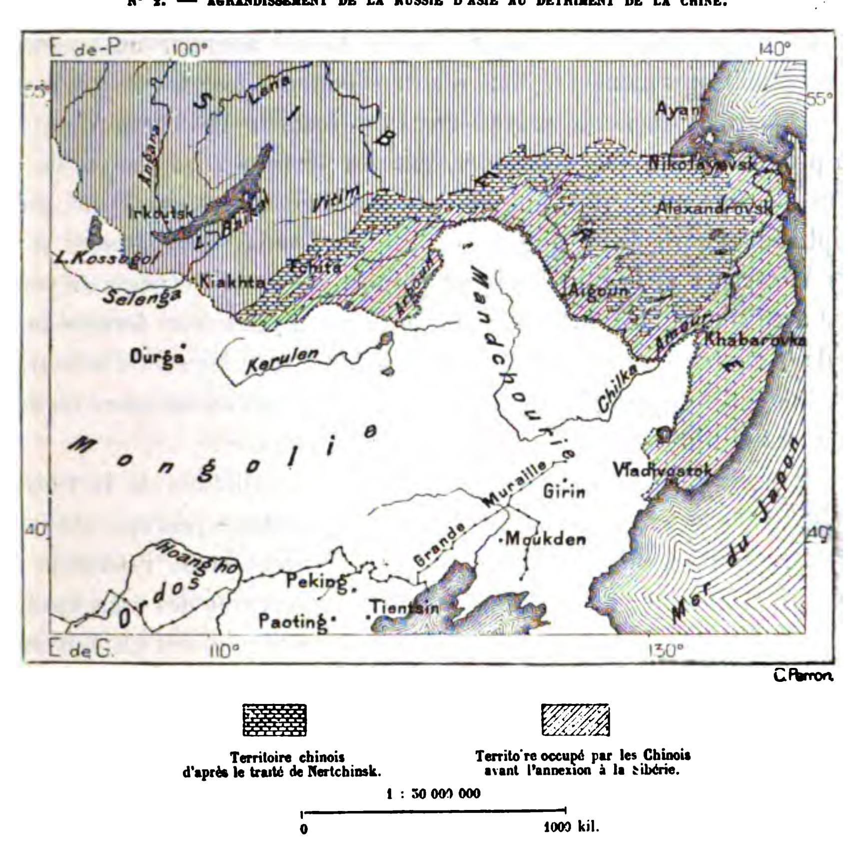
[1] D'Avezac, *Recueil de Voyages et de Mémoires publié par la Société de Géographie*, vol. IV.

à son point de départ, au Portugal, en laissant après lui le sillage de son navire sur la circonférence du globe. Toutes les mers étaient conquises, et, du cap Horn aussi bien que du cap de Bonne-Espérance, les navigateurs pouvaient se donner rendez-vous dans les ports de la Chine. En dépit de la résistance opposée par le gouvernement de Peking à l'entrée des étrangers, l'empire était virtuellement ouvert : moins de deux siècles et demi après la conquête définitive de l'Océan par la grande navigation, la Chine et le Japon, qui d'ailleurs n'avaient cessé d'être régulièrement visités par des marchands d'Europe, furent obligés d'ouvrir largement leurs ports de commerce, de concéder même sur leurs rivages des lambeaux de terrain où les nations d'Europe plantent leurs pavillons et bâtissent des cités d'architecture occidentale : on peut dire que la conquête a commencé.

Déjà la puissance des Européens sur le territoire de la Chine s'est révélée par l'occupation temporaire de la capitale et le pillage des palais impériaux; elle s'est révélée bien plus encore par l'appui que les alliés français et anglais ont fourni au gouvernement chinois contre la rébellion intérieure. Tandis que des troupes européennes renversaient les forts du Peï ho, occupaient Tientsin, obligeaient l'empereur de Chine à s'enfuir de Peking, d'autres Européens repoussaient les rebelles Taïping des portes de Changhaï et leur fermaient toute issue vers la mer; en même temps les Russes tenaient garnison dans Ourga pour contenir les Dounganes; c'est peut-être grâce à l'appui des puissances de l'Occident que fut sauvée la dynastie des Tsing. L'unité de l'empire a été maintenue, mais parce que les Européens y trouvaient leur intérêt : ils n'avaient qu'à se croiser les bras pour que la Chine se brisât en deux, peut-être en trois ou quatre fragments, du midi, du centre, du nord et de l'ouest. Actuellement, il est vrai, l'intégrité de l'empire asiatique ne paraît courir aucun risque de la part des nations de l'Europe occidentale; mais une autre puissance grandit au nord de la Chine et pèse d'un poids de plus en plus lourd sur ses frontières. La Russie est limitrophe du territoire chinois sur une longueur développée d'environ 8000 kilomètres, et plus de la moitié de cette ligne est tracée en des contrées soumises autrefois au « Fils du Ciel. » Tout ce que la Russie s'est annexé temporairement dans le pays de Kouldja appartenait à la Chine, il y a quelques années, et ce n'est pas sans en garder un fragment qu'elle a bien voulu consentir à rendre le dépôt confié. La Transbaïkalie fut également territoire chinois, ainsi que toute la vallée de l'Amour jusqu'aux pâturages où les Toungouses du nord paissent leurs troupeaux de rennes. Maintenant tout le territoire de la rive gauche, plus grand que la France, fait partie intégrante de la Sibérie. Enfin la côte de la Mandchourie jus-

qu'aux frontières de la Corée est devenue russe, et ses ports méridionaux, d'où les flottes à vapeur peuvent atteindre en deux jours les rivages du Japon, ont reçu le nom de « golfe de Pierre le Grand », comme pour rappeler à l'Europe que du côté de l'Orient l'empire des tsars songe à s'agrandir aussi bien que du côté de l'Occident. Que la moindre complication diplomatique survienne et que la Russie juge sa dignité intéressée à faire une promenade militaire dans les mers de la Chine, et, sans peine au-

N° 2. — AGRANDISSEMENT DE LA RUSSIE D'ASIE AU DÉTRIMENT DE LA CHINE.



Territoire chinois d'après le traité de Nertchinsk.

Territoire occupé par les Chinois avant l'annexion à la Sibérie.

1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

cune, elle pourra s'emparer sur le littoral de la Corée du port qui lui conviendra pour y installer un établissement militaire plus formidable encore que celui de Vladivostok, dominant à la fois par ses croisières l'entrée de la mer Jaune, l'embouchure du Yangtze et les détroits des îles du Japon. Quoique les finances de la Russie soient en désarroi, que la masse de la nation vive dans une misère profonde et que certaines provinces subissent périodiquement la disette ou la famine, cependant les ressources de l'État sont employées de manière à lui donner une grande force offensive. Sa puissance militaire, même à 8000 kilomètres de la capitale, est

supérieure à celle de la Chine et du Japon dans leurs propres mers et sur leur propre territoire. Malgré les préparatifs de défense, les estacades et les forts armés de canons d'acier, Peking n'est probablement pas moins à la merci des Russes qu'elle ne le fut naguère à celle des Anglais et des Français. Sa position est des plus exposées : tant que cette capitale avait à craindre seulement les incursions des Mongols ou les soulèvements de la population chinoise, elle occupait une excellente situation stratégique, dans le voisinage des montagnes fortifiées qui la protègent au nord-ouest, près du Grand Canal, qui lui apportait ses approvisionnements, et non loin des tribus mandchoues qu'un signal faisait accourir au secours de leurs compatriotes menacés. Mais d'autres ennemis que les Mongols et les Taïping peuvent menacer actuellement la sécurité de l'empire, et c'est bien près de Peking que débarqueraient les troupes envoyées par le tsar. Si considérable que soit le nouvel outillage militaire de la Chine, si bien disciplinée à l'européenne que puisse devenir l'armée des « Braves et toujours Victorieux », le gouvernement chinois ne saurait espérer de pouvoir lutter avec succès tant qu'il dédaignera de mettre des voies ferrées au service de la guerre; mais il peut apprendre bientôt à le faire, et d'ailleurs un changement de système et d'habiles alliances peuvent amener aussi un déplacement d'équilibre dans la force respective des empires.

Quelles que soient les destinées politiques et militaires de la Chine et du Japon dans leurs rapports avec les puissances européennes, une chose est certaine, c'est que les nations de l'Orient et de l'Occident sont désormais solidaires. Par les échanges des denrées et des marchandises, par les voyages des blancs civilisés dans l'Asie mongole, des Chinois et des Japonais en Europe et en Amérique, par les émigrations et les immigrations permanentes, les civilisations se pénètrent mutuellement : ce que le canon n'a pas fait, la liberté des échanges commence à le faire d'une manière bien autrement efficace; les frontières politiques, la diversité des langues, des traditions, des lois, des mœurs, n'empêchent pas que de part et d'autre le rapprochement ne s'accomplisse. Si des quartiers européens se construisent dans les cités de la Chine et du Japon, des villages chinois s'élèvent en Amérique, au Pérou, en Australie, et des comptoirs chinois s'ouvrent à New-York et à Londres. A ces changements extérieurs correspondent des modifications profondes : les idées s'échangent aussi bien que les marchandises; Orientaux et Occidentaux arrivent à se comprendre et par conséquent à savoir ce qu'ils ont de commun. Le monde est devenu trop étroit pour que les civilisations puissent se développer isolément, en des bassins géographiques distincts, sans se mêler en une civilisation supé-

rieure. Les peuples de l'Europe et de l'Asie orientale vivaient autrefois comme des mondes séparés ; maintenant les États-Unis d'Amérique se sont peuplés d'émigrants qui en ont fait une autre Europe, et c'est entre deux Europes, celles de l'ancien et du nouveau continent, que se trouve enserrée la nation chinoise : de l'est, de l'ouest lui viennent les mêmes exemples et les mêmes idées ; un courant continu se meut de peuple à peuple sur toute la rondeur de la planète, à travers les continents et les mers.

La période historique dans laquelle vient d'entrer l'humanité, par la jonction définitive de l'Asie orientale au monde européen, est grosse d'évènements. De même que la surface de l'eau, par l'effet de la pesanteur, cherche à se niveler, de même les conditions tendent à s'égaliser sur les marchés du travail. Considéré comme simple possesseur de ses bras, l'homme est lui-même une marchandise, ni plus ni moins que les produits de son labeur. Les industries de tous les pays, entraînées de plus en plus dans la lutte de la concurrence vitale, veulent produire à bon marché en achetant au plus bas prix la matière première et les « bras » qui la transformeront. Mais où les puissantes manufactures, comme celles de la Nouvelle-Angleterre, trouveraient-elles des travailleurs à la fois plus habiles et plus sobres, c'est-à-dire moins coûteux, que ceux de l'Extrême Orient ? Où les grandes fermes agricoles, comme celles du Minnesota et du Wisconsin, véritables usines pour la production du blé ou de la viande, trouveraient-elles des chiourmes d'ouvriers plus dociles, plus soigneuses, moins exigeantes que celles des bords du Si kiang ou du Yangtze ? La population ouvrière de la Chine et du Japon émerveille les étrangers par son activité, son adresse, sa compréhension rapide, son esprit d'ordre et d'économie ; dans les usines et les arsenaux des ports, on peut confier aux ouvriers chinois les travaux les plus délicats, ils s'en tirent toujours à leur honneur. Quant aux paysans de l'empire du Milieu, ils sont, d'après le témoignage unanime de ceux qui les voient à l'œuvre, plus intelligents, plus instruits, moins routiniers que les campagnards des contrées de l'Europe où règne le dur régime de la grande propriété, et si dans le voisinage des factoreries du littoral les jardiniers chinois n'ont point modifié leurs cultures, c'est que l'étranger ne pourrait leur enseigner à faire mieux.

D'ailleurs la lutte entre le travail des Jaunes et celui des Blancs, ce conflit qui menace de mettre aux prises les deux moitiés du monde, a déjà commencé sur quelques points de la Terre, en des contrées nouvelles où se rencontrent des émigrants d'Europe et d'Asie. En Californie, dans les colonies australiennes de la Nouvelle-Galles du Sud, de Queensland et de Victoria, les travailleurs blancs ont eu à disputer la plupart de leurs mé-

tiers contre les ouvriers chinois, et les rues, les boutiques, les fermes, les mines ont été fréquemment ensanglantées par des meurtres, ayant pour cause moins la haine de race que la rivalité des salaires. Poursuivie déjà depuis une génération, cette guerre a coûté plus de vies humaines qu'une bataille rangée; elle devient même de plus en plus acharnée, en proportion du péril que courent les ouvriers blancs. Jusqu'à maintenant, ceux-ci ont eu le dessus en Californie et dans les colonies australiennes. En grande partie maîtres des législatures, ils ont pu triompher des industriels, des fermiers, des entrepreneurs qui ont intérêt à ne payer que de faibles salaires, et ils ont fait voter des lois qui rendent l'immigration des coulies chinois très difficile et en font une classe à part, opprimée et sans droits. Mais la guerre a ses alternatives. Vaincus sur un point, les ouvriers chinois peuvent vaincre sur un autre, grâce à l'appui des capitalistes et des corps délibérants. Et que signifierait l'entrée des ouvriers jaunes dans les usines à la place des ouvriers blancs, si ce n'est pour ceux-ci la misère et la mort? D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que les émigrants chinois trouvent place dans les manufactures d'Europe et d'Amérique pour qu'ils fassent baisser la rémunération des ouvriers blancs : il suffit que des industries similaires à celles du monde européen, celles des lainages et des cotons par exemple, se fondent dans tout l'Extrême Orient, et que les produits chinois ou japonais se vendent en Europe même à meilleur marché que les objets de production locale. La concurrence peut se faire de pays à pays à travers les mers, et ne se fait-elle pas déjà pour certains produits au détriment de l'Europe? Au point de vue économique, le rapprochement définitif entre les deux groupes de nations est donc un fait d'importance capitale. Sans doute l'équilibre se produira tôt ou tard, et l'humanité saura s'accommoder aux nouvelles destinées que lui assure la prise de possession en commun de toute la planète; mais, pendant la période de conflit, de grands désastres sont à révoir. Il s'agit d'une lutte où près d'un milliard d'hommes sont directement engagés. Par le nombre des combattants, le monde civilisé de l'Europe et de l'Amérique et celui de l'Asie orientale sont à peu près égaux : de part et d'autre, des centaines de millions d'individus se dressent en face les uns des autres, poussés par des intérêts opposés et bien éloignés de comprendre encore les avantages supérieurs de la solidarité commune.

C'est que l'opposition de l'Orient et de l'Occident n'a pas son unique raison d'être dans l'antagonisme des intérêts immédiats, elle provient aussi du contraste des idées et des mœurs : entre ceux des Chinois et des Européens qui ont les uns et les autres le respect de leur personne, l'idéal

n'est pas le même; ils ont chacun leur conception du devoir, sinon contraire, du moins différente. Ce contraste moral se retrouve sous une forme plus ou moins consciente dans les nations elles-mêmes. Leur alliance, devenue plus intime par les échanges, par l'instruction, et çà et là par les croisements, neutralisera partiellement ce contraste; les civilisations s'influenceront mutuellement, non par leurs seuls côtés extérieurs, mais aussi par leurs tendances et par les idées qui en sont le véritable mobile. On a souvent dit que les Occidentaux regardent en avant, tandis que les Chinois regardent en arrière. C'est là une affirmation trop générale, car dans tous les pays du monde la société se décompose en deux groupes, l'un qui se renouvelle sans cesse en travaillant pour améliorer sa destinée, l'autre qui, par crainte de l'avenir, se réfugie dans la tradition. Les nombreuses guerres civiles de la Chine, et notamment la récente insurrection des Taïping ou « Grands Pacificateurs », prouvent qu'au-dessous du monde officiel, fidèle observateur des pratiques anciennes, et cherchant son âge d'or dans les siècles passés, se meut une société ardente qui ne craint pas de se lancer dans les aventures de l'inconnu. Si le gouvernement chinois a réussi depuis des siècles à se maintenir dans les formes traditionnelles, si les désastres amenés par les conquêtes tartares et les rébellions intérieures n'ont changé que peu de chose au cadre extérieur de la société, il n'en est pas moins vrai que pour les masses profondes des peuples orientaux il s'agit maintenant d'apprendre de la civilisation européenne, non seulement des formules et des pratiques industrielles, mais surtout une conception nouvelle de la culture humaine; elles tendent à déplacer leur idéal : leur existence même est à ce prix.

Mais l'idéal des peuples civilisés de race blanche ne se déplacera-t-il pas en même temps? Quand deux éléments se rapprochent, l'un et l'autre sont modifiés à la fois. Lorsque deux fleuves unissent leurs courants, celui qui roule de l'eau pure est sali par les boues qu'entraîne l'autre fleuve, et les deux flots mélangés coulent ensemble sans jamais recouvrer leur couleur primitive. Le contact des deux civilisations aura-t-il pour résultat d'élever les uns pour abaisser les autres? Sera-t-il progrès à l'Orient et recul à l'Occident? Les générations qui viennent sont-elles destinées à subir une période semblable à celle du moyen âge, qui vit s'obscurcir la civilisation du monde romain, tandis que les barbares naissaient à une lumière nouvelle? Des prophètes de malheur ont déjà poussé le cri d'alarme. Après avoir parcouru pendant des années les provinces de la Chine, après avoir eu à traverser partout des foules humaines, se refermant autour d'eux comme les flots de l'Océan, des voyageurs tels que Richthofen, Armand David, Vasi-

lyev, sont revenus effrayés de ces formidables multitudes foisonnant dans l'immense empire. Ils se demandent avec effroi ce que feront ces foules quand des conquérants les auront disciplinées et s'en serviront contre le monde européen. Ne peuvent-elles recommencer sous une autre forme les invasions mongoles quand, munies des mêmes armes que les nations européennes et plus unies, elles se trouveront sous les ordres d'un autre Djenghiz-khan? Craignant que, dans la « lutte pour l'existence », les Chinois ne puissent facilement devenir nos maîtres, des écrivains demandent même sérieusement que les puissances européennes reviennent sur l'œuvre accomplie, qu'elles referment les ports ouverts et tâchent de repousser les Chinois dans leur ancien isolement et dans leur ignorance. D'autres écrivains s'applaudissent que l'opium endorme la nation chinoise et l'empêche de connaître sa force. « N'était l'opium, dit Vasilyev, la Chine envahirait tôt ou tard le monde entier, elle étoufferait l'Europe et l'Amérique dans ses embrassements. »

Il serait trop tard maintenant pour essayer de séparer de nouveau l'Orient et l'Occident. A l'exception du Tibet, de la Corée et de quelques régions écartées des montagnes, l'Asie orientale fait désormais partie du monde ouvert. Quels seront pour l'humanité tout entière les résultats de cette annexion d'un demi-milliard d'hommes au mouvement général de l'histoire? Il n'est pas de question plus grave. On ne saurait donc accorder trop d'importance à l'étude de l'Orient asiatique et de ces peuples « jaunes », qui auront à jouer un rôle si considérable dans le développement de la civilisation future.

CHAPITRE II

L'EMPIRE CHINOIS

I

LE TIBET

En dehors du « Royaume du Milieu », l'Empire Chinois comprend de vastes territoires, ayant ensemble une étendue plus considérable que la Chine proprement dite : le Tibet, le bassin du Tarim, celui du Koukou nor, les hautes vallées inclinées vers le Balkach, la Dzoungarie, la Mongolie, la Mandchourie, les deux îles Formose et Haïnan. Il revendique comme pays tributaires la péninsule de Corée et même, sur le versant méridional des monts Himalaya, le Nepal et le Bhoutan, qui sont deux contrées de l'Hindoustan, du moins au point de vue géographique. D'ailleurs, chacun des pays qui reconnaissent la suzeraineté chinoise se distingue nettement des autres par le relief et la nature du sol, les institutions et les mœurs de ses habitants. De toutes ces contrées, le Tibet est celle qui, dans ces derniers temps, s'est le mieux défendue contre les influences extérieures : ce que fut jadis la Chine, le Tibet l'est encore, un État presque inabordable ; à cet égard on peut dire qu'il représente la tradition, désormais perdue par presque tous les autres royaumes de l'Asie orientale.

Le nom de Tibet s'applique non seulement à la partie sud-occidentale de l'Empire Chinois, mais aussi à plus de la moitié du royaume de Kachmir, qu'habitent des populations d'origine tibétaine. Ces régions du « petit Tibet » et du « Tibet des Abricots », ainsi nommé des vergers qui entourent les villages[1], consistent en vallées profondes s'ouvrant comme

[1] Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo.*

des fossés entre les monts neigeux de l'Himalaya et du Karakoroum; inclinées vers l'Hindoustan, ces contrées ont été graduellement enfermées dans le cercle historique de la péninsule hindoue, tandis que le Tibet proprement dit, le « troisième Tibet », celui de l'Orient[1], a suivi de tout autres destinées : c'est celui qu'on appelle « Grand Tibet »; mais la confusion des nomenclatures est telle, qu'un autre « grand Tibet », le pays de Ladak, fait partie du royaume de Kachmir[2]. D'ailleurs, ce nom de Tibet, que les Européens emploient pour deux pays très différents par leur nature et par leurs conditions politiques, est inconnu des habitants eux-mêmes, et c'est par des étymologies d'origine étrangère que l'on cherche d'ordinaire à l'expliquer[3]. Hermann Schlagintweit voit dans ce nom un ancien mot composé de la langue tibétaine, qui aurait le sens de « Force » ou d'Empire par excellence[4]; c'est aussi l'explication que fournissent les missionnaires du dix-septième siècle en désignant le pays par le terme italien de *Potente* ou Puissant. Quoi qu'il en soit, les indigènes ne donnent actuellement à leur plateau qu'un seul nom, Bod-youl, c'est-à-dire le pays des Bod, probablement synonyme de Bhoutan, appellation hindoue, employée par les Européens pour un seul État du versant méridional de l'Himalaya[5]. Les Chinois désignent le Tibet sous les noms de Si-tsang ou Tsang occidental, d'après sa principale province, ou de Oui-Tsang (Weï-Tsang), mot qui s'applique aux deux provinces de Oui et de Tsang, formant ensemble le Tibet par excellence; le peuple est pour eux celui des Tou Fan ou « Fan aborigènes », par opposition aux Si Fan ou « Fan occidentaux » de Setchouen et de Kansou. Quant aux Mongols, imités d'ailleurs par les Russes du dernier siècle, ils appelaient souvent le Tibet pays de Tangout, d'après les tribus qui en habitent la partie septentrionale[6]; mais d'ordinaire ils désignaient le Tibet par le nom de « Pays de Baran-tola » ou du « Côté Droit », par opposition au Dzegoun-tola ou « Pays du Côté Gauche », devenu la Dzoungarie[7].

Le Tibet forme à peu près exactement la moitié du vaste demi-cercle de montagnes qui se développe avec un rayon de 800 kilomètres à l'ouest de

[1] Ou les Trois Tibet, c'est-à-dire les provinces de Oui, Tsang et Kham (Humboldt, *Asie centrale*).
[2] Humboldt, *Asie centrale*, t. I, p. 14; — C. Ritter, *Asien;* — Naïn-singh, Trotter, *Journal of the Geographical Society*, 1877.
[3] Klaproth, *Description du Tibet;* — C. Ritter, *Asien;* - Hodgson, *Essays on the languages, litterature and religion of Nepal and Tibet.*
[4] *Reisen in Indien und Hochasien*, vol. III.
[5] Klaproth, Notes à la *Breve noticia del regno del Thibet*, del Fra Fr. Orazio della Penna.
[6] Prjevalskiy, *Mongolie et pays des Tangoutes;* — Yule, *Marco Polo.*
[7] Klaproth, *Asia Polyglotta;* — Carl Ritter, *Asien;* — Yule; — etc.

la Chine populeuse, des premiers promontoires mongols du Thian chañ aux brèches de l'Himalaya oriental, par lesquelles le Tsangbo, le Salouen, le Mekong s'échappent vers l'océan Indien. La haute chaîne bordière du Kouenlun partage ce demi-cercle en deux parties, qui contrastent singulièrement l'une avec l'autre : au nord s'ouvre le bassin fermé du Tarim et de plusieurs autres rivières qui se perdent dans les sables; au sud se dresse le haut plateau du Tibet. A côté de l'une des cavités les plus profondes de l'intérieur des continents s'élève la protubérance la plus massive de la surface terrestre.

Dans son ensemble, le Tibet, si l'on néglige les irrégularités de contours que lui donnent ses frontières politiques, est une des régions naturelles les mieux délimitées de l'Ancien Monde. S'appuyant au nord-ouest sur les massifs déchiquetés que sillonnent les vallées de Ladak et de Kachmir, le Tibet s'élargit graduellement au sud-est et à l'est entre les arêtes maîtresses du continent d'Asie, le Kouenlun et l'Himalaya. De même que le Pamir, les deux grandes chaînes qui dominent au nord et au sud la masse triangulaire du Tibet sont considérées par les peuples qui vivent à leur base comme des « toits du monde », comme les « degrés du ciel » et le « séjour des dieux ». Elles semblent former la limite d'une autre Terre, que de loin le diadème des neiges étincelant au soleil fait apparaître comme un pays d'enchantement, mais que les rares gravisseurs apprennent à connaître comme le pays de la froidure, des tourmentes de neige et de la faim. Soutenu comme une énorme terrasse à quatre et cinq mille mètres au-dessus des plaines environnantes, le plateau du Tibet est occupé dans plus de la moitié de son étendue par des bassins fermés où s'étalent quelques lacs et des marécages, probablement restes de mers intérieures dont le trop-plein s'épanchait par les brèches des chaînes bordières. C'est à 1200 kilomètres seulement des massifs qui les dominent à l'ouest que les hautes terres du Tibet sont limitées à l'est par un rebord ébréché se dirigeant du sud-ouest au nord-est. A l'ouest de ces montagnes, le plateau s'incline à l'est et au sud-est, en se divisant en chaînes nombreuses que séparent des vallées fluviales. Et pourtant de ce côté, le plateau est d'un accès plus difficile encore que sur le reste de son pourtour : l'âpreté des gorges, l'étendue des forêts, le manque de populations et par conséquent de vivres et de toutes ressources, arrêtent les voyageurs sur ces frontières orientales du Tibet; maintenant, le mauvais vouloir des autorités chinoises s'ajoute à tous ces obstacles. Si, pendant le cours de ce siècle, le gouvernement tibétain a mieux réussi que tous les autres États de l'Asie à prolonger l'isolement politique de son peuple, c'est

principalement au relief et à la nature du sol qu'il le doit. Le Tibet se dresse comme une citadelle au centre de l'Asie : ses défenseurs ont pu interdire l'entrée de leur place plus facilement que ceux de l'Inde, de la Chine et du Japon.

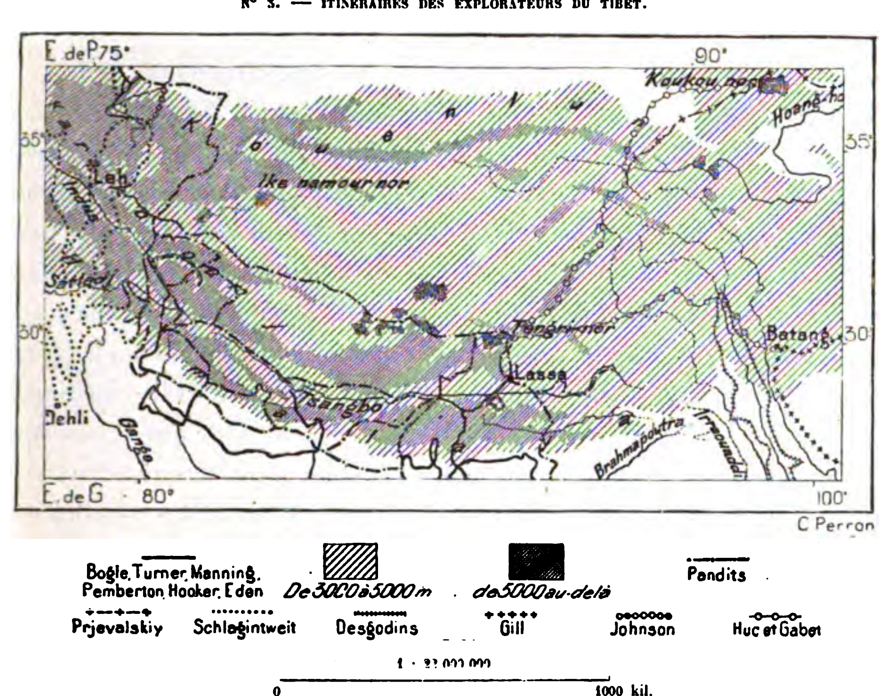
La plus grande partie du Tibet reste inexplorée, ou du moins les itinéraires des missionnaires catholiques qui parcoururent le pays, lorsque l'entrée n'en était pas interdite, ne peuvent être tracés avec certitude. Dès la première moitié du quatorzième siècle, un moine du Frioul, Odorico di Pordenone, se rendait de Chine au Tibet et résidait à Lassa. Trois siècles plus tard, en 1625 et 1626, le missionnaire portugais Andrada pénétrait par deux fois dans le Tibet, où les prélats bouddhistes l'accueillaient avec bienveillance. En 1661, d'autres prêtres jésuites, Grüber et d'Orville, se rendaient de Chine en Hindoustan en traversant Lassa. Au siècle suivant, le Toscan Desideri et le Portugais Manoel Freyre, d'autres encore, visitaient la capitale du Tibet en venant de l'Inde. Mais déjà les capucins avaient fondé une mission catholique à Lassa sous la direction d'Orazio della Penna, qui ne séjourna pas moins de vingt-deux années dans le pays. A cette époque, le gouvernement tibétain laissait pénétrer librement les étrangers par les cols de l'Himalaya, de nos jours si jalousement surveillés. Un explorateur laïque résida aussi pendant plusieurs années à Lassa et de là se rendit en Chine par le Koukou nor pour revenir encore dans l'Hindoustan par la voie de Lassa. Ce voyageur était le Hollandais Van de Putte, que l'on sait avoir été un homme instruit et grand observateur; malheureusement il détruisit ses papiers et ses cartes, craignant que ses documents, mal classés et mal compris, n'eussent pour conséquence de propager des erreurs. Il ne reste de lui que des notes et une carte manuscrite, conservées précieusement dans le musée de Middelburg en Zélande[1].

Les itinéraires tracés, soit au moyen d'observations astronomiques, soit par des levés à la boussole et au chronomètre, sont encore peu nombreux. Les voyageurs anglais et les employés hindous envoyés par le gouvernement de la péninsule n'ont visité que la partie sud-occidentale du pays et le haut bassin du Tsangbo, au nord du Nepal et du Sikkim. Le Tibet sud-oriental a été parcouru par des missionnaires français; mais toutes les tentatives faites récemment pour aborder le Tibet du côté du nord-est et du nord ont échoué. Les frères Schlagintweit ont, à l'imitation de Paskievitch le « Transbaïkalien » et de Mouraviov l' « Amourien », ajouté à leur nom l'ap-

[1] Cl. Markham, *Tibet, Travels of Bogle and Manning*.

pellation bizarre de « Transkouenlunien » (en russe Zakuenlunskiy), pour rappeler à jamais leur passage des monts tibétains, mais ils n'ont vu que l'extrémité occidentale de la contrée. Le Russe Prjevalskiy a dû par deux fois se retirer avant d'avoir pu pénétrer dans le cœur du pays, et le Hongrois Bela Szechenyi s'est vu également forcé de revenir sur ses pas. Pour toutes les régions qui n'ont pas encore été visitées par les géomètres anglais et hindous, les cartes actuelles du Tibet ne sont que des reproductions de la carte dressée par l'illustre d'Anville, d'après les levés qu'avaient faits,

N° 3. — ITINÉRAIRES DES EXPLORATEURS DU TIBET.



sur l'ordre de l'empereur Kang-hi, deux lamas tibétains, élèves des astronomes jésuites. Cependant de solides points d'appui ont été conquis pour toutes les recherches futures, grâce aux travaux géodésiques entrepris dans l'Himalaya. En 1877, l'ingénieur Ryall a même obtenu la permission de pénétrer dans la haute vallée du Satledj pour viser les pics de leur base septentrionale, et tous les sommets visibles de cette vallée sont entrés dans son réseau de triangles[1]. Dans les limites approximatives indiquées sur les cartes actuelles, que des travaux futurs auront certainement à modifier dans tous leurs traits, la superficie du Tibet, y compris le bassin du Koukou nor,

[1] *Abstract of the Reports of the Surveys in India for* 1877-1878.

est évaluée provisoirement à 1 700 000 kilomètres carrés, soit un peu plus de trois fois la surface de la France; mais, en y ajoutant plusieurs territoires limitrophes indépendants, considérés souvent comme tibétains, et tous les districts peuplés par des hommes de race bod, en Kachmir et dans le Setchouen chinois, on trouve que la surface totale du pays dépasse deux millions de kilomètres[1].

Sans compter la région montagneuse du Tibet occidental, qui fait partie des États du maharajah de Kachmir, le Tibet ou Bod-youl se divise naturellement en trois régions : les plateaux lacustres du nord, les hautes vallées du sud où le Satledj et le Tsangbo coulent en sens inverse, longeant l'un et l'autre le versant septentrional de l'Himalaya, et le Tibet sud-oriental, découpé par les eaux courantes en bassins divergents.

La région septentrionale, la plus vaste, mais aussi de beaucoup la moins peuplée, se compose de l'ensemble des bassins fermés que limite au sud le prolongement oriental du Karakoroum et qui s'appuie au nord sur le puissant Kouenlun. Cette chaîne bordière du plateau, barrière de séparation entre le Tibet et le bassin du Tarim, doit être, bien mieux que l'Himalaya, considérée comme faisant partie de l'arête médiane de l'Asie. C'est la chaîne qui, à l'orient du Pamir, continue la saillie de l'Hindou-kouch, se rattachant elle-même au « diaphragme » de l'Asie antérieure. Elle constitue la moitié orientale du faîte de séparation du continent, faîte qui se développe irrégulièrement de l'ouest à l'est, tantôt en longeant des plateaux sous forme de chaînes bordières, tantôt en se plissant en crêtes parallèles ou légèrement convergentes, ou bien encore en se redressant en massifs distincts. Il est probable que, dans leur ensemble, le Kouenlun et les montagnes qui le prolongent à l'est dans l'intérieur de la Chine ne présentent pas plus de régularité comme axe central de l'Asie que les chaînes du « diaphragme » occidental. Toutefois l'orographie du Tibet et de la Chine est encore trop peu connue pour qu'il soit possible de se prononcer avec certitude. En considérant le Kouenlun et ses prolongements orientaux comme une seule et même arête, sa longueur totale, de ses racines, dans le Pamir, à ses branches terminales, entre le Hoang ho et le Yangtze kiang, peut être évaluée à près de 4000 kilomètres. Mais, il faut le dire, des brèches nombreuses, des changements d'allures, des croisements de fissures et de saillies, des dislocations de toute espèce rompent le système orographique en un grand nombre de chaînes. Le massif auquel le nom de Kouenlun

[1] Superficie du Tibet et du Koukou nor, d'après Behm et Wagner : 1 687 898 kilomètres carrés. Environ 1 400 000 kilomètres, sans le pays de Koukou nor.

appartenait dans l'antiquité chinoise, encore à l'époque historique, est un groupe de monts superbes qui s'élève non loin des sources du Hoang ho; mais il n'est pas probable que ce massif puisse être considéré comme le nœud central du système orographique auquel les géographes ont depuis appliqué son nom. A mesure que la connaissance géographique progressait dans la direction de l'ouest, le nom de Kouenlun (Koulkun, Kourkun) se déplaçait aussi dans le même sens. Il est attribué maintenant à la chaîne que les anciens immigrants hindous de la Kachgarie appelaient Aneouta, du sanscrit *Anavatapta*, c'est-à-dire la « Non éclairée », la montagne du froid ou de l'ombre[1] : c'est le synonyme du nom tartare Karangoui tagh, ou la « Montagne ténébreuse[2] ».

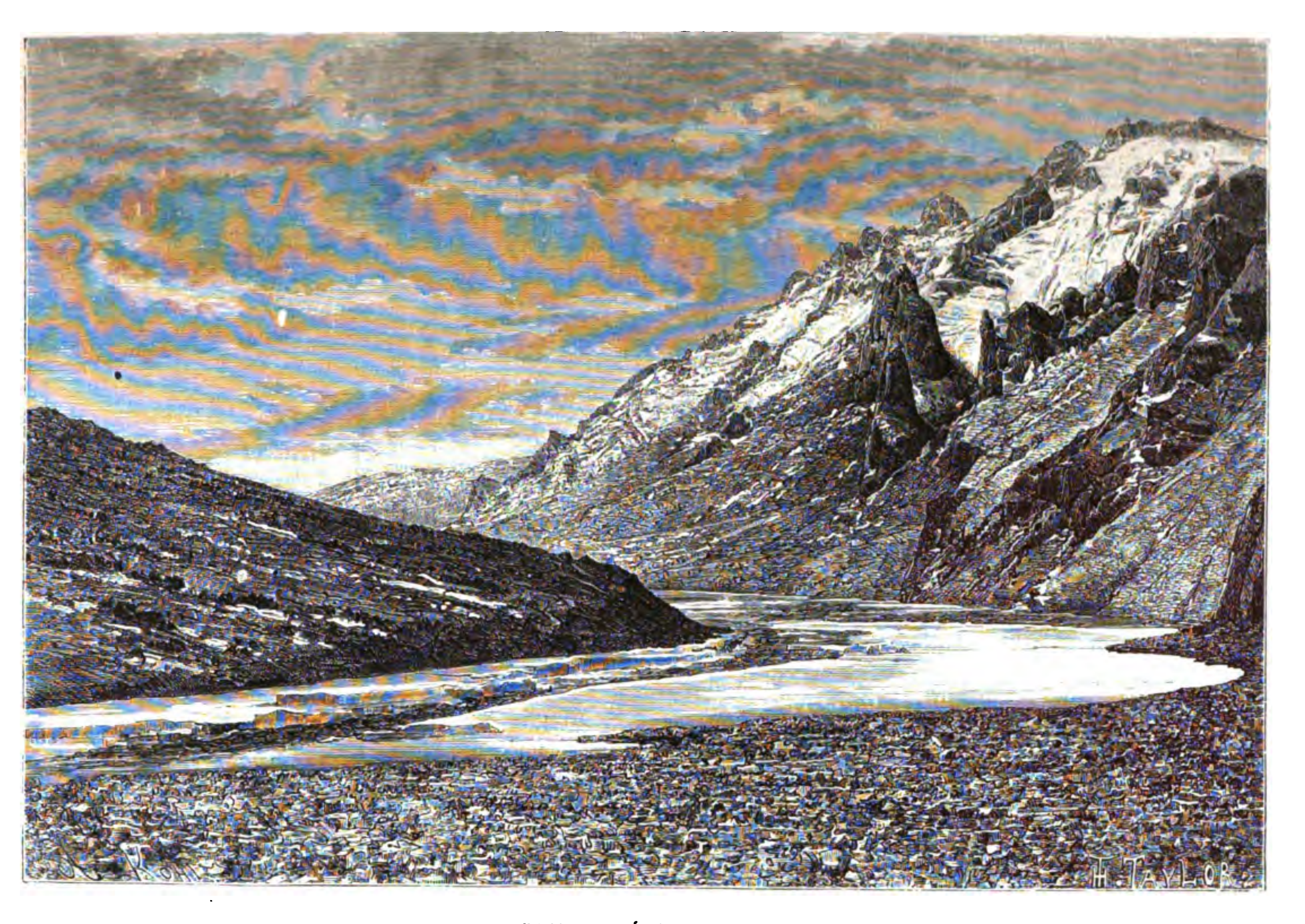
Le Kouenlun n'a probablement pas de sommet qui s'élève à la hauteur des pics suprêmes de l'Himalaya ou même du Karakoroum : les observations qui ont été faites aux deux extrémités de la chaîne, les renseignements que les voyageurs ont recueillis sur les parties du Kouenlun encore inexplorées par eux, enfin les indications fournies par les cartes et les documents chinois, permettent de croire que les plus hautes montagnes de la Terre ne se dressent point au nord du Tibet : Johnson, Prjevalskiy, Montgomerie, Richthofen ne pensent pas qu'une seule montagne du Kouenlun tibétain atteigne 7000 mètres; mais en dehors du Tibet, entre le Kachmir et le pays de Yarkand, quelques sommets dépassent 7300 mètres[3]. Vers les sources du Tchertchen-daria se dresse le massif de Tougouz davan, où le Kouenlun proprement dit projette des chaînons et des terrasses qui s'abaissent par degrés vers la dépression qu'emplissait l'ancienne méditerranée de l'Asie centrale[4]. La chaîne septentrionale est celle de l'Altîn tagh ou des « montagnes d'Or », dont les promontoires s'avancent jusque dans le voisinage du Lob nor. Au sud de cette arête, d'environ 4000 mètres de hauteur, se développent parallèlement deux autres chaînes, et le grand Kouenlun, qui continue de suivre sa direction normale de l'ouest à l'est jusqu'au Gourbou Naïdji, près des sources du Yangtze kiang. Les Mongols des plaines de Tchaïdam disent que cette arête de montagnes est continue et que les pics dépassent en divers endroits la ligne des neiges persistantes[5]. Inférieur à l'Himalaya par l'élévation des cimes principales, le Kouenlun lui est en revanche supérieur par la hauteur moyenne de sa masse et par celle des

[1] Humboldt, *Asie centrale*.
[2] Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*.
[3] Henderson, *From Lahore to Yarkand*.
[4] Prjevalskiy, *Voyage au Lob nor* (en russe).
[5] Prjevalskiy, *Mongolie et pays des Tangoutes*.

brèches qui en échancrent la crête. D'ailleurs il paraît être beaucoup plus ancien ; datant d'une époque géologique pendant laquelle l'Himalaya n'existait pas, il est tout naturel que ses pointes se soient graduellement oblitérées et que les débris en aient été répandus par les eaux et par les vents sur les fonds et les plateaux environnants. En traversant toutes les arêtes des montagnes qui séparent l'Inde et le bassin du Tarim, Stoliczka reconnut que les roches les plus anciennes de cette région sont bien celles du Kouenlun : elles consistent surtout en gneiss syénitique, et ses dépôts les plus modernes appartiennent au trias, tandis que les formations de l'Himalaya et du Karakoroum comprennent toute la série des terrains, entre les assises paléozoïques et les terrains éocènes [1]; on admet en général que le Kouenlun est le plissement primitif du plateau, et que ceux du sud se sont formés successivement après lui [2].

Les observations comparées que l'on a faites sur les deux chaînes du nord et du sud, aussi bien que le contraste des phénomènes du climat, prouvent que, dans son ensemble, le Kouenlun n'a pas la variété des aspects, la sublimité des formes de l'Himalaya. Moins hérissé de pyramides, moins entaillé de brèches, il se dresse au-dessus des étroites oasis de sa base et des sables du Gobi, comme un long rempart, çà et là moucheté de neiges. Malgré sa grande altitude moyenne, le Kouenlun n'est point comparable à l'Himalaya pour l'abondance des neiges et des glaces; toutefois il y aurait, d'après les documents chinois, de véritables glaciers dans la partie orientale de la chaîne; il en existe aussi immédiatement à l'est de la haute vallée du Kara-kach; en outre, des amas de glace sans mouvement emplissent les cavités du plateau, et des sources thermales donnent naissance à des nappes glacées qui s'étalent sur de vastes étendues [3]. Les vents du nord qui viennent se heurter contre les pentes du Kouenlun ont été déjà desséchés par leur passage à travers l'Asie septentrionale et ne peuvent apporter qu'une très petite quantité de vapeurs condensées; quant aux courants atmosphériques venus de l'océan Indien, ils déversent presque toutes leurs pluies et leurs neiges sur l'Himalaya et les autres chaînes de montagnes du Bhoutan et du Tibet méridional : il ne reste que peu d'humidité dans l'air qui passe au-dessus des croupes du Kouenlun; les ruisseaux, qui naissent dans les cirques supérieurs de la montagne, ne fournissent pour la plupart qu'un faible cours, et, de part et d'autre, vont se perdre dans les sables ou dans les marais.

[1] Stoliczka, *Records of the Geological Survey of India*, vol. VII.
[2] F. von Richthofen, *China*.
[3] Henderson, *From Lahore to Yarkand*.



HAUTE VALLÉE DU KARA-KACH

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Henderson (expédition anglaise de 1870).

L'extrémité occidentale de la chaîne au nord du Kachmir est beaucoup moins pauvre en eaux ruisselantes que le Kouenlun proprement dit. En cette région, le faisceau des arêtes montagneuses et le plateau qui les porte sont beaucoup moins larges que dans le Tibet, et les neiges et les glaces sont assez abondantes pour former sur le versant septentrional du Karakoroum des rivières considérables qui s'échappent par les cluses du Kouenlun pour aller serpenter dans les plaines de Khotan et de Kachgar. Ainsi le Yarkand-daria, déjà devenu fleuve puissant, traverse l'épaisseur du Pamir sud-oriental précisément à l'endroit où se rencontreraient les arêtes prolongées de l'Hindou-kouch et du Kouenlun. Plus à l'est, cette dernière chaîne s'ouvre en un défilé de 3000 mètres de profondeur pour laisser passer le Kara-kach, principal affluent du Khotan-daria. Cette rivière elle-même prend sa source bien au sud de l'axe principal du Kouenlun et doit se frayer un chemin par une cluse de la chaîne après avoir longtemps serpenté dans une vallée longitudinale; mais à l'est de ce cours d'eau, au nord des plateaux du Tibet, le Tchertchen-daria est la seule rivière qui ait un flot suffisant pour s'unir à d'autres courants et se changer en fleuve coulant à quelque distance dans les plaines. Si faibles qu'elles soient maintenant, ces rivières ont pourtant accompli pendant le cours des âges d'énormes travaux d'érosion en creusant ou en déblayant les portes par lesquelles on descend des plateaux du Tibet vers la dépression du Tarim. En certaines parties de la chaîne bordière, la descente se fait d'une manière si graduelle le long de ces cours d'eau, que la pente ne dépasse pas celle des routes ordinaires dans les pays de montagnes : d'après le dire des indigènes du Khotan, il serait même possible de faire en voiture la traversée de Kouenlun, tant cette haute chaîne offre des pentes douces et des contours arrondis[1]. Un des géomètres hindous envoyés par Montgomerie a pu s'élever sans peine du Khotan sur le plateau occidental du Tibet en remontant la vallée du Kiria jusqu'au seuil des hautes terres, situé à une grande distance en arrière de la chaîne, à une altitude de 4875 mètres. D'autres passages permettent d'aborder le plateau du côté de l'orient, puisque les Dzoungares ont à diverses reprises fait des incursions dans le Tibet en traversant les steppes et les déserts qui s'étendent au sud du Lob nor. Des pèlerins mongols prennent ce chemin pour se rendre à Lassa.

Le plateau septentrional du Tibet, inhabité ou visité seulement par des pâtres dans la plus grande partie de son étendue, est resté la région la moins connue des hautes terres de l'Empire du Milieu, et les arêtes de ro-

[1] Johnson, *Journal of the Geographical Society*, 1867.

chers qui surgissent dans ces espaces presque déserts, les lacs et les marais qui en remplissent les dépressions, ne sont tracés sur les cartes que d'après les anciens documents chinois. D'ailleurs les Tibétains eux-mêmes ne connaissent que les parties méridionales de cette contrée du froid et des tourmentes. Ce sont des nomades turcs et mongols qui parcourent le plateau, en choisissant pour lieux de campement les *sang* ou pâturages abrités, semblables aux *pamir* du faîte dressé entre le bassin de l'Amou et celui du Tarim [1]. Les tribus turques, connues d'ordinaire sous le nom de Hor ou Khor, vivent à l'ouest et dans les parties méridionales du plateau, entre le rebord des montagnes qui dominent les vallées des hauts affluents de l'Indus et les affluents du Tsangbo supérieur. Les nomades mongols qui ont nommé presque tous les lacs et les montagnes du Tibet nord-oriental, sont les Sok : ils pratiquent pour la plupart les rites du chamanisme ; cependant l'appellation générale des gens du plateau usitée chez les Tibétains est celle de Khach-len ou de « mahométans », d'où viendrait peut-être le nom de Khatchi donné à la contrée : d'après les deux principaux groupes de tribus qui s'y sont établies, on la désigne aussi comme le pays de Hor-Sok [2].

Des lacs nombreux, épars sur le plateau de Khatchi, ceux de Namour, Ike Namour et Bakha Namour, dans la région occidentale, seraient les plus considérables, à en juger par le figuré qu'en donnent les cartes chinoises : l'ensemble des eaux et des terres partiellement inondées comprises dans ce vaste bassin lacustre se prolongerait du sud-ouest au nord-est sur un espace de plus de 200 kilomètres. Quoi qu'il en soit de la forme et des dimensions de ces nappes d'eau, dessinées un peu au hasard d'après des documents incertains, on sait maintenant qu'une chaîne de bassins lacustres occupe du nord-ouest au sud-est une grande partie du plateau de Khatchi, parallèlement à la dépression dans laquelle coule le Tsangbo. En 1874, le pandit Naïn-singh a visité un grand nombre de ces lacs, dont plusieurs ne sont que les restes de bassins beaucoup plus considérables : quelques-uns même, réduits à n'être plus que des mares boueuses, sont recouverts d'une dalle cristalline que brisent les travailleurs pour ramasser le sel. Certains lacs sont salins, d'autres simplement saumâtres, tandis que la plupart de ceux qui s'écoulent librement ont une eau parfaitement pure. L'altitude moyenne de cette région des lacs est de 4500 à 4800 mètres ; les pentes en sont presque partout très douces, et, comme dans certaines parties du Pamir et du Kouenlun,

[1] Naïn-singh : — Trotter, *Journal of the Geographical Society*, XLVII, 1877.
[2] Cl. Markham, *Mission of G. Bogle to Tibet.*

on pourrait parfaitement y voyager en char, y faire passer des convois d'artillerie.

Un des lacs les plus considérables de cette région est celui que l'on appelle Dangra-yum ou la « Mère Dangra ». Resserré vers le milieu, de manière à former deux bassins presque séparés, ce lac n'a pas moins de 500 kilomètres de tour, et pourtant les pieux bouddhistes de la contrée

N° 4. — LE DANGRA-YUM ET LES MONTS TARGOT.



1 : 2 000 000

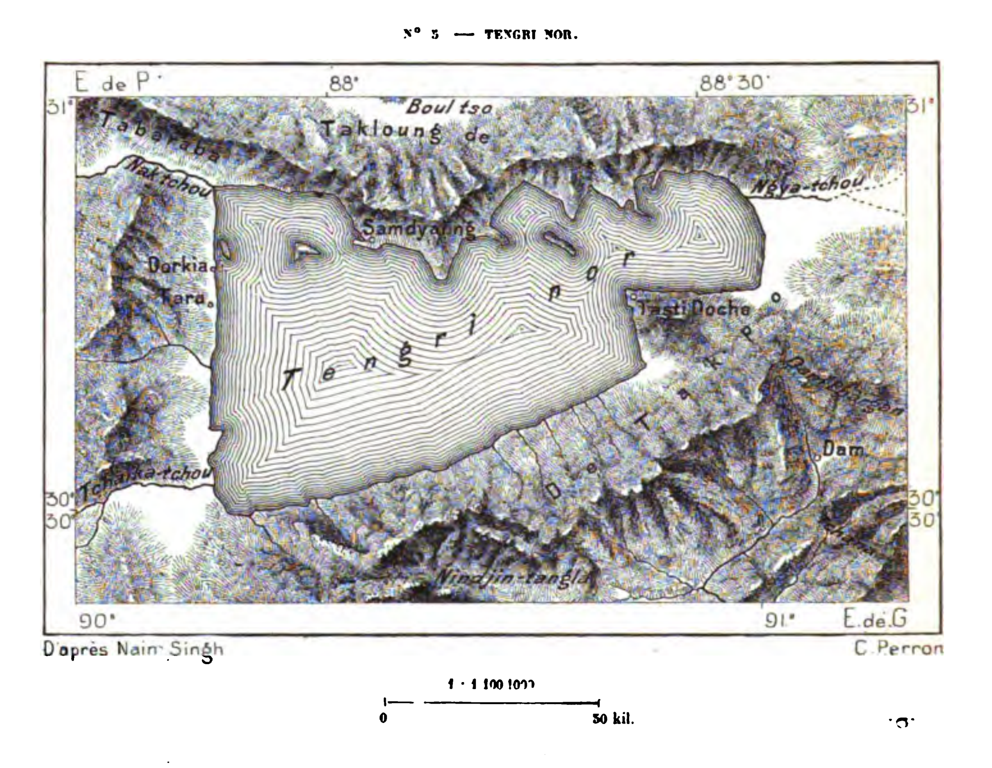
0 — 50 kil.

et même de Lassa entreprennent souvent de cheminer en procession autour du lac, ce qui ne dure pas moins de huit à douze jours, suivant la saison. Une grande montagne qui se dresse au sud du lac a reçu le nom de Targot yap ou « Père Targot », et les indigènes voient en lui et dans la mère Dangra les aïeux de la Terre : les groupes de montagnes que l'on aperçoit aux alentours sont désignés comme les filles de Targot et de Dangra. Le *kora* ou pèlerinage complet autour de la montagne et du lac se fait en

un mois environ : c'est un acte des plus méritoires qui efface les péchés ordinaires. Deux kora compensent un meurtre, et le parricide même n'est plus coupable lorsqu'il a fait trois fois le tour du « Père » et de la « Mère[1] ».

A l'est du Dangra-yum, les lacs se succèdent plus nombreux que dans les autres parties du plateau, et la plupart d'entre eux épanchent le trop-plein de leurs eaux dans la direction du nord, où se trouve, dit-on, le plus grand bassin lacustre de la région méridionale du plateau, le Tchargut tso, tributaire lui-même de l'un des grands fleuves qui descendent vers

N° 5 — TENGRI NOR.



1 : 1 100 000
0 — 50 kil.

l'océan Indien. Moins vaste que le Tchargut, le Tengri nor, situé à l'angle sud-oriental du plateau de Khatchi, est déjà dans la zone du Tibet explorée par les voyageurs modernes, grâce au voisinage de Lassa, dont il n'est éloigné que d'une centaine de kilomètres. Orienté du sud-ouest au nord-est, le Tengri nor a 80 kilomètres de longueur sur une largeur de 25 à 40 kilomètres : le pandit qui le visita en 1872 employa quatorze jours à en longer les rivages septentrionaux. Cette nappe d'eau, d'une profondeur inconnue, dans laquelle se reflète un ciel presque toujours pur, est le « lac Céleste » par excellence, ainsi que l'indiquent ses noms, de

[1] Naïn-singh ; — Trotter, mémoire cité.

Tengri nor en turc et de Nam tso en tibétain. Chaque année, des milliers de pèlerins bravent les difficultés du voyage et les brigands des environs pour aller visiter le couvent de Dorkia et les autres monastères des promontoires, d'où la vue s'étend au loin sur les eaux bleues et sur les pics neigeux du sud et du sud-est. En cette région sainte, tout paraît merveilleux aux pieux visiteurs : ici la fissure d'un rocher a été ouverte par un dieu; ailleurs, une pyramide d'argile, élevée de main d'homme, s'est fendue soudain pour laisser monter au ciel un lama mort dans l'extase de la prière; même les fossiles de la roche sont des objets saints : on les emporte comme les reliques de l'une des « trois cent soixante montagnes », autant de dieux formant cortège à la divinité principale, le Nindjin tang la, tout revêtu de neiges[1].

On croyait naguère que l'évaporation du Tengri nor suffisait à compenser les apports de ses affluents. C'était une erreur. Le voyageur qui fit le tour du lac en 1872 n'aperçut pas l'émissaire, revêtu à cette époque, comme le lac lui-même, d'une dalle glacée; le ruisseau de sortie s'échappe du Tengri à l'angle nord-occidental du lac pour aller rejoindre la rivière issue du Tchargut tso. Des sources chaudes jaillissent dans le voisinage du Tengri, et, plus au nord, dans une dépression du plateau, le Boul tso ou « lac de Borax » s'étend sur un espace d'environ soixante kilomètres carrés : des pèlerins qui joignent à la piété l'esprit de négoce prennent des chargements de borax sur le bord du Boul tso pour le revendre dans le bas Tibet et l'expédier jusque par delà l'Himalaya. C'est du Boul tso que venait jadis en partie le borax dit de Venise, parce qu'on le raffinait dans cette ville.

Ces efflorescences chimiques témoignent de la rareté des pluies et des n[illegible]es sur le plateau de Khatchi. Et pourtant c'est immédiatement à l'est que commence cette région si remarquable de l'Asie, où les ruisseaux, les rivières coulent de toutes parts pour se réunir en fleuves puissants. Ce contraste provient de ce que des montagnes limitent le bord du plateau et ne reçoivent l'humidité que sur leurs pentes tournées vers les vents marins du sud et du sud-est. Évidemment ces montagnes sont divisées en plusieurs massifs, puisque les cartes chinoises représentent divers cours d'eau des bassins tributaires de l'océan Indien et du Yangtze kiang comme prenant leurs sources sur le plateau de Khatchi : des brèches d'érosion partagent en chaînons distincts les protubérances du seuil, mais celui-ci est presque partout assez élevé pour causer une grande différence de climat

[1] Cl. Markham, *Journal of the Geographical Magazine*, 1877.

entre les deux versants. Seulement on ne sait point encore si les montagnes du seuil appartiennent à une chaîne bordière unique, séparée de distance en distance par les hautes vallées des fleuves, ou si elles font partie d'arêtes différentes dominant l'extrémité orientale du plateau. Richthofen accepte la première hypothèse, celle d'un système orographique transversal qui réunirait les monts du Tibet méridional à ceux du Kouenlun : d'après l'appellation d'un groupe de sommets qui se dresse à l'angle sud-oriental du plateau, au sud du Tengri nor, il donne même à cette chaîne supposée le nom de Tang la[1]. Cependant, d'après ce qui est plus ou moins connu du cours supérieur des fleuves, il semblerait que les chaînes intermédiaires sont orientées de manière à former des arêtes parallèles, toutes dirigées du sud-ouest au nord-est et séparées par de larges et profondes dépressions. Les routes que suivent les caravanes du Tibet à la Mongolie traversent successivement ces diverses arêtes.

Le Tant la, que les missionnaires Huc et Gabet eurent tant de peine à franchir dans leur voyage du Koukou nor à Lassa[2], est la plus méridionale de ces chaînes parallèles et se rattache par son extrémité occidentale à ce massif de Tang la, où Richthofen voit le point de départ d'une chaîne bordière du plateau : les deux noms semblent être le même, diversement prononcé par les indigènes de différentes vallées. Huc parle du Tant la comme étant peut-être « le point le plus élevé du globe » ; mais, lors de son troisième voyage dans les régions occidentales de l'Empire Chinois, Prjevalskiy gravit à son tour les pentes redoutées du Tant la et put en fixer l'altitude à 5120 mètres, à 1000 mètres plus bas que d'autres cols fréquentés. Sur le plateau terminal croissent encore des touffes d'une herbe courte et ligneuse que broutent les chameaux. Dominant tout un monde de montagnes qui lui servent de degrés, le Tant la est de formes douces et régulières et contraste avec les aiguilles des massifs qui se dressent à l'horizon. A la base méridionale de la chaîne jaillissent de nombreuses sources thermales, bouillonnant dans leurs vasques de rochers et s'unissant en un large ruisseau qui coule sur un lit de cailloux jaunes comme de l'or. Des vapeurs épaisses s'élèvent continuellement des sources et se condensent en nuages blanchâtres qu'entraîne le vent. Dans quelques réservoirs, la vapeur enfermée s'élance parfois en jet, entraînant avec elle une énorme gerbe d'eau, semblable aux colonnes liquides des geysirs d'Islande et du Parc National des États-Unis.

[1] Le mot *la* a d'ordinaire le sens de « col, passage » ; mais dans le Tibet oriental ce terme est fréquemment appliqué à des montagnes et même à des chaînes entières.

[2] *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine.*

Le Tibet méridional, la région du plateau où se sont bâties les villes, où la nation s'est graduellement constituée et où elle a développé sa culture, est la dépression relativement abritée qui se prolonge au sud du plateau de Khatchi : dans le langage ordinaire, c'est à cette seule partie des hautes terres trans-himalayennes que s'applique le nom de Tibet. Quoique les eaux y coulent en sens inverse, d'un côté vers les mers indo-persanes, de l'autre vers le golfe du Bengale, c'est néanmoins une vallée longitudinale, la plus vaste en même temps que la plus grandiose de la Terre, grâce aux monts qui l'enferment. Mais cette longue dépression qui se développe en arc de cercle, parallèlement au faîte de l'Himalaya, n'est point une plaine régulière, un simple fossé limitant au sud-ouest et au sud le plateau de Khatchi; c'est un pays montueux, dont les massifs et les rangées de sommets sont orientés pour la plupart dans le même sens que l'Himalaya.

La chaîne qui domine au nord la dépression du Tibet proprement dit, et qui forme en même temps le rebord méridional du Khatchi, peut être considérée comme le prolongement du Karakoroum. A l'orient du Kachmir et du pays de Ladak, ce faîte se replie au sud-ouest, parallèlement à l'Himalaya et projette à gauche plusieurs chaînons qui vont se perdre dans le plateau, tandis que la chaîne maîtresse, ravinée et même traversée par des affluents du Tsangbo, par ceux de quelques bassins fermés, et enfin vers l'est par des tributaires des grands fleuves orientaux, va rejoindre le Tang la, au sud du Tengri nor. En arrière de cette chaîne se dressent plusieurs hauts massifs de montagnes, entre autres celui de Targot leh, qui domine le lac Dangra-yum, et que l'explorateur Naïn-singh croit être le groupe le plus élevé de toute la région des plateaux au nord de l'Himalaya. Plus à l'est, le massif de Gyakharma baigne également sa base dans les eaux d'un grand lac, le Nyaring tso, et reste séparé de la chaîne bordière du sud par la vallée du Dumphu, l'un des tributaires du Nyaring. Des sommets de 6500 à 7000 mètres se montrent sur la chaîne que longe le cours du Tsangbo et qui n'est pas encore nommée d'une manière définitive. Quel nom choisir parmi les appellations diverses? Faut-il laisser à cette chaîne tibétaine, ainsi que le font les frères Schlagintweit, le nom turc de Karakoroum, appartenant plus spécialement à l'arête qui sépare le Kachmir de la haute vallée du Yarkand-daria? Serait-il préférable, ainsi que le propose Hodgson, de l'appeler Nindjin-tang la (Nyenchhen-lang la), comme le pic superbe du Tengri nor? Mais cette homonymie n'introduit-elle pas une confusion inutile dans la nomenclature du Tibet? De même, ne convient-il pas d'écarter le nom tibétain de Gangri ou « Montagne Neigeuse » que l'on emploie déjà pour divers sommets du

Tibet occidental? Klaproth a proposé l'appellation de Gang-dis-ri, adoptée par Markham, tandis que Petermann et d'autres géographes nomment simplement les chaînes et les massifs situés au sud du plateau « Montagnes de Tsang », d'après la province tibétaine qu'ils défendent des vents du nord.

Une autre arête de croupes et de sommets, que l'on pourrait désigner par le nom de « Trans-Himalaya », se développe entre les monts de Tsang ou Gang-dis-ri et les pics étincelants de l'Himalaya et des deux côtés épanche des glaciers[1]. La dépression du Tibet méridional se trouve ainsi divisée longitudinalement, de l'ouest à l'est, en deux dépressions secondaires parallèles l'une à l'autre. La chaîne médiane, qui continue une des arêtes du « petit Tibet » de Ladak, dresse ses hauts *langour*, ou pics revêtus de neiges persistantes, au sud de la vallée du Satledj, puis au sud de celle du Tsangbo. Moins élevée que l'Himalaya, elle a pourtant plus d'importance comme faîte de partage, et les eaux courantes la traversent de cluses moins nombreuses : sur près de 800 kilomètres, le Trans-Himalaya limite parfaitement le bassin du Tsangbo comme arête de séparation entre les eaux, tandis que la haute chaîne du sud, aux brèches plus profondes, laisse couler vers les plaines du Gange plusieurs rivières nées dans les bassins qui s'ouvrent au nord de sa crête; néanmoins toutes les eaux de ces hautes régions ne trouvent pas leur chemin vers la mer, et de grandes cavités des plateaux intermédiaires sont remplies de lacs sans écoulement, tels que le Tchomto dong et le Palgou tso. D'après le rapport d'un pandit hindou, l'eau du Tchomto dong est parfaitement pure et douce[2], ce qui semble indiquer qu'un émissaire existait encore à une époque récente. Toutes ces montagnes sont franchissables, même par des échancrures dépassant de 500 mètres ou de 1000 mètres la hauteur du mont Blanc[3].

[1] Manning, *Mission to Tibet;* — Markham, *Tibet.*

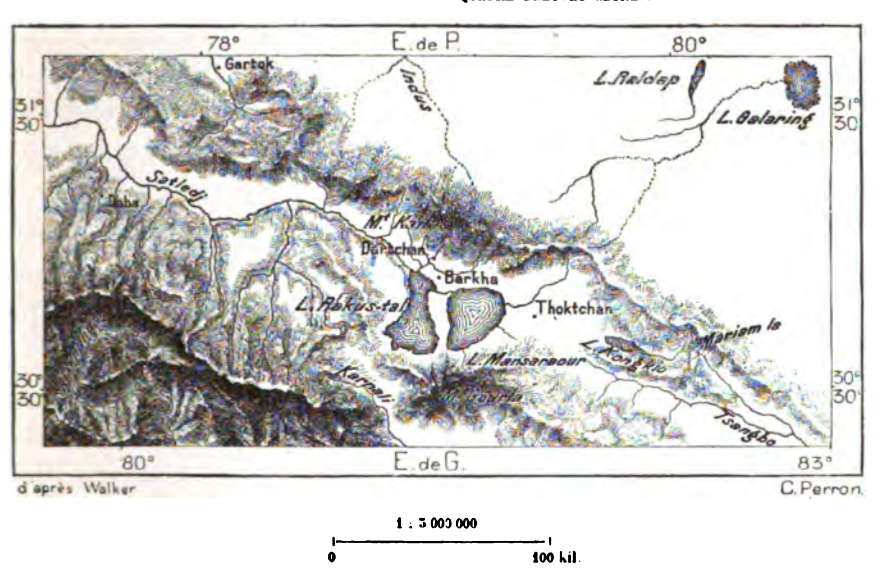
[2] Montgomerie, *Mittheilungen von Petermann*, 1875.

[3] Altitudes diverses du plateau lacustre, du Gang-dis-ri et du Trans-Himalaya :

PLATEAU LACUSTRE.		
Thok yaloung, lieu habité le plus haut du monde . . .	4980 (?)	mètres.
Targot yap, pic le plus élevé du Targot leh	7500 (?)	
Lac Dangra-yum	4600 (?)	»
Pic de Gyakharma.	6430	»
Tengri nor (lac Céleste) . . .	4693	»
CHAÎNE DE GANG-DIS-RI, AU NORD DE LA VALLÉE DU TSANGBO.		
Mariam la (col Mariam) . . .	4725	mètres.
Khomorang la.	5721	»
Kaïlas ou Tise.	6700	»
Nindjin-tang la (7192?) (7280?)	7625 (?)	mètres.
Col à l'ouest de cette montagne.	5760	»
Col de Baknak, au nord de Lassa	5440	»
TRANS-HIMALAYA.		
Pic neigeux ou « langour », au sud-ouest de Djanglatché.	7520	mètres.
Toungloung la.	5630	»
Lagouloung la.	4941	»
Khamba la, au sud-ouest de Lassa	5240	»
Lac Palti.	4125	»
Khoro la, à l'ouest du lac Palti.	5100	»

La région du Tibet dans laquelle naissent le Satledj et le Tsangbo est un des pays sacrés des brahmanes et des bouddhistes; cette vénération des peuples provient certainement de l'importance de la contrée au point de vue géographique. Le seuil transversal qui réunit l'Himalaya au Gang-dis-ri, et par cette chaîne à tout le plateau du Tibet, n'est pas seulement le lieu de passage nécessaire entre les deux grandes vallées qui se prolongent au loin à travers des contrées diverses, c'est aussi comme la racine par laquelle le plateau du Tibet, le plus vaste de la Terre, tient à la plus haute chaîne, l'Himalaya. Au nord-ouest du seuil de sépa-

N° 6. — LE KAÏLAS ET LES QUATRE FLEUVES SACRÉS.



1 : 3 000 000

0 — 100 kil.

ration se dresse le Tise des Tibétains, le Kaïlas des Hindous, dont la masse pyramidale est isolée des autres monts de la chaîne du Gang-dis-ri. Quand les Hindous aperçoivent de loin sa haute crête, dont la forme est celle d'une pagode ruinée[1], ils se prosternent sept fois et sept fois ils élèvent leurs mains vers le ciel : pour eux, c'est la demeure de Mahadeo ou du Grand Dieu, le premier et le plus fier de tous ces Olympes au sommet desquels les peuples, à chacune de leurs étapes successives vers l'Occident, ont vu resplendir l'éblouissante lumière de leurs divinités; c'est le mont Merou des anciens Hindous, le pistil de la fleur symbolique de lotus qui est le monde[2]. Les lamas tibétains ne le cèdent point aux yogis hindous dans

[1] Ryall, *Surveys in India for* 1877-78.
[2] Moorcroft, *Asiatic Researches*, XII; — Carl Ritter, *Asien*.

leurs hommages à la montagne sacrée, et les plus hardis d'entre eux entreprennent un pèlerinage de plusieurs journées autour du Kaïlas, à travers les neiges, les éboulis et les rochers[1]; c'est au pied de ce mont à quatre faces, « dont l'une est d'or, la deuxième d'argent, la troisième de rubis, la dernière de lapis-lazuli », qu'avait été construit le premier monastère bouddhique du plateau, dès le deuxième siècle avant l'ère chrétienne[2]. Les légendes hindoues, d'ailleurs fort différentes dans les détails, s'accordent à chercher près du Kaïlas ou même dans ses flancs les grottes mystérieuses d'où s'élancent les quatre animaux divins, l'éléphant, le lion, la vache et le cheval, — d'autres disent le paon, — symboles des quatre grands fleuves, le Satledj, l'Indus, le Gange et le Tsangbo. Ces puissants cours d'eau, qui descendent vers quatre points différents, naissent en effet, sinon sur les flancs d'une même montagne, du moins dans un espace qui n'a probablement pas, du sud au nord, plus d'une centaine de kilomètres d'étendue. L'Alaknanda, le Karnali et diverses autres rivières qui forment le Gange, le fleuve divin par excellence pour les brahmanes, jaillissent sur le versant hindou de l'Himalaya, et l'Indus reçoit ses premières eaux des neiges septentrionales du Gang-dis-ri; mais, entre ces deux points extrêmes séparés l'un de l'autre par deux remparts de montagnes, s'ouvre cette profonde dépression où se forment et coulent en sens inverse les deux fleuves du Satledj et du Tsangbo.

Le seuil de la vallée à double versant qui sert de faîte de séparation entre les deux bassins et qui rejoint transversalement la chaîne de l'Himalaya et celle du Gang-dis-ri, est d'une faible élévation relative : à la base de sommets qui se dressent à 2000 mètres plus haut, comme le Kaïlas, et même à 3000 mètres, comme le pic himalayen de Gourla ou Mandhata, les renflements du col se confondent avec les protubérances voisines, et l'on ne distingue point sans peine l'arête de partage. A peine inférieurs au seuil en élévation, des lacs et des étangs emplissent les cavités de la vallée, et c'est par des pentes douces que l'on descend de l'un à l'autre. Il est probable qu'à une époque géologique antérieure toute la dépression en forme de croissant qui longe le versant septentrional de l'Himalaya était emplie par les eaux et que les lacs actuels épars dans le bassin sont les restes du grand lac alpin d'autrefois. Par un remarquable parallélisme, cette longue vallée jadis lacustre se développe dans le même sens que la chaîne des lacs du plateau méridional de Khatchi, du Dangra-yum au Tengri nor. Dans

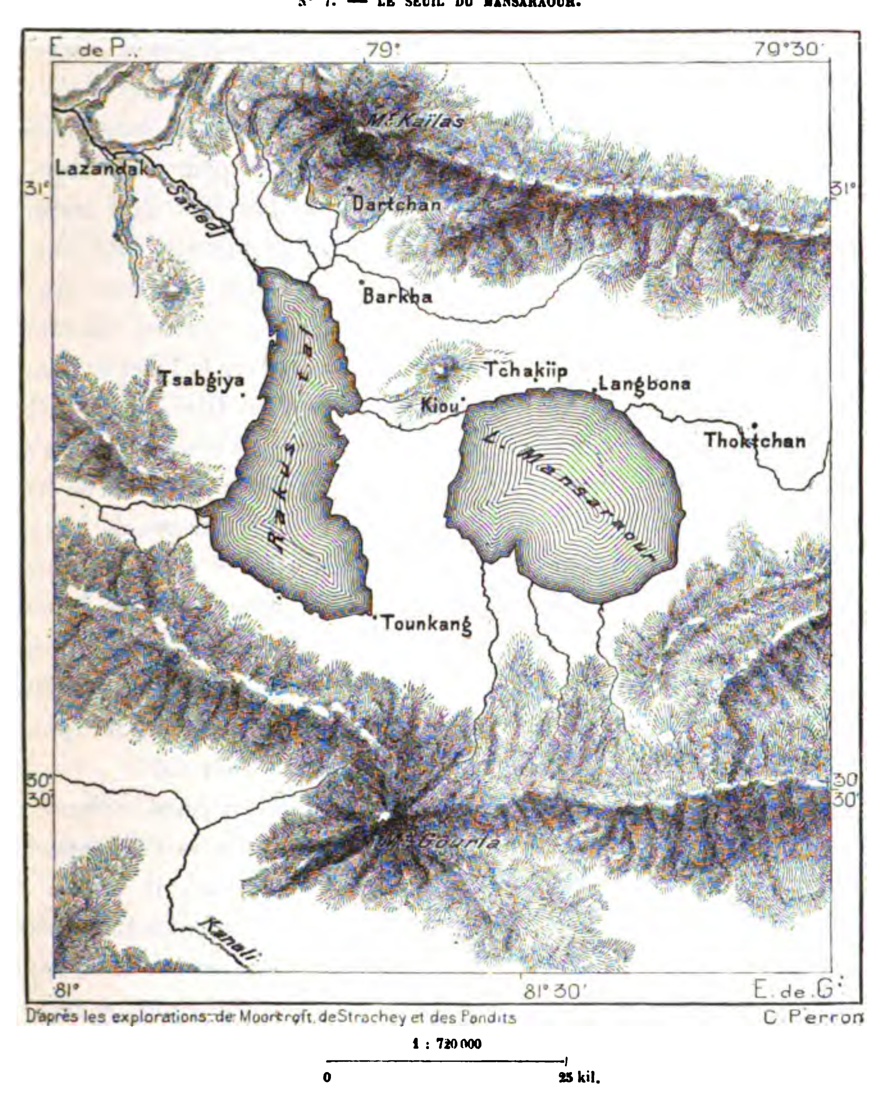
[1] Naïn-singh; — Trotter, *Journal of the Geographical Society*, vol. XLVII, 1877

[2] Lassen, *Indische Altherthumskunde;* — Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet.*

cette dépression, deux fleuves prennent aussi naissance pour couler en sens inverse : d'un côté l'Indus, de l'autre le cours d'eau mystérieux qui va probablement former le Salouen.

La moitié la moins déclive de la fosse méridionale du Tibet est celle

N° 7. — LE SEUIL DU MANSARAOUR.



dans laquelle s'épanchent les eaux du Satledj. Un lac, le tso (*tcho*) Kongkio, en occupe la première terrasse, dans le voisinage du seuil : c'est une nappe d'eau sans écoulement, devenue saline comme presque tous les lacs fermés. Quelques autres étangs d'eau salée sont parsemés dans les alentours, mais les deux grands bassins de la vallée, le Mansaraour et le Rakus-tal, sont des lacs d'eau douce, unis par un ruisseau permanent,

apportant au Satledj un flot divin, car le Mansaraour, le Manasa Sarovara des légendes hindoues, est le « lac formé du souffle de Brahma[1] ». Des cygnes par milliers, vénérés comme des êtres bienheureux, nagent sur les eaux bleues. Des maisonnettes de pèlerins s'élèvent çà et là sur les buttes des alentours, car, malgré les dangers du voyage et du climat, de pieux ermites ne craignent pas de séjourner pendant quelques mois dans ces terribles solitudes : ceux qui meurent en route savent que leurs cendres seront jetées dans cette eau, « la plus sainte de la Terre », et c'est pour eux la récompense suprême. On disait jadis que le Gange naissait dans le Mansaraour, et cette tradition fut consacrée pour un temps par les récits des jésuites[2] et par la carte de d'Anville. Moorcroft établit le premier que les sources du Gange jaillissent sur le versant extérieur des monts Himalaya. Encore à ces hauteurs des armées se sont livré des batailles sanglantes : en décembre 1841, les Chinois y mirent en déroute les Dogra de Kachmir et les poursuivirent jusqu'à Leh, dans le Tibet indien.

En sortant du Rakus-tal, qui est le Lanagou Lanka des Tibétains, le Satledj, Satradu ou Satadrou, se dessèche parfois à la fin de l'été : le fleuve n'a de cours permanent que plus bas dans la vallée, où il commence à se frayer un chemin à travers les débris. Cette vallée, à 4500 mètres de hauteur, est des plus remarquables par ses sources thermales, les unes sulfureuses, les autres incrustantes : des assises énormes de rochers ont été déposées par les eaux; en certains endroits on ne voit que ces travertins formés par les sources fumantes. Comme en beaucoup d'autres régions du Tibet, qui pourtant n'est composé nulle part de roches volcaniques, des jets de vapeurs, des fumerolles sulfureuses, s'élancent aussi du sol[3].

La déclivité générale du haut bassin du Satledj est à peine indiquée sur tout le territoire tibétain. Près de l'endroit où le fleuve va s'échapper par les défilés de l'Himalaya vers les plaines de l'Hindoustan, le niveau des terrasses qui le bordent à droite et à gauche se maintient à 4500 mètres comme au seuil de Mansaraour, à 300 kilomètres en amont, et la région n'est pas moins déserte, moins dépourvue de toute végétation, si ce n'est dans les fonds abrités. Le Satledj s'est creusé dans ces terrasses d'origine lacustre des gorges d'érosion de 400 et même de 500 mètres de profondeur, qui n'atteignent pourtant pas jusqu'à la roche vive du fond[4]. Chaque

[1] H. von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien;* — D'après Moorcroft, Manasse-sarouar a simplement le sens de lac Sacré. C'est le tso Mapang des Tibétains.

[2] Du Halde, *Description de la Chine.*

[3] Moorcroft, *Asiatic Researches;* — Carl Ritter, *Asien.*

[4] Hermann von Schlagintweit, ouvrage cité.

torrent tributaire doit, comme le Satledj, s'ouvrir un passage à travers les blocs et les argiles, et tout le territoire se trouve ainsi découpé en d'énormes ravins. C'est dans ces ravins, soit au bord des torrents, soit même sur les talus pierreux, que les rares habitants de la contrée ont établi leurs demeures temporaires ou permanentes. Ainsi Daba, la « ville » principale de la vallée tibétaine du Satledj, occupe les parois d'un gouffre d'environ 100 mètres de profondeur, ouvert dans les strates de pierres et d'argile qui dominent le cours d'un sous-affluent du Satledj. En cet endroit, les eaux et les neiges ont découpé les parois de la gorge en formes fantastiques de tours, de bastions, de pyramides, d'aiguilles. Des grottes creusées de main d'homme s'ouvrent dans les parties les plus solides de ces parois : ce sont les habitations et les granges des habitants de Daba. Quelques maisons de pierre à deux étages interrompent çà et là de leurs façades blanches les escarpements rougeâtres, et vers le haut de la ville, le quartier des lamas forme une sorte de citadelle, que dominent d'inaccessibles parois; une seule porte, ouverte dans le bas quartier, donne accès aux habitants. En hiver, Daba est complètement abandonnée : les neiges emplissent le ravin, et les amas de maisons disparaissent sous des flocons que fait tourbillonner le vent; au printemps, il faut déblayer l'entrée des grottes des restes d'avalanches où les boues et les pierres se mêlent à la neige[1]. Les débris, si ravinés maintenant, qui comblèrent le vaste lac appartiennent aux époques tertiaire et quaternaire, et renferment beaucoup de fossiles, ainsi que des ossements de grands vertébrés. Toute une faune eut donc le temps de se développer et de disparaître durant les âges que les roches et les limons employèrent à combler la mer intérieure, dont le reste s'est vidé par la brèche que le rempart de l'Himalaya offre maintenant aux rapides du Satledj.

Plusieurs des rivières qui naissent au nord du Gang-dis-ri étaient désignées jadis par les indigènes comme étant la source maîtresse du Scind ou Indus, et on leur appliquait également le nom mythique de Senge khabad, « Fleuve sorti de la Gueule du Lion ». On les appelait aussi Singi tchou ou le « Courant du Lion », nom qui se retrouve dans l'ancienne dénomination sanscrite de Sinha, légèrement modifiée de nos jours. Les explorations faites par les géomètres anglo-hindous ont établi que le véritable Indus est, parmi ces rivières, celle qui naît le plus à l'est, non loin du versant septentrional du Mariam la : de tous les cours d'eau qui se réunissent dans le lit commun de l'Indus en amont de son entrée dans le

[1] Moorcroft, *Asiatic Researches*; — Bennett, *Journal of the Geographical Society*.

royaume de Kachmir, c'est le plus long et le plus abondant. Le Gartoung ou fleuve de Gartok s'unit à l'Indus encore sur le territoire tibétain et en double presque le volume.

Les phénomènes d'assèchement qui, depuis l'époque lacustre, postérieure à l'époque glaciaire, ont réduit tant de lacs d'eau douce du Tibet en de simples mares d'eau saline, et couvert d'efflorescences de sel et de salpêtre tant de cavités de plateau, ont aussi tari bien des fleuves, changé en bassins fermés de nombreuses vallées dont les eaux se versaient dans l'Indus. On en voit un exemple remarquable au nord de ce fleuve, dans le district de Radokh. En cette partie du plateau, haute de 4200 mètres en moyenne, une vallée se développe parallèlement au cours de l'Indus, en présentant les mêmes inflexions générales; elle s'incline d'abord vers le nord-ouest; puis, comme celle de l'Indus, elle oblique à l'ouest pour former une cluse de montagne, et reprendre ensuite la direction normale du nord-ouest. Une grande partie de cette vallée est emplie d'eau; mais le lac qui s'est ainsi formé et qui ressemble à maint fjord intérieur de la Scandinavie, s'élargit et se rétrécit tour à tour, suivant la largeur des fonds et l'avancement des promontoires : des éboulis ou peut-être des alluvions apportées par des torrents latéraux ont même partagé le lac en trois bassins d'un niveau différent. Le lac supérieur est celui de Noh, ainsi nommé d'une station de caravanes. Le lac central, de 12 à 13 mètres plus élevé que le lac inférieur, est le *tso* ou lac Mognalari, c'est-à-dire le « Lac d'eau douce des Monts[1]. » Le lac inférieur, un peu moins étendu, est désigné dans le pays sous le même nom, quoique le manque d'écoulement l'ait transformé peu à peu en un lac salin ; sa teneur en sels, d'environ 13 pour 1000, est à peu près celle de la mer Noire[2], mais les proportions diffèrent, car il renferme presque autant de sulfate de soude et de magnésie que de sel marin. Les explorateurs anglo-hindous ont fait connaître ce lac sous l'appellation de Pangkong, du nom d'une province du Kachmir, dans laquelle pénètre l'extrémité septentrionale du bassin lacustre. Des lignes de niveau et des bancs de coquillages d'eau douce[3], très faciles à reconnaître sur les escarpements qui entourent le Pankgong et dans la gorge par laquelle s'échappait le trop-plein des eaux, prouvent que le lac s'élevait autrefois à 74 mètres plus haut que la surface moyenne actuelle, située à 4149 mètres d'altitude : l'épaisseur de la masse liquide, non saline à cette époque, était donc deux fois

[1] Hermann von Schlagintweit. — D'après Naïn-singh, son vrai nom est Mo gna laring, le « Lac long et étroit de la Femme », *Journal of the Geographical Society of London*, 1877.
[2] Frankland; — Henderson, *From Lahore to Yarkand.*
[3] G.-T. Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo.*

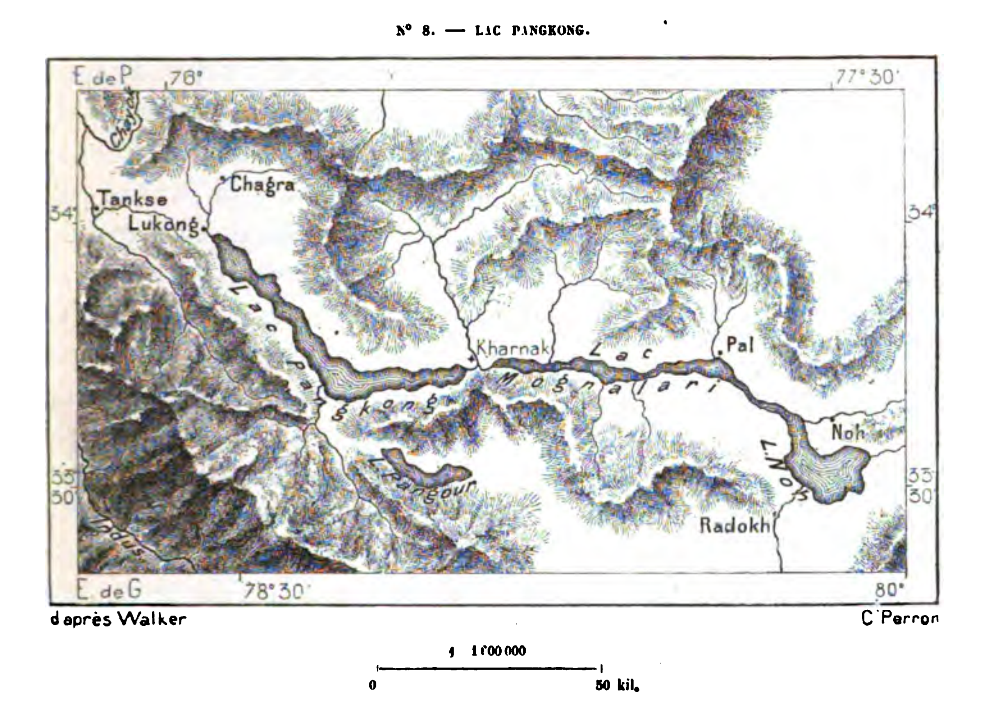


BORDS DU LAC DE PANGKONG. — CAMPEMENT DE L'EXPÉDITION ANGLAISE DE 1874

Dessin de Taylor, d'après une photographie extraite de la relation de George Henderson et Allan Hume.

plus forte qu'elle ne l'est de nos jours, car, d'après Trotter et Biddulph, la profondeur extrême serait de 45 mètres, de 51 mètres d'après Hermann Schlagintweit. La surface totale des deux lacs, qui est évaluée seulement à 543 kilomètres carrés, était aussi plus que double quand le torrent émissaire descendait dans le Chayok ou « Indus femelle » par une vallée d'une trentaine de kilomètres, maintenant à sec, et par la rivière de Tanksé. En s'abaissant peu à peu, avec le niveau du lac, le torrent de sortie creusa la roche jusqu'à la hauteur de 47 mètres au-dessus de la nappe actuelle, puis tout écoulement

N° 8. — LAC PANGKONG.



cessa, et le lac s'amoindrit peu à peu par l'excès d'évaporation. Les sables laissés sur les bords sont repris par les vents du sud et dressés en dunes sur la rive septentrionale ou appuyés en talus sur les rochers; quant aux vents du nord, ils ont moins de prise sur les sables, car ils règnent surtout en hiver, quand le sol, de même que la surface du lac, est durci par la gelée[1].

Le fleuve tibétain par excellence, celui qui traverse les deux provinces centrales, le Tsang et le Oui, est le Tsangbo (Tsanpou, Tsambo, Dzangbo, Sampo ou Sambo), c'est-à-dire « l'Eau Sainte », appelé fréquemment dans son cours supérieur Yarou-Tsangbo ou le « Haut Tsangbo ». De même que l'Indus et le Gange, le cours d'eau tibétain est comparé à un animal mys-

[1] Godwin Austen, *Journal of the Geographical Society of London*, 1867.

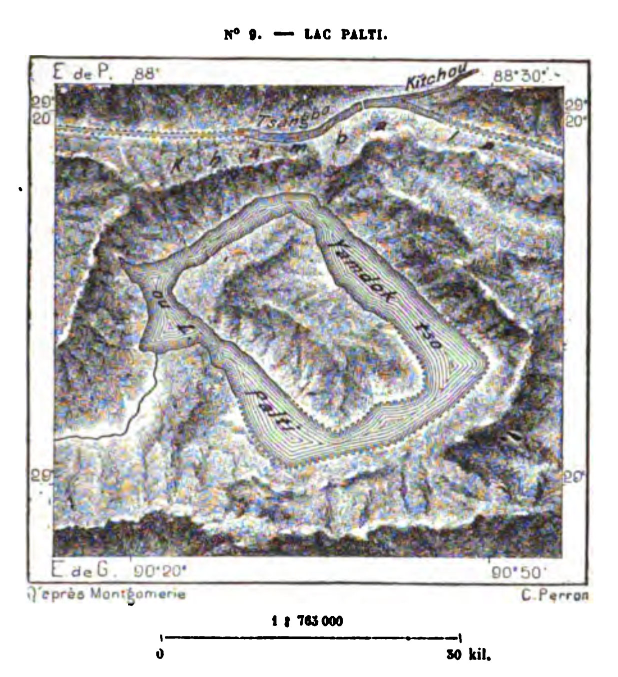
tique, et plusieurs des noms qu'on lui donne en font le « Fleuve du Paon » ou celui « du Cheval » : une légende le dit « descendu de la bouche d'un coursier. » Le même seuil bas qui verse d'un côté des ruisselets de neige fondue dans le Satledj, alimente de l'autre côté le courant naissant du Tsangbo. Ses principaux affluents sont les ruisseaux glaciaires descendus des cirques de l'Himalaya ; séparé de la grande chaîne du Karakoroum par la rangée parallèle du Khomorang, le Haut Tsangbo ne reçoit de ce côté que de faibles ruisseaux. A peine devenu rivière, il coule dans une plaine très peu inclinée où ses eaux ralenties s'étalent largement : près du couvent de Tadoum, à l'endroit où le sentier du Mariam la vient aboutir dans la vallée, le Tsangbo est déjà navigable et des bateaux le remontent chargés de marchandises ; néanmoins on ne se hasarde point à voguer sur ses eaux sans jeter une pièce de monnaie dans le courant pour se le rendre favorable[1]. Certainement nul autre fleuve de la Terre ne porte d'embarcations à une pareille hauteur, évaluée à plus de 4300 mètres[2]; plus bas, le Tsangbo est également navigable en plusieurs parties de son cours, au moyen d'espèces de radeaux recouverts de cuir ; mais ailleurs des rapides et des bancs de sable briseraient toutes les embarcations. Les hautes terrasses, les promontoires de rochers qui rétrécissent le fleuve ont permis aux Tibétains de jeter des ponts suspendus au-dessus du courant ; mais ces constructions légères, qui se balancent au souffle du vent, ne sont guère utilisées par les voyageurs, qui préfèrent passer d'une rive à l'autre en bateau.

Le Tsangbo reçoit dans son cours tibétain de très nombreux affluents, venus, au sud, de l'Himalaya et du Trans-Himalaya, au nord du Gang-dis-ri et même par quelques brèches de la chaîne bordière, des hautes régions du plateau qui s'étend au delà. Un de ces torrents du nord, le Namling, né du Khalamba la, dans le voisinage de Tengri nor, traverse une des régions les plus curieuses du Tibet par ses sources thermales : deux geysirs d'eau sulfureuse s'élancent de temps en temps jusqu'à la hauteur de 18 mètres, et, sauf pendant la saison d'été, l'eau qui retombe se gèle autour de l'orifice en une margelle de cristal hérissée de hauts stalagmites[3]. La plupart des lacs de cette partie du bassin ont été comblés par les alluvions ou vidés par les courants qui s'en échappent ; cependant il en reste encore d'assez considérables, entre autres le Yamdok ou Palti, que l'on représente sur les cartes, d'après d'Anville, sous une forme presque régu-

[1] Bogle, *Mission to Tibet*.
[2] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*, vol. III.
[3] *Geographical Magazine*, 1875 ; — *Journal of the Geographical Society*, 1875 ; — Ganzenmüller, *Tibet*.

lièrement annulaire, comme celle d'un fossé entourant une citadelle. L'île, que d'ailleurs quelques descriptions représentent plutôt comme une presqu'île, se dresse à plus de 700 mètres de hauteur au-dessus de la nappe des eaux, qui se trouverait elle-même à 4114 mètres d'altitude. D'après Manning[1], l'eau de ce lac serait légèrement saumâtre, tandis que d'après le pandit qui en suivit les rives septentrionales, elle serait parfaitement pure et douce. On ignore si ce lac mystérieux, que l'on dit très profond, s'écoule par un émissaire occidental dans le Tsangbo, dont il est séparé au nord par le haut massif de Khamba la, ou bien s'il constitue un bassin complètement fermé.

N° 9. — LAC PALTI.



Au nord-est de ce lac, le Tsangbo principal s'unit à un autre « fleuve saint », le Kitchou, qui arrose la vallée de Lassa. En 1875, c'est à une petite distance en aval, à Tchetang, à 1000 kilomètres environ de la source du Tsangbo, que commençaient les régions inexplorées. A cet endroit, où le pandit Naïn-singh traversa le fleuve, il vit la vallée se prolonger vers l'est à une cinquantaine de kilomètres de distance, puis disparaître au sud-est, entre les plans bleuâtres des montagnes. Mais depuis cette époque, en 1877, un autre explorateur anglo-hindou, instruit par l'ingénieur Harman, a pu suivre le cours du fleuve à plus de 300 kilomètres en aval. Ce voyageur, dont le nom n'est même connu que sous la forme abrégée de N-m-g, longea d'abord le cours du Tsangbo jusqu'à l'extrémité de la vallée que Naïn-sing avait vue de loin; mais il fut ensuite obligé de faire un grand détour par les montagnes, pour éviter une gorge profonde dans laquelle pénètrent les eaux du fleuve. Néanmoins il put rejoindre la rivière à 32 kilomètres du point où il l'avait quittée et reconnaître qu'elle décrit une courbe dans la direction du nord,

[1] *Journey to Lhasa*; — Markham, *Tibet*.

avant de reprendre son cours normal vers l'est et le sud-est. A l'endroit où dut s'arrêter le voyageur N-m-g, il voyait s'ouvrir au sud-est une brèche dans le rempart des montagnes, et c'est par cette brèche, lui dirent les Tibétains, que s'échapperait le Tsangbo pour traverser le pays des sauvages, puis une contrée appartenant au gouvernement britannique[1].

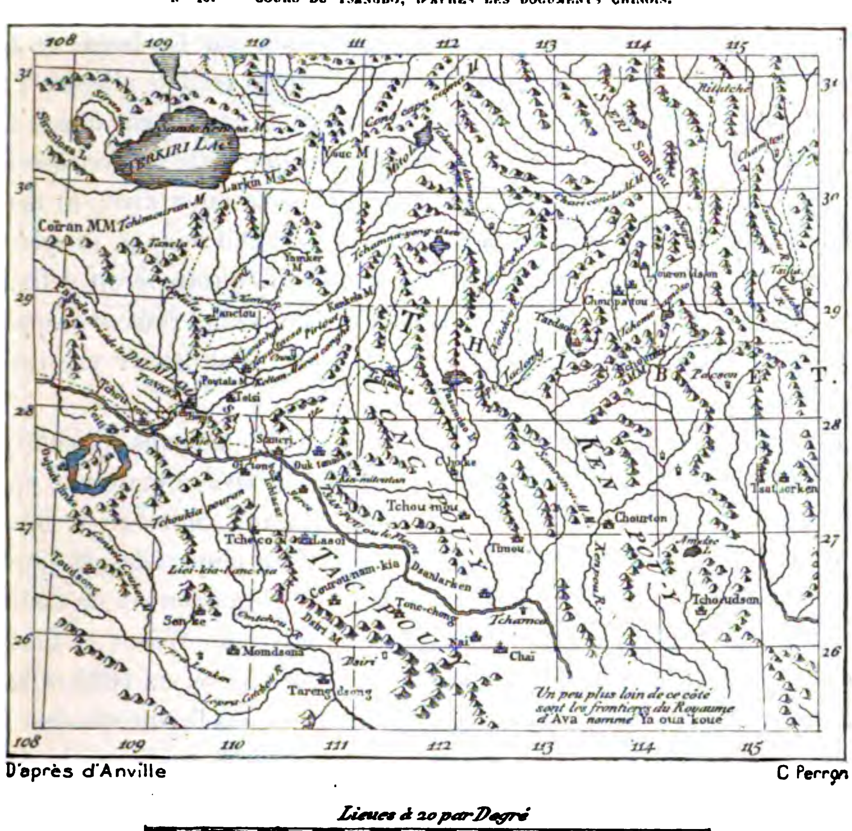
A Tchetang, le niveau de la vallée du Tsangbo est d'environ 3400 mètres, et pourtant à cette hauteur le fleuve tibétain, dont le bassin s'étend déjà sur un espace de 200 000 kilomètres carrés, est comparable en masse liquide à des rivières comme le Rhône et le Rhin. Lorsque Naïn-singh le vit, ses eaux étaient relativement basses[2]; toutefois la largeur de 300 à 450 mètres qu'il indique pour le fleuve, la profondeur, la vitesse du courant qu'il lui donne, permettent d'évaluer le débit du Tsangbo dans cette période de l'année à un peu plus de 800 mètres cubes par seconde[3]. Mais les plages que recouvrent les eaux de crue pendant les mois de mai. de juin et de juillet, s'étendent en certains endroits jusqu'à plusieurs kilomètres du lit d'étiage, et la portée fluviale est certainement alors de plusieurs milliers de mètres cubes, peut-être de 20 000 mètres, si la crue est seulement de 5 mètres, comme le disent les récits des indigènes. Le Tsangbo, qui reçoit encore, en aval du Tchetang, dans le Tibet oriental, un grand nombre de rivières abondantes et qui doit traverser dans cette partie de son cours une des régions les plus humides de la Terre, apporte donc une énorme masse liquide à l'océan des Indes, et pourtant, à en juger par les cartes, cette puissante rivière semblerait se perdre, puisqu'on ne sait de quel fleuve elle est le tributaire, et qu'on en promène le cours du bassin de l'Irraouaddi à celui du Brahmapoutra. Le voyageur Francis Garnier émettait même l'hypothèse que des montagnes calcaires, fissurées de cavernes semblables à celles qu'il avait vues en maints endroits de la Chine et de l'Indo-Chine, occupent la partie sud-orientale du Tibet traversée par le Tsangbo, et que ce fleuve, coulant en partie dans les profondeurs de la terre, se divise entre plusieurs bassins[4]; toutefois le peu qu'on sait de la géologie du Tibet oriental semble contraire à cette hypothèse : les calcaires ne se montrent que sur les confins du Yunnan, le reste de la contrée se compose de roches cristallines, revêtues d'argiles glaciaires[5].

Quoi qu'il en soit, aucun explorateur, aucun indigène même, parmi

[1] Black, *British Association*, 1879; — Walker, *Asiatic Society's Journal*, 1879.
[2] *Proceedings of the London Geographical Society*, 1877.
[3] R. Gordon, *Report on the Irrawaddy river*; — De 681 à 993 mètres d'après Montgomerie.
[4] Lettre à Henry Yule, *Geographical Magazine*, March 1874.
[5] Desgodins, *Mission du Thibet*.

ceux que les voyageurs ont questionnés, n'ayant suivi le cours inférieur du Tsangbo au delà du point qu'atteignit l'envoyé de Harman, les géographes sont réduits à des hypothèses sur cette question d'importance capitale. Que devient l'Eau Sainte après avoir échappé à sa vallée du Tibet? En 1721, le missionnaire Régis, qui fit dresser la carte du pays sur l'ordre de l'empereur Kang-hi, dit qu'on n'a « rien de certain sur l'endroit où va

N° 10. — COURS DU TSANGBO, D'APRÈS LES DOCUMENTS CHINOIS.



se décharger le fleuve »; il avait seulement appris que le Tsangbo coule dans le golfe du Bengale, « vers Arracan ou près de l'embouchure du Gange dans le Mogol[1]. » D'Anville, utilisant la carte des lamas et les documents qui lui avaient été fournis par les missionnaires, dessine le cours du Tsangbo comme devant se continuer, dans le royaume d'Ava, par le fleuve Irraouaddi. Rennell, au contraire, identifie le Tsangbo avec le Brahmapoutra, et son hypothèse est celle qui est le plus communément acceptée. Quelques géo-

[1] Du Halde, *Description de l'empire de la Chine.*

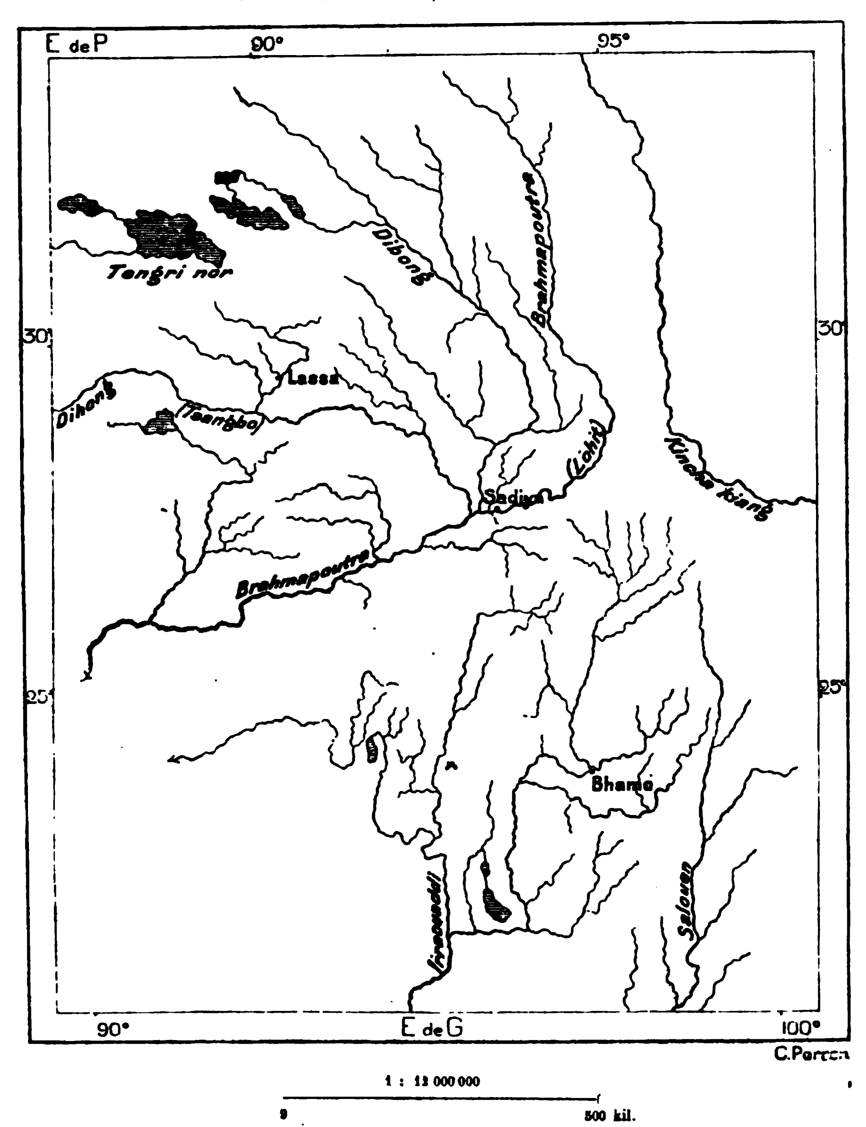
graphes, Yule par exemple, se demandent si la question ne peut pas être considérée déjà comme définitivement résolue, et il cite en preuve un fait qui lui semble décisif. En 1854, deux missionnaires catholiques essayant de pénétrer du haut Assam dans le Tibet furent tués par des indigènes d'une tribu des Michmi. Un évêque, résidant alors dans une principauté du Tibet annexée à la Chine, écrivit que des Tibétains lui avaient parlé de ce drame comme ayant eu lieu sur les bords du Gakpo ou Kanpou, « tributaire de l'Irraouaddi », qui coule au nord du Tsangbo. Or il est certain que les missionnaires furent assassinés sur les bords du Lohit ou Brahmapoutra oriental, puisqu'un détachement anglais alla les y venger en s'emparant des meurtriers. Yule en tire la conclusion que le Lohit est certainement la continuation du Gakpo, et que cette rivière, décrivant un méandre à l'est du Tsangbo, enfermerait, pour ainsi dire, ce dernier fleuve dans sa grande courbe; le Tsangbo ne pourrait donc se diriger vers l'Irraouaddi, et l'hypothèse de d'Anville et de Klaproth serait définitivement renversée[1]. On se demande toutefois si une vague rumeur, rapportée par des inconnus sur le nom douteux d'un fleuve, peut donner une pareille certitude géographique?

Les partisans de l'hypothèse de Rennell ont longtemps discuté pour savoir quelle serait, dans la province d'Assam, la rivière maîtresse apportant au Brahmapoutra les eaux du fleuve tibétain. Serait-ce le Dihong, le Dibong, le Soubansiri ou tel autre affluent? La plupart des géographes, du moins parmi les Anglais, à l'exception de Fergusson[2] et de Gordon[3], se sont prononcés en faveur du Dihong, depuis que Wilcox et Burlton, après avoir remonté le cours inférieur de cette rivière, en 1825 et 1826, eurent établi qu'elle est bien la branche maîtresse du Brahmapoutra. Toutefois, quand ils émettaient comme désormais prouvée l'hypothèse que le Brahmapoutra est le prolongement hindou de l'Eau Sainte tibétaine, la lacune à explorer entre les deux fleuves n'était pas moindre de 500 kilomètres à vol d'oiseau, et les montagnes qui se dressent dans l'espace intermédiaire étaient complètement inconnues. D'ailleurs, les renseignements que Wilcox apportait sur la rivière remontée par lui étaient tout à fait insuffisants pour justifier son opinion sur l'identité des deux fleuves : il eût dû prouver d'abord que le Dihong roule bien une quantité d'eau supérieure à celle du Tsangbo, car sous un ciel aussi pluvieux que celui de l'Assam les cours d'eau grossissent comme à vue d'œil. Il se con-

[1] Yule, *Introductory Essay to the River of Golden Sand*, by Gill.
[2] *On recent changes in the delta of the Ganges.*
[3] *Report on the Irraouaddy River.*

tenta de dire qu'à l'endroit atteint dans son voyage le Dihong a 100 yards (91 mètres) de large et que le flot en est tranquille; mais la profondeur, qu'il supposait devoir être « immense », lui était inconnue, le voyageur ne

N° 11. — COURS DU TSANGBO, D'APRÈS H. SCHLAGINTWEIT.



s'étant pas même donné la peine de la mesurer au moyen d'une pierre et d'une corde.

De nos jours, le problème est resserré entre des limites plus étroites. D'après les calculs de Walker, l'espace entièrement inexploré qui sépare le point extrême atteint par l'explorateur anglo-hindou N-m-g sur le

Tsangbo et le point le plus haut auquel on ait pu remonter sur le Dihong est exactement de 155 kilomètres, et la différence de niveau d'eau serait d'environ 2250 mètres. Si les deux fleuves étaient la continuation l'un de l'autre, la pente totale, pour un cours approximatif de 200 kilomètres, serait donc d'un peu plus d'un mètre sur cent, déclivité dont aucun autre fleuve du monde n'offre d'exemple dans la partie moyenne de son cours et que l'on retrouve seulement dans les vallées des torrents au cœur des montagnes. De vagues récits rapportés par les missionnaires parlent, il est vrai, de rapides et de cataractes qui emporteraient les eaux du Tibet dans les plaines basses[1]; mais on ne sait à quelles rivières ou à quels ruisseaux s'appliquent ces dires des indigènes, et rien n'a encore annoncé l'existence des niagaras que l'on s'attendrait à voir dans cette partie de l'Asie, s'écroulant d'un élan ou de degrés en degrés, par des sauts de centaines de mètres.

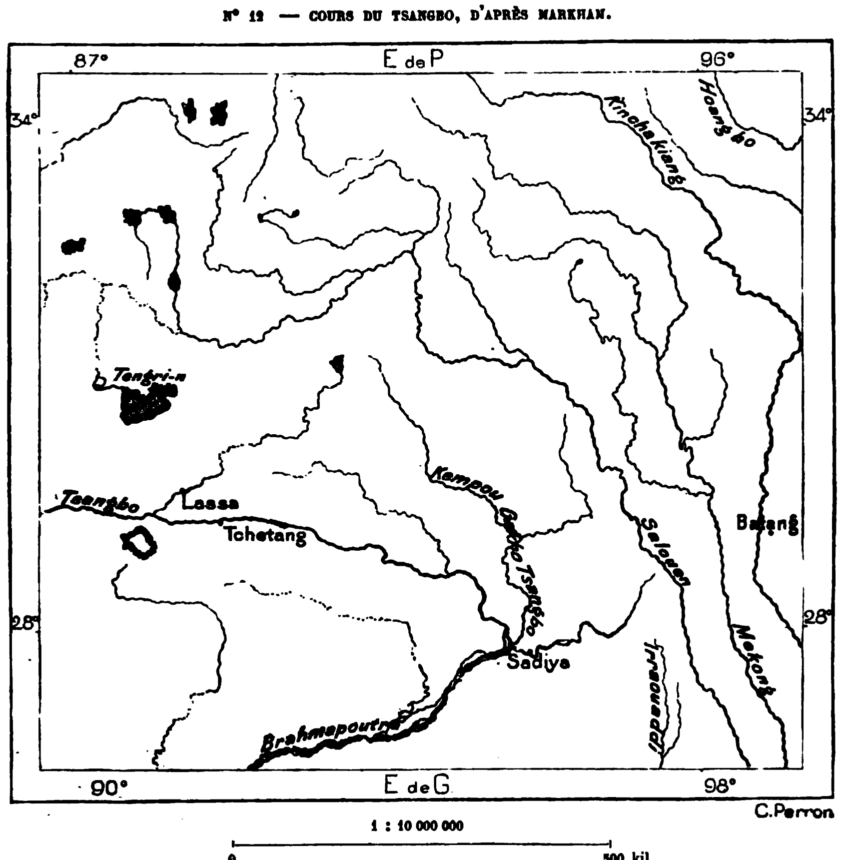
D'ailleurs, les mesures exactes prises dans ces derniers temps sur le débit du Brahmapoutra et de ses affluents ne paraissent pas favorables à l'hypothèse de Rennell, de Wilcox et de Walker et démontrent du moins que les géographes ont eu tort d'inscrire définitivement sur les cartes du Tibet les noms de Dihong ou de Brahmapoutra au lieu de celui de Tsangbo. Les débits du Soubansiri, du Dibong, du Brahmapoutra supérieur, prouvent que ces rivières sont toutes beaucoup moins considérables que le Tsangbo à Tchetang, et par conséquent bien inférieures encore à celle du fleuve tibétain lorsqu'il est arrivé à 300 kilomètres plus bas. Quant au Dihong, sa portée, mesurée par Woodthorpe, est de 1550 mètres cubes par seconde dans la période des neiges, lorsque l'eau commence à monter, et, d'après la superficie des grèves recouvertes pendant les crues, le débit des grandes inondations oscillerait de 10 000 à 12 000 mètres. Or cette masse liquide est celle précisément que fournirait le bassin fluvial, limité par la pensée à la chaîne du Trans-Himalaya, car dans cette région, celle de la Terre où les pluies sont le plus abondantes, la chute d'eau, de 15 et 16 mètres en quelques vallées, est en moyenne d'au moins 4 mètres, et l'écoulement naturel, tel qu'il a été mesuré du reste dans les vallées des monts Garro, peut être évalué de 50 à 75 litres par kilomètre carré de superficie. Pour subvenir à cet écoulement, il suffirait d'un bassin de 20 000 à 30 000 kilomètres carrés ; l'espace inconnu qui sépare la vallée du Tsangbo de celle du bas Dihong est assez vaste pour contenir un bassin de cette dimension, en y comprenant celui du Lopra ko tchou, qui coule à l'ouest

[1] Desgodins, *Bulletin de la Société de Géographie.*

entre l'Himalaya et le Trans-Himalaya et dont le cours inférieur n'est pas encore exploré.

En revanche, le débit comparé des eaux fluviales, tel qu'il a été indiqué approximativement pour le Tsangbo et avec précision pour l'Irraouaddi, semble justifier la carte chinoise, reproduite par d'Anville, d'après laquelle le fleuve de Barmanie serait la continuation du Tsangbo. A Bhamo, l'Ir-

N° 12 — COURS DU TSANGBO, D'APRÈS MARKHAM.

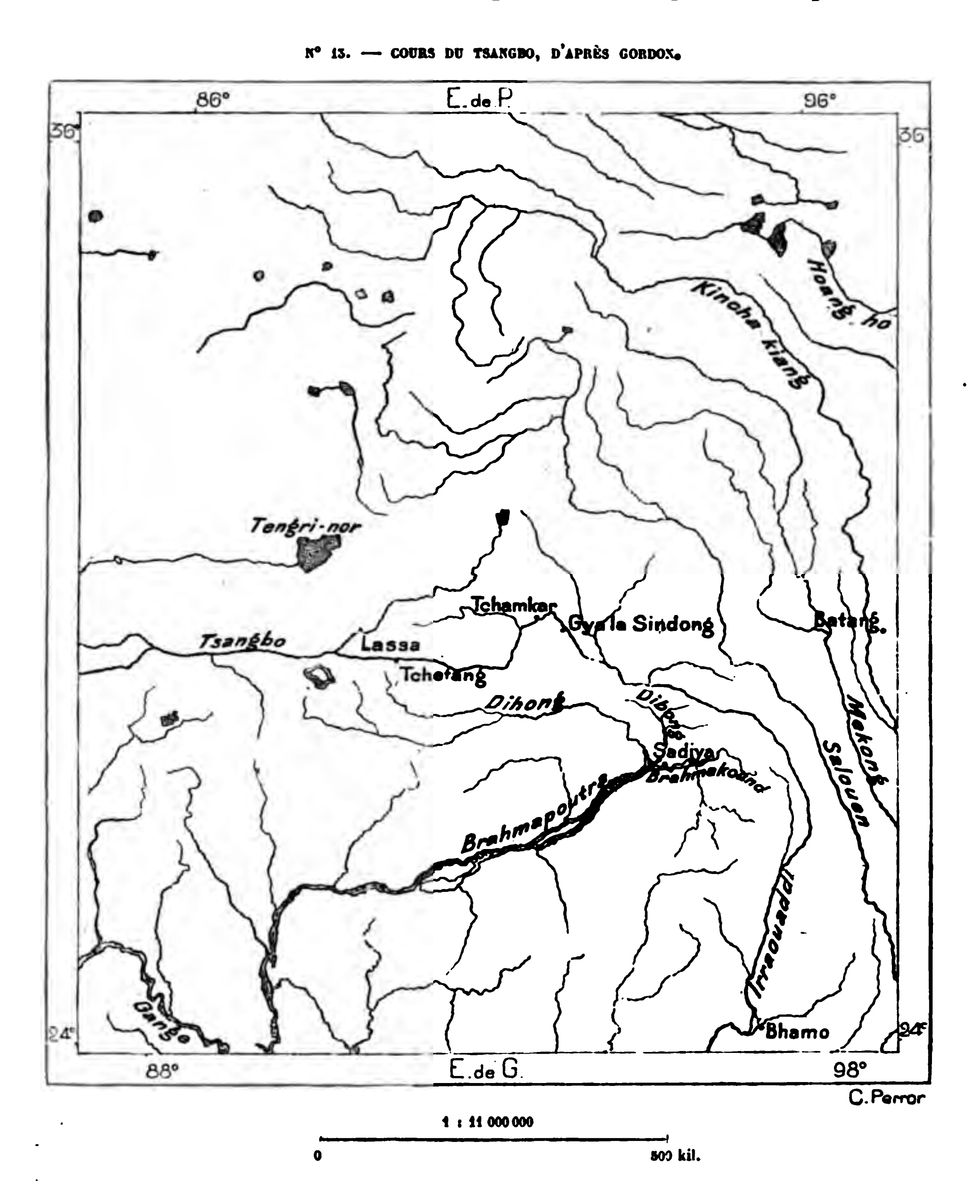


raouaddi, que Wilcox disait, d'après le témoignage des voyageurs, n'être qu'un « petit ruisselet », roule, dans sa période de crue, plus de 30 000 mètres cubes d'eau : sa portée moyenne est, en cet endroit, d'environ les deux tiers de celle du fleuve à son delta, c'est-à-dire qu'elle n'y est guère inférieure à 9000 mètres cubes. Il est vrai que, pendant la saison sèche, de novembre en juin, le débit de l'Irraouaddi inférieur peut tomber à 2000, même à 1350 mètres cubes par seconde[1]; mais alors

[1] R. Gordon, *Report on the Irrawaddy River.*

le grand fleuve ne reçoit plus l'eau des nuages et s'appauvrit de l'amont à l'aval par l'évaporation. Il n'en reste pas moins à expliquer comment l'Irraouaddi peut avoir une portée moyenne si considérable à Bhamo, et dans une région où la chute annuelle de pluie, beaucoup moindre que celle du

N° 13. — COURS DU TSANGBO, D'APRÈS GORDON.



bassin du Brahmapoutra, ne dépasse probablement pas 130 centimètres. Pour expliquer le débit du fleuve à Bhamo, il faut lui attribuer une aire d'écoulement considérable, et pourtant sur la plupart des cartes le bassin de l'Irraouaddi est nettement limité au nord de la frontière barmane par un amphithéâtre de montagnes. Quoique Wilcox et Burlton aient vu près

de sa source, dans le territoire barman, un torrent qu'ils appellent Irraouaddi, il ne s'ensuit pas que ce soit là le véritable fleuve. Ces explorateurs eux-mêmes entendirent parler d'un grand courant oriental appartenant au même bassin, mais ils n'essayèrent pas de l'atteindre[1].

Quoi qu'il en soit des méandres du Tsangbo en aval du défilé dans lequel le voyageur hindou le vit disparaître, il importe de ne pas se prononcer sans preuves et d'attendre au moins que les blocs de bois ou les troncs d'arbres numérotés par les soins du bureau topographique des Indes aient flotté des plateaux du Tibet aux plaines du Bengale ou de Barmah[2]. Cette région de l'Asie est restée plus inconnue que le centre de l'Afrique, où l'on sait au moins distribuer le territoire entre les versants du Nil, du Zambèze, du Niger, du Congo. Il est probable même que les hypothèses gratuites de Rennell, de Wilcox et d'autres géographes ont eu pour résultat d'augmenter la confusion au sujet des bassins du Brahmapoutra et de l'Irraouaddi. Les problèmes qui peut-être étaient déjà résolus par les anciens géographes chinois ont repris pour nous tout leur mystère. Espérons que la voie s'ouvrira bientôt entre l'Assam et le Tibet, et que les sauvages Abor et les mandarins chinois de la frontière laisseront remonter les explorateurs, de la plaine aux plateaux, à travers les forêts, les marécages et les monts!

Au nord de la dépression dans laquelle coule le Tsangbo, le plateau du Tibet a été découpé en d'innombrables vallées par les eaux courantes : c'est, en grand, le phénomène qui se produit au bord des terrasses d'argile où les averses creusent des ravines profondes. Soufflant du golfe du Bengale, les moussons du sud trouvent de larges brèches dans l'Himalaya et remontent sans peine vers le foyer d'appel que forment en été les plateaux de Khatchi; le versant oriental des hautes terres reçoit donc en abondance les eaux de pluie que les courants atmosphériques ont puisées dans l'océan des Indes. Tandis que la sécheresse du sol, la rareté de l'air, la chaleur brûlante en été, les froids intenses en hiver, rendent les plateaux presque inaccessibles, la contrée des ravins est très difficile à parcourir à cause des inégalités du relief, des escarpements et des précipices, des torrents et des fleuves, des forêts et des populations sauvages qui en habitent les clairières. Officiellement, la plus grande partie de cette contrée dépend du Tibet, et des centres administratifs y sont établis comme dans

[1] Gordon; — H. Yule, *Introductory Essay to the River of Golden Sand*, by Gill. — *Memoir of a survey of Asam in* 1825-6-7-8; *Asiatic Researches*, vol. XVII.
[2] Walker, *Mittheilungen von Petermann*, II, 1881.

les autres provinces; néanmoins plusieurs peuplades de cette région sont réellement indépendantes. Nulle armée organisée pour la conquête n'a pu jusqu'à maintenant occuper ce pays, découpé à l'infini en petits bassins; si les peuplades sauvages ou à demi civilisées qui habitent la contrée ont trouvé leur intérêt à reconnaître la suzeraineté soit du Tibet, soit de la Chine, c'est afin de pouvoir faire le commerce de leurs denrées. Aucun groupement politique considérable ne pouvait se constituer dans ce labyrinthe de vallées; il n'y existe nulle part de grande plaine alluviale où la population se soit portée en foule et où se soient bâties des villes qui eussent pu servir de noyau à des États proprement dits[1].

Des voyageurs, principalement des missionnaires, ont traversé cette contrée de si difficile accès; mais la plupart n'ont pu retracer l'itinéraire suivi, et le dédale de ces montagnes, quinze fois plus vaste que celui des Alpes suisses, restera longtemps inconnu : on ne peut essayer encore que de trouver l'orientation générale des arêtes. Parallèlement à la chaîne du Tant la, d'autres crêtes s'échelonnent jusqu'au Koukou nor et se rattachent toutes à des chaînes alignant leurs crêtes à peu près dans le sens du nord au sud, pour aller se perdre au loin dans la Barmanie et les autres contrées de la péninsule Transgangétique : ces monts forment le système indo-chinois dont parle Richthofen. Les deux systèmes de montagnes s'entrecroisent, et maintes cassures, par lesquelles s'échappent les rivières des bassins supérieurs, se sont formées aux angles de croisement. Autant que l'on peut en juger par les itinéraires des voyageurs et les cartes sommaires qu'ils en ont dressées, en s'aidant des documents chinois, les fleuves de la province de Kham indiquent bien, par la direction de leurs vallées, l'orientation générale des montagnes. Tous ces cours d'eau sont entraînés d'abord vers le nord-est, parallèlement aux arêtes du Tant la et des autres chaînes qui frangent le plateau; puis, dès qu'ils ont trouvé une issue vers l'ouest, ils se replient peu à peu vers le sud par l'une des étroites et profondes vallées du système indo-chinois. C'est ainsi que le Tsangbo, comme l'a reconnu le plus récent explorateur de son cours, se porte vers le nord-est avant de se recourber vers les plaines du sud, soit par le Dihong, soit par l'Irraouaddi. Il ressort de la comparaison des cartes que le Salouen et le Mekong décrivent aussi, mais avec un bien plus grand rayon que le Tsangbo, des courbes analogues, et le Yangtze lui-même, se développant parallèlement au Mekong, l'accompagne vers le midi sur un espace de plusieurs centaines de kilomètres, jusqu'à une brèche des mon-

[1] F. von Richthofen, *China*; — Desgodins, *La mission du Thibet.*

tagnes qui lui permet de se détourner soudain vers l'est et de pénétrer dans la Chine proprement dite. En aucune autre contrée de la Terre on ne voit un exemple aussi remarquable de fleuves indépendants coulant en des vallées parallèles à une aussi faible distance les uns des autres pour aller se déverser en des mers différentes. Entre les bouches de l'Irraouaddi et du Yangtze kiang, qui reçoivent des eaux des mêmes montagnes et qui cheminent longtemps de concert, le développement des rivages maritimes est au moins de 9000 kilomètres. Et les fleuves dont les bouches s'écartent à de pareilles distances parcourent une partie du Tibet en se pressant tellement vallée à vallée, qu'on les prendrait à première vue pour les bras parallèles d'une même rivière. Yule en compare la forme à celle que les Grecs donnaient aux carreaux de Jupiter[1].

L'émissaire qui s'échappe du lac Tchargut et qui reçoit en même temps les eaux d'écoulement du Tengri nor et de la plupart des lacs de l'angle sud-oriental du plateau de Khatchi est une forte rivière, désignée sous le nom de Nap tchou ou Nak tchou par Huc et le pandit Naïn-singh. Mais, à sa sortie du plateau, cette rivière change fréquemment d'appellation, suivant la contrée qu'elle traverse et les idiomes des peuplades qui en habitent les bords. Ainsi que l'a fait remarquer Francis Garnier, les noms des rivières sont des noms locaux dans toutes les parties de la Chine et plus encore dans cette partie du Tibet : nulle part la même désignation ne se continue pour un même cours d'eau sur une longueur de plus de 100 kilomètres. Le Nap tchou devient le Khara oussou, l'Om tchou, le Ngen kio, le Nou kiang, le Lou kiang, le Loutzé kiang. Cette grande diversité de noms, aussi bien que les difficultés de l'exploration, ont permis aux géographes de faire voyager ce fleuve sur les cartes à travers longitudes et latitudes. Tandis que les frères Schlatgintweit, suivis dans cette hypothèse par Petermann, en ont fait le Dibong, cette rivière de l'Assam qui va rejoindre le Dihong à une petite distance en amont du confluent avec le Brahmapoutra, Desgodins, qui a suivi la vallée moyenne du « fleuve des Loutzé » sur un espace de 400 kilomètres environ, a reconnu qu'il coule bien à l'orient du Brahmapoutra et l'identifie avec le Salouen[2]. Il ne doute pas non plus que le Lantzan kiang ou Kinlong kiang, c'est-à-dire le « Fleuve du Grand Dragon », ne soit le Mekong ou Cambodge, et cette opinion a été confirmée par les travaux de l'expédition française du Mekong, quoique Schlagintweit, Kiepert, Petermann, dans leur zèle en faveur du Brahmapoutra, aient

[1] *Introduction to the River of Golden Sand*, by Gill.
[2] *Mission du Thibet.*

fait aussi du Lantzan un tributaire de ce dernier cours d'eau : ils y voyaient le Lohit ou le Brahmapoutra rouge, dont le bassin, maintenant connu, se trouve presque en entier sur le versant méridional des hauteurs qui continuent l'Himalaya. On sait que d'après Yule il continuerait le Gakpo, le petit fleuve du Tibet qui coule au nord du Tsangbo et parallèlement à sa vallée.

De tous ces fleuves qui descendent des plateaux tibétains et qui ont dû se glisser en de profondes fissures pour échapper à la région des montagnes et gagner les plaines basses, le Lantzan est peut-être celui qui traverse les gorges les plus sauvages. A Yerkalo, où le niveau du courant est à 2250 mètres d'altitude, les parois des rochers se dressent à plusieurs centaines de mètres au-dessus du fleuve et sont en maints endroits presque perpendiculaires. Au sud d'Atentzé on n'a pu tracer partout de sentier dans l'intérieur des gorges, et l'on doit çà et là monter jusqu'à la hauteur de 450 et même de 600 mètres au-dessus du Lantzan, qui de ces terrasses apparaît comme un simple ruisseau : une pierre, jetée dans le précipice, rejaillit de saillie en saillie jusque dans l'eau du fond. Un défilé, que Cooper a nommé « défilé de Hogg », d'après un de ses amis, est une véritable fissure n'ayant pas 20 mètres de largeur et paraissant même se fermer complétement là où des saillies et des roches en surplomb arrêtent le regard. Dans la partie la plus étroite de la gorge, il a fallu établir sur la paroi verticale une sorte de plancher soutenu sur des pieux obliquement enfoncés dans la pierre : fort mal entretenue, la galerie de bois vermoulu laisse voir à travers les interstices les eaux qui bouillonnent en tourbillons blanchâtres au fond de la noire fissure. Quand une caravane doit passer sur l'étroit échafaudage, des messagers vont se poster à l'extrémité de la gorge pour empêcher les voyageurs venant en sens inverse de continuer leur route. En plusieurs endroits de leur cours, là où les cluses offrent de part et d'autre des terrasses d'accès facile, on a pu établir des ponts volants, qui ressemblent aux *tarabitas* des Colombiens, à la « corde » qui servait à passer autrefois la cluse de l'Hérault, près de Saint-Guilhem-le-Désert [1], et aux autres passerelles du même genre qu'emploient les pâtres et les contrebandiers de l'une à l'autre rive du Duero [2]. Un simple câble en fibres de bambou est tendu d'un côté à l'autre de la gorge avec une assez grande inclinaison pour qu'un objet glissant sur la corde, au moyen d'un anneau mobile, également en bambou, soit en-

[1] Renaud de Vilback, *Voyages dans les départements du Languedoc.*
[2] Onésime Reclus. *Notes manuscrites.*



COURS DU LANTZAN KIANG. — DÉFILÉ DE HOGG

D'après une gravure de l'ouvrage de Cooper, *Travels of a pioneer of commerce*

traîné par son propre poids jusqu'à la plate-forme de la berge opposée : de solides attaches en cuir reçoivent le voyageur ou l'animal qui doit traverser le fleuve, et en un clin d'œil l'espace est franchi. Pour revenir, il faut monter à une plate-forme supérieure d'où part une autre corde inclinée en sens inverse, et de nouveau l'abîme est traversé[1]. D'ailleurs, le plan de ces escarpolettes vertigineuses varie dans les diverses régions de la contrée.

Il est très probable qu'un grand nombre de ces entailles profondes ont été creusées par les eaux en des amas de débris semblables à ces terres jaunes qui occupent une étendue si considérable des bassins de l'Asie centrale et du Hoang ho. Richthofen pense même que tout le plateau de Khatchi se continuait jadis à l'est et que les saillies de montagnes séparant les vallées actuelles du Loutzé kiang, du Lantzan kiang, du Kincha kiang n'en sont que de faibles débris. Mais, quels qu'aient été les phénomènes d'érosion, on retrouve des indices qui témoignent d'un grand changement dans le climat de la contrée. Des lits de glaise rougeâtre, semblables aux argiles glaciaires de l'Europe, des amas de blocs abandonnés dans les vallées et surtout des monticules parallèles, en forme de barrages, à travers lesquels les torrents ont dû s'ouvrir une issue, semblent indiquer que les glaciers descendaient autrefois beaucoup plus bas dans les bassins des cours d'eau du Tibet oriental[2].

Quoique les glaciers se soient retirés des vallées et des cirques inférieurs vers les sommets des monts, le climat actuel du Tibet est suffisamment indiqué par le nom de « royaume des Neiges » que tous ses voisins ont l'habitude de lui donner; d'après Turner, les gens du Bhoutan l'appellent simplement Pué-koachim ou la « Neige du Nord[3] ». Les habitants des plaines, voyant toujours les crêtes blanches des monts quand ils regardent dans la direction du Tibet, ne peuvent s'imaginer que ce pays ne soit pas constamment revêtu de neiges épaisses. Toutefois l'extrême sècheresse de l'air qui s'étend sur les plateaux, au nord de la double arête de l'Himalaya et du Trans-Himalaya, contre-balancent les effets de l'altitude. Pendant des mois entiers, il ne tombe pas un flocon de neige, et quand un peu d'humidité s'est déposée sous cette forme, le vent l'a bientôt emportée dans les ravins, et si c'est en été, le soleil l'a bientôt fondue. A l'angle sud-oriental du Tibet, la zone des neiges persistantes commence de 5670

[1] Huc, *Voyage en Tartarie*; — Cooper, *Travels of a pioneer of commerce.*
[2] Desgodins, *Bulletin de la Société de Géographie*, août 1879.
[3] *Embassy to the Court of the Teshoo-Lama.*

à 5730 mètres, c'est-à-dire à une élévation de 900 mètres au-dessus de la cime du Mont Blanc[1]; même à 5975 mètres, sur le col de Cayley, Forsyth a trouvé la roche nue. Sur les pentes méridionales de l'Himalaya, les neiges apportées en masses épaisses par les vents descendent beaucoup plus bas que sur le versant septentrional ou tibétain, et les passages de ces montagnes sont fermés plus tôt que les cols plus élevés franchissant au nord les diverses arêtes du plateau; même au cœur de l'hiver, on peut se rendre de Kachmir à Yarkand, grâce à la faible épaisseur des neiges. La sècheresse de l'air est si grande en certaines régions du Tibet, que l'on doit entourer d'étoffes les portes et les colonnes en bois des maisons pour qu'elles n'éclatent pas; afin de protéger leur peau contre les gerçures, beaucoup de voyageurs ont l'habitude de se barbouiller le visage d'un enduit noirâtre. Les animaux qui périssent sur la route dans la traversée des plateaux se dessèchent peu à peu : quelques-uns des passages les plus difficiles sont bordés de ces momies de yaks, de chevaux, de brebis. Quand une des bêtes de somme est tombée, les gens de la caravane ont l'habitude de couper dans les chairs les meilleurs morceaux et de les embrocher dans les piquants des buissons pour que les caravanes futures trouvent des provisions le long de leur route[2].

Mais si les neiges sont relativement peu abondantes sur ces contrées, dont la hauteur moyenne dépasse pourtant de beaucoup celle des Alpes, le climat n'en est pas moins très rude. Huc, Prjevalskiy, Drew, d'autres voyageurs parlent des froids terribles qu'ils eurent à endurer et auxquels se joignent les souffrances causées par le manque d'oxygène. Au passage des cols élevés et des hautes crêtes, la raréfaction de l'air rend les efforts très pénibles, et non seulement les hommes, mais aussi les animaux souffrent du « mal de montagne »; souvent les chameaux tombent comme foudroyés, « empoisonnés, disent les écrivains chinois, par les vapeurs mortelles qui s'élèvent du sol ». En 1870, une caravane partie de Lassa au mois de février, forte de trois cents hommes, perdit ses mille chameaux de charge dans les tourmentes et n'arriva au terme de son voyage qu'après avoir laissé cinquante des siens sur la route[3]. En hiver, tous les cours d'eau, tous les lacs sont gelés, non seulement sur les plateaux, mais encore dans les vallées qui y prennent leur origine : il faut descendre jusqu'à 2400 mètres ou même 2100 mètres au-dessus de la mer pour arriver au bord de rivières écoulant librement leur flot. Pen-

[1] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Asien und Hochasien.*
[2] Forsyth, *Journal of the Geographical Society*, 1867.
[3] Prjevalskiy, *Mongolie et le pays des Tangoutes.*

dant les mois de juillet et d'août, les caravanes trouvent souvent les eaux prises de glace au passage des cols, et pour boire on est obligé de faire fondre la neige. Lorsqu'un coup de vent refroidit l'atmosphère, les courants des fleuves, les nappes des lacs sont rapidement changés en glace. Les yaks, dont les longues touffes de poils sont enveloppées de gaines blanches d'eau cristallisée, marchent les jambes écartées, appesantis par la masse difforme de ces glaçons. Huc raconte qu'en traversant sur la glace le Mourou oussou, dans la partie supérieure de son cours, il aperçut de loin une cinquantaine d'objets informes et noirâtres rangés en file à travers le fleuve. En s'approchant, il reconnut des bœufs sauvages qui, ayant voulu franchir le courant, avaient été brusquement saisis par la glace: la position des corps dans l'attitude de la nage était parfaitement visible sous le cristal transparent; leurs belles têtes, surmontées de grandes cornes, étaient restées à découvert; mais les aigles et les corbeaux leur avaient arraché les yeux[1].

Le rayonnement de la chaleur vers les espaces à travers le ciel clair contribue singulièrement à refroidir la région des plateaux, et, pour les voyageurs, les froids sont d'autant plus redoutables que le combustible manque presque complètement : à grand peine trouve-t-on çà et là quelques broussailles, si ce n'est dans les campements privilégiés; il faut partout faire provision de bouse de yak, le *kiéoua* des Tibétains. Heureusement, les nuits sont presque toujours calmes : le froid étant uniforme, aucun foyer d'appel n'attire alors les courants atmosphériques; mais, pendant le jour, lorsque le soleil éclaire les plateaux et que les dépressions restent dans l'ombre et dans le froid, des vents formidables balayent la surface du sol en soulevant des tourbillons de poussière; tous les voyageurs parlent avec effroi de ces tourmentes. Dans certaines régions basses, les cultivateurs ont l'habitude d'inonder leurs champs à l'entrée de l'hiver, afin de protéger la terre végétale contre la force d'érosion du vent; en outre, cette méthode accroît la production du sol[2].

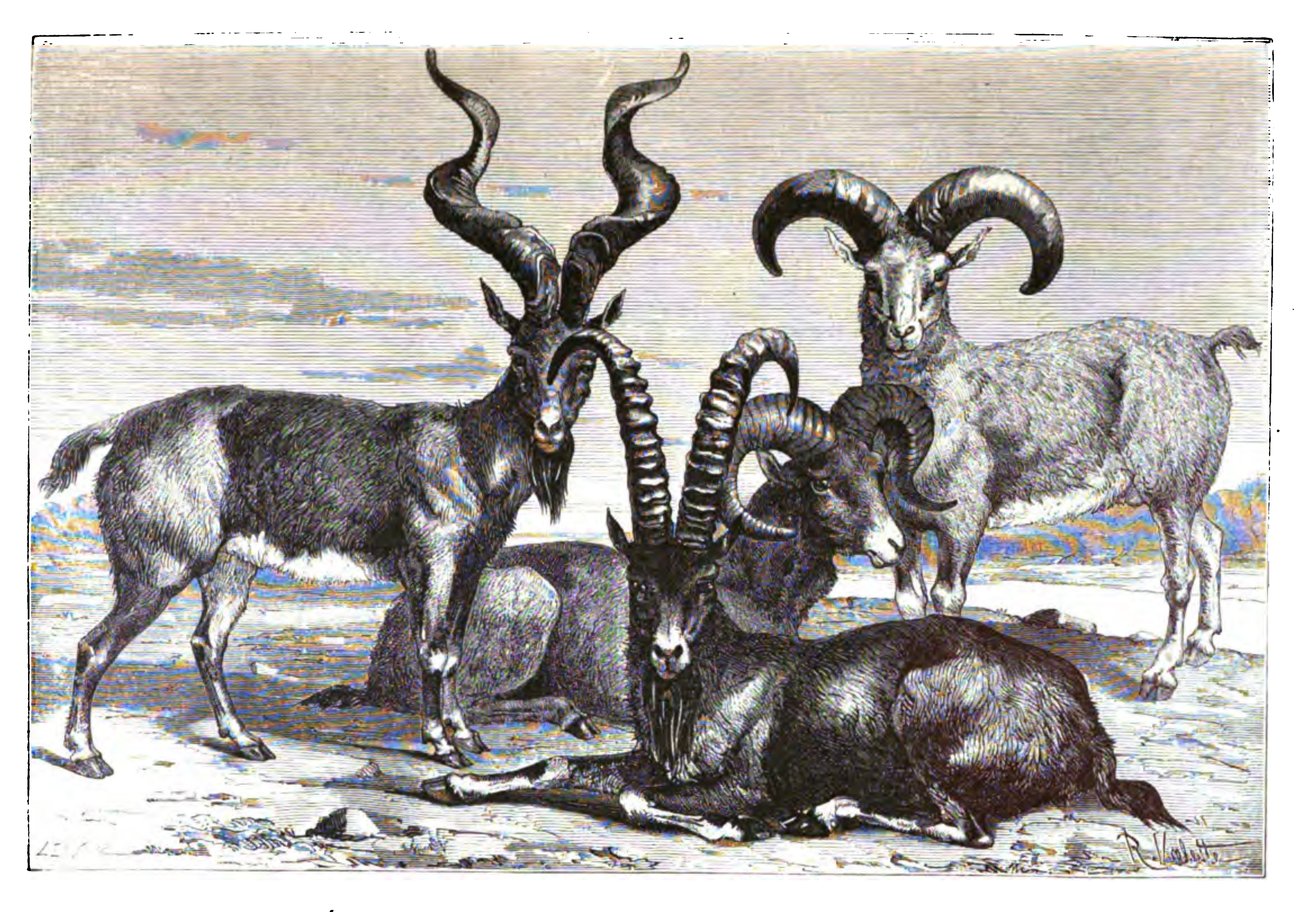
Dans son ensemble, le plateau du Tibet, bien limité comme il l'est par de hauts massifs et des chaînes bordières, se distingue par la sécheresse, la rigueur du climat, les écarts de chaleur et de froid; les pluies et les neiges ne sont apportées de l'océan Indien qu'en faibles quantités, la force des moussons du sud s'épuise en tourbillons et en averses dans les vallées de l'Himalaya, et seulement le contre-alizé supérieur se révèle dans les hau-

[1] *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine*
[2] Samuel Turner, ouvrage cité. — Ganzenmüller, *Tibet.*

teurs de l'espace par les fusées de neige qui s'élancent des sommets du Kintchindjinga et des autres géants de l'Himalaya[1]. Toutefois, la région du Tibet oriental, vers laquelle s'avance en demi-cercle le vaste golfe du Bengale, participe déjà du climat des Indes ; les vents pénètrent dans ces contrées par les brèches des monts, là bien inférieurs en altitude à ceux de l'ouest, et déversent leurs pluies en abondance, surtout pendant la saison de *yirrh*, c'est-à-dire de la « Pluie », qui comprend les trois mois d'août, de septembre et d'octobre[2]; tous les fleuves qui naissent à côté les uns des autres dans cette partie du Tibet sont alimentés par ces averses beaucoup plus encore que par la fonte des neiges. C'est pendant les mois d'avril et de mai surtout que les pluies sont abondantes; elles commencent plus tôt sur ces hautes terres du Tibet que dans les plaines basses de l'Hindoustan, à cause du refroidissement plus rapide des courants atmosphériques dans ces régions élevées, et de la condensation des vapeurs qui en est la conséquence[3].

L'altitude des plateaux tibétains, à l'ouest de la province de Kham, est trop considérable pour que la végétation arborescente y soit représentée ailleurs que dans les bas-fonds, et, dans ces cavités bien abritées, des saules, des peupliers et quelques arbres à fruits sont les seules espèces que l'on rencontre; ailleurs on ne voit guère que des arbrisseaux rabougris ou même rampants, ne dépassant point la taille d'un homme; cependant des lamas jardiniers ont réussi à faire croître de beaux peupliers autour du monastère de Mangnang, dans la province de Nari, à 4104 mètres[4]. Sur la plupart des plateaux exposés au vent qui dépassent 4000 mètres, toute la végétation consiste en espèces de graminées fines et dures comme des alênes, qui finissent par percer la corne du sabot des chameaux et leur mettent les pieds en sang[5]. Cependant une plante ligneuse, arbre par ses racines et par sa tige couchée, le *yabagere*, chemine encore dans le sol à l'altitude de 4500 mètres; en certains endroits, on la voit même là où l'herbe ne peut plus croître à cause de la sècheresse de l'air ou de la salinité du sol; Godwin Austen l'a trouvée croissant en abondance sur le plateau de Tchang tchegmou, à 5500 mètres au-dessus de la mer[6]. Le pandit Naïn-Singh a vu des champs d'orge à la hauteur de plus de 4640 mètres, à peu près à l'altitude du Mont Rose; tout le bassin d'Ombo, dans lequel se trouve

[1] Blanford, *Reports on the Meteorology of India*, 1875 and 1876.
[2] Campbell; von Klöden, *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, 1881.
[3] R. Gordon, *Report on the Irrawaddy River*.
[4] Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet*.
[5] Huc; — Prjevalskiy.
[6] *Journal of the Geographical Society*, 1867.



BÉLIER MARKHOR. — OVIS AMMON. — IBEX SIBIRICA. — OVIS NAHURA.

Dessin de R. Valette, d'après des photographies et des individus des galeries du Muséum.

le lac de Dangra-yum, est comme une coupe de verdure[1]; çà et là d'autres sang sont en entier revêtus d'un fin gazon, « velouté comme les prairies de l'Angleterre. » Dans les régions les plus froides qu'habitent encore les Tibétains, les céréales mûrissent rarement et les indigènes de ces contrées n'ont d'autres ressources alimentaires que le lait et la chair de leurs troupeaux. Quant aux vallées du versant sud-oriental du Tibet, déjà beaucoup plus basses que les plateaux et recevant en abondance les eaux de pluie, elles sont recouvertes de forêts immenses : cette partie du Tibet est une des régions les plus boisées du monde. Un des grands arbres de ces forêts est le houx épineux, bien différent de ses congénères de l'Europe par le développement prodigieux qu'il acquiert : il ne s'élève pas aussi haut que le pin, mais il ne lui est pas inférieur pour la grosseur du tronc et le dépasse de beaucoup par la richesse et l'abondance du feuillage[2].

Si les hautes terres tibétaines manquent de la parure de bois qui recouvre le versant méridional de l'Himalaya, elles contrastent singulièrement avec ces pentes du midi par la richesse de leur faune : quoique dépourvues de forêts, elles ont des multitudes de bêtes sauvages et domestiques[3]. Le Tibet, que des zoologistes considèrent comme un centre particulier de création[4], possède une faune spéciale des plus riches, hémiones et ânes, yaks, brebis diverses, antilopes de plusieurs espèces, gazelles, chevreuils. Naïn-singh a compté jusqu'à deux mille antilopes s'avançant en troupeaux et rappelant de loin des régiments de soldats par leurs cornes pointues, qui brillent au soleil comme des baïonnettes ; ces animaux, qu'on s'étonne de rencontrer parfois en des espaces complètement dépourvus de verdure, connaissent bien tous les pâturages du plateau et les visitent successivement en parcourant des milliers de kilomètres chaque année. Les frères Schlagintweit ont vu des yaks à 5940 mètres d'altitude, et les marmottes tarbagan (*arctomys bobac*) creusent encore leurs trous dans la terre argileuse à 5480 mètres de hauteur. Des renards, des chacals, des chiens sauvages, des loups blancs[5] à poil laineux, comme celui de tous les quadrupèdes du Tibet, s'attaquent au gibier, et, dans le voisinage du Tengri nor, des ours blancs, pareils à ceux des régions polaires, font parfois de grands ravages dans les troupeaux[6]. Dans le Tibet oriental, la faune est en-

[1] Naïn-singh ; — Trotter, *Journal of the Geographical Society*, 1877.
[2] Huc, ouvrage cité.
[3] Samuel Turner ; — Hermann von Schlagintweit ; — Prjevalskiy.
[4] A. Milne-Edwards, *Bulletin de la Société d'Acclimatation*, 2e série, tome IX.
[5] Prjevalskiy ; — Hodgson.
[6] Naïn-singh ; — Prjevalskiy.

core beaucoup plus riche que sur les plateaux : les buffles y paissent par troupeaux, menacés par les loups cerviers et les panthères; les daims musqués vivent dans les bois des hautes pentes, au-dessus de 2600 mètres[1]; les singes, les écureuils, des porcs de petite espèce habitent les forêts des régions basses, et les ours ravagent les plantations de maïs[2]. Comparés à la faune des mammifères, les oiseaux sont rares, mais la hauteur à laquelle ils s'élèvent semble prodigieuse, puisqu'on voit encore le coucou à 3300 mètres, une alouette à 4500 mètres et d'autres espèces jusqu'à 5500 mètres[3]. Dans le Tibet proprement dit, en dehors des lieux de passage des volées, les voyageurs n'entendent nulle part d'oiseaux chanteurs; ils n'aperçoivent, planant au-dessus d'eux, que des rapaces, des aigles, des vautours, qui se repaissent des cadavres, des corbeaux, remarquables, comme les corbeaux polaires, par le timbre métallique de leur voix[4]. Dans les forêts du Tibet oriental volent les faisans. Quelques lézards et des serpents se montrent encore dans certaines parties du Tibet jusqu'à l'altitude de 4630 mètres, et, même à une hauteur plus considérable, des lacs du plateau renferment des poissons. Tandis que dans les Alpes l'extrême limite des poissons se trouve à 2130 mètres[5], Schlagintweit a vu dans le tso Mognalari, à 4240 mètres, des espèces de saumons qui remontent chaque année, comme les saumons de mer, vers le lac supérieur d'eau douce, pour y déposer leurs œufs. D'après Naïn-singh, des poissons se jouent en foule dans le lac Kyaring, dans les torrents qui s'y déversent et dans les eaux du Tengri nor, à 4570 mètres; plus haut encore, à 4647 mètres au-dessus du niveau de la mer[6], les truites s'élancent de la surface du lac Mansaraour quand le vent y porte des nuées de moucherons. Dans les lacs devenus salins, les poissons d'eau douce se sont accommodés à leur nouveau milieu.

Les Tibétains ont apprivoisé plusieurs des animaux de leur contrée. Ils ont le yak, qu'ils ont croisé avec la vache zebou de l'Inde pour en faire le dzo, dont les variétés sont toutes différentes par le pelage, tandis que le yak sauvage reste noir; à la quatrième génération, ces animaux font retour à l'espèce primitive[7]. Le yak, quoique toujours un peu rebelle, est la bête de somme des Tibétains et les accompagne dans leurs voyages sur le pla-

[1] Fr. Markham, *Sporting Adventures in Ladak, Tibet and Kashmir.*
[2] *Annales de la propagation de la foi*, juillet 1842.
[3] Hume, *From Lahore to Yarkand.*
[4] Manning; — Cl. Markham.
[5] H. von Schlagintweit, *Reisen in Indien und in Hochasien*, III.
[6] Moorcroft, *Asiatic Researches;* — Carl Ritter, *Asien*, vol. III.
[7] Desgodins, *Mission du Thibet.*

teau; cependant, pour le passage des cols les plus élevés, ce sont des moutons que l'on emploie comme bêtes de charge, les yaks résistant moins au froid et à la fatigue; chaque brebis porte en moyenne de 8 à 12 kilogrammes de bagage sans avoir d'autre nourriture que les herbes du bord de la route[1]. Des brebis de somme ont accompagné Naïn-singh dans un voyage de plus de 1600 kilomètres. Les chevaux et les hémiones sont devenus pour les Tibétains d'excellentes montures, remarquables par leur sobriété et leur endurance. Mais l'animal domestique le plus précieux est la chèvre, dont le *pachm* ou court duvet, caché sous la laine extérieure, est d'un si grand prix pour la fabrication des châles de Kachmir. Les chiens, de forte taille et très redoutables, ne sont pas employés pour la chasse, mais seulement pour la garde des maisons et des troupeaux, surtout des brebis de somme : ils dégénèrent dans l'Inde, mais quelques animaux de cette espèce, introduits en Angleterre, se sont parfaitement acclimatés[2].

La grande masse de la population tibétaine, à part les Hor et les Sok, c'est-à-dire les Turcs et les Mongols du Khatchi[3] et les diverses peuplades indépendantes de la province de Kham, appartient à un même groupe de la race dite mongole. Ce sont des hommes de petite taille, mais larges d'épaules et de poitrine, contrastant singulièrement avec les Hindous par la grosseur de leurs bras et de leurs mollets, mais ayant comme eux des mains et des pieds de forme élégante et fine. La plupart ont les pommettes saillantes, la racine du nez profondément creusée entre deux yeux noirs un peu bridés par les paupières, une grande bouche à lèvres minces, un large front ombragé par des cheveux bruns. Comme en Europe, on voit au Tibet toutes les nuances de la peau, depuis le blanc le plus délicat, chez les riches, jusqu'au jaune cuivré, chez les bergers exposés aux intempéries de l'air; mais elle se ride de très bonne heure : déjà les jeunes gens ont la figure rayée de plis[4]. Dans beaucoup de hautes vallées, les crétins sont nombreux. La lèpre et l'hydrophobie sont des maladies assez communes sur le plateau.

Les Tibétains sont certainement un des peuples les mieux doués de la Terre : presque tous les voyageurs qui ont pénétré dans leur pays s'ac-

[1] Naïn-singh; — Trotter, *Journal of the Geographical Society, London*, 1877.
[2] Forsyth, *From Lahore to Yarkand*.
[3] Csoma de Körös, Klaproth, Hodgson.
[4] Ryall, *Abstract of the Surveys in India for* 1877-1878.

cordent à louer leur douceur, leur humanité, la franchise de leur parole et de leur conduite, leur dignité, sans ostentation chez les puissants, sans effort chez les hommes du peuple. Forts, courageux, naturellement gais, aimant la musique, la danse et le chant, les Tibétains seraient un peuple modèle s'ils avaient l'esprit d'initiative. Mais ils se laissent discipliner sans peine et changer en troupeau. Ce que disent les lamas est loi pour eux. Même la volonté des résidents chinois, tout étrangers qu'ils sont, est obéie scrupuleusement, et c'est ainsi que la nation, pourtant si prévenante et si gracieuse d'accueil, en est arrivée à veiller sur ses frontières pour arrêter les voyageurs. Les populations plus ou moins mélangées du Tibet oriental, sur les frontières de la Chine et sur le passage de troupes qui les dépouillent, de mandarins qui les oppriment, ne paraissent pas avoir un caractère aussi heureux que les autres Tibétains : on les dit fourbes et lâches[1]. Parmi les populations tibétaines du plateau, il faut distinguer avec soin les Khampas et les Khambas. Les Khampas de la haute vallée de l'Indus ressemblent aux Tibétains de Ladak : ce sont des hommes toujours gais, joyeux, supportant avec une étonnante égalité d'humeur ce qui paraîtrait être à d'autres d'indicibles misères ; très différents en cela des autres Tibétains, ils sont peu religieux et aucun de leurs enfants n'entre dans les ordres monastiques[2]. Quant aux Khambas, ce sont des immigrants de la province de Kham, à l'est de Lassa. Mendiants religieux, ils voyagent de campements en campements jusque dans le Kachmir. Çà et là quelques groupes ont abandonné la vie errante pour se livrer à l'agriculture.

Les habitants du Bod-youl sont un peuple civilisé depuis longtemps. Il est vrai que l'âge de la pierre s'est maintenu pour certaines cérémonies religieuses, puisque les prélats emploient une « pierre de tonnerre » pour tonsurer les têtes des lamas[3]. Cet âge de l'histoire humaine continue aussi sur les hauts plateaux du Tibet, où les bergers de nombreux campements se servent de marmites en pierre[4] ; mais cela tient à leur extrême isolement ; ils n'ignorent point l'existence du cuivre et du fer, et ceux d'entre eux qui peuvent se procurer des instruments de métal le font volontiers. Par ses industries et par ses connaissances, le peuple tibétain appartient au groupe des populations asiatiques les plus avancées en culture. A certains égards, la masse de la nation tibétaine est même plus civilisée que les habitants de mainte contrée d'Europe, car la connaissance de la lecture

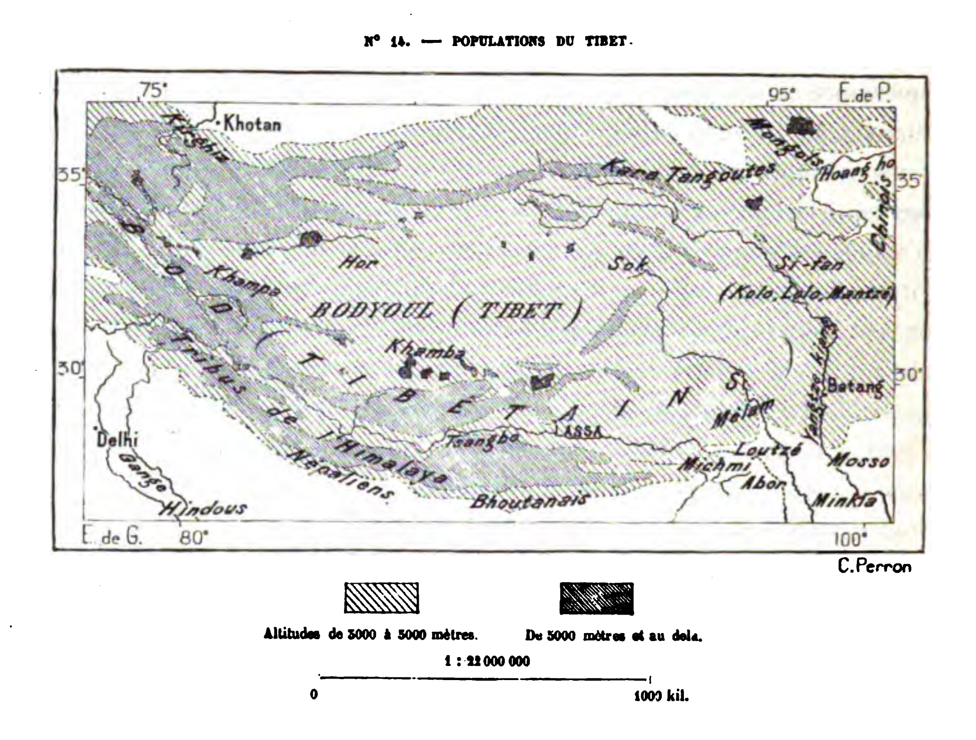
[1] Desgodins, ouvrage cité.
[2] Drew, *The Northern barrier of India.*
[3] Bogle, *Mission to Tibet.*
[4] Naïn-singh ; — Trotter, *Journal of the Geographical Society*, 1877.

et de l'écriture est générale dans quelques parties du Bod-youl, et les livres s'y vendent à si bas prix, qu'on en trouve dans les plus pauvres cabanes[1] : il est vrai que plusieurs de ces ouvrages sont gardés simplement à cause de leurs vertus magiques[2]. Par le libre développement de leur langue, qu'ont étudiée surtout Csoma de Körös, Foucaux, Schiefner, Jäschke, les Tibétains ont dépassé la période dans laquelle se trouvent encore les Chinois. Le caractère monosyllabique de leurs idiomes, très différents de toutes les autres langues de l'Asie, s'est presque perdu : tandis que le langage officiel, fixé depuis douze siècles par les prêtres, a été maintenu pour les écrits, la langue parlée, entraînée par le courant de la vie, s'est peu à peu transformée en idiome polysyllabique, et déjà l'usage de diversifier les intonations pour les monosyllabes de sens différent commence à disparaître. D'anciens mots distincts dont le sens s'est perdu ont été ajoutés aux racines pour former les cas des substantifs, les modes et les temps des verbes, et l'article est employé pour distinguer les noms homophones[3]. Les diverses écritures bod sont dérivées des lettres devanagari employées dans les ouvrages sanscrits que les premiers missionnaires bouddhistes apportèrent au Bod-youl. Il est peu de langues dont la prononciation actuelle diffère davantage de l'orthographe fixée depuis des siècles et rigoureusement maintenue : un grand nombre de lettres sont écrites, mais non prononcées, ou bien prononcées tout autrement que ne l'indiquent les signes ; c'est ainsi que *dbjous* devient simplement *ou*.

Les dialectes tibétains sont nombreux et fort différents les uns des autres. Bien que les populations de souche bod dépassent de beaucoup les frontières actuelles du Tibet, à l'ouest vers le Kachmir, au sud dans le Bhoutan, à l'est dans la province de Setchouen, cependant plusieurs des peuplades sauvages ou à demi civilisées qui habitent ou parcourent les régions orientales et les hautes terres septentrionales du Tibet, appartiennent à des races différentes plus ou moins mélangées. Au sud les Michmi, les Abor et d'autres populations se rattachent par l'origine aux habitants de l'Assam. D'autres tribus de la région sud-orientale du Tibet, les Arrou, les Pa-i ou Ghion, les Télou, les Remepou parlent le mélam, dialecte tibétain mêlé de beaucoup de mots étrangers[4]. Les Amdoans, qui vivent au nord-est dans le voisinage du Kansou, connaissent presque tous les deux langues, leur idiome maternel et le tibétain ; peuple de voyageurs et d'é-

[1] Hogdson, *Essays on the languages, literature and religion of Nepal and Tibet.*
[2] Desgodins, *Mission du Thibet.*
[3] Jäschke, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft,* XXIV.
[4] Desgodins, *Mission du Thibet.*

migrants, ils se distinguent par leur intelligence rapide et leur aptitude à tous les travaux : presque tous les lecteurs et les lamas des hautes écoles, de même que les employés supérieurs du Tibet, appartiennent à leur race[1]. A l'ouest de la province de Kham, des deux côtés de la frontière du Setchouen, des populations encore à demi sauvages, connues pour la plupart sous les noms de Lolo ou Kolo, de Mantzé, de Lissou, de Si-fan, de Gyaroung, appellations dépourvues de toute signification précise, appartiennent à des groupes distincts, les uns parlant un dialecte évidemment



N° 14. — POPULATIONS DU TIBET.

tibétain, les autres employant des idiomes d'origine différente[2]. La plupart des noms par lesquels les Chinois et les Tibétains désignent les diverses tribus de cette contrée ne peuvent être acceptés que provisoirement ; il ne faut y voir que des sobriquets vagues ou même des expressions injurieuses que les populations elles-mêmes repoussent avec colère[3]. L'influence chinoise se fait de plus en plus sentir dans le voisinage du Setchouen et dans les grandes villes du Tibet. L'entrée du pays étant complètement interdite aux femmes chinoises, tous les émigrants du royaume Central qui habitent ou parcourent les plateaux tibétains, mandarins, soldats ou marchands, pren-

[1] Brian Hodgson, ouvrage cité.
[2] Yule, *Introductory Essay to the River of Golden Sand* by Gill.
[3] Francis Garnier, *Tour du Monde*, 1873.

nent temporairement des femmes indigènes; déjà la population des districts de la frontière se compose en grande partie de métis qui, suivant le milieu, se rangent graduellement parmi les Tibétains ou parmi les Chinois.

Les immigrants de l'Empire du Milieu ne sont pas les seuls étrangers qui vivent dans les cités tibétaines. Les Népaliens et Bhoutanais, venus de par delà les monts, sont très nombreux à Lassa, où ils s'occupent du travail des métaux, bijouterie fine, fonderie, chaudronnerie. Ils demeurent dans un quartier séparé et se distinguent par la pratique de rites spéciaux; cependant ils s'associent aux autres bouddhistes dans les grandes cérémonies locales. Des musulmans, descendus pour la plupart d'émigrants du Kachmir, résident également à Lassa : ce sont les Katchi, beaux hommes portant noblement le haut turban et la longue barbe et parlant toujours avec gravité. Rigides observateurs de la loi de Mahomet, n'entrant jamais en d'autres édifices religieux que leur mosquée, ils vivent comme un peuple à part et ne se marient point en dehors de leur colonie. Ce sont eux qui ont les grands magasins d'étoffe et qui spéculent sur les métaux précieux. Ils ont à Lassa un gouverneur spécial, dont ils sont justiciables et que reconnaissent les ministres du Dalaï-lama[1].

On sait que le Tibet est le centre de cette religion qui dispute au christianisme le premier rang pour le nombre des sectateurs. Les Tibétains sont les plus zélés des bouddhistes, quoique leur culte, modifié par l'influence des rites antérieurs, par le climat, le genre de vie, les rapports avec les peuples environnants, ne ressemble qu'en apparence à l'ancienne religion de Chakya mouni. C'est au cinquième siècle seulement, après de premières tentatives faites trois siècles auparavant, que des missionnaires hindous commencèrent la conversion du peuple tibétain, dont les rites, analogues à ceux du taoisme chinois, consistaient alors à faire des offrandes et des prières aux lacs, aux montagnes et aux arbres, représentant les forces de la nature; mais deux cents ans se passèrent avant que le nouveau culte remplaçât d'une manière générale dans le pays la religion Bon ou Pön bo : le premier temple ne fut bâti qu'en 698. Cent ans après, des édifices religieux, des couvents s'élevaient dans toutes les parties de la contrée, et la religion de Bouddha rayonnait sur le Tibet comme la « lumière du soleil ». Ce fut l'âge d'or de la puissance théocratique, car, d'après l'historien mongol Sanang-Setzen, « le respect sans bornes que l'on éprouvait pour les prêtres donna au peuple une félicité semblable à celle des esprits bienheu-

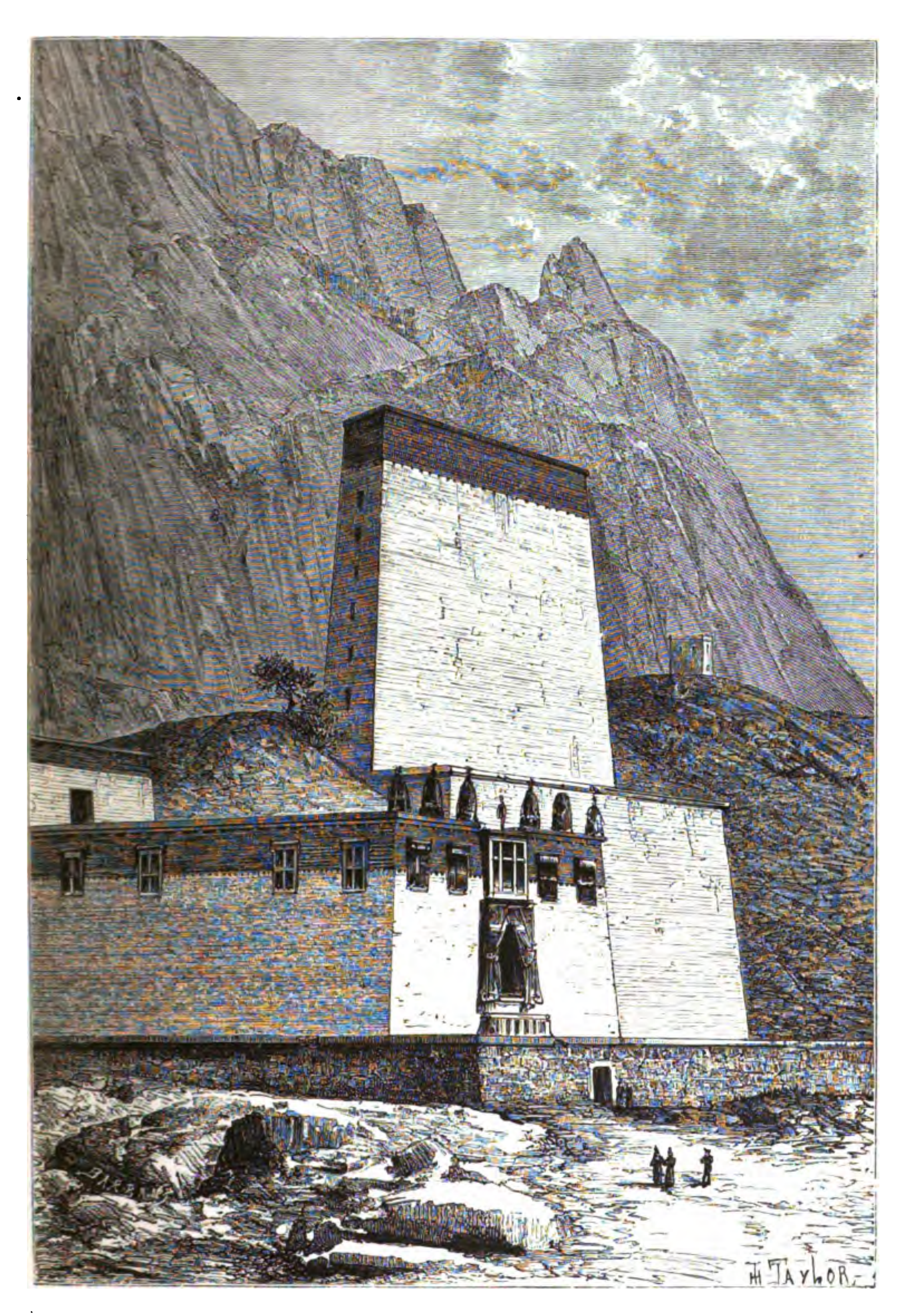
[1] Huc, *Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine.*

reux. » Toutefois il ne paraît pas que les cultes antérieurs au bouddhisme fussent entièrement vaincus, puisque, d'après le même écrivain, « l'amour des bonnes pensées et des actes méritoires fut ensuite oublié comme un songe. » La doctrine ne fut rétablie dans sa puissance qu'à la fin du dixième siècle, mais pour se diviser bientôt en sectes. Quatre cents années après, le bouddhisme tibétain eut sa rénovation religieuse. Le moine Tsonkhapa entreprit la revision de la doctrine, formula de nouveaux préceptes, modifia le rituel : ses disciples sont les « Bonnets Jaunes » ou Geluk-pa, dont le culte domine au Tibet, tandis que l'ancienne secte des « Bonnets Rouges », Duk-pa ou Chammar, a maintenu sa puissance dans le Nepal et le Bhoutan ; mais pour les deux sectes, de même que pour les sept autres qui existent dans le Tibet[1], le rouge est resté l'une des couleurs sacrées pour les temples et les couvents : d'après les règles, les édifices religieux, généralement construits en forme de pyramide, doivent avoir la face septentrionale peinte en vert, celle de l'orient est rouge, celle du sud jaune, celle de l'occident reste blanche.

Le réformateur Tsonkhapa fut considéré par les siens comme l'incarnation de la divinité, comme un Bouddha vivant ayant pris l'apparence de l'humaine nature. Il ne meurt point, mais il passe de corps en corps sous les traits d'un *khoubilgan* ou « Bouddha nouveau-né », et c'est ainsi qu'il se perpétue comme Tachi lama, dans le saint monastère de Tachi loumpo, près de Chigatzé. Un autre Bouddha vivant a pris place à côté de lui dans la vénération des Tibétains, et le dépasse en puissance politique, grâce à sa résidence dans la capitale et à ses relations directes avec les ministres chinois : c'est le Dalaï-lama, ou le « Prélat de l'Océan », dont on raconte diversement l'intronisation sur le siège de Bouddha ; que ce soit au seizième ou au dix-septième siècle, à la suite d'une invasion des Mongols, d'un hommage de l'empereur de Chine ou d'un grand khan de la Mongolie, le prince ecclésiastique de Lassa a pris rang parmi les divinités immortelles, mais renaissantes d'elles-mêmes, de génération en génération. Le troisième Bouddha vivant, dans la hiérarchie du culte, est celui d'Ourga, dans la Mongolie ; mais il en existe encore plusieurs autres, et dans le Tibet même la supérieure d'un couvent situé sur la rive méridionale du lac Palti est considérée comme un divin Bouddha[2].

Parmi les bouddhistes tibétains, quelques rares mystiques, naturellement portés aux spéculations élevées comme les Hindous, sont restés

[1] Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet.*
[2] Giorgi, *Alphabetum tibetanum ;* — Manning ; — Bogle ; — Markham, *Tibet.*



MONASTÈRE A CHIGATZÉ

Dessin de Taylor, d'après Turner.

fidèles à la doctrine enseignée par les missionnaires et se donnent pour but suprême, soit la délivrance de toute future métempsycose[1], soit la perfection idéale par l'anéantissement de tout ce qui est encore matériel en eux et par la renaissance dans le sein de l'immuable divinité. Même les docteurs du bouddhisme classent d'avance la multitude des fidèles en trois groupes, les intelligents, les gens de portée moyenne et le vulgaire, et celui-ci n'a d'autre devoir que de se conformer à des commandements



PRIÈRE GRAVÉE SUR LA ROCHE.
Dessin de Slom, d'après Hooker et Schlagintweit.

précis : pour la masse des lamas et du peuple, la religion n'est que de la magie, et le culte n'a d'utilité que pour écarter les mauvais esprits[2].

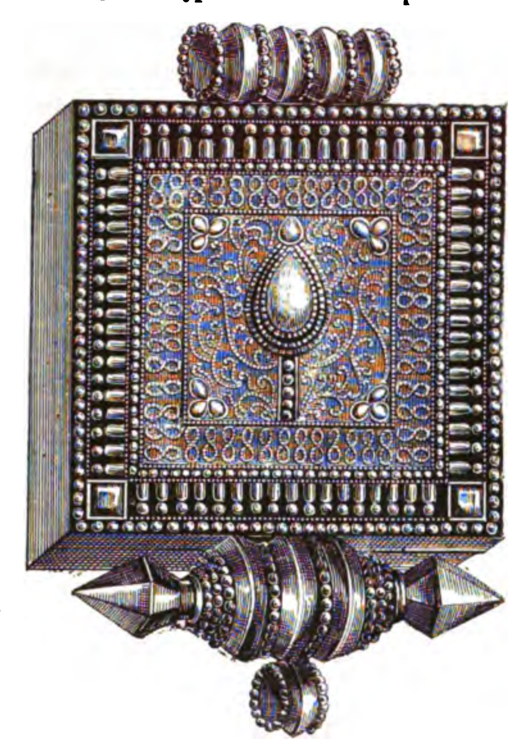
La vie de la plupart des Tibétains se passe en évocations et en conjurations sous forme de prières. Les six syllabes magiques, *Om mani padmé houm*, — que la plupart des commentateurs traduisent par les mots : « O joyau dans le lotus, ainsi soit-il! » mais que d'autres déclarent intraduisibles, — sont très certainement la formule de prière qui se répète le plus souvent. Les mots sacrés, dont chacun a sa vertú spéciale, sont les premiers qu'apprenne à connaître l'enfant mongol ou tibétain :

[1] Emil Schlagintweit, ouvrage cité.
[2] Csoma de Körös ; — Vasilyev, *Buddhismus*. — Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet*.

ils forment la seule prière qu'il prononcera, mais il la dira et redira sans cesse. Il n'en connaît ni l'origine ni le sens exact, mais qu'importe! ce n'en est pas moins le fond même de la religion, le moyen de salut par excellence[1] : on peut juger du prix que les fidèles y attachent par ce fait, qu'en échange de 150 millions d'exemplaires de la précieuse invocation, imprimés à Pétersbourg, le savant Schilling de Cannstadt reçut des lamas bouriates de Sibérie un exemplaire de leur inestimable livre saint[2]. L'inscription sacrée se retrouve partout, sur les murs des maisons et des temples, au bord des chemins, à côté de statues colossales taillées grossièrement dans la roche vive; des *mané* ou remparts dressés à côté des sentiers se composent de pierres dont chacune porte la phrase sacramentelle. Des confréries se sont constituées uniquement pour aller graver l'inscription sainte sur les parois des montagnes en gros caractères : il faut que le voyageur, passant au galop de son cheval, puisse lire la parole de salut[3]. Chacun porte sur ses vêtements, sur ses bras ou à son cou, des amulettes sacrées d'or, d'argent ou d'autre métal, contenant avec la prière toute-puissante de petites idoles ou des reliques, dents, cheveux, ou ongles de saints lamas[4]. Les *korlo*, *khorten*, ou moulins à prière, employés d'ailleurs dans les autres pays où règne le culte de Bouddha, excepté au Japon[5], ne sont nulle part aussi communs que dans le Tibet : on applique même les forces de la nature, le vent et l'eau, à faire tourner ces cylindres, dont chaque révolution montre au ciel, qui voit tout, les paroles mystiques par lesquelles sont gouvernées les destinées humaines. Comme les Kirghiz, les Bouriates, les Toungouses et les autres indigènes de l'Asie du centre et du nord, les Tibétains ont l'habitude de planter sur les cols des perches auxquelles flottent des banderoles, mais sur ces banderoles est écrite la prière par excellence que le vent déroule et que répète, pour ainsi dire, chaque ondulation de l'air : on voit un de ces *laptchas* ou bâtons à banderoles au sommet du Gounchakar, à plus de 6000 mètres d'élévation. Les pèlerins bouddhistes apportent aussi des ammonites au point culminant des seuils de montagnes, et près de ces fossiles ils déposent en offrandes, pour écarter les mauvais génies, des ossements et des crânes de la grande brebis sauvage, l'*ovis ammon*[6].

[1] Köppen, *Ueber Lama-Hierarchie und Kirche;* — Jules Remy, *Pèlerinage d'un curieux au monastère de Pemmiantsi*, etc.
[2] Emil Schlagintweit, ouvrage cité.
[3] Bogle, *Mission to Tibet;* — Huc, ouvrage cité.
[4] Hooker, *Himalayan Journals.*
[5] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[6] Hermann von Schlagintweit, ouvrage cité.

La plupart des images dorées que les prêtres ont érigées dans les temples et qui représentent Bouddha l'Esprit, Dharma la Matière et Sangha l'Union des deux principes, sont de simples reproductions, copiées depuis dix siècles, des idoles que l'on voit en Hindoustan, et ne présentent dans leurs traits aucune ressemblance avec le type tibétain ; chaque trait, chaque forme spéciale ayant une signification symbolique, il est impossible d'y rien changer[1]. Les images à type tibétain ne représentent que des divinités d'un ordre inférieur, et se retrouvent surtout dans les statuettes en beurre colorié qu'excellent à faire les lamas. Mais, si les grandes idoles sont hindoues, on pourrait croire que l'ensemble des rites appartient à l'église catholique romaine. Depuis longtemps déjà, les missionnaires ont remarqué l'extrême analogie des pratiques du bouddhisme et des cérémonies du catholicisme, et la plupart d'entre eux ont vu dans cette presque identité du culte extérieur un artifice du démon essayant de singer le dieu des chrétiens[2]. D'autres ont essayé de prouver que les prêtres bouddhistes, après avoir abandonné leur antique cérémonial, se sont tout simplement emparés du rituel des chrétiens avec lesquels ils se sont trouvés en rapport dans l'Hindoustan. On sait maintenant quelle large part ces deux religions, relativement modernes, ont eue dans l'héritage des anciens cultes de l'Asie et comment, de siècle en siècle, les mêmes cérémonies se sont continuées en l'honneur de nouvelles divinités. Il n'en est pas moins étonnant que, par l'effet d'une évolution parallèle en des milieux si différents, l'Occident et le centre de l'Asie, les formes extérieures du bouddhisme et du catholicisme aient



AMULETTE TIBÉTAINE.
Dessin de Goutzwiller, d'après Hooker.

[1] Hodgson, *Essay on the languages, literature and religion of Nepal and Tibet.*
[2] Huc, *Souvenirs d'un voyage en Tartarie, en Chine et au Thibet*

maintenu leur ressemblance, non seulement dans les grands traits, mais aussi dans les détails. Les prêtres bouddhistes sont tonsurés comme ceux de l'Église catholique; ils portent aussi des robes flottantes, couvertes de broderies d'or; ils observent le jeûne, pratiquent des retraites spirituelles, s'infligent des pénitences et des macérations, confessent les fidèles, demandent l'intercession des saints et font de longs pèlerinages pour aller visiter les reliques. Comme chez les prêtres catholiques, le célibat est devenu la règle pour les lamas après n'avoir été qu'un fait méritoire, et à côté des temples se sont fondées des communautés d'hommes et de femmes, n'ayant en vue que de travailler à leur salut. Jusqu'à la disposition intérieure des édifices sacrés, tout se ressemble : comme les églises, les temples tibétains ont leur autel, leurs chandeliers, des cloches, des reliquaires, des vases d'eau lustrale et d'eau bénite. Les lamas officient mitre en tête et crosse en main, portant la dalmatique et la chape; ils saluent l'autel et s'agenouillent devant les reliques, entonnent les chants, récitent les litanies, prononcent des paroles en une langue étrangère à la foule, sollicitent des offrandes pour le repos des morts, se font suivre en procession, prononcent des bénédictions et des exorcismes; autour d'eux des enfants de chœur balancent des encensoirs suspendus à cinq chaînes, et les fidèles égrènent leurs chapelets et leurs rosaires[1].

A d'autres égards, le clergé bouddhique du Tibet, qui se recrute principalement par les aînés de chaque famille[2], ressemble, sinon au clergé catholique actuel, du moins à celui du moyen âge. C'est de lui que dérive toute science; les imprimeries se trouvent dans ses monastères; outre les livres sacrés, le Kandjour et le Tandjour, imprimés pour la première fois au milieu du siècle dernier, en trois cent trente-sept volumes, il prend soin de ne publier que des ouvrages conformes à la foi, lexiques, encyclopédies ou livres de sciences diverses, ainsi que de nombreux livres qui enseignent l'art de conquérir la puissance de magie[3]. Ce sont aussi les lamas, c'est-à-dire les « Insurpassables », qui exercent la justice, eux qui, par les dîmes et par le commerce, se sont emparés de la fortune du pays : quoique le bouddhisme ait été, dans ses commencements, la religion de l'égalité et qu'il ait attiré à lui le pauvre peuple par l'abolition des castes, il a reconstitué les castes par la domination des prêtres. Ils commandent, et tous leur obéissent : l'unité de foi est complète autour de chaque monastère. La conversion des prélats du Tibet serait en même

[1] Huc, ouvrage cité; — Max Müller, *Essai sur l'histoire des religions.*
[2] Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet.*
[3] Eugène Burnouf, *le Lotus de la Bonne loi.*

temps celle de la nation et celle des millions de bouddhistes par delà les frontières. Atteindre Lassa, pour les missionnaires catholiques, c'est « attaquer l'idole sur son trône », et « triompher, c'est tenir dans ses mains le sceptre de la Haute Asie ». Tout serait préparé d'avance pour substituer la religion d'Occident à celle d'Orient. Pour former un clergé indigène, l'Église aurait sous la main des légions de lamas, tout façonnés aux lois du célibat et de la hiérarchie ; pour recevoir ses ordres monastiques, elle aurait les nombreux couvents du bouddhisme déjà voués à l'abstinence, à la prière et à l'étude ; pour déployer la pompe de son culte, elle aurait des temples où l'on célèbre depuis longtemps d'imposantes cérémonies[1]. En aucun pays du monde le catholicisme n'a eu autant de prise sur les populations que dans les hautes régions de l'Amérique du Sud habitées par les Quichuas. Or, ainsi que le fait remarquer Markham, les Andes de l'Ecuador et du Pérou sont le Tibet du Nouveau Monde, pour l'industrie, la nourriture, les mœurs et les coutumes. Quichuas et Bod passent avec la même vénération sur les cols des montagnes et devant les tas de pierres sacrées, récitant leurs prières avec la même dévotion[2].

Pendant ce siècle, les nombreuses tentatives faites par les missionnaires pour s'établir au Tibet ont toutes échoué. Huc et Gabet ne purent séjourner que deux mois à Lassa en 1846, et plus tard d'autres missionnaires périrent en essayant de pénétrer au Tibet. Au sud-est, quelques prêtres furent plus heureux. En 1854, ils réussirent à fonder une petite colonie agricole au milieu des forêts de Bonga, non loin de la rive gauche du fleuve qui, plus bas, prend le nom de Salouen. Aidés par des Chinois émigrés et possesseurs de nombreux esclaves qui travaillaient aux défrichements et aux bâtisses[3], les missionnaires fondèrent un village important; une lamaserie était transformée en presbytère, une pagode se changeait en église, et des lamas convertis remplissaient les fonctions de sacristains. Mais cette prospérité dura peu. Après diverses vicissitudes, les missionnaires de Bonga durent quitter le sol tibétain, et leurs maisons furent livrées aux flammes. Les missions se sont reconstituées dans le Setchouen, tout près du Tibet, mais les missionnaires n'osent plus franchir la frontière interdite[4].

Presque tous les prêtres du Tibet, du moins dans la région centrale, appartiennent à la secte des « Bonnets Jaunes » ; mais il reste encore un

[1] *Annales de la Propagation de la foi,* novembre 1853.
[2] *Tibet, Narratives of the Missions of Bogle and Manning.*
[3] *Annales de la Propagation de la foi,* juillet 1866.
[4] Desgodins, *Mission du Thibet.*

certain nombre de « Bonnets Rouges », en général méprisés par les autres, parce qu'ils n'ont pas fait vœu de célibat. L'ancienne religion des Pön-bo ou Bon-pa, antérieure au bouddhisme dans le Tibet, n'a pas entièrement disparu : ses prêtres possèdent encore plusieurs lamaseries, surtout dans la région sud-orientale et dans le petit royaume de Pomi, à l'ouest du Salouen. Ils croient à l'existence de deux grands dieux, l'un mâle et l'autre femelle, desquels sont sortis tous les autres dieux, les génies et les hommes[1]; d'ailleurs ils se sont peu à peu rattachés au bouddhisme, dont ils ne forment plus maintenant qu'une secte. Les montagnards d'Ombo et des alentours du Dangra-yum sont peut-être aussi de la religion Pön-bo; ils ne pratiquent pas les mêmes cérémonies que les autres bouddhistes tibétains. La formule qu'ils répètent et qu'ils écrivent sur leurs rouets à prières n'est pas le *Om mani padmé houm;* ils tournent leurs manivelles, comptent les grains de leurs rosaires et font leurs processions en sens inverse de la pratique orthodoxe[2]. Enfin, quelques tribus à demi sauvages des confins de Yunnan, de l'Assam et de Barmah sont encore fétichistes : telle est la peuplade des Loutzé, qui a donné son nom au Loutzé kiang ou Salouen[3]. Ils vénèrent surtout des arbres et des rochers dans lesquels habitent des esprits malfaisants et s'adressent à des *moumos* (*mourmis*) ou sorciers, qui conjurent les mauvais génies en battant du tambour, en brûlant des parfums et en agitant des sabres[4].

Le lait et le beurre sont, avec la farine d'orge, les principaux aliments des Tibétains du plateau; mais, en dépit du premier commandement de Bouddha, qui défend de tuer les animaux, et du proverbe religieux d'après lequel « manger la chair d'une bête est manger celle de son frère », la plupart des Tibétains, même les lamas, ne craignent pas d'ajouter la viande de leurs animaux à leur modeste chère[5] : ils se contentent de mépriser la caste héréditaire des bouchers et de les reléguer en des quartiers éloignés du centre des villes. Les pâtres et les chasseurs n'ont point de scrupules quant à leur nourriture. Le mouton du Tibet, le « meilleur du monde[6] », fournit un des mets les plus communs, et pendant l'hiver on fait provision de corps entiers de ces animaux, conservés par la gelée. Les chasseurs poursuivent les bêtes sauvages et les tuent à coups de flèches, de javelots ou au moyen de fusils à mèche. Ils tendent aussi des lacets.

[1] Desgodins, *Mission du Thibet.*
[2] Naïn-singh; — Trotter, *Journal of the Geographical Society*, 1877.
[3] Durand, *Annales de la Propagation de la foi.* 1865.
[4] Desgodins, même recueil, 1864.
[5] Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet.*
[6] Turner, *Visit to the Teshoo lama.*

surtout pour prendre les daims musqués, dont la poche ombilicale livre à leur commerce une substance si précieuse. Le seul animal épargné dans le Tibet oriental est le cerf, « cheval de Bouddha[1] ». Sur les hauts plateaux qui dominent au nord la vallée du Tsangbo, le sang liquide fait partie de l'alimentation des indigènes. Naïn-singh a vu plusieurs fois des bergers se précipiter sur le sol pour lécher le sang qui s'écoulait de la blessure des animaux égorgés. Ce goût pour le sang est donné aux enfants dès l'époque du sevrage; ne pouvant leur préparer de la bouillie à cause du manque de grains sur les hauts plateaux, les mères leur présentent un mélange de fromage, de beurre et de sang[2]. Prjevalskiy raconte que les chevaux de ces régions sont aussi nourris de viande et de lait caillé.

Les habitants du Tibet, bouddhistes comme les Cingalais, les Mongols et les Chinois, se distinguent nettement de tous les peuples coreligionnaires par des mœurs nationales, que le culte n'a guère modifiées. C'est ainsi que les Tibétains du sud, de même que leurs voisins et parents de race, les Bhoutanais, pratiquent encore la polyandrie, afin de n'avoir pas à diviser les héritages et de rester sous le même toit[3]. L'aîné se présente en son nom et au nom de tous ses frères chez les parents de la fiancée, et dès qu'un morceau de beurre a été placé sur le front des deux conjoints, la cérémonie est valable pour la famille entière; les assistants sont pris à témoins de l'union qui vient d'être conclue entre la jeune fille et tous les frères ses maris. Les prêtres, tenus de rester éloignés de la présence des femmes, n'assistent point à cette cérémonie purement civile. Les enfants qui naissent des unions collectives, donnent le nom de père à l'aîné des frères et regardent les autres conjoints comme leurs oncles, à moins que la mère, consultée, ne décide quel est le véritable père[4]. Du reste, il n'y a point d'exemple, disent les voyageurs, de querelles conjugales entre les membres des familles polyandriques; les hommes font assaut de générosité pour procurer à leur femme le corail, l'ambre et les autres objets dont elle orne ses vêtements et sa chevelure. La femme tibétaine, très respectée par tous, est une zélée ménagère et tient la demeure en ordre. Elle aide aussi les hommes dans les travaux extérieurs, soit pour la culture de la terre, soit pour les soins à donner aux troupeaux; mais son travail, de même que celui des frères, appartient à l'ensemble de la famille. A côté de ces ménages polyandriques, de riches personnages,

[1] Desgodins, *Bulletin de la Société de Géographie*, août 1879.
[2] Naïn-singh; — Trotter, *Journal of the Geographical Society*, 1877.
[3] Desgodins, ouvrage cité.
[4] Orazio della Penna, *Breve notizia del regno del Tibet*; — Bogle, *Mission to Tibet*.

imitant fastueusement les mœurs chinoises ou musulmanes, entretiennent plusieurs épouses, qui vivent sous le même toit ou en des maisons séparées; mais polyandrie et polygamie ont également pour résultat d'empêcher l'accroissement des habitants. Nulle règle ne préside au mariage dans ces contrées où le célibat est l'objet de prescriptions si rigoureuses pour une partie si considérable de la population. Même les femmes appartenant à un groupe polyandrique ont encore le droit, reconnu par la coutume, de se choisir un autre mari en dehors de la famille[1].

De même qu'en Chine, la politesse est très en honneur au Tibet. Lorsque deux personnes se rencontrent, elles se saluent à diverses reprises, en montrant la langue et en se grattant l'oreille droite, ou même en échangeant des écharpes de soie, blanches ou roses, ornées de broderies qui représentent des fleurs et la formule sacramentelle; des lettres ou d'autres envois sont également accompagnés de ces écharpes « de félicité ». A Lassa et dans les villes, les dames de la classe élégante ont la tête ornée d'une gracieuse couronne de perles, de turquoises, vraies ou fausses, de coquillages ou d'argent; mais, d'après le récit de Huc, contredit par les explorateurs anglais du Tibet, elles seraient tenues de s'enlaidir en se barbouillant le visage d'une espèce de vernis noir, et telle serait la force de l'habitude que nulle femme, tenant à observer les convenances, ne se permettrait de sortir sans avoir ainsi souillé son visage; il est probable toutefois qu'il s'agit dans ce cas d'une précaution de pure hygiène, le gras enduit noir ayant la vertu de protéger la peau contre les gerçures que cause l'extrême sécheresse de l'air froid du haut Tibet[2].

Dans ce pays, toutes les cérémonies sont réglées d'avance; la forme et les couleurs des vêtements sont prescrites par un coutume rigoureuse dans toutes les occasions de la vie. Pendant l'année de deuil, les hommes s'abstiennent de porter des vêtements de soie, et les femmes ne s'ornent plus de leurs bijoux. Dès qu'une personne vient de mourir, on s'empresse de lui arracher les cheveux du sommet de la tête, afin de faciliter une heureuse transmigration[3]. La famille garde le cadavre au moins durant quelques jours, des semaines même si elle est riche, puis les prêtres décident si le mort doit être enterré, brûlé, livré au courant des eaux, ou s'il vaut mieux l'exposer sur un rocher pour le faire dévorer par les chiens, les oiseaux et les bêtes de proie. Dans ce cas, on a l'habitude de briser les os et de couper les corps en fragments, afin de hâter le phénomène du

[1] Drew, *The Northern barrier of India.*
[2] D. Hooker, *Himalayan Journals.*
[3] Orazio della Penna, *Breve Notizia del regno del Tibet.*

retour vers les éléments primitifs; puis, quand les animaux ont fait leur besogne, on ramasse les débris pour les jeter dans une eau courante. Souvent aussi les phalanges des doigts sont conservées pour être enfilées en chapelets, et les os des jambes et des bras servent de trompes pour appeler les lamas à la prière. Il paraît, d'après les frères Schlagintweit, que l'usage de faire dévorer les morts a presque entièrement disparu du Tibet occidental; mais, en d'autres parties de la contrée, cette pratique est encore générale, si ce n'est pour les lamas, qui, dans le Tibet, sont presque toujours enterrés assis[1]. A Kiangka, dans la province de Kham, le lieu des funérailles a reçu le nom de « Vallée d'Égorgement ». Tandis que les lamas lisent les prières, un boucher taille dans les chairs du cadavre pour faciliter la besogne des vautours. Habitués aux cérémonies funèbres, ceux-ci descendent au milieu de la foule; le plus fort a le privilège d'arracher les yeux du mort, puis les autres se pressent autour de lui pour ouvrir les entrailles et se gorger de chairs. Quand le cadavre n'est plus qu'une masse informe, un lama casse le squelette en menus fragments et hache le tout sur une pierre plate, où ces restes sont bientôt dévorés : le battement des ailes et le claquement des becs accompagnent la voix monotone du prêtre[2]. Et pourtant il est peu de contrées où l'on ait plus de respect pour les morts que dans le Tibet. De grandes fêtes sont célébrées en leur mémoire et l'on invite tous les passants aux banquets funéraires. La nuit, les maisons s'illuminent, des feux sont allumés sur les montagnes : des gerbes de flammes se répondent de hauteur en hauteur, tandis que les temples, resplendissants de lumière, résonnent du bruit des cymbales et du chant des hymnes funèbres[3].

D'après le missionnaire Orazio della Penna, un recensement officiel de la population tibétaine fait par les « ministres royaux » aurait énuméré au siècle dernier 33 millions d'habitants du Tibet, dont 690 000 portant les armes[4]. En rapportant cette statistique, dont l'origine primitive est inconnue, Klaproth hasarde le nombre de 5 millions de Tibétains comme se rapprochant probablement de la vérité. Behm et Wagner, ainsi que les officiers de l'état-major russe, s'arrêtent au chiffre de 6 millions, mais sans pouvoir donner d'autres raisons à l'appui de cette évaluation, si

[1] Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet*.
[2] Durand, *Annales de la Propagation de la foi*, 1865.
[3] Sam. Turner, *Embassy to the court of the Teshoo lama*.
[4] *Breve Notizia del regno del Tibet*.

ce n'est qu'elle forme à peu près la moyenne entre les extrêmes de 3 millions et demi et de 11 millions proposés récemment par divers géographes. La population de la contrée s'élèverait donc à 4 personnes par kilomètre carré, mais on sait qu'elle est répartie très inégalement. Le plateau de Khatchi est presque inhabité; de même la province sud-occidentale, le Hundes ou Nari (Ngari, Gnari Khorsoum), n'a que de petits groupes d'habitants. La province de Kham, occupant la région orientale du Tibet, est très inégalement peuplée, à cause de ses forêts, de ses montagnes, de ses gorges inaccessibles : c'est dans les deux provinces du sud, Tsang et Oui (Ou, U, Oueï), sur les bords du Tzangbo moyen et dans les vallées de ses affluents, que la population est le plus dense.

On sait que Daba et la plupart des « villes » et des villages de la haute vallée du Satledj sont abandonnés pendant une partie de l'année. Pouling, le plus haut village de cette partie du Tibet habité d'une manière permanente, est à 4255 mètres d'altitude. Tsaprang, capitale de district comme Daba et située au nord-ouest de cette ville, bien au-dessus des eaux du Satledj, à 4750 mètres, reste également délaissée pendant l'hiver, et ses maisons d'été sont au nombre d'une quinzaine seulement. La forteresse de Takla khar, autre chef-lieu de district, se trouve déjà sur le versant méridional de l'Himalaya, sur la rive droite du Map tchou ou « Grand Fleuve », maîtresse branche du Karnali des Nepaliens. Le fort consiste en excavations et en galeries creusées dans un rocher de 250 mètres de hauteur; il renferme de grands approvisionnements, et l'on dit que des céréales déposées dans ses casemates depuis un demi-siècle sont encore en parfait état de conservation, grâce à la sécheresse de l'air[1]. A l'ouest de Takla khar s'élève le Sitling gonpa, le plus grand monastère du Hundes, célèbre dans le Tibet et le Nepal par ses immenses richesses.

Si ce n'est dans la partie la plus basse de la vallée que parcourt le fleuve avant d'entrer dans l'Hindoustan, le haut bassin de l'Indus est presque entièrement inhabité, comme celui du Satledj. Cependant c'est dans cette contrée que se trouve la capitale temporaire de la province sud-occidentale du Tibet, la ville de Gartok, au bord de la rivière Gartoung. Ce lieu, dont le nom signifie « Haut Marché », possède probablement le champ de foire le plus élevé du monde. En août et en septembre on y voit s'ériger, à côté des maisonnettes d'argile ou de briques séchées au soleil, toute une ville de tentes, dont chacune révèle par sa forme l'origine des marchands qui les occupent. Les demeures des Tibétains, revêtues de peaux de yaks ayant

[1] Ryall, *Abstract of a Report on the Surveys of India.*

encore leurs poils noirs, contrastent avec les pavillons blancs des Hindous, tandis que les yourtes des Kachgariens et autres Turcs se distinguent par l'éclat des couleurs qui décorent le feutre de la tente[1]. Mais en hiver la ville du « Haut Marché » est complètement abandonnée au vent et aux traînées de neige; les marchands sont rentrés dans leur patrie et les résidents peu nombreux de la province sont descendus à Gargounza, village plus abrité, situé sur le Gartoung, en amont du confluent de cette rivière avec l'Indus. Radokh, près du lac Mognalari, n'est qu'un amas de cabanes groupées autour d'un fort et d'un couvent.

Et pourtant la « soif de l'or » a peuplé, bien au-dessus de la dépression dans laquelle se blottissent les maisonnettes de Gartok et de Gargounza, quelques parties du plateau qui domine à l'orient la vallée de l'Indus supérieur. Cette région où sont groupés des chercheurs d'or porte de toute antiquité le nom de Sarthol ou de « Pays de l'or », ce qui permet de croire qu'anciennement on y recueillait déjà le métal précieux : des érudits y voient la contrée merveilleuse où fouillaient ces fourmis chercheuses d'or dont parlent Hérodote[2] et les légendes du moyen âge et que gardaient des griffons redoutables[3]. L'exploitation de ces graviers aurifères était abandonnée depuis longtemps, à cause de la rigueur du climat, lorsqu'elle fut reprise vers le milieu de ce siècle pour le compte du gouvernement tibétain. La laverie de Tok-yaloung est probablement la plus haute colonie de la Terre habitée d'une manière permanente, en hiver comme en été. D'après les pandits anglo-hindous, elle se trouve à 4980 mètres, c'est-à-dire à près de 200 mètres plus haut que la croupe suprême du Mont Blanc, dans une région où l'air est presque deux fois moins dense qu'au niveau de l'Océan. C'est même en hiver que les mineurs sont le plus nombreux dans ce pays des neiges et des froidures sans trêve : on y compte alors jusqu'à six cents tentes cachées au fond des trous du sol pour s'abriter du vent et visibles seulement à leurs cônes de poils noirs. En été, la fourmilière de tentes est réduite de moitié, parce que l'eau des sources du voisinage est alors tout à fait saline : on ne peut la boire qu'après l'avoir laissée se purifier en se changeant en glace; dans cette région du plateau, il suffit de creuser le sol pour y trouver partout du sel et du borax. Les autres laveries du plateau sont beaucoup moins riches que celles de Tok-yaloung : d'après Naïn-singh, la seule qui ait actuellement quelque importance économique est celle de Tok-daourakpa, beaucoup plus à l'est sur le plateau. En tout.

[1] H. von Schlagintweit, ouvrage cité.
[2] Livre III, 102.
[3] Schiern, *Ueber den Ursprung der Sage der goldgrabenden Ameisen.*

l'or extrait des mines du Tibet occidental ne représente qu'une somme de 200 000 francs par an, qui s'expédie dans l'Hindoustan par le marché de Gartok.

Les plus hautes habitations de la vallée du Tsangbo ne sont que des relais de poste ou des couvents : le froid est trop rigoureux dans ces parages pour qu'on ait pu y fonder des villages à population constante. Cependant de véritables bourgs commencent à se succéder dans la vallée à une altitude plus que double de celle du Simplon et du Gothard. Tadoum, capitale du district de Dogthol, est à 4323 mètres au-dessus de la mer. Djanglatché, la ville de commerce où viennent aboutir les deux routes du Nepal, l'une par Kirong, l'autre par Nilam, est à 4226 mètres; Dingri ou Tingri, dans une haute vallée qui s'ouvre à la base même du Gaourisankar, est la ville de la frontière qui commande ces passages à travers la chaîne de l'Himalaya et sa forteresse est occupée par une garnison chinoise de cinq cents hommes. Chigatzé ou Digartchi, le chef-lieu de la province de Tsang, occupe déjà une position relativement basse pour le pays ; elle est à 3621 mètres, dans une vallée latérale, celle du Penang-tchou. Au-dessus de Chigatzé, sur une terrasse entourée d'escarpements, s'élèvent en amphithéâtre les maisons et les temples de Tachi loumpo ou « Gloire Exaltée ». Les murs de la ville sainte, résidence du Bouddha vivant, le Tachi lama ou Pantchen-rimbotché, c'est-à-dire le « Joyau de l'Intelligence »[1], ont près de 2 kilomètres de tour et renferment plus de trois cents édifices se groupant autour du palais et des monuments religieux; trois à quatre mille prêtres habitent la lamaserie de Tachi loumpo, dont les clochers dorés et les murailles rouges sont contemplés avec respect par le peuple qui vit dans la cité d'en bas et s'agite dans ses marchés.

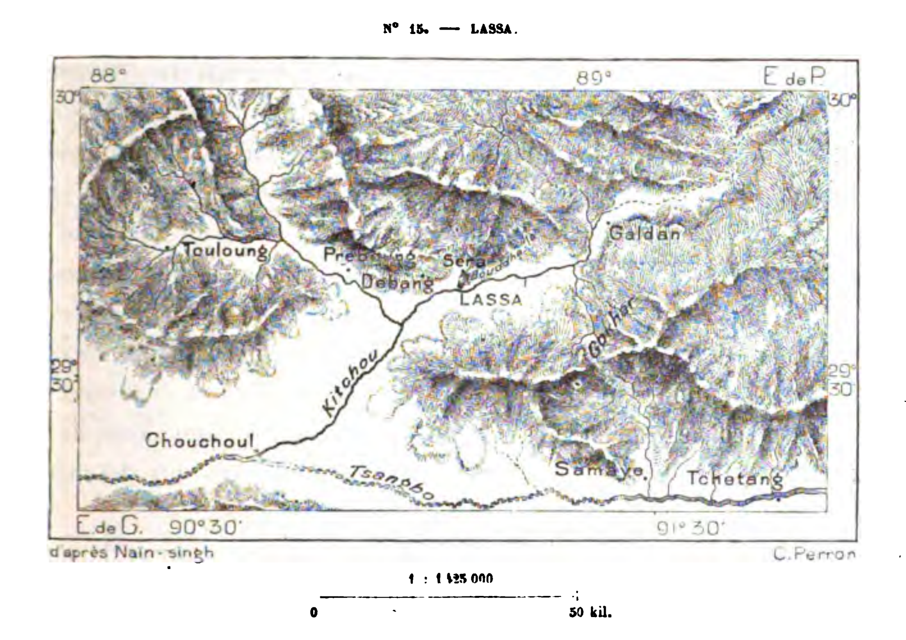
La plupart des autres villes de la région sont aussi des groupes de modestes maisons basses, dominées par des édifices superbes, qui sont à la fois palais, forteresses, temples et monastères. Telle est, au nord, de l'autre côté de la vallée du Tsangbo, la ville de Namling ou « Jardin Céleste » ; telle est aussi Chakia-djong, au sud-ouest de Chigatzé et de Tachi loumpo, à la base d'un contrefort de l'Himalaya, près de la frontière du Sikkim. Gyanzé, au sud-est, dans la même vallée que Chigatzé, est une ville importante comme centre de commerce avec le Bhoutan et comme lieu d'industrie : on y fabrique surtout des étoffes de drap, très chaudes, douces au toucher et d'une grande souplesse ; elle est occupée, comme Tingri, par une forte garnison chinoise. C'est à Chigatzé que doit aboutir un jour la

[1] Paske, *Buddhism in Little Tibet*; — Clements Markham, *Tibet*.

route carrossable à laquelle fait travailler le gouvernement de l'Inde, et qui part de Dardjiling, dans le Sikkim.

Lassa[1] est à la fois le chef-lieu de la province d'Oui, la capitale du Tibet et la métropole religieuse de tous les bouddhistes de l'Empire Chinois : son nom signifie « Siège de Dieu »; pour les Mongols, elle est le Morke-djot ou le « Sanctuaire Éternel ». Peut-être le nombre des prêtres, que l'on évalue à une vingtaine de milliers à Lassa et dans les environs[2], y est-il supérieur à celui de la population civile; des foules de pèlerins, venues de tout le Tibet et même de par delà les frontières, accourent chaque année dans les

N° 15. — LASSA.



1 : 1 125 000

0 — 50 kil.

temples de la « Rome bouddhique ». Sur les deux grandes avenues bordées d'arbres qui mènent de la ville au palais du dalaï-lama, on voit constamment des fidèles déroulant entre les doigts leur long chapelet, tandis que des prélats de la cour, revêtus de magnifiques habits et montés sur des chevaux richement harnachés, passent fièrement au milieu de la multitude. Le palais de Potala, dans lequel réside le souverain, est un ensemble de fortifications, de temples et de monastères que surmonte un dôme entièrement recouvert de lames d'or et entouré d'un péristyle dont les colonnes sont également dorées : l'édifice actuel, reconstruit par les soins

[1] Jaschke, missionnaire de la frontière tibétaine qui a publié les mémoires les plus appréciés sur les dialectes du Bod-youl, dit que les formes usitées Hlassa, Hl'assa, L'hassa ne rendent pas la prononciation locale.

[2] Campbell, *Journal of the Asiatic Society of Bengal*; — *Oester. Monatsschrift für den Orient.*

de Kanghi et rempli des trésors que lui apportent les fidèles du Tibet, de Mongolie, de Chine, a remplacé le palais détruit par les Dzoungares au commencement du dix-huitième siècle. La « montagne de Bouddha » (Bouddha la (?) est, depuis le septième siècle de l'ère vulgaire, le lieu le plus vénéré de l'Asie orientale[1]. Lorsque le jour est à son déclin, laissant encore paraître nettement sur le bleu du ciel le profil de la montagne sacrée, tout travail s'arrête dans la cité : les habitants se réunissent en groupes sur les terrasses, dans les rues, sur les places publiques et se prosternent pour chanter leurs prières. Un bruit sourd s'élève de la ville entière vers Potala[2].

La ville s'étend au sud de la montagne sainte sur la rive droite du Kitchou, l'un des grands affluents du Tsangbo. Quoiqu'elle se trouve à l'altitude de 3566 mètres, c'est-à-dire à 150 mètres plus haut que le pic le plus élevé des Pyrénées, elle doit à sa latitude plus méridionale et à sa position abritée l'avantage d'avoir pu s'entourer de verdure : des jardins remplis de grands arbres font à la ville une ceinture de feuillage et de fleurs. Les rues de Lassa sont larges et bien alignées, et les maisons en pierres, en briques ou en terre, sont pour la plupart blanchies à la chaux. Un des quartiers de la ville est entièrement bâti en cornes de bœufs et de moutons alternant en assises, de couleur et de forme différentes : ces cornes entremêlées, dont les interstices sont remplis avec du mortier, se prêtent à une extrême variété de dessins qui donnent aux demeures l'aspect le plus fantastique[3].

Les bourgs et les villages des environs de Lassa ont, comme la capitale elle-même, plus d'importance par leurs monastères ou *gonpa* que par leurs ateliers et leurs marchés. Pendant les fêtes du nouvel an, quand les moines entrent dans la ville, à pied, à cheval, montés sur des ânes ou sur des bœufs, chargés de livres de prières et d'instruments de cuisine, les rues, les places, les avenues, les cours, tout se recouvre de tentes; on ne voit plus que des moines; il semble que la population civile a disparu. Alors ministres et fonctionnaires n'ont plus d'autorité : les religieux sont devenus les maîtres de la cité. Cette prise de possession de Lassa dure six jours. Après avoir visité le couvent de Mourou, et où ils viennent faire leurs emplettes de livres saints dans les ateliers de typographie, les

[1] D'après Jäschke, le nom de Potala serait d'origine sanscrite et cette appellation, ayant le sens de Port, s'expliquerait par un mythe qu'apportèrent les pèlerins hindous (*Zeitschrift der morgenländischen Gesellschaft*, XXIV).

[2] Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine.*

[3] Huc; Campbell; ouvrage et mémoires cités.



LASSA. — COUVENT DE POTALA AU XVII[e] SIÈCLE.

Dessin de Taylor, d'après un dessin de Grüber, reproduit par Kircher dans *China illustrata*.

lamas se retirent dans leurs couvents respectifs, et la ville reprend son aspect accoutumé[1].

La plupart des gonpa sont de simples agglomérations de maisonnettes avec des rues étroites et tortueuses, convergeant vers un édifice central qui renferme les autels et la bibliothèque. Mais, parmi les trente couvents des environs de Lassa, il en est que des générations de pèlerins ont assez enrichis pour en faire de véritables palais. A 6 kilomètres à l'ouest de la ville, le couvent de Debang serait habité par sept à huit mille prêtres. Plus loin, le couvent de Preboung ou des « Dix mille fruits » reçoit les prêtres mongols qui viennent contempler la gloire du dalaï-lama et entendre de sa bouche, une fois par an, l'explication des livres sacrés. Au nord de Lassa, le monastère de Sera, habité par 5500 religieux, n'est pas moins célèbre. Quant au couvent de Galdan, illustré par le séjour de Tsonkhapa, le réformateur du bouddhisme tibétain, il s'élève à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Lassa, sur un coteau qui domine aussi la vallée du Kitchou ; il est habité par plus de trois mille lamas. Tous ces édifices sont riches en idoles dorées, en métaux et en pierres précieuses. Le monastère de Samayé, que les indigènes disent avoir été bâti par Chakya Mouni lui-même, est le plus fameux de tous les couvents du Tibet : c'est aussi l'un des plus vastes et le plus somptueux[2]. La haute muraille circulaire qui l'entoure a 2 kilomètres et demi de développement ; l'intérieur du temple, dont les parois sont recouvertes d'inscriptions sanscrites en lettres superbes, renferme de nombreuses images d'or pur revêtues de pierres et d'étoffes précieuses, ainsi que le trésor du gouvernement tibétain. Dans l'opinion populaire, le supérieur de ce couvent étend sa puissance jusque par delà le tombeau et peut récompenser et punir les âmes des morts[3].

Le couvent de Samayé se trouve à 2 kilomètres au nord du Tsangbo, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de l'importante ville de Tchetang, bâtie sur la rive méridionale du fleuve : c'est le point de départ des marchands qui se dirigent vers le Bhoutan et l'Assam. L'entrepôt et le marché de la frontière dans cette direction est la ville de Tchona-djong, où les Tibétains apportent du sel, des laines et du borax pour acheter en échange des étoffes grossières, du riz, des fruits, des épices et des matières tinctoriales. L'explorateur Naïn-singh pense que Tchona-djong est le lieu de commerce le plus important du Tibet : les caravanes y passent même

[1] Huc, ouvrage cité.
[2] Naïn-singh ; — Trotter, *Journal of the Geographical Society*, 1877.
[3] Rapports des Pandits, *Mittheilungen von Petermann*, vol. 1868.

en plus grand nombre qu'à Leh, le grand marché du Tibet hindou; il est vrai que dans cette dernière ville les objets vendus ont plus de valeur.

Dans les régions orientales du Tibet, où la population est si clairsemée en d'étroites gorges de montagnes, les villes sont peu nombreuses. La principale, qui est en même temps la capitale administrative de la province de Kham, est la ville de Tchamdo, Tsiamdo ou Tchamouto, dont le nom, qui signifie « Deux chemins », indique la position à la jonction de deux routes ou de deux rivières : elle est située en effet au confluent de deux des cours d'eau qui contribuent à former le Lantzan kiang, c'est-à-dire le Mekong. C'est une ville assez étendue, ayant aussi son grand couvent peuplé de plus d'un millier de moines. Plus au sud, dans une vallée tributaire du Kinche kiang, le « Fleuve au Sable d'or », se trouve une autre ville de quelque importance, Kiangka ou Merkam, au sud de laquelle, sur les bords du Lantzan kiang, sont exploitées de très abondantes sources de sel[1].

N'ayant pas d'agriculture, pour ainsi dire, ne possédant que ses troupeaux et quelques industries sans grande importance, le Tibet ne pourrait avoir, même s'il n'était entouré d'une barrière de douanes commerciales et politiques, de bien fréquentes communications avec l'étranger. La principale industrie du pays est la filature des laines et le tissage des draps. Une grande partie de la matière première, dont nul pays n'est aussi riche que le Tibet, est employée par les habitants eux-mêmes et sert à la fabrication des draps de toute espèce, depuis les plus grossiers jusqu'aux plus souples et aux plus moelleux. Le *tchrou* ou *poulou* rouge, que l'on destine aux prélats, est un tissu fin et solide qui se vend à un prix très élevé sur les marchés de la Tartarie et de la Chine. La plupart des Tibétains, hommes et femmes, sont d'habiles tricoteurs et tissent ainsi toutes les pièces de vêtement qui leur sont nécessaires. Après les industries relatives aux besoins domestiques, les Tibétains s'adonnent principalement à celles qui ont pour objet l'embellissement des temples et des couvents. Leurs modeleurs et leurs artistes sont d'une extrême habileté à façonner des statuettes, des fleurs artificielles et des ornements en beurre,

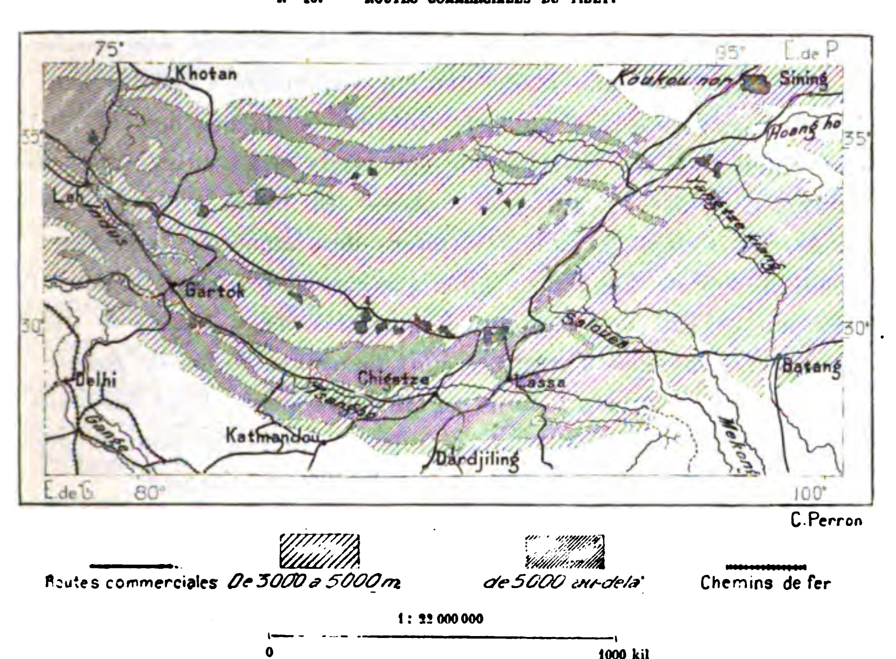
[1] Principales villes du Tibet, avec leur population civile approximative :

Lassa	15 000 hab.	Kirong	4 000 hab.
Chigatzé et Tachi loumpo	14 000 »	Chakia-djong	3 000 »
Tchetang	13 000 »	Tchamdo	2 000 »
Gyanzé	12 000 »	Nilam	1 500 »
Tchona-djong	6 000 »	Tingri	1 500 »

que l'on place devant les idoles, et des ouvriers nombreux sont employés à la fabrication des bâtons d'odeur, destinés à brûler en l'honneur des dieux et des génies [1].

Malgré la simplicité de leurs demeures et la sobriété de leur genre de vie, les Tibétains sont obligés de demander à l'étranger quelques articles manufacturés; mais, ce qui les rend absolument dépendants des régions de la plaine au point de vue du commerce, c'est le thé. Ils ne sauraient se passer de cette denrée, et naguère le monopole en appartenait à la

N° 16. — ROUTES COMMERCIALES DU TIBET.



Chine; ils sont donc obligés de s'adresser à cette voisine puissante et à conclure des traités en conséquence. Le thé, plus que les armes, a été pour les Chinois l'instrument de conquête [2]; « inviter les lamas à prendre le thé » est une expression proverbiale qui rappelle l'achat des souverains du Tibet par les mandarins chinois [3]. Aussi le gouvernement de Peking surveille-t-il avec le plus grand soin les routes commerciales du Tibet pour empêcher l'introduction du thé de l'Assam, qui est d'ailleurs beaucoup moins apprécié que les feuilles de rebut importées de Chine et se vend bien moins cher; néanmoins les hardis aventuriers du royaume indépendant de

[1] Huc, ouvrage cité.
[2] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce.*
[3] Hilarion, *Arbeiten der russischen Gesandtschaft in China*, vol. I.

Pomi ne se sont pas laissé ravir leurs droits de libre commerce avec l'Inde, et chaque année ils importent de l'Assam des quantités croissantes de la denrée défendue[1]. L'importation annuelle du thé de Chine au Tibet est évaluée à 5 millions de kilogrammes, — à 4 millions, d'après l'Anglais Baber, — et représente dans le pays même, au prix de détail, une valeur de 7 à 9 millions de francs[2].

Les échanges du Tibet avec l'Hindoustan n'ont actuellement qu'une importance minime. Les habitants du plateau de Bod-youl ne demandent à l'Inde anglaise qu'un très petit nombre d'objets manufacturés et de denrées, ou du moins ce qu'ils importent leur vient par l'intermédiaire du Nepal et de Kachmir. Mais ils expédient directement aux Anglais de l'Inde des objets pour une valeur dix fois supérieure à celle de leurs importations : leurs précieux lainages trouvent le chemin des cols de l'Himalaya et des ports de l'Hindoustan vers Leeds et les autres cités manufacturières des Iles Britanniques[3]. Aussi les belles roupies anglaises viennent-elles s'entasser dans les trésors des lamaseries tibétaines; ces monnaies du « lama mendiant », ainsi que les appellent les Tibétains, remplacent peu à peu, dans le commerce du pays, les « briques de thé » et les anciennes monnaies d'argent à huit fleurettes, sortes de *fiorini*, que l'on partageait en fragments d'une ou plusieurs fleurs. Pour les petits appoints, on se sert communément d'aiguilles[4], tandis que pour les grandes opérations on emploie, comme en Chine, des lingots d'argent.

Les Tibétains sont des commerçants-nés : tous trafiquent, souvent sans aucune division du travail et de tous les objets qui leur tombent sous la main. Chaque maison est un magasin, chaque lamaserie un entrepôt. Les monastères ont tous leur garpön ou chef de commerce, ayant sous ses ordres toute une hiérarchie d'employés et des troupeaux de bêtes de somme pour le transport des marchandises. Des caravanes parcourent toutes les routes du pays, poussant devant elles leurs yaks et leurs brebis de charge. Le chemin le plus fréquenté est celui qui mène de Lassa en Chine par Tatsienlou et la province de Setchouen. Une autre route de

[1] Chauveau, *Annales de la Propagation de la foi*, 1871.

[2] Desgodins, *Mission du Tibet*. — Yule, *Introductory Essay to the River of Golden Sand*, by Gill.

[3] Commerce du Tibet avec l'Inde anglaise pendant l'année commerciale 1878-1879 :

Importations du Tibet	365 000	francs.
Exportations »	3 750 000	»
Ensemble	4 115 000	francs.

Bulletin Consulaire, Journal officiel, 3 *janv.* 1881.

[4] Gill, *River of the Golden Sand*; — Cameron, *Exploration*, 9 déc. 1880.

Chine se dirige au nord-est de Lassa par la Mongolie; d'autres descendent au sud vers l'Assam et le Bhoutan, au sud-ouest vers le Nepal, à l'est vers Gartok et Leh. La caravane qui suit ce dernier chemin, probablement le plus important pour les denrées à destination de l'Europe, ne faisait naguère sa tournée que tous les trois ans; mais, d'après Markham, un voyage a lieu maintenant chaque année. Fournie de soieries, de châles, de safran et d'autres marchandises, la troupe quitte Leh au mois d'avril; elle n'arrive à Lassa qu'en janvier de l'année suivante, ses diverses étapes, à Gartok, au lac Manasaraour, à Tadoum, à Chigatzé, étant utilisées pour tenir des foires de quelques semaines. La caravane passe la première moitié de l'année à Lassa, où elle se procure du thé de Chine, des laines, des turquoises du Kouenlun, et ne se trouve de retour à Leh qu'après dix-huit mois d'absence. Les districts qu'elle traverse sont tenus de lui fournir gratuitement 300 yaks pour le transport des marchandises ainsi que des vivres pour les voyageurs[1]. Sur toute la frontière du sud, les passages de l'Himalaya ne sont ouverts aux caravanes qu'après avoir été déclarés « franchissables » par le *dzongpon* du lieu tibétain le plus rapproché. Dans les circonstances exceptionnelles, lorsque la guerre ou des révolutions ont éclaté dans le voisinage des montagnes ou lorsque des maladies infectieuses règnent en Hindoustan, c'est même le gouvernement de Lassa qui se réserve d'indiquer aux négociants le moment favorable pour le passage. Presque tout le bénéfice du commerce qui se fait par delà les frontières appartient aux couvents; c'est là que, par l'usure, va s'engouffrer l'épargne du pays, pour s'y transformer en étoffes somptueuses, en métaux précieux, en ornements de toute espèce. La nation tibétaine est très pauvre, mais elle nourrit dans l'abondance et la richesse tout un peuple de moines.

En apparence, le gouvernement du Tibet est purement théocratique. Le Dalaï-lama, appelé aussi Gyalba-rembotché[2], « Joyau de Majesté » ou « Souverain Trésor », tient entre ses mains tous les pouvoirs; il est à la fois le roi et le dieu; maître de la vie et de la fortune de ses sujets, il n'a d'autre limite à sa puissance que son bon plaisir; toutefois il consent à se laisser diriger dans ses décisions ordinaires par les anciennes coutumes. D'ailleurs, sa grandeur même l'empêche d'opprimer directement son peu-

[1] Trotter, *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XLVII, 1877.
[2] *Gniel-ora-sin-po-kié*, d'après Desgodins.

ple ; ne devant s'occuper que des hautes affaires spirituelles de l'État, il est remplacé pour le gouvernement proprement dit par un vice-roi, que l'empereur choisit dans un conseil supérieur composé de trois grands prêtres[1] : cet administrateur suprême est le nomakhan (noumchen ?) ou gyalbo (gyaltchoup?), censé, comme tous les autres Tibétains, n'être que l'humble serviteur du grand-lama. Le nomakhan dirige l'administration, soit par lui-même, soit par l'intermédiaire de quatre ministres, appelés kastaks ou kalons, et de seize mandarins inférieurs ; les autres employés, choisis presque tous dans la classe des lamas, sont nommés par les ministres. Mais à côté du gouvernement siègent un ou deux kiritchaï ou amban, résidents chinois qui surveillent les hauts fonctionnaires et qui leur transmettent, dans les circonstances graves, les désirs de l'empereur. Le principe de Kanghi, suivi par ses successeurs, est que, dans les affaires du Tibet, tout ce qui se rapporte à la politique générale et à la guerre doit être traité par le gouvernement de Peking, mais que le soin des intérêts spéciaux du territoire et de la police locale appartient aux autorités de Lassa, de Tachi loumpo et des diverses provinces plus ou moins indépendantes du Tibet : tous les employés civils sont Tibétains. Suivant les vicissitudes de la politique, les intrigues de cour et les dispositions du peuple, l'influence du suzerain augmente ou diminue ; mais d'ordinaire elle se manifeste d'une manière décisive, et les partis opposés doivent s'adresser aux représentants de l'empereur de Chine comme à un arbitre suprême. Les crises les plus graves dans le gouvernement du Tibet ont lieu aux époques où le Dalaï-lama daigne se dépouiller de son enveloppe humaine pour revêtir l'enveloppe d'un enfant. Les khoutouktou, c'est-à-dire les prélats les plus élevés en dignité, s'unissent en conclave et passent une semaine à jeûner et à prier ; puis le sort désigne le pape futur ; mais c'est l'ambassade chinoise qui commande à ce prétendu hasard ; en 1792, elle a fait présent au conclave de la magnifique urne d'or de laquelle doit sortir le nom du nouveau maître, et depuis l'envoi de ce cadeau, jamais représentant d'une famille hostile à l'empire n'a été désigné par les électeurs[2]. D'ailleurs, le Dalaï-lama ne peut revêtir sa dignité que muni d'un diplôme en règle signé par l'empereur de Chine. Pape, roi et ministres reçoivent tous de Peking un traitement annuel : c'est aussi du gouvernement qu'ils tiennent le sceau dont ils se servent, et les mandarins du Tibet portent le globule au chapeau, signe distinctif des dignités conférées par l'empire[3]. Par

[1] Campbell, *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, 1881.
[2] Hilarion, *Arbeiten der Russischen Gesandschaft zu Peking über China*, vol. I.
[3] Desgodins, *Mission du Thibet*.

une ingénieuse combinaison, tout est disposé de manière à satisfaire la cour de Lassa. Elle est tenue, il est vrai, d'envoyer à Peking chaque troisième ou chaque cinquième année des ambassades solennelles portant des présents qui sont une sorte de tribut, mais ces présents sont fournis par le peuple; en échange, elle reçoit du « Fils du Ciel » de magnifiques cadeaux, et ces cadeaux, elle les garde. Le trésor du grand-lama s'accroît chaque année d'une somme de 250 000 francs, à laquelle il ne doit toucher qu'en cas de guerre[1].

Aucune loi ne fixe la quotité des impôts : la coutume et le bon plaisir des mandarins décident. Tout le territoire appartient au Dalaï-lama; les habitants ne sont que des possesseurs temporaires, dont le séjour est toléré par le propriétaire véritable. De même, les maisons et les meubles, tout enfin est la chose du maître universel ; les sujets lui doivent de la reconnaissance, s'il daigne n'en prendre qu'une partie pour les impôts et les corvées ; requis par ses chefs pour n'importe quelle besogne, nul n'a le droit de s'y soustraire. Une des peines les plus fréquentes prononcées par les mandarins est l'expropriation totale : les condamnés doivent abandonner terres et maisons, et vivre sous la tente en allant mendier au moins plusieurs fois par an dans les districts qui leur sont assignés. Ces *tchong-long*, mendiants par autorité de justice, sont tellement nombreux, qu'ils forment toute une classe de l'État[2]. Dans leur procédure, les petits mandarins appliquent la question et peuvent condamner à l'amende, à la prison, aux verges; les chefs supérieurs, suivant leur rang, ont reçu de la coutume et du maître le droit d'exiler les coupables, de leur couper les pieds ou les mains, de leur crever les yeux, de les mettre à mort; cependant, fidèles observateurs des préceptes de Bouddha, des lamas se gardent bien de faire « tuer » leurs sujets, ils se bornent à les laisser mourir de faim[3]. A Lassa, le droit d'appliquer la « justice » est mis aux enchères dans le monastère de Debang, au commencement de chaque nouvelle année. Celui des lamas qui est assez riche pour acheter la charge est proclamé juge, et lui-même, armé d'une canne d'argent, vient annoncer sa nouvelle dignité aux habitants de Lassa. C'est le signal d'une fuite générale chez tous les artisans aisés, car pendant vingt-trois jours le juge impose les amendes à son gré et s'en attribue le profit.

Depuis que le territoire de Ladak fait partie du royaume de Kachmir et que le gouvernement chinois a détaché du Tibet plusieurs districts.

[1] Campbell, mémoire cité.
[2] Desgodins, ouvrage cité.
[3] Bogle, *Mission to Tibet*.

entre autres ceux de Batang, Litang, Aten tze, pour les annexer au Setchouen et au Yunnan, le Si tsang ou Tibet proprement dit comprend seulement quatre provinces : Nari, Tsang, Oui et Kham, ne représentant guère que la moitié du territoire. Certaines principautés, enclavées dans le pays soumis, sont absolument indépendantes de Lassa et s'administrent elles-mêmes ou bien relèvent directement de l'empereur de Chine : le « royaume » de Pomi, notamment, est habité par des populations qui, toutes dévouées qu'elles soient au Dalaï-lama, n'entendent point être privées de leur liberté de commerce et sauraient parfaitement la défendre[1]. Le pays se trouve ainsi divisé en un grand nombre de districts enchevêtrés, ayant des juridictions différentes et peuplés de populations hostiles, dont le gouvernement de Peking entretient soigneusement les rivalités. Même dans les provinces tibétaines, le gouvernement chinois intervient de diverses manières. Il a cherché surtout à établir fermement son autorité dans la province de Nari : c'est dans cette région, la plus éloignée de la résidence impériale, qu'il importe surtout de faire sentir la main du pouvoir, afin que le vieil esprit d'indépendance ne se réveille pas ou que le royaume voisin, Ladak, ne cherche pas à reprendre ce pays, qui lui appartenait dans la première moitié du dix-septième siècle[2]. Une part de l'impôt foncier appartient à l'empereur de Chine, et les ambassadeurs chinois ont droit aux corvées pour eux et pour toute leur suite dans le Tibet. Enfin, nulle monnaie ne peut être frappée dans le pays sans l'assentiment de la cour de Peking. Officiellement, le Tibet n'est pour le gouvernement chinois qu'une sorte de dépendance de Setchouen, et les ordres que reçoit Lassa lui viennent par l'entremise de cette province.

Toute la population valide du Tibet est censée constituer une sorte de garde nationale pour la défense du pays; mais les seules troupes permanentes sont composées d'étrangers, Mandchoux, Mongols, Turcs, que le gouvernement chinois dit employer de préférence parce qu'ils sont plus faciles à nourrir et consentent à manger de la viande de cheval et d'hémione; la vraie raison est que, en leur qualité d'étrangers, ils n'hésiteraient pas à massacrer les Tibétains sur l'ordre de leurs chefs[3]. Un petit nombre de ces soldats suffisent, la plupart des garnisons se composant seulement de quelques dizaines d'hommes; d'après Campbell, ils sont au nombre de quatre mille, dont une moitié à Lassa et le quart à Chigatzé. Les autres soldats occupent Tingri, Gyantzé et divers

[1] Chauveau, *Annales de la Propagation de la foi*, 1871.

[2] Hermann von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*.

[3] Desgodins, ouvrage cité.

postes de la frontière et les villes situées sur les grandes routes, car le gouvernement chinois a parfaitement compris que, pour dominer le pays, il lui importe avant tout d'en connaître les nouvelles plus tôt que la foule des Tibétains eux-mêmes et de transmettre ses volontés à temps pour parer aux révolutions. Le service de la poste d'État se fait avec une régularité et une célérité remarquables. Les courriers parcourent en trente jours, et quelquefois en vingt-deux jours et moins encore, l'espace de treize cents kilomètres qui sépare Lassa de Gartok, tandis qu'un voyageur ordinaire emploie deux mois pour franchir la même distance. Les courriers chevauchent de jour et de nuit, ne s'arrêtant que pour changer de monture et prendre leurs repas. Pour parer à tout accident, deux cavaliers, menant chacun par la bride deux chevaux de rechange, accompagnent les courriers, et le voyage peut ainsi s'accomplir en un continuel galop, sauf aux passages les plus escarpés des montagnes. Au départ, un mandarin scelle les vêtements du messager, afin qu'il ne lui prenne pas fantaisie de se déshabiller pour se reposer en route; le récipiendaire des dépêches a seul le droit de briser le sceau. Quand les malheureux courriers arrivent au terme de leur voyage, ils ressemblent à des spectres. Des *tarsoun* ou tentes de poste, établies de distance en distance à toutes les étapes, remplacent les villages dans les régions désertes.

CHAPITRE III

LE TURKESTAN CHINOIS

LE BASSIN DU TARIM

La dépression centrale de l'Asie, bassin presque entièrement desséché de l'ancienne méditerranée qui séparait les montagnes Célestes et le Kouenlun, est une des régions du monde que l'on désigne par les noms les plus divers. Les populations des alentours, dominant cette plaine du haut de leurs montagnes, la connaissent toutes par une appellation particulière, turque, galtcha, mongole ou tibétaine. Suivant les vicissitudes des conquêtes et des migrations, très fréquentes dans cette contrée par laquelle les peuples cherchaient une issue, telle ou telle dénomination l'emportait dans le pays même et dans les territoires environnants. Récemment, les habitants employaient d'ordinaire pour leur patrie le nom d'Altî chahr ou des « Six Villes », remplacé maintenant par celui de Djitî chahr, l'Heptapole ou les « Sept Villes », qui d'ailleurs s'applique seulement à la région peuplée, s'arrondissant en un vaste demi-cercle au pied des montagnes. Le nom chinois de Thian chañ Nan lou, « Route méridionale du Thian chañ », choisi par opposition au Thian chañ Pe lou ou « Route septentrionale », qui s'étend au nord, de l'autre côté des monts Célestes, a du moins l'avantage d'être une appellation géographique précise. Le mot de Kachgarie, par lequel le pays était naguère désigné en Europe, n'a plus de raison d'être depuis que l'État indépendant, fondé par Yakoub, le *bedaoulet* de Kachgar, a cessé d'exister : c'est ainsi qu'on avait dû abandonner le nom de royaume de Khotan, lorsque cette ville eut perdu le rang de capitale. Quant à la désignation de « Petite Boukharie », encore en usage au milieu du siècle, elle s'explique par l'ancienne domination religieuse de Bokhara ; mais on ne saurait plus l'employer, puisque Bokhara est située de l'autre côté

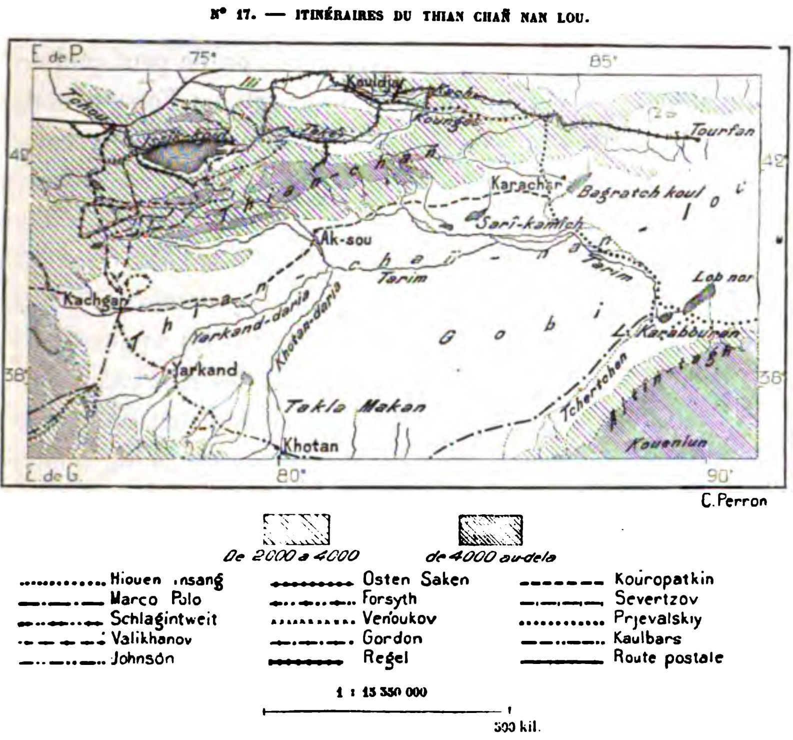
des monts et des plateaux et que d'ailleurs, cité déchue, elle a cédé à Tachkent le rang de métropole des versants occidentaux du Pamir et du Thian chañ. Mais les noms de Turkestan oriental et de Turkestan chinois s'appliquent toujours au bassin du Tarim, puisque la population est turque de langage et que le gouvernement chinois se l'est assujettie de nouveau.

Quoique le Turkestan chinois fût, encore au milieu de ce siècle, une contrée presque entièrement retombée dans l'oubli, cependant il eut de tout temps une grande importance comme lieu de passage, car les chemins de la Chine aux bassins du Yaxartes et de l'Oxus, et même ceux qui mènent vers la Perse et vers l'Inde, ont pour étapes nécessaires les villes situées à la base orientale des plateaux du Pamir. Marchands grecs et chinois se rencontrèrent sur la route de la Soie; missionnaires bouddhistes, négociants arabes, le grand Vénitien Marco Polo, puis les autres voyageurs européens du moyen âge eurent tous à séjourner dans les oasis du Turkestan chinois avant de reprendre leur pénible marche, soit à l'est dans la région des sables, soit à l'ouest sur les plateaux déserts. Mais les anciens récits avaient été si bien oubliés, que la dépression parcourue par les eaux du Tarim et de ses affluents était considérée au commencement du siècle comme faisant partie de cet immense « plateau de la Tartarie » que l'on croyait occuper tout l'intérieur du continent : il fallut que les sinologues révélassent à l'Europe les documents chinois relatifs au pays de Thian chañ Nan lou pour que l'on apprît à connaître d'une manière générale la véritable forme de cette grande cavité qui s'ouvre à l'orient du Pamir.

Un des frères Schlagintweit, Adolphe, fut pendant ce siècle le premier Européen qui pénétra dans le bassin du Tarim par la route de l'Inde. En 1857, il franchit le Karakoroum pour descendre dans la plaine du Turkestan oriental et poussa jusqu'à Kachgar; mais il fut assassiné par l'ordre du souverain, Vali khan, et toutes ses notes et ses collections furent perdues pour la science. Huit années après, Johnson visita le Khotan et les déserts environnants, inaugurant ainsi les expéditions anglaises suscitées par les intérêts commerciaux et la rivalité politique de la Grande Bretagne et de la Russie. En 1868, un planteur de thé, Shaw, se faisait charger par le gouvernement anglais de l'exploration des routes commerciales de la plaine, tandis que Hayward recevait de la Société géographique de Londres la mission de visiter surtout la région des plateaux. De même qu'Adolphe Schlagintweit, Hayward paya de la vie son entreprise; mais Shaw, plus heureux, put recueillir de nombreux renseignements sur le commerce du

pays et les rapporter dans l'Inde pour se préparer à un nouveau voyage, car c'est lui qui fut choisi pour guide d'une nouvelle expédition ou plutôt d'une ambassade officielle auprès de Yakoub, le souverain de la Kachgarie. L'envoyé Forsyth, accompagné du médecin Henderson, ne dépassa pas Yarkand; mais, trois années après, il revenait avec un plus grand nombre d'explorateurs, Gordon, Biddulph, Trotter, Chapman, Bellew, Stoliczka, et, grâce à la division du travail, la région fertile de la plaine était visitée du sud au nord, du Kouenlun au Thian chañ, tandis qu'à l'ouest le

N° 17. — ITINÉRAIRES DU THIAN CHAÑ NAN LOU.



Toit du Monde était escaladé jusque dans les hautes vallées de l'Oxus. De leur côté, les Russes ne restaient point inactifs. Déjà Valikhanov, en 1858, et Osten Sacken, en 1867, avaient traversé la chaîne des monts Célestes pour descendre dans les plaines de la Kachgarie. En 1876, Kouropatkin prit une autre route : par le Terek-davan il pénétra dans le Turkestan oriental et longea jusqu'au lac de Karachar la chaîne du Thian chañ, à la base de ses contreforts méridionaux. Grâce à lui et à Regel, qui a récemment continué vers l'est l'itinéraire de Kouropatkin, la « voie impériale » qu'ont toujours suivie les Chinois dans leurs expéditions de guerre et de commerce vers le Thian chañ Nan lou est désormais

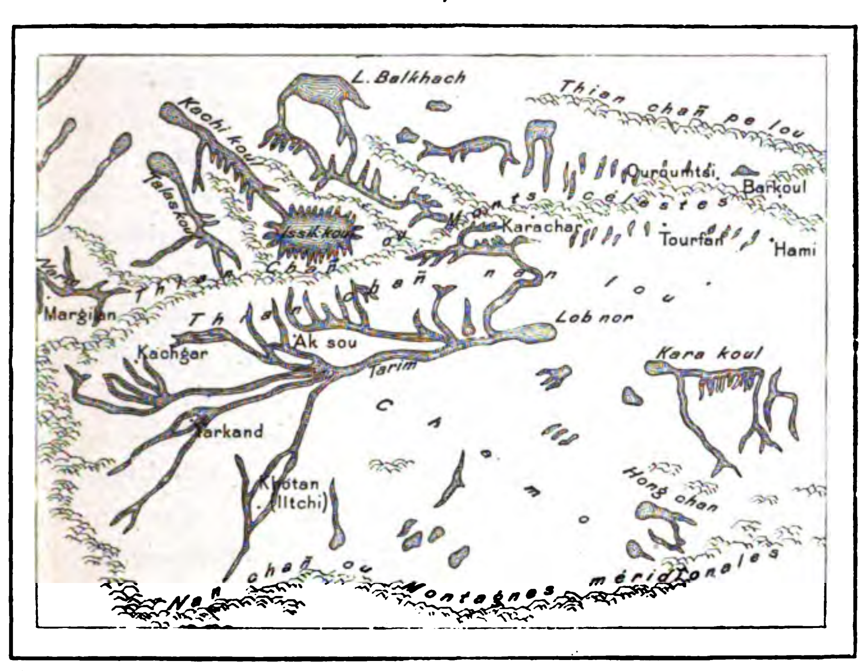
connue. Les itinéraires de Mouchketov et d'autres encore ont rattaché cette route à celles du territoire de Kouldja, sur le versant opposé des monts; enfin Prjevalskiy, se lançant en plein désert, a reconnu toute la partie orientale du bassin du Tarim entre le Thian chañ et l'Altîn-tagh. Mais les régions qui s'étendent à la base du Kouenlun et que parcoururent Marco Polo et Benedict de Goës restent fermées aux voyageurs modernes : peut-être seront-elles défendues longtemps encore par les sables et la faim.

Dans les limites que lui ont reconnues les divers explorateurs anglais et russes, la superficie du Turkestan chinois est évaluée à près de 1 200 000 kilomètres carrés, espace énorme où l'on ne peut compter guère plus d'un million d'habitants, d'après Kouropatkin; Forsyth évalue l'ensemble de la population seulement à 580 000 individus. Cette région, deux fois plus vaste que la France, n'aurait donc pas, dans son hémicycle de 2500 kilomètres, plus de résidents qu'une seule des cités d'Europe de deuxième ordre, telles que Naples, Liverpool ou Glascow. C'est que, dans l'Asie centrale, l'eau est rare et que le désert commence là où tarissent les fontaines. Autour de l'immense arène, on voit les sommets des monts s'élever jusque dans la zone des neiges, mais les ruisseaux qui en découlent n'atteignent pas tous l'issue des vallées. Pourtant les ruisseaux de l'amphithéâtre des montagnes s'unissent en assez grand nombre pour constituer un véritable bassin fluvial. Par la convergence de ses vallées et toute sa ramure d'affluents, le Tarim semble s'essayer à devenir un autre Indus : des deux côtés des plateaux dont le Karakoroum est l'arête supérieure, une sorte de symétrie s'est faite entre les deux versants; mais quelle différence les conditions du climat ne produisent-elles pas dans les deux contrées!

Il est probable qu'à l'orient de Khotan, aucun des torrents qui descendent des pentes si peu neigeuses du Kouenlun et de l'Altîn-tagh n'atteint le réservoir central du bassin, à l'exception du Tchertchen-daria, le plus abondant de ces cours d'eau, qui s'unit au Tarim avant d'entrer dans le Lob nor. Les rivières qui arrosent les oasis de Khotan et qui forment le Khotan-daria, l'une des branches maîtresses du Tarim, sont celles qui eurent jadis une si grande célébrité dans toute l'Asie comme les rivières du Jade. Les annalistes chinois qui parlent du pays de Khotan répètent tous que le fleuve de la contrée se forme de trois cours d'eau, dont chacun roule des galets de jade d'une couleur spéciale; à l'est coule la « rivière du Jade vert »; entre les deux passe la « rivière de Jade blanc »; la plus occidentale est celle du « Jade noir ». Au moins deux de ces rivières

ont conservé leurs anciens noms sous la forme turque d'Ouroung kach (Jade blanc) et de Kara kach (Jade noir). Cette dernière est de beaucoup la plus abondante[1]. Elle naît dans le pays de Kachmir, bien au sud de la chaîne du Kouenlun, sur de hauts plateaux que dominent des pics et des croupes d'une faible élévation relative, appartenant à l'arête du Karakoroum. De cette région des sources, dont l'altitude dépasse 5000 mètres, le Kara kach descend par une succession de cluses en coupant à angles brusques les chaînons qui s'opposent à son passage, puis il longe sur un

N° 18. — LE THIAN CHAN NAN LOU, D'APRÈS UNE CARTE CHINOISE.



D'après Imbault-Huart.

espace de plus de 100 kilomètres le revers septentrional du Kouenlun jusqu'à la brèche de Chah-i-doulah, par laquelle il s'échappe au nord-est dans la plaine de Khotan.

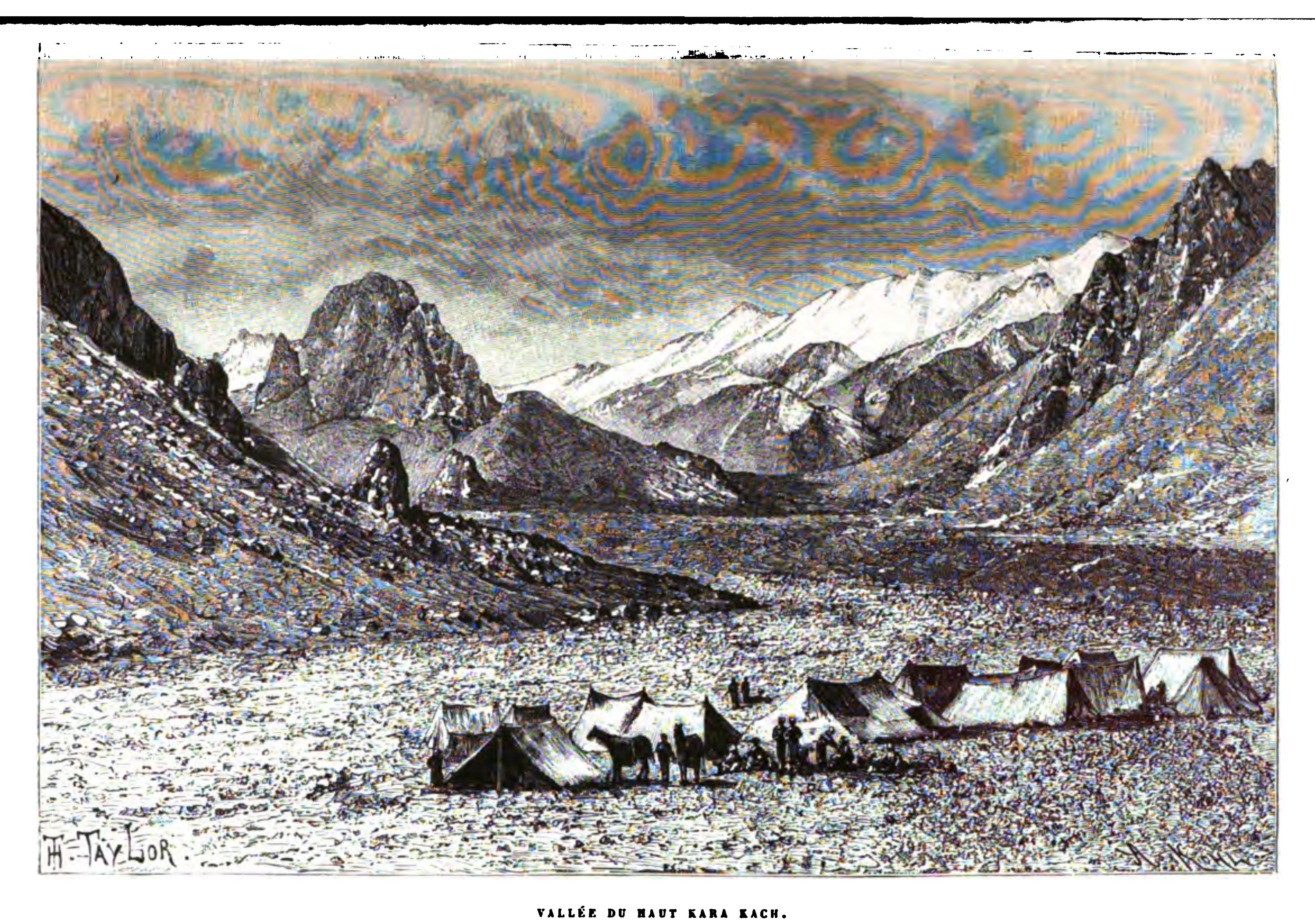
A l'est de la haute vallée du Kara kach, la plaine que parcourent les voyageurs se rendant du bassin de l'Indus à celui du Tarim, est en grande partie recouverte de sel et d'autres efflorescences. Le lac qui l'emplissait s'est vidé ou desséché peu à peu et les rivières qui coulèrent ensuite sur le fond lacustre ont été remplacées par des sables mobiles. De profondes crevasses s'ouvrent çà et là, remplies de sulfate de magnésie aussi fin et

[1] Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan.*

aussi blanc que les aiguilles de neige que soulève le vent. Des mares de boue saline, cachées par des dalles de glace, occupent les cavités les plus profondes, et, jusqu'à la hauteur de 5400 mètres, on voit des sources thermales s'entourant d'un cercle de concrétions calcaires, puis d'un second cercle d'eau congelée. Sur des espaces de plusieurs kilomètres carrés, le sol est percé de petits entonnoirs d'un mètre de profondeur et d'un diamètre double, presque tous d'une parfaite régularité. De quelques-uns de ces entonnoirs, on voit, après les pluies, s'élancer des masses boueuses, et parfois l'eau en jaillit à gros bouillons. Henderson ne pense pas que ces ouvertures soient de véritables volcans de boue; ce seraient des effondrements du sous-sol argileux, laissant remonter à la surface, après les averses ou lors de la fonte des neiges, les eaux d'une nappe profonde. Plus bas, les bords de la rivière de Kara kach sont percés en plusieurs endroits d'autres entonnoirs du même genre; mais ceux-ci sont bordés d'une croûte saline dans la partie supérieure. Ces ouvertures sont en communication avec les eaux du Kara kach, qui baissent la nuit à cause de la gelée, et grossissent le jour par suite de la fonte des neiges et des glaces. C'est ainsi que les entonnoirs sont alternativement emplis et vidés pendant les vingt-quatre heures et que l'eau saline du Kara kach s'évapore en laissant une couche blanchâtre comme trace de son passage[1].

A l'ouest du bas Kara kach se succèdent plusieurs ruisseaux, qui se perdent dans les sables ou dans les marais de Yachil koul, séparés des eaux du Kara kach par un cordon de dunes. Ces ruisseaux sont trop faibles pour déblayer ces obstacles et se frayer un chemin : c'est qu'ils prennent leur source, non dans le Karakoroum neigeux, mais sur le versant septentrional de montagnes qui, tout en continuant la chaîne du Kouenlun, se sont abaissées au point de n'être plus en apparence que des contreforts extérieurs du plateau; elles sont presque entièrement revêtues d'argile jusqu'à la hauteur de 3300 mètres; seulement les crêtes suprêmes se dressent au-dessus de toutes ces masses terreuses, probablement d'origine glaciaire. Lorsqu'un convoi de yaks chemine sur les sentiers de ces montagnes, il soulève d'épais tourbillons de poussière à travers lesquels les voyageurs ne se reconnaissent plus; en bas, des sables ridés par le vent recouvrent les collines avancées. Le chemin principal de l'Inde au Turkestan chinois traverse ce chaînon de montagnes argileuses par le col de Sandjou (5060 mètres), pour éviter le grand coude que le Kara kach décrit dans la direction du nord-est, à la sortie des montagnes. Il est probable que cette

[1] Henderson, Hume, Forsyth, *From Lahore to Yarkand*.



VALLÉE DU HAUT KARA KACH.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Henderson (Expédition anglaise de 1870)

cluse est d'un accès difficile, puisque les indigènes ont cru devoir en attribuer la formation au bras du héros Roustan [1].

A l'angle sud-occidental du Turkestan chinois naît un autre cours d'eau, le plus long et probablement le plus abondant de tout le bassin du Tarim : c'est le Yarkand-daria, que l'on appelle aussi fréquemment, surtout dans la partie supérieure du bassin, le Zarafchan ou l' « Aurifère » : comme le fleuve de Samarkand, il roule en effet des paillettes d'or avec ses sables, et ses alluvions, or bien autrement précieux, fécondent les campagnes de Yarkand : plus d'un quart de la population du Turkestan oriental vit des fruits et des grains que fait naître cette eau créatrice. Le Yarkand-daria, de même que le Kara kach, prend son origine en dehors des limites de l'Empire Chinois : une de ses sources jaillit même sur le versant de ce col de Karakoroum (5550 mètres) qui a donné son nom à toute la chaîne : en cet endroit, comme à la source du Kara kach, une arête de quelques mètres de largeur sépare les deux bassins du Tarim et de l'Indus, entre lesquels s'intercale, à l'orient, l'énorme plateau du Tibet. Suivant d'abord la direction normale de tout le système orographique de cette région de l'Asie, le Yarkand-daria coule au nord-ouest, parallèlement au Karakoroum et aux chaînes plus basses qui l'accompagnent au nord, et se grossit de nombreux affluents que lui envoient les glaciers du versant méridional de sa vallée. Le Dapsang, le mont superbe qui, parmi les sommets de la Terre, ne le cède en hauteur qu'au seul Gaourisankar, est une des cimes dont les neiges et les glaces alimentent le fleuve de Yarkand. A l'endroit où le torrent trouve, comme le Kara kach, une brèche des avant-monts qui lui permet de s'échapper vers la plaine, c'est un cours d'eau considérable ; mais, dès qu'il est sorti des montagnes, son flot, détourné dans les canaux d'irrigation et réduit par l'évaporation, diminue rapidement. Cependant, lors des grandes crues, le bras principal qui passe près de Yarkand a de 60 à 140 mètres de large, et nulle part on ne peut le traverser à gué. Il est à remarquer que la courbe décrite par le Yarkand-daria dans l'ensemble de son cours ressemble à celle du Kara kach. L'une et l'autre rivière suivent d'abord un des plissements ouverts au nord-ouest entre les chaînes parallèles du fleuve de l'Asie ; puis, se reployant au nord et au nord-est, coulent vers la région basse de l'ancienne méditerranée du Gobi.

Les affluents du Tarim qui descendent du Pamir n'ont pas, dans la région des neiges, une assez grande longueur de cours pour devenir d'importantes rivières. Les montagnes d'où ils s'épanchent se dressent immé-

[1] Johnson, *Bulletin of the Geographical Society of London*, 1867.

diatement à l'ouest de la plaine, comme la vraie limite du monde : un ancien document chinois donne à ces crêtes qui bordent le Pamir une hauteur de mille *li*, soit de 500 kilomètres[1], expression qui n'a d'autre sens que de ranger les Tsoung ling parmi les sommets inaccessibles qui s'élèvent « jusqu'aux cieux ». Ces « Monts des Oignons », ainsi que les nomment la plupart des commentateurs, ou les « Montagnes Bleues », — d'après la traduction de Rémusat, — sont bien les promontoires avancés de l'un des plus hauts massifs de l'Asie, que domine le pic de Tagharma. Le versant que le Pamir présente du côté de l'orient est beaucoup plus abrupt que ne l'est la pente opposée par laquelle s'écoulent les diverses rivières qui forment le haut Oxus ; à peine formés par les névés des cimes, les torrents entrent déjà dans la plaine, où les avides cultivateurs les attendent pour les diviser aussitôt en un réseau d'irrigation. Un seul torrent du Pamir va rejoindre le Yarkand-daria : c'est le Kachgar-daria, qui naît dans la « Vallée Rouge », ouverte entre l'Alaï et le Trans-Alaï, au pied du Kizîl art ou du « Col Rouge »; sa maîtresse branche est l'un des deux Kizîl sou (Eaux Rouges) qui coulent en sens inverse, l'une vers la mer d'Aral, l'autre vers le Lob nor[2]. Souvent les montagnes du Pamir oriental sont toutes désignées par le nom de Kizîl art : Shaw les entendit souvent appeler Kizîl tagh ou « Monts Rouges ».

Le Khotan-daria et le Yarkand-daria, grossi du fleuve de Kachgar, s'unit à l'Ak sou-daria, qui vient lui-même de recevoir le Taouchkan-daria, autre rivière descendue des Monts Célestes, et de la jonction de ces cours d'eau se forme le Tarim (Tarim gol) , l'Œchardes des géographes grecs, la rivière que doit suivre nécessairement la route de la Chine ; cependant les indigènes n'emploient que rarement ce nom de Tarim : pour eux, le fleuve, dit Prjevalskiy, est toujours le Yarkand-daria. Longeant à distance la base méridionale des contreforts du Thian chañ et se divisant çà et là en de nombreux rameaux, le Tarim, comparable au Danube pour la longueur du développement, ne s'accroît pas, comme le grand fleuve d'Europe, en s'approchant de son embouchure : il s'affaiblit peu à peu, quoiqu'il reçoive de distance en distance d'autres *daria* que lui envoient les montagnes du nord. A l'est du Kok sou et d'une autre rivière, qui vont se perdre, la première dans le Baba koul ou « Lac des femmes », la deuxième dans le Sarî kamîch ou la « Roselière Jaune », le Khaïdou gol[3], descendu des cir-

[1] Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan.*

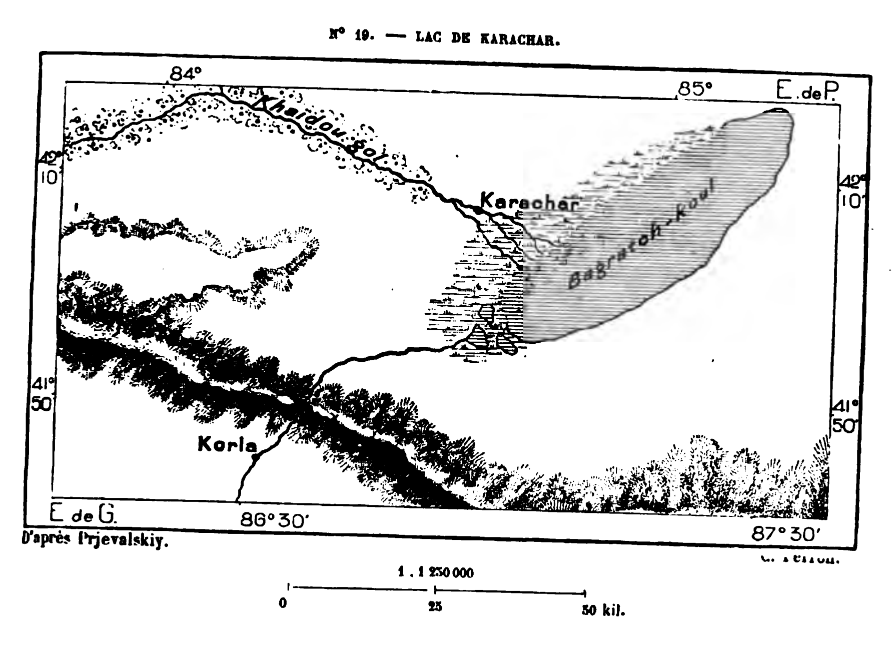
[2] Fedtchenko, *Voyage au Turkestan* (en russe).

[3] Sur la plupart des cartes, les mots *gol* et *göl* sont employés indifféremment comme synonymes. C'est à tort. *Gol* est un terme mongol qui signifie rivière, tandis que *göl*, mot turc, est pris dans le sens de *lac* : c'est le synonyme du mot *koul.*

(Grigoryev, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter.*)

ques herbeux des Youldouz ou des « Étoiles », roule assez d'eau pour arriver jusqu'au Tarim ; mais, après avoir traversé plusieurs cluses de montagnes, il s'arrête en route dans le bassin lacustre vaste, profond[1], poissonneux, connu sous les divers noms de Bogla nor, Bostan nor, Bagarach koul, Bagratch koul, Karachar koul ou simplement Denghiz, la « Mer ». Au sortir de ce lac, l'émissaire, qui prend le nom de Khaïdîn koua, ou Kontche-daria, traverse la chaîne du lac Kuruk-tagh par une cluse très étroite, que défendaient autrefois d'importantes fortifications et que gardent encore des forts d'argile. Cette cluse, de 10 kilomètres de longueur, est l'une des

N° 19. — LAC DE KARACHAR.



nombreuses « Portes de fer » de l'Asie centrale et c'est dans le voisinage de cette forte position militaire que se trouvait jadis la ville de Hsiyne, résidence du gouverneur des deux Turkestan[2].

Après avoir reçu le Kontche-daria, le courant du Tarim se ralentit à mesure qu'il approche de la partie la plus profonde de la dépression du Thian chañ Nan lou. Près du village d'Abdallì, à une faible distance de son entrée dans le Lob nor, sa vitesse moyenne n'est guère que de 80 centimètres à la seconde; dans le même espace de temps, son débit peut être évalué, en cet endroit, à 75 ou 80 mètres cubes[3]. Au village d'Abdallì, le Tarim vient de sortir des roselières d'un lac de Kara bouran ou de « l'Oura-

[1] Prjevalskiy, *Du Kouldja au Lob nor* (en russe).
[2] *Geographical Magazine*, septembre 1878.
[3] Prjevalskiy, ouvrage cité.

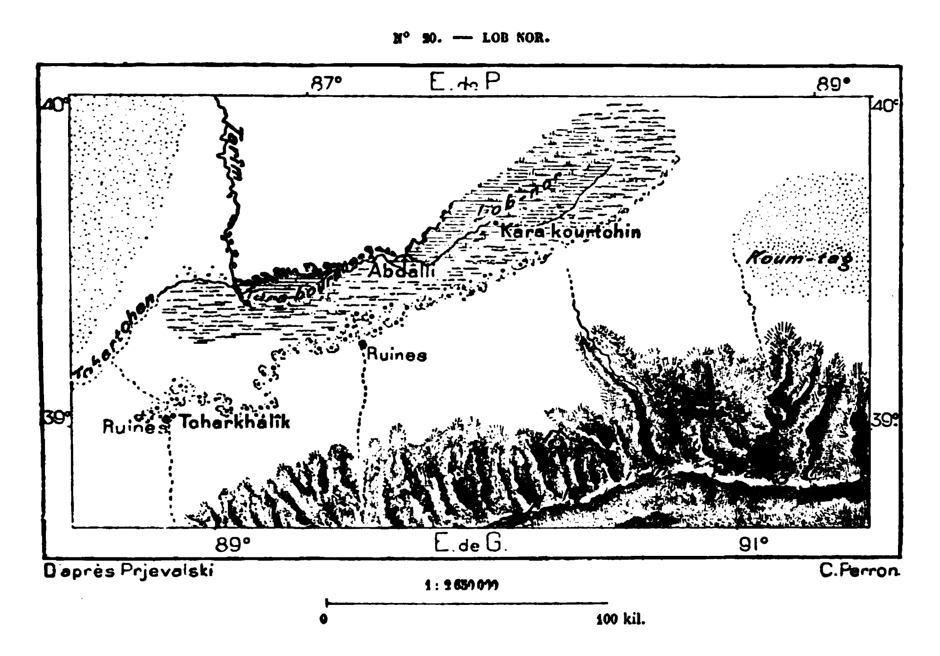
gan Noir » appartenant au système du Lob nor; mais, à peine a-t-il rep son cours indépendant qu'il se partage de nouveau en plusieurs can naturels et artificiels, puis il va se perdre au milieu d'une forêt de seaux, encore plus élevés que ceux du Kara bouran: les pêcheurs qui pén trent dans ces fourrés voient les tiges des joncs se balancer à plus de mètres au-dessus de l'eau. Ce deuxième lac, où le chenal navigable Tarim se perd peu à peu, est le Tchök koul (Grand Lac) ou le Kara kou tchin des indigènes; avec le Kara bouran, il forme le réservoir d'évaporati dont l'ensemble est désigné sous le nom de Lob nor. Le bassin orient s'étend sur un espace dépassant probablement 2000 kilomètres carrés il a quatre fois la superficie du Léman, pris comme terme de comp raison; mais quelle différence pour le volume d'eau! Le lac Lob n'es guère qu'un marais dans la plus grande partie de son étendue, et seule ment au sud, le long de la plus haute rive, sa profondeur moyenne attein 2 mètres : les endroits les plus creux sont recouverts par une épaisseu d'eau de 4 mètres au plus. Même au milieu du lac, une bande de terre émergée permet à quelques villages de pêcheurs de se cacher au milieu des joncs. Grâce à cet abri, les maisonnettes de Kara kourtchin n'ont rien à craindre des tempêtes violentes de l'est et du nord-est qui passent sur les plaines, surtout au printemps. L'eau plus libre du Kara bouran est au contraire bouleversée par ces tourmentes et recouvre ses rives basses jusqu'à une vingtaine de kilomètres du rivage ordinaire : de là ce nom significatif d'Ouragan Noir.

Évidemment le Lob nor n'est qu'un faible reste de l'ancienne méditerranée que mentionnent les légendes et les documents historiques, et dont on reconnaît les traces d'une manière si évidente dans toute la dépression du Tarim, et plus à l'est, jusqu'à la base des plateaux de la Mongolie. Depuis les recherches de Richthofen, ce qui fut le Si haï ou « Mer Occidentale » et ce qui est de nos jours le Han haï ou la « Mer Desséchée » des Chinois, peut être assez exactement reconnu dans ses véritables contours. On sait maintenant qu'avant l'époque historique l'ancienne mer, orientée parallèlement aux systèmes du Kouenlun et du Thian chañ, c'est-à-dire dans le sens de l'ouest-sud-ouest à l'est-nord-est, s'étendait sur un espace de plus de 2 millions de kilomètres carrés, et que, dans sa partie la plus creuse, c'est-à-dire là où se trouve le Lob actuel, dont l'altitude est de 671 mètres, il avait au moins 900 mètres de profondeur. Encore aux premiers temps où commence vaguement l'histoire pour les populations de l'Asie centrale, de véritables mers intérieures s'étaient maintenues dans la cavité : le Thian chañ Nan lou et le Thian chañ Pe lou, des deux côtés de la



pointe orientale des Monts Célestes, avaient l'un et l'autre leur vaste bassin lacustre dont les petits lacs épars de nos jours dans les plaines ne sont plus que les restes [1]. La tradition unanime des habitants du Turkestan chinois et de la Chine occidentale parle de l'appauvrissement graduel des lacs du bassin, et c'est probablement pour expliquer cette disparition des eaux que l'on a imaginé l'existence d'un canal souterrain qui emporterait le trop-plein du Lob nor pour le faire rejaillir du sol par les sources du Hoang ho, à 3000 mètres plus haut [2]. C'est un des faits les plus remarquables

N° 20. — LOB NOR.



que la concentration graduelle de l'eau dans le réservoir rétréci du Lob nor n'en ait pas fait un lac complètement salé, comme la plupart de ceux qui se trouvent dans toute l'étendue de l'ancien bassin maritime. Actuellement l'eau du Lob est fraîche et douce [3], sans doute parce qu'elle s'est déplacée dans la plaine basse, en se portant des terrains déjà recouverts de sel aux fonds encore purs : on y voit encore des troncs de tamaris ayant crû sur le sol ferme. D'après le dire des indigènes, le Tarim diminua peu à peu de volume vers le milieu du siècle, et le niveau du lac s'abaissa en proportion; puis, vers 1870, un nouvel accroissement des eaux permit au lac d'inonder une partie de ses rivages en dehors des fonds salins; néanmoins,

[1] F. von Richthofen, *China*.

[2] De Guignes, *Histoire des Huns*; — Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*; — Imbault Huart, *Recueil de documents sur l'Asie centrale*; — F. von Richthofen, *China*.

[3] Prjevalskiy, ouvrage cité.

presque tout le littoral témoigne par ses efflorescences et par son aridité de l'existence du sel dans les terrains ; seulement au sud, une lisière de tamaris borde une ancienne plage. Le Lob nor, de même que le Tarim, est riche en poissons de deux espèces, que les riverains capturent au moyen de canaux et d'étangs artificiels : le poisson y pénètre pendant les crues et se trouve pris lors de la baisse des eaux. Il est d'autant plus facile de préparer ces bassins de pêche que le Tarim élève rapidement son lit au-dessus des plaines environnantes. Comme tous les fleuves, il apporte des alluvions qui exhaussent les rives pendant les crues ; mais ce fait est de peu d'importance en comparaison d'une autre cause d'élévation des berges : la poussière, le sable des dunes qu'apporte le vent du désert sont arrêtés par les fourrés de roseaux et s'y accumulent en masses assez considérables pour former de nouvelles dunes. Les rives, le fond du lit, les roselières, tout s'élève peu à peu au-dessus des dépressions latérales, dépouillées de leur sable [1], et c'est ainsi que s'expliquent les déplacements du Tarim et du Lob nor lui-même, simple prolongement du fleuve. Les anciennes cartes chinoises [2] placent le Lob de beaucoup au nord de sa position actuelle : il n'est point impossible qu'il se rejette de bassin en bassin.

Par une sorte de symétrie, le Lob nor et les lacs de la partie septentrionale du Thian chañ Nan lou ont une forme et une situation correspondantes. Orientés dans le même sens, du sud-ouest au nord-est, le Baba koul, le Sarî kamîch, le lac de Karachar, puis un autre lac récemment découvert par Regel, longent aussi la base d'une chaîne de montagnes, à l'entrée de l'espèce de goulet par lequel on pénètre de la Mongolie dans le Turkestan chinois. Le Tarim rejoint l'une à l'autre les deux régions lacustres. Ainsi s'établit du Thian chañ à l'Altìn-tagh une ligne d'eau qui s'écoule transversalement au désert : déjà le moine Rubruk signale ce fait géographique dans son récit de voyage.

La proportion des espaces déserts et sans culture ne peut encore être établie d'une manière approximative dans le Turkestan chinois, mais elle est certainement de beaucoup supérieure à celle des campagnes soumises au labour et parsemées d'habitations. Presque partout les espaces verdoyants ne forment qu'une bande étroite, de quelques centaines, au plus de quelques milliers de mètres, le long des cours d'eau ; puis au delà commence la solitude, encore inexplorée dans presque toute son étendue. C'est déjà le Gobi, bien qu'il ne soit pas connu sous ce nom dans le Tur-

[1] Prjevalskiy, ouvrage cité.
[2] D'Anville, Klaproth, Richthofen.

kestan occidental, et que la vallée basse du Tarim le sépare en effet des déserts de la Mongolie. Au nord de Khotan et à l'orient du Khotan-daria, on donne à la région des sables l'appellation turque de Takla makan. Les dunes, qui s'avancent comme les flots de la mer, sont exposées en cet endroit à toute la furie des vents du nord, qui les redresse jusqu'à 60 et 100 mètres, même à 130 mètres[1] : ainsi nul des monticules mouvants du littoral d'Europe n'atteindrait à la hauteur de ceux que l'on rencontre dans les solitudes du Takla makan. A l'ouest du Khotan-daria, les dunes n'ont pas cet aspect de collines élevées : ce sont de simples buttes mobiles, de 3 à 6 mètres, cheminant dans la direction du nord-ouest au sud-est. Quelques-unes pourtant ont 30 mètres et même davantage et se développent en forme de croissants réguliers : de chaque côté, les cornes, plus mobiles, dépassent le corps de la dune[2]. Le voisinage du désert s'annonce dans les oasis et jusqu'au pied des monts avancés du Kouenlun et du Pamir par les fines particules de poussière qui volent dans l'espace en cachant le bleu du ciel. On ne voit distinctement le soleil que plusieurs heures après son lever, et parfois, quand souffle le vent d'est, l'astre reste voilé pendant toute la journée; dans l'intérieur des maisons, il faut alors avoir recours à la lumière artificielle en plein midi. Durant son voyage d'un mois et demi dans le pays de Yarkand, Henderson ne put apercevoir une seule fois les grandes montagnes à travers la brume de fine poussière flottant dans l'espace; souvent même il lui fut impossible de voir les coteaux voisins et de se faire une idée approximative du relief général de la contrée. Aussi funeste que soit le sable quand il est apporté en masse par les vents de tempête sur les champs cultivés, aussi fertilisante est la poussière quand elle tombe à l'état de poudre impalpable. C'est l'amendement qui convient aux campagnes fécondes du Khotan et du Turkestan oriental; il remplace les engrais. Les indigènes se croient, probablement avec raison, redevables de leurs abondantes récoltes à ce sable du désert[3].

Toutes les solitudes du Turkestan chinois ne sont pas recouvertes de dunes : celles-ci occupent surtout la région du sud et du sud-ouest, où les ont poussées les vents du nord[4]. Parmi les déserts, il en est qui sont de véritables steppes, pareilles à celles du bassin de l'Aral, terres jaunes et rougeâtres, se succédant en longues ondulations comme les vagues

[1] Johnson, *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XXXIX, 1869.
[2] Bellew; — Forsyth, *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XLVII, 1877.
[3] Forsyth; — Johnson; — Richthofen.
[4] Kouropatkin, *Kachgarie* (en russe).

de la mer sous un vent régulier. Des roches blanches, usées par les sables, se montrent au loin comme des édifices ruinés, et des couches de sel occupent le fond des anciens lacs. A la base du Kouenlun, de vastes étendues désertes n'ont pour sol que des cailloux. Il y a douze ou treize siècles, à l'époque où des chemins de commerce, délaissés de nos jours, traversaient ces contrées, les habitants des villages les plus rapprochés enseignaient aux marchands des caravanes l'art de faire des chaussures de bois pour les chevaux et d'envelopper les pieds des chameaux dans une peau de bœuf, afin que ces animaux pussent marcher sur les pierres glissantes[1]. C'est avec terreur que les anciennes annales chinoises parlent de ces champs de cailloux et de ces « fleuves de sable ». Dans le désert qui s'étend à l'orient du Lob nor, volent les mauvais génies, et les dragons y ont leurs repaires. Des ossements sont les seuls indices de la route à suivre. Les sables ont une voix pour se moquer du voyageur ou pour le remplir d'épouvante : tantôt ils « chantent », tantôt ils mugissent comme le tonnerre, ou poussent des sifflements aigus, mais on se retourne en vain pour savoir d'où proviennent ces bruits[2]. Sans doute, il est possible que ces récits aient leur origine dans l'imagination des voyageurs, torturés par la fièvre; mais il se pourrait aussi que les dunes du Turkestan chinois fassent entendre cette « musique » des sables dont parlent les explorateurs du Sinaï, des montagnes de l'Afghanistan, de l'Arabie, du Pérou et maints naturalistes du littoral marin[3]; récemment, le voyageur Lenz, se rendant à Tombouctou, a entendu également cette voix des sables échauffés.

Il est certain qu'au temps de la puissance du royaume de Khotan, les sables n'avaient pas conquis le vaste domaine qu'ils recouvrent aujourd'hui. Cependant, même à cette époque, le désert serrait de près les espaces cultivés. Les annales racontent qu'une grande rivière, coulant vers le nord-ouest, à l'occident de la ville de Khotan, se dessécha complètement et qu'un personnage de l'État, le Curtius de la race, dut s'offrir en sacrifice au dragon du fleuve pour que le peuple vît couler de nouveau ce flot qui arrosait ses champs et faisait naître ses moissons. Mais, au nord-est de Khotan, les habitants d'une ville appelée Ho-lao-lo-kia ne trouvèrent pas la même grâce auprès des dieux : ayant repoussé un envoyé céleste, ils furent condamnés à périr sous une pluie de sable. La ville entière fut ensevelie, et Ho-lao-lo-kia n'est plus maintenant qu'un amas de poussière tourbillonnante. Toutes les tentatives de fouilles faites sous la dune

[1] Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan.*
[2] H. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[3] Abel Rémusat, ouvrage cité; — Hiouen Thsang; — Marco Polo ; — Carl Ritter, *Asien.*

pour en enlever les objets précieux furent inutiles : chaque fois, un vent furieux, soulevant des fumées, dérobait le chemin pour égarer les travailleurs. Ailleurs, d'après une tradition que rapporte Johnson, trois cent soixante cités furent enfouies en un seul jour par les sables du Takla makan. Des bergers connaissent, dit-on, les emplacements de ces villes englouties; mais ils se gardent bien de les indiquer, afin de se réserver les monnaies d'or et les objets précieux recueillis sous les décombres. Johnson ne put visiter qu'une seule ville ruinée, située dans le voisinage immédiat de Khotan, et où l'on trouve de temps en temps du thé en brique, objet d'un commerce de quelque valeur; on y ramasse aussi fréquemment des monnaies grecques et byzantines et des ornements d'or semblables à ceux que portent encore de nos jours les femmes de l'Hindoustan[1]. Des ruines d'une autre ville, située près de Kiria, on a retiré des images de Bouddha et une statuette d'argile représentant le singe Hanouman. Le Turkestan chinois est une des contrées du monde où les ruines durent le plus longtemps. Grâce au manque presque absolu de pluie, à la sécheresse de l'air, à la rareté des neiges qui tombent au plus une ou deux fois par hiver, des murailles bâties en briques séchées au soleil se voient encore telles qu'elles étaient, il y a huit cents ans, au lendemain du jour où elles furent démantelées[2]. Les sables aussi conservent parfaitement les édifices qu'ils recouvrent, et quand une dune révèle en se déplaçant quelque ancienne construction, celle-ci se retrouve telle qu'elle fut ensevelie; les habitants pourraient y rentrer sans peine.

On comprend que, sous le climat sec du Turkestan chinois, la végétation soit représentée par un très petit nombre d'espèces. Nulle part la plaine n'offre de prés ou de steppes fleuries : des roseaux, de hautes herbes au bord des rivières; quelques arbustes comme le *djida* (*elæagnus*), sorte d'olivier sauvage, des tamaris, enfin des peupliers, dont les plus hauts ont de 8 à 11 mètres de tige, voilà surtout ce qui constitue la flore spontanée dans le bassin du Tarim. Le peuplier est l'arbre par excellence dans le voisinage des cours d'eau : on se croirait transporté sur les plateaux du « Grand Bassin » d'Utah, dans l'Amérique du Nord, où se voient aussi, dans les bas-fonds humides, quelques bouquets de peupliers ou *cottonwood*[3]. Le peuplier de la Kachgarie (*populus diversifolia*), connu dans le pays sous le nom de *togrouk* ou de *tougrak*, est un arbre bizarre, déjeté, rabougri, presque toujours creux et présentant, ainsi que l'indique son

[1] Johnson, *Journal of the Geographical Society*, 1869; — Forsyth, même recueil, 1877.
[2] Forsyth, Bellew, *Kashmir and Kashgar*; — *Journal of the Geographical Society*, 1877.
[3] F. von Richthofen, *China*.

appellation latine, la plus grande diversité dans la forme et les dimensions de ses feuilles. Au-dessous de ces arbres clairsemés, le sol est nu, gris de poussière ou blanc de sel; la sève elle-même est saline, et parfois les fissures du bois s'entourent de cristaux[1]. Quand l'arbre tombe, il ne pourrit point; il gît sur le sol jusqu'au moment où les sables le recouvrent, et ses feuilles brisées se mêlent à la poussière saline. Dans le désert, les tamaris et les autres rares arbustes croissent pour la plupart sur de petites buttes qui se sont graduellement formées, grâce au réseau des racines entremêlées qui retiennent le sable, tandis que le vent l'emporte des espaces environnants; sur les débris de l'arbre mort en naissent de nouveaux, et peu à peu la butte n'est plus qu'un amas de racines, que coupent les indigènes pour en faire du bois de chauffage[2].

Grâce à l'irrigation, les jardiniers et les agriculteurs du Turkestan chinois ont autour de leurs demeures une flore d'espèces cultivées beaucoup plus riche relativement que la flore des plantes sauvages. Des groupes de noyers ombragent les hameaux; tous les jardins des pays de Khotan et de Yarkand ont leurs rangées de mûriers. Les poiriers, les pommiers, les pêchers, les abricotiers, les oliviers, les vignes grimpantes mêlent leurs branches dans les vergers et donnent d'excellents fruits. Des courges se suspendent aux arbres, diverses de formes et se prêtant à tous les usages auxquels veut les employer le jardinier; des melons se pressent sur le sol à côté du chanvre, du coton ou de céréales, riz, maïs, millet, orge ou froment. Des villes, des villages disparaissent en entier sous la verdure : les rues sont garnies de treillages, sur lesquels s'enroulent des pampres et des lianes, retombant sur les passants en nappes de feuilles, de fleurs et de fruits; les terrasses des maisons basses sont ornées de plantes fleuries et parfumées, et les jardins resplendissent de l'éclat des roses. Même les peupliers qui croissent dans ces oasis diffèrent singulièrement de ceux des forêts naturelles : quelques-uns deviennent gigantesques, et leurs troncs ont jusqu'à 3 mètres de tour[3]. Le voyageur qui vient d'échapper aux formidables solitudes du désert croit entrer dans un lieu de délices lorsqu'il pénètre sous les ombrages, dans les jardins odorants.

Sur les bords du Tarim et de ses affluents, le monde animal sauvage est aussi pauvre en espèces que le monde végétal. A l'exception des sangliers et des lièvres, les autres quadrupèdes sont rares dans cette région; cependant le tigre, la panthère, le lynx, le loup, le renard, la loutre se

[1] Prjevalskiy, *De Kouldja au Lob nor* (en russe).
[2] Kouropatkin, *Kachgarie* (en russe); — Prjevalskiy, ouvrage cité.
[3] Henderson, *From Lahore to Yarkand.*

rencontrent dans les fourrés qui bordent les rivières, tandis que le cerf maral et l'antilope habitent les espaces plus ouverts. Aucune espèce de mammifère n'appartient en propre à cette région de l'Asie centrale; toutes se retrouvent dans les vallées des Monts Célestes. Les oiseaux sont aussi relativement rares; Prjevalskiy en signale seulement 48 espèces, sur lesquelles deux sont particulières à la contrée. Deux fois par an, les marais du Lob nor donnent asile à des « millions » d'oiseaux qui font leur voyage de migration. En hiver, la faune du lac est très pauvre; mais, dès le mois de février, c'est par nuées que les oiseaux fatigués viennent se reposer sur la glace et parmi les joncs. En automne, les mêmes volées, comprenant une trentaine d'espèces, arrivent de nouveau : de l'Inde à la Sibérie, le Lob nor est le lieu d'étape intermédiaire. Si les oiseaux n'avaient pas cette oasis de verdure entre les plaines et les montagnes désertes, peut-être ne pourraient-ils fournir leur long voyage de plusieurs milliers de kilomètres[1]; d'ailleurs, ils semblent épuisés de fatigue, et, durant tout leur séjour aux bords du Lob, ils restent sans voix : un silence morne règne dans ces multitudes, si bruyantes ailleurs. Il est à remarquer que tous les vols d'oiseaux émigrants viennent de l'ouest-sud-ouest et non du sud : ils n'osent traverser les plateaux du Tibet et font un grand détour à l'ouest pour franchir l'Himalaya et le Karakoroum à l'endroit où l'arête a le moins de largeur, et suivre ensuite de Khotan au Lob nor la base septentrionale du Kouenlun. Au retour de Sibérie et des vallées de l'Altaï ils prennent le même chemin.

C'est dans le voisinage du Lob nor que Prjevalskiy a vu récemment le chameau sauvage, cet animal dont l'existence était mise en doute par la plupart des naturalistes, quoique les annales chinoises n'eussent cessé de le mentionner, et que les indigènes du Turkestan chinois et de la Mongolie en eussent parlé à tous les voyageurs[2]. Actuellement, les chameaux sauvages se rencontrent surtout à l'est du Lob nor, dans les déserts sablonneux de Koumtag; on les voit aussi, mais rarement, dans le voisinage du bas Tarim et du Tchertchen-daria; enfin, ils peuplent les hauteurs de l'Altîn-tagh en compagnie des yaks et des ânes sauvages. Très nombreux il y a une vingtaine d'années, ils sont devenus beaucoup plus rares depuis que les chasseurs du Lob nor les poursuivent jusque dans le désert. Pourtant l'animal est d'une extrême prudence : sous le vent, il flaire l'homme à plusieurs kilomètres de distance, et quand il se voit

[1] Prjevalskiy, *De Kouldja au Lob-nor* (en russe).
[2] Carl Ritter, *Asien*.

poursuivi, quand il entend la détonation de la poudre, il s'enfuit en droite ligne pendant des heures entières. Quelques traits anatomiques distinguent le chameau sauvage de l'animal domestique ; en outre, les deux variétés diffèrent par la nuance du poil et par la taille : tous les chameaux sauvages sont petits, en comparaison de quelques-uns des animaux géants que l'on voit dans les caravanes. Comment faut-il classer les chameaux découverts par Prjevalskiy ? Appartiennent-ils à une race restée sauvage, ou faut-il voir en eux les descendants de bêtes échappées ayant repris la vie libre, comme jadis les chevaux de la Camargue et les bœufs des îles Falkland ? Prjevalskiy les considère comme les vrais représentants de la race originaire[1]. Précisément dans le bassin du Lob nor, les habitants ne possèdent pas de chameaux domestiques. Ces animaux ne se rencontrent, d'ailleurs en petit nombre, que dans les autres parties du Turkestan chinois, dans la chaîne des oasis qui s'étend de Khotan à Hami par Yarkand et Kachgar.

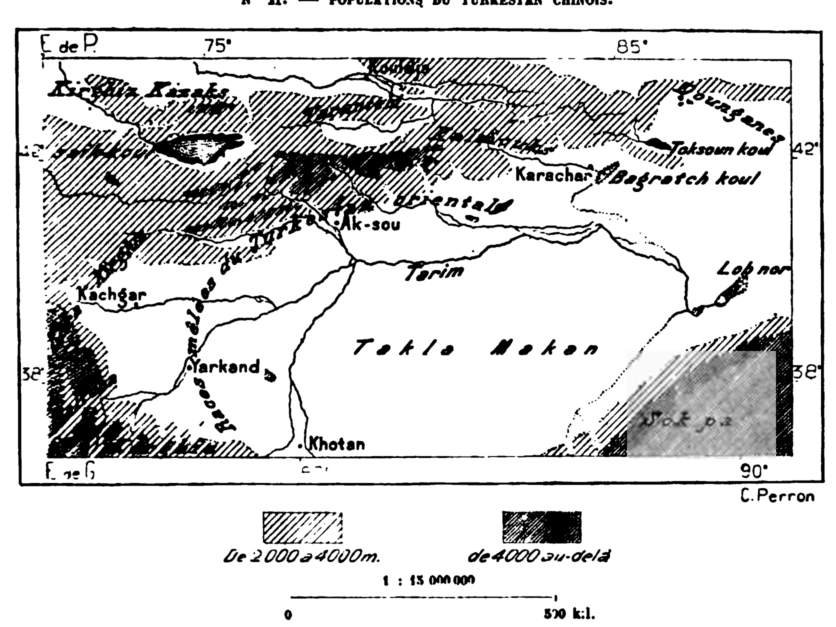
Presque tous les transports se font au moyen de chevaux de forte taille, importés du Ferghana ; quant aux petits chevaux, sobres, vigoureux, faciles, qui servent de montures, ils viennent pour la plupart des vallées méridionales des Monts Célestes, surtout de la province d'Ak sou. Les yaks ne pourraient guère vivre dans la plaine, du moins pendant l'été, à cause de la trop grande chaleur : on ne les amène dans les villes du Turkestan chinois que pour les abattre comme animaux de boucherie. Quant aux brebis et aux chèvres que paissent les bergers kirghiz sur les pentes du Pamir et du Thian chañ, elles appartiennent aux mêmes races que celles du Tibet et fournissent aussi des laines d'une finesse remarquable : d'après Shaw, la « meilleure laine du monde » ne viendrait pas du Tibet, mais de Tourfan.

Les populations du Turkestan chinois sont évidemment de race très mélangée. D'anciens noms géographiques et les faits rapportés dans les annales chinoises sur le royaume de Khotan, lors de sa conversion au culte bouddhique, permettent de croire qu'au moins une partie des habitants du pays est originaire de nations de langue « aryenne », comme les Afghans et les Persans du versant opposé de l'Hindou-kouch. Les héros légendaires de la contrée, ceux dans lesquels les indigènes croient retrouver leur gloire et leur génie national, sont précisément des héros « aryens »,

[1] *De Kouldja au Lob nor* (en russe).

Roustan et Afrasiab. Les rochers, les défilés, les précipices, toutes les merveilles de la nature sont attribuées à quelque haut fait de ces personnages mythiques : ce sont les Charlemagne et les Roland de l'Asie centrale, et même dans les légendes du Turkestan chinois leur nom revient plus souvent que celui d'Alexandre le Macédonien[1], « Hazret Sikander ou saint Alexandre », que l'on dit avoir conquis la Chine « pour y propager le culte de l'Islam[2] ». Actuellement, les seules tribus du Turkestan chinois qui soient incontestablement restées parentes des popula-

N° 21. — POPULATIONS DU TURKESTAN CHINOIS.



tions persanes, sont des Galtcha, frères de ceux qui habitent les hautes vallées tributaires de l'Amou-daria. Comme les autres Galtcha du Turkestan russe et bokhare, ce sont de beaux hommes à la figure noble, à la taille élégante, à l'esprit simple et droit, conservant leurs traditions, et surtout la vénération de la flamme et du soleil. Quoique épars en petits groupes au milieu des Kirghiz de langue turque, tous les Galtcha n'ont pas encore perdu l'usage de l'ancien idiome : on parle encore persan dans la haute vallée du Sarikol, un des affluents du Yarkand-daria[3], à plus de 1200 kilomètres de la frontière de l'Iran; mais le petit peuple aryen de cette haute vallée fut récemment menacé de disparaître, Yakoub-

[1] Forsyth, *Kashmir and Kashgar.*
[2] Shaw, *Visit to High Tartary, Yarkand and Kachgar.*
[3] Gordon, *The Roof of the World.*

khan l'ayant fait émigrer de force dans la plaine de Kachgar [1]. Même parmi les « Turcs » de la plaine, surtout au pied des montagnes de Sandjou, vers l'angle sud-occidental du Turkestan russe, on rencontre beaucoup de figures qui rappellent le type que l'on est convenu de désigner par le nom d'*aryen*. Les voyageurs qui ont visité Yarkand se demandaient, à la vue de nombreux passants, en quoi ceux-ci différaient des Anglais, soit pour la régularité des traits, soit pour la blancheur rosée de la peau [2]. Shaw trouve que les Yarkandî ressemblent plutôt à des Américains pour la forme anguleuse du visage. Ils ont de grandes barbes, tandis que les hommes des pures races turques ont toujours le menton pauvrement fourni.

De même qu'en un large golfe tournoient les courants, de même les populations de races diverses, amenées les unes par le commerce, les autres par la guerre, soit comme fuyards, soit comme conquérants, se sont mélangées à l'infini dans cette vaste plaine qu'entourent en demi-cercle les trois plateaux les plus élevés du monde. Persans, Arabes et Tibétains, Kirghiz et Kalmouks, Mongols et Turcs de toutes tribus, Hindous et Chinois, tous sont représentés par leurs croisements chez les Sartes ou Tarantchi du Turkestan oriental. Même dans les grands massacres, quand les habitants de villes entières sont exterminés, comme en 1863, lors de l'expulsion des Chinois, et en 1877 et en 1878, lors de la reconquête du pays par l'armée des « Braves et toujours Victorieux », les haines entre oppresseurs et opprimés ne coïncident qu'en apparence avec les haines de race. Quelle que fût, il y a quelques années, l'exécration des Kachgariens pour le nom chinois, on n'en remarquait pas moins dans les rues un grand nombre d'individus qui, par les traits et le port de la barbe, ressemblaient parfaitement à des « Enfants de l'Empire Central [3] ». Les seuls contrastes bien nets que l'on observe dans la population du Turkestan chinois sont ceux que donnent, non la race, mais le genre de vie, les occupations, le climat. Les agriculteurs de la plaine, quelle que soit leur origine, et les bergers des hauts pâturages, Kirghiz, Kara-kirghiz ou Kalmouks, telles sont les deux classes vraiment distinctes de la contrée. C'est parmi ces Kirghiz que se recrutent surtout les Doulanes, brigands qui habitent les grottes et les forts ruinés, aux alentours des oasis [4].

Dans la région des cultures, les habitants se désignent les uns les autres, non par une appellation ethnique, mais par le nom de la ville d'origine :

[1] *Visit to High Tartary, Yarkand and Kashgar*
[2] Henderson, *From Lahore to Yarkand.*
[3] Henderson, ouvrage cité.
[4] Shaw, ouvrage cité.



TURKESTAN CHINOIS. — TYPES ET COSTUMES.

Dessin de Ronjat, d'après des photographies de Chapman.

ils se disent Khotanî, Yarkandî, Kachgarî, Tourfanî, Tarimtzî, suivant le lieu de résidence; ils ont cependant une sorte de patriotisme collectif provenant de la communauté des mœurs et des conditions politiques; s'ils ont laissé revenir les Chinois, dit Regel, la cause en est surtout à l'origine étrangère de Yakoub, qui s'entourait de Sartes occidentaux et dont « le cœur était toujours à Marghilan ». Dans la direction du sud-ouest au nord-est, de la base du Karakoroum à celle du Thian chañ oriental, on observe une transition graduelle dans l'aspect des habitants : d'un côté, les traits aryens prédominent; de l'autre, les figures mongoles sont plus nombreuses. Mais il s'en faut que tous ces mélanges aient produit une nation remarquable par sa beauté. La plupart des riverains du Tarim et de ses affluents ont un masque grossier. Les goîtres sont des plus communs aussi bien dans la région de la plaine que sur les plateaux environnants; sur trois individus du pays de Yarkand, on rencontre un goîtreux[1]. Dans ce pays de vent, de lumière aveuglante et de poussière, les ophthalmies sont aussi très nombreuses.

La langue du pays diffère à peine du dialecte turc que l'on parle à Tachkent, et les immigrants du Turkestan russe s'en servent couramment après un séjour de quelques semaines; les seules différences proviennent de l'emploi par les Yarkandî de mots chinois défigurés et de quelques termes tartares qui, par une bizarrerie linguistique témoignant d'anciennes relations commerciales, se sont transmis d'Orenbourg dans le bassin du Tarim sans avoir laissé de traces dans les régions du Sîr et de l'Amou[2]. Dans tout le Turkestan chinois, le dialecte est le même : le travail d'unification qui s'est fait pour les races, s'est fait aussi pour la langue. Du reste, l'idiome n'a point encore acquis d'importance littéraire : il n'a ni poètes ni prosateurs, et les livres sont d'une très grande rareté dans tout le pays.

La plupart des étrangers qui s'établissent dans les villes du Thian chañ Nan lou viennent du Ferghana et sont connus d'ordinaire sous le nom d'Andidjanî : ce qui s'explique, puisque les routes de tous les émigrants du Kokan convergent dans l'ancienne capitale Andidjan. Les Hindous ne se rencontrent que dans les bazars des cités principales, mais les gens du Kachmir sont assez nombreux, et des colonies de Tibétains du Baltistan cultivent près de Yarkand le tabac et les melons. Naguère les Juifs étaient presque inconnus dans le pays; Yakoub, « défenseur de la foi » comme

[1] Marco Polo; — Henderson, ouvrage cité.
[2] Kouropatkin, ouvrage cité.

l'émir de Bokhara, leur ayant interdit l'entrée de son royaume; mais, depuis que les Chinois ont reconquis le territoire, de nombreuses familles israélites du Turkestan russe ont émigré sur le versant oriental du Pamir[1]. Musulmans zélés, les habitants du Turkestan chinois n'accueillent point avec bienveillance les étrangers d'une autre religion que la leur. Sous le règne de Yakoub, la loi pour les étrangers, surtout pour les Chinois, était la « conversion ou la mort »; seuls les Kalmouks, dont la religion n'a du reste rien de précis et se confond par beaucoup de traits avec toutes les superstitions des peuples voisins, purent garder leurs fétiches. Les habitants de la Kachgarie manifestent une profonde horreur pour les chrétiens, catholiques ou grecs, qui placent des images ou des statues dans leurs églises, tandis qu'ils voient dans les protestants, iconoclastes comme eux, des mahométans d'un ordre inférieur, négligents dans l'accomplissement des rites, mais appartenant néanmoins à la grande famille de l'Islam[2]. Tel est le zèle des Yarkandî, qu'ils célèbrent leurs cérémonies aussi bien dans le désert que dans les villes. Le long des routes fréquentées, de petits espaces carrés, limités par des rangées de pierres, sont des lieux consacrés, vénérés à l'égal des mosquées, et c'est devant ces pierres que s'agenouillent les passants, en prenant du sable au lieu d'eau pour faire les ablutions obligatoires. Néanmoins, les mœurs de ces hommes, si rigoureux observateurs des rites, sont fort dépravées, et des milliers d'entre eux s'abrutissent par l'usage de l'opium ou du *nacha*, mélange d'extrait de chanvre et de tabac, qui produit un état horrible d'ivresse. Les cas de vols et de larcins, autres que ceux dont se rendent coupables les marchands dans leurs opérations, sont fort rares dans le pays. Quand les trafiquants d'une caravane perdent une bête de somme, ils laissent le bagage à côté de la route, sans craindre qu'un passant vienne à s'en emparer, et reprennent la marchandise à leur retour. Du temps de Yakoub, la procédure était à la fois simple et sommaire à l'égard des voleurs : la première fois, on leur donnait un simple avertissement; en cas de récidive, on les bâtonnait; le troisième vol était puni par la perte des deux mains; le quatrième était payé de la tête.

Le Turkestan chinois est un pays pauvre, bien que Shaw le trouve très supérieur à l'Inde pour le bien-être des habitants. Les maisons, en terre battue, ne sont pas même blanchies à la chaux; la poussière, qui pénètre partout, recouvre les meubles grossiers. A peine voit-on dans les grandes

[1] *Revue de Géographie*, nov. 1878.
[2] Henderson, *From Lahore to Yarkand*.

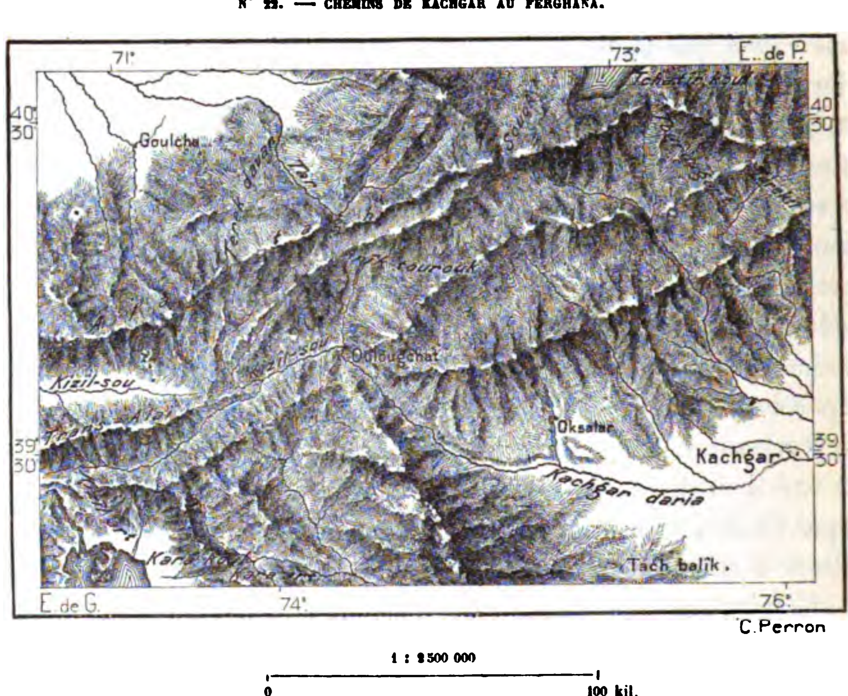
villes quelques restes d'édifices ornés de faïences vernissées et d'arabesques comme les monuments de Samarkand et de Bokhara. L'industrie semble avoir rétrogradé, à en juger par les descriptions des monuments chinois et par les fouilles qui ramènent au jour, du fond des maisons englouties sous les sables, beaucoup d'objets élégants ou précieux que l'on ne trouve plus dans les maisons habitées[1]. Les produits de l'industrie locale n'ont pour la plupart rien de remarquable : on fabrique surtout des étoffes de soie, de coton, de laine, des tapis, des chaussures, des harnachements; quoique le pays possède des gisements de métaux en abondance, c'est à l'étranger qu'il doit demander la plupart des objets en cuivre et en fer dont il a besoin, ainsi que toutes les étoffes de bonne qualité. Actuellement, c'est la Russie qui, par l'intermédiaire du Ferghana, vend le plus de marchandises et de denrées diverses aux habitants du Turkestan chinois; les importations de l'Hindoustan représentent une valeur beaucoup moindre. La cause de cette différence doit être attribuée surtout au relief du sol et aux conditions ethnologiques. Tandis qu'au nord les caravanes n'ont à traverser, sur le chemin de la Russie, de Kachgar à Andidjan, qu'un simple col, la route du Yarkand-daria aux plaines de l'Indus doit parcourir de larges plateaux sur un espace de plus de 400 kilomètres et franchir plusieurs cols de plus de 5000 mètres de hauteur. En outre, les habitants des deux Turkestans, Andidjanî et Kachgarî, sont de même langue, de même religion, de mêmes mœurs; ils sont frères et regardent avec horreur l'impur Hindou ou le grossier Tibétain du midi. Longtemps le commerce de l'Inde avec le Turkestan oriental resta presque défendu par les droits considérables que le maharajah de Kachmir prélevait sur chaque bête de somme. Les réclamations du gouvernement anglais ont fait modifier les tarifs, et le droit d'exportation des marchandises est désormais fixé par la douane de Kachmir à 5 pour cent de la valeur.

Entre le lac de Karachar et les sources du Kachgar-daria, Kouropatkin énumère treize passages utilisés par les caravanes à travers le Thian chañ et son prolongement occidental, l'Alaï. Tous ces chemins de montagnes, qui certainement ne sont pas les seuls connus des indigènes, sont accessibles aux montures et aux animaux de charge pendant l'été, et même il serait facile, paraît-il, de transformer en route carrossable au moins un de ces sentiers, celui qui, de Kachgar, mène au fort russe de Narîn par le Touroug art (3500 mètres) et le col de Terektî (3840 mètres)[2]. Cependant un

[1] Forsyth, *Journal of the Geographical Society of London*, 1877.
[2] Kaulbars, Reinthal; — Osten-Sacken.

seul des chemins est utilisé pendant toute l'année, le fameux Terek-davan ou « col des Peupliers », haut de 3140 mètres, celui par lequel ont passé, depuis les commencements de l'histoire, la plupart des conquérants de l'Asie centrale. Quelquefois, au fort de l'hiver, les neiges sont trop abondantes pour que les caravanes osent s'y aventurer sans guide. Il faut alors recourir à l'aide des Sartlar, tribu de Kara-kirghiz qui vit dans le voisinage du col et s'occupe des transports de l'un à l'autre versant; ces indigènes se sont procuré des yaks tibétains qu'ils poussent sur le col pour

N° 22. — CHEMINS DE KACHGAR AU FERGHANA.



leur faire piétiner la neige et préparer ainsi un sentier aux chevaux de la caravane[1]. Lorsqu'un chemin de fer pénètrera des possessions russes dans le bassin du Tarim, il passera probablement du Ferghana dans les plaines de Kachgar par-dessous le seuil du Terek-davan, du Souok ou de quelque brèche voisine, car c'est là que les deux dépressions de l'Asie centrale sont le plus rapprochées et que les voies naturelles se continuent le mieux de part et d'autre, en formant une grande route transversale des bords de la Volga à ceux du Hoang ho. Mais, dans ce pays du Tarim, il ne s'agit point encore de chemins de fer : c'est à peine si la voie circulaire

[1] Kouropatkin, ouvrage cité.

qui suit la base des montagnes, de Khotan à Hami, et contourne les sables, d'oasis en oasis, prend dans le voisinage des villes l'aspect d'une véritable grande route. Près de Yarkand, là où elle est le mieux entretenue, c'est un chemin d'environ 10 mètres de large, usé par les passants jusqu'à plus d'un mètre au-dessous du sol environnant; des chars attelés de trois chevaux de front la parcourent rapidement. Ailleurs, ce n'est plus qu'une piste incertaine recouverte par les sables.

Le collier d'oasis qui entoure toute la dépression du Tarim commence au pied des montagnes du Kouenlun central, par une ville que peut-être nul Européen n'a vue depuis Marco Polo et Benedict de Goës : c'est la ville de Tchertchen (Tchartchan, Tchartchand, Tchatchan), dont on ne peut fixer la position qu'approximativement, par les journées de marche qui la séparent de Khotan, de Korla, de certaines villes du Tibet[1]. Trop peu accessible pour être soumise aux Khotanì ou aux Chinois, elle est située sur un torrent qui descend vers le Lob nor, à une hauteur probable d'environ 1800 mètres, car on cultive le froment et le maïs dans les environs, mais non le riz et le coton, comme dans le pays de Yarkand. Ce n'est qu'une petite ville de 500 maisons, dirent les indigènes à Johnson, de 30 seulement, d'après un rapport fait à Prjevalskiy.

A l'ouest de Tchertchen, d'autres villes, Nayâ (Nia), Kiria, Tchira, et de nombreux villages se succèdent à la base du Kouenlun, partout où les torrents de la montagne apportent assez d'eau pour l'irrigation des jardins : c'est au bord d'une rivière considérable que s'est fondée la capitale de la province et jadis le centre d'un royaume, Iltchi, appelée aussi Khotan, ainsi que la contrée. La ville de Khotan est une de celles dont le nom revient le plus souvent chez les écrivains arabes et persans, grâce aux daims des montagnes environnantes, qui fournissent ce musc précieux dont les poètes orientaux aiment tant, dans leurs comparaisons, à vanter le parfum et la belle couleur noire[2]. En Chine, cette ville n'est pas devenue moins fameuse, sous le nom de Yu thian, à cause du yu ou pierre de jade que l'on ramasse dans ses rivières et que l'on considérait jadis comme possédant des propriétés magiques toutes particulières. Un des noms chinois de la pierre est « Profonde Vérité », titre qui se rapporte évidemment aux qualités occultes qu'on attribue au jade. Le livre sacré des Rites compare

[1] Johnson, *Journal of the Geographical Society*, 1867 ; — Yule, *The Book of ser Marco Polo*; — Forsyth, *Journal of the Geographical Society*, 1877.

[2] Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*.

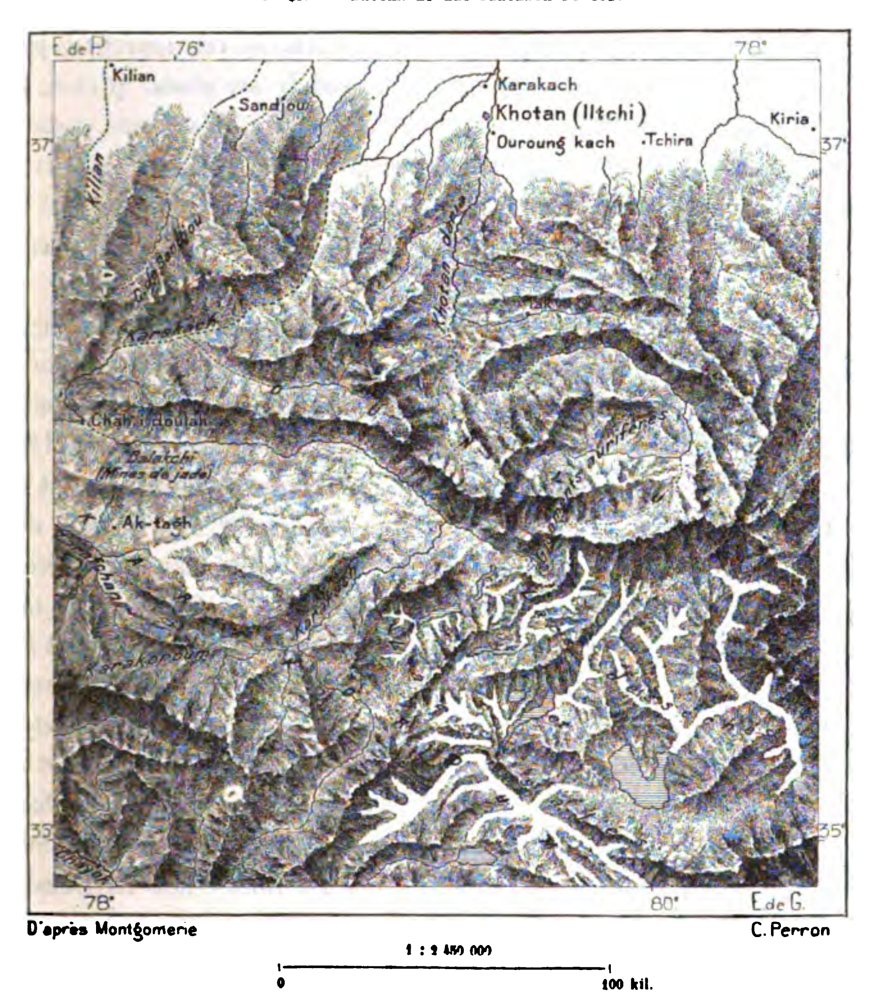
le sage à la pierre de yu : « L'éclat tempéré du yu, c'est l'humanité; sa dureté parfaite, c'est le savoir ou la prudence; ses angles, que rien ne saurait émousser, représentent la justice; suspendu, il figure l'urbanité; frappé, il rend un son pur qui se prolonge avec une harmonie inexprimable, et qui représente la joie; son éclat, quand il est sans défaut et sans tache, c'est la droiture; le rapport exact de ses faces, c'est la fidélité; sa substance est celle de l'arc-en-ciel. » Cette pierre merveilleuse est une de celles que les anciens avaient rangées parmi les jaspes; Marco Polo parle du yu en donnant à ses variétés les noms de jaspe et de calcédoine. Il est probable que les belles haches en néphrite trouvées dans les tombeaux de l'âge de la pierre, non seulement en Asie, mais aussi dans toutes les contrées de l'Europe, n'étaient pas appréciées uniquement pour le fil du tranchant, la finesse du grain, l'éclat du poli; on y cherchait également les vertus mystérieuses que les anciens Grecs chantèrent plus tard dans leurs armes de bronze et les paladins dans leurs glaives d'acier. Les explorateurs n'ont point encore découvert en Europe de montagnes qui renferment de néphrites semblables à celles des anciens tombeaux et des cités lacustres, et c'est vers les massifs de l'Asie centrale que sont obligés de regarder les archéologues pour y chercher le lieu d'origine des haches dont se servaient nos ancêtres. Les documents chinois citent en effet diverses montagnes du Thian chañ, du Tsoung ling, du Kouenlun comme fournissant la pierre de yu; cette roche se trouve aussi dans la haute Barmanie, mais c'est le Kouenlun qui en renferme les masses les plus considérables et dont les torrents en roulent les plus gros et les plus nombreux galets[1]. Quant à l'espèce la plus précieuse, le jade blanc, elle n'existe que dans le pays de Khotan, et c'est de là qu'elle a dû, de tribu en tribu, trouver jadis son chemin vers les extrémités du continent[2]. A cet égard, on peut dire que Khotan fut véritablement le centre du monde pour un objet de commerce très important. A l'époque de la prospérité du royaume de Khotan, la récolte du jade, qui se faisait après chaque grande crue, était inaugurée par le souverain comme une cérémonie religieuse : les plus beaux galets étaient ramassés sous ses yeux pour le trésor de l'État. Récemment, les Chinois exploitaient directement les carrières dans les montagnes de Khotan. Près de Balakchi, là où le Kara kach se prépare à pénétrer dans le défilé de Chah-i-doulah, la roche de syénite et de micaschiste est entamée par une vaste carrière de jade, que les Chinois ont exploitée jusqu'à l'époque

[1] Stoliczka; — F. von Richthofen, *Verhandlungen der Gesellschaft zur Erdkunde*, 1874, nos 6 et 7.
[2] H. von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien;* — Fischer, *Allgemeine Zeitung*, 2 février 1881.

où le pays tomba au pouvoir de Yakoub : des fragments de yu sont épars aux environs de la mine[1].

Le nom de Khotan, que l'on croit être dérivé de Koustana, aurait en sanscrit le sens de « Mamelle de la Terre », peut-être à cause de la

N° 25. — KHOTAN ET LES PLATEAUX DU SUD.



richesse du sol en grains de toute espèce : une légende bizarre parle en effet de lait jaillissant de la terre pour nourrir un enfant divin. Au commencement de l'ère vulgaire, Khotan était une ville considérable et la capitale d'un puissant empire : les annales chinoises disent que, sous la dynastie des Han, elle avait 85 000 habitants et une garnison de 30 000 soldats. Toute la population avait reçu la doctrine de Bouddha,

[1] Cayley, *Macmillan's Magazine*, oct. 1871 ; — Forsyth, *From Leh to Yarkand.*

qui « faisait son bonheur » ; mais le pays tomba rapidement sous la domination des prêtres, groupés hiérarchiquement comme dans le Tibet actuel. Dans un grand monastère, bâti à 50 *li* au sud de la ville, trois mille religieux vivaient en commun ; en d'autres parties de la plaine s'élevaient treize lamaseries, habitées par des multitudes de moines, et l'on n'aurait pu compter le nombre des petits couvents. Lors des processions qui se faisaient de la ville aux temples des alentours, le roi marchait pieds nus devant l'image de Bouddha et se présentait au grand prêtre, tête nue et tenant à la main des parfums et des fleurs. D'ailleurs, tous les habitants du pays étaient extrêmement révérencieux à l'égard les uns des autres : l'agenouillement était la forme du salut; celui qui recevait une lettre ne l'ouvrait qu'après l'avoir placée sur sa tête pour indiquer la soumission à l'égard du correspondant.

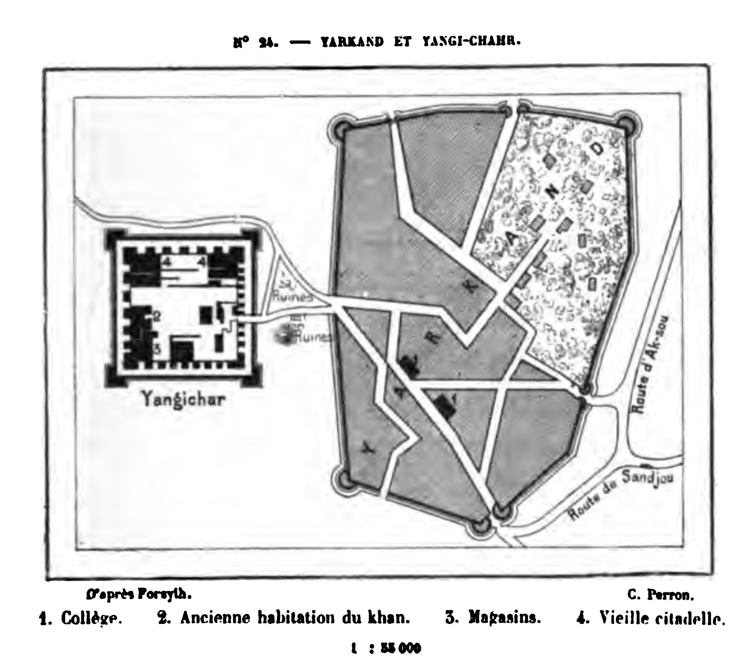
La conquête du pays par les Chinois[1], puis les invasions mongoles firent déchoir Khotan de son importance commerciale; mais elle ne fut point changée en solitude comme tant d'autres villes de la contrée, ou, si elle dut se déplacer, ce fut uniquement pour fuir devant les sables. En 1863, sa population fut la première à se révolter contre les Chinois, et des massacres eurent lieu; cependant, lorsque Johnson visita la cité, deux années après, elle lui parut être une « grande ville manufacturière ». On y fabrique des vases de cuivre, des soieries, des feutres, des tapis de soie et de laine, des cotonnades grossières, même du papier fait avec la fibre du mûrier. Le pays environnant, que Johnson décrit comme « bien supérieur à l'Inde », produit surtout la soie et le coton, et les montagnes qui s'élèvent au sud renferment des veines de la plupart des métaux, de l'or au fer et à l'antimoine, des couches de houille, des bancs de sel, de soufre et de salpêtre; mais on n'exploite guère que l'or. Johnson dit que 3000 ouvriers travaillent dans les mines des environs de Kiria, et, d'après les renseignements que donne Prjevalskiy, la production annuelle serait d'environ 860 kilogrammes de métal, d'une valeur approximative de 2 750 000 francs. Grâce à ces richesses et surtout à l'abondance des excellents fruits que produisent les jardins, le pays de Khotan est relativement très peuplé. Près de la capitale, les rivières du Jade, l'Ouroung kach et le Kara kach, ont sur leurs bords des villes du même nom, et, dans une des vallées méridionales, Tak a pris aussi assez d'importance pour être rangée au nombre des villes.

A l'angle sud-oriental du bassin du Tarim, Sandjou, sur un torrent qui va

[1] Grigoryev, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter* (en russe).

se perdre dans le désert, est considéré seulement comme un village, à cause du désordre de ses constructions éparses sur plusieurs kilomètres, le long des canaux d'irrigation; mais il n'en est pas moins plus peuplé que beaucoup de villes, puisque, d'après Johnson, il aurait 7000 maisons. Kilian, à l'ouest, Pialma, au nord-est, Gouma au nord, Kargalik, Posgam au nord-ouest, sont aussi des bourgs populeux ou plutôt des groupes de villages, auxquels on donne quelquefois le titre de villes. Cette région est la partie la plus riche du bassin du Tarim, et c'est là naturellement que s'est bâtie la cité la plus considérable de la contrée, la fameuse Yarkand, à laquelle

N° 24. — YARKAND ET YANGI-CHAHR.



D'après Forsyth. C. Perron.

1. Collège. 2. Ancienne habitation du khan. 3. Magasins. 4. Vieille citadelle.

1 : 55 000

0 — 2 kil.

des écrivains donnent une population de plus de 100 000 habitants : Forsyth n'en compte que 60 000, dont plus de 8000 seraient d'origine étrangère[1]. Le bazar, où l'on rencontre tous ces hommes de races et de langues diverses, est situé au centre de la ville, que des rues tortueuses et des canaux d'eau croupissante changent en un vaste labyrinthe. Un large mur, flanqué de tours à toitures chinoises et surmonté des hauts échafaudages d'un gibet, enferme la cité et se complète à l'ouest par la forteresse de Yangi char ou « Ville Neuve », que bâtirent les Chinois pour tenir en respect les remuants Yarkandî. Presque toutes les villes du Turkestan chi-

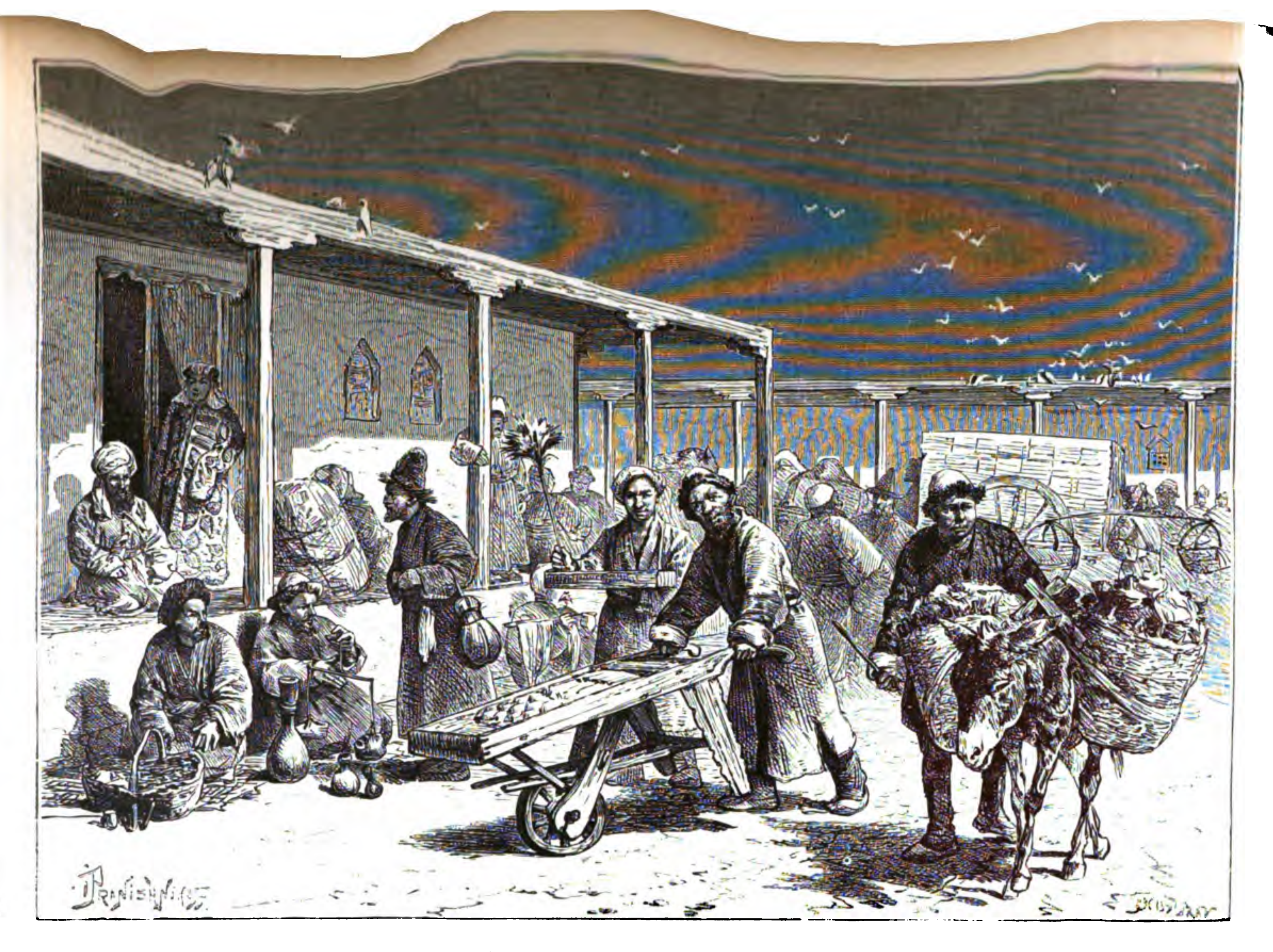
[1] Immigrants du Ferghana. 3000
» du Badakchan. 2000
» du Baltistan 2000
Immigrants du Kachmir. 1000
» Dounganes 500

nois ont leur Yangi char, consistant principalement en bâtiments administratifs et en casernes.

La route qui réunit Yarkand à la deuxième capitale, Kachgar, se rapproche de la base des grandes montagnes pour traverser la ville de Yangi hissar ou « Château Neuf », près de laquelle se trouvent quelques petites usines métallurgiques, visitées par Shaw. Après avoir franchi divers torrents qui se perdent dans les sables imprégnés de sel, le chemin passe dans une « Ville Neuve » ou Yangi char, qui surveille Kachgar, comme l'autre citadelle du même nom menace Yarkand. Kachgar, à 8 kilomètres à l'ouest, est entourée d'une épaisse muraille en terre; quelques restes d'une ville, que l'on dit avoir été détruite par Tamerlan, s'élèvent dans le voisinage. Kachgar n'a pas, comme Yarkand, l'avantage de se trouver au centre d'une région agricole d'une grande fertilité; mais elle est mieux située au point de vue commercial, car elle commande la voie qui mène au Ferghana par le Terek-davan; plusieurs autres routes qui traversent les Monts Célestes y aboutissent également. Elle est donc à la fois un entrepôt commercial et un point stratégique de premier ordre, et l'on ne s'étonne pas de voir sur les collines environnantes les fortifications élevées par les souverains antérieurs du pays : c'est une ville de guerre, la patrie du héros Roustan, dit la légende. Quelques gros villages des environs, surtout Tachbalik, Faïzabad et Artouch, célèbre par un mausolée que les pèlerins visitent en foule, fabriquent des toiles grossières, dont on exporte annuellement pour une valeur de 2 à 3 millions de francs. Au nord d'Artouch, les défilés qui mènent vers le Turkestan russe avaient été fortifiés du temps de Yakoub par une puissante citadelle, appelée Tach kourgan ou « Butte de pierre » comme tant d'autres forteresses de l'Asie centrale.

A l'orient de Kachgar, Maralbachi est aussi une forteresse importante, car elle est placée non loin du confluent du Kachgar-daria et du Yarkand-daria, à la jonction des routes qui se dirigent vers les villes principales du bassin; ses habitants sont peu nombreux et son commerce est presque nul. Ouch-Tourfan, au nord-ouest, a titre de ville : ailleurs on n'y verrait qu'un pauvre village; d'après Sounargoulov, elle n'a que cent maisons, mais sa forteresse renferme une garnison de 2000 soldats, chargés de surveiller la route par laquelle on pénètre dans la vallée de l'Issik-koul par le col de Badal (4500 mètres). Ce passage est souvent obstrué au cœur de l'été par des « neiges jaunes », couleur qui provient évidemment d'organismes microscopiques.

La cité la plus importante du Thian chañ Nan lou, à la base méridionale des Monts Célestes, est Ak sou (Eau Blanche), place fortifiée située au pied



YARKAND. — VUE PRISE DANS UNE RUE

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Chapman.

d'une haute berge que longeait jadis la rivière Ak sou, dont le cours s'est détourné maintenant à 16 kilomètres à l'ouest. Au delà d'Ak sou, toutes les autres villes du Turkestan chinois, Baï, Saïram, Koutcha, Chahyar, Bougour, Korla (Kourla, Kourlia), Karachar, sont éloignées du Tarim, qui coule à plus de 100 kilomètres au sud des contreforts du Thian chañ, en plein désert. Elles se sont élevées naturellement à l'issue des vallées, où les eaux claires des torrents peuvent être aisément conduites au milieu des jardins par les rigoles d'irrigation. Ce sont d'ailleurs des bourgades sans importance industrielle ou commerciale : elles ne s'occupent que de l'expédition des laines, de celle des poules grasses et de la vente des « pantes » ou cornes de cerf maral, si appréciées en Chine pour leur précieuse gélatine[1].

Sur le bas Tarim et dans le bassin du Lob nor il n'y a point de villes, mais les ruines de cités anciennes sont nombreuses; Prjevalskiy a visité trois de ces vastes amas de débris dans le voisinage de Tcharkhalik, village que peuplent maintenant de misérables proscrits. Les restes d'une ville appelée Kok nor sont perdus au milieu des roseaux d'une rivière, à trois journées de marche au sud-ouest du Lob : on en voit de loin les murailles au-dessus de la forêt des joncs. Les bergers y visitent un temple où trône une image divine, de grandeur naturelle et de couleur jaune, probablement une ancienne statue de Bouddha. D'après les indigènes, des perles et des pierres précieuses, des lingots d'or et d'argent ornent la statue et les parois du temple; mais personne n'ose y toucher, de peur d'être aussitôt frappé par une invisible main[2]. La population actuelle des Tarimtzî, au nombre de quelques centaines de familles, n'a plus que de misérables demeures en roseaux; des bateaux, des filets composent toute sa fortune. Les morts sont couchés dans un esquif, sur lequel on en renverse un autre pour former le cercueil, et reçoivent avec eux, pour aller pêcher dans l'autre monde, une moitié de filet, dont les parents gardent en souvenir l'autre moitié. Du reste, le lac fournit abondamment aux besoins des habitants, et lorsque Prjevalskiy vint les visiter, ils refusèrent obstinément l'argent qu'il leur offrait.

Depuis longtemps déjà le bruit s'était répandu que des sectaires russes s'étaient réfugiés sur les bords du Tarim, et l'on prétendait même que la population tout entière du pays se composait de ces immigrants[3]. Prjevalskiy a pu constater que cette légende est erronée, puisque les Tarimtzî,

[1] Kouropatkin, ouvrage cité.
[2] Forsyth, *Journal of the Geographical Society of London*, vol. XLVII, 1877.
[3] Grigoryev, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter* (en russe).

quoique tout à fait « Aryens » de physionomie, ressemblent aux autres Sartes du bassin du Tarim ; mais il est certain que des raskolniks russes vinrent dans ce triste pays pour y trouver la merveilleuse « Eau Blanche », qui doit laver de leurs péchés ceux qui s'y baignent et leur assurer en outre toutes les prospérités de la vie. Des jeunes gens étaient arrivés les premiers pour bâtir les cabanes et préparer les champs de la colonie. L'année suivante se présenta le gros des émigrants, avec les enfants, les vieillards et les femmes ; mais ils désespérèrent bientôt de trouver sur les bords du Lob le paradis cherché, et ils reprirent le chemin du nord, vers Ouroumtsi. Depuis lors, on n'entendit plus parler de ces pèlerins mystiques[1].

Le Turkestan chinois ou Thian chañ Nan lou se partage en dix grandes divisions, qui sont, à partir du sud-ouest : Khotan, Yarkand, Yangi hissar, Kachgar, Ouch-Tourfan, Ak sou, Baï, Koutcha, Korla, Karachar. En outre, Kargalik et Maralbachi sont des chefs-lieux de subdivisions secondaires, de même que le Tach kourgan de Sarikol : trois commandants militaires résident à Karachar, à Khotan, à Yarkand, qui est en même temps le siège du gouvernement général. Sept villes, parmi toutes celles de la contrée, sont considérées comme ayant une dignité spéciale, indépendante du nombre de leurs habitants ou de leur rôle administratif. Khotan, Yarkand, Yangi hissar, Kachgar, Ouch-Tourfan, Koutcha, Karachar forment cette heptapole ou djiti-char[2].

[1] Prjevalskiy, *De Kouldja au Lob nor* (en russe).

[2] Villes et principaux villages du Turkestan chinois, ayant plus de 6 000 habitants.

Yarkand	60 000 hab.	(Forsyth).	Ak sou	20 000 »	(Kouropatkin).
Kachgar	50 000 »	»	Kiria	15 000 »	(Prjevalskiy).
Khotan.	40 000 »	»	Yangi hissar . . .	10 000 »	(Forsyth).
Sandjou	35 000 hab.	(Johnson).	Kargalik.	10 000 »	»
Korla	6 000 »	(Regel).			

CHAPITRE IV

LA MONGOLIE

I

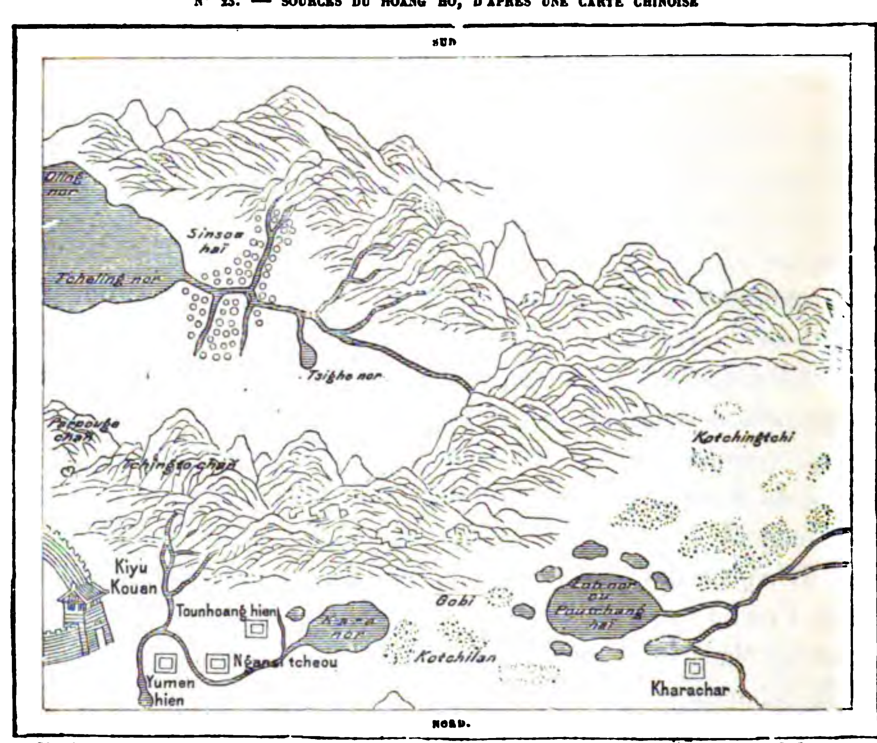
LE KOUKOU NOR

La région montagneuse, d'environ 300 000 kilomètres carrés, qui s'étend au nord-est du Tibet et que l'on attribue fréquemment à cette province, est en réalité une région tout à fait distincte du Bod-youl. Au point de vue politique, elle dépend plus de l'empereur de Chine que du dalaï-lama, et, par son commerce, elle a beaucoup plus de rapports avec la province chinoise du Kansou qu'avec la grande vallée tibétaine du Tsangbo. Un triple rempart de montagnes sépare au sud les bassins du Koukou nor et du Tchaïdam des régions habitées du Tibet, et la pente naturelle de la contrée s'incline au nord-ouest vers le Gobi et les territoires que parcourent les Mongols. Cependant ce pays de hauts plateaux, de bassins fermés, de montagnes difficiles à franchir ne saurait être considéré comme appartenant à la même division naturelle que les solitudes du Gobi ou les plaines habitées du Kansou : il doit être étudié à part, autant du moins que la pauvreté des renseignements géographiques permet de l'entreprendre.

A l'orient du Lob nor, les chaînes de l'Altîn-tagh et du Tchamen-tagh sont interrompues par une large brèche par laquelle la dépression de Tchaïdam va rejoindre les plaines du Lob et du bas Tarim : plus à l'est, ce sont d'autres arêtes, appartenant également au système de Kouenlun, qui forment les saillies avancées du plateau tibétain. Ces rangées de montagnes sont les chaînes parallèles entre lesquelles prennent naissance les fleuves du Tibet oriental : le Mourou oussou, qui plus bas deviendra le Kincha kiang et le Yangtze kiang, le Lantzan kiang, qui prend le nom de

Mekong, et le mystérieux Nap tchou, ce cours d'eau qui sert de limite au Tibet proprement dit, et que l'on croit être le Loutzé kiang et le haut Salouen. Ces chaînes, de même que les vallées intermédiaires, s'orientent, en dehors du plateau, dans la direction du nord-ouest au sud-est, et c'est aussi dans ce sens que s'est creusée la grande dépression de la vallée du Tchaïdam, qui se continue, d'un côté par la vallée du bas Tarim, de l'autre par la région lacustre dans laquelle le Hoang ho prend sa source. On comprend facilement pourquoi les anciennes géographies chinoises répè-

N° 23. — SOURCES DU HOANG HO, D'APRÈS UNE CARTE CHINOISE



D'après une traduction de L. Metchnikov. C. Perron.

tent unanimement que les sources du Fleuve Jaune sont le rejaillissement des eaux engouffrées dans le Lob nor : c'est que, dans cette partie de l'Asie centrale, une avenue de plaines et de hautes vallées s'ouvre à travers les montagnes et les plateaux. Les premiers voyageurs n'avaient pu tenir compte de l'inclinaison des pentes entre le Lob et le Hoang ho ; la forme générale du relief est ce qui les avait frappés ; cependant des cartes chinoises, orientées en sens inverse des nôtres, figurent un rempart de montagnes entre les plaines dont le Lob nor occupe la dépression centrale et les « lacs Étoilés » dans lesquels naît le Hoang ho.

Mais cette dépression transversale du Tarim au Fleuve Jaune n'empêche

pas qu'au nord ne se dressent des massifs et des chaînes de montagnes se rattachant au plateau du Tibet par un pays des plus accidentés, à travers lequel les eaux du fleuve chinois se sont frayé leur chemin par d'effroyables gorges. Divers affluents du Hoang ho découpent ce système de montagnes, que l'on peut appeler système du Koukou nor, d'après le lac qui en occupe la région centrale. Au nord, la chaîne du Nan chañ, Siouen chañ ou Kilien chañ, orientée à peu près dans le sens de l'ouest à l'est, limite extérieurement, au-dessus des plaines du Kansou mongol, tout le pays du Koukou nor et semble prolonger, à l'orient de la brèche du Tchaïdam, la chaîne de l'Altîn-tagh; vers les sources de l'Aszind, quelques-uns de ces sommets dépassent la limite des neiges persistantes, dont la hauteur est évaluée à 4200 mètres. Les cimes les plus élevées du massif atteignent 5400 mètres, mais les chaînons occidentaux, auxquels Prjevalskiy a donné les noms de Humboldt et de Ritter, auraient seulement 3300 mètres[1]. Au sud du Nan chañ, que domine le Konkir — l'une des *amne* ou montagnes sacrées des Tangoutes — s'élève une autre arête, celle du Tchetri chañ; elle est limitée au nord par la vallée du Tatoung gol, tandis qu'au sud s'ouvre le bassin du Koukou nor. Enfin, par delà cette mer intérieure, d'autres montagnes, que Prjevalskiy appelle le Koukou nor méridional, se ramifient en de nombreux chaînons, tous riches en métaux : on y recueillait autrefois beaucoup d'or, mais depuis l'insurrection des Dounganes les laveries des torrents sont abandonnées.

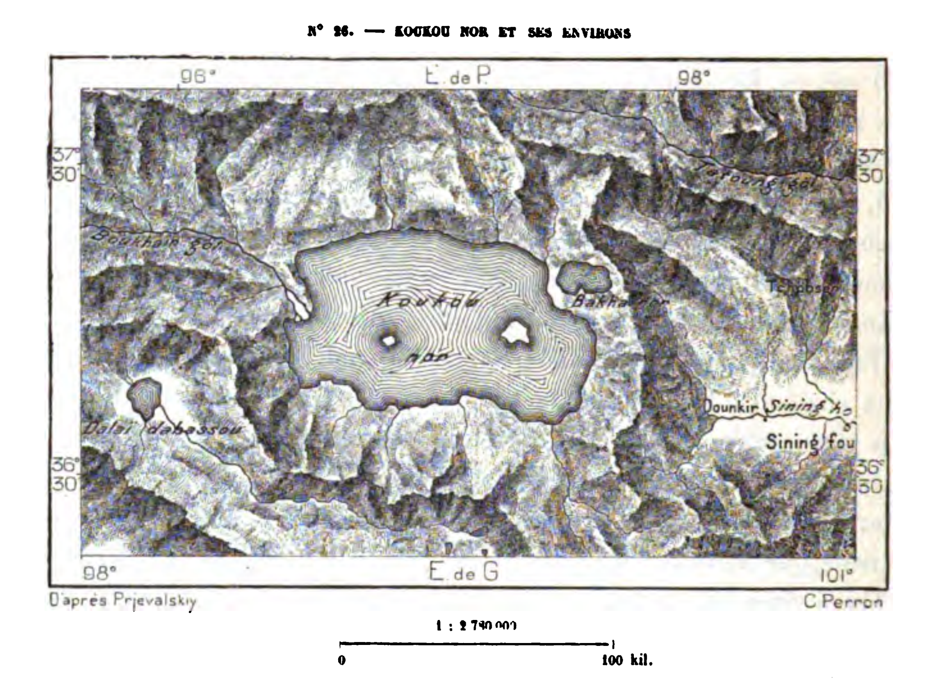
Sur les deux versants de ces diverses chaînes, on remarque le même contraste que dans la région de Kouldja entre les deux pentes des arêtes du Thian chañ, et, en Sibérie, entre les vallées du nord de l'Altaï et celles qui sont inclinées vers le sud. Ainsi le Nan chañ est très boisé sur la face qui regarde le nord, tandis que les forêts sont plus maigres du côté tourné vers le midi. Les deux chaînes entre lesquelles est enfermé le Koukou nor offrent, sur leurs déclivités opposées, la même opposition de climat, d'aspect, de végétation : au nord, la terre végétale, les eaux courantes, les gracieux bosquets; au sud, les pentes argileuses et les ravins pierreux[2]. Néanmoins la flore de la région est extrêmement variée en comparaison de celle des steppes du nord et des plateaux du sud : jusqu'à 3000 mètres de hauteur s'étendent des forêts de conifères, de saules et d'arbres inconnus ailleurs, tel que le bouleau à écorce rouge; des espèces particulières de rhododendrons et de chèvrefeuilles se rencontrent dans les

[1] *Conférence de Prjevalskiy à Pétersbourg*, le 23 mars (11 mars) 1881.
[2] Prjevalskiy, *Mongolie et Pays des Tangoutes*.

sous-bois et dans les prairies alpestres. Les montagnes du Koukou nor sont la région par excellence pour la rhubarbe médicinale, qu'achètent à des prix très élevés les négociants chinois de Sining. La faune de ces montagnes est aussi d'une étonnante richesse : Prjevalskiy a trouvé dans la contrée quarante-trois espèces nouvelles pour les savants.

Le Koukou nor, qui a donné son nom à la province, est le tso Goumboum des Tibétains ou le Tsing haï des Chinois, c'est-à-dire le « lac Bleu ». C'est en effet une nappe d'eau d'un bel azur, « doux comme la soie », contrastant avec le blanc délicat des neiges qui s'y reflètent. Sa

N° 26. — KOUKOU NOR ET SES ENVIRONS



forme est celle d'une ellipse allongée dans le sens de l'est à l'ouest : d'après les indigènes, le développement des rivages doit être d'environ 350 à 400 kilomètres, car un piéton peut faire le tour du lac en quinze journées de marche, et un cavalier en une semaine. Le lac Bleu couvre probablement une surface de cinq à six mille kilomètres carrés, dix fois celle du Léman, et jadis il fut encore beaucoup plus étendu, car d'anciennes berges se voient en maints endroits à une grande distance de la rive actuelle. De nombreux affluents, dont le plus considérable est le Boukhaïn gol, dans la région occidentale du bassin, alimentent le lac, mais leur apport ne suffit pas pour compenser l'évaporation, puisque le réservoir n'a pas d'écoulement et que les eaux sont devenues salines. Une assez grande île, de dix kilomètres de tour, s'élève dans la partie sud-orientale du lac : d'après la

légende, elle recouvre l'abîme d'où jaillissaient les eaux du Koukou nor; un oiseau monstrueux la laissa tomber du haut du ciel pour fermer le gouffre, dont le flot menaçait de submerger le monde. Un couvent, habité par une dizaine de lamas, est situé dans cette île solitaire, complètement privée de communications avec la terre ferme pendant l'été, car aucun bateau ne se hasarde sur les eaux tempétueuses du lac; c'est pendant quatre mois d'hiver seulement, de la mi-novembre à la fin de mars, que les moines peuvent sortir de leur prison pour aller mendier de l'autre côté de la surface glacée et renouveler leurs provisions de beurre et de farine. Les eaux du lac Bleu sont très poissonneuses et sa faune se compose de plusieurs espèces, d'après les riverains; cependant Prjevalskiy n'a jamais vu ramener ni pris lui-même qu'une seule espèce, dont la chair est excellente, mais dont les œufs sont vénéneux. L'altitude du lac est de 3200 mètres, encore bien au-dessous de la limite de végétation; partout où l'eau pure coule dans la steppe, elle est bordée d'arbrisseaux croissant en fourrés épais.

Plusieurs autres lacs, de moindre importance que le Koukou nor, sont épars dans les dépressions du plateau, à l'ouest du Hoang ho supérieur; mais la plus vaste de toutes les mers intérieures de la contrée a cessé d'exister. La plaine du Tchaïdam ou Tsaïdam fut jadis le fond de ce lac immense, qui remplissait l'espace triangulaire limité au nord par le Nan chañ, à l'est par les massifs du Koukou nor, au sud par le Bourkhan Bouddha. Elle est parcourue du sud-est au nord-ouest par une grande rivière, le Bayan gol (Fleuve Riche) ou Tchaïdam, dont le cours développé a peut-être de quatre à cinq cents kilomètres de longueur et qui n'a pas moins de 430 mètres de large à l'endroit où Prjevalskiy le traversa. Mais, à mesure qu'il se rapproche du désert, ce puissant cours d'eau diminue peu à peu et va se perdre dans les marécages du Dabsoun nor, non loin de la brèche par laquelle le lac du Tchaïdam s'unissait autrefois à celui du Lob. Dans toute sa partie orientale, la plaine du Tchaïdam est couverte de marécages salins qui forment ici de simples efflorescences semblables à la neige, ailleurs des dalles cristallines; au nord-ouest, au contraire, elle ne présente plus que l'argile dure ou le sol pierreux. Des joncs dans la région marécageuse, des touffes d'herbes rares dans la partie desséchée, telle est à peu près toute la végétation du Tchaïdam; cependant on y voit aussi des fourrés de *nitraria schoberi*, qui s'élèvent à plus de 2 mètres de hauteur et dont les baies, à la fois douces et salées, sont un des aliments les plus recherchés par les hommes et les animaux de la contrée : les habitants la recueillent en automne et la mélangent avec leur farine d'orge. La faune du Tchaïdam est aussi peu

variée que la flore, ce qui provient peut-être des nuées de cousins qui tourbillonnent au-dessus des marais et qui font fuir bergers, brebis et bêtes sauvages vers les montagnes environnantes. Une espèce d'antilope, le loup, le renard, le lièvre sont les animaux que l'on rencontre le plus fréquemment en traversant la plaine, et, d'après les récits des Mongols, le chameau sauvage parcourt les solitudes occidentales. L'homme ne visite guère ces contrées qu'en chasseur ou en berger nomade; cependant il ne lui serait pas impossible de se livrer à la culture du sol, grâce à l'eau fertilisante, que le Bayan gol roule en abondance, et à la douceur relative du climat, car le Tchaïdam n'a pas même 3000 mètres d'altitude à son extrémité supérieure et s'incline graduellement vers son issue occidentale, où il n'a peut-être pas 1000 mètres d'élévation. Lorsque Prjevalskiy traversa la plaine, quelques Mongols y semaient du froment et de l'orge: l'insurrection des Dounganes les ayant privés de leurs approvisionnements ordinaires, ils avaient été obligés de se faire cultivateurs. Au centre de la plaine, près du confluent du Bayan gol et d'une autre rivière, les ruines d'une ancienne ville témoignent de grands changements dans l'histoire de la contrée. Des populations résidentes vivaient dans ce pays, où l'on ne voit plus maintenant que les yourtes des pasteurs.

La haute steppe d'Odountala, au nord de laquelle se trouve le seuil de partage entre les sources du Bayan gol et celles de Hoang ho, est la région, sacrée pour les Mongols et les Chinois, où sont parsemés les lacs Djaring nor et Oring nor, dont le trop-plein se déverse dans le Fleuve Jaune. Aucun voyageur européen, du moins parmi ceux d'une époque récente, n'a visité ce pays de Sinsou haï ou de la « mer Étoilée » : Prjevalskiy le laissa du côté de l'orient dans son premier voyage et ne put l'atteindre par l'autre côté dans sa deuxième exploration. Pourtant les pâturages de la Mer Étoilée sont visités chaque année au mois d'août par les Mongols, qui viennent adorer leur dieu près des sources sacrées. Sept animaux blancs sans tache, un yak, un cheval et cinq moutons sont consacrés par les prêtres; après leur avoir attaché au cou un ruban rouge, on les lâche dans les montagnes, chargés des péchés de la tribu[1].

A l'ouest de la steppe d'Odountala commence la chaîne escarpée du Bourkhan Bouddha (Seigneur Bouddha), qui forme de ce côté le rempart angulaire du plateau tibétain. C'est une chaîne aride, de hauteur peu variée et de pentes régulières, simple rempart d'argile, de conglomérats, de porphyre, qui limite la région des hautes plaines. Une étroite rainure, plutôt

[1] Prjevalskiy, *Mongolie et Pays des Tangoutes*.

qu'une vallée, sépare cette muraille pierreuse d'une autre arête, également nue et aussi composée de roches grises, jaunes ou rougeâtres, mais dressant quelques-unes de ses croupes au-dessus de la limite des neiges persistantes : cette chaîne de montagnes est le Chouga. Au delà, vers le Tibet, s'étend le plateau désert, parsemé de buttes et de chaînons peu élevés, déchiré çà et là de crevasses, ici recouvert de cailloux, ailleurs de sables ou d'une blanche poussière saline. Pour les voyageurs, cette haute plaine onduleuse, dont l'altitude varie de 4300 à 4500 mètres, est le pays de l'épouvante et de la mort, et c'est avec joie qu'après avoir traversé la chaîne bordière de Bayan khara, ils redescendent, par des escarpements rapides, dans les pâturages qui bordent le Mourou oussou, c'est-à-dire le haut Yangtzé kiang. La limite officielle du pays de Koukou nor est l'arête du Chouga; mais on la recule fréquemment jusqu'au Bayan khara, ou jusqu'à la vallée du Fleuve Bleu, même jusqu'au Khara oussou. Il ne peut y avoir qu'une frontière toute fictive dans un pays semblable, immense espace inhabité.

On peut évaluer à 150 000 la population du pays de Koukou nor; c'est au plus si dans la région qui s'étend à l'ouest du lac le nombre des habitants s'élève à une vingtaine de mille individus. Les campements ne sont rapprochés les uns des autres que dans les plaines situées au nord et à l'est du lac Bleu et dans la vallée du Tatoung gol. Près de la frontière chinoise, vers Donkir, la population est assez dense, et les districts de cette région qui n'ont pas été ravagés par les Dounganes sont admirablement cultivés. Les colons chinois ont déjà pénétré dans ces vallées, dont la population aborigène se compose de Tangoutes et de Daldes, tribu d'agriculteurs qui ne ressemblent point aux Chinois, quoiqu'ils en aient pris la religion, le costume et les mœurs. Leur dialecte, dit Prjevalskiy, « serait un composé de chinois, de mongol et de mots inconnus ».

Les tribus les plus sédentaires se composent de Mongols, tristes représentants de leur race. Opprimés par les Tangoutes et sans énergie pour résister, ils obéissent en silence, se rappelant à peine que leurs ancêtres furent les maîtres du pays. « Arrachez-leur les dents de devant et mettez mes sujets à quatre pattes, ils ressembleront à des vaches, » disait un prince du Koukou nor à Prjevalskiy. Quant aux conquérants tangoutes de la contrée, appartenant pour la plupart à la famille des Khara-Tangoutes ou « Tangoutes noirs », ce sont pour la plupart des hommes fiers et hardis, ayant la pleine conscience de leur force. De race et de langue tibétaine, ces Tan-

goutes, connus par les Chinois, comme les Tibétains proprement dits, sous le nom général de Si fan, se distinguent nettement des Mongols par les traits et les mœurs. Ils ont les yeux noirs et bien ouverts, la figure ovale sans pommettes trop saillantes, la barbe noire assez abondamment fournie, le nez droit ou aquilin : Prjevalskiy leur trouve une ressemblance étonnante avec les Tsiganes du midi de la Russie. Le Mongol est paisible, le Tangoute est batailleur. Le Mongol aime le désert aride, l'espace illimité; le Tangoute préfère les vallées, les pâturages humides de la montagne. Le Mongol a pour monture le chameau, tandis que le Tangoute est accompagné du yak ou même l'emploie comme monture, en lui passant à travers la cloison des narines un gros anneau de bois. L'un, hospitalier, accueille volontiers l'étranger; l'autre l'écarte de sa tente ou lui fait chèrement payer son accueil. Les Khara-Tangoutes sont avides et spéculateurs; le moindre objet donne lieu chez eux à des marchés interminables. Ils s'adonnent volontiers au vol et au pillage : des bandes d'une dizaine d'hommes se forment pour mener pendant quelques mois une joyeuse vie de brigandage, aux dépens des caravanes ou des campements de Mongols; mais, en revenant dans leur pays, chargés de butin, les héros ne manquent pas d'aller demander l'absolution des violences commises ou du sang répandu : ils se rendent sur les rives sacrées du lac Bleu, achètent aux pêcheurs ou leur enlèvent le poisson capturé et le rejettent dans les eaux[1]. C'est ainsi que la somme de leurs bonnes actions l'emporte aisément sur le nombre de leurs crimes.

Ainsi qu'il convient chez un peuple de pillards, les jeunes Tangoutes ont encore l'habitude d'enlever les filles qu'ils veulent avoir pour épouses; mais ces enlèvements ne sont que fictifs, et le ravisseur doit payer aux parents une rançon analogue au kalim des Turkmènes et des Kirghiz. La polyandrie n'est point pratiquée chez les Tangoutes comme chez les Tibétains du sud, mais la polygamie est permise, et tous les riches propriétaires de bestiaux échangent volontiers des yaks et des brebis pour de nouvelles épouses. D'ailleurs, les femmes ne sont point traitées en esclaves: elles s'occupent du ménage et des troupeaux; elles vont et viennent en toute liberté et consacrent une grande partie de leur temps au soin de leur chevelure, qu'elles divisent en tresses et garnissent de verroteries, de rubans, de perles, de plaques de métal. Mais elles ne savent guère donner d'élégance à leurs demeures. La plupart des Tangoutes habitent des tentes noires tressées en poils de yak et percées au sommet d'une ouverture par laquelle

[1] Prjevalskiy, ouvrage cité.

la fumée s'échappe et la pluie tombe souvent : les habitants dorment autour du foyer sur des amas d'herbes et de broussailles, ou même sur la terre nue, souillée par les immondices et les eaux de cuisine.

Zélés bouddhistes comme les Mongols et les Tibétains, les habitants mongols et tangoutes de la région du Koukou nor observent avec ponctualité les cérémonies prescrites : ils font de fréquentes processions autour des temples et des sites consacrés, et de nombreux dévots se joignent chaque année aux caravanes de Lassa. Un Bouddha vivant siège aussi dans un couvent de la contrée, sans que le gouvernement chinois ait cru nécessaire de s'immiscer dans l'élection de ce personnage[1]; mais la gloire du lama des Tangoutes est obscurcie par celle du lama des Tibétains, et les couvents du Koukou nor sont vassaux du temple saint de Potala. Un grand nombre de prêtres vivent sous la tente, et même les religieux des communautés errent fréquemment de tribu en tribu. Quand ils meurent, on leur rend les honneurs de la sépulture, tandis que, suivant la coutume tibétaine, les simples fidèles sont jetés sur la terre nue pour servir de pâture aux bêtes fauves et aux oiseaux de proie[2].

Les habitants des steppes du Koukou nor et du Tchaïdam n'ont d'autre industrie que l'élevage de leurs bestiaux, qui sont d'ailleurs très nombreux : tel propriétaire possède des centaines de yaks et des milliers de brebis. Le prix des marchandises est évalué en têtes de bétail. C'est aussi d'animaux vivants et de leurs dépouilles qu'ils payent tous les objets dont ils ont besoin et que leur procurent les Chinois de Sining fou et de Donkir, sur la frontière. Grâce à ce commerce de farine, de tabac, d'étoffes, de thé, de rhubarbe, le gouvernement chinois a pu établir peu à peu, sinon son pouvoir direct, du moins son droit de suzeraineté sur les fiers Tangoutes de la contrée. Les caravanes de pèlerins mongols, qui se rendent des confins de la Sibérie aux plateaux du Tibet et dont le Koukou nor est le lieu d'étape intermédiaire, ont aussi contribué à rattacher le pays des Khara-Tangoutes au monde chinois. L'automne est la saison la plus favorable pour le voyage, parce que les pluies estivales ont cessé et que les tempêtes commencent seulement en hiver : aussi, dès la fin de l'été, des caravanes mongoles accourent au rendez-vous du Koukou nor, où les bêtes reprennent des forces pour le pénible voyage de 1600 à 1700 kilomètres, à travers les montagnes et les précipices. Du Koukou nor et de Donkir, la ville chinoise la plus voisine, les caravanes partent toujours au commence-

[1] Hilarion, *Arbeiten der russischen Gesandschaft*, vol. I.

[2] Prjevalskiy, ouvrage cité.

ment de septembre, pour arriver à Lassa deux mois après. Elles y séjournent trois mois et repartent en février, accompagnées par les marchands tibétains. Pendant l'insurrection des Dounganes, qui dévasta longtemps la Mongolie et la province de Kansou, tous ces pèlerinages de religion et de négoce furent interrompus, et même le dalaï-lama dut s'abstenir d'envoyer l'ambassade officielle qui, chaque troisième année, porte ses présents à l'empereur de Chine.

Grâce aux caravanes, les Tangoutes du Tchaïdam et du Koukou nor se trouvent, pendant les temps pacifiques, en relations fréquentes avec les représentants des deux suzerains, spirituel et temporel, le dalaï-lama et l'empereur. Le monastère de Tcheïbsen ou Tchöbsen, situé à 75 kilomètres au nord de Sining fou, sur un rocher qui domine le Bougouk gol, petit affluent du Fleuve Jaune, peut être considéré comme la capitale de la contrée. D'après Prjevalskiy, toute la province est divisée administrativement en 29 *khochoun* ou « bannières », dont cinq formant le pays de Tchaïdam, dix-neuf la région du Koukou nor et des vallées septentrionales, et cinq situées au sud du Hoang ho. Les fonctionnaires officiels auxquels les Tangoutes ont recours quand il leur convient de faire intervenir le gouvernement chinois sont ceux qui résident à Sining.

II

LE KANSOU MONGOL[1].

La zone de déserts qui se prolonge du sud-ouest au nord-est, des sables de Takla makan, près de Yarkand, aux plateaux élevés que borde à l'est

[1] Il est très difficile de transcrire les noms chinois d'une manière satisfaisante, non seulement parce que la prononciation chinoise diffère de la nôtre, mais aussi parce que, suivant le langage de leur nation, les voyageurs et les géographes de chaque pays ont une orthographe différente. L'Européen étant naturellement porté à écrire les noms chinois de manière à reproduire dans sa langue les sons tels qu'il les a entendus, il faut tenir compte de la nationalité des auteurs qui parlent de la Chine, et maintenir ou modifier en conséquence les mots qu'ils ont cités. Aussi longtemps que pour les noms géographiques on n'emploiera pas une méthode uniforme de transcription, reproduisant tous les sons par des signes correspondants, il convient d'écrire à la française les noms qui doivent être prononcés par des Français, tout en indiquant d'une manière spéciale les sons qui n'appartiennent pas à notre langue. Les aspirations gutturales du chinois, comme celles du russe, du turc et du mongol, peuvent être rendues par les deux lettres *kh*; celles moins fortes se traduisent par un *h*, tandis que les simples arrêts dans l'émission de la voix sont indiqués par une apostrophe, comme dans Fo'kien. La lettre *ñ*, empruntée à l'espagnol, représente le même son en chinois, tandis que les deux lettres *ng* figurent le son nasal qui termine un grand nombre de mots. Afin d'éviter les confusions qui proviendraient peut-être de l'emploi de l'*eu* avec sa prononciation fran-

la chaîne du Grand Khingan, n'est point, comme on se le figure souvent, une région complètement uniforme par l'aspect, l'inclinaison du sol, le climat et l'aridité. Elle ne constitue une région naturelle distincte que par le contraste de ses plaines avec les hautes montagnes qui l'environnent au sud, à l'ouest, au nord, à l'est, et avec les campagnes richement cultivées du sud-est. Mais, dans cette immense étendue qui occupe toute une moitié du diamètre de l'Asie, se succèdent bien des sites divers, et c'est à tort que plusieurs parties de cet espace sont confondues avec le Gobi. Ainsi, la contrée d'environ 500 kilomètres de largeur qui sépare le Nan chañ des montagnes de Hami n'est point un désert dans le sens étroit de ce mot. Il est vrai qu'elle se rattache d'une part aux solitudes du bas Tarim, de l'autre aux redoutables plateaux du Gobi oriental; même quelques-unes de ses plaines, cavités parallèles de la dépression qu'emplirent autrefois les flots de la méditerranée mongole, forment de petits « gobi » intermédiaires sans eau et sans verdure, où les sables se soulèvent en tourbillons; mais quelques rivières descendues du Nan chañ et des montagnes voisines roulent assez d'eau pour couler au nord, entre des rives verdoyantes, jusque vers la base des promontoires des Monts Célestes. Les « déserts » que parcourent ces rivières ne sont point des solitudes mortelles comme le Takla makan du Tarim ou les « Sables Rouges » et les « Sables Noirs » du Turkestan russe. On trouve presque partout de l'eau à une faible profondeur; des sources jaillissent dans les fonds, et, dans le voisinage de ces fontaines les herbages s'étendent au loin; en certains endroits, la végétation recouvre le sol jusqu'à perte de vue, et les troupeaux d'animaux sauvages y trouvent une nourriture abondante. Partout le sol est ferme, facile à parcourir à cheval ou en char. Des hôtelleries,

çaise, il a paru convenable de le remplacer par *ŏ*. Quant à la lettre *w*, elle est adoptée par Rémusat et par la plupart des sinologues français pour représenter un son qui est celui de la consonne *v* dans le Midi, et de la diphthongue *ou* dans le nord de la Chine : ainsi cette lettre se prononce tantôt comme le *w* allemand, tantôt comme le même caractère en anglais. D'ailleurs, il est impossible d'établir des règles précises pour la prononciation des mots, puisqu'elle varie de province à province. Un grand nombre de noms géographiques chinois ne nous sont connus que sous la forme qui leur est donnée par le dialecte mandarin; mais si l'on voulait transcrire tous les noms conformément à cette orthographe, il faudrait écrire Betzing au lieu de Peking, Mangou au lieu de Macao Hiamoun au lieu d'Amoï ou Amoy, Hiangkiang au lieu de Hongkong.

Nous écrivons en un seul mot les noms propres chinois composés de plusieurs syllabes, quelle que soit la signification primitive de ces éléments, dont le sens est oublié dans la conversation : c'est ainsi que Peking, Changhaï ont pris un sens purement géographique et qu'on emploie ces termes sans se rappeler que l'un signifie « Résidence du Nord » et l'autre « Mer supérieure » ou « Haute mer ». Quant aux noms communs qui suivent la plupart des noms propres et qui ont encore gardé leur sens précis, tels que *ho* ou *kiang* (rivière, fleuve), *chañ* (montagne), *miao* (tombeau), *kiao* (pont), *fou*, *hien* et autres termes administratifs, il convient de les écrire séparément.

des villages, même de véritables villes avec des bazars et des manufactures ont pu se fonder çà et là au bord des eaux courantes et s'entourer d'arbres et de cultures [1].

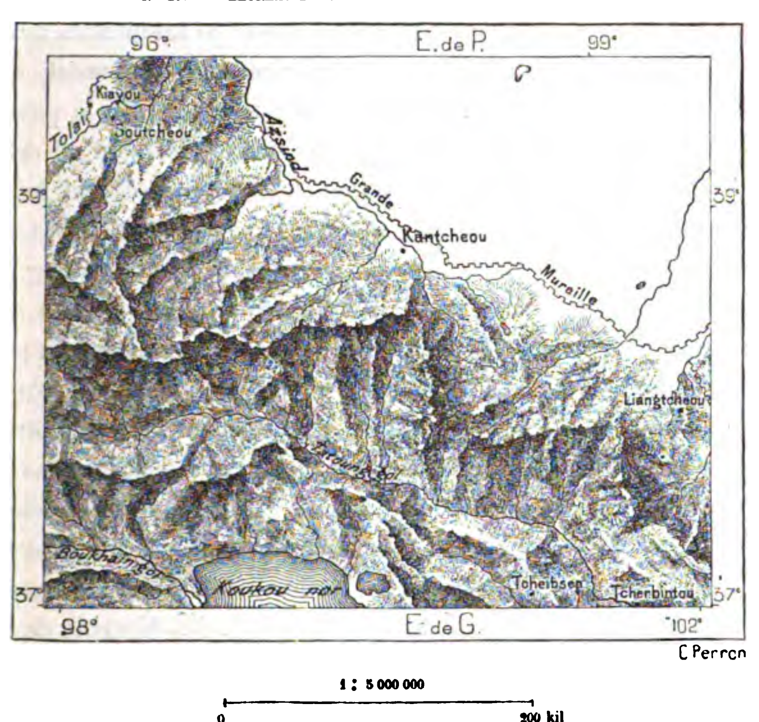
C'est dans les contours mêmes et dans le relief de l'Asie qu'il faut chercher les causes de cette interruption du grand désert central. Au sud de cette région, la masse continentale est échancrée par le golfe du Bengale, dont le demi-cercle n'a pas moins de 1500 kilomètres de rayon. Grâce à cette vaste nappe d'eau qui s'avance entre les deux péninsules gangétiques, l'espace qui sépare le Kansou de l'océan des Indes est réduit de moitié; l'atmosphère, chargée des vapeurs maritimes, peut être portée par les vents jusque par delà le Koukou nor et y laisser tomber un peu de son humidité. D'ailleurs, les vents qui traversent les montagnes du Tibet oriental, de l'estuaire du Brahmapoutra aux solitudes de la Mongolie, ne rencontrent pas dans cette route d'obstacles semblables à ceux que présente à l'ouest l'énorme plateau du Tibet central, avec ses plaines uniformes de 4500 et de 5000 mètres de hauteur et ses puissantes chaînes bordières de 7000 mètres. Les arêtes montagneuses de la province de Kham sont moins élevées que celles de l'ouest; elles offrent aussi de nombreuses brèches, et, dans une grande partie de leur parcours, elles sont disposées parallèlement dans le sens du méridien, de sorte que les vents du sud peuvent s'engouffrer dans les vallées et remonter facilement jusqu'aux montagnes du Koukou nor. Les moussons du sud-ouest, qui apportent dans le bassin du Brahmapoutra une si prodigieuse quantité d'eau, sont loin d'être desséchées quand elles franchissent la chaîne de Bayan khara : du mois d'avril à la fin de l'automne, elles apportent des neiges et des pluies : l'atmosphère ne redevient claire et sèche que pendant l'hiver. Prjevalskiy a vu des neiges tomber journellement durant tout le mois d'avril. Il n'est donc pas étonnant que les nuages déversent encore au delà du Nan chañ une certaine quantité d'eau sous forme de neiges et de pluie et que de véritables rivières puissent naître dans les montagnes et couler au loin dans la plaine; toutefois nulle d'elles ne peut aller rejoindre de fleuve s'écoulant vers la mer : toutes vont se perdre en des lacs ou des marécages salins au milieu des roseaux. La rivière de Ngansi, coulant à l'ouest dans la direction du Lob nor, s'arrête et s'évapore dans la cavité du Khara nor ou « Lac Noir »; l'Az-sind (Etzina, Edsineï), plus considérable, reçoit les eaux des Montagnes Nei-

[1] Sosnovskiy, *Journal of the Geographical Society of London*, 1877; — Piasetskiy, *Voyage en Chine* (en russe).

geuses, puis, au nord de la Grande Muraille, s'unit à une rivière qui l'égale presque, le Tolaï de Soutcheou, appelé le « fleuve d'Or » par d'anciens documents ; au delà il s'appauvrit peu à peu, se ramifie en des marécages riverains et finalement va se perdre, sur les confins du désert, dans le Sogok nor et le Sobo nor.

Grâce à l'influence des moussons, qui fait naître ainsi les eaux courantes entre les deux moitiés du Gobi, les Chinois ont pu facilement maintenir, du Nan chañ aux Monts Célestes, leur ligne de communication avec

N° 27. — EXTRÉMITÉ OCCIDENTALE DE LA GRANDE MURAILLE.



1 : 5 000 000

0 — 200 kil

les régions occidentales de l'empire. La route naturelle, qu'ont toujours suivie les caravanes et les armées, est celle qui, après avoir quitté Lantcheou fou, au grand coude occidental du Hoang ho, traverse les montagnes derrière lesquelles se cache le bassin du Koukou nor, puis descend dans les plaines du nord, franchit la Grande Muraille au défilé de Kiayou et se dirige au nord-ouest vers l'oasis de Hami. En cet endroit, la voie historique se bifurque des deux côtés de l'arête orientale du Thian chañ : tandis que l'une des routes pénètre dans le bassin du Tarim, l'autre gagne la Dzoungarie pour redescendre sur le versant occidental des monts dans le monde russe, qui est déjà l'Europe. On comprend combien

il importe à la Chine de posséder cette région relativement fertile, conquise par elle il y a déjà deux mille ans, qui coupe en deux la zone des déserts et que parcourt la route transversale des bords du Hoang ho aux Montagnes Célestes[1]. Aussi tout le pays, quoique situé en dehors de la Grande Muraille et séparé de la vallée du Fleuve Jaune par des montagnes élevées, a-t-il été rattaché à la province de Kansou; même au dernier siècle, les districts de Hami et de Pidjan, sur le versant méridional du Thian chañ, ont été ajoutés au Kansou comme partie intégrante de l'empire intérieur. Au nord-ouest d'un chaînon de partage, que franchit le col d'Ousou (Ousou ling) d'environ 3000 mètres[2], une sorte d'isthme de terres habitées, n'ayant en certains endroits que 50 kilomètres de largeur, relie au Kansou chinois du sud-est ce Kansou du nord-ouest, que l'on peut appeler « Kansou mongol », d'après les nomades qui le parcourent. D'un côté la montagne, de l'autre côté le désert, forment ce défilé qui met en communication les deux Kansou; les débris de ce qui fut le rempart d'argile[3] dit « grande muraille », comme les fortifications solides de la Chine orientale, limitent la zone de cultures au nord du long défilé et des premières villes situées à l'entrée du Kansou mongol : au delà, l'empire n'a plus de barrières contre ses anciens ennemis les nomades. On peut évaluer la superficie du Kansou extérieur à 400 000 kilomètres carrés, mais il est probable que ce vaste territoire n'a pas même un million d'habitants, la population ne s'étant groupée en colonies considérables que dans les villes du sud et dans les oasis situées à la base des Monts Célestes.

La population ne peut être que d'origine très mélangée dans cette région de grande importance stratégique, si souvent disputée par les armées. Des tribus de race turque, les Ouïgour et les Ousun, les Mongols de diverses bannières, les Tangoutes de race tibétaine, enfin les Chinois civilisés venus de l'Orient ont fréquemment combattu pour la possession du passage qui sépare le Gobi des Monts Neigeux. L'œuvre des guerriers nomades était rapidement accomplie : ils détruisaient tout dans leurs incursions, puis se retiraient dans les steppes de la plaine ou les vallées des montagnes. Les Chinois étaient plus lents, mais plus tenaces : de distance en distance, ils fondaient des villes de garnison qu'entouraient bientôt des colonies de cultivateurs; le pays se peuplait peu à peu, des routes se traçaient à travers les solitudes. Un retour offensif des barbares pouvait brûler les récoltes, abattre les forteresses, ravager les cités; mais, dès que

[1] Carl Ritter, *Asien*.
[2] Piasetskiy, *Voyage en Chine* (en russe).
[3] Ritter; — Huc; — Prjevalskiy; — Piasetskiy; — Kreitner

les Chinois revenaient dans le pays, peu d'années leur suffisaient pour faire reparaître le réseau stratégique des routes et des places fortes. Ainsi la guerre qui sévit récemment pendant plus de dix années entre les mahométans insurgés et les troupes impériales, dévasta les villes du Kansou septentrional ; la plupart furent même changées en amas de ruines, mais elles se relèvent peu à peu ou de nouvelles se bâtissent dans le voisinage, grâce à l'immigration des agriculteurs chinois.

Quant aux Mongols qui parcourent cette région de pâturages, ils appartiennent pour la plupart à la grande famille des Elöt, parente des Kalmouks. On sait qu'il y a quinze cents ans le pays était habité surtout par les Ousun, dans lesquels on a voulu voir un peuple de race germanique[1] et qui se distinguaient de tous les peuples de l'est au nez plat et aux pommettes saillantes par leurs yeux enfoncés et leur nez droit. Ces hommes « à figures de cheval », ainsi que les appellent les Chinois, ont été graduellement repoussés à l'ouest par les peuplades mongoles dans les monts Thian chañ et dans les bassins du Tarim. En parcourant cette contrée, Prjevalskiy a rencontré beaucoup de paysans qui lui paraissaient avoir extrêmement le type de ses compatriotes de la Russie centrale.

Les villes principales qui se succèdent de l'est à l'ouest, dans le défilé qui réunit les deux Kansou, sont les cités murées de Liangtcheou, de Kantcheou et de Soutcheou, fondées à l'époque de la première colonisation, il y a vingt siècles : ces deux dernières villes, chefs-lieux des cercles de Kan et de Sou, sont celles dont les noms réunis ont formé l'appellation de la province. Kansou est de toutes les villes de la contrée une de celles qui se sont le mieux relevées du désastre de la guerre civile, et ses maisons neuves brillent au milieu de campagnes verdoyantes. Liangtcheou est encore une ville populeuse et commerçante, et peu de cités en Chine sont plus propres et mieux entretenues ; mais la partie comprise dans la dernière enceinte est la seule qui présente cet aspect d'activité et de bien-être. La moitié de la ville comprise entre la première et la deuxième muraille n'est qu'un amas de ruines. Du haut des remparts on est frappé de la multitude de petites forteresses qui s'élèvent partout, au bord des ruisseaux, dans les vallées, aux sommets des collines. Ces fortifications d'origine récente sont les demeures des paysans revenus dans le pays depuis l'insurrection des Dounganes : ils prennent leurs précautions contre de nouveaux désastres, espérant qu'en s'enfermant dans leurs réduits ils pourront voir,

[1] Humboldt, *Asie centrale*.

sans danger pour eux, s'écouler le flot des envahisseurs [1]. Soutcheou, bâtie sur le Tolaï, fut jadis la cité gardienne de l'empire; mais en 1872, après la reprise de la ville par les Chinois, il n'y restait plus une seule maison : les murs se dressaient au milieu d'un immense champ de ruines, d'autant plus tristes à voir que pas un arbre, pas un arbuste n'avait encore germé sur les décombres.

C'est immédiatement à l'ouest, de l'autre côté de la rivière du Tolaï, que s'ouvre, dans un étroit défilé, la fameuse Kiayou kouan ou la « Porte du Jade », ainsi nommée parce qu'elle donne accès à la route du Khotan, cette région où les marchands chinois allaient recueillir la précieuse matière; mais la porte n'indique point, comme on le croit généralement, la limite du désert, car sur les deux bords du chemin se voient encore des arbustes et des touffes d'herbes; les eaux courantes ne manquent pas non plus, et sur les bords de ces ruisseaux s'élèvent des peupliers et des saules pleureurs. Deux siècles après Marco Polo, le premier voyageur européen qui ait suivi la voie du désert par le Lob nor et le Tchertchen, le missionnaire portugais Benedict de Goës, pénétra également dans le Kansou méridional par la voie du Khotan, mais il ne dépassa pas Soutcheou; il y mourut en 1607, et ses manuscrits ne purent même être sauvés par son compagnon, l'Arménien Isaac, qui continua la route jusqu'à Peking. Soutcheou est un grand marché pour les populations mongoles des alentours, de même que Ngansi (Ansi des cartes russes), Kouatcheou et Chatcheou ou la « Ville des Sables », qui est en effet assiégée par les dunes du désert occidental. Il y a quinze siècles, lors de la prospérité du royaume de Khotan, aucune ville du Kansou n'était plus importante que Chatcheou comme lieu de rassemblement pour les caravanes qui avaient à traverser les champs de cailloux et les sables s'étendant à l'ouest vers le Tarim.

Sur la route de Hami, la ville de Youiminsian, complètement épargnée par les Dounganes, dresse encore ses tours au milieu des grands arbres. Ngansi, la ville d'avant-poste sur la route qui se dirige au nord, vers le Thian chañ, est aussi entourée de quelque verdure, mais elle a été presque entièrement détruite pendant la guerre, et l'on n'y voit que des amas de briques, des restes de temples, des fragments d'idoles. Les jardins, mal entretenus, n'arrêtent plus les sables, et les dunes viennent en quelques endroits assiéger les remparts : si de nombreux colons ne travaillent pas à l'œuvre de reconstruction, la ville est menacée de disparaître. Au nord,

[1] Piasetskiy, ouvrage cité.



PROVINCE DE KANSOU. — VILLAGES FORTIFIÉS, PRÈS DE LANTCHEOU

Dessin de Th. Weber, d'après Piasetskiy.

dans la direction du Thian chañ, s'étend le désert proprement dit, immense étendue « qui se confond à l'horizon avec le violet du ciel » ; mais cette région n'est pas de celles où les voyageurs aient à craindre de s'aventurer : cependant ils n'y rencontrent, jusqu'à l'oasis de Hami, que des campements au bord des ruisseaux et des fontaines, et les débris des villes démolies. A l'orient, par delà le Tchoukour Gobi, se trouvent aussi quelques villages permanents et des restes de villes. L'une d'elles est peut-être la « cité d'Etzina », dont parle Marco Polo et dont le nom se retrouve dans celui de la rivière Az-sind.

Hami (Khami, Khamil), la cité que décrit Marco Polo sous le nom de Camul, est une de ces villes que l'on peut qualifier de nécessaires. Elle occupe une position géographique indiquée d'avance pour une cité : ravagée ou détruite, elle devait renaître sur le même emplacement ou dans le voisinage immédiat. L'oasis de Hami est un lieu de séjour où doivent s'arrêter les caravanes et les armées, soit à la sortie, soit à l'entrée du désert, pour réparer leurs forces ou prendre leurs approvisionnements. Pas un vainqueur, venu de l'orient ou de l'occident, ne pouvait espérer de pousser ses conquêtes plus avant s'il ne s'était d'abord solidement établi dans le pays de Hami et ne disposait des ressources qu'on y trouve. Comme position stratégique, il n'en est point dans l'Asie centrale qui le dépasse en importance. C'est près de là que les Monts Célestes, unissant leurs saillies en une dernière arête, abaissent leur promontoire oriental au milieu des sables et des cailloux du Gobi. Les zones de verdure qui longent de part et d'autre la base des montagnes sont des routes tracées d'avance : d'un côté est le « Chemin du Sud », le Nan lou, de l'autre est le « Chemin du Nord », le Pe lou, et c'est dans les campagnes de Hami que se trouve le point de convergence des voies historiques. Aussi le nom de cette ville n'a-t-il cessé de retentir dans l'histoire de l'Orient; mais elle ne paraît pas avoir jamais été une cité considérable : le territoire de culture qui l'entoure n'est pas assez étendu pour qu'une grande capitale ait pu naître dans cette région. Pendant la récente rébellion des mahométans, Hami a beaucoup souffert, et ses rizières, ses vignes, ses champs, où l'on recueille des melons exquis, ont été fréquemment dévastés.

A l'ouest de l'oasis de Hami, les deux villes de Pidjan (Pichan, Pidchan) et de Tourfan, aujourd'hui bien déchues, occupent deux oasis voisines, d'une très grande fertilité et produisant d'excellent coton, du sésame, du froment et toute espèce de fruits, surtout des raisins délicieux, dont les ceps sont couchés sur le flanc pour qu'ils n'aient pas à souffrir des vents po-

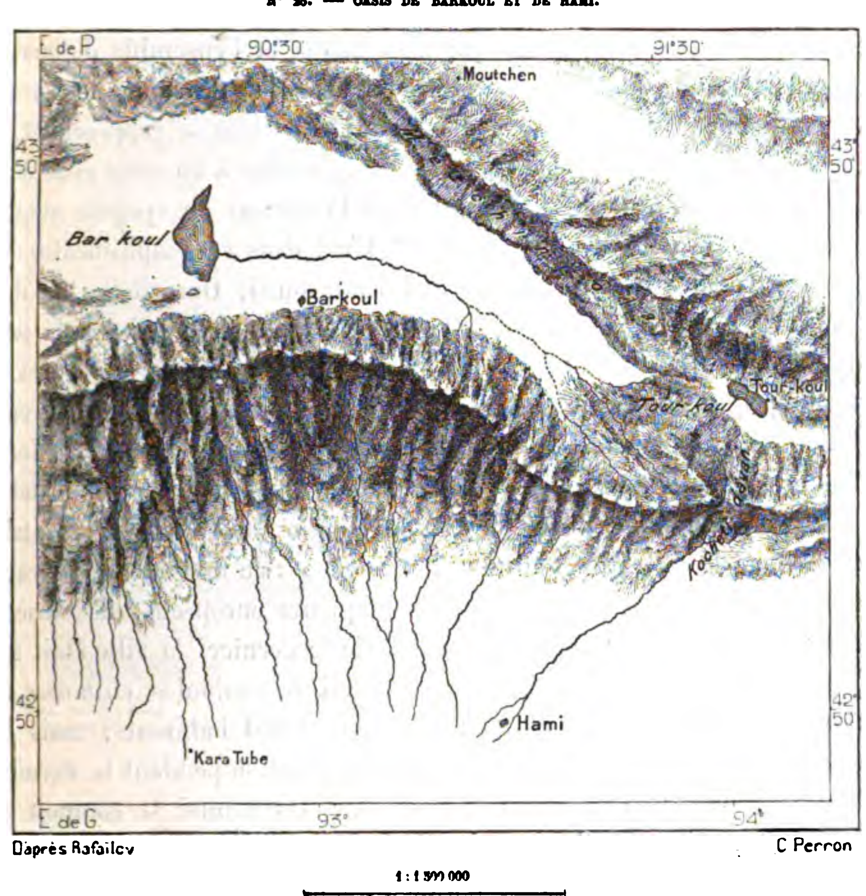
laires[1]. Au nord se dressent des escarpements appartenant aux montagnes déjà imposantes du Thian chañ. Cette région a été souvent traversée par les voyageurs chinois et les merveilles en ont été diversement racontées par eux, mais, parmi les naturalistes modernes, Regel est le seul qui ait visité la contrée. Pourtant il est peu de districts de l'Asie centrale qui méritent plus d'être explorés, à en juger par les curiosités naturelles dont parlent les anciennes annales. Entre les deux villes s'élève un cône isolé, le Hotcheou (cercle du Feu) ou Hoyen chañ (montagne de la Fosse du Feu), qui aurait vomi, il y a une dizaine de siècles, des laves, des cendres, des tourbillons de fumée, et où les indigènes allaient recueillir du sel ammoniac[2]. Parmi les autres montagnes de la contrée, les géographies anciennes parlent d'un pic situé à l'ouest de Tourfan, s'élevant en terrasses superposées, toutes formées par des galets d'agate. Sur cette montagne sacrée, « de 20 li de tour, » on ne voit pas un arbre, pas une plante : la roche ne doit son éclat qu'aux brillantes agates, « ossements des cent mille *lohan* qui ont mérité l'immortalité par leurs vertus[3]. » Tourfan ou « la Résidence » est la dernière ville qui ait été reprise par les Chinois, en 1877, sur les Dounganes ou mahométans révoltés. Elle ne date que d'environ 150 ans. La « Vieille Tourfan », détruite il y a quatre siècles, se trouvait à 50 kilomètres à l'ouest; il en reste des murailles de 15 mètres de hauteur, qui servaient autrefois d'habitations et que traversent deux ou trois étages de galeries voûtées ayant encore conservé quelques traces de leur aménagement intérieur et rappelant les constructions romaines. Des tours qui se dressent dans les environs offrent le même style d'architecture. Regel les attribue aux Ouïgour, dans lesquels il voit les ancêtres des Dounganes de nos jours. Des porcelaines chinoises, des statuettes bouddhiques se rencontrent çà et là au milieu des ruines; un magnifique minaret et des constructions offrant le même le style que celui de Samarkand se voient aussi dans la Vieille Tourfan, et dans le voisinage est la mosquée de Mazar, « même plus sacrée que la Mecque », dont une chapelle serait d'origine nestorienne, d'après la légende locale. Quelques forteresses, fondées dans le pays par Yakoub avant la conquête chinoise, sont devenues des villages et des villes. La plus populeuse est Taksoun, à l'ouest de Tourfan; ses terres, riveraines d'un grand lac salé, sont celles qui produisent le meilleur coton de la contrée.

Les villes du versant septentrional des Monts Célestes, jusqu'à la vallée

[1] Regel, *Russische Revue*, 1880, n° 3; — *Petermann's Mittheilungen*, VI, 1880.
[2] Klaproth; — Stanislas Julien; — Humboldt, *Asie centrale;* — Carl Ritter, *Asien.*
[3] Amyot, *Mémoires concernant l'histoire de Chine*, t. XIV; — Carl Ritter, *Asien*, t. I.

d'Ouroumtsi, sont attribuées, comme celles du versant méridional, à la province de Kansou. Barkoul, ainsi nommée du lac (koul) Bar, qui occupe au nord une dépression du plateau, complète Hami au point de vue stratégique : elle est la première station militaire et le premier marché sur la route qui de Hami va rejoindre les plaines dzoungares; de même que

N° 26. — OASIS DE BARKOUL ET DE HAMI.



les routes du sud viennent converger dans l'oasis de Hami, celles du nord s'unissent dans Barkoul, le Tchinsi fou des Chinois : c'est une « très grande ville » dominée par deux forteresses, entourée de vergers et de jardins. L'un des trois cols[1] qui font communiquer les deux villes, Kocheti-davan, est encore à la hauteur de 2734 mètres, soit de 1500 à 1700 mètres au-dessus des oasis de la base[2]; mais cette hauteur est minime en

[1] *Iz'vestiya Roussk. Geograf. Obchtchestva*, 1874.
[2] Sosnovskiy, Rafaïlov, *Carte de la Mongolie nord-occidentale.*

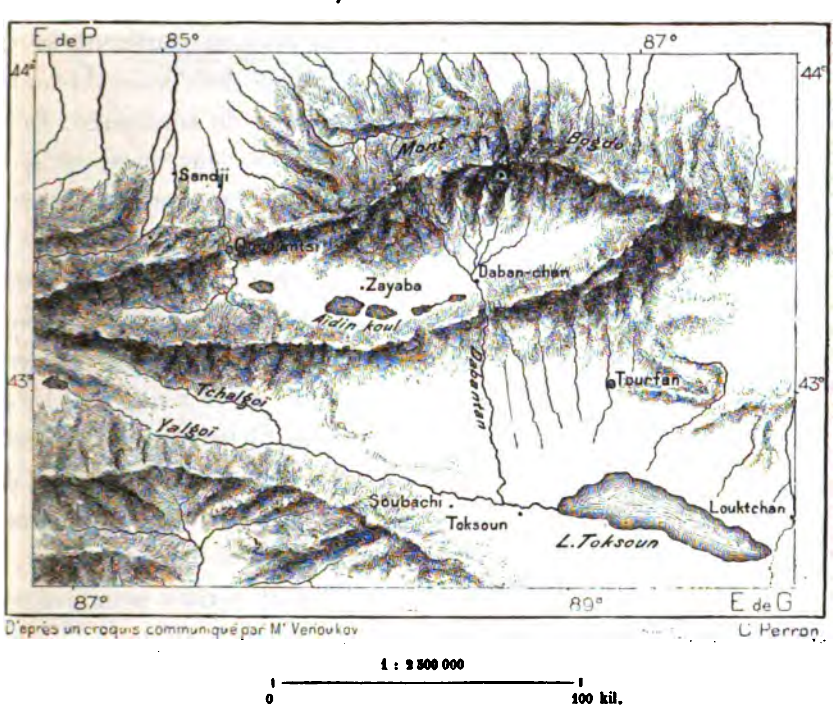
comparaison de celle des passages qui s'ouvrent à l'occident dans la chaîne neigeuse de Kongor adzigan, et les voyageurs ne pourraient contourner à l'est le promontoire extrême des Monts Célestes qu'en s'engageant au milieu de régions désertes.

De même que, vers l'extrémité de la chaîne, Barkoul correspond à Hami, de même Goutchen et Zimsa correspondent à Pidjan et à Tourfan; mais en cet endroit le système du Thian chañ s'est déjà dédoublé en deux arêtes parallèles, et les saillies sont trop hautes et l'ensemble du massif trop considérable pour que les communications soient faciles de versant à versant. Plus à l'ouest, les chaînes du Thian chañ se rapprochent, le plateau qui les porte se rétrécit et les plaines, pareilles à un vaste golfe dans une côte abrupte, s'avancent au loin dans l'intérieur du système montagneux, entre des pentes noires de forêts. C'est dans cet amphithéâtre que se trouve la célèbre ville d'Ouroumtsi (Oumroutsi, Oumritsi), le Tihoa tcheou des Chinois ou le « Temple Rouge » (Houn miao), déjà fondé sous la dynastie des Han : ce fut jadis la Bichbalik des Mongols et des Turcs. A diverses époques elle eut une grande importance, et, grâce à son heureuse situation, elle s'est relevée après chaque désastre. Comme chef-lieu des Turks Ouïgour, elle servit de résidence à des princes qui possédaient au sud et au nord du Thian chañ un vaste royaume désigné, ainsi que leur capitale, sous le nom de Bichbalik ou de « Pentapole » : ce fut peut-être la capitale de l'un des souverains que les chroniqueurs européens du douzième siècle appelaient le « prêtre Jean ». Au siècle dernier, la ville était fort populeuse et prenait le premier rang parmi les colonies chinoises du Kansou septentrional. On dit qu'elle eut 200 000 habitants; mais les Dounganes massacrèrent presque toute la population pendant la dernière guerre, puis ils furent massacrés à leur tour. Ouroumtsi se compose de deux quartiers distincts, le vieux bourg, habité par les marchands, sur la rive droite du torrent, et la ville neuve ou mandchoue, sur la rive gauche. Malgré ses désastres, Ouroumtsi fait actuellement un assez grand trafic avec la Russie par le Thian chañ Pe lou et la ville de Tchougoutchak, et commerce directement avec le Turkestan et la Chine orientale par le bassin d'un ancien lac où se trouvent encore quelques marais et dont le centre est occupé par la ville de Dabanchan; l'altitude du seuil le plus bas entre Ouroumtsi et Tourfan est évaluée par Regel à 1200 mètres seulement[1]. Près du passage se dressent deux statues grossières très vénérées. De même que

[1] *Mittheilungen von Petermann*, VI, 1880; — *Izv'estiya Rousskavo Geogr. Obchtchestva*, 10-22 mars 1881.

Tourfan, Ouroumtsi possède des sources thermales sulfureuses ; elle aurait aussi dans le voisinage, soit un évent volcanique, soit une veine de houille en combustion, terrain brûlant connu dans le pays sous le nom de « plaine enflammée ». Les oiseaux évitent de voler au-dessus de cet espace, blanc d'efflorescences en été, grisâtre en hiver au milieu des espaces neigeux. Plus loin, vers l'ouest, un abîme, duquel s'écartent avec soin les animaux et les hommes, porte le nom de « Fosse des Cendres[1] »; Regel,

N° 29. — OUROUMTSI, TOURFAN ET MONTAGNES ENVIRONNANTES.



1 : 2 500 000

0 — 100 kil.

dans son récent voyage, n'a pu visiter ces curiosités naturelles. Au nord-est de la ville, le groupe principal du Bogdo ola ou « Montagne de Dieu », qui se dresse à plus de 4000 mètres et que l'on dit être composé de cônes à cratères, ressemble en effet à un massif de volcans. Piasetskiy le vit de loin, mais sans pouvoir se détourner de sa route pour l'explorer. Sur l'une des hauteurs qui dominent Ouroumtsi, les habitants de la ville viennent chaque année offrir des sacrifices à la sainte montagne[2].

[1] Klaproth ; — Ritter ; — Humboldt.
[2] *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, octobre 1872.

III

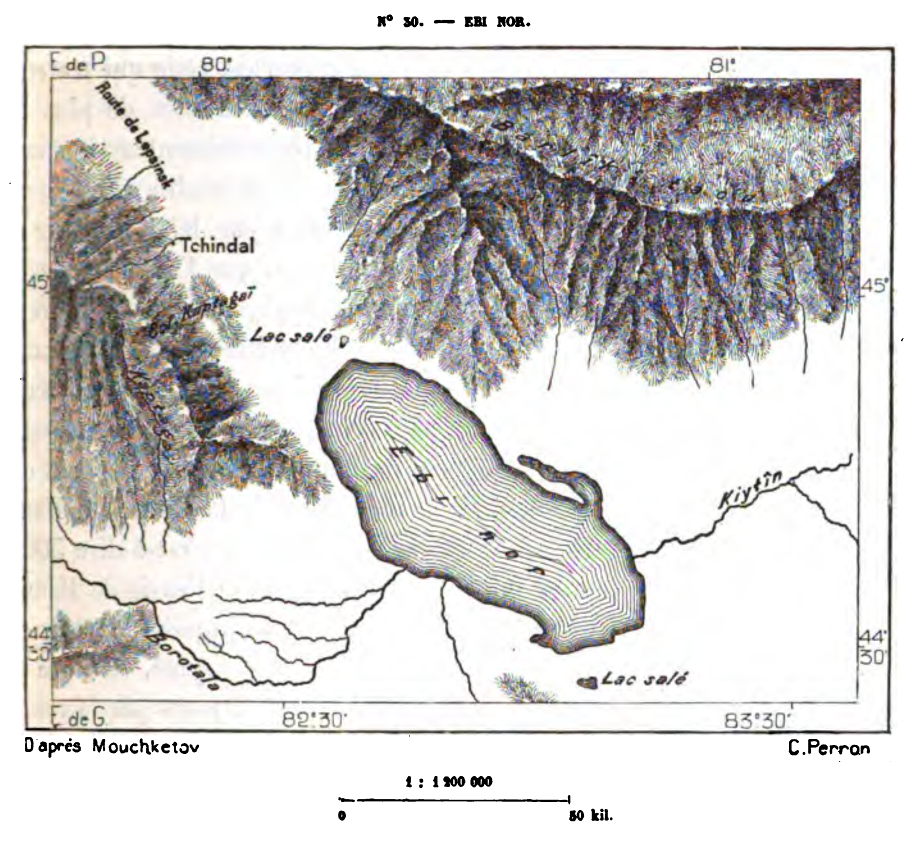
LA DZOUNGARIE ET L'ILI CHINOIS

La Dzoungarie, on le sait, est une porte largement ouverte entre le monde chinois et le monde occidental. L'ancien golfe de la « Mer desséchée », qui se recourbe au nord du Kansou mongol, s'avance au loin, vers l'ouest, entre les promontoires méridionaux de l'Altaï et les chaînes des Monts Célestes, puis se ramifie en deux bras où coulèrent les eaux dans les temps géologiques et qui sont devenus deux voies historiques pour les migrations des peuples et les relations de commerce. Le corridor oriental, qui forme l'entrée commune de ces deux voies, est occupé en grande partie par des marécages épars, et cette dépression, qui garde encore un peu l'aspect de l'ancienne mer, se continue par deux sillons : l'un qui se dirige au nord-ouest et dans lequel serpente la rivière Ouloungour, prolongée au delà du lac de ce nom par l'Irtîch Noir; l'autre, qui longe à l'ouest la base des montagnes de Katoun et d'Iren khabirgan, appartenant au système des Monts Célestes. Le sillon du nord, où se réunissent les premières eaux du plus grand fleuve de Sibérie, l'Irtîch-Ob, offre presque partout un chemin des plus faciles sur l'argile durcie des steppes, et le point le plus élevé qu'y signale Sosnovskiy est seulement de 765 mètres. Le sillon du sud est beaucoup plus profondément creusé. Des marécages, des rivières indécises en occupent le fond, et les deux cavités principales qui recueillent les eaux, l'Ayar nor et l'Ebi nor, se continuent, sur le territoire russe, par l'Ala koul et les autres lacs jadis unis au Balkhach. Là aussi le passage entre les deux versants, sur la route de Lepsinsk à Ouroumtsi, peut se faire sans peine; les deux plaines ont une altitude moyenne de 200 à 250 mètres, et le seuil par lequel on se rend de l'une à l'autre, entre l'Ala taou dzoungare et le Barlîk, est une large brèche, redoutable seulement à cause des vents qui s'y engouffrent. L'espace qui sépare le sillon de l'Irtîch et celui du sud ou du Thian chañ Pe lou est en partie occupé par l'arête du Djaïr, par le Barlîk et par les promontoires orientaux du Tarbagataï et du Saourou, se dressant au-dessus des steppes comme des presqu'îles au-dessus de l'Océan; il offre cependant un troisième passage, moins ouvert que ceux du nord au sud, mais plus fréquenté : c'est celui dans lequel se trouve la ville de Tchougoutchak.

Le nom de Thian chañ Pe lou, c'est-à-dire de « route septentrionale du Thian chañ », donné par opposition à Thian chañ Nan lou, qui est la

« route méridionale » ou celle du Tarim, prouve que les Chinois avaient bien su apprécier l'importance de cette voie historique, prolongement de celle qui, au sortir de la Porte du Jade, traverse obliquement le Kansou mongol jusqu'à Hami, Barkoul et Ouroumtsi. Un chemin dit impérial, commandé de distance en distance par des forts et des colonies militaires, traverse la contrée de l'est à l'ouest et va s'engager sur le plateau triangulaire limité au nord par la sierra de l'Ala taou dzoungare, au sud par les

N° 30. — EBI NOR.



monts Boro-khoro : de là il ne reste plus qu'à descendre au sud, par la brèche de Tałki (1909 mètres) ou par tel autre passage voisin, pour entrer dans cette riche vallée de Kouldja, qui se trouve déjà sur le versant occidental de l'Asie et se rattache à toutes les routes de la dépression aralo-caspienne. Ainsi, des bords de l'Irtîch Noir à ceux de l'Ili, sur une largeur d'environ 500 kilomètres, le demi-cercle de plateaux et de montagnes qui entoure l'Empire Chinois est diversement interrompu par des vallées et des seuils d'accès facile : c'est par ces chemins naturels qu'était tracée d'avance la voie des invasions pour les Huns, les Ouïgour, les Mongols, et c'est aussi par cette région que passèrent les Chinois pour s'emparer des seuls

districts qu'ils possèdent encore sur le versant occidental de l'Asie : ce sont, d'un côté, la haute vallée de l'Irtich, de l'autre celle de l'Ili.

Quant aux Russes, ils surent dès les premiers temps de l'invasion en Sibérie que la route de Chine passe entre l'Altaï et les Monts Célestes, puisqu'ils cherchaient dans cette dépression le grand lac de Kitaï, dont le nom est devenu pour eux celui de tout l'Empire Chinois. Néanmoins, ce n'est pas la route qu'ils suivirent d'abord pour se mettre en rapports de commerce et d'amitié avec leurs voisins du sud. Peking, la capitale de l'empire, étant située bien en dehors du centre de la Chine, les Russes durent choisir eux-mêmes une route écartée, celle qui traverse les froids plateaux de la Mongolie orientale, à des altitudes de plus de 1200 mètres, entre Kiakhta et Peking. Mais ils reconnaissent maintenant combien il serait préférable pour leurs échanges de se rendre directement de la Sibérie occidentale dans le « royaume Fleuri » par la Dzoungarie et le Kansou du nord. Du poste de Zaïsan à Hankeou, que l'on peut considérer comme le véritable centre de la Chine, les voyageurs ne rencontrent aucun obstacle ; sur une longueur de 4350 kilomètres, 270 seulement ne peuvent être parcourus en char; mais là aussi les sentiers sont excellents pour les animaux de charge. Sur cette route, on ne traverse les solitudes du Gobi que pendant huit journées de marche : partout ailleurs on trouve d'étape en étape des populations sédentaires[1]. De Tumeñ à Hankeou par Kiakhta, la distance est de 7435 kilomètres, c'est-à-dire 3000 kilomètres de plus que par la vallée de l'Irtîch Noir et l'oasis de Hami, et l'on sait par les récits des voyageurs combien elle impose de fatigues durant la traversée des plateaux : la longueur du voyage, évaluée à 140 jours par la route directe, n'est pas moindre de 202 jours par la route détournée, qu'ont l'habitude de suivre les caravanes en se dirigeant vers Peking. Quant à la route, également pratiquée par les marchands, qui s'élève par les vallées de l'Altaï russe vers les cols de la frontière et redescend au sud vers Kobdo et Ouliasoutaï, pour contourner au sud la base des monts Khangaï, elle est de toutes la plus difficile et celle qui parcourt les régions les moins fertiles et les moins peuplées : certainement ce n'est point celle que choisira le grand commerce international. On peut dire que le chemin de fer transcontinental de Calais à Changhaï est tracé d'avance, par l'une des portes de la Dzoungarie, le Kansou mongol et Lantcheou fou. Aussi les Russes attachent-ils beaucoup d'importance à la possession des abords de cette route, et c'est en stipulant le droit de la faire

[1] Sosnovskiy, *Journal of the Geographical Society of London*, 1877.

suivre à leurs expéditions de commerce qu'ils ont consenti à rendre le dépôt de Kouldja, qui leur avait été confié par le gouvernement chinois pendant l'insurrection des Dounganes. D'autre part, le territoire de Kouldja s'avance comme un coin entre la Dzoungarie du nord et la vallée du Tarim, et si les Chinois n'en étaient pas les possesseurs, ils ne pourraient se rendre des steppes dzoungares aux oasis de Kachgar et de Yarkand que par un grand détour, à l'orient du Tian chañ.

La Chine extérieure comprise entre les Monts Célestes et l'Altaï se divise naturellement en deux régions bien distinctes et très inégales en superficie et en population, que sépare l'une de l'autre l'arête de Boro-khoro : ces deux régions sont la Dzoungarie et la province de l'Ili[1]. De même que la plus grande partie des étendues mongoles, les plaines de la Dzoungarie sont des espaces monotones d'argiles jaunes ou rougeâtres n'ayant d'autre verdure que celle de maigres arbrisseaux; seulement au bord des eaux courantes, des peupliers et des trembles agitent leur mince feuillage au-dessus des roseaux. L'uniformité générale de la contrée n'est interrompue par des sites pittoresques ou gracieux que dans le voisinage des hautes montagnes. Quoique l'Altaï chinois ait en général une grande sévérité d'aspect et que la plupart des escarpements tournés vers le midi soient nus et mornes, cependant il existe des forêts, des prés, des pentes fleuries, dans quelques vallées du versant méridional, et des stries de neige contrastent çà et là avec la couleur fauve des rochers et la verdure des fonds. Au sud de la Dzoungarie, les chaînes bordières, le Katoun, le Boro-khoro, le Talki, sont, grâce à l'exposition septentrionale de leurs pentes, beaucoup plus boisées que l'Altaï : en certains endroits, les versants des montagnes sont entièrement couverts de pins. La région la plus pittoresque de la Dzoungarie est celle de l'angle sud-occidental, dans laquelle se trouve la dépression emplie par les eaux du Saïram nor. Ce lac n'est pas le plus considérable de la Dzoungarie; il est dépassé en étendue par l'Ebi nor, l'Ayar nor et l'Oloungour; mais on le dit très profond : aussi les Mongols lui donnent le nom de « Grande Eau »; les Chinois le nomment poétiquement le « lac de la Grande Tranquillité ». Il s'ouvre comme un énorme cratère entre des monts boisés, et son niveau n'est guère qu'à une centaine de mètres au-dessous du seuil de Talki, par lequel la route impériale descend dans la vallée de l'Ili. On pense que le trop-plein des eaux du Saïram passe souterrainement au-dessous de la brèche de Talki et forme les sources

[1]

	Superficie probable.	Population probable.
Dzoungarie	500 000 kilomètres carrés.	300 000 habitants.
Province de l'Ili	65 000 » »	140 000 »

abondantes qui arrosent les campagnes de Kouldja[1]. Ce serait un phénomène analogue à celui que présente, à l'autre extrémité de la Dzoungarie, le grand lac Ouloungour, ou Kizîl bach, — c'est-à-dire lac des saumons à tête rouge, — dont un courant souterrain, découvert par Mirochnitchenko, emporte les eaux surabondantes au fleuve Kara Irtich[2].

On sait que le territoire de Kouldja, récemment détenu par la Russie, est une des contrées les plus belles de l'Asie centrale. Il comprend toute la partie orientale des Monts Célestes avec ses grandes montagnes de 5000 à 6000 et même à 7200 mètres de hauteur, ses vallées dans lesquelles s'épanchent des fleuves de glace, ses vastes plateaux revêtus d'un fin gazon, ses forêts de pins et de pommiers, ses plaines où les eaux courantes et les canaux d'irrigation font naître les moissons les plus riches. La vallée du Tekes, qui fut jadis un lac, celles du Kounges et du Kach sont assez faiblement habitées à cause de leur altitude : presque toute la population s'est réunie dans les campagnes qu'arrose l'Ili dans son cours moyen, avant qu'il ne pénètre sur le territoire russe et ne se détourne vers le nord-ouest pour aller perdre ses eaux dans le Balkhach.

Les Dzoungares, c'est-à-dire les « Tribus du Côté Gauche », ont cessé d'exister comme nation, et leur nom ne s'est maintenu que pour la contrée qui fut autrefois le centre de leur puissance. Appartenant à la souche des Mongols et au groupe des Elöt ou des « Quatre Couleurs », ils réussirent, les derniers parmi les tribus de leur race, à constituer un empire indépendant de la Chine. A la fin du dix-septième siècle, lorsque déjà tous les autres Mongols étaient assujettis et divisés, les Dzoungares fondèrent un royaume qui devint en peu d'années l'un des plus vastes de l'Asie. Leur souverain commandait, dit-on, à un million de guerriers; des montagnes de Hami au Balkhach, tout le pays lui était asservi, et Kachgar, Yarkand, même des villes du Turkestan occidental lui payaient le tribut; il voulut s'emparer du Tibet, et ses armées, après trois attaques successives, réussirent, en 1717, à prendre Lassa et la forteresse sacrée de Potala : c'est à grand'peine si les deux lamas envoyés par l'empereur Kang-hi pour dresser la carte du Tibet purent échapper au sort de leurs confrères, que l'on emmena en Dzoungarie attachés sur des chameaux. Les dissensions et les guerres intestines ne permirent pas au royaume mongol de se maintenir contre la

[1] Mouchketov, *Zapiski mineralog. Obchtchestva*, 1877.
[2] Voir le tome VI de la *Nouvelle Géographie universelle*, l'*Asie russe*.

Chine. Deux armées d'Impériaux furent anéanties par les Dzoungares; mais, en 1757, une troisième armée réussit dans l'œuvre de reconquête : tout le territoire fut repris au nom de l'empereur Kienlong, et les Mongols ennemis qui n'eurent pas le bonheur de se réfugier en Sibérie ou par delà les Monts Célestes, dans le Turkestan occidental, furent impitoyablement massacrés : un million d'individus, hommes, femmes, enfants, périrent dans ce désastre général de la nation. Le nom même disparut, et maintenant il ne reste de traces de familles dzoungares que parmi les tribus des Kalmouks montagnards qui leur donnèrent asile et avec lesquels le mélange se fit rapidement, grâce à la communauté de langue et de culte. Les villes rasées furent remplacées par des postes militaires et par des colonies de criminels envoyés de toutes les parties de la Chine et de la Mongolie[1]; en outre, des populations nouvelles vinrent spontanément s'établir dans les régions dévastées. En 1771, les Kalmouks de la branche des Tourgout errant dans les steppes de la Volga résolurent de fuir les odieux surveillants que leur envoyait le tzar et de rentrer dans ces plaines dzoungares, que célébrait encore la tradition nationale. Des trois cent mille Kalmouks partis des rivages occidentaux de la Caspienne, bien des milliers succombèrent durant la pénible fuite de huit mois à travers le fleuve Oural, les marécages de l'Emba, les déserts du Turkestan; mais, d'après les récits chinois, le gros de l'immense armée d'émigrants put atteindre les steppes qui s'étendent à la base des Monts Célestes, du Tarbagataï, de l'Altaï, et des multitudes d'autres Mongols que les victoires des Chinois avaient repoussés précédemment hors des limites de l'empire, se laissèrent entraîner par la contagion de l'exemple et s'associèrent au mouvement de retour vers la patrie des ancêtres. Un demi-million d'hommes auraient ainsi repeuplé l'espace qui s'étend du lac Balkhach aux solitudes du Gobi, et l'empereur Kienlong put se vanter d'être devenu le maître de toute la nation mongole.

Mais la différence des races et des religions, et beaucoup plus encore les haines suscitées par l'oppression chinoise, devaient amener d'autres massacres. Un siècle après la destruction de l'empire des Dzoungares, les populations agricoles du bassin de l'Ili se soulevèrent contre les mandarins chinois et les soldats mandchoux. Les Dounganes, c'est-à-dire les mahométans sédentaires de la contrée, qui se disent descendus des soldats de Tamerlan restés dans le pays après le passage du conquérant, et les Tarantchi, — nom sous lequel on comprend tous les colons immigrés des régions

[1] Mailla, *Mémoires concernant l'histoire des Chinois;* — Klaproth; — Timkovskiy; — Carl Ritter.

du Tarim, — engagèrent seuls la lutte. Les Kirghiz-Kazaks des steppes du nord, les Kara-Kirghiz ou Bourout des vallées du Thian chañ n'eurent point à prendre part au conflit, grâce aux avantages que leur donnait la vie nomade; mais, entre les agriculteurs de la plaine et leurs maîtres des villes, la guerre, d'abord conduite de part et d'autre avec une grande hésitation, prit d'année en année un caractère plus violent et se termina, en 1865, par un massacre général des Chinois, des Mandchoux et des autres colons militaires venus de l'Orient : seules les jeunes femmes furent épargnées, mais pour devenir esclaves. L'arrivée des Russes, auxquels le pays de Kouldja fut remis temporairement par les généraux chinois, mit un terme à la tuerie; mais on dit qu'alors il ne restait plus même dans le pays la dixième partie de l'ancienne population : de deux millions d'habitants qu'aurait eus le district de Kouldja, il n'en restait plus que 139 000, en grande majorité Dounganes et Tarantchi. Quelques Chinois et Mandchoux, de même que des Solons descendants de colons militaires, avaient pu échapper à la mort dans Kouldja et dans le voisinage. Maintenant c'est aux rebelles mahométans à redouter la vengeance des Impériaux; aussi, par le nouveau traité qui restitue Kouldja à la Chine, la Russie a-t-elle gardé, à l'extrémité nord-occidentale du pays, un territoire de refuge pour les Dounganes et les Tarantchi. Tels sont les avantages que possède le bassin de l'Ili par le climat, la fertilité, les richesses naturelles, que, malgré les effroyables massacres de 1865, cette contrée est encore beaucoup plus riche en habitants que la Dzoungarie du nord. Pour une surface cinq fois plus considérable, le dernier pays n'a probablement pas plus du double de la population.

Dans la Dzoungarie du nord, c'est-à-dire dans le bassin de l'Ouloungour et sur les bords de l'Irtîch Noir, il n'y a point de villes proprement dites. Cependant deux postes ont pris quelque importance comme lieux d'étape et points de départ des caravanes : Bouloun tokhoï, bourg fortifié que possèdent les Chinois, sur la rive méridionale du lac Ouloungour, Toulta ou Toultou, sur un affluent de l'Irtîch Noir, à l'entrée d'une brèche par laquelle on s'élève sur le plateau de Kobdo; les marchands russes en ont fait un dépôt pour leurs échanges avec la Mongolie. Le marché le plus actif de la Dzoungarie est la ville de Tchougoutchak, située à la base méridionale du Tarbagataï, dans le bassin de la rivière Emil, affluent de l'Ala koul. Placée comme elle l'est sur le versant sibérien, à 18 kilomètres seulement du poste de Baktî sur la frontière, cette ville offre aux négociants russes de grands avantages pour l'entrepôt de leurs marchandises : en cet endroit, ils sont aussi bien protégés contre les exactions des mandarins

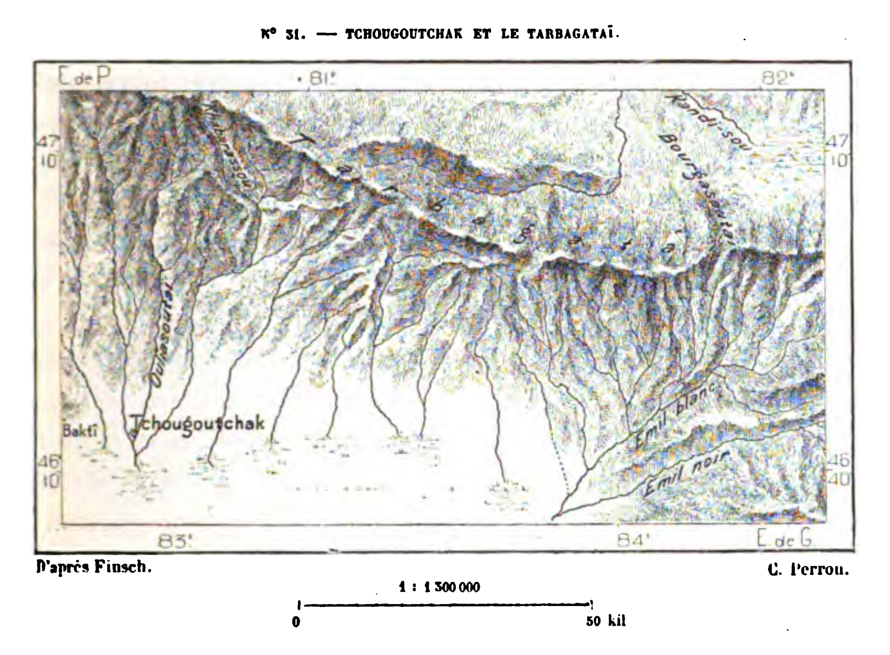


TYPES ET COSTUMES. — DOUNGANES ET TARANTCHI

Dessin de Pranishnikoff d'après des photographies communiquées par M. de Ujfalvy et une gravure extraite du *Turkestan*, de Schuyler.

que s'ils étaient sur le territoire russe. En outre, Tchougoutchak se trouve sur un chemin suivi depuis deux siècles par les caravanes de Yarkandî et et de Kachgarî qui trafiquaient avec les villes de Sibérie. Ces marchands, connus d'ordinaire sous le nom de Boukhares, comme venant de la « petite Boukharie », avaient choisi, pour se rendre du bassin du Tarim dans celui de l'Ob, la route détournée qui traverse le Thian chañ central, contourne le Balkhach et franchit le Tarbagataï pour redescendre dans la vallée de l'Irtîch : en suivant cet itinéraire, ils évitaient les grands déserts de l'ouest, de même que les Kirghiz pillards, et trouvaient partout

N° 31. — TCHOUGOUTCHAK ET LE TARBAGATAÏ.



D'après Finsch. C. Perron.

1 : 1 300 000

0 50 kil

des pâturages pour leurs bestiaux. Au milieu du siècle dernier, le gouvernement russe voulut arrêter ce commerce pour assurer le monopole à d'autres voies, et refusa le passage à tous les voyageurs qui prenaient la voie du Tarbagataï ; même la peine de mort était prononcée contre ceux qui se rendaient coupables d'importation de rhubarbe[1]. Mais les habitudes étaient prises, et Tchougoutchak redevint plus que jamais un rendez-vous de caravanes : en 1854, elle exportait en Russie pour une valeur de 1 600 000 roubles de thé ; sa population s'élevait alors à 30 000 habitants. Ruinée par l'insurrection des Dounganes, Tchougoutchak se repeuple peu à peu de colons volontaires et d'internés. La ville, grande agglo-

[1] Schrenck, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, von Baer und Helmersen, vol. VII ; — Potanin, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, I, 1867.

mération de maisonnettes d'argile, se compose de différents quartiers, habités chacun par des immigrants de nationalités différentes, Chinois, Mandchoux, Mongols, Kirghiz, Tarantchi. Des jardins parfaitement arrosés entourent Tchougoutchak, et dans le voisinage on exploite des gisements de houille[1]. Le col de Khabarassou, par lequel Tchougoutchak communique avec Kokpektî et Semipalatinsk, est accessible aux chars, et sur le seuil même, à 2874 mètres d'altitude, s'élève un caravansérail. Au sud de Tchougoutchak, le passage de la rivière Emil et de ses marais, près de la frontière russe, est défendu par la forteresse de Sarlîtam.

A l'ouest d'Ouroumtsi, toutes les villes de la Dzoungarie méridionale, Manas ou Kouïtoun, Karkara oussou, Chikho, Djinho, sont des postes militaires, peuplés par des exilés, comme la plupart des autres colonies situées en dehors de la Grande Muraille. Aussi longtemps que dura l'occupation russe du territoire de Kouldja, ces places de la Dzoungarie méridionale avaient des garnisons considérables; même de véritables armées étaient réunies entre l'Ebi nor et le Saïram nor pour surveiller les passages qui font communiquer la Dzoungarie avec la vallée de l'Ili ; maintenant la colonisation proprement dite augmente beaucoup dans ce pays, surtout à l'est de Manas, qui est la région la plus fertile du territoire de la Dzoungarie située au nord du Thian chañ; des laveries d'or, des gisements de charbon de terre, des nappes de sel, et surtout le lac de naphte dont parle Regel comme se trouvant près de Chikho, promettent à ces colons de futures richesses industrielles. Au sud, le col de Talki, et beaucoup d'autres brèches de la chaîne permettent aux Chinois de descendre sans peine dans les campagnes de Kouldja; néanmoins il est évident que le pays appartient géographiquement à une autre région naturelle que la Mongolie : il fait partie du bassin aralo-caspien, vers lequel il s'ouvre largement à l'ouest. De ce côté, nul obstacle n'empêcherait les armées russes de rentrer dans un territoire dont elles connaissent déjà le chemin.

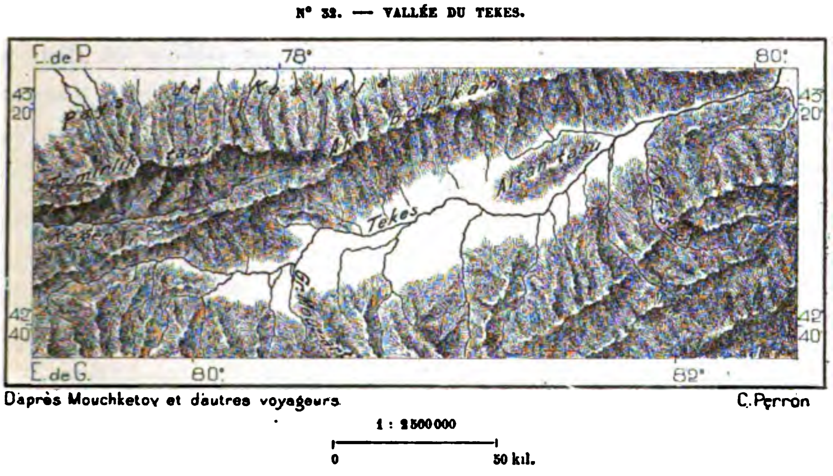
On sait que, dans le bassin de l'Ili[2], les dévastations récentes ont laissé debout une seule ville d'importance, la Vieille Kouldja, appelée aussi Kouldja tartare, Nin Yuan et Kureñ. C'est une cité renfermant une dizaine de mille habitants dans son enceinte carrée, mais entourée de vastes faubourgs, qu'une ceinture de peupliers cache aux yeux des voyageurs. Quoique bâtie par les Chinois, Kouldja garde à l'intérieur l'apparence d'une ville du Turkestan russe, et deux ou trois édifices à peine rappellent par leur archi-

[1] Finsch, *Reise nach West Sibirien im Jahre*, 1876.

[2] Dans le tome VI, la province de l'Ili a été décrite comme territoire russe, le traité qui la rendait à la Chine n'ayant pas encore été conclu.

tecture la présence des conquérants orientaux; les maisons, bâties en pisé, couvertes de toits d'argile, ressemblent aux demeures des Uzbegs et des Sartes dans les villes du bassin de l'Aral. D'ailleurs, la population est mahométane en grande majorité, et les principaux édifices religieux sont des mosquées : il existe aussi dans la ville une petite communauté de Chinois catholiques fondée après la destruction de l'empire des Dzoungares. La Vieille Kouldja est une ville d'industrie; elle a des moulins, des fabriques de pâtes alimentaires, une papeterie, de vastes jardins bien cultivés et de riches campagnes, qui, sous l'administration russe, étaient en partie utilisées pour la culture du pavot. Officiellement, la fabrication et l'exportation de l'opium furent défendues jusqu'en 1878; mais déjà quatre années auparavant la surface des terrains consacrés à la

N° 32. — VALLÉE DU TEKES.



D'après Mouchketov et d'autres voyageurs. C. Perron

1 : 2500000

0 50 kil.

plante prohibée dépassait 3000 hectares, et la valeur de l'opium exporté de Kouldja dans l'empire chinois atteignait un million de francs[1]. Du confluent du Kach et de l'Ili jusqu'à plus d'une centaine de kilomètres en aval, on voit partout, dans la saison printanière, les fleurs rouges du pavot resplendir à côté des murs grisâtres des maisonnettes d'argile[2].

A l'ouest de la vieille Kouldja, les traces de la guerre se montrent dans toute leur horreur. La petite ville de Souïdoun, habitée par des agriculteurs dounganes, existe encore; mais, non loin de là, Bayandaï, où vivaient, dit-on, 150 000 habitants, n'offre plus que des pans de murailles entourés d'ormeaux. La cité que les Mandchoux avaient fondée en 1764

[1] *Tourkestanskiya V'edomosti*, 29 juillet 1880.
[2] Delmar Morgan, *Proceedings of the Geographical Society of London*, march 1881.

pour en faire la capitale du pays et que l'on connaissait diversement sous les noms de Nouvelle Kouldja, Mandchou Kouldja, Ili ou Hoï-yuan, n'est plus qu'une forteresse entourée de briques et d'ossements. Au delà se succèdent d'autres cités détruites, Tchintcha hodzi, Alim-tou, Tchimpanzi, Khorgos, où se dresse une élégante mosquée, Akkent, Djarkent, d'autres encore : obstrués par les débris, les canaux d'irrigation se changent en marécages. Çà et là pourtant quelques maisonnettes se bâtissent parmi les décombres. Il est impossible qu'un pays si heureusement situé sous la zone tempérée et à l'abri des vents polaires, si riche en eaux courantes et en produits naturels, ne reprenne pas une importance considérable par sa population, son industrie et son commerce. La province de l'Ili a des gisements d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, de graphite; elle a des couches de houille exploitées, et d'autres, bien plus étendues, qui attendent encore les mineurs; des eaux thermales jaillissent en abondance dans ses vallées, et dans nulle région de l'Asie centrale on ne voit de sites plus grandioses que sur les bords du Kach et dans le bassin du Tekes, à la base des glaciers et des monts au-dessus desquels trône le Khan tengri ou « Roi des Cieux[1] »

IV

MONGOLIE DU NORD ET GOBI

Cette vaste région parcourue par les Mongols est à elle seule presque aussi étendue que la Chine proprement dite. En y ajoutant la Dzoungarie, les plaines du Kansou mongol et le bassin du Tarim avec le désert de Takla makan, elle occupe une moitié de l'empire. Entre ces deux parties de l'immense territoire appartenant au « Fils du Ciel », le co traste est complet : il est peu de contrées sur la Terre entre lesquelles différences soient plus brusques pour le climat, la nature du sol, le gen de vie des habitants. La Chine est un des pays du monde les mieux cul

[1] Villes de la Dzoungarie et de la partie du bassin de l'Ili appartenant à la Chine dzo

Vieille Kouldja.	15 000 hab.	Chikho.	
Souïdoum	4 000 »	— en 1878, d'après Regel. .	
Tchougoutchak, en 1880. . .	4 000 »	Bouloun tokhoï, d'après Sosnov-skiy, en 1875.	4
Manas, en 1878, d'après Regel .	3 000 »		
Karkara oussou	1 500 (?)	Toultou.	1

vés, les plus industrieux et les plus riches, un de ceux où les populations se pressent en plus grand nombre; la Mongolie dite « extérieure » est un des espaces les moins habités de la planète, et même elle est séparée de la Chine, sur de vastes étendues, par des terres complètement désertes[1]. Çà et là pourtant, et surtout au sud-est, la colonisation a rattaché le pays à la Chine et en a fait une « Mongolie intérieure » plus peuplée de beaucoup que la Mongolie proprement dite, appelée par les Chinois Tsaoti ou « Terre des Herbes ». Il s'est ainsi formé une zone intermédiaire qui n'appartient plus à la Mongolie au point de vue ethnographique, mais qui en fait encore géologiquement partie, puisqu'elle comprend les pentes rocheuses qui forment le socle du plateau. La limite naturelle de la steppe est bien marquée par un rebord de roches granitiques sur lesquelles des laves se sont répandues en une nappe immense doucement ondulée; mais ce rebord a été entamé de distance en distance par les eaux; les laves elles-mêmes ont été déblayées par des torrents temporaires ou permanents qui descendent vers les fleuves tributaires de l'océan Pacifique. Le plateau s'est ainsi frangé de vallées extérieures dans lesquelles les agriculteurs chinois ont pénétré. La vraie Mongolie intérieure ne commence qu'à la région du plateau où les eaux de neige et de pluie, ne trouvant plus d'écoulement vers le pourtour, doivent séjourner en flaques ou cheminer en ruisseaux qui bientôt s'évaporent[2].

Si le gouvernement chinois a dressé un rempart continu entre la Mongolie et le Royaume du Milieu, il n'a fait qu'ériger ainsi une limite visible entre deux régions que la nature avait déjà séparées. Aux conditions différentes du sol et du climat correspondent d'autres différences entre les populations : le contraste géographique se complète par un contraste ethnologique. C'est là un fait capital dans l'histoire du monde chinois, et on sait qu'il eut aussi une influence considérable sur les destinées de l'Europe elle-même. Le contre-coup des luttes s'est fait sentir jusqu'à l'extré... de l'Occident par des migrations pacifiques et des invasions armées.

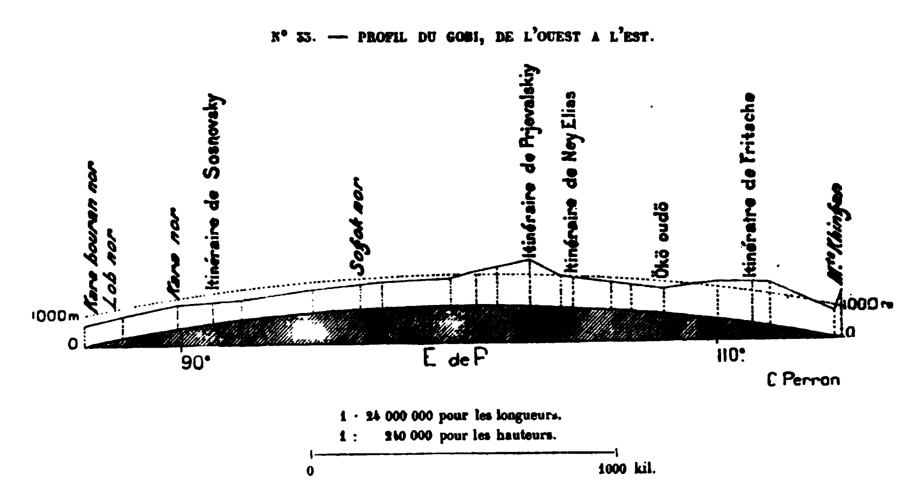
...elle que soit l'importance des aspérités du sol, on peut dire que la ...olie et le Gobi sont, comme régions naturelles, moins séparés de la ... par le relief du sol que par les conditions du climat. Au nord comme ... Grande Muraille se voient des plaines et des vallées, des plateaux ...tagnes, des eaux courantes et des lacs; même un fleuve, le

	Superficie évaluée par Behm et Wagner.	Population présumée.	Populat. kilom.
...xtérieure ...e intérieure	3 377 285 kilomètres carrés.	2 000 000 habitants. 2 000 000 »	1,2

...ichthofen, *Letter on the provinces of Chili, Shansi,... with notes on Mongolia.*

Hoang ho, appartient à la fois à la Mongolie et à la Chine : dans son cours moyen, il se développe vers le nord en une grande courbe et sépare le territoire des Ordos du reste de la Mongolie. Toutefois on peut décrire d'une manière générale la Mongolie et le Gobi comme un vaste plateau légèrement creusé dans sa partie médiane et s'élevant par degrés du sud-ouest au nord-est : son altitude moyenne, qui est d'environ 800 mètres à l'occident, dépasse 1200 mètres dans la partie orientale. Des chaînes et des massifs de montagnes bornent la Mongolie sur une grande étendue de son pourtour : au nord-ouest l'Altaï et le Sayan, au nord le groupe de Mounkou sardik, les monts Baïkaliens, le Kenteï; à l'est, l'arête bordière du Khingan; au sud-est, les rangées de monts striés de neige qui dominent la plaine de Peking, puis ceux que traverse le Fleuve Jaune;

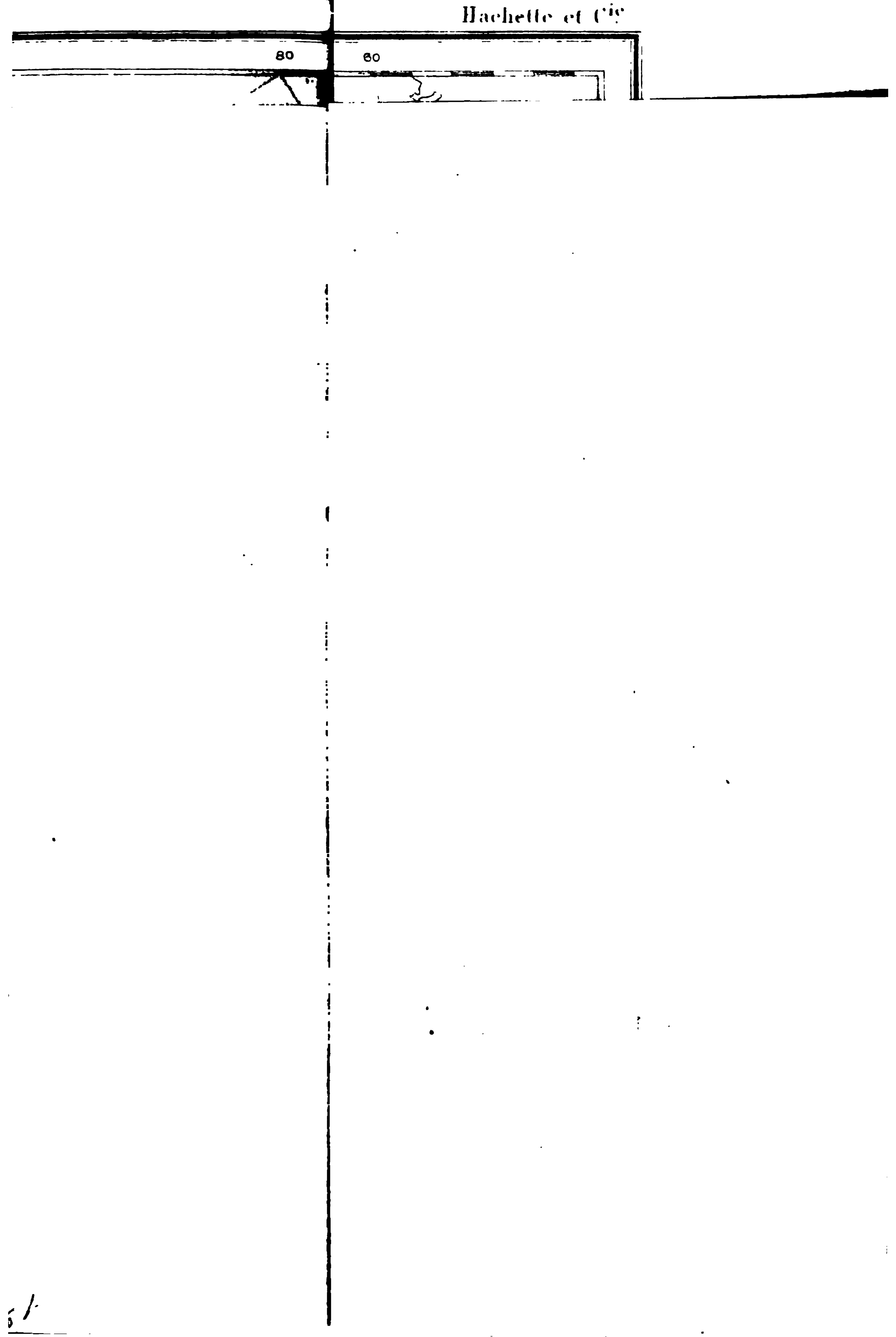
N° 33. — PROFIL DU GOBI, DE L'OUEST A L'EST.



1 : 24 000 000 pour les longueurs.
1 : 240 000 pour les hauteurs.
0 — 1000 kil.

enfin au sud, les montagnes qui se rattachent aux sommets du Nan chañ, et, par cette chaîne, au système du Kouenlun. A l'ouest seulement, la Mongolie est ouverte vers les défilés dzoungares et vers le bassin fermé du Tarim.

Ce n'est pas du côté de la Mongolie que l'Altaï ouvre ses vallées les plus gracieuses et ses plus pittoresques défilés. Sur le versant méridional, les escarpements ont une moindre hauteur relative à cause de l'élévation des plaines qui sont à leur base; la limite des neiges persistantes est plus élevée et, si ce n'est à l'ouest, dans le pays de Kobdo, peu de cimes atteignent cette altitude, qui est d'environ 2600 mètres d'après Mirotchnitchenko, de 2730 d'après Sosnovskiy; les vents n'apportent que l'air desséché des steppes et du désert. Dans cette région centrale de l'Asie, les courants atmosphériques les plus humides sont ceux qui viennent de la mer la plus rapprochée, c'est-à-dire de l'océan Polaire : ce sont les vents


Hachette et Cie
80
60

du nord-est qui versent les pluies et donnent la verdure, mais ces vents ne frappent que le versant septentrional de l'Altaï : les pentes du sud restent sans végétation. En plusieurs endroits, le contraste est complet de chaque côté de l'arête : au nord, les forêts épaisses; au sud, à peine quelques broussailles.

Les deux arêtes principales qui se détachent du système de l'Altaï sur le territoire mongol sont l'Ektag Altaï et le Tannou ola. L'Ektag Altaï, que l'on appelle quelquefois le « Grand Altaï », est la chaîne qui se développe du nord-ouest au sud-est, parallèlement au cours de l'Irtîch Noir et de l'Ouloungour. Quelques-unes de ses cimes dépassent la limite des neiges, — d'où ce nom d'Ektag, le même que celui d'Ak tagh ou « Blanche Montagne » en d'autres dialectes turcs ; — mais des entailles assez profondes s'ouvrent entre les pointes, car les caravanes des marchands russes de l'Irtîch traversent sans peine la chaîne de montagnes pour se rendre sur le plateau de Kobdo [1]. Autrefois les explorateurs russes représentaient la chaîne de l'Altaï comme se terminant dans le désert au nord des sources de l'Irtîch, mais les récents voyages de Potanin ont montré qu'il n'en est point ainsi; la crête de l'Ektag Altaï se continue au sud-est, bien au delà du méridien de Kobdo, puis, se repliant dans la direction de l'est, sous le nom d'Altaï nourou, limite au sud la région des plateaux. Quelques sommets de 3000 mètres s'élèvent sur cette crête, dont, récemment encore, l'existence était ignorée; le col d'Olön daba, que traverse la route de Kobdo à Barkoul, n'a pas moins de 2820 mètres d'altitude [2]. A l'est de l'Ektag Altaï, d'autres chaînes, engagées à demi dans l'épaisseur du plateau, s'alignent parallèlement à l'Ektag et au Tannou, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-est, mais en formant de nombreux massifs irréguliers, découpés dans tous les sens par les érosions. C'est là, d'après le témoignage des voyageurs, que serait la crête la plus élevée du système de l'Altaï : Ney Elias l'a franchie, sur la route de Kobdo à Biisk, au col de Bayan Ingir, haut de 2713 mètres. Un sommet neigeux qui se dresse au nord, dans le voisinage immédiat de ce passage, lui parut avoir 3600 mètres, soit 250 mètres de plus que la Bêloukha, le géant de l'Altaï russe [3]. D'après Pevtzov, le sommet le plus élevé de cette région, et qui est peut-être celui dont parle Ney Elias, porterait le nom d'Altîn-tsitsik [4].

La chaîne orientale du plateau de Kobdo, le Tannou ola, se prolonge à

[1] Sosnovskiy, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1876.
[2] *Mittheilungen von Petermann*, mai 1881.
[3] *Journal of the Geographical Society of London*, 1873.
[4] *Tourkestanskiy V'edomosti*, 8 avril 1880.

une grande distance à l'est de l'Altaï jusqu'aux sources des diverses rivières qui s'unissent pour former la Selenga. D'après le témoignage de Pevtzov, des croupes du Tannou ola dépassent aussi la limite inférieure des neiges persistantes; mais, en beaucoup d'endroits, l'arète n'a plus qu'une très faible hauteur au-dessus des vallées et des plateaux de ses deux versants. Du côté de l'ouest surtout, la montagne paraît n'être qu'une arête sans importance à cause de l'élévation générale du pays, que des rangées de hauteurs divisent en bassins séparés. Au sud, le plateau dont le Tannou est la chaîne bordière offre une largeur moyenne de plus de 200 kilomètres et se termine au sud par une autre chaîne, le Khangaï, dont Pevtzov, Chichmarev, Ney Elias, ont longé la base méridionale : des sommets neigeux de 3000 mètres apparaissent sur cette arête, au-dessus de pentes boisées, où jaillissent d'abondantes fontaines. Des steppes, d'une altitude moyenne de 1500 à 1800 mètres, et çà et là coupées de ravins, séparent le Kinghaï de l'Altaï nourou.

Des bassins lacustres occupent tous les fonds du plateau compris dans le vaste quadrilatère de l'Altaï mongol. Un de ces réservoirs sans écoulement, non loin du nœud de montagnes où le Tannou se sépare de l'Altaï, est celui dont la cavité est remplie par l'Oubsa nor, un des plus grands lacs de l'Empire Chinois : c'est un bassin d'au moins 3000 kilomètres carrés de superficie où viennent se perdre les eaux d'un vaste amphithéâtre de montagnes. Les autres lacs du plateau, également salins à cause du manque d'émissaires, sont moins étendus que l'Oubsa nor; mais les principaux d'entre eux appartiennent à un système hydrographique de dimensions plus considérables. Une rivière qui naît sur les pentes méridionales du Tannou ola, de l'autre côté de l'arête d'où s'épanchent les premiers ruisseaux de la Selenga, coule d'abord au sud-ouest comme pour aller se déverser dans le désert, puis elle contourne au nord-ouest le plateau montueux d'Ouliasoutaï, et, réunie aux torrents qui en descendent, va se perdre, sous le nom de Dsabgan, en des marécages salins au sud des montagnes qui limitent le bassin de l'Oubsa nor. Le lac de Kobdo ou Kara sou, c'est-à-dire « Eau Noire », qui reçoit les eaux de l'Ektag Altaï par la rivière Kobdo et par le Bouyantou, appartient au même bassin par un émissaire qui va rejoindre le Dsabgan. C'est à plus de 1000 mètres d'altitude, peut-être à 1100 mètres, que se trouve le Kirghiz nor, la plus basse cavité du plateau de Kobdo : le lac de Kara sou est à 1256 mètres. A cette hauteur, des peupliers et des trembles bordent encore les eaux courantes; mais ailleurs les arbres sont rares : la végétation de ces régions montueuses ressemble à celle des steppes, et des efflorescences salines

blanchissent dans les fonds. Cependant de beaux gazons revêtent çà et là des pentes bien arrosées.

A l'orient du Tannou ola, le territoire mongol s'avance au loin sur le versant de l'océan Glacial. Le haut bassin du Yeniseï, celui de la Selenga, quoique versant leurs eaux aux fleuves sibériens, appartiennent à la Mongolie. Les pasteurs nomades de la « Terre des Herbes » cherchaient naturellement à étendre leur domaine aussi loin qu'il leur était possible dans toute la région des pâturages. Au sud, leur limite naturelle est le désert; au nord, c'est la forêt; toute la zone intermédiaire, de quelque côté que se fasse l'écoulement des rivières, est parcourue par leurs troupeaux. D'ailleurs, cette limite des pâturages et des forêts qui constitue la frontière naturelle de la Mongolie, coïncide presque partout avec des arêtes de montagnes. Dans le bassin du Yeniseï, ce sont les monts Sayan qui séparent la Mongolie du territoire russe, et le nom même de *taïga* ou « forêt » que l'on donne à son arête principale, le Yergik targak, témoigne du contraste que présentent ses pentes boisées avec les pâturages du versant mongol. Cependant ceux-ci ne sont pas entièrement dépourvus de végétation arborescente; des cèdres de Sibérie et des mélèzes se groupent sur les pentes, tandis qu'au bord des torrents croissent les peupliers et les saules. Une certaine transition se fait dans cette région entre la nature mongole et la nature sibérienne; mais on sait que les diverses vallées des *kem* ou rivières qui forment le Yeniseï convergent toutes vers une étroite porte des monts Sayan, dans laquelle pénètre le fleuve pour serpenter de cluse en cluse jusqu'aux plaines ouvertes de la Sibérie. Cette série de défilés indique la véritable frontière.

Assez inclinée dans son ensemble, la Mongolie du Yeniseï n'a que de petits bassins lacustres; mais à l'est le haut bassin de la Selenga est d'une pente beaucoup moins forte et les eaux s'y étalent en lacs. Le plus vaste est le Koso gol, le lac sacré qui reflète dans ses eaux bleues la pyramide du Mounkou sardik avec ses mélèzes, ses escarpements rougeâtres et son diadème de glaces. Le Koso gol n'est point un bassin fermé comme les lacs du plateau de Kobdo; l'eau en est douce et s'épanche par le torrent de l'Eke gol, qui va s'unir, dans le lit de la Selenga, au flot descendu par cent rivières; ce bassin comprend tout le territoire semi-circulaire qui s'étend de l'extrémité méridionale du Tannou au massif du Kenteï, groupe terminal de l'arête à laquelle les Russes ont donné le nom de Yablonovïy Khrebet ou « montagne des Pommiers. » Plus à l'est encore, la Mongolie nord-orientale peut être considérée comme appartenant au bassin de l'Amour : le Kerulen, parallèle à l'Onon, se jette dans une mer

ou *Dalaï*, qui s'unissait jadis au Khaïlar; or cette rivière est un des principaux affluents de l'Argouñ, rivière maîtresse de l'Amour; lors des hautes crues du printemps, le courant du Khaïlar fait refluer les eaux dans le Dalaï, et ses rives basses sont inondées.

Au sud de cette région de la Mongolie, dont la pente s'incline vers le territoire russe, s'étend la zone déserte du Gobi : quelques routes de caravanes la traversent, mais nulle part elle n'est habitée d'une manière permanente. Le Gobi ou « Désert de sable », le Chamo des Chinois, forme l'extrémité orientale de la zone des terres sèches qui traverse obliquement tout l'Ancien Monde, des monts Khingan au cours du Sénégal. Comme le Takla makan du pays de Khotan, comme le Kizîl koum, l'Ak koum du Turkestan, les déserts de Perse, de Syrie, d'Arabie, comme le grand Sahara, le Gobi se trouve sur le parcours de vents secs, et des reflux aériens ne lui versent qu'une faible quantité d'eau pluvieuse[1]. En hiver, le courant atmosphérique dominant est celui du nord-ouest, et ce vent qui, après avoir balayé la surface des glaces de l'océan Polaire, traverse encore les régions sibériennes sur un espace de plus de 3000 kilomètres et se heurte contre les pentes du Sayan, ne peut apporter aucune humidité sur les plateaux mongols : c'est un vent glacial et desséchant qui menacerait de fendre la peau des voyageurs, s'ils n'avaient soin de porter des masques de feutre pour se garantir le visage[2]. En été, le vent change; le courant aérien est renversé : la mousson du sud-est l'emporte; mais presque tous les nuages pluvieux qu'elle a pris dans l'océan Pacifique viennent se décharger sur les pentes des montagnes et des terrasses parallèles qui séparent la Chine proprement dite des plateaux déserts. Cependant des averses s'abattent parfois en été sur le Gobi oriental et dans les régions argileuses du plateau; elles forment çà et là des mares et des lacs temporaires qui s'évaporent bientôt en ne laissant à leur place qu'une poussière saline. Ailleurs, le sol est raviné par des torrents d'un jour, et c'est dans ces fondrières que les Mongols creusent des puits, espérant y trouver un peu d'eau de suintement, lorsque sur le plateau le sol a perdu toute trace d'humidité. Mais aucune rivière permanente n'a pu se former au sud de la Tola et du Kerulen jusqu'au Hoang ho, entre le Khingan et le Kansou mongol, sur un espace que l'on peut évaluer à plus de 1 200 000 kilomètres carrés, plus de deux fois la superficie de la France. La rapidité d'évaporation sur les plateaux du Gobi s'explique par

[1] Pluies au nord et au sud du Gobi :
Ourga (47° 55′ lat. N.). . . . 239 millim. | Sivantzé 40° 59′ lat. N.) . . . 461 millim.

[2] Raphael Pumpelly; — Potanin; — Russell-Killough.



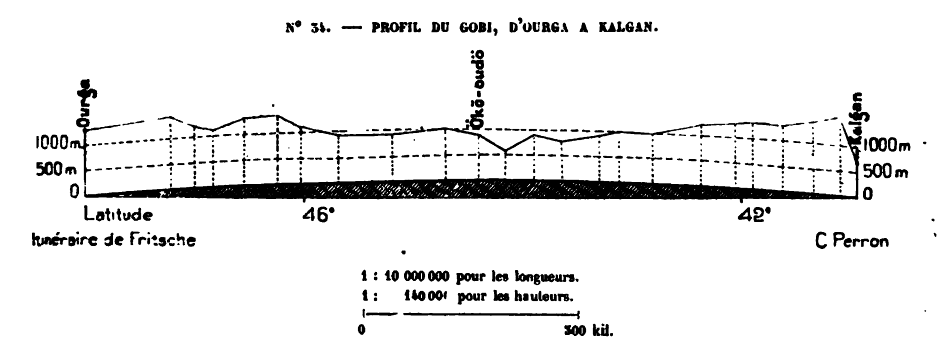
VUE PRISE DANS LE GOBI

Dessin de Pranishnikoff, d'après Piasetzkiy.

la violence des vents d'hiver et par la haute température de l'été : par ses froidures, le Gobi appartient à la Sibérie; par ses chaleurs, il ressemble aux Indes, et ces écarts de température se succèdent parfois dans l'espace de quelques heures; un intervalle d'une demi-journée suffit pour que le thermomètre monte ou descende de 40 degrés centigrades. Ainsi, Prjevalskiy a pu observer le 16 mars, dans les montagnes du sud-est de la Mongolie, une température de 20°,5 à l'ombre, que suivit pendant la nuit un froid de 18° au-dessous du point de glace[1].

Les froidures excessives des hivers de la Mongolie[2], d'autant plus cruelles pour les voyageurs qu'elles sont accompagnées par le terrible vent du nord-ouest, expliquent l'erreur des anciens géographes, qui donnaient au pla-

N° 34. — PROFIL DU GOBI, D'OURGA A KALGAN.



teau du Gobi une altitude au moins double de sa hauteur réelle. Ces terres ne s'élèvent point à 2500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan; Fuss et Bunge, en 1832, et depuis, Fritsche, Prjevalskiy, Ney Elias, n'ont trouvé pour le Gobi qu'une hauteur moyenne de 1200 mètres; mais la surface du sol n'est point unie, ni même régulièrement inclinée : elle se développe en vastes ondulations; tandis que les croupes les plus élevées atteignent 1400 ou même 1500 mètres, les dépressions les plus profondes, celles où des eaux salines séjournaient encore à une période géologique récente, ne dépassent pas la cote de 900 ou même de 800 mètres. Des buttes, des rochers apparaissent au milieu de l'étendue jaunâtre, où serpentent

[1]

	Température la plus haute.	Température la plus basse.	Écart.
Année 1872. Mars	22°	— 20°,5	42°,5
» » Avril	21°	— 16°	47°
» » Mai	40°	— 2°	42°

Mongolie et Pays des Tangoutes, 2e vol. (en russe).

[2] Températures au nord et au sud du Gobi :

	Moyenne.	Juillet.	Janvier.	Extr. de chaud.	Extr. de froid.	Écart.
Ourga	— 2°,9	17°,6	— 27°,8	34°	— 48°,2	74°,2
Sivantzé	+ 2°,8	19°,5	— 16°,7	32°,8	— 31°,1	63°,9

les sinuosités blanchâtres de la route ; mais ces faibles inégalités du sol n'enlèvent rien à la monotonie du paysage : elles lui ôtent seulement ce caractère de grandeur qu'ont toutes les plaines unies confondant au loin leur cercle immense avec les brumes de l'horizon. Pendant des journées et des journées de voyage à travers le Gobi, on retrouve partout les mêmes tableaux, la terre nue, les broussailles, les ravins et les rangées de monticules, se succédant comme des flots à la surface sans bornes de la mer.

Le Gobi ou Chamo ne mérite pas complètement son nom : ce n'est point un « désert de sable » ; seulement, çà et là, dans les parties les plus creuses, se prolongent des bandes sablonneuses, des *cha ho*, ou « fleuves de sable », ainsi que les appelait le moine bouddhiste Fahian vers la fin du quatrième siècle[1]. Quelques dunes se promènent dans ces régions basses, mais on voit aussi de ces monticules, jadis mobiles, que des herbes et des broussailles ont graduellement consolidées : telles sont les innombrables dunes qui se succèdent près du rebord oriental du Gobi, dans le voisinage de Dolon nor, et dont quelques-unes portent même de grands arbres, des chênes, des tilleuls et des bouleaux. Le sol du Gobi proprement dit est presque partout composé de graviers rougeâtres, parsemés de cailloux quartzeux, d'agates, de carnéoles, de calcédoines[2]. Des salines se montrent dans les fonds ; on y voit aussi des efflorescences de salpêtre, désignées par les Mongols sous le nom de *goutchir*, et bien connues des chameaux qui s'arrêtent pour en lécher avec avidité les cristaux[3]. L'herbe est rare dans la steppe, et presque partout on reconnaît le sol jaune, gris ou rougeâtre entre les touffes des plantes. Sur les fonds argileux croît le *dirisou* des Mongols (*lasiagrostis splendens*), ce buisson à branchilles dures comme le fil de fer, qui est aussi l'espèce par excellence dans les steppes argileuses du Turkestan russe. Les arbres et les arbustes manquent, si ce n'est dans quelques creux bien abrités. De Kalgan à Ourga, d'une extrémité à l'autre du désert, sur un espace de plus de 700 kilomètres, Pumpelly ne vit que deux arbres rabougris ; Russell-Killough en rencontra cinq Ailleurs croissent aussi quelques misérables ormeaux que les Mongols viennent contempler de près, avant même de planter leurs tentes, mais qu'ils ne touchent point, de crainte de les profaner[4]. Le vent, plus encore

[1] Humboldt, *Asie centrale*

[2] Raph. Pumpelly, *China, Mongolia, and Japan*; — Richthofen ; — Prjevalskiy ; — Russell-Killough.

[3] Prjevalskiy, *Mongolie et Pays des Tangoutes*.

[4] Hyacinthe Bitchourin ; — Richthofen.

que l'infertilité naturelle du sol, empêche la croissance d'espèces autres que des herbes basses et flexibles : il déracine les plantes desséchées et les roule à travers la steppe comme des flocons d'écume à la surface de la mer. Dans ces régions, comme sur les plateaux du Tibet, les nomades n'ont d'autre combustible que la bouse des animaux. Lorsque les habitants d'un campement voient arriver quelque ami ou un étranger, ils s'empressent de lui envoyer une femme portant la bouse (*argol*) nécessaire pour le feu du soir : ainsi le veulent les lois de l'hospitalité[1].

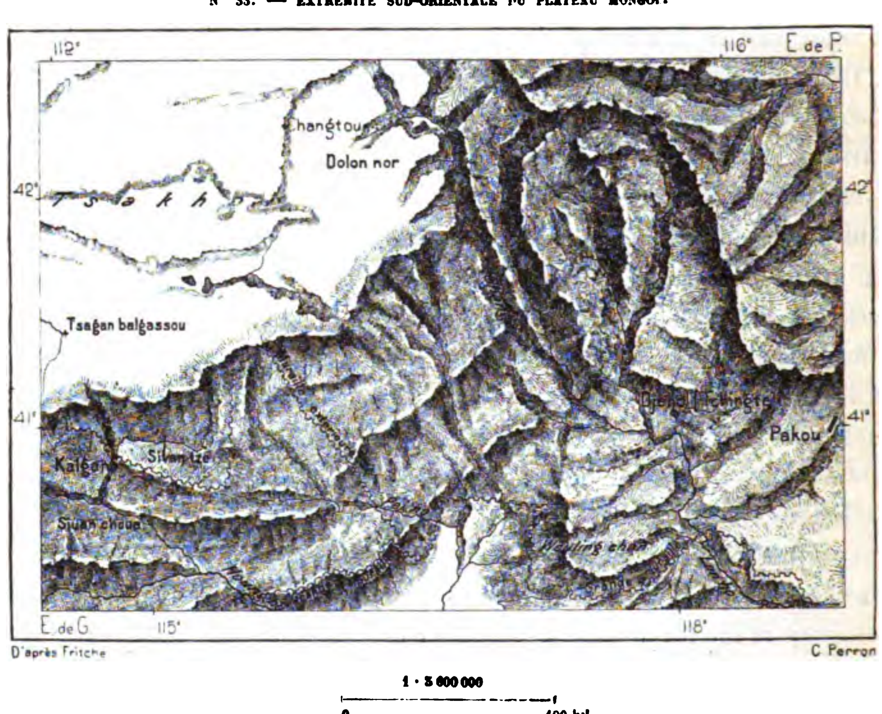
La faune du Gobi est aussi pauvre que sa flore. De même qu'en Sibérie, on rencontre en beaucoup d'endroits de la steppe les terriers du *lagomys* ou lièvre nain, animal de la grosseur d'un rat, toujours curieux, toujours craintif, qui s'élance à l'ouverture de sa galerie pour voir passer les voyageurs, et s'enfuit quand ils approchent : sa vie, menacée par les loups, les renards et les oiseaux de proie, est une alerte perpétuelle. Le plus gros mammifère du Gobi est le dzeren ou l'antilope *gutturosa*, qui n'a peut-être point de supérieur pour la rapidité de la course; même frappé mortellement et l'une de ses jambes brisées, le dzeren peut dépasser le meilleur cheval; on ne l'approche guère que par ruse, et la balle qui le frappe doit le toucher au cœur, à la tête ou à l'épine dorsale. La plupart des troupeaux d'antilopes se composent de trente à quarante têtes; mais on en voit aussi des bandes de plusieurs centaines ou d'un millier d'individus. Parmi les oiseaux du Gobi, les plus communs sont des vautours pillards, qui suivent les caravanes pour se nourrir à leurs dépens, et des corbeaux, qui ne craignent pas de se percher sur les bosses des chameaux et de les becqueter jusqu'au sang. Au-dessus des steppes herbeuses volent des alouettes, aussi bonnes chanteuses que celles de l'Europe, en outre fort habiles à imiter la voix des autres oiseaux et même à varier leurs chants. Sur les bords des mares et des lacs, les canards gîtent en multitudes au milieu des roseaux; mais ils ne peuvent y passer les froids hivers et redescendent alors vers la Chine méridionale : au printemps, on voit ces oiseaux impatients s'élever en grandes volées pour essayer la traversée du plateau : repoussés par le vent froid, ils s'abritent de nouveau dans les plaines inférieures, où viennent les rejoindre des émigrants du sud, de plus en plus nombreux; puis, quand l'atmosphère est radoucie, tous s'envolent à la fois, obscurcissant le ciel, et regagnent les eaux natales.

A l'orient, le plateau de Gobi est limité par des hauteurs qui n'ont pas

[1] Timkovskiy; — Michie: — Prjevalskiy; — Russell-Killough.

encore été complètement explorées sur leurs deux versants, mais que l'on sait former une longue chaîne bordière au-dessus des plaines de la Mandchourie et de la terrasse inférieure des steppes qu'on appelle le Gobi oriental ou le petit Gobi. Cette chaîne est le Khingan, qui s'avance au nord jusqu'à l'Argouñ, et qui force cette rivière, puis l'Amour, à se détourner au loin vers les rangées parallèles du Stanovoï. D'après Fritsche, aucune de ses montagnes ne dépasserait la hauteur de 2500 mètres et n'atteindrait

N° 33. — EXTRÉMITÉ SUD-ORIENTALE DU PLATEAU MONGOL.



D'après Fritche — C. Perron

1 : 3 600 000

0 — 100 kil

la limite des neiges persistantes. Les missionnaires Gerbillon et Verbiest avaient mentionné au dernier siècle un massif de montagnes, le Petcha, qui s'élèverait à 4500 mètres d'altitude et qui serait au midi la borne terminale du Khingan; mais précisément Fritsche et Prjevalskiy ont reconnu que la chaîne bordière ne consiste plus en cet endroit qu'en protubérances d'une faible élévation : la croupe la plus haute de la contrée a seulement 2091 mètres au-dessus de la mer, à peine quatre ou cinq cents mètres au-dessus des steppes du Gobi[1]. Dans son ensemble, la chaîne qui borde le plateau ne présente à l'occident que des croupes arrondies, des

[1] Fritsche, *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1878.

pentes sans végétation forestière; mais de l'autre côté, du moins dans la région sud-orientale du plateau, des vallées verdoyantes s'ouvrent entre les contreforts. Des hauteurs de l'arête bordière du plateau ou de la lisière du plateau, se terminant brusquement comme le bord d'un toit, on voit le contraste des deux natures : au nord et à l'ouest, les longues ondulations de la steppe monotone et nue; au sud et à l'est, les terrasses qui s'abaissent de degré en degré avec leurs rochers, leurs forêts, les défilés et les vallées qui les découpent, et dans le lointain les plaines au milieu desquelles serpentent les rivières, apparaissant çà et là entre les arbres[1].

Les arêtes de gneiss, çà et là revêtues de laves, qui limitent le plateau du Gobi au nord de Peking se continuent au sud-ouest sous divers noms chinois et mongols, et vont accompagner le Hoang ho dans la partie la plus septentrionale de son cours. Cet ensemble de chaînons, désigné par l'appellation générale d'In chañ, se termine dans les déserts salins d'Ala chañ, au nord-ouest du grand coude du fleuve Jaune : les roches de granit, de gneiss, de porphyre y élèvent leurs crêtes de 2000 à 2700 mètres, et sur plusieurs d'entre elles on constate l'existence de surfaces polies et « moutonnées » qui témoigneraient du passage d'anciens glaciers[2]. Ces monts se distinguent de la plupart de ceux de la Mongolie par l'abondance de leurs eaux et la richesse de leur végétation. La mer Jaune, qui pénètre au loin dans les terres par le golfe de Petchili, envoie à l'In chañ une quantité suffisante de pluies pour lui donner une riche parure d'herbes, d'arbrisseaux et de grands arbres. Les prairies, d'un vert éclatant comme celles des Alpes, sont embellies au printemps par la broderie multicolore des fleurs; des noisetiers, des églantiers, des pêchers sauvages, des épines-vinettes, des groseilliers et d'autres arbrisseaux croissent dans les terrains rocheux, tandis que, plus haut, la zone forestière comprend des arbres de plus grande taille, le tremble, les bouleaux blanc et noir, l'érable, l'ormeau, l'aune, le sorbier, le prunier sauvage. Dans l'ensemble, la flore de l'In chañ a beaucoup d'analogie avec celle de la Sibérie, dont elle est séparée par l'ancienne méditerranée du Gobi; mais la sève des plantes n'y est pas aussi riche et les forêts sont moins hautes et moins touffues, principalement sur le versant méridional. D'ailleurs, les Chinois ont en certains endroits complètement déboisé les pentes : en de nombreuses vallées, on ne voit plus que des troncs épars et desséchés.

[1] Timkovskiy; — Richthofen; — Russell Killough.
[2] Prjevalskiy, *Mongolie et Pays des Tangoutes.*

L'antilope parcourt en grands troupeaux les pâturages de l'In chañ, principalement dans le voisinage des monastères bouddhiques, car les lamas mongols, aussi bien que ceux du Tibet, interdisent de verser le sang de ces animaux. Une espèce de mouton argali se mêle aussi, dans les montagnes de l'In chañ, aux bandes des antilopes et parfois même aux troupeaux des bêtes domestiques : il serait probablement facile de l'apprivoiser, mais les Mongols ne voient encore en cet animal qu'un gibier de chasse. Les panthères et les tigres, disent les naturels, seraient aussi au nombre des bêtes sauvages qui vivent dans certaines vallées de l'In chañ. Toutefois cette région montagneuse, barrière entre la Chine et la Mongolie, étant par excellence un pays de légendes et de récits fantastiques, les voyageurs doivent, en cette contrée plus que partout ailleurs, s'en tenir à leurs observations personnelles. Sur l'une des montagnes, disent les Mongols, se dresse un éléphant pétrifié; un autre sommet est le trône de Djenghiz khan, et de vastes grottes y renferment des amas d'argent, que les génies permettent de voir par le guichet d'une porte magique, mais dont un héros pourra seul faire la conquête.

Au sud de l'In chañ et de la courbe septentrionale du Hoang ho se trouve encore un fragment de la Mongolie : par l'aspect du sol, aussi bien que par ses populations, le plateau des Ordos appartient à la même région naturelle que le Gobi, quoiqu'il en soit séparé par la large vallée du Fleuve Jaune, avec ses campagnes fertiles et ses villes peuplées de Chinois : c'est ainsi qu'en Sibérie la zone des steppes de Minousinsk se complète çà et là par d'autres plaines situées sur la rive droite du Yeniseï, et qu'en France les landes de Gascogne se continuent dans la Saintonge, au nord de l'estuaire de la Gironde, par quelques étendues d'ajoncs et de bruyères. Le plateau des Ordos ou des Ortous, dont l'altitude moyenne dépasse 1000 mètres, forme un quadrilatère de plus de 100 000 kilomètres carrés, limité de trois côtés par le cours du Hoang ho et au sud par des arêtes de montagnes dont le versant méridional appartient à la Chine proprement dite. Les rares habitants du pays des Ordos lui donnent le nom de « prairie grise », pour la distinguer des « prairies vertes » qui occupent le fond des vallées. Presque partout le sol, beaucoup plus sec que celui des plateaux du nord, dans la Mongolie proprement dite, est sablonneux ou argileux, imprégné de sel et tout à fait impropre à la culture. Immédiatement au sud de la vallée du Hoang ho, une haute falaise argileuse, de 15 à 30 mètres de hauteur, qui fut sans doute une berge du fleuve, indique le commencement du désert : on entre dans les sables du Kouzouptchi ou « Collier », ainsi nommé des dunes qui de loin semblent

se suivre en effet comme une rangée de perles. Ces monticules n'ont pour la plupart qu'une faible élévation, de 12 à 15 mètres; quelques-uns seulement dominent d'une trentaine de mètres l'étendue des sables. Tous sont uniformément de couleur jaunâtre : si ce n'est en quelques rares oasis, on ne voit partout que ce sable sous le bleu pâle du ciel : pas une plante, pas un animal ne se montrent dans l'espace, excepté des lézards gris ou jaunes comme le sable et se distinguant à peine du sol, tout rayé de leurs légères traces. Vers le milieu du plateau, le marécage du Dabsoun nor est un immense réservoir de sel gemme mélangé d'efflorescences nitreuses, et tout entouré de monticules qui ressemblent à des boursoufflures du terrain; en beaucoup d'endroits le sol est trompeur, et ceux qui s'aventurent sur les croûtes salines risquent de s'enlizer dans les vases cachées[1]. De même que dans les déserts de la Kachgarie, les voyageurs disent entendre des voix au milieu de ces effrayantes solitudes; ce sont les cris des Chinois qu'y fit égorger Djenghiz khan dans une bataille et qui implorent ou maudissent les passants. Parfois le vent, dit la légende, enlève le sable qui recouvrait des vases d'argent; mais les voyageurs se gardent bien d'y toucher, de peur que ce sacrilège ne leur coûte la vie. D'après d'autres récits, ces dunes seraient le reste d'un rempart de sable que Djenghiz khan, auquel l'imagination populaire attribue tout dans le pays, éleva pour détourner le cours du Fleuve Jaune[2]. C'est dans le territoire des Ordos que serait mort le conquérant; ses restes sont enfermés, dit-on, en deux cercueils, l'un d'argent, l'autre de bois, placés sous une tente de soie jaune, et les membres de sa famille sont ensevelis à 10 kilomètres autour de lui comme pour lui rendre hommage à distance respectueuse : tous les soirs, on offrirait encore un mouton et un cheval aux mânes du « Souverain Suprême ».

Des restes de cités se montrent dans le territoire des Ordos. A 30 kilomètres au sud du fleuve, on voit au milieu des sables une ville dont les remparts avaient plus de 8 kilomètres de côté et 15 mètres d'épaisseur : elle est maintenant en grande partie recouverte par les sables, et les puits en sont comblés. Actuellement une grande partie de la contrée, en dehors de la vallée du fleuve, n'est plus qu'une solitude : les insurgés dounganes ont même détruit les campements des Ordos mongols, et les bestiaux abandonnés sont redevenus sauvages : bœufs et vaches ont perdu l'air stupide que leur avait donné la longue servitude et reconquis les mœurs

[1] Huc, *Voyage en Chine, dans la Tartarie et au Tibet.*
[2] Prjevalskiy, ouvrage cité.

de la vie libre. En l'espace de deux ou trois années, la transformation était devenue complète : à l'approche de l'homme, ces animaux prenaient la fuite à toute vitesse, et les chasseurs avaient à les atteindre presque autant de peine qu'à chasser l'antilope[1]. Des chameaux, des chevaux vivent aussi en bandes sauvages dans la steppe; mais les brebis ont été dévorées par les loups. Lors du voyage de Prjevalskiy, en 1871, les seuls visiteurs du pays des Ordos étaient des marchands qui venaient y prendre des chargements de réglisse, l'une des plantes caractéristiques de cette région de la Mongolie.

Près de la rive droite du Hoang ho, dans la partie de son cours où le fleuve coule du sud au nord, une chaîne de collines s'élève au-dessus des sables, et, grandissant peu à peu dans la direction du sud, finit par former de véritables montagnes : cette chaîne est l'Arbouz ola, dont le plus haut sommet, dit la légende, servait d'enclume au forgeron de Djenghiz khan. De l'autre côté du Fleuve Jaune, qui passe en cet endroit par une étroite cluse, l'Arbouz ola se continue par une autre rangée de montagnes plus élevée, l'Ala chañ, qui se prolonge vers le sud-ouest, en dominant les plaines par des escarpements abrupts. L'Ala chañ est un rempart étroit, de hauteur uniforme et n'atteignant point la limite des neiges persistantes : les deux plus hauts sommets, le Dzoumbour et le Bougoutou, s'élèvent respectivement à 3000 et à 3300 mètres de hauteur. Au nord et au sud, l'Ala chañ, jadis massif insulaire au milieu de la méditerranée mongole, se termine dans les sables et ne leur envoie que de bien faibles ruisseaux pour entourer sa base d'une étroite lisière d'oasis et de pâturages. Sa flore est très pauvre à cause du manque d'eau; cependant des forêts de pins, de sapins, de saules et de trembles se montrent sur les hautes pentes, et le daim musqué, le bouquetin des montagnes, et surtout le cerf y vivent en bandes nombreuses. Des sommets de l'Ala chañ, la vue s'étend sur un espace immense, d'un côté sur la vallée du Hoang ho, avec ses villes, ses cultures, ses eaux éclatantes; de l'autre sur le désert sans bornes.

Au delà du Fleuve Jaune, les sables des Ordos se prolongent à l'ouest par une région déserte encore plus désolée, plus dépourvue de végétation. Ce golfe méridional de la « Mer desséchée » est une des parties du Gobi les plus redoutées des voyageurs, à cause du manque d'eau et de pâturages et des tourbillons de sable qu'y soulèvent les tempêtes. De l'espèce de détroit qui s'ouvre entre les promontoires méridionaux de l'In chañ et

[1] Prjevalskiy, *De Kouldja au Lob nor; — Mongolie et Pays des Tangoutes.*

l'extrémité septentrionale de l'Ala chañ, ce désert de Trans-Ordos s'étend sans interruption jusqu'à la rivière d'As-zind et aux steppes du Kansou mongol. Sur cet espace de plus de 500 kilomètres de largeur, ne se voient que des sables, des étendues de graviers, dans le voisinage des montagnes, et des argiles salines où croissent les broussailles cassantes du saksaoul, comme dans le Turkestan russe, et les tiges épineuses du soulkhir (*agriophyllum gobicum*) portant de petites graines dont les Mongols font une sorte de farine; la plupart de ces plantes s'élèvent sur des buttes provenant de ce que le vent a balayé le sable autour des racines et les a fait, pour ainsi dire, surgir du sol. La cavité la plus profonde du désert de Trans-Ordos, à 940 mètres d'altitude, est occupée par le lac salé de Djarataï-dabasou, qu'entourent de toutes parts, jusqu'à plus de 50 kilomètres de distance, des couches salines ayant d'un à deux mètres d'épaisseur. La dalle cristalline est en certains endroits d'une telle pureté, qu'elle ressemble à une nappe d'eau; des cygnes s'y trompent parfois et s'abattent en bandes sur cette eau imaginaire, d'où ils s'envolent aussitôt en poussant des cris de colère[1].

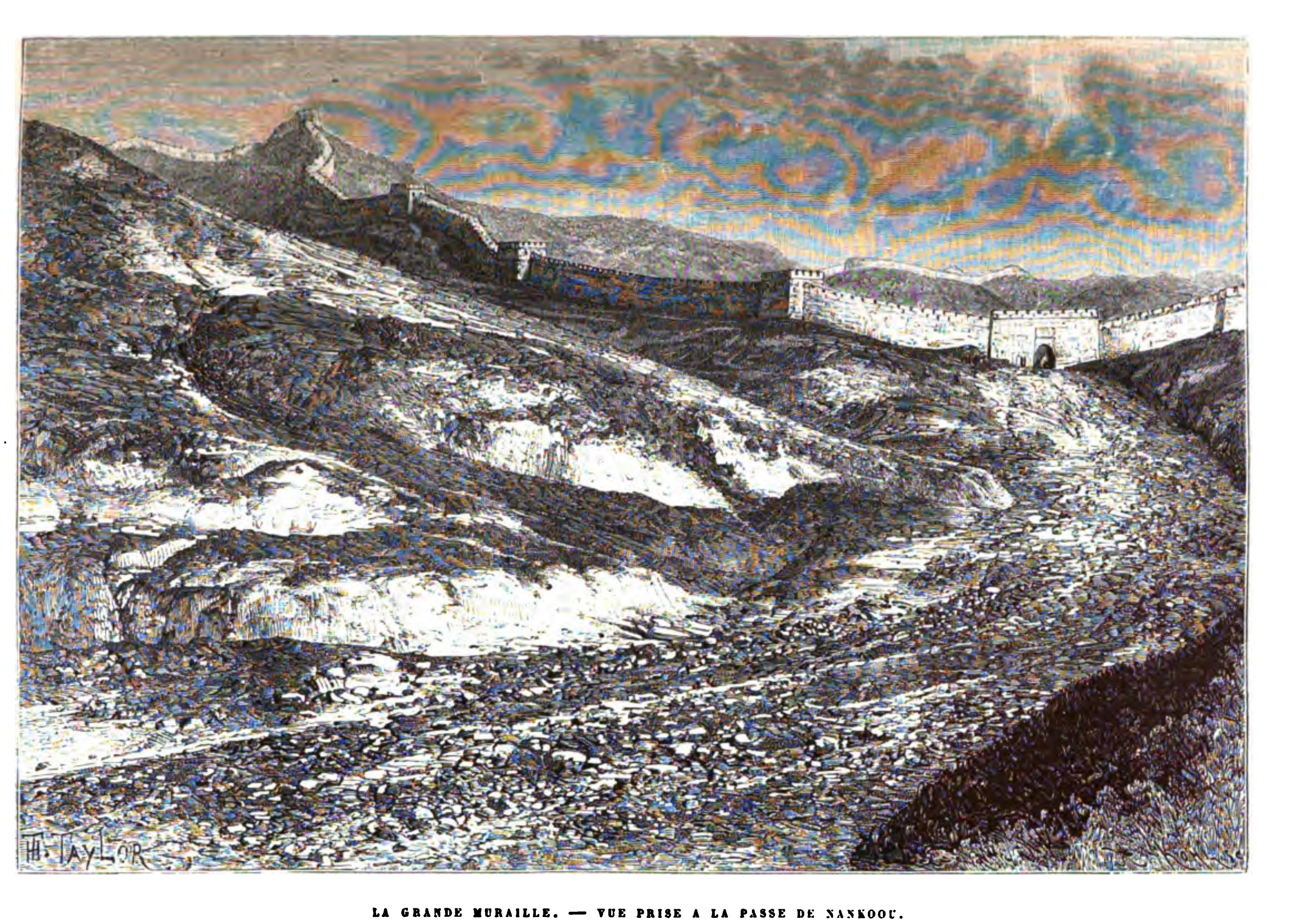
La limite précise entre le territoire mongol et la Chine proprement dite était indiquée jadis par la « Grande Muraille », qui se continue en outre du côté de l'orient jusqu'au golfe de Liaotoung, à l'extrémité septentrionale de la mer Jaune. Le Wen li tchang tching ou « le Grand mur de Dix mille li », — car tel est le nom que lui donnent ordinairement les Chinois, — n'a pas cet énorme développement de 5000 kilomètres, qui aurait égalé la huitième partie de la circonférence terrestre, mais sa longueur totale est de plus de 3300 kilomètres, en comptant toutes les sinuosités du rempart et les doubles et triples murs construits en différents endroits, notamment au nord des provinces de Petchili et de Chañsi. En donnant à la muraille une hauteur moyenne de 8 mètres seulement, sur une largeur de 6 mètres, on voit que ce prodigieux travail représente un massif de maçonnerie d'environ 160 millions de mètres cubes. On comprend que la Grande Muraille soit toujours citée, à côté du Grand Canal, comme une des œuvres les plus considérables dues au travail de l'homme; mais, oubliant que les nations n'ont pas encore cessé de construire des forteresses et des murs de défense, des écrivains comparent aussi cette « merveille du monde » aux pyramides d'Égypte, pour n'y voir qu'une construction fastueuse, sans utilité pratique. C'est une erreur. Sans doute, lorsque l'empereur Chi Hoangti, il y a vingt et un siècles, envoya des

[1] Prjevalskiy, ouvrage cité.

millions d'ouvriers sur la frontière mongole pour leur faire dresser le mur des Dix mille li, des centaines de milliers d'individus périrent à la tâche; mais leur œuvre eut certainement une grande importance au point de vue militaire, et, pendant des siècles, les Hioungnou, ancêtres des Mongols, durent arrêter leurs expéditions de guerre au pied de la muraille qui limite leur territoire. Les sentinelles des tours, élevées de distance en distance sur la muraille, signalaient de loin l'approche des cavaliers ennemis, et tous les passages naturels étaient gardés par des camps. Chaque porte avait sa garnison, et dans le voisinage de chacune se bâtissait bientôt une ville qui servait de marché aux populations limitrophes et leur traçait ainsi d'avance le chemin qu'elles avaient à suivre dans leurs steppes. A l'abri derrière leur rempart, les Chinois purent donner une plus grande cohésion à leur unité nationale et concentrer leurs forces pour entrer désormais en relations suivies avec le monde extérieur par delà le Thian chañ et le Pamir[1]. Lorsque le mur des Dix mille li, définitivement forcé par Djenghiz khan, eut perdu toute valeur stratégique, il avait protégé l'empire pendant quatorze siècles.

Telle qu'elle existe actuellement, la Grande Muraille appartient à diverses époques. Sous le climat extrême de la Mongolie, où les grandes chaleurs succèdent brusquement aux gelées, il suffit d'un petit nombre d'années pour émietter la plupart des constructions ordinaires. Il est même douteux qu'une partie quelconque de la Grande Muraille date de l'époque de Chi Hoangti, quoique, d'après les chroniques, il eût prononcé la peine de mort contre tout ouvrier qui aurait pu laisser dans la maçonnerie une fissure assez large pour recevoir la pointe d'un clou[2]. Presque toute la partie orientale de la muraille, de la presqu'île des Ordos à la mer Jaune, fut construite au cinquième siècle de l'ère vulgaire, et sous la dynastie des Ming, au quinzième et au seizième siècle, le double rempart qui défend au nord-ouest la plaine de Peking fut rebâti deux fois : aucune des parties de l'enceinte qui ont une valeur architecturale par la régularité de leurs assises de briques et la beauté de leurs revêtements de granit ne date d'une époque antérieure au quatorzième siècle[3]. Suivant les changements de règne, les caprices des gouverneurs et les vicissitudes des guerres de frontière, le tracé du rempart était modifié; telle partie de l'enceinte était abandonnée et telle autre était consolidée. C'est

[1] F. von Richthofen, *China*; — Ritter, *Asien*.
[2] Pauthier, *la Chine*.
[3] Hyakinth Bichtourin, *Denkwürdigkeiten über die Mongolei*; — Bretschneider, *Die Pekinger Ebene*.



LA GRANDE MURAILLE. — VUE PRISE A LA PASSE DE NANKOOU.

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Thomson.

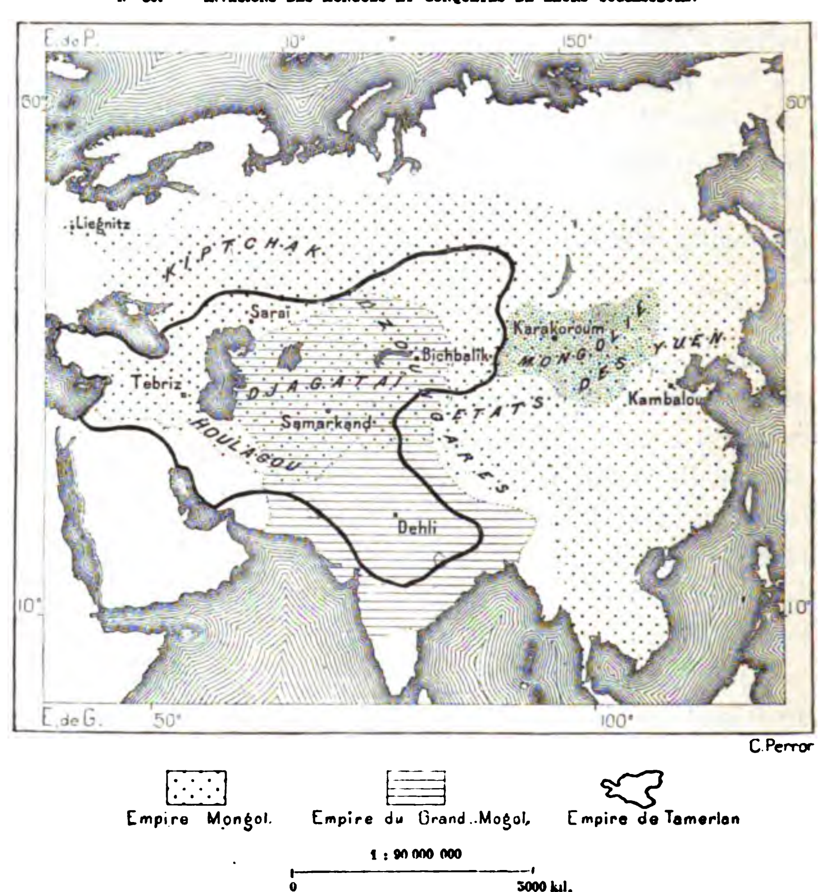
ainsi que s'explique la grande différence des constructions sur le parcours de la Grande Muraille. Tandis qu'au nord de Peking elle est encore en état parfait de conservation, elle n'est, en mainte région de l'ouest, sur les limites du Gobi, qu'un simple rempart d'argile, et même on n'en voit plus un vestige sur des espaces considérables : des portes qui s'élèvent dans le désert sont les seuls débris de l'ancien mur de défense. Cependant, même à une très grande distance de la capitale, les bâtisseurs ont élevé leurs lignes de fortifications jusque sur les crêtes des montagnes, à 2000 mètres d'altitude, et ne se sont pas même arrêtés devant les précipices : le mur franchit ou contourne tous les obstacles sans laisser à l'ennemi un sentier de chèvres[1]. On sait qu'au nord de la Mongolie, dans la région transbaïkalienne, d'autres murs, attribués par la légende à Djenghiz khan, rappellent aussi des luttes séculaires entre des populations d'agriculteurs et leurs voisins nomades.

Les Mongols, contre lesquels les Chinois ont dû jadis se protéger par de si grands travaux de défense, sont un peuple sans cohésion nationale. Un conquérant a pu les réunir en une seule armée ; mais, revenus dans leurs steppes, ils se sont fractionnés de nouveau en tribus, et c'est grâce aux dissensions intestines de ces groupes distincts que les Chinois ont pu triompher des Khalkha, des Elöt, des Dzoungares, tandis que la Russie asservissait les Kalmouks et les Bouriates. D'ailleurs, ce nom de Mongols s'est appliqué, pendant les deux siècles de leur domination politique, aux populations de races les plus diverses, c'est-à-dire à toutes celles qui prirent part aux victoires et aux conquêtes de Djenghiz khan et de ses successeurs, pénétrant d'un côté dans l'Empire Chinois, de l'autre jusque dans le cœur de l'Europe. Même après que la famille de Djenghiz se fut éteinte, le grand empire de Tamerlan, dont le siège était à Samarkand et qui représente un reflux du monde occidental de l'Asie vers les régions d'où s'étaient élancés les conquérants orientaux, fut également attribué aux Mongols ; plus tard on donna le nom de « Grand Mongol » à Baber et à ses successeurs au trône de Dehli, quoiqu'ils n'eussent plus de Mongols dans leurs armées ; l'orgueil d'une descendance lointaine était leur seul titre à l'appellation qu'ils avaient prise. Quant à l'empire dzoungare, qui se fonda vers la fin du dix-septième siècle, il était bien d'origine mongole, mais il ne dépassa point la région des plaines et des plateaux de l'Asie centrale.

[1] Prjevalskiy, *Mongolie et Pays des Tangoutes.*

Au moyen âge, les Mongols étaient confondus avec les Tatars ou Tata . cette tribu, qui habitait au douzième siècle les vallées de l'In chañ, est la faible peuplade qui, dans le chaos des nations en conflit, finit par donner son nom aux Mongols, aux Mandchoux, aux Turcs, à toutes les tribus nomades et guerrières de l'Asie et de l'Europe orientale. Jamais Djenghiz khan ni les siens ne se glorifièrent de ce nom de Tata ou Tatars, qui n'appar-

N° 36. — INVASIONS DES MONGOLS ET CONQUÊTES DE LEURS SUCCESSEURS.



tenait qu'à une simple tribu de l'une des sept nations mongoles : le titre d'honneur qu'ils avaient pris était celui de Mongols Bleus, « parce que l'azur est la sainte couleur du Ciel » et qu'ils étaient eux-mêmes les maîtres de la Terre. Ce qui fit l'immense renom des Tatars, c'est qu'ils formaient en général l'avant-garde des envahisseurs mongols, et que leur nom prêtait à un jeu de mots mythologique avec le Tartare des Enfers. « Consolons-nous, disait saint Louis : s'ils viennent jusqu'ici, nous les renverrons au Tartare d'où ils sont sortis, ou bien ils nous feront tous

monter au ciel[1] ! » Actuellement, ce nom de Tartares n'est plus donné aux Mongols, si ce n'est d'une manière toute générale, de même qu'à leurs voisins les Mandchoux : comme appellation spéciale, ce mot n'est plus appliqué qu'à des populations de souche turque, en Sibérie, dans le Thian chañ et le Pamir, au Turkestan, au Caucase et dans la Russie d'Europe.

Avant la période de leurs conquêtes, les tribus mongoles habitaient seulement les régions du nord et de l'est dans ce vaste territoire auquel on donne maintenant le nom général de Mongolie; tous les cours d'eau, tous les lacs de cette contrée sont vénérés comme des dieux, et des légendes se rattachent à chaque montagne, portant toutes le titre de khan ou roi[2]. C'est à l'extrémité nord-orientale de ce domaine des anciens Mongols que vivent maintenant les Solons mandchoux et diverses tribus mongoles, plus ou moins mélangées et fournissant de nombreuses recrues aux colonies militaires que les Chinois ont établies dans les régions occidentales de l'empire. Les Khalkha, ainsi nommés, comme les Mongols eux-mêmes, d'un de leurs anciens chefs, peuplent surtout les steppes septentrionales, dans le voisinage des Bouriates, leurs parents de race, devenus les sujets de la Russie; les Tsakhar, dont les huit tribus parcourent au sud-est du plateau les steppes les plus rapprochées de la Chine, sont ceux que le gouvernement impérial avait spécialement chargés de la défense de la frontière contre les Mongols du nord. Les Ordos, presque complètement exterminés, habitaient la péninsule fluviale à laquelle ils ont donné leur nom, et plus à l'ouest campent les Elöt, plus ou moins mélangés à des populations de souche turque et comprenant les hordes kalmoukes de l'Altaï et du Thian chañ. Enfin, dans le haut bassin du Yeniseï vivent des populations d'origine turque, mais très mongolisées, les Ourianhaï ou Donva et les Dorkhat. D'une manière générale, les populations mongoles se divisent en Mongols orientaux ou Khalkha, en Mongols occidentaux ou Elöt, en Mongols sibériens ou Bouriates; mais la seule division réelle est celle des khochoun ou « bannières » : suivant les vicissitudes des guerres et des alliances, les tribus des divers drapeaux s'associent en confédérations plus ou moins puissantes.

Le type national semble s'être conservé dans sa plus grande pureté chez les Khalkha, qui s'attribuent d'ailleurs une certaine supériorité sur les autres Mongols, comme ayant parmi eux les familles des taïtsi, qui des-

[1] Abel Rémusat; — Klaproth; — Ritter.
[2] Bastian, *Reisen in China.*

cendent de Djenghiz khan. Or, quoique les ethnologistes emploient d'ordinaire le nom de « race mongole » comme terme générique pour toutes les nations de l'Asie orientale, il se trouve précisément que le type khalkha est parmi ceux qui, dans l'extrême Orient, ressemblent le moins à ces « Mongols » décrits par les auteurs. Le Khalkha n'est point jaune; il est brun. Ses yeux ne sont point bridés par les paupières de manière à paraître obliques comme ceux de l'Ostiak ou du Chinois; ses paupières sont ouvertes comme chez l'Européen. Toutefois il a bien la figure large et plate, les pommettes saillantes, la chevelure noire, la barbe peu fournie, que l'on donne en général comme des caractères distinctifs de la race; il est vrai que, l'habitude de s'arracher les poils de barbe étant assez commune en Mongolie, on aurait tort d'attribuer à la nature ce qui est un effet de la mode. C'est par les Mongols que les Européens apprirent d'abord à connaître les peuples orientaux, et tout naturellement ils remarquèrent surtout parmi ces envahisseurs étrangers ceux qui, par leurs traits et leur physionomie, présentaient le plus grand contraste avec le type convenu de la beauté en Occident : plus le visage leur paraissait étrange, plus il était asiatique et mongol à leurs yeux. C'est ainsi qu'en Chine tous les Européens sont désignés fréquemment sous le nom de « Barbares à cheveux roux ».

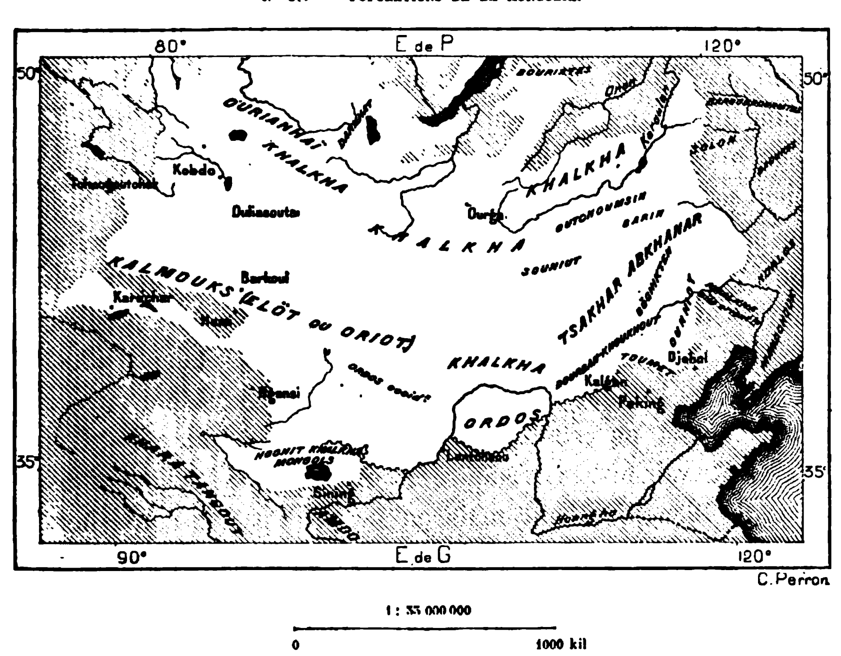
Les Mongols sont en général de taille moyenne et de constitution vigoureuse; habitués à subir et à braver les températures extrêmes, ils résistent sans peine à des fatigues qui tueraient la plupart des Européens. Ils resteront sans se plaindre pendant quinze heures à cheval ou à chameau; mais ils gémiraient d'avoir à faire une centaine de pas hors de leur yourte; car ils n'ont pas l'habitude de la marche, et surtout ils ont honte de se montrer à pied : il faut qu'ils contemplent de haut leur domaine, la steppe. Même en Mongolie, où pourtant le cheval est si utile et si apprécié, tous les habitants n'ont pas le bonheur de posséder leur monture; en certains districts, le cheval est un animal de luxe, qui se voit seulement près de la tente des nobles[1]; mais, dans les régions plus fortunées de la Mongolie où tout nomade a son coursier, c'est au galop que celui-ci parcourt la plaine, et même pour franchir les quelques mètres qui, dans un campement, séparent sa yourte de celle du voisin, il fait prendre à sa bête une allure superbe. Méprisant les exercices qui se font à pied, le Mongol ne danse point[2], mais il est passé maître dans l'art de dompter

[1] Losev, Lomonosov, *Expédition des frères Boutin en* 1871.
[2] Prjevalskiy, *Mongolie et pays des Tangoutes.*

les étalons rebelles, de les lancer à la course et d'accomplir en plein galop les tours d'adresse les plus dangereux. Si les courses des chevaux des Mongols ont rarement autant de spectateurs que celles des cités d'Europe, plus d'acteurs y prennent part : il n'est pas un jeune cavalier, pas un homme dans la force de l'âge qui ne tienne à honneur de figurer parmi les concurrents. En 1792, lors de la renaissance d'un Bouddha mongol, 3732 chevaux se disputèrent le prix[1].

On s'étonne que ces hardis dompteurs de chevaux, ces descendants

N° 37. — POPULATIONS DE LA MONGOLIE.



des conquérants de l'Asie, soient tombés si bas au point de vue politique et n'exercent maintenant, pour ainsi dire, aucune influence dans l'Ancien Monde. Pris en masse, ils sont même devenus lâches, et récemment on en voyait des milliers s'enfuir en désordre devant des bandes indisciplinées de Dounganes, dont toute l'audace provenait de la terreur de leurs ennemis. Nation vaincue, désunie, dispersée, elle a le sentiment de sa faiblesse. Quelle différence entre l'humble attitude des Mongols actuels devant les voyageurs russes qui traversent la « Terre des Herbes » et celle de Kouyouk khan répondant au légat du pape, le moine Jean du Plan Carpin : « Je suis le Justicier de Dieu. J'ai le droit de vous

[1] Reuilly, *Description du Tibet.*

tuer, puisque vous me résistez. Et la preuve que j'en ai le droit, c'est que j'en ai la force. Serais-je, moi homme, assez puissant pour faire ces choses, si Dieu ne m'avait lui-même prêté son bras[1]? » Tous les édits des khans mongols étaient rendus au nom et par la « puissance du ciel inébranlable[2] ». Avant Carlyle et autres théoriciens modernes, ces empereurs d'Asie avaient trouvé la formule du pouvoir.

D'ailleurs, la vigueur avec laquelle les Mongols intervinrent dans l'histoire du monde provenait non seulement de leur bravoure, de leur discipline et de leur furie de conquêtes, mais aussi de leur esprit naturel d'équité et des progrès qu'ils avaient accomplis en civilisation. Les Mongols n'étaient point ces barbares que l'on se figure d'ordinaire d'après les chroniques du moyen âge. Ils avaient d'abord ce privilège immense d'être plus libres que la grande majorité des peuples vaincus par eux dans leur marche triomphante. D'après leur *yassak* ou livre des lois, ils devaient se rassembler une fois par an pour le *thoï* ou « jour du festin », et les princes comparaissaient devant l'assemblée, pour s'entendre reprocher toute violation du droit, toute faute commise dans l'exercice de leur gouvernement; la destitution des chefs pouvait être prononcée par les guerriers assemblés. Les nations soumises étaient elles-mêmes traitées après la bataille avec beaucoup plus d'égards que les conquérants musulmans ou chrétiens n'en montraient alors aux peuples qu'ils avaient vaincus. « L'empire a été conquis à cheval, disait un conseiller de Djenghiz khan, mais on ne peut pas le gouverner à cheval. » C'est avec une remarquable équité que les souverains mongols jugeaient les différends entre leurs sujets de toutes races et de toutes langues, et parmi ceux auxquels ils accordaient des terres libres d'impôts, on vit des noms appartenant à toutes les nationalités de l'empire. Les Mongols étaient également d'une tolérance religieuse extraordinaire, qui faisait l'étonnement et le scandale des missionnaires catholiques. Des musulmans, des chrétiens étaient parmi les familiers et les généraux des khans : des Jean, des Nicolas, des Georges, des Marc se rencontrent sur la liste des grands personnages de l'empire[3].

Épuisés par leurs efforts, abaissés moralement par les violences de la guerre, les Mongols retombèrent bientôt dans la barbarie. Sans doute la plupart des Mongols ont encore le sens droit, l'esprit équitable, de la bienveillance pour l'étranger, de la cordialité envers leurs égaux, aux-

[1] *Recueil de Voyages et de Mémoires publiés par la Société de Géographie de Paris*, tome IV.
[2] Bastian, *Reisen in China*.
[3] Howorth, *History of the Mongols*; — Léon Cahun, etc.

quels ils s'adressent en leur donnant le nom de « compagnons »; mais ils sont d'une extrême paresse, d'une indicible saleté, d'une voracité dégoûtante. Ils ont laissé l'esclavage s'introduire parmi eux, et de nombreuses familles, descendant de prisonniers de guerre, sont condamnées à garder les troupeaux des chefs de tribus [1], et les maîtres se sont arrogé sur eux le droit de vie et de mort, sans que toutefois ils les considèrent comme des êtres avilis et cessent, dans leurs relations ordinaires, de les traiter avec bienveillance. Il est vrai qu'on n'a pas songé à diviser les pâturages : ils appartiennent à tous, comme l'air du ciel et l'eau des lacs, et le champ fait retour à la communauté dès que la moisson est recueillie; mais à ceux des Mongols qui n'ont pas de troupeaux, qu'importent les droits à la possession temporaire du champ et au parcours des steppes? Les nobles et les lamas, propriétaires du bétail, sont par cela même les propriétaires du sol. A lui seul, le grand prêtre d'Ourga possède un territoire peuplé de 150 000 habitants, ses esclaves [2].

Bien rares sont les Mongols qui, à l'exemple des Chinois, s'adonnent à la culture du sol. Presque tous n'ont d'autre occupation que celle de soigner leur bétail, qui se compose surtout de chameaux, de moutons à grosse queue, de chevaux et de bêtes à cornes. Quand des Mongols se rencontrent, ils commencent toujours par se demander des nouvelles de leur bétail : à leurs yeux, le troupeau a plus d'importance que la famille. Ils ne comprennent pas que des hommes puissent être assez abandonnés du ciel pour ne pas posséder d'animaux domestiques et regardent avec incrédulité les voyageurs russes qui leur disent n'avoir ni chameaux ni moutons. Tandis que les femmes et les enfants, auxquels est surtout confié le soin des bestiaux, s'acquittent de leur tâche, et toujours avec intelligence et douceur, les hommes auraient amplement le temps de se livrer à d'autres travaux; même la fabrication des objets de ménage, des selles, des harnachements, des armes, des habits brodés, des feutres pour les tentes, des cordes en poil de chameau, est presque en entier abandonnée aux femmes : c'est aux Chinois et aux Russes que les Mongols sont obligés de demander les denrées et les marchandises dont ils ont besoin. Le thé surtout leur est nécessaire : ils ne boivent jamais d'eau froide, à laquelle ils attribuent même un influence malfaisante : l'infusion de thé est leur boisson habituelle, avec le koumîs, le lait de jument, et trop souvent avec la funeste eau-de-vie des Russes. Quant à leur nour-

[1] Hyakinth Bitchourin, *Denkwürdigkeiten über die Mongolei.*
[2] Prjevalskiy, *Mongolie et Pays des Tangoutes.*

riture solide, elle est presque exclusivement animale : ils mêlent seulement une sorte de pâte de farine à la viande de mouton, de cheval et de chameau. La plupart éprouvent une véritable horreur pour la chair des oiseaux et des poissons.

La langue des Mongols, qui se rattache à celles des nations ouralo-altaïques, et qui ressemble aux idiomes turcs par un grand nombre de racines communes, se divise en dialectes assez différents les uns des autres : les Khalkha, les Bouriates, les Elöt ne peuvent pas tous se comprendre mutuellement. D'ailleurs, des mots d'origine diverse se mêlent à ces dialectes ; des termes mandchoux, chinois, tibétains et turcs ont corrompu le pur langage mongol dans le voisinage des frontières. Depuis vingt et un siècles déjà, le mongol a son écriture, car à cette époque déjà il emprunta les caractères idéographiques des Chinois ; mais il n'eut d'alphabet original que vers le commencement du dixième siècle. Ces lettres furent remplacées au douzième siècle par une autre écriture, employée pour la traduction des ouvrages classiques de la Chine ; malheureusement, tous ces livres se sont perdus, et l'on ne connaît même plus les caractères dont on se servit pour les écrire [1]. Pendant la période de la conquête, lorsque les Mongols se trouvèrent tout à coup en contact avec les populations de l'Asie occidentale, il leur fallut une écriture plus connue que la leur pour entrer en relations avec leurs voisins : c'est l'alphabet des Turcs Ouïgour qu'ils empruntèrent. Toutefois une écriture nationale, inventée en 1269 par un lama, qui reçut en récompense le titre de « Roi de la Foi », finit par prévaloir. Ce sont ces lettres qui ont servi pour toute la littérature mongole actuelle, consistant en recueils de lois et d'ordonnances, en dictionnaires, en calendriers, et surtout en ouvrages religieux. Pour écrire, les Mongols se servent d'un pinceau qu'ils promènent sur des tablettes de bois peintes en noir et saupoudrées de sable ou de cendre [2].

Les livres liturgiques sont écrits en *enerkak* ou tibétain, langue qui est devenue sacrée pour les Mongols lors de leur conversion au bouddhisme, de même que le sanscrit avait été longtemps l'idiome saint pour les Tibétains, à l'époque correspondante de leur histoire. Les prêtres mongols qui veulent connaître de leur religion autre chose qu'un vain cérémonial, sont donc obligés d'étudier le tibétain ou « tangoute », — car c'est le nom qu'on donne à cette langue en Mongolie ; — mais ceux

[1] Hyakinth Bitchourin, *Denkwürdigkeiten über die Mongolei.*
[2] Russell-Killough, *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie.*

dont la science se borne à la simple lecture des livres saints ont pour ces ouvrages d'autant plus de vénération qu'ils n'en comprennent pas le sens. Dans certains couvents de lamas kalmouks on a payé jusqu'à 50 000 francs le Kandjour et le Tandjour[1]; des Bouriates sibériens ont donné sept mille bœufs pour un seul exemplaire du premier de ces ouvrages[2]. Le Tibet est la Terre Sainte des Mongols. Le dalaï-lama de Lassa est considéré comme étant supérieur en divinité au taranath-lama (djetson-tampa, gitontamba) de la Mongolie; cependant celui-ci est également un *Bourkhan* ou « Bouddha vivant, » qui, sous des apparences diverses, est considéré comme se succédant à lui-même, depuis le milieu du seizième siècle, peut-être même depuis une époque plus ancienne. Lors de chaque mort successive, il est tenu d'aller opérer sa transmigration dans le Tibet : c'est là qu'une ambassade solennelle de prêtres va le trouver sous la forme d'un enfant. Jadis le pontife de la Mongolie résidait dans le voisinage de la frontière chinoise, à Koukou khoto; mais il fut assassiné, à la suite d'un conflit de préséance avec l'empereur Kanghi, et, par ordre souverain, dut renaître à Ourga, dans la Mongolie du nord[3]. Depuis cette époque, les noms des « Bouddhas » éligibles doivent être envoyés préalablement au tribunal des affaires étrangères de Peking[4].

Les principales divinités mongoles, les mêmes que celles des Tibétains, ont une origine hindoue, mais il en est aussi de provenance nationale et ce ne sont pas les moins vénérées, quoique moins haut placées dans le panthéon mongol. Tel est, par exemple, le dieu Yamandaga ou « Face de Bouc », que l'on représente en effet avec une tête de bouc ou de bœuf, portant une couronne de crânes humains, vomissant les flammes et portant dans ses vingt mains des membres arrachés et des instruments de meurtre : il est peint en bleu foncé, tandis que sa femme est en bleu clair. D'autres dieux vengeurs ou démons sont des images domestiques, même de simples poupées de bois ou d'étoffe comme celles des Samoyèdes[5]. Les Mongols ont un grand zèle religieux; il n'est pas de fatigues auxquelles ils ne se soumettent, pas de pénitences qu'ils ne s'imposent pour se faire pardonner leurs péchés : ils vont même jusqu'à faire le tour des lamaseries en se prosternant à chaque pas, de manière à mesurer l'enceinte par leurs corps étendus dans la poussière ou dans la boue. Le plus clair de leur fortune appar-

[1] Emil Schlagintweit, *Buddhism in Tibet.*
[2] Köppen, *Die Religion des Bouddha.*
[3] Schiefner; — Vasilyev; — Huc.
[4] Hilarion, *Arbeiten der russischen Gesandschaft zu Peking über China*, vol. I.
[5] Pallas, *Sammlung historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften.*

tient d'avance aux lamas. Les temples, les couvents que l'on voit se dresser en territoire mongol sont des témoignages éclatants de la générosité des fidèles. Quand des lamas se mettent en route pour recueillir des aumônes au nom du « Vieux Bouddha », ils sont toujours bien reçus : leur bassin bénit se remplit promptement de lingots d'or et d'argent, et bientôt ils reviennent, suivis d'une caravane d'animaux de charge, portant les dons offerts pour la construction du temple. Les prêtres sont les véritables maîtres de la contrée, et les seuls qui, sans avoir besoin de travailler, soient assurés de jouir des aises de la vie : il leur suffit d'obéir aux sons de la conque marine qui les appelle à des heures fixes dans le temple. Aussi le nombre des Mongols qui échappent aux chances de la misère ou qui s'émancipent de l'esclavage en entrant dans les ordres dépasse-t-il de beaucoup la proportion des prêtres que l'on voit dans tous les autres pays du monde, et même au Tibet. On dit qu'un tiers de la population se compose de lamas ou « hommes blancs », c'est-à-dire rasés; il n'est guère de familles qui n'aient au moins un des leurs dans les lamaseries; dans plusieurs districts, la plupart des parents destinent tous leurs enfants à revêtir les vêtements jaunes et rouges des lamas et n'en gardent qu'un seul dans la foule des « hommes noirs » ou chevelus qui perpétuent la race et paissent les troupeaux. En aucun pays, les formes extérieures de la religion ne sont plus observées : même le Chinois de la frontière, vendant à faux poids quelque denrée falsifiée, ne manque pas de l'envelopper dans du papier portant les paroles saintes des Tibétains et des Mongols, *Om mani padmé houm*, et donne au voyageur sa note d'hôtel la plus exagérée en le mettant sous la même invocation[1]. Le gouvernement chinois, qui s'occupe peu des bonzes de la Chine proprement dite, protège le lamaïsme mongol en assurant des revenus à la plupart des couvents : la politique constante de la dynastie mandchoue est d'augmenter le nombre des lamas pour diminuer d'autant la croissance naturelle de la population et remplacer par des couvents pacifiques les anciens campements de ses ennemis héréditaires[2]. Néanmoins, les haines nationales subsistent, à cause de la différence des mœurs et de l'opposition des intérêts : c'est dans les caisses des marchands et des prêteurs chinois que vont se perdre presque toutes les épargnes des tribus mongoles; elles ne font que passer dans les mains des lamas.

Si peuplés qu'ils soient, les couvents de la Mongolie, où vivent jusqu'à

[1] Bushell, *Journal of the Geographical Society of London*, 1874.
[2] Huc; — Richthofen.

dix mille individus appartenant à tous les degrés de la hiérarchie sacerdotale, ne renferment pas tout le personnel religieux de la contrée. Un grand nombre de lamas résident dans leurs propres familles; d'autres errent à l'aventure; des magiciens indépendants de la religion officielle ont aussi maintenu leur prestige dans la plupart des tribus : c'est à eux que l'on s'adresse pour détourner des troupeaux le mauvais sort, pour assurer le beau temps, pour « faire la pluie », guider les nuages et le vent, indiquer la route à suivre dans un voyage, guérir les malades, frapper de maladie les gens sains, ou même « changer les âmes de place dans le corps humain ». Ainsi que le prouve le nom même des chamanes, qui s'appliquait d'abord, sous la forme indoue de *Sramana* ou sous la transcription chinoise de *Cha-men*, aux « Samanéens » ou religieux bouddhistes[1], on observe toutes les transitions possibles entre l'ancien culte des forces de la nature et la religion de Bouddha, introduite après la mort de Djenghiz khan. Même il se fait encore des sacrifices d'animaux, contrairement aux prescriptions du bouddhisme[2]. Comme au Tibet, des femmes, et surtout des veuves, se vouent aussi à la vie contemplative; mais elles ne sont pas assez nombreuses pour constituer des communautés proprement dites. Depuis la fin du siècle dernier, les bannis et des colons chinois ont propagé le christianisme dans quelques tribus mongoles.

Les diverses influences, mandchoue, chinoise, tibétaine, turque, auxquelles les Mongols ont été soumis, se retrouvent dans leurs mœurs[3]. Ainsi les Mandchoux ont imposé aux Mongols comme aux Chinois l'obligation de se couper la chevelure, à l'exception de la « queue »; ils ont fait aussi prévaloir, au milieu du dix-septième siècle, les règles de la monogamie, tandis qu'auparavant les Mongols pouvaient, comme leurs voisins mahométans, épouser plusieurs femmes. De même qu'en Chine, ce sont les parents qui décident d'avance en Mongolie le mariage de leurs enfants, après avoir fait constater par des astrologues une heureuse conjonction des astres. Le prix d'achat se paye comme chez les Kirghiz, et le fiancé mongol, comme le Turkmène, procède à un simulacre d'enlèvement. Quant aux femmes non légitimes, que l'usage permet aux Mongols d'entretenir, elles sont achetées simplement, comme en Chine, et leurs enfants ne jouissent pas des mêmes droits que ceux des épouses. Pour les enterrements, c'est la mode chinoise qui l'emporte, lorsqu'il s'agit de princes et de princesses[2] : on les dépose en des cercueils devant lesquels

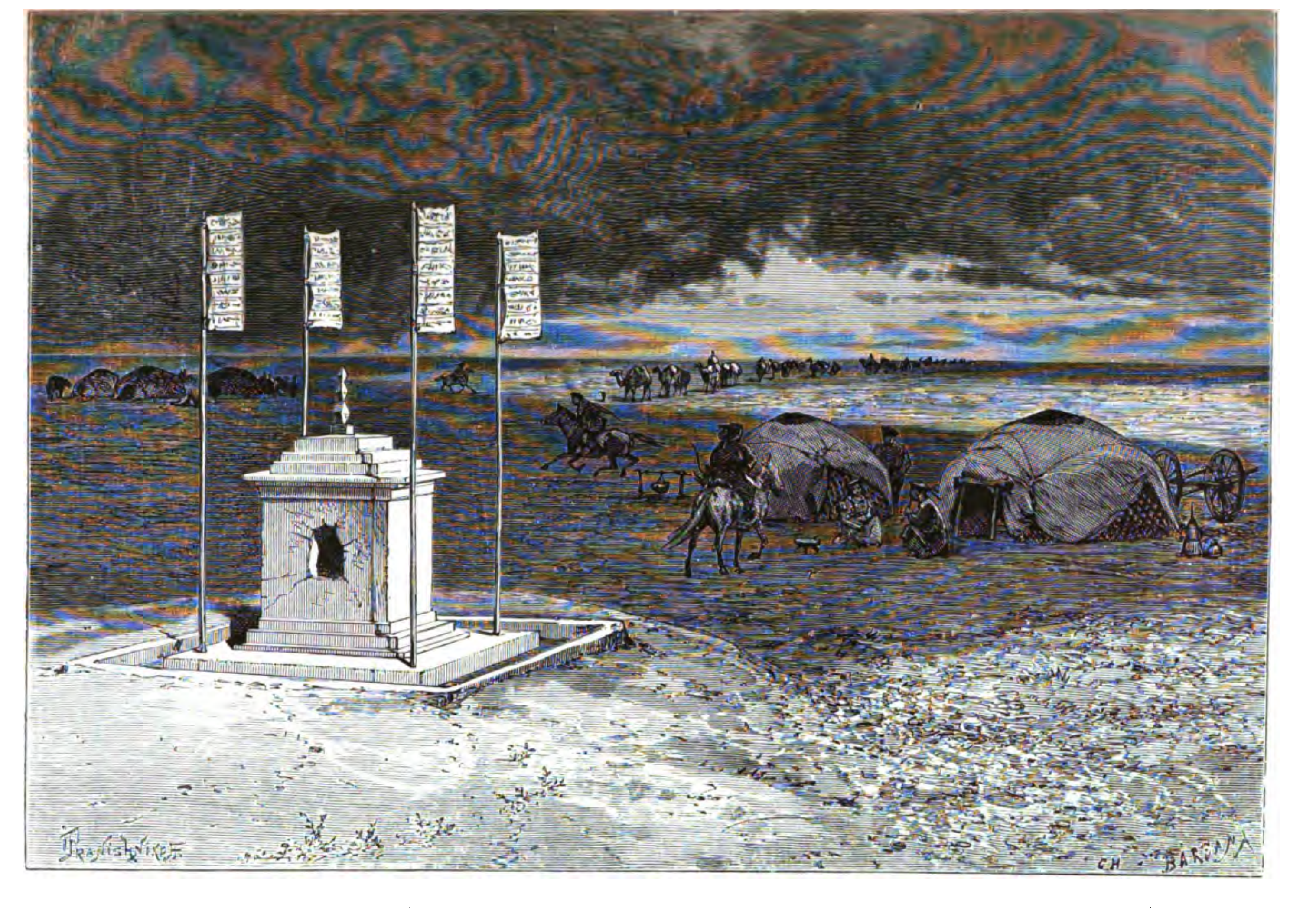
[1] Pallas, ouvrage cité.
[2] Abel Rémusat,
[3] Hyakinth Bitchourin, ouvrage cité.

la famille offre des sacrifices aux temps prescrits. Les corps des prélats sont brûlés et leurs cendres sont recouvertes de tourelles ou d'amas de pierres, tandis que les pauvres lamas et les gens du commun sont jetés sur le sol et dévorés par les bêtes, suivant la coutume tibétaine. Des chiens viennent flairer les mendiants vieux et malades qu'ils voient couchés sur des lambeaux de feutre, à la porte des tentes, et se rangent d'eux-mêmes dans les processions mortuaires qui suivent les cadavres hors des campements[1]. Les corbeaux, auxquels tous ces restes humains offrent une nourriture abondante, quittent rarement les plateaux de la Mongolie ; leur limite est la Grande Muraille. Les Chinois donnent à ces oiseaux le nom de Tadzékouantsaé ou « sépulcres de Mongols »[2].

Malgré la répugnance naturelle des Mongols à l'égard des Chinois, c'est bien la civilisation de l'Empire Central qui finira par l'emporter dans la « Terre des Herbes », car les immigrants du midi empiètent de plus en plus sur le territoire du nord, et leur supériorité numérique ne cesse de s'accroître. Ainsi, le domaine impérial de Djehol ou Jehol, qui s'étend, au nord-est de Peking, sur un espace d'environ 50 000 kilomètres carrés, dans un bassin qui s'incline du plateau mongol vers le golfe de Petchili, a été entièrement colonisé par des cultivateurs chinois et, malgré de violents conflits, les anciens possesseurs du sol ont été refoulés vers le nord. Djehol a pris le nom chinois de Tchengte fou, et tous les autres lieux voisins ont également perdu leur appellation mongole pour en recevoir une chinoise des immigrants du sud. En 1792, ceux-ci étaient déjà 477 000; en 1827, leur nombre avait presque doublé, il était de 884 000; d'après les récits des voyageurs, il serait de nos jours beaucoup plus considérable. Il est vrai que le territoire de Djehol ne faisait partie du territoire mongol qu'au point de vue administratif et se trouve en réalité sur le versant maritime du plateau; mais, sur les hautes terres elles-mêmes, les Chinois ont commencé leur œuvre de colonisation et de conquête agricole.

La partie de la « Terre des Herbes » que l'on a l'habitude de nommer « Mongolie intérieure » pour la distinguer de la « Mongolie extérieure », qui s'étend au nord des solitudes du Gobi, est déjà, nous l'avons vu, plus qu'à moitié chinoise. Jadis la Grande Muraille était véritablement la limite. La frontière ethnographique coïncidait assez exactement avec la ligne de séparation politique et en même temps avec la délimitation

[1] Prjevalskiy, ouvrage cité.
[2] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'Empire chinois.*



DÉSERT DE MONGOLIE. — TOMBEAU D'UN LAMA ET CAMPEMENT.

Dessin de Pranishnikoff, d'après Pallas et Piasetskiy.

géologique formée par les roches cristallines. Mais les populations chinoises, à l'étroit au dedans du mur qui les enfermait, l'ont depuis longtemps franchi, pour occuper, sur le versant méridional du plateau de la Mongolie, toutes les vallées à sol fertile et tous les emplacements favorables au commerce. L'ensemble du territoire connu sous le nom de Koou-veï ou de « Hors-les-Portes » est désormais terre chinoise, et c'est à bon droit qu'il a été récemment incorporé à la Chine proprement dite pour faire partie des deux provinces de Chañsi et de Petchili. La colonisation du territoire de « Hors-les-Portes » eut pour point de départ la construction de quelques lieux fortifiés, où l'empereur Kanghi faisait déporter les criminels et les condamnés politiques. A cette immigration forcée se joignit peu à peu la colonisation volontaire, de plus en plus considérable, surtout depuis le milieu du dix-neuvième siècle. Une des principales causes de l'immigration dans le territoire mongol est la tolérance dont y jouissent les cultivateurs du pavot; moyennant une somme — taxe ou amende — d'environ 80 francs par hectare, les paysans chinois sèment la graine défendue et peuvent ainsi se procurer de l'opium à bon compte. Chaque année, les mandarins viennent, il est vrai, publier au son du tamtam la prohibition de cultiver le pavot, mais cette tournée n'a d'autre but que de faciliter la perception de la taxe[1]. Maintenant la population fourmille dans ces contrées; même dans la Chine proprement dite, il est peu de régions où les villes soient plus animées, le commerce plus actif, les routes plus vivantes de voyageurs. Quand on descend du plateau de la Mongolie, le contraste est saisissant : à la morne solitude on voit succéder tout à coup les riches cultures, les belles cités, les foules tumultueuses.

Dans ce conflit de races, les deux nationalités semblent d'abord ne pas vouloir se confondre. Tandis que dans la Mandchourie les Chinois s'assimilent rapidement les indigènes en imposant leur langue et leurs mœurs, ils ne modifient que fort lentement les Mongols. Là où des colons chinois établissent leurs villages sur un terrain dont la propriété reste encore à l'indigène, celui-ci éloigne soigneusement sa yourte et la dresse sur la terre inculte, pour rester, avec ses chevaux et ses brebis, en dehors du domaine de la civilisation[2]. D'ailleurs, le labourage lui est interdit, car en sa qualité de soldat de l'empereur il doit être prêt à partir au premier signal, vivre uniquement de sa paie et du revenu de ses troupeaux. De nombreuses tribus se laissent refouler graduellement vers le

[1] Ney Elias, *Journal of the Geographical Society of London*, 1873; — Armand David, etc.
[2] Ney Elias; — Richthofen.

désert plutôt que d'adopter le genre de vie de la race envahissante, et les alliances, qui altèrent la pureté du sang mongol, sont considérées comme une honte. Cependant l'action lente mais séculaire des Chinois qui vivent dans le territoire de Hors-les-Portes, a fini par transformer les peuplades mongoles les plus rapprochées, par changer leurs traits et leurs mœurs; les Erlitza, ainsi qu'on nomme les métis issus de colons chinois et de mères mongoles[1], sont fort nombreux dans quelques tribus. Les Tzakhar notamment, c'est-à-dire les « Gens du pays limitrophe », sont devenus presque Chinois; ils trouvent de bon goût d'imiter les coutumes du Céleste Empire, et préfèrent la vie des grandes cités à la sauvage liberté de leurs compatriotes[2]. C'est dans la Mongolie du nord seulement que l'antique inimitié se maintient dans toute son énergie : dès que la Russie le voudra, il lui sera facile d'utiliser contre l'Empire du Milieu les haines des Mongols du nord. La conquête de la Terre des Herbes ne serait pour ses armées qu'une promenade militaire.

Pour s'assurer la possession tranquille de la Mongolie, le gouvernement chinois n'a eu jusqu'à maintenant d'autres moyens que de diviser la race en tribus ennemies et de flatter la vanité des chefs en les faisant entrer par des alliances dans la famille impériale. Les princes, presque tous descendants de Djenghiz-khan ou prétendant l'être, portent différents titres héréditaires, qui correspondent à ceux de roi, duc, comte, baron; ils ont gardé leur pouvoir dans les questions locales de peu d'importance, mais ils sont obligés d'en référer au ministère chinois pour toutes les affaires graves, et pour le reste ils dépendent en réalité du grand-prêtre d'Ourga et se font une gloire de se nommer les « Disciples du saint du Grand Koureñ ». Ils se réunissent tous les ans en assemblée générale, sous la présidence de l'un d'eux, qu'ils ont le droit de choisir, sauf ratification par le gouvernement central; leurs décisions n'ont force de loi qu'après avoir été soumises au gouverneur chinois et dûment approuvées. L'empereur, à la fois suzerain et juge, destitue le chef qui lui déplaît, mais l'habitude veut que le successeur soit choisi dans la famille du prince détrôné. Toute indépendance ne peut être qu'un vain mot, puisque les chefs sont pensionnés et que leur traitement annuel, variant de 750 francs à 20 000 francs suivant les classes, s'élève et s'abaisse avec le rang, d'après la volonté de l'empereur. Loin d'ajouter aux revenus du trésor chinois, la Mongolie lui coûte chaque année des sommes considérables; car l'impôt,

[1] A. Bastian, *Peking*.
[2] Prjevalskiy, ouvrage cité.

acquitté par les nomades en chameaux et en chevaux, reste acquis aux princes et aux lamas : il est vrai qu'à des époques fixées, les vassaux vont en ambassades solennelles offrir des présents au « Fils du Ciel »; mais celui-ci en acquitte largement la valeur par des cadeaux de soieries, de vêtements et de bijoux. Envers la Chine, les Mongols ne sont tenus au payement d'aucun tribut direct, mais ils sont censés devoir le service militaire; de dix-huit à soixante ans, tous les hommes font partie de la cavalerie impériale; toutefois les princes négligent le plus souvent de passer les revues et de contrôler les effectifs : ainsi que l'a prouvé l'histoire de l'insurrection mahométane, l'armée mongole n'a qu'une existence fictive; tout au plus pourrait-on en réunir la dixième partie[1].

Le pays des Khalkha, qui occupe la plus grande moitié de la Mongolie extérieure, est divisé en quatre khanats, du nord ou Touchetou (Touchiyetou), de l'est ou Tsetien (Setyen), du centre ou Saïnoïn, de l'ouest ou Djesaktou[2], et les traditions interdisent aux diverses tribus de dépasser les limites de ces khanats dans leurs migrations saisonnières. Dans la Mongolie du sud et de l'est, le pays est divisé de la même manière entre les Souniout, les Göchikten, les Barin, les Naïman, les Kortsin et les Kartsin, les Outchoumsin, les Ouniot, les Djarot, les Toumet, les Ahkhanar, les Dourban les huit bannières des Tsakhar. Les divisions administratives du pays coïncident avec les divisions militaires. Chaque troupe de 150 soldats forme un escadron; six escadrons font un régiment; un nombre indéterminé de régiments, variant suivant les provinces, constitue un *khochoun* ou « drapeau » : c'est la division qui correspond le mieux au groupement naturel de la tribu. Un certain nombre de khochoun s'unissent en *aïmak*, différant en grandeur et en importance[3].

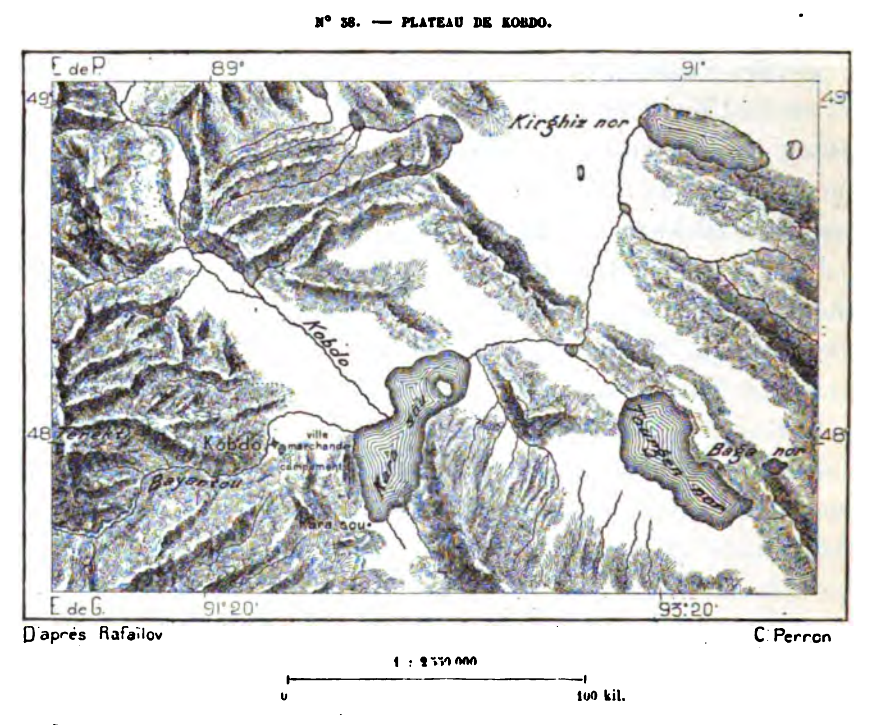
Les villes populeuses de la Mongolie se groupent naturellement dans la région du sud-est, c'est-à-dire dans la région de Hors-les-Portes,

[1] Bitchourin; — Timkovskiy; — Prjevalskiy.
[2] Timkovskiy; — Klaproth; — Wells Williams, *Syllabic Dictionnary;* — A. Bastian, *Peking.*
[3]

Pays des Khalkha ou Mongolie septentrionale	4 aïmak,	86 khochoun.
Mongolie orientale	25 »	51 »
Pays des Tzakhar	1 »	8 »
Ala chañ	1 »	5 »
Oulıasoutaï — Pays des Ourianhaï (Ouriankhes)	1 »	17 »
Oulıasoutaï — Kobdo	11 »	31 »
Pays des Ordos	1 »	7 »
Ensemble	33 aïmak,	172 khochoun.

qu'habitent les Chinois; cependant il existe aussi dans la partie septentrionale de la Terre des Herbes quelques villes d'une certaine importance comme lieux de convergence des routes et centres de commerce. Ainsi, la ville de Kobdo, située à plus de 1200 mètres d'altitude, sur un plateau de l'Altaï mongol, non loin de la rive occidentale du grand lac de Kara sou, est l'entrepôt des marchands russes qui viennent des mines de l'Altaï et de la vallée du haut Irtich : ce fut aussi le marché des régions minières qui se trouvent au sud, sur la route de Barkoul; là, de petites collines, qui s'élèvent au milieu du désert, renferment

N° 38. — PLATEAU DE KOBDO.

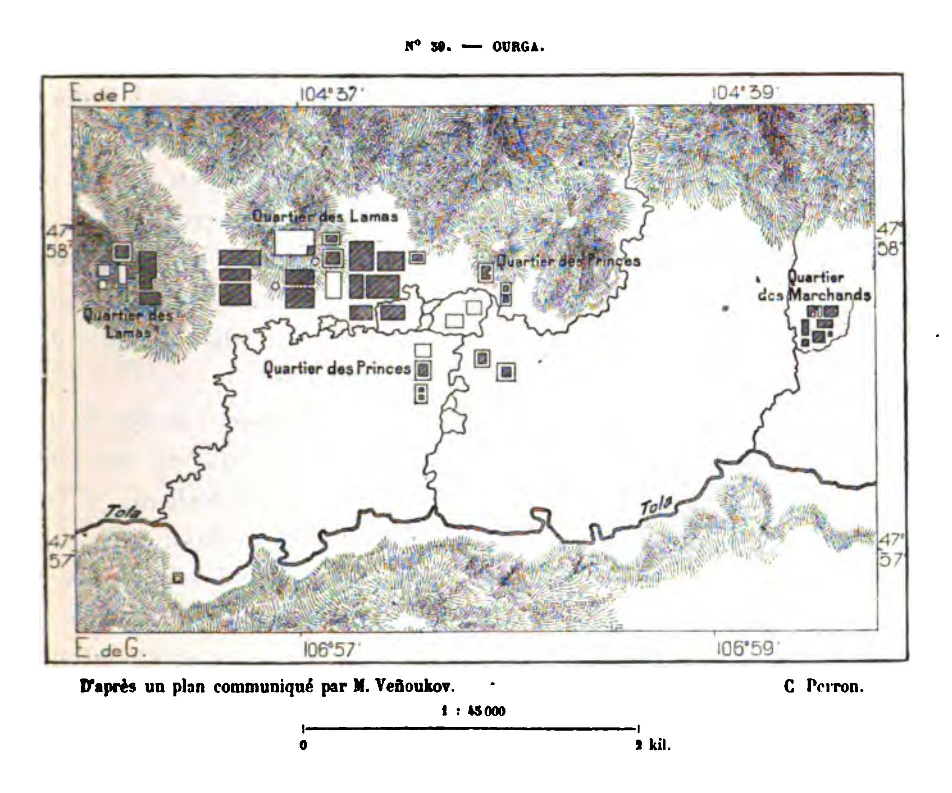


des gisements d'or, naguère régulièrement exploités pour le compte du gouvernement chinois, avant l'insurrection des Dounganes. A l'est de Kobdo, sur le même plateau montueux de l'Altaï chinois, mais à une distance plus grande, est un autre lieu de commerce, Ouliasoutaï. Les deux villes sont disposées de la même manière : elles se composent l'une et l'autre d'une enceinte murée, où siège le gouvernement et où s'enferment les soldats, et d'un quartier ouvert, le *maïma tcheñ* (bourg pour l'achat et la vente), où résident les marchands chinois; autour des jardins, les Mongols ont établi leurs yourtes éparses. En 1870, les deux villes souffrirent beaucoup de l'insurrection des Dounganes : Kobdo, qui avait alors 6000 habitants, fut complètement saccagée; Ouliasoutaï eut ses faubourgs

incendiés ; une autre ville, Tsakhar tsin, à 200 kilomètres au sud du Kobdo, cessa d'exister. Néanmoins le commerce a repris une grande importance dans cette région de la Mongolie : de Kobdo seulement, les négociants chinois envoient chaque année dans le Kansou des troupeaux de moutons comprenant plus de 200 000 têtes. Quant à la population des villes. elle ne peut s'accroître que lentement : les Mongols n'y viennent qu'en visiteurs, et les Chinois, n'ayant pas le droit d'amener leurs femmes, ne peuvent fonder de colonies permanentes[1].

La vraie capitale de toute la Mongolie du nord est la ville d'Ourga,

N° 39. — OURGA.



D'après un plan communiqué par M. Veñoukov. C. Perron.

1 : 45 000

0 — 2 kil.

le Bogdo koureñ ou Ta koureñ des Mongols, c'est-à-dire le « Grand Camp » ou « Enceinte Sacrée ». Elle est située sur le versant sibérien de la Mongolie, dans le bassin de la rivière Tola, dont les eaux vont par l'Orkhon rejoindre la Selenga et se perdre dans le Baïkal. Au nord se prolonge une chaîne de collines à pentes douces, çà et là revêtues de sapins, tandis qu'en face se dressent les escarpements d'une véritable montagne de 600 mètres de hauteur, à laquelle on a donné le nom de Khan ola ou « Mont Impérial », et dont le génie est honoré chaque année par des sacrifices

[1] *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1874, n° 1.

solennels[1]. Ourga occupe un espace considérable. Le koureñ proprement dit, qui renferme l'un des trois palais du djetson-tampa, le « Bouddha Vivant » de la Mongolie, s'étend à 2 kilomètres au nord de la Tola : c'est un labyrinthe de cours et de ruelles, où 10 000 lamas, peut-être davantage, ont planté leurs tentes et bâti leurs masures d'argile, dominées par les coupoles dorées des temples; une sorte d'université, comprenant des facultés de médecine, de théologie et d'astrologie, se trouve aussi dans l'enceinte. La ville de commerce ou maïma tcheñ est à l'est du koureñ; c'est là que résident les marchands chinois, au nombre d'environ 4000, et que viennent camper les caravanes russes avec leurs chameliers bouriates : dans ce quartier de la ville se parle le jargon commercial mêlé de mongol et de diverses dialectes de Chine et de Sibérie[2]. Enfin un nouveau quartier s'élève, celui du consulat russe, où s'entreposent les thés et les autres denrées[3]. C'est à ce consulat, établi en 1861, qu'ont été préparées la plupart des expéditions de science et de commerce faites à travers la Mongolie. Une partie de la plaine a été transformée en un magnifique jardin par des maraîchers chinois. Tous les trois ans, au mois de septembre, une grande foire se tient à Ourga pour toute la Mongolie; jusqu'à deux cent mille individus sont alors campés dans la plaine.

Ourga est la ville de la Mongolie vers laquelle convergent le plus de voies commerciales. Principal lieu d'étape sur la grande route du thé, entre Kiakhta et le maïma tcheñ de la frontière, au nord, et Kalgan, à l'une des portes de la Grande Muraille, Ourga se rattache aussi à Kobdo et à Ouliasoutaï, aux villes du Kansou, à celles de la Mandchourie, par des routes postales régulièrement desservies, mais déplacées d'ordinaire de saison en saison, afin que les chevaux de poste trouvent une nourriture fraîche pendant toute l'année. Sur ces chemins de commerce, des campements de quinze à vingt yourtes sont établis de distance en distance, sous la surveillance d'un chef de poste payé par le gouvernement chinois et tenu de fournir gratuitement des montures aux voyageurs et de leur donner un logement pour la nuit. En vertu des traités conclus en 1859 et en 1860 entre la Russie et la Chine, le gouvernement de Pétersbourg a reçu le droit d'installer à ses frais un service postal entre Kiakhta et Tientsin par la route d'Ourga. Dans chacune des villes d'Ourga, de Kalgan, de

[1] Printz, Radlov, Matousovskiy, Ney Elias; *Supplément à la Géographie de Carl Ritter*, par Semonov et Potanin (en russe); *Journal of the Geographical Society*, 1875.

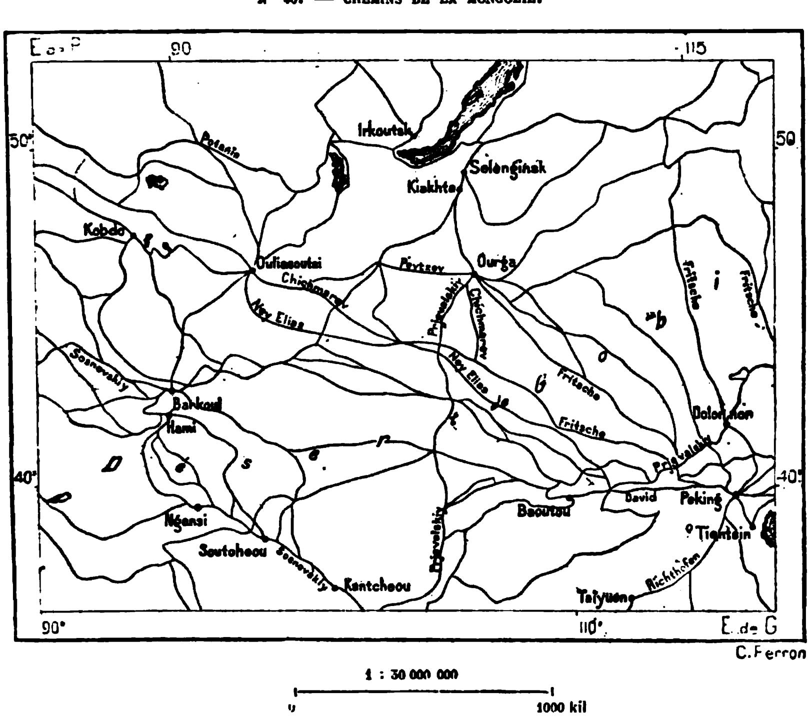
[2] Hyakinth Bitchourin, *Denkwürdigkeiten über die Mongolei*; — Russell-Killough, *Seize mille lieues*; — Poussielgue, *Voyage en Chine et en Mongolie*.

[3] Transit des thés à Ourga en 1880 : 252 955 caisses.

Peking, de Tientsin, réside un fonctionnaire russe chargé d'assurer l'expédition des marchandises, une fois par mois, et le transport des voyageurs tous les dix jours; en moyenne, la durée du trajet est de deux semaines.

L'ancienne capitale de l'immense empire des Mongols, Karakoroum, se trouve dans le même bassin fluvial que la moderne cité des Khalkha. On s'est étonné souvent que la résidence principale des souverains mongols ait pu se maintenir pendant deux tiers de siècle au milieu de ces

N° 40. — CHEMINS DE LA MONGOLIE.



plaines monotones du haut bassin de la Selenga, et qu'elle n'ait pas été immédiatement transférée dans quelque région plus belle, au bord d'un grand fleuve, ou dans une plaine féconde; mais ce qu'il fallait aux conquérants mongols, c'était bien la steppe natale, d'où les soudaines incursions pussent se faire rapidement, d'un côté vers les plaines de la Chine, de l'autre vers celles de l'Asie occidentale. Au commencement du quatorzième siècle, quand l'œuvre de la conquête fut terminée et que l'immense empire se fut divisé en domaines de l'occident et de l'orient, le maintien de Karakoroum comme capitale n'eut plus de raison d'être, et des cités telles que Peking et Samarkand lui succédèrent. Holin ou Khorin (Kara koureñ ou le « Camp Noir ») est déjà mentionnée par les

chroniques chinoises au huitième siècle de l'ère vulgaire; peut-être Djenghiz-khan y établit-il un de ses principaux campements, mais elle ne devint capitale de l'empire qu'en 1234 : c'est alors qu'Oktaï-khan en fit construire l'enceinte. Longjumel, Rubruk y virent le khan mongol dans sa gloire, alors que des aventuriers de toutes les nations, bouddhistes, mahométans et chrétiens, se pressaient autour de lui : un maître ouvrier de Paris, Guillaume, embellissait ses jardins et y faisait jaillir des fontaines élégantes, d'où le vin, le lait, le koumîs, la cervoise retombaient en des bassins d'argent[1]. Du reste, Karakoroum ne fut jamais une grande cité. Le rempart de la ville mongole n'aurait eu que 5 li ou 2 kilomètres de tour d'après les documents chinois, 3 milles d'après Marco Polo, et la plus grande partie de l'espace enfermé se composait de palais et de temples, entourés de vastes parvis. En dehors de l'enceinte se trouvaient deux autres villes, le maïma tcheñ des Chinois et le bazar des musulmans; mais ces quartiers ne paraissent pas avoir été bien importants : « la cité n'est pas aussi bonne que le bourg de Saint-Denis, » disait Rubruk. Aussi n'est-il pas étonnant qu'après avoir été abandonné par les khans, le « Camp Noir » ait bientôt disparu du nombre des villes. Longtemps même les nomades khalkha furent les seuls à savoir où se trouve l'emplacement de l'ancienne capitale. D'Anville plaçait les ruines de Karakoroum sur les confins mêmes du Gobi, près du lac salin de Kourgan oulen; Rémusat les cherchait beaucoup plus au nord, près des sources de l'Orkhon, à 400 kilomètres environ au sud-ouest d'Ourga : c'est en effet non loin de là, dans une plaine que traverse l'Orkhon, à une dizaine de kilomètres au sud-est, que les trouva Paderin. On y voit les restes d'un mur crénelé ayant cinq cents pas de côté et renfermant quelques débris de murailles[2].

A l'orient d'Ourga, la région que parcourent les rivières Kerulen et Khaïlar, et dont une partie est attribuée administrativement à la Mandchourie, n'a point de villes populeuses, mais seulement des bourgs ayant quelque importance comme capitales d'aïmak et lieux de rendez-vous pour les trafiquants : parmi ces marchés, les deux plus fréquentés sont ceux de Kerulen et de Khaïlar, portant les noms des rivières sur lesquelles ils sont situés. Des couvents bouddhistes établis dans ces bourgs profitent de ce mouvement d'échanges.

La grande activité commerciale a dû naturellement se porter au sud

[1] Guillaume de Rubruk, édition d'Avezac, *Recueil de Voyages et de Mémoires publiés par la Société de Géographie*, tome IV.

[2] Robert Michell, *Geographical Magazine*, june 1874.

de la Mongolie, dans les régions maintenant annexées administrativement au Chañsi et au Petchili, où les Chinois « mangeurs de Tartares », établis en nombreuses colonies, ont fondé leurs villes industrielles. Un de ces marchés de la Mongolie méridionale est la ville de Sartchi, sur une rivière qui va rejoindre le Hoang ho, près de sa grande courbe nord-orientale. A l'est, Koueïhoua tcheng occupe l'une des terrasses inférieures du plateau, dans un petit bassin dont l'eau descend au sud-ouest vers le Hoang ho, à l'endroit où ce fleuve, contournant le territoire des Ordos, prend la direction du sud. Koueïhoua tcheng est le Koukou khoto ou « Ville Bleue » des Mongols, le lieu de marché où vient aboutir la route commerciale d'Ouliasoutaï, de Kobdo et de la Dzoungarie [1]. Comme toutes les cités mongoles, Koukou khoto est double : elle se compose d'une ville militaire et religieuse et d'une ville marchande, séparées l'une de l'autre par des places et des jardins. La Ville Bleue fut, jusqu'à la fin du siècle dernier, la résidence du grand lama de Mongolie qui trône maintenant dans le palais d'Ourga; un khoubilgan demeure encore à Koukou khoto, et cette ville est toujours le siège des principales universités bouddhiques de la Mongolie : d'après Huc, 20 000 étudiants et lamas se presseraient dans les écoles et les couvents de la ville sacrée. Comme lieu de commerce, Koukou khoto a surtout de l'importance pour la vente du bétail : ses industries principales sont l'exploitation des marbres et des houilles [2], le tannage des cuirs et le tissage des poils de chameau ; presque tous les grossiers cordages de poils expédiés à Tientsin pour les marchés de Londres ou de New-York viennent de Koukou khoto : on a calculé qu'ils représentent annuellement la tonte de près de 200 000 chameaux [3]. La Ville Bleue est, sur le territoire mongol, le principal entrepôt des marchandises expédiées à Tientsin par la ville chinoise de Kalgan ou de la « Porte », sur la Grande Muraille extérieure. Il se fait également un commerce de thé en briques entre Hankoou et la Sibérie par la vallée du Han, le Chañsi et Koukou khoto [4].

Des ruines considérables se voient encore à l'est de cette ville, près du rebord de la terrasse d'où l'on domine les vallées de la Mongolie intérieure. Ces débris sont ceux de Khara khoto ou « Ville Noire », et de Tsagan khoto ou « Ville Blanche », la première fort ancienne, la deuxième construite au commencement du quatorzième siècle pour servir de capitale à l'empire mon-

[1] Ney Elias, *Journal of the Geographical Society of London*, 1873.
[2] Armand David; — Blanchard, *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1871.
[3] *Oesterreichiche Monatschrift für den Orient*, 1881.
[4] Fr. von Richthofen, *Letters on Chili, Shansi*, etc; — Clement Allen, *Commercial Reports on China*, 1879.

gol[1] : c'est le Tchagan nor que traversa Marco Polo[2]. Dans le même district, à 50 kilomètres à l'est de Tsagan khoto, se trouve le village chinois de Sivantze, chef-lieu des missions catholiques de la Mongolie. En 1873, le nombre des catholiques mongols du diocèse était évalué à 12 000 individus.

Non moins importante que Koukou khoto est la ville de Dolon nor, située à plus de 1200 mètres d'altitude, à l'angle sud-oriental du plateau, là où des croupes peu élevées indiquent le commencement de la chaîne du Grand Khingan : cette ville commande aussi quelques-uns des passages les plus faciles qui descendent de la Terre des Herbes vers le rivage de la mer Jaune : son nom mongol, qui signifie « Sept Lacs », lui vient de mares qui sont maintenant comblées par les sables du désert ; les Chinois l'appellent Lama miao ou « Tombeau du lama », en souvenir d'un temple qu'y fit élever l'empereur Kanghi. Elle n'est pas murée; mais, comme toutes les autres cités du plateau, elle se compose de deux quartiers distincts, celui des temples et celui des boutiques. Fort commerçante et peuplée surtout de Chinois du Chañsi, qui viennent s'enrichir aux dépens des naïfs bergers mongols, Dolon nor est aussi une cité manufacturière : on y fabrique avec beaucoup d'habileté des statues et des ornements de toute espèce, en fer et en cuivre doré, pour les lamaseries et les temples de la Mongolie : la superbe effigie de Bouddha, haute de plus de 10 mètres, que l'on voit dans le grand temple d'Ourga, a été transportée de Dolon nor à travers le Gobi[3].

Changtou ou la « Cour Supérieure », qui succéda à la « Ville Blanche » et à Karakoroum comme résidence des khans, et où Koublaï bâtit le palais de marbre et le palais de bambous décrits par Marco Polo, se trouve au milieu des solitudes, à une quarantaine de kilomètres au nord de Dolon nor. Le nom que lui donnent ordinairement les Mongols, « Cité des Cent-Huit Temples », lui vient des édifices religieux qui s'y voyaient jadis, aussi nombreux que les volumes sacrés du Kandjour et que les grains du rosaire. Mais ces constructions sont maintenant en ruines, et la double enceinte qui entoure ces débris est recouverte d'herbes et d'arbrisseaux. Un petit monastère, élevé en dehors de l'ancienne ville, et quelques tentes de Mongols au bord de la rivière, sont les seules habitations qui remplacent la cité. Un espace fermé de remparts herbeux et comprenant une superficie d'au moins douze kilomètres carrés au nord et à l'ouest de Changtou est probablement le parc merveilleux dont

[1] Hyakinth Bitchourin, ouvrage cité.
[2] Carl Ritter, *Asien;* — Yule, *The Life of ser Marco Polo.*
[3] Huc; — Prjevalskiy; — Bushell.

parle Marco Polo; mais on n'y voit plus les fontaines et les rivières artificielles, les prairies et les forêts que décrit l'illustre Vénitien [1].

Bien autrement vaste était le parc de Djehol, dans la région basse de la Mongolie intérieure : cette région forestière, peuplée de bêtes sauvages, comprenait, sur une région de plusieurs dizaines de mille kilomètres carrés, les vallées et les collines qui s'étendent du plateau mongol à la palissade de la Mandchourie : c'est là que paissaient ces troupeaux de dix mille chevaux blancs sans tache offerts en tribut à l'empereur Kanghi : les membres de la famille impériale et quelques privilégiés avaient seuls le droit de boire avec lui le lait des cavales du troupeau choisi. Djehol, Jehol ou Tchingte fou, appelée aussi dans quelques documents Je ho, c'est-à-dire « Fleuve Chaud », à cause d'une source thermale qui jaillit dans le parc, est la capitale de cette contrée, que les Chinois et les Mongols sédentaires conquièrent rapidement à l'agriculture; elle est devenue célèbre par son palais d'été, riche en objets d'art et principalement en bois incrustés; cet édifice, bâti en 1703 sur le modèle du palais de Peking, servit de refuge à la famille impériale lorsque les troupes alliées s'emparèrent de la capitale, après la bataille de Palikiao. Le temple principal de cette résidence est imité de celui qui se dresse à Lassa sur la montagne de Potala [2], tandis qu'un autre, appelé Tachi-loumpo, rappelle le monastère tibétain qui domine Chigatzé. Pakou ou Pingtchouen hien, à une centaine de kilomètres à l'est de Djehol, est une rue de 8 kilomètres de longueur, que bordent de chaque côté des jardins et des vergers : c'est là qu'est le centre de l'industrie séricicole dans la Mongolie intérieure [3]. Hada ou Tchifeng hien, située beaucoup plus au nord, dans le bassin de la rivière Chara mouren, est aussi une ville de commerce [4], très fréquentée par

[1] Bushell, *Journal of the Geographical Society of London*, 1874.

[2] Edkins, *North China branch of Asiatic Journal*, 1866.

[3] Williamson, *Journeys in North China, Manchuria and Eastern Mongolia.*

[4] Villes de la Mongolie, avec leur population probable :

		MONGOLIE DU NORD.			
Kobdo.	3000	hab. en	1868;	d'après	Ney Elias.
Ouliasoutaï	3000	»	1868;	»	»
Ourga.	30 000	»	1870;	»	Prjevalskiy.
Kerulen	1500	»	1871;	»	Losev.
Khaïlar	3000	»	»	»	»
		MONGOLIE DU SUD, ANNEXE DU CHAÑSI.			
Koukou khoto (Koueïhoua tcheng)	30 000	»	1870;	»	Huc.
Dolon nor (Lama miao).	30 000	»	1870;	»	Fritsche.
		MONGOLIE INTÉRIEURE, ANNEXE DU PETCHILI.			
Djehol (Tchingte fou)	40 000	»	1866;	»	Williamson.
Pakou (Pingtchouen hien)	20 000	»	» ;	»	»
Hada (Tchifeng hien).	10 000	»	» ;	»	»

les acheteurs de pelleteries, qui viennent s'y procurer des peaux de tigres et d'autres animaux : là on se trouve déjà sur les confins des régions du nord, encore faiblement habitées. Cependant des monastères peuplés s'élèvent aussi dans cette région. Un gegen-souma ou temple de Bouddha vivant, situé dans cette région septentrionale de la Mongolie intérieure, n'aurait pas moins de 5000 prêtres.

V

MANDCHOURIE CHINOISE.

Au nord et à l'est, la Mandchourie chinoise a les limites précises que le gouvernement russe a fixées, le cours du fleuve Amour et de son affluent l'Ousouri ; au sud-est, des montagnes, des espaces déserts et des barrières de pieux séparent le territoire mandchou de la Corée ; au sud, les eaux de la mer Jaune baignent la province de Liaotoung; mais à l'ouest la Mandchourie n'est limitée, du côté de la Mongolie, par aucune frontière naturelle. Tandis que la partie nord-orientale de la « Terre des Herbes », à l'ouest du Grand Khingan, est attribuée à la Mandchourie, les régions forestières et les terrains fertiles de tout le bassin supérieur du Chara mouren sont devenues la Mongolie intérieure. Jadis les « palissades de saules » indiquaient la ligne de séparation entre cette partie du territoire mongol et la Mandchourie méridionale; mais, depuis longtemps, ces barrières n'existent plus. Des indigènes montrent bien çà et là quelques massifs d'arbres qu'ils disent être les restes des plantations faites à l'époque de Kanghi ; mais il est impossible de reconnaître le moindre plan dans le groupement des bosquets que l'on voit des deux côtés de l'ancienne frontière, dans les deux provinces mandchoues de Moukden et de Girin. Il est très probable que ces barrières d'arbres et de pieux, que Chinois, Japonais, Coréens construisaient jadis à l'envi, n'avaient aucun but stratégique, car de tout temps il eût été impossible de les défendre; mais elles étaient comme une sorte de cercle magique tracé autour de la contrée et mis sous la protection des génies. Jadis les incursions diverses des tribus mandchoues et mongoles, des deux côtés de la frontière naturelle que forme le Grand Kinghan, ont tracé la frontière conventionnelle existant de nos jours entre la Mongolie et la Mandchourie; mais ces pressions des tribus les unes sur les autres ont perdu toute importance :

Mandchoux et Mongols ont à reculer également devant les Chinois, qui ne cessent d'avancer du sud au nord et qui constituent déjà la plus grande partie de la population. Il n'est pas probable qu'un douzième des habitants de la Mandchourie appartiennent à la race qui lui a donné son nom[1].

Le territoire mandchou se divise naturellement en deux versants opposés : l'un, qui s'incline au nord vers l'Amour, et, par ce fleuve, vers la mer d'Okhotsk; l'autre, qui regarde le sud et dont les eaux s'écoulent dans les golfes de Liaotoung et de Corée. Un seuil peu élevé sépare ces deux versants et va se rattacher du côté de l'ouest au plateau mongol, par les steppes en pente douce du Gobi oriental, qui présentent en maints endroits le même aspect que la « Terre des Herbes » : leurs vastes solitudes sont parsemées de dépressions, dans lesquelles les ruisseaux descendus des croupes du Khingan forment des mares sans écoulement. Mais, de part et d'autre de ce seuil, la différence est grande entre la Mandchourie du nord, qui fait partie du monde sibérien, et la Mandchourie du sud, qui par son climat, ses cultures, ses habitants, appartient à la Chine.

Du côté oriental, le Grand Khingan, que l'on aperçoit des bords de la Nonni, paraît plus imposant que du côté de l'occident, où sa base est engagée dans l'épaisseur du plateau mongol; les volcans qui s'ouvrirent jadis sur le parcours de cette chaîne, montrent leurs sommets coniques à l'extrémité des gorges profondes que se sont creusées les affluents de la Nonni, ombragés de grands arbres. Mais d'anciens cônes d'éjection se dressent aussi dans les plaines que parcourt la Nonni et que recouvraient autrefois les eaux de lacs maintenant vidés. Dans la vallée de la rivière Oudelin, tributaire du Nemer, qui se déverse dans la Nonni entre Mergen et Tsitsikhar, s'élève un groupe de collines, d'origine volcanique, appelé par les Mandchoux Ouyoun kholdongi ou les « Dix-Buttes ». En 1720, de violents tremblements agitèrent le sol de la contrée environnante, et furent suivis, au commencement de l'année 1721, d'une éruption violente qui dura plus d'un an, et à laquelle succéda une seconde explosion plus faible. Les phénomènes d'éruption ont été parfaitement décrits par cinq envoyés impériaux qui visitèrent à différentes époques la région brûlante, et l'on ne saurait avoir aucun doute sur la nature de l'évènement : les récits relatifs à l'apparition du Monte Nuovo, sur la rive septentrionale du golfe de Naples, sont loin d'avoir la même précision que

[1] Superficie et population de la Mandchourie, d'après Meadows :
950 000 kilomètres carrés; 12 000 000 habitants; 13 habitants par kilomètre carré.

ceux des observateurs chinois de l'Ouyoun kholdongi. Sur la fissure du sol d'où jaillirent les vapeurs et les laves s'élevèrent deux cônes de débris, dont le plus haut n'a pas moins de 250 mètres au-dessus de la plaine, tandis que son cratère a plus d'un kilomètre de tour : quatre coulées de lave s'épanchèrent de ce volcan, à plusieurs kilomètres de distance, et l'une d'elles, ayant arrêté le cours de la rivière Oudelin, la transforma en un vaste lac; une autre cheire envahit ensuite les eaux pour s'y avancer en une longue jetée, que des tourbillons de vapeurs enveloppèrent pendant des mois[1]. Palladius, en remontant la vallée de la Nonni, passa dans le voisinage des Dix-Buttes, mais il ne put se détourner de sa route pour les visiter : ses guides les lui désignèrent sous le nom chinois de Louyouan chañ ou « Montagnes de Soufre »; elles renferment en effet de riches soufrières, dont l'exploitation est interdite par le gouvernement. Plusieurs autres collines de la vallée sont évidemment d'origine volcanique; mais Palladius ne put apprendre si l'on y observe des phénomènes d'activité. A cet égard, les « Dix-Buttes » sont uniques en Mandchourie. C'est un fait des plus remarquables que l'existence d'évents volcaniques en éruption à la distance de plus de 1000 kilomètres du rivage de l'Océan : on y voit une preuve évidente que les eaux salines des lacs fermés, comme il s'en trouve quelques-uns dans la Mandchourie, au pied des steppes mongoles, peuvent remplacer celles de la mer dans le travail chimique souterrain qui s'accomplit pour produire les éruptions de laves.

Au nord du bassin dans lequel la Nonni recueille ses premières eaux, une région montagneuse rejoint la chaîne du Grand Khingan de Mongolie à celle que les Russes appellent d'ordinaire du nom de Petit Khingan, et qui est le Daousé alin des Mandchoux. La région de montagnes qui rattache les deux chaînes est désignée sous divers noms mongols, mandchoux, chinois. Palladius, qui la traversa, l'entendit toujours nommer Khinan alin, ce qui semble devoir être en réalité la même appellation que celle de Khingan : d'ordinaire elle est désignée, sur le versant de l'Amour, par l'appellation d'Ilyoukhi alin. Une route fréquentée traverse ces montagnes, entre Mergen et Aïgoun. Sur le point le plus élevé du passage, dans une clairière entourée de grandes forêts, un temple chinois reçoit les voyageurs de toutes les nations de l'empire qui viennent s'agenouiller devant leurs idoles; les gardiens du sanctuaire, bannis du « royaume Fleuri », sont chargés de veiller au bien-être des pas-

[1] Vasilyev, *Vestnik Rousk. Geogr. Obchtchestva*, 1855; — Sernonov, *Supplément à la Géographie de Carl Ritter* (en russe), vol. I.

sants et de les guider sur les sentiers, parfois dangereux, ou même inaccessibles au printemps, lors de la fonte des neiges et des grandes averses[1]. La hauteur de ces montagnes n'a pas été mesurée par les voyageurs russes. Il n'est pas probable, d'après leurs descriptions, qu'un seul des sommets atteigne 1500 mètres d'altitude. Le Daousé alin, qui se prolonge du sud-ouest au nord-est dans le vaste hémicycle formé par la Nonni et par la Soungari et qui se continue au nord de la percée de l'Amour par les monts sibériens de Boureya, n'a, dans cette partie septentrionale de la chaîne, que 1050 mètres de hauteur, au point culminant de Lagar aoul.

L'arête maîtresse de la Mandchourie est celle du Chan alin ou Chanyen alin, appelée d'ordinaire par les Chinois Tchangpeï chañ ou « Longue Montagne Blanche », ainsi nommée de l'éclat de ses roches calcaires aussi bien que de son diadème de glaces; les plus hautes cimes, vers les sources de la Soungari, ont de 3000 à 3600 mètres d'élévation et dépassent la limite des neiges persistantes[2]. Dans son ensemble, cette chaîne se développe assez régulièrement du nord-est au sud-ouest, du confluent de l'Amour et de l'Ousouri au promontoire Liaoti chañ, au milieu des eaux de la mer Jaune. Sur cette énorme distance d'environ 1500 kilomètres, l'arête principale change fréquemment de nom et se ramifie diversement entre les vallées; mais elle maintient sa direction normale, parallèle à celle des autres grandes chaînes de la contrée, à l'ouest le Khingan mongol, à l'est le Sikhote alin du littoral russe. La Longue Montagne Blanche serait en partie d'origine volcanique, et dans sa partie centrale un lac emplirait un ancien cratère entouré de parois de 800 mètres de hauteur[3]. Les poètes mandchoux, et parmi eux le célèbre empereur Kienlong, chantent le Tchangpeï chañ comme la patrie sacrée de leurs ancêtres et en même temps comme la contrée la plus belle du monde par ses prairies, ses forêts, ses fontaines et ses rivières, l'air qu'on y respire et la lumière qu'y verse le ciel.

Les autres chaînes de moindre importance qui s'élèvent au-dessus des plaines, entre le Chan alin et le Khingan, sont orientées dans le même sens, comme presque toutes les saillies et les plissements du sol dans cette partie de l'Asie orientale. L'une des plus régulières parmi ces arêtes est celle qui domine à l'ouest la vallée du Liao ho[4] et qui longe la

[1] Palladius, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1871.
[2] Williamson, *Journeys in North China, Mandchuria and Eastern Mongolia.*
[3] Palladius, Delmar Morgan, *Proceedings of the Geographical Society*, 1872.
[4] Ou Liao he. Dans le nord de l'Empire Chinois, *he*, et non *ho*, est le terme que l'on emploie pour désigner les cours d'eau.

côte occidentale du golfe Liaotoung jusqu'au promontoire au pied duquel la Grande Muraille vient baigner dans le flot son dernier bastion. Cette chaîne côtière, connue sous divers noms, prend, vers son extrémité septentrionale, celui de monts Kouangning, d'une ville située dans une vallée de sa base; quelques volcans éteints s'élèvent dans le voisinage de ces montagnes. Les Kouangning, de même que le Tchangpeï chañ, ont été honorés de tout temps comme les gardiens de la Mandchourie, car, d'après l'ancienne croyance, les monts donnent plus de stabilité à la contrée par la pression qu'ils exercent sur le sol et fournissent aux habitants eux-mêmes, par une influence mystérieuse, le pouvoir de retenir la possession du pays; déjà du temps des Tchéou, le mont Wouliu (Ouliu), une des cimes de cette chaîne, était l'un des neuf gardiens de l'empire[1]. Les empereurs des dynasties suivantes ont également placé les montagnes de Kouangning au nombre des protecteurs des provinces chinoises, et jamais ils n'ont manqué de leur offrir des sacrifices pour se les rendre favorables. On montre encore, sur le pic suprême de cette chaîne, l'ermitage où l'un des princes les plus célébrés par les historiens de la Chine, Yenhouang, passa la plus grande partie de sa vie, entouré de livres et de manuscrits.

Les deux fleuves principaux de la Mandchourie, quoique fort inégaux en volume, se ressemblent par la symétrie de leurs vallées respectives. L'un et l'autre se développent en sens inverse, suivant une demi-circonférence d'une singulière régularité : la haute Nonni, branche maîtresse de la Soungari, correspond au Chara mouren, qui est le Liao ho supérieur, et la basse Soungari reproduit la courbe du Liao ho maritime. Entre les deux, la terrasse du Gobi oriental, recouverte de « terres jaunes » que parsèment des flaques d'eau sans écoulement, est graduellement érodée sur son pourtour en vallées divergentes[2].

On sait que la Soungari ou « Fleur de Lait », — ainsi nommée de ses eaux blanches, — est considérée par les Mandchoux et les Chinois comme étant le fleuve principal du bassin commun qu'elle forme avec l'Amour. En effet, par l'orientation de sa vallée, parallèle au Khingan, au Chan alin et à l'axe même de toute l'Asie nord-orientale, la Soungari est bien le cours d'eau majeur, mais elle n'égale probablement pas l'Amour par la longueur ni par l'abondance de l'eau : en été seulement, elle est supérieure à son rival, grâce à la fusion des neiges sur les Montagnes Blanches. En outre, les troubles qu'elle apporte et qui en-

[1] Édouard Biot, *Le Tchéou li*.
[2] Fr. von Richthofen, *China*.

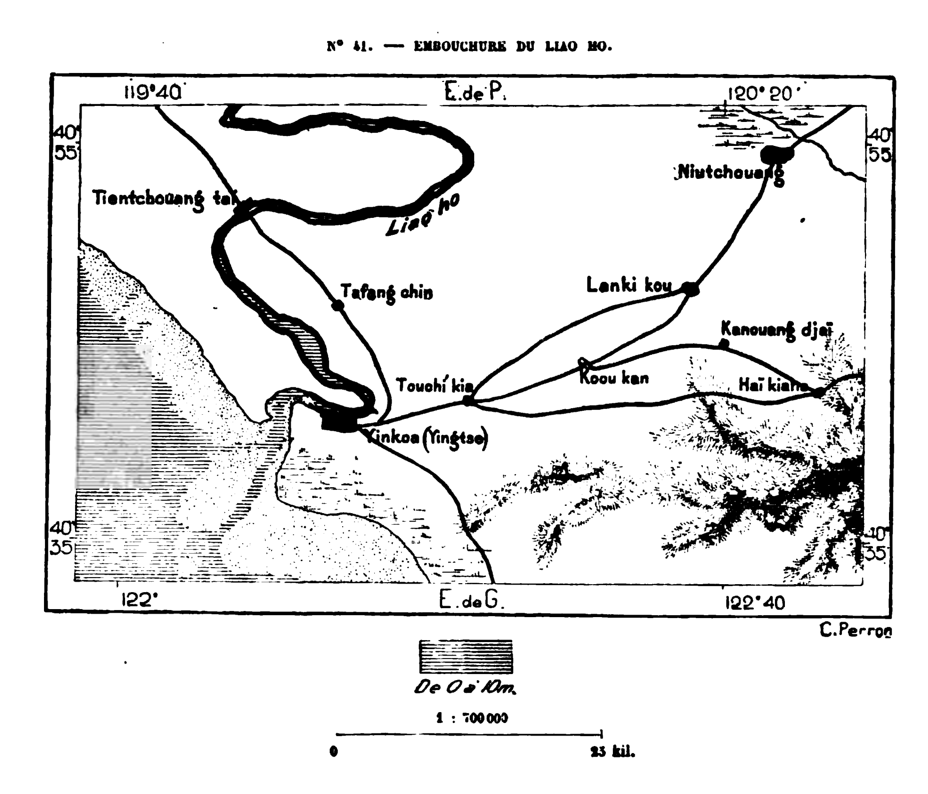
lèvent leur transparence aux eaux de l'Amour, en aval du confluent, lui donnent une apparente supériorité; la couleur blanchâtre de ses flots se communique à l'ensemble du courant. En maints endroits, le fleuve a plus de 2 kilomètres de large entre ses berges limoneuses, où les hirondelles nichent par myriades; pendant la saison des crues, la Soungari est une mer en mouvement semée d'îles où se réfugient en nuées les oies sauvages, les cygnes et les canards; les barques s'égarent dans les canaux à la recherche du véritable rivage. Comme voie historique à travers le continent, l'Amour a pris une importance beaucoup plus grande que la Soungari, puisqu'il a porté les barques des Russes vers l'océan Pacifique et qu'il rattache la Sibérie orientale au reste de l'empire; mais il traverse de véritables solitudes, en comparaison des campagnes baignées par la Soungari, du moins dans la partie moyenne de son cours. Le mouvement commercial est bien autrement considérable sur le fleuve mandchou, et devant les villes les plus populeuses il est difficile aux barques de se frayer un chemin à travers les flottilles à l'ancre. Pour les barques d'un mètre de quille la Soungari est navigable sur une longueur d'au moins 1500 kilomètres, de la ville de Girin au bec de l'Amour; la Nonni ou Si kiang, rivière maîtresse du bassin, porte également des barques du même tirant d'eau jusqu'en amont de Tsitsikhar; enfin, la rivière de Khourkha ou le Moutan ho, qui va rejoindre la Soungari à Sansing, reçoit aussi des embarcations. Toutefois le trafic qui se fait sur ces cours d'eau ne peut avoir qu'une importance locale : le grand détour que fait la Soungari dans la direction de l'ouest, entre Girin et Sansing, retarde tellement le transport des marchandises, que presque toutes les expéditions se font directement par les routes de terre[1]. Le premier bateau à vapeur qui remonta la Soungari est celui qui portait les explorateurs Ousoltzev et Kropotkin en 1864.

Le Chara mouren ou « Fleuve Jaune », qui naît sur les plateaux de la Mongolie et qui longe au sud la terrasse déserte sur laquelle s'appuie la base orientale du Khingan, ne devient navigable, en temps de crue, qu'en aval de l'endroit où il pénètre, sous le nom de Liao ho, dans la province, déjà toute chinoise, de Liaotoung. Dans la partie inférieure de son cours, il est assez profond pour recevoir des bâtiments d'un tirant d'eau de près de 3 mètres, et les navires, aidés par le flot de marée, qui peut s'élever à 3 mètres et demi, franchissent la barre du Liao ho pour remonter jusqu'au port de Yinkoa. Les alluvions apportées par la rivière ont

[1] Williamson, ouvrage cité.

formé la plaine aux dépens du golfe de Liaotoung : même dans les temps historiques, les campagnes ont empiété sur les eaux basses ; d'après la tradition locale, la ville de Niutchouang était jadis située à la bouche même du Liao ho; de siècle en siècle, elle a dû se donner des avant-ports, à mesure que l'embouchure s'avançait en mer et qu'elle-même restait dans l'intérieur des terres, au milieu des marais, graduellement transformés en cultures. Les alluvions fluviales, aidées peut-être par un exhaussement gé-

N° 41. — EMBOUCHURE DU LIAO HO.



néral de la contrée, ont parsemé le fond du golfe de Liaotoung de bancs et d'îlots, entre lesquels la navigation est périlleuse[1]. La vallée du Liao ho eut de tout temps une grande importance comme voie historique : c'est par là que les Mandchoux descendirent vers le littoral de la mer Jaune pour envahir la Chine, et que les armées chinoises remontaient au nord vers le bassin de la Soungari et la frontière de la Corée; aussi les empereurs ont-ils de tout temps fait surveiller avec soin cette vallée du Liao ho, et l'on y trouve, dans le voisinage de Moukden, des restes de remparts et de fortifications ayant eu une véritable importance stratégique[2]. Actuel-

[1] Michie, *Journal of the Geographical Society of London*, 1863.

[2] Palladius, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, vol. IV, 1871; — Richthofen, *Letter on the provinces of Tchekiang and Nganhwei.*

lement, la vallée du Liao ho a pris une valeur exceptionnelle au point de vue politique, car elle offre à la province de Mandchourie la seule issue que celle-ci possède vers la mer. Par une étrange imprévoyance ou peut-être parce qu'il se sentait alors trop faible pour s'opposer aux volontés de la Russie, le gouvernement chinois s'est privé de tout port sur le littoral du Pacifique, au nord de la Corée : le commerce du bassin de la Soungari avec d'autres pays que la Sibérie doit se faire tout entier par la basse vallée du Liao ho ou bien emprunter le territoire russe : c'est précisément à l'endroit où la Mandchourie septentrionale trouverait ses meilleurs débouchés vers la mer du Japon, c'est-à-dire au bord des golfes de Pierre le Grand, que les Russes ont établi leur station navale pour surveiller la Chine.

La Mandchourie présente une grande diversité d'aspect : elle a ses déserts, ses prairies, ses régions champêtres, ses forêts touffues. L'espace d'environ 100 000 kilomètres carrés qui s'étend à l'est du Grand Khingan, du Chara mouren au pied des contreforts du Daousé alin, est, on le sait, une dépendance de la Mongolie, et parfois on lui donne le nom de Gobi oriental : le mur élevé du Chan alin, qui s'élève au sud-est, arrête au passage les moussons pluvieuses du Pacifique et ne les laisse continuer leur route que privées de vapeurs : au-dessous de ce courant aérien desséché, avec lequel alternent les vents du nord-ouest, plus secs encore, le sol ne peut que rester aride, et les eaux qui s'y déversent doivent s'arrêter en des flaques salines. Mais, de cette région des steppes à celle où les moussons versent librement leurs averses, et où, par conséquent, la végétation se développe avec puissance, on observe toutes les transitions du climat et du sol. Dans le bassin de la Soungari s'étendent de vastes « prairies », pareilles à celles des bords de l'Amour; les herbes s'y élèvent à 3 mètres de hauteur et s'y mêlent au feuillage des arbrisseaux : c'est à la hache qu'il faut s'y frayer un chemin, à moins qu'on n'y suive les sentiers tracés par les bêtes fauves. Sur la plupart des montagnes de la Mandchourie du nord, les pentes sont vertes jusqu'à la cime; des forêts emplissent les vallées intermédiaires, et les chênes, les ormeaux, les saules sont assez hauts pour qu'on chemine pendant des heures à leur ombrage, sans voir un rayon de soleil percer le dôme épais des feuilles. Du haut de quelques cimes, on contemple une mer de verdure s'étendant au loin, de vallée en vallée et de montagne en montagne, jusqu'à l'extrême horizon : telle est la richesse de la végétation dans certaines parties du bassin de la Soungari, qu'on peut la comparer à celle des îles de l'archipel Malais. Dans la Mandchourie méridionale, où la culture s'est emparée de

presque toutes les terres fertiles, la végétation forestière est moins touffue que dans le bassin de la Soungari : la plupart des montagnes du promontoire qui s'avance entre la baie de Corée et le golfe de Liaotoung se terminent par des croupes ou des pyramides nues[1]; même quelques dunes se promènent au bord des baies.

Par sa flore et par sa faune, la Mandchourie chinoise, de même que la Mandchourie russe, appartient à une aire de transition entre la Sibérie orientale et la Chine proprement dite. Des espèces correspondantes d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes basses donnent à la physionomie de ces contrées des traits qui rappellent l'Europe; les arbres fruitiers, les céréales, les légumes et autres plantes cultivées qui se trouvent autour des demeures contribuent à cette apparence. Mais les animaux sauvages sont encore très nombreux dans la Mandchourie, dont la plus grande partie est toujours à l'état de nature : des panthères se cachent dans les fourrés, et le tigre royal, le « seigneur », n'a pas cessé de parcourir la contrée et d'attaquer les indigènes, parfois même jusque dans les rues de leurs villages : à en juger par la quantité de peaux de tigres que l'on vend chaque année dans les villes de la Mandchourie, et dont quelques-unes ont près de 3 mètres, de la tête à la racine de la queue[2], l'engeance de ces formidables félins est encore loin de s'éteindre dans le pays. Les loups de ces contrées sont aussi des animaux très dangereux, et l'on dit qu'en diverses régions de la Mandchourie ils attaquent fréquemment les hommes; on les verrait quelquefois traverser au galop des troupeaux de moutons sans leur faire aucun mal, et se précipiter sur le berger[3]. Parmi les autres espèces de bêtes sauvages, les sangliers, les ours, les renards, les chats sauvages, les fouines sont aussi très communs en certains districts : dans les forêts du nord, les chasseurs poursuivent les daims, les cerfs, les écureuils et trouvent encore des zibelines, dont la fourrure sert à orner les chapeaux des Mandchoux; les steppes occidentales sont parcourues par des troupeaux d'antilopes. Encore de nos jours, malgré l'invasion pacifique des colons chinois, la Mandchourie est par excellence un pays de chasse, et comme aux temps anciens où l'on avait sans cesse à redouter les attaques des bêtes féroces, la chasse est considérée comme un acte religieux : celui qui ne sait pas chasser est un impie[4]. Les oiseaux, qui pour la plupart appartiennent à des espèces analogues à celles de l'Europe occidentale, sont fort nombreux, et

[1] Williamson, ouvrage cité.
[2] Williamson; — Huc; — Palladius.
[3] Huc, *Voyage dans la Tartarie*.
[4] Carl Hiekisch, *Die Tungusen*.

les chanteurs surtout sont représentés par de grandes volées; dans le voisinage des demeures on voit des multitudes de corbeaux, que les Mandchoux considèrent comme les représentants de leurs aïeux et auxquels ils offrent en conséquence des sacrifices quotidiens, bientôt dévorés par la foule bruyante des rapaces[1]. Les eaux courantes de la Mandchourie sont aussi très riches en vie animale, et des populations entières vivent uniquement de poisson. Dans la Soungari, en aval de Sansing, les saumons sont assez abondants et d'assez grandes dimensions pour que des pêcheurs puissent préparer avec la peau des vêtements d'été, d'ailleurs seyants, que leurs femmes ornent de broderies. Ces « hommes à peaux de poisson », les *youpi tatze* des Chinois, sont des Goldes de race toungouse, comme ceux de l'Ousouri et du Littoral russe.

Les Mandchoux actuels reconnaissent comme leurs ancêtres les Niutchi. Une seule de leurs tribus, qui vivait dans une vallée de la Longue Montagne Blanche, portait le nom qui appartient maintenant à la nation tout entière. Vainqueur de tous ses voisins, Taïtsou, le chef de la peuplade des Mandchoux, proclama l'égalité de tous ses sujets sous le nom général de sa tribu, et c'est peut-être grâce à ce coup de maître que furent dues ses victoires sur la Chine et la conquête de cet empire en 1644[2]. Mais cette conquête devait avoir pour résultat la transformation des Mandchoux eux-mêmes. A l'exception de quelques tribus toungouses qui errent au bord des fleuves, Solons, Daoures, Goldes, Manègres, Orotchones, il n'y a plus en Mandchourie de Mandchoux nomades ou Toung tatze (Tartares de l'Est), ainsi nommés par opposition aux Si tatze (Tartares de l'Ouest) : le pays n'est plus qu'une province chinoise, la dix-neuvième de l'empire. Même dans la haute vallée de la Nonni, les Mandchoux, modifiés peu à peu par l'influence chinoise, ont mis un terme à leur vie errante. Ils vivent en des *fanzas* comme les immigrants du sud, possèdent des terrains de culture, qu'ils louent d'ordinaire à des Chinois et parlent chinois avec les étrangers. Les Solons ou Salons sont, de tous les Mandchoux, ceux qui ont le mieux gardé leurs anciennes mœurs. Ils n'adorent point Bouddha et n'ont d'autres prêtres que les chamanes, faisant leurs exorcismes et leurs incantations autour des buttes sacrées. Ils brûlent leurs morts et en enferment les cendres en des sacs de peau qu'ils attachent aux branches

[1] Palladius, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1871.
[2] Plath, *Geschichte der Mandchurei*; — Castrèn; — Ritter, etc.

d'arbres et que balance le vent[1]. Les Daoures, qui passent maintenant pour être les plus braves mais aussi les plus cruels des Mandchoux, sont au contraire zélés lamaïstes, et chaque famille a son prêtre.

Par suite du mélange des races, qui a produit une population plus grande et plus forte que celle de la Chine centrale, la ressemblance des traits est grande entre les envahisseurs et ceux qui sont encore classés parmi les indigènes, et il faut questionner les gens du pays pour savoir si l'on a devant soi des Chinois ou des Mandchoux. On ne peut même reconnaître à la forme de leurs pieds à quelle nation appartiennent les femmes, car un très grand nombre des Chinoises de Mandchourie ne soumettent plus leurs pieds à la torture de la compression. Entre tous les habitants du nord de l'empire, les Mandchoux se distinguent par leur politesse, leur bonne grâce, leur prévenance envers les étrangers[2]. Quoique descendants de ceux qui conquirent la Chine, ils ont le bon goût de ne pas se vanter de leur origine devant les « Fils du Ciel »; à cet égard, ils ne ressemblent guère à leurs frères de race, les insolents mandarins de Chine, gâtés par la pratique du pouvoir. Les Solons, les Daoures et les autres Mandchoux du nord, gais, dispos, vaillants comme les Toungouses de Sibérie, ressemblent aussi aux Japonais pour la promptitude avec laquelle ils saisissent les idées d'autrui et s'adaptent aux changements du milieu. Actuellement, les contrastes produits par la différence de religion ont beaucoup plus d'importance en Mandchourie que ceux de la race. Les mahométans, qui forment en certains endroits le tiers de la population, habitent pour la plupart des villages ou des quartiers séparés et constituent de véritables clans, qui, tout en étant de race chinoise, ne se mélangent point avec leurs compatriotes d'autres religions; l'empereur subvient aux frais de leur mariage et de leurs funérailles. Au point de vue militaire, les Mandchoux sont groupés en huit bannières : de là leur nom de Paki ou de « Huit Drapeaux »; mais les guerriers, qui n'avaient encore en 1873 d'autres armes que l'arc et la flèche, sont plus utilisés pour la chasse que pour les expéditions stratégiques : ils ont à acquitter chaque année une taxe de 2400 cerfs et d'un certain nombre de martres zibelines. D'ailleurs, les éléments chinois se sont mélangés à la race mandchoue jusque dans l'armée, des multitudes d'immigrants du Chañtoung ayant été enrôlés à l'époque de la conquête : on appelle ces colons militaires Tsi (Ki) jen ou « Gens du Drapeau »[3].

[1] Noirjean, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1878.
[2] Palladius; — Williamson; — Huc.
[3] Noirjean, *Annales de la propagation de la Foi*, 1874.



TYPES ET COSTUMES. — MINISTRES MANDCHOUX, CHEFS DE BANNIÈRE.

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Thomson.

La persistance de la race mandchoue comme population distincte et le maintien de sa langue paraissent être bien menacées, même dans un avenir prochain. Les enfants mandchoux qui fréquentent les écoles vont presque tous en des institutions chinoises, où ils étudient les Quatre livres de Confucius et le « livre des Cérémonies »; même en pays mandchou, la plupart des noms de lieux sont connus sous leur forme chinoise. Le mandchou aurait probablement déjà disparu comme idiome écrit s'il n'était étudié d'une manière spéciale à cause de l'origine mandchoue de la famille impériale : c'est une des langues classiques de l'empire, que les candidats aux postes élevés de l'État sont obligés d'apprendre et dont la connaissance est presque indispensable aux savants qui s'occupent de l'histoire et de la littérature chinoises. Depuis que la dynastie mandchoue règne sur la Chine, c'est-à-dire depuis 1644, les ouvrages chinois les plus importants ont été traduits dans la langue des conquérants et ces traductions permettent de résoudre les difficultés de l'original. Le mandchou est un idiome sonore et très facile à comprendre, grâce à la régularité de ses formes et de sa syntaxe; comme tous les idiomes d'origine toungouse, il se compose de radicaux monosyllabiques ou dissyllabiques dont le sens est modifié par des suffixes. Au douzième et au treizième siècle, les Niutchi, ancêtres des Mandchoux actuels et ceux qui donnèrent à la Chine la dynastie des Kin, avaient emprunté leur alphabet aux Chinois; les lettres qu'ils emploient depuis la fin du seizième siècle sont d'origine mongole, et dérivées par conséquent de l'écriture araméenne, que les Nestoriens avaient apportée dans l'Asie centrale[1]. L'empereur Kanghi fit rédiger un lexique mandchou d'où tous les mots d'origine chinoise avaient été soigneusement exclus. Le premier dictionnaire



VIEILLE FEMME MANDCHOUE.
Dessin de E. Ronjat, d'après Thomson.

[1] Zakharov, *Dictionnaire mandchou-russe;* — Schott, *Kitaï und Karakitaï.*

mandchou qui ait été publié par un Européen, à la fin du siècle dernier, est celui d'Amiot; depuis cette époque, d'autres lexiques de la langue mandchoue ont paru en allemand, en russe et en français.

Dans la Mandchourie, comme dans les autres possessions extérieures de l'empire, la colonisation chinoise a commencé par des pénitenciers et des établissements militaires. Les premières colonies de ce genre furent fondées immédiatement en dehors de la Grande Muraille; actuellement, c'est dans le voisinage de la frontière russe, au milieu des forêts et des prairies du nord, que sont envoyés la plupart des bannis, criminels ou condamnés politiques. Tsitsikhar est le principal lieu d'exil pour les grands personnages et pour ceux qui sont réputés dangereux comme membres des sociétés secrètes. Lors du passage de Palladius dans cette ville, en 1870, on y comptait 3000 exilés, tous libres de travailler à leur guise et de choisir le quartier de leur résidence, à la condition de se présenter à l'appel une ou deux fois par mois. Un grand nombre de mahométans sont aussi internés dans la Mandchourie du nord; ils vivent à part de leurs coreligionnaires qui ont immigré volontairement dans le pays, et possèdent leurs mosquées et leurs écoles particulières[1]. Tous ces éléments nouveaux contribuent à modifier la population locale et la font ressembler de plus en plus à celle de la Chine intérieure. Mais, avant de se fondre pacifiquement avec les autres habitants de la Mandchourie, les exilés volontaires et forcés ont en mainte occasion formé de redoutables bandes. Ainsi les Hounhoutzé ou « Barbes Rouges » du haut Ousouri, dans le voisinage de la frontière russe, sont devenus les ennemis de tous les colons pacifiques des alentours, Russes ou Chinois; grâce aux armes perfectionnées qu'ils ont su se procurer par contrebande, ils ont même pu constituer une véritable puissance et se bâtir des forteresses, sur lesquelles flotte leur drapeau rouge, avec l'inscription : « Vengeons-nous ! » On a dû souvent envoyer contre eux des troupes considérables[2].

Les habitants chinois du Liaotoung sont connus en général sous le nom de Mandzî, quel que soit leur pays d'origine. Ils viennent principalement des trois provinces de Chañtoung, de Chañsi, de Petchili; mais dans la Mandchourie nord-occidentale il en est aussi beaucoup qui descendent de gens du Yunnan, déportés au dix-septième siècle par l'empereur Kanghi. Les immigrants du Chañtoung sont les plus nombreux : ce sont eux qui forment la classe agricole et sédentaire; c'est leur dialecte que l'on parle dans

[1] Palladius, mémoire cité.

[2] Aulagne et Noirjean, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1876; — Busse, *Golos*, 1880; — *Globus*, août 1880.

toute la Mandchourie et leurs mœurs prédominent. Quant aux immigrants du Chañsi, ce sont les commerçants nomades, les colporteurs, les boutiquiers, les prêteurs sur gages, les banquiers. Ils ont une remarquable aptitude pour apprendre les langues, et, dans leurs relations d'affaires avec les étrangers, ils ne manquent jamais d'employer l'idiome de leurs interlocuteurs; le seul dialecte dont ils dédaignent de se servir est le mandchou, qui leur est inutile en effet, puisque les anciens maîtres du pays ont appris à parler chinois. Les immigrants du Chañsi finissent par s'approprier toutes les richesses du pays. Dans leurs maisons, toutes construites avec des toits plats, suivant l'habitude mandchoue, les images qui occupent la place d'honneur et devant lesquelles ils s'agenouillent le plus souvent, sont celles qui représentent les dieux de la Richesse, Laoyeh et Tsaïkin, et ce n'est point sans succès que les avides Chinois invoquent ces divinités : en peu de temps, tout, par le travail ou par l'usure, finit par leur appartenir. Cependant ils ne se considèrent pas encore comme définitivement établis en Mandchourie; en mourant, ils demandent que leurs corps soient transportés dans la patrie.

Son climat tempéré et la fertilité de ses campagnes assurent à la Mandchourie méridionale une grande diversité de produits agricoles. Les Chinois élèvent des porcs et cultivent le froment, l'orge, le maïs, le millet et d'autres céréales; parmi les légumineuses, ils récoltent surtout les « pois jaunes » (*soya hispida*), qui leur servent à préparer de l'huile comestible et dont les résidus sont expédiés en Chine, sous forme de gâteaux, pour la fumure des champs. Malgré la rigueur des hivers, et grâce à la chaleur des étés, les colons s'adonnent à la culture d'une espèce d'indigotier, à celle du cotonnier et de la vigne, mais on ne voit les ceps qu'en été : de la fin d'octobre au commencement d'avril, les plantes sont couchées dans les sillons et recouvertes de terre et de paille. Les paysans plantent des mûriers et des chênes pour élever diverses espèces de vers à soie, qui non seulement fournissent la fibre précieuse, mais sont en outre considérés comme le plus délicat des régals[1]. De même que ceux de la Mongolie, les cultivateurs chinois des campagnes mandchoues ont mis en oubli les édits relatifs à l'opium, et partout les champs de pavots alternent avec les autres cultures. Enfin le tabac mandchou, surtout celui des environs de Girin, est d'une excellence reconnue dans tout l'empire : ce sont les Mandchoux qui, après avoir appris des Japonais l'usage du tabac, l'ont à leur tour transmis aux Chinois, à l'époque de la conquête; mais ils

[1] De la Brunière, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1844.

sont restés les plus grands fumeurs de l'empire. Quelques colons chinois de la vallée de l'Ousouri cultivent aussi le ginseng (*panax ginseng*), que les Mandchoux appellent *orotha* ou « première des plantes[1] » : d'après les indigènes et les Chinois, nulle racine n'a plus de vertu que celle du ginseng pour renouveler les forces de l'homme ou guérir ses maladies; aussi cette substance est-elle payée au poids de l'or par les favorisés de la fortune. Jadis le monopole de la récolte du ginseng était réservé aux Mandchoux, et c'est principalement afin d'empêcher les Mandzî de pénétrer dans les forêts les plus riches en ginseng qu'avaient été élevées les palissades de saules. Maintenant, au contraire, ce sont les Mandzî qui seuls obtiennent la précieuse racine, soit comme cultivateurs, soit comme « chasseurs de plantes » : le panax sauvage est beaucoup plus estimé que celui des jardins.

Naguère, les seules industries locales de quelque importance étaient la préparation de l'huile et celle de l'eau-de-vie; même dans le voisinage des grandes forêts du nord, en dehors des régions de la colonisation chinoise, on remarque avec étonnement des maisonnettes surmontées de hautes cheminées : ce sont des distilleries d'eau-de-vie de sorgho[2]. Les Mandchoux, hommes et femmes, boivent souvent cette liqueur, suivant leur propre expression, « jusqu'à l'oubli du bien et du mal ». Les mines d'or donnent de l'occupation à des milliers de travailleurs : d'après des rapports officiels, plus de 30 000 individus étaient employés, vers le milieu du siècle, aux laveries d'or de Wanlagou, sur le haut Souifoun. Mais les gisements de charbon et de fer qui se trouvent dans les régions méridionales, promettent d'avoir une importance économique bien autrement considérable. Quoique la dernière province de la Chine par ordre d'entrée dans l'ensemble de l'empire, le Liaotoung est déjà beaucoup plus riche que mainte province de l'intérieur, et son excellente position commerciale lui assure, dans un avenir prochain, une exploitation facile de ses ressources par les capitaux étrangers.

Sur la rive droite du Heloung kiang ou « Fleuve du Dragon noir », — ainsi que les Chinois désignent l'Amour, peut-être en raison de la couleur sombre de ses eaux, — la Mandchourie n'a qu'une seule ville, Aïgoun (Aïkhoun), de beaucoup la plus populeuse de toute la vallée de l'Amour.

[1] Jartoux, *Lettres édifiantes et curieuses*, tome XVIII, 1781.
[2] Aulagne et Noirjean, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1876.

Elle se prolonge au bord du fleuve sur une distance de 9 kilomètres, en y comprenant ses faubourgs et ses jardins; des villages entourés d'ombrages et des groupes de mausolées se succèdent sur la rive du fleuve, jusqu'au village de Sakhalin, situé en face de la ville russe de Blagovechtchensk, à une quarantaine de kilomètres au nord d'Aïgoun. La cité chinoise n'est pas seulement la capitale de tout le district amourien de la Mandchourie, elle est aussi considérée comme un chef-lieu par tous les Daoures, les Mandchoux, les Chinois de la rive sibérienne, qui évitent avec soin leurs maîtres russes[1] et continuent même de payer leurs taxes à l'amban d'Aïgoun. Mais, au point de vue militaire, cette ville est un avant-poste trop éloigné du centre de l'empire pour qu'il lui soit possible, en cas d'attaque, de résister aux Russes : elle ne peut avoir de communications avec le reste de la Mandchourie et avec Peking que par les escarpements du Khinan alin, tandis que les bateaux à vapeur russes transportent facilement des troupes sur tout le rivage de l'Amour. Une simple palissade et les restes d'une allée d'arbres forment l'enceinte de la ville.

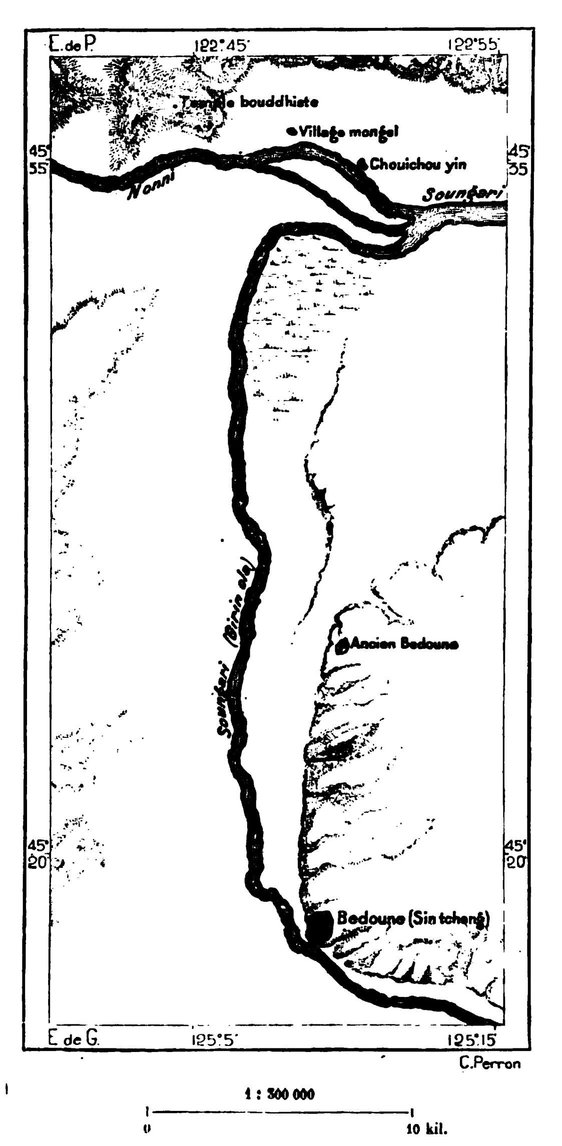
Mergen est la ville par l'intermédiaire de laquelle Aïgoun se rattache au reste de l'empire. Elle est située dans le haut bassin de la Nonni, dans une région déboisée, mais très fertile. En 1870, lors du voyage de Palladius, le courant de l'immigration chinoise ne s'était pas encore porté vers cette partie de la Mandchourie du nord, et la ville, considérée comme malsaine à cause de la forte mortalité qui avait suivi les travaux de défrichement, n'avait qu'un petit nombre d'habitants dans son enceinte de pieux. A cette époque, la colonisation chinoise ne dépassait guère la cité de Tsitsikhar ou Poukouhé (Bouhouï), capitale de la province septentrionale de la Mandchourie et chef-lieu d'administration pour tous les Boutkhanes ou Mandchoux encore groupés en tribus. Tous les ans, au mois de juin, ces indigènes viennent payer un tribut de 5500 peaux de martres zibelines, et leur arrivée est l'occasion d'une grande foire à laquelle les négociants chinois accourent en grand nombre pour charger leurs barques des denrées du pays. Ce nom de Boutkhanes leur a été donné de la place forte de Boutkha, située entre Mergen et Tsitsikhar. C'est là que vont s'exercer les guerriers indigènes, groupés en trois corps : Mandchoux, Solons et Daoures ou Tahouri.

La vallée de la haute Soungari, plus rapprochée de la Chine et sous une latitude plus méridionale que la province de Tsitsikhar, est beaucoup plus peuplée et son chef-lieu est une grande cité. Girin, ca-

[1] Palladius, mémoire cité.

pitale de l'une des trois provinces de la Mandchourie, est assise dans une position admirable, au centre d'un amphithéâtre de hautes collines boisées, et sur la rive droite de la Soungari, large de 300 mètres en cet endroit, et çà et là rétrécie par des jetées et des maisons en bois reposant sur une forêt de pilotis. Girin a reçu des Chinois le nom de Tchouantchang, c'est-à-dire « Chantier des Barques », à cause des jonques et des bateaux qu'on y construit pour la navigation de la Soungari ; la ville, entièrement pavée en troncs équarris ou en planches, est encombrée de bois de charpente et la rivière couverte de radeaux. Des mines d'or, exploitées dans le voisinage, donnent lieu fréquemment à des scènes de violence et de meurtre que les autorités chinoises répriment avec une singulière cruauté. Lorsque Palladius visita Girin, il dut passer par une allée de pieux dont chacun portait une tête coupée et que tachaient des caillots de sang.

N° 42. — CONFLUENT DE LA NONNI ET DE LA SOUNGARI.



1 : 300 000

0 — 10 kil.

Aucune ville ne s'est élevée dans la plaine marécageuse où s'unissent les deux vastes courants de la Nonni et de la haute Soungari ou Girin oula : les terrains sont trop bas et trop malsains et les eaux changent trop souvent de lit pour que des populations sédentaires aient pu fonder une ville en cet endroit ; il n'y a que des villages près du confluent. La cité de Bedouné (Petouna) qui a succédé à une autre plus ancienne, située plus près de la jonction, est le marché où viennent se réunir les

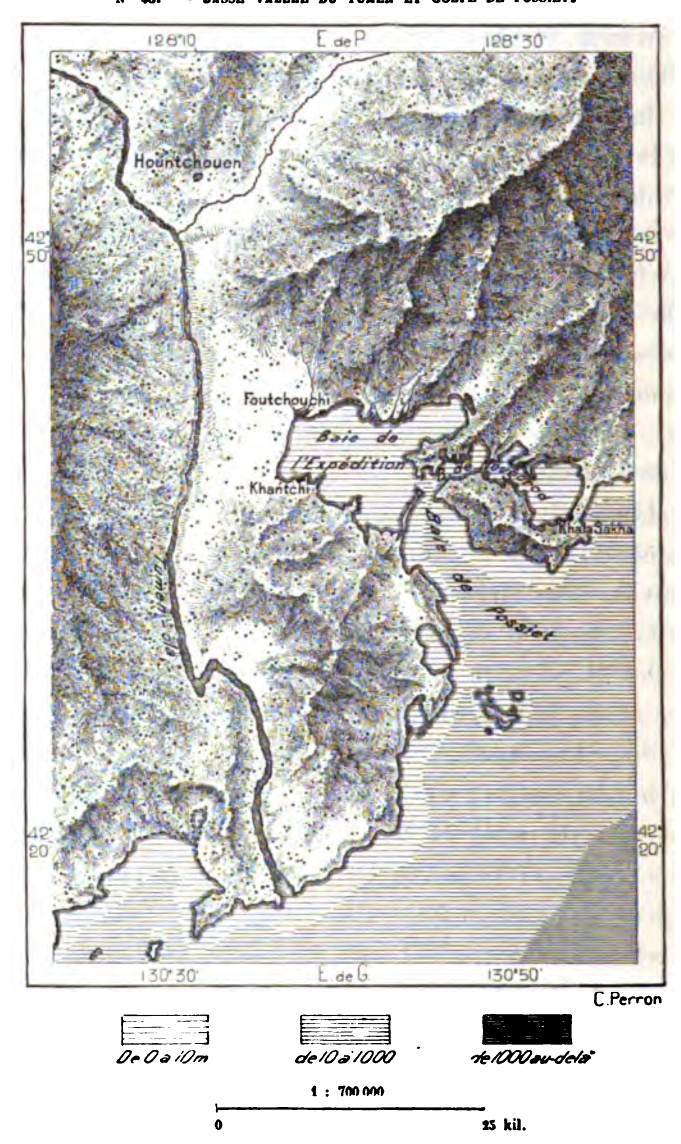
routes des deux vallées; elle se trouve à plus de 30 kilomètres au sud du confluent, sur une haute berge dominant la rive droite du Girin oula : on lui donne ordinairement le nom de Sin tcheng ou « Neuf châtel ». Elle fait un assez grand commerce, surtout avec la ville de Kouangtcheng tze, qui se trouve au sud, sur la grande route de Chine, et que l'on désigne également sous le nom de Changtou ou « Haute Capitale » : c'est en effet un chef-lieu naturel pour toutes les tribus mongoles qui errent à l'ouest dans les steppes du Gobi oriental. Mais la principale voie de trafic dans cette contrée est la route qui mène directement au nord vers la Soungari. Sur ce chemin, bordé d'auberges, incessamment parcouru par des convois de marchandises, se succèdent les villes de Kouyu chou, de Lalin, d'Aje ho (Ache ho, Acher ho). Celle-ci, presque complètement mandchoue, est de beaucoup la plus populeuse; elle doit son nom à la rivière Aje, affluent de la Soungari. Souangtchang pou, à l'ouest, est une autre ville peuplée de Mandchoux. Vis-à-vis du confluent de l'Aje, une rivière se jette dans la Soungari, c'est le Khoulan : Khoulan tcheñ est assise sur une berge, au-dessus de la triple jonction.

La ville chinoise la plus avancée vers le nord dans le bassin de la Soungari est Sansing, située à l'issue des montagnes, sur la rive droite du fleuve, entre les deux rivières de Khourkha ou Moutan et de Khoung ho, en face de la bouche d'un autre cours d'eau : cette ville est l'ancienne Islan hala des Mandchoux, la cité des « Trois Familles », dont quelques remparts en ruines indiquent encore l'emplacement. Sous un climat différent, cette admirable situation commerciale, au confluent de quatre vallées, aurait une importance de premier ordre; mais Sansing est exposée à toute la force des vents du nord, et les moussons d'été lui versent d'énormes quantités de pluie, qui changent les bords de la Soungari en marécages, inondent les campements et forcent les riverains à se réfugier dans les vallées des montagnes : Sansing est resté un simple marché pour l'achat des pelleteries qu'apportent les « Longs Poils », les « Courts Poils » et autres peuplades de chasseurs mandchoux[1]. En aval, la population sédentaire chinoise est encore très rare, à cause de la difficulté qu'elle trouve à prendre pied sur ces rives détrempées de la basse Soungari; cependant un ancien village de Goldes, Païen-Sousou, — ou simplement Sousou, — est devenue dans cette région l'avant-poste des Chinois contre les Russes. En amont de Sansing, la vallée de la Khourkha est peuplée de nombreux colons, et la ville importante de Ningouta s'y est fondée, au milieu de

[1] Franclet. *Annales de la Propagation de la Foi*, 1869.

campagnes fertiles arrosées par les eaux qui descendent des Montagnes Blanches. Ningouta est la ville la mieux placée de la Mandchourie chinoise pour les échanges avec la Mandchourie russe et avec le Japon ; elle se trouve

N° 43. — BASSE VALLÉE DU TUMEÑ ET GOLFE DE POSSIET.



à la rencontre de chemins qui, par des cols faciles, traversent le Chan alin pour redescendre à l'est et au nord-est dans les vallées du Souifoun et du Tumeñ : les excellents ports du golfe de Pierre le Grand sont les havres naturels de la région de Ningouta. Mais, depuis que les Russes ont occupé le littoral, les mesures fiscales des nouveaux maîtres ont eu pour résultat

de dépeupler la frontière; les routes qui mettaient en communication Ningouta et les mines d'or du haut Souifoun avec les ports du littoral ont été abandonnées, et l'on ne voit que de rares muletiers là où passaient naguère de nombreux convois de chars[1]. Hountchouen, sur un petit affluent de la rivière Tumeñ, est la ville chinoise la plus rapprochée de l'océan Pacifique : elle est à une trentaine de kilomètres seulement de la baie qui porta le glorieux nom de d'Anville, remplacé maintenant sur les cartes par celui de Possiet.

La grande route de Girin à Moukden, qui passe au pied de la montagne volcanique de Takou chañ, traverse plusieurs villes importantes, Kalitchoung, Kaïyuen, puis Ti'ling ou « Montagne de Fer », ainsi nommée d'une rangée de collines très riches en minerai; la ville de Ti'ling est le Birmingham ou le Sheffield de la Mandchourie; on y entend partout retentir le bruit des marteaux sur les enclumes[2]. Bâtie dans la plaine à 3 kilomètres du Liao ho, elle possède sur cette rivière un port très fréquenté par les embarcations chinoises.

Sur le versant méridional de la Mandchourie, la cité principale, qui est en même temps capitale des trois provinces mandchoues et l'égale de Peking par le rang administratif, est Moukden, le Chinyang ou Foungtien fou des Chinois, située au milieu de campagnes d'une grande fertilité, mais dépourvue d'arbres, qu'arrose un affluent oriental du Liao ho. Le nom mandchou de Moukden ou « Florissante » n'est employé par aucun des habitants; on désigne ordinairement la ville par le simple mot de Tsin ou King, c'est-à-dire « Capitale », et on la tient pour sacrée parce que les ancêtres des empereurs actuels y ont résidé. Moukden, « qui se distingue entre toutes les villes, dit l'empereur Kienlong, comme le dragon et le tigre parmi les animaux », est entourée d'un mur d'argile; mais, en dedans de cette première enceinte, d'environ 18 kilomètres, un autre rempart, de 5 kilomètres de développement, construit en briques et flanqué de tours, protège le quartier central, le plus populeux et le plus commerçant de la cité. Les rues de Moukden sont tenues beaucoup plus proprement que celles de Peking et, comme elles, sont bordées de boutiques devant lesquelles la foule des passants forme, du matin au soir, un courant non interrompu. Au nord de la ville s'étend le grand faubourg industriel de Pekouan (Barrière du Nord), où l'on raffine l'or importé de la Corée[3].

Jouissant de grands privilèges parmi les cités de l'empire, Moukden est,

[1] Busse, *Golos*, n° 35, 1880.
[2] Palladius, *Proceedings of the Geographical Society of London*, 1872.
[3] Michie, *Journal of the Geographical Society of London*, 1863.

par quelques-unes de ses institutions administratives, notamment par ses ministères de parade, placée au même rang que la capitale. A l'ouest s'élève un riche temple bouddhique fondé en l'honneur de la dynastie, et de l'autre côté de la ville, à 5 kilomètres au nord-est des murailles, est l'enclos sacré qui renferme les tombeaux des ancêtres mandchoux des empereurs actuels : à travers le branchage des arbres touffus, on aperçoit les toits rouges des temples ; mais nul étranger, nul indigène profane ne peuvent, sous peine de mort, pénétrer dans cette nécropole. A l'est, dans les montagnes, la ville déchue de Hingking possède également des tombeaux de souverains mandchoux, non moins vénérés par leurs descendants. Enfin, le bord septentrional du lac Khankha ou Ta hou (Grand Lac) aurait été jadis le domaine des seigneurs d'où la famille impériale actuelle est issue; aussi le gouvernement russe a-t-il laissé cette rive à l'Empire Chinois ; il lui a été d'autant plus facile d'obtenir en échange la précieuse baie de Possiet. Encore au siècle dernier, les empereurs de Chine ne négligeaient point de se rendre en pèlerinage à Moukden, la ville sacrée de leur dynastie; en 1804, Kiaking remplit encore ce devoir de famille. Depuis cette époque, la « sainte face », c'est-à-dire le portrait de l'empereur, est envoyée tous les dix ans à Moukden, et l'on ne manque pas d'exhausser la route à cette occasion; tout le trafic doit alors se faire sur les bas côtés.

Au sud de Moukden, la route de la mer passe dans une région des plus populeuses, où se pressent les agglomérations urbaines. Liaoyang se voit de loin, ceinte de murs et dominée par sa haute pagode : c'est une ancienne capitale, célèbre maintenant par ses fabriques de meubles et de cercueils; plus au sud, dans un district très riche en plantations de cotonniers, se montre Haïtchoung, célèbre par les sources thermales du voisinage; puis vient Niutchouang, entourée de grands faubourgs et maintenant perdue dans les terres, sans fleuve qui passe au-dessous de ses ponts; elle est environnée de roseaux et de plages salines qui témoignent du retrait de la mer à une époque récente.

Le port du Liao ho n'est plus à Niutchouang, quoiqu'on lui donne généralement le nom de la ville à laquelle il a succédé : il se trouve à 44 kilomètres au sud-ouest, entre la ville populeuse de Tientchouang taï, qui fut aussi un avant-port de Niutchouang, et l'embouchure du fleuve : c'est la ville de Yinkoa ou de Yingtzé. Ouvert au commerce européen, mais fermé par les glaces pendant quatre ou cinq mois de l'année, ce port est un de ceux dont les échanges se sont le plus rapidement accrus : il exporte surtout du coton, des soies grèges, du chanvre, de l'huile de pois, de la

houille[1]. Avant que des travaux n'eussent été entrepris pour le balisage, l'éclairage et l'entretien du port de Yinkoa, les grands navires n'osaient s'aventurer près de ces côtes périlleuses. En hiver, quand les routes sont durcies par le gel, on évalue à 3000 par jour les charrettes qui entrent dans la ville portant des denrées de toute espèce[2].

Toute la Mandchourie du sud est très riche en charbon. Dans les collines qui s'élèvent au sud-est de Moukden se trouvent les houillères les plus importantes de la Mandchourie, qui alimentent de combustible toute la contrée et des usines métallurgiques fondées dans le voisinage des galeries : dans l'une d'elles travaillent plus de 2000 ouvriers. Des bateaux à vapeur de la mer Jaune emportent cette houille, que l'on dit préférable à celle du Japon et comparable aux meilleurs charbons de Cardiff[3].

Au sud-est de la bouche du Liao ho, les villes et les ports de commerce se succèdent sur les côtes occidentales de la péninsule qui s'avance à l'est du golfe de Liaotoung : Kaïtchéou, pittoresquement bâtie sur une colline, à quelque distance de la mer, est un marché de bétail et un entrepôt des marchandises qui s'échangent entre la montagne et la plaine; d'autres petites villes font le commerce du coton, de la houille, du minerai d'argent, et les campagnes des alentours se peuplent d'émigrants de la péninsule de Chnñtonng, attirés à travers le détroit par la renommée de prospérité qu'a cette région de la Mandchourie. Des baies profondes découpent la côte vers l'extrémité de la péninsule, et l'une d'elles forme même une sorte de fjord très allongé auxquels les explorateurs anglais du littoral ont donné le nom de Port Adams : les gisements de houille du district pourront lui valoir bientôt une certaine importance. Kintcheou possède deux ports, l'un sur la rive occidentale, l'autre sur la rive orientale de la presqu'île, réduite dans cet endroit à un simple pédoncule, qui rattache à la grande terre le promontoire de Liaoti chañ.

La rive tournée vers la mer Jaune a quelques ports fréquentés des jonques, Pitze woa, Tatchang ho et surtout Tayang ho, situé à l'embouchure de la rivière de même nom, sur la frontière de la Corée. Les embarcations d'un faible tirant d'eau remontent la rivière à 20 kilomètres et jettent l'ancre devant la ville commerçante de Takouchañ, dont les vastes entrepôts sont dominés par une montagne escarpée revêtue de pins et

[1] Mouvement des échanges à Yingtzé, en 1864. . . . . 17 000 000 francs.
» » » 1879. . . . . 54 764 000 »
» de la navigation » » . . . . . 708 navires, jaugeant 320 000 tonnes.

[2] Herbert Allen, *Commercial Report*, 1879.

[3] Williamson; — *North China Herald*; — *Économiste français*, 3 février 1877.

portant deux temples au sommet. Takouchañ est la ville maritime par laquelle s'exportent les denrées de Siuyen, ancienne ville mandchoue, fameuse par ses carrières de marbre. C'est également par Takou chañ et Tayang ho que la cité de Foungouangchañ, gardienne de la frontière de Corée, communique avec la mer. Trois fois par an, les marchands chinois et coréens se rencontrent dans cette ville pour y échanger leurs denrées, et c'est là aussi que les mandarins des deux pays se présentent les cadeaux envoyés par leurs souverains respectifs et font assaut de politesses. La « porte de la Corée », située à quelques kilomètres au sud de Foungouangchañ, n'est point un porche triomphal, digne de l'entrée d'un grand royaume : ce n'est qu'une porte cochère ouverte dans une masure, que contournent la plupart des piétons et des charrettes[1].

A l'ouest du Liao ho, la prétendue « palissade de saules », limite fictive de la Mandchourie, ne laisse à la population chinoise qu'une étroite bande de territoire entre les montagnes et la plaine. Singmintŏn, sur la route de Moukden à Peking, est un marché très actif. Sur l'éperon de collines que contourne à l'est le Chara mouren avant de prendre son nom de Liao ho, la ville de Fakou miñ ou la « Haie des Saules » garde une « porte » de la Mongolie, le « grand passage » qui met en relations directes le monde civilisé avec les aïmak des Kortzin et des Korlo, dans le Gobi oriental : moins imposante encore que la porte de Corée, celle de Fakou miñ se compose seulement de quelques pieux, entre lesquels on tend une chaîne pendant la nuit. Kouangning, située au pied des montagnes auxquelles elle a donné son nom, est une vieille cité, célèbre dans les annales de la dynastie mandchoue : on y voit les tombeaux des Liao, qui régnèrent sur la Chine au dixième et au onzième siècle. Kingtchéou fou, à 20 kilomètres de l'angle nord-occidental du golfe de Liaotoung, a plus d'importance, car c'est près de là que viennent se réunir toutes les denrées de la Mandchourie pour longer le littoral jusqu'à la porte de la Grande Muraille à Chañhaï kouan. Entourée de dunes, elle ne se révèle au voyageur qu'au moment où il en franchit le seuil; mais elle n'en est pas moins l'une des belles cités de l'empire, et ses rues sont bordées de riches magasins devant lesquels se presse la foule : le petit port voisin reçoit un grand nombre de jonques et de bateaux. Ningyuen, à 70 kilomètres plus au sud, près de la rive du golfe, est aussi une ville commerçante; mais la cité la plus considérable de la région est celle qui garde l'entrée méridionale de la Mandchourie, à l'extrémité de la Grande Muraille, à la

[1] Williamson, ouvrage cité.

base des hauteurs que les Chinois appellent « Montagne de la Tristesse » ou « Montagne de la Joie », suivant la direction de leur voyage, au départ ou au retour dans la patrie[1]. Cette place de la frontière, Chañhaï kouan ou la « Porte d'entre Montagne et Mer », se compose en réalité de trois cités distinctes, séparées les unes des autres par des murailles et des portes : la ville intérieure, la plus populeuse, est celle du commerce; celle de l'est, administrative et militaire, est plus petite et moins animée; celle de l'ouest, à laquelle on donne le nom de Ninghaï, est principalement habitée par des immigrants chinois. Une enceinte à demi ruinée entoure les trois villes et se rattache aux deux remparts de briques, flanqués de tours, qui gravissent la montagne de terrasse en terrasse, jusqu'à l'altitude de 1200 mètres : le plus méridional est la Grande Muraille par excellence, bâtie à l'époque des Ming; mais quelques débris et des buttes sont attribués à des constructions antérieures. Du côté de la mer, le mur se prolonge sur un espace d'environ 5 kilomètres, parallèlement au rivage, puis s'ouvre pour former une citadelle, et se termine par une jetée sur laquelle viennent se briser les flots. Un petit temple, bâti près d'une brèche de la muraille, rappelle une légende, célèbre dans toute la Chine, qui témoigne des souffrances qu'eurent à endurer les malheureux travaillant à la construction du rempart. Une femme, trouvant le cadavre de son mari parmi ceux des ouvriers morts à la peine, se brisa la tête contre la muraille, qui se renversa sur elle pour l'ensevelir à côté de son époux. « Cette femme est vénérée, dit une inscription du temple, mais l'empereur Tsin est à jamais exécré[2]. »

[1] Palladius, mémoire cité.

[2] Villes de la Mandchourie dont la population approximative est indiquée par des voyageurs modernes :

PROVINCE DE TSITSIKHAR.	
Aïgoun (Veñukov)	10 000 hab.
Tsitsikhar (Palladius)	30 000 »
Mergen »	5000 »
PROVINCE DE GIRIN.	
Girin (Williamson)	120 000 hab.
Ningouta (Veñukov)	60 000 »
Ajeho (Williamson)	40 000 »
Kaïyuen »	35 000 »
Bedouné (Williamson)	30 000 »
Souangtchang (Aulagne et Noirjean)	30 000 »
Singmintön (Williamson)	30 000 hab.
Lalin (Veñukov)	20 000 »
Tientchouang taï (Williamson)	25 000 »
Ti'ling »	20 000 »
Sansing »	15 000 »
PROVINCE DE LIAOTOUNG.	
Moukden ou Chinyang (Will.)	180 000 hab.
Yingtzé (Rapports consulaires)	40 000 »
Takouchañ (Instruct. nautiques)	35 000 »
Fakou miñ (Williamson)	12 000 »

V

LA CHINE

VUE D'ENSEMBLE

Ce nom de « Chine », que les Européens d'Occident donnent à l'empire continental de l'extrême Orient, n'est point celui qu'emploient les habitants eux-mêmes, et la dynastie des Tsin, à laquelle l'appellation hindoue de Tchina a été probablement empruntée, a cessé, depuis plus de quatorze siècles et demi, de régner sur les plaines du Hoang ho et du Yangtze kiang. Les Chinois ne connaissent pas non plus cette épithète de « Céleste » attribuée à leur empire : les mots de Tien hia ou « Sous le ciel », dont se sont servis leurs poètes, s'appliquent au monde « sublunaire » en général aussi bien qu'à la Chine. Dans la langue usuelle, les Chinois appellent leur patrie Tchoung kouo', c'est-à-dire le « Royaume du Milieu » ou « Empire Central », dénomination qui provient peut-être de la prépondérance que prirent peu à peu les plaines centrales sur les États environnants[1]; mais on pourrait aussi y voir l'expression de cette idée, commune à tous les peuples du monde, que leur pays est vraiment le milieu des terres habitables. Les Chinois ne se bornent pas, comme les nations de l'Occident, à compter les quatre points cardinaux de l'horizon: ils y ajoutent un cinquième point, le milieu, et ce milieu, c'est la Chine. Depuis la conquête du pays par les Mandchoux, l'appellation officielle du royaume Central est Tatsing kouo', le « Grand et pur Empire », ou peut-être Ta Tsing kouo', le « Grand Empire des Tsing ou des Purs ». Le peuple chinois désigne sa patrie par le nom de Se haï ou « Quatre mers », synonyme d'Univers; il emploie aussi, parmi tant d'autres, l'expression de Noui ti ou « Terre Intérieure », de Chipa chang ou « Dix-huit provinces ». Un terme de prédilection est Hoa kouo', — « Empire Fleuri » ou « Terre des Fleurs », — synonyme poétique de « Pays de la culture et de la politesse ». Quant aux Chinois eux-mêmes, ce sont les « Enfants de Han » ou les « Hommes de Han », ou bien encore les « Hommes de Tsang », d'après deux célèbres dynasties; ils se disent également Limin, terme énigmatique, traduit d'ordinaire par « Race aux

[1] Pauthier, *Chine, Univers pittoresque*

cheveux noirs » et se distinguent par mainte autre dénomination. Le manque d'un terme national précis, employé d'une manière universelle et constante pour désigner la Chine et ses peuples, provient de ce que chacun des noms devenus usuels, à différentes époques, a gardé sa signification première et peut être ainsi remplacé par des synonymes : aucun ne s'est encore transformé par l'usage en une pure appellation géographique. Il en est de même pour les noms de montagnes, de fleuves, de provinces, de lieux habités : ce ne sont que des épithètes, descriptives, historiques, militaires, administratives ou poétiques, changeant avec chaque régime et toutes remplacées au besoin par d'autres épithètes qui ne sont pas d'une application plus rigoureuse. Nul fleuve, nulle chaîne de montagnes ne gardent la même dénomination sur tout leur parcours; nulle ville ne maintient son nom primitif de dynastie en dynastie : il faut en poursuivre les changements à travers les siècles dans les chroniques, les dictionnaires et les quinze mille autres ouvrages géographiques de la Chine, prodigieux travail qui explique la vie de labeur des Abel Rémusat et des Stanislas Julien[1].

Les limites naturelles du Royaume du Milieu ou de la Chine proprement dite sont assez précises. A l'ouest, les hautes terres qui prolongent le plateau du Tibet et que les fleuves séparent en chaînes divergentes, forment une frontière visible entre les Chinois et les Si fan, les Lolo et autres populations à demi sauvages; au nord, la muraille des Dix mille li marque, sur la plus grande partie de son parcours, la ligne de séparation entre le désert ou la steppe et les territoires de culture; à l'est et au sud-est, l'océan Pacifique baigne la côte, qui s'arrondit en demi-cercle, d'environ 3500 kilomètres de développement. Au sud, des chaînes de montagnes, des terrasses de plateaux, et surtout des marécages, des gorges fluviales d'accès difficile séparent la Chine de la péninsule Transgangétique; cependant cette frontière est en maints endroits purement conventionnelle, et de part et d'autre la nature, les habitants, les civilisations se ressemblent : ce côté de la Chine est celui par lequel la transition géographique avec les autres contrées se fait de la manière la plus graduelle. Dans son ensemble, le royaume du Milieu, sans ses possessions extérieures, occupe à l'orient de l'Asie un espace de forme à peu près circulaire, dont une moitié de circonférence est tracée sur la terre ferme, et dont l'autre moitié est le rivage de l'Océan. Ainsi circonscrite, la Chine représente environ la moitié de l'empire et constitue la onzième par-

[1] Skatchkov, *Annales des voyages*, septembre 1860.

tie de la surface du continent d'Asie. Comparée à la France, la Chine proprement dite comprend une superficie huit fois plus considérable, habitée par une population que l'on croit être une fois et demie plus dense en proportion. C'est en effet à plus de 400 millions d'hommes que la plupart des savants [1] qui ont étudié et discuté les recensements chinois croient pouvoir évaluer les habitants du Royaume Central [2].

Il y a des milliers d'années que les Chinois se sont rendu compte de la forme et du relief de leur pays, du moins dans ses traits généraux. Le Chouking ou « Livre des Annales » raconte que l'empereur Yu, vingt-deux siècles avant l'ère vulgaire des Occidentaux, avait fait dresser la statistique de la Chine et graver les cartes des neuf provinces sur neuf vases d'airain : déposés dans un temple, ces objets furent considérés par le peuple comme devant assurer la couronne à celui qui en deviendrait possesseur; au milieu du troisième siècle de l'ère ancienne, un souverain les fit jeter dans le fleuve, pour qu'ils ne pussent profiter à ses vainqueurs. La série des travaux énumérés dans le Yukoung, comme ayant été faits sous la direction de Yu pour l'aménagement du royaume, constitue aussi une véritable topographie, probablement la plus ancienne du monde : montagnes et promontoires, fleuves et lacs, qualités du terroir, produits du sol, tout est indiqué dans cette description des neuf provinces de l'empire. Des légions de commentateurs, chinois et européens, ont étudié cette géographie de la Chine et en ont identifié les noms. Cherchant partout une ordonnance mystique afin de trouver les nombres sacrés de « neuf montagnes », de « neuf fleuves », de « neuf branches fluviales », de « neuf marais » et de « neuf remparts naturels », correspondant aux neuf provinces, l'auteur inconnu du Yukoung ne pouvait se faire une idée nette du relief dans toute sa précision ; mais il n'en est pas moins vrai que la géographie de la Chine, de la mer aux sables mouvants du Gobi, était connue en détail à cette époque. Elle était même, paraît-il, mieux connue que dans les siècles suivants, car la plupart des commentaires eurent pour résultat d'obscurcir le texte du Yukoung en présentant comme un prodige le moindre fait géographique énoncé dans cet ouvrage [3] et en essayant d'opposer, parmi les objets de la nature chinoise, des « séries de cinq » aux « séries de neuf » signalées par le

[1] Armand David ; — Simon, etc.

[2] Chine proprement dite, avec Haïnan et Formose, d'après le recensement de 1842 :

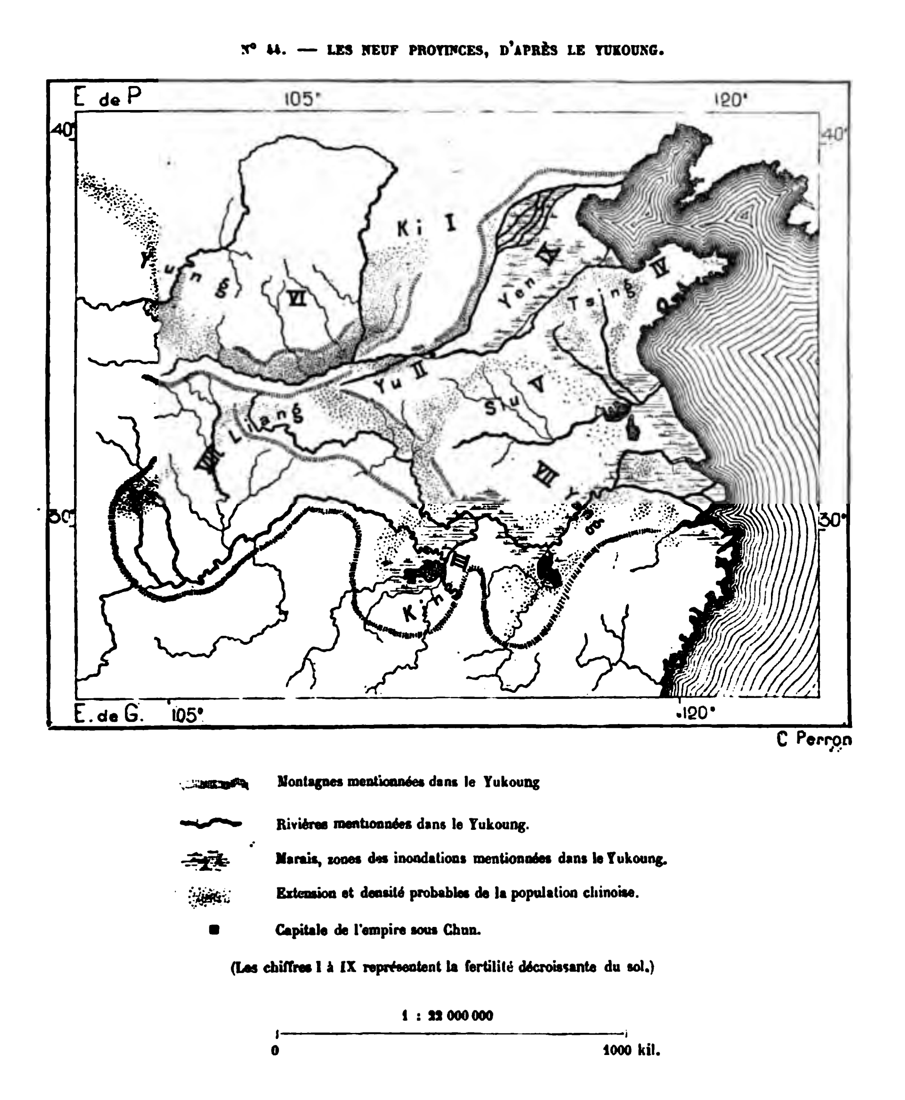
Superficie.	Population.	Population kilométrique.
4 024 690 kilom. carrés.	405 000 000 habitants.	101 habitants.

[3] F. von Richthofen, *China*.

Yukoung. C'est de nos jours, grâce à la critique des sinologues européens, que l'antique document chinois est enfin compris dans son véritable sens.

Sous la dynastie des Han, au deuxième siècle de l'ère vulgaire, il existait un véritable bureau topographique, le *tchifang chi*, chargé de me-

N° 14. — LES NEUF PROVINCES, D'APRÈS LE YUKOUNG.

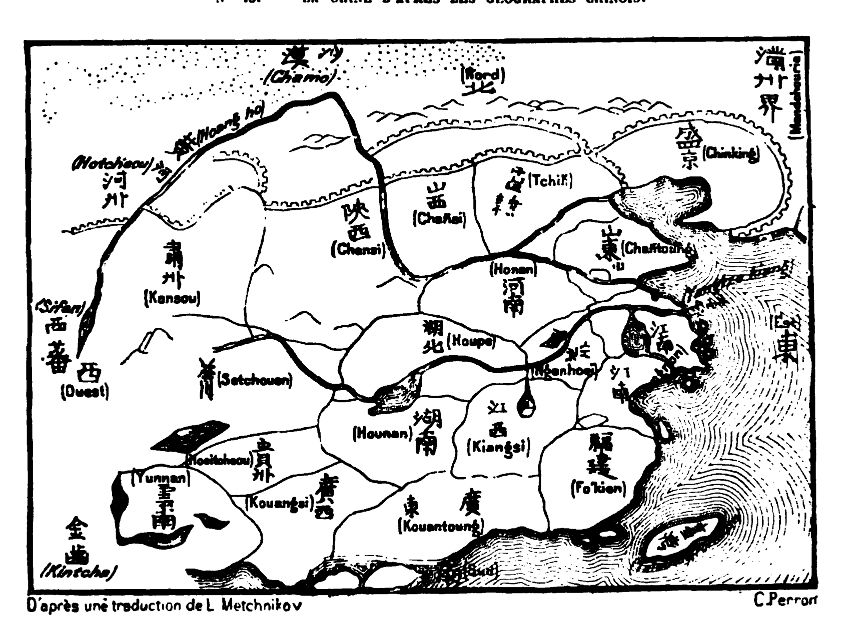


surer le pays et de dresser des cartes[1]. Depuis cette époque, les études géographiques n'ont jamais été négligées; mais, dans tous les ouvrages chinois relatifs à la géographie du Royaume Central, on remarque un manque absolu du sentiment des proportions, analogue à celui que présentent leurs peintures. Un pic isolé, une chaîne de montagnes et tout

[1] Éd. Biot, *le Tchéou li ou Rites des Tchéou.*

un système orographique ont dans leurs descriptions précisément la même importance et sont désignés par le même nom ; une source, un fleuve, un lac, une mer sont indiqués sur les cartes par des coups de pinceau ou des traits de gravure également vigoureux ; les côtes ne sont pas tracées en une ligne continue : tout se confond dans le tableau, rivières et routes, villes et montagnes. Les mesures indiquées manquent de précision et n'ont qu'une valeur générale, et l'unité de mesure, le *li*, change suivant les temps et les lieux. D'ordinaire, les Européens en font un tiers de mille ou un dixième de lieue ; mais on sait que ces mesures de distance n'ont elles-mêmes rien de précis. Tantôt on compte 185 li au degré, tantôt 192, 200 ou 250, ce qui correspond pour chaque li à 600, 578, 556 ou 445 mètres de longueur. Ainsi la moyenne du li serait à peu près d'un demi-kilomètre ; mais les écarts d'évaluation sont assez grands pour qu'il soit impossible de marquer avec exactitude la distance respective des lieux énumérés par les documents chinois.

N° 15. — LA CHINE D'APRÈS LES GÉOGRAPHES CHINOIS.



Les premiers voyageurs européens qui pénétrèrent dans l'Empire du Milieu et qui en racontèrent les merveilles au monde occidental, ne purent faire naturellement que le travail préliminaire de la découverte, et même les itinéraires de ces explorateurs sont-ils en beaucoup d'endroits tracés d'une manière incertaine. D'ailleurs, un bien petit nombre des premiers visiteurs européens de la Chine ont laissé une place dans l'histoire. Après

Marco Polo, le célèbre Vénitien qui parcourut la Chine pendant dix-sept années, d'autres marchands ou missionnaires, Pegolotti, Montecorvino, Odorico di Pordenone, Marignolli, virent les grandes cités de l'Empire du Milieu. Dans sa description des splendeurs de Cansaï, — le Hangtcheou fou moderne, — Odoric invoque le témoignage de nombreux Vénitiens qui, ayant également visité l'admirable cité chinoise, pouvaient confirmer ses paroles. Mais l'œuvre d'exploration proprement dite et le contrôle ou

N° 46. — KIANGSOU, D'APRÈS MARTINI.



l'amélioration des cartes indigènes ne commencèrent qu'avec les missionnaires. Au dix-septième siècle, le Trentin Martino Martini rédigea son ouvrage, dans lequel il reproduisit les cartes chinoises, modifiées par lui d'après ses propres observations de voyage et accompagnées de documents critiques. Devenus, à la fin du même siècle, astronomes et mathématiciens officiels de l'empire, les missionnaires français, qui restaient en relations avec les géographes de l'Occident, purent s'occuper avec fruit de l'exploration de la Chine, relever avec soin leurs itinéraires, établir des

points fixes sur leurs cartes par l'observation des astres. En 1688 et 1689, Gerbillon fut même chargé de collaborer au tracé de la nouvelle frontière entre la Russie et l'Empire Chinois, et jusqu'aux dernières expéditions russes, ses mémoires restèrent l'œuvre capitale pour quelques régions de la Chine septentrionale. Mais c'est en 1708 que Bouvet, Régis et Jartoux commencèrent, par l'ordre de Kanghi, la construction de la carte de Chine, qui est encore, pour une grande partie de l'intérieur de l'empire, le fond sur lequel les voyageurs modernes ont à reporter leurs corrections. En dix années, cette refonte générale des cartes chinoises était achevée, et d'Anville put s'en emparer pour rédiger l'atlas dont presque toutes les autres cartes de Chine publiées depuis ne sont que des reproductions plus ou moins fidèles.

Des travaux d'exploration scientifique entrepris en diverses parties de l'empire permettent d'espérer, pour un avenir prochain, une carte générale de la Chine plus exacte pour la position des villes et le cours des fleuves, et surtout plus précis pour le figuré du relief. Les éléments pour la construction de cette nouvelle carte s'accroissent d'année en année. Les hydrographes anglais, français, américains, allemands, russes ont relevé avec soin presque toutes les côtes, les entrées des ports, les abords des îles, les archipels, les bancs de sable. Blakiston et d'autres marins ont tracé le cours du Yangtze avec tous ses méandres et ont ainsi fourni aux travaux ultérieurs de cartographie une ligne de base à travers l'empire. Fritsche, Sosnovskiy et d'autres voyageurs russes, enfin Richthofen, qui promet de faire paraître l'atlas de la Chine en quarante-quatre feuilles, ont rattaché leurs itinéraires de l'Empire du Milieu à ceux de la Sibérie et aux routes de l'Europe par une série de points astronomiques, et le réseau de ces itinéraires forme déjà, dans tout le royaume du Milieu, de grands triangles dont les sommets vont rejoindre l'observatoire de Peking et les stations européennes dans les ports de la côte. Les Chinois prennent aussi part à ce travail géographique, et quelques-unes des cartes publiées récemment prouvent que, dans la représentation des formes, la fantaisie et l'esprit mystique ont fait place chez eux à une scrupuleuse observation des traits de la nature.

Dans ses limites naturelles, la Chine proprement dite présente une assez grande unité géographique. On peut dire, d'une manière générale, que ses montagnes s'abaissent et se ramifient de l'ouest à l'est, en ouvrant partout des chemins faciles aux populations qui remontent de la mer vers



VUE PRISE SUR LE YANGTZE KIANG SUPÉRIEUR

Dessin de Weber, d'après une photographie de M. Thomson.

l'intérieur. Des brèches, des seuils peu élevés ou du moins des cols très accessibles font communiquer les campagnes des versants opposés, et nulle part les petits mondes séparés que forment les plateaux n'ont assez d'importance pour rompre la cohésion des populations environnantes. Les deux grands cours d'eau de la Chine, le fleuve Jaune et le fleuve Bleu, sont disposés de manière à faciliter singulièrement l'unité nationale des riverains. L'un et l'autre ont une orientation générale parallèle à l'équateur, de sorte que les migrations peuvent se faire de proche en proche le long des deux fleuves, sans que les colons aient à souffrir d'un changement de climat. Quoique les deux courants se développent à de très grandes distances l'un de l'autre dans leur partie moyenne et que de nombreuses chaînes de montagnes, prolongement oriental du Kouenlun, s'élèvent entre le Hoang ho et le Yangtze kiang, cependant des passages très fréquentés s'ouvrent entre les deux cours moyens, de la vallée du nord à celle du sud. Dans la haute région, la vallée transversale que parcourt le Min pour s'unir au Yangtze offre une première voie entre les deux fleuves, fort pénible, mais cependant pratiquée depuis un temps immémorial ; celle qui emprunte la vallée du Kialing est moins difficile et plus suivie; à l'est, le Han kiang parcourt aussi un large sillon ouvert obliquement d'un fleuve à l'autre dans les parties les plus importantes de leur cours; enfin, dans la région inférieure, les plaines alluviales des deux grands cours d'eau se confondent, et parfois même les flots errants du Hoang ho sont-ils allés se jeter dans un estuaire communiquant par des branches latérales avec ceux du Hoaï et du Yangtze. On peut dire que les deux bassins fluviaux, comprenant ensemble, dans le Tibet, le Koukou nor, la Mongolie et la Chine, une superficie de 5 400 000 kilomètres carrés, appartiennent à un même système hydrographique. La moitié de cet espace qui se trouve au sud des steppes mongoles et à l'est des plateaux tibétains est devenue naturellement le domaine agricole d'une même nation.

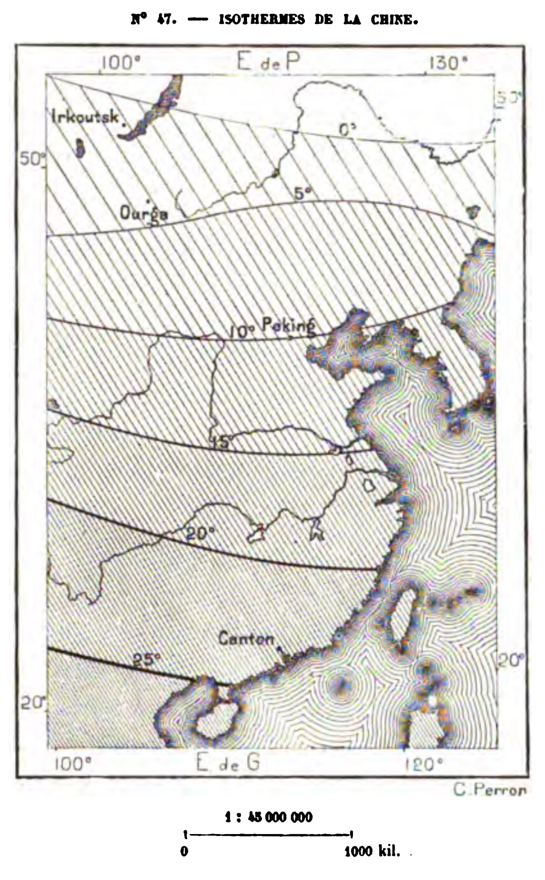
La partie méridionale de la Chine, au midi de ces deux fleuves jumeaux qui entourent la vraie « Fleur du Milieu », est moins solidement unie au reste de l'empire. Dans cette région, les montagnes sont plus hautes qu'au centre du pays et se succèdent en un plus grand nombre de chaînes, orientées parallèlement du sud-ouest au nord-est; le principal fleuve de la contrée, le Si kiang, n'est pas comparable par son développement aux deux rivières maîtresses de la Chine et ses vallées latérales n'ouvrent pas aux populations d'aussi larges voies vers l'intérieur. Cette partie de l'empire, qui constitue un territoire distinct du reste de la Chine et qui, d'autre part, se rattache aux régions de l'Indo-Chine par les hautes

vallées du fleuve Rouge et du Mekong, a dû en conséquence contraster avec la région des grands fleuves par son climat, ses productions naturelles, ses populations. Les Chinois du midi diffèrent beaucoup de ceux du nord par le langage et les mœurs; pendant le cours de l'histoire, ils ont fréquemment fait partie d'autres agglomérations politiques.

Dans l'Ancien Monde, la Chine correspond à l'Europe occidentale par son climat, par ses productions et par le développement historique. Il est vrai que la Chine, du golfe de Liaotoung à l'île de Haïnan, est dans son ensemble beaucoup plus rapprochée de l'équateur, puisque la partie la plus septentrionale du royaume proprement dit, c'est-à-dire l'extrémité maritime de la Grande Muraille, se trouve sous le 40ᵉ degré de latitude, comme le mont Athos, Minorque et Coïmbre, et qu'au sud de l'estuaire de Canton tout le littoral chinois est dans la zone tropicale; mais la courbure des lignes isothermiques ramène, pour ainsi dire, le territoire chinois dans la direction du nord et lui donne un climat relativement froid. Ainsi, la température moyenne de l'Angleterre méridionale et de la France du nord, qui est de 10 degrés centigrades, est également celle de Peking et de la vallée du Peï ho; Changhaï correspond, pour la moyenne du climat, à Marseille et à Gênes, et l'isotherme de 20 degrés, qui passe sur les côtes de la Chine méridionale, effleure aussi l'Algarve portugais et l'Andalousie. Il est vrai que les moyennes de la température indiquent seulement l'axe des oscillations annuelles du climat, et qu'il faut tenir compte surtout des extrêmes de froid et de chaud. A cet égard, on peut dire que la Chine est un pays à la fois plus septentrional et plus méridional que l'Europe tempérée. En été, les chaleurs y sont plus fortes; en hiver, les froidures plus rigoureuses. Dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau, le climat des côtes orientales est plus excessif que celui des côtes occidentales : c'est là un contraste nécessaire, provenant de la disposition des réservoirs océaniques et de la rotation de la Terre dans le sens de l'occident à l'orient. En Europe, les courants atmosphériques, luttant pour la prépondérance, sont les vents réguliers du pôle, que le mouvement de la Terre change en vents du nord-est, et les contre-alizés, dont la rotation terrestre fait des vents du sud-ouest. Sur les côtes orientales de l'Asie, le foyer d'appel que forme l'immense bassin du Pacifique détourne les airs de leur direction normale. Les vents polaires, qui passent sur la Sibérie, dévient au sud et au sud-est pour remplacer la tiède atmosphère qui, des mers tropicales, s'est épanchée vers le pôle. En été, les « terres jaunes » du Hoang ho, les steppes nues, les argiles et les sables de la Mongolie attirent au contraire les vents marins, et souvent les nappes aériennes qui reposent

sur l'océan Pacifique sont infléchies en moussons du sud-est vers l'intérieur de la Chine. Cette déviation des courants atmosphériques se produit surtout au nord du Yangtze kiang; pour les contrées plus méridionales, le foyer d'appel du Gobi, caché d'ailleurs par les chaînes de montagnes qui se succèdent parallèlement au rivage, est trop éloigné pour détourner les vents alizés de leur marche normale du sud-ouest au nord-est, et ceux-ci continuent de souffler du golfe du Bengale vers les plateaux du Yunnan et de la Cochinchine à Formose. Mais, dans ces parages, l'air, sollicité par deux forces différentes, est en état d'équilibre instable, et c'est là que, sous le double effort, se produisent, lors du renversement des moussons, les *ta foung* ou « grands vents », ces « typhons » si redoutés des marins.

N° 47. — ISOTHERMES DE LA CHINE.



Grâce aux vents réguliers du sud-ouest et aux moussons qui se portent de la mer vers l'intérieur du continent, les terres reçoivent une quantité d'humidité moyenne plus considérable que celle de l'Europe occidentale, et les fleuves, après avoir suffi à l'arrosement de vastes régions agricoles et rempli de grands lacs à droite et à gauche de leur cours, emportent encore à la mer un excédent qui s'élève à des dizaines de milliers de mètres cubes par seconde : c'est à 1 mètre que l'on peut évaluer la chute annuelle de pluie sur la région du littoral [1]. Presque toute l'humidité tombe sous forme de pluie, car les vents froids de l'hiver proviennent des régions continentales, et les vents humides sont, pour la plupart, des courants tièdes venus du sud. Une bourrasque ayant apporté quelques flo-

[1]

Chute d'eau moyenne à	Canton	(16 années d'observation).	1m,182
» »	Zikaweï (Changhaï)	(20 » »).	1m,067
» »	Peking	(16 » »).	0m,616

cons de neige à Canton, les habitants étonnés y virent une sorte de coton volant, et quelques-uns le ramassaient, espérant pouvoir s'en servir comme de fébrifuge. La régularité ordinaire des saisons est une des causes qui ont le plus contribué aux progrès de l'agriculture en Chine. Tandis qu'en Europe les variations annuelles des phénomènes atmosphériques enlèvent la sécurité à l'agriculteur et font varier d'année en année la valeur de ses récoltes, les écarts de production sont beaucoup moindres en Chine, et le paysan y jette avec moins d'anxiété son grain dans le sillon. Il est vrai néanmoins que les grandes catastrophes, telles que les inondations et quelquefois aussi le manque absolu de pluies, peuvent priver les populations de la récolte attendue, et la famine devient alors inévitable[1].

Jouissant d'un climat tempéré qui dans les régions du sud se rapproche du climat tropical, la Chine possède une flore très riche, où les formes de la région hindoue viennent se mêler à des plantes d'aspect européen. Dans les districts intermédiaires du sud, le même champ peut nourrir la canne à sucre et la pomme de terre ; le chêne et le bambou croissent dans le même bosquet[2]. Il y a transition graduelle de la flore indienne à la flore mandchourienne dans la direction du sud au nord. L'immigration des plantes tropicales est facilitée par l'inclinaison de nombreuses vallées chinoises vers la péninsule malaise : le passage de l'un à l'autre climat n'est brusqué du côté de l'Indo-Chine par aucune barrière de montagnes, de déserts, de steppes ou de mers, comme au sud de l'Europe, dans l'Asie occidentale et dans l'Amérique du Nord. Un grand nombre de plantes appartenant à la flore hindoue se voient encore à Canton et à Hongkong, d'autres remontent plus loin vers le nord; c'est dans le voisinage d'Amoï, sous le 24e degré de latitude, que les plantes tropicales trouvent leur limite dans la direction du pôle. Les espèces du midi qui se propagent le plus loin vers le nord sont celles qui ont le plus besoin d'une grande quantité d'eau pour leur croissance, et qui demandent par conséquent, sinon des chaleurs tropicales, du moins des pluies aussi abondantes que celles de la région des tropiques[3]. Une de ces plantes est le bambou, de première utilité dans l'économie domestique de la Chine pour la construction des demeures, la fabrication des meubles et même pour la nourriture, puisque ses jeunes pousses sont un des mets recherchés de la cuisine chinoise.

Le principal contraste de la flore sinique avec la flore européenne

[1] Grisebach, *la Végétation du Globe*, trad. par Tchihatchev.
[2] Fortune ; — Plath, *Die Landwirthschaft der Chinesen.*
[3] Grisebach, ouvrage cité.

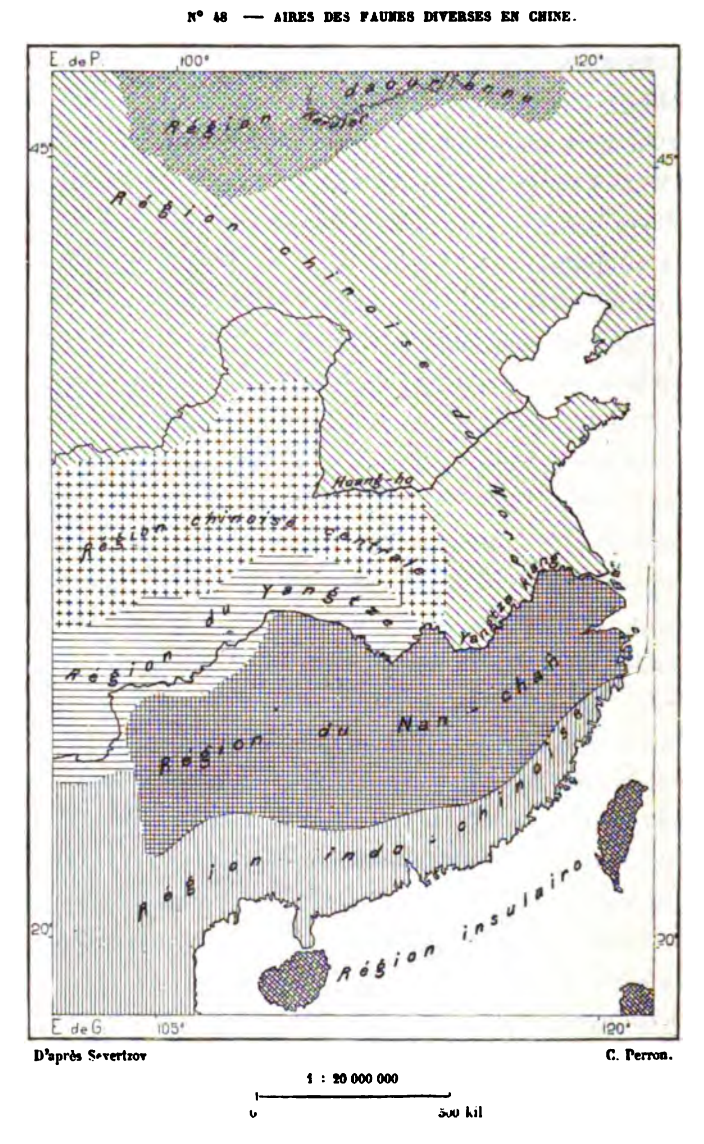
consiste dans le grand nombre de ses espèces ligneuses, lianes, arbustes et arbres : encore à cet égard, la Chine rappelle les régions tropicales, quoiqu'elle ne possède, pour ainsi dire, pas de forêts. A Hongkong, où la végétation arborescente a été refoulée par la culture dans quelques étroites vallées et sur les pentes supérieures des collines, les arbres représentent le tiers des espèces, tandis que dans une île de la Méditerranée, Ischia, qui, par sa situation, peut être comparée à Hongkong, les végétaux ligneux ne constituent que le douzième de la flore[1]. Même à Peking et dans tout le nord de la Chine, où pourtant le climat est déjà presque sibérien pendant une partie de l'année, les formes arborescentes sont évaluées au cinquième des espèces. Parmi ces plantes ligneuses, celles à feuillage toujours vert sont fort nombreuses : les essences résineuses surtout sont représentées par les types les plus variés, et même l'emportent à cet égard sur le domaine forestier de l'Amérique septentrionale; les lauriers appartiennent aussi à la physionomie normale d'un paysage chinois. De même les formes arborescentes de la Méditerranée ont toutes des espèces correspondantes dans l'aire chinoise, et la plupart des arbres à feuilles caduques, tels que les tilleuls, les frênes, les sycomores, les érables, se retrouvent en Chine, appartenant aux mêmes genres que ceux de l'Europe. Enfin, dans la série des arbustes, le laurier-rose et le myrte rappellent aussi la flore des régions méditerranéennes; en outre, la flore chinoise a sur la flore indigène de l'Europe l'avantage de posséder un grand nombre d'espèces remarquables par l'éclat de leurs fleurs ou l'élégance de leur feuillage. Dans l'archipel de Tchousan, Fortune[2] parcourut une île boisée dont le sous-bois était composé de camellias, s'élevant à la hauteur de 6 à 9 mètres. C'est du « Royaume Fleuri » que nous viennent ces fleurs admirables, de même que le jasmin, l'azalée, la glycine. C'est aussi la Chine qui nous a donné la soie, la plus précieuse de nos fibres d'origine végétale[3].

Quoique des zoologistes persévérants aient parcouru la Chine dans tous les sens, sa faune est encore loin d'être connue dans son entier, et chaque nouvel explorateur y découvre des espèces ignorées. Il est probable que beaucoup d'autres ont cessé d'exister pendant l'époque historique : les empiètements continuels de l'agriculture ont fini par les priver de tout refuge. Ainsi, les anciennes descriptions de la Chine parlent du rhinocéros, de l'éléphant, du tapir, comme d'animaux vivant dans l'empire :

[1] Bentham; — Grisebach.
[2] *Two visits to the tea-countries.*
[3] Eugène Simon, *Récit d'un Voyage en Chine.*

on ne sait à quelle époque ils ont disparu[1]. La faune chinoise, telle qu'elle a pu se maintenir dans les régions montagneuses et dans les forêts des plateaux de l'Occident, est très riche, beaucoup plus que celle de

N° 48 — AIRES DES FAUNES DIVERSES EN CHINE.



D'après Severtzov C. Perron.

1 : 20 000 000

0 500 kil.

l'Europe ; mais dans l'intérieur même de la Chine on ne trouve plus que de rares espèces sauvages. De même que pour la flore, la transition graduelle se fait pour la faune, des espèces hindoues à celles de la Mandchourie. Les singes, que l'on peut considérer comme des représentants

[1] Armand David, *Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'Empire Chinois.*

du monde tropical dans la région tempérée de la Chine, vivent en petit nombre dans les fourrés et dans les cavernes des montagnes jusqu'aux alentours de Peking. D'après Swinhoe et Armand David, au moins neuf espèces de quadrumanes se rencontrent en territoire chinois et tibétain. Une douzaine d'espèces de félins, parmi lesquels le tigre, la panthère, et d'autres carnassiers, que l'on s'attendrait à trouver seulement dans les forêts tropicales, parcourent aussi, mais en petit nombre, les régions les moins populeuses de la Chine proprement dite. Dans son ensemble, la faune chinoise diffère beaucoup de celle de l'Europe occidentale : ainsi, sur deux cents espèces de mammifères, on n'en compte qu'une dizaine qui soient à la fois européennes et chinoises; encore quelques petites différences entre ces animaux de l'Orient et de l'Occident sont-elles considérées par certains naturalistes comme des caractères spécifiques. Les oiseaux européens sont plus nombreux en proportion dans la faune chinoise, puisqu'on en trouve un cinquième, soit 146 sur 764, presque tous des oiseaux de proie et des espèces aquatiques; une soixantaine appartiennent aussi à la faune du Nouveau Monde. Parmi les tortues, les sauriens, les ophidiens, les salamandres, aucun des nombreux représentants que possède la Chine n'existe en Europe : à l'exception de l'anguille, tous les poissons des fleuves et des lacs chinois diffèrent de ceux de l'Occident; ils ont plus de ressemblance générale avec les espèces de l'Amérique du Nord. La cause de ce phénomène est la convergence des eaux fluviales de l'Ancien et du Nouveau Monde vers le vaste bassin de l'océan Pacifique, où les communications ont été plus faciles que d'une extrémité à l'autre de la masse continentale.

Ce peuple chinois qui, par ses cultures et ses espèces domestiques, a su plus que tout autre modifier la flore et la faune de sa patrie, forme dans l'humanité un des groupes les plus distincts. On en faisait jadis le représentant de la race dite « mongole », quoiqu'il présente un grand contraste avec les tribus nomades de ce nom; mais cette expression, à laquelle on attachait autrefois une valeur précise, n'indique plus aujourd'hui que les rapports de voisinage entre les nations de l'Asie orientale. La population chinoise est évidemment très mélangée, et les types les plus divers se rencontrent dans l'immense étendue de l'empire, de Canton à Moukden et du Chañtoung au Setchouen; mais c'est précisément le type mongol que l'on trouve le moins souvent représenté parmi les « Enfants de Han ». En essayant de reconnaître dans les immenses

foules du Royaume Central quels sont les Chinois moyens, considérés comme type de la prétendue race, on voit apparaître des individus de taille médiocre, assez gracieux de formes et grêles de membres, portés quelquefois à l'obésité, surtout dans les provinces du Nord. Ils ont le visage rond, les os maxillaires élevés; la saillie des pommettes semble s'être développée aux dépens des os propres du nez, qui sont larges et aplatis, de manière à ramener vers le bas l'angle interne des paupières: de là ces yeux obliques et petits, qui sont un des traits caractéristiques des Chinois[1]. Les cheveux, de même que les yeux, sont toujours noirs, mais grossiers et rudes; la barbe est rare, et l'on entrevoit à travers les poils le fond blanc, jaune ou brun de la peau, suivant les climats. La forme générale du crâne est allongée, tandis que les Mongols ont d'ordinaire la tête beaucoup plus arrondie[2]. La plupart des Chinoises sont petites et menues; celles qui s'occupent aux travaux les plus pénibles gardent la délicatesse de leurs formes. Différentes à cet égard des femmes d'Europe surmenées de travail, elles ne perdent ni la souplesse du corps ni la grâce des allures; seulement leur teint se brunit par le soleil et le grand air.

Déjà dans les anciens livres et dans les discours de Confucius, il est question des contrastes qu'offrent les traits physiques et les caractères moraux entre les différentes populations de la Chine. Celles du nord seraient composées de braves; les hommes du midi auraient la sagesse et la prudence en partage; ceux de l'est se distingueraient par la bienveillance et l'humanité; ceux de l'ouest par les mœurs fidèles et sincères. Quelles que soient toutes leurs vertus, il est certain que les Chinois des diverses provinces contrastent nettement les uns avec les autres. Ce qui fait le lien national, c'est la civilisation commune et non la race, car les éléments aborigènes du peuple se sont mêlés diversement avec des Tibétains, des Turcs, des Mongols, des Mandchoux, des Barmans, des Malais, et de nombreuses peuplades encore à demi sauvages, Si fan et Miaotze, qui n'ont pas même de désignation ethnique. Depuis des dizaines de siècles, les cultivateurs de toute origine qui vivent dans la vaste région naturelle du Hoang ho et du Yangtze kiang ont les mêmes destinées historiques, parlent les dialectes d'une même langue et sont devenus une même nation. Peu à peu, par l'effet du temps, maint contraste s'est effacé entre les races primitives; mais l'opposition subsiste encore avec une singulière vigueur dans quelques provinces du midi, notamment dans le Fo'kien et le

[1] Harmand, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1865, tome IV.
[2] Hovelacque et Vinson, *Études de linguistique et d'ethnographie*.

Kouangtoung; les habitants de ces pays semblent former, pour ainsi dire, deux nations entremêlées.

Où naquit cette civilisation première qui, d'éléments nombreux, finit par constituer la grande nation chinoise? Autrefois celle-ci se donnait à elle-même le nom de « Cent familles », et montrait le nord-ouest, au delà du Hoang ho, comme la région d'où les groupes de colons étaient descendus dans les plaines fluviales pour en chasser ou pour en asservir les populations moins civilisées. Il est très probable en effet que cette vaste région de la « terre jaune », située principalement au nord du Hoang ho, exerça une influence capitale dans l'histoire de la civilisation des peuples de la Chine : nulle part dans le monde il n'existe en un seul tenant une aussi grande étendue de terres d'une culture facile; sur un espace égalant en superficie une fois et demie la France, le sol est partout léger, friable, propre à la culture des plantes nourricières; seulement les sommets de quelques montagnes apparaissent au-dessus de cette terre jaune, que la charrue pourrait transformer entièrement en champs de céréales. Ainsi des millions et des millions de cultivateurs ont trouvé facilement leur subsistance dans la région du Hoang tou, où de plus ils avaient l'avantage d'être protégés contre les nomades des alentours par les ravins et les défilés d'érosion, qui font de la contrée un labyrinthe inaccessible aux étrangers. Cette région de la terre jaune était donc des plus favorablement situées pour une société se développant en paix. A mesure que se desséchaient les lacs de l'Asie centrale et que le désert empiétait sur les cultures, les populations, refoulées des pays de l'ouest, où elles s'étaient trouvées en rapport avec les ancêtres des Turcs, des Hindous, des Persans, descendaient vers le Hoang tou, portant avec elles leurs connaissances et leurs industries. Chaque vallée fluviale devenait un chemin pour la civilisation du peuple d'agriculteurs ; de proche en proche, la culture, le langage, les mœurs, les arts se propagèrent du nord au sud dans toute la contrée qui est devenue la Chine. Si, parmi les points cardinaux, les Chinois donnent la prééminence au sud, si leurs chars d'honneur sont tournés vers le midi et s'ils cherchent leur méridien magnétique en regardant vers le pôle austral de leurs boussoles, la raison en est peut-être à ce que le mouvement de migration et la marche de la civilisation chinoise se sont faits principalement dans ce sens. C'est ainsi qu'aux États-Unis les progrès incessants de la colonisation à l'occident des Alleghany ont donné à l'horizon du couchant une sorte de supériorité mystique : « C'est à l'ouest que nous guide l'étoile de l'empire ! » répètent depuis longtemps les Américains du Nord.

Comme celles de l'Europe, les populations de la Chine ont eu leur âge de pierre, et les collections de l'Extrême Orient renferment des instruments et des objets de toute espèce, semblables à ceux des périodes paléolithique et néolithique de l'Occident. Sladen a rapporté du Yunnan plusieurs haches en jade. Comme en Europe, ces armes d'autrefois sont des « pierres de foudre », des traits lancés par le dieu du tonnerre. Les Chinois ont divisé les âges antérieurs à la civilisation actuelle en trois époques correspondant à celles de nos archéologues : « Fu hi, disent-ils, fabriquait des armes en bois; celles de Thin ming étaient en pierre, et celles de Chi yu en métal; » mais lorsque les armes de fer étaient déjà connues, les flèches de pierre étaient encore considérées comme ayant une vertu symbolique, et dans les mains du souverain elles étaient tenues pour un insigne de la royauté[1]. Jusqu'au douzième siècle de l'ère ancienne, les empereurs de Chine recevaient en tribut des têtes de flèches en pierre, et longtemps encore après cette époque, les tribus sauvages qui vivent à l'occident de l'empire se servaient d'armes de cette espèce. Les Chinois ont encore dans leur écriture un caractère particulier qui signifie « pierre à fabriquer des pointes de traits[2] ».

La nation chinoise a passé par une série de progrès correspondant à ceux des nations civilisées des autres parties du monde; seulement, ces premières évolutions ont été terminées plus tôt dans le « royaume Fleuri »; les habitants de l'Europe occidentale étaient encore en pleine barbarie lorsque les Chinois, il y a quatre mille ans, écrivaient déjà leur histoire. En dépit des pauvretés de style et de pensée, en dépit du fatras des redites, le corps des annales chinoises est le monument d'histoire le plus authentique et le plus complet que possède l'humanité : pour l'ancienneté des chroniques et la certitude des faits qu'on y rapporte, aucun peuple ne possède un trésor comparable à celui que les historiographes ont légué au peuple chinois. Les vicissitudes politiques et les phénomènes de la nature y sont également enregistrés. L'histoire exacte peut utiliser avec d'autant plus de confiance ces annales régulières et précises que des observations astronomiques, faites à diverses époques et racontées dans ces documents, permettent d'en contrôler les dates[3].

Mais, quoique policés depuis tant de siècles, les Chinois se distinguent parmi tous les peuples civilisés par la forme encore rudimentaire de leur langage : ils sont restés à cet égard dans une période de développement

[1] *Chouking* de Confucius.
[2] Émile Cartailhac, *l'Age de la pierre en Asie*.
[3] Amiot, *Mémoire sur les Chinois*; — Pauthier, *Chine*.



TYPES ET COSTUMES. — VUE PRISE DANS UNE RUE DE KIOU KIANG.

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Thomson.

qui, chez les Aryens et les Sémites, appartient à la période préhistorique. Ils ne possèdent, dans chacun de leurs dialectes, qu'un petit nombre de mots, tous monosyllabiques, n'exprimant qu'une idée générale et ne prenant de sens déterminé que dans la phrase : c'est le discours qui, en les rangeant à la suite les uns des autres, en fait des noms, des adjectifs, des verbes ou des particules; la grammaire se réduit à une syntaxe. Et précisément, de tous les dialectes chinois, le langage dit « mandarin », le *kwan hoa*, parlé à Peking, est le plus pauvre : il ne présente, d'après Wade, que 420 monosyllabes différents, 460 d'après Wells Williams. Les dialectes de Changhaï et de Ningpo se rapprochent du langage mandarin et ne comprennent guère plus de mots; mais le dialecte de Souatoou, que l'on parle dans la partie sud-orientale de Kouangtoung, a 674 monosyllabes, d'après Goddard, et celui de Canton même en possède 707. Le dictionnaire de Maclay et Baldwin en énumère à Foutchéou 928, dont quelques-uns sont très rarement employés. Le dialecte le plus riche de la langue chinoise est celui de Tchangtchéou, près d'Amoï; d'après Medhurst et Douglas, ses 846 mots en forment plus de 2500, grâce à la diversité des intonations.

En effet, la pauvreté de leur idiome en mots de prononciation différente oblige les Chinois, de même que tous les autres peuples parlant une langue monosyllabique, à changer le sens du mot, suivant l'intonation avec laquelle ils le prononcent. Le *ching*, c'est-à-dire la modulation en ton neutre, majeur ou mineur, décide de la signification précise du monosyllabe dans la conversation. D'ailleurs, la prononciation chinoise a toujours pour les Européens quelque chose de vague et d'indécis, et varie singulièrement de province à province et même en des villes rapprochées les unes des autres. Ainsi, le caractère qui se traduit en français par le mot « enfant » et qui se rencontre dans un grand nombre de noms géographiques, se prononce *ts* dans la Chine du nord; à Canton, il devient *tz* ou *dz;* à Macao, il se change en *tchi*. Le sens de « deux » est exprimé par un seul caractère; mais, sans aller jusqu'en Corée, au Japon, en Cochinchine, où la prononciation est encore différente, on entend pour ce mot les sons divers de *öl*, *olr*, *oul*, *ourh*, *'rh*, *lur*, *nge*, *ngi*, *je*, *ji*, *e*, *i*. De même, la plupart des mots homophones subissent des changements analogues de sons. C'est principalement dans le dialecte de Fo'kien que les sons semblent se confondre, au désespoir de l'étranger, qui cherche vainement à distinguer entre *l*, *m* et *b*, entre *h* et *p*, entre *ien* et *ian*, *an* et *in*.

Cette variété de prononciations, ajoutée à la pénurie des mots, donne au

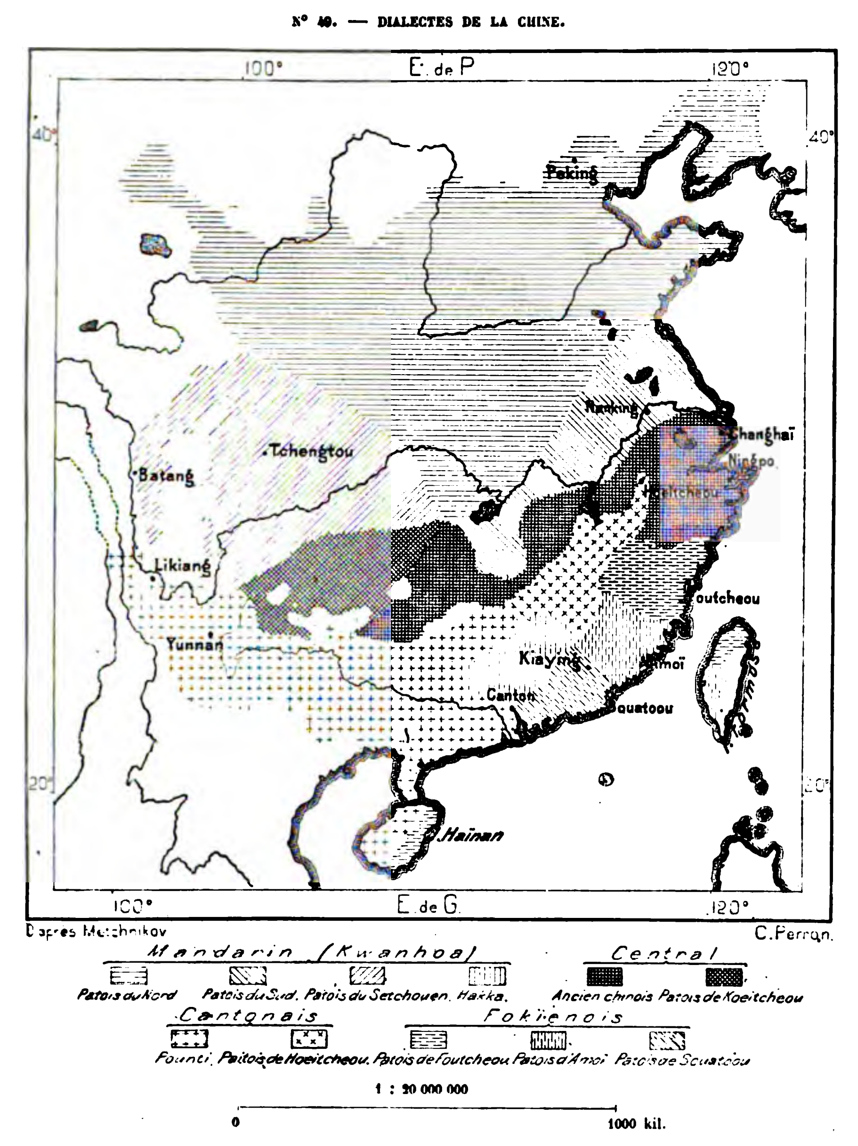
ching une valeur d'autant plus considérable. Le Chinois attache beaucoup plus d'importance à la tonalité qu'à la prononciation alphabétique des sons[1]. Ainsi, le caractère qui signifie « eau » peut se dire *sui*, *chui*, *ch'ui*, *ch'oui* ou même *tchvui*, et tout le monde le comprendra, pourvu qu'on sache le prononcer avec le ton ascendant qui lui est propre; le mot *sui*, prononcé dans un ton descendant, n'est compris de personne. La gamme des mots chinois ne se compose pas uniquement de la tonalité montante et de la tonalité descendante : Morrison et Rémusat[2] énumèrent quatre tons; de Guignes en reconnaît cinq; Medhurst en trouve sept, et, si l'on comprend l'ensemble des dialectes, il faut admettre l'existence de huit tons, une octave complète, puisque chacun des ching que marque Rémusat a ses deux variantes : en tenant compte de toutes les nuances délicates du langage, on pourrait porter à douze et même au delà le nombre des intonations employées dans la conversation des gens du Fo'kien. Chaque mot a sa modulation propre; il faut appliquer la gamme à la conversation, comme le fait un musicien en chantant des syllabes. M. Léon de Rosny voit dans le parler chinois l'indice de l'origine commune du langage et du chant. La prière, qui rappelle dans le Royaume Central, comme partout ailleurs, les formes archaïques du langage, est toujours un cantilène. De même les enfants étudient à haute voix en chantant[3].

Grâce à leurs intonations diverses, les habitants du Grand et Pur Empire peuvent obtenir des milliers de significations avec les centaines de mots qu'ils possèdent, mais le langage n'en reste par moins insuffisant à exprimer l'ensemble des idées, et la civilisation chinoise a dû appeler l'écriture à son aide. Le dictionnaire de Kanghi contient 44449 caractères différents, qui représentent chacun un groupe de significations distinctes : c'est ainsi que plus de 150 signes, figurant chacun une série particulière d'idées, se lisent également *i*. Les mémoires philosophiques, les ouvrages de haute littérature ne sont compris que par des lecteurs, et lorsque la conversation s'élève au-dessus des banalités ordinaires, les interlocuteurs doivent recourir au pinceau pour figurer les signes correspondant à leurs idées. D'où vient l'extrême pauvreté de l'appareil phonétique des Chinois, comparé à la multitude des choses qu'il importe d'exprimer dans une langue civilisée? Elle doit être attribuée sans doute à la culture hâtive de la nation, dont la langue a été fixée trop tôt par les scribes du gouver-

[1] Wells Williams, *Middle Kingdom; Dictionary*.
[2] *Grammaire chinoise*.
[3] Roze, *Annales de la Propagation de la Foi*, XI, 1849.

nement et les puristes des académies. Peuple de laboureurs pacifiques et faciles à discipliner, les Chinois n'ont pas su rompre les barrières que le parler officiel opposait aux libres transformations de la langue. Par l'idiome ils sont restés dans l'enfance, et combien la pensée elle-

N° 40. — DIALECTES DE LA CHINE.



même a-t-elle dû souffrir de cet arrêt de développement imposé par le respect du beau langage!

Les missionnaires bouddhistes qui convertirent les Chinois à leur religion, tentèrent à plusieurs reprises d'introduire dans le pays l'une ou l'autre des écritures phonétiques de l'Hindoustan, dérivées de l'alphabet

sanscrit. Mais ces diverses tentatives n'eurent pas de résultat sérieux. De même, des missionnaires ont employé l'alphabet latin pour écrire des chants, des prières ou des versets pieux que les convertis apprennent par cœur et dont le sens leur a été expliqué d'avance. Mais, à moins d'être surchargés de points, de traits, de barres, d'accents et de signes de toute espèce, et d'être en conséquence plus difficiles à comprendre que les caractères actuels, les lettres des alphabets phonétiques, très utiles pour le langage usuel, ne peuvent servir à la langue vraiment littéraire. Les Chinois entendent les sons autrement que les Européens, mais ceux-ci n'ont pas non plus l'oreille faite aux intonations chinoises et les reproduisent d'une manière certainement erronée. Si les Chinois du centre et de l'est, qui adoucissent tous les sons et ne possèdent pas, comme leurs compatriotes du nord et comme les gens du Yunnan, le son *r* aspiré, sont obligés de prononcer *Folansi* ou *Folansaï* pour « Français » et *Belhien*, *Milihien* ou *Milikien* pour « Américain », les étrangers établis dans le pays leur rendent la pareille pour la prononciation des mots indigènes.

Du reste, ces noms mêmes de Folansi et de Bilihien, entrés désormais dans la langue chinoise, sont une preuve qu'une transformation s'accomplit graduellement et que l'idiome s'enrichit sans cesse de mots polysyllabiques, termes abhorrés par les puristes, mais qui n'en ont pas moins acquis le droit d'usage et qui réagissent sur la manière de penser des Chinois en la rapprochant de celle des Occidentaux. Déjà de nouveaux composés se forment, non seulement pour les substantifs, mais aussi pour les verbes, par l'union de deux monosyllabes, dont le sens se trouve ainsi précisé : c'est ainsi que « proche-éloigné » prend la signification d'« éloignement » et que « parents » naît des mots ayant le sens de « père-mère »[1]. De même, les termes qui naissent par centaines dans toutes les villes ouvertes au commerce d'Europe afin d'indiquer les objets ou d'exprimer les idées d'importation étrangère prennent peu à peu droit de cité : tels sont les polysyllabes de « vapeur-air-voiture », ayant le sens invariable de locomotive, de « vapeur-air-bateau », « air-natation-vapeur », « discussion-douceur-gouvernement », signifiant respectivement « bateau à vapeur », « ballon », « république »[2]. Mal accueillis par les admirateurs du bon vieux temps, ces mots composés sont employés dans le langage oral et même dans les ouvrages populaires : ils font partie du *sô-ouen*, style usuel qui transforme le noble idiome monosyllabique de Confucius et qui se

[1] Hovelacque, *Linguistique*.

[2] Edkins, *Shanghai Grammar*; — L. Metchnikov, notes manuscrites; — J. Fryer, *Nature*, 19 mars 1881.

prête mieux que les autres dialectes aux poésies populaires, aux contes, aux comédies. Les changements qui s'accomplirent dans nos langues aryennes pendant la période préhistorique, s'opèrent maintenant sous nos yeux dans la langue chinoise, et ce phénomène, dans lequel maint Chinois morose doit voir un indice de décadence irrémédiable, qu'est-il, sinon le témoignage d'un renouvellement continuel?

Les habitants des diverses provinces auraient depuis longtemps cessé de se comprendre les uns les autres s'ils ne possédaient, comme intermédiaires, les signes communs de la langue écrite que les lettrés lisent dans leurs dialectes et leurs langues propres, non seulement en Chine, mais aussi en Corée, au Japon, au Tongking, en Cochinchine, à Siam. Ce dialecte recourt moins que ceux du midi à la gamme des intonations; aussi est-il d'une singulière monotonie. Les trois autres dialectes principaux sont ceux des provinces de Kouangtoung, de Fo'kien et du Tchekiang; dans ces parties de l'empire, les lettrés seuls peuvent, grâce à l'étude, arriver à comprendre les habitants du nord. Le langage de Nanking, que les Chinois du nord désignent eux-mêmes sous le nom de *ching yin* ou de « prononciation correcte », est un dialecte du « mandarin » qui se rapproche de ceux du Tchekiang, représentant, d'après Edkins, les restes les mieux conservés de l'ancien chinois. Ce sont les divers dialectes, plus que des traits de race ou même que les contrastes dus au climat, qui distinguent les unes des autres les populations des provinces.

Pour les religions, il n'y a point, comme pour les dialectes, de différences marquées entre les habitants du nord et ceux du sud de l'empire : dans chaque province, dans chaque district se pratiquent divers cultes, qui se confondent de bien des manières, sans qu'il soit possible de tracer entre eux une ligne de démarcation précise; les mêmes individus peuvent être à la fois bouddhistes, taoïstes, disciples de Confucius. En vertu même de son rang, l'empereur appartient aux trois religions et en accomplit ponctuellement les rites. Au fond, il y a plus de ressemblance entre les différents cultes qu'on ne le supposerait à la vue des cérémonies et surtout à la lecture des ouvrages de doctrine. Le *ju kiao*, religion des Chinois policés, que l'on a pris l'habitude de désigner du nom de Confucius, est issu de l'ancien culte national; de son côté, le taoïsme ou *tao kiao*, complètement oublieux de la doctrine élevée de son fondateur, a fait retour aux superstitions antiques, et s'est presque partout transformé en magie; enfin, l'origine étrangère du bouddhisme ou *fou kiao* ne l'empêche pas de

s'être complètement pénétré des idées nationales et d'en avoir accepté les rites.

Aux commencements de l'histoire, il y a plus de quatre mille ans, la religion des Chinois consistait dans l'adoration des objets de la nature : tous les phénomènes de la vie ambiante paraissaient aux hommes les actes de génies, les uns bienveillants, les autres mauvais, dont il fallait s'assurer les bonnes grâces par des prières et des sacrifices. Arbres, rochers, cours d'eau, tout avait son esprit caché ; la montagne, la contrée tout entière, l'Océan, la Terre, étaient également animés par quelque divinité spéciale, et par-dessus cette nature d'en bas, peuplée d'êtres s'agitant en secret, s'arrondissaient en sphère immense les espaces du ciel, non moins remplis de génies bienfaisants ou redoutables. L'homme, produit de toutes les forces naturelles qui le sollicitent, était aussi un dieu, mais l'un des plus faibles et des plus menacés ; c'est par les évocations, les conjurations, qu'il parvenait à sauvegarder sa vie au milieu de tant d'autres existences, liguées contre lui. Peu à peu une certaine hiérarchie s'établit dans la multitude des génies : Tien ou le « Ciel » qui entoure la Terre, embrasse l'ensemble de la nature, l'éclaire et le réchauffe de ses rayons, devint le Changti ou le « Seigneur suprême », le principe agissant de la création universelle, tandis que Ti ou « la Terre » se chargeait de recevoir et d'élaborer les germes. Depuis trois siècles, les sinologues européens discutent sur le véritable sens qu'il faut donner à ce nom de Seigneur suprême, attribué au Ciel, et demandent s'ils peuvent le traduire par « Dieu », terme qui d'ailleurs est encore moins abstrait, puisque le sens primitif en est celui de « Jour »[1]. Des missionnaires chrétiens, entraînés par le zèle de leur foi, ont voulu reconnaître dans le Changti le dieu personnel des Sémites ; en interprétant les textes obscurs dont les termes s'expliquent surtout par l'imagination, ils ont retrouvé tous les dogmes de leurs cultes, catholique ou protestant. Abel Rémusat pensait même avoir découvert le nom de Jéhovah dans le Taote' king ou « Livre de la Voie et de la Vertu » ; les trois syllabes, *I*, *Hi*, *Wei*, prises chacune dans un membre de phrase différent, représenteraient le nom sacré du Dieu des Juifs, témoignant ainsi de l'existence de communications entre la Chine et le monde occidental, vingt-cinq siècles avant que l'accès du territoire chinois ne fût ouvert par les canons des Européens. Toutefois la plupart des critiques modernes se refusent à voir ces rapports de parenté entre

[1] Prémare ; — Pauthier ; — Legge ; — Medhurst ; — d'Escayrac de Lauture — Max Müller, *The sacred Books of the East.*

les religions de l'Orient et celles de l'Occident : avant l'introduction du bouddhisme, l'évolution des idées religieuses en Chine paraît avoir été spontanée; leur origine première se retrouve dans le culte des esprits.

Se croyant entouré de tous côtés par les génies, le Chinois n'avait qu'à s'assurer leur faveur comme il se fût assuré celles d'hommes plus puissants que lui; pour ses prières, point n'était besoin ni de prêtres ni de

N° 50. — LES NEUF MONTAGNES SACRÉES AU TEMPS DES TCHÉOU.



D'après Édouard Biot. C. Perron.

1 : 21 000 000

0 500 kil.

liturgie régulière. D'ordinaire, c'était le chef de la famille patriarcale qui offrait aux êtres redoutés des aliments et des parfums au nom de tous les siens; de même, le chef de la commune ou du clan officiait en qualité d'intercesseur pour ceux qui se groupaient autour de lui. Mais dans tous ces rites il n'y a point de place pour une caste sacerdotale, et même les prêtres sont formellement exclus des fêtes religieuses où se montre l'empereur; aucune révélation n'ayant été faite au peuple par des dieux ou des envoyés d'en haut, il n'est point nécessaire d'avoir des interprètes de la

parole divine. Parmi les hommes s'établit naturellement une hiérarchie correspondant à celle des esprits eux-mêmes. L'empereur eut le privilège de présenter ses offrandes au Ciel, à la Terre, aux neuf ou cinq grandes montagnes, suivant les époques, et aux fleuves principaux de la Chine. Les seigneurs féodaux ne purent offrir de sacrifices qu'aux divinités secondaires et aux génies locaux; enfin les simples particuliers durent rétrécir le domaine de leurs prières et de leurs offrandes, adorer les arbres, les rochers et les fontaines : le culte étant devenu l'une des attributions de l'État, les moindres détails en furent réglés par des « recueils de cérémonies ». Entre la langue et la religion des Chinois, on remarque un singulier parallélisme; l'une et l'autre se sont raffinées à l'extrême, mais elles représentent encore une des premières étapes de l'humanité : la langue est monosyllabique, et la religion est le plus savant des fétichismes.

Les sacrifices de propitiation se retrouvent dans la religion chinoise, mais on attribue l'origine de cette pratique bien plus aux populations limitrophes qu'aux Chinois eux-mêmes : ce sont les tribus mongoles avec lesquelles les riverains se trouvaient en relations, au nord et à l'ouest de l'empire, qui auraient enseigné aux « enfants de Han » à se défendre de la funeste influence des esprits, non par de simples offrandes, mais par des sacrifices sanglants. On vit des centaines de courtisans se donner la mort ou s'enterrer vivants pour accompagner leur maître; lorsque Hoangti mourut, environ deux siècles avant l'ère chrétienne, plusieurs de ses femmes et de ses gardes le suivirent dans la tombe, et dix mille ouvriers furent ensevelis vivants autour du monticule funéraire. Encore quelques restes de ces usages barbares se sont maintenus dans les districts reculés, et l'on a vu fréquemment des parents chercher à se délivrer de sortilèges en précipitant des nouveau-nés dans les eaux du fleuve. Un mandarin, voulant mettre un terme à ces abominations, fit saisir tous les malheureux coupables de ces infanticides et les noya dans le Kiang, en les chargeant de porter ses lettres et ses vœux au génie des eaux[1]. Il ne subsiste d'autre trace des sacrifices sanglants que l'habitude de brûler des effigies d'hommes et d'animaux, lors des enterrements.

C'est à Confucius et à ses disciples que l'on attribue d'ordinaire la disparition des rites sanglants dans la religion chinoise; cependant les sacrifices religieux ne se faisaient plus dans la Chine policée bien avant Confucius, et longtemps après lui, en plein moyen âge, des cérémonies de ce genre se sont encore exceptionnellement pratiquées. Confucius n'en a pas moins

[1] *Lettres édifiantes*, t. III.

mérité par l'importance de son rôle historique, d'être considéré comme le véritable fondateur de cette religion nationale des Chinois, si bien réglée par le livre des cérémonies. Confucius s'occupe surtout de rétablir et de faire respecter les usages qui avaient été en honneur chez les anciens pour le culte des morts; le maintien, le respect fidèle des coutumes, c'était pour lui la religion tout entière : continuer le passé, tel que le racontait la tradition, c'était, d'après lui, le moyen d'assurer à jamais la prospérité de l'empire, à moins toutefois que cette constante glorification d'un « âge d'or » ne s'appliquât à un état imaginaire devant se réaliser un jour. Le surnaturel, qui prend une si grande place dans les autres religions, se montre à peine dans le culte de Confucius : « Comment, disait-il, prétendrai-je savoir quelque chose du Ciel, puisqu'il est déjà si difficile de nous faire une idée nette de ce qui se passe sur la Terre? » « Tu n'as pas encore appris à vivre, disait-il à l'un de ses disciples, et déjà tu songes à ce qui t'arrivera après la mort? » Quels sont les devoirs de l'homme envers ses ascendants, envers son prochain, envers l'Etat souverain, telles étaient les questions qu'il essayait de résoudre; la religion proprement dite y trouvait place seulement comme partie d'un système général de gouvernement. Homme de mesure s'il en fut, Confucius est devenu le modèle de la nation : modérés par nature et par habitude, sans ferveur religieuse, essayant de se maintenir sans cesse dans le juste milieu, les Chinois se sont reconnus dans le sage du Chañtoung, et peu à peu celui-ci a pris le premier rang dans la mémoire de son peuple. La précision des documents historiques laissés par ses disciples et son genre de vie lui-même n'ont pas permis qu'on entourât son existence de mythes et de miracles. On n'en a point fait un dieu; mais d'âge en âge son autorité morale s'est accrue. Quatre cents ans après sa mort, il n'avait encore reçu que le nom de *koung* ou « duc »; huit siècles plus tard, sous les Tang, il est nommé le « premier saint », puis sa statue est revêtue d'une robe royale et couronnée du diadème. Sous les Ming, la dernière dynastie chinoise, Confucius est déclaré « le plus saint, le plus sage, le plus vertueux des instituteurs des hommes ». Après la mort du sage, une colonie de disciples s'établit autour de son tombeau et se déclare vassale de la famille; d'autres fidèles, ne pouvant faire le pèlerinage lointain jusqu'au lieu sacré, élèvent dans leurs villes des tombeaux symboliques; seize cents temples se bâtissent en son honneur, et Confucius est enfin solennellement reconnu pour « maître de la nation ». Jamais homme, parmi ceux qui ne sont pas montés au rang des dieux, n'a été l'objet d'un pareil respect; lorsque l'empereur Hoangti, jaloux de la gloire des souverains d'autrefois, ordonna la destruction des anciens livres

et surtout du fameux Chouking ou « livre des Annales » compilé par Confucius, quatre cent soixante lettrés suivirent dans les flammes les ouvrages vénérés du maître.

Toutefois un culte aussi bien réglé que celui des cérémonies officielles ne pouvait comprendre l'ensemble des superstitions populaires, conjurer tous les génies qui tourbillonnent autour des hommes, mettant leur bien-être et leur existence en danger. Il s'est formé un résidu considérable de pratiques non réglementées[1] : c'est le *feng-choui*, qui, pour n'être pas un culte régulier, n'en a pas moins d'importance dans la vie de la nation. Le feng-choui, c'est-à-dire « vent et eau », est, d'après un jeu de mots des indigènes, « invisible comme le vent, insaisissable comme l'eau » ; mais on peut cependant le définir comme l'ensemble des cérémonies par lesquelles l'homme se rend favorables les esprits des airs et des eaux, c'est-à-dire la nature tout entière, depuis les astres qui cheminent dans les espaces jusqu'aux âmes errantes des morts[2]. Deux principes gouvernent le monde, prétendent les docteurs chinois. Le *yang*, ou principe mâle, correspond au soleil et préside à l'année pendant la période des chaleurs : c'est le principe des présages heureux, celui qui fait croître les plantes, les animaux et les hommes. Le *yin*, ou principe femelle, est celui que la lune représente dans les cieux, et qui règne sur la terre pendant la saison des froids : c'est le principe des mauvais présages, il annonce la mort. Et cependant rien ne pourrait exister sans ce mélange du principe de la mort avec celui de la vie ; c'est par leur union que tout naît et grandit, et celui qui les comprendrait parfaitement deviendrait immortel. Dans la maison de tout Chinois on voit l'image d'un tigre portant le *taïki* ou tableau qui représente le yang et le yin s'unissant et se pénétrant l'un l'autre dans un cercle magique, entourés de traits de diverses grandeurs qui figurent les points cardinaux et la nature entière. Ces traits sont les fameux diagrammes qui ont servi à écrire le Yiking ou « Livre des Transformations », que l'on attribue à Fohi et dont tant d'érudits chinois et européens ont vainement cherché le sens. La bibliothèque de Peking comprend des milliers de commentaires de cet ouvrage.

Dans le cours de leur existence, les fidèles observateurs du feng-choui doivent se diriger en toutes choses par des pratiques de conjuration, d'ailleurs semblables, du moins en principe, sinon par les détails, à celles que l'on observe encore dans tous les autres pays du monde[3]. Les mânes des

[1] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[2] Eitel, *Congrès des Orientalistes à Lyon*, 1878.
[3] Dennys, *Folklore in China.*

ancêtres sont parmi ces êtres qui remplissent la Terre et les espaces aériens autour de la demeure du Chinois, et qui peuvent influer soit en bien, soit en mal, sur la destinée des vivants. Ainsi que d'autres peuples, les enfants de Han reconnaissent dans l'individu l'existence de trois âmes distinctes: l'âme rationnelle, qui réside dans la tête; l'âme passionnelle, qui a son siège dans la poitrine; l'âme matérielle, qui vit dans le bas-ventre. De ces trois âmes ou *houen*, les deux premières peuvent être fixées après la mort, l'une dans les tablettes commémoratives, l'autre dans le tombeau, mais la troisième s'enfuit dans l'espace, cherchant à pénétrer dans un autre corps, et son influence peut devenir redoutable si les siens négligent d'accomplir leurs devoirs de piété : les houen des enfants sont les plus à craindre, parce qu'ils étaient encore imparfaits au moment de la mort, et qu'on n'a pu les apaiser par un culte régulier[1]. Les bâtons d'odeur qui brûlent à l'entrée des maisons et des boutiques doivent empêcher l'entrée de ces mânes funestes et des esprits malfaisants de toute nature.



TAÏKI OU MIROIR MAGIQUE.

C'est principalement pour le choix d'un tombeau qu'il importe de se conformer aux règles du feng-choui ; si l'âme du défunt, malgré la piété des siens, se trouve exposée aux influences néfastes, elle cherchera certainement à se venger, et son courroux se manifestera par des calamités sans nombre, qui viendront frapper la famille imprudente. Les esprits, bons ou mauvais, qui « viennent en nuages et s'en vont en brouillard », voyagent incessamment en rasant le sol, et l'art essentiel de tous ceux qui remanient la surface terrestre est de savoir élever les tombeaux, bâtir les maisons, tracer les chemins et les canaux, entamer les carrières, creuser les puits, de manière à gêner le vol des génies malfaisants et à favoriser celui des bons. Mais la connaissance de tous les procédés à suivre pour la bonne direction de ce monde infini des génies est d'une acquisition difficile, et dès qu'il arrive un désastre, on ne manque pas de l'attribuer à l'incurie ou à l'ignorance des professeurs de feng-choui : par toute la Chine, on remarque des mines et des carrières que les autorités locales ont fait combler parce que les po-

[1] Delaplace, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1852.

pulations les accusaient d'avoir porté tort aux récoltes en laissant passer les mauvaises influences. Souvent des procès éclatent entre des voisins, s'accusant d'avoir fait des changements dans leurs propriétés qui ont détourné le bon esprit de la route. Il importe donc d'avoir auprès de soi un bon interprète des indices mystérieux de la nature, sachant déterminer les conditions favorables des vents et des eaux et transformer en avantages les influences funestes. Il suffit parfois de planter un arbre ou de bâtir sur une éminence une tour à toitures latérales et à clochetons, pour que toute la contrée environnante soit placée sous une heureuse conjonction des éléments. Le nord, d'où proviennent les vents polaires, est aussi le côté des mauvais génies, tandis que les bons sont appelés par le souffle du midi [1]. En général, les courbes sinueuses des rivières, les contours mollement arrondis des collines favorisent la prospérité de la contrée, tandis que les brusques tournants, les roches verticales mettent en danger la population des alentours. Il faut redouter la ligne droite, qui est celle des esprits méchants; tout doit se mouvoir en douces sinuosités comme les « vents et les eaux ». C'est pour cela que les toitures des maisons chinoises sont toujours relevées à leurs extrémités; ainsi les mauvaises influences sont détournées de la maison du voisin et vont se perdre dans l'espace [2]. D'ailleurs, il arrive souvent que les règles du feng-choui s'accordent avec celles de l'hygiène : les Chinois de Hongkong approuvèrent fort les médecins anglais d'avoir fait élever un rideau d'arbres entre une caserne et des terrains insalubres, et reconnurent que la plantation s'était faite conformément aux préceptes des « vents et des eaux ». A un certain point de vue, le feng-choui constitue les rudiments de la science naturelle en Chine : d'après les professeurs, il comprend l'étude de l'ordre général des choses, de leurs proportions numériques, de leur vie intime, de leur forme extérieure. Quand l'ingénieur européen vient brutalement éventrer le sol par ses tranchées rectilignes ou construire des ponts biais sur les torrents, percer obliquement les montagnes, poser d'inflexibles rails d'acier à travers les allées de tombeaux, le peuple ne peut se défendre d'une véritable terreur. La grande opposition faite par les Chinois aux étrangers qui ont entrepris la construction de chemins de fer dans le royaume du Milieu ne provient pas seulement de la crainte qu'a le gouvernement de voir les Européens s'établir peu à peu en maîtres dans l'intérieur du pays, elle s'explique aussi par le respect traditionnel des indigènes pour la Terre qui les

[1] Williamson ; — Moule ; — Eitel, etc.
[2] Eitel, mémoire cité.

porte : ils ne sont pas encore accoutumés aux procédés de l'ingénieur étranger.

La religion chinoise qui reconnaît Laotze pour son fondateur, et qui dans les premiers temps contrastait d'une manière absolue avec la religion nationale représentée par Confucius, a fini par revenir aux superstitions antiques et par s'accorder ou même se confondre avec les pratiques du feng-choui. Contrairement à Confucius, Laotze ne regardait point vers le passé de la nation chinoise pour y découvrir un modèle de conduite dans l'avenir. Il ne cherchait que la vérité pure, sans se préoccuper de trouver des précédents dans l'histoire des empereurs. Insoucieux des esprits bons ou méchants et des mânes des ancêtres, il essayait de reconnaître la raison première des choses, et son langage, autant du moins qu'on parvient à le deviner sous le texte obscur du Taote' king, rappelle celui des philosophes de l'Occident. Pour Laotze, « la matière et le monde visible ne sont que des manifestations d'un principe sublime, éternel, inconcevable », qu'il appelle *Tao*, c'est-à-dire la « voie, le chemin du salut » ; l'homme qui sait commander à ses passions peut éviter les métempsycoses successives et dès sa première vie entrer dans l'immortalité bienheureuse par la contemplation. Telle était la doctrine du grand mystique et de ses successeurs immédiats ; mais bientôt les moines taoïstes prétendirent à la découverte de l'immortalité sur cette terre même, et c'est par la préparation des élixirs et des breuvages qu'ils surent obtenir les bonnes grâces des empereurs. Peu à peu la religion du Tao se confondit avec la magie, et de la doctrine de Laotze il ne resta plus que le nom. Les prêtres taoïstes, dont la plupart se vouent au célibat comme les lamas bouddhistes, sont les nécromanciens de la Chine, ceux qui font tourner les tables et qui conjurent ou évoquent les esprits. Sans dogme précis qui les unisse en corps religieux distinct, les uns sont de véritables chamanes comme ceux des Toungouses, les autres sont plutôt astrologues ou diseurs de bonne aventure. En général, les lettrés affectent de mépriser le taoïsme ; cependant certaines pratiques de ce culte sont imposées aux mandarins, et même quelques cérémonies taoïstes se mêlent au culte national en présence de l'empereur. Le grand prêtre du taoïsme ou « docteur céleste », qui prétend descendre en ligne directe de Laotze, reçoit un traitement de l'Etat en échange des amulettes, des objets de sainteté et des mandements sur papier rouge ou vert qu'il fait distribuer dans toute la Chine.

La religion bouddhiste, moins infidèle à son ancienne doctrine que le culte du Tao, a su mieux se maintenir, et la grande majorité des enfants de Han se range parmi les sectateurs de Fo. D'origine étrangère, le

bouddhisme est devenu, du moins en apparence, la religion de la nation chinoise, mais sous une forme qui le rapproche singulièrement du culte primitif des génies et des mânes. D'ailleurs le bouddhisme est d'introduction relativement moderne dans l'Empire du Milieu. Les premières conversions eurent lieu il y a vingt-deux siècles, et trois siècles plus tard un empereur donnait au nouveau culte son approbation officielle; mais ce n'est pas sans avoir eu à lutter contre les disciples de Confucius et les taoïstes qu'il put s'établir. Il ne se propagea qu'au sixième siècle au sud du Yangtze[1] : à cette époque, les prêtres bouddhistes avaient fait élever treize mille temples dans l'empire; mais déjà l'alliance se faisait entre le culte national et la religion bouddhique. Les missionnaires hindous avaient su donner place dans leurs doctrines aux croyances populaires de la nation qu'ils voulaient convertir. Les génies des vents et des eaux, les mânes des grands hommes, tous les habitants du panthéon chinois purent être facilement introduits dans la foule des poussahs (*boddhisatvas*) et autres incarnations plus ou moins incomplètes de Bouddha; afin de donner accès à tous, de nouveaux degrés de sanctification et de béatitude furent ajoutés à ceux qui existaient déjà; les dieux domestiques restèrent, sous d'autres noms, à côté de ceux que vénérait la communauté; enfin le nombre des cérémonies s'accrut sans que le peuple eût à s'enquérir de leurs origines diverses. Aux esprits cultivés le bouddhisme offrait les subtilités de sa métaphysique, tandis qu'il faisait participer les faibles et les malheureux aux pompes du culte et leur promettait la fin de leurs souffrances pour l'avenir d'outre-tombe. De tous les ouvrages bouddhiques, celui qui est le plus répandu en Chine et que l'on trouve sur tous les autels de Bouddha n'est pas un livre de métaphysique comme ceux des temples du Tibet et de la Mongolie : c'est le « Nénuphar blanc », recueil de paroles d'amour, de consolation et de promesses[2]. De



PRÊTRE BOUDDHISTE.
Dessin de Ronjat, d'après une photographie de Thomson.

[1] Pauthier ; — Vasilyev.
[2] Vasilyev, *Histoire de la littérature chinoise*, dans le recueil de Korsch (en russe).

toutes les sectes du bouddhisme, la plus populaire est celle qui a pour objet la vénération de Kouanyin (Kannon des Japonais), la seule femme qui ait été au nombre des disciples de Bouddha. Devenue déesse de la Miséricorde, elle est la patronne des mères sans enfants, celle des marins que menacent les tempêtes; on la représente souvent avec un enfant dans les bras. Mainte image de Kouanyin est absolument semblable à celles de la vierge Marie, dont le culte se développait, en même temps, à l'autre extrémité de l'Ancien Monde.



DÉESSE KOUANYIN
D'après une gravure chinoise communiquée par M. Yang.

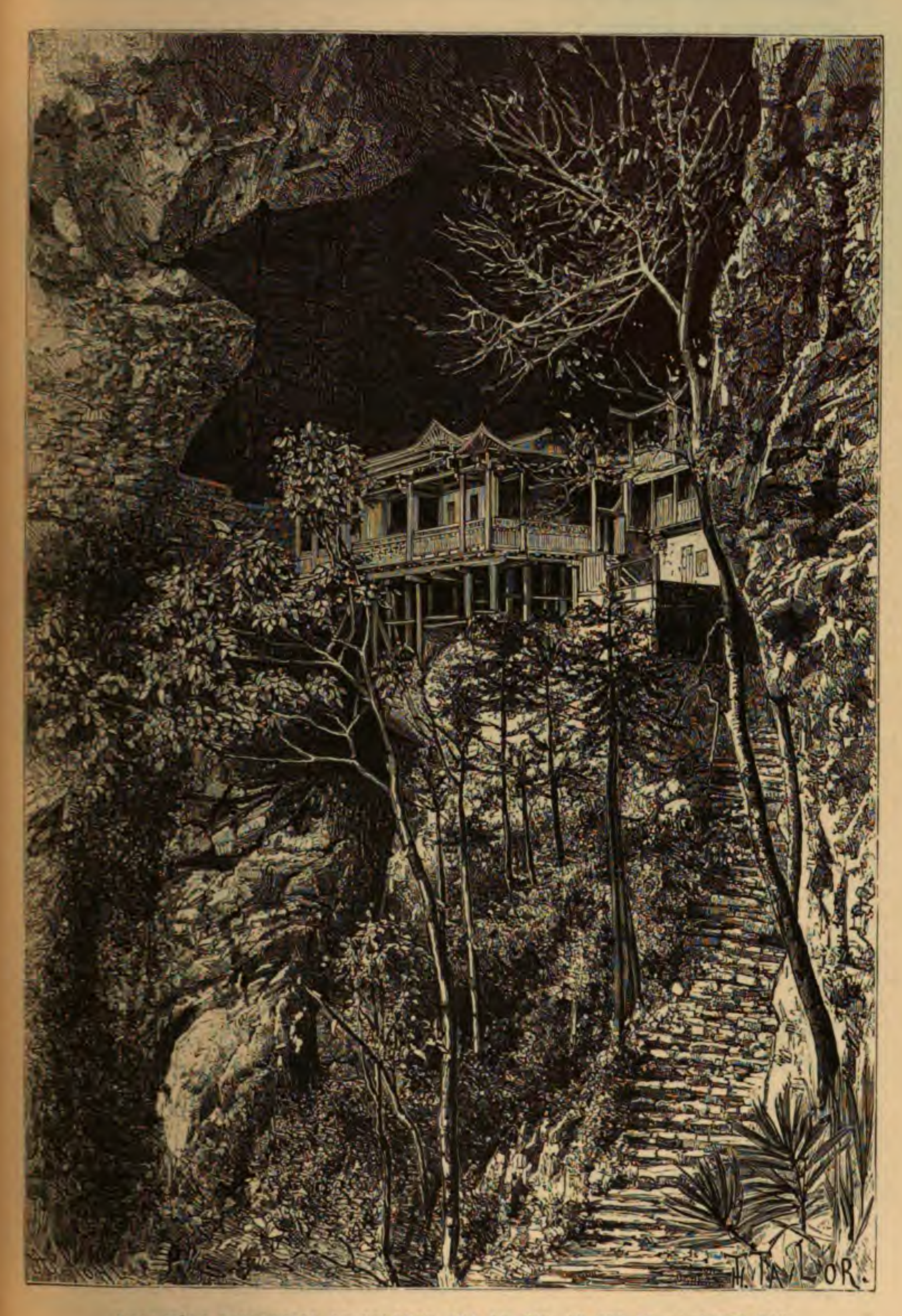
La période de prospérité pour la religion bouddhique en Chine est comprise entre le sixième et le onzième siècle : c'est alors que les moines, entraînés par l'ardeur de la propagande, parcouraient la Chine et les pays voisins, et que se firent ces importants récits de voyages, dont quelques-uns attendent encore des traducteurs[1]; alors aussi s'écrivirent les traductions chinoises de près de quinze cents ouvrages sanscrits, dont la plupart n'existent plus dans l'original, et qui renferment les documents les plus précieux sur l'histoire du bouddhisme.

[1] Vasilyev, ouvrage cité.

Pendant cette période de première ferveur, la contrée se couvrit de ces *ta'* ou pagodes, sans lesquelles les Européens ne s'imaginent pas un paysage chinois. Il est vrai que si le style primitif et le nom même des « maisons sacrées » ont été empruntés à l'Hindoustan, ces édifices ont été accommodés au goût des Chinois : les tours, à cinq, sept, neuf, onze ou treize étages, — car en Orient comme en Occident les Dieux aiment le nombre impair, — sont à chaque division ornées de toitures, à tuiles bleues ou blanches, qui se relèvent en cornes aux angles de l'édifice, et garnies de nombreuses clochettes, dont la voix argentine est l'hommage rendu par les airs à la gloire de Bouddha[1]. Presque tous les couvents bouddhiques de la Chine sont disposés de la même manière. La façade principale est tournée vers le midi, si ce n'est dans les montagnes ou sur le bord des eaux, où l'orientation est indiquée par les lignes mêmes du paysage. Derrière le parvis s'élève le corps d'édifice principal, séparé des autres par des cours de moindre importance : sur les pentes des collines, toutes ces constructions s'étagent en terrasses; autour du couvent, de grands arbres ombragent un étang où flottent les larges feuilles du nelumbium. Les cérémonies consistent en offrandes, en hymnes, en prosternements et en lentes processions autour du temple, pendant lesquelles on répète constamment les syllabes *O mi to fo*, transcription phonétique chinoise d'Amitabha, l'un des noms hindous de Bouddha.

La multitude des monastères témoigne de l'influence prépondérante qu'avait autrefois la religion de Fo; mais, de même que les belles pagodes, la plupart des couvents de vastes proportions datent d'un millier ou du moins de plusieurs centaines d'années. Actuellement, presque tous ces édifices sont à demi ruinés et des touffes d'arbustes croissent dans les lézardes des murs et sur les toits : le déclin de la religion bouddhique est évident; en mainte contrée de la Chine, elle n'est plus qu'un rituel abandonné aux moines. Souvent les empereurs et les hauts fonctionnaires ont lancé des édits et publié des circulaires pour détourner le peuple des superstitions non prévues par le recueil des cérémonies et le mettre en garde contre tous les prêtres, « frêlons imposteurs qui viennent piller la ruche de l'abeille. » En effet, le peuple se détourne de plus en plus des bonzes; mais, quoi qu'on en dise, il n'en est pas moins toujours occupé de pratiques religieuses : l'incrédulité qu'affichent les lettrés a fait illusion sur les sentiments réels du pays; le soin qu'ont les Chinois de leurs images domestiques, leurs génuflexions, leurs pèlerinages, témoignent de la per-

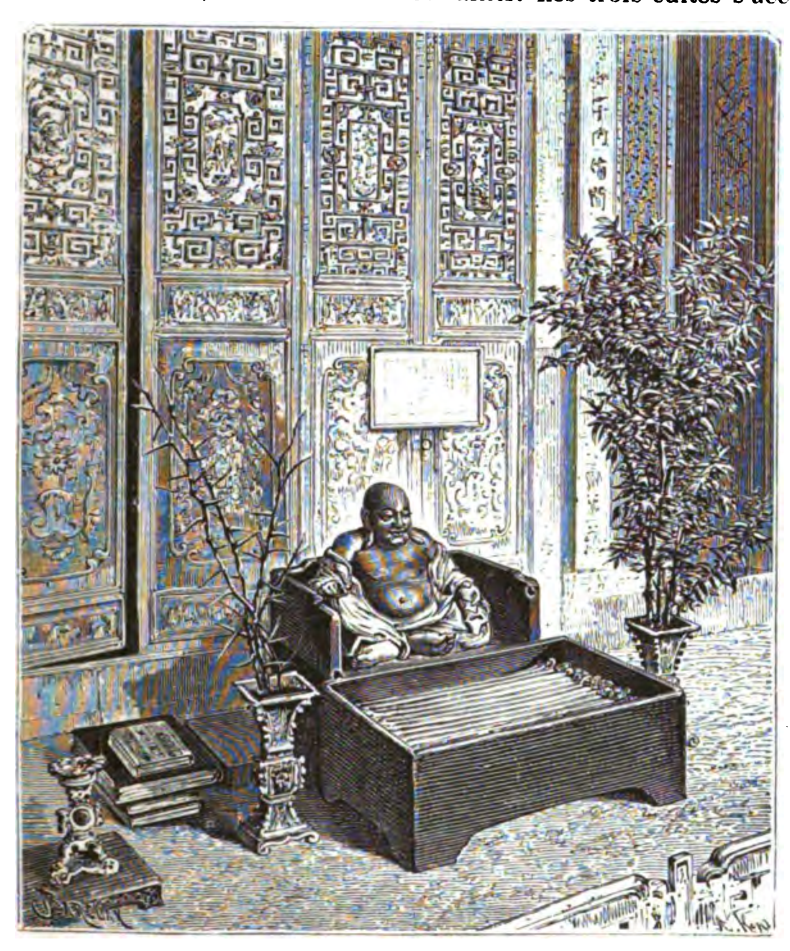
[1] Edkins, *Religion in China*; — Milne, *Vie réelle en Chine*; — *Chinese Repository*, vol XIX.



MONASTÈRE BOUDDHISTE DE YUENFOU, SUR LE MIN, AU SUD DE FOUTCHOU FOU

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Thomson.

sistance de leur foi. Ils ne se contentent pas même d'une seule religion, ils pratiquent les trois religions nationales. Avec Confucius ils vénèrent les ancêtres ; en suivant le Tao, ils apprennent à conjurer les génies ; par la doctrine de Bouddha, ils vivent avec les saints. Les trois cultes s'accordent



AUTEL DOMESTIQUE. — BOUDDHA RIANT.
Dessin de Barclay, d'après une photographie de Thomson.

parfaitement : le premier s'adresse au côté moral de l'homme, le deuxième fait appel au sentiment de la conservation ; le troisième enfin élève le fidèle dans le monde supérieur de l'imagination et de la pensée [1]. Ainsi que le disent les Chinois eux-mêmes, « les trois religions n'en font qu'une » [2]. Lors de maintes funérailles, les prêtres de divers cultes officient en même temps [3].

Parmi les religions qui se sont introduites en Chine, il en est tou-

[1] Edkins, *Religion in China.*
[2] D'Escayrac de Lauture. *Mémoires sur la Chine.*
[3] Huc. *L'Empire Chinois.*

tefois qui ne s'accommodent point du partage. L'une d'elles est le culte de Jéhovah, qui d'ailleurs ne compte qu'un bien petit nombre d'adhérents. Les Juifs, que l'on appelle souvent les « mahométans bleus » parce que leurs rabbins portent un bonnet et des souliers de cette couleur, sont en effet considérés par maint Chinois comme formant une secte de l'Islam : on leur donne aussi les noms de Lehtze-kin ou « Coupeurs de veines », et de Taou-kin-kedou, « Extracteurs de nerfs », à cause de leur manière d'égorger et de préparer les animaux qui doivent servir à leur nourriture. Jadis ils étaient beaucoup plus nombreux, et plusieurs s'élevèrent à des postes éminents ; mais ils sont réduits de nos jours à quelques centaines d'individus, vivant presque tous à Kaïfoung fou, capitale du Honan. Les colonies de Juifs qui se trouvaient anciennement à Nanking, à Peking, à Ningpo, ont cessé d'exister : les conversions au mahométisme et aux religions nationales de la Chine ont réduit de siècle en siècle la petite colonie sémitique. Ceux qui restent ne parlent que le chinois, et leurs derniers rabbins, les Aronistes ou Aaonites, ne lisent plus que difficilement l'hébreu, en le prononçant à la chinoise : pour eux, le nom d'Israël est devenu Ye se lo ni. D'après le témoignage unanime des Juifs de Kaïfoung fou, ils appartiennent à la tribu d'Aser et sont venus en Chine pendant le règne de la dynastie de Han, c'est-à-dire dans la période de quatre siècles et demi qui s'étend de 202 de l'ère ancienne à 264 de l'ère vulgaire; les missionnaires qui découvrirent la colonie juive de la Chine en ont conclu qu'elle se composait de fugitifs immigrés dans le pays après la destruction de Jérusalem[1]; eux-mêmes donnent à leur patrie le nom de Tientcheou, qui est celui par lequel les Chinois désignent Ceylan. Ils se seraient donc maintenus pendant dix-huit cents années au milieu de ce monde chinois si différent de leur pays d'origine; mais lorsque les Juifs européens réussirent dernièrement à se mettre en relations avec ces coreligionnaires, ceux-ci avaient presque entièrement perdu leur cohésion de race : la synagogue était ruinée, aucun fidèle ne savait plus lire le Pentateuque, et des récompenses étaient offertes par la communauté et par le gouvernement à ceux qui parviendraient à le déchiffrer. Invitation avait été faite à tous les Juifs d'attendre, avant de changer définitivement de religion, que l'impossibilité de lire les livres saints eût été bien constatée ; mais ils considéraient déjà la Mecque et Médine comme leurs villes saintes[2].

Les mahométans ont une tout autre importance dans l'Empire Chinois.

[1] *Lettres édifiantes et curieuses*, tome XXIV ; — Finn, *the Orphan colony of Jews*.
[2] Liebermann, *Eighth annual report of the Anglo-Jewish Association*, 1878-1879.

Skatchkov les évalue à vingt millions, nombre qui semble beaucoup trop faible à d'autres historiens de la Chine[1]. Dans la province de Kansou ils formeraient la majorité, et dans plusieurs districts des autres provinces du nord de la Chine proprement dite, ils comprendraient le tiers de la population; il faut compter en outre, pour se rendre compte de leur influence, les Dounganes et tous les autres musulmans de la Dzoungarie, de Kouldja et du Turkestan oriental. On confond en général tous les mahométans chinois sous le nom de Hoï-hoï (Hoeï-Hoeï), qui s'appliquait autrefois aux Ouïgour; eux-mêmes prennent soin de s'appeler Kiao-mun ou « Gens de religion », pour se distinguer des autres Chinois, considérés par eux comme des impies. Quant à l'appellation de Dounganes, de provenance mongole, on sait qu'elle s'explique d'ordinaire par le sens de « traînards ou déclassés »; elle n'est employée d'ailleurs que pour les musulmans du nord et du nord-ouest de la Chine[2]. Les mahométans du Yunnan, fort nombreux et sans communications directes avec leurs coreligionnaires du nord, sont désignés par les étrangers sous la dénomination de Panthés, mot d'origine barmane dont le vrai sens est inconnu[3]. Il est certain que les musulmans de la Chine ne forment pas un groupe ethnologique homogène. Descendants d'Ouïgour, de Tangoutes et de Tartares, ils se mêlent dans l'ouest et dans le nord à des prosélytes chinois, tandis que dans le Yunnan les éléments turc et mongol manquent parmi les sectateurs de l'Islam ou ne peuvent être représentés que par les descendants des soldats qui accompagnaient Koublaï khan. Depuis les commencements de la dynastie mandchoue, les mahométans sont astreints comme les autres Chinois à porter la queue, et même pendant ce siècle le gouvernement a eu la barbarie d'obliger les mères musulmanes à se conformer à la mode chinoise en mutilant les pieds de leurs filles. Malgré la ressemblance des traits et l'identité du costume, on peut d'ordinaire distinguer à première vue les musulmans des autres Chinois, grâce à la fierté de leur maintien, à la franchise de leur regard, et, dans les provinces de l'ouest, à l'habitude qu'ils ont de porter des armes. Ne buvant pas de boissons fermentées, ne fumant ni tabac ni opium, ils jouissent en général d'une meilleure santé que leurs voisins d'autres religions, et l'esprit de solidarité qui les anime leur assure une prospérité matérielle bien supérieure à celle du commun des Chinois. Ainsi, par décision des mollahs, les riches marchands musulmans des provinces de Kansou et de Chensi sont tenus au payement d'un impôt progressif.

[1] *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, tome II, n° 3, juin 1866.
[2] Shaw, *Visit to High Tartary*; — Heins, mémoire cité.
[3] Gill, *The River of Golden Sand*; — H. Yule, etc.

qui s'élève parfois aux deux cinquièmes du revenu, et dont le produit est employé au bénéfice de la communauté[1].

D'après la tradition unanime des musulmans chinois, la première apparition de l'Islam dans les provinces septentrionales du Royaume du Milieu date du septième siècle, sous le règne de l'empereur Taïtsoung : un parent du prophète, Ibn Hamsa, vint alors s'établir avec trois mille immigrants à Changan, devenue actuellement la cité de Singan fou. Fort bien accueillis dans l'empire, les mahométans purent élever en paix leurs mosquées, et leurs prêtres, imam, khabib, muedzin, furent investis par le gouvernement d'une certaine autorité civile sur leurs coreligionnaires. Vers la même époque, d'autres musulmans pénétrèrent aussi dans le Yunnan, probablement par la voie de mer : dès 758, les annales chinoises parlent de pirates arabes qui mirent à sac les faubourgs de Canton et pillèrent les greniers impériaux. De tout temps, les communications entre les musulmans de Yunnan et le reste de l'Islam ont été maintenues, soit par la voie de Canton, soit par celle de Bhamo et de la Barmanie inférieure. Dans toutes les communautés musulmanes de la province de Yunnan, où le niveau de l'instruction est plus élevé que dans le pays du nord, se trouvent des indigènes capables d'interpréter et de commenter en chinois le Coran et les prières récitées en arabe dans les mosquées. Ma Tehsing, un des principaux chefs des mahométans révoltés, avait visité la Mecque, Stamboul, Alexandrie, et y avait étudié les sciences de l'Occident[2].

Actuellement, c'est par la Dzoungarie que les Hoï-hoï du nord de la Chine sont en rapports avec les mahométans de l'Occident. Les Ouïgour et les Tangoutes du Kansou, autrefois lamaïtes ou nestoriens, se convertirent à l'islamisme lorsque cette religion devint celle de tous leurs compatriotes du nord et de l'ouest dans l'État de Djagataï. Leur nombre s'accrut d'immigrants du Turkestan oriental et des mongols musulmans laissés en Dzoungarie par Tamerlan, et peu à peu ils conquirent la prépondérance dans cette partie de l'empire. C'est là que se trouvent les deux villes de Salar (Hotcheou, Houtcheou) et de Kinkipao, où viennent s'instruire les jeunes gens dans la connaissance des livres sacrés et dans la pratique des cérémonies : ces villes représentent la Mecque et Médine dans l'Empire Chinois[3]. Quelques-unes des cités du Kansou ont des centaines de mosquées, et tout le commerce a fini par tomber entre les mains des musulmans. Ils ont le monopole des achats de bétail, et c'est d'eux par conséquent

[1] Vasilyev ; — Delmar Morgan, *Phœnix*, march, 1872.
[2] Émile Rocher, *la Province chinoise de Yunnan*.
[3] F. von Richthofen, *Lettre à la Chambre de commerce de Changhaï*.

que dépend l'approvisionnement de Peking et des autres villes du littoral, au nord du Yangtze.

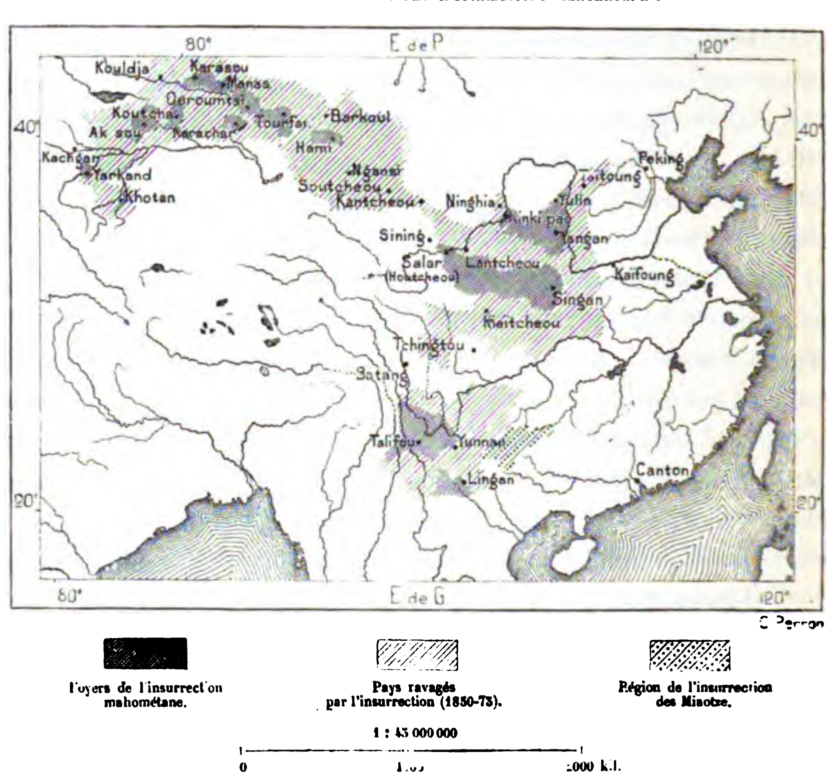
Comparés à leurs coreligionnaires des autres pays, les Hoï-hoï n'ont pas le fanatisme si commun en Occident chez les adorateurs d'Allah. Un grand nombre d'entre eux subissent les examens, conformément aux préceptes de Confucius, et pratiquent les rites de la religion d'État; devenus mandarins, ils ne se refusent point à offrir les sacrifices publics en l'honneur des génies tutélaires de la contrée. Cependant l'esprit de prosélytisme religieux est loin d'être perdu : les Hoï-hoï prennent soin de se maintenir distincts de la population païenne, et leurs mollahs s'opposent énergiquement au mariage de filles musulmanes avec les Mandchoux ou les Chinois, tandis qu'ils favorisent l'achat de femmes chinoises par les mahométans. Tous Sunnites, les Hoï-hoï se divisent en deux sectes, les Chafié et les Azemi; mais en face des païens ils sont unis : lors de la dernière insurrection, tout différend fut oublié, pauvres ou riches des deux sectes apportant également leurs offrandes aux imam des deux rites. De même, dans le Yunnan, les Panthés firent cause commune avec plusieurs tribus des Miaotze de la montagne : la haine des Mandchoux avait confédéré mahométans et païens.

Le premier soulèvement eut lieu dans le Yunnan, à la suite de rivalités d'intérêts dans un district minier, où Chinois et mahométans travaillaient en groupes séparés. Des combats eurent lieu dans lesquels l'avantage resta d'ordinaire aux seconds, et, pour en finir, des mandarins fomentèrent un plan d'extermination générale. Un jour de mai 1856 fut choisi pour le massacre, mais les mesures d'exécution avaient été mal combinées et les musulmans se tenaient sur leurs gardes. Dans les endroits où ils étaient le moins nombreux, la plupart furent égorgés; mais ailleurs ils résistèrent avec succès, et même ils réussirent à s'emparer de la riche cité de Tali fou, place militaire de premier ordre, qu'ils s'empressèrent de mettre en rapports de commerce avec la Barmanie pour se procurer des armes et des munitions. En 1860, après quatre années de luttes, ils occupaient même Yunnan fou, la capitale de la province; mais les chefs, devenus des personnages importants, se laissèrent acheter par le gouvernement chinois et se retournèrent contre leurs coreligionnaires. La guerre civile dura pendant treize années encore et se termina par le massacre de trente mille musulmans dans les rues de Tali fou : à peine quelques centaines de Panthés purent-ils trouver un refuge en Barmanie [1].

[1] Émile Rocher, ouvrage cité.

Dans la Chine septentrionale, l'insurrection n'éclata qu'en l'année 1860, par le massacre des Chinois de Hoatchéou, à l'est de Singan fou ; mais cette capitale résista, grâce à ses murailles, aux attaques des Hoï-hoï. Partout où les rebelles se présentaient, Chinois et Mongols, saisis de terreur, s'enfuyaient dans les montagnes ou dans le désert, ou même se laissaient égorger. Dans les provinces de Chensi et de Kansou, l'œuvre de destruction fut poursuivie par les mahométans avec une impitoyable fureur :

N° 51. — PAYS RAVAGÉS PAR LES INSURRECTIONS MAHOMÉTANES.



on vit des chefs de famille tuer leurs femmes et leurs enfants pour se donner tout entiers à la guerre sainte[1]. Dans le bassin du Weï, il ne resta plus un village, tout fut démoli ; même les demeures souterraines des grottes furent changées en ruines par des abattis de rochers. A l'exception des chrétiens, tous les habitants de la campagne qui n'eurent pas le temps de s'enfuir furent massacrés ; les prisonniers étaient brûlés ; on égorgea même les vieillards et les enfants en bas âge : c'est à des millions qu'il faut évaluer le nombre des morts. En certains districts, on s'étonne de voir çà

[1] Heins, *Izv'estiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, juin 1866.

et là une habitation qui ne soit pas renversée [1]; si quelques grandes cités n'avaient eu leurs fortes murailles, imprenables sans l'aide du canon, les provinces du nord et de l'ouest eussent été complètement dépeuplées de leurs habitants chinois. Le pays semblait définitivement perdu pour l'empire, mais le manque de plan et de cohésion chez les insurgés doungganes leur devint fatal. Après quinze années de luttes, la victoire appartint à ceux qui disposaient des forces les plus disciplinées. Les généraux chinois reconquirent le Chensi, puis le Kansou, et, reprenant les postes militaires du Thian chañ, purent disperser les derniers rebelles dans les solitudes de la Dzoungarie. Ainsi la longue insurrection des mahométans s'était terminée de la même manière aux deux extrémités de la Chine; force était restée aux armées impériales. Mais, tout vaincus qu'ils sont, les adorateurs d'Allah constituent encore une grande puissance dans le Royaume du Milieu, et des écrivains prédisent, un peu hâtivement si l'on en juge par l'absence de ferveur religieuse chez les Chinois, que les mahométans deviendront un jour, grâce à leur esprit de solidarité et à leur forte organisation communale, les arbitres des peuples dans l'Extrême Orient [2].

Établis en même temps que les musulmans sur le territoire chinois, les chrétiens sont beaucoup moins nombreux, et, par comparaison, leur influence peut être considérée comme nulle. Jadis il n'en fut pas ainsi : les Nestoriens de la Mésopotamie et de la Bactriane avaient fondé en Chine des communautés florissantes. Outre les témoignages épars çà et là dans les annales chinoises et dans les chroniques du moyen âge, il existait encore récemment une inscription racontant l'entrée des missionnaires chrétiens dans l'Empire du Milieu. Cette pierre, découverte près de Singan fou en 1628, et fréquemment visitée par les missionnaires catholiques, fut probablement brisée pendant la guerre des Taïping, car si Williamson la vit en 1867, Richthofen ne la trouva plus lors de son voyage dans le Chensi, en 1872. On ne peut avoir aucun doute sur l'authenticité de l'inscription, que les sinologues ont souvent reproduite, à cause de l'importance du texte et de la beauté des caractères; une belle copie de ce monument est exposée à la Bibliothèque nationale et tous les mots en ont été discutés par les commentateurs. D'après cette pierre, c'est en 635 que le missionnaire syrien Olopönn pénétra en Chine avec les saintes images et les livres sacrés, et, trois années après, il obtint la permission de bâtir une église

[1] Piaselskiy, *Voyage en Chine*, en 1874 et 1875 (en russe).
[2] Vasilyev, *Histoire de la littérature chinoise*, dans le recueil de Korsch.

à Singan. La nouvelle religion se propagea rapidement dans l'empire, et quoiqu'elle ait eu à souffrir des persécutions, surtout au milieu du neuvième siècle, elle existait encore dans toutes les provinces de la Chine, et principalement dans les régions septentrionales, lorsque Marco Polo parcourut la contrée. C'est probablement à l'existence de ces communautés chrétiennes de l'Orient qu'il faut attribuer l'origine de la légende du « prêtre Jean » qui hantait les imaginations des Occidentaux au moyen âge : les vagues récits apportés en Europe faisaient apparaître successivement tel ou tel souverain d'Asie comme ce prêtre roi, que l'on croyait être Jean de l'Apocalypse, jouissant de l'immortalité et de la connaissance de l'avenir. Le fondateur du royaume de Karakitaï[1] est un de ceux que la légende désigne le plus nettement. Plus tard, Marco Polo parle d'Ount khan, un des ennemis de Djenghiz khan, comme du véritable prêtre Jean, puis on se demanda si Djenghiz khan lui-même n'était pas le mystérieux potentat[2]. Enfin, quand on eut vainement cherché en Asie la position du grand royaume chrétien, la légende se reporta vers d'autres « Indes », c'est-à-dire vers les sources du Nil, et l'empereur d'Éthiopie devint à son tour le prêtre Jean de la légende. On le retrouve jusque dans l'Afrique australe, sur un portulan espagnol du commencement du seizième siècle[3].

Les chrétiens ne sont plus représentés en Chine par la secte nestorienne. Les Ouïgour, les Tartares et les diverses populations du nord qui professaient la religion occidentale se convertirent à l'islamisme, probablement à l'époque de Tamerlan, et ce sont précisément les descendants des Nestoriens, qui sous le nom de Dounganes, ont récemment mis en péril l'intégrité de l'empire. Les missionnaires catholiques succédèrent aux Nestoriens pour prêcher la religion de l'Occident dans le pays de Confucius; dès la fin du treizième siècle, Montecorvino fondait des églises en Chine et devenait évêque de Peking; mais au seizième siècle les prêtres chrétiens ne furent pas accueillis avec la même bienveillance. C'est après de nombreuses tentatives qu'ils réussirent à pénétrer dans le Royaume du Milieu : ils étaient repoussés par leurs propres compatriotes, les marchands européens de Macao, qui craignaient d'être expulsés du pays s'ils favorisaient des essais de conversion. Enfin, le jésuite italien Ruggiero, déguisé en Chinois, se glissait en 1581 dans la ville de Canton, et l'année suivante il était suivi par le célèbre Ricci, homme du monde et fin diplomate, qui sut utiliser ses vastes connaissances pour plaire aux grands, et qui finit par résider

[1] D'Avezac; — G. Oppert, *Presbyter Johann in Sage und Geschichte*.
[2] H. Yule, *The book of ser Marco Polo*.
[3] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.

à la cour comme pensionnaire de l'empereur. Les missionnaires jésuites qui continuèrent l'œuvre de Ricci surent, pour la plupart, obtenir comme lui les bonnes grâces du souverain et firent de nombreux prosélytes parmi les hauts personnages de l'empire : d'ailleurs, ils s'étaient bien gardés de condamner d'une manière absolue les rites que les Chinois tenaient pour sacrés, notamment ceux du culte des ancêtres; ils admettaient même les offrandes de fruits et de fleurs, et les sacrifices en l'honneur des mânes, ne voyant dans ces cérémonies que des témoignages de respect filial. Les missionnaires dominicains, arrivés en Chine vers la fin du dix-septième siècle, flétrirent au contraire tous ces actes comme idolâtres et, de même que dans l'Amérique du Sud, les deux ordres religieux en vinrent à une hostilité déclarée. Une bulle de Clément XI, en 1715, donna tort aux jésuites, et depuis cette époque les néophytes chinois ont non seulement à confesser la foi catholique, mais encore à renier les usages traditionnels de leur pays. Aussi les conversions sont-elles devenues relativement rares; la plupart se font dans les classes que la pauvreté dispense de la célébration des cérémonies funéraires; en outre, les enfants recueillis par les prêtres en temps de guerre ou de famine, ou bien achetés à des parents misérables, sont élevés dans la pratique du culte catholique; c'est ainsi que se recrutent les « chrétientés » de l'empire. « Avec cent francs donnés à nos baptiseurs, dit l'évêque Perrocheau, nous pouvons régénérer au moins trois ou quatre cents enfants, dont les deux tiers vont presque aussitôt au ciel[1]. » En 1876, les missionnaires français, italiens, espagnols, belges, étaient au nombre d'environ trois cents, et se faisaient aider dans leur œuvre par des centaines de prêtres et de catéchistes indigènes. Ils évaluaient le nombre de leurs adhérents à 400 000 ou 500 000 personnes, s'accroissant d'environ deux mille chaque année[2].

Les missions protestantes, d'origine récente, n'ont commencé qu'en 1842, après le traité de Nanking, et seulement dans les cinq ports que le gouvernement ouvrit au commerce. Depuis 1860, les missionnaires se sont graduellement répandus dans toutes les parties de l'empire, excepté dans le Tibet et le Turkestan oriental; ils ont même pénétré en Mongolie et en Mandchourie. Au nombre de deux cent cinquante, presque tous Anglais et Américains, et assistés de plus de six cents aides indigènes, les pasteurs ont fondé une vingtaine d'hôpitaux et près de trois cent cinquante écoles ayant environ sept mille cinq cents élèves. On évaluait en 1878 le nombre des

[1] *Annales de la Propagation de la Foi*, mai 1851.
[2] Hedde, *Bulletin de la Société de Géographie de Lyon*, janv. 1877.

Chinois protestants à cinquante mille environ, ayant leurs principales communautés dans la province de Fo'kien; dans le district de Ningpo, les sectes bouddhistes qui s'abstiennent de manger de la viande fournissent aux protestants la plupart de leurs convertis[1]. Le commerce de l'opium imposé par la Grande-Bretagne à la Chine est une des causes majeures de l'insuccès ordinaire des missionnaires protestants dans le Royaume du Milieu : les habitants se demandent si la même nation qui les empoisonne par ses drogues peut les améliorer par ses doctrines[2]. D'ailleurs, les prêtres chrétiens de toute dénomination ont à souffrir du voisinage des autres Européens et cherchent à tenir leurs convertis éloignés des communautés étrangères. Les missionnaires catholiques n'enseignent à leurs fidèles que le latin d'église, afin qu'ils ne soient pas tentés de lire les ouvrages impies, et les missionnaires protestants se gardent bien de leur faire apprendre l'anglais, de peur de les voir bientôt s'enfuir pour aller gagner leur vie comme interprètes dans les ports ouverts au commerce d'Europe[3]. Ainsi que le disait un édit impérial dans la *Gazette de Peking :* « Deux sortes d'étrangers prétendent régénérer la Chine. Pendant que les uns nous disent d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, les autres nous apprennent à le tuer à de grandes distances, sans danger pour nous, et nous font acheter leurs fusils pleins de perfections homicides. »

Il est difficile de porter un jugement général sur les mœurs des Chinois et d'assigner la vraie place des « enfants de Han » parmi les nations civilisées. La plupart des voyageurs ont pris l'habitude de les tourner en dérision. Il est presque convenu qu'on ne saurait parler des « Célestes », — ainsi qu'on les nomme par ignorance, — sans les présenter sous leurs côtés ridicules, ou même sans exagérer leurs travers. Telle est la force de ce préjugé, que la plupart des Occidentaux ne peuvent se représenter l'habitant des bords du fleuve Bleu que sous la forme du « Chinois de paravent », aux mouvements compassés et à l'éternel sourire. Quant aux missionnaires, les dangers qu'ils ont parfois à courir et les relations de tous les jours qu'ils ont avec le peuple les obligent à le prendre au sérieux; mais, se présentant en convertisseurs, ils voient partout le péché et décrivent généralement les Chinois encore « païens » comme des êtres dégradés et perdus de vices. D'autres, et ce sont les plus nombreux, s'accoutument peu à peu à leur nouveau

[1] Christlieb, *Missions évangéliques.*
[2] Medhurst, *The Foreigner in far Cathay.*
[3] A. Williamson, *Journeys in North China, Manchuria and Eastern Mongolia.*

milieu et se naturalisent Chinois : ainsi que le dit Garnier, « le Royaume Central compte en eux des citoyens de plus ». Quelques missionnaires, tout en gardant leur civilisation occidentale, s'éprennent de la nation au milieu de laquelle ils vivent, et sont tentés de lui reconnaître une sorte de supériorité morale. C'est ainsi qu'au siècle dernier les descriptions enthousiastes de l'Empire du Milieu envoyées en Europe par les missionnaires jésuites avaient donné aux Chinois un renom de sagesse et de vertu que



TYPE ET COSTUME. — LETTRÉ CHINOIS.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Thomson.

leur histoire ne justifie point. Les auteurs aimaient à choisir leurs exemples dans ce monde nouveau pour eux de l'Asie orientale, et se plaisaient à comparer les Chinois, pris comme modèles, aux prétendus civilisés de l'Occident.

Il est tout naturel qu'en se comparant aux « barbares occidentaux », les Chinois s'attribuent la supériorité, sinon pour l'industrie, du moins pour la véritable civilisation, et si l'on en juge par l'apparence extérieure du peuple, on serait en effet tenté de lui concéder ce premier rang qu'il réclame. Nulle part la politesse des manières et la cordialité ne sont plus générales

qu'en Chine; nulle part la foule ne se laisse plus facilement diriger par un appel fait à la dignité humaine. Les Chinois sont naturellement réservés, attentifs, bienveillants; ils se sentent solidaires les uns des autres. « Les hommes des Quatre Mers sont tous frères[1] », disent-ils, et ceux qui sont du même âge aiment à se donner ce nom. Des voyageurs européens ont pu traverser d'une extrémité à l'autre les provinces les plus populeuses de l'empire, le Houpé, le Setchouen, sans avoir jamais eu à se plaindre d'un acte de grossièreté ou seulement d'un geste malséant; il est vrai qu'en d'autres provinces, comme le Yunnan, le Hounan, le Kiangsi, la curiosité de la foule est trop souvent indiscrète; mais pour se faire respecter il suffit de se mettre sous la protection d'un vieillard[2]. Au milieu des multitudes qui se pressent dans les rues des grandes cités chinoises on ne rencontre point d'ivrognes; il faut visiter les « concessions » européennes, dans les ports ouverts au commerce étranger, pour assister à des scènes de violence, et là ce ne sont point des indigènes que l'on doit accuser. Mais c'est dans les écoles surtout que le caractère chinois se montre à son avantage. Jamais, pour ainsi dire, les élèves ne se permettent de troubler l'ordre presque religieux des classes ou de négliger le travail qui leur a été demandé. Ils se montrent tels qu'ils seront pendant toute leur vie, dociles, avisés, laborieux, infatigables; d'une gravité au-dessus de leur âge, ils n'en sont pas moins gais et dispos. Ils ne rient pas aux éclats comme l'enfant mongol, mais, comme lui, ils ne se laissent pas emporter par la colère : ils ont déjà pleine conscience de leur dignité d'hommes civilisés[3].

La faiblesse de l'initiative individuelle, tel est le trait par lequel le Chinois semble être réellement inférieur à l'Européen. Sans doute, en présence des difficultés de la vie, il saura s'ingénier aussi bien que le Français ou l'Anglais pour conquérir le bien-être; mais dans sa lutte il se conformera davantage aux habitudes routinières; plus que sur l'audace, c'est sur la résistance passive qu'il compte pour triompher de la destinée. D'ordinaire les Chinois n'ont pas de hautes ambitions, ainsi que le témoignent les dictons populaires et les préceptes de la morale commune. Les aventures, les brusques alternatives de la vie leur déplaisent. Aucun peuple n'a moins de chants guerriers et ne célèbre avec plus de constance les arts de la paix, surtout celui du laboureur cheminant tranquillement dans le sillon. « Quand nous sommes partis, — les plantes germaient déjà; — quand nous sommes revenus, — elles étaient desséchées. — Le voyage est

[1] Dennys, *Folklore in China.*
[2] Simon, *Récits d'un voyage en Chine.*
[3] Davis; — Milne; — Doolittle; — Williamson; - Simon.

long, maigres les repas ! — Que de malheurs immérités, — Depuis que j'ai dû porter les armes, — Cessant de suivre la charrue ! » Telles sont les paroles que chante mélancoliquement le paysan chinois au lieu des strophes véhémentes que répètent en chœur les hommes de l'Occident. C'est un curieux phénomène que celui d'une poésie nationale célébrant surtout le calme, la modération, le travail régulier, les affections paisibles. Cette poésie ne manque point de noblesse ni de profondeur, et quelques vers résument un sentiment ou une pensée de la manière la plus saisissante ; mais il est rare que l'élan personnel s'y retrouve en entier : les mille exigences de la forme,



ENFANTS CHINOIS.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Thomson.

les comparaisons convenues, l'emploi des maximes, la discrétion soigneuse du langage déguisent si bien l'idée, qu'il faut tout l'art des commentateurs pour la retrouver. Par l'évolution naturelle de leur esprit, les écrivains chinois en sont même venus à confondre la poésie avec la morale rimée, le vers se change en adage, et tel poème mériterait plutôt d'être considéré comme un traité d'éthique. Le poète chinois manque d'idéal personnel : on dirait qu'il parle toujours au nom d'une famille ou d'un peuple.

On sait d'ailleurs que dans la société chinoise le groupe familial est beaucoup plus solidement constitué que dans les contrées de l'Occident. La nation tout entière, qui jadis portait le nom des « Cent Familles », est considérée comme formant elle-même une famille, où les devoirs sociaux ne sont en réalité que les devoirs du fils envers le père. Toute la morale chinoise

découle du respect filial, et le gouvernement de la Chine n'est que l'extension de l'autorité paternelle; il représente en quelque sorte un reste paléontologique de l'ancienne conception patriarcale de la société. Ainsi que l'établit le Hiaoking, ouvrage testamentaire de Confucius, la piété filiale est le fondement de la société. Les « cinq règles immuables » sont les rapports du père et des enfants, du roi et des sujets, du mari et de la femme, des vieillards et des jeunes gens, de l'ami et de l'ami, entre lesquels il existe aussi une subordination réciproque. Tout dérive de l'autorité naturelle du père et de l'obéissance du fils, consolidées et sanctifiées par les traditions et les lois. Tel est le principe qui a retenu depuis des millions d'années les éléments divers de la société chinoise et qui en a fait un ensemble hiérarchique durable. Mais aussi les transformations sociales en sont devenues plus difficiles à réaliser, accompagnées de luttes plus sanglantes. Le Chinois comprend moins que l'Européen la morale de la liberté, celle qui donne à chaque individu sa valeur propre, indépendante, dans la société qui l'entoure. Seule la famille est considérée comme possédant une puissance politique dans l'État; jadis, lorsque le peuple était consulté, les suffrages se comptaient par familles, et maintenant encore, quand il s'agit de questions municipales, le chef de famille va seul au scrutin. Tout autre mode de votation paraîtrait un crime, car le père, empereur de sa famille, est censé le dépositaire des pensées et des sentiments de tous les siens; il peut s'enorgueillir de leurs vertus, en demander la récompense, mais il est aussi responsable de leurs fautes, et doit en être puni. Les grandes actions du fils anoblissent le père et toute la lignée des ancêtres; en revanche, les crimes de la descendance dégradent les générations antérieures. Ces mœurs patriarcales, qui confèrent aux parents une autorité absolue et qui obligent les enfants à un dévouement sans bornes, ont une telle puissance en Chine, qu'elles donnent naissance à des pratiques inconnues en tout autre pays. Un simple coup porté par le fils contre son père ou sa mère est assimilé au parricide et puni de mort. Dans les contrées où la misère est grande, on a vu souvent des jeunes gens s'offrir à la peine capitale comme remplaçants de riches condamnés. Ils gagnent ainsi quelques milliers de francs qui leur permettent d'enrichir leur famille. La loi ne demandant qu'une chose, l'expiation du crime, peu importe le nom de la victime; pourvu qu'une tête tombe, la justice est satisfaite. Les bons fils qui meurent ainsi sous la main du bourreau, bénis par leurs parents, sont pleins de l'ineffable bonheur d'avoir accompli leur devoir filial dans toute sa sublimité.

Dans les cérémonies funéraires des parents, et principalement du père,

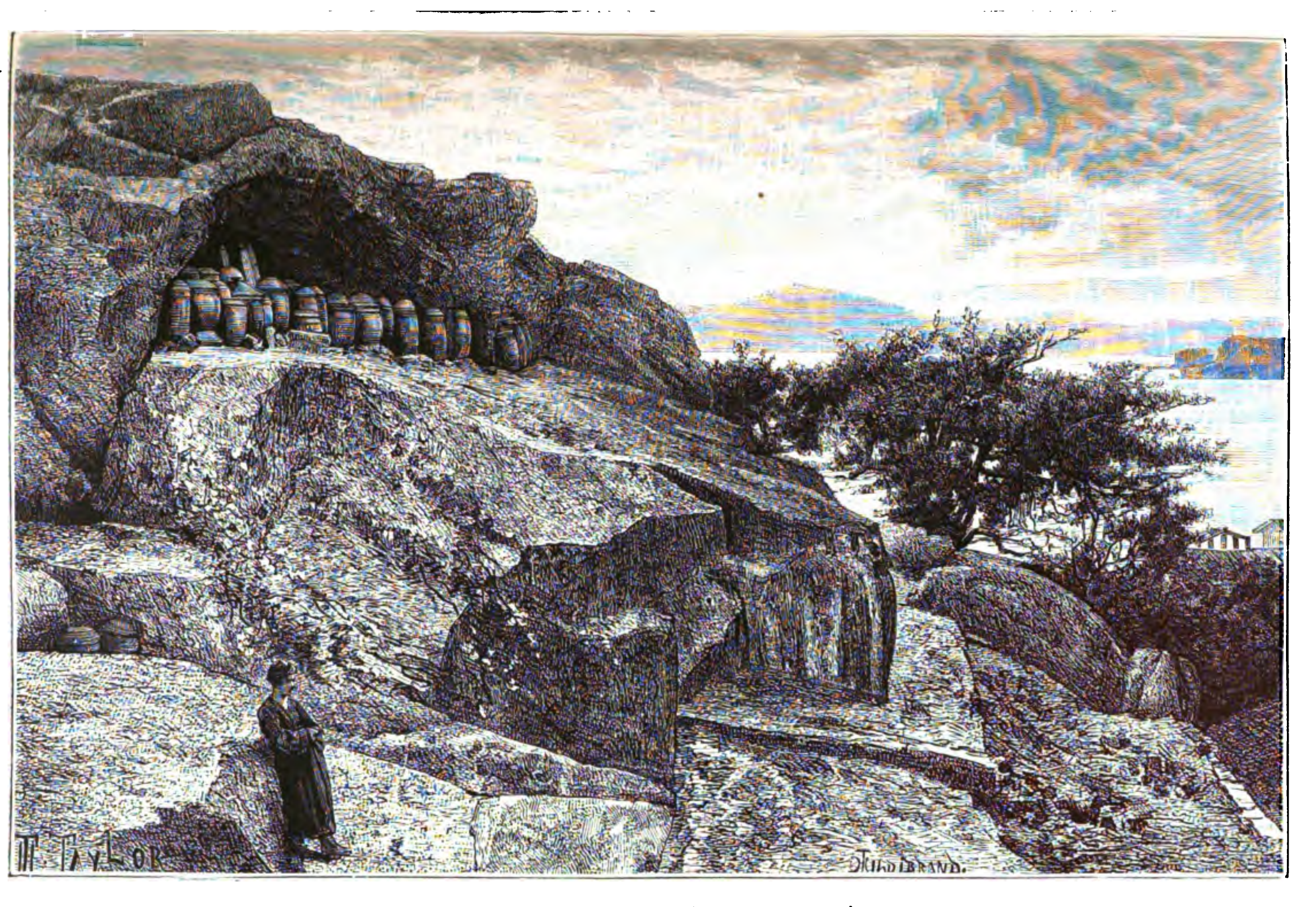
la coutume exige des enfants le témoignage public de leur douleur. Le fils aîné, principal héritier et chef de la famille, ou bien, à défaut de celui-ci, son premier-né ou son fils adoptif, doit fixer l'une des âmes du mort dans la tablette commémorative de ses vertus, brûler l'encens devant ses mânes, lui faciliter la route en lui fournissant en abondance des monnaies en papier et des simulacres de lingots, ainsi que des habits, des chevaux, des serviteurs, des barques, également en papier, représentation de tout ce que le mort pourra désirer dans l'autre monde. Le deuil est de trois années, de vingt-sept mois pour les personnages officiels, et pendant cette partie notable de la vie, on a vu des fils garder chez eux le cadavre de leur père, s'asseyant le jour sur un escabeau et couchant la nuit sur une natte de jonc à côté du cercueil. Durant la période du deuil, les Chinois doivent s'abstenir de manger de la viande et de boire du vin; il leur est également interdit de paraître dans aucune assemblée publique : la vie officielle est suspendue pour eux. Si le défunt ne s'était pas déjà procuré le cercueil en forme de tronc d'arbre qui orne la plupart des maisons chinoises, le fils aîné doit en acheter un aussi riche que le lui permet son état de fortune, et l'on cite comme dignes d'éloges de vertueux jeunes gens qui se sont vendus en esclavage pour acheter un beau cercueil à leur père. La coutume exige aussi que les ossements des morts soient portés au pays d'origine; mais il serait difficile de faire ces expéditions une à une, et presque toujours on attend que le nombre des cercueils permette de former de grands convois. Outre les cimetières et les allées de tombeaux permanents, on voit en maints endroits, principalement sur les hauteurs, des nécropoles d'attente, villages mortuaires ne renfermant que des urnes funéraires ou des cercueils, tous gracieusement décorés de peintures emblématiques représentant des fleurs, des oiseaux, des instruments de musique[1]. On sait que les Chinois morts à l'étranger demandent également le retour de leur corps dans la patrie, et que des navires sont frétés pour les cadavres par les soins des sociétés de secours mutuels auxquelles appartenaient les trépassés. Un temple spécial reçoit les tablettes commémoratives des ancêtres et celles des malheureux morts sans que des enfants puissent leur rendre les honneurs suprêmes. Chaque année, au mois de mai, les visiteurs vêtus de blanc, la couleur du grand deuil, vont porter sur les tombes et dans les temples mortuaires des fleurs, des fruits et d'autres offrandes, sur lesquelles s'abattent aussitôt les oiseaux nichés dans les arbres environnants. Dans ces lieux sacrés, où se rencontrent parfois des milliers d'individus appartenant à toutes les

[1] Milne; — Doolittle; — Faivre; — *Lettres édifiantes*; — d'Escayrac de Lauture, etc.

classes de la société, il n'y a point de distinction de rang : l'âge seul règle la préséance. Les simples paysans, les journaliers, connaissent pour la plupart l'histoire de leur famille, de génération en génération jusqu'à des siècles en arrière, et peuvent non seulement dire les noms des leurs, mais encore les faits qui les recommandent au souvenir de leur postérité : c'est en regardant derrière eux, vers la lignée de leurs ancêtres, qu'ils se sentent immortels[1]. Aussi les malheureux exclus de la famille sont-ils par cela même presque en dehors de la société. La principale cause du mépris que les Chinois éprouvent pour les bonzes provient de ce que ceux-ci ont renié les liens de la parenté ou ont été vendus en bas âge aux couvents : à peine peut-on les compter encore parmi les hommes.

Il n'est pas habituel en Chine de faire de longues cérémonies mortuaires pour les enfants, les adultes non mariés, les femmes illégitimes ou les esclaves. Souvent même les parents pauvres abandonnent les cadavres de leurs enfants au courant du fleuve, les jettent dans les charniers ou les exposent devant les portes de leurs cabanes, où des fossoyeurs viennent les relever. C'est à la vue de ces petits corps abandonnés que plusieurs voyageurs étrangers ont cru pouvoir attribuer à la nation chinoise la pratique générale de l'infanticide, surtout des filles. Jamais l'opinion publique n'autorisa ce crime, jamais le gouvernement ne l'encouragea, ainsi qu'on l'a souvent prétendu. Dans le monde à demi patriarcal de la Chine, de nombreux enfants sont considérés, avec l'aisance et une longue vie, comme assurant au père de famille les « trois félicités »[2]; toutefois il est certain que l'exposition des enfants devant les hospices est une pratique fréquente chez les Chinois pauvres de certaines provinces ; l'infanticide des filles est commun dans le Fo'kien, et notamment dans plusieurs des districts surpeuplés des environs d'Amoï ; les parents prennent eux-mêmes l'enfant nouveau-né pour l'étouffer en le plongeant dans un baquet d'eau froide. L'extrême pauvreté est la raison de ces meurtres, sur lesquels les mandarins ferment les yeux ou qu'ils se bornent à flétrir par des proclamations que personne ne lit. L'impossibilité prévue de fournir une dot aux filles les voue à une existence de privations ou de déshonneur, et les parents leur donnent la mort comme le seul moyen de leur épargner les infortunes de la vie, lorsqu'ils n'ont pas réussi à les vendre comme esclaves ou comme femmes futures de quelque garçon du voisinage : dans ces cas, le prix de vente s'élève en moyenne à une dizaine de francs par année d'âge[3]. On sait aussi

[1] Eugène Simon, *Récits d'un voyage en Chine*.
[2] Milne, *La vie réelle en Chine*, trad. Tasset.
[3] Doolittle, *Social life of the Chinese*.



TERRASSE DES URNES FUNÉRAIRES, PRÈS D'AMOÏ

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Thomson.

que les missionnaires catholiques et protestants recueillent un assez grand nombre d'enfants destinés à augmenter l'importance de leurs congrégations; mais la cause première n'en subsiste pas moins, et la misère prend toujours ses victimes. Dans les villages du district d'Amoï, des cas d'infanticide auraient lieu dans la moitié des familles. Les étrangers y sont frappés de la supériorité numérique des hommes sur les femmes, et les indigènes ne font point un mystère de la cause à laquelle doit être attribuée cette différence.

Si l'infanticide, tout en étant sévèrement blâmé par les moralistes[1], est toléré dans certains districts, le droit absolu du père à vendre ses enfants en esclavage est pleinement reconnu par la loi. Il est très rare pourtant que les parents vendent leurs fils; mais un très grand nombre de filles sont destinées à la servitude. De riches familles en possèdent jusqu'à plusieurs dizaines, et la plupart des ménages chinois qui vivent dans l'aisance ont au moins une domestique en propriété. Les contrats de vente se font d'une manière solennelle et généralement en plein air, sous le « regard du ciel ». D'ailleurs l'esclavage n'est que temporaire pour les femmes, puisque le propriétaire est tenu de leur trouver un mari et qu'elles passent alors sous d'autres lois. Les esclaves mâles peuvent exiger aussi, avant trente ans d'âge, que le maître leur procure une femme, et, devenus chefs de famille, ils ne transmettent la servitude qu'à une partie de leurs enfants: les filles sont mises en liberté, tandis que l'esclavage persiste sur les mâles jusqu'à la quatrième génération. Néanmoins les esclaves sont presque toujours traités comme les autres domestiques, et les étrangers ne font point de différence entre eux et les hommes libres. Ils ont le droit de s'instruire dans les écoles, de concourir pour les examens, d'entrer dans les fonctions publiques, et le propriétaire doit alors leur per-



FEMME MANDCHOUE.
Dessin de Ronjat, d'après une photographie de Thomson.

[1] Amiot, *Mémoires concernant les Chinois.*

mettre de se racheter, eux et leur famille. Quant aux femmes mariées, les époux ne peuvent les vendre que comme épouses, non comme esclaves[1].

Un signe matériel, aussi bien que les lois et la coutume, témoigne de l'état d'infériorité dans lequel sont tenues les femmes en Chine : cette marque est la mutilation du pied, que doivent subir des millions de filles, même parmi celles qui sont destinées à une vie de travail. Lockhart indique l'année 925 comme l'époque à laquelle cette pratique commença[2] ; mais elle ne se répandit que lentement, puisque Marco Polo et les autres voyageurs du moyen âge n'en font pas mention ; maintenant elle est devenue si impérieuse, que dans les provinces du nord de la Chine, sauf à Peking, presque toutes les femmes s'y soumettent, même celles qui bêchent la terre et qui portent des fardeaux. Dans la Chine méridionale et dans le Setchouen, les paysannes sont complètement affranchies de cette coutume, et dans les villes on peut évaluer aux deux tiers des femmes celles qui ne mutilent point leurs pieds ; mais il paraît que la mode augmente d'année en année le nombre de ses victimes[3]. Seules les dames mandchoues doivent à la dignité de leur race de ne pas se conformer aux mœurs de la nation vaincue ; encore l'imitent-elles en prenant des chaussures qui les forcent à marcher sur la pointe du pied et qui sont la cause d'accidents nombreux et de maladies graves. La mutilation du pied féminin est devenue pour les Chinois de nos jours le signe distinctif de la « bonne société », et nulle jeune fille ne peut espérer d'entrer dans cette caste supérieure si elle ne s'est pas soumise à la torture exigée par les juges de la beauté féminine pour transformer son pied en un « lis d'or » ; même les parents qui blâment cette pratique barbare y condamnent leurs filles, afin de ne pas les exposer presque inévitablement au célibat. C'est généralement à l'âge de cinq ou six ans que l'on entoure de bandelettes les pieds des jeunes filles pour en replier les orteils, relever en arc le cou-de-pied, arrêter le développement des muscles : il faut que le soulier, disposé en sorte que le moignon y paraisse encore plus petit qu'il n'est, atteigne seulement sept centimètres et demi de longueur ; la jambe même participe à l'atrophie provoquée dès l'enfance, et forme avec le pied un fuseau droit sans mollet[4] ; d'ailleurs on emploie des méthodes très différentes dans les diverses parties de l'empire[5]. Définitivement estropiée, la femme de bonne compa-

[1] Doolittle, ouvrage cité.
[2] *The Chinese and Japanese Repository*, vol. I, mars 1864.
[3] Doolittle, ouvrage cité.
[4] Harmand, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1863, tome IV.
[5] D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine*.

gnie ne peut plus soulever de fardeau ni même se livrer à aucun travail pénible; la marche régulière lui est devenue impossible; elle est obligée de s'avancer à petits pas rapides et chancelants, en s'aidant des bras comme d'un balancier : c'est la démarche que les poètes comparent aux ondulations du saule agité par le zéphyr[1]. On comprend combien cette infirmité augmente la dépendance de la femme dans le ménage; cependant les femmes mutilées de la campagne travaillent sans fatigue apparente à côté de leurs maris[2].

De lointaines traditions rappellent l'existence du matriarcat dans la Chine antique : « Avant l'époque de Fohi, disent les anciens livres, les hommes connaissaient leur mère, mais ils ignoraient qui était leur père. » Depuis la constitution de la famille chinoise, les lois et la coutume établissent avec précision l'infériorité absolue de la femme comme fille et comme épouse. Après avoir adoré ses parents, elle doit adorer son mari. « Si j'épouse un oiseau, dit le proverbe, il faut que je vole après lui; si j'épouse un chien, je dois le suivre à la course; si j'épouse une motte de terre abandonnée, il faut m'asseoir à côté d'elle et la garder[3]. » Tous les actes symboliques des fiançailles et du mariage rappellent à la femme que la soumission est pour elle la vertu par excellence. Quelle que soit la conduite de l'époux envers elle, il lui convient de se résigner et d'obéir en silence; elle ne peut recourir ni à ses parents ni aux magistrats pour se faire rendre justice; tout au plus peut-elle se rendre dans le temple pour y suspendre, la tête en bas, une figurine en papier représentant son mari, et demander à la « déesse de la Miséricorde » de changer le cœur de l'époux, qui n'est pas à sa place[4]. La plus illustre des lettrées chinoises, Panhoeï-pan, qui vivait au premier siècle de l'ère vulgaire, a tracé le devoir des femmes dans le mémoire classique des *Sept articles*. Elle nous raconte que l'ancien usage était d'offrir au père, lors de la naissance d'une fille, des briques et des tuiles, « des briques, parce qu'elles sont foulées aux pieds, et des tuiles parce qu'elles sont exposées aux injures de l'air ». « L'épouse ne doit être qu'une pure ombre et un simple écho[5]. » Lorsque le mari fait choix, généralement parmi ses esclaves, d'une ou plusieurs femmes supplémentaires, elle est tenue de les accueillir avec bienveillance et de vivre en paix avec elles. Le mari seul est armé du droit de divorce : sans en référer aux

[1] Milne, *La vie réelle en Chine.*
[2] Huc, *Empire Chinois*
[3] *Un Héritier dans la vieillesse*, trad. par John Davis
[4] Mad. Gray, *Chinese Costums.*
[5] Amyot, *Mémoires concernant les Chinois.*

juges, il peut renvoyer sa femme, même lorsqu'il ne lui reproche que son état de maladie ou ses habitudes de bavardage; mais quand sa femme lui déplaît, il préfère presque toujours s'en débarrasser par la vente, et, dans ce cas, il lui suffit de faire avec l'acheteur un contrat en due forme, la société n'ayant rien à voir dans ces transactions privées. Enfin, le suicide de la veuve sur la tombe de l'époux n'a pas encore entièrement disparu des mœurs; mais il n'y a pas d'exemple qu'elle fasse choix du bûcher comme les veuves hindoues : c'est par l'opium ou tout autre poison, par la faim, par la noyade, surtout par la corde, que les épouses chinoises vont rejoindre leur mari dans la mort. D'avance elles annoncent leur résolution, et de toutes parts viennent les parents, les amis et les curieux pour les encourager et les applaudir [1]; lors même qu'elles ne sont point soutenues par l'approbation publique, nombre d'entre elles meurent, soit pour suivre leur mari dans la tombe, soit pour rester dignes de lui. Lors de l'expédition de 1860, quand les alliés pénétrèrent dans la province de Petchili, des milliers de femmes se suicidèrent pour ne pas tomber au pouvoir des étrangers : couchées dans le cercueil pour y attendre la mort, elles y mouraient en effet [2]. Ainsi, la femme se considére comme n'ayant d'existence que par la personne de l'époux, et si elle jouit d'une certaine liberté, si le mari abuse rarement de ses droits de maître absolu, elle n'en est redevable qu'à la mansuétude générale des mœurs. C'est en l'honneur des vierges et des veuves vertueuses que, par une sorte de galanterie nationale, on élève en dehors des villes le plus d'arches triomphales; en échange de la liberté, on leur accorde des monuments.

Dans la société polie de la Chine, le mariage, de même que tous les autres actes de la vie, est accompagné d'innombrables cérémonies, dont le sens symbolique reste généralement incompris, mais qui n'en sont pas moins considérées comme indispensables. « Le ciel lui-même a fait la distinction des cérémonies, dit le Chouking, et les cérémonies sont pour nous des lois immuables. » Il faut dire toutefois que le *li* ou « cérémonial » des Chinois comprend aussi les mœurs et tout ce qui distingue l'homme policé du barbare. Le Chinois qui respecte la tradition a son devoir tout tracé dans chaque fête religieuse ou civile, dans chacune de ses visites ou de ses réceptions : il connaît le nombre de saluts ou de génuflexions auquel il est tenu; il mesure d'avance la longueur de ses pas, les inclinaisons de sa tête, les battements de sa paupière, le timbre de sa parole, la

[1] Doolittle, *Social life of the Chinese.*
[2] D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine*

douceur de son sourire. Confucius, le Chinois qui sert de modèle à toute la nation, n'avait pas de plus grand divertissement dans sa plus tendre enfance que de saluer ses petits camarades avec le cérémonial des personnages les plus graves, de les inviter à s'asseoir en leur cédant respectueusement la première place, de se prosterner avec eux, et d'imiter les rites que l'on célèbre en faisant un sacrifice aux ancêtres[1]. Un Chinois n'a droit au titre de « sage » que s'il ajoute à ses connaissances celle du cérémonial religieux et civil. « Toutes les vertus ont leur source dans l'étiquette, » est une parole attribuée à Confucius.

Quoi qu'il en soit, ce n'est point l'observation de l'étiquette qui donne aux sociétés l'impulsion nécessaire. Les révolutions si nombreuses qui ont bouleversé la Chine, prouvent qu'au-dessous de ce monde formaliste des lettrés, qui met sa joie à répéter des maximes et à les peindre sur les murs de ses appartements, s'agite une foule qui s'occupe des intérêts pressants de la vie et non de l'accomplissement de cérémonies symboliques. La lutte pour l'existence, la nécessité du travail journalier ne permettent pas à l'homme du peuple de chercher, comme le veut la morale officielle, la sanction de tous ses actes dans la conduite des trois empereurs Yao, Chun et Yu. Ainsi que le dit un proverbe chinois, « le fils ressemble plus à son siècle qu'à son propre père et à sa mère », et ce siècle apporte des changements continuels, sinon dans les préceptes classiques, du moins dans la vie réelle de la nation. Ce que l'on a dit de la Chine, que « sa précocité a usé sa force », est une parole injuste ; il n'est pas de race qui se relève plus vigoureuse et plus jeune des infortunes qui semblaient devoir l'accabler. Toutefois les traits distinctifs du caractère national se retrouvent aussi dans les transformations profondes qui s'accomplissent en Chine. En Europe, l'action prépondérante vient des individus temporairement unis ; dans le royaume du Milieu, l'influence des *houi*, sociétés qui se maintiennent de génération en génération, est relativement beaucoup plus importante. Tandis que, dans l'Occident, les associations, si nombreuses qu'elles soient, embrassent seulement une faible partie de la population, dans l'extrême Orient elles ont entraîné presque tous les hommes dans leur cercle d'activité. Les villes de la Chine n'ont peut-être pas un seul habitant, riche ou pauvre, bourgeois ou travailleur, qui n'appartienne à quelque groupe sociétaire, constitué publiquement ou fonctionnant en secret. Même les mendiants, les « enfants des fleurs », sont unis en associations ayant leurs statuts, leur code spécial, leurs fêtes et leurs banquets.

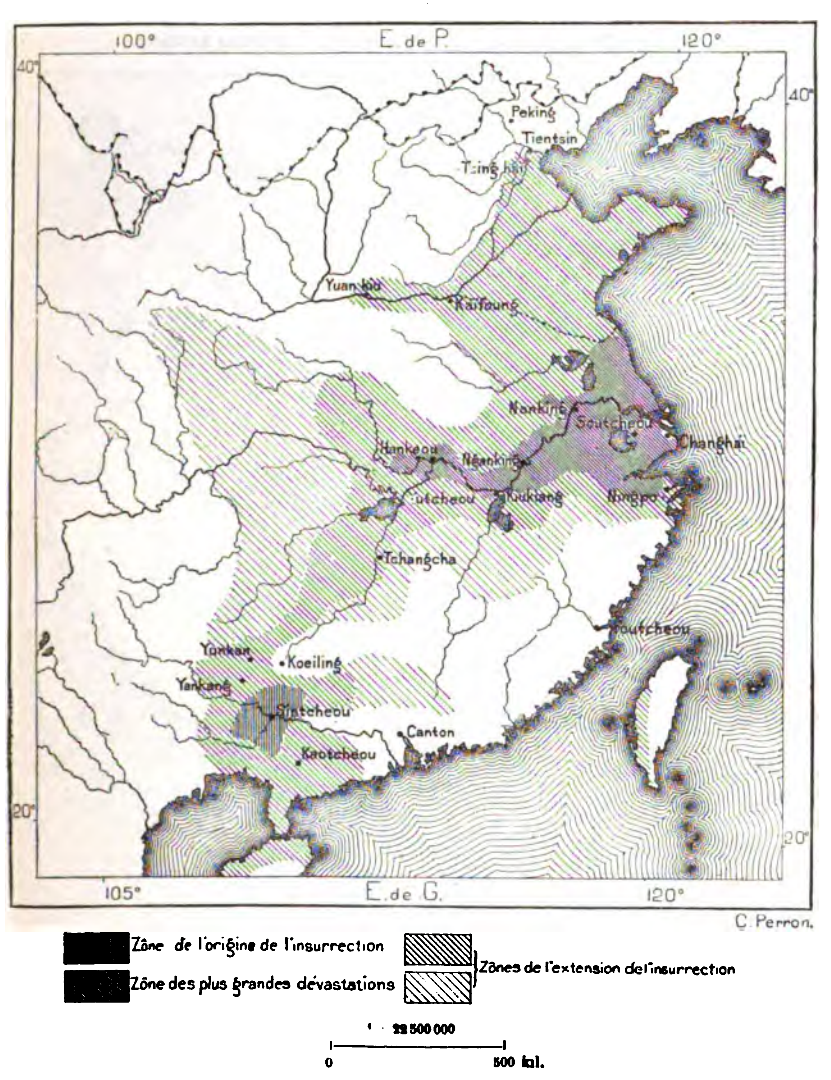
[1] Amiot, *Mémoires concernant les Chinois.*

La guerre civile qui désola récemment toute la région centrale du Royaume Fleuri a montré combien grande est en Chine l'influence des sociétés secrètes; elle a montré aussi que des modifications profondes se sont accomplies chez les « enfants de Han », et qu'ils ne constituent pas, comme on le répète souvent, une nation immobile, pétrifiée dans l'adoration du passé: l'erreur vulgaire qui confond le Chinois et le mandarin, a reçu des évènements un singulier démenti, et pourtant Confucius lui-même avait dit que la « Loi de la Grande Étude est de renouveler les hommes ». Les Taïping représentaient une évolution nouvelle dans le développement national, et s'ils n'ont pas été soutenus jusqu'au bout par l'opinion publique, c'est probablement parce qu'ils s'étaient lancés avec trop de hardiesse dans une voie religieuse et politique nouvelle : trop peu soucieux de l'antique dynastie nationale des Ming, ils n'avaient pas cherché dans l'histoire antérieure de la Chine un point d'appui contre les envahisseurs mandchoux[1]. C'est en 1848, époque du grand ébranlement des nations occidentales, que commença la révolte, d'abord simple querelle de culte, suscitée par un maître d'école, et bientôt après guerre générale, dans laquelle les passions religieuses, les intérêts et les haines de classes, tous les éléments opposés de la nation entrèrent dans une lutte sans merci. De son lieu d'origine dans le Kouangsi, sur le fleuve de Canton, la guerre se propagea dans les diverses contrées du sud, où les Hakka et les Pounti se trouvent en présence, puis elle gagna les pays du Yangtze par les grandes routes du commerce et se répandit au nord jusqu'aux portes de Tientsin. Dès l'année 1851, le royaume de la « Grande Paix » (Taïping) était fondé, et en 1853 Nanking redevenait capitale d'empire, sous le nom de Tienking ou « Résidence céleste ». Maîtresse des contrées les plus fertiles de la Fleur du Milieu, de tout le cours inférieur du Yangtze, même de Ningpo et d'autres ports de mer, partageant en deux zones distinctes les régions encore fidèles à l'empereur mandchou, l'insurrection avait toute chance, sinon de triompher, du moins de donner à l'ensemble de l'empire une assiette politique toute différente de celle qu'elle a de nos jours, lorsque les Européens vinrent aider la dynastie mandchoue, à la fois par des corps francs et par des troupes régulières anglo-françaises. Quoique les Taïping, plus souvent appelés « Longs Cheveux » ou Tchangmao, mêlassent à leur culte des cérémonies chrétiennes et se servissent dans leurs édits d'un langage emprunté aux missionnaires, quoiqu'ils eussent mis la Bible au rang de leurs livres sacrés, et même offert une place dans leur gouvernement aux

[1] Edkins, *Religion in China*.

chrétiens étrangers[1], les Occidentaux résidant en Chine firent passer les intérêts de leur commerce avant ceux de leur religion, et grâce à eux le souverain mandchou put reconquérir son domaine. En 1862, ils empêchèrent

N° 32. — RÉGIONS DÉVASTÉES PAR L'INSURRECTION DES TAÏPING

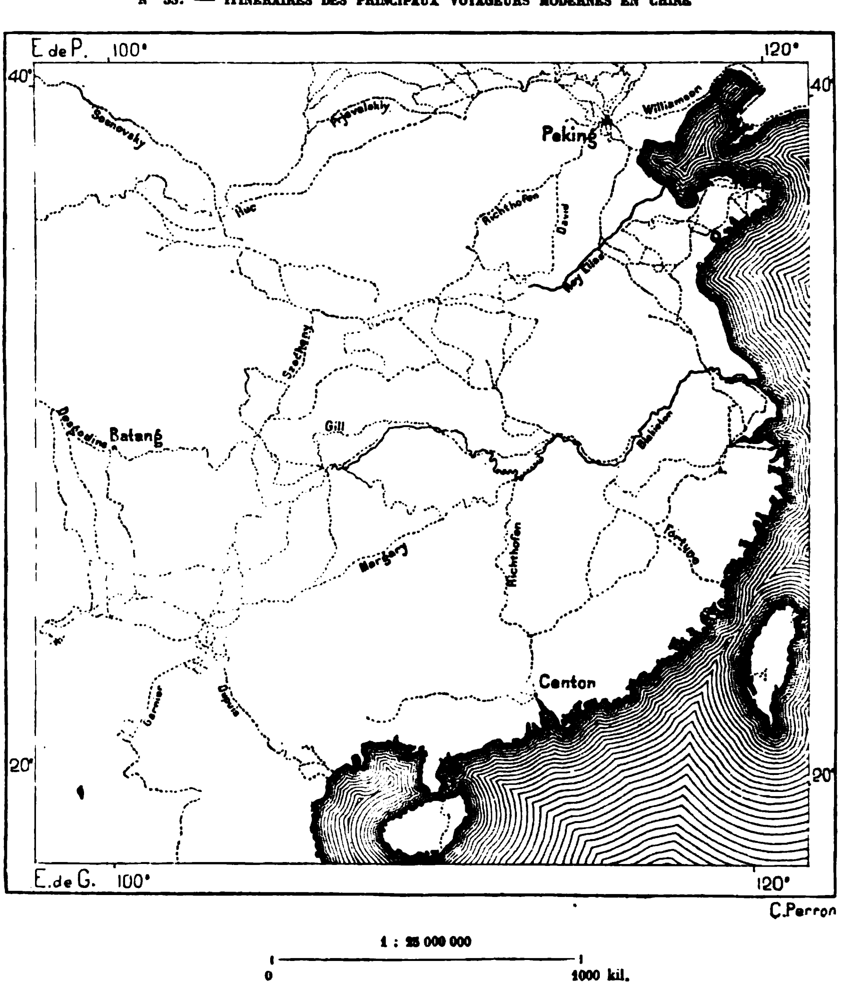


les Taïping d'occuper Changhaï, et leur reprirent rapidement tous les points stratégiques : il ne resta plus aux soldats chinois qu'à brûler les villes et à massacrer les habitants, puis à pourchasser les affamés qui, sous le nom de Nienfeï, s'étaient faits brigands pour vivre, et, sans but politique, ravageaient çà et là les campagnes.

[1] Léon Metchnikov. *D'elo*, août 1878.

L'unité de l'empire fut rétablie, mais la restauration de l'ancien ordre de choses n'est qu'apparente. Les diverses sociétés qui se cachent dans les profondeurs de la nation, la ligue du « Nénuphar », celle du « Thé pur », l'alliance des « Trois Précieux, le Ciel, la Terre et l'Homme », et tant d'au-

N° 53. — ITINÉRAIRES DES PRINCIPAUX VOYAGEURS MODERNES EN CHINE



1 : 25 000 000

0 — 1000 kil.

tres associations aux noms nouveaux, dont l'une a été fondée par le missionnaire Gutzlaff[1], et qui ont pour but le renouvellement politique et social de la Chine, n'ont pas cessé d'exister et de travailler dans l'ombre. L'équilibre actuel de l'empire n'en est pas moins instable. L'appareil antique des lois, des formules, des pratiques officielles est en désaccord croissant avec les exigences d'une société rajeunie et la contrée entre en relations

[1] Callery et Ivan, *l'Insurrection en Chine;* — Edkins, *Religion in China.*

de plus en plus fréquentes avec les étrangers, dont les idées, même repoussées avec haine, exercent une influence profonde et précipitent la ruine d'institutions en décadence.

Ces petites colonies d'Européens établies sur le littoral et sur les bords du Yangtze semblent peu de chose, et, comparées aux multitudes des enfants de Han, elles ne forment qu'un nombre bien faible d'individus ; mais une nouvelle période de la vie nationale chinoise n'en commence pas moins avec elles. Désormais l'Orient et l'Occident sont unis par les grands mouvements de l'histoire ; par la géographie, la Chine se rattache aussi de plus en plus au monde déjà bien connu de l'Europe et de l'Asie méridionale. Des voyageurs européens ont parcouru le Royaume Central dans tous les sens ; chaque année, de nouveaux itinéraires s'ajoutent aux précédents et les mailles du réseau se resserrent. Il ne reste plus qu'à procéder avec méthode à l'exploration détaillée du pays.

BASSIN DU PEÏ HO, LE PETCHILI.

La partie de la Chine proprement dite où se trouve la capitale de l'empire forme la plus septentrionale des dix-huit provinces ; elle est même éloignée du véritable centre du royaume, l'espace compris entre les cours des deux grands fleuves, le Hoang ho et le Yangtze kiang. Pendant les époques de longue paix intérieure, il était naturel que le siège de l'empire fût établi dans une cité centrale telle que Nanking ; mais durant les périodes de guerre étrangère, c'est vers l'endroit menacé que devait se porter la force de résistance représentée par le gouvernement, ses fonctionnaires et ses armées. Or, c'est par les campagnes du Peï ho que Mongols et Mandchoux descendaient vers la Chine, et sur les bords de ce fleuve se livraient les batailles décisives. Victorieux, les envahisseurs restaient volontiers dans cette région voisine de leur patrie, d'où il leur était facile de recevoir des secours et où ils pouvaient se réfugier en cas de désastre. Telles sont les raisons qui depuis le milieu du dixième siècle, sauf quelques interruptions, ont fait choisir Peking pour la résidence des empereurs. D'ailleurs, cette ville est déjà située dans la même région naturelle que les cités du sud : dans la contrée des plaines, au sud-est des chaînes bordières qui limitent le plateau mongol, elle n'est séparée des campagnes qu'arrose le Fleuve Jaune par aucun seuil de montagnes ou de collines ; du Petchili aux provinces de Honan, de Kiangsou, de Nganhoeï, les changements du climat, des cultures, de la population, se font par transitions insensibles.

Par la multitude de ses habitants, le Petchili[1] ou « Dépendance directe du Nord » est également une terre tout à fait chinoise : le dernier recensement officiel, qui précéda l'invasion des Taïping, le changement de cours du Hoang ho et la grande famine, énumérait près de trente-sept millions d'habitants dans la province[2] : c'est de trois à quatre fois plus qu'il ne s'en trouve en France sur une surface de même étendue.

Baignée à l'Orient par les eaux de la mer, la province de Petchili est assez bien limitée au nord et à l'ouest par les escarpements des montagnes qui servent de contreforts à la masse des plateaux mongols. Dans leur ensemble, ces arêtes du sol sont orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est, parallèlement à l'arête de la péninsule du Liaotoung et aux montagnes de Chañtoung ; les rivières qui s'en échappent en suivent d'abord les hautes vallées, puis, trouvant une fissure latérale, elles s'y engagent brusquement pour entrer dans la plaine. A peine un sommet dépasse-t-il la hauteur de 2000 mètres dans les parties des chaînes comprises entre les cluses du Peï ho et celle du Wen ho, les deux rivières qui baignent la campagne de Peking ; mais au sud du Wen ho les crêtes se redressent en sommets de 2500 et de 2400 mètres ; même, d'après Bretschneider, le Siao Outaï chañ ou « Petit Mont des Cinq Pics » élèverait ses pointes neigeuses à 3600 mètres au-dessus de la mer.

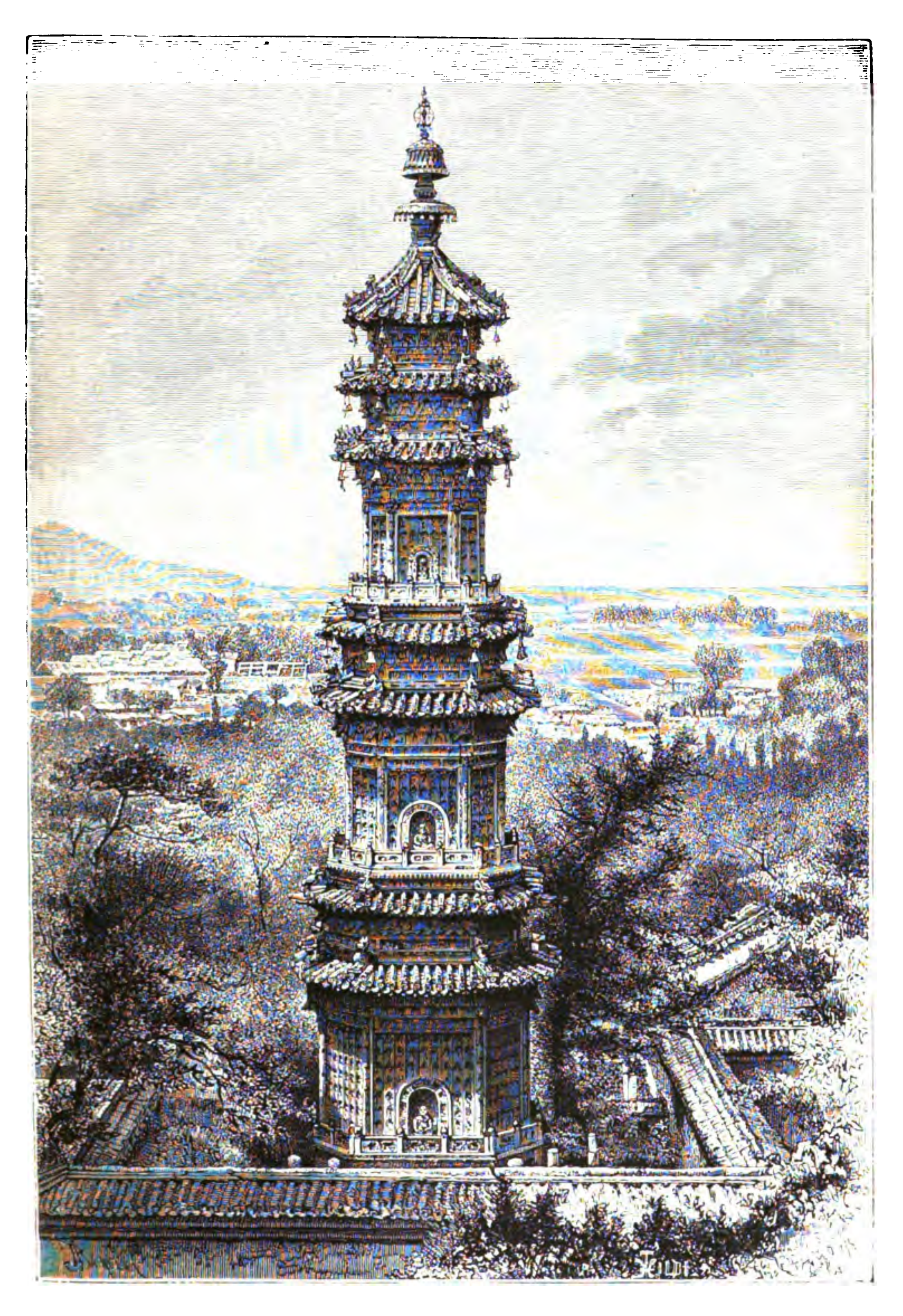
La côte maritime, qui se développe sur une longueur d'environ 500 kilomètres, de la bouche du fleuve mandchou, le Liao ho, au fleuve de Peking, le Peï ho, suivait jadis une direction parallèle à celle des saillies montagneuses de la contrée, mais les alluvions fluviales ont modifié ce tracé primitif. Ainsi le Laomou ho, qui reçoit tous les torrents venus du sud-est de la Mongolie par Karakoten et Djehol, a formé en pleine mer un vaste demi-cercle de terres nouvelles. A la vue des plages qui terminent à l'ouest le golfe de Petchili, on reconnaît aussi que les apports du Peï ho et du San ho ou Petang ho ont fait notablement avancer la ligne du littoral dans cette mer peu profonde et rattaché à la côte d'anciennes îles, buttes de lave dressées au-dessus de la mer avant la période historique[3]. Toute la plaine basse du Petchili est un fond marin que les torrents, apportant les débris menuisés des montagnes riveraines, ont graduellement mais encore imparfaitement comblé. Des lacs, des marécages, occupent toujours une par-

[1] La province est aussi appelée simplement Tchili ou « Dépendance directe. »

[2] Population du Petchili, en y comprenant les territoires annexés de la Mongolie intérieure :

Superficie (d'après Hannemann)	Population en 1842	Population kilométrique.
148 557 kilom. carrés.	36 879 838 habitants.	249 habitants.

[3] Palladius, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, vol. IV, 1871.

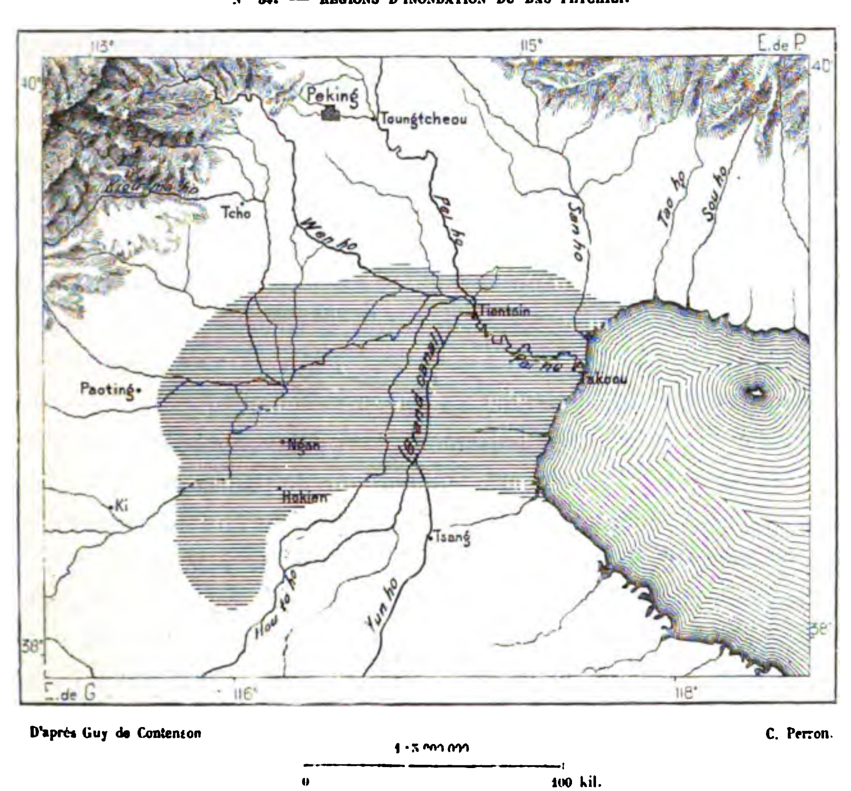


ENVIRONS DE PEKING. — VUE PRISE DU PALAIS D'ÉTÉ

Dessin de Barclay, d'après une photographie de M. P. Champion.

tie de la contrée, et çà et là les eaux cheminent incertaines, ne trouvant pas de pente suffisante pour s'écouler vers le golfe. Il arrive souvent, pendant des années consécutives, que les campagnes de Tientsin et de tout le Petchili central sont changées en lac : l'inondation a parfois recouvert un espace d'environ 15 000 kilomètres carrés d'une couche d'eau variant d'un demi-mètre d'épaisseur à un mètre et demi ; les villes et les villages, bâtis sur les buttes et sur les terres élevées, émergent seuls de l'immense

N° 54. — RÉGIONS D'INONDATION DU BAS PETCHILI.



D'après Guy de Contenton — C. Perron.

1 : 3 000 000

0 — 100 kil.

déluge[1]. L'eau de crue qu'apportent en amont de Tientsin toutes les rivières qui se rencontrent en cet endroit, le Peï ho supérieur, le Wen ho, le Tsou ho, le Houto ho, le Weï ho, ne trouve pas un écoulement assez rapide par le cours inférieur de Peï ho, et s'étale au loin dans les campagnes. Les récoltes sont détruites et les habitants du pays condamnés à la famine ; la navigation est compromise ; les berges fluviales s'écroulent, les lits changent de place, les canaux se changent en coulées incertaines. Ainsi le Weï ho, qui formait jadis la partie septentrionale du Grand Canal,

[1] Guy de Contenson, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1874.

entre Tientsin et le Yangtze, avait récemment cessé d'être navigable. Presque tous les villages du pays, ainsi que le remarquait déjà l'un des voyageurs européens du siècle dernier, Ellis, ont des noms qui témoignent du déplacement continuel des rivières dans la plaine.

Les malheureux paysans de cette région du Petchili expliquent les inondations par le courroux d'un dragon noir et vert qu'il faut apaiser par des offrandes, tandis que des Européens ont parlé d'un affaissement du sol; mais cette hypothèse ne repose sur aucune observation précise, et la plupart des faits justifient plutôt la supposition contraire, celle d'un soulèvement local, par lequel les savants chinois expliquent l'empiètement si rapide des rivages sur les eaux du golfe de Petchili[1]. Quelles que soient les oscillations du sol dans cette partie de la Chine, les causes immédiates de l'inondation périodique du bas Petchili sont de toute évidence. De même qu'en beaucoup de contrées de l'Europe et du Nouveau Monde, les pentes des montagnes où les torrents prennent leur source ont été déboisées; les pluies, très abondantes en été, n'étant plus retenues par les racines des arbres, glissent rapidement sur le sol en entraînant la terre végétale, et toutes les eaux torrentielles, mêlées à la vase, se précipitent vers la dépression de Tientsin, d'où elles ne peuvent s'échapper aussi vite qu'elles sont venues. En outre, le déboisement a eu pour conséquence d'accroître la violence des *koua foung* ou « tourbillons de poussière », si redoutés des habitants de la plaine à cause du tort qu'ils font aux récoltes et des maladies qui les suivent fréquemment[2]. Pour remédier à la détérioration générale du sol et du climat, il serait nécessaire de reboiser les pentes et d'élever des barrages aux portes des cluses, afin d'utiliser pour les irrigations régulières les eaux qui ne servent maintenant qu'à dévaster le sol; il serait également fort utile de déplacer le confluent des diverses rivières qui s'unissent dans la même cavité[3]. Les désastres causés par les inondations ont forcé à l'émigration une partie des habitants du bas Petchili : cette région est la patrie de colons qui, par centaines de milliers, peuplent de nos jours la Mongolie intérieure et la Mandchourie. Des villes de la contrée ont aussi décru en population, et l'une d'elles est Peking, la cité capitale de l'empire.

On sait que le nom de Peking, généralement prononcé Peting ou Betzing

[1] Wylie; Howorth, *Journal of the Geographical Society of London*, 1875; — Richthofen.

[2] Lamprey, *Journal of the Geographical Society of London*, 1867.

[3] Région du Peï ho, d'après Guppy (*Nature*, 23 sept. 1880).

Superficie du bassin fluvial.	142 400 kilomètres carrés.
Débit moyen du fleuve par seconde.	219 mètres cubes.
Apports annuels des alluvions dans le golfe de Petchili. .	2 265 000 » »

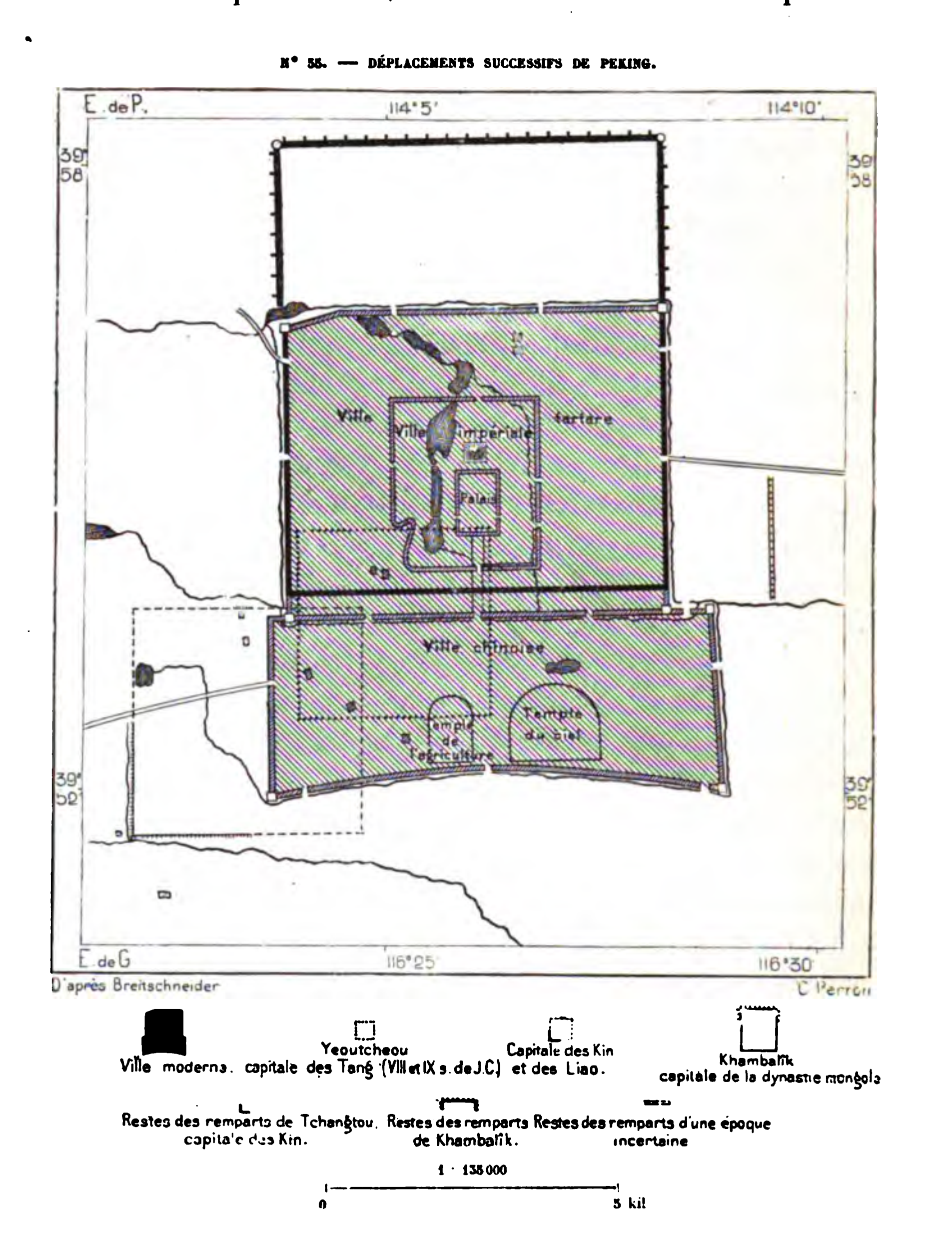
dans le dialecte mandarin, a le sens de « Résidence du nord », par opposition à la ville de Yingtien, Kiangning ou Nanking, qui est la « Résidence du sud ». Peking fut ainsi désignée, au commencement du quinzième siècle, par un empereur de la dynastie des Ming; mais ce nom, employé par tous les Européens, n'est connu en Chine que des personnes instruites : le peuple ne donne à la cité d'autre appellation que celle de Kingtcheng ou de « Résidence »; le terme officiel qui a le même sens est celui de Kingtou; sur les cartes chinoises, la ville est désignée par le nom de Chuntien. D'ailleurs peu de cités ont plus fréquemment changé de nom. Lorsqu'elle apparaît pour la première fois dans l'histoire, elle s'appelait Ki; plus tard, elle devint la capitale d'une principauté sous le nom de Yen, c'est-à-dire « Hirondelle », et les lettrés aiment encore à la désigner ainsi. Parmi ses diverses dénominations, l'Europe apprit au moyen âge à connaître l'appellation turque de Khan balik (Cambaluc) ou « Cité des Khans » que lui donnèrent les conquérants du nord et que Marco Polo redit à ses compatriotes. Souvent dévastée, Peking dut changer d'emplacement aussi souvent que de nom, et dans les environs, notamment au nord, se voient en maints endroits des restes de murailles et des tours d'autrefois[1].

Le grand rectangle de Peking s'élève au milieu d'une plaine à 37 mètres d'altitude seulement, à une faible distance au sud-est de hautes collines, derniers contreforts des montagnes qui limitent au sud le plateau de la Mongolie. Deux ruisseaux traversent Peking, mais aucune rivière ne passe actuellement à côté des murailles ou dans la cité. Le Peï ho, chemin de commerce et d'approvisionnement de la capitale, serpente à plus de vingt kilomètres à l'est des remparts. A l'ouest, le Wen ho, la plus abondante des deux rivières, quoique la moins utilisée pour la navigation, passe à une quinzaine de kilomètres. Il fut un temps où il coulait non loin des murs. Des digues puissantes bordent sa rive gauche pour empêcher le courant de se porter sur la plaine de Peking : à l'issue de la région des collines, l'effigie en fer d'une vache se dresse sur la berge, chargée, dit la légende locale, de pousser des beuglements quand l'eau commence à monter d'une manière inquiétante[2]. Par deux fois des empereurs firent creuser un canal dérivé du Wen ho en amont de la colline isolée de Chiking (Chiking chañ), afin de remplir les canaux de Peking et d'alimenter ses canaux de navigation; mais, par deux fois, il fallut fermer ce lit, par lequel les eaux débordées se précipitaient sur la ville : on voit encore les restes des

[1] Bretschneider, *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin*, trad. par V. Collin de Plancy.
[2] Bretschneider, *Die Pekinger Ebene*.

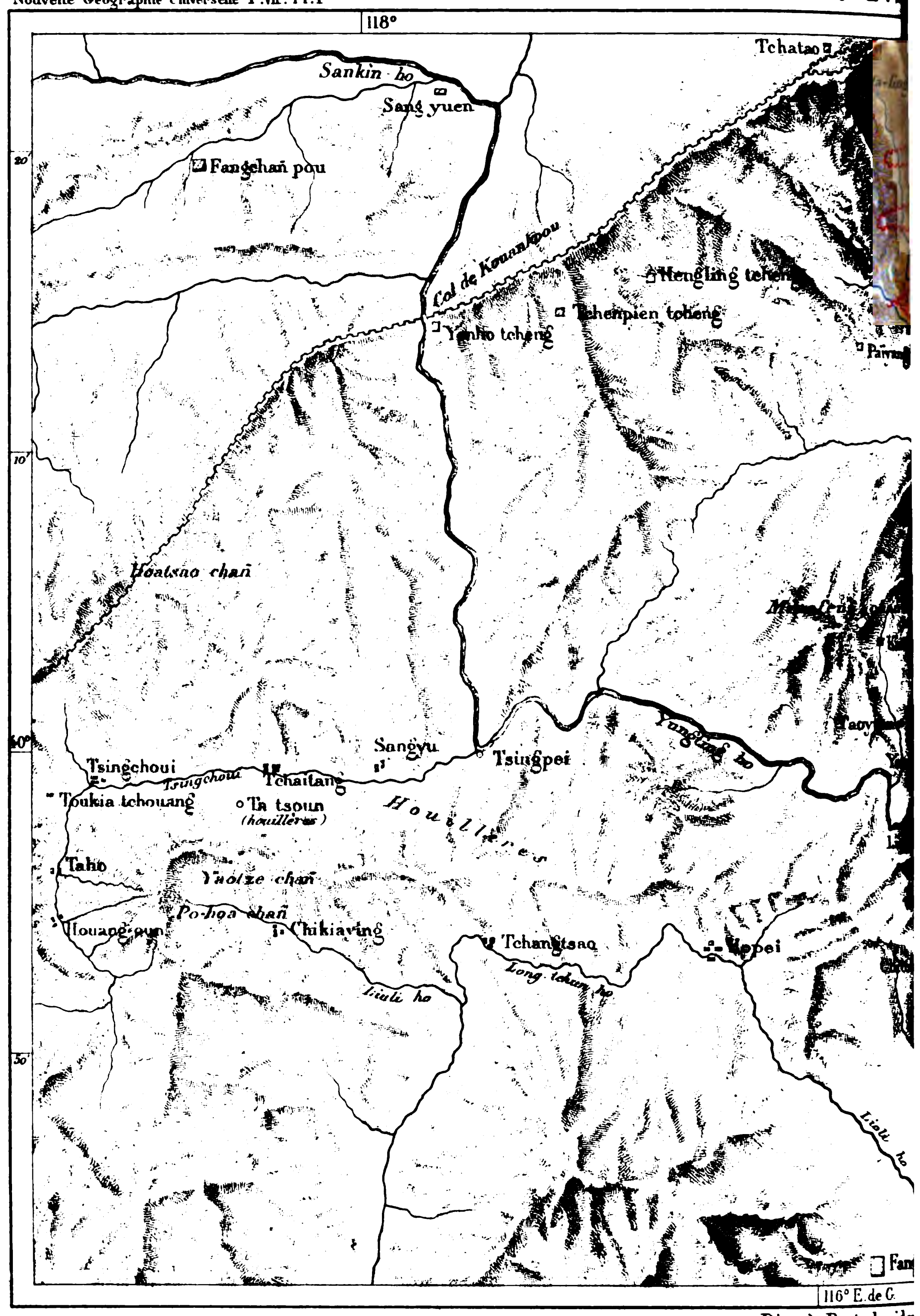
gigantesques écluses construites jadis à la tête du canal. Le Wen ho a très fréquemment changé de lit en aval des collines, et partout dans la plaine se rencontrent des ponts de marbre traversant d'anciennes coulées abandonnées par les eaux, si ce n'est dans la saison des pluies.

N° 55. — DÉPLACEMENTS SUCCESSIFS DE PEKING.



La superficie de Peking, calculée par Wäber, est de 6541 hectares, soit environ les quatre cinquièmes de Paris, dans l'enceinte de ses fortifications. Mais il s'en faut de beaucoup que tout cet espace soit habité. Le quartier impérial et les résidences princières sont occupés en grande

PEKING ET

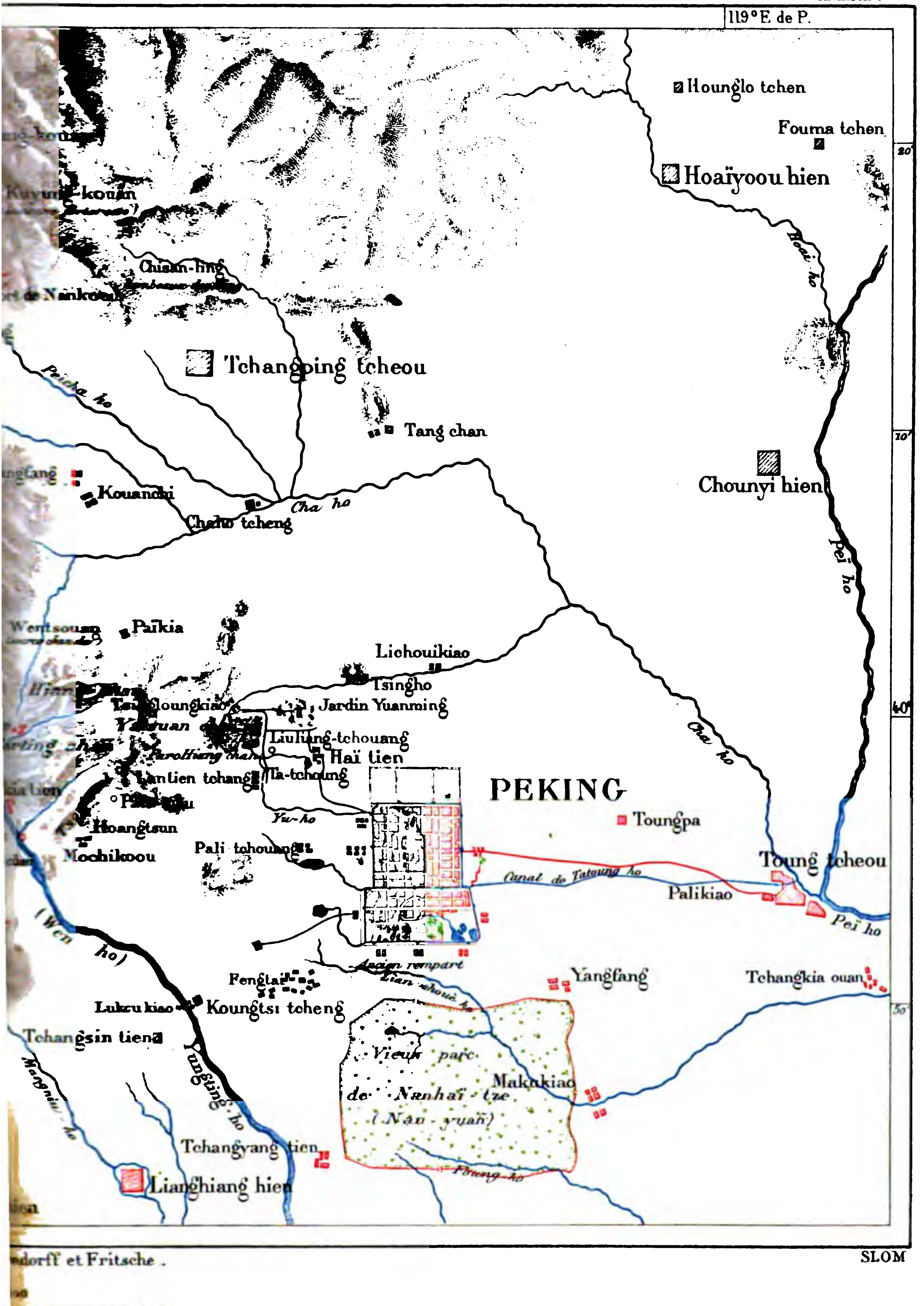


Imp. Fraillery

D'après Bretschneider

S ENVIRONS

Hachette et Cie



partie par des jardins, des kiosques, des palais déserts. Le quartier chinois n'est empli de maisons que sur une largeur d'environ 1600 mètres, de l'est à l'ouest, et dans le reste de l'espace qu'enferment les murailles s'étendent de vastes terrains sans culture, entremêlés de mares, d'anciens cimetières et de champs : c'est là que se trouvent aussi les parcs des temples du Ciel et de l'Agriculture; enfin, des bâtiments en ruine occupent une partie considérable du sol. Il ne semble donc pas possible que la ville ait autant de population que les autres grandes cités de la Chine; elle est même inférieure à une ville de sa propre province, Tientsin, le marché du bas Peï ho. Bretschneider ne croit pas qu'elle ait même un demi-million d'habitants : loin d'égaler Londres, comme on le croyait autrefois, elle en représenterait à peu près le huitième. Jusqu'à maintenant, le gouvernement chinois s'est refusé à publier la statistique urbaine, dont il possède d'ailleurs tous les éléments. Il tient un compte exact de la mortalité, puisque tous les corps sont ensevelis en dehors de la ville, et que la liste des convois est dressée à chacune des portes sous lesquelles ils doivent passer.

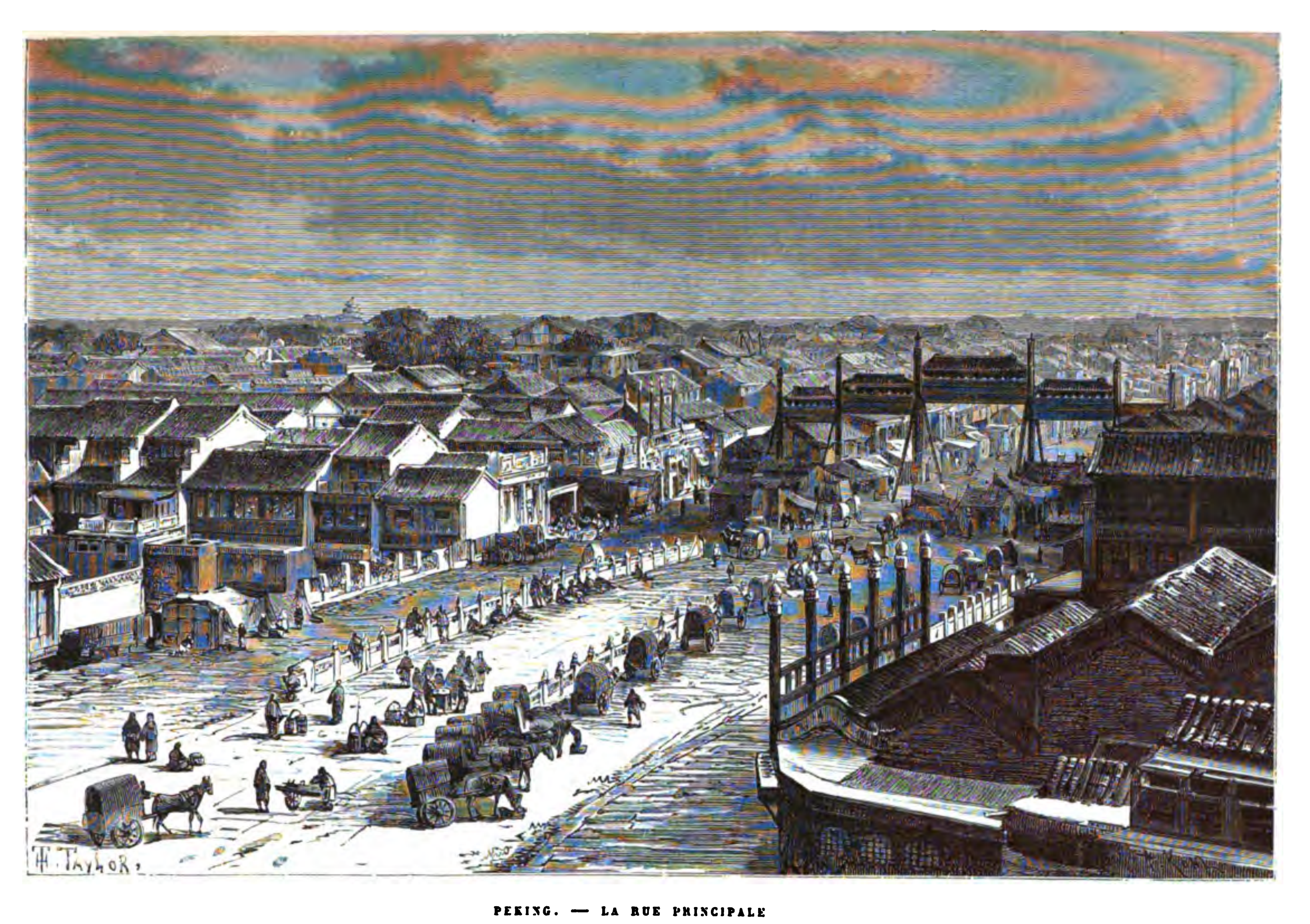
La « Résidence du nord » se compose de deux cités juxtaposées, qu'une haute muraille intérieure sépare l'une de l'autre. La cité septentrionale, qui forme un carré régulier, est la ville « tartare » ou « mandchoue », dite aussi « intérieure »; la cité méridionale, plus large de l'ouest à l'est, mais de moindres dimensions du nord au sud, est la ville « chinoise » ou « extérieure » : elle était jadis un simple faubourg que l'on enceignit d'un rempart au milieu du seizième siècle. Le mur, encore assez bien conservé et de proportions imposantes, est une masse énorme de terre revêtue de briques et se terminant à quinze mètres de hauteur par une plate-forme dallée, de même largeur, sur laquelle se croisent facilement les chars; de deux cents en deux cents mètres, des tours carrées, de même élévation que le mur, font une saillie de vingt mètres; en outre, des bastions à quatre étages percés de meurtrières dominent les quatre angles de l'enceinte, et sur les voûtes de chaque porte se dressent de hautes constructions à la triple toiture de tuiles vernissées. Un fossé çà et là parsemé de mares ou servant d'écoulement à des eaux d'égout sépare la muraille des champs et des jardins extérieurs, ainsi que de faubourgs immondes aux maisonnettes tendues de loques.

La ville chinoise est, non la plus populeuse, mais la plus active par son commerce et par son industrie; elle ressemble plutôt à un grand campement de foire qu'à une ville proprement dite. Les places irrégulières sont encombrées de chars et de tentes; les chaussées inégales des rues, où pas-

sent les voitures cahotées, sont bordées de chemins creux servant de trottoirs et se changeant en fondrières de boue après les pluies, en amas de poussière pendant les sécheresses; la foule se presse devant les échoppes branlantes, ornées de pavillons et d'enseignes, et se succédant en désordre le long des rues; les baraques des magasins cachent les maisonnettes où résident les marchands; çà et là seulement on aperçoit les arbres des jardins enfermés dans l'intérieur des îlots. Quelques égouts traversent le quartier, et les eaux nauséabondes en sont utilisées pour l'arrosement des rues. A l'un des carrefours les plus fréquentés, près du « Pont des Larmes », le bourreau est installé devant le banc fatal, sur lequel des aides viennent souvent étendre les victimes; des cages de bambou reçoivent les têtes des suppliciés et le sang figé rougit le sol.

Quant à la ville tartare, elle est plus régulièrement percée, mais non plus belle que la ville chinoise, si ce n'est autour des légations étrangères et le long des avenues de triomphe, où des ponts de marbre, ornés d'animaux symboliques, franchissent les canaux. Naguère, les descendants des conquérants mandchoux, considérés comme appartenant à une race supérieure, étaient tenus de donner le bon exemple aux autres habitants de Peking. Ainsi, l'on ne voit dans la ville tartare ni taverne, ni maison de prostitution; ses rues ne doivent être profanées par aucune procession funéraire, par le transport d'aucun cercueil venant du quartier chinois. Jadis, il était interdit à un Mandchou d'habiter la ville extérieure ou de prendre dans sa maison un locataire de la race vaincue; mais, depuis longtemps, ces défenses ne sont plus observées : les races se sont mélangées, et quoique les Mandchoux de descendance plus ou moins pure soient encore en majorité dans la ville qui porte leur nom, les Chinois proprement dits y sont venus en foule, et c'est en leurs mains que se trouve le commerce. Les Hoï-hoï ou mahométans, au nombre de plusieurs dizaines de milliers dans les deux villes limitrophes, s'occupent principalement des métiers : c'est à leur communauté qu'appartiennent presque tous les ouvriers en métaux. Les chrétiens indigènes ont le monopole du travail d'horlogerie, enseigné par les missionnaires au siècle dernier.

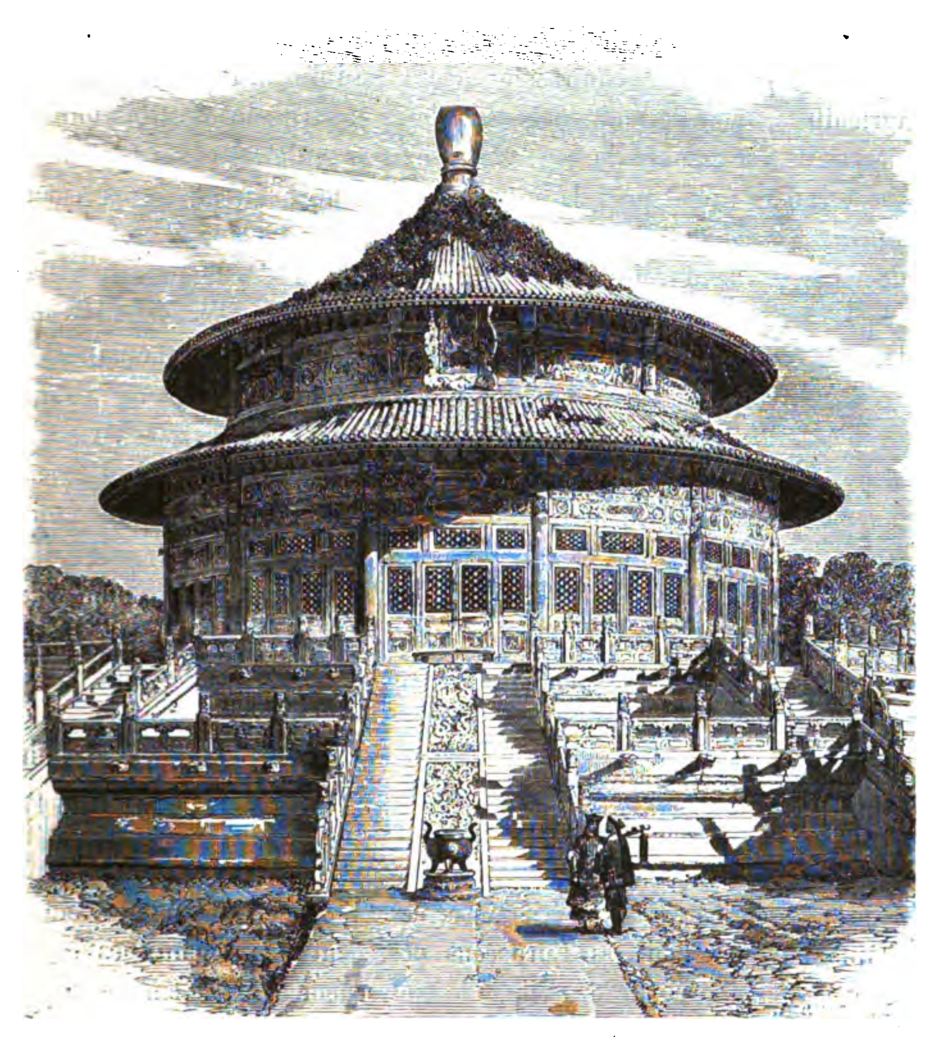
Le centre de la ville tartare est formé par une troisième ville également limitée par une enceinte, dont les quatre portes s'ouvrent vers les quatre points cardinaux : c'est le quartier « jaune », le lieu saint de la cité; il enferme le seul édifice de la Chine qui soit revêtu de porcelaines jaunes, le palais impérial, constituant lui-même une quatrième ville, inaccessible aux sujets du souverain. La plus grande partie en est occupée par un lac artificiel, des bosquets, des allées ombreuses. Deux collines s'y élèvent, dont



PEKING. — LA RUE PRINCIPALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de M. Paul Champion.

la plus haute, dominant toute la cité, est appelée King chañ et plus communément Meï chañ ou « montagne du Charbon » : d'après une légende populaire, ce monticule, formé de main d'homme, repose sur des amas de charbon qu'on y aurait accumulés en cas de siège prolongé. Du haut des



PÉKING. — TEMPLE DU CIEL.
Dessin de Thérond, d'après une photographie.

collines du nord-ouest, d'où l'on peut voir à ses pieds la plaine de Peking, la capitale apparaît comme un immense jardin carré, dominé au centre par la butte du Charbon, avec ses allées et ses kiosques; les maisons basses des villes unies ne se montrent qu'en stries et en taches au milieu de la verdure.

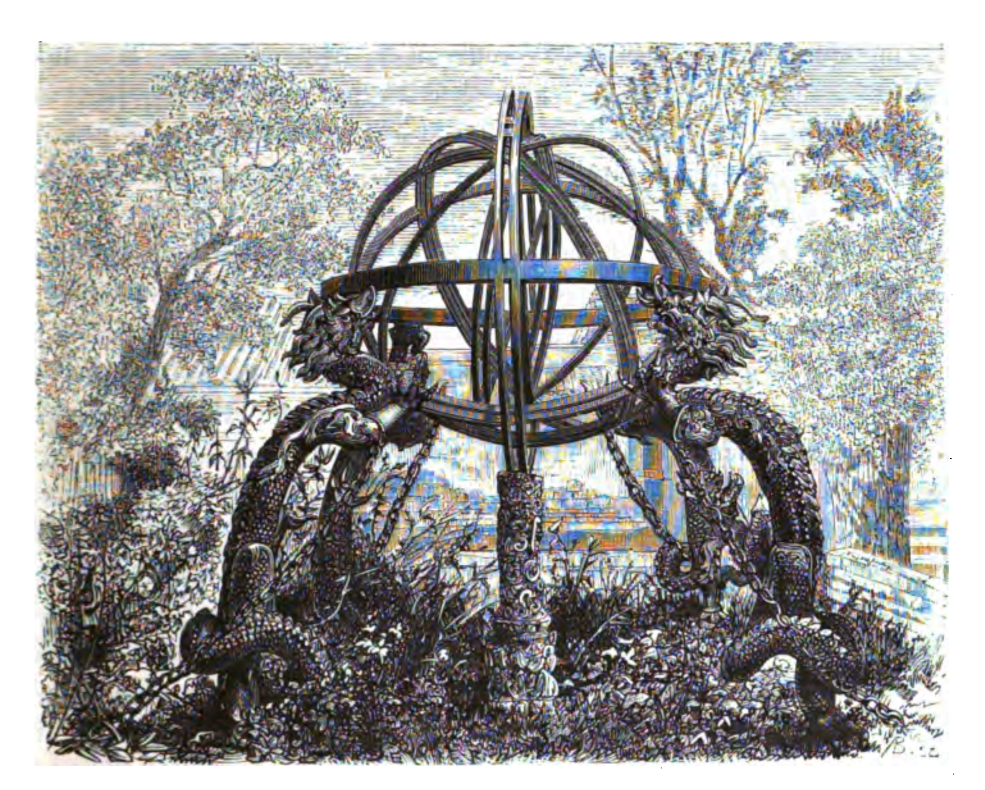
Deux temples de Peking rivalisent presque en étendue avec le palais

impérial : ce sont le temple du Ciel et celui de l'Agriculture, situés dans la partie méridionale de la ville chinoise, et tous les deux entourés de rangées d'arbres séculaires; les enceintes extérieures des deux parcs ont chacune plusieurs kilomètres de tour. Le temple du Ciel, aux deux toits superposés, dresse au-dessus d'une terrasse à degrés de marbre sa large rotonde décorée de faïences vernissées et de boiseries, dont les couleurs, le bleu, le rouge éclatant, le jaune d'or, contrastent avec la verdure du fond. Le temple de l'Agriculture, moins grand, mais plus élevé, et surmonté de trois toitures superposées, est entouré d'une forêt de pilastres sculptés ornant les balcons et les escaliers : c'est près de là que se trouve le champ où l'empereur et les princes venaient chaque année, à l'époque des labours de printemps, guider la charrue d'ivoire et d'or en invoquant les bénédictions du Ciel et de la Terre; mais depuis l'entrée triomphante des Européens dans la capitale, cette cérémonie est tombée en désuétude[1]. Les autres sanctuaires où se célèbrent les rites solennels de la religion nationale, le temple de la Terre, ceux du Soleil et de la Lune, sont en dehors de la ville tartare, à proximité de ses murailles. C'est aussi près du rempart, mais à l'intérieur, dans le voisinage du temple des lettrés, que s'élève l'ancien observatoire des missionnaires jésuites avec ses curieux instruments astronomiques en bronze, de construction chinoise, dont les ornements, représentant des dragons symboliques, se sont admirablement conservés sous le climat sec de Peking; ces instruments forment la plus belle collection connue de bronzes chinois. L'observatoire russe, situé à l'angle nord-oriental de l'enceinte, renferme des trésors d'une autre nature, une bibliothèque chinoise qu'on ne cesse d'agrandir depuis plus d'un demi-siècle. Enfin, la mission lazariste possède le beau musée d'histoire naturelle formé par le missionnaire Armand David. La bibliothèque, jadis imposante, de l'Académie impériale, a été en grande partie dispersée et l'on y chercherait vainement certains ouvrages dont les Européens possèdent maintenant des exemplaires[2]. Sous la dynastie des Ming, le gouvernement entretenait à Peking des écoles où l'on enseignait le siamois, le barman, le persan, le turc, le tibétain et deux idiomes des peuplades sauvages du sud-ouest de la Chine. Depuis la guerre de l'opium, les ministres de l'empereur ont compris qu'il est d'autres langues plus utiles à connaître que celles de l'Indo-Chine et de l'Asie centrale, et de jeunes mandarins étudient dans l'école du gouvernement établie dans le palais des affaires étrangères l'anglais, le français,

[1] J. de Rochechouart, *Pékin et l'intérieur de la Chine.*
[2] W. Martin, *The Chinese, their Education, Philosophy and Letters.*

l'allemand, le russe et le mandchou; les cours de mongol et de turc sont peu fréquentés.

Comme cité de commerce, Peking n'a peut-être pas autant d'importance qu'au temps de Marco Polo; « si qu'il n'était jour en l'an que, de soie seulement, n'y entrât mille charretées, de quoy mains draps à or et de soie se labourent. » Néanmoins, le mouvement des chars, des convois de chevaux et de mulets, des piétons, est énorme sur la route qui rattache Peking à son port de Toungtcheou sur le Peï ho. En outre, la capitale est réunie au



PEKING. — SPHÈRE CÉLESTE DANS L'ANCIEN OBSERVATOIRE.
Dessin de Sellier, d'après une photographie de Thomson.

même port par un canal navigable d'environ vingt-cinq kilomètres de longueur, que remontent les barques chargées de vin, d'opium ou d'autres denrées ; mais cette navigation est très pénible, car le canal n'a pas moins de cinq degrés, à chacun desquels il faut transborder les marchandises : l'un de ces seuils est celui du pont des Huit li (Pali kiao ou Pali kao), devenu célèbre par la victoire que les alliés anglo-français y remportèrent sur l'armée chinoise en 1860. D'ordinaire, le port de Toungtcheou est complètement rempli de barques, sur lesquelles on peut, de bordage à bordage, traverser la rivière, et de ce pont mobile jusqu'à Tientsin les bateaux forment souvent

un convoi non interrompu. Mais du commencement de décembre au commencement de mars, pendant plus de trois mois en moyenne, toute navigation est arrêtée par les glaces, et le commerce de Peking avec Changhaï doit se faire par les routes de terre. Ces routes sont très mauvaises. La capitale n'a qu'un petit nombre de chemins pavés rayonnant autour de ses murs. La seule chaussée qui soit d'origine moderne se dirige vers le Palais d'Été; une autre, tracée dans la direction du sud-ouest, aboutit au célèbre pont jeté sur le Yungting ho ou Wen ho, le Lukou kiao; mais ce n'est plus celui que vit Marco Polo, et dont il parle comme d'une construction magnifique de vingt-quatre arcades : ce pont s'écroula au dix-septième siècle[1], et le monument actuel, gigantesque « chinoiserie » ornée de deux éléphants et de deux cent quatre-vingts lions de marbre, fut élevé par l'empereur Kanghi. Presque tous les autres travaux de voirie publique des environs de Peking sont dus à la dynastie des Ming.

La principale industrie de la banlieue est celle du jardinage. Au sud-ouest de la cité, dix-huit villages, compris sous le nom général de Fenghaï, sont habités par des maraîchers qui alimentent Peking de légumes, de fruits et de fleurs; les pommes de terre et les patates douces y ont été introduites depuis le commencement du siècle et la vigne y donne des raisins délicieux. Dans les serres, fermées non par des vitrages, mais par des tentures en papier coréen, fait de la fibre du *broussonetia papyrifera*, les jardiniers entretiennent parfaitement les plantes du midi de la Chine; ils réussissent aussi d'une manière étonnante à produire des curiosités végétales. Une autre industrie des environs de Peking, et celle qui prendra probablement le plus d'importance dans un avenir prochain, est l'exploitation des gisements d'anthracite : la puissance totale des couches carbonifères y est évaluée par Richthofen à plus de deux mille mètres. Les mines les plus activement exploitées se trouvent dans la vallée du Tsingchoui ou de « l'Eau Pure », qui descend des ravins de Pohoa chañ, à l'ouest de la capitale. C'est par des sentiers difficiles, passant dans les défilés et sur les escarpements, que des caravanes de muletiers apportent la houille à Peking; mais quelques gisements sont dans le voisinage immédiat de la ville; les missionnaires catholiques en possèdent un près de la rive droite du Wen ho. Des Anglais ayant proposé au gouvernement de construire un chemin de fer de Peking aux mines les plus productives, celles de Tchaïtang, reçurent la réponse ordinaire : « Les mulets ont suffi jusqu'à maintenant, ils suffiront encore! » Depuis l'époque de Marco Polo, on ne s'est pas même

[1] Prospero Intorcetta, *Missione Cinese;* — Bretschneider, *Die Pekinger Ebene.*

occupé de la construction d'une route, et Peking trouve encore avantage à importer une certaine quantité de houille anglaise, et même à faire venir du bois de chauffage de Californie par la voie de Changhaï[1]; néanmoins, le combustible de ses propres mines est d'assez bonne qualité[2]. Au sud-ouest de Peking il existe aussi de grandes carrières de marbre et des mines de fer magnétique.

Le parc le plus vaste des environs de Peking est celui de Nanhaï tze ou des « Mers du sud » : il occupe au sud de la ville, dont il est séparé par une plaine en partie marécageuse, un espace environ trois fois plus considérable que Peking, de 190 à 200 kilomètres carrés : sa muraille extérieure, qui se rattache à des remparts de construction moderne défendant les approches de Peking[3], a 65 kilomètres de tour; des villages, des champs, des colonies militaires sont épars dans les clairières de la forêt. Les Européens ne sont pas autorisés à y pénétrer, et ceux qui y sont entrés l'ont fait à la faveur d'un déguisement. Parmi les troupeaux de cerfs qui peuplent ce jardin, le naturaliste Armand David a découvert une espèce remarquable, d'origine inconnue, *elaphurus davidianus*, dont quelques représentants se trouvent maintenant en Europe. Dans les montagnes voisines, on a aussi trouvé un singe très curieux, le *macacus tcheliensis*, l'animal de ce genre qui vit sur le continent d'Asie à la plus grande distance de l'équateur[4].

Le parc le plus célèbre de Peking n'est pas cette vaste étendue du Nanhaï tze, c'est le Yuangming yuan, le « Jardin Splendide », plus connu par les Européens sous le nom de « parc du Palais d'Été. » On sait que cette résidence fut pillée, en 1860, par les soldats européens qui venaient de disperser l'armée chinoise devant Palikiao. Ceux qui pénétrèrent les premiers dans le palais d'été auraient pu se croire dans un musée : les objets précieux par la matière ou par le travail, en jade, en or, en argent, en laque, étaient disposés sur des étagères comme dans les collections publiques de l'Occident. Un grand nombre de ces curiosités, cassées, distribuées au hasard, fondues en lingots, furent irrévocablement perdues, tandis que maints objets de choix servirent à constituer de nouveaux musées en Europe. Quant aux lingots d'or et d'argent, ils furent répartis entre les soldats proportionnellement au grade; mais il paraît que le principal

[1] Gill, *The River of the Golden Sand.*
[2] F. von Richthofen, *Letter on the Provinces of Chili, Shansi, Shensi, Sz'-chwan*; — Bretschneider, *Die Pekinger Ebene.*
[3] Williamson, *Journeys in North China*, etc.
[4] Armand David, *Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'Empire Chinois.*

trésor resta caché[1]. Depuis que le palais et les édifices environnants ont été livrés au pillage et à l'incendie, la plupart de ces constructions sont restées à l'état de ruines; seulement un des palais a été reconstruit pour l'impératrice-mère. Quelques bâtiments avaient échappé au désastre. Les gracieux pavillons de style italien élevés au milieu du siècle dernier par des missionnaires catholiques se voient encore dans le parc oriental. Les monuments les plus précieux de l'architecture chinoise élevés par Kienloung dans le parc de Wanchou chañ, kiosques, pagodes à étages, temples, ponts, arcs de triomphe, sont aussi parfaitement conservés, et les curieuses sculptures de marbre blanc n'ont cessé de briller à travers le sombre feuillage des pins. Le chef-d'œuvre de ce vaste musée d'architecture est un temple de 8 mètres de hauteur, de 19 mètres de tour, complètement en bronze. Mais ce que la région du palais a de plus beau est la forêt solitaire qui recouvre les pentes de Hiang chañ, montagne de 300 mètres de hauteur, d'où l'on contemple à ses pieds le grand lac des jardins, les temples, les pagodes revêtues de porcelaines émaillées, les ponts qui se reflètent dans les eaux, et là-bas, à l'horizon lointain le grand carré des murailles de Peking, à demi perdu dans la fumée.

A la base septentrionale du massif de collines auquel s'adossent les palais d'été, jaillissent des eaux sulfureuses depuis longtemps fréquentées par les Chinois, et maintenant utilisées par les malades européens. Ces bains se trouvent sur la route du célèbre sanctuaire de Miaofeng chañ, où les riches pèlerins, ne pouvant gravir les raides sentiers, se font porter en litière. Près du sommet de la montagne qui porte le couvent sur une de ses pentes, les moines montrent une paroi du haut de laquelle, disent-ils, des jeunes gens se précipitent par amour filial, espérant que leur mort assurera longue vie à leurs parents. La plupart des couvents bouddhiques parsemés dans la plaine de Peking, plus nombreux que les monastères dans les provinces les plus catholiques de l'Italie ou de l'Espagne, sont tombés en ruine, et les statues de bronze ou d'argile sont exposées sans abri à la pluie et au soleil. La végétation folle commence à s'emparer de ces édifices croulants, mais les arbres sacrés, pins, marronniers d'Inde, sophora, croissent toujours dans les parvis et les cours, et mêlent aux sculptures leur branchage et leurs fleurs. En été, un grand nombre des Européens en résidence à Peking quittent la ville poussiéreuse pour aller habiter quelque vieux couvent, dans une des fraîches vallées des alentours. Le monastère le plus vaste et le plus célèbre du voisinage de Peking est le Hoang sze ou

[1] Pallu, *Relation de l'Expédition de Chine en 1860.*

« Couvent Jaune », au nord de la ville : un « bouddha vivant » y a fixé sa résidence. A quelque distance à l'ouest, sur la route du palais d'été, s'élève le temple de la « Grande Cloche » où est en effet suspendue à une image de dragon l'une des plus grandes cloches du monde, cône de bronze de près de 8 mètres de hauteur, pesant 54 000 kilogrammes et portant à sa surface, en 35 000 lettres admirablement ciselées, tout un livre de la liturgie bouddhique[1]. Un autre couvent bouddhique, l'un des plus importants de la Chine, s'élève sur une colline à l'ouest de la capitale et du Wen ho : c'est le Tsietaï sze, dominant un panorama non moins splendide que celui des collines de la rive opposée, également parsemées de kiosques et de couvents ; Tsietaï sze était la retraite de prédilection de l'empereur Kienloung, et les vers qu'il y composa sont gravés dans les jardins sur des plaques de marbre. Peu de contrées en Chine sont plus charmantes que ce gracieux pays de collines entouré par l'amphithéâtre du Tahang ling, dont la crête, hérissée des tours de la Grande Muraille, se déroule au nord et à l'ouest de la plaine. Des rivières, des ruisseaux et des cols peu élevés divisent cette région des collines en massifs distincts, tels que le Tarhing chañ, immédiatement à l'ouest du Palais d'Été; le Tsingchoui tsien, aux parois bizarrement découpées ; le Pohoa chañ ou la « Montagne des Cent Fleurs », qui s'élève à plus de 2250 mètres au sud de la vallée du Tsingchoui, dans une région parsemée de petits villages habités par des Chinois catholiques.

La banlieue de la capitale est couverte de monuments de marbre, qui pour la plupart sont des tombeaux de famille, ombragés par des massifs de pins et de genévriers : presque tous ont la forme de gigantesques tortues portant sur leur carapace une tablette revêtue d'inscriptions. Les cimetières des familles princières sont ornés à l'entrée d'effigies colossales de lions en bronze ou en marbre ; çà et là des allées funéraires sont gardées par ces statues d'animaux. Les Européens visitent surtout, à l'ouest de la ville, le cimetière dit « portugais » et le cimetière « français » où reposent les corps de Ricci, de Verbiest, d'Amiot, de Gaubil, de Gerbillon et d'autres missionnaires célèbres qui contribuèrent pour une si large part à faire connaître à l'Europe la géographie de la Chine et les mœurs de ses habitants. Pendant les trente années que dura l'exil des prêtres catholiques, avant la prise de Peking par les alliés, la légation russe se chargea de l'entretien de ces deux cimetières, ainsi que de la riche bibliothèque des jésuites, restituée maintenant aux missionnaires français.

[1] J. de Rochechouart, ouvrage cité ; — Achille Poussielgue, *Voyage en Chine et en Mongolie.*

Les « tombeaux des Ming » ou les Chisan ling, c'est-à-dire les « Treize Fosses », se trouvent à une quarantaine de kilomètres de Peking, dans un cirque solitaire des montagnes de Tienchou, où l'on pénètre par un défilé que termine un magnifique porche de marbre. La plus remarquable de ces tombes, celle de l'empereur Yungle, entourée comme toutes les autres de pins et de chênes, est à l'extrémité d'une grande allée de statues de marbre représentant douze hommes, fonctionnaires, prêtres ou guerriers, et douze paires d'animaux, éléphants, chameaux, lions, chevaux, les fabuleuses licornes et le kilin mythique, les uns agenouillés, les autres debout. Tous ces animaux sont taillés dans un seul bloc; il en est qui dépassent quatre mètres de hauteur; mais, disséminées sur une trop vaste étendue, sans aucune entente de la perspective, sans recherche d'aucun effet d'ensemble, ces effigies énormes paraissent grotesques[1]. Près de la tombe, le temple des sacrifices repose sur soixante piliers de laurier nanmou, et non de tek, comme on le dit généralement, ayant chacun 13 mètres de hauteur et 3 mètres de circonférence. Le corps a été enseveli au fond d'une longue galerie, sous la haute pyramide naturelle de la montagne[2].

D'autres nécropoles impériales sont disséminées dans la plaine du Petchili. Les tombeaux de la dynastie des Kin, ruines informes qui datent du douzième et du treizième siècle, se voient près de la ville de Fangchañ, au sud-ouest de Peking. Quant aux monuments élevés sur les corps de Kanghi, de Kienloung et de quatre autres empereurs de la dynastie des Tsing, nul Européen n'a encore été admis à les voir : ils sont enfermés dans un grand parc situé au sud-est de Peking, près de la ville de Yi tcheou[3]. Ce sont les Siling ou « Tombeaux occidentaux ». Les Toungling ou « Tombeaux orientaux » sont à 130 kilomètres au nord-est de Peking. Des constructions temporaires, élevées dans le voisinage de la ville, gardent les corps pendant des années, en attendant que le monument définitif soit achevé. Pour transporter les plus lourds blocs de marbre des effigies, on construit des routes temporaires et l'on se sert de camions à seize roues traînés par six cents mulets[4].

Tientsin ou le « Gué du Ciel » est le port de tout le Petchili et en même temps celui de la Mongolie et de la Baïkalie russe. Cette ville jouit de rares avantages pour le trafic. Elle est située dans une région d'extrême

[1] Francis Garnier, *De Paris au Tibet*, *Temps*, 22 nov. 1873.
[2] Bretschneider, ouvrage cité.
[3] Lamprey, *Journal of the Geographical Society of London*, 1867.
[4] Lockhart, *Chinese and Japanese Repository*, 3 june 1864.

fertilité, interminable plaine couverte de coton et de millet, sur un fleuve navigable et au point de convergence de plusieurs chemins naturels formés par les rivières de la contrée; malheureusement le sol est bas, çà et là marécageux, exposé aux inondations. Grâce au développement de son commerce avec l'étranger, Tientsin est devenue l'une des grandes cités de la Chine; elle a même de beaucoup dépassé en population la capitale de l'empire. Depuis le milieu du siècle, le nombre des habitants a presque quintuplé; d'après les rapports consulaires, il s'élèverait maintenant à près d'un million. Tientsin importe surtout beaucoup de riz, des étoffes, de l'opium, de la quincaillerie d'Europe, qu'elle paye en laine et en coton bruts, en peaux et en fourrures, en pailles tressées, en poil de chameau : c'est à Tientsin que le gouvernement a établi, pour tout le nord de la Chine, le dépôt général du sel, dont il a le monopole, et les magasins de céréales qui servent à l'approvisionnement de Peking[1]. D'énormes amas de sel, de riz, de froment, couverts de nattes, se succèdent au bord du fleuve. Après le traité de 1858, à l'époque où Tientsin fut ouverte au commerce européen, la plus forte partie de la grande navigation sur le Peï ho, appelé en cet endroit communément Haï ho ou « Fleuve de la Mer », appartenait aux négociants anglais, mais en peu d'années les Chinois ont réussi à conquérir la première place[2]; ils ont ajouté à leurs flottilles de jonques des navires de construction européenne et possèdent même de nombreux bateaux à vapeur qui font journellement le service du fleuve, en aval et en amont de la ville. Le mouvement direct du port de Tientsin avec la France est sans importance, de 1500 à 6000 tonnes par an. Les Américains ont perdu presque tout leur commerce avec le Peï ho; mais le transit des marchandises russes entre Hankoou et Kiakhta par Tientsin et Toungtcheou est fort considérable[3].

A quelques kilomètres en aval du centre de la cité, s'élèvent les con-

[1] Valeur des échanges avec l'étranger, dans le port de Tientsin, en 1879 :

Importations.	169 800 000 francs.
Exportations.	11 775 000 »
Ensemble	172 575 000 francs.

Mouvement du port de Tientsin, non compris les jonques :

En 1861 :	111 navires,	jaugeant 26 560	tonneaux.
» 1879 :	867 »	» 531 970	»

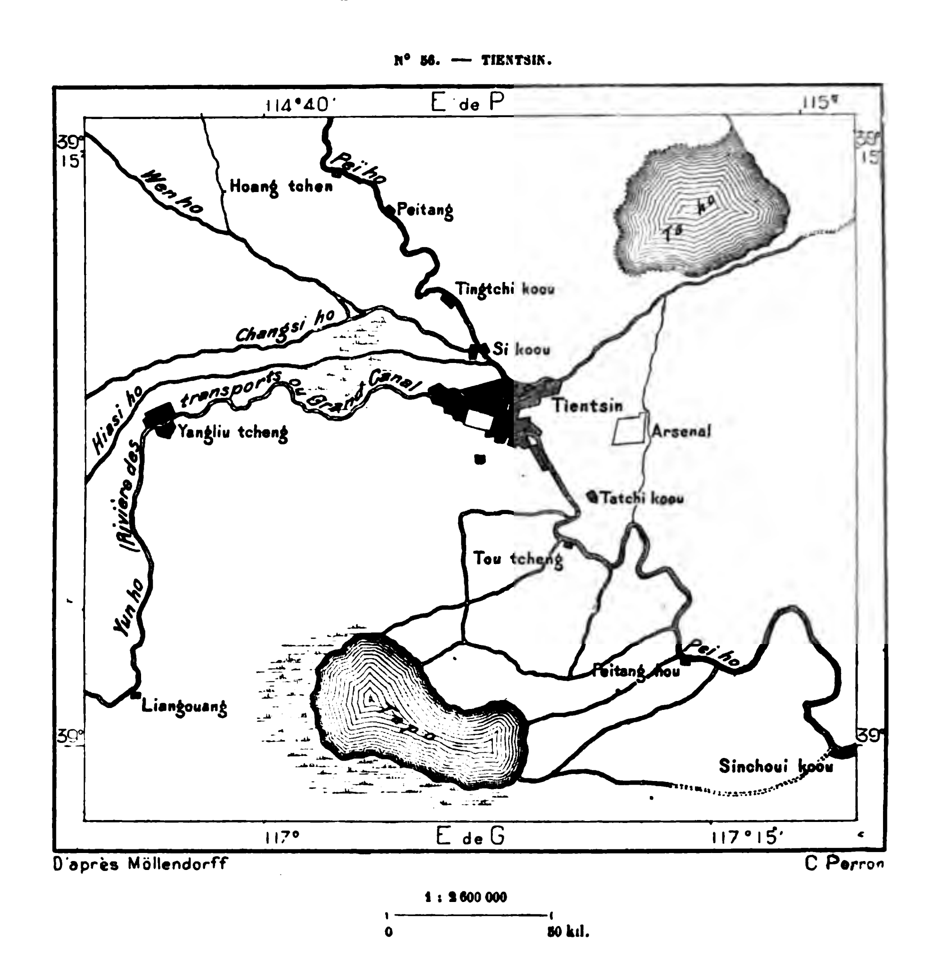
[2] Part des pavillons dans le mouvement du port de Tientsin avec l'étranger :

En 1873 : pavillon anglais...	103 865 tonnes.	En 1879 : pavillon anglais...	194 580 tonnes.
» » américain	99 296 »	» » américain	25 475 »
» » chinois...	22 022 »	» » chinois...	263 950 »
» Autres pavillons....	35 940 »	» Autres pavillons....	37 950 »

[3] Commerce russe de transit à Tientsin, en 1879 : 26 940 000 francs.

structions du quartier européen de Tzekhoulin ou du « Bosquet de Bambous », qui n'offre plus rien de chinois : c'est maintenant une petite ville tout occidentale par le tracé des rues, l'architecture des maisons, la disposition des magasins. Presque tous les Européens que leurs affaires appellent à Tientsin résident dans ce village transformé. La ville chinoise elle-même a changé peu à peu d'aspect, et l'on y voit de grandes con-

N° 56. — TIENTSIN.



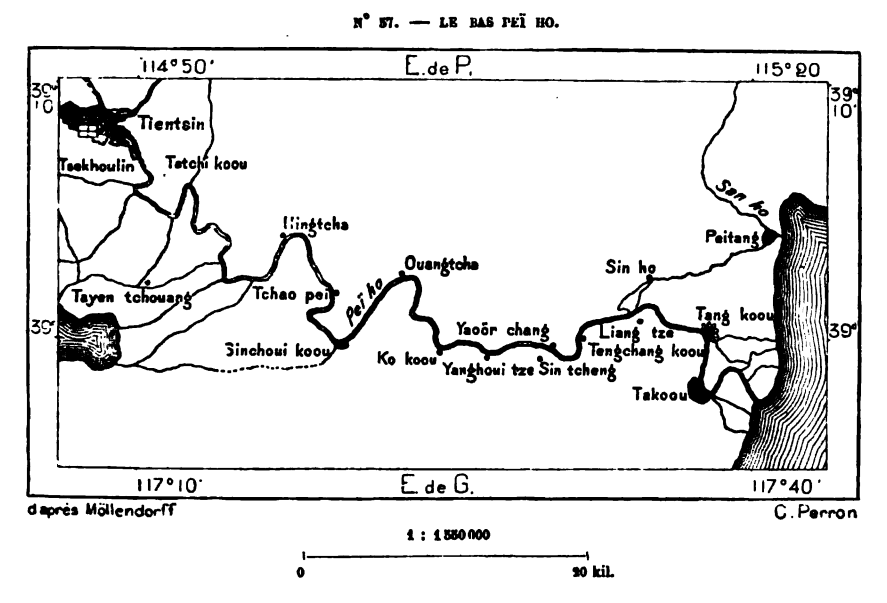
1 : 2 600 000

0 — 50 kil.

structions à l'européenne, notamment un nouvel hôpital; mais la cathédrale bâtie par les missionnaires catholiques n'est plus qu'une ruine; elle fut incendiée lors du terrible massacre de 1870, pendant lequel les sœurs de charité, les prêtres et tous les Français, à l'exception d'un seul, et quelques autres étrangers, furent massacrés. Les rues de Tientsin sont beaucoup plus larges que celles de Changhaï et de Canton, où les transports se font à dos d'homme, tandis que dans les villes du nord on se sert de lourds chariots traînés par des mulets ou par des bœufs. Tientsin, le

port où les Européens obtinrent pour la première fois dans ce siècle, grâce au traité de 1860, le droit de la libre exploration de la contrée, est peut-être, parmi toutes les cités du royaume Central, celle où les signes d'un renouvellement industriel sont le plus marqués. Une filature de coton y a été récemment fondée; un chemin de fer à traction de chevaux a été construit à une centaine de kilomètres au nord-est pour relier les mines de houille de Kaïping, où se trouve déjà toute une colonie d'Anglais, à la ville commerçante de Loutaï, située sur la rivière Peïtang, à la tête de la navigation de marée[1]; des milliers d'ouvriers s'emploient à recreuser la partie septentrionale de la « rivière des Transports », qui d'ailleurs n'a plus

N° 57. — LE BAS PEÏ HO.



d'après Möllendorff — C. Perron

1 : 1 550 000

0 — 20 kil.

d'importance que pour le petit commerce, le grand mouvement d'échanges ayant pris désormais le chemin de la mer. On s'occupe aussi de la régularisation du bas fleuve, que peuvent remonter des bâtiments d'un tirant d'eau de 3 à 4 mètres, mais qu'une barre offrant seulement 1 mètre de profondeur à marée basse, de 3 mètres à 4 mètres et demi à marée haute, sépare des eaux du golfe. Toutefois c'est en vue de la défense militaire que se sont faits les travaux les plus importants. A Tientsin même, dans le faubourg oriental, un arsenal où l'on fabrique surtout des fusils, des projectiles et des affûts, s'étend sur un espace de 250 hectares. A Sintcheng, entre Tientsin et l'embouchure, le gouvernement a fait élever de puissantes fortifications; à l'entrée du fleuve, les forts de Takoou (Grande

[1] *China Express*, 8 april 1881.

Bouche), qui furent si rapidement enlevés par les troupes anglo-françaises en 1858 et en 1860, ont été reconstruits, armés de canons du plus fort calibre et complétés par un vaste camp retranché et un bassin de carénage pour les canonnières chinoises. La ville de Peïtang, à l'embouchure de la rivière qui se déverse dans le golfe de Petchili, immédiatement au nord du Peï ho, est également fortifiée.

Plusieurs villes se succèdent au nord de Peking sur la route qui mène à Jehol par la porte de la Grande Muraille dite Koupeï koou (ancienne porte du Nord) ; mais la cité administrative de Yungping fou, sur la route de la Mandchourie, n'est pas un centre de population considérable. A l'ouest du Koupeï koou, la plaine de Peï ho n'est accessible, du côté de la Mongolie, que par le Kouan koou (Porte de la Barrière). Le passage de Kouan, que l'on appelle ordinairement Nan koou (Porte méridionale), du nom du village qui se trouve au bas de la rampe d'accès, a surtout été d'une importance stratégique capitale, et c'est par là que presque tous les envahisseurs sont descendus dans la plaine : de ce passage, Djenghiz khan vit à ses pieds la capitale de la dynastie vaincue. Aussi le chemin du Kouan koou est-il l'un des plus garnis d'ouvrages défensifs : deux grandes forteresses s'étagent sur la pente méridionale et se relient l'une à l'autre par des murs et des tours que la plupart des voyageurs décrivent comme étant la Grande Muraille; mais ce n'est là qu'un ouvrage avancé du rempart qui se développe sur la crête de la chaîne et que le chemin de Kouan koou traverse à angle droit au col dit Pata ling. Des tours de signaux construites du temps des Ming, et de nos jours partiellement démolies, se dressent à égales distances les unes des autres sur la route de Peking. Quant au chemin pavé qui remontait le Kouan koou jusqu'au col, il n'existe plus que par fragments; les eaux torrentielles en ont détruit la plus grande partie, et les voyageurs ont maintenant à suivre des sentiers tracés irrégulièrement sur les pentes. Le monument le plus remarrquable qui se voie encore sur l'ancienne route est une porte triomphale érigée à l'entrée de la forteresse du sud et portant une inscription en six langues : sanscrit, chinois, ouïgour, mongol, tibétain, niutchi ou ancien mandchou : l'inscription de la porte chinoise est la seule que l'on connaisse en ce dernier idiome[1]. La route stratégique du Kouan koou doit actuellement sa principale importance au commerce, car c'est le chemin suivi par le courrier postal et par les caravanes russes de Kiakhta. Celles qui portent le thé en briques, — d'usage en Sibérie, — vont prendre direc-

[1] Swinhoe, *Proceedings of the Geographical Society of London*, 1870.



KAN KOOU. « PORTE MÉRIDIONALE » DE LA GRANDE MURAILLE. — VUE PRISE DE PATA LING

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Thomson

tement leur charge à Toungtcheou, sur le Peï ho, sans passer à Peking, qu'elles laissent au sud-ouest.

Dans les hautes vallées des affluents du Wen ho plusieurs villes importantes servent d'intermédiaires à Peking et à la basse plaine du Petchili pour leur commerce avec la Mongolie et les possessions russes. Kalgan ou Tchangkia koou (Tchantze koou), à l'une des portes de la Grande Muraille, ainsi que l'indique son nom mongol, est, on le sait, la plus populeuse et la plus commerçante de ces villes. La cité militaire, entourée de forts et de casernes, s'appuie sur la muraille même, qui dans cet endroit suit le flanc de montagnes assez élevées se redressant au nord, tandis que la ville marchande se trouve à 5 kilomètres au sud, déjà sur le territoire chinois. Les maisons des Européens, missionnaires protestants et commerçants russes, sont groupées dans la campagne, en dehors de la ville chinoise, aux rues nauséabondes. Siouan hoa, située à l'entrée d'une cluse que parcourt la route de Peking à Kalgan, est aussi une ville très fréquentée par Chinois et Mongols. Elle fut la capitale de l'empire sous la dynastie mongole, et de cette époque elle a gardé ses remparts imposants, ses arcs de triomphe, ses grands parcs ; de même que Tatoung fou, située beaucoup plus à l'ouest et plus avant dans le cœur des montagnes, elle est très bien placée pour devenir une ville de manufactures, car les vallées environnantes produisent des vivres en abondance, et de puissantes couches de charbon pourraient fournir tout le combustible nécessaire à la mise en œuvre des matières premières apportées par les Mongols, laines, cuirs, poils de chameau[1] ; elle fait un grand commerce de tabac et de feutres. Kiming, sur la route du Kouan koou à Siouan hoa, est la station principale de poste pour tout le nord de la Chine. Les vignes des environs produisent un vin blanc des plus estimés, que l'on trouve seulement sur les tables des plus riches mandarins[2].

Les villes sont très nombreuses dans la partie méridionale de la province, qu'arrosent les divers affluents du Wen ho et du Peï ho. La plus grande est Paoting fou, qui communique avec la capitale par Tsotcheou et que l'on a choisie à la place de Peking comme chef-lieu de la province et résidence officielle du vice-roi, qui pourtant séjourne plus souvent à Tientsin. Paoting est une cité régulièrement construite, mieux tenue que la capitale de l'empire et très commerçante. Les campagnes des alentours, où domine la culture du millet, comme dans tout le Petchili, sont admirablement cultivées ; près de Paoting, à Hoangtou hien, s'élèvent en

[1] F. von Richthofen, *Letters on the provinces of Chili, Shansi*, etc.
[2] Grant, *Journal of the Geographical Society of London*, 1863.

l'honneur du mythique Yao et de sa mère de très anciens temples entourés de cyprès gigantesques. Tchingting, au sud-ouest, « immense ville aux grandes et belles murailles », située près de la frontière montueuse du Chensi, est aussi une cité industrieuse, mais déchue; ses ouvriers fabriquent avec le fer de Chañsi des images de Bouddha pour tout le nord de la Chine[1]. Les idoles en bronze de ses temples sont parmi les plus remarquables de l'empire; l'une d'elles a 24 mètres de hauteur. Plus au sud, la ville de Taïming est l'un des principaux marchés des contrées voisines du Hoang ho[2].

PÉNINSULE DE CHAÑTOUNG.

Le Chañtoung est une région géographique complètement distincte du reste de la Chine. Ce pays des « Monts Orientaux », — car tel est le sens des mots Chañ toung, — se compose de deux massifs insulaires de montagnes et de collines dont l'un s'avance au loin dans les eaux, entre le golfe de Petchili et la mer Jaune proprement dite, et que de vastes plaines alluviales, déposées dans une ancienne mer, limitent parfaitement à l'ouest. De ce côté, le Hoang ho a promené son cours pendant la série des âges, déposant ses argiles, tantôt au nord, tantôt au sud de la presqu'île de Chañtoung. Par sa forme générale, cette péninsule ressemble à celle de Liaotoung, que projettent au devant d'elle les montagnes de la Mandchourie, mais elle est de plus grandes dimensions. Ses côtes, reconnues pour la première fois par des navires européens en 1793, lors de l'ambassade en Chine de l'Anglais Macartney, sont découpées par d'innombrables baies, arrondissant leurs courbes régulières de promontoire à promontoire. Presque tous ses caps se terminent par des escarpements abrupts, et cependant les eaux qui en baignent la base n'ont aucune profondeur; des écueils, des îlots prolongent

[1] Oxenham, *Mittheilungen von Petermann*, IV, 1870.

[2] Principales villes du Petchili dont la population approximative est indiquée par des voyageurs modernes :

Tientsin	920 000	habitants, d'après	le rapport des douanes, 1880.
Peking	500 000	» »	Bretschneider.
Tchangkia koou (Kalgan) . .	200 000	» »	Grant, Michie.
Paoting.	150 000	» »	Williamson.
Tongtcheou.	100 000	» »	Treat, Bretschneider.
Siouan hoa.	90 000	» »	Grant.
Tsotcheou	25 000	» »	Williamson.
Peïtang	20 000	» »	Sinibaldo de Mas.
Tchingting.	10 000	» »	Armand David.

quelques pointes jusqu'à une grande distance dans la mer ; même une sorte d'isthme en partie émergé réunit la côte septentrionale de Chañtoung à la pointe terminale de la péninsule de Mandchourie par les îles de Miao tao et des bas-fonds. Le seuil le plus bas, dans ces parages qui forment l'entrée du golfe de Petchili, se trouve à 71 mètres de la surface et la profondeur moyenne de la cavité est de 25 mètres seulement : les alluvions apportées incessamment par le Hoang ho expliquent cette mince épaisseur liquide sur les fonds marins. Néanmoins, les barques chinoises d'un faible tirant d'eau peuvent pénétrer dans la plupart des criques du littoral ; plus facilement encore les bateaux pouvaient naguère contourner le Chañtoung à l'ouest par la « rivière des Transports ». Ainsi tout le pays était une île au point de vue de la navigation, tandis que pour le commerce par terre il restait partie du continent. La facilité des échanges a complété les avantages qu'assurent au Chañtoung l'excellence de son climat, la fertilité de ses campagnes, la richesse minière de ses assises, et la population y est devenue très dense ; le long des routes et des rivières, les villes et les villages se succèdent à de courts intervalles, et du haut de mainte colline tout l'espace compris par le cercle de l'horizon apparaît comme une immense cité entremêlée de jardins. D'après les documents officiels, le Chañtoung serait peuplé en proportion plus que la Belgique[1]. A maints égards, la population du Chañtoung diffère de celle des plaines basses du Hoang ho et du Yangtze kiang : les hommes y sont plus robustes et paraissent plus énergiques ; ils sont en général plus bruns et ont les traits plus fortement accusés. En plusieurs endroits de la Péninsule, et notamment aux environs de Tchefou, les indigènes montrent des tombeaux qu'ils disent laissés par une race antérieure à l'arrivée des Chinois[2].

Les monts qui forment l'ossature de la presqu'île peuvent être considérés dans leur ensemble comme les restes d'un plateau découpé dans tous les sens par de petites rivières. Au nord, une rangée de hauteurs est très rapprochée du littoral, et les marins qui contournent la Péninsule les voient se succéder de l'est à l'ouest, presque toutes de la même forme et de la même grandeur ; ce sont des cônes réguliers, aux pentes douces, que Macartney et ses compagnons, les comparant aux chapeaux pointus que portent les officiers chinois, désignèrent, dans leurs journaux de bord, par les noms de « bonnets de mandarins » : aucun n'atteint à la hauteur de 1000

[1] Superficie et population du Chañtoung :

Superficie, d'après Behm et Wagner.	Population en 1842.	Population kilométrique.
139 280 kilomètres carrés.	29 530 000 habitants.	212 habitants.

[2] Williamson, *Journeys in North China, Manchuria and Eastern Mongolia.*

mètres. La partie méridionale de la Péninsule est plus basse en moyenne; mais un pic isolé, le Lo chañ, dominant à l'ouest d'une pittoresque baie parsemée d'îlots, s'élève à 1070 mètres de hauteur : c'est le point culminant de la presqu'île proprement dite. Au delà d'une autre baie, celle de Weï haï, qui s'ouvre dans la côte comme un vaste cratère, le Tamo chañ (680 mètres) est la borne terminale d'un système de montagnes qui se développe à l'ouest pour aller mourir au bord du Fleuve Jaune, après avoir projeté à droite et à gauche plusieurs chaînons latéraux[1]. Entre ces massifs du sud et de l'ouest du Chañtoung et ceux qui longent la côte septentrionale, s'ouvre une dépression profonde, large sillon de plaines qui rejoint le golfe de Petchili à la baie de Weï haï, vers la racine de la Péninsule; même un lac, le Peïma hou ou « lac du Cheval blanc », emplit le milieu de cette cavité, comme pour indiquer le reste d'un ancien détroit : un canal de navigation, obstrué maintenant et représenté comme une rivière sur la carte des jésuites, unissait les deux mers[2].

Les plus hautes cimes des monts occidentaux s'élèvent presque immédiatement au-dessus des campagnes du Hoang ho, au sud de Tsinan, la capitale de la province. Ta chañ ou Taï chañ, la « Grande Montagne », tel est le nom, célèbre dans toute la Chine, du sommet principal (1545 mètres). D'après la mythologie chinoise, le Taï chañ est la plus sainte des cinq montagnes sacrées de l'empire. « Il est l'égal du ciel, le souverain bienfaisant; il décide des naissances et des morts, de l'heur et du malheur, de la gloire et de l'ignominie. » Il y a déjà plus de 41 siècles, d'après le Chouking, que l'empereur Chun alla sur le sommet de cette montagne offrir des sacrifices au ciel, aux collines et aux rivières. Confucius, né dans le voisinage du pic sacré, essaya de le gravir, mais il ne put atteindre la cime : un temple marque l'endroit où il dut s'arrêter. Depuis l'époque de son ascension, l'escalade a été rendue facile par la construction d'un excellent chemin pavé de 19 kilomètres de long, et de larges escaliers, ombragés, jusqu'à 600 mètres d'altitude, de cyprès, de cèdres et d'ifs, et plus haut de pins à cime horizontale. Des porteurs de palanquins attendent les pèlerins à chaque palier. Des temples, des kiosques, des autels s'élèvent sur chaque promontoire; du sommet à la base, le chemin est bordé de reposoirs pour les fidèles, et la ville d'en bas, Taïngan, toute remplie d'édifices religieux, est considérée comme une dépendance de la montagne. Des populations entières d'infirmes

[1]

Kouanyou chañ, à l'est de la Péninsule...	880	mètres.
Lou chañ, au sud-ouest de Tengtcheou...	765	»
Tatze chañ, au sud de Laïtcheou	740	»

[2] Williamson, ouvrage cité; — Markham.

et de mendiants vivent des aumônes que leur distribuent les pèlerins; tous ces malheureux, vêtus de haillons sordides, grouillant à l'entrée des grottes, au milieu des tas de pierres, forment un lamentable contraste avec la richesse des temples et la beauté de la nature environnante[1].

Presque toutes les montagnes de Chañtoung sont entièrement déboisées : les forêts ont dû faire place à la culture sur les pentes basses, et les arbres des hauteurs n'ont pas été plus respectés par l'agriculteur avide. Dans un pays où les habitants sont si rapprochés les uns des autres, la nature a presque complètement perdu sa flore spontanée : ce sont les plantes introduites par l'homme qui donnent à la contrée sa physionomie particulière. Les bêtes sauvages, pourchassées à outrance, ont presque disparu, et les pratiques de la petite culture ne permettent pas d'entretenir beaucoup d'animaux domestiques. Mais dans ce royaume du Milieu, si favorisé, il est peu de provinces qui égalent le Chañtoung par la proportion relative de bonnes terres, se prêtant à une aussi grande variété de productions. Pour les richesses minières, le Yunnan est la seule contrée de la Chine qui en possède plus que le Chañtoung : ce dernier pays a des couches de houille très étendues; on y trouve l'or et tous les métaux nobles, le minerai de fer s'y rencontre en abondance et ses roches renferment des pierres précieuses; on y recueille même de petits diamants[2]. Le climat du Chañtoung, comme celui de tout le nord de la Chine, est un climat extrême, chaud en été, très froid en hiver; parfois même la mer

N° 58. — ANCIEN DÉTROIT DU CHAÑTOUNG.

D'après de Mailla et Henderer — C. Perron

1 : 2 000 000

0 — 50 kil

[1] Williamson, *Journeys in North China, Manchuria and Eastern Mongolia.*

[2] Gardner, *Proceedings of the Geographical Society of London*, octobre 1880.

se recouvre de glace le long des côtes septentrionales, et l'on a pu se rendre à dos de mulet jusqu'aux îles du pourtour de la Péninsule[1]. Mais du moins les oscillations de la chaleur au froid et du froid à la chaleur offrent-elles l'avantage d'être graduelles et régulières, grâce aux eaux marines qui baignent la côte et à l'obstacle que les hautes terres de la Mandchourie et de la Corée opposent à la brusque arrivée des vents polaires. Les typhons achèvent leur courbe dans la mer Jaune; ils ne pénètrent pas dans le golfe de Petchili.

Parmi les centaines de villes qui se pressent dans le Chañtoung, les cités les plus populeuses sont naturellement celles de la plaine alluviale de l'occident, celles qu'arrosent le Fleuve Jaune et ses affluents et que traverse la voie, naguère navigable, du Yun ho ou « rivière des Transports ». Mais ces villes sont également celles qui sont exposées aux plus grands périls par la nature et par l'homme. Plusieurs d'entre elles ont été complètement détruites lors des inondations, et leurs campagnes ont été changées temporairement en marécages; d'autres cités ont été mises au pillage par les rebelles Taïping ou les brigands Nienfeï, et la population dispersée a dû se réfugier dans les villes murées ou dans les régions moins accessibles des montagnes. Mais après chaque désastre les cités se repeuplent promptement; bientôt les maisons d'argile ou de briques sont reconstruites, les baraques sont replacées et la population commerçante s'y presse de nouveau. Ainsi Toungtchang, dont le noyau n'est qu'une cité murée de peu d'importance, a pris rang, par ses énormes faubourgs, parmi les agglomérations les plus actives de l'Empire Central : le dédale de ses rues et de ses canaux rappelle Changhaï ou Tientsin. Cette ville du Chañtoung, située sur le Canal, est une des plus antiques de la Chine, une de celles dont le nom reparaît le plus souvent dans les annales : c'est de là que sortit la dynastie des Tcheou, fondée par le héros Wang « à la figure de dragon et aux épaules de tigre ». Au nord de Toungtchang, Lintsing et Tchoungkia keou, qui furent également dévastées lors de l'insurrection, ont repris leur population et leur commerce. Tchoungkia keou surtout est un marché de premier ordre pour les échanges entre le Petchili et les provinces du centre; elle trafique même avec la Mongolie, ainsi qu'en témoignent les convois de chameaux que l'on rencontré dans les rues[2].

[1] Pallu, *Relation de l'Expédition de Chine* en 1860

[2] A. Williamson, ouvrage cité.

Tsinan, le Chinangli de Marco Polo, la capitale actuelle de la province, est également située dans la région alluviale, à l'ouest des montagnes; ses campagnes, d'une extrême fertilité, et parsemées de cônes isolés qui furent des volcans[1], s'inclinent doucement vers le Fleuve Jaune, qui coule à 7 kilomètres au nord de la ville, dans l'ancien lit du Tatsing ho. Aussi grande que Paris, puisque son enceinte a 42 kilomètres de tour, Tsinan est une des cités de la Chine les mieux tenues et les plus régulièrement construites; c'est aussi l'une de celles qui renferment le plus grand nombre d'habitants professant des religions étrangères : le nombre des mahométans s'y élèverait à 10 000 d'après Williamson, à 20 000 d'après Markham, et 12 000 chrétiens catholiques se grouperaient dans la ville et aux alentours. Une des principales industries de Tsinan est la fabrication des soies, notamment d'une étoffe pour laquelle on emploie les cocons d'un ver à soie sauvage se nourrissant des feuilles du chêne. Les fausses pierres précieuses de Tsinan sont aussi l'objet d'un grand commerce en Chine. A 5 kilomètres à l'est de la capitale du Chañtoung s'élève une colline composée d'un minerai de fer en partie magnétique. Lokao est le port de Tsinan sur le Fleuve Jaune.

Taïngan fou, la ville des temples, à laquelle vient aboutir le prodigieux escalier de la sainte montagne du Taï chañ, est également située dans le bassin du Fleuve Jaune, sur un affluent du Tawan ho ou Wan ho (Wun ho), traversant une région minière des plus riches en gisements de fer et de houille; elle héberge les pèlerins venus de toutes les parties de la Chine. En 1869, lors de la visite de Markham, 70 000 étrangers s'y trouvaient réunis[2]. Le principal temple, dédié à la montagne, occupe la plus grande partie du nord de la ville, au milieu d'un parc de 10 hectares dont les arbres ont été plantés par divers empereurs, depuis le dixième siècle. Les murs du sanctuaire sont couverts d'une peinture panoramique fort curieuse représentant une procession impériale des anciens temps, avec des éléphants blancs et des chameaux[3]. Plus au sud, et déjà dans la plaine, non loin d'espaces marécageux traversés par le Grand Canal, s'élève la cité principale de tout le Chañtoung du sud-ouest, Yentcheou fou, jadis capitale de l'une des neuf provinces dans lesquelles Yu divisa l'empire, il y a plus de 4000 ans : une inscription placée sur la porte occidentale de la ville rappelle son ancienne gloire. On se trouve là dans l'une des régions classiques de la Chine, et les noms des villes, des montagnes, des rivières de la

[1] Ney Elias, *Journal of the Geographical Society of London*, 1870.
[2] *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1869.
[3] Williamson; Markham.

contrée se lisent à chaque page des annales les plus anciennes. C'est à une vingtaine de kilomètres à l'est de Yentcheou que se montre la célèbre ville de Kioufao, patrie de Confucius, et peuplée presque uniquement par sa descendance : les quatre cinquièmes des habitants, soit au moins 20 000 individus, portent le nom du moraliste[1]. Ce sont pour la plupart des hommes robustes et bien faits; mais il ne paraît pas qu'un seul membre de cette famille si nombreuse et si respectée se soit distingué d'une manière exceptionnelle pendant les quatre-vingts générations qui se sont succédé depuis que l'ancêtre commun a donné des lois morales à l'empire. Le temple principal, élevé à la mémoire de Confucius, est l'un des plus splendides et des plus vastes qu'il y ait en Chine et renferme une série d'inscriptions datant de toutes les dynasties depuis deux mille ans; des vases, des ornements en bronze, des boiseries sculptées ornent les galeries et les parois et forment un musée complet de l'art chinois ; des arbres antiques, toujours respectés, croissent dans le parc environnant. A l'entrée du palais, on montre le tronc noueux d'un cyprès que l'on dit avoir été planté par Confucius, et dans les appartements particuliers du prince de la famille se voient des objets précieux ayant appartenu au grand moraliste, urnes, trépieds, manuscrits ; le domaine de ce personnage, fief direct de l'empire, n'a pas moins de 66 000 hectares de superficie. Lorsque les rebelles Taïping pénétrèrent dans Kioufao, ils respectèrent le temple, le palais et leurs trésors; ayant appris que le mandarin du lieu était de la famille du philosophe, ils s'abstinrent même de le tuer, par exception à leur règle constante. Non loin du temple s'élève la haute butte funéraire qui a probablement valu à la ville son nom de Kioufao ou « Tertre contourné » et qui recouvre les ossements de Confucius ; tout autour et sur une vaste étendue de pays, s'étend la nécropole familiale. D'autres tombes d'empereurs et de grands personnages, dont quelques-uns vécurent avant Confucius, se voient aussi dans les environs. Enfin, au sud-ouest, près de la petite ville de Tsiou hien, un autre cimetière, dont les chênes et les cyprès ont fait une forêt sacrée, reçoit depuis plus de vingt-deux siècles les corps de tous les descendants de Mengtze ou Mencius, le plus célèbre disciple de Confucius. C'est en Chine que les physiologistes pourront étudier ce qu'ils cherchent vainement en Europe, des familles qui se soient maintenues depuis plus de deux mille années : il est vrai que, lors de chaque mariage, elles se mêlent au sang étranger, puisque l'union entre époux d'un même nom de famille est absolument interdite dans le Royaume Central. En 1865,

[1] Markham, *Proceedings of the Geographical Society of London*, 1870.

lorsque Williamson visita Tsiou hien, le chef de la famille, descendant de Mengtze de mâle en mâle, appartenait à la soixante-dixième génération.

L'ancienne capitale du Chañtoung, appelée Tsingtcheou fou, est située sur le versant septentrional des monts, dans une vallée qui s'écoule directement au golfe de Petchili, parallèlement au cours du Hoang ho. C'est encore une grande cité, bien qu'elle paraisse très déchue de son antique splendeur; une ville tartare presque abandonnée rappelle les premiers temps de la conquête mandchoue. C'est un des chefs-lieux de l'islamisme dans la Chine orientale : on y compte plusieurs milliers de mahométans, et l'étude de la langue arabe n'y est pas encore délaissée. La région environnante est très populeuse et l'industrie y est remarquablement prospère. A Pochañ, au sud-ouest, les collines sont percées en divers sens de galeries pour l'exploitation de la houille, et des rochers de grès sont réduits en poudre pour la fabrication du verre, que l'on expédie dans toutes les parties de la Chine; un faubourg de Pochañ n'est qu'une grande usine.

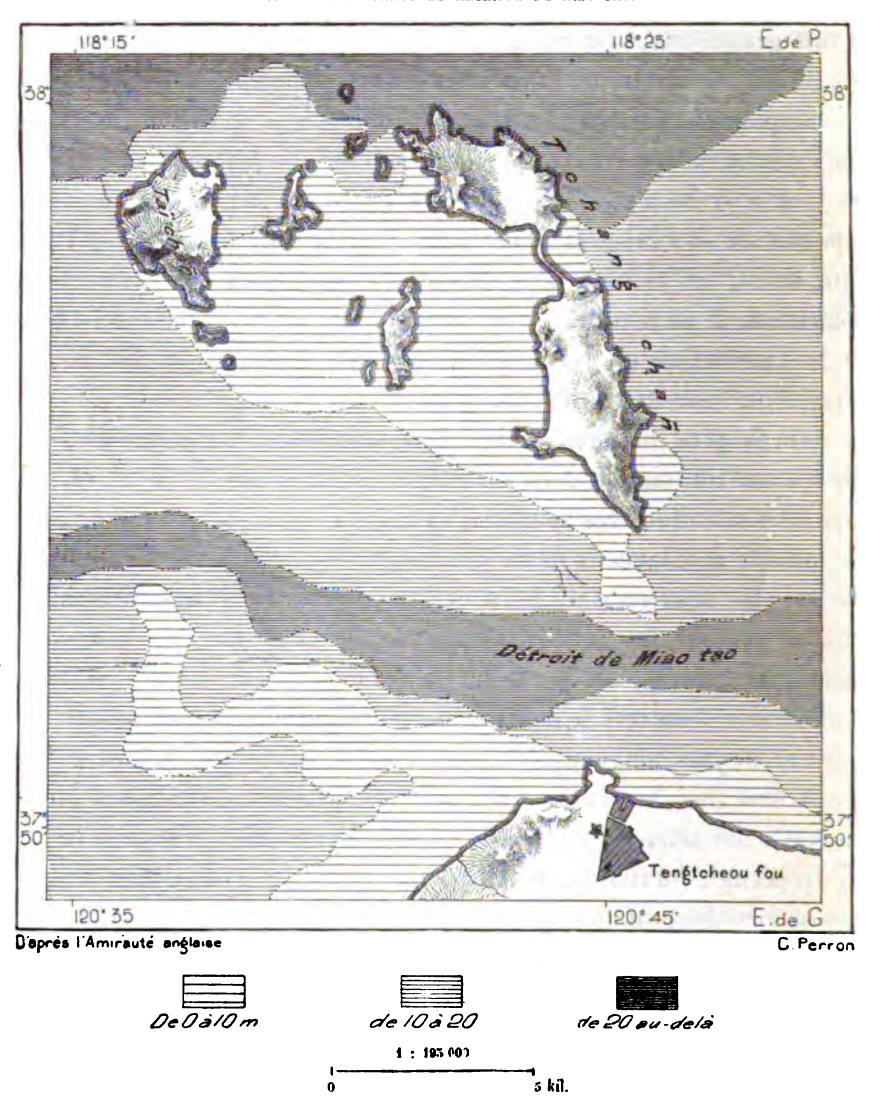
La cité la plus importante du Chañtoung, Weï, n'a point titre de capitale : c'est un simple *hien* ou « lieu de troisième ordre »; mais elle occupe une situation très heureuse au milieu de la plaine qui sépare les deux massifs montagneux de la province, et se trouve en communication facile avec les deux rives du nord et du sud de la Péninsule. Weï hien est l'entrepôt général des soies, des tabacs, des charbons, des fers, des salpêtres de la contrée, et c'est de là qu'on expédie toutes ces denrées et ces marchandises vers le mauvais port de Kiaying ou vers d'autres havres du littoral. Depuis longtemps déjà on a fait le tracé d'un chemin de fer qui mettrait Weï hien en communication avec la mer, mais le gouvernement chinois n'a pas manqué d'opposer sa force habituelle d'inertie à ce projet des Européens[1]. Du moins, Weï hien est-elle déjà le centre d'un réseau de routes carrossables qui la relient aux ports de la côte méridionale, au grand marché de Tcheoutsoun, à la riche Pingtou, entourée de ses mines d'or, et aux cités riveraines du golfe de Petchili, telles que Latcheou, fameuse par ses carrières de stéatite, où l'on a taillé un dédale de galeries.

Dans la partie la plus septentrionale de la Péninsule, une ville de l'intérieur a le même rôle que Wen hien comme entrepôt et marché de réexpédition : c'est Hoang hien. De là une route se dirige à l'ouest vers le port de Loungkeou, qui fait un assez grand trafic avec la Mandchourie; une autre rejoint au nord la grande ville de Tengtcheou, ouverte naguère par les traités au commerce européen. Les eaux y étaient jadis profondes et

[1] Alabaster, *Mittheilungen von Petermann*, XI, 1869.

les jonques pouvaient pénétrer jusque dans l'intérieur de la ville pour y débarquer leurs marchandises. Les simples barques n'y entrent plus[1] et les navires mouillent à une grande distance au large. Aussi les négociants

N° 59. — TENGTCHEOU ET ARCHIPEL DE MIAO TAO.

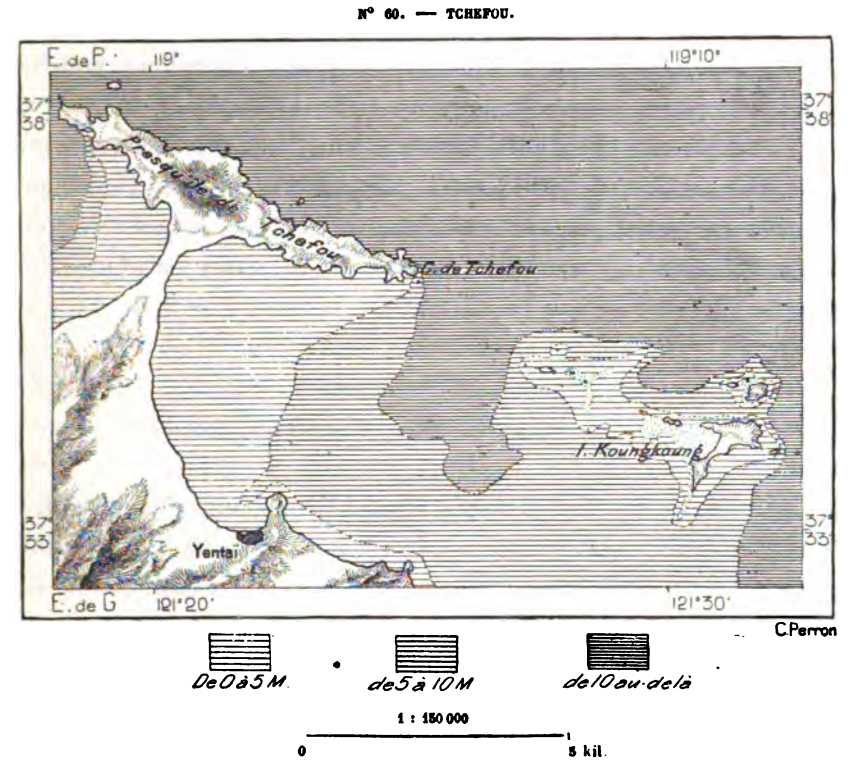


étrangers ont-ils transféré leurs comptoirs au port plus vaste, plus profond de Yentaï ou « Fumée », ainsi nommé d'un feu qui servait jadis de signal aux habitants du littoral pour les prévenir de l'approche des pirates japonais. Cependant la ville est plus connue sous le nom de Tchefou,

[1] A. Williamson, ouvrage cité.

d'après un promontoire qui protège la rade au nord-ouest, et que domine un mont conique de 300 mètres de hauteur : c'est à la base de ce promontoire qu'on eût dû établir le port, afin de défendre les navires des vents du nord. Tchefou, simple village au milieu du siècle, est maintenant une des grandes villes du Chañtoung et l'un des ports de la Chine où les Européens se sont établis de la manière la plus agréable. En été, Tchefou est le « Trouville » des colonies étrangères de l'Empire Chinois[1]. D'autres

N° 60. — TCHEFOU.



villes maritimes, situées à l'extrémité orientale de la Péninsule, Weïhaï weï, dont le port est excellent, Youngtching, Chitaou, n'ont de l'importance que pour le commerce local entre le Chañtoung et la Corée.

Comparé au versant septentrional de la côte du Chañtoung, celui du sud, qui regarde vers la haute mer, est pauvre en grandes cités et en rades fréquentées. L'une des villes les plus populeuses de cette région est Laïyang, dont l'enceinte murée s'élève au bord d'une rivière qui va se déverser dans le port de Tingtsi. Tsimi, au sud-ouest, est un autre marché de den-

[1] Mouvement commercial du port de Tchefou en 1879 : 104 860 925 francs.
» des navires : 1376 bâtiments, jaugeant 804 365 tonnes.

rées agricoles, d'où l'on expédie surtout des porcs, des céréales, des fruits; à une cinquantaine de kilomètres au sud s'élève une colline parsemée de temples et percée dans tous les sens de galeries où l'on recueille des pierres précieuses que les prêtres font vendre à leur profit pendant les foires de pèlerinage. Tsimi, Kaomi, Kiaotcheou et les autres villes de la contrée exportent leurs denrées par les havres de la grande rade intérieure à laquelle on donne encore le nom de baie de Kiaotcheou, bien que cette ville ait été délaissée dans l'intérieur des campagnes par l'effet des atterrissements.

Dans la région du Chañtoung méridional, dont les eaux vont se perdre au sud au milieu des marais qui ont remplacé l'ancienne bouche du Hoang ho, la cité la plus populeuse est celle de Yitcheou, où se trouve une communauté considérable de mahométans. Les derniers renflements des « Monts Orientaux » qui viennent disparaître près de Yi tcheou, et dont l'un est une montagne sacrée, à peine moins vénérée que le Taï chañ, renferment des couches de charbon de terre régulièrement exploitées[1].

BASSIN DE HOANG HO

PROVINCES DU KANSOU, DU CHENSI, DU CHAÑSI, DU HONAN

La région d'écoulement du Hoang ho ou « Fleuve Jaune » comprend, dans le Tibet et dans la « Fleur du Milieu », un espace évalué à 1 500 000 kilomètres carrés, trois fois la superficie de la France; cependant elle ne forme que le bassin secondaire de la Chine; parfois même, pendant le cours des âges, elle ne fut qu'un bassin tributaire, ses eaux ayant cessé de couler vers l'Océan pour se détourner en partie vers le Yangtze kiang. Quoique très inférieur à ce grand fleuve par l'aire d'écoulement, par la longueur du cours et la masse liquide, le Hoang ho n'en est pas moins assez puissant pour former avec le Fleuve Bleu un grand système hydrographique et contraster avec lui, de sa source à son estuaire, par la marche de ses eaux, par les cultures de ses bords, les mœurs des populations riveraines. Pour

[1] Villes de la province de Chañtoung dont la population est indiquée approximativement par des voyageurs modernes :

Weï hien, d'après Alabaster. .	250 000	hab.	Laïyang, d'après Williamson. .	50 000	hab.
Tengtcheou fou (consuls). . .	230 000	»	Taïngan fou, d'après Markham	45 000	»
Tsinan fou, d'après Fauvel . .	200 000	»	Pochañ » »	35 000	»
Tchoungkia keou (Williamson)	200 000	»	Kioufao » »	25 000	»
Tchefou ou Yentaï (consuls). .	120 000	»	Tsimi » »	18 000	»
Tsingtcheou, d'après Markham	70 000	»	Chitaou, d'après Williamson. .	10 000	»
Yentcheou fou » »	60 000	»	Kaomi » »	10 000	»
Kiaotcheou » »	60 000	»	Tsiou hien, d'après Markham.	10 000	»

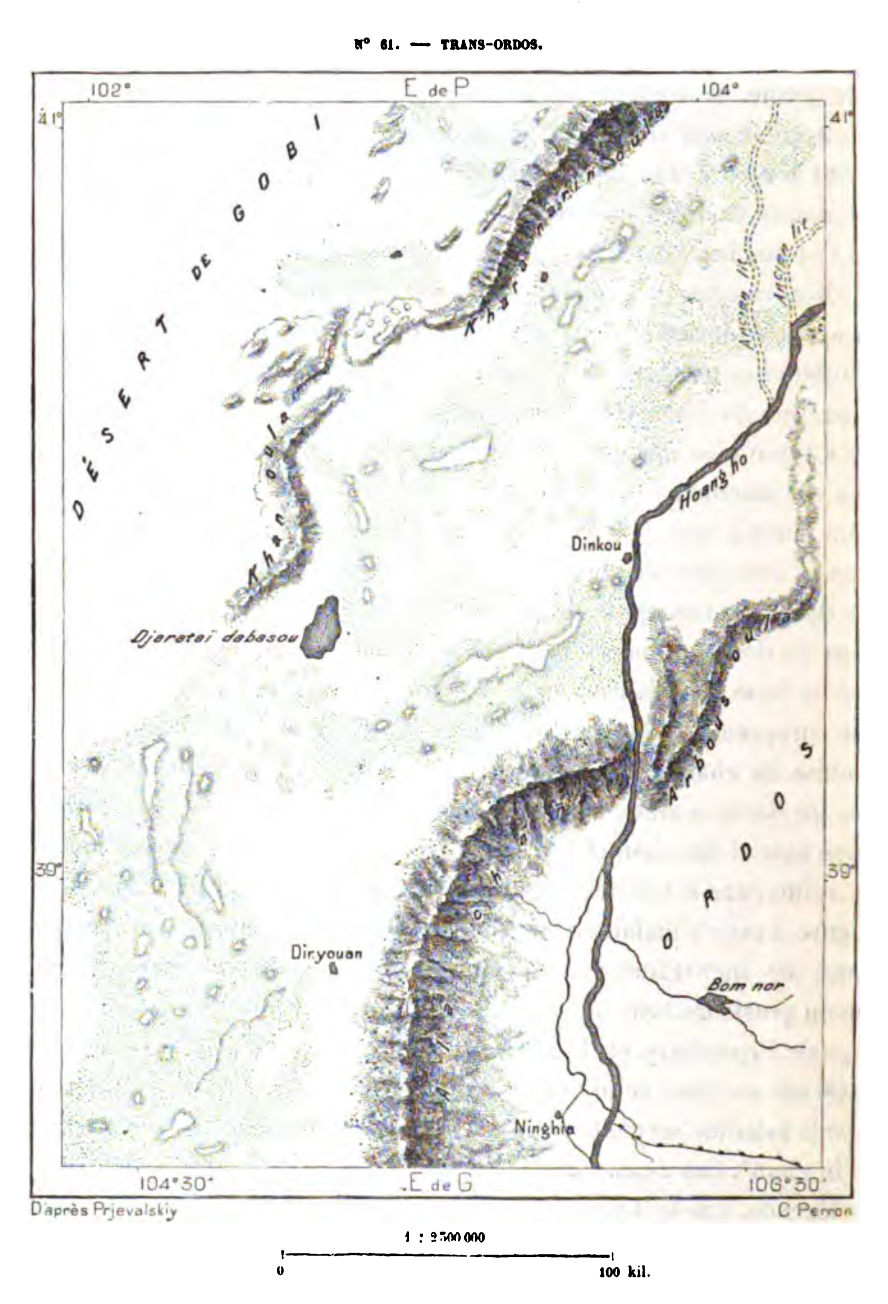
exprimer ce contraste, les Chinois ont fait des deux fleuves les représentants des deux principes qui, d'après eux, se partagent le monde, le *yang* ou principe mâle, et le *yin* ou principe femelle, celui du Ciel et celui de la Terre : le Hoang ho est le fleuve femelle; voué à la Terre, il est désigné par le jaune, la couleur que les habitants des « Terres Jaunes » prirent naturellement pour la couleur terrestre par excellence. Il est vrai que ses flots ont toujours une teinte jaunâtre, mais les eaux du Yangtze sont à peine moins troubles que celles de l'autre fleuve.

On sait que le Hoang ho et le Yangtze kiang naissent sur le même plateau pour aller traverser les mêmes plaines alluviales dans leur cours inférieur, mais après avoir arrosé dans leur cours moyen des régions fort éloignées et très différentes les unes des autres. Après être sorti de ces hauts pâturages que parsèment les mystérieux « lacs des Étoiles », vainement cherchés jusqu'à maintenant par les voyageurs européens, le Hoang ho échappe à la région des montagnes par de formidables cluses, sans décrire toutefois cet énorme circuit que l'on dessine sur la plupart des cartes[1]. Devenu déjà un fleuve considérable, il reçoit les eaux des torrents qui prennent naissance dans les montagnes du Koukou nor et bientôt après il arrive sur les confins du désert, annoncé par la Grande Muraille. Obliquant au nord pour longer la base des plateaux de la Mongolie, il sort même du territoire de la Chine proprement dite pour contourner le pays des Ordos, traverse par une cluse la chaîne de l'Ala chañ et pénètre dans la région du désert; les dunes de sable s'avancent jusqu'au bord du courant par la brèche qui s'ouvre entre l'Ala chañ et l'In chañ, et des lacs salés emplissent les cavités de la vallée dans le voisinage immédiat du fleuve. Il est probable qu'autrefois le Fleuve Jaune s'étalait en un vaste lac dans le bassin qui sépare les deux chaînes de montagnes : en cet endroit de son cours, le Hoang ho se ramifie en plusieurs bras qui changent de place suivant les crues[2]. Lors du voyage de Prjevalskiy, en 1871, le courant principal, d'une largeur moyenne de 400 mètres, était celui du sud; mais il était de formation récente, et des courants latéraux serpentaient dans la plaine jusqu'à la base des montagnes de l'In chañ[3]. Ces déplacements du cours ont probablement donné lieu à cette légende, que le fleuve disparaîtrait en entier dans les sables en contournant la péninsule des Ordos pour rejaillir plus bas, au milieu des rochers[4].

[1] Prjevalskiy *Conférences à la Société de Géographie de Pétersbourg*, 1881.
[2] Raphael Pumpelly, *Geological Researches in China; Smithsonian Contributions to Knowledge*, 1866
[3] *Mongolie et Pays des Tangoutes.*
[4] Carl Ritter, *Asien.*

En aval de cette région à demi lacustre, qui témoigne de l'existence d'un ancien barrage naturel, le fleuve, qui a repris son cours dans la direction

N° 61. — TRANS-ORDOS.



1 : 2 500 000

0 — 100 kil.

de l'est, vient se heurter aux montagnes de gneiss qui forment au sud-est les degrés extérieurs du plateau de la Mongolie. Le géologue Pumpelly croit avoir retrouvé les traces d'un lit par lequel le « Fleuve Jaune » s'écoulait autrefois en longeant la base du plateau mongol : de nombreux lacs qui se

suivent en colliers et qui communiquent les uns aux autres par d'étroits défilés, indiqueraient le passage de l'ancien courant, qui se déversait jadis dans la mer Jaune par le Peï ho. Obstrué par des éboulis ou des épanchements de lave, le Hoang ho a dû changer de cours, et maintenant il se replie directement au sud, en traversant deux chaînes de montagnes parallèles, de manière à compléter le circuit de plus de 2000 kilomètres de développement qu'il fait autour du pays des Ordos et de la province de Chensi. C'est peut-être à la formation de ce nouveau lit du Hoang ho que se rapporterait la légende chinoise : « En ce temps Kingkoung combattait avec Tchouantcheo pour l'empire du monde. Dans sa fureur, il heurta de sa corne la montagne Putchiao qui soutient les piliers du ciel, et les chaînes de la terre furent brisées. Les cieux tombèrent au nord-ouest, et la terre se fendit largement au sud-est[1]. » D'après le témoignage des missionnaires catholiques du siècle dernier, une espèce de poisson se rencontrerait seulement près de Paoté, dans la partie du Hoang ho qui sépare le Chensi du Chañsi : la faune rappellerait ainsi l'ancien isolement des deux moitiés du fleuve actuel.

Un brusque détour vers l'est, au confluent de la rivière Weï, limite d'une manière précise le cours moyen du fleuve, en aval de la grande percée; on peut dire à certains égards que le Hoang ho, malgré l'abondance de ses eaux, est l'affluent du Weï, car cette rivière, de même que la Saône s'unissant au Rhône, est celle qui maintient sa direction primitive, et sa vallée, « berceau de la civilisation chinoise », est un des sillons réguliers qui s'ouvrent parallèlement aux arêtes de la Chine centrale. D'ailleurs, le Weï, le plus grand des tributaires du Fleuve Jaune, est plus important que celui-ci pour la navigation : des milliers de barques à fond plat en remontent le cours jusqu'à moitié chemin de ce coude de Lantcheou où commence le détour du Hoang ho vers la Mongolie.

Les deux rivières sont également chargées de boues qu'elles entraînent en rongeant les terres meubles de leurs berges et les falaises abruptes de la « terre jaune ». On ne sait pas encore quelle est la proportion moyenne des troubles dans l'eau du Hoang ho, une seule observation ayant été faite jusqu'à maintenant, en 1792, époque à laquelle l'Anglais Staunton essaya de mesurer le débit du fleuve : il évalua au deux-centième la part des alluvions qu'emporterait le courant d'eau jaunâtre. En supposant qu'il n'y ait pas erreur d'observation, cette proportion de matières solides est certainement tout à fait exceptionnelle; en moyenne, les alluvions doivent

[1] Klaproth; — Ritter; — Pumpelly.
[2] Carl Ritter, *Asien*, vol. IV.

être trois ou quatre fois moindres, comme dans les autres cours d'eau le plus chargés de sédiments, tels que le Gange et le Peï ho[1]; néanmoins, le Hoang ho est certainement, parmi les « fleuves travailleurs », un de ceux qui démolissent le plus leurs berges pour en reporter les débris, d'étape en étape, sur leurs rivages inférieurs ou sur les plages de leurs embouchures. En longeant le bord du Hoang ho, qui venait en cet endroit saper la base de son estran, Williamson comparait l'effet de chaque flot successif du courant à celle d'une faux promenée dans l'herbe touffue d'une prairie; à chaque morsure du fleuve, une lisière de la berge disparaissait dans l'eau jaunâtre[2].

Mais les érosions des bords ne sont pour les riverains que le moindre des dangers. A un certain point de vue, ils ont encore plus à redouter l'apport des alluvions fécondes qui renouvellent leurs campagnes, car ces terres accroissent constamment la hauteur des rivages : peu à peu des levées naturelles bordent tout le parcours du fleuve; le fond du lit s'exhausse en proportion, et quand arrivent les crues, quand l'une des rives est rongée ou surmontée par le courant, un bras nouveau se forme et dévaste le pays. Pareil au Nil, au Pô, au Mississippi, le Fleuve Jaune coule ainsi, en temps de grosses eaux, à un niveau plus élevé que celui des plaines avoisinantes, et, la terreur aidant, on n'a pas manqué de se figurer cette différence de niveau comme beaucoup plus grande qu'elle ne l'est en réalité. On a souvent répété et l'on répète encore que « les eaux du Pô coulent plus haut que les toits de Ferrare »; de même des auteurs chinois, cités par Carl Ritter, affirment que la surface du courant de crue, dans le lit du Fleuve Jaune, dépasse de 11 *tchang* ou de 33 mètres le plan des campagnes riveraines! L'exagération est grande, mais il est certain qu'un écart menaçant de niveau se produit pendant les crues, et les habitants de la contrée sont alors obligés de travailler sans relâche à protéger leurs maisons, leurs récoltes et leurs propres existences contre le débordement des eaux.

Comme les riverains du Pô, de la Loire, du Mississippi, c'est au système des endiguements que ceux du Hoang ho ont eu recours pour essayer de le contenir. Des levées maîtresses en argile bordent le fleuve des deux côtés et sont l'une et l'autre consolidées par des contre-digues qui s'appuient elles-mêmes sur des levées secondaires. En amont du Kaïfoung fou, les deux principales digues de la rive gauche, hautes de 22 mètres, se déve-

[1] Guppy, *Nature*, 23 sept. 1880.
[2] *Journeys in North China, Manchuria and Mongolia.*

loppent parallèlement au fleuve, à 3200 et à 2400 mètres de la berge naturelle, et l'espace livré aux eaux de crue, entre ces remparts et le fleuve, est découpé en longs rectangles par des levées transversales[1]. Les campagnes les plus menacées sont ainsi divisées en de nombreux compartiments où s'arrêtent les eaux d'inondation et où les agriculteurs sèment leur graine et moissonnent leur récolte entre deux crues. Avant de se déverser dans la plaine libre, l'eau croissante doit faire brèche à travers plusieurs remparts : qu'un seul, le dernier, résiste à la pression du courant, et le pays est sauvé du désastre. Mais tout ce réseau de digues latérales, à l'entretien et à la réparation desquelles soixante mille ouvriers sont constamment occupés, a pour effet inévitable d'exhausser les rives par le rapide dépôt des alluvions dans les compartiments du bord. La différence de hauteur entre le niveau fluvial et celui des plaines basses s'accroît en proportion; plus on élève les digues, et plus le fleuve est menaçant; le péril augmente en raison même des efforts que font les populations pour le conjurer. Cependant, lorsque le Hoang ho est « suspendu », pour ainsi dire, au-dessus des campagnes, on peut avoir recours au creusement de canaux qui emportent le trop-plein des eaux vers l'une ou l'autre des cavités marécageuses ou lacustres situées au nord du Yangtze kiang, dans le Kiang sou : c'est ainsi qu'en 1780 l'empereur Kienlong fit creuser en quinze mois un canal de 100 kilomètres de longueur qui rejetait une moitié du Hoang ho dans le lac Hangtzö[2]. Ouverts à temps, ces canaux de décharge peuvent empêcher la formation de « crevasses »; mais les changements des saisons et les oscillations du fleuve ne sont pas tous prévus, les digues ne sont pas toujours et partout dans un bon état d'entretien, surtout aux époques de dissensions et de guerres civiles ou par suite de la prévarication des employés, et tantôt sur un point, tantôt sur un autre, le fleuve s'ouvre une brèche à travers ses levées pour continuer son œuvre géologique, le remaniement de la plaine. Grâce à ces déplacements de lits, le sol des campagnes inondées s'exhausse, mais les moissons de contrées entières sont noyées à la fois, et des millions d'hommes sont en proie à la famine. En même temps, des villes et des villages sont rasés par le flot, car les Chinois n'ont pas su, comme les Égyptiens d'autrefois et les Californiens modernes, bâtir leurs groupes d'habitations sur des plates-formes artificielles, supérieures au niveau des nappes d'inondation. Le Hoang ho est resté le Nih ho ou « Fleuve Incorrigible », ainsi que le nomment d'anciens auteurs chi-

[1] Oxenham, *Mittheilungen von Petermann*, IV 1870.
[2] Amiot, *Mémoires concernant l'histoire des Chinois*, t. IX; — Carl Ritter, *Asien*, t. IV.

nois [1]. C'est peut-être aussi par allusion à ses débordements redoutables que les Mongols ont donné au « Fléau des Enfants de Han » le nom de Kara mouren ou « Rivière Noire », cité par Marco Polo. Les populations riveraines sont à la merci du premier chef d'armée ou de bandes qui renverse les digues. En 1209, une irruption du Hoang ho dans le camp de Djenghiz khan fut la cause de l'une des rares défaites qu'eut à subir le conquérant [2]. En 1642, un mandarin noya 200 000 habitants dans la ville de Kaïfoung fou, et plus tard l'empereur Kanghi fit périr de la même manière un demi-million de ses sujets [3].

La plaine dans laquelle se déplacent successivement les eaux du Fleuve Jaune comprend l'immense espace qui s'étend de la bouche du Peï ho à celle du Yangtze kiang : ainsi le fleuve se balance à droite et à gauche sur une étendue d'environ 900 kilomètres du nord au sud; en aucune autre région de la Terre on ne voit un exemple de changements aussi considérables dans l'histoire contemporaine des fleuves ; pour se faire une idée de ces déplacements de cours, qui ravagent un pays égal en superficie à la Grande-Bretagne, il faudrait s'imaginer le Rhin cessant de couler vers la Hollande, en aval de Cologne, et se dirigeant à travers les plaines du nord de l'Allemagne jusqu'à l'embouchure actuelle de la Vistule. C'est que le Hoang ho, après avoir serpenté dans sa plaine alluviale, fond comblé d'une ancienne mer, vient se heurter précisément contre la pointe occidentale des montagnes du Chañtoung; son courant se détourne, soit à droite, soit à gauche du môle énorme, et l'exhaussement artificiel des eaux fluviales par les digues riveraines aide à la violence avec laquelle le courant se précipite d'un côté ou de l'autre pour surmonter le seuil qui sépare en cet endroit les deux versants de la plaine. Depuis les temps mythiques de Yu, que les annales disent avoir vécu il y a bientôt quarante-deux siècles, les changements partiels ou complets de cours sont un des phénomènes ordinaires signalés par les historiens du Fleuve Jaune : quelques missionnaires ont même voulu voir un « déluge » dans une de ces grandes inondations dont « les populations des plaines se plaignirent en soupirant ». Pendant les vingt-cinq derniers siècles, depuis l'an 600 de l'ère ancienne, le bas Hoang ho s'est complètement déplacé neuf fois [4], en se creusant un ou plusieurs nouveaux lits dans la

[1] Porter Smith, *Geographical Magazine*, april 1875.

[2] Jean de Plan Carpin, cap. V; — D'Avezac, *Voyages et mémoires publiés par la Société de Géographie de Paris*, tome IV, 2e partie.

[3] Barrow, *Travels in China;* — Carl Ritter, *Asien.*

[4] Ouvrage de Tchinhou wéi en 1705; — E. Biot, *Journal asiatique*, 1843; — Raphael Pumpelly, *Geological Researches in China;* — Ney Elias, *Journal of the Geographical Society of London*, 1870; - D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine.*



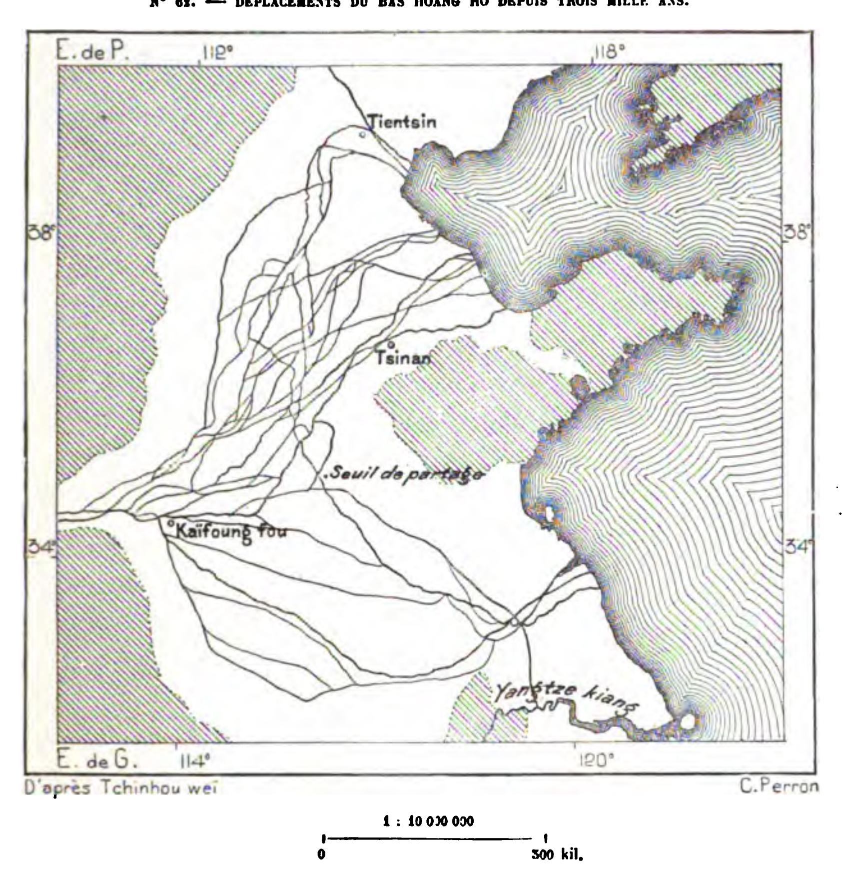
COURS DU HOANG HO. — FALAISES DE TERRE JAUNE.

Dessin de Lancelot, d'après une gravure de *China* de M. de Richthofen

plaine alluviale, et chacun de ces évènements a eu pour conséquence la dépopulation partielle de la contrée.

Au milieu du siècle, le cours du Fleuve Jaune se dirigeait au sud-est, en aval de Kaïfoung fou et se déversait dans la mer à peu près vers le milieu de la distance qui sépare la péninsule du Chañtoung de l'estuaire du Yangtze; en outre, une petite coulée s'épanchait de lac en lac vers ce dernier fleuve. C'est en 1851, à l'époque où commençaient les ravages des Taïping, que les

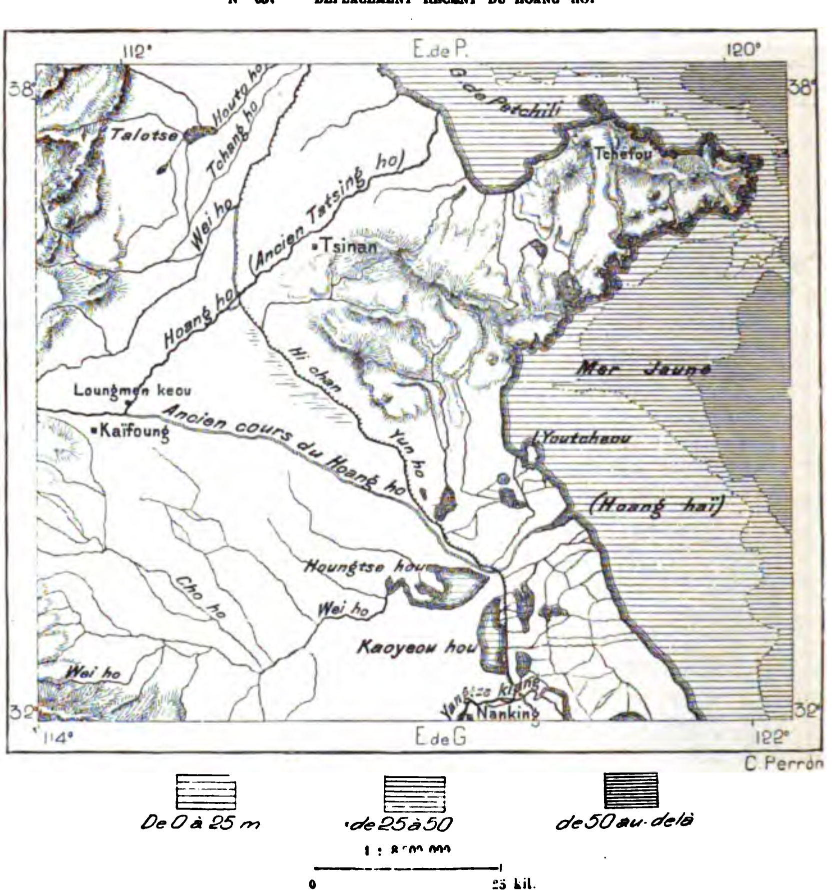
N° 62. — DÉPLACEMENTS DU BAS HOANG HO DEPUIS TROIS MILLE ANS.



riverains du Hoang ho, cessant d'entretenir leurs digues, laissèrent le fleuve s'ouvrir à travers les levées de sa rive gauche, près du village de Loungmen kou, une brèche d'un kilomètre et demi de largeur. Toutefois l'ancien lit ne se dessécha point complètement, et durant deux années le nouveau fleuve, errant dans les campagnes du nord, chercha sa voie vers le golfe de Petchili; c'est en 1853 que le changement devint définitif. Le Hoang ho coulait désormais au nord-est, sans lit fluvial en maints endroits et gardant l'aspect d'une inondation permanente de 15 à 25 kilomètres de

large, empruntant ailleurs un canal quelconque, naturel ou artificiel, qu'il essayait d'élargir et d'approfondir à sa taille. C'est ainsi que, dans la partie inférieure de son cours, il s'est approprié le lit du Tatsing ho, jadis rivière indépendante. Sur les bords du lit abandonné, qui resta longtemps rempli de mares, de sables mouvants, de broussailles, les levées de défense se dressaient, pareilles à des remparts, et presque partout en

N° 65. — DÉPLACEMENT RÉCENT DU HOANG HO.



excellent état de conservation. Mais si les digues restèrent debout, la plupart des villages riverains furent changés en monceaux de ruines, les cités furent désertées, les champs devinrent des jachères. Le changement de cours du Hoang ho fut un double désastre : d'un côté les eaux avaient noyé des terres fertiles ; de l'autre, elles avaient abandonné des campagnes qui ne peuvent rien produire sans irrigation et qui devaient toute leur richesse et leur population aux canaux fertilisants dérivés du fleuve. Le mal direct qu'a fait l'inondation dans les régions parcourues actuellement par le Hoang ho

est peu de chose en comparaison du dégât qu'il a causé indirectement en se retirant des espaces sablonneux dont toute la fécondité provenait de ses eaux. Aussi les habitants de la contrée méridionale réclamèrent-ils maintes fois qu'on ramenât le fleuve dans son ancien lit canalisé, supérieur de 7 ou 8 mètres à son nouveau cours[1]; mais peu à peu les populations s'accommodent au changement qui s'est accompli, et tandis que des champs, de plus en plus nombreux, occupent le lit abandonné et qu'on y a même établi des villages[2], le Hoang ho actuel est déjà bordé de levées latérales sur un espace de plus de 160 kilomètres, et son lit est devenu plus régulier, quoique sa largeur varie de 3 kilomètres à 200 mètres[3]. Combien de vies humaines a coûtées ce déplacement du cours fluvial par ses dévastations et par la famine qui en fut la conséquence! Tous les voyageurs qui ont vu les villages détruits, les villes abandonnées, les campagnes couvertes de vase ou parcourues par les sables mouvants, évaluent à plusieurs millions le nombre des victimes[4]. En 1870, un nouveau désastre menaçait le pays : une crevasse s'ouvrit dans la levée de la rive droite, en amont de Kaïfoung; mais on réussit à la fermer à temps. Cette fois, les eaux débordées prenaient la direction du Fleuve Bleu par le Koulou ho, le Cha ho et le lac Hangtzö, à l'ouest de l'ancien lit[5]. Il paraît d'ailleurs que par les suintements latéraux et les petites crevasses qui se font tantôt à droite, tantôt à gauche, le Hoang ho ne cesse pas d'être le tributaire du Yangtze kiang, du Hoaï et du Peï ho. Les voyageurs sont frappés de la diminution des eaux qu'il présente dans son cours inférieur : à Tsi ho, près de Tsinan, on peut à peine le comparer à la puissante masse d'eau que l'on a vue couler en amont de Kaï foung, à la sortie des collines; un pont jeté sur l'ancien Tatsing élève encore les débris de ses huit piles sur les trois quarts de la largeur du Hoang ho : une grande partie du volume fluvial s'est perdue en route dans les lacs, les marais, les coulées souterraines[6].

Dans le voisinage du golfe de Petchili, le fleuve erre entre des espaces marécageux qui ne sont évidemment qu'un fond de mer récemment émergé. La ville de Poutaï, que l'on dit avoir été, il y a vingt et un siècles, à 500 mètres de la mer, en est à 70 kilomètres maintenant[7]. Les terres environnantes sont encore saturées de sel, et par un simple lavage les habi-

[1] Ney Elias, *Journal of the Geographical Society of London*, fév. 1870.
[2] A. Williamson, ouvrage cité; — Carte de l'ancien lit du Hoang ho par Li fong pao.
[3] Morrison, *Proceedings of the Geographical Society of London*, fév. 1879.
[4] Ney Elias; — Lockhart; — Sherard Osborne; — Macgowan.
[5] Ney Elias, mémoire cité.
[6] Ney Elias; — A. Williamson, ouvrages cités.
[7] Raphael Pumpelly, mémoire cité.

tants de Tiémen kouan obtiennent du sel d'excellente qualité. Le dernier groupe de cabanes s'élève sur une butte de coquillages qui fut jadis un îlot et donne asile à des coupeurs de roseaux et aux moines bouddhistes d'un temple récemment érigé. Les jonques de commerce doivent s'arrêter au large de la barre, non qu'elle soit infranchissable, puisque, à marée basse, le seuil est à 2 mètres de profondeur; mais le fleuve est trop étroit pour que les navires puissent y manœuvrer à leur aise. De petites barques transbordent les marchandises des jonques de mer au port fortifié de Tiémen kouan, à 40 kilomètres en amont de la bouche fluviale. C'est là presque toute la navigation qui se fait sur le Hoang ho, le fleuve ingouvernable. On ne l'utilise guère que pour l'établissement de bacs qui, d'une rive à l'autre, emploient en maints endroits des heures de traversée périlleuse et que l'on pousse à la gaffe, par des fonds variables de 1 à 2 mètres; on ne trouve de grandes profondeurs que dans les « cingles », à la base des berges d'érosion. Dans tout le bassin du bas fleuve, et surtout dans le Honan, la brouette est le grand moyen de transport, et dans certains districts d'où l'on expédie la houille et le sel, les pousseurs de brouettes ont le monopole de la route pendant tout le jour : c'est la nuit seulement que peuvent passer les chars[1]. Quand le vent est favorable, toutes ces brouettes, mettant à la voile et voyageant de conserve, présentent un spectacle des plus curieux. Le haut Hoang ho, dans le Kansou, serait navigable pour les barques, mais les Chinois de ce pays, très différents de leurs compatriotes des bords du Yangtze, préfèrent se charger de leurs denrées que de les transporter par eau[2].

Le « Grand Canal », dont parlent si souvent les auteurs européens, notamment ceux du siècle dernier, est une des merveilles de l'industrie humaine, moins extraordinaire toutefois qu'elle ne paraît au premier abord. Cette voie de navigation n'est pas comme nos canaux de l'Europe, le canal du Midi ou celui de Gothie, une tranchée de versant à versant, s'élevant par degrés successifs pour redescendre de la même manière; ce n'est qu'une série de lits fluviaux abandonnés, de lacs, de marécages réunis les uns aux autres par des coupures de peu d'importance. Le canal a gardé presque partout l'aspect d'une rivière au lit tortueux et de largeur inégale. Ainsi que le raconte Marco Polo, l'empereur Koublaï khan, à la fin du treizième siècle, n'eut qu'à réunir rivière à rivière et marais à marais pour en faire un fleuve navigable, le Yun ho ou « rivière des Transports ».

[1] Williamson, ouvrage cité.
[2] Huc, *Empire Chinois*.

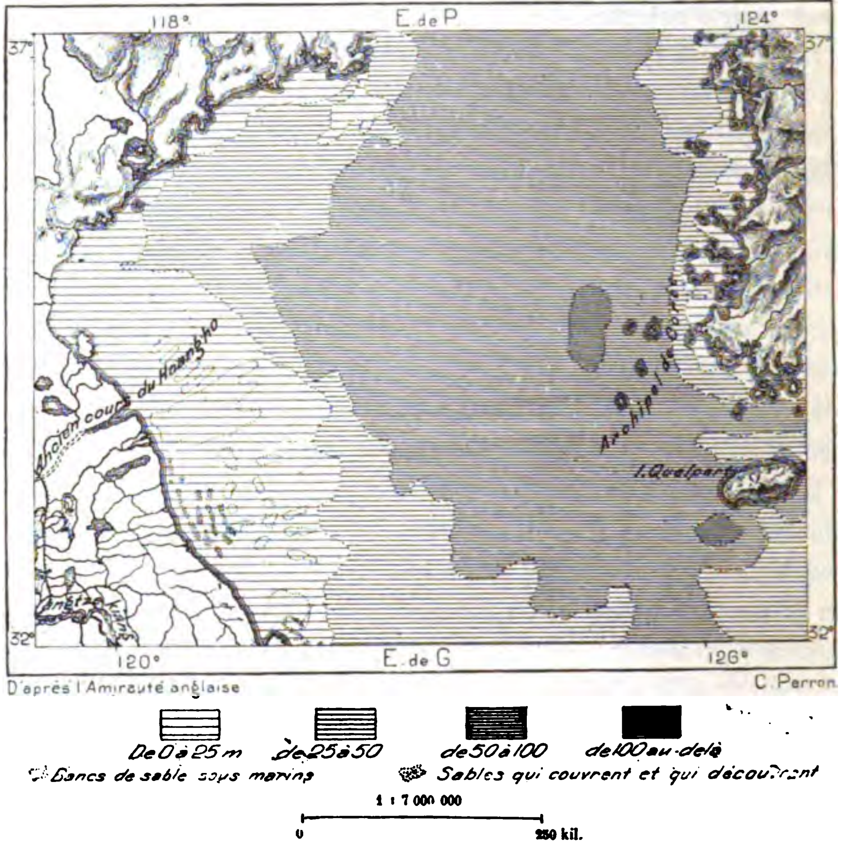
D'ailleurs, bien avant cette époque, les bateliers transportaient leurs denrées de la région du Yangtze kiang dans celle du Peï ho, mais ils devaient décharger leurs barques en beaucoup d'endroits et continuer péniblement le transport à pied par-dessus les portages. Suivant les alternatives des inondations et des étiages, la voie devait être déplacée : jamais l'itinéraire à suivre entre le Yangtze kiang et le nord de la Chine n'a été exactement le même. Mais quoique le canal fût indiqué d'avance par les lacs et les coulées de rivières, et qu'il ait été de tout temps plus ou moins utilisé, le travail dépensé pour l'entretien de cette voie n'en est pas moins prodigieux : c'est par millions qu'il faut compter les ouvriers qui se sont succédé sur les bords du Yun ho pour construire les levées, draguer les vases, modérer le courant par des écluses, déplacer le cours aux abords des lacs exposés à la violence du vent. Il est probable qu'un canal régulier, creusé régulièrement et d'une manière définitive, comme les canaux d'Europe, aurait coûté beaucoup moins d'efforts. Les eaux d'alimentation sont fournies en abondance par le Hoang ho lui-même, par divers affluents, et par les rivières du Chañtoung, notamment par le Wan ho ou Tawan ho, qui se divise en deux courants sur le seuil de partage : une partie de ses eaux descend au nord vers le cours actuel du Hoang ho et le golfe de Petchili; une autre partie, la plus abondante d'après Williamson, s'épanche au sud, dans la direction du Yangtze kiang : un temple érigé en l'honneur du « Roi des Dragons du Partage » domine la rive en ce lieu vénéré[1]. On sait que dans ces derniers temps le « rivière des Transports » a beaucoup perdu de son importance, et qu'il est même impossible à une barque de la parcourir en entier : ici des alluvions ont rempli la tranchée, ailleurs les digues se sont effondrées, et l'eau s'est étalée en marécages; çà et là le canal n'est plus qu'une succession de mares. Grâce à la vapeur, les approvisionnements de Peking et de la Chine du nord se font désormais par mer, et la voie canalisée qui passe dans l'intérieur des terres n'a plus la même valeur pour le commerce général de la contrée. Mais elle a toujours une très grande utilité pour le mouvement local des échanges, et l'on peut espérer que dans un avenir prochain l'œuvre de restauration, déjà commencée du côté de Tientsin, permettra aux bateaux à vapeur de naviguer sur le canal entre le Peï ho et le Yangtze kiang.

La portée du Hoang ho, qu'il serait si important de connaître, n'a pas encore été mesurée, car l'évaluation de Staunton, en 1792, faite à la traversée du Canal, s'appliquait à une partie du fleuve où la perte du liquide

[1] Staunton, *Embassy*; — Ney Elias, mémoire cité; — Carl Ritter, *Asien*.

par les infiltrations est déjà très considérable et ne fournissait aucun élément de comparaison entre les débits fluviaux aux différentes époques de l'année. Cette évaluation ne donne pour le débit du Hoang ho qu'un total de 3284 mètres cubes; ce serait par seconde à peu près la même portée que celle du Nil, le tiers de celle du Danube; mais il est très probable que la moyenne du courant fluvial est beaucoup plus forte dans le Fleuve Jaune.

N° 64. — MER JAUNE.



Quoi qu'il en soit, la masse d'eau, chargée de troubles, est suffisante pour contribuer chaque année d'une manière appréciable à l'amoindrissement du golfe de Petchili et de la mer Jaune. Pendant les trente années de son nouveau cours dans la direction du nord, le Hoang ho a sensiblement fait empiéter la ligne des plages sur le golfe. De même, l'ancienne embouchure dans le Hoang haï ou mer Jaune est indiquée par une saillie du littoral, et des bancs de vase s'avancent au loin dans la mer. D'après les calculs plus ou moins approximatifs de Staunton et de Barrow, les alluvions du Fleuve Jaune suffiraient pour former, dans l'espace de vingt-cinq jours, une île

d'un kilomètre carré et d'une épaisseur moyenne de 36 mètres. Suivant l'évaluation des mêmes auteurs, la mer Jaune tout entière serait destinée à disparaître en 24 000 années, comme ont déjà disparu les mers intérieures à l'ouest du Chañtoung; mais la mer Jaune est un peu plus profonde que ne l'admettent les auteurs anglais; d'après les cartes marines les plus récentes, la couche d'eau moyenne est d'environ 40 mètres[1]. La navigation est très périlleuse sur cette mer basse, parsemée de bancs, où le navire soulève des flots de vase par sa quille ou par le mouvement de son hélice, et où règnent de fréquents brouillards : souvent les marins ne peuvent trouver leur route qu'en sondant constamment le fond. Les Chinois limitent strictement le nom de « mer Jaune » aux eaux marines troublées par les alluvions fluviales; les parages où l'eau reprend sa pureté deviennent pour eux la « mer Noire ».

Les vastes plaines qui séparent le bas Hoang ho du Yangtze sont arrosées par les eaux lentes du Hoaï, que l'on peut à peine considérer comme un fleuve indépendant, malgré la longueur de son cours et l'abondance de sa masse liquide; pendant la succession des siècles, il n'a cessé d'errer à droite et à gauche dans les campagnes à la recherche d'un lit définitif. Souvent il ne fut qu'un simple affluent du Hoang ho, d'autres fois il se jeta dans le Yangtze ou se partagea entre les deux fleuves; il apporte maintenant ses alluvions dans le lac Hangtzö et en d'autres bassins lacustres, restes de l'ancien golfe qui se prolongeait au nord en isolant les montagnes de Chañtoung et que les apports fluviaux, et peut-être aussi le lent soulèvement du sol, ont séparés de la haute mer. L'écoulement du lac Hangtzö, auquel on a laissé le nom de Hoaï, n'est autre chose qu'un ancien lit du Hoang ho.

Les monts et les plateaux qui ont fourni des alluvions au Fleuve Jaune, et dont les débris ont rejoint les massifs insulaires de Chañtoung à la terre ferme, sont encore assez hauts pour qu'une dénudation superficielle de leurs roches suffise à combler un jour la mer Jaune et à transformer en péninsule l'archipel du Japon. De puissantes chaînes de montagnes, qui s'enracinent à l'ouest dans les plateaux et les grands massifs tibétains, constituent le faîte de séparation des bassins du Hoang ho et du Yangtze kiang, et plus au nord se succèdent d'autres arêtes moins élevées, degrés extérieurs des terrasses de la Mongolie.

La chaîne maîtresse, qui peut être considérée comme le prolongement

[1] Guppy, *Nature*, 23 sept. 1880.

oriental du Kouenlun, est séparée des montagnes du Koukou nor par la profonde gorge dans laquelle passe le torrent qui deviendra le Hoang ho. Connue sous divers noms, suivant les rivières qui en découlent, les populations qui en habitent les vallées, les villes que l'on a bâties à sa base, cette crête est généralement désignée, au sud de Lantcheou fou, par l'appellation de Siking chañ. Interrompue par une brèche dans laquelle passe le Tao ho, un des affluents supérieurs du Fleuve Jaune, elle se redresse à l'est en prolongeant au sud de la profonde vallée du Weï ho sa crête surmontée de pics neigeux. Dans cette partie de son développement, elle a reçu le nom de Tsing ling ou « Montagnes Bleues ». Au nord de Hantchoung fou, dans la haute vallée du Hañ, on peut traverser cette chaîne par des passages praticables à mulet pendant toute l'année; celui que choisit le naturaliste Armand David, pendant l'hiver de 1873, s'ouvre à l'altitude de 1900 mètres, et contourne à l'ouest la célèbre montagne de Tapeï chañ, dont les voyageurs qui parcourent la plaine du Weï ho aperçoivent de loin la « longue échine étincelante de neiges glacées » : son altitude est évaluée diversement, de 3600 à 4000 mètres. Vers le milieu de la chaîne, beaucoup plus à l'est, un sommet qui paraît avoir à peu près la même hauteur, le Kouangtang chañ, dépasse 3710 mètres, d'après les observations d'Armand David : Richthofen ne donne à l'ensemble de la chaîne que l'élévation moyenne de 2000 mètres[1]. Dans sa partie centrale, la crête des Montagnes Bleues, formée de granits et de schistes anciens, est très difficile à franchir; la plupart des voyageurs ne l'abordent pas directement et préfèrent la contourner à l'est par l'une des dépressions qui s'ouvrent entre le grand coude oriental du Hoang ho et la vallée moyenne du Hañ, tributaire du Yangtze. Un des chaînons septentrionaux du Tsing ling se termine par le promontoire granitique du Hoa chañ, qui domine le triple confluent du Hoang ho, du Weï ho, du Lo ho, et dont le sommet servait d'autel à l'empereur Chun, il y a quatre mille ans déjà; de tout temps, ce fut l'un des « gardiens » de l'empire[2]. Vis-à-vis, de l'autre côté du Weï ho, se dresse un autre mont superbe, le Foungtiao chañ, que la légende dit avoir été séparé du Hoa chañ par un tremblement de terre.

Comme les Pyrénées, auxquelles le Tsing ling est comparé pour la hauteur des cimes et l'aspect général, les Montagnes Bleues s'élèvent sur la frontière de deux aires végétales et animales. Le naturaliste est émerveillé d'y voir juxtaposées des espèces de régions différentes; le palmier *chamærops* ne

[1] *Letter on the provinces of Chili, Shansi*, etc.
[2] Édouard Biot, *Le Tchéou-li*

se montre que sur les pentes; mais sur le versant du nord mainte espèce arborescente est de provenance méridionale : les paulownia, les catalpa, les magnolia s'entremêlent aux sapins et aux chênes; on retrouve aussi dans la flore du pays les bouleaux à écorce rouge, et parmi les rhododendrons, une espèce qui atteint les dimensions d'un arbre. Les animaux sauvages ne trouvent plus de retraites assurées que dans un petit nombre de forêts; pourtant la faune comprend encore de nombreuses espèces du nord et du midi, parmi lesquelles des chamois, des antilopes, des singes, des panthères, et un bœuf, que les gens du pays n'osent chasser par respect religieux[1].

Les arêtes parallèles du Founiou, qui continuent le Tsing ling à l'orient et par lesquelles le système du Kouenlun va se terminer dans la plaine basse, atteignent çà et là, par quelques-uns de leurs pics; 2000 mètres d'altitude, mais leur hauteur ne dépasse pas 800 mètres en moyenne. Pas un arbre ne se voit sur leurs pentes, les habitants du Honan, les plus anciens agriculteurs de la Chine, ayant arraché jusqu'à la moindre broussaille depuis des milliers d'années. Ces arêtes, comme le Tsing ling, forment une ligne de démarcation entre les deux zones du Hoang ho et du Yangtze kiang. Une seule journée de marche transporte le voyageur de l'une dans l'autre région, et tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend marque ce contraste. Aussi bien que le sol, le climat, la culture, l'alimentation, les moyens de locomotion, l'ensemble des mœurs, les dialectes et jusqu'aux termes de la langue officielle, diffèrent de chaque côté de la zone de séparation. Au midi, les cultivateurs ont à craindre les pluies trop prolongées, tandis qu'au nord le grand fléau est la sécheresse. Les céréales du nord sont le blé, le maïs et le millet, tandis que celle du midi est le riz. Les Chinois du nord ont à se garantir des froids de l'hiver, et comme les Kalmouks et les Russes, ils se couchent la nuit sur des *kang* ou grands poêles en terre. Ils se rappellent que jadis ils eurent aussi à se défendre contre les Mongols, et chacune de leurs villes, chacun de leurs villages est protégé par des murs ou des terrassements[2].

Parallèlement au Tsing ling, d'autres arêtes de montagnes s'élèvent au nord de la vallée du Weï ho, dans la péninsule limitée par les deux grands coudes du Fleuve Jaune; mais elles sont croisées par d'autres arêtes qui se dirigent du sud-ouest au nord-est et qui forment avec elles une sorte de labyrinthe, découpé par des vallées qui rayonnent dans tous les sens. Quel-

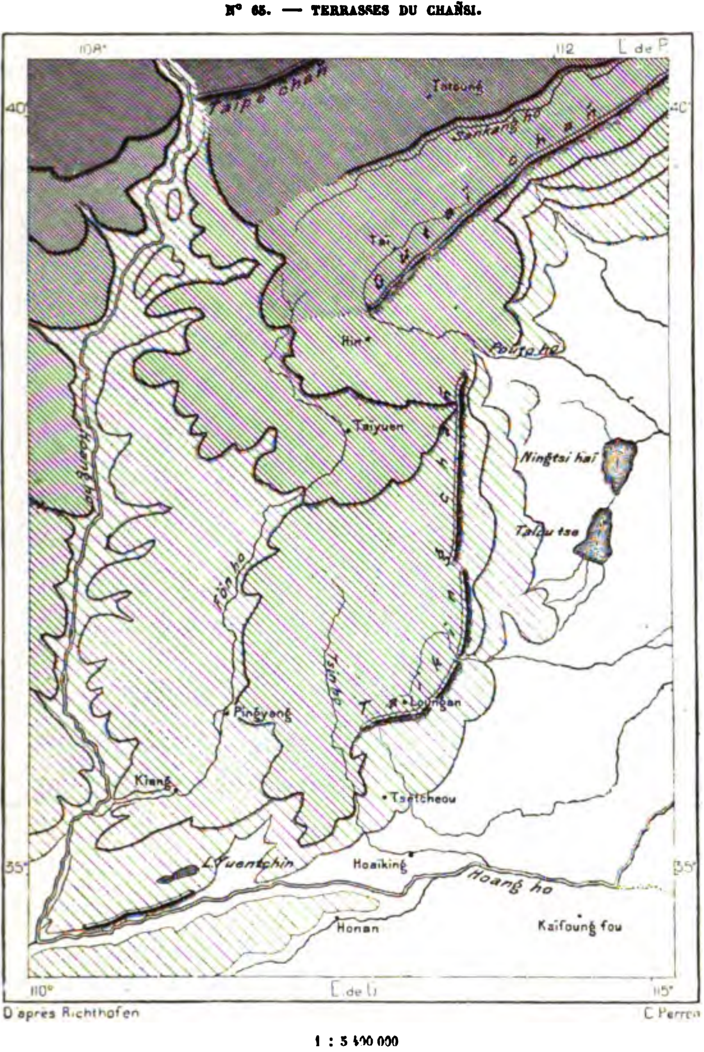
[1] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'Empire Chinois.*
[2] Léon Rousset, *A travers la Chine.*

ques-unes des brèches qui s'ouvrent aux angles de croisement entre les diverses chaînes ont une haute importance, comme lieux de passage nécessaires entre le Hoang ho supérieur et le cours inférieur du fleuve : c'est le chemin qu'ont dû prendre de tout temps les caravanes et les armées qui se rendent de l'une à l'autre partie de l'empire, et récemment encore, c'est là, sur la voie stratégique tracée par la nature, du Weï ho au méandre de Lantcheou fou, que se sont heurtés les Dounganes et les Chinois. Entre le King ho et le Weï ho, un massif, jadis connu sous le nom de Yo, fut comme le Hoa chañ, l'un des « gardiens de l'empire ». Au nord-est de Lantcheou, quelques cimes ont mérité le nom de Sioué chañ ou « Mont Neigeux »; mais, dans l'ensemble, les montagnes qui s'élèvent au nord de la plaine du Weï ho sont d'une faible hauteur et dépassent seulement de quelques centaines de mètres le niveau des basses vallées qui les entourent. Vers le milieu de la péninsule, le pays montueux est brusquement limité par le désert : la mer qui recouvrait le Gobi s'étendit jusqu'à la base de ces montagnes, bien au sud de la courbe septentrionale du Hoang ho ; elle fut remplacée par des mares salines et par des steppes. La Grande Muraille se développe en une demi-circonférence de 500 kilomètres de longueur, en suivant la limite naturelle entre les deux régions, la province chinoise de Chensi et le territoire mongol.

Les arêtes de montagnes qui dominent au sud la steppe des Ordos se continuent dans le Chañsi, à l'orient du Hoang ho, interrompues seulement par les cluses dans lesquelles se resserrent les eaux du fleuve. Dans cette partie de leur parcours, les « Montagnes Occidentales », car tel est le sens du nom chinois de la province du Chañsi, maintiennent une direction parfaitement régulière du sud-ouest au nord-est. La contrée tout entière a la forme d'un gigantesque escalier s'élevant des plaines basses du Honan aux terrasses de la Mongolie, mais chaque degré est bordé d'une longue saillie. Ainsi se forment des bassins longitudinaux et parallèles, dans lesquels serpentent les eaux jusqu'à ce qu'elles trouvent une brèche pour descendre dans la plaine. On peut compter huit de ces bassins s'étageant successivement du sud-est au sud-ouest. Les premiers degrés, les plus rapprochés des campagnes basses, ont pour chaînes bordières des crêtes de 1000 à 1500 mètres de hauteur seulement ; mais, en s'élevant vers la Mongolie, il faut traverser des montagnes plus hautes et l'une des saillies reçoit même assez de neige pour être appelée Sioué chañ : c'est la Sierra Nevada du Chañsi. Vers l'extrémité nord-orientale de cette chaîne neigeuse, qui porte différents noms, se dressent plusieurs montagnes vénérées. Actuellement, le sommet le plus fréquemment visité de la contrée est l'Outaï

chañ ou le groupe des « Cinq Pics » ou des « Cinq Piliers », dont le plus élevé atteint la hauteur de 3494 mètres. Les indigènes disent que les temples construits sur ses pentes et sur ses terrasses sont au nombre de 360, et d'imposants édifices, ayant chacun leur légende, s'élèvent en effet

N° 65. — TERRASSES DU CHAÑSI.



D'après Richthofen — C. Perron

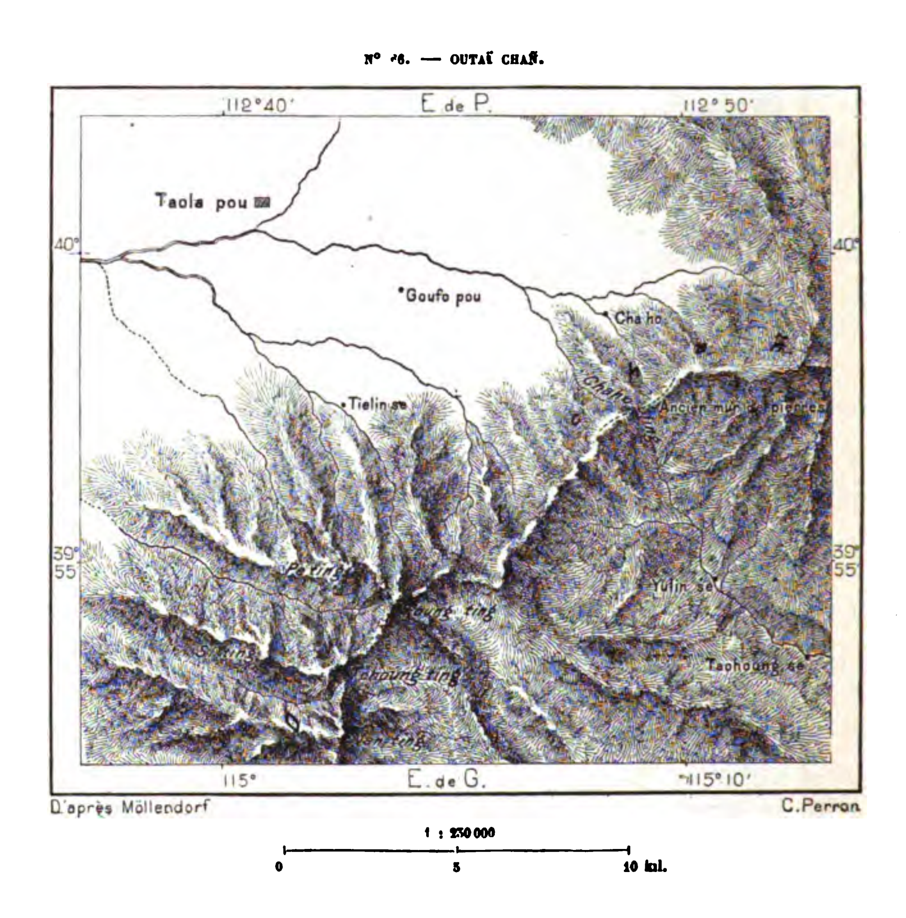
1 : 5 400 000

0 — 200 kil.

à peu de distance les uns des autres le long des chemins de pèlerinage : un de ces sanctuaires est en cuivre pur. D'après les Mongols, le sol de ces montagnes est le plus favorable que l'on puisse trouver pour une bonne sépulture : ceux qui ont le bonheur d'y être enterrés auront certainement une heureuse transmigration, et les fleurs qui naissent sur ces pentes, principalement sur le Pic du Sud ou Nanting, la « Montagne Brodée », ont

des vertus curatives particulières[1]. Par les plus mauvais temps de froid ou de tempête, des fanatiques font l'ascension de la montagne sacrée en s'infligeant les plus rigoureuses pénitences. Des montagnes saintes des Mongols on aperçoit au nord la cime aplatie du Heng chañ, l'un des « gardiens » de l'empire Chinois. Les sacrifices traditionnels y sont encore offerts, mais les « enfants de Han » n'ont pas la ferveur de leurs sujets nomades et

N° 76. — OUTAÏ CHAÑ.



leur sanctuaire est loin d'être aussi fréquenté que ceux de l'Outaï chañ.

A l'exception des pays de hautes montagnes et des plaines alluviales, presque tout le bassin du Hoang ho est recouvert de *hoang tou*, c'est-à-dire de « terre jaune ». Les provinces de Petchili, du Chañsi, de Kansou, une moitié de Chensi, la partie septentrionale du Honan, de vastes étendues du Chañtoung sont revêtues de ces dépôts, au-dessus desquels s'élèvent les sommets des montagnes, comme des îles au milieu de la mer. Ces terrains, comprenant un espace plus vaste que la France, s'étendent par lambeaux

[1] Huc, *Voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine;* — Edkins, *Religion in China.*

jusqu'aux bords du Yangtze kiang, et du côté de l'ouest ils vont s'appuyer aux plateaux tibétains. Dans ces contrées, tout est jaune, collines, routes et champs, les maisons bâties en terre, les ruisseaux et les torrents chargés d'alluvions; la végétation même se déguise sous un voile de poussière jaune, et le moindre vent soulève dans l'air des nuées de fine argile. Ce sont ces étendues qui ont valu à l'empereur de Chine son nom de Hoang ti, c'est-à-dire « Seigneur Jaune », synonyme de « Maître de la Terre ». Les terrains jaunâtres du Royaume du Milieu, patrie des populations agricoles chez lesquelles s'est développée la civilisation chinoise, devaient paraître à leurs premiers occupants comme le sol par excellence, et leur couleur devint le symbole de la Terre dans son entier. On sait que, d'après l'hypothèse de Richthofen, le hoang tou, désigné par lui sous le nom allemand de *löss*, comme les formations analogues des bords du Danube et du Rhin, ne serait autre chose qu'un amas de poussière accumulé pendant des siècles par les vents du nord : d'année en année, pendant le cours des âges, les couches d'argile s'accroissaient, mais non assez rapidement pour étouffer la végétation ou pour empêcher le développement de la vie animale; les débris de plantes, les coquillages terrestres, les restes d'animaux, s'agglutinaient avec la nouvelle terre dans une masse compacte, tandis qu'à la surface se reformait sans cesse le tapis végétal, arrosé dans tous les sens par les canaux que creusent les agriculteurs chinois. En tout cas, il est certain que le hoang tou n'est pas d'origine glaciaire, puisque, au lieu d'être simplement entassé comme les argiles morainiques, il est, du haut en bas, percé de trous verticaux et diversement ramifiés : ce sont les espaces laissés vides par les radicelles des plantes que la poussière a graduellement recouvertes. Le hoang tou n'est pas déposé en couches semblables aux alluvions qu'apportent les fleuves ou les torrents; il ne contient pas non plus de fossiles marins témoignant d'une immersion de la contrée par l'Océan. On reconnaît en beaucoup d'endroits que les amas de « terre jaune » ont été repris et remaniés par les eaux dans les bassins fermés des lacs; ils y forment des strates bien différentes des couches primitives par leur aspect et leurs fossiles.

Sur les plateaux entourés de rebords montagneux qui ne permettent pas l'écoulement des eaux, la « terre jaune » s'étend en une couche uniforme et d'épaisseur inconnue, mais partout où quelque brèche de l'enceinte a laissé s'accomplir le travail d'érosion, d'énormes ravins aux parois perpendiculaires s'ouvrent dans la masse argileuse. L'eau, qui descend rapidement dans les innombrables vides laissés par les racines, désagrège peu à peu la terre et la divise en pans verticaux. Les plus exposés à l'action des intem-

péries s'écroulent en bloc et c'est ainsi que se forment des falaises se découpant dans tous les sens, suivant les inégalités de la surface : il en résulte un labyrinthe de défilés ouverts dans les profondeurs du sol entre des parois perpendiculaires. Les plateaux du nord sont entamés de plus en plus par l'érosion; les ravins déjà formés prolongent chaque année leur fissure d'origine et s'élargissent à leur issue vers la plaine : de l'ancienne couche horizontale, il ne reste en maints endroits que de simples terrasses, des sommets de promontoires et de bastions. Parfois l'érosion se fait dans les profondeurs mêmes du sol, par l'effet de la percolation graduelle; des galeries souterraines se forment par effondrement, et tout à coup les couches supérieures s'écroulent en laissant des ouvertures semblables à des puits. Ailleurs les pans de terre tombent de chaque côté d'un plateau, de manière à ne laisser que des murs se dressant entre deux abîmes; ces murs même cèdent çà et là, et bientôt il n'en reste plus que des fragments isolés, pareils d'aspect aux forteresses féodales de l'Occident. Peut-être l'érosion n'a-t-elle produit nulle part des sites plus étranges que dans les régions où la « terre jaune » a pris la forme de monuments superposés comme les tours d'une gigantesque Babel. A première vue, on pourrait croire que toutes ces terrasses en retrait sont autant de plans de stratification, semblables à ceux que forment les eaux dans les roches qu'elles déposent; mais, en ces endroits, la terre jaune a gardé sa texture ordinaire, et les plans de séparation sont marqués, soit par des concrétions calcaires, soit par des coquillages terrestres ou de légères couches de débris qui ont recouvert la plaine poudreuse à diverses époques. L'épaisseur totale du hoang tou, révélée par l'érosion des bords, atteint au moins 600 mètres en quelques parties de la Chine; on voit combien peu l'argile manque au Fleuve Jaune pour en former les terres nouvelles qu'il va déposer dans les plaines basses et dans la mer !

En maint district du pays de la terre jaune, tous les habitants de la contrée vivent dans l'intérieur du sol. La masse argileuse, assez solide pour ne pas s'effondrer sur la tête de ceux qui s'y abritent, est évidée en d'innombrables galeries; même les édifices publics et les auberges des villages souterrains sont creusés dans le hoang tou. Presque partout des ouvertures pratiquées dans la paroi jaunâtre indiquent l'existence de colonies d'hommes et d'animaux domestiques dans les cavernes de l'argile. De riches troglodytes prennent soin d'orner les façades de leurs demeures : colonnades, toitures avancées, balcons, kiosques, se succèdent de degré en degré sur l'escalier naturel. Çà et là un bloc complètement isolé se dresse comme une tour entre des ravins d'érosion : c'est au sommet de

ces prismes que les indigènes ont bâti les temples fortifiés, dans lesquels ils se réfugient en temps de guerre civile, au moyen d'escaliers pratiqués à l'intérieur du massif. En creusant la terre pour leurs passages et leurs demeures, les indigènes rencontrent souvent des os de mammouths ou d'autres grands animaux, qu'ils disent avoir appartenu au dragon terrestre, et qu'ils se hâtent de réduire en poudre, employée comme médicament pour toutes les maladies[1].

La « terre jaune » est le sol le plus fécond que possèdent les agriculteurs chinois; elle est même beaucoup plus fertile que les terres d'alluvion, puisque celles-ci finissent par s'épuiser et qu'il faut en renouveler la force par les engrais, tandis que le hoang tou produit des moissons tous les ans, et depuis des siècles, sans qu'il soit nécessaire de recourir au fumier. Ainsi les terrasses des environs de Singan fou, dont les annales célébraient déjà la fertilité il y a quatre mille années, ont gardé leur vigueur productive, et pourvu que les pluies tombent en quantité suffisante, les récoltes y sont toujours admirables. C'est que la « terre jaune » renferme tous les éléments nutritifs des plantes; grâce à sa porosité, qui laisse descendre jusqu'à une grande profondeur l'humidité dans le sol et lui permet de remonter par capillarité, chargée de substances chimiques en solution, les végétaux reçoivent constamment leur alimentation normale. La « terre jaune » sert même d'engrais aux champs qui en sont dépourvus; on l'abat des parois en pans épais dont les débris sont reportés sur les cultures voisines. Mais d'ordinaire la limite du hoang tou est en même temps la limite du territoire agricole, et, d'autre part, le cultivateur utilise partout ce terrain, même à des altitudes considérables. Tandis que sous le doux climat de la Chine méridionale on ne voit que rarement des campagnes labourées à plus de 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, les champs de céréales s'élèvent de terrasse en terrasse jusqu'à 2000 mètres sous le ciel inclément du haut Chañsi, et même çà et là, en des endroits abrités, des lopins de « terre jaune » sont cultivés à 2400 mètres. Quelques régions du hoang tou présentent dans leur aspect un singulier contraste suivant le point de vue auquel se place le spectateur. D'en bas, on ne voit que les parois jaunâtres; mais que l'on monte de degré en degré jusqu'à l'étage supérieur, et l'on n'aura plus sous les yeux que des gradins de verdure. C'est afin de ne pas se priver des terrains précieux de la surface, que le sage paysan chinois a pris le parti de se creuser une habitation à l'intérieur; d'ordinaire il réside, avec sa famille, au-dessous de ses

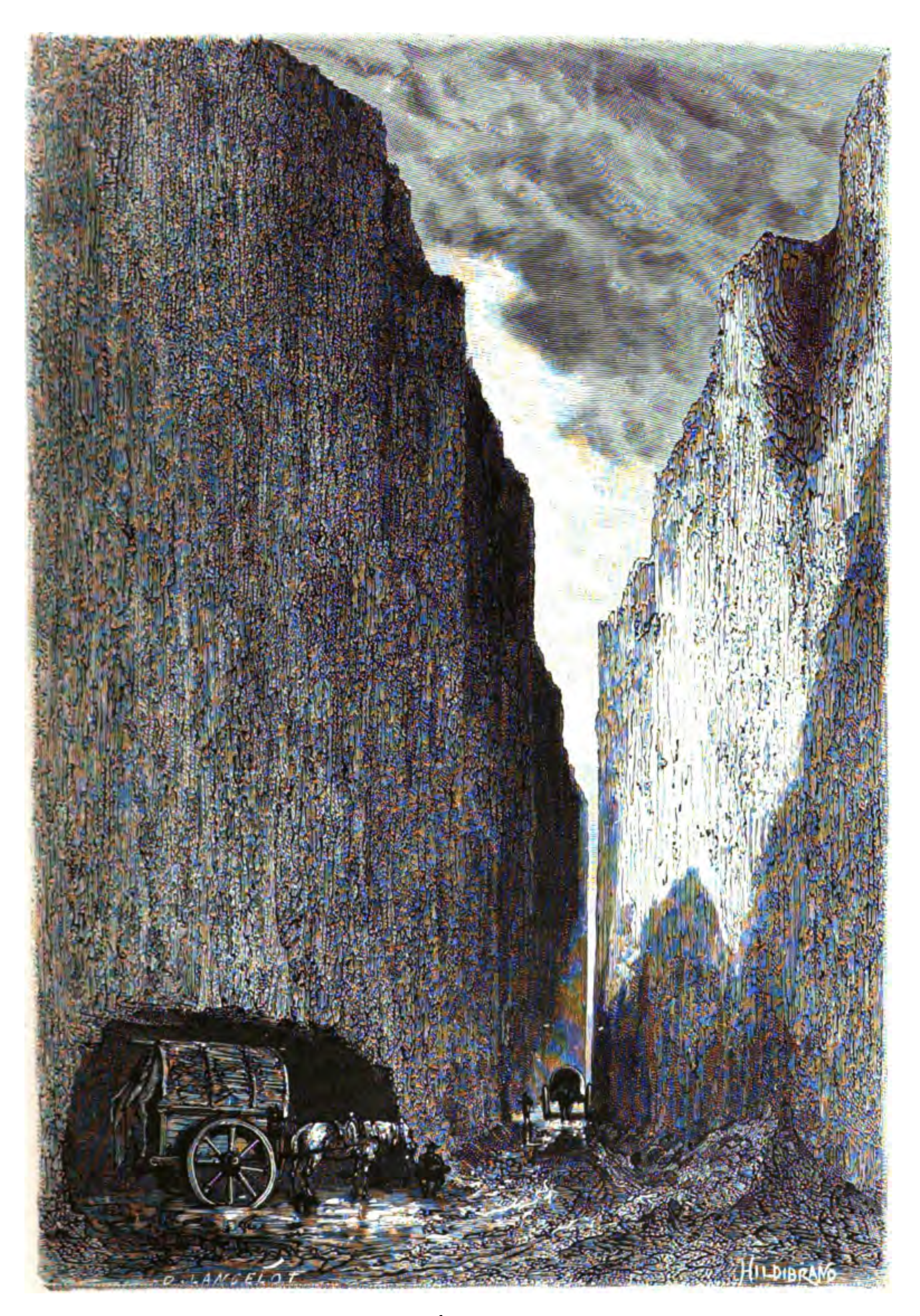
[1] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'Empire Chinois.*

propres champs; il n'a qu'à monter quelques marches pour être en plein air[1].

Les Chinois ont fait preuve d'une grande habileté pour triompher des obstacles que les parois verticales de la « terre jaune » opposaient aux communications : pour passer d'un bassin dans un autre, il leur faut utiliser d'étroites fissures, tailler des tranchées profondes, déplacer même complètement la route quand de nouveaux ravins se sont formés. Quelques-uns des chemins les plus fréquentés ne suivent pas les angles brusques des crevasses et ne montent pas sur les plateaux intermédiaires; ils sont creusés en tranchées dont la profondeur varie de 10 à 30 mètres et même davantage; l'ensemble de ces déblais représente un travail gigantesque, au moins aussi considérable que l'immense labeur occasionné par la construction de la Grande Muraille ou le creusement de la rivière des Transports. Encaissées entre des parois verticales, au-dessus desquelles le ciel poudreux apparaît comme une bande jaunâtre, ces routes se prolongent sur des centaines de kilomètres comme des fosses dans l'intérieur du sol; larges de 2 à 3 mètres au plus, elles ne donnent passage qu'à un seul véhicule à la fois; les voituriers qui s'y engagent poussent de longs cris d'appel, pour avertir les voyageurs qui marchent en sens contraire d'avoir à se garer dans les coins d'évitement[2]. Pendant les saisons de sécheresse, les roues des véhicules s'enfoncent dans la poussière « comme dans l'eau »; après les pluies, elles s'embourbent dans la vase; le chemin n'est plus qu'une fondrière où piétons et chevaux risquent de s'engloutir : le sol battu des routes, ayant perdu sa porosité naturelle, ne laisse plus pénétrer l'eau dans les profondeurs, et pendant des mois entiers les ornières restent emplies de boue. Malgré toutes les difficultés que présentent ces routes, il est impossible de les éviter en s'engageant à droite ou à gauche dans le labyrinthe des ravins. De là l'importance stratégique des chemins dans ce pays; il suffit en quelques districts de garder un défilé pour rendre les communications de versant à versant complètement impossibles à toute force ennemie. Mais lorsque des groupes de révoltés ou de brigands se sont établis dans un dédale de ravins dont ils connaissent les issues, il est extrêmement difficile de les réduire. Dans l'histoire de la Chine, un grand nombre de faits ne peuvent s'expliquer que par la formation particulière de la « terre jaune ».

Les montagnes dont les pentes inférieures sont recouvertes par les masses

[1] F. von Richthofen, *China;* mémoires divers.
[2] L. Rousset, *A travers la Chine; — Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, oct. 1878.

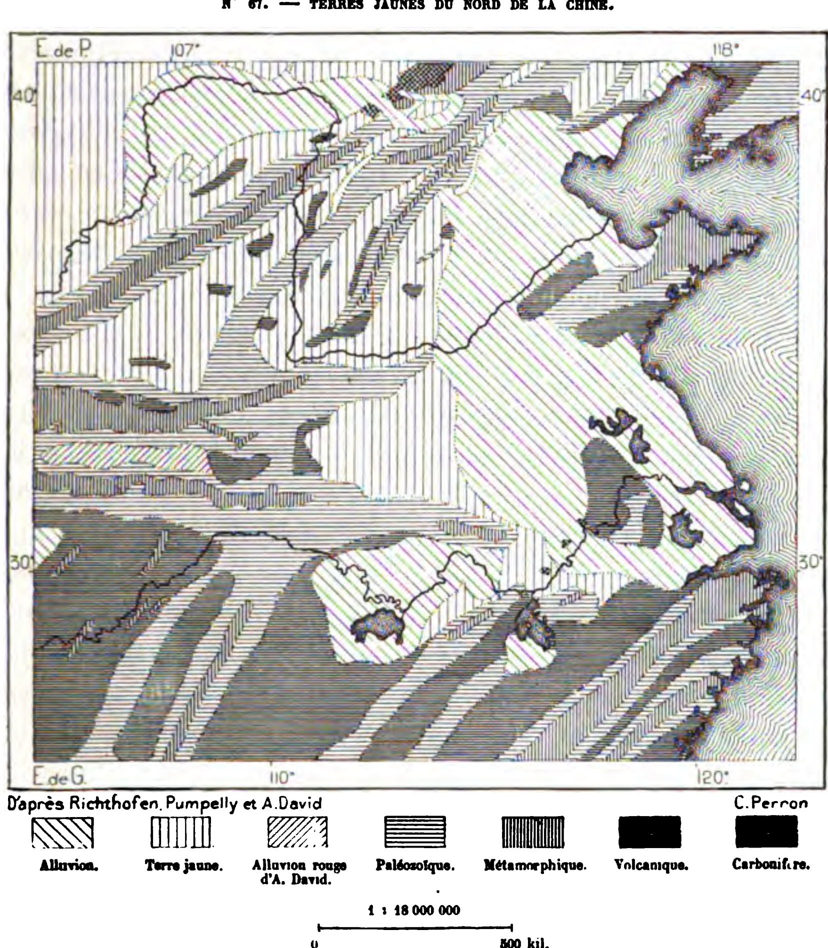


ROUTE EN TRANCHÉE DANS LA TERRE JAUNE.

Dessin de Lancelot, d'après une gravure extraite de « *China* » de M de Richthofen.

argileuses du hoang tou sont parmi les plus riches du monde en dépôts de charbon fossile. On trouve de la houille grasse ou de l'anthracite dans toutes les provinces que parcourent des affluents du Fleuve Jaune, dans le Petchili, le Chañtoung, le Chañsi, le Chensi, le Kansou, le Honan, et quelques-uns des gisements sont placés au bord des rivières, de la manière la plus favorable pour que les produits puissent en être expédiés vers les ports du

N° 67. — TERRES JAUNES DU NORD DE LA CHINE.



littoral par le Hoang ho ou par les ramifications du Grand Canal. Les bassins d'anthracite du Honan auraient, d'après Richthofen, une superficie de plus de 53 000 kilomètres carrés. L'un des pays agricoles par excellence, le bassin du Hoang ho, promet de devenir aussi l'une des régions industrielles par excellence, grâce à ses amas de combustible, auprès desquels les houillères de la Grande-Bretagne seraient des bassins sans importance.

De toutes les parties du Royaume du Milieu, les provinces du Hoang ho sont celles dont il serait le plus téméraire de vouloir indiquer la population probable, puisque ces contrées, où prit naissance l'insurrection mahométane, ont été plus ravagées que les autres par la guerre civile, et que les désastres naturels, inondations et sécheresses, se sont ajoutés aux crimes des hommes, affamant les malheureux que les massacres avaient épargnés. On sait toutefois que les travaux de colonisation ont reconquis une grande partie de la région dévastée; tous les voyageurs disent que les cités et les villages se reconstruisent et se repeuplent; même, grâce à l'introduction de la pomme de terre, de hautes vallées qui n'avaient jamais eu d'habitants, reçoivent maintenant des colonies nombreuses. Si l'accroissement de la population continue, tous les vides seront comblés en quelques décades, et plus de quatre-vingt millions d'hommes vivront dans le bassin du Hoang ho, aussi pressés qu'ils l'étaient au milieu du siècle, avant les guerres civiles et la rupture des digues de Kaïfoung fou[1].

La ville la plus élevée des bords du Hoang ho, Gomi, a été visitée récemment par Prjevalskiy; elle se trouve à 2400 mètres, à la limite extrême des cultures que les laboureurs tangoutes réussissent à maintenir en dépit du climat. Au delà ne se voient plus que des forêts, où nichent les faisans bleus. Sining fou, située à l'est du Koukou nor, sur la rive gauche du Sining ho, qui rejoint le Fleuve Jaune par le Tatoung, est la métropole du haut Kansou et la résidence des autorités auxquelles est confiée l'administration des Tangoutes et des Mongols du lac Bleu; mais la population urbaine est presque entièrement chinoise[2]. La situation géographique de Sining, à l'angle nord-oriental des plateaux tibétains, et près de la voie historique de la Chine centrale au Turkestan chinois et à la Dzoungarie, lui donne une importance de premier ordre comme place stratégique et comme entrepôt : c'est une ville « immense »; mais ses murs enferment beaucoup de ruines, et le commerce s'est en grande partie déplacé vers Donkir[3], située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest, sur la frontière même du pays de Koukou nor. C'est à Donkir que descendent les Tibétains orientaux,

[1] Population du Kansou chinois (en dedans de la Grande Muraille), du Honan, du Chensi et du Chañsi (y compris la partie extramurale), d'après le recensement de 1842:

	Superficie d'après Behm et Wagner	Population totale	Population kilométrique
Kansou chinois.	274 923 kilom. carrés.	18 500 000 hab.	67 hab.
Honan	173 350 » »	29 070 000 »	168 »
Chensi	210 540 » »	10 310 000 »	49 »
Chañsi	170 853 » »	17 057 000 »	100 »
Ensemble. . .	829 466 kilom. carrés.	74 937 000 hab.	90 hab.

[2] B'ela Szechenyi; — G. Kreitner, *Im fernen Osten*.

[3] Tangkeou-eul, d'après Huc (*Voyage dans le Tibet*); — Tonkerr, d'après Kreitner.

les Si-Fan ou Fantze, pour l'achat de leurs denrées et pour la vente de la rhubarbe, des cuirs, des laines, des animaux, des minerais; c'est là que s'organisent les caravanes pour la périlleuse traversée des hauts plateaux. Toutes les races de la Chine occidentale sont représentées dans la population de Donkir, mais les échanges nè s'y font pas toujours d'une manière pacifique : les marchands sont armés, et les moindres disputes menacent de se changer en batailles. Le pays de Sining fou est une région sacrée pour les bouddhistes tibétains et mongols : c'est là que naquit le réformateur Tsonkhapa, et quelques-uns des couvents de la contrée ont une réputation de sainteté particulière. La lamaserie de Kounboum est située au sud de Sining, sur une terrasse boisée, non loin de la vallée profonde dans laquelle coule le Fleuve Jaune; quatre mille lamas vivaient dans ce monastère avant le passage d'insurgés mahométans, puis de barbares Si-Fan, qui le ravagèrent en 1872 et en 1874; maintenant il n'y a plus que deux mille moines. L'université de Kounboum comprend quatre écoles, consacrées à l'étude des mystères, des cérémonies, des prières, et à l'art de guérir les « quatre cent quarante » maladies de l'homme. Un des principaux remèdes est la feuille d'un arbre sacré, espèce de sureau, qui croît devant le portail du grand temple et dont les feuilles, disent les fidèles, représentent la figure du Bouddha et divers caractères du saint alphabet tibétain. Huc crut voir ce prodige, et Szechenyi, après avoir inutilement cherché lors d'une première visite, réussit à découvrir le lendemain une feuille sur laquelle on avait tracé les contours d'un informe Bouddha[1]. Lors des grandes fêtes, une foule prodigieuse de pèlerins, Tibétains, Mongols et Chinois, se réunit dans les temples pour contempler les statues et les décorations élégantes, toutes en beurre, qui représentent des quadrupèdes, des oiseaux et des fleurs, et que l'on détruit soudain, après une splendide illumination nocturne[2].

Au nord de Sining fou et de la ville de Tchoungpé hien, située également sur le Sining ho, quelques villes se succèdent sur la voie historique du Kansou, entre les montagnes et la Grande Muraille; presque toutes ont été ruinées par les Dounganes, et récemment encore elles n'étaient que des amas de débris[3]. La cité murée de Lantcheou fou, point de départ de cette route qui relie au Royaume Central ses possessions extérieures de l'Occident, a pu, grâce à sa forte enceinte, se maintenir intacte et donner asile à d'innombrables fugitifs. Capitale officielle du Kansou, quoique le

[1] Kreitner, *Im fernen Osten*.
[2] Huc, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet*
[3] Piasetskiy, *Voyage en Chine* (en russe).

vice-roi aille tous les six ans résider pendant trois années dans la ville de Soutcheou, près de la porte du Jade, Lantcheou fou est située au point de convergence de toutes les routes du Hoang ho supérieur, sur la rive droite du fleuve, qui se recourbe en aval dans la direction du nord pour décrire sa grande courbe autour de la péninsule des Ordos. La plaine est large et fertile, mais au sud un long promontoire, qui termine un chaînon du Maha chañ, s'avance jusqu'aux portes de la ville, portant sur ses croupes quelques tours carrées. Au nord, de l'autre côté du fleuve, s'élèvent des monts rocheux de 600 à 900 mètres de hauteur, s'appuyant sur des contreforts arrondis, parsemés de temples et de kiosques qui brillent au milieu de la verdure. La ville n'a point d'édifices remarquables, et ses quarante mille maisons sont presque toutes des masures en bois; mais les rues, dallées en marbre ou en granit, sont très proprement tenues : peu de villes chinoises ont un aspect plus agréable. Quoique située à une si grande distance du littoral et des ports de commerce ouverts aux Européens, Lantcheou fou est une des cités du Royaume Central où l'on a le plus essayé d'imiter les industries de l'Europe. Il est vrai que la guerre entre pour une large part dans ces changements. La principale manufacture de la capitale du Kansou est une fonderie de canons; mais une autre usine moderne, dirigée par des Européens, fabrique des draps pour l'armée et d'autres étoffes grossières en laine de brebis et en poil de chameau. Lantcheou fou a déjà des machines à vapeur employant le charbon des mines avoisinantes, et tout autour de la ville rayonnent de larges routes de construction moderne, ombragées d'ormeaux et de saules ; un pont de bateaux y traverse le fleuve[1]. Après les désastres de la guerre civile, on a compris combien il est nécessaire, au point de vue stratégique, de rendre les communications faciles. C'est à une centaine de kilomètres au sud-ouest de Lantcheou fou, dans une vallée latérale du Hoang ho, que s'élève Salar ou Hotcheou, qui fut, on le sait, la principale forteresse des insurgés dounganes pendant la dernière guerre. Les mahométans doivent probablement à cette ville le nom de Sah la', sous lequel ils sont connus dans le pays[2].

La population diminue graduellement en aval de Lantcheou fou, sur les deux bords du Fleuve Jaune qui, de cluse en cluse, serpente dans la direction du nord. La ville commerçante de Tchongweï, bâtie sur la rive gauche du Hoang ho, à la base orientale de l'Ala chañ, s'appuie sur la Grande Muraille, à l'une des portes du désert[3], et les dunes en assiègent les rem-

[1] Szecheniy und Kreitner, *Im fernen Osten ;* — Rousset, *A travers la Chine.*
[2] Easton, *Weekly Times,* 16 april 1880.
[3] Huc, ouvrage cité.

parts. Plus bas est le village de Kinkipao, qui fut l'une des places fortes des mahométans, et que leurs ancêtres avaient occupée depuis plus d'un millier d'années, sans que le gouvernement chinois eût tenté de les en déloger[1]. Ninghia, la capitale de cette partie du Kansou, est bâtie à l'endroit où la Grande Muraille, cessant de longer la rive gauche du fleuve, passe sur la rive droite pour limiter au sud le territoire des Ordos. Comme entrepôt entre la Chine et la Mongolie, Ninghia eut jadis un rôle important; elle fut même le chef-lieu d'un royaume au dixième et au onzième siècle. Ruinée par Djenghiz khan, elle se rebâtit, et ses pagodes, ses hautes murailles en briques, entourées de marais, lui donnent un aspect très imposant; mais à l'intérieur les rues sont étroites, tortueuses, et les maisons partiellement abandonnées[2].

En aval de Ninghia, dans la partie du cours fluvial qui traverse le territoire mongol, les villes riveraines sont habitées presque uniquement par des Chinois. Baotou (Bitchoukhaï), la plus considérable, est située à 7 kilomètres de la rive gauche, dans une riche campagne, au milieu d'un cercle de villages, également chinois, peuplés d'agriculteurs. La ville, dont l'enceinte carrée a plus de 3 kilomètres de côté, fait un très grand commerce avec la population des plateaux et possède des fonderies[3]. A 50 kilomètres à l'est, une autre ville, de construction récente, s'élève près de la rive septentrionale : c'est Tchagan kouren ou « l'Enceinte Blanche ». Bâtie par les Chinois depuis le peuplement de la Mongolie intérieure, elle n'a pas d'égale dans l'empire pour la propreté, la largeur des rues, la régularité des maisons : quelques-unes de ses places sont ombragées d'arbres[4]. Tchagan kouren, située près du coude nord-oriental que forme le Fleuve Jaune autour de la péninsule des Ordos, est une des villes le plus fréquemment choisies par les caravanes pour la traversée du Hoang ho. Au sud de la Grande Muraille, dans la partie de son cours où le fleuve, rentré dans la Chine proprement dite, sépare les deux provinces du Chensi et du Chañsi, — de la « Frontière Occidentale » et de l'« Occident Montagneux », — le principal lieu de passage est au défilé que domine du haut d'un rocher la ville forte de Paoté : en cet endroit, le courant a seulement 400 mètres de largeur[5].

Les villes qui se sont élevées au sud de la péninsule des Ordos, le long

[1] F. von Richthofen, *The Rebellion in Shensi and Kansu.*
[2] Huc, ouvrage cité.
[3] Prjevalskiy, *Mongolie et pays des Tangoutes.*
[4] Huc, ouvrage cité.
[5] Gerbillon; — du Halde; — Carl Ritter.

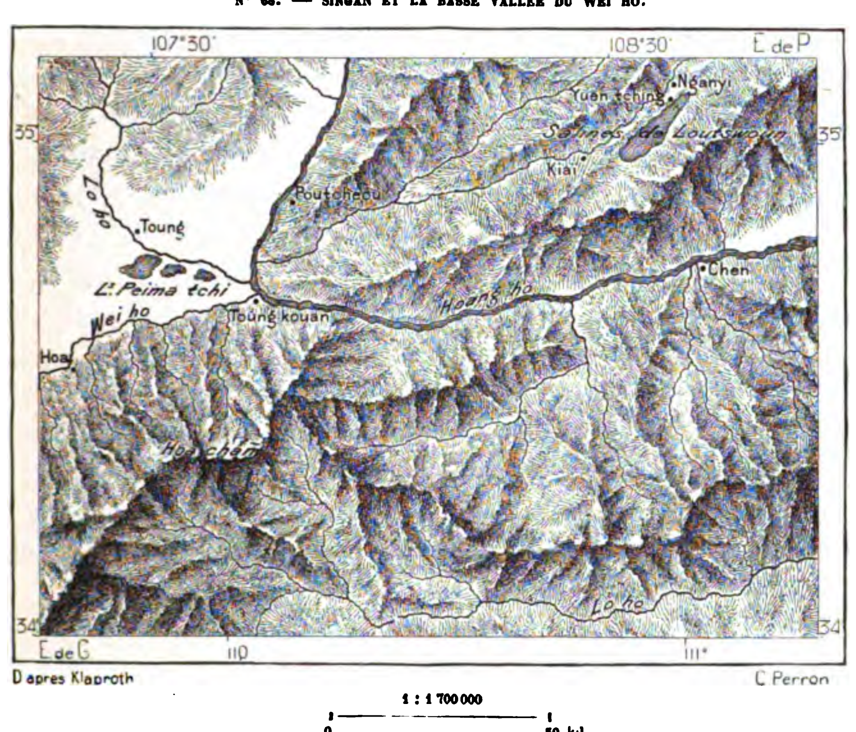
de la voie historique suivie de tout temps entre les deux coudes du Hoang ho, à Lantcheou fou et à Toung kouan, ont pris naturellement une importance beaucoup plus considérable que les villes du nord, situées sur les confins du désert. Les principales étapes de cette route du sud, dans la vallée du King ho, sont Pingliang fou, Kingtcheou, Pintcheou, celle-ci entourée d'arbres et surtout de poiriers, qui donnent les plus gros fruits de la Chine. Ces villes ont résisté aux mahométans révoltés, grâce à leurs murailles, mais toutes les campagnes environnantes avaient été ravagées, et après la victoire définitive des Chinois, ce sont des prisonniers hoï-hoï qui ont dû rebâtir les villages de la contrée, réparer les chemins et restaurer les cultures; d'anciens remparts, soigneusement réparés, et de nouvelles fortifications défendent les villes, les défilés et les cols de la route. Une grotte des environs de Pintcheou renferme une statue de Bouddha taillée dans la roche même : c'est la plus grande et la plus fameuse de la Chine centrale; devant cette énorme effigie, haute de 17 mètres, celles de deux disciples, moins élevées de moitié, montrent le saint aux fidèles prosternés. Au sud, dans la vallée de Weï ho, la cité principale est Kountcheou, perdue, pour ainsi dire, dans une immense enceinte dont une partie forme un cimetière. Plus bas sur la même rivière est la ville administrative de Foutchang hien, près de laquelle un autre Bouddha, se dressant sur une colline, bénit la campagne en étendant la main droite. Au sud, sur les bords d'un affluent du Weï ho, la grande Tsingtcheou élève ses pagodes et les dômes de ses temples au-dessus du branchage des châtaigniers et des noyers : c'est un groupe de cinq municipalités ayant un maire commun, mais chacune entourée de son enceinte particulière de hautes murailles. Tsingtcheou est un grand marché de thé, de tabac, d'indigo, et ses artisans s'occupent du tissage et de la broderie des soies ainsi que de la mise en œuvre des métaux. Un sentier fréquenté s'élève de Tsingtcheou vers un col de 1392 mètres d'altitude, seuil de l'arête qui sépare les bassins du Hoang ho et du Yangtze kiang et à laquelle les cartes donnent le nom de Peï ling, inconnu dans le pays[1].

Singan fou, chef-lieu du Chensi et jadis capitale du Royaume Central, à l'époque des Tsin, puis de 906 à 1280, sous le nom de Siking ou « Résidence occidentale », est encore l'une des plus grandes cités de l'empire; elle a certainement plus d'habitants que Peking et n'est probablement dépassée que par la cité de Canton. Elle s'élève au milieu d'une plaine où se réunissent le Weï ho, le King ho et quelques rivières moins

[1] B'ela Szechenyi; — Kreitner, *Im fernen Osten*

importantes. La forte enceinte crénelée de la ville forme un carré parfait, orienté suivant les points cardinaux, et le milieu de chaque côté, long de plus de 11 kilomètres, est percé d'une porte monumentale surmontée de pavillons étagés. Depuis des milliers d'années, Singan fou est une cité commerçante de premier ordre, grâce à sa position centrale et à la fertilité de sa « terre jaune ». Ses magasins sont remplis de marchandises précieuses; mais aucun édifice curieux des anciens temps ne s'est conservé; on ne montre plus dans le quartier « mandchou » que l'em-

N° 63. — SINGAN ET LA BASSE VALLÉE DU WEI HO.



placement du palais des Tang, qui régnèrent du septième siècle au commencement du dixième. Toutefois Singan possède toujours un musée archéologique d'une grande richesse, la « forêt des tablettes », collection d'inscriptions et de dessins, dont quelques-uns ont deux mille années d'existence, et qui permettent de reconstituer l'histoire de plusieurs dynasties. Singan fou a dû à son enceinte de murailles de n'avoir pas été détruite par les rebelles mahométans, comme Nanking et tant d'autres villes de la Chine centrale. Pendant toute la durée de la guerre civile, les cinquante mille musulmans de Singan furent internés dans la ville, sous peine de mort, et c'est à grand'peine qu'on empêcha la multitude de les

massacrer. Ils possèdent encore leurs huit mosquées, mais ils ont dû en changer les inscriptions et y placer les tablettes de l'empereur et de Confucius[1].

En aval de Singan fou, sur le Weï ho, s'élevait avant la guerre la ville importante de Hoa tcheou : c'est là que commença, en 1860, cette terrible insurrection qui ruina de si vastes contrées, et qui coûta la vie à tant de millions d'hommes. Hoa tcheou n'existe plus; elle a été rasée; il n'en reste qu'un monument sacré, l'un des plus anciens de l'empire, un temple élevé au commencement de l'ère vulgaire. Actuellement la cité la plus populeuse de la région est la place forte de Toung kouan ou la « Porte Orientale ». C'est la forteresse centrale de tout le bassin du Hoang ho et le point stratégique de la Chine le mieux défendu : des tours et des remparts armés de canons en commandent les approches. Située à l'entrée orientale du Chensi, à l'angle de la vallée fluviale, et à l'endroit où le Hoang ho, cessant de couler du nord au sud, reçoit en même temps trois rivières abondantes, Toung kouan est le point de jonction naturel de plusieurs routes maîtresses. Or, dans ce pays où la « terre jaune » occupe une si grande étendue de pays, c'est par les chemins tracés et non par des voies détournées que doit se faire tout le mouvement du commerce et de la guerre : de là l'importance stratégique exceptionnelle de Toung kouan[2]. Le Hoa chañ, qui domine Toung kouan au sud-ouest, est à peine moins saint que le Taï chañ du Chañtoung et porte aussi de nombreux monastères; mais il est plus difficile à gravir : au sommet de la montagne « à dos d'éléphant » siège, entouré de fées et d'esprits célestes, Peï ti, l'Empereur Blanc, le protecteur des provinces occidentales.

Le Chensi septentrional, limitrophe du pays des Ordos, est une des contrées les moins connues de la Chine; à l'exception des missionnaires, nul voyageur européen ne l'a visitée; on sait néanmoins qu'il s'y trouve des villes commerçantes : telles sont Foutcheou, dans la vallée du Lo ho; Yangan fou, située plus au nord, dans une région riche en houille et en sources de pétrole; Yulin fou, bâtie à l'une des portes de la Grande Muraille, dans le voisinage des steppes mongoles. Plus facilement accessible, le haut Chañsi est mieux connu que le Chensi du nord. Même des mineurs et des commerçants d'Europe l'ont parcouru en divers sens pour en étudier les ressources : on se trouve déjà dans le cercle d'attraction du port de Tientsin. La capitale du Chañsi, Taïyuan fou, se trouve dans cette région; elle est

[1] F. von Richthofen, *Rebellion in Kansu and Chensi;* — Léon Rousset, *A travers la Chine.*
[2] Rousset, *Bulletin de la Société de Géographie,* oct. 1878.

abritée au nord-ouest par une chaîne de collines, l'un des gradins que forment les plateaux étagés du Chañsi, et ses campagnes sont arrosées par les eaux du Fouen ho, qui descend au sud-ouest vers le Fleuve Jaune. Taïyuan est moins vaste que la plupart des autres capitales de province ; le rectangle de son enceinte extérieure a seulement 13 kilomètres de développement et renferme des espaces inhabités ; comme Peking, elle a son quartier tartare, séparé de la ville chinoise par une haute muraille, et l'on a pris soin d'en disposer les quartiers de la même manière que ceux de la résidence impériale ; le parc du gouverneur a des nappes d'eau, des pagodes, une « montagne de charbon » imitées de celles de la « Ville Jaune ». Autrefois Taïyuan eut un grand renom pour la fabrication des armes, industrie qui a beaucoup diminué d'importance, quoique le gouvernement y possède un arsenal et une fonderie de canons. Les alentours de Taïyuan sont fort bien cultivés, et quelques-unes de ses campagnes sont de véritables jardins ; c'est même là que les agriculteurs obtiennent le meilleur raisin de la Chine et ils savent en faire de bon vin, en suivant la méthode enseignée par les premiers missionnaires catholiques[1].

Le mouvement du transit ne passe pas dans cette partie du Chañsi. Entre le Petchili et la Mongolie, la route de commerce s'élève par la vallée du Pontou ho, contourne l'extrémité occidentale de l'Outaï chañ et traverse la Grande Muraille intérieure au col de Yemen kouan : on y voit passer jusqu'à 2000 bêtes de somme en un seul jour. La route directe remonte à l'est vers la ville très commerçante de Pingding, entourée de fonderies et de mines de houille, et traverse successivement quatre cols ou « portes célestes » pour redescendre à Tchingting dans la plaine du Petchili. Dans le bassin de Taïyuan, les villes commerçantes, Hieoukao, Tchi hien, sont situées au sud et au sud-ouest de la capitale. Pingyao hien est le marché d'où se font les expéditions des denrées locales vers le Honan ; Taïkou hien et Tchanglan tchin sont des cités fort riches où résident plusieurs des riches banquiers de l'empire, en relations d'affaires avec San Francisco, Londres, Marseille ; les bronzes et les vases que les antiquaires trouvent dans ces villes du Chañsi sont les produits les plus précieux de l'art chinois. Le sol des plateaux ne suffit pas à nourrir la population : l'industrie et les profits de l'émigration périodique doivent subvenir aux ressources naturelles du pays. Chaque ville, chaque village a son travail spécial, celui des étoffes, des fers ou du papier ; on s'occupe aussi très

[1] Martinus Martini, *Novus Atlas Sinensis.*

activement de l'exploitation des mines de houille pour la consommation locale. Quoique très âpres au gain dans leurs voyages à l'étranger, les gens du Chañsi sont généralement polis, prévenants, hospitaliers, tandis que ceux du Chensi se sont fait auprès des voyageurs une réputation toute contraire.

Avant l'insurrection des Taïping, plusieurs villes s'élevaient dans le bassin qui s'étend au sud de celui de Taïyuan fou et que parcourt également le Fouen ho, après avoir traversé par une cluse profonde la chaîne du Ho chañ. Ces villes n'étaient en 1872 que des amas de ruines, occupées par des garnisons; elles se rebâtissent peu à peu, grâce au commerce considérable qui se porte du Honan vers le Chañsi septentrional. Le col de Hansin ling, étroite brèche ouverte dans la « terre jaune », est parfois aussi animé qu'une rue de grande ville : les ânes, les mulets, les chameaux, portant blés, farines, tabac, sel, thé, papier, cotonnades, se suivent en une longue caravane, dont le chargement total représente celui de plusieurs convois de chemins de fer.

Pingyang fou est située sur le Fouen ho, dans une plaine sablonneuse moins fertile que le bassin de Taïyuan : ce fut naguère une des villes les plus considérables du Chañsi, mais les Taïping l'ont dévastée; un de ses faubourgs, quoique entouré de murs comme la cité, n'avait plus une seule maison qui ne fût démolie. Pourtant il n'est point de villes chinoises qui soient mieux fortifiées que Pingyang : elle est entourée d'une triple enceinte et de chemins couverts qui permettraient à la garnison de prendre l'ennemi à revers s'il venait à dépasser la première porte. Il est probable que, saisis de panique, les habitants de la ville ne songèrent pas à se défendre; ils comptaient peut-être aussi sur la vertu magique de leurs murailles, dont les contours imitent la forme d'une tortue. Pingyang est l'une des villes saintes de l'empire et l'une des plus anciennes du monde; à moins de 3 kilomètres au sud se trouve l'emplacement de ce qui fut la capitale de l'empire aux temps de Yao, il y a plus de quarante-deux siècles. Près de là s'élève un temple, naguère somptueux, consacré à la mémoire des trois saints empereurs Yao, Chun et Yu. D'après la légende, Yao serait enseveli dans une grotte des montagnes qui s'élèvent à l'est de la plaine de Pingyang : là s'ouvre une grotte d'où s'échappent des vapeurs méphitiques, et c'est au fond de cette caverne inaccessible, dans les eaux d'un lac, que se trouverait le cercueil d'or et d'argent du célèbre empereur, suspendu aux parois du rocher par des chaînes de fer [1].

[1] Williamson, *Travels through North China, Manchuria and Eastern Mongolia.*

Quelques-unes des villes les plus importantes du Chañsi, Poutcheou fou, Kiaï tcheou, Nganyi hien, Yuentching, se sont élevées vers l'angle sud-oriental de la province, dans la partie que limite le coude du Fleuve Jaune. C'est la région d'où l'on extrait le sel qui approvisionne le Chañsi et la plus grande partie du Chensi, du Honan, du Kansou. Le principal marais salant, connu généralement sous le nom de Loutswoun, s'étend sur la rive septentrionale d'un lac d'environ 30 kilomètres de longueur, que dominent au sud les hauts escarpements du Foungtiao chañ. Ce marais est probablement le gisement du monde qui fournit la plus grande quantité de sel, et celui que l'homme exploita régulièrement pendant la plus longue série de siècles; à l'époque de Yao déjà, il y a plus de quatre mille ans, on en retirait du sel en abondance, et sans doute que, depuis ces temps antiques, on n'a rien changé au mode primitif d'exploitation. L'eau du petit lac qui occupe le fond de la dépression marécageuse étant presque douce, on ne l'utilise point : c'est dans le marais seulement que l'on travaille. Là les terrains sont formés d'une argile dure, remplie de cristaux de gypse : on y creuse de grands trous en forme d'entonnoirs, au fond desquels s'amasse l'eau salée, que l'on élève ensuite au moyen de seaux et que l'on verse sur des aires unies où elle s'évapore en laissant une couche saline. L'ensemble de la dépression de Loutswoun appartient à l'empereur, qui l'a fait entourer d'une haute muraille pour la perception de la gabelle et qui la loue à des associations de fermiers; on en compte environ cent cinquante, qui possèdent chacune dans le marais une zone de 180 mètres de longueur. La quantité de sel qu'elles retirent varie suivant la saturation du terrain; mais, en moyenne, on peut évaluer la production annuelle du bassin à l'énorme quantité de 154 000 tonnes[1]. Yuentching ou la « Cité des Sources » est le centre principal de l'expédition du sel; un des plus beaux temples de la Chine élève ses dômes au-dessus de la ville.

Des sondages révèleront un jour, dans les profondeurs, des bancs épais de sel gemme, car des sources salines jaillissent en beaucoup d'autres endroits du Chensi méridional et du Honan. Sur le versant opposé du Foungtiao chañ, dans la plaine même du Hoang ho, des marais salants s'étendent au bord du fleuve. La « terre jaune » des berges est imprégnée de sel. Les habitants lavent cette terre et font évaporer l'eau de lavage dans les compartiments des marais disposés exactement comme ceux du littoral de la

[1] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chili, Shansi*, etc.; — Williamson, *Travels through North China, Manchuria and Eastern Mongolia.*

mer : la concentration et la cristallisation du sel s'achèvent au moyen du feu[1].

En aval de Toung kouan, les villes et les villages se succèdent sur les deux bords du Hoang ho en une chaîne continue; les hommes se pressent en multitudes dans cette fertile vallée et dans les campagnes qu'arrosent ses affluents : c'est la partie de la Chine qui porte spécialement le nom de « Fleur du Milieu ». Honan fou ou « Sud du Fleuve », dont le nom est en même temps celui de la province, mais qui n'en est pourtant pas la capitale, occupe, comme Singan fou, l'une des parties de la Chine où s'éleva jadis une capitale du Royaume Central; c'est près de là, sur la rivière Ho, qu'était Loyang, résidence impériale, aux troisième et au septième siècles de l'ère vulgaire, sous les dynasties des Weï et des Tang; les légendes y placent aussi la résidence du mythique Fo hi. Honan fou est bâtie près de la rive septentrionale du Lo ho, qui coule parallèlement au Fleuve Jaune; une rangée de collines d'une hauteur moyenne de 150 mètres sépare les deux vallées. La position centrale de Honan en a fait pour les Chinois un « ombilic du monde ». Peu de cités sont plus favorisées comme points de convergence pour des routes de chars; au chemin qui remonte la vallée de Hoang ho viennent se rattacher en cet endroit d'autres voies carrossables se dirigeant au nord-est vers Tientsin, au sud-est vers le Hoai ho et le Yangtze inférieur, au sud, vers la vallée du Hañ, par le col de Nantcheou. Lorsque des chemins de fer traverseront la Chine, Honan ne peut manquer de devenir le principal entrepôt de marchandises du Royaume Central à destination de l'Occident[2]. Cette ville n'a pas de monuments remarquables, mais les collines des environs portent des temples qui sont parmi les plus anciens de la Chine et les plus curieux par leurs objets d'art. Le Soung chañ, au sud de Honan, est une montagne sacrée, et quelques-uns des monuments religieux qui le décorent sont creusés dans le roc vif.

Kaïfoung fou, la capitale de Honan, universellement connue par les indigènes sous son ancien nom de Pien leang, ne serait pas moins bien située que Honan si les crues du Hoang ho et de son émissaire le Pien ne la menaçaient constamment et si le fleuve, rompant ses digues, ne dévastait parfois les campagnes riveraines. Les travaux d'entretien des levées occupent des milliers d'ouvriers; néanmoins les murailles de la cité ont été fréquemment entourées d'une mer débordée. En 1541, Kaïfoung fut même détruite pres-

[1] Léon Rousset, *A travers la Chine.*

[2] F. von Richthofen, *Report on the provinces of Honan and Shansi.*

que en entier par ses propres défenseurs : ayant abattu les levées pour noyer une armée de rebelles, ils ne surent pas détourner le courant de leurs remparts et périrent presque tous, tandis que la plupart des assiégeants eurent le temps de s'enfuir. Kaïfoung fou, qui fut aussi, de 1280 à 1405, capitale de l'empire sous le nom de Toungking ou « Résidence orientale », n'a conservé aucun monument de sa grandeur passée : ce n'est plus qu'une ville de commerce, comparable à un champ de foire permanent. Presque tous les Juifs qui s'y trouvent, formant l'unique communauté israélite de la Chine, exercent, comme leurs frères de l'Occident, les métiers d'orfèvres, de brocanteurs, de manieurs d'or et d'argent[1]. Le bourg de Tchuchen cheñ, à quelques kilomètres de Kaïfoung, est l'un des principaux marchés de la Chine : on le classait jadis parmi les quatre grands lieux d'échange de l'Empire.

Au nord du Hoang ho, la ville de Hoaïking fou, située dans un immense jardin, qu'arrosent de clairs ruisseaux descendus du Taïchang chañ, est aussi une cité de grand trafic; mais elle est dépassée en importance commerciale par un bourg voisin, situé à 18 kilomètres au nord-est, Tchingoua tcheñ. Ce « marché », l'entrepôt de mines de charbon très activement exploitées dans les collines situées à l'ouest, expédie aussi des objets en fer et en acier fabriqués à Hoaïking; c'est là que la pharmacopée chinoise se procure le tihouang, une des racines qu'elle apprécie le plus. La route de Tchingoua tcheñ à Tientsin traverse la grande ville de Weïhoui fou (Weïkui, Weïkiun) et va rejoindre la tête de la navigation sur le Weï ho à Tankoou tcheñ, port de rivière, où l'on échange surtout les houilles du Chañsi contre les houilles du Petchili, et principal intermédiaire entre Tientsin et les campagnes riveraines du Fleuve Jaune. A l'ouest du Weï ho, sur un petit affluent, la cité de Tchangte fou se distingue avantageusement de toutes ses voisines par le bon entretien de ses rues et de ses temples, par le goût de ses habitants et la prospérité de son industrie. Les routes des environs, dit Oxenham, sont aussi bien entretenues que les meilleures chaussées de l'Angleterre[2].

Les villes commerçantes sont aussi très nombreuses au sud du Hoang ho, dans les vastes plaines où serpentent le Hoaï et ses affluents. Le marché le plus important de cette région est Tchooukia koou, au confluent des trois rivières qui forment le Cha ho, à l'ouest de la cité provinciale de Tchintcheou fou. Les campagnes qui entourent Koeïté, au sud de Kaïfoung fou,

[1] J. de Rochechouart, *Pékin et l'intérieur de la Chine*.
[2] Oxenham, *Mittheilungen von Petermann*, IV, 1870.

ne sont pas moins riches que celles du Honan occidental, mais elles ont eu beaucoup plus à souffrir du passage des insurgés Taïping. De Nanking à Tsinan, l'étendue, jadis marine et maintenant parsemée de lacs, que parcourt le Grand Canal, leur était ouverte sans défense et ils en ravagèrent toutes les cités[1].

BASSIN DU YANGTZE KIANG

SETCHOUEN, KOEITCHEOU, HOUPÉ, HOUNAN, NGANHOEI, KIANGSOU, KIANGSI, TCHEKIANG.

Le bassin du Yangtze kiang comprend les trois huitièmes du territoire de la Chine proprement dite, et la population qui l'habite était évaluée à plus de 200 millions d'habitants avant la terrible guerre civile qui dévasta ces provinces. Ce n'est pas dans la région traversée par le Fleuve Bleu que s'est fondé l'État, mais c'est là qu'il a trouvé ses principales ressources et qu'il a pu développer sa puissance pour devenir l'empire par excellence de l'Asie orientale[2].

Des deux grands cours d'eau chinois, le Yangtze est de beaucoup le plus considérable : d'ordinaire il est désigné simplement sous le nom de Ta kiang ou de « Grand Fleuve ». Ses eaux sont jaunes d'alluvions comme celles du Hoang ho; mais tandis que ce dernier fleuve est comparé à la Terre », au « principe femelle », dont la couleur symbolique est le jaune,

[1] Villes importantes du bassin du Hoang ho dont la population est indiquée approximativement par des voyageurs modernes :

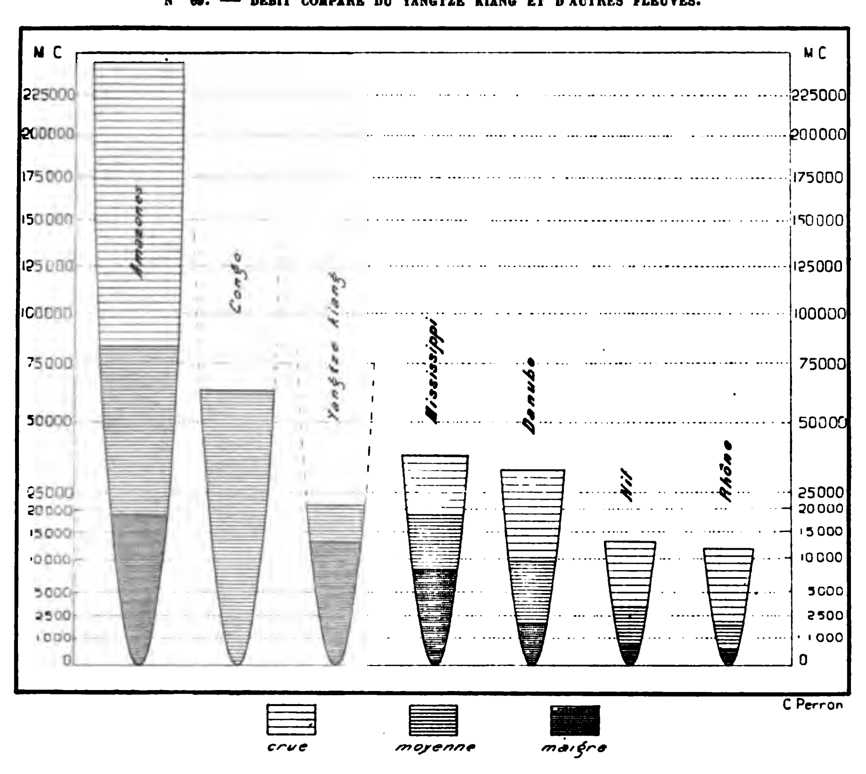
KANSOU.		CHANSI.	
Lantcheou fou, d'après Kreitner	500 000 hab.	Taïyuan fou, d'après Williamson.	250 000 hab.
Tsingtcheou » »	160 000 »	Yuentching » »	90 000 »
Sining fou » »	60 000 »	Toungkouan » »	70 000 »
Pingliang fou » »	60 000 »	Pingyao hien » »	60 000 »
Kountcheou » »	50 000 »	Tchi hien » »	30 000 »
Tchoungpé hien »	10 000 »	Hieoukao » »	22 000 »
CHENSI.		Pingding tcheou »	20 000 »
Singan fou, d'après Richthofen .	1 000 000 hab.	Pingyang fou » »	15 000 »

[2] Population du bassin du Yangtze kiang en 1842 :

	Superficie d'après Behm et Wagner.	Population totale.	Population kilométrique.
Setchouen. . .	479 268 kilom. carrés.	35 000 000 hab.	73 hab.
Koeïtcheou . .	172 898 » »	5 680 000 »	33 »
Houpé	179 946 » »	28 580 000 »	159 »
Hounan. . . .	215 555 » »	20 050 000 »	93 »
Nganhoeï . . .	139 875 » »	36 600 000 »	262 »
Kiangsou . . .	103 059 » »	39 050 000 »	381 »
Kiangsi. . . .	177 656 » »	26 510 000 »	149 »
Tchekiang. . .	92 383 » »	8 100 000 »	88 »
Ensemble. . .	1 561 540 kilom. carrés.	200 017 000 hab.	128 hab.

le Yangtze serait, d'après quelques commentateurs, le « Fils du Principe Mâle », c'est-à-dire du Ciel; par conséquent, le nom de Fleuve Bleu, que lui donnent les anciens missionnaires et qui est encore très usité en Europe, se trouverait justifié, puisque l'azur est la couleur du ciel[1]. Mais quoiqu'un des caractères communément employés pour désigner le Yang soit celui qui se rapporte au principe mâle, on se sert aussi d'autres signes, dont chacun fait varier le sens de ce nom. Peut-être doit-il se tra-

N° 69. — DÉBIT COMPARÉ DU YANGTZE KIANG ET D'AUTRES FLEUVES.



duire « Fils de l'Océan » ; peut-être rappelle-t-il les débordements du fleuve, ou bien est-il un terme purement géographique, celui de l'ancienne province de Yang, connue de nos jours sous le nom de Kiangsou? Quoi qu'il en soit, on ne saurait s'étonner des épithètes grandioses qui sont appliquées au fleuve de la Chine centrale, car il est certainement au nombre des cours d'eau les plus puissants de la Terre. Il est vrai qu'en Asie même les trois grands cours d'eau sibériens, l'Ob', le Yenisei et la Lena, le dépassent par la longueur du cours et la superficie du bassin[2]; mais, par la masse liquide, il

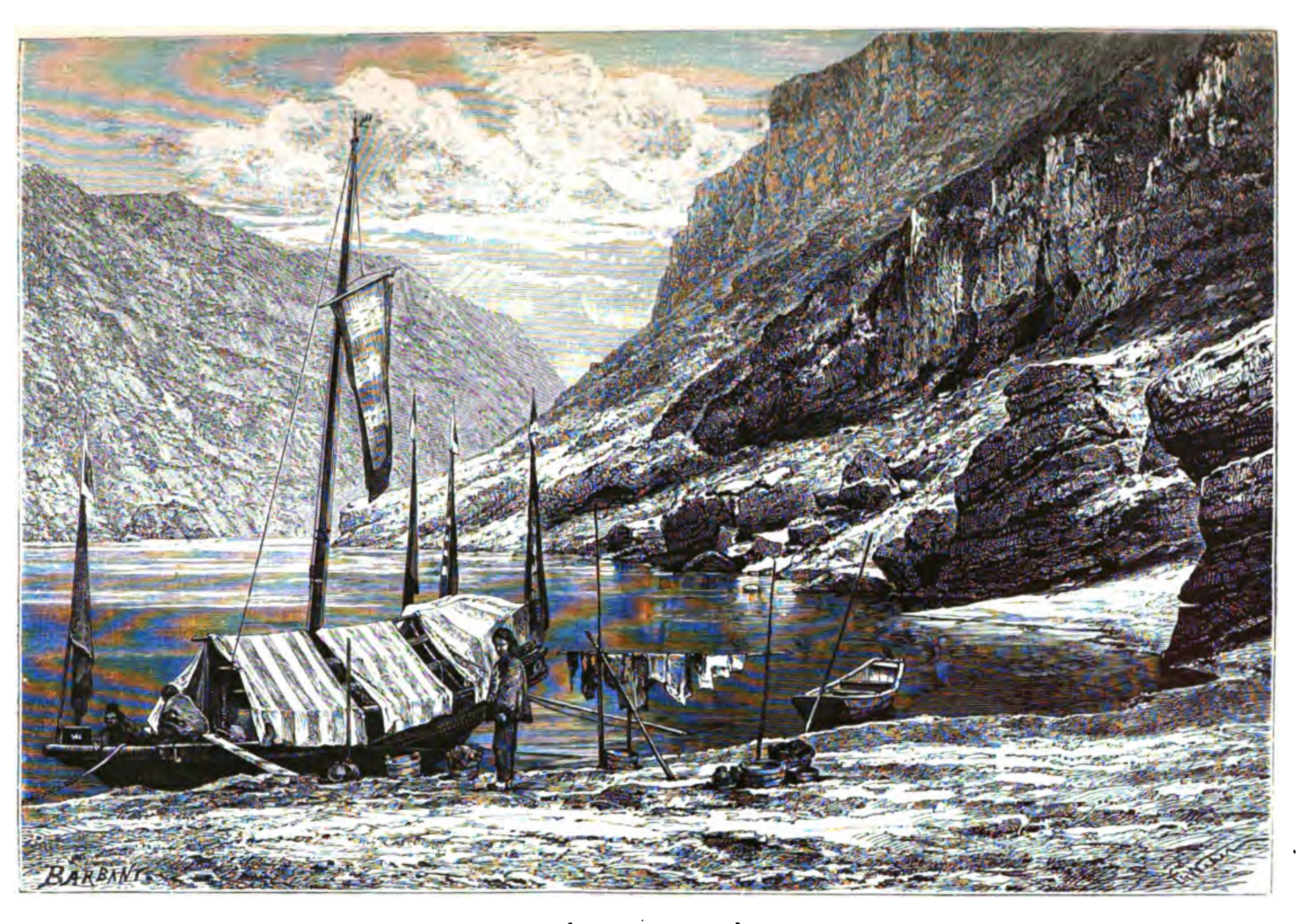
[1] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*

[2] Longueur développée du Yangtze, d'après Ritter. . . . . . 4650 kilomètres.
Surface approximative de son bassin, d'après Blakiston. . . 1 877 560 kilomètres carrés.

a beaucoup plus d'importance que ces rivières des régions glacées. D'après les mesures précises que l'on doit à Blakiston et à Guppy[1], le Fleuve Bleu est le quatrième cours d'eau de la Terre pour le débit moyen : il n'est dépassé dans l'Ancien Monde que par le Congo, dans le Nouveau Monde que par le courant des Amazones et les fleuves unis du Paranà et de l'Uruguay. En aval du confluent du Hañ, le Yangtze roule en moyenne 18 320 mètres d'eau par seconde[2]; mais en cet endroit la surface d'écoulement ne représente que les onze treizièmes de tout le bassin fluvial; en admettant que la proportion des pluies et de l'écoulement se maintienne dans toute la partie inférieure du cours, la portée du Yangtze serait de 21 650 mètres cubes, six fois plus que celle du Nil, dix fois plus que celle du Rhône.

En comparant les deux grands fleuves du royaume Central, les Chinois n'oublient pas d'opposer le courant du midi à celui du nord, le fleuve bienfaisant par excellence au torrent dévastateur qui a reçu le nom de « Fléau des Enfants de Han ». Le Yangtze ne causa jamais de désastres pareils à ceux qui suivent les changements de cours du Hoang ho, et nul fleuve n'est plus utile pour la navigation. S'il ne porte pas encore un aussi grand nombre de bateaux à vapeur que le Mississippi, ni même que la Volga, il est couvert de flottilles, de chalands et de barques, et c'est par centaines de mille que l'on pourrait compter les bateliers qui vivent à sa surface. Marco Polo n'exagérait certainement point en disant que sur les eaux du « Kian » flottaient plus de navires, portant plus de richesses et de marchandises qu'on n'en eût trouvé sur les rivières et les mers réunies de toute la chrétienté. Un incendie, allumé par la foudre dans le port d'Outchang fou en 1850, dévora sept cents grosses jonques et des milliers de barques; plus de cinquante mille matelots (?) trouvèrent la mort dans les eaux ou dans les flammes; un seul négociant de la ville commanda dix mille cercueils à ses frais[3]. En frappant un seul port, qui s'étend, il est vrai, sur 15 kilomètres de longueur, le désastre avait fait disparaître plus de bateliers que n'en a la France entière. La guerre des Taïping, qui sévit principalement sur les bords du Yangtze kiang et de ses grands affluents, dépeupla pour un temps les eaux du fleuve. Depuis le rétablissement de la paix, le commerce local a repris, et de nouveau se montrent les paisibles barques, glissant en longs convois; mais de temps en temps les vagues soulevées par les bateaux à vapeur viennent balancer ces flottilles, comme pour les avertir

[1] Blakiston, *Five months on the Yangtse ;* — Guppy, *Nature*, 23 sept. 1880.
[2] Débit mensuel le plus fort (août). . . . . 35 840 mètres cubes.
[3] Novella, Rizzolati, *Annales de la Propagation de la Foi*, janvier 1851.

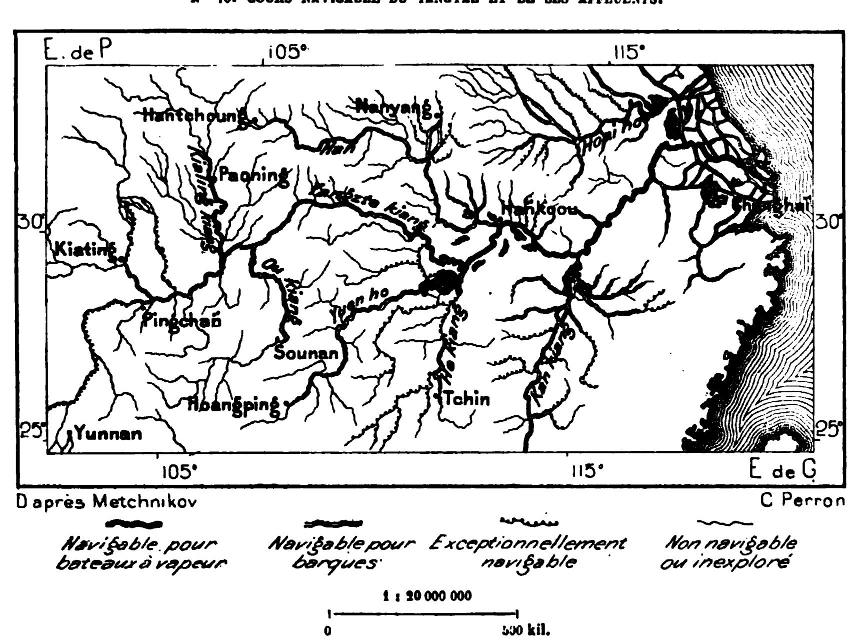


YANGTSE KIANG SUPÉRIEUR. — CANONNIÈRE SUR LE FLEUVE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de Thomson.

du changement qui s'accomplit dans l'industrie des transports. Le Yangtze kiang, auquel les Mongols donnaient le nom de Dalaï ou « Mer », a rempli en effet dans l'histoire de la Chine le même rôle que l'Océan, en remplaçant pour la navigation les golfes qui s'avancent au loin dans l'intérieur des terres. Les voyages, les expéditions de denrées, et en même temps le rapprochement des civilisations diverses, se faisaient sur ces eaux intérieures plus facilement que sur une mer extérieure. Actuellement, c'est aussi par le Yangtze que l'influence européenne pénètre le plus avant dans la Chine centrale; les deux bords du fleuve, en s'ajoutant au littoral marin, le pro-

N° 70. COURS NAVIGABLE DU YANGTZE ET DE SES AFFLUENTS.



longent en réalité de 4000 kilomètres. La longueur des eaux navigables dans le bassin égale la moitié de la circonférence terrestre.

On sait que les affluents supérieurs du Yangtze naissent en dehors de la Chine proprement dite, sur les plateaux du Tibet. Pas plus que celles du Fleuve Jaune, les sources du Fleuve Bleu n'ont encore été reconnues par des voyageurs européens, mais on peut indiquer d'une manière assez précise le lieu de leur origine. Trois ruisseaux, également désignés par les Mongols sous les noms d'Oulan mouren ou « rivières Rouges », et distingués spécialement par les surnoms de Nameïtou, de Toktonaï, de Ketsi, naissent dans la région nord-orientale du Khatchi, au sud des chaînes inexplorées du Kouenlun, que continue à l'ouest le Bayan khara; ces trois cours d'eau réunis forment le Mouruі oussou ou l' « Eau Sinueuse » des Mongols, le

Ditchou ou Britchou des Tibétains, c'est-à-dire la « Rivière de la Vache[1] »: le fleuve est celui qui prendra le nom de Yangtze sur le territoire chinois. A l'endroit où Prjevalskiy le traversa, à l'altitude de 4007 mètres, la largeur du lit était de 225 mètres et le courant fort rapide; l'aspect des rives prouve que, lors des crues d'été, l'espace recouvert par les eaux n'a pas moins de 1600 mètres de bord à bord. A la hauteur de 4 kilomètres au-dessus de l'Océan, et à plus de 5000 kilomètres de son embouchure, le Mourui oussou roule déjà plus d'eau que mainte rivière célèbre de l'Europe occidentale. C'est dans cette partie de son cours que les deux fleuves rivaux de la Chine, le Hoang ho et le Yangtze kiang se rapprochent le plus : leurs bassins ne sont séparés l'un de l'autre que par la crête du Bayan khara, et les neiges d'une même montagne alimentent les deux fleuves.

Le Mourui oussou suit d'abord la même direction que les autres fleuves du Tibet oriental : parallèle au Loutze kiang et au Lantzan kiang, il coule au sud comme s'il allait se jeter dans le golfe de Siam : sur un espace de plus de 1000 kilomètres de développement, il descend ainsi vers l'océan Indien; mais tandis que les cours d'eau voisins ont trouvé des brèches pour traverser le plateau du Yunnan, il se heurte contre ces hautes terres sans pouvoir trouver une issue, et se repliant à l'est par de vastes méandres, il passe sur un autre versant continental et se rapproche du Hoang ho pour aller comme lui se déverser dans la mer de Chine. Dans cette partie de son cours il a reçu des Chinois les noms de Kincha kiang ou « Fleuve au Sable d'Or » et de Pechoui kiang ou « Fleuve de l'Eau Blanche ». Une autre rivière est aussi désignée comme étant le Fleuve aux Sables d'Or: c'est le Yaloung (Yarloung) ou Niatchou, qui naît sur les pentes du Bayan khara et coule parallèlement au Mourui oussou et aux autres fleuves tibétains de la province de Kham. Au confluent des deux cours d'eau, le Yaloung, presque aussi large et plus rapide que le fleuve principal, passe dans une cluse de rochers aux parois perpendiculaires : aucun sentier ne pénètre dans cette gorge sauvage[2].

En aval du Yaloung, le Kincha kiang reçoit encore une autre rivière qui vient, sinon du Bayan khara, du moins de son prolongement oriental, le Min chañ, et qui descend du nord au sud, dans le même sens que les fleuves parallèles de la province de Kham. Cette rivière est le Wen ou Min de la plupart des cartes. Au point de vue hydrographique, il est incontestable

[1] Klaproth, *Description du Tibet.*
[2] Fr. Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*

que le Min est l'affluent du Kincha kiang, car il lui est très inférieur par la masse liquide et par la longueur du cours, et la vallée qu'il parcourt n'est par sa direction qu'un sillon latéral de la grande dépression médiane dans laquelle coulent les eaux du Yangtze. Cependant la plupart des auteurs chinois ont considéré le Min comme la branche maîtresse du fleuve: la cause en est due sans doute à la communauté de civilisation qui existait entre les habitants de la vallée du Min et ceux du bas Yangtze kiang; la grande rivière venue des hautes régions qu'habitaient des populations sauvages et redoutées paraissait aux Chinois policés provenir d'une sorte de monde à part; pour eux, le Kiang, le « Fleuve » par excellence, devait couler en entier dans le domaine de la civilisation. Dans le Yukoung, le plus ancien document géographique de la Chine, le Min est indiqué déjà comme formant le cours supérieur du Grand Fleuve[1]. Marco Polo, qui résida dans la vallée du Min, donne également à cette rivière le nom de « Kian ». Sur les anciennes cartes, tout le cours supérieur du Kincha kiang est supprimé, et le Hoang ho, le fleuve dont la vallée avait été colonisée en premier lieu, est tracé comme ayant une importance beaucoup plus considérable. Depuis l'époque du célèbre voyageur, le Min a changé de lit dans la plaine où se trouve Tchingtou fou, la capitale de la province de Setchouen : il coulait alors au milieu de la ville, large d'un demimille et très profond, tandis que de nos jours il ne traverse même plus Tchingtou et se divise en plusieurs bras, dont le plus rapproché de l'enceinte n'a pas 100 mètres de largeur : les canaux d'irrigation creusés dans la plaine environnante, l'une des plus fertiles du royaume Fleuri, ont contribué à changer la direction des cours d'eau[2].

Pendant les crues, le Min est navigable jusqu'à Tchingtou, mais d'ordinaire, les bateaux ne peuvent remonter au delà de Sintsin hien, où se réunissent en un seul courant tous les canaux artificiels et naturels du bassin de la capitale : c'est là que commence, à 3260 kilomètres de la mer, cette ligne de navigation non interrompue qui traverse de l'ouest à l'est toute la Chine proprement dite. Un dixième de cette ligne de navigation est formé par le courant du Min, tandis qu'en amont du confluent le Kincha kiang ne serait, dit-on, navigable sans interruption que sur une centaine de kilomètres pour les barques ordinaires; il est probable toutefois que les cascades dont parlent les bateliers de Pingchañ sont de simples rapides, faciles à franchir et que la véritable cause de la solitude des eaux

[1] F. von Richthofen, *China;* — Yule, *Introduction to the River of Golden Sand*, by Gill.
[2] Yule; — Gill; — Richthofen, *Letter on the provinces, of Chili, Chansi, Shensi, Sz' chwan.*

du Kincha kiang est la terreur qu'inspirent aux trafiquants chinois les sauvages Miaotze de la contrée[1]. D'ailleurs le « Grand Fleuve » n'offre pas en aval du confluent du Min un courant absolument paisible; il forme aussi quelques rapides où la navigation est périlleuse. D'après les mesures de Blakiston, la pente totale du Yangtze, en aval de Pingchañ, sur une longueur développée de 2939 kilomètres, serait d'environ 455 mètres, ce qui donne une moyenne de 15 à 16 centimètres par kilomètre, déclivité bien inférieure à celle du Rhône en aval de Lyon, mais inégalement répartie. Au-dessous du confluent, le fleuve, qui coule vers le nord-est, suit la même direction que les arêtes de rochers de ses deux rives; mais de distance en distance ces chaînes rocheuses, formées de calcaires gris, présentent des brèches dans lesquelles se précipite le courant par de brusques sinuosités. Des châteaux forts, des camps retranchés, dans lesquels se réfugie la population des campagnes environnantes pendant les guerres civiles, s'élèvent au sommet de ces promontoires, tandis qu'à leur base s'ouvrent des carrières où l'on exploite des couches parallèles de charbon et de carbonate de chaux, çà et là même du minerai de fer. Sur les plages, des orpailleurs recueillent aussi quelques parcelles d'or, mais en si faible quantité qu'ils peuvent à peine, malgré leur sobriété, subvenir à leur misérable existence.

Dans toute cette région du bassin à laquelle Blakiston a donné le nom de *Cross Ranges*, ou « Rangées Transversales », d'anciennes plages se voient à une assez grande hauteur au-dessus du niveau actuel des crues du Yangtze. Il est évident que le fleuve coulait autrefois à une altitude beaucoup plus considérable : le seuil des rapides qui interrompent le cours du fleuve entre les provinces de Setchouen et du Houpé devait être à cette époque plus élevé qu'il ne l'est actuellement. C'est là, dans cette région de la percée, que les paysages les plus pittoresques et les plus variés se succèdent sur les bords du Ta kiang ou « Grand Fleuve ». Non loin de l'entrée supérieure des cluses, un prisme quadrangulaire de 60 mètres de hauteur, reposant sur un socle de même élévation, domine un petit village, groupant ses maisonnettes à l'ombre de quelques arbres. Comme un énorme édifice, le rocher de grès est composé d'assises horizontales. Sur celle de ses faces qui regarde le fleuve est appliquée une pagode à neuf étages dont le pavillon supérieur donne accès sur la plate-forme du bloc : cette pagode, bâtie, dit-on, par les missionnaires bouddhistes du quatrième siècle, est le Chipoutchaï ou la « Maison de la Pierre précieuse ». Plus loin, le fleuve entre dans une gorge dont les parois

[1] Blakiston, *Five months on the Yang-tsze.*

verticales se dressent à 200 mètres de hauteur. En quelques endroits, les deux rives ne sont qu'à 140 mètres l'une de l'autre, et l'on y pénètre comme dans une crevasse des montagnes. La plupart de ces défilés étant orientés dans la direction de l'ouest à l'est, le soleil n'en éclaire jamais les profondeurs; les parois en restent sombres, et dans toutes les anfractuosités croissent des fougères et d'autres plantes qui se plaisent à l'ombre et à l'humidité; des pins se montrent seulement sur les hauteurs, et des touffes de plantes cultivées se voient çà et là, partout où les pentes offrent des espaces assez larges pour qu'on puisse y semer quelques graines. Des écueils cachés bordent le rivage, mais l'eau est profonde, et même en temps de maigres, on peut jeter la sonde en maint endroit de ces défilés sans trouver le fond à 30 mètres; pendant les inondations, c'est-à-dire au mois d'août, quand le flot entraîne vers la mer les neiges fondues du Kouenlun et du Bayan khara, le niveau de l'eau s'élève de 20 et 21 mètres dans les étroites gorges; pour éviter l'atteinte des eaux, toutes les maisons doivent être haut perchées sur les promontoires. Bien dirigés, les bateaux et même les jonques peuvent descendre le fleuve ou le remonter sans craindre de toucher sur un roc, mais à la montée ils ont à lutter contre la violence du courant, qui en quelques rapides n'est pas moindre de 18 à 19 kilomètres à l'heure. Le halage des bateaux est un labeur des plus pénibles. Près de tous les endroits périlleux s'élèvent des villages peuplés de bateliers de renfort; parfois une centaine d'entre eux doivent s'atteler à la corde de bambou d'une seule barque, et là où le sentier manque, il leur faut escalader les rochers et peser en même temps sur le câble; un bouffon les précède, sautant, gambadant, se jetant à genoux devant eux, pour les encourager dans leur travail[1].

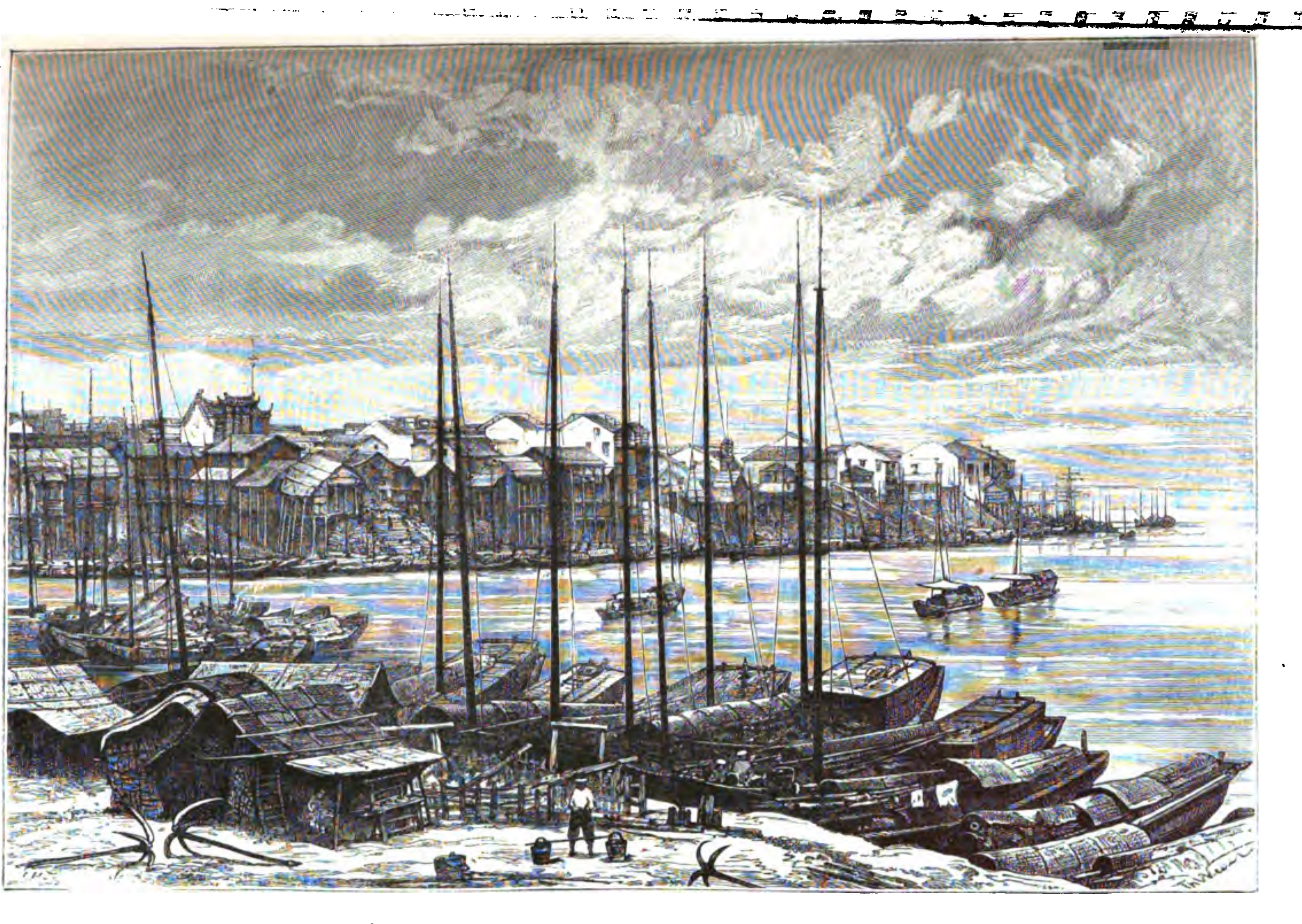
De Koeïtcheou à Itchang, la série des principaux *tan* ou rapides n'a pas moins de 189 kilomètres de longueur et se termine par des gorges grandioses, telles que le Lon kan et le Mi tan. Tout à coup les collines s'abaissent de part et d'autre, le fleuve prend une largeur de 800 mètres, et, comme dans la mer, on voit les marsouins se jouer à côté des embarcations: c'est là, à 1760 kilomètres de l'Océan, que commence le Kiang maritime, auquel les Chinois appliquent le dicton : « Sans bornes est la mer, sans fond est le Kiang. » Du moins est-il « sans fond » pour les jonques ordinaires, puisqu'aux seuils les plus élevés, pendant les maigres, il offre, excepté sur un seul point, 6 mètres d'eau dans le chenal, et presque partout beaucoup plus; mais les inondations élèvent le niveau fluvial à une moindre

[1] Blakiston, ouvrage cité.

hauteur que dans les gorges : l'écart est de moins en moins fort à mesure que le fleuve se rapproche de la mer. Le danger de l'inondation s'accroît aussi pour les campagnes riveraines en proportion de l'abaissement graduel des rivages, et des levées, pareilles à celles du Fleuve Jaune, bordent le Yangtze kiang de part et d'autre. Des marécages, dans lesquels se déverse l'eau d'inondation, allégeant ainsi les crues, commencent à se montrer de chaque côté du fleuve; de grands lacs même s'étendent dans les plaines voisines et reçoivent des affluents qu'ils reversent au Yangtze par des canaux changeants. Le Toungting est le plus grand de ces lacs entre la région des gorges et le confluent du Hañ. D'une superficie d'au moins 5000 kilomètres carrés, il sert de réservoir d'écoulement à un bassin de plus de 200 000 kilomètres carrés, comprenant presque toute la province du Hounan; il change de forme et d'étendue de saison en saison, suivant l'abondance des rivières qui s'y jettent, le Yuen, le Sou, le Siang ou *Hé*, et suivant la hauteur des eaux dans le Yangtze, qui refoule parfois le courant de Toungting ho et reflue dans le lac : lors des inondations, les riverains abandonnent leurs villages pour chercher un refuge temporaire, les uns sur les collines des alentours, les autres dans les barques et sur les radeaux. En outre du Toungting ho, plusieurs coulées s'épanchent du lac vers le fleuve à travers des plaines basses souvent inondées. C'est le lac Toungting qui vaut leur nom aux deux provinces riveraines du Yangtze : Houpé, « Nord du Lac », et Hounan, « Sud du Lac ».

Le principal affluent du bas Yangtze kiang, à la fois par l'abondance des eaux, par l'activité commerciale et par le rôle historique, est le Hañ kiang : c'est la voie naturelle que suivent les hommes et les marchandises entre les deux grands fleuves de la Chine; le bassin du Hañ est aussi une des régions du royaume Central où tous les avantages se trouvent réunis pour le bien-être et l'accroissement des populations : climat salubre et tempéré, terres fertiles, eaux abondantes et saines, flore des plus variées, marbres, plâtres et pierres de construction dans les montagnes voisines, grande richesse en combustible minéral[1]. Le Hañ est utilisé pour la navigation sur presque tout son parcours et des bateaux à vapeur pourraient le remonter en été sur un espace de plus de 1000 kilomètres; même en amont de Hañ tchoung fou, là où le Hañ n'est qu'un simple torrent, les riverains ont des bateaux qu'ils chargent de leurs denrées en attendant les périodes de crue; mais des rapides interrompent le cours moyen de la rivière et causent de fréquents naufrages. Dans la partie basse du Hañ, le lit fluvial est

[1] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'empire Chinois*.



HAÑKOOU. — CONFLUENT DU HAÑ KIANG ET DU YANGTZE KIANG

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de M. Paul Champion.

plus élevé que les campagnes riveraines, et du haut des digues latérales on peut voir à ses pieds les maisonnettes des paysans, à l'ombre des saules et des cytises. Cependant quelques villages sont construits sur de larges terrasses qui s'appuient sur les levées, de manière à former des îles artificielles, dominant, pendant la période des crues, la nappe des eaux débordées[1]. Souvent toute la plaine qui s'étend du lac Toungting au confluent du Hañ et du Yangtze est transformée en une mer intérieure parcourue des jonques. Dans la partie inférieure de son cours, le Hañ est beaucoup plus étroit que dans sa vallée moyenne : lors des basses eaux, c'est-à-dire en hiver, il n'a que 60 mètres de rive à rive devant les quais de Hañkoou, tandis qu'en amont son lit n'a pas moins de 800 mètres et çà et là jusqu'à 2 kilomètres et demi[2].

Le lac Poyang ressemble au Toungting par sa position au sud d'un grand méandre du Yangtze, par ses vastes dimensions, par son régime hydrologique et son importance pour la navigation. Il reçoit aussi une rivière abondante, le Kia kiang, dont le delta d'alluvions, recouvert pendant les crues, s'avance au loin dans les eaux ; en refluant dans le lac, le courant du Yangtze en élève le niveau de plus de 9 mètres[3]. Des îles nombreuses parsèment la surface du Poyang, et certaines parties du bassin, de 4500 kilomètres carrés, ne sont qu'une forêt de roseaux ; mais la partie septentrionale du lac est profonde, et des rochers, des collines escarpées se dressent sur les bords : les villes étagent leurs maisons, leurs tours et leurs pagodes sur les pentes boisées, les îlots et les presqu'îles du rivage; les cités flottantes de barques et de radeaux ancrés dans le voisinage des ports, les jonques cinglant au large sur les eaux, font de cette partie du Poyang une des régions les plus pittoresques de la Chine centrale. Près de l'émissaire de sortie, se dresse une masse rocheuse, le « Grand Rocher de l'Orphelin » ; dans le Yangtze kiang même, en face du confluent, le « Petit Rocher de l'Orphelin », moins large, mais plus élevé que celui du Poyang, semble en garder l'entrée : des volées de cormorans tourbillonnent en nuages autour de ses parois. Des poissons de mer et les marsouins pénètrent dans le Poyang et les marins qui le traversent pourraient se croire sur un golfe de l'Océan. Parfois il est bouleversé par les tempêtes[4] ; aussi les barques ordinaires se glissent-elles le long des rivages par les chenaux sans profondeur, n'osant s'aventurer au large. Presque toutes les marchandises légères sont

[1] L. Rousset, *A travers la Chine.*
[2] F. von Richthofen, *Letter on the province of Hupeh.*
[3] Swinhoe, *Journal of the Geographical Society of London*, XL, 1870.
[4] Du Halde ; — Ellis ; — Staunton ; — Barrow ; — Carl Ritter ; — Blakiston.

confiées à des pousseurs de brouettes qui contournent à l'ouest les eaux du bassin[1].

En aval du lac Poyang, le Grand Fleuve se dirige au nord-est, à travers l'une des régions les plus gracieuses de la Chine. L'eau glisse dans son large lit d'un mouvement toujours égal et régulier; des îles verdoyantes rompent çà et là l'uniformité de l'eau grise; des touffes de bambous, des groupes d'arbres entourent les maisonnettes du bord; quelque pagode, sur un promontoire, annonce le voisinage d'une ville; des coteaux peu élevés, striés de verdure, dominent les campagnes cultivées des deux rives et, contournant un lointain méandre, vont se perdre dans les vapeurs de l'horizon. La plaine alluviale ne commence, sur les deux bords, qu'en aval de Nanking, là où le fleuve, prenant la direction de l'est, s'ouvre graduellement en estuaire; la marée pénètre dans toute cette partie du cours fluvial jusqu'à 360 kilomètres de l'Océan. La profondeur du chenal dépasse 100 mètres en quelques endroits, et les sondeurs promènent le plomb sur de grandes distances sans trouver le fond à moins de 40 mètres; mais le lit se relève peu à peu en se rapprochant de la mer, et des seuils de vase séparent l'estuaire des eaux du large. A l'embouchure, la distance d'une pointe à l'autre est d'une centaine de kilomètres, mais cet espace est en grande partie occupé par des îles et des bancs de sable; les passes les plus profondes de la barre ont en moyenne 4 mètres, et grâce à la marée, qui s'élève de 3 mètres à 4 mètres et demi, suivant les variations du fleuve, les navires calant plus de 5 mètres pénètrent facilement dans le fleuve. Le principal danger de l'entrée provient des épais brouillards qui parfois s'amassent au-dessus des bancs, cachant les bouées et les balises : de même que dans toute la mer Jaune et dans les autres parages de bas-fonds, ces brouillards proviennent des rapides écarts de température qui se produisent dans les mêmes couches liquides entourées d'eaux plus profondes[2].

Le « Fleuve Bleu » porte dans ses eaux moins de molécules terreuses que le « Fleuve Jaune ». D'après les observations de Guppy, la proportion des troubles contenue dans le bas Yangtze est un 2188[e] en poids, un 4157[e] en volume, comparés au débit fluvial : les alluvions portées à l'embouchure représentent une masse solide de près de 6 mètres cubes par seconde; chaque année, les dépôts de vase s'accroissent de 180 millions de mètres cubes, assez pour recouvrir de boue une étendue de 100 kilomètres carrés sur 2 mètres de hauteur. Aussi la position des passes change-t-elle d'an-

[1] Swinhoe, mémoire cité.

[2] Carl Ritter, *Asien;* — *Instructions nautiques sur les côtes de la Chine.*

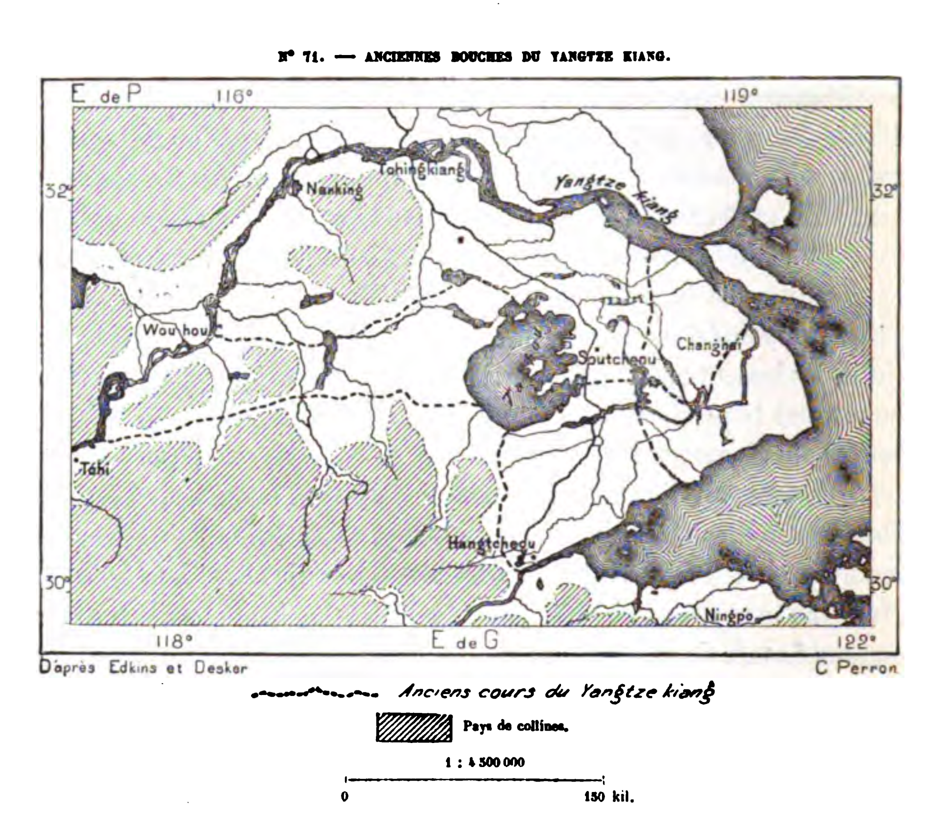
née en année; de nouveaux bancs font leur apparition et les îles s'accroissent en étendue. On dit que l'île Tsoungming ou Kiangche, c'est-à-dire la « Langue du Fleuve », qui s'allonge dans l'estuaire du nord-ouest au sud-est, immédiatement au nord de la rade de Wousoung, effleurait à peine la surface à l'époque de la domination des Mongols : érodée à l'amont, elle se prolonge graduellement à l'aval en voyageant ainsi de l'ouest à l'est et en s'éloignant de la rive méridionale. Les premiers habitants envoyés sur le sol affermi furent des bannis du continent, mais l'île, ne cessant de s'accroître et de se consolider, fut bientôt après visitée par les colons libres, qui en changèrent l'aspect par leurs canaux, leurs levées, leurs villages et leurs cultures ; des pirates japonais s'établirent aussi sur le littoral océanique, et leurs descendants, devenus de pacifiques agriculteurs, se sont mêlés aux immigrants d'origine continentale. Tsoungming, où sur une surface d'environ un millier de kilomètres carrés se pressent deux millions d'habitants, est une des régions les plus populeuses et les plus fertiles de la Chine. Les colons de Tsoungming avaient, pendant la première moitié de ce siècle, l'avantage de vivre indépendants, sans mandarins qui vinssent leur faire payer des impôts et les vexer par des règlements : aussi la population, s'administrant elle-même, était-elle à la fois beaucoup plus heureuse et plus policée que celle de la terre ferme. « C'est-là, disait Lindsay, qu'il faut aller pour comprendre l'honnêteté et la bienveillance naturelles des Chinois[1] ». Les insulaires de Tsoungming peuplent successivement toutes les terres nouvelles qui se forment dans l'estuaire du Yangtze kiang : c'est ainsi qu'ils ont colonisé la grande île de Hiteï cha, elle-même formée de cent îles diverses, qui se rattache par des bancs de vase à la pointe septentrionale de l'entrée; ils empiètent aussi peu à peu sur la péninsule de Haïmen, au nord du fleuve, et la couvrent de belles cultures. Dans cette région du Kiangsou, ils se trouvent en contact avec des populations aborigènes presque sauvages, dont ils se distinguent singulièrement par la douceur et l'intelligence[2].

De grands changements, quoique bien inférieurs en importance à ceux de Hoang ho, ont eu lieu dans le cours du bas Yangtze kiang. Outre son embouchure actuelle, il en eut jadis deux autres, qui s'ouvraient plus au sud. Le principal des lits comblés, reconnaissable sur la plus grande partie de son étendue, se séparait du bras septentrional à l'endroit où se trouve de nos jours la ville de Wouhou, en amont de Nan-

[1] *Report of Proceedings;* — Carl Ritter, *Asien.*
[2] Bourdilleau, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1871.

king, et serpentait vers le sud-est pour aller s'unir à l'estuaire de Hangtcheou. Des lacs abandonnés par le Yangtze dans la péninsule de Changhaï, ont gardé la forme méandrine de l'ancienne rivière et les berges des tournants présentent le même aspect que si le courant venait encore en longer la base. Ainsi le Ta hou, le plus grand lac de la région, que parcourent dans tous les sens des barques pontées à deux mâts, rappelle son régime fluvial d'autrefois par le tracé de sa côte occidentale, qui suit la rive droite du Yangtze. De même le golfe de Hangtcheou a toujours l'apparence d'une

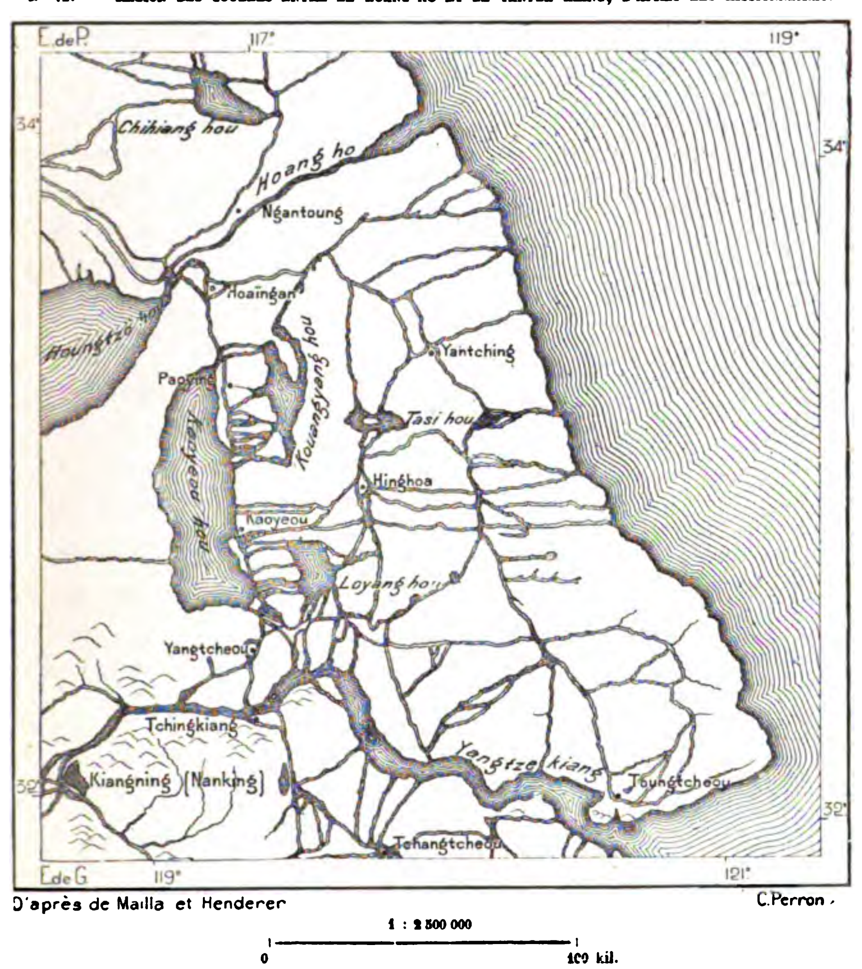
N° 71. — ANCIENNES BOUCHES DU YANGTZE KIANG.



embouchure de fleuve, mais le travail des atterrissements vaseux est interrompu; en maints endroits le phénomène inverse se produit, les flots emportent les bancs, érodent les anciennes plages, et les îles rocheuses de Tchousan, qui se prolongent au devant de l'estuaire en forme de jetée transversale, ont cessé d'être un point d'appui pour la formation d'une presqu'île de boue. Toute la contrée qui fut le delta du Yangtze kiang, entre les deux estuaires, est un pays bas, semblable d'aspect à la Néerlande, découpé dans tous les sens de canaux que bordent des levées; les champs sont limités par des fossés navigables, et tous les transports se font par bateaux. Au nord du Yangtze, la plaine d'alluvions qui se prolonge au nord jus-

qu'à l'ancien cours du Hoang ho, a la même apparence, et les coulées naturelles, les canaux artificiels s'y entremêlent également en dédale. Le canal par excellence ou la « rivière des Transports », ancien affluent du Yangtze kiang, traverse cette région du sud au nord pour aller rejoindre le cours du Fleuve Jaune; la rivière Hoaï, alimentée par les torrents qui

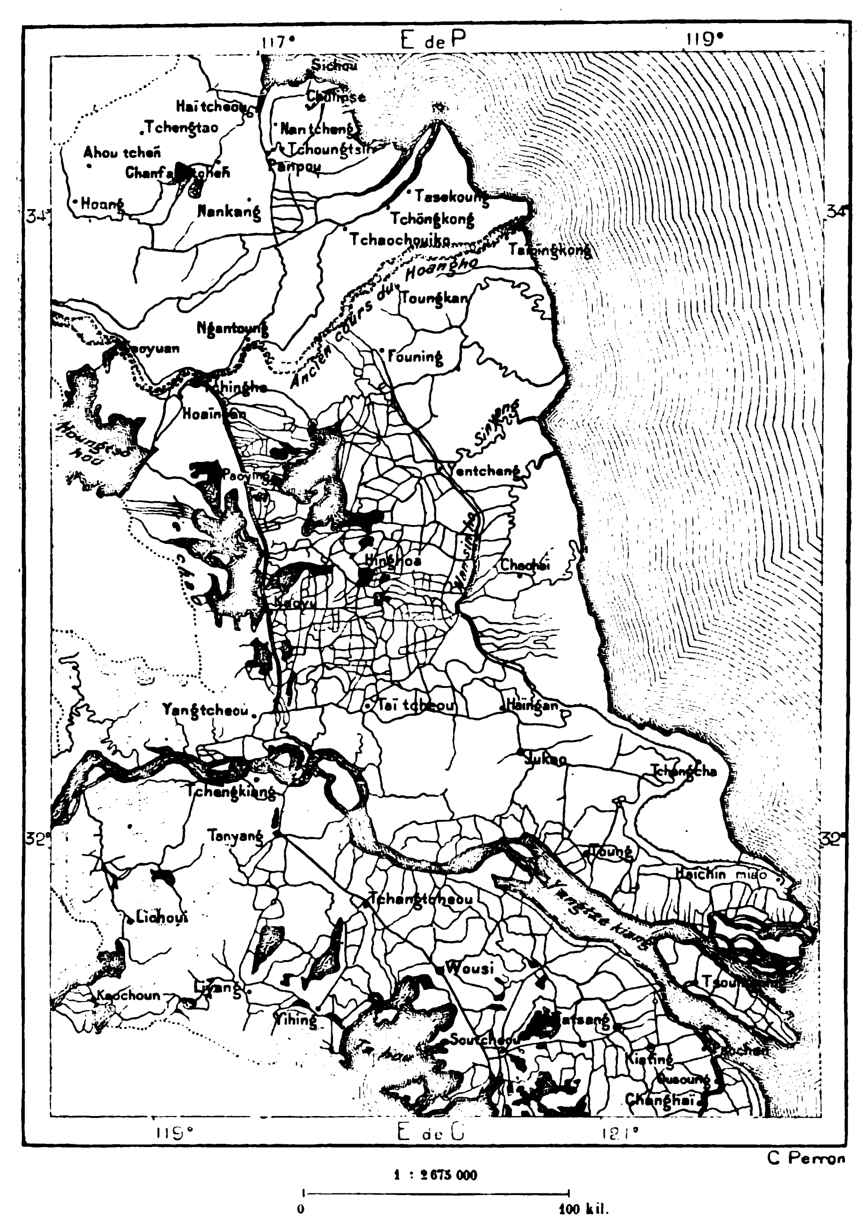
N° 72. — RÉGION DES COULÉES ENTRE LE HOANG-HO ET LE YANTZE KIANG, D'APRÈS LES MISSIONNAIRES.



descendent des ramifications extrêmes du Kouenlun, se partage dans la plaine en de nombreuses coulées qui s'unissent aux anciens lits du Hoang ho; des lacs et des marécages emplissent toutes les régions basses, et sur la côte, des bancs de sable et des îles frangent a terre indécise. On peut juger de l'aspect que doit avoir cette contrée par la carte qu'en donnent les anciens missionnaires catholiques, rectifiée depuis par le géographe chinois Li fong pao.

Des gradins extérieurs du Tibet aux plages incertaines de la mer Jaune, les inégalités du relief divisent le bassin du Yangtze kiang en plusieurs

N° 73 — RÉGION DES COULÉES ENTRE LE HOANG HO ET LE YANTZE-KIANG, D'APRÈS LI FONG PAO.



régions naturelles différant entre elles par le climat, les productions et les mœurs des habitants. Une première région bien distincte est celle des hautes montagnes du Setchouen occidental, où le « Fleuve au Sable d'Or » coule au fond d'étroites cluses dans le pays des Tibétains, des Mantze et des Lolo.

Les « chaînes transversales » et les gorges de Koeïtcheou à Itchang séparent le Setchouen oriental des plaines du Houpé; enfin les collines du Nganhoeï marquent la fin des hautes terres et le commencement des plaines récemment conquises sur l'Océan.

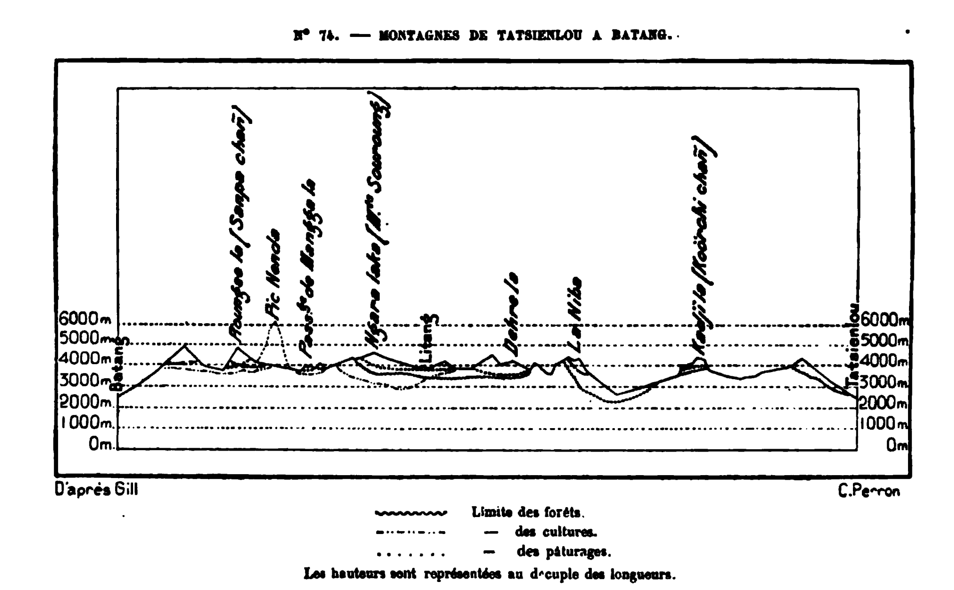
Les monts de la frontière orientale du Tibet sont évidemment les restes d'un plateau que le travail des neiges, des glaces et des eaux a graduellement découpé en crêtes parallèles, dont la direction générale est celle du nord au sud; même les lits des fleuves, quoique profondément taillés dans l'épaisseur du plateau, se trouvent dans cette région à des hauteurs de 3000 à 2500 mètres au-dessus du niveau de la mer. La grande route de commerce qui mène de Lassa à la Chine occidentale par Batang et Tatsienlou se maintient presque partout entre ces deux villes à une hauteur moyenne de 3600 mètres[1], et même trois cols, sur cette route, s'ouvrent à l'altitude de près de 5000 mètres. Ces passages sont redoutés des voyageurs, bien moins à cause de la raideur des pentes et de la rigueur du froid ou de la violence du vent qu'à cause de la raréfaction de l'air. Les Chinois, qui ne se rendent pas compte des nausées ou même des évanouissements qui les surprennent au passage des crêtes, attribuent ces accidents aux émanations vénéneuses du sol. Sur le Tant la, les Tibétains attribuent aussi aux vapeurs de la terre une action malfaisante[2].

Les crêtes qui séparent le Kincha kiang du Yaloung et celui-ci du Min présentent encore, bien au sud des plateaux du Koukou nor et du Bayan khara, des sommets qui dépassent la limite inférieure des neiges persistantes, évaluée par Gill dans ces régions de la frontière tibétaine, à l'altitude de 4200 à 4500 mètres. Ainsi le Nenda ou la « Montagne sacrée » qui s'élève à l'est de la haute vallée du Kincha kiang, sous la latitude de Batang, n'a pas moins de 6250 mètres, et de toutes parts il épanche dans les cirques environnants des coulées de neige et des glaciers : les voyageurs qui passent à sa base méridionale en contournent pendant toute une pénible journée de marche les contreforts éblouissants de blancheur. A l'est du Nenda s'élèvent d'autres montagnes à peine moins hautes et qui font probablement partie d'un même massif : ce sont les pics de Souroung, dont la rangée se profile du nord-ouest au sud-est, limitant une moitié de l'horizon de sa dentelure d'argent. A l'est du Yaloung, une autre chaîne, parallèle à celle du Souroung, et revêtue de neiges persistantes sur toutes les cimes, porte un sommet isolé dépassant de 1500 mètres ses voisins : on lui donne le

[1] Gill, *The River of Golden Sand.*
[2] Huc; — Prjevalskiy; — Gill.

nom de Jara ou « Roi des Montagnes », et parmi tous les monts que put contempler Gill dans son voyage à travers les Alpes du Setchouen, nul ne lui semble mériter mieux cette appellation. Au nord, les montagnes que domine le Jara vont rejoindre la région montueuse qui continue le Bayan khara, et là aussi de nombreux sommets dépassent en élévation le mont Blanc; Armand David pense même qu'on y trouvera les rivaux de l'Himalaya[1]. Un de ces monts est le Ngomi chañ, qui porte des temples bouddhiques, et que gravit le missionnaire Riley, en 1879; un autre est le Sioueloung chañ ou le « Dragon des Neiges »; une montagne

N° 74. — MONTAGNES DE TATSIENLOU A BATANG.



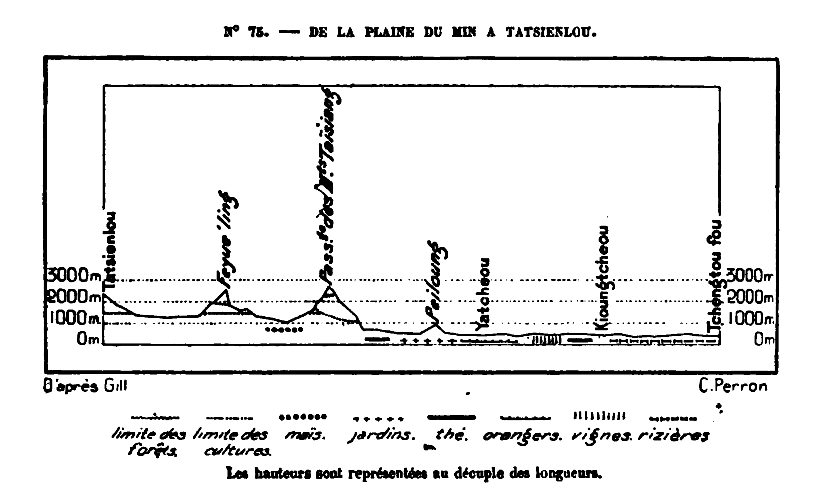
voisine est celle du « Nuage Blanc », tandis qu'en face, de l'autre côté du principal torrent qui forme le Min, se dresse la pyramide aux sept pointes qui a reçu le nom des « Sept Clous »; Gill lui attribue une élévation de 5400 à 6000 mètres. Plus au nord, le Chi'panfang ou la « Maison de la Dalle de Pierre » aurait à peu près la même hauteur : un simple col latéral, par lequel on remonte d'un affluent du Min vers un autre affluent, a plus de 4000 mètres[2].

Les montagnes du Setchouen occidental et du Tibet chinois reçoivent une assez grande abondance d'humidité sous forme de neiges et de pluies. N'étant pas séparées du golfe du Bengale par des chaînes d'une élévation supérieure, elles sont exposées directement au choc des vents pluvieux, et dans

[1] Blanchard, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1871.
[2] Gill, ouvrage cité.

certaines régions, notamment à Litang et à Moupin, des pluies journalières tomberaient pendant chaque après-midi de la saison d'été[1]. Aussi la végétation est-elle d'une vigueur prodigieuse dans tous les bas-fonds où s'amassent les eaux. La plupart des hautes vallées, même plusieurs de celles qui sont encore parsemées de villages, s'élèvent au-dessus de la zone de végétation arborescente, mais les pentes sont recouvertes, pendant trois mois, de magnifiques herbages qui disparaissent sous la neige durant le long hiver. Au-dessous, les forêts offrent une étonnante variété d'arbres, dont quelques-uns atteignent des dimensions inconnues en d'autres régions : l'essence dominante des bois est un if haut comme les plus

N° 75. — DE LA PLAINE DU MIN A TATSIENLOU.



Les hauteurs sont représentées au décuple des longueurs.

fiers sapins d'Europe, superbe comme les chênes qui l'avoisinent; les rhododendrons deviennent des arbres; l'on voit encore à l'altitude de 2500 mètres, des azalées magnifiques, de 5 à 6 mètres, non moins couvertes de fleurs que les plus belles plantes exposées par les horticulteurs d'Europe. Sur les escarpements presque verticaux, les fougères, les arbustes, les arbres même, trouvent pied, de manière à recouvrir les roches de leurs nappes de feuilles et de fleurs : à peine sorti d'une cluse de la montagne, le voyageur cherche en vain la fissure par laquelle il vient de passer, il n'aperçoit qu'un entrelacement de branches et de lianes fleuries, à travers lesquelles ne se montrent même plus les saillies du roc. Chaque village, dans les vallées tributaires de Min, est perdu dans le fourré des arbres à fruit, noyers, pêchers, abricotiers; à 1500 mètres d'altitude se voient déjà les touffes de bambous. Dans la plaine de Batang, c'est-à-dire à près de 2600 mètres

[1] Gill, ouvrage cité : — Armand David, Blanchard, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1871.

au-dessus du niveau de la mer, croissent la vigne et le mûrier, et l'on pourrait s'y livrer facilement à la fabrication de la soie, si les Tibétains du pays ne considéraient pas le meurtre du bombyx comme un péché mortel[1].

Les animaux sauvages de cette contrée sont les mêmes que ceux du Tibet, mais ils ont déjà disparu de presque toute la région colonisée par les Chinois, et c'est à une grande hauteur au-dessus de la plaine de Setchouen, à plus de 2000 mètres d'altitude, dans la principauté miaotze de Moupin, que dut s'établir Armand David pour étudier la riche faune de cette région. De même que sur les plateaux du Bod-youl, les Alpes du Setchouen ont leurs grands ruminants, diverses espèces d'antilopes, des mouflons, le daim musqué, des cerfs, poursuivis par les chasseurs, qui en vendent à prix d'or le bois gélatineux. Le yak sauvage erre solitairement autour des pâturages où paissent par milliers des yaks domestiques; un bœuf d'une espèce particulière, qu'on trouve aussi dans l'Himalaya oriental, le takin (*budorcas taxicolor*), parcourt les forêts du haut Setchouen. L'ours blanc du Khatchi se retrouve également dans le Moupin et probablement sur tous les plateaux intermédiaires. On s'étonne de rencontrer dans ces régions froides, presque en entier couvertes de neige à la fin du mois de mars, plusieurs animaux frileux des régions tropicales. Un écureuil volant s'y élance d'arbre en arbre, et deux espèces de singes vivent dans les forêts du Moupin : il est vrai qu'ils portent une toison très épaisse. L'un d'eux, connu par les Chinois sous le nom de *kintsin heou*, et désigné par les naturalistes comme le *rhinopithecus Roxellanæ*, est presque aussi grand que les singes de la Malaisie; il a la face courte, d'un vert turquoise, et le nez fortement relevé « à la roxellane » ; la conformation de sa tête semble témoigner d'une intelligence remarquable[2]. Mais c'est par la splendeur de ses oiseaux que se distingue surtout la faune du Moupin. Les plus beaux faisans, des lophophores, divers gallinacés d'une parure éclatante, se voient dans ses montagnes à côté de nombreux oiseaux, à plumage modeste, qui ressemblent aux espèces européennes. Les oiseaux chanteurs, rossignols et fauvettes, sont aussi représentés dans le Setchouen. Dans la seule collection d'Armand David, plus de trente espèces nouvelles ont été reconnues, et sans doute d'autres restent encore à découvrir. En été, des perroquets verts, venus probablement du Yunnan méridional, remontent au nord dans les vallées du Kincha kiang et du Yaloung : à 3000 mètres d'altitude, on pourrait se croire au milieu des forêts de l'Indo-Chine.

[1] Gill, ouvrage cité.
[2] A. Milne-Edwards; — Armand David.

La plus grande partie de la région des montagnes que contourne au sud la courbe du Fleuve au Sable d'Or appartient ethnographiquement au Tibet, bien que le pays en soit détaché au point de vue politique. Les habitants policés de la contrée sont des Bod comme ceux de Lassa, ayant les mêmes mœurs et les mêmes institutions sociales. Dans le Setchouen tibétain comme dans la province de Kham, on traverse les rivières, soit sur des ponts suspendus, soit au moyen de sièges mobiles glissant sur un câble d'une rive à l'autre. Dans le Tibet chinois, les bergers ont aussi leurs tentes noires en poil de yak, et les demeures permanentes sont également de grossières masures en pierre, percées d'étroites ouvertures et terminées par un toit plat; presque toutes isolées sur des promontoires, elles ressemblent à des ruines de châteaux forts. Le contraste est grand entre les villages des Tibétains et ceux des Chinois. Tandis que ceux-ci aiment à se grouper en agglomérations compactes, même quand il leur faut pour cela s'éloigner de leurs cultures, les Tibétains restent séparés les uns des autres. Dans les pays habités par les deux races à la fois, les bourgs sont chinois et les écarts tibétains. Toutefois les lamaseries, où des centaines, même des milliers d'individus vivent en communauté, ne sont peuplés que de Tibétains, auxquels sont associés quelques métis chinois abandonnés par leurs parents, soldats qui sont rentrés dans la mère patrie. Ces lamas sont les maîtres de la contrée. Plus nombreux en proportion que ceux du Bod-youl lui-même, les religieux du Setchouen tibétain possèdent la moitié du sol, les plus grands troupeaux de yaks et de brebis, des chiourmes d'esclaves, qu'ils emploient comme bergers ou comme agriculteurs; par l'usure, ils sont les véritables propriétaires des champs que cultivent les laïques[1]. Le noviciat d'entrée n'est point difficile : tous peuvent entrer dans la communauté, soit pour remplir un vœu, soit pour se mettre à l'abri des vengeances, soit tout simplement pour ne plus payer d'impôts et pour jouir des privilèges de toute espèce accordés à la confrérie. Mais si les lamas, placés au-dessus des lois, sont dispensés de contribuer en quoi que ce soit aux dépenses de l'État, la masse du peuple n'en est que plus opprimée, et les impôts, répartis sur un nombre décroissant de familles, sont devenus intolérables. Depuis cent ans, la population corvéable a diminué de moitié, surtout par l'émigration vers le Yunnan; partout on rencontre des ruines de maisons et de villages; certains districts sont même entièrement dépeuplés et des plaines cultivées redeviennent forêts ou pâturages[2].

[1] Desgodins; — Gill, ouvrage cité.
[2] Hodgson; — Yule, *Introductory Essay to the River of the Golden Sand*, by Gill.

Les Tibétains encore à demi sauvages qui vivent en tribus dans les régions septentrionales des Alpes du Setchouen, sont en général désignés sous le nom de Si-Fan ou « Fan Occidentaux ». Vêtus de peaux ou de grosse laine, laissant tomber sur leurs épaules leur épaisse chevelure en désordre, les Si-Fan paraissent affreux aux Chinois policés de la plaine, mais ils sont moins redoutables qu'ils ne le paraissent, et l'étranger qui leur demande l'hospitalité est toujours bien accueilli. Le lamaïsme s'est introduit chez eux, quoique à un moindre degré que chez les autres Tibétains, et leurs prêtres ont des livres écrits en caractères tangoutes. Les Si-Fan du haut Hoang ho, de même que beaucoup d'autres sauvages de la Chine intérieure, et les Chinois eux-mêmes, s'imaginent que les Européens peuvent de leur regard transpercer le sol et l'eau jusqu'à d'énormes profondeurs, et qu'ils volent par-dessus les montagnes : s'ils cheminent dans la plaine, c'est qu'ils seraient embarrassés de transporter, dans leur vol, les bêtes de somme dont ils ont besoin. L'amban de Sining demandait à l'interprète de Prjevalskiy s'il était vrai que son maître pût voir briller les pierres précieuses jusqu'à 80 mètres dans la terre.

Au nord, les Si-Fan se rattachent aux Amdoans[1], tandis qu'au sud et au sud-ouest ils touchent à d'autres tribus, d'origine également tibétaine, connus sous la désignation commune de Mantze ou « Vermine indomptable ». Aussi quelques tribus, connaissant le sens de ce mot, le repoussent-ils comme injurieux, et demandent-ils qu'on leur donne le nom d'I jen, signifiant simplement « Gens différents » ou « Étrangers ». Une des tribus, celle des Soumou ou des « Mantze Blancs », qui vit sur les bords du Louhoa ho, affluent occidental du Min, comprendrait, d'après Gill, trois millions et demi d'individus vivant de l'agriculture et de l'élève des bestiaux. Si improbable que soit l'exactitude de cette évaluation, il n'en est pas moins certain que les Mantze représentent un élément considérable dans la population de la Chine occidentale. Politiquement distincts des autres tribus, les Mantze du Setchouen sont groupés en dix-huit royaumes, dans lesquels le pouvoir monarchique est absolu. Le souverain prélève un impôt sur les terres cultivées, de même que sur les troupeaux, et chaque famille lui doit le travail personnel d'un de ses membres pendant six mois de chaque année. A son gré, il distribue les terres et les reprend pour les donner à d'autres. Dans le plus puissant des dix-huit royaumes, celui des Mantze Blancs, le trône est toujours occupé par une reine, en mémoire d'actions d'éclat accomplies par une aïeule de la famille ré-

[1] *Lettre de Prjevalskiy*, Invalide russe, 1880.

gnante. Le nom de « Sauvages » que l'on donne aux Mantze n'est pas mérité, puisqu'ils cultivent soigneusement le sol, tissent des étoffes, se bâtissent des maisons et des tours dans le style tibétain, possèdent même des livres bod et chinois, et tiennent des écoles pour leurs enfants. A l'ouest, l'influence tibétaine est prépondérante, et les lamas ne sont pas moins puissants chez eux que chez les Si-Fan ; à l'est, c'est l'influence chinoise qui l'emporte, et nombreux sont les Mantze qui abattent leur chevelure touffue et prennent le costume des habitants de la plaine pour ressembler aux « Enfants de Han[1] ». Mais les monarchies mantze ne peuvent résister à la pression continue des colons chinois qui les assiègent, pour ainsi dire, et ne cessent d'empiéter sur leur domaine. Tandis que des aventuriers et des fugitifs de la région basse pénètrent au loin dans les montagnes, apportant des mœurs et des idées nouvelles, l'armée des cultivateurs avance de front, saisissant tous les prétextes pour déclarer la guerre aux « sauvages » et pour s'emparer de leurs terres. Refoulés chaque année plus avant, les Mantze subissent le sort de tous les vaincus, et c'est eux qu'on accuse d'avoir commis les cruautés qu'ils ont subies. Campés dans les villages, dont ils n'ont pas encore eu le temps de changer l'architecture, les envahisseurs chinois croient n'avoir conquis le sol que pour leur défense personnelle.

Au sud des Mantze, dans la grande courbe que forme le Kincha kiang, entre le Setchouen et le Yunnan, vivent d'autres populations également menacées par les colons : ce sont les Lolo, dont le nom n'a pas de sens en langue chinoise, à moins que cette syllabe redoublée n'indique, comme la désignation grecque de « barbares », des bredouilleurs « qui ne savent pas s'exprimer en langage policé[2] ». D'ailleurs les Chinois confondent sous cette dénomination de Lolo un grand nombre de tribus du Setchouen et du Yunnan, toutes fort distinctes des populations de souche tibétaine, comme les Si-Fan et Mantze ; Edkins y voit des branches de la famille barmane ; leur écriture rappellerait celle des talapoins de Pegou et d'Ava[3]. Thorel les divise en Lolo « blancs », parents des Laotiens, et en Lolo « noirs », qu'il croit être autochthones. Ils sont en général plus grands et plus maigres que les Chinois proprement dits, leurs traits sont plus accusés et plus agréables, du moins au goût européen ; mais en quelques vallées, les goîtreux et les crétins sont proportionnellement très nombreux. Dans la ville de Ningyuen, plusieurs Lolo sont devenus tout à fait chinois par les mœurs et ont passé

[1] Gill, ouvrage cité ; — Cameron, *Exploration*, 9 décembre 1880.
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.
[3] Gaston de Bézaure, *le Fleuve Bleu*.

leurs examens pour devenir fonctionnaires[1]; mais dans les montagnes environnantes les tribus ont gardé leur indépendance première, et les Chinois prennent grand soin de les éviter en contournant leur pays, soit au nord, soit au sud. Depuis des siècles de luttes, les colons n'ont pas réussi à refouler ces barbares, et seulement un petit nombre de chefs ont consenti à recevoir leur investiture de l'empereur; des stations militaires, établies de distance en distance le long de leur frontière, n'empêchent pas les Lolo de descendre fréquemment de leurs montagnes pour s'emparer par force des objets dont ils ont besoin et renouveler leurs provisions de sel. Tandis que, dans le nord de la province, une race de métis s'est formée entre les Chinois et leurs voisins Si-Fan et Mantze, il n'y a point de croisement, dans la partie méridionale de Setchouen, entre les barbares Lolo et leurs voisins civilisés[2].

La zone du Setchouen occupée exclusivement par la population chinoise est limitée par les versants des montagnes qui dominent à l'ouest la vallée du Min. A l'est de cette frontière naturelle, les races aborigènes ont complètement disparu du pays des « Quatre Fleuves » qui leur appartenait en entier, il y a vingt deux siècles : c'est alors que se présentèrent les premiers immigrants chinois. Mais de fréquents massacres eurent lieu, et du temps de Koublaï khan la plupart des colons furent exterminés. A l'époque de la conquête mandchoue, le pays se dépeupla de nouveau, et d'autres courants d'immigration affluèrent de diverses provinces et surtout du Chensi et du Houpé. La population des Quatre Fleuves est donc fort mélangée d'origine, mais de ce mélange est résultée une population ayant des caractères spéciaux. Les gens du Setchouen sont peut-être, de tous les Chinois, les plus gracieux, les plus bienveillants et les plus raffinés de manières, et en même temps les plus francs et ceux qui ont le plus de bon sens. Très laborieux, ils n'ont cependant aucun goût pour le commerce : dans leur pays, les négociants viennent du Chensi et du Kiangsi, et les banquiers, les prêteurs sur gage, les usuriers, sont des gens du Chañsi. Les habitants du Setchouen fournissent aussi moins de lettrés et de chefs militaires que ceux des autres provinces : leur intelligence pratique les détourne des études officielles, où si peu de science vraie se mêle à tant de formules dénuées de sens. Agriculteurs et artisans, les gens du Setchouen ont donné à leur province le premier rang parmi celles de l'empire, et c'est à bon droit qu'ils en parlent avec fierté. N'ayant pris qu'une faible part à la guerre de Taïping,

[1] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce.*
[2] Nicholl, *Proceedings of the Geographical Society of London*, nov. 1880.

ils ont pu développer d'une manière étonnante leurs ressources industrielles. Ils exploitent avec une grande activité leurs mines et leurs sources de sel et de pétrole, leurs gisements de houille et de fer; le sol des plaines est admirablement arrosé; en nul pays on ne voit plus de légumes et en nombre plus varié. Pour la production de la soie, le Setchouen n'a pas de rivaux, même en Chine, et l'usage des soieries est si répandu dans le pays, qu'aux jours de fête plus de la moitié des habitants de la capitale portent de ces précieuses étoffes[1]. Non seulement la plaine et les coteaux sont en culture, mais aussi les escarpements des montagnes; même là où les pentes se redressent suivant une inclinaison de 60 degrés, inaccessibles en apparence, le sol est taillé en gradins dont chacun porte sa plate-bande de céréales ou sa rangée d'arbres[2]. Grâce à la « racine étrangère », c'est-à-dire la pomme de terre, que les missionnaires ont introduite dans le Setchouen, probablement au siècle dernier[3], les cultures ont pu s'élever jusqu'à l'altitude de 2500 et même de 3000 mètres, et déjà des zones continues de champs se prolongent par-dessus les montagnes, jusque dans les provinces voisines; la population surabondante des Quatre Fleuves déborde par-dessus les hautes frontières et rend aux pays environnants autant de colons qu'elle en reçut jadis.

Les paysans du Setchouen élèvent plusieurs espèces d'arbres et arbrisseaux dont les sèves ou les graisses sont employées dans l'industrie; tel est l'arbre à suif (*stillingia sebifera*), renfermant dans ses innombrables baies une sorte de graisse dont on fait des chandelles; tel est aussi le *tougchou* (*elæococca*), dont le fruit donne une huile remplaçant avantageusement le vernis[4]; l'arbre à savon est une espèce d'acacia ressemblant au frêne (*acacia rugata*) et le fruit très alcalin de cet arbre, parfumé avec un peu de camphre, s'emploie comme savon dans la plupart des maisons chinoises[5]. Une des plus curieuses industries agricoles de la province est celle de la cire végétale ou *peï la*, qui ne peut se faire que par la division du travail entre les habitants de deux districts éloignés. L'insecte (*coccus pela*) qui élabore la cire naît et se développe sur les feuilles du *ligustrum lucidum*, dans le pays de Kientchang, près de Ningyuen. A la fin d'avril les cultivateurs recueillent avec soin les œufs de cet insecte et se rendent à Kiating fou, à quatorze journées de marche, de l'autre côté d'une chaîne de

[1] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chili, Shansi, Shensi, Sz' chwan.*
[2] F. von Richthofen, mémoire cité.
[3] Cooper, *Travels of a pioneer of Commerce.*
[4] Armand David, ouvrage cité; — Gaston de Bezaure, *Le Fleuve Bleu*
[5] Gill, *River of Golden Sand*

montagnes. La route est très pénible et c'est la nuit qu'il faut la parcourir pour que les œufs ne souffrent pas de la chaleur : de loin, toutes les lumières qu'on aperçoit sur les chemins sinueux des monts produisent un effet très pittoresque. Par une exception unique en Chine, les portes de Kiating fou restent constamment ouvertes pendant la saison de la récolte des œufs. C'est après le transport que commence l'opération délicate ; il faut détacher les œufs de la branche sur laquelle on les a portés et les placer sur un arbre d'espèce différente, le *fraxinus sinensis*, où les insectes naissent et secrètent la cire blanche si appréciée des Chinois. Il faut attribuer sans doute à une maladie la propriété qu'ont les insectes de produire beaucoup de cire, précisément sur des plantes qui ne leur fournissent pas la nourriture naturelle[1]. D'après les auteurs chinois, l'insecte à cire prospère sur trois ou quatre différentes espèces d'arbres[2]. La valeur totale de la récolte dans le Setchouen est évaluée par Richthofen à 14 millions de francs. La propriété des arbres à cire est très divisée ; généralement ils appartiennent à d'autres paysans que le sol qui s'étend à leur ombre.

A l'est du Min et de ses affluents, c'est-à-dire des « Quatre Fleuves », — qui sont le Min kiang, le To kiang, le He choui (Eaux Noires), le Peï choui (Eaux Blanches), — se succèdent, toutes orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est, les arêtes de grès rouge et de roches carbonifères dont les débris triturés et répartis sur le sol ont valu à la contrée le nom de « bassin Rouge » donné par Richthofen. Ces arêtes se rattachent au seuil de montagnes qui sépare les affluents du Min et la vallée du Hañ kiang, et dont la hauteur, au sud de Hañtchoung fou et de l'autre « bassin Rouge » qui l'entoure, est évaluée à 3000 mètres par Armand David. La chaîne de partage entre les deux vallées, connue sous le nom de Lan chañ, s'abaisse peu à peu vers l'est, à mesure qu'elle se rapproche du Yangtze kiang, et va mourir dans la région des lacs où se mêlent les eaux de crue du Hañ et du Yangtze. Au sud du Grand Fleuve, la province de Koeïtcheou présente dans l'ensemble de son relief une forme symétrique à celle du Setchouen. Du côté de l'occident, elle est aussi dominée par une région montagneuse ou plutôt par un plateau découpé sur lequel se dressent les sommets neigeux du Leang chañ ou « Montagnes Froides ». Au sud, des chaînes bordières séparent le Koeïtcheou du plateau du Yunnan et l'arête à laquelle les Européens ont donné le nom de Nan ling (Nan chañ) ou « Monts Méridionaux » forme la limite de partage entre le bassin du

[1] *Lettres édifiantes*, tome XXIII ; — F. von Richthofen, *Letter on the province of Chili, Shansi;* — Gill, *The River of Golden Sand;* — *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, t. X, 1840.
[2] Bretschneider, *Note on some botanical questions connected with the export trade of China.*



VUE PRISE DANS LES MONTAGNES DU SETCHOUEN
Dessin de E. Langlois, d'après une photographie de Thomson.

Yangtze et celui du Si kiang. Dans l'intérieur de la province de Koeïtcheou, les chaînes parallèles, orientées comme celles du bassin Rouge du Setchouen, sont en moyenne un peu moins élevées, et les eaux du Wou et des autres rivières, ayant une moindre pente, séjournent çà et là en marécages, qui rendent le pays très insalubre. Les fièvres paludéennes et les dissensions civiles, telles sont les causes qui retiennent le Koeïtcheou au dernier rang, pour la population, l'industrie et le commerce, parmi les provinces de la Chine. Dans le Koeïtcheou méridional, la guerre, ou plutôt la chasse à l'homme, est en permanence, avec des alternatives diverses, entre les Chinois et les aborigènes.

Les Miaotze, c'est-à-dire, d'après Morrison et Lockhart, les « Hommes qui ont germé du sol », habitaient autrefois les régions de la plaine, notamment les bords des lacs Toungting et Poyang[1]. Graduellement refoulés par les colons chinois dans la région des montagnes, ces Nan man ou « Barbares du Sud », — ainsi qu'on les nommait jadis, — se sont cantonnés pour la plupart dans le massif du Nanling et dans les vallées environnantes; forcément divisés par les plaines intermédiaires, ils ont dû se répartir en tribus nombreuses, dont les différences se sont accrues de siècle en siècle, et sous lesquelles il est difficile de reconnaître la parenté d'origine. Le Chouking de Confucius partage les Miao en trois groupes principaux, Blancs, Bleus et Rouges. Des peuplades subsistent encore sous le même nom dans les montagnes du Koeïtcheou méridional[2], mais ces épithètes, maintenant motivées par la couleur des habits, ne s'appliquent probablement plus aux mêmes tribus que celles dont parlait Confucius. Les Tchoung Miao, les Ngntchoung Miao, les Kilao, les Kitao et les Touman du Koeïtcheou, les Toung du Kouangsi, les « quatre-vingt-deux » tribus que décrit un ouvrage chinois traduit par Bridgman, appartiennent aussi à la nation des Miaotze, réduite maintenant en fragments épars[3] : on donne à quelques peuplades le nom de « Six cents familles », peut-être pour dépeindre l'état de dispersion dans lequel ils se trouvent maintenant. Diverses tribus soumises se mêlent graduellement à la race conquérante des Chinois : on a vu des Miao passer les examens universitaires et s'élever au rang de mandarins. D'autres, quoique de descendance chinoise par leurs pères, vivent à l'écart des civilisés[4]. Les Miao Seng, restés indépendants des

[1] Lockhart, *Transactions of the Ethnological Society of London*, vol. I, 1861 ; — *Chinese Repository*, 3 oct. 1863.
[2] Emile Rocher, *La province chinoise du Yunnan*.
[3] Edkins, *The Miautsi* ; — Bridgman ; — Scherzer, *Novara Expedition*.
[4] Mac Carthy, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1879.

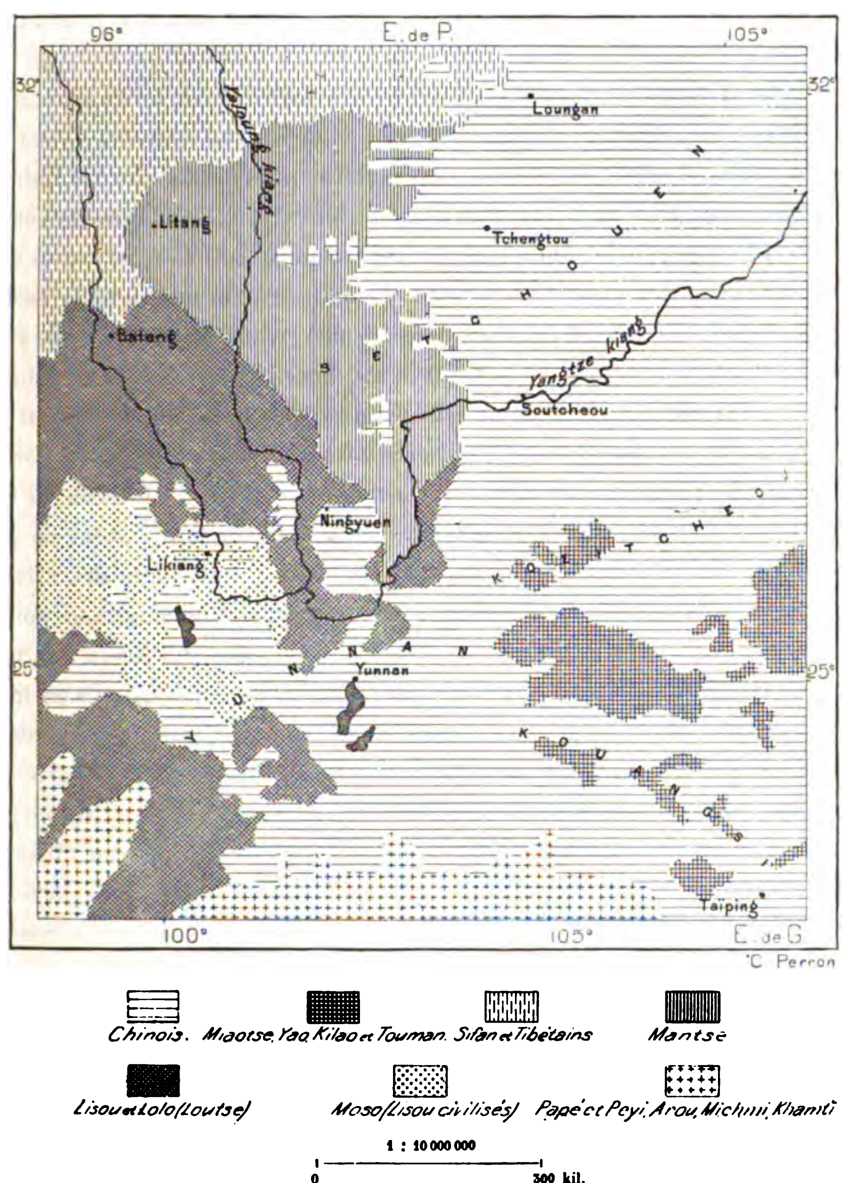
employés chinois et des moines bouddhistes, ont dû se réfugier dans les régions d'accès difficile. La plupart ont bâti leurs villages fortifiés sur les sommets, d'où ils peuvent surveiller la contrée, mais, à l'exception d'une ou deux tribus, qui vivent de brigandage, ils se bornent à la défense. Ils cultivent le maïs, le sarrazin, ainsi qu'un peu de riz, dans les rares endroits favorables; ils élèvent aussi des bestiaux et sont d'habiles chasseurs; mais ils ne descendent point dans la plaine pour vendre les peaux des animaux qu'ils ont tués, les bois de cerfs et les poches à musc des chevrotins; ils attendent la visite des colporteurs qui viennent trafiquer dans leurs villages[1]. Très fiers, très sensibles à l'injustice, les Miao ne peuvent subir l'oppression des mandarins et restent en état continuel de révolte. Mais ils n'ont pas, comme les Mantze du Setchouen, l'avantage de s'appuyer sur de vastes plateaux inhabités; leurs montagnes sont entourées de tous les côtés par des colons chinois, et le cercle d'investissement se resserre; des tribus entières ont été exterminées. Pendant la récente période de la guerre des Taïping, des insurrections mahométanes dans le Yunnan, les généraux chinois ont lancé leurs armées sur le territoire des Miaotze et détruit leurs villages : un grand nombre de chefs, emmenés à Peking, furent décapités sur les places publiques après avoir été soumis à des tortures atroces.

Poursuivis à outrance, les Miaotze sont naturellement accusés de tous les crimes par leurs persécuteurs; non seulement on les considère comme des sauvages, mais on leur refuse presque jusqu'au nom d'hommes : ainsi les Yao, du district de Lipo, au sud du Nan ling, passent chez leurs voisins pour avoir de courtes queues, comme les singes. Il est certain que des tribus de Miaotze ont perdu leur civilisation et sont même partiellement retombées dans la barbarie depuis qu'on les traque comme des bêtes fauves; en certains endroits ils n'habitent que des grottes ou des huttes de branchages et doivent abandonner les pratiques de l'agriculture; il en est qui vivent dans les fissures de parois abruptes et qui ne peuvent atteindre leur gîte qu'au moyen d'échelles de bambou appliquées sur le roc jusqu'à la hauteur de 150 mètres[2]. Cependant les annales chinoises et même des récits modernes nous montrent des Miaotze connaissant l'écriture et rédigeant des ouvrages en leur langue sur des tablettes de bois ou sur des feuilles de palmier. Les Miaotze ont aussi la réputation d'être d'habiles tisserands; leurs femmes savent fabriquer de belles étoffes de soie, de lin, de coton et de laine, très recherchées des négociants de Canton. Bons musiciens, ils jouent

[1] Lockhart, mémoire cité. — *Année géographique*, I.
[2] Edkins, *The Miautsi*.

d'une espèce de flûte plus agréable que celle des Chinois et dansent en mesure aux sons du tambour et de la guitare, en représentant avec beaucoup

N° 76. — POPULATIONS DIVERSES DE LA CHINE SUD-OCCIDENTALE.



d'expression des scènes tristes ou joyeuses[1]; quelques-unes de leurs danses ont aussi un caractère religieux. Leur grand vice, l'ivrognerie, contribue à augmenter le mépris qu'ont pour eux les habitants civilisés des plaines[2].

[1] Du Halde; — Carl Ritter; — Lockhart.
[2] Broumton, *Times*, 5 sept. 1881.

Il est à craindre que les restes de l'ancienne nation ne disparaissent avant qu'on ait même pu la classer parmi les races de l'Asie. Sont-ils de la même souche que les Tibétains, ainsi que la plupart des écrivains chinois l'admettent, en comprenant les Miaotze dans les Pa Fan ou les « Huit Fan », dont les Si-Fan ou Fan occidentaux du Tibet ne sont qu'une branche[1]? De même que d'autres populations du Yunnan méridional, telles que les Paï et les Papé, les Miaotze se rattachent-ils à la souche siamoise, ainsi que leur vocabulaire porte à le penser? En général plus petits que les Chinois, les Miaotze ont les traits plus accusés, et leurs yeux sont ouverts comme ceux de l'Européen. Les hommes et les femmes, coiffés à peu près de la même manière, ramènent leur longue chevelure sur la nuque et la tordent en forme de chignon; les femmes de quelques tribus se mettent une planche au-dessus de la tête et réunissent leurs cheveux par-dessus, de manière à s'abriter du soleil et de la pluie; la plupart des hommes se roulent autour de la tête un turban aux couleurs voyantes, et les femmes portent des pendants d'oreille. Les uns et les autres sont vêtus de blouses en toile ou en laine et se chaussent de sandales en paille. Ils n'ont point de gouvernement, mais en cas de disputes ils prennent volontiers des arbitres parmi les vieillards, et la force leur reste, si l'affaire ne s'arrange point à l'amiable : les haines héréditaires se perpétuent chez eux jusqu'à la neuvième génération et l'on dit que, devenus maîtres de l'ennemi, ils en mangent la chair. Ils mêlent à leur culte bouddhique le culte des démons et des ancêtres. Chez quelques-unes des tribus, les ossements des morts sont retirés du cercueil tous les deux ou trois ans et lavés avec soin; de la propreté de ces os, pensent les Miaotze, dépend la santé publique. D'autres clans ne pleurent point les morts au moment de la séparation; ils attendent le printemps, et c'est quand ils voient se renouveler la nature et revenir les oiseaux qu'ils se mettent à gémir, disant que leurs parents les ont abandonnés pour toujours[2]. On dit que la curieuse coutume de la « couvade » existerait dans une des tribus des Miaotze : après la naissance d'un enfant, dès que la mère est assez forte pour quitter sa couche, le père prend sa place et reçoit les félicitations des amis[3].

Les montagnes du Hounan, du Kiangsi, du Tchekiang n'ont encore été explorées que sur un petit nombre de points, et sur la plupart des cartes

[1] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[2] Edkins, *The Miautzi; — Chinese Repository,* 1863, n° 4.
[3] Lockhart, mémoire cité.

européennes de la Chine on se bornait, suivant l'exemple donné par les missionnaires jésuites, à tracer des chaînes vermiculaires entre les bassins des fleuves; quant aux cartes chinoises, elles indiquent partout des montagnes dispersées au hasard. Pumpelly et Richthofen, les premiers, ont reconnu l'ordre qui existe dans ce chaos apparent et signalé la direction générale des chaînes. Dans son ensemble, toute cette région sud-orientale de la Chine, sur une étendue d'au moins 800 000 kilomètres carrés, est couverte de hauteurs, qui ne s'unissent nulle part en un vaste plateau continu, et que ne domine aucune rangée centrale d'altitude exceptionnelle : il n'est pas d'autres parties du monde où, sur un espace aussi considérable, se trouve un pareil dédale de montagnes et de collines aussi peu variées de formes et de hauteur; presque partout s'alignent de courtes rangées de coteaux peu élevés, entre lesquelles s'ouvrent des vallées étroites se rattachant les unes aux autres par des angles brusques; les plaines sont rares dans cet immense dédale. L'élévation moyenne de la plupart des hauteurs est de 500 à 800 mètres au-dessus des rivières; dans les chaînes principales, aucun sommet n'atteint 2000 mètres, si ce n'est peut-être dans le Fo'kien.

Toutes ces chaînes basses, qui paraissent d'abord n'être qu'un interminable amas de buttes en désordre, sont orientées du sud-ouest au nord-est, comme les « chaînes transversales » du haut Yangtze : c'est dans ce sens que se fait l'écoulement des eaux sur le versant méridional du bassin; dans la plus grande partie de leur cours, les affluents du Fleuve Bleu serpentent vers le nord-est, et de leurs bords on voit les crêtes des sommets se profiler dans la même direction. Le Yangtze kiang lui-même, de la bouche du Min à la mer Jaune, offre une succession de trois méandres, dont chacun a sa partie occidentale dirigée du sud-ouest au nord-est, suivant l'axe général de la contrée. Quand on se rend des bords du Fleuve Bleu à la rivière de Canton par la route commerciale du Kiangsi, on voit se succéder, à droite et à gauche, les rangées de montagnes ou de collines, uniformément orientées comme le cours du Yangtze entre le lac Poyang et Nanking. Enfin, c'est aussi dans le même sens que se prolonge la côte dentelée des provinces du Kouangtoung et de Fo'kien. L'axe principal, auquel Richthofen donne le nom de Nan chañ ou de « Monts Méridionaux », appliqué déjà par les Chinois à tant d'autres chaînes de montagnes, commence vers les sources du Siang, principal affluent du lac Toungting; au delà des défilés que parcourt le Kia kiang, il se redresse pour former le massif du Woukoung chañ, et va former au nord-est la ligne de faîte entre le versant maritime des rivières du Fo'kien et le bassin du Yangtze. Les collines

de Ningp'o appartiennent à cette chaîne d'axe, qui se continue en mer par l'archipel de Tchousan. Même [illegible]ait un prolongement sous-marin du Nan chañ entre la mer Jaune proprement dite et la mer de Chine ou Toung haï, et la crête reparaîtrait dans l'archipel du Japon pour aller rejoindre les massifs volcaniques de l'île centrale[1]. Des deux côtés du large détroit marin, l'aspect et la formation des montagnes sont les mêmes; elles se composent uniformément de grès, de schistes et de calcaires appartenant probablement aux âges siluriens et laissant passer des protubérances de granit et de porphyre. Sur les côtes, le promontoire des collines de Ningp'o et l'archipel de Tchousan, qui ferme à demi la grande baie de Hangtcheou, formerait, d'après Richthofen, une charnière d'oscillation entre une aire de soulèvement et une aire de dépression. Il est probable qu'au nord de Ningp'o, jusqu'au golfe de Liaotoung, la côte se soulève avec une extrême lenteur, tandis qu'au sud elle s'affaisse; la mer gagne sur le littoral, tout en élevant en proportion les bancs de sable et de vase qui obstruent l'entrée des ports.

Le faîte de partage entre le bassin du Yangtze kiang et celui du Si kiang passe dans la province du Kiangsi bien au sud des montagnes qui forment l'axe principal de Nan chañ. C'est à ce faîte de partage que l'on a donné les noms du Nan ling, de Meï ling, de Tayu ling, d'après les différents *ling* ou passages qui traversent la crête et qui font communiquer les deux versants. De toutes les montagnes de la Chine, celle du Meï ling est la plus visitée, car c'est là que passe la principale route rattachant le port de Canton aux régions centrales de l'empire; suivant l'expression chinoise, le Meï ling est le « goulet » entre le nord et le midi de la Chine. Toutes les marchandises que les bateaux déposent de chaque côté sont portées à dos d'homme par-dessus la montagne; on dit que cinquante mille individus gagnent leur vie comme portefaix sur la pénible route : aux abords des hangars en bambou sous lesquels se reposent les voyageurs, la foule est souvent aussi pressée que dans les rues des capitales. Sur les pentes escarpées, que dominent des murailles d'un grès noirâtre, les sentiers serpentent et s'entre-croisent pour se réunir au point culminant dans une profonde tranchée taillée dans le roc et surmontée d'un arc de triomphe : c'est au commencement du huitième siècle, époque à laquelle le commerce avec les îles de la Sonde et les Indes prit une très grande importance par l'entremise des marchands arabes, que l'empereur Tchangkouling fit construire ou plutôt réparer cette route, car il est impossible que ce passage,

[1] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chekiang and Nganhwei.*

d'une importance capitale pour l[illegible]éditions militaires aussi bien que pour le commerce, n'ait pas e[illegible]sé dès l'époque où les populations des bassins du Ta kiang et celles du Si kiang entrèrent en relations suivies[1]. L'altitude du Meï ling était évaluée à 2400 mètres par Ritter, d'après les indications que les premiers voyageurs avaient fournies sur la pente des rivières d'accès, sur la déclivité et la longueur de la route et sur la flore locale; mais les explorations modernes ont prouvé que cette évaluation était trop forte : les cimes qui s'élèvent dans les massifs environnants ne sont tachetées de neige que pendant l'hiver. Du col, on n'aperçoit au nord que rochers et montagnes dominant un labyrinthe de gorges et de précipices, tandis qu'au sud on voit s'étendre, au-dessous des pentes de verdure, d'admirables campagnes parsemées de villes et de villages : c'est ainsi que, du haut des Alpes françaises, apparaissent les plaines du Piémont[2]. On s'étonne que des deux côtés de la ligne faîtière les bateliers puissent conduire leurs barques chargées jusque dans le cœur même des montagnes. La plupart des rivières sont interrompues par des rapides et par des seuils sur lesquels les bateaux n'ont pas une épaisseur d'eau suffisante; mais les rameurs comptent leur travail pour peu de chose, et dès qu'un obstacle se présente, ils mettent pied à terre, déchargent l'embarcation et la traînent ou la portent jusqu'à un endroit favorable, puis la rechargent de nouveau : dans ces régions, il n'est pas un cours d'eau qui, pendant la saison des crues, ne serve au transport des marchandises jusque dans le voisinage des sources. Outre les rivières, il n'existe dans le pays d'autres voies de communication que des sentiers étroits, çà et là pavés de dalles : tout les transports se font à dos d'homme; on ne se sert de bêtes de somme que dans le voisinage des grandes villes.

La ligne de séparation entre les populations du nord et du midi, au point de vue du dialecte et des mœurs, ne suit pas la chaîne de faîte entre les versants hydrologiques; elle passe beaucoup plus au nord, en longeant l'axe normal des montagnes du Nan chañ, qui se trouve en entier dans le bassin du Yangtze. Ainsi le voyageur qui remonte la rivière du Kia kiang à travers le Kiangsi passe de la région du dialecte mandarin dans celle des dialectes méridionaux, dès qu'il est entré dans les défilés en amont de Kingan. La ligne axiale, quoique de faible élévation, a donc exercé une influence considérable sur la distribution des habitants dans cette partie de la Chine. En outre, la division du pays en in-

[1] F. von Richthofen, *China*.
[2] Barrow, *Travels in China*.

nombrables vallées a pour conséquence de répartir les populations en une multitude de clans vivant isolés les uns des autres et se suffisant à eux-mêmes. Si ce n'est sur le parcours des grandes voies de transit, les habitants des vallées en labyrinthe du Nan chañ ne connaissent rien du monde extérieur : à l'exception des prêtres et des mendiants, que leur vie errante mène dans toutes les contrées de la Chine, les indigènes se figurent qu'en dehors de leurs vallées le reste de la Terre est habité par des barbares et des bètes féroces[1].

La végétation du Hounan et du Kiangsi présente naturellement un caractère plus tropical que celle des provinces du haut Yangtze. L'aspect des arbres indique le voisinage de la zone torride. Même les essences qui ressemblent à celles du nord de la Chine et de la Mongolie, saules, charmes, chênes, châtaigniers, appartiennent à des espèces distinctes. Sur les hautes pentes, un des plus beaux conifères, le superbe pin doré (*abies Kæmpferi*) se distingue par sa taille des autres arbres verts; plus bas, un des arbres les plus communs est un pin de petites dimensions, garni de feuilles extraordinairement ténues. A la base des collines, les paysans cultivent le camphrier autour de leurs villages, à côté de l'*elæococca* et de l'arbre à vernis ou *rhus vernicifera*. Une grande partie du pays est complètement déboisée, et dans beaucoup de villes on ne brûle que de la paille, des herbes sèches et des broussailles coupées à ras de terre sur les collines des alentours[2]. Bien que les deux tiers au moins de la région du Nan chañ soient des terres incultes, les forêts vierges ont depuis longtemps disparu : les bois sont la propriété de l'empereur, disent les indigènes, et en conséquence ils s'approprient tous les arbres dont ils ont besoin pour la construction de leurs maisons ou de leurs barques : il n'en reste plus que des groupes épars. Mais les arbustes et les plantes basses revêtent encore les collines d'une admirable végétation ; dans les îles Tchousan surtout, les fleurs du printemps et de l'été transforment la contrée en un pays d'enchantement : les roses, les pivoines, les daphné, les azalées, les camellias, les glycines recouvrent les fourrés et les haies de leurs fleurs en bouquets, en nappes ou en guirlandes ; dans aucune autre région des climats tempérés, si ce n'est au Japon, on ne voit une pareille variété de plantes plus remarquables par la beauté du feuillage, l'éclat des fleurs, la douceur des parfums. Quant à la faune sauvage des grands mammifères, elle a disparu en même temps que les forêts qui leur servaient d'asile; seulement les san-

[1] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chekiang and Nganhwei*.
[2] Huc, *Empire Chinois*; — Armand David ; — Blanchard, etc.

gliers se sont multipliés depuis que les Taïping et les soldats impériaux ont ravagé la contrée. Dans les fourrés de roseaux de quelques îlots du Yangtze kiang, on rencontre une espèce de chevrotin, l'*hydropotes*, qui ressemble étonnamment au porte-musc, mais qui en est séparé par de vastes territoires, et ne se retrouve en aucune autre contrée de la Chine[1]. Les seuls mammifères domestiques élevés dans la contrée sont les bœufs, les buffles et les porcs. Les hérons sont respectés, presque vénérés par la population des campagnes, et l'on voit fréquemment des républiques de ces oiseaux, surtout dans les bouquets d'arbres qui entourent les pagodes[2].

Pour les productions agricoles, la région du Nan chañ est un pays fortuné. Les provinces du bas Yangtze kiang fournissent au commerce de la Chine la plupart de ses denrées d'exportation; on sait que les principales plantations de thé se trouvent dans la région orientale du bassin. La contrée qui s'étend des bords du Tchang aux terres alluviales de l'embouchure du fleuve Bleu, sur un espace d'environ 600 kilomètres, constitue, avec le versant méridional des montagnes du Fo'kien, le pays du thé par excellence. On le cultive en général sur le versant des collines exposé au midi, non en plantations continues, mais en petits bouquets épars ou en rangées le long des champs; on se sert aussi des levées qui séparent les rizières pour y semer le précieux arbuste; dans les endroits où les plantations de thé couvrent de grandes surfaces, les intervalles des rangées sont utilisés pour la culture des légumes. Les thés de la région du Yangtze kiang appartiennent surtout aux variétés qui servent à la préparation du thé vert. Pour la soie aussi bien que pour le thé, la région du Nan chañ et celle du bas Yangtze sont d'une richesse exceptionnelle. Dans l'ensemble de la production agricole, la contrée occupe le premier ou l'un des premiers rangs, non seulement pour le thé et pour le mûrier, mais aussi pour le riz et autres céréales, pour le sucre, le tabac, le chanvre, les plantes oléagineuses et les fruits de toute espèce. La patate douce est cultivée jusque sur les pentes des montagnes. Des produits nécessaires à la consommation locale, un seul, le coton, n'est obtenu dans le Nan chañ qu'en beaucoup trop faible quantité; mais le Tchekiang, le Nganhoeï, le Houpé, suppléent amplement à ses besoins, soit en matières premières, soit en tissus[3].

L'extrême industrie des habitants de la contrée se révèle par les alliés qu'ils ont su se donner dans le monde animal. Comme le faisaient les

[1] Swinhoe; — Armand David.
[2] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'Empire Chinois.*
[3] F. von Richthofen, mémoire cité.

Anglais au moyen âge, les Chinois ont dressé le cormoran à la domesticité, cultivant à leur profit ses talents de pêcheur. Les oiseaux, tous munis d'un collier de fer qui les empêche d'avaler la proie, plongent régulièrement de la barque au fond de l'eau et remontent avec un poisson dans le bec, puis ils se reposent un instant sur le bord du bateau avant de faire un nouveau plongeon. Le soir, quand le travail est fini, ils se perchent en ordre des deux côtés de l'embarcation, de manière à en maintenir l'équilibre[1]. Ailleurs, ce sont des loutres que les pêcheurs ont su apprivoiser, et qui se jettent à l'eau sur un signe du maître pour rapporter bientôt après un poisson dans la barque[2]. La pisciculture, d'invention moderne en Europe, est connue et pratiquée depuis des siècles en Chine, et même plusieurs de leurs procédés restent encore inexpliqués pour les Occidentaux. Des vendeurs de frai parcourent la province de Kiangsi, poussant dans leur brouette le tonneau qui renferme la précieuse substance, sous forme de liquide vaseux; il suffit de la jeter dans un étang : quelques jours après les poissons éclosent et les éleveurs n'ont plus qu'à les engraisser en leur portant des herbes hachées.

De pareilles industries ne pouvaient naître que dans un pays très peuplé, et vers le milieu du siècle les provinces de Kiangsou, de Nganhoeï, de Tchekiang étaient en effet la région de la Terre où le plus d'hommes se pressaient dans un étroit espace : d'après le recensement de 1842, la population du Tchekiang aurait été de 26 millions d'habitants, soit plus de 280 par kilomètre carré; mais après la fin des massacres, suivis d'épidémies et de famines, Richthofen évaluait à 5 millions et demi seulement ceux qui restaient dans la province; ce serait encore une proportion supérieure à celle de la France. D'ailleurs, le pays se repeuple avec une étonnante rapidité. Les immigrants qui s'établissent dans les campagnes abandonnées de Tchekiang viennent du Houpé pour la plupart, mais beaucoup sont originaires du Honan, du Hounan et même du Koeïtcheou et du Setchouen. Tous ces colons, parlant des variétés différentes du dialecte mandarin, ne réussissent pas tout d'abord à se comprendre; de bizarres malentendus ont souvent lieu entre les interlocuteurs de diverses provinces; mais peu à peu l'harmonie s'établit et le langage commun qui en résulte se rapproche plus du parler mandarin que l'ancienne variété locale. C'est ainsi qu'à la suite de chacun des grands bouleversements les populations se sont entremêlées en contribuant à l'unité nationale si remarquable que présentent les habi-

[1] Armand David; — Huc; — Fortune, etc.
[2] Blanchard, *Revue des Deux Mondes*, 18 juin 1871.

tants de la Chine. Du reste, les colons peuvent s'établir sur les terres abandonnées sans avoir d'autres formalités à remplir que de payer un droit nominal d'achat au *pounti jen*, c'est-à-dire au représentant le plus proche des anciennes familles disparues : deux années après avoir remis la charrue dans le sillon, le sol leur appartient en toute propriété[1].

Depuis que les insurrections et les guerres ont dévasté le bassin du Yangtze kiang, le nombre des grandes villes a diminué et la population de la plupart d'entre elles a beaucoup décru; cependant il en est plusieurs qui doivent être rangées parmi les premières cités du monde. Ces vastes agglomérations ne peuvent naturellement se trouver que dans les régions fertiles et commerçantes du bassin, en aval du haut Kincha kiang.

Batang, la ville principale de la région du Setchouen connue d'ordinaire sous le nom de Tibet oriental, n'est actuellement qu'une faible bourgade. Complètement renversée en 1871 par des tremblements de terre qui se succédèrent pendant plusieurs semaines, Batang se compose de quelques centaines de maisons neuves, bâties dans une plaine fertile qu'arrose un affluent oriental du Kincha kiang et où jaillissent des sources thermales abondantes; près de la moitié de la population consiste en lamas vivant dans un couvent somptueux à toiture dorée, sur laquelle perchent des milliers de chapons sacrés apportés par les fidèles. La ville du « Relais », car tel serait le sens du mot Batang, d'après Desgodins, n'a d'importance que comme lieu d'étape sur la grande route de la Chine centrale à Lassa : les Tibétains, qui dépendent de magistrats de leur nation, mais que surveille une garnison chinoise, vendent aux négociants venus de l'est du musc, du borax, des pelleteries, de la poudre d'or, en échange de thé en briques et d'objets manufacturés; des tribus complètement indépendantes, connues sous le nom de Zendi, parcourent les montagnes des environs[2]. Litang, autre lieu de marché sur la route du Tibet à Tchingtou fou, est une des villes les plus misérables du monde : située dans une dépression des hauts plateaux, dans le bassin du Kitchou, qui descend au sud vers le Kincha kiang, elle se trouve presque à la limite supérieure de la végétation, à 4088 mètres d'altitude : on ne voit pas un arbre, pas de céréales, à peine quelques choux rabougris et des navets dans ce triste pays, ber-

[1] F. von Richthofen, mémoire cité.
[2] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce*.

ceau de la monarchie tibétaine[1], et pourtant 3500 lamas y vivent dans un riche couvent au toit revêtu de feuilles d'or[2]. La ville de Tatsienlou (Tatchindo), plus basse que Litang de 1500 mètres, dans une gracieuse vallée qu'arrose un affluent du Min, est dans une position commerciale plus heureuse. C'est là que se trouve la douane, sur la frontière de la marche tibétaine. Une garnison chinoise occupe les casernes, et de nombreux marchands du Chañsi, bouddhistes ou mahométans, habitent le beau quartier; cependant le souverain nominal du pays est un roi mantze, dont le domaine s'étend au sud jusqu'au pays des Lolo. Les femmes chinoises ne peuvent dépasser le territoire de ce roi pour entrer dans le Tibet oriental; mais elles sont nombreuses à Tatsienlou, et la population tibétaine n'est guère représentée que par des métis, d'ailleurs plus beaux de traits, au goût des Européens, que les « Enfants du royaume Central ». Il n'est pas de pays dans l'Empire Chinois où les femmes aient à un pareil degré la passion des bijoux; elles se couvrent de plaques d'argent ciselées qui s'entremêlent à leurs colliers de pierres fines et de verroteries; le haut de la chevelure est caché par deux grands disques d'argent, et les nattes qui s'échappent du diadème sont soutenues par une étoffe revêtue de plaques du même métal[3]. Tatsienlou est le siège des missions catholiques dites du Tibet.

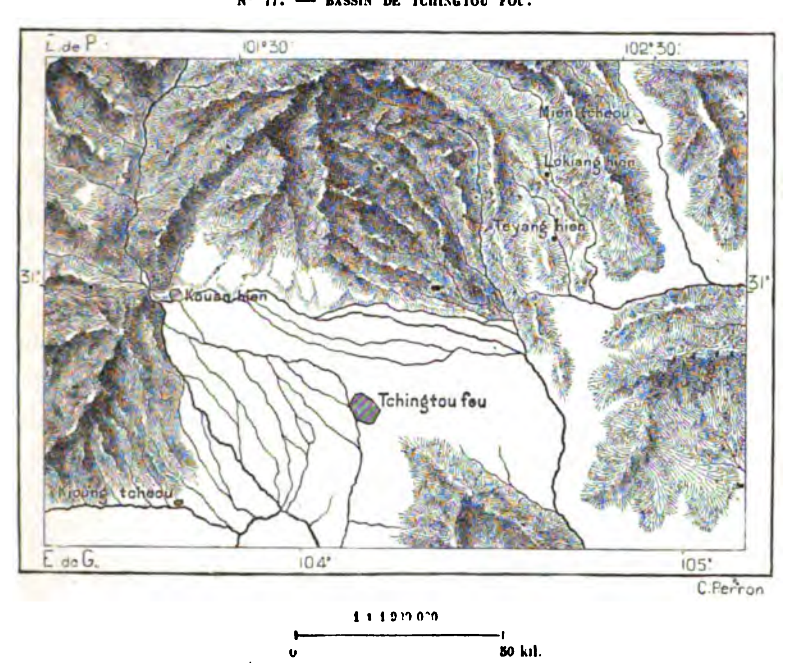
La rivière de Tatou ho passe en aval de Tatsienlou dans une gorge formidable, entre des parois abruptes hautes de 200 mètres, et baigne les murs de Louting tchao, la première ville située complètement en dehors du pays des Tibétains et des Mantze, puis s'unit à d'autres cours d'eau qui forment le Toung ho, principal affluent du Min kiang et même son supérieur en masse liquide. En toute saison, les bateaux peuvent remonter le Min jusqu'à Kiating fou, la cité qui domine la jonction des deux fleuves et d'un autre cours d'eau. Kiating, l'un des grands entrepôts du Setchouen, est le lieu d'expédition, pour la Chine tout entière, de cette précieuse cire blanche ou *peï la* que produisent les coccus apportés des campagnes Ningyuen, à 300 kilomètres au sud-ouest; entourée de fontaines salines, elle reçoit aussi par eau les soies grèges de Yatcheou fou, située au nord-ouest, sur la route du Tibet à Tchingtou fou. Yatcheou est la ville où se prépare presque tout le thé en briques employé dans le Tibet et c'est dans les campagnes environnantes que se cultive l'arbuste à thé dont la feuille, beaucoup plus grossière que celle des arbrisseaux de

[1] Huc; — Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[2] Huc; — Cooper; — Gill.
[3] Desgodins, *Bulletin de la Société de Géographie,* août 1879.

l'est, est employée à cette préparation[1]. Yatcheou est la principale place forte et le grand dépôt militaire de la frontière. En 1860, toutes les villes de la contrée se fortifièrent pour résister aux attaques des Taïping, mais les insurgés ne dépassèrent pas Kiating fou, dont les habitants se défendirent sans le secours des troupes chinoises.

La capitale du Setchouen, Tchingtou fou, est toujours, comme au temps de Marco Polo, une « riche et noble cité », bien que depuis cette époque elle ait été plusieurs fois dévastée et même détruite ; Koublaï khan en ex-

N° 77. — BASSIN DE TCHINGTOU FOU.



1 : 1 200 000

0 — 50 kil.

termina presque toute la population, plus d'un million d'hommes, disent les annales. La ville actuelle est d'origine moderne : le palais impérial, qui est peut-être l'édifice le plus ancien, date seulement de la fin du quatorzième siècle ; les murailles et presque toutes les maisons ont été bâties vers la fin du siècle dernier, après un grand incendie qui ravagea Tchingtou : l'enceinte actuelle, assez irrégulière, mais solide et bien entretenue, a 20 kilomètres de développement, et de vastes faubourgs se prolongent le long des routes : peu de villes couvrent une surface plus considérable. Comme toutes les autres capitales de province, Tchingtou est formée de deux villes, le quartier tartare et le quartier chinois, celui-ci de beaucoup le plus

[1] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce.*

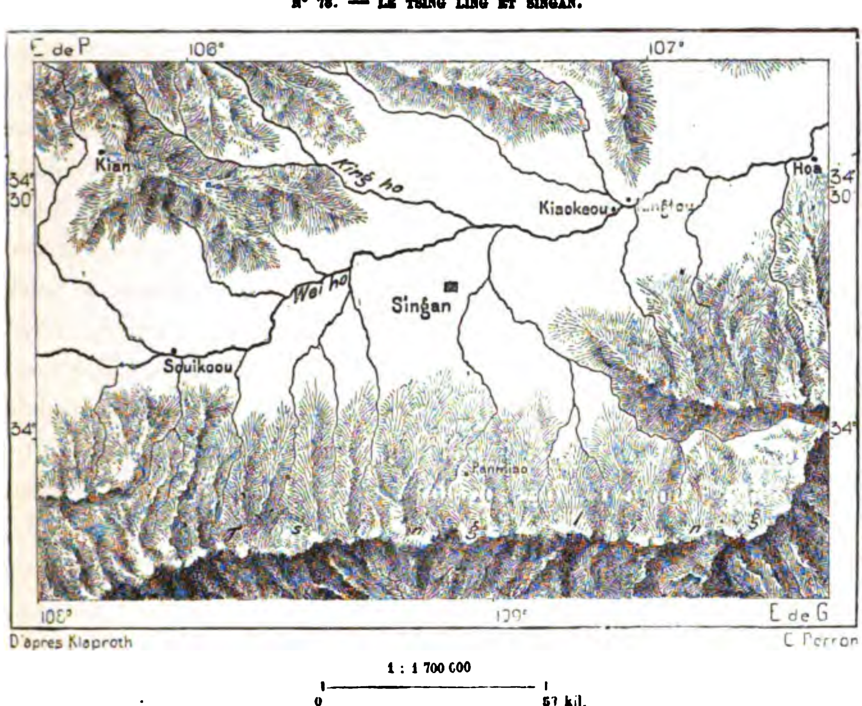
riche et le plus populeux. La capitale du Setchouen est le « Paris de la Chine », la cité la plus élégante et la plus belle de tout l'empire. Les rues sont larges, droites, régulières, bien pavées et pourvues de rigoles. Des façades en bois agréablement sculptées ornent les maisons, et de la porte on voit la perspective des cours, avec leurs tentures multicolores et les jardins fleuris qui les terminent. Les arcs en grès rouge qui s'élèvent dans la ville et dans les faubourgs sont couverts de gracieuses sculptures en relief représentant des animaux fantastiques ou des scènes de la vie locale. Proprement et même richement vêtus pour la plupart, les habitants de Tchingtou fou ont en outre la réputation d'être les plus aimables, les plus polis de l'empire et ceux qui s'intéressent le plus aux choses de l'art et de la science : de précieux objets emplissent les magasins des rues élégantes, et les visiteurs se pressent dans les librairies[1]. La plaine dont Tchingtou fou occupe le centre, et qui fait de cette capitale une des cités nécessaires de la Chine, est un immense jardin, un des mieux cultivés du monde, où l'eau des « Quatre Fleuves », le Min et ses tributaires, se divise en canaux d'eau pure, ramifiés en d'innombrables filets entre les vergers, les rizières, les plates-bandes de légumes. Outre la capitale, cette plaine est parsemée de dix-huit chefs-lieux ayant le rang de *tcheou* ou de *hien*, de plusieurs autres villes non murées et de villages ayant plus d'habitants que n'en ont maintes cités commerçantes : il est probable qu'une population de 4 millions d'habitants est groupée dans ce bassin, dont la superficie ne dépasse pas 6000 kilomètres carrés[2]. L'énorme production agricole de la plaine a fait de Tchingtou fou un grand dépôt de denrées, mais la ville est aussi fort industrieuse, et c'est par milliers et par milliers qu'on y compte les tisseurs d'étoffes, les teinturiers et les brodeurs. A une soixantaine de kilomètres au sud-ouest, Kioung tcheou, au pied des montagnes qui limitent la plaine, est fameuse par ses papeteries : c'est de là que vient le meilleur papier de la Chine[3]; mais la population, composée d'immigrants du Fo'kien, est fort redoutée dans le pays pour son esprit de violence. Tchingtou a le transit que lui donne le commerce de la vallée du Yangtze kiang avec le Tibet d'une part, et de l'autre avec le Setchouen septentrional et le Kansou, par Kouan hien ou la « Ville de la Porte », située à l'entrée des gorges du haut Min. Dans la vallée supérieure, Soungp'an ting, près de la frontière des deux provinces, est le marché le plus animé, et sa population, en grande partie mahométane, est

[1] Huc ; — Richthofen ; — Gill ; — Cooper ; — Baber ; — Armand David.
[2] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chili, Shansi*, etc.
[3] Cooper, ouvrage cité.

« énorme », quoique l'altitude du lieu ne soit pas inférieure à 2986 mètres[1].

Au nord-est, une autre route mène de Tchingtou vers la haute vallée du Hañ kiang, dans le Chensi, en traversant successivement plusieurs rangées de collines et de montagnes. Cette route, que les annales de l'empire disent avoir été tracée il y a vingt-trois siècles, pour unir les deux royaumes de Tsin et de Chou, c'est-à-dire la Chine du nord et le Setchouen, qui n'étaient pas encore groupés en un même empire, est connue sous le nom de « route

N° 78. — LE TSING LING ET SINGAN.



1 : 1 700 000

0 — 57 kil.

du Bœuf d'Or » (Kinniu tao) : d'après la légende, c'est pour aller chercher sur la montagne des bœufs prodiges dont la nourriture se changeait en or, que le roi de Chou, sur les conseils de l'autre souverain, fit ouvrir cette route, qui devait avoir pour conséquence la perte de son royaume[2]. Le chemin de Tchingtou fou au bassin du Fleuve Jaune ne fut complété que six siècles plus tard, par une route de Hañtchoung fou à Singan, qu'ouvrit à travers le Tsing ling un empereur du Setchouen, du nom de Liupi, dont la légende a fait une sorte d'Hercule chinois.

Les régions du Kincha kiang chinois ne peuvent se comparer pour

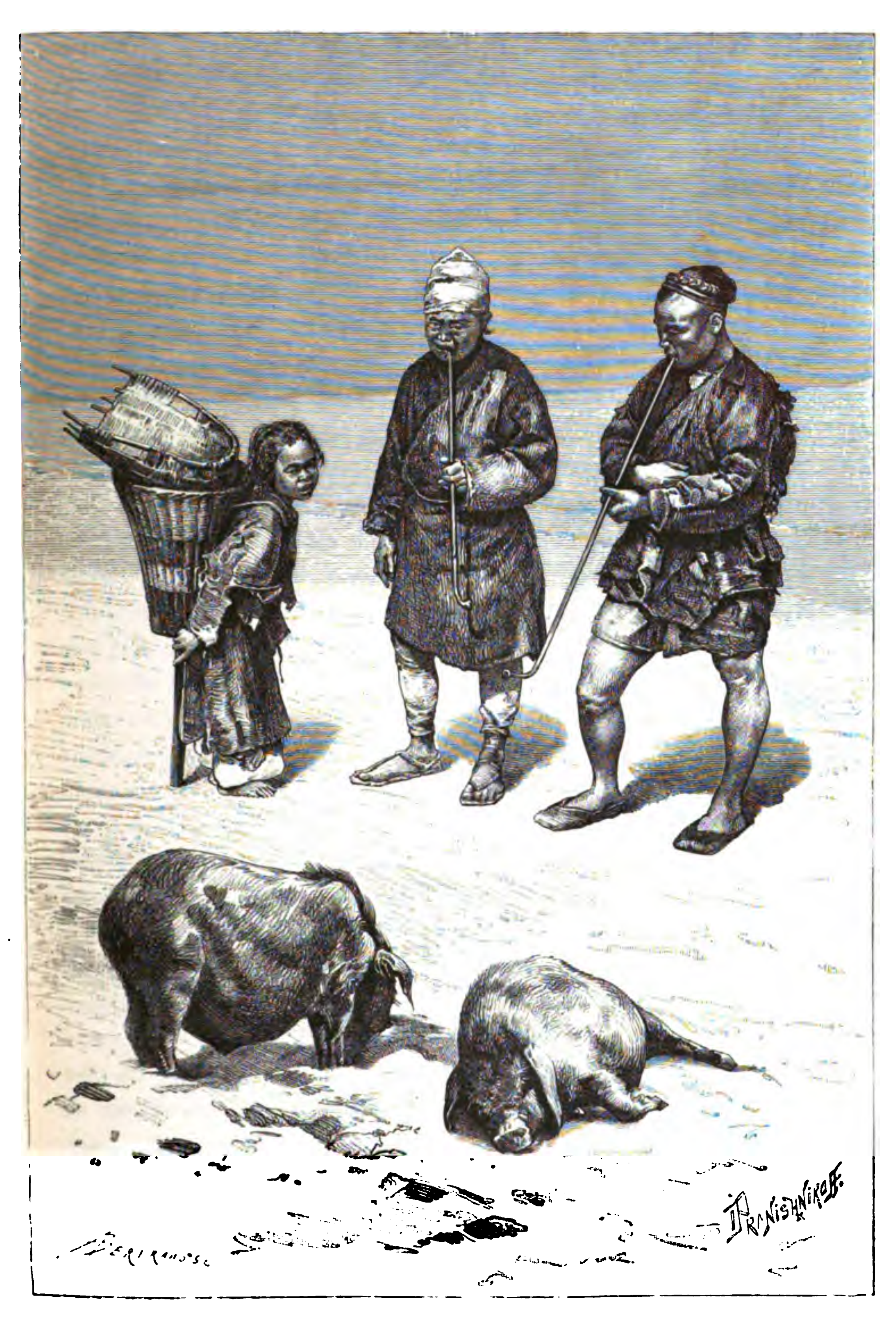
[1] Gill, ouvrage cité.

[2] Wylie, *Proceedings of the Geographical Society*, vol. XIV ; — Richthofen, ouvrage cité.

l'importance des villes avec le bassin du Min kiang. Toutefois il existe dans cette partie du Setchouen une cité considérable que nul Européen n'a encore visitée dans les temps modernes, mais que Marco Polo a probablement vue : c'est Ningyuen, chef-lieu de la belle vallée de Kientchang, dont la rivière, coulant au sud, va s'unir au Yaloung, à une faible distance du confluent de ce fleuve avec le Kincha kiang. D'après Richthofen[1], Ningyuen serait le Caindu du voyageur vénitien. Les Chinois parlent de cette ville et des campagnes qui l'entourent comme d'un paradis : le contraste merveilleux de cette riche plaine avec les âpres montagnes qui l'environnent est un de ceux que l'on n'oublie jamais.

Pingchañ hien est, on le sait, la ville devant laquelle dut s'arrêter Blakiston à la montée du Yangtze. Sutcheou (Souetcheou, Soui fou), située au confluent du Min et du fleuve au Sable d'Or, est une cité considérable, l'entrepôt de tous les produits expédiés du Yunnan vers l'intérieur de la Chine; ses boutiques sont emplies d'objets rares, et des sculpteurs, des graveurs de pierres fines sont nombreux parmi ses artisans[2]; on fabrique à Sutcheou des nattes très flexibles et d'une grande solidité. Les gisements riverains de houille, en amont et en aval, sont ceux qui fournissent le meilleur combustible de tout le bassin du Yangtze kiang. Plus bas, Loutcheou, située également sur la rive gauche du fleuve, au confluent d'une rivière, le Fousoung, exporte d'autres produits minéraux, les sels qui proviennent des sources fameuses de Tsouliou tcheng (Tselieou tsing ou Puits de l'Eau Coulante), à une centaine de kilomètres au nord-ouest. De loin, la « ville du Sel » s'annonce par de hauts échafaudages dressés au bord de la rivière, sur les pentes et même au sommet des collines : c'est l'aspect qu'offrent en Europe les cheminées des cités manufacturières. Cette curieuse région, qu'ont fait connaître les récits des missionnaires jésuites, et que Gill a visitée récemment, comprend un espace de plus de 10 kilomètres en largeur, et partout le sol est percé de trous forés à des centaines de mètres. Gill vit travailler au forage d'un puits poussé déjà jusqu'à 660 mètres à travers des couches de grès et d'argile : l'avancement était d'environ 60 centimètres par jour, mais des ruptures de forets avaient eu lieu fréquemment, le travail ayant été commencé déjà depuis treize années. D'autres trous de sonde atteignent 850 mètres[3]. Pourtant c'est par de bien simples procédés que les ouvriers chinois arrivent à rivaliser avec les ingénieurs occidentaux : une barre de fer se terminant

[1] *Verhandl. der Ges. für Erdkunde zu Berlin*, 1874. — Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[2] Gaston de Bézaure, *le Fleuve Bleu.*
[3] Imbert, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1828, 1830.



RÉGION DU YANGTZE SUPÉRIEUR. — OUVRIERS MINEURS.

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Thomson.

en pointe, une corde de bambou pour la soulever, un déclic pour la laisser retomber dans le trou, un léger mouvement de torsion imprimé à la corde quand elle remonte, et c'est tout; les trous, d'une largeur de 6 à 12 centimètres, sont garnis de bambous, et c'est au moyen d'autres bambous percés d'une soupape, qu'on soulève l'eau saline pour la rejeter dans les bassins d'évaporation. La plupart des puits atteignent la nappe saline entre 200 et 300 mètres, et les forages poussés dans des couches plus basses s'emplissent, non d'eau saline, mais de pétrole. Des gaz inflammables s'en échappent avec violence : d'où le nom de « puits de feu » donné aux trous de sonde. Des tubes de bambou enduits d'argile sont adaptés à l'issue d'où s'échappent les gaz combustibles et se ramifient au-dessous des bassins d'eau saline, où on allume le gaz pour hâter la cristallisation. En 1862, lorsque le pays était parcouru par des rebelles, un des puits prit feu et flamba longtemps, illuminant toute la contrée comme un phare[1]. D'après Gill, le district de Tsouliou tcheng est percé d'au moins 1200 puits de sel; la production totale doit être chaque année de 80 000 à 120 000 tonnes[2]. La plupart des mines appartiennent à de riches corporations, mais la masse des habitants est d'une extrême pauvreté; peu de villes sont d'aspect plus misérable que cette grande cité dont le travail enrichit les banquiers de Tchoung tcheng. Récemment, des propriétaires de mines, associés à une compagnie de négociants européens, voulurent introduire des pompes anglaises pour faciliter le travail et diminuer le prix de la main-d'œuvre, mais une grève éclata aussitôt et les innovateurs furent chassés du pays. La population du district, dont l'industrie unique, à part la culture du sol, est l'exploitation des sources de sel et de pétrole, s'élève à plusieurs centaines de milliers d'individus.

Tchoung tcheng (Tchoung king) est le grand marché du Setchouen oriental. Pittoresquement bâtie sur la rive gauche du Yangtze, au confluent de la rivière navigable de Hataou, Pa ho ou Kialing, dont les tributaires arrosent un espace très étendu, depuis les confins du Koukou nor, cette ville est devenue l'entrepôt de toutes les denrées du Setchouen et le lieu de distribution des marchandises importées de l'est. Centre de commerce, principalement pour les soies, les tabacs, les huiles végétales, le musc, Tchoung tcheng est plus affairée que la capitale même du pays des « Quatre Fleuves » : c'est le Changhaï de la Chine occidentale : comme les cités d'Europe, le marché du Setchouen a une bourse où se dis-

[1] *The River of Golden Sand.*

[2] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chili, Shansi, Shensi*, etc.

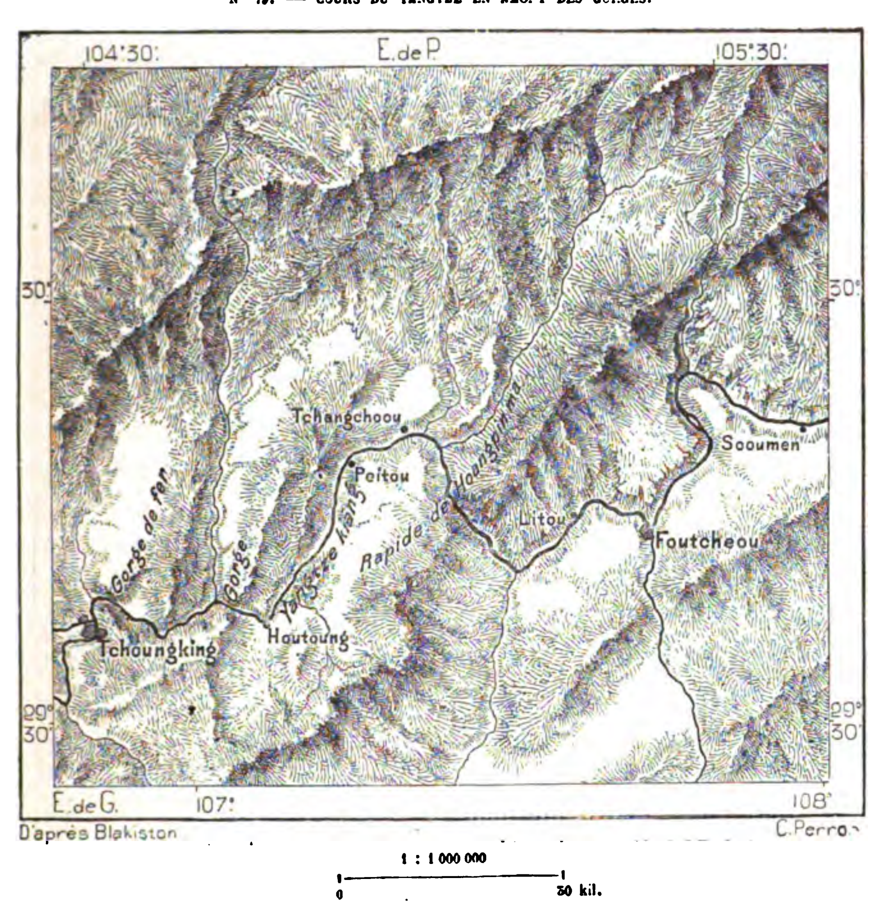
cutent les cours des diverses denrées ; elle possède aussi des usines où s'affine l'argent et qui font passer chaque jour dans leurs creusets une centaine de mille francs en lingots[1]. Mais elle est bien inférieure à Tchingtou fou pour la propreté des rues et la beauté des édifices; ville de trafic, elle ne se distingue que par l'animation de ses rues et de ses ruelles, et par l'encombrement des jonques et des barques ancrées devant ses berges. Elle se compose en réalité de deux cités, ayant l'une et l'autre rang de chef-lieu administratif, Tchoung tcheng, à l'angle occidental, et Limin ou Kiangpé, à l'angle oriental du confluent; en outre un vaste faubourg s'élève en face, sur la rive droite du Yangtze kiang. La plupart des négociants établis à Tchoung tcheng sont des étrangers venus du Chañsi, du Chensi, du Kiangsi; un consul anglais y est installé depuis 1878. Au commencement du dix-septième siècle, la population de la ville était évaluée à 36 000 individus; en 1861, Blakiston lui attribuait 200 000 habitants; d'après les récents explorateurs, les trois cités réunies renfermeraient 700 000 personnes : ainsi, deux centres de population du Setchouen dépassent en importance la capitale de l'empire. Au nord de Tchoung tcheng, une autre ville, Ho tcheou, est très commerçante, grâce à sa position près du triple confluent des rivières qui forment le Pa ho. Des montagnes du voisinage renferment des gisements de terre grasse qui servent à l'alimentation en temps de disette : on la pétrit en petits pains que l'on fait cuire sur les charbons et qui s'expédient sur tous les marchés environnants[2].

En aval de Tchoung tcheng, la première ville située au confluent d'une grande rivière, Foutcheou, marché fort animé, commande l'entrée du Koungt'an (Kien kiang, Wou, Pen choui), et par conséquent tout le réseau navigable de la province de Koeïtcheou : la principale voie commerciale entre le Setchouen et le Kiangsi emprunte le cours de cette rivière. La plupart des barques s'arrêtent au pied des rapides qui ont valu son nom à la ville de Koungt'an et à la rivière[3] : seulement, quelques bateaux à fond plat remontent à Koeïyang, chef-lieu de la province de Koeïtcheou. Cette ville se trouve vers les sources du cours d'eau et communique, par des seuils peu élevés, d'une part avec le bassin du Si kiang, de l'autre avec celui de la rivière Yuen, affluent du lac Toungting. Les communications sont donc relativement faciles dans cette partie de la Chine ; mais c'est dans les environs que se trouvent quelques-uns des massifs de montagnes les moins explorés de l'empire ; des tribus de Miaotze, en partie devenus ca-

[1] Fr. Garnier, *Temps*, 13 mars 1874.
[2] Bertrand, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1844.
[3] Fr. Garnier, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, janv. 1874.

tholiques, ont pu s'y maintenir. Dans une gorge de ces montagnes, près de Nganchoun, un ruisseau tombe d'une hauteur de plusieurs centaines de mètres[1]. La région du haut Koeïtcheou est probablement la contrée où le mercure se trouve en plus grande abondance; en beaucoup d'endroits la charrue ramène du sous-sol des fragments de cinabre. La révolution de

N° 79. — COURS DU YANGTZE EN AMONT DES GORGES.



1848, très sanglante dans le Koeïtcheou, mit un terme à l'exploitation des mines; en 1872, elles étaient encore submergées[2].

La gracieuse cité de Koeïtcheou fou n'est point située dans la province de son nom, ainsi désignée, dit-on, d'après une liane sauvage, peut-être celle qui donne la cannelle de Chine; elle se trouve dans le Setchouen, sur la rive gauche du Yangtze, et commande l'entrée des gorges, dont

[1] Lions, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1875.
[2] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chili, Shansi, Shensi*, etc.

merciale a fait aussi de cette ville l'entrepôt des médecines et des drogues de toute espèce pour la Chine entière. C'est là un élément de trafic très considérable dans un pays où les remèdes, racines, pilules ou tisanes, sont plus en honneur que chez tout autre peuple : sur les routes des alentours, on rencontre des caravanes composées uniquement de coulis et de bêtes de somme portant des caisses de drogues médicinales. De même que dans les autres villes de l'empire, presque tous les riches négociants et les banquiers sont des immigrants du Chañsi, les « juifs » du Royaume Central : partout, sur le penchant des collines, on aperçoit leurs gracieuses maisons de campagne bien ombragées et entourées de terrains que font valoir des fermiers. La révolution commerciale qui s'est accomplie depuis l'ouverture des ports aux négociants étrangers et l'arrivée des bateaux à vapeur sur le Fleuve Bleu auront pour conséquence inévitable de diminuer l'importance relative de Siangt'an, laissée en dehors des grands chemins du trafic. Mais il se peut que la cité prenne dans l'avenir un rôle industriel considérable, grâce aux gisements houillers du Hounan, comparables en étendue à ceux de la Pennsylvanie. Les charbons bitumineux de la région voisine de Siangt'an sont peu appréciés, mais les anthracites de Louiyang, dans le bassin du Loui, l'un des affluents supérieurs du Siang, sont parmi les meilleurs que l'on connaisse; ils sont d'ailleurs exploités très activement, et des milliers de bateaux sont employés au transport du charbon de Louiyang à Siangt'an et au Yangtze. Même Hañkoou et Nanking reçoivent de ce charbon pour les bateaux à vapeur du fleuve : Richthofen évalue à 150 000 tonnes au moins la quantité d'anthracite extraite annuellement des gisements du Loui ho[1].

La capitale de la province, Tchangcha, située sur le Siang, à moitié chemin de Siangt'an au Toungting, est beaucoup moins vaste et moins commerçante que Siangt'an, bien que l'enceinte enfermant la ville proprement dite ait un développement plus considérable. En face, sur les pentes d'une colline, s'élève le collège de Yolo, un des plus célèbres de la Chine, où plus de mille jeunes gens de vingt-deux à vingt-cinq ans étudient en particulier, se bornant à questionner leur professeur, quand ils se heurtent à quelque difficulté dans leurs études. L'existence dans le Hounan d'une puissante aristocratie terrienne, enrichie par le commerce, explique la proportion exceptionnelle des mandarins natifs de cette contrée, que l'on rencontre dans toutes les parties de l'empire.

En aval de Tchangcha, un chaînon de granit, que traverse le Siang, a

[1] *Letter on the province of Hunan*; — Morrison, *Proceedings of the Geogr. Soc. of London*, 1881.

donné une certaine importance industrielle à la contrée : la pierre est utilisée pour la fabrication de dalles et de mortiers que l'on expédie au loin, et les argiles du granit décomposé sont employées dans les nombreuses poteries de Toungkouan ; on y fabrique les tuiles vernissées de toutes couleurs et couvertes de dessins bizarres, qui servent pour les toitures des temples et des maisons particulières dans le Hounan et les provinces voisines. Plus bas, Siangyin peut être considéré comme le port supérieur du lac Toungting, tandis que Yotcheou en occupe l'issue, sur une falaise de la rive droite du Yangtze. Cette ville a pris de l'importance comme lieu d'escale et d'entrepôt; elle n'est toutefois pas aussi considérable que pourrait le faire présumer son heureuse position au point de rencontre de deux voies commerciales telles que le Yangtze et le Siang. Le marché de Hañkoou attire tout le mouvement des échanges.

Il est probable que les trois villes d'Outchang fou, située sur la rive droite du Yangtze, de Hañkoou, placée en face et à l'est du confluent du Hañ, et de Hañyang fou, dans la péninsule d'amont formée par le confluent des deux fleuves, étaient avant le milieu du siècle l'agglomération urbaine la plus considérable de la Terre. Londres, qui n'a plus de rivale pour le nombre des habitants, n'avait alors que la moitié de sa population actuelle, tandis que les trois cités chinoises n'avaient pas encore été ravagées par les Taïping. D'après quelques voyageurs, qui du reste n'ont pu juger de l'importance de ces villes que par la longueur du temps employé à les traverser, huit millions d'hommes auraient vécu dans cette immense fourmilière[1]. Quoi qu'il en soit, Outchang, Hañkoou et Hañyang n'avaient plus même un million d'habitants après l'incursion des rebelles, lorsque Blakiston remonta le fleuve, en 1861. Maintenant elles s'accroissent de nouveau en population et en commerce. La cité de la rive droite, la capitale du Houpé, est la seule des trois villes qui soit entourée de remparts; elle occupe une surface d'environ 34 kilomètres carrés, non compris les faubourgs; Hañkoou prolonge au loin ses quartiers sur les bords des deux fleuves et s'unit à Hañyang par la multitude des jonques formant un pont mobile d'une rive à l'autre; même le Yangtze, quoique large de plus d'un kilomètre, est couvert d'embarcations, parmi lesquelles les bateaux à vapeur anglais et chinois sont déjà nombreux. Comme ville de commerce, Hañkoou a de très grands avantages, puisqu'elle se trouve vers le milieu du cours facilement navigable du Yangtze, au confluent du Hañ kiang, la voie commerciale qui mène aux bords du Hoang ho et dans le Chensi : on peut même dire que

[1] Huc, *L'Empire Chinois*.

Hañkoou, la « Bouche du Hañ », commande géographiquement le cours de la rivière Siang et tout le bassin du Toungting; c'est dans cette ville que se fait la croisée des grandes routes de navigation de l'est à l'ouest et du nord au sud de l'empire. Hañkoou est donc le centre du commerce de la Chine, et l'on ne saurait s'étonner qu'il ait pris une telle importance parmi les marchés du monde. Le seul désavantage de cette ville est de se trouver exposée aux inondations du Yangtze : quand les digues cèdent à la pression des eaux, les rues sont inondées, et les habitants s'enfuient sur les collines des alentours et sur des buttes d'origine artificielle, éparses comme des îles au milieu de la mer[1]. Même lorsque les rivières sont basses, on voit à ses pieds, du haut du « coteau de la Pagode », presque autant d'eau que de terre ferme; les fleuves qui serpentent dans la plaine, les coulées qu'a laissées çà et là le cours changeant du flot, les lacs épars dans les bas-fonds donnent à la contrée l'aspect d'une région émergeant à peine d'un déluge. Au lieu de suivre le cours du Yangtze, qui fait un grand détour vers le sud, les embarcations qui se dirigent à l'ouest vers Chazi passent directement par la chaîne des lacs, réunis les uns aux autres par des canaux bordés de levées : on abrège ainsi le trajet de plus des deux tiers[2].

Hañkoou est, de toutes les villes de l'intérieur, celle où se trouve la colonie étrangère la plus considérable. Un beau quartier de maisons européennes à deux étages, séparé du fleuve par un vaste espace libre planté d'arbres, domine de sa masse régulière les constructions chinoises et contraste avec les baraques sur pilotis de Hañyang fou : on a fait des travaux énormes pour exhausser le sol de la concession européenne au-dessus du niveau des inondations et pour construire la levée de défense, haute de 15 mètres, à laquelle les Anglais ont donné le nom de *bund*, mot persan importé de leur empire hindou. Hañkoou est le principal marché de la Chine pour le thé. On peut dire que la colonie étrangère dépend des oscillations commerciales de cette denrée : l'arrivée des premières feuilles de thé met tout le monde en mouvement; la foule se presse dans les fabriques et les comptoirs, les bateaux à vapeur viennent s'amarrer le long de la levée; jour et nuit, les rues et les places du quartier européen sont encombrées de gens affairés. Cette activité dure trois mois, précisément pendant la saison la plus chaude, la plus fatigante de l'année. L'excitation devient une fièvre à la fin de mai, quand les bateaux en partance pour Londres sont sur le point de compléter leur chargement, car la lutte de vitesse entre les

[1] Léon Rousset, *A travers la Chine*.
[2] Armand David; — Cooper; — Mac Carthy.

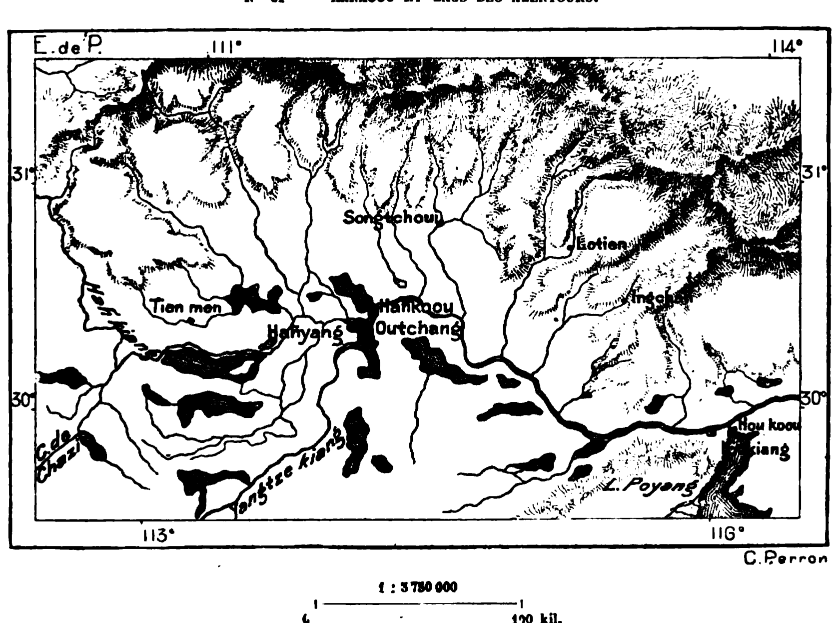


OUTCHANG. — VUE PRISE DEVANT LA TOUR DE LA GRUE JAUNE (HOANG-HO-LEOU).

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. Yang.

navires procure au vainqueur, non seulement la vanité du triomphe, mais aussi un prix de fret double des prix ordinaires[1]. Mais dès que les caisses de thé sont expédiées, le silence se fait dans les comptoirs, il ne reste dans le quartier européen qu'un petit nombre d'employés et de commis; les négociants chinois, dont les étrangers ne sont d'ailleurs que les commissionnaires, expédient seuls les tabacs, les peaux et autres marchandises du pays; ils exportent même de l'opium indigène, que l'on mélange avec l'opium de l'Inde pour le vendre aux consommateurs du Royaume Central. Les Russes,

N° 81 — HAÑKOOU ET LACS DES ALENTOURS.



1 : 3 750 000

0 100 kil.

qui achètent les meilleures sortes de thé et les plus mauvaises, ont établi à Hañkoou le centre de leurs opérations pour l'achat et la « fabrication » des thés en briques[2], et c'est à cause de leur concurrence que les négociants anglais viennent s'approvisionner dans le grand marché du Hañ, au lieu d'attendre qu'on leur porte la denrée dans les ports de Changhaï ou de Foutcheou. Cependant le commerce direct qui se fait par terre entre Hañkoou et la Sibérie, par Singan et le territoire mongol, n'a commencé qu'en 1879; les thés russes sont transportés à Changhaï, d'où on les expédie par mer, soit directement à Odessa, soit à Tientsin, où les prennent les caravanes de

[1] Exportation des thés de Hañkoou en 1880 : 44 350 000 kilogrammes.
Valeur : 104 912 675 francs. (*Consular Reports*, London, 1880.)

[2] Quantité de thé en briques fabriqué par les marchands russes à Hañkoou en 1880 :
10 560 000 kilogrammes. (*London and China Express*, 2 sept. 1878.)

Kalgan et de Kiakhta. C'est à Hañkoou que doit aboutir la route du haut Irtîch au Yangtze kiang par le Kansou : des négociations ont eu lieu déjà entre les deux gouvernements pour l'ouverture de cette voie, que remplacera tôt ou tard le tronc du chemin de fer transasiatique. Quant au commerce direct de Hañkoou avec l'étranger par la voie de mer, on peut juger de son importance par ce fait que le tonnage du commerce « maritime » est représenté dans cette ville de l'intérieur, à 1100 kilomètres de l'Océan, par un mouvement de plus de 1500 navires[1]. Le pavillon français ne flotte sur aucun de ces bâtiments.

La plupart de ces bateaux que l'on voit amarrés en plusieurs rangs devant les quais de Hañkoou viennent de ports qui se succèdent sur les bords du Hañ. Une antique capitale de l'empire, la cité de Hañtchoung fou, qui s'élève au centre du « bassin Rouge », dans la fertile région du Chensi que limite au nord la chaîne du Tsing ling, et qui produit en abondance le froment, le coton, le tabac, la soie, expédie quelques-unes de ces barques dans la saison des hautes eaux; même le Hañ est quelquefois navigable jusqu'aux aciéries de Sinpou wan à 1895 kilomètres de Hañkoou, non loin de la source du fleuve; mais la ville que l'on considère comme la tête de navigation sur le Hañ est Tchitchiatien, cité de 12 kilomètres de tour, dont une garnison surveille avec rigueur la population remuante et où se trouvent de vastes entrepôts appartenant à des négociants du Fo'kien et de Canton[2]. Laoho koou ou « Bouche du Lao ho » est aussi un port d'expédition très animé, où l'on charge surtout des balles de coton pour Hañkoou. A 90 kilomètres en aval s'élèvent les deux villes jumelles de Siangyang fou, citée murée de la rive droite, et de Fang tcheng, entrepôt commercial de la rive gauche : ce qui donne son importance à ce groupe de villes est le confluent voisin du Hañ et des deux rivières Tang ho et Peï ho, voies par lesquelles on se rend dans les riches plaines du Honan et sur les bords du Hoang ho. A moitié chemin de Fang tcheng à Hañkoou, le port de Chayang tcheñ est aussi très commerçant; Richthofen y vit plus de 500 grosses barques réunies. La plupart des villes considérables de la vallée sont éloignées du fleuve, pour échapper à ses redoutables inondations.

En aval de Hañkoou, Kiukiang, ou la « Ville des Neuf Fleuves », située

[1] Mouvement du port de Hañkoou en 1879 : 1520 navires, jaugeant 753 835 tonnes.

Part du pavillon anglais . . .	474 navires, jaugeant . . .	402 965 tonnes.
» » chinois . . .	658 » » . . .	302 769 »

Valeur des échanges en 1878. . .	231 600 000 francs.
» » 1879. . .	282 550 000 »

(Alabaster, *Commercial Report*.)

[2] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chili, Shansi*, etc.

sur l'étroite péninsule rocheuse qui sépare le lac Poyang du Yangtze, a de l'importance comme lieu de passage des denrées de la province de Kiangsi, surtout des tabacs et du thé noir, auquel les négociants étrangers ne reprochent que d'être trop apprécié en Chine même, de sorte qu'ils ne peuvent faire de bénéfices en Europe sur le prix de cette denrée. Un quartier européen, protégé, comme celui de Hañkoou, par une forte digue de construction récente, s'est aussi élevé a Kiukiang[1]. D'après la plupart des marins et des négociants étrangers, Houkoou, située à la bouche même du bas Poyang, sur la rive droite de l'émissaire, aurait été mieux choisie que Kiukiang comme ville de commerce international. La capitale de la province de Kiangsi ou de l' « Ouest du Fleuve », dont Kiukiang est l'avant-port sur le Yangtze et Woutching le port sur le Poyang, est bâtie à l'origine du delta du Kia kiang ou Tchang, dans une plaine des plus fertiles; elle a des avantages analogues à ceux de Siangt'an fou, comme lieu de convergence des routes d'une vaste contrée, mais ses communications avec Canton sont plus difficiles, à cause de l'âpreté des montagnes. Comme les autres villes de la Chine, Nantchang n'a point d'édifice curieux, si ce n'est des pagodes et des arcs de triomphe élevés en l'honneur de veuves devenues fameuses par leurs vertus; mais elle se distingue par la régularité et la propreté de ses rues : à cet égard, elle ressemble à la capitale du Setchouen. Nantchang est l'entrepôt général des porcelaines que l'on fabrique à l'est du lac Poyang, dans la vallée du Tchang kiang, surtout autour de Kingte' tcheñ. Au siècle dernier, plus de 500 fabriques de porcelaine étaient groupées près de cette ville, que surmonte un nuage de fumée, noir pendant le jour, illuminé de jets de flamme pendant la nuit. Un million d'hommes habitaient alors ce pays de fabriques[2]; mais il est certain que la population a diminué depuis cette époque. La porcelaine de Kingte' tcheñ est toujours la plus estimée de la Chine et donne lieu à un très grand commerce, qui se concentre principalement autour de Yaotcheou, près de la rive orientale du lac Poyang : le port de cette ville est toujours encombré de barques et de jonques, qui viennent prendre le précieux chargement. Cependant la porcelaine de Kingte', qui pendant tant de siècles fut sans rivale parmi les poteries du monde, est maintenant bien inférieure aux porcelaines d'Europe, pour la pâte, la forme et le dessin; les usiniers de Kingte' tcheñ ont vainement essayé d'entrer en concurrence avec les fabricants

[1] Valeur du commerce extérieur de Kiukiang en 1879 : 84 575 000 francs.
Mouvement du port en 1880 : 1 421 170 tonnes, dont 889 102 tonnes sous pavillon anglais, 524 136 sous pavillon chinois.

[2] Du Halde, *Description de la Chine*; — Carl Ritter, *Asien*.

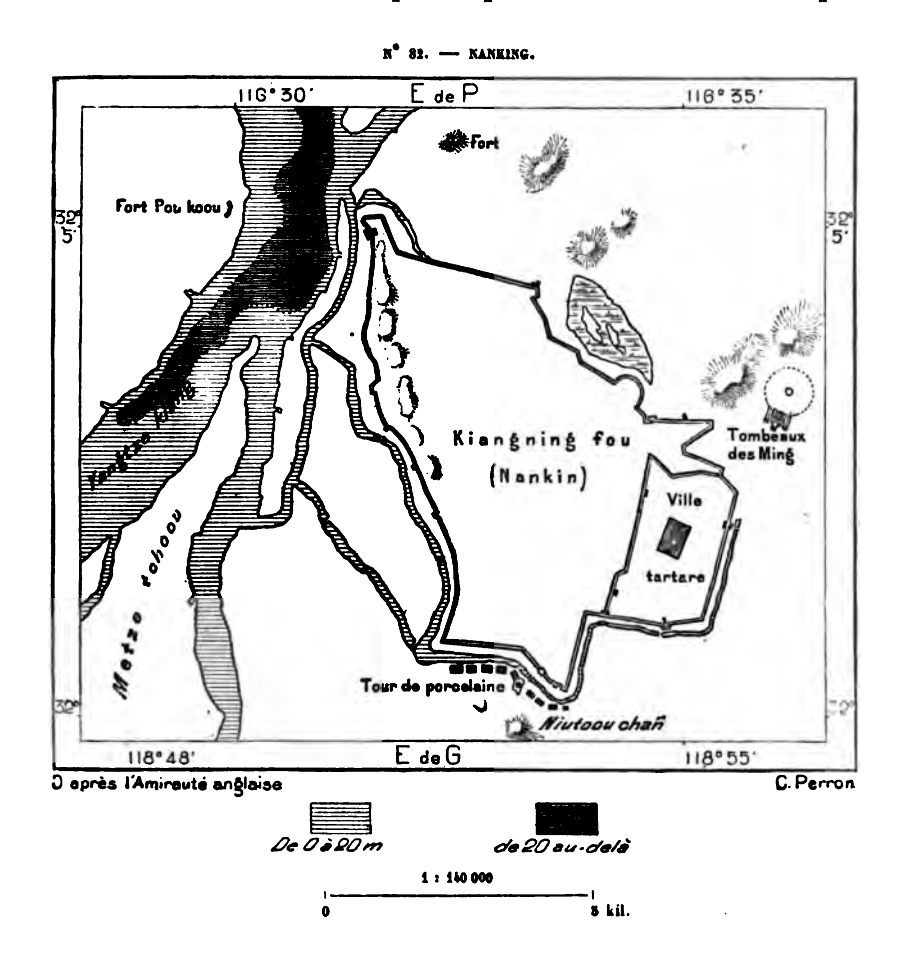
étrangers[1]. A l'est et au sud-est, vers les frontières du Fo'kien, s'ouvrent des vallées qui produisent des thés exquis, auxquels la ville de Hokoou donne son nom. Au nord-est, s'élève le Sönglo chañ, où se découvrit l'art d'utiliser les feuilles du précieux arbuste.

En aval de Kiukiang et de Houkoou, Nganking (Anking), capitale de la province de Nganhoeï ou des « Bourgs Pacifiques », est une des belles cités riveraines du « Grand Fleuve ». Plus bas, sur la rive droite, Tatoung et Wouhou ont pris rang parmi les villes avec lesquelles les négociants d'Europe peuvent trafiquer directement. Le voisinage de districts enrichis par la culture du thé, du chanvre et du riz leur donne de l'importance; en outre, Tatoung distribue le sel dans la région du bas Yangtze. Wouhou est une ville d'industrie; sa ficelle rouge est connue dans tout l'empire, et depuis deux siècles on vante ses couteaux et autres objets en acier, pourtant bien inférieurs à ceux qu'on importe d'Europe[2]; dans une vallée des environs on fabrique l'un des meilleurs papiers de la Chine pour l'écriture et le dessin : l'écorce de l'arbre à suif, le liber du mûrier et la paille de froment sont les matières premières que l'on emploie pour cette industrie[3].

Nanking, capitale du Kiangsou ou des « Coulées du Fleuve », et résidence du vice-roi de Kiangnan, — c'est-à-dire des deux provinces de Kiangsou et de Nganhoeï, — fut jadis la métropole de la Chine entière; elle n'a pas encore donné libre accès dans ses murs aux négociants étrangers. Cette ville fut longtemps la plus populeuse du monde, et même lorsque la résidence impériale fut transférée à Peking, la cité des bords du Yangtze resta sa rivale par le nombre des habitants et sa supérieure en industrie et en commerce. En 1853, Nanking reprit son rang comme résidence d'un chef d'État, le « roi Céleste » ou souverain des Taïping; mais le nouvel empire ne devait pas avoir une longue durée, et Nanking, après un siège meurtrier qui ne dura pas moins de deux ans, fut prise en 1864 par l'armée impériale : ce qui restait des défenseurs fut passé au fil de l'épée et la ville changée en un amas de ruines. Après le passage des exterminateurs, quelques milliers de mendiants faméliques errant parmi les décombres, gîtant dans les fossés sous des huttes de branchages, étaient toute la population de la « Résidence du sud ». Quelques années de paix ont suffi pour replacer de nouveau Nanking parmi les grandes villes de la Chine, quoique l'espace enfermé par l'énorme enceinte de 30 kilomètres comprenne encore bien des champs et des décombres, où l'on chasse la bécassine, le faisan,

[1] Scott, *Commercial Report*, 1879; — J. de Rochechouart, *Pékin et l'intérieur de la Chine.*
[2] Commerce étranger de Wouhou en 1879 : 27 500 000 francs.
[3] Oxenham, *Athenæum*, 5 fév. 1881.

même le gros gibier[1]; les fugitifs sont revenus avec leurs familles, et des immigrants de provinces voisines sont accourus en foule. Le gouvernement a établi près de la capitale du Kiangsou un de ses arsenaux et l'industrie libre a fondé de nombreuses manufactures pour la fabrication des étoffes de coton, qui, sous le nom de « nankins », ont servi jadis de modèles aux tisseurs d'Europe; les plus beaux satins chinois provien-



N° 82. — NANKING.

nent aussi de cette ville. Nanking ou Kiangning fou, ainsi qu'elle est appelée officiellement, a repris son rang comme métropole du beau langage et des belles-lettres, et jusqu'à 12 000 jeunes gens viennent y subir les examens annuels. De grandes bibliothèques se sont reconstituées à Nanking, et des imprimeries nouvelles s'y sont ouvertes avec un matériel chinois et européen. Parmi les immigrants de la cité restaurée, les mahométans sont nombreux : on les évalue à une cinquantaine de mille. A l'excep-

[1] J. de Rochechouart; — Gaston de Bézaure

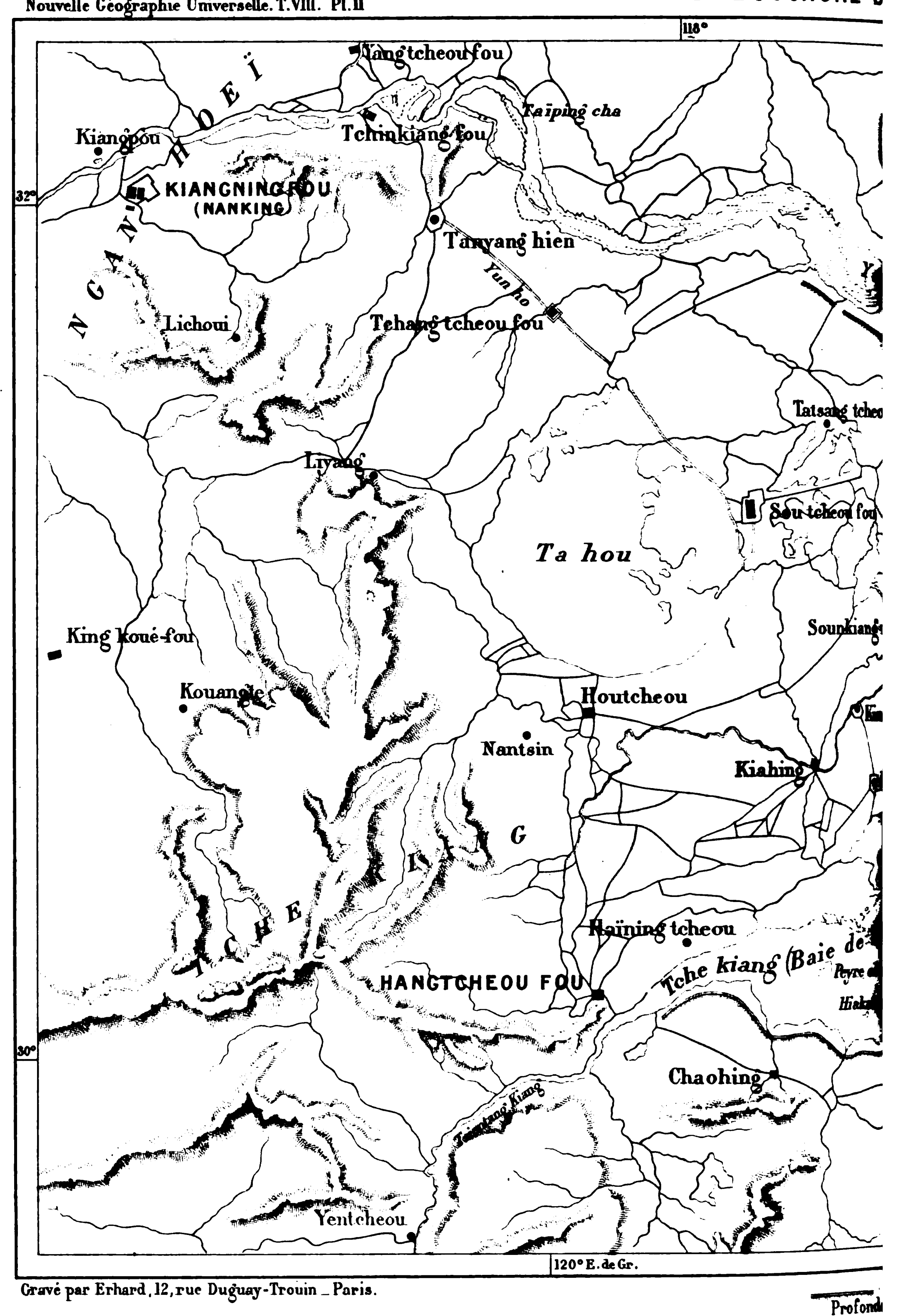
tion de son enceinte flanquée de tours, Nanking a perdu tous les édifices qui faisaient sa gloire : la tour dite « de porcelaine », ou plutôt la « pagode en pierres précieuses vitrifiées », jadis si fameuse, fut réduite en débris pendant la guerre des Taïping, et les tuiles vertes de ses toits, les briques en porcelaines coloriées de ses murs sont déjà devenues rares dans les monceaux où vont fouiller les visiteurs anglais pour emporter des « souvenirs »; les débris de la tour ont servi à construire les ateliers d'une fabrique d'armes[1]. De même que la « Résidence du nord », la « Résidence du sud » a dans ses environs une nécropole des Ming. Des édifices ruinés, que domine la « montagne de la Porte d'Or », marquent l'emplacement des tombes, et des effigies colossales d'hommes, d'éléphants, de chameaux, de chevaux et de chiens font encore cortège aux morts ensevelis. Dans la campagne environnante s'élèvent quelques buttes volcaniques.

L'activité commerciale du Kiangsou s'est concentrée principalement dans la ville de Tchingkiang, située à l'est de Nanking, également sur la rive droite du Yangtze kiang, mais en face de l'entrée méridionale de la rivière des « Transports »; en outre, des canaux naturels et artificiels la font communiquer avec Changhaï; Tchingkiang se trouve à la croisée de voies commerciales d'une extrême importance. Aussi s'est-elle relevée des deux désastres qui l'ont frappée pendant ce siècle. En 1842, l'armée anglaise y remporta la victoire qui lui permit de dicter à la Chine le traité de Nanking, mais elle ne trouva que des morts dans Tchingkiang; les défenseurs mandchoux avaient égorgé les femmes et les enfants et s'étaient tués à leur tour pour ne pas subir la domination détestée des « Barbares aux cheveux roux ». En 1853, elle fut prise par les Taïping, et, quatre ans après, la population fut massacrée par les Impérialistes : comme à Nanking, il ne resta que des murs, et çà et là quelques malheureux gîtant dans les décombres. Néanmoins le commerce a si bien repris, que Tchingkiang est devenue le deuxième port de la Chine pour l'importation de marchandises étrangères; mais ses exportations, si ce n'est pour d'autres ports du littoral, sont presque nulles[2]. De l'autre côté du fleuve se trouvait autrefois la cité considérable de Koatcheou, où le gouvernement avait établi son principal dépôt de sel sur les bords du Yangtze. Parfois dix-huit cents jonques se pressaient dans la rade pour y prendre leur chargement; mais les érosions du fleuve ont emporté la ville, et maintenant il en reste seulement

[1] Léon Rousset, *A travers la Chine.*

[2] Valeur du commerce de Tchingkiang avec l'étranger en 1879 : 98 800 000 francs.

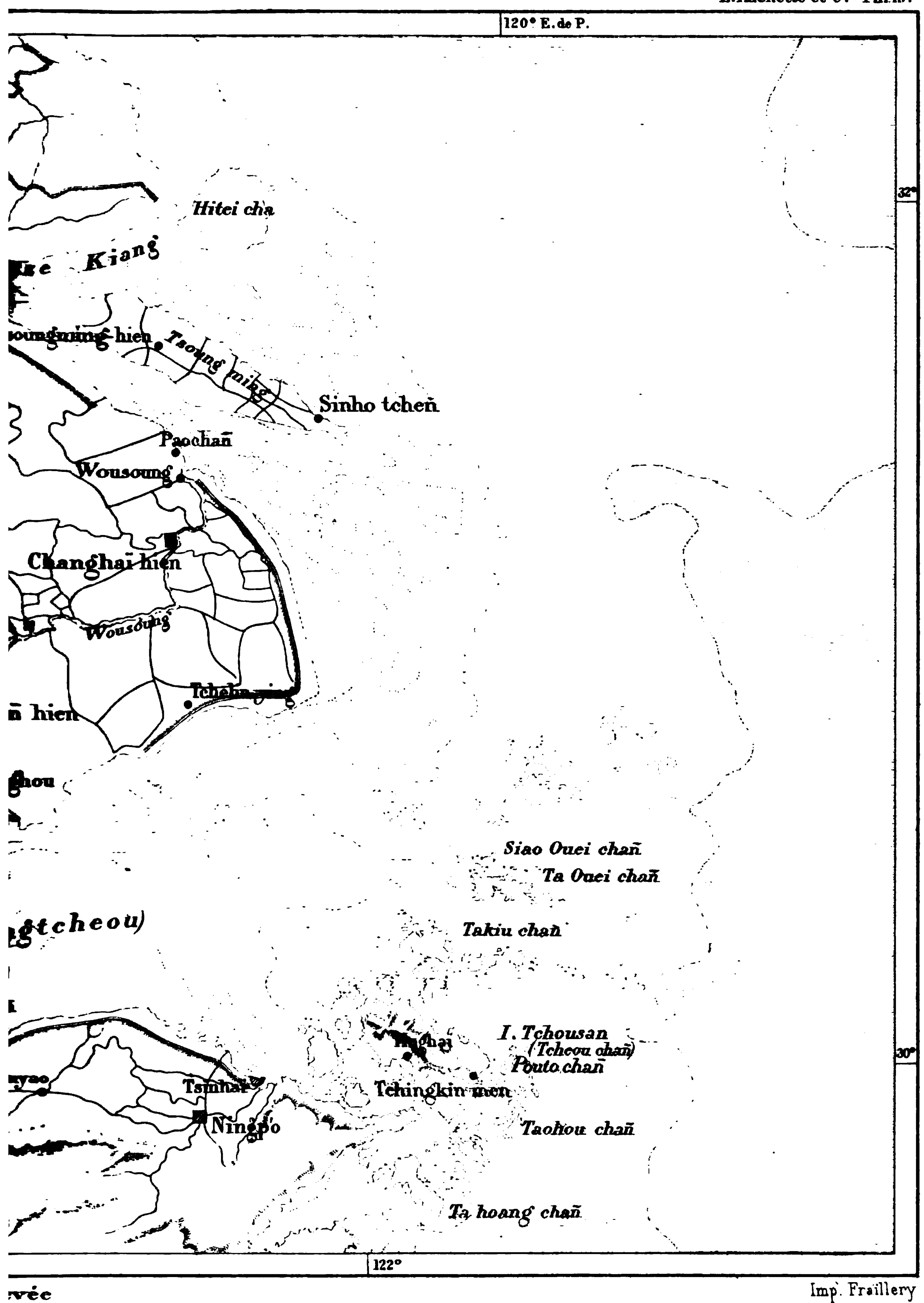
EMBOUCHURE D



Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin _ Paris.

YANGTZE KIANG

L.Hachette et Cie Paris.



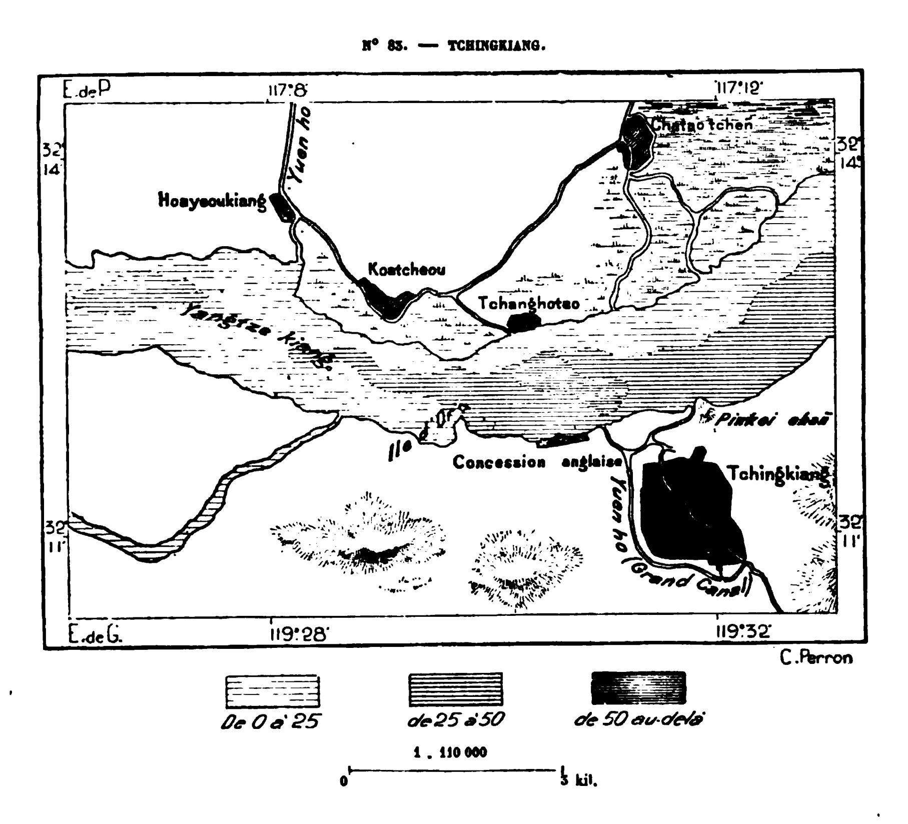
de 50 mètres et plus.

100 Kil.

quelques maisons[1]. A quelque distance au nord, sur les bords du Grand Canal, la cité de Yangtcheou a le même rôle commercial que Tchingkiang, mais elle n'est pas ouverte aux Européens : c'est l'ancienne capitale du royaume de Yang, qui, d'après quelques étymologistes, aurait donné son nom au Yangtze kiang; c'est aussi la « grande, et noble cité » de Yanju, que Marco Polo gouverna pendant trois années.

Le port de Changhaï, le plus rapproché de l'entrée du « Grand Fleuve »,

N° 83. — TCHINGKIANG.

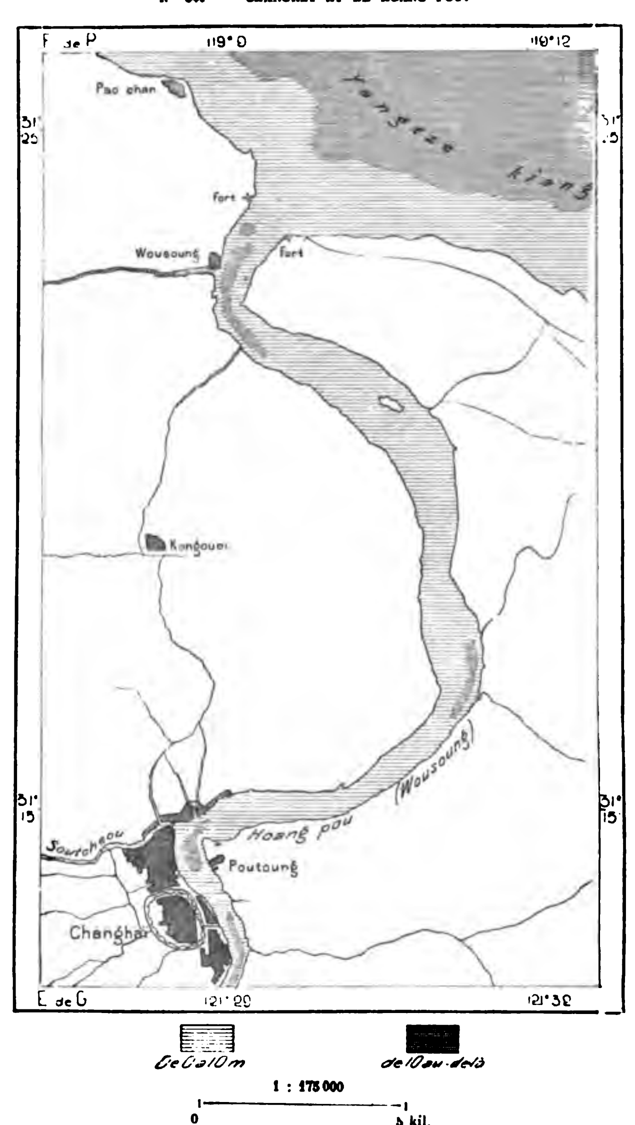


est maintenant le plus commerçant de l'empire, et dans toute l'Asie il n'a de supérieur que Bombay. Pourtant, lorsque les Anglais firent choix de cette position, en 1842, pour y établir leurs comptoirs, il semblait difficile qu'ils pussent jamais réussir à faire de la ville du Hoang pou une rivale de Canton ou d'Amoï. Il est vrai que Changhaï, port de la cité considérable de Soutcheou et de tout le riche district environnant, avait déjà d'importantes relations commerciales, et de plus il avait le grand avantage géographique de commander l'entrée du fleuve navigable qui traverse entièrement l'empire de l'ouest à l'est; mais il fallait lutter contre les difficultés

[1] *Le Kiangnan en* 1869.

du sol et du climat, consolider et exhausser les terrains, les couper de canaux, assécher les mares, purifier l'air de ses miasmes; en outre, il fallait nettoyer et baliser le chenal de navigation, pour maintenir un libre accès aux navires. L'assainissement du sol a été mené à bonne fin, du moins autant qu'il est possible de le faire dans une campagne aussi humide, mais la partie la plus importante de la tâche, au point de vue commercial, est loin d'être achevée : une barre dangereuse sépare l'estuaire et le Hoang pou ou fleuve des « Eaux Jaunes », sur lequel est située Changhaï. Même dans les dix dernières années, cet obstacle a grandi; tous les ans des bateaux s'envasent dans les bancs, les navires d'un fort tirant évitent de remonter jusqu'à la ville. Si le gouvernement chinois ne permet pas aux négociants étrangers d'entreprendre tous les travaux nécessaires pour le curage de la passe, il est à craindre que Changhaï ne reste tôt ou tard perdue dans l'intérieur des terres, sur le bord d'une crique marécageuse. Ce ne sera qu'un petit changement géologique de plus sur un sol que se disputent les alluvions du Yangtze et les flots de la mer. D'après les traditions chinoises, Changhaï avait été bâtie au bord de l'Océan, dont

N° 84. — CHANGHAÏ ET LE HOANG POU.



elle se trouve actuellement éloignée de 40 kilomètres. Le « vent jaune », c'est-à-dire le courant atmosphérique du nord et du nord-ouest chargé de la poussière du désert, souffle fréquemment à Changhaï[1].

Le commerce des denrées locales enrichit les premiers négociants européens établis à Changhaï, dont la prospérité spéciale eut pour cause les désastres nationaux. La guerre des Taïping fit refluer les fugitifs en multitudes sur les terrains concédés aux étrangers. Lorsque la ville de Soutcheou fut détruite, en 1860, Changhaï lui succéda comme grande cité de la contrée; on y voyait les maisons s'élever du sol comme par enchantement; mais, les rebelles ayant été repoussés de Changhaï et de son district, puis exterminés, le reflux de la population se fit vers l'intérieur, et d'un demi-million le nombre des résidents chinois descendit à 65 000[2]. Toutefois les lourds palais des « concessions » européennes bordaient le fleuve, au nord de la ville murée des Chinois, et les habitudes commerciales étaient prises; bientôt Changhaï devint le port central d'où les marchandises d'Europe sont réexpédiées vers les autres marchés de l'empire[3]. La « concession » anglaise, dont les habitants gèrent librement leurs intérêts, est la « colonie modèle, la république du Hoang pou »; le territoire concédé aux Américains, au nord de la rivière de Soutcheou, est réuni depuis 1863 à la municipalité britannique, et déjà toute la partie occidentale de la banlieue, autour du champ de courses, est couverte de constructions d'aspect européen. Plus de cent mille Chinois habitent la « concession » britannique. C'est là aussi que se sont établis la plupart des résidents français, qui fuient le voisinage des bruyants quartiers de la vieille ville ou qui veulent échapper au pouvoir discrétionnaire de leur consul, armé de droits presque dictatoriaux[4]. Au sud de la cité chinoise se prolonge le faubourg de Tongkatou, tandis qu'à l'est, sur la rive opposée du fleuve, s'étend Pountoung, appelée souvent la « petite Europe », des nombreux Chinois chrétiens qui l'habitent. Les campagnes qui entourent Pountoung sont défendues contre les inondations de la mer et des eaux courantes comme le sol de la Néerlande. Du côté de l'Océan, cinq levées concentriques bordent le littoral[5].

[1] Milne, *Vie réelle en Chine.*

[2] De Hübner, *Promenade autour du Monde.*

[3] Valeur des échanges à Changhaï en 1879 :

Importation	478 169 160	francs.
Exportation	435 578 600	»
Ensemble	913 747 760	francs.

[4] Rousset, *A travers la Chine;* — Bousquet, *Revue des Deux Mondes*, juillet 1878.

[5] *Le Kiangnan en* 1869.

Si Changhaï n'est pas, comme Hañkoou, un marché où la spéculation se dispute les premiers thés de la récolte annuelle, les transactions se maintiennent constamment sur cette denrée, dont l'Angleterre et les États-Unis prennent les plus fortes parts[1]; le commerce de la soie, qui se fait avec l'Angleterre et avec la France[2], est aussi très considérable; mais c'est l'importation de l'opium qui alimente surtout la navigation de Changhaï et recouvre la rivière Hoang pou d'une forêt de mâts[3]. C'est aussi dans les entrepôts des bords de la rivière Wousoung que les navires débarquent les cadavres des Chinois morts à l'étranger. Cinq lignes de bateaux à vapeur pour le service du fleuve ont leur siège à Changhaï, et quarante paquebots côtiers appartiennent aux compagnies commerciales du port : seule parmi les cités chinoises, cette ville possède dans son faubourg de Pountoung, sur la rive droite du Hoang pou, des chantiers où des navires de commerce sont construits par des ouvriers indigènes, sous les yeux d'ingénieurs européens. En 1879, des industriels chinois ont également fondé une filature de coton, une tannerie, d'autres usines, sur le modèle des grandes manufactures de l'Occident; les mines de charbon qu'ils possèdent sur les bords du Yangtze suffisent pour alimenter tous les bateaux à vapeur du fleuve et remplacent de plus en plus, dans les dépôts de Changhaï, les houilles d'importation étrangère. Des chemins de fer à traction de chevaux traversent la ville, de belles allées contournent le champ de courses à l'ouest de Changhaï et vont jusqu'au « Bouillant », le *Bubbling well* des Anglais, et le *Haï yan* des Chinois (Œil de la mer), fon-

[1] Exportation du thé de Changhaï en 1879 :

En Angleterre .	12 957 510 kil. thé noir.	2 879 918 kil. thé vert.	Total. . .	15 837 428 kil.
Aux États-Unis .	913 153 » »	7 418 769 » »	» . .	8 331 922 »
En Russie . . .	708 819 »			

[2] Exportation de la soie de Changhaï en 1879 :

En Angleterre. . . .	20 240 balles, soit. . .	991 517 kilogrammes.
» France	16 172 » »	792 234 »
» Amérique. . . .	5 390 » »	264 045 »
» Hindoustan . . .	2 075 » »	101 650 »
» Suisse	1 038 » »	50 850 »

[3] Mouvement du port de Changhaï, en 1879 :

Pavillon anglais. . .	1974 navires, dont	1555 bateaux à vapeur, jaugeant	1 309 505 tonnes.
» chinois. . .	1581 » »	1167 » » »	1 078 588 »
» japonais . .	157 » »	139 » » »	138 208 »
» français . .	62 » »	53 » » »	121 731 »
» américain .	271 » »	82 » » »	93 884 »
» allemand. .	192 » »	51 » » »	90 049 »
Total, avec autres pavillons :	4376 navires, dont	3063 bateaux à vapeur, jaugeant	3 062 682 tonnes.

taine d'où s'échappent des gaz d'hydrogène sulfuré. Au delà, de larges routes empierrées rayonnent jusqu'à une dizaine de kilomètres, vers les maisons de plaisance des négociants chinois et étrangers, mais le gouvernement n'a pas encore permis de continuer ces routes jusqu'aux cités de l'intérieur. Une mésaventure bien plus grave est arrivée à propos de la ligne de chemin de fer, longue de 15 kilomètres, qu'une compagnie anglaise avait fait construire entre Changhaï et son avant-port de Wousoung, sur le Yangtze. Cette voie ferrée, la seule de la Chine, ne subsista que seize

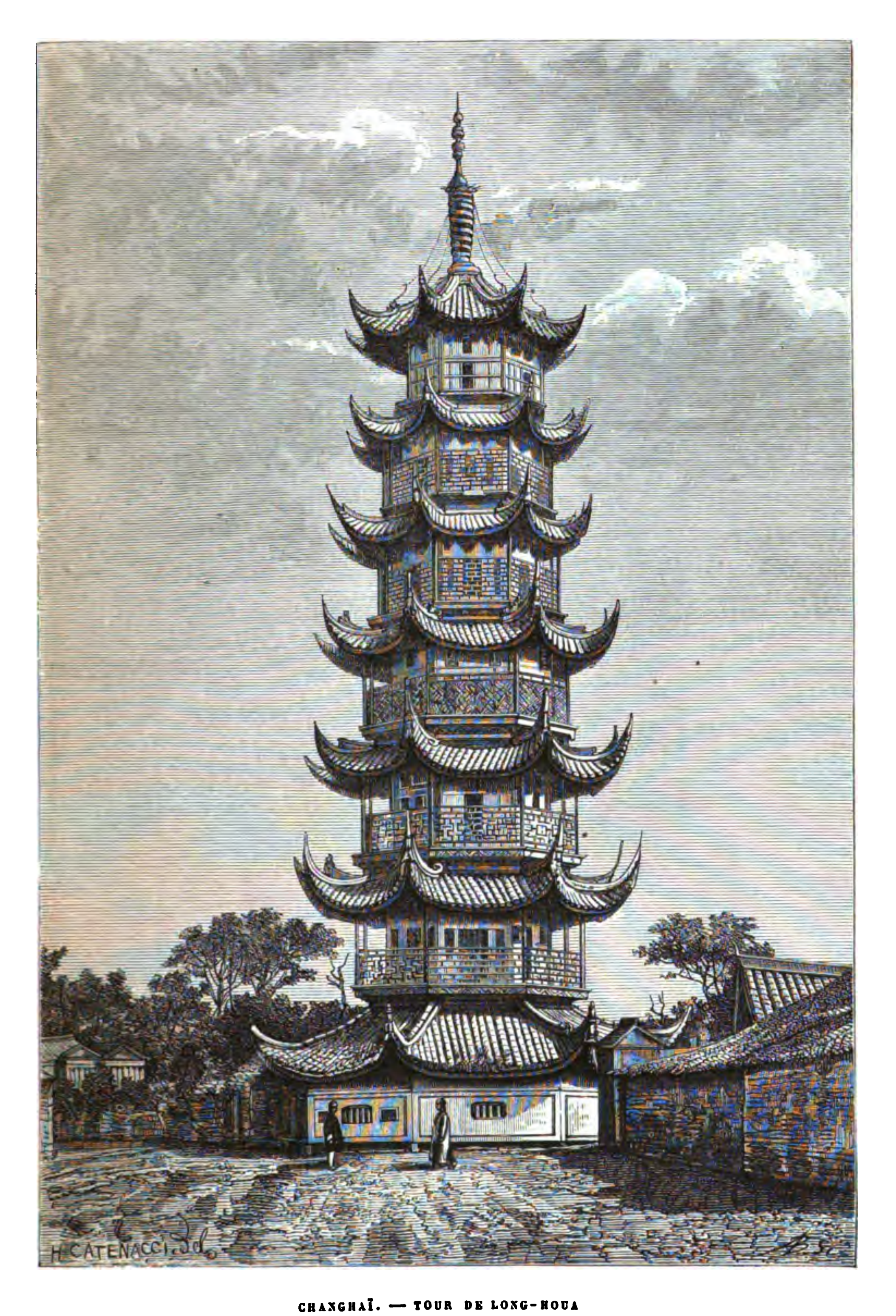
N° 85. — CHANGHAÏ.



mois, quoiqu'elle rendît les plus grands services au commerce local et que les vagons fussent toujours remplis. Le gouvernement en ordonna la destruction, et les rails furent transportés à Formose, sur une plage où le flot de la mer les recouvrit bientôt : des fortifications armées de canons de siège et protégées par des blindages en fer ont remplacé la gare et les entrepôts de Wousoung. Plusieurs prétextes furent mis en avant pour justifier la destruction de ce chemin de fer; la principale raison est certainement la crainte qu'avaient les mandarins de voir les résidents étrangers, déjà souverains dans l'enceinte de leurs municipalités, et très influents même dans les affaires chinoises par l'institution du tribunal mixte, s'emparer peu à peu du pouvoir et devenir les maîtres du pays plus que le gouvernement lui-même. Toutefois il semble impossible que, par la force des choses, l'administration impériale ne reprenne pas les projets des ingénieurs étrangers; déjà les plans des chemins de fer de Changhaï à Soutcheou et de la même ville à Hangtcheou sont terminés et n'attendent que l'approbation de l'empereur. La construction d'une ligne télégraphique reliant Peking à Changhaï, et par conséquent au Japon, à l'Europe et à l'Amérique par les câbles sous-marins, a été décidée, et dès 1882 le travail doit être achevé par la compagnie danoise concessionnaire. Changhaï est le siège de la compagnie savante dite *North China branch of the Asiatic Society*, fondée en 1858.

Parsemées dans l'immense jardin qui entoure Changhaï et que les canaux d'assèchement découpent dans tous les sens, les bourgades et les villes populeuses s'élèvent de toutes parts. Un de ces bourgs, que signale de loin une pagode voisine, la tour de Long-houa, est Zikaveï (Sukiahoeï), que l'on peut considérer comme appartenant encore à Changhaï, dont il est éloigné de 8 kilomètres au sud-ouest; c'est là que se trouve le collège des Jésuites, fondé au dix-septième siècle, et pourvu maintenant d'un observatoire météorologique où se trouvent les meilleurs instruments, grâce aux subventions des États-Unis : les jeunes gens qui sortent de ce collège peuvent se présenter aux examens du mandarinat comme les étudiants d'écoles indigènes. Nansiang, Kiating, Loutien, Taïtsang, Soungkiang, Kiahing, Houtcheou, sont parmi les villes considérables de la péninsule à demi lacustre qui sépare l'estuaire du Yangtze du golfe de Hangtcheou. Houtcheou, célèbre par ses crêpes et ses foulards, fut longtemps le centre de la fabrication des soieries, et c'est dans le voisinage que se trouve Nantsin, le principal marché des graines de vers à soie[1]. Le gros bourg d'Azé, situé à une

[1] Isidore Hedde, *Congrès des Orientalistes*, 1878.

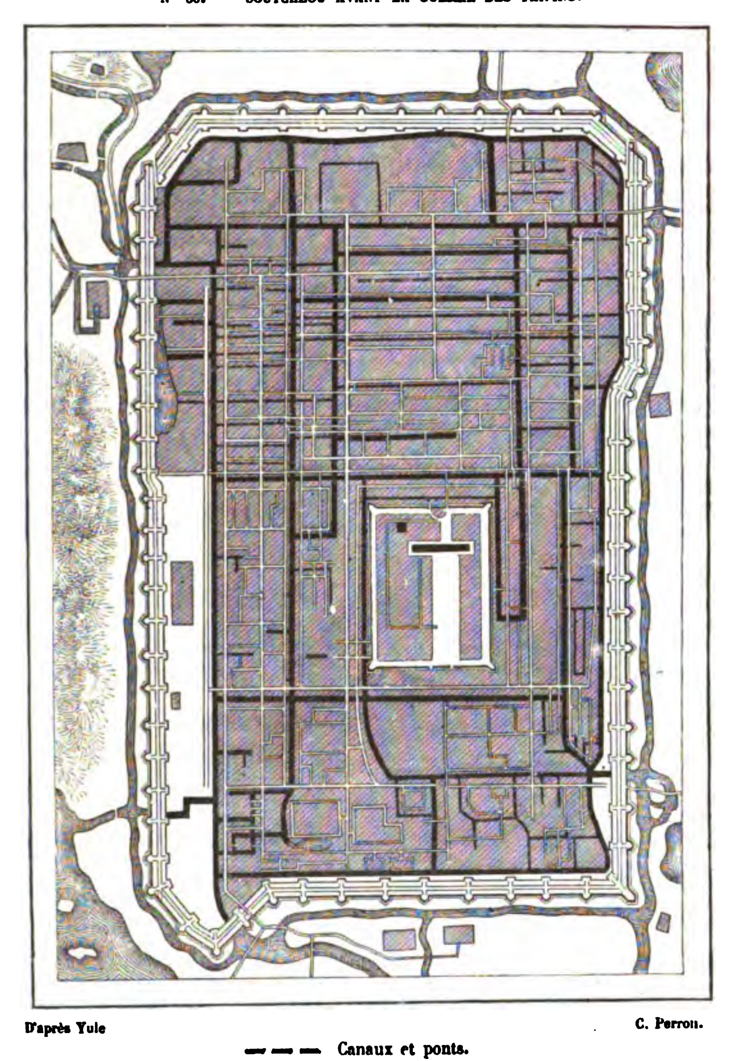


CHANGHAÏ. — TOUR DE LONG-HOUA

Dessin de M. H. Catenacci, d'après une photographie communiquée par M. Yang.

trentaine de kilomètres au sud de Kiating, est l'endroit où se prépare la belle couleur vert d'eau dite *lo kao*, que les teinturiers français ont vainement essayé de reproduire[1]. Les îles du Yangtze ne sont pas moins popu-

N° 86. — SOUTCHEOU AVANT LA GUERRE DES TAIPING.



D'après Yule — C. Perron.

Canaux et ponts.

leuses que la terre ferme : l'île de Tsoungming surtout est couverte de villes et de bourgades, toutes défendues contre les tempêtes du large par d'épais rideaux de bambous.

Dans la riche campagne du Kiangsou méridional, le premier rang pour la population et l'industrie appartient toujours à la fameuse cité de Sou-

[1] Hélot, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1857.

tcheou, la « grande et noble » Suju, que Marco Polo décrit avec admiration. Sans doute la ville n'a plus « soixante milles de circuit »; « six mille ponts de pierre, assez hauts pour laisser passer les galères », ne traversent plus ses canaux, et les habitants qui se pressent dans les rues et dans les barques de Soutcheou ne seraient plus assez nombreux pour « conquérir le monde »; mais la Venise chinoise, reconstruite après le passage des Taïping, a repris un certain commerce, et sa population se distingue par l'intelligence et la sûreté du goût. « Tout ce qui est beau vient de Soutcheou : tableaux, sculptures, tamtam, soieries et femmes[1]. » « Pour être heureux, il faut naître à Soutcheou et vivre à Hangtcheou, » dit un autre proverbe. Mais il s'en faut de beaucoup que les pertes causées par la guerre civile aient été réparées. Soutcheou ne rivalise plus avec Peking pour la beauté de ses livres, et la supériorité pour les soieries lui a définitivement échappé[2]. Le « Grand Lac » ou Ta hou, qui s'étend à l'ouest de Soutcheou et que traversait jadis un bras du Yangtze, est une véritable mer intérieure, sur lequel vivent des populations de pêcheurs, voguant au large des côtes.

Hangtcheou fou, située près de l'extrémité orientale de la grande baie de ce nom, à l'issue d'une rivière navigable, est aussi à l'embouchure d'un ancien cours du Yangtze kiang, prolongement méridional du Grand Canal. Un heureux climat, un sol des plus fertiles, ne pouvaient manquer d'assurer à Hangtcheou une importance de premier ordre. Elle fut la capitale de l'empire méridional qui résista longtemps aux conquérants mongols, et de cette époque elle garda pendant des siècles le nom de Kingtze, sous lequel elle fut connue, au moyen âge, des voyageurs arabes et européens. Marco Polo parle de Kingtze (Quinsay) en termes d'admiration qu'aucune autre ville ne lui avait inspirés : dans ses voyages à travers l'Asie orientale, rien ne l'étonna comme la très « nobilissime cité, sans faille la plus noble et la meilleure qui soit au monde »; toutefois les détails qu'il donne sur cette capitale sont tels, qu'on peut s'expliquer sans peine les railleries par lesquelles ses récits furent accueillis en Europe. D'après lui, elle aurait eu cent milles de tour, seize cent mille maisons, trois mille bains, douze mille ponts de pierres, assez élevés pour laisser passer des flottes, et gardés chacun par un poste de dix hommes; les douze corporations ouvrières auraient eu chacune douze mille maisons pour leurs industries. Les autres voyageurs parlent de Quinsay en termes analogues. Odoric de Pordenone

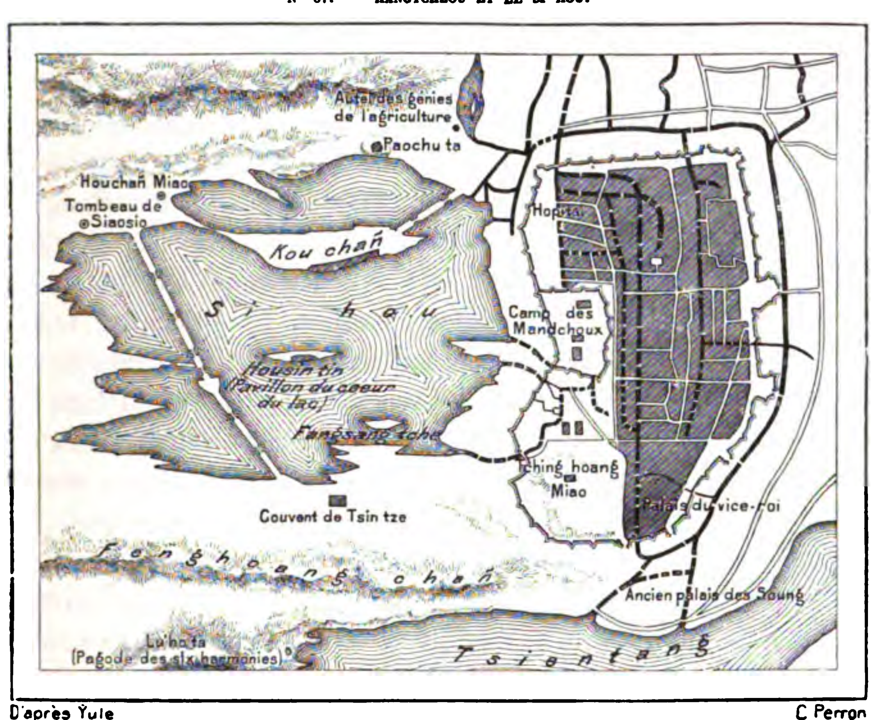
[1] Fortune, *Travels in China;* — Yule, *The Book of ser Marco Polo;* — Léon Rousset, *A travers la Chine.*

[2] Isidore Hedde, *Congrès des Orientalistes.* 1878.

la dit aussi la « plus grande cité du monde » ; Ibn Batouta raconte qu'il faut trois journées de marche pour la traverser en entier. Même au dix-septième siècle, alors que Hangtcheou avait depuis longtemps perdu son rang de capitale, Martinus Martini lui donnait encore cent milles italiens de tour, même plus, en comptant les faubourgs, qui se prolongent à d'énormes distances : on pouvait cheminer en ligne droite dans la ville l'espace de 50 li, sans voir autre chose que des maisons pressées des unes contre les autres.

Il est certain que la ville, encore très vaste, puisque son enceinte a 20 ki-


N° 87. — HANGTCHEOU ET LE SI HOU.



lomètres de tour, couvre une superficie beaucoup moindre qu'autrefois ; au sud-ouest, des restes de murs et des constructions marquent l'emplacement de ce qui fut un palais impérial, et de tous les côtés se voient les ruines de temples. Le grand lac que les auteurs du moyen âge décrivent comme enfermé dans la cité, est de nos jours en dehors de l'enceinte ; mais les constructions de toute espèce qui s'élèvent sur les îles et les plages, pagodes, kiosques, tombeaux, tours, maisons de plaisance, en font encore une dépendance de l'agglomération urbaine. Le Si hou ou « Lac Occidental » n'a plus sa forme primitive. Cette nappe d'eau était jadis à peu près circulaire, si ce n'est à l'ouest, où les vagues, poussées par le vent

de la mer, avaient fait surgir en travers du lac une levée légèrement infléchie, que les hommes ont remaniée en faisant la « chaussée des six ponts »; une grande île a été aussi rattachée à la terre ferme par des digues et des ponts de marbre; chaque promontoire, chaque îlot s'est frangé de jetées. Ces édifices de fantaisie, qui se reflètent dans l'eau avec les bosquets environnants, appartiennent à la belle époque de l'architecture chinoise, et l'élégance de leurs formes, l'éclat de leurs couleurs, la variété infinie qu'ils donnent au paysage font des bords du Si hou une région célèbre. La vue du lac, aussi bien que le charme de la vie et la bienveillance des habitants, ont mérité à Hangtcheou fou le nom de « Paradis » des Chinois. « Le Ciel est en haut, Soutcheou et Hangtcheou sont en bas! » dit un proverbe fréquemment cité. Les étrangers eux-mêmes, si bizarres ou contraires au goût que leur paraissent certains ornements symboliques, parlent tous du Si hou et de ses îles comme d'un lieu de merveilles, où l'art se marie admirablement à la nature. Comme Tchingtou fou, Hangtcheou a reçu des Européens le nom de « Paris de l'Orient ». C'est la ville gaie par excellence, celle où les mandarins les plus soucieux de leur dignité ont le droit de s'amuser comme de simples mortels. La principale industrie locale est celle des soieries; soixante mille personnes sont occupées au tissage de ces étoffes, et dans les villes voisines, Houtcheou, Kiahing et les bourgades environnantes, cent mille autres ouvriers s'emploient au même travail[1]. Mais là aussi les Taïping ont causé de grands dégâts, ravagé de nombreuses cités, interrompu ou déplacé beaucoup d'industries : c'est à eux que l'on attribue les ruines modernes qui se voient aux alentours de Hangtcheou, et la ville elle-même, que l'on dit avoir eu au milieu du siècle plus de 2 millions d'habitants avec ses faubourgs, n'a plus maintenant la moitié de son ancienne population; d'après quelques voyageurs, elle n'en aurait pas même le quart. Les mahométans y sont plus nombreux que dans toute autre cité du littoral.

Du côté méridional de la baie, une autre ville importante, Chaohing, est le centre commercial et industriel d'une plaine des plus fertiles, probablement celle où les hommes se pressent en plus grandes multitudes. D'énormes travaux ont été faits dans toutes les régions alluviales de la Chine pour consolider et assécher le sol, mais nulle part on ne voit de constructions hydrauliques comparables à celles qui bordent la rive méridionale de la baie de Hangtcheou : c'est là que les hommes ont construit le plus long viaduc de la Terre; même depuis le développement de l'in-

[1] Fortune; — Dennys, *Trade Report*, 1869; — Yule, *Marco Polo*.

dustrie moderne, les Occidentaux n'ont pas bâti une seule chaussée qui puisse se comparer à celle que les Chinois de la province de Tchekiang ont déjà élevée il y a plus de mille années. Le viaduc ou « pont » de Chaohing n'a pas moins de 144 kilomètres de longueur et se compose d'environ 40 000 travées rectangulaires portant un chemin d'un mètre et demi de largeur, que défend un parapet dégradé. Entre les villes de Ningp'o et de Yuyao, la montagne de Taying est coupée sur une hauteur de 500 mètres par d'énormes carrières, probablement les plus grandes de la Chine : c'est là qu'on a pris les blocs nécessaires à la construction du viaduc; des blocs de ces carrières, taillés en colonnes et en statues, sont expédiés jusque dans le royaume de Siam [1]. A son extrémité orientale, le pont s'enracine dans la forteresse en beau grès rouge qui défend la ville de Tsinhaï, à l'embouchure du Yung kiang ou rivière de Ningp'o [2].

Il est probable que ce viaduc date de l'époque où toute la contrée n'était qu'un vaste marais salin. De nos jours, l'assèchement du territoire le rendrait inutile, mais il a été bâti avec une telle solidité, qu'on n'a cessé de le pratiquer comme route et comme chemin de halage pour le canal voisin. La digue qui borde le littoral et qui a permis de conquérir sur le marais un territoire des plus fertiles, est aussi une œuvre colossale, dont les constructeurs sont inconnus : les chroniques ne mentionnent que les restaurateurs de cette puissante levée. Elle se compose de dalles disposées en pente douce du côté de la mer et rattachées les unes aux autres par des crampons de fer et des pierres en forme de coins. Les polders défendus par la digue de cette autre Hollande, qui s'étend de l'estuaire de Hangtcheou à la rivière de Ningp'o, sont découpés de 400 mètres en 400 mètres par des canaux d'eau douce qui divisent toute la contrée en îlots d'égale grandeur, et servent à la fois à l'irrigation et au transport des denrées [3]. Chaohing, le chef-lieu de cette insalubre région qu'assiègent les flots de l'Océan, est une cité déchue : elle fut, il y a deux mille ans, la capitale d'un État, qui comprenait tout le territoire sud-oriental, entre Canton et Kiangsou ; en dehors des murailles, on montre un tombeau que l'on dit être celui de l'empereur Yu. Quoique privée de son ancien commerce, Chaohing est restée une des cités qui se distinguent par l'élégance des mœurs : un grand nombre de mandarins en sont originaires. La liqueur parfumée dite « vin » de Chaohing, quoiqu'elle soit extraite d'une va-

[1] Cobbold, *Pictures of the Chinese.*
[2] Gardner, *Proceedings of the Geographical Society of London*, 1868 ; — Fauvel, etc.
[3] Gardner, mémoire cité.

riété de riz, est une boisson exquise, que les voyageurs comparent au Sauternes[1].

Une citée murée de la rive septentrionale de la baie du Tchekiang porte encore le nom de Kanp'ou, mais on croit que l'ancienne ville de ce nom, Ganfou, Gampou ou Kanp'ou, dont parle Marco comme du port maritime de Quinsay et de toute la contrée environnante[2], a été recouverte par les eaux de la baie; en cet endroit, la mer a gagné notablement sur les rivages, mais elle n'est pas profonde. Dans aucune autre baie du littoral chinois, le mascaret, l'*eagre* ou *bore* des marins anglais, ne remonte avec plus de violence et n'a causé plus de désastres sur les rives. De loin, il apparaît comme un câble blanc tendu en travers de la baie; mais il se rapproche avec une rapidité de 10 mètres par seconde; on le voit incessamment grandir, et le fracas des eaux entrechoquées mugit comme le tonnerre. Deux, trois rouleaux ayant ensemble de 9 à 10 mètres de hauteur se succèdent en une cataracte remontante de 6 à 8 kilomètres de large. Les bateaux qui n'ont pu se mettre à l'abri attendent le choc du mascaret, la proue en avant, et, comme des saumons, s'élèvent par élans jusque sur le dos de la vague de marée. Quelques instants ont suffi pour changer le mouvement du courant et faire affluer les eaux en inondant les plages sur une étendue considérable. Aussi les endiguements du rivage doivent-ils être constamment réparés pour résister aux chocs journaliers ; sous le règne de Kienloung, de 1736 à 1796, les travaux hydrauliques de la baie de Hangtcheou coûtèrent plus de 50 millions de francs. C'est aux rouleaux du mascaret que la baie du Tchekiang devrait son nom de « Rivière Tortueuse » ou « Roulante », — peut-être aussi « Fleuve Destructeur », — qui est devenu celui de la province. Depuis un temps immémorial, les riverains de l'estuaire de Hangtcheou avaient su inventer des « acons » ou « pousse-pied » semblables à ceux dont on se sert en France sur les plages molles de la baie d'Aiguillon : le pêcheur qui doit traverser les vasières pour aller visiter ses filets pose le genou sur un bouchon de paille placé dans l'acon ou *nimou*, saisit la barre transversale et rame dans la boue au moyen de sa jambe libre[3]. Pour le transport des voyageurs, on se sert d'un simple baquet que remorquent deux nimou. Tous les champs du littoral et des îles sont protégés par des levées qui donnent aux côtes un tracé géométrique, et les eaux douces sont retenues par des écluses, qui s'opposent aussi à l'entrée du flot lors des hautes ma-

[1] Milne; — Huc.
[2] Reinaud, *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine.*
[3] Fauvel, *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Cherbourg*, tome XXII, 1879.

rees[1]. La plupart des villes du littoral sont traversées de si nombreux canaux, qu'on les a désignées sous le nom de « Venises chinoises ».

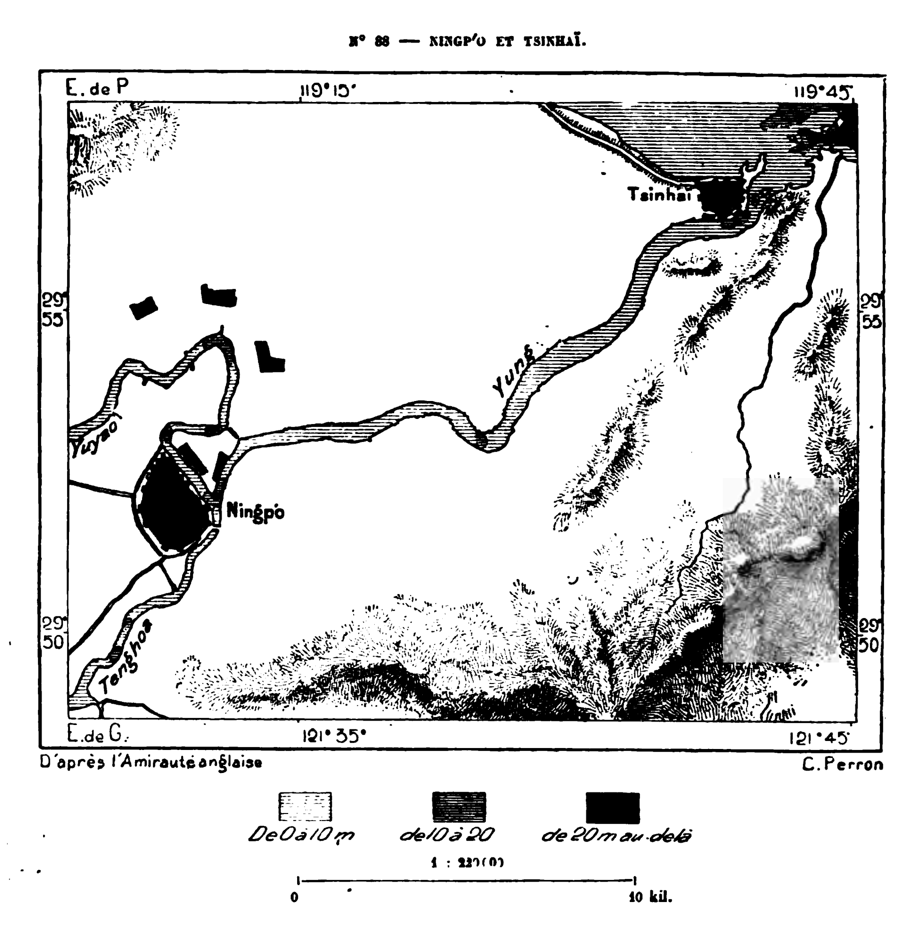
Le bassin du Tsientang, appelé aussi la « Rivière Verte », que gardent à son issue orientale les deux cités de Hangtcheou et de Chaohing, était au milieu du siècle une des contrées les plus riches et les plus populeuses de la Chine, et elle en est peut-être la plus belle par la grâce des paysages et l'éclat de la verdure et des fleurs. En aucune partie de l'empire, la dévastation ne fut plus complète; en parcourant la contrée, Richthofen essaya d'obtenir des renseignements sur la dépopulation des villes du pays, et c'est à un trentième seulement des habitants qu'il évalue le nombre de ceux qui réchappèrent aux massacres et à la famine[2]. Mais le pays se repeuple rapidement, et de nouveau il exporte les soies, les thés, les fruits excellents de Kiutcheou, et les jambons de Kinhoa, très appréciés des gourmets de la Chine. Lanki ou Lantchi (Nantchi), quoique simple hien, est le centre commercial de ce bassin, d'une surface d'environ 40 000 kilomètres carrés; dans le voisinage de cette jolie ville, « d'aspect presque britannique », les dernières troupes enrôlées pour la défense des Ming furent battues par les Mandchoux[3].

Les vingt-neuf chefs-lieux de tcheou et de hien qui se trouvent dans le bassin du Tsientang sont tous accessibles par des barques dans la saison des crues; mais les gros navires ne peuvent pas remonter jusqu'à la cité de Hangtcheou par la rivière Tsientang et s'arrêtent à Tchapou. La plupart des grandes jonques, ornées de deux larges yeux au devant de la proue, et peintes en blanc comme aux temps du voyageur Odoric de Pordenone, ne dépassent pas l'entrée de la baie. Le port principal de la contrée s'ouvre à l'extrémité orientale de la péninsule, sur la rivière Yung, qui va se jeter dans la rade formée par la grande île de Tchousan. Là se trouve la limite naturelle de la mer Jaune et des estuaires méridionaux qui la terminent, la bouche du Yangtze kiang et la baie de Hangtcheou. La presqu'île sur laquelle se trouve Ningp'o, la cité des « Vagues Pacifiques », au confluent des deux cours d'eau navigables et à la jonction de canaux qui se relient à toutes les villes du Tchekiang et du Kiangsi, en a fait la gardienne des riches campagnes qui s'étendent à l'ouest jusqu'au Grand Fleuve: tous les avantages s'y trouvent réunis, bon ancrage, abondance d'approvisionnements, facilités de défense; nulle position n'est plus importante au point de vue stratégique. Aussi le district de Ningp'o est-il devenu fameux

[1] Milne; — Macgowan; — Fauvel, etc.
[2] *Letter on the provinces of Chekiang und Nganwhei.*
[3] Milne, *Vie réelle en Chine.*

dans les fastes militaires. En 1130, les Tartares furent mis en déroute à 8 kilomètres de la ville par des paysans chinois; en 1554, des pirates japonais, que d'ailleurs ne mentionnent pas les annales du Nippon[1], s'y établirent solidement, mais ils furent arrêtés plus à l'ouest, sur les bords d'un affluent du Yung, la rivière Yuyao, et près de la ville du même nom. Enfin, en 1841, pendant la « guerre de l'opium », les Anglais s'emparèrent de

N° 88 — NINGP'O ET TSINHAÏ.



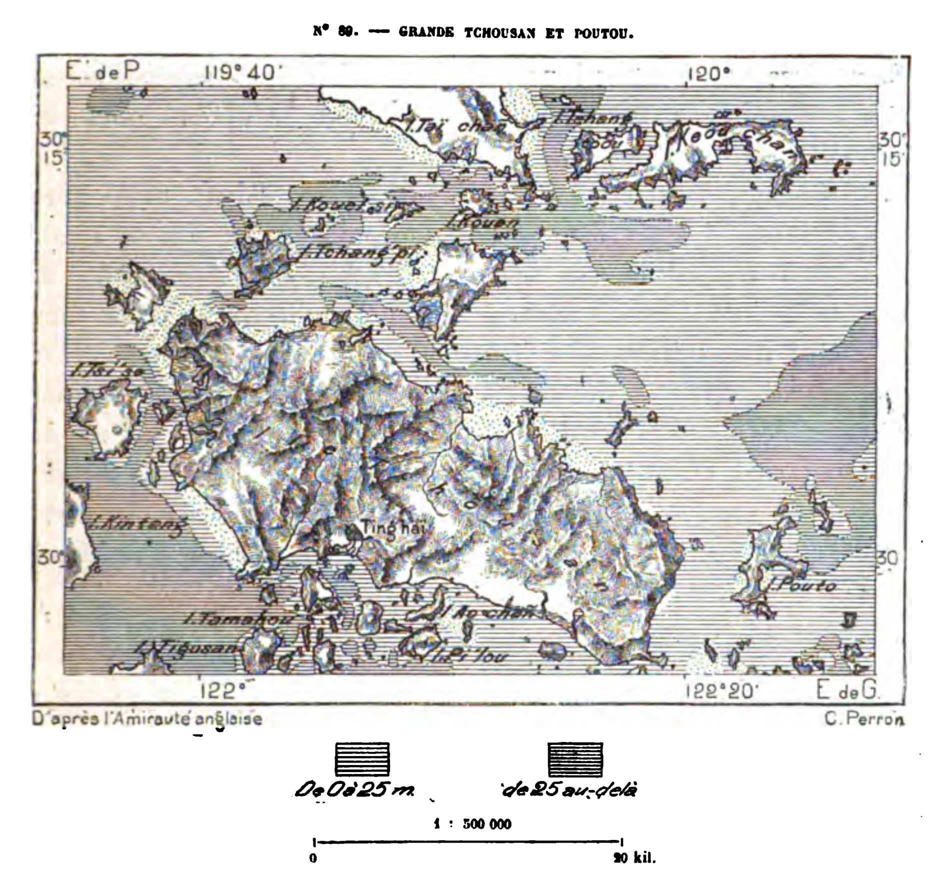
Ningp'o, et cette ville, avec la rade de son avant-port Tsinhaï et les îles Tchousan, devint leur principal point d'appui pour les opérations qu'ils avaient entreprises contre Nanking. Mais depuis plus de trois siècles déjà les étrangers de l'Occident étaient connus à Ningp'o. Dès l'année 1522, les Portugais s'y étaient présentés pour nouer avec la Chine des relations commerciales, et l'on voit encore, près d'une porte de la ville, l'édifice où ils recevaient l'hospitalité : c'est la maison dite de la « Société des Bons

[1] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*

Étrangers[1] ». Quant à leur cité, bâtie en aval, près de Tsinhaï, elle fut entièrement détruite en 1542 par les Chinois des environs : 800 Portugais furent massacrés et 25 navires coulés à fond.

Quelques Européens, surtout des missionnaires, résident actuellement à Ningp'o, l'une des villes du Tchekiang les plus remarquables pour la beauté des sites et les plus favorisées par le climat et par la fertilité du sol :

N° 89. — GRANDE TCHOUSAN ET POUTOU.



les montagnes bleues que l'on aperçoit au sud-ouest sont parmi les mieux boisées de la Chine, et l'une de leurs gorges, dite « Vallée Neigeuse », est célèbre dans tout l'Orient par ses parois de roches blanches, ses forêts et sa cascade ondoyante; au bas de ces hauteurs s'étendent les campagnes, classiques dans l'histoire de l'agriculture chinoise, où l'empereur Chun, dit la tradition, tenait, il y a plus de quarante siècles, le manche d'une charrue traînée par un éléphant; on montre aussi dans la campagne son puits et son lit de pierre. Ningp'o est une ville savante et l'une de ses bibliothè-

[1] William Milne, *La vie réelle en Chine.*

ques privées, appartenant en commun à une famille dont chaque membre possède une clef, contient plus de 50 000 volumes[1]. L'industrie locale est très active, et les meubles, incrustés ou laqués, les tapis, les nattes d'ortie qu'on fabrique à Ningp'o sont exportés jusqu'au Japon ; mais le commerce direct avec l'étranger, atteignant jadis 50 millions de francs, est devenu presque nul[2] : tout le mouvement des échanges s'est porté vers Changhaï. Ningp'o est le principal marché de la Chine pour le poisson et les « fruits de mer » : aussi la plaine environnante est-elle couverte de dépôts de glace, sans laquelle il ne serait pas possible de conserver le poisson ; grâce à d'épaisses nattes de paille, des années se passent avant que la glace soit entièrement fondue.

Des villes populeuses, telles que Yuyao, Tsekyé (Zkiyu), et de grosses bourgades sont éparses dans le pays environnant. La ville de Tinghaï, située sur la rive méridionale de la grande Tchousan (Tcheou chañ, « Montagne du Navire »), est la capitale de tout l'archipel, où l'on ne compte pas moins d'un million d'habitants[3]. C'est une ville fort industrieuse, exportant des cordages, des nattes, des éventails, des manteaux fabriqués au moyen des fibres et des feuilles d'une espèce de palmier : c'est de là aussi que sont expédiés aux confiseurs du Canton les fruits du *citrus olivæformis*, connus en Europe sous le nom de « chinois ». Le port de Tinghaï est profond et parfaitement abrité, mais il est difficile d'accès : aussi

[1] Macgowan, *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 1860.
[2] Valeur totale du commerce extérieur de Ningp'o en 1880 : 868 625 francs.
[3] Villes du bassin du Yangtze kiang dont la population est indiquée par des voyageurs modernes :

SETCHOUEN TIBÉTAIN.	
Batang, en 1878 d'après Gill.	3 000 hab.
SETCHOUEN CHINOIS.	
Tchingtou fou (Richthofen). .	800 000 hab.
Tchoung tcheng fou »	700 000 »
Sutcheou fou (missionnaires) .	300 000 »
CHENSI.	
Hañtchoung fou (Sosnovskiy) .	80 000 hab.
HOUPÉ.	
Outchang fou, Hañyang fou et Hañkoou (Cox).	1 500 000 hab.
Itchang (Spencer).	30 000 »
HOUNAN.	
Siangt'an fou (Richthofen). . .	1 000 000 hab.
Tchangtcha (Morrison) . . .	300 000 »
NGANHOEÏ.	
Wouhou (recens., en 1878). .	92 816 hab.
Nganking, en 1878 (consul) . .	40 000 »

KIANGSOU.	
Changhaï, en 1881 (Skatchkov).	600 000 hab.
Soutcheou (Dubosc et Taylor) .	500 000 »
Yangtcheou, en 1868 (Taylor).	360 000 »
Tchingkiang, en 1872 (Taylor)	170 000 »
Nanking, en 1878 (missionn.) .	130 000 »
KIANGSI.	
Hou koou	300 000 hab.
Kiukiang, en 1869 (consul). .	50 000 »
TCHEKIANG.	
Hangtcheou fou (missionn.) .	800 000 hab.
Chaohing, en 1871 (Valentine)	500 000 »
Lanki, en 1850 (Fortune). . .	200 000 »
Wentcheou (consul).	170 000 »
Ningp'o, en 1872 (Fauvel) . .	160 000 »
Houtcheou (missionnaires) . .	100 000 »
Yuyao, en 1865 »	65 000 »
Tsekyé, en 1865 »	60 000 »
Kiutcheou (Milne).	50 000 »

Tinghaï (consul) . . . . 35 000 hab.

les jonques de pêcheurs fréquentent-elles surtout le port de Tchingkin men, situé à l'extrémité sud-orientale de la grande île.

A l'est, dans une petite île du groupe, les pèlerins bouddhistes visitent les fameux monastères de Pouto (Poutou), consacrés à Kouanyin, la Déesse de la Miséricorde, patronne des matelots. Le nom même de Pouto est dérivé, dit-on, du nom de Potala, le temple sacré de Lassa ; le premier sanctuaire, bâti dans l'île au commencement du dixième siècle, fut construit au-dessus d'une grotte où l'eau de la mer s'engouffre en mugissant, et s'échappe en embrun comme une fumée blanche. Les cent monastères de l'île, habités par deux mille prêtres environ, servent en été d'hôtels aux visiteurs étrangers qui viennent prendre les bains de mer. Les plantes et les animaux de l'île sont religieusement respectés ; en outre, les détroits qui serpentent entre les îles Tchousan sont d'une extrême richesse en poisson et comprennent plusieurs centaines d'espèces : dans toutes les mers de la Chine, l'île de Pouto est celle où les naturalistes peuvent faire les recherches les plus fructueuses. La grande industrie insulaire est la pêche. Descendants de pirates, les habitants de Tchousan ont conservé un esprit très indépendant ; récemment encore, en 1878, ils ont pu repousser les soldats chinois et s'affranchir de la gabelle.

VERSANT ORIENTAL DU NAN CHAÑ, TCHEKIANG MÉRIDIONAL ET FO'KIEN.

Cette partie de la Chine est une des mieux limitées. L'arête principale du système des monts siniques sépare nettement le Fo'kien du versant dont les eaux s'épanchent dans le Yangtze kiang et dans le Tsientang. L'orientation des rangées de Nan chañ, qui se profilent toutes dans la direction du sud-ouest au nord-est, indiquait d'avance le tracé de la voie historique des migrations et du commerce entre le delta du Fleuve Bleu et la rivière de Canton : c'est par l'intérieur des terres, à l'ouest du Fo'kien et du faîte de partage, que devait passer ce chemin des peuples. De Hangtcheou fou à Canton, il remonte le cours navigable du Tsientang jusqu'à un passage d'où l'on pénètre dans le Kiangsi pour se diriger au sud par la route du Meï ling[1]. A l'est de cette voie commerciale, jadis très fréquentée et destinée à le devenir bien davantage quand les chemins de fer pénétreront dans l'intérieur, la faible largeur du versant sud-oriental n'a pas permis aux eaux qui en découlent de s'unir en un seul bassin fluvial ;

[1] F. von Richthofen, *Letter on the provinces of Chekiang and Nganwhei.*

les rivières qui, de cluse en cluse, finissent par atteindre la mer appartiennent à plusieurs systèmes hydrographiques indépendants, dont quelques-uns sont séparés des autres par des seuils élevés, rendant les communications difficiles. Ainsi le Tchekiang méridional est naturellement divisé en deux districts, ceux qu'arrosent les rivières de Taïtcheou et de Wentcheou; de même dans le Fo'kien, le pays est partagé en régions distinctes correspondant aux bassins du Min et des rivières qui se déversent dans les estuaires d'Amoï et de Swateou. Les arêtes de monts ou de collines qui s'élèvent dans la contrée étant orientées parallèlement à la côte et à l'axe du Nan chañ, les affluents des rivières maîtresses parcourent les vallées intermédiaires dans le même direction, du sud-ouest au nord-est ou du nord-est au sud-ouest, de sorte que là aussi les chemins naturels ne longent pas la côte montueuse et dentelée, mais utilisent les sillons des hautes vallées entre les rangées parallèles des montagnes : c'est par la mer ou par le haut pays que les habitants du Fo'kien sont entrés en relations mutuelles. Mais, quoique les diverses régions naturelles soient séparées les unes des autres par des terres élevées non soumises à la culture, et que tout le pays soit resté en dehors des grands chemins commerciaux, il n'en est pas moins devenu un des plus populeux et des plus riches de la Chine, grâce à la fertilité de ses vallées et à l'excellence de son climat. D'ailleurs, il a dû à sa position même d'être relativement épargné par les guerres, et depuis des milliers d'années l'agriculture et l'industrie s'y développent sans interruption[1].

Le littoral de la province de Fo'kien, découpé en innombrables pointes et péninsules rocheuses, bordé d'îlots et d'écueils par myriades, est d'un aspect généralement triste, malgré l'infinie variété de ses contours. La plupart des collines, formées de débris granitiques, et parsemées de blocs de toute grandeur, sont entièrement privées de verdure ou n'offrent que des bouquets de pins misérables, réduits à la dimension de simples arbrisseaux; en quelques endroits, le rivage est bordé de dunes blanches au-dessus desquelles le vent fait tourbillonner des nuées de sable. Les plantes appartiennent à la flore tropicale, mais elles sont trop peu nombreuses pour donner un caractère spécial au paysage; seulement on aperçoit de distance en distance, au détour des promontoires, les bouches des vallées avec leurs villes ou leurs villages entourés de bananiers et de champs cultivés[2]. La contrée ne devient belle que loin des côtes et du vent de mer, là où des

[1] Fo'kien, d'après le recensement de 1842 :
118 517 kilomètres carrés. 22 800 000 habitants. 192 habitants par kilomètre carré.

[2] Armand David; — Blanchard, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1871.

plantes spontanées verdoient autour des temples, et sur les pentes trop abruptes pour être taillées en terrasses et livrées à la culture. Les bords du Min, en aval de Foutcheou, présentent une succession de paysages enchanteurs où contrastent les deux flores, en bas celle des tropiques, en haut celle de la zone tempérée.

L'isolement relatif dans lequel ont vécu les populations du Fo'kien a maintenu leur physionomie spéciale. A certains égards, les gens de cette province contrastent avec tous les autres habitants de l'empire. Ils ont au moins cinq idiomes distincts, assez différents du langage officiel pour que les hommes du peuple ne se comprennent plus de pays à pays. Le patois le plus caractéristique du Fo'kien paraît être celui d'Amoï, et c'est aussi l'un des mieux connus, grâce aux travaux de Medhurst, de Douglas et autres sinologues. Non seulement ce dialecte a sur le *kouan hoa* des mandarins l'avantage de disposer d'un plus grand nombre de mots au moyen de la diversité de ses intonations, mais, en outre, il s'est dégagé de la forme rudimentaire en substituant de nombreux composés bisyllabiques aux monosyllabes de la langue littéraire et en variant les inflexions des mots les plus usuels par une terminaison nasale ou contractée. Les dialectes du Fo'kien, dont les frontières ne coïncident point avec les limites administratives de la province, et qui empiètent au contraire sur tout le nord et l'est du Kouangtoung, donnent une certaine cohésion nationale à ceux qui le parlent; dans les autres provinces, les gens du Fo'kien, qui voyagent volontiers, n'aiment à frayer qu'avec leurs compatriotes. Ils ont porté leurs dialectes dans toutes les colonies des Philippines, de la Malaisie, de l'Indo-Chine et du Nouveau Monde. Le chinois qui se parle à Bangkok, à Lima, à Sacramento est celui d'Amoï et de Swateou.

Dans le Fo'kien, de même que dans la province du Kouangtoung et dans l'archipel de Tchousan, il existe encore des populations méprisées dans lesquelles on voit les représentants des autochthones dépossédés. Ces indigènes sont tenus à l'écart par les maîtres du pays, et dans beaucoup de districts, à Foutcheou notamment, ils ne peuvent posséder un champ, ni même habiter la terre ferme : pour toute culture, ils doivent se borner à celle de quelques fleurs ou de légumes croissant dans un panier à l'avant de leur barque. Obligés de vivre sur l'eau, ils rament de port en port ou mouillent l'ancre dans les criques, exposés à la pluie, au vent, à la tempête; heureusement ils sont devenus presque amphibies, sachant nager depuis leur tendre enfance : les nourrissons mêmes sont munis d'une courge ou d'une planchette pour flotter en cas de chute. Ils ont même leurs temples mobiles, et des prêtres taoïstes, condamnés comme eux à

vivre sur l'eau, célèbrent leurs mariages et font des cérémonies en l'honneur des « Neuf Rois »[1] ; ni la religion bouddhiste ni les rites confuciens n'ont pénétré dans ces villages flottants. La caste indigène est condamnée à l'ignorance, puisque les enfants ne sont pas autorisés à se présenter aux examens publics; trois générations doivent se passer avant que les descendants de ces bateliers, tolérés dans les villes ou les villages comme barbiers ou porteurs de palanquins, puissent être définitivement accueillis comme des égaux[2]. Un grand nombre de *compradores* ou intermédiaires entre les négociants européens et les Chinois appartiennent à la classe méprisée ; si riches qu'ils deviennent, il leur est interdit d'acheter une propriété sur la terre ferme[3] ; la coutume a été plus forte que les décrets de l'empereur Yungtching, proclamés en 1730. Des termes de mépris désignent les parias, mais aucun nom ethnologique ne les distingue des autres gens du Fo'kien ; l'appellation de Tankia, qu'on leur donne le plus souvent, n'est qu'une insulte. Dans les montagnes qui s'élèvent à l'ouest de Foutcheou, des aborigènes portent encore le nom de Min, qui est celui de la rivière principale du versant et qui s'applique aussi à l'ancien royaume devenu maintenant la province de Fo'kien.

Tandis que les abris sont rares sur les côtes basses qui se prolongent au nord de la baie de Hangtcheou, les ports de cabotage se succèdent nombreux au sud de Ningp'o. Le rivage découpé offre aux marins des havres sûrs, même de véritables fjords, tels que la longue baie de Nimrod, où ils peuvent se réfugier lors des coups de vent, redoutables dans la mer de Formose. A l'extrémité de chaque baie, on voit les barques se grouper devant les maisonnettes de pêcheurs et dans chaque détroit les jonques se glisser entre les écueils. Sur cette côte, dont Chipou est le port le plus actif, presque tout le commerce est laissé aux marins chinois. On y pêche des huîtres fort appréciées : celles de la baie de Taïtcheou n'ont pas moins d'un demi-mètre de longueur[4].

Wentcheou est le port du Tchekiang méridional que le gouvernement a ouvert aux échanges directs avec l'étranger. Cette ville, située à l'extrémité d'un estuaire où se déverse une rivière navigable, et parcourue dans tous les sens de canaux naturels et artificiels, est encore une grande

[1] H. Gray, *China* ; — L. Katscher, *Bilder aus dem Chinesischen Leben.*
[2] Rousset, *A travers la Chine.*
[3] De Moges, *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon.*
[4] Fauvel, *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Cherbourg*, tome XXII, 1879.



TYPES ET COSTUMES. — FEMMES DE LA PROVINCE DE FO'KIEN

Dessin de Ronjat, d'après une photographie de Thomson.

cité, mais elle a perdu de son importance; des ruines de palais, de portes sculptées, d'arcs de triomphe, témoignent de sa décadence; néanmoins elle est restée l'une des plus propres de l'empire. Ainsi que le disent les natifs, le « fengchoui » n'est plus favorable à la prospérité locale; mais en réalité les causes de ruine sont dans les habitants eux-mêmes. Il n'est probablement pas de cité chinoise où l'habitude de fumer l'opium soit plus répandue; les trois cinquièmes des habitants sont des fumeurs incorrigibles, aux joues creuses, au regard atone, aux membres débiles. Les couvents sont nombreux et la plupart des religieux mènent une vie dissolue : pour mettre un terme aux scandales, le gouverneur de la cité fit récemment saisir les nonnes dans leurs monastères, et les vendit publiquement au poids; en moyenne, le prix d'achat fut de 75 francs par tête[1]. Deux colonies de criminels, transportés de la province de Chañtoung, ont été établies dans les faubourgs. Le port de Wentcheou étant situé dans un pays qui produit beaucoup de thé, il serait naturel d'en exporter directement cette denrée; cependant elle est expédiée d'abord à Foutcheou par les jonques de cabotage. Tout le mouvement des échanges est en mains chinoises. En 1879, pas un navire anglais ne s'est présenté dans le port, quoique presque toutes les marchandises importées soient de provenance britannique : les seuls navires étrangers qui ont mouillé dans les eaux de Wentcheou appartenaient à des Allemands et à des Danois[2].

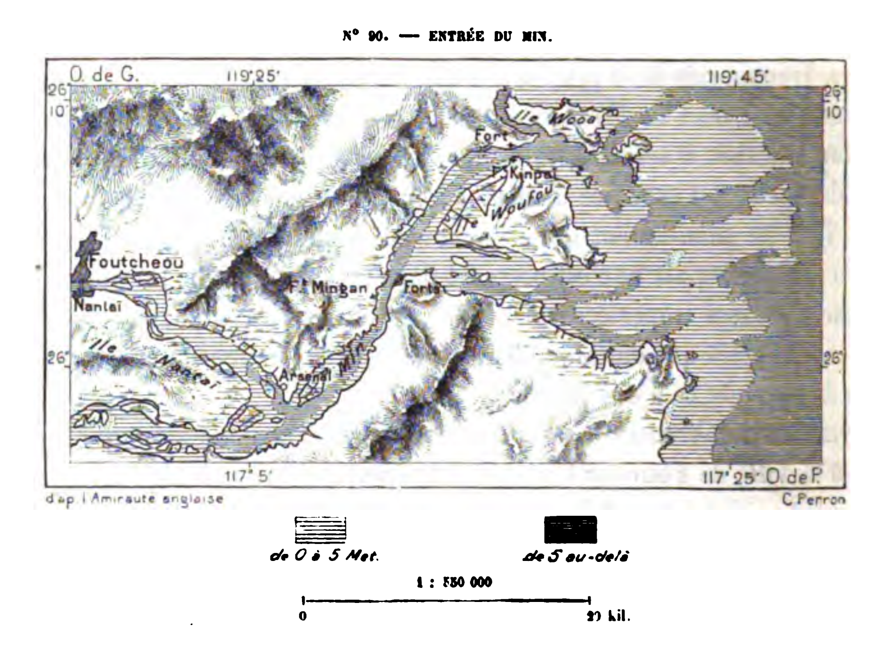
Parmi les nombreuses baies qui se succèdent au sud est celle qui donne accès à la ville de Founing fou. C'est une véritable mer intérieure, semée de nombreux îlots et parfaitement à l'abri des tempêtes du large. Elle n'a d'autre entrée qu'un étroit et profond goulet qu'il serait facile de défendre d'une manière formidable. La rade de Founing fou semble donc désignée pour l'établissement d'une grande station navale et militaire. A cet égard, elle offre incomparablement plus d'avantages que l'entrée du Min ou rivière de Foutcheou, trop peu profonde pour les grands vaisseaux de guerre[3]. Au sud, le port de Lian kiang ou Lien kong est aussi très fréquenté.

Foutcheou fou, la capitale du Fo'kien et le principal port de la côte sud-orientale entre Changhaï et Canton, est, parmi les grandes cités de l'empire, l'une de celles dont les environs offrent les sites les plus charmants : de là peut-être son nom, auquel on donne ordinairement le sens de « Région Heureuse » : c'est le Hoktchiou des indigènes; on l'appelle aussi Yung

[1] W. Everard, *Rapport consulaire*, 1879.
[2] Mouvement du port de Wentcheou en 1880 : 19 780 tonneaux.
» des échanges » » 3 048 050 francs.
[3] Léon Rousset, *A travers la Chine*.

tcheng ou « Château des Bananiers ». La ville n'est pas située au bord de la mer, mais à 56 kilomètres de la bouche du Min, près du confluent de cette rivière abondante avec un autre cours d'eau qui vient du sud-ouest, parallèlement aux montagnes de la côte. Après avoir traversé la barre, dont le seuil, à marée basse, a la profondeur de 4 mètres, les navires passent par un goulet d'environ 360 mètres entre deux escarpements de granit : là sont les fortifications de Kin paï ou Kin pao, premier obstacle qu'aurait à dépasser une flotte ennemie. Plus loin, une autre détroit, celui de Mingan, également fortifié, s'ouvre en amont de sables que le flot recouvre à marée haute, en formant au fleuve une deuxième entrée

N° 90. — ENTRÉE DU MIN.

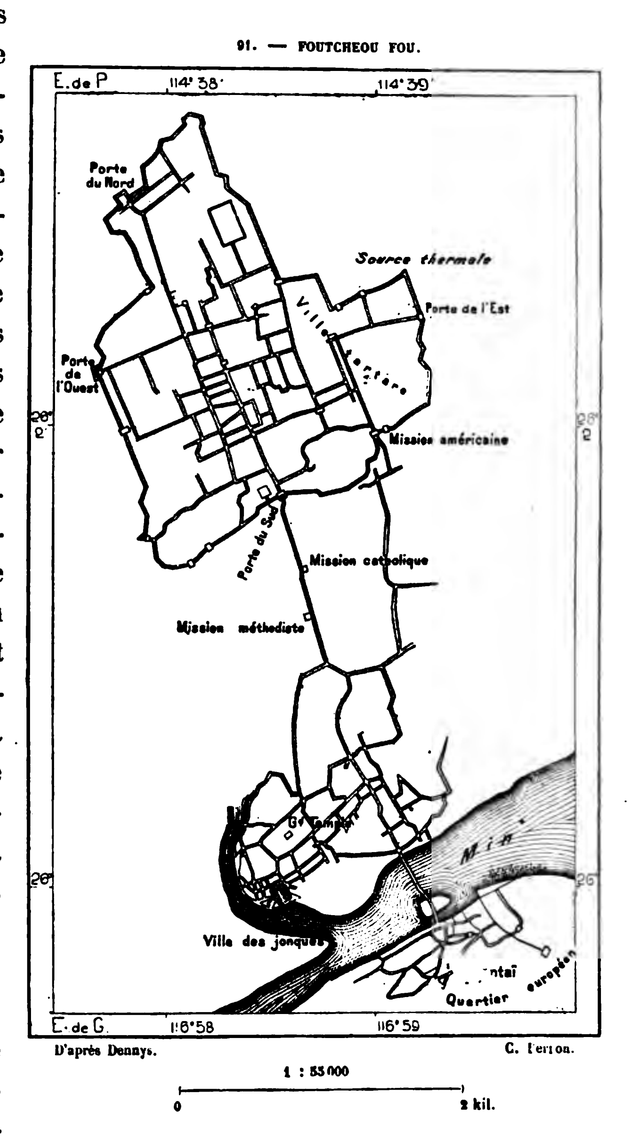


pour les jonques. Au delà du goulet de Mingan, le Min, élargi de nouveau et se ramifiant autour d'îlots et de bancs, prend la forme d'un lac. Un roc isolé dresse sa pagode au-dessus du courant, et près de là un promontoire de la rive du nord s'avance dans le fleuve, portant un arsenal et des chantiers de construction : les navires calant plus de 5 mètres s'arrêtent en cet endroit. En 1840, les Chinois jetèrent des quartiers de roche à l'un des tournants du fleuve, entre la ville et le mouillage, pour empêcher les vaisseaux anglais de remonter jusqu'à Foutcheou. Ce barrage a presque disparu, mais les vases qui s'étaient amassées en amont n'ont pas été entièrement déblayées par le courant, et la navigation reste difficile, même pour les embarcations d'un faible tirant d'eau. L'arsenal, construit en 1869, sous la direction de deux Français, Giquel et d'Aiguebelle,

est l'établissement naval le plus important de l'empire : dès les cinq premières années, 15 navires de guerre ont été lancés de ses chantiers. Une école navale et d'importantes usines sont annexées à l'arsenal.

La cité murée de Foutcheou, où vivent les mandarins, les bourgeois et dix mille descendants des Mandchoux, se dresse au nord du Min, à 3 kilomètres de la rive, mais un grand faubourg, où se concentre l'activité commerciale, occupe l'espace intermédiaire ; c'est là que se groupent les diverses corporations d'industriels et de trafiquants, chacune dans sa rue. En face, sur la rive méridionale, s'étend un autre faubourg populeux, Nantaï. Une petite île, située au milieu du fleuve Tchoungtcheou, est également couverte de maisons, et le fleuve disparaît sous une ville flottante de *sampan*, divisée en quartiers par des rues où vont et viennent des embarcations marchandes. Les deux bras du Min qui entourent l'île de Tchoungtcheou sont traversés par des ponts de granit, que bordaient encore en 1860 des maisons en bois d'un effet pittoresque. Le « Pont des Dix Mille Années » (Wentcheou kiao), que l'on dit avoir été bâti au onzième siècle, n'a pas moins de 400 mètres et repose sur une quarantaine de piles qui ne sont pas toutes à égale distance. D'énormes dalles de grès, dont quelques-unes ont plus de 15 mètres, portent la chaussée. Nombre de ces pierres sont tombées, et ces débris, restés dans le lit, forment des rapides que ne

91. — FOUTCHEOU FOU.



D'après Dennys. C. Perron.

1 : 55 000

0 — 2 kil.

peuvent remonter les jonques; seules les barques d'un faible tirant d'eau dépassent vers l'amont le pont des Dix Mille Années. Pour replacer les dalles, les constructeurs profitent de la haute marée, qui élève le niveau du fleuve presque au ras de la chaussée : le bloc, placé en travers d'une barque, est amené entre les piles à l'endroit précis où il doit être déposé, puis on abaisse graduellement le bateau, au moyen de poids additionnels, surtout de sable, et la dalle s'encastre d'elle-même dans la partie du pont qu'elle doit occuper[1] : c'est un procédé analogue qu'employaient les Égyptiens pour le transport de leurs grands monolithes[2]. En 1876, le pont des Dix Mille Années, quoique submergé complètement par les eaux du Min débordé, résista aux efforts du courant[3].

Le quartier européen est dans le faubourg de Nantaï, et la plupart des maisons d'habitation sont éparses parmi les tombeaux chinois, sur les pentes d'une colline d'où l'on aperçoit la ville à ses pieds. Le commerce d'exportation ne comprend guère que le thé ; pendant de longues années, Foutcheou fut le port le plus actif pour l'expédition de cette denrée. L'Angleterre et l'Australie reçoivent presque tous ces envois ; cependant des négociants russes, établis à Foutcheou, ont commencé à fabriquer des thés en briques pour les expédier à Tientsin[4]. Les caboteurs chinois viennent aussi chercher à Foutcheou du bois de construction, des bambous, des meubles, du papier, du riz, des fruits d'espèces diverses, et portent en échange des marchandises d'Europe achetées dans les ports de Hongkong, de Canton, de Changhaï[5].

La « Ville des Trois Collines », — car tel est le nom donné souvent à Foutcheou, à cause de trois éminences qui s'élèvent dans son enceinte, — est entourée de hauteurs. L'une d'elles, célèbre dans l'empire, est une véritable montagne, dressant sa pyramide de granit à 880 mètres au-dessus

[1] L. Rousset, ouvrage cité.
[2] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.
[3] Mrs Th. Fr. Hughes, *Among the Sons of Han*.
[4] Exportation du thé de Foutcheou en 1879 :

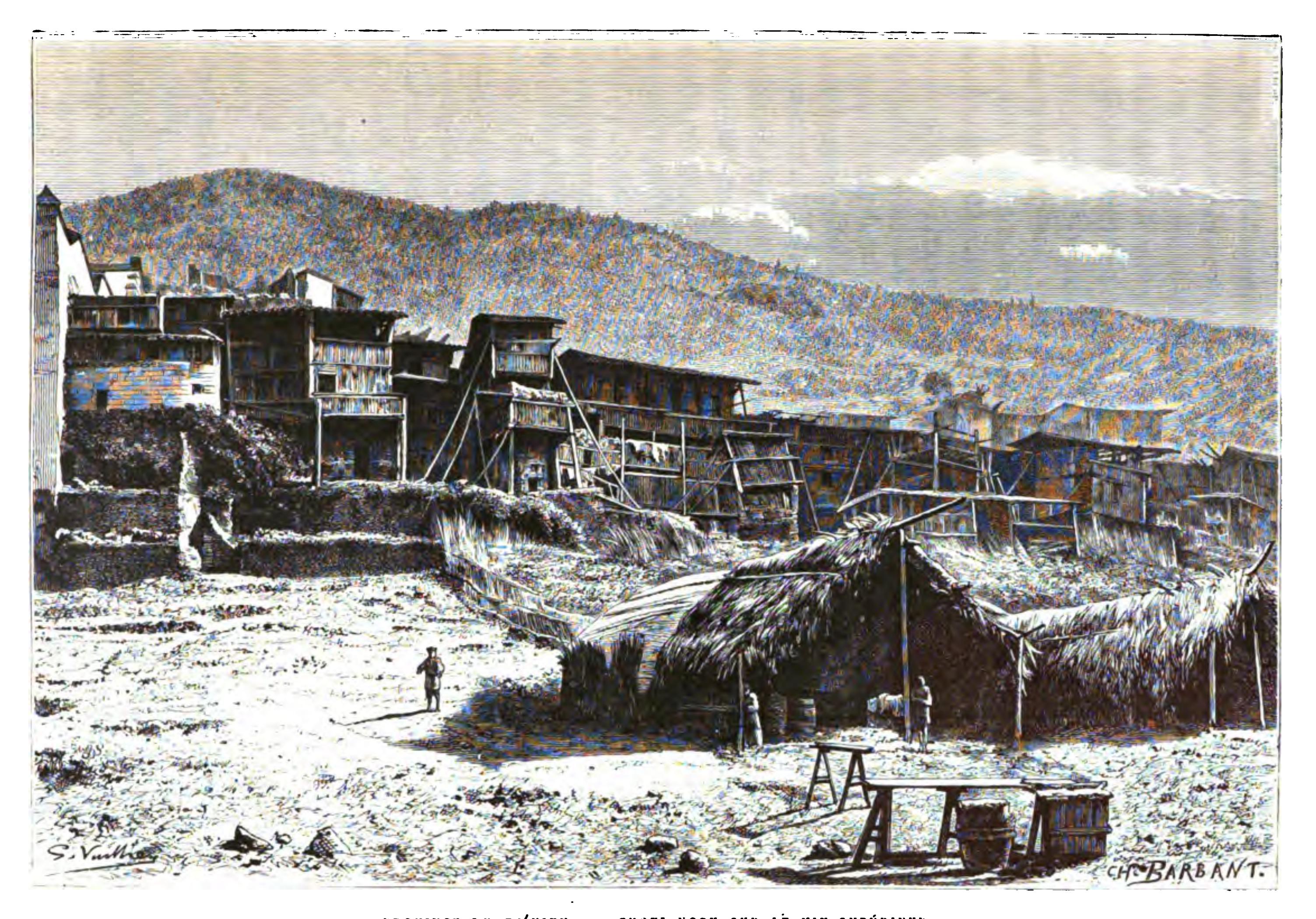
Grande-Bretagne	27 898 932 kil.	Cap de Bonne Espérance. . . .	464 426 kil.
Australie.	5 916 214 »	Ensemble, avec les autres pays	36 932 837 »

[5] Commerce de Foutcheou avec l'étranger en 1879 :

Importation	43 505 850 francs.
Exportation	79 488 450
Ensemble	122 994 300 francs.

Mouvement du port :

Navires anglais. . . .	433	jaugeant. . . .	345 569 tonnes.
Autres	144	» . . .	72 514
Ensemble . .	577 navires,	jaugeant	418 083 tonnes.



PROVINCE DE FO'KIEN. — CHOUI KOOU SUR LE MIN SUPÉRIEUR

Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Thomson.

du Min, entre Foutcheou et l'arsenal : c'est le Kou chañ ou le mont du Tambour. Le couvent bouddhique de la « Fontaine Murmurante » occupe un des cirques supérieurs de la montagne, et des magnifiques allées qui l'entourent, on voit l'admirable panorama des îles, du fleuve et de la cité. Pendant la saison des chaleurs, ce monastère est un lieu de villégiature pour les riches négociants. Comme en Europe, des villages de plaisance se sont fondés autour des sources thermales qui jaillissent çà et là dans la vallée; un de ces thermes se trouve aux portes mêmes de Foutcheou. A 10 kilomètres en amont de la ville, un pont semblable à celui des Dix Mille Années traverse le fleuve : c'est le pont des « Montagnes Rouges » ou « Nuageuses », ainsi nommé des croupes qui se profilent au-dessus de la vallée. Les barques du haut fleuve ne peuvent dépasser le bourg de Choui koou, situé en aval de la grande cité de Yungping, bâtie au point de convergence des principales vallées du bassin. Le botaniste Fortune remonta le cours du Min pour aller visiter les districts où se récoltent les meilleurs thés noirs du Fo'kien; mais divers obstacles le forcèrent à rebrousser chemin pour contourner la chaîne par le Tchekiang et redescendre par un col des monts « Bohea » dans la vallée du Min. Ces montagnes au profil dentelé ont de 2000 à 2500 mètres au-dessus de la mer; Armand David évalue à 3000 mètres les sommets les plus élevés de la chaîne orientale du Fo'kien. Le grand marché des thés de cette région du haut Min est Tsongan, situé non loin du groupe isolé du Oui chañ, un des massifs les plus vénérés de la Chine méridionale : il se compose d'ardoises et de grès en conglomérat, coupé de quartz et de veines de granit, et se dresse à 300 mètres au-dessus de la plaine. Les parois abruptes, les formes fantastiques de ces rochers, la rivière des « Neuf Méandres » qui coule au fond des cluses, ont fait du Oui chañ une des régions les plus curieuses du Fo'kien; ce groupe de montagnes est aussi l'un des districts les plus riches du pays, grâce à l'excellence de ses thés, que cultivent les moines bouddhistes des « 999 temples » épars sur les collines[1].

Avant Foutcheou fou, une cité plus méridionale du Fo'kien eut le titre de capitale, Tsouantcheou, qui est encore la résidence du gouverneur militaire de la province. La plupart des commentateurs de Marco Polo et des géographes arabes du moyen âge sont d'accord pour voir dans cette ville, dont le nom vulgaire est Tsätoung[2], la cité de Zayton (Çayton, Zaïtoun), qui fut,

[1] Fortune, *Tea-districts of China and India.*

[2] Klaproth, *Recherches sur les ports de Gampou et de Zaïtoun.*

d'après Ibn Batouta, « le plus grand port du monde ». Les Arabes venaient y trafiquer en foule, servant d'intermédiaires entre la Chine et l'Occident; même des Arméniens et des Génois s'y étaient établis; un évêque italien y résida de 1318 à 1322, et Marignoli vit « trois belles églises » dans cette cité « d'incroyable étendue »; le port renfermait tant de navires, que les marchands de Tsouantcheou, à l'occasion d'une guerre avec le Japon, se vantaient de pouvoir jeter un pont de bateaux entre leur port et l'archipel du « Soleil Levant ». Zaïtoun ou la « Ville des Oliviers », ainsi que les Arabes en avaient modifié le nom chinois, fournissait aux marchands occidentaux du sucre, des velours et des soies : Ibn Batouta dit même formellement que les satins ou *zaïtouniah* ont reçu leur nom de la ville qui les expédiait, et Yule n'est pas éloigné d'admettre cette étymologie[1]. Mais la rade de Tsouantcheou s'ensabla peu à peu, et la vie se retira, pour se reporter plus au sud dans la vaste baie d'Amoï, qui semble avoir été également connue sous le nom de Zaïtoun, comme dépendance commerciale de Tsouantcheou, dans le district de laquelle elle se trouve. Le petit havre de Nganhaï sert d'entrepôt pour les marchandises entre l'ancien port de Zaïtoun et celui qui le remplace de nos jours.

Amoï (Hiamen ou Hiamoun), le port méridional du Fo'kien, ouvert actuellement aux navires de l'Occident, est l'un des plus beaux du monde, sinon le « premier » pour le mouvement des échanges, comme le fut Zaïtoun. Bâtie dans une île qui semble avoir fait jadis partie du continent avec les îlots qui l'entourent, Amoï offre devant ses quais un excellent mouillage aux plus forts bâtiments. Lorsque les Portugais se présentèrent sur les côtes de Chine, au commencement du seizième siècle, Amoï était déjà le grand port du Fo'kien, et c'est là qu'ils abordèrent. Jusqu'en 1730, des navires européens mouillèrent dans cette rade; elle ne fut rouverte au commerce étranger que par le canon des Anglais, en 1842. La colonie des « diables aux cheveux rouges », qui comprenait près de 300 personnes en 1880, s'est établie dans la petite île de Koulang sou, à 600 mètres d'Amoï, et toute une ville chinoise, mieux tenue que celle du rivage opposé, a surgi autour des maisons européennes. Le naturaliste Swinhoe y fonda en 1857 une société savante, dont les recherches en histoire naturelle ont été fort utiles. Une des îles voisines de Koulang sou se termine par un promontoire percé d'une galerie naturelle encadrant de ses rochers noirs le tableau lumineux de la rade et des navires.

Le commerce d'Amoï, qui est à peu près de la même importance que

[1] *The Book of ser Marco Polo.*

celui de Foutcheou[1], consiste principalement en opium pour l'importation, en sucres[2] et en thé pour l'exportation. Amoï embarque aussi des

N° 92. — AMOÏ.



émigrants, et un mouvement incessant de voyageurs se fait entre cette ville et Singapour[3] : elle est aussi le point d'attache commercial et mi-

[1] Valeur des échanges d'Amoï avec l'étranger en 1879 :

Importations.	69 370 375 francs.
Exportations.	45 983 825 »
Ensemble.	115 354 200 francs.

[2] Sucre exporté d'Amoï en 1880. . . 18 000 tonnes.

[3] Émigrants partis d'Amoï en 1879 : 20 512, dont 14 455 pour Singapour et 5393 pour Manille. Émigrants revenus : 20 067.

litaire de Formose avec le continent. Amoï, l'une des cités de la Chine qui se distingue par son esprit d'initiative, est maintenant pourvue de bassins de carénage, où l'on répare non seulement les jonques et les petits bâtiments de mer, mais aussi les grands bateaux à vapeur de 2000 tonneaux[1]. L'île principale se compose en partie d'un granit stérile, mais les campagnes de la terre ferme, autour des villes populeuses de Tchangtcheou et de Toungan, sont un immense jardin[2].

LE BASSIN DU SI KIANG

PROVINCES DE KOUANGSI ET DE KOUANGTOUNG

Cette partie de la Chine, dont une moitié se trouve déjà comprise dans la zone tropicale, est une de celles qui, par les conditions du climat, par les productions du sol et l'histoire des habitants, se distinguent le plus nettement du reste de l'empire. Pendant la période historique, le bassin du Si kiang a souvent appartenu à d'autres maîtres que ceux du nord, et vers le milieu du siècle, c'est là que naquit la formidable insurrection des Taïping. Proportionnellement à sa population, un vingtième de toute celle de la Chine, la province de Kouangtoung exerce sur la politique générale de l'empire une influence considérable, et sa capitale, que l'on croit être, en l'absence de recensements authentiques, la cité la plus populeuse de la Chine, est considérée à maints égards comme faisant équilibre à Peking. Tandis que la « Résidence du nord » surveille les régions des plateaux mongols, où se préparaient jadis toutes les invasions, la « Cité orientale », déjà presque hindoue par son climat, entretenait les relations du monde chinois avec les îles et les péninsules que baigne l'océan des Indes[3].

Au nord de la vallée du Si kiang, les diverses rangées de montagnes que les Chinois désignent par mille noms locaux, et dont l'ensemble est compris

[1] Mouvement du port d'Amoï pour le commerce extérieur en 1879 :

	1540 navires,	jaugeant. . .	892 000 tonneaux.
Part du pavillon anglais. . . .	1060 »	» . . .	720 000 »

[2] Villes de la côte sud-orientale dont la population est indiquée par des voyageurs modernes :

TCHEKIANG.		Liankiang (missionnaires) . .	250 000 hab.
Wentcheou, en 1879 (rapp. cons.)	170 000 hab.	Yungping (Wolfe)	200 000 »
FO'KIEN.		Tsongan, d'après Fortune . . .	100 000 »
Foutcheou fou.	600 000 »	Amoï, en 1879 (rapp. consulaire)	88 000 »
Tchangtcheou (consuls)	500 000 »	Nganhaï (Matheson).	60 000 »

[3] Provinces du Si kiang :

Kouangsi. . . .	201 680 kil. carrés.	8 121 317 hab. (1842)	40 hab. par kil. carré.
Kouangtoung . .	233 728 » »	20 152 603 » »	86 » » »
Ensemble . .	435 368 kil. carrés.	38 273 930 hab. (1842)	65 hab. par kil. carré.

par Richthofen sous l'appellation de Nan chañ, se présentent, comme dans le bassin du Yangtze kiang, sous forme d'arêtes parallèles orientées dans le sens du sud-ouest au nord-est et séparées par de larges brèches. L'une d'elles, le Ping'yi chañ, s'élèverait jusque dans la zone des neiges persistantes[1]. On croit ces rangées du nord beaucoup plus élevées en moyenne que les chaînes du Kouangtoung méridional. Celles-ci, qui commencent dans le Tongking, parallèlement au rivage du golfe, se dirigent également vers le nord-est, accompagnées au nord par le cours du Yu kiang. Après avoir formé le haut massif du Loyang, dont on ne peut gravir le sommet, dit Martini, qu'en deux journées de marche[2], elles traversent le Si kiang. Les cluses qui se succèdent en cet endroit constituent la frontière naturelle des deux provinces de Kouangsi et de Kouangtoung; plus bas, des chaînes parallèles resserrent encore le lit du « fleuve Occidental ». D'autres arêtes de montagnes, s'alignant pour la plupart dans le même sens que le Nan chañ et que tout le système sinique, occupent la région orientale de Kouangtoung et se prolongent dans le Fo'kien; l'une d'elles commence aux portes mêmes de Canton et forme le groupe pittoresque de Peïyun chañ (Pak wan chañ) ou la « Montagne des Nuages Blancs », dont les pentes sont couvertes d'innombrables tombeaux. Plus loin se dressent les monts Lofou, hauts de 1200 à 1500 mètres et couverts de forêts à l'ombre desquelles les moines bouddhistes ont bâti leurs monastères. Au delà, d'autres montagnes, qui n'ont pas encore été mesurées, vont rejoindre les rangées parallèles du Fo'kien. D'après les rapports des missionnaires, quelques-unes, notamment celles qui séparent le bassin du Han kiang de celui du Toung kiang, sont assez hautes pour se couvrir de neiges en hiver[3].

Au sud du Fo'kien, la rivière abondante du Han kiang reçoit les eaux du Kouangtoung occidental; née sur les frontières du Kiangsi, et descendant du nord en droite ligne, elle utilise les brèches des rangées montagneuses, mais son principal affluent, le Meï kiang ou « fleuve des Pruniers », suit du sud-ouest au nord-est une des longues dépressions intermédiaires qui séparent les arêtes, offrant ainsi un chemin transversal du Fo'kien au bassin du Si kiang.

La rivière à laquelle on a donné le nom de Si kiang — Seï kong, suivant la prononciation des Cantonais, — ou fleuve Occidental, est un puissant cours d'eau, grâce à la mousson d'été, qui apporte des pluies très abondantes sur le versant méridional du Nan chañ : cette chute est évaluée annuelle-

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1861.
[2] *Novus Atlas Sinensis.*
[3] Hirth, *Mittheilungen von Petermann*, 1875.

ment à plus de 2 mètres dans la province de Kouangtoung. Le fleuve Occidental, appelé aussi quelquefois du nom de Pué kiang, ou « fleuve de Pué », d'après l'ensemble du pays qui comprend les deux provinces du sud, reçoit ses premières eaux du Yunnan et des hauteurs du Koeïtcheou, dans le pays des Miaotze. Sa branche maîtresse, le Houng choui, coule sous divers noms avant de recevoir des Cantonais celui sous lequel il est désigné dans son cours inférieur : le manque d'une nomenclature précise a permis à chaque voyageur de considérer comme la maîtresse branche du Si kiang celle qu'il a visitée. Ainsi Huc et Gabet, qui s'embarquèrent au nord de la province de Canton sur la rivière naissant au pied du Meïling, croient avoir navigué sur le grand fleuve; de même Moss, en remontant la rivière Yu kiang, affluent du « fleuve Occidental », qui naît dans le Tongking, parle de son voyage comme ayant été fait sur le Si kiang. En aval de la jonction des deux cours d'eau, une autre grande rivière, le Koeï kiang ou « rivière de la Casse » vient se mêler au courant commun, et le fleuve, désormais imposant, entre par une série de défilés dans la province de Kouangtoung. En quelques endroits, des bancs de sable interrompent le cours du Si kiang et pendant la saison des basses eaux ne laissent aux embarcations qu'un chenal de 2 mètres de profondeur; mais en été, lors des pluies de la mousson, le niveau s'élève de 8 à 10 mètres; en outre, la marée vient deux fois par jour soutenir et relever les eaux : jusque dans le Kouangsi, à 300 kilomètres de la mer, le flux se fait sentir. Dans les parties profondes du chenal, la sonde ne touche le lit qu'à plus de 50 mètres[1].

Au sortir d'une dernière cluse, où le fleuve n'a que 200 mètres de large entre des escarpements qui, de saillie en saillie, se redressent à près de 900 mètres, le Si kiang s'unit au Pe kiang ou « fleuve du Nord ». C'est là que commence la région du delta. De ses sources à la bifurcation des branches inférieures, le développement du Si kiang est d'au moins 1500 kilomètres, mais le réseau navigable sur le fleuve et ses tributaires est tout autrement considérable, grâce à l'ingénieuse industrie des bateliers, qui profitent de la moindre coulée pour y faire passer leurs petites embarcations, en les traînant à force de bras au-dessus des seuils. Le Si kiang est l'unique voie commerciale entre Canton et les trois provinces de Kouangsi, de Koeïtcheou, de Yunnan, et c'est même par cette rivière que se font en partie les échanges avec les régions de l'Indo-Chine qu'arrosent le fleuve Rouge et le Mekong. Le Pe kiang est encore plus important, comme voie de trafic, que le fleuve principal. Il fait partie de la grande route de

[1] Expédition de Mac Cleverty et d'Aboville en 1859, *Mittheilungen von Petermann*, 1861.

navigation qui réunit le port de Canton au bassin du Yangtze, sans autre interruption que le Meï ling ou « col des Pruniers ». C'est la voie suivie par la plupart des voyageurs européens qui ont parcouru les régions méridionales de la Chine : dès 1693, le missionnaire Bouvet vogua sur le Pe kiang, et, en 1722, Gaubil en dressa la carte, d'après ses observations astronomiques. De toutes les routes historiques de l'empire, celle du Pe kiang est la plus importante, puisque sans elle toute la région du midi resterait séparée du Royaume Central. Depuis que des bateaux à vapeur longent le littoral, emportant voyageurs et marchandises, la navigation du Pe kiang a beaucoup diminué, mais le commerce entre les deux versants des monts a toujours une valeur considérable.

En aval de la jonction du « fleuve de l'Ouest » et du « fleuve du Nord » le courant se divise : on dirait que les deux cours d'eau s'entrecroisent à angle droit; tandis que le flot principal s'écoule au sud pour se déverser dans la mer à l'ouest de l'île, un autre bras se dirige à l'est et va rejoindre le lacis des innombrables rivières qui serpentent dans les terres alluviales de Canton. A l'est, une autre grande rivière vient également se ramifier au labyrinthe fluvial du bas Si kiang : c'est le Toung kiang ou le « fleuve Oriental », dont les sources naissent au nord-est, sur les frontières du Kiang si et du Fo'kien. C'est aussi une voie de navigation fréquentée, très importante pour le transport des sucres, du riz et autres denrées agricoles. Quant aux rivières du delta, navigables dans tout leur vaste réseau, grâce au flot de marée qui les soulève deux fois par jour, elles forment une des régions du monde les mieux pourvues de canaux naturels : sur plus de 8000 kilomètres carrés, le sol est coupé dans tous les sens par des voies navigables qui servent au transport des hommes et des marchandises et rendent la construction de routes presque inutile. On comprend que la population de la contrée soit devenue amphibie, pour ainsi dire, vivant aussi bien sur l'eau que sur la terre ferme. Non seulement le petit commerce se fait par les rivières, d'escale en escale, mais aussi de grandes foires ont eu lieu à diverses époques dans le delta et l'on a vu des cités temporaires de bateaux se former en des parages ordinairement solitaires[1]. Diverses industries autres que la pêche sont pratiquées par des familles errant sur l'eau; des agriculteurs même résident en des barques mouillées à côté de leur champ. Il est donc tout naturel que cette région soit devenue le centre par excellence du commerce de l'empire, et qu'aux époques troublées, la piraterie ait établi ses repaires dans l'inextricable

[1] H. Gray, *China*; — L. Katscher, *Bilder aus dem chinesischen Leben*.

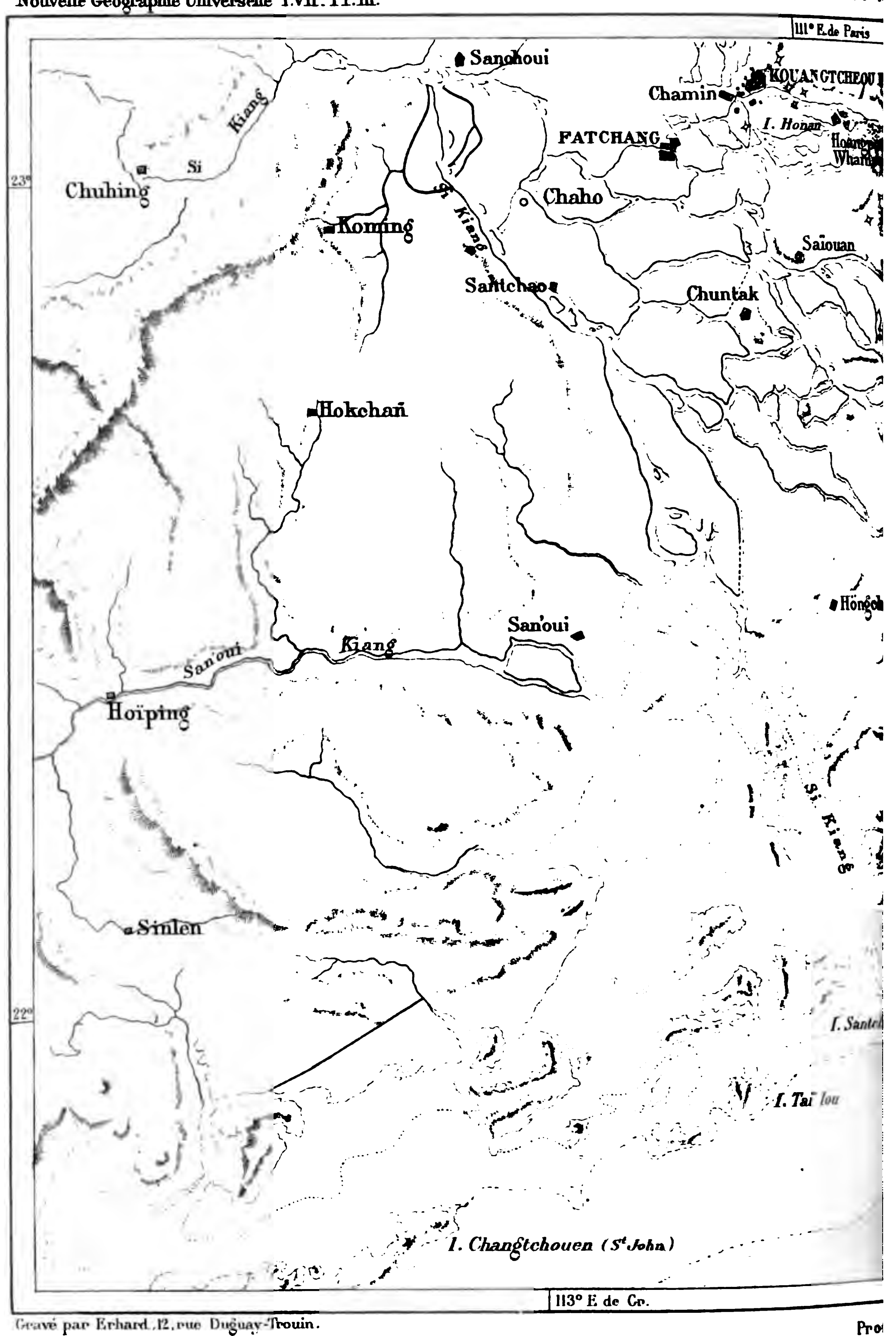
dédale des canaux du bas Si kiang : là, des barques armées pouvaient attendre le passage des jonques, en se cachant derrière chaque pointe de sable ou chaque fourré de roseaux. Ce n'est pas sans peine que les vaisseaux de guerre européens ont débarrassé cette région des pirates qui l'infestaient.

La cité de Canton s'est élevée presque à égale distance des deux têtes de delta que forment à l'ouest le Si kiang et le Pe kiang, à l'est les ramifications du Toung kiang : de cet endroit les jonques peuvent se rendre par le plus court chemin dans les deux estuaires. Celui de l'est, le plus large et le plus profond, a reçu plus spécialement le nom de « rivière de Canton » ou « fleuve des Perles » (Tchou kiang), appellation que l'on croit dérivée de celle d'un fort, Haï tchou ou la « Perle de la Mer » : c'est le Dutch Folly, « la Folie Hollandaise »[1] des cartes. Les grands navires ne peuvent remonter la rivière de Canton jusque devant la cité. Les grosses jonques et les bateaux à vapeur ordinaires doivent s'arrêter à 15 kilomètres en aval, au mouillage de Hoang pou (Whampoa) ; les forts bâtiments de guerre, même soutenus par le flot de marée, qui dépasse 2 mètres dans ces parages, restent encore bien en aval, car une barre, où l'eau a seulement 4 mètres de profondeur lors du reflux, obstrue l'entrée du fleuve[2]. La limite du Tchou kiang et de l'estuaire est bien marquée par des escarpements rocheux qui de part et d'autre resserrent l'embouchure, et dont les promontoires armés de forts ont été comparés par les Chinois à une gueule de tigre : d'où le nom de Houmen, que les marins d'Europe ont traduit par l'appellation de Bocca Tigris (Bogue). Des changements continuels ont lieu dans la profondeur et la forme des bancs, ainsi que dans le tracé des rivages. Dans l'ensemble, la terre ferme empiète sur la mer ; là où de nouvelles plages se déposent au devant de l'ancien littoral, les riverains s'empressent de les endiguer et de semer des joncs dans la vase. Ces plantes, qui poussent avec vigueur, fournissent la fibre dont on a besoin pour la fabrication des nattes, consolident le sol, l'exhaussent et le conquièrent au domaine de l'eau douce, qui le dessale peu à peu ; en quelques années, il est devenu propre à la culture, et le mandarin se présente pour mesurer les champs et les inscrire au cadastre.

Des chaînes de collines, toutes orientées du sud-ouest au nord-est comme les montagnes du système sinique, s'élèvent au milieu des terres alluviales et servent de point d'appui aux vases que dépose le courant fluvial ou que ramène le flot de marée. La ligne de démarcation entre la haute mer et les

[1] *Fo li* est le mot « *fort* », prononcé en *pidgeon english*.
[2] Sampson ; — Hirth, *Mittheilungen von Petermann*, 1875.

CANTON ET LA



Gravé par Erhard, 12, rue Duguay-Trouin.

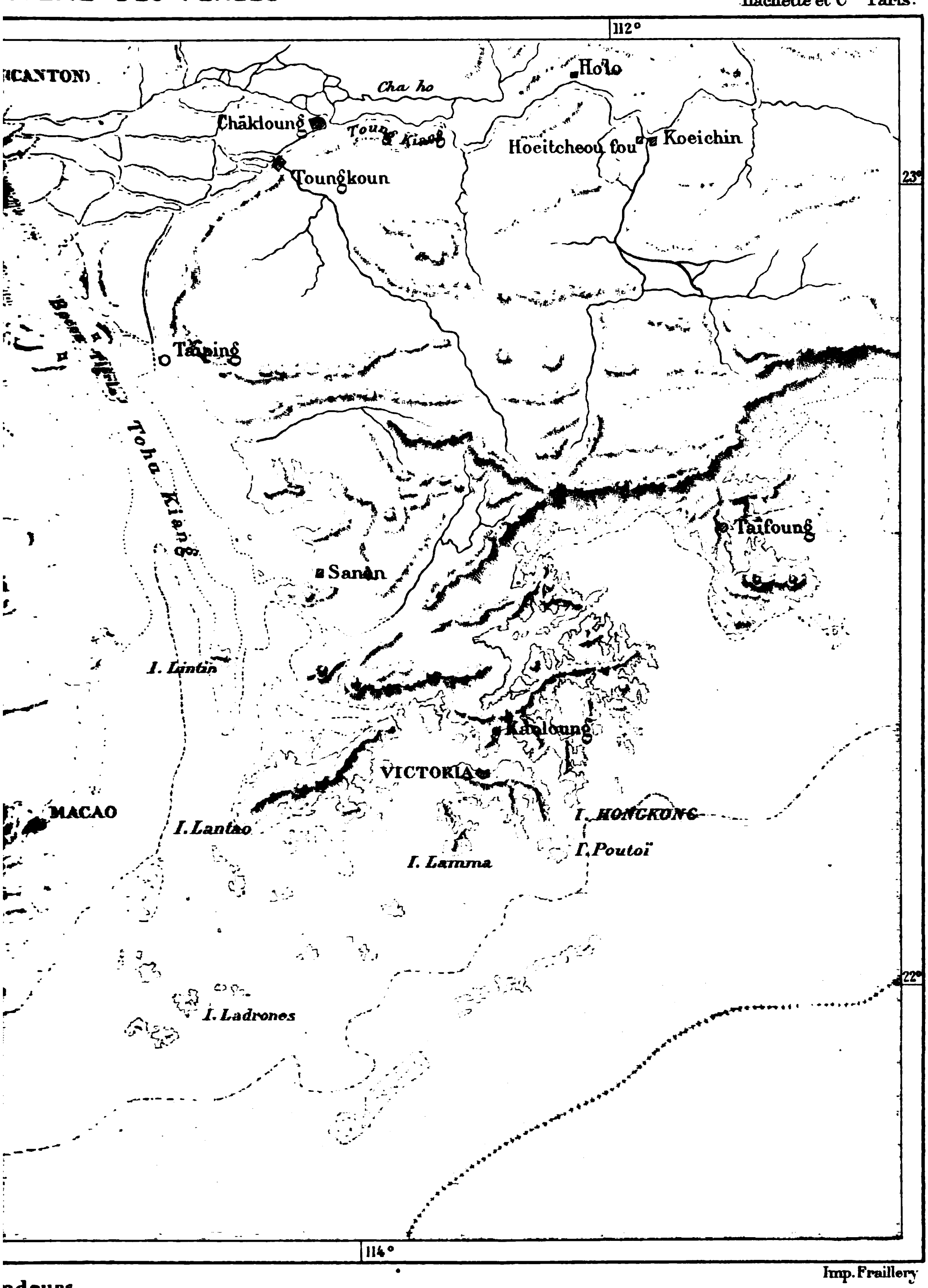
Pro

de 0 à 5 mèt.   de 5 à 10 mèt.   de

1:

0

Hachette et Cie Paris.



Imp. Fraillery

ndeurs

ı 3o mèt. de 3o à 6o mèt. de 6o mèt. et plus

0.000

40 kil

estuaires est formée par plusieurs rangées parallèles de ces îles rocheuses, semblables aux débris d'immenses jetées à demi englouties. La rangée du nord se compose de grandes îles, dont quelques-unes sont dominées par de hauts sommets : c'est ainsi qu'à l'entrée de l'estuaire de Canton, les deux pics de l'île Woungkoum, mieux connue sous son nom portugais de Montanha, et de l'île Lantao, semblent faire sentinelle. Les îles des Ladrones ou des « Larrons » font, de même que Hongkong, partie d'une chaîne intermédiaire, et la dernière jetée d'îlots, du côté du large, est formée par le long archipel des Kaïpong et des Lema.

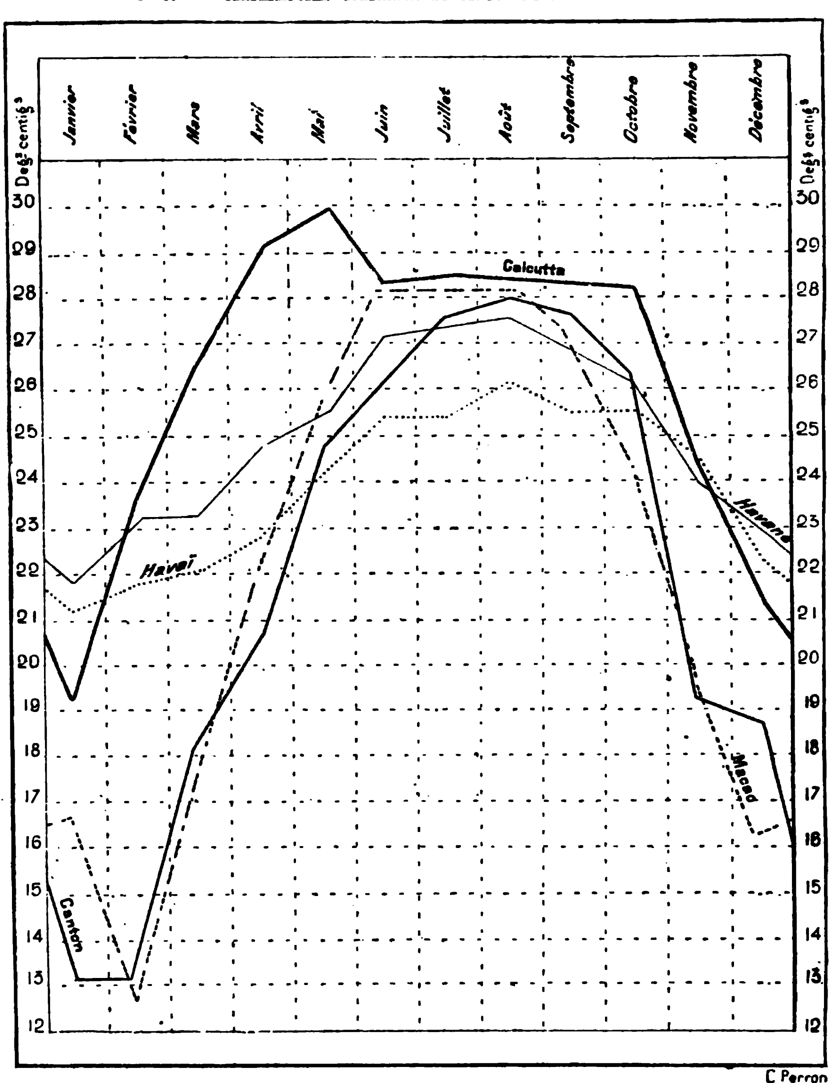
Les deux zones de température s'entremêlent dans le bassin du Si kiang. Pour le climat, Canton ne se trouve que pendant une moitié de l'année dans la région tropicale; suivant l'alternance des moussons, elle voyage pour ainsi dire du sud au nord. La température annuelle y est beaucoup moins égale qu'à Calcutta, à Honolulu, à la Havane et en d'autres villes[1] situées sous la même latitude. De mai en septembre, quand souffle la mousson du sud-ouest, apportant les pluies, les chaleurs sont aussi fortes dans la Chine méridionale que dans les villes hindoues également distantes de l'équateur; mais dès le mois d'octobre, quand règnent les vents polaires du nord-est, qui cheminent parallèlement à la côte et aux montagnes dans les sillons intermédiaires, la température descend rapidement. Quoique ayant traversé sur une grande partie de leur parcours des espaces océaniques, ces vents peuvent, en se réchauffant sous des latitudes plus méridionales, se charger d'une plus grande quantité de vapeurs sans la laisser retomber; ils paraissent très secs, comme les vents qui soufflent sur la Mongolie. Pendant le mois de janvier, il pleut rarement; les nuits sont toujours claires et parfois de légères gelées flétrissent les feuilles des arbres : on a même vu sur les eaux de Canton se former des pellicules de glace, qui disparaissent aux premiers rayons du soleil. Toutefois l'alternance des vents humides de l'été et des vents secs de l'hiver n'est pas toujours d'une régularité parfaite, et les courants atmosphériques sont diversement infléchis par le relief et la forme du littoral; c'est ainsi que la mousson du sud-ouest devient un vent du sud-est à Canton. Autour de la haute montagne de Lantao, des orages s'amassent presque journellement

[1] Températures de diverses villes sous le tropique septentrional :

	Moyenne de l'année.	Août.	Février.	Écart.
Canton	21°,6	27°,8	14°	13°,4
Macao	22°,5	28°,2	13°,5	14°,7
Calcutta	26°,7	28°,4	23°	5°,4
Honolulu	24°	25°,9	21°,7	4°,2
La Havane	25°	27°,4	22°,9	6°,5

pendant des mois entiers. Dès que le soleil a disparu derrière l'horizon, les nuées s'enroulent au sommet du pic, des tourbillons s'élèvent dans les airs et les éclairs jaillissent du ciel noir[1].

N° 93. — TEMPÉRATURES COMPARÉES DE CANTON ET D'AUTRES VILLES.



Le contraste qui se produit de l'une à l'autre saison dans le mouvement des vents et dans l'ensemble du climat se montre aussi dans la flore. En hiver, les champs sont nus, les montagnes n'ont plus toute leur parure de feuillage, la nature a le même aspect que dans les contrées situées en dehors

[1] Meyen, *Klimatische Verhältnisse des südlichen China's*.

de la zone tropicale. Mais tout change avec le renversement des moussons et l'arrivée des pluies. Alors la flore du midi se révèle dans tout son éclat : on se croirait en Hindoustan. A côté du pin de la Chine se dresse le palmier, des camellias croissent sur les montagnes près des châtaigniers et des chênes. Les orangers et les citronniers d'espèces diverses, les goyaviers, les bananiers, les manguiers, les litchi (*nephelium litchi*) se mêlent aux arbres fruitiers de la zone tempérée. Un grand nombre d'arbres, d'arbrisseaux, de plantes basses que l'on tient en Europe dans les serres chaudes, prospèrent sous le ciel de Canton, embellissant la terre de leurs fleurs, emplissant l'air de leurs parfums. L'île de Hongkong, quoique bien peu étendue en comparaison du bassin que parcourt le Si kiang, est cependant assez vaste pour que les naturalistes anglais aient pu y voir comme un résumé de cette flore du midi. Mais les espaces laissés incultes y sont trop resserrés pour que les animaux de grande taille soient nombreux; on n'y rencontre que des chevreuils et des renards. Les petites espèces, oiseaux, insectes, papillons, appartiennent pour une bonne part à la faune de l'Hindoustan : on pourrait se croire au bord de l'océan des Indes[1]. Dans les pays de l'intérieur, la faune est représentée par quelques-unes des grandes espèces de l'Asie hindoue : on rencontre le rhinocéros dans les forêts du Kouangsi[2]; parfois les tigres ont traversé à la nage les détroits qui séparent le continent et les îles voisines[3].

Il est probable que des éléments méridionaux, représentés surtout par les Malais, sont entrés dans la population du midi de la Chine; cependant on n'en voit point les traces dans les mœurs ni dans la langue des habitants du Kouangtoung. Leur dialecte, purement chinois, est même plus rapproché des anciennes formes que le dialecte mandarin actuel, et tous les noms de lieux appartiennent à la même souche que ceux du nord et du centre : le nombre des mots originaux qui ne correspondent pas à un signe particulier de la langue littéraire est beaucoup plus rare que ne l'admettaient les premiers sinologues[4]. Mais, dans l'intérieur du pays, il existe encore des populations aborigènes qui ne se sont pas fondues en une seule race avec les Chinois, et que ceux-ci considèrent comme des bar-

[1] Fortune; — Swinhoe; — Armand David.
[2] *Mittheilungen von Petermann*, 1861.
[3] Swinhoe, *Treaty ports of China and Japan*
[4] Douglas; — H. Yule, *The Book of ser Marco Polo.*

bares. Ainsi des Miaotze vivent au nord-ouest de la province de Kouangtoung, vers les sources du Lientchou, affluent occidental du Pe kiang[1]; d'autres habitent le Kouangsi, où ils sont constitués en communes autonomes sur des terres que leur concéda l'empereur Youngtching, en 1730[2]. Au dix-septième siècle, d'autres tribus miaotze auraient aussi peuplé les monts où naissent les hauts affluents du Han kiang, mais des colons chinois occupent maintenant toute cette contrée des frontières du Fo'kien. Les Yao (Yiu), groupe de tribus que l'on dit d'origine barmane, parcourent un pays de montagnes au sud-ouest de la province, non loin de la frontière d'Annam. Le nombre des Yao de divers dialectes s'élèverait à moins de 30 000 individus : aussi ne peuvent-ils songer à se défendre contre les Chinois par la violence; c'est par la ruse qu'ils ont jusqu'à maintenant réussi à sauvegarder leur indépendance. Les Yao offrent l'exemple, assez rare dans l'extrême Orient, d'une population ayant gardé, comme les Tcherkesses, les Škipetar, les Corses, la coutume de la *vendetta*, poursuivie de famille en famille pendant des générations entières. Mais, comme en Corse et en Albanie, les femmes restent en dehors de la lutte héréditaire; tandis que les hommes se cherchent et se combattent, elles peuvent sans crainte vaquer aux travaux de la campagne.

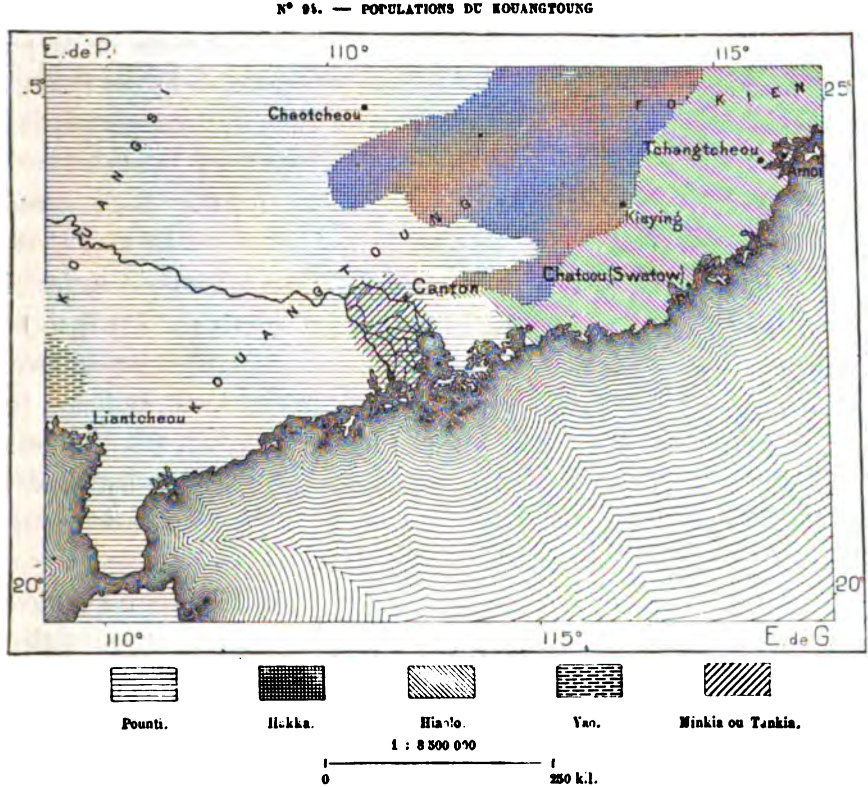
Quoique appartenant, sinon à une même race originaire, du moins à une nation solidement unie par la langue et par un développement historique commun, les gens de Canton et les habitants des régions environnantes se divisent en trois groupes : les Hoklo, les Pounti et les Hakka.

Les Hoklo (Hiolo, Hiaolo) habitent surtout la région du littoral et les estuaires des fleuves. La signification de leur nom, tel qu'il est représenté dans l'écriture chinoise, est celle d' « Anciens par l'Étude », ce qui semblerait impliquer une civilisation antérieure à celle des autres habitants; mais c'est précisément parmi les Hoklo que se rencontrent le moins d'individus voués aux professions littéraires. Toutefois ils sont également connus sous le nom de Fo' lo (Anciens par la Prospérité); or ces noms de *Hok* et *Fo'*, « Étude » et « Prospérité », sont ceux qui entrent dans l'appellation de la province de Hokkien ou Fo'kien. On peut donc supposer que le vrai sens de Hoklo est celui de « Gens de Fo'kien ». Le dialecte hoklo diffère peu de celui d'Amoï[3]. D'après la tradition chinoise, c'est au quatorzième siècle qu'aurait eu lieu l'immigration des Hoklo dans le Kouangtoung. La popu-

[1] Hirth, *Mittheilungen von Petermann*, 1873.
[2] H. Gray, *China*; — L. Katscher, *Bilder aus dem chinesischen Leben*.
[3] Wells Williams, *Syllabic Dictionnary*; — Smith, *Vocabulary of Chinese proper names*; — Yule, *The Book of ser Marco Polo*; — Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.

lation des bateliers, qui occupe les estuaires par dizaines de milliers, se rattache plus intimement aux Hoklo qu'aux autres éléments du midi et on leur attribue également une origine fo'kiennoise. La différence du genre de vie en a fait une caste spéciale, non moins méprisée que celle de la rivière de Foutcheou, et désignée également par des termes grossiers. A Canton, comme à Foutcheou, les gens appartenant à cette caste ne seraient pas accueillis sur la terre ferme; de père en fils, ils vivent sur des barques,

N° 94. — POPULATIONS DU KOUANGTOUNG



errant le long des rives, groupés en villages flottants. Dans la rivière de Canton, les lieux d'ancrage deviennent des propriétés héréditaires, et quand une barque tombe en morceaux, on en construit une nouvelle au même endroit[1].

Les Pounti ou « Racines de la Terre » sont les habitants les plus nombreux des provinces du sud et se glorifient du titre d'autochthones. Issus probablement d'un mélange d'immigrants du nord avec les populations aborigènes, ils se considèrent comme les maîtres naturels de la con-

[1] Mrs Gray, *Fourteen months in Canton*

trée, et même dans le Yunnan ils se refusent à prendre le nom de Chinois: ils veulent être tenus pour une race à part[1]. Représentant l'aristocratie du midi, les Pounti traitent avec mépris la foule plébéienne des Hakka et des Hoklo, et même les habitants du nord, qu'ils surpassent en élégance et en raffinement de mœurs. Leur dialecte, qui est le beau langage cantonais, a été surnommé *pe hoa* ou « langue blanche », dans le sens d'idiome par excellence; un grand nombre d'ouvrages littéraires ont été écrits dans ce dialecte. Les Pounti ont la majorité numérique à Canton et dans les alentours, mais ils sont menacés par les Hakka prolétaires, descendants de colons qui s'établirent d'abord dans la partie nord-orientale de la province de Kouangtoung. Le dialecte hakka, très différent de celui des Pounti et du fo'kiennois, se rapproche beaucoup plus du *koan hoa* que des patois du sud : il semble être une branche de la « langue vraie », c'est-à-dire du parler de Nanking, mais il s'est approprié un nombre assez considérable d'expressions et de tournures pounti. Les Hakka ou Ke kia, c'est-à-dire les « Familles en Visite », sont, dans les provinces méridionales, les représentants les plus purs des Chinois proprement dits. Presque tous agriculteurs, ils ne reculent devant aucune fatigue. C'est parmi eux et parmi les gens du Fo'kien que se rencontrent surtout les travailleurs auxquels les Européens donnent le nom hindou de *couli*. Ces émigrants chinois, qui se portent en foule vers Formose, Java, Saigon, Bangkok, les îles Sandwich, le Pérou, la Californie, sont des Hakka; c'est leur dialecte qui se parle dans les villages chinois de Bornéo et à Singapour. Continuant ce mouvement de conquête pacifique par le travail qui les a menés, il y a des siècles, de la vallée du Yangtze dans celle du « fleuve Occidental », ils débordent maintenant sur le monde. Si méprisés qu'ils soient par les orgueilleux Pounti, c'est à leur initiative qu'est due principalement l'œuvre de la nation chinoise dans l'ensemble du labeur humain.

A l'orient de Canton, dans la partie de la province qui, par le dialecte et les mœurs des habitants, est une dépendance ethnologique du Fo'kien, la principale cité de commerce est Chachañtoou ou Chatoou, que les étrangers appellent Swateou (Swatow). Elle n'était vers 1840 qu'un village de pêcheurs, mais son heureuse position, sur un fleuve navigable et à l'issue d'une plaine de fertiles alluvions, invitait le commerce. Bien avant que les traités n'eussent autorisé les Anglais à s'établir dans la contrée, des commerçants

[1] Emile Rocher, *La Province chinoise du Yunnan.*

de cette nation s'emparaient d'une île située à l'embouchure du Han, et nommée par eux *Double Island*, et en faisaient un entrepôt d'opium et de marchandises de toute espèce; des pirates et des contrebandiers constituaient autour d'eux, surtout dans l'île de Namoa ou Nangao et sur les côtes voisines, une sorte de république, où n'osaient se présenter les mandarins[1]. Mais les Européens de Double Island ne se bornaient pas aux opérations du commerce interlope, ils volaient des hommes pour les vendre dans le Nouveau Monde en qualité d'engagés. Aussi furent-ils très mal accueillis à Swateou lorsque l'accès de ce port leur fut ouvert en 1858, et à grand'peine trouvèrent-ils un emplacement pour leurs maisons et leurs entrepôts. Grâce à la colère des gens du pays contre les négociants étrangers, il a été facile aux marchands chinois de s'emparer du commerce extérieur de Swateou. Presque tous les comptoirs de cette place maritime appartiennent à des Cantonais ou à des émigrés de Singapour; ceux-ci ont su même former une sorte de « hanse » qui, sous le nom de « guilde de Swateou », dicte les conditions aux commerçants européens dans les autres ports du littoral. La principale importation consiste en tourteaux de haricots, achetés en Mandchourie et servant à la fumure des champs de cannes à sucre qui recouvrent tout le delta du Han, de Swateou à la capitale du district, Tchaotcheou fou; cette ville du Royaume Central produit aussi le meilleur camphre[2]. Swateou exporte surtout du sucre, des arachides et les produits de son industrie, les laques et les éventails. A marée haute, le port, situé à 8 kilomètres de la mer, donne accès à des navires calant 6 mètres; le village des pilotes est resté à l'entrée du fleuve, là où se trouvait le campement des contrebandiers européens, à Double Island. Swateou



SWATEOU. — COIFFURE DE FEMME CHINOISE.
Dessin de Ronjat, d'après une photographie de Thomson.

[1] Fortune, *Wanderings in China*.
[2] Wells Williams, *Syllabic Dictionnary*.

est l'une des villes les plus salubres du littoral, mais elle a beaucoup à souffrir des ouragans, et c'est pour mieux résister à la force du vent que toutes ses maisons, bâties en pisé, sont couvertes de toits plats[1].

Les seuls chemins de la région du Si kiang étant les rivières et les portages, les villes se sont toutes élevées au bord des cours d'eau, surtout dans les endroits où des confluents, des rapides, des arrêts de navigation nécessitaient l'établissement de dépôts de marchandises. Ainsi Koeïling, la capitale du Kouangsi, s'est bâtie à l'issue d'une brèche des montagnes, au bord de cette écluse du canal qui met en communication le fleuve Bleu et le fleuve Occidental par la rivière du Siang et celle de Koeïling; mais cette dernière est tellement obstruée de rapides, qu'elle est à peine navigable, si ce n'est lors des crues, et la ville de même nom, malgré son rang administratif, n'a qu'une faible importance. La grande cité du Kouangsi est Woutcheou ou Ngtcheou, bâtie en aval de la jonction du Koeïling et du Si kiang, sur la rive septentrionale de ce fleuve. Toutes les denrées du Yunnan et du Kouangsi, les minerais de cuivre, les bois de construction et d'ébénisterie, le riz et l'espèce de casse qui a valu son nom à la rivière et à la ville de Koeïling, viennent s'échanger à Woutcheou contre le sel et les objets manufacturés envoyés de Canton. En 1859, l'expédition anglo-française, commandée par Mac Cleverty et d'Aboville, remonta le Si kiang jusqu'à Woutcheou.

Chuhing ou Chaohing (Tchaoking, Chakoing), sur la rive gauche du Si kiang, en amont de la dernière cluse que traverse le fleuve avant son delta, fut longtemps la résidence du gouverneur des deux provinces de Kouangsi et de Kouangtoung; mais l'administration dut se déplacer pour surveiller les étrangers qui visitent Canton. Chuhing était jadis la cité la plus propre, la plus élégante du midi de la Chine; mais, ravagée par les Taïping, elle ne saurait plus se comparer à la puissante ville assise au bord de la rivière des Perles; toutefois elle fait encore un grand commerce, en thé, en porcelaines, en dalles de marbre, taillées dans les montagnes voisines; des grottes, que l'on a transformées en temples, s'ouvrent dans les collines qui dominent la cité. La population se presse sur les deux rives; les villages se succèdent de part et d'autre en une ville continue, partout où la vallée s'ouvre assez largement pour laisser construire des maisons. Le mouvement du commerce et la foule des habitants se concentrent surtout vers le confluent du Si kiang et du Pe kiang, qui est en même temps la tête du delta:

[1] Mouvement du port de Swateou en 1873 : 1226 navires, jaugeant 566 250 tonneaux. Valeur totale du commerce extérieur : 137 067 100 francs.

c'est là que se trouvent les villes de Sanchoui et de Saïnan. D'après la nomenclature chinoise, Fatchan (Fo'chañ, Fou chañ), au sud-ouest de la capitale, ne serait qu'un simple bourg ou village, parce qu'il n'est pas ceint de murailles; il n'a d'autres fortifications que deux centaines de tours élevées de distance en distance pour servir de refuge aux habitants pendant les guerres et les révolutions. Ce village, de 20 kilomètres de longueur, est classé parmi les « Quatre Marchés » de l'Empire du Milieu; il forme l'agglomération la plus populeuse du delta qui rejoint le bras de Sanchoui ou des « Trois Eaux » à la rivière des Perles. Il paraît que la coulée navigable de Fatchan n'a plus autant d'eau qu'autrefois : de là peut-être la décadence du village, que Bouvet et d'autres missionnaires disent avoir eu un million d'habitants au dix-septième siècle, et qui de nos jours en aurait seulement la moitié. Si Fatchan a cessé d'être l'égale de Canton, du moins peut-elle en être considérée comme une sorte d'annexe pour les manufactures de soie, de quincaillerie, de nattes, de papier, de voiles, d'objets de toute espèce. A l'est de Canton, Chihloung ou Chäkloung, à la tête du delta que forme le fleuve Oriental, est aussi une dépendance commerciale de Canton : c'est là que s'entreposent les sucres et les autres denrées de l'est destinées à la capitale. Quant au Pe kiang, il arrose également une contrée fort populeuse, et plusieurs des villes riveraines, telles que Nanhioung, au pied du Meï ling, et Chaotcheou, sont des ports très fréquentés par les jonques. Le tributaire que reçoit le fleuve du Nord à Chaotcheou vient du Tche ling, passage de 400 mètres d'altitude, sur le chemin de Canton à Siangt'an. La région montagneuse que parcourt le haut Pe kiang est très riche en gisements de charbon. Un des coteaux qui dominent le fleuve à son entrée dans la plaine est percé de vastes cavernes, dont on a fait un temple de Bouddha[1].

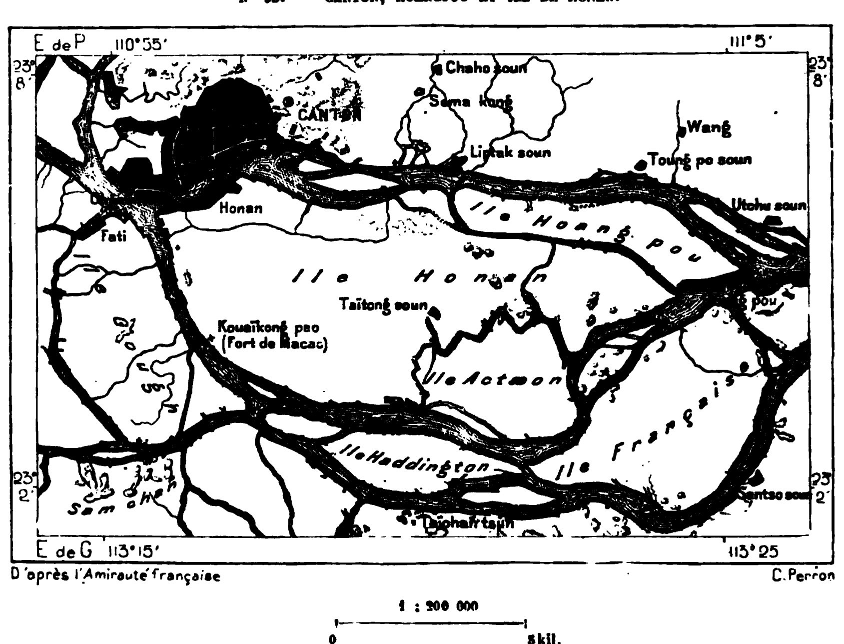
Les annales chinoises parlent de Canton depuis vingt-trois siècles : à cette époque, elle portait le nom de Nanwou tcheng ou « Cité guerrière du Sud », et certes elle mérita cette appellation par ses révoltes fréquentes. En l'an 250 de l'ère vulgaire, elle réussit à chasser les Chinois du nord et resta complètement indépendante pendant une cinquantaine d'années. Au commencement du dixième siècle, Canton devint la capitale d'un État distinct ne se rattachant à l'empire que par le payement d'un tribut annuel; mais soixante ans après elle fut reconquise par le fondateur de la dynastie des Soung. En 1648, elle s'insurgea contre les Mandchoux, au nom de la dynastie des Ming, et résista pendant plus d'une année : plus de 700 000

[1] Barrow, *Travels in China*.

Cantonais périrent pendant le siège, et la cité, livrée au pillage, fut changée en un amas de ruines.

Canton ou Kouangtcheou fou, Chentcheng dans le patois local, est une des cités les plus chinoises du Royaume Central, quoiqu'elle se trouve sur les confins méridionaux, regardant, pour ainsi dire, vers les îles malaises et les péninsules indiennes. Comparée aux autres grandes cités de l'empire, qu'elle dépasse probablement toutes par le nombre des habitants, elle leur est également supérieure par l'originalité de l'aspect et sa fidélité au type caractéristique d'une capitale chinoise. Elle n'a pas,

N° 95. — CANTON, HOANGPOU ET ILE DE HONAN.



comme Peking, ces larges rues poussiéreuses, ces maisons en forme de tente qui rappellent le voisinage des steppes mongoles; elle ne s'impose point à la vue, comme Changhaï ou Hañkou, par ces nouveaux quartiers où tout est européen, maisons, jetées, bateaux et gens; elle n'a pas dû se renouveler comme Hangtcheou fou et tant d'autres cités de l'empire renversées par les rebelles « aux longs cheveux ». Elle se montre encore telle qu'elle était, il y a plus de cinq cents ans, lorsque les Européens la virent pour la première fois. Cette ville, « unique au monde », se révèle d'abord à l'étranger par son quartier flottant, où sont ancrés des bateaux de toute espèce, disposés en îlots comme les maisons de la terre ferme et séparés par des rues d'eau, que sillonnent incessamment les barques : large de

plus d'un kilomètre en cet endroit, le fleuve disparaît sous cette flotte de bateaux, où la foule des marchands, des industriels, des restaurateurs, des gens de plaisir n'est pas moins animée que dans la ville de la terre ferme. La cité proprement dite, bâtie sur la rive septentrionale du Tchou kiang, est entourée d'une muraille et, suivant la coutume chinoise, divisée par un autre rempart en deux villes distinctes. La population se presse dans cet espace de quelques kilomètres carrés : les rues sont étroites et tortueuses; les planches laquées et dorées des enseignes, suspendues au devant de chaque magasin, rétrécissent encore la voie; en maint passage, des nattes sont tendues de maison à maison, et dans une pénombre discrète, entre les riches magasins largement ouverts, glisse sans bruit la foule bariolée des piétons, qui s'ouvre çà et là pour laisser passer les palanquins. En dehors de la ville, de vastes faubourgs se prolongent à droite et à gauche, le long du fleuve; en face, sur la rive méridionale, la ville de Honan s'élève dans l'île du même nom, tandis qu'au sud-ouest, dans une autre île, s'étend Fâti ou Hoati, le « Champ des Fleurs », habité par des jardiniers, qui s'occupent surtout de la culture des arbres nains et de celle des chrysanthèmes. Des pagodes et les tours à l'épreuve du feu dans lesquelles sont renfermés les objets confiés aux prêteurs sur gages dominent les agglomérations des maisons basses. La capitale du Kouangtoung est l'une des plus insalubres de la Chine : on n'y compte pas moins de 8000 aveugles et de 5000 lépreux; il est peu de villes où le type des visages semble à première vue plus contraire à l'idée que les Occidentaux se font de la beauté; la plupart des figures paraissent repoussantes[1]. Les résidents anglais, qui sont de beaucoup les plus nombreux et les plus riches parmi les Européens de la colonie, ont fait de leur quartier, bâti dans l'île de Chamin, une ville somptueuse, beaucoup plus saine que la cité chinoise et pourvue de promenades, d'allées ombreuses, d'un champ de courses. L'emplacement de ce quartier est bien choisi, car c'est en face de la « concession » que se bifurquent les deux chenaux les plus profonds de la rivière des Perles.

Pour la production industrielle, Canton est la première des villes chinoises : ses ouvriers filent la soie, teignent, apprêtent les étoffes, fabriquent le papier, le verre, les laques, taillent l'ivoire et le bois, sculptent et vernissent des meubles admirables, fondent les métaux, cuisent les porcelaines, raffinent les sucres, travaillent les mille objets que l'on connaît sous le nom d'« articles de Canton » et qui s'expédient dans l'intérieur de

[1] Wernich, *Geographisch-medicinische Studien.*

la Chine; les ouvrières indigènes ont porté à la perfection l'art de la broderie : soit pour l'agencement des couleurs, soit pour l'élégance des dessins et le fini de la main-d'œuvre, elles n'ont point de rivales au monde[1]. Canton est le grand entrepôt des soies du midi, comme Hangtcheou est l'entrepôt des soies du centre de la Chine. Presque tout le commerce de la cité se trouve entre les mains des négociants indigènes: les Européens de Chamin sont devenus de simples commissionnaires. En 1815, avant la mission de lord Amherst, le commerce anglais était simplement toléré : il n'existait avec la Chine ni capitulations comme en Turquie, ni traités de commerce comme entre les diverses nations d'Europe. Mais lorsque le trafic put se faire en toute liberté, Canton, jouissant du monopole des échanges avec l'étranger, prit une importance extraordinaire. L'ouverture de Changhaï et des autres ports de la Chine fit tomber Canton au deuxième rang parmi les cités commerciales de l'empire, mais le mouvement reprend peu à peu[2]. C'est à Canton que s'est formé, par l'effet des relations constantes entre Anglais et Chinois, le bizarre jargon appelé « anglais d'affaires » ou *business english* (*pidgeon english*), dont un certain nombre d'expressions sont entrées dans le langage ordinaire des Anglais eux-mêmes. Une classe spéciale d'intermédiaires qui ne sont ni Anglais ni Chinois pullule autour des factoreries : ces hommes sont pour la plupart tenus en médiocre estime, et c'est à eux qu'est dû dans l'intérieur l'opprobre qui s'attache au nom de « Cantonais ». Un dicton populaire exprime à la fois combien la vie est pénible dans les montagnes de l'ouest, et combien elle est corrompue dans la grande ville du midi : « Vieillard, ne va pas au Setchouen; jeune homme, ne va pas à Canton[3]. »

Hoang pou (Whampoa), l'avant-port de Canton sur la rivière des Perles, est aussi une grande ville, qui se prolonge sur un espace de 4 kilomètres, au bord des îles qui entourent la rade. Quoique dans le voisinage immédiat de constructions européennes, elle a gardé toute son originalité, mais aussi toute sa malpropreté chinoise; c'est une agglomération de maisonnettes en bambou qui ressemblent à des cages; une pagode fameuse domine toute cette fourmilière humaine. Des chantiers de construction, des bassins de

[1] Julien de Rochechouart, *Pékin et l'intérieur de la Chine.*

[2] Commerce étranger de Canton en 1879 :

Importation	63 951 000 francs.
Exportation	121 315 975 »
Ensemble. . .	195 266 975 francs. (En 1844 : 248 000 000 francs.)

Part de l'Angleterre dans le commerce. . . . 127 337 050 francs, soit 65 p. 100.

[3] Guillemin, *Annales de la Propagation de la Foi,* novembre 1850.

carénage, de vastes entrepôts font de Hoang pou une des escales les mieux aménagées pour les navires européens[1]; mais une grande partie du trafic de Hoang pou se fait secrètement dans les coulées du voisinage, au milieu des roseaux : c'est là que les contrebandiers vont, la nuit, chercher les balles d'opium déposées par les marchands de la Grande-Bretagne. De distance en distance on remarque sur le rivage des tours anciennes, bâties on ne sait à quelle époque, contre des ennemis dont le nom est oublié.

Les commerçants anglais, auxquels les marchés chinois qui leur sont ouverts ne suffisent point, se sont emparés d'une île de la côte située en dehors de la ligne des fortifications chinoises. Hongkong, — ou Hiongkong, nom cantonais de Hiang kiang, l'île des « Eaux Parfumées », — appartient aux Anglais depuis 1841, et grâce à eux elle est devenue en peu d'années un des lieux les plus fréquentés de l'Orient. Cette île, dont les roches de granit, de schiste, de basalte, occupent une surface d'environ 83 kilomètres carrés, est un petit monde à part, ayant ses montagnes et ses vallées, ses forêts, ses cours d'eau, ses plages, ses criques rocheuses, ses ports, ses petits archipels d'îlots et d'écueils : au goulet occidental, le détroit qui sépare Hongkong du continent a 2500 mètres de large. Lorsque l'île changea de maîtres, il s'y trouvait environ 2000 habitants, pêcheurs et agriculteurs : maintenant une grande cité, Victoria, la Kouantaïlou des Chinois (route des Ceintures de jupon)[2], s'élève sur la rive septentrionale de l'île, au bord de la rade formée par le détroit; des villages populeux ont surgi à l'issue de toutes les vallées; des maisons de campagne et des édifices somptueux occupent tous les promontoires, au milieu de la verdure épaisse des pins, des figuiers banians, des bambous. Une belle route s'élève en serpentant jusqu'au sommet le plus haut de l'île, d'où l'on voit, à 539 mètres plus bas, les quais de Victoria et la nappe éclatante de la rade, avec ses navires de guerre et de commerce entrecroisant leurs sillages. Par la propreté de ses rues, la solidité de ses constructions, la richesse de ses palais, la ville anglaise, que l'on s'occupe actuellement de fortifier, ressemble à une cité de la mère patrie, mais elle a de plus la beauté que donnent les vérandas ornées de fleurs, les jardins emplis d'arbustes et le ciel lumineux du Midi. Dans les premiers temps de la colonisation anglaise, Victoria, dont le sol était sans cesse remué par les constructeurs,

[1] Mouvement du port de Hoang pou (Whampoa), en 1879, sans les jonques :

Navires anglais	1459, jaugeant	1 451 750 tonnes.	
» d'autres nations. . .	433, »	212 250 »	
Ensemble. . . .	1892 navires, jaugeant . . .	1 664 000 tonnes.	

[2] E. P. Smith, *Vocabulary of Chinese Proper Names*; — Mayers, Dennys, King, *Treaty-Ports*.

avait la réputation d'être une ville très insalubre; maintenant elle est devenue un *sanatorium* pour les résidents anglais de l'Extrême Orient, quoique l'air ne s'y renouvelle pas aussi vite que sur le côté de l'île tourné vers la brise marine. Malheureusement Hongkong se trouve sur le parcours des

N° 96. — HONGKONG.



ouragans; le typhon de 1874 y renversa plus de mille maisons, coula 33 gros navires, des centaines de jonques; plusieurs milliers d'individus périrent dans le désastre.

Avant-poste du commerce de l'Angleterre et de l'Inde dans le monde chinois, Hongkong est, avec Changhaï, la cité de l'Extrême Orient où les



HONGKONG. — VUE PRISE DE KOOULOUN.

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de Thomson.

savants ont pu recueillir le plus de matériaux sur le royaume Central et publié sur ce pays le plus d'ouvrages précieux. C'est aussi l'un des endroits de la Terre où l'on peut observer la plus grande variété de types. Des Parsis, les étrangers les plus respectés, sont presque chez eux sur cette île du littoral chinois, ayant été de tout temps accueillis comme des frères, grâce à leur probité traditionnelle. Les nouveaux maîtres, les Anglais, ont amené des Hindous de toute langue et de toute race, des Malais, des Barmans, des métis portugais, des Polynésiens. Les Chinois qui forment le gros de la population proviennent de toutes les provinces de l'empire. L'ensemble des échanges entre l'Angleterre et Canton se fait par l'intermédiaire de Hongkong, et c'est aussi de cette ville que s'expédie une forte part des marchandises européennes destinées à Changhaï, à Hañkoou, à Tientsin. Le mouvement de la navigation dans la rade dépasse 4 millions de tonneaux, et le commerce annuel est évalué à 300 millions de francs. Cependant les factoreries de Hongkong ne sont plus aussi riches qu'aux premiers temps de la liberté des échanges avec la Chine : les grands entrepôts, fondés par des négociants chinois, se trouvent maintenant dans les villes de la côte, surtout à Koouloun, de l'autre côté de la rade, où l'on a également construit de vastes chantiers, et les palais britanniques de Victoria passent les uns après les autres entre les mains des indigènes. Hongkong n'a gardé que le monopole des dépôts d'or et d'argent, les établissements de banque craignant de trop aventurer leur capital s'ils le plaçaient sous une autre protection que celle de l'Angleterre. A l'extrémité sud-occidentale de l'île, la petite ville d'Aberdeen, appelée aussi Little Hongkong, possède de nombreux chantiers et des bassins de carénage; d'importantes raffineries de sucre ont été récemment fondées dans l'île[1].

La colonie portugaise de la « Cidade do Santo Nome de Dios de Macao » (Ngaomen des Chinois), située à l'ouest de Hongkong, de l'autre côté de l'estuaire dans lequel se déverse la rivière des Perles, n'est pas officiellement séparée de la Chine. Le gouvernement de Peking n'a jamais reconnu la domination absolue du Portugal sur cette presqu'île, et, comme suzerain, il reçoit un impôt fixé par l'empereur Kanghi à 500 taels, soit environ 3700 francs, par l'entremise d'un mandarin résident. Toutefois l'ancienneté de la possession, qui date de l'année 1557, et les mesures énergiques prises par le gouverneur Amaral en 1849, ont fait de Macao une terre vraiment portugaise et la partie de la ville qu'occupent les Européens a tout à fait l'aspect d'une cité de l'Estramadure avec ses grandes maisons ré-

[1] *Wetenschappelijke Bladen*, aug. 1881.

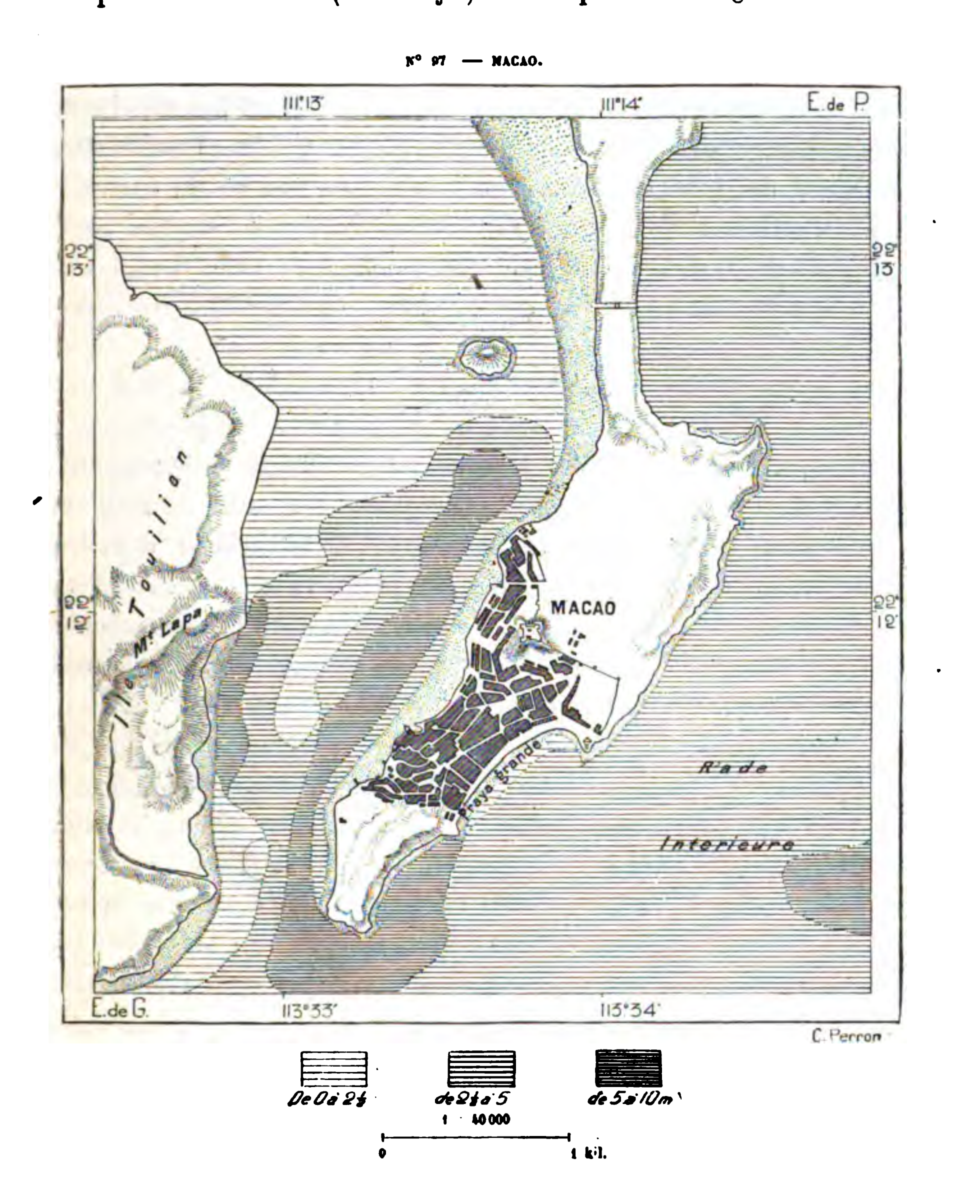
gulières, peintes en rouge ou en jaune, ornées de lourdes balustrades, et ses vastes couvents transformés en casernes. La population dite portugaise, à laquelle s'ajoute une garnison de 1400 hommes, se compose presque uniquement de métis; encore est-elle bien éloignée de constituer la majorité des habitants; le principal quartier est celui des Chinois : c'est là que se presse la foule et que se fait tout le travail de la colonie[1]. Même le quartier portugais, Praya-Grande, est partiellement envahi par les enfants de Han : il leur est défendu d'y construire des maisons, mais ils achètent celles des anciens maîtres lusitaniens, et remplacent l'image de la madone par l'autel des ancêtres[2].

La ville de Macao est bien située pour le commerce. Elle occupe, au sud d'une grande île du delta, la plage méridionale d'une presqu'île accidentée, de 31 kilomètres carrés, qui se rattache à la terre ferme par un cordon de sable, la « Tige du Nénuphar », jadis coupé de fortifications; au nord, sur le territoire chinois, on distingue les murailles de la ville de Tsing chañ ou du « Mont Vert », à laquelle les Portugais ont donné le nom de Casabranca. La rade, protégée contre les vents du large par des îles montueuses, donne accès aux grands navires et aux jonques venues de l'intérieur, soit par la rivière des Perles, soit par l'estuaire occidental du Si kiang. Pendant près de trois siècles, Macao eut le monopole du commerce de l'Europe avec le'mpire Chinois, mais l'ouverture d'autres ports aux échanges internationaux priva la ville portugaise de ses avantages exclusifs, et ses marchands, n'ayant plus à s'occuper de l'expédition des denrées, se mirent à faire le trafic de chair humaine : les *barracões* de Macao devinrent les entrepôts des coulis capturés ou achetés dans les îles et sur le littoral, puis expédiés sous le nom d'engagés volontaires au Pérou et dans les Antilles. Les réclamations du gouvernement de Peking mirent un terme, en 1873, à cette hideuse traite, et désormais les engagements des émigrants présentent quelques garanties de sincérité; en outre, la plupart des contrats se signent maintenant à Hoang pou, sur terre chinoise. C'est à ses maisons de jeu que Macao doit sa notoriété actuelle parmi les cités de l'Extrême Orient[3]. Le commerce local, presque entièrement entre les mains des négociants chinois, a quelque importance pour l'expédition des riz, des thés[4], des soies, du sucre, de l'indigo[5]; mais presque tout ce

[1] Population de Macao en 1878 : 4509 Européens, 55 450 Chinois.
[2] De Hübner, *Promenade autour du Monde*.
[3] Revenu des jeux et de la loterie en 1880 : 2 028 000 francs.
[4] Exportation des thés de Macao en 1878 : 4 050 000 kilogrammes.
Valeur estimée, 6 300 000 francs.
[5] Valeur des échanges dans le port de Macao en 1878 : 124 340 000 francs.

trafic se fait par jonques, et peu de navires européens se présentent dans le port : la plupart apportent du sel de Cochinchine[1]. Le conseil municipal ou *Leal senado* (sénat loyal) est élu par le suffrage universel.

N° 97 — MACAO.



Macao est fameuse dans l'histoire littéraire. Camões y séjourna dix-huit mois, en 1550 et en 1560, et l'on dit qu'il y écrivit une partie des *Lusiades*. Le propriétaire d'un jardin, « nommé le Parc de la Tourterelle blanche », montre un rocher fendu, formant une sorte de grotte que la tradition a

[1] Mortimer Murray, *Commercial Reports*, janv. 1879.

consacrée comme le lieu dans lequel se retirait le poète : ce serait là le « refuge conforme à ses soucis » où Camões, se cachant « dans les entrailles du rocher, à la fois vivant et mort, enseveli et vivant », pouvait « gémir sans mesure et sans contrainte[1] ». Dans le cimetière de la ville est la tombe de Morrison, un des savants qui ont le plus fait pour l'étude de la langue et de la géographie chinoises. François de Xavier, le célèbre missionnaire jésuite qui introduisit le catholicisme au Japon et qui fut canonisé comme « protecteur des Indes », mourut, en 1552, dans une île du littoral voisin, Tchangtchouen ou Sancian, dite Saint-John par les marins anglais. Les Anglais de Hongkong ont acquis de nombreuses villas dans les alentours de Macao, pour y jouir de la brise marine qui souffle régulièrement sur les côtes.

A l'ouest de Macao se succèdent un grand nombre de ports sur le littoral de la Chine, des deux côtés de la péninsule projetée vers l'île de Haïnan; mais un seul havre de la région est ouvert au commerce européen, celui de Pakhoï (Peï haï) ou « Mer Blanche », situé au bord d'une lagune, sur une plage méridionale de l'estuaire de Lientcheou, dans lequel remonte le flux du golfe de Tongking : les premiers navires européens ne se présentèrent dans la rade qu'en l'année 1879, et le mouvement des échanges avec l'extérieur n'a pu s'élever encore au niveau de celui des autres ports[2] ; le poisson salé est le principal objet du commerce local. Mais il est certain que Pakhoï prendra de l'importance : là commence une route directe par Lientcheou et Yulin vers les districts fertiles du Yu kiang, dont les denrées s'expédient maintenant vers la mer par le long et pénible détour du fleuve de Canton[3]. Une pagode voisine du Pakhoï est devenue célèbre dans toute la Chine, grâce à un platane qui croît sous la voûte, au centre du monument : il projette par les fenêtres de l'édifice ses branches touffues, où nichent des milliers d'oiseaux, emplissant le sanctuaire de

[1] Sonnet 141.

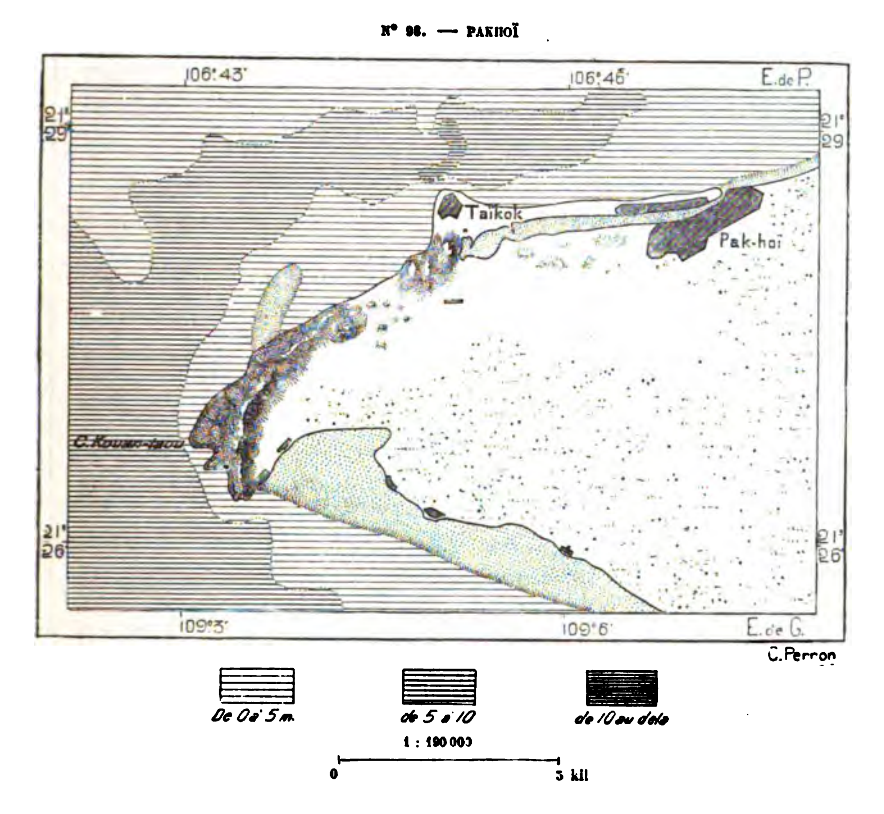
[2] Valeur du commerce extérieur de Pakhoï en 1879 : 2 239 950 francs.
» » 1880 : 9 219 850 »

[3] Villes du Kouangsi et du Kouangtoung dont la population est recensée ou indiquée approximativement par des voyageurs modernes :

KOUANGSI.	
Woutcheou	200 000 hab.
KOUANGTOUNG.	
Canton (Kouangtcheou fou) . .	1 500 000 hab.
Fatchan (consuls).	500 000 »
Chuhing	200 000 »
Toungkoung.	120 000 »
Chihloung	100 000 »
Swateou (consuls)	28 000 hab.
Saïnan (Mayers et Dennys) . .	20 000 »
Pakhoï (consuls)	15 000 »
Lientcheou (Blot).	12 000 »
COLONIES ÉTRANGÈRES.	
Victoria (Hongkong) en 1876.	139 150 hab.
Aberdeen (Little Hongkong) .	6 000 »
Macao, en 1878.	59 950 »

leurs chants[1]. Les abords de Pakhoï sont rendus périlleux par des bancs de sable, et les navires doivent mouiller au large à plus d'un kilomètre de la côte, abrités à marée basse par le banc d'Along, mais exposés à toute la force de la houle pendant les heures du flot, qui s'élève de 4 mètres en moyenne. Les tempêtes du nord bouleversent quelquefois les eaux de la rade, mais le centre des typhons passe toujours au sud du promontoire de Kouan-taou. Au delà de cette pointe, le golfe qui sépare la péninsule de

N° 98. — PAKHOÏ



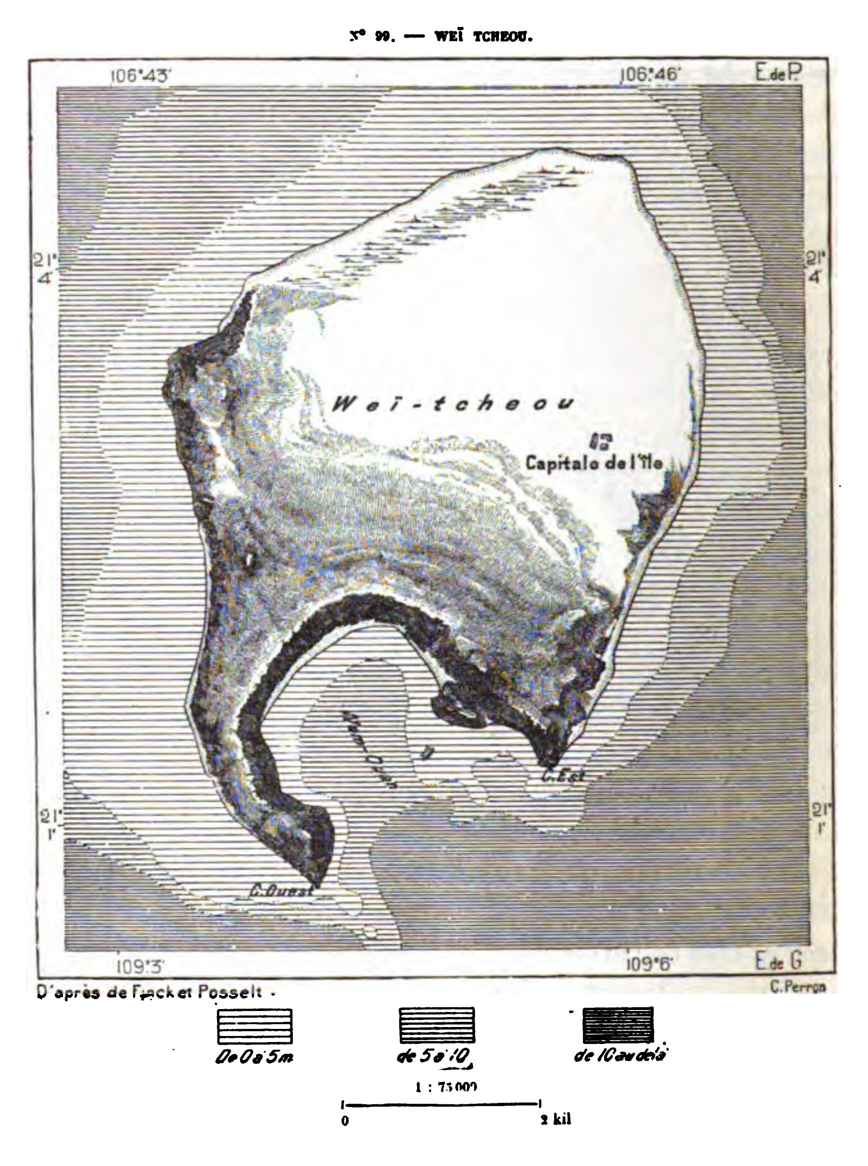
Liétcheou et celle de Pakhoï est obstruée en maints endroits d'estacades de pêcheurs, non seulement aux abords des rivages, mais aussi dans l'eau profonde : quelques rangées de pieux sont enfoncées par 20 mètres d'eau[2].

Au sud de Pakhoï, s'élève au milieu du golfe l'île de Weï tcheou, cratère ébréché dressant ses parois noirâtres au-dessus des flots bleus. Le cirque des murs éboulés, qui n'a pas moins de 2 kilomètres et demi entre les deux promontoires extrêmes, se développe en un demi-cercle presque régulier tourné vers le vent du sud. Au nord, la pente du talus, revêtue de

[1] E. Plauchut, *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1878.
[2] Valois, *Annalen der Hydrographie*, 1877, X.

riches cultures et parsemée de nombreux villages, s'incline doucement vers la mer, rayée çà et là de ravins que les pluies ont creusés dans le sable volcanique, en isolant les gros blocs lancés jadis par le cratère. Au milieu de ce siècle, l'île n'était habitée que par des pirates ; elle est occupée

N° 99. — WEÏ TCHEOU.



D'après de Fenck et Posselt.

maintenant par une population pacifique d'environ 3000 personnes. La plupart sont des émigrés de la péninsule de Liétcheou, et des Hakka chrétiens venus de Canton, qui s'occupent d'agriculture et de pêche, surtout de celle des calmars ; près de douze cents barques sont employées à la capture de ces céphalopodes.

LE YUNNAN.

Cette province, la plus riche par ses métaux et l'une des plus importantes par la variété de ses productions végétales, est celle qui se rattache le moins solidement à l'Empire du Milieu. Il est vrai qu'une partie du Yunnan appartient au bassin du Yangtze kiang, mais c'est précisément la région la plus montueuse, la moins peuplée, la plus difficile à parcourir. La moitié occidentale du Yunnan est arrosée par les deux grands fleuves de l'Indo-Chine, le Salouen et le Mekong, tandis que le versant du sud s'incline vers l'Annam, écoulant ses eaux dans le golfe du Tongking par le Houng kiang ou « fleuve Rouge ». Récemment, une grande partie de la contrée était devenue indépendante et les communications étaient presque complètement interrompues entre les habitants du Yunnan restés fidèles et la mère patrie : c'est par un long détour vers le haut Yangtze et le Setchouen que les rapports pouvaient encore avoir lieu, et, dans l'extrême péril, les mandarins durent songer à chercher du secours en dehors des frontières, par la voie du fleuve Rouge. Cette route naturelle prit alors une importance capitale, et l'explorateur Dupuis put en suivre le cours et la conquérir à la science et au commerce. Dès que la rébellion des mahométans eut été vaincue, les routes qui relient le Yunnan au reste de la Chine se rouvrirent au trafic. Les agriculteurs dispersés reviennent dans leurs villages et des colons du Setchouen, de Koeïtcheou, du Kouangsi remplissent les vides faits par les massacres ; les maisons et les temples se reconstruisent[1]. Le Yunnan est redevenu partie intégrante de l'empire, mais il n'en reste pas moins, par la difficulté des chemins et la longue durée des voyages, un pays extérieur. Comparé aux autres provinces, le Yunnan est relativement désert : d'après le recensement de 1842, il était de beaucoup le moins peuplé en proportion de sa surface, et depuis cette époque d'incessantes guerres ont réduit peut-être de moitié le nombre des habitants. Quant à la superficie de la province, elle ne peut être évaluée que d'après des données incertaines, car la frontière politique, à l'ouest vers le Tibet, au sud-ouest vers la Barmanie, au sud vers le pays de Laos et l'Annam, est tracée sans aucune précision et de nombreuses tribus indépendantes occupent les confins[2].

Dans son ensemble, le Yunnan peut être considéré comme un plan in-

[1] Soltau, *Proceedings of the Geographical Society of London*, sept. 1881.

[2] Province du Yunnan.

317 160 kil. carrés? 5 823 870 hab. en 1842. 18 hab. par kil. carré?

cliné dans le sens du nord-ouest au sud-est. Sur les frontières du Tibet et du Setchouen occidental, des monts inexplorés s'élèvent jusque dans la zone des neiges persistantes. Dans la partie centrale, le Yunnan est un plateau de plus de 2000 mètres d'altitude moyenne, dominé par des arêtes de grès rouge d'une hauteur uniforme. De grands lacs sont épars dans les cavités de ce plateau, découpé sur le pourtour par des rivières qui se sont creusé de profonds défilés dans les roches superficielles peu résistantes. Au sud, le sol, érodé par les eaux, offre déjà sur les bords du fleuve Rouge et dans le bassin de l'Irraouaddi de larges plaines, élevées seulement de 150 à 200 mètres au-dessus de la mer. Toutes les gradations de température moyenne se succèdent entre les hautes régions du nord, où se dressent les monts neigeux, et les terres basses du sud, déjà situées sous la zone torride. A Yunnan fou, sur le plateau intermédiaire, la neige séjourne quelquefois sur le sol pendant des semaines entières[1].

Contrée minière par excellence, le Yunnan exportait déjà des métaux travaillés avant que les Chinois eussent pénétré dans le pays : les aborigènes avaient partout des mines et des fabriques. Le fer est le métal le plus commun dans cette région et presque partout on y exploite des gisements de minerais très riches, servant à faire des objets de toute espèce en fonte et en acier. La province abonde aussi en minerai de cuivre, et c'est principalement afin de récupérer cette source de richesses que le gouvernement chinois a fait de si grands efforts pour la reconquête du Yunnan sur les mahométans[2]. La dîme et les autres impôts en métal payés par les mineurs pour la fabrication des monnaies et pour les usages industriels s'élevaient, avant la rébellion, à près de 6000 tonnes de cuivre par an. Le minerai se présente sous diverses formes et même à l'état natif : les ouvriers, ne pouvant transporter d'énormes blocs de cuivre pur, sont obligés de les abandonner dans la roche, après en avoir enlevé au ciseau les protubérances. Les laveries d'or sont nombreuses dans les plages du Kincha kiang et d'autres cours d'eau, qui mériteraient comme lui le nom de « fleuve au Sable d'Or ». Les gisements les plus riches sont ceux de galène argentifère, mais c'est à cause de leur richesse même qu'on en a fréquemment interrompu l'exploitation : les mineurs doivent faire trois parts de l'argent, l'une pour l'empereur, la deuxième pour les mandarins, la troisième pour eux; mais cette dernière leur échappe souvent au profit des soldats, des gens de douane ou des brigands. Le Yunnan possède en outre

[1] F. von Richthofen, *Letters on the provinces of Chili, Shansi, Shensi, Sz'chuan.*
[2] Emile Rocher, *La province chinoise du Yunnan.*

des mines de cinabre, de zinc, de plomb, et dans le bassin du fleuve Rouge un gisement d'étain; ses couches de charbon de terre sont étendues et fournissent un excellent combustible. Tandis que le reste de la Chine, à l'exception du Chañtoung, est d'une pauvreté singulière en métal et n'a d'autres trésors souterrains que des minières de fer et ses inépuisables lits de houille et d'anthracite, le Yunnan promet de devenir un jour le trésor minier de l'empire et sa grande usine métallurgique. Il est également très riche en pierres précieuses, rubis, topazes, saphirs, émeraudes; de précieuses variétés de jade se rencontrent dans ses montagnes, ainsi qu'une espèce de marbre dont les veines représentent les figures les plus diverses. Les Chinois, très amateurs de bizarreries, attachent un grand prix à ces curiosités. De vastes forêts couvrent encore une partie de la région montagneuse et l'on en retire des bois de construction, entre autres le laurier nanmou, que l'on emploie pour les temples et les palais, en raison de sa longue durée et de l'odeur pénétrante qui s'en exhale[1]. Depuis la fin de l'insurrection mahométane, le Yunnan est devenu, malgré les prétendues défenses du gouvernement, la principale province pour la culture de l'opium; au moins le tiers des champs est couvert de pavots[2]. Sur les pâturages des montagnes paissent de grands troupeaux de moutons, dont on utilise la laine, mais dont on ne mange jamais la chair[3].

Il est peu de contrées asiatiques où les voies de communication faciles produiront plus de changements que dans le Yunnan. Non seulement cette province a besoin de routes et de chemins de fer pour exporter ses minerais et ses denrées à la Chine et à l'étranger, mais en outre elle doit servir de chemin de transit entre l'Inde et le bassin du Yangtze kiang. Les fleuves qui divergent autour du Tibet oriental et du Yunnan, le Brahmapoutra, l'Irraouaddi, le Salouen, le Mekong, le Houng kiang, indiquent d'avance d'une manière générale la direction de toutes les routes dont le centre naturel est sur le plateau du Yunnan fou. C'est par cette terrasse secondaire que le plateau supérieur du Tibet peut être contourné à l'orient et que l'Asie centrale se rapprochera des bouches du Gange. Entre les deux grands marchés, Calcutta et Hañkoou, la ligne droite qui passe par les cités du Yunnan permettra d'éviter un jour la circumnavigation de l'Indo-Chine et de la Chine méridionale : la distance économisée par les voyageurs sera d'environ 6000 kilomètres. On ne saurait donc s'étonner des efforts qui ont été récemment tentés pour établir des

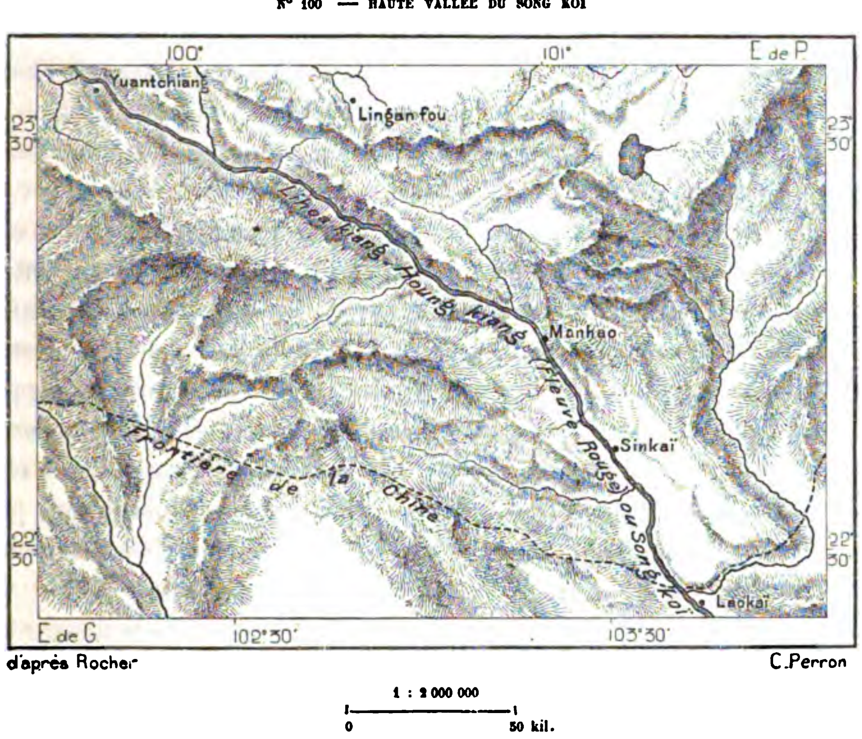
[1] Dupuis, Romanet du Caillaud, Ducos de la Haille, etc.
[2] Colborne Baber, *Geographical Magazine*, july 1878.
[3] Soltau, *Proceedings of the Geographical Society of London*, sept. 1881.

relations régulières entre l'Inde et la Fleur du Milieu par le Yunnan. D'après un article du traité de Tientsin, les étrangers ont le droit de pénétrer par tous les points de la frontière ou du littoral dans l'intérieur de la Chine ; fort nombreux sont déjà les explorateurs qui ont profité de cette clause du traité, en suivant les traces des quelques missionnaires qui, sous costume chinois, vivaient çà et là dans les « chrétientés » des frontières tibétaines. Dès l'année 1867, une mémorable expédition, la plus importante qui se soit faite dans ces contrées, ouvrait les frontières méridionales du Yunnan : les Français Doudart de Lagrée, Garnier, Delaporte, Joubert, Thorel, entraient dans Yunnan fou ; depuis Marco Polo, c'est la première visite d'Européens qu'ait reçue l'antique cité de Yachi. En 1868, un « pionnier du commerce », l'Anglais Cooper, partant des bords du Yangtze, essayait vainement de pénétrer dans l'Assam par Batang et Tali fou ; l'année suivante, il tentait d'aborder le plateau par l'autre côté, en remontant le Brahmapoutra et le Lohit. Il fut repoussé de nouveau, et son compatriote Sladen, qui avait choisi la voie de l'Irraouaddi et de son affluent le Taping, dut également rebrousser chemin sans avoir pu dépasser Momeïn ou Tenghueh ting, la principale cité du Yunnan à l'ouest du Salouen. En 1874, après la victoire définitive des armées chinoises sur les mahométans, le jeune Margary, venant par la voie de Chine, ouvrait enfin la route directe de Hañkoou à Bhamo, sur l'Irraouaddi. Il ne put en profiter lui-même pour une nouvelle expédition : quelques semaines après, il était assassiné dans le Yunnan, à une cinquantaine de kilomètres de la frontière barmane. La nouvelle de sa mort émut l'Angleterre et donna lieu à une longue correspondance diplomatique dont la conclusion devait amener de grands avantages au commerce anglais. En vertu de la convention de Tchefou, conclue en 1876, le gouvernement britannique était autorisé à déléguer des résidents de commerce à Tali fou ou dans toute autre ville du Yunnan et à préparer une expédition scientifique dans le Tibet, soit par la voie du Setchouen, soit par le Koukou nor et le Kansou. Jusqu'à présent, les Anglais n'ont pas encore mis à profit les précieuses concessions qui leur ont été faites ; toutefois divers voyageurs ont marché sur les traces de Margary : Grosvenor et Baber, Mac Carthy, Cameron, Gill, Stevenson et Soltau ont exploré le Yunnan par différentes routes et frayé les voies aux relations futures entre les peuples.

En attendant que le Yunnan communique librement avec les Indes par une grande route maîtresse entre Bhamo et Hañkoou, il peut disposer pour son commerce direct avec l'étranger d'une rivière navigable, explorée pour la première fois par le Français Dupuis. En 1870, celui-ci atteignit les bords du

Houng kiang ou fleuve Rouge, et constata qu'il est navigable dans la partie méridionale du Yunnan. En 1872, il put en effet remonter ce fleuve, appelé Song koï dans le Tongking, et pénétrer en Chine jusqu'au port de Manhao (Manghao), à proximité des mines les plus riches en métaux et en pierres précieuses. D'après un traité conclu entre la France et l'Annam en 1874, le fleuve Rouge était déclaré ouvert au commerce européen; mais cette convention est restée lettre morte, et depuis l'expédition triomphante de 1873 aucune autre embarcation étrangère n'a vogué sur les

N° 100 — HAUTE VALLÉE DU SONG KOI



eaux du Song koï. Néanmoins les marchands chinois reconnaissent bien l'utilité de cette voie commerciale, qui leur permettrait d'éviter, pour leurs expéditions maritimes, un détour d'un millier de kilomètres par le fleuve de Canton.

La population du Yunnan est encore loin d'avoir fondu ses divers éléments, quoique la domination chinoise se soit établie pour la première fois dans le pays déjà depuis deux mille années. Des tribus insoumises habitent encore les régions montagneuses : Miaotze, Mantze, Loutze, Lisou,

Lolo, Chan, Kakyen; mais plusieurs de ces noms sont des termes génériques s'appliquant, comme celui d'Ijen ou « Autres Gens », à des peuplades de provenance et de langue différentes. Les Miaotze appartiennent aux mêmes tribus que celles du Koeïtcheou; de même les Mantze et les Lolo ressemblent à ceux du Setchouen. D'ordinaire, les Lolo sont divisés en deux classes, les « Noirs » et les « Blancs », plutôt à cause du contraste de leurs mœurs que par suite de la différence du teint, plus bronzé en effet chez les Lolo Noirs que chez les Lolo Blancs. Les premiers, appelés aussi Lolo « Crus », vivent pour la plupart dans les hautes vallées des montagnes du nord et ne descendent que rarement dans la plaine, si ce n'est pour vendre leurs denrées; ils habitent la même contrée que ces hommes de « Zardandan » dont parle Marco Polo, qui avaient l'habitude de se recouvrir les dents d'une feuille d'or; mais nulle part on ne retrouve dans le Yunnan trace de cette ancienne coutume[1]. Les Lolo Blancs, désignés aussi par le sobriquet de « Cuits » ou « Mûrs »[2], sont épars en groupes dans toute la province du Yunnan et soumis au gouvernement chinois : un grand nombre se font raser la tête à la chinoise et portent la queue, symbole de civilisation dans le Royaume Central, mais ils se distinguent bien des Chinois par la vigueur de leurs muscles et par leur énergie au travail. S'ils n'avaient le nez un peu aplati et la barbe rare, ils rappelleraient le type européen par la régularité des traits, la souplesse du corps, le bel équilibre des proportions[3]; plusieurs ont des cheveux châtains et le teint blanc. Les femmes, coquettes et joviales, sont aussi beaucoup plus fortes que les Chinoises; elles ne se sont pas encore soumises à la mode pour se comprimer les pieds et travaillent dans les champs à côté des hommes, toujours gaies et prêtes à se reposer du travail par la danse et le chant : à cet égard, elles forment un contraste frappant avec la timide et sérieuse Chinoise, qui se croirait compromise si un étranger lui adressait la parole. Les femmes Lolo sont considérées comme les plus belles de la province et souvent des Chinois choisissent leurs épouses légitimes parmi ces indigènes. Chez toutes les tribus des Lolo, la mariée quitte la demeure conjugale dès le lendemain des noces et n'y rentre qu'après avoir éprouvé les premiers symptômes de la maternité : qu'elle reste stérile, et par cela même le mariage est rompu. A la vue d'une femme, on peut toujours savoir par sa coiffure si elle est jeune fille, épouse sans enfants ou déjà mère. Non mariée, elle porte une petite marotte bleue, brodée de cou-

[1] Yule, *The Book of ser Marco Polo.*
[2] Desgodins, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* octobre 1877.
[3] Thorel, *Voyage d'exploration en Indo-Chine.*

leurs éclatantes et se terminant en cinq pointes ayant chacune son grelot d'argent. Mariée, elle quitte le bonnet à pointes pour le chapeau de paille, également orné de boutons de métal; mère, elle indique sa dignité par un cordon rouge autour de sa chevelure; un autre cordon annonce la naissance d'un deuxième enfant, celui qui, d'après la coutume, prend toujours, fils ou fille, le rang d'aîné[1].

Le Loutze kiang, on le sait, doit son nom aux Loutze ou Anong qui vivent sur ses bords, dans une région du Yunnan occidental confinant au nord avec le territoire que peuplent les Lolo. Des tribus de Lisou sont éparses également dans la vallée de ce fleuve tibétain et barman et dans celle du Lantze kiang ou Mekong, qui dans cette partie de son cours traverse le Yunnan. Sur la rive droite, vis-à-vis de Weïsi fou, les montagnes sont presque exclusivement occupées par les Lisou. Ceux d'entre eux qui se sont rapprochés des villes chinoises et des Moso, leurs frères de race civilisés, payent régulièrement le tribut; mais ceux des montagnes écartées sont restés indépendants et il est de tradition chez eux qu'ils fassent tous les vingt ou trente ans une expédition de guerre et de pillage chez leurs voisins policés des plaines. Comme certains Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, ils ne manquent jamais de prévenir leurs ennemis de l'expédition qu'ils vont faire en leur envoyant une baguette symbolique marquée de coches, ornée de plumes et d'autres objets dont le messager explique le sens redoutable. Au jour dit, ils se présentent à l'endroit indiqué, et telle est la terreur des colons chinois qu'ils sont presque toujours vaincus par ces sauvages, armés d'arcs et de flèches trempées dans l'aconit. Les Lisou s'emparent des femmes et des enfants pour en faire des esclaves et pour les vendre en Barmanie; ils prennent aussi les soieries et les bijoux, puis ils livrent aux flammes les maisons de leurs ennemis. Et pourtant les mandarins nient l'existence de ces dangereux voisins et défendent même d'en prononcer le nom : ayant jadis annoncé au gouvernement la destruction complète de ces tribus, il leur serait pénible de se contredire dans leurs dépêches officielles[2]. En temps de paix, les Lisou sont très hospitaliers et se distinguent toujours des populations voisines par leur bonne harmonie et leur esprit de solidarité. Le sol appartient à tous et chaque famille s'installe où il lui plaît pour semer son grain dans les clairières naturelles ou obtenues par le feu. Ils commercent avec les tribus des alentours, et c'est ainsi que de proche en proche ils obtiennent les caouris (*cypræa moneta*), ces gracieux coquillages des Maldives

[1] Émile Rocher, *La province chinoise du Yunnan.*
[2] Dubernard, Desgodins, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1875.

qui recouvrent entièrement les bonnets de leurs femmes : les pépites d'or, qu'ils recueillent dans les sables du Loutze kiang, leur servent de monnaie courante. Ils ne vénèrent point Bouddha et n'ont point laissé pénétrer chez eux les prêtres tibétains, mais ils ont gardé les pratiques chamanistes qui prévalaient autrefois dans tout l'Extrême Orient : leurs sorciers jettent des sorts pour attirer les bons génies et battent le tambour pour effrayer les mauvais esprits des fontaines, des rochers et des bois.

Les Chan, les « Barbares Blancs » des Chinois, sont, de même que leurs voisins les Kakyen, plus nombreux en Barmanie que sur le territoire du Royaume Central : leurs tribus ne résident que dans la partie sud-occidentale du Yunnan, à l'ouest du Salouen ou Lou kiang; elles sont d'ailleurs soumises aux mandarins, qui désignent les chefs des villages, avec ordre de percevoir les impôts. Les Kakyen (Katchin) ou Singpo (Tchingpo), ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes, sont un des groupes de population les plus énergiques de la contrée et considèrent les Chan comme une race inférieure, bonne tout au plus à leur fournir des muletiers et des portefaix [1]. Petits, mais trapus et vigoureux, les Kakyen passent leur temps à manger et à boire, à soigner l'élégance de leur personne : ils se tatouent les bras et les jambes, couvrent leurs habits de coquillages et d'ornements de toute espèce. Ce sont les femmes qui font tout le travail, même celui de la culture, et qui portent les fardeaux. Le mari choisit son épouse non pour sa beauté, mais pour sa force physique, et le père réputé le plus heureux est celui qui possède le plus de filles, autant d'esclaves surchargées de travail. Environnés de bouddhistes, les Kakyen ont gardé leur ancien culte animiste, et c'est aux nat ou génies protecteurs que s'adressent leurs prières. Suivant une pratique encore usuelle dans certaines régions de l'Europe occidentale, ils mettent une pièce d'argent dans la bouche de leurs morts, afin qu'ils puissent payer leur passage en franchissant le grand fleuve qui coule entre les deux vies [2].

Les Peï ou Païi (Payi, Payu), aborigènes qui vivent dans les parties méridionale et sud-occidentale du Yunnan, surtout dans le bassin du Salouen, se divisent, suivant la région qu'ils habitent, en Peï des montagnes et en Peï des rivières; d'après la tradition, ils auraient habité autrefois les bords du Yangtze kiang, d'où les a graduellement refoulés l'immigration chinoise. Voisins des Lolo et parents des Chan, ils se mêlent rarement à eux et demeurent en des villages séparés, dont les maisons ne sont pas couvertes de toits

[1] Ney Elias, *Proceedings of the Geographical Society of London*, april 1876.
[2] Kreitner, *Mittheilungen von Petermann*, 1881, n° 7.

à la chinoise, mais de terrasses semblables à celles des Tibétains et des Miaotze. Les Peï ont la peau beaucoup plus blanche que les Chinois et, comme les Lolo, se distinguent des immigrants du nord par leur force physique. Tous se percent le lobe des oreilles pour y placer soit un cylindre d'argent, soit un tube de bambou, ornement que les femmes remplacent par des cigares ou des bouchons de paille; elles fument presque toutes le tabac, tandis que les hommes ont pris l'usage de l'opium[1]. Les femmes des tribus peï sont actives, sans la brusquerie de mouvements que l'on remarque chez la plupart des femmes lolo, et sont d'excellentes ouvrières pour le tissage et même pour le travail d'orfèvrerie. Par le langage et probablement par la race, les Peï, de même que les Khamti, se rapprochent des Laos de l'Indo-Chine, tandis que les Lolo parlent divers dialectes plus ou moins mélangés de barman, de chinois, de tibétain et se rattachant probablement à ce dernier idiome. Une tribu, parente des Peï, les Papé, est le reste d'une nation, jadis puissante, que les annales nous disent avoir été condamnée par le Fils du Ciel à lui envoyer en tribut des objets d'or et d'argent, des cornes de rhinocéros et des défenses d'éléphant[2] : la faune des grands mammifères aurait donc changé dans le pays depuis un petit nombre de siècles. Ni les Peï ni les Papé n'ont d'idoles; mais quand ils viennent chez les civilisés, ils entrent volontiers dans les temples, font des offrandes et brûlent des parfums comme les autres fidèles; ceux d'entre eux qui savent écrire n'emploient que les caractères chinois. D'ailleurs la civilisation du Royaume Central l'emporte peu à peu et les types originaires s'effacent graduellement par les mélanges. Diverses peuplades sont nées de ces croisements, et dans le nombre il en est plusieurs qui, tout en n'ayant d'autre langue que le chinois, rappellent encore la provenance indi-



CHINOIS DE YUNNAN.
Dessin de A. de Neuville, d'après M. L. Delaporte

[1] Kreitner, mémoire cité.
[2] Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, vol. XIV.

gène par la vigueur de leurs muscles, leur esprit d'indépendance et leurs coutumes rustiques : « Nous ne sommes pas Chinois », disent-ils fièrement; nous sommes du Yunnan. » En mainte occasion ils se sont rangés du côté des rebelles mahométans ou indigènes pour se débarrasser des mandarins. Ils diffèrent aussi des « enfants de Han » par leur esprit jovial et leur amour de la musique : presque tous les muletiers ou conducteurs de charrettes portent des mandolines en bandoulière, et dès que leurs chevaux sont en marche, ils accompagnent le bruit des grelots des sons de leur aigre musique[1]. On pourrait se croire en Espagne; comme les muletiers de Castille, ceux des plateaux du Yunnan portent un veston court aux boutons d'argent, mais un large turban s'enroule autour de leur tête.

L'insurrection qui éclata en 1855 et qui eut pour résultat de constituer pendant quelques années un État indépendant dans le Yunnan occidental, commença par une simple dispute entre mineurs bouddhistes et musulmans qui exploitaient des veines d'argent à Chiyang, vers les sources du fleuve Rouge. Dans aucune province de la Chine, la religion mahométane n'avait fait autant de progrès que dans le Yunnan. Issus de quelques émigrants arabes venus peu de temps après l'hégire, et de soldats bokhares qu'amena Koublaï khan dans une expédition de guerre au milieu du treizième siècle, les Hoï-hoï du Yunnan ne se distinguent pas physiquement des autres Chinois de la province, auxquels les ont mêlés de continuels croisements; mais la différence de la nourriture, celle des cultes, et bien plus encore les luttes d'intérêts entre les groupes de mineurs, ont fait surgir des haines et causé des massacres. Toutefois les éléments les plus divers se rencontrèrent parmi les rebelles, désignés d'ordinaire à l'étranger par le nom barman de Panté : à côté des mahométans se trouvaient des Chinois bouddhistes et taoïstes, ainsi que des Lolo, des Paï, des Miaotze de toutes les tribus; d'autre part, des musulmans étaient restés fidèles au gouvernement, et c'est un Hoï-hoï qui, après avoir fait triompher les siens, ramena la victoire du côté des Chinois. Un certain nombre des Panté vaincus allèrent s'établir dans les montagnes de la frontière de Siam et de Barmanie parmi les Chan et les Katchyen; mais les vides se sont comblés par des immigrants du nord, venus du Setchouen pour la plupart. La guerre n'est pas le seul fléau qui ait visité le Yunnan : récemment, la lèpre s'est répandue dans le pays. On a prétendu que cette maladie était inconnue au Yunnan et que son apparition coïncida avec l'arrivée des

[1] E. Rocher, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, mars 1878.

Européens; mais il faut peut-être voir l'origine de cette rumeur dans la malveillance des mandarins pour les étrangers. La peste a fait aussi de grands ravages dans la contrée, à la fois sur les hommes et les animaux. Il paraît que l'épidémie commence toujours par les rats[1].

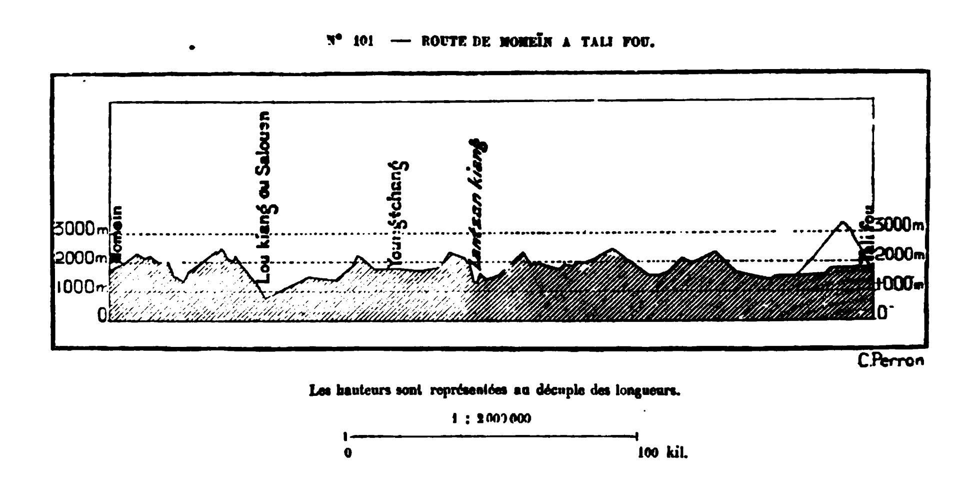
Momeïn ou Tengyueh ting est la seule ville de quelque importance que la Chine possède dans le bassin de l'Irraouaddi : située dans une vaste plaine de rizières, qu'entourent des montagnes escarpées, elle est considérée par les voyageurs anglais comme la porte sud-occidentale de la Chine, et ce nom revient dans tous les projets des constructeurs de chemins de fer. Momeïn est la dernière ville mahométane du Yunnan qui résista aux forces impériales en 1873. A l'est, la profonde vallée du Loutze kiang, Lou kiang ou Salouen, près de laquelle jaillissent les sources sulfureuses thermales de Pupiao, n'a point de villes importantes sur ses bords; mais la cité de Youngtchang fou, située sur un des affluents, dans une plaine de rizières comme Momeïn, est une cité très commerçante, qui se relève promptement des désastres de la guerre; parmi les immigrants se trouvent des fugitifs de Nanking, assez nombreux pour que leur dialecte soit devenu celui de la ville : de là son nom de « Petit Nanking[2] ». Les commentateurs de Marco Polo identifient Youngtchang avec la ville de Vochan (Vontchan, Voncian), que visita le grand voyageur, et où quelques années auparavant, en 1272 ou 1277, les douze mille Tartares du grand khan des Mongols, Koublaï, avaient mis en déroute les soixante mille soldats du roi de Mien ou Barmah, accompagnés de 2000 éléphants. Il est probable qu'à cette époque il existait de meilleurs chemins que de nos jours entre la Barmanie et le Yunnan, car des éléphants ne pourraient passer par les sentiers périlleux des escarpements et des cluses où les voyageurs doivent actuellement s'aventurer, à pied ou montés sur de hardis petits chevaux, souples comme des chamois. Cependant les deux fleuves Loutze kiang et Lantzan kiang sont traversés par des ponts suspendus en fer sur la route de Bhamo à Tali fou : ce sont probablement les dernières constructions de ce genre qui se voient sur les deux puissants cours d'eau[3].

Dans le bassin d'un tributaire du haut Lantzan kiang, coulant au fond d'effrayantes gorges, Atentze (Atuntzu) est la gardienne de la frontière

[1] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce*; — Garnier, *Voyage d'exploration en Indo-Chine*.
[2] Mac Carthy, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1879.
[3] Gill, *The River of Golden Sand*.

du Yunnan. Dans ce pays des Moso et d'autres tribus indigènes, la majorité des habitants civilisés se compose de Chinois, mais presque tous parlent le tibétain mieux que leur langue maternelle, les relations de commerce amenant sans cesse un grand nombre de Bod au marché d'Atentze. A d'autres égards, on pourrait se croire aussi dans le Bod-youl. Comme les villes tibétaines, Atentze est dans la région des froidures, au milieu d'une plaine de 3360 mètres d'altitude; ses maisons à toits plats sont bâties comme celles des Bod, et la ville est dominée par des couvents, dont les lamas obéissent au grand prêtre de Lassa. Les marchands d'Atentze vendent aux Tibétains du thé, du sucre, du tabac, en échange de poches

N° 101 — ROUTE DE MOMEÏN A TALI FOU.



Les hauteurs sont représentées au décuple des longueurs.

1 : 2000000

0 — 100 kil.

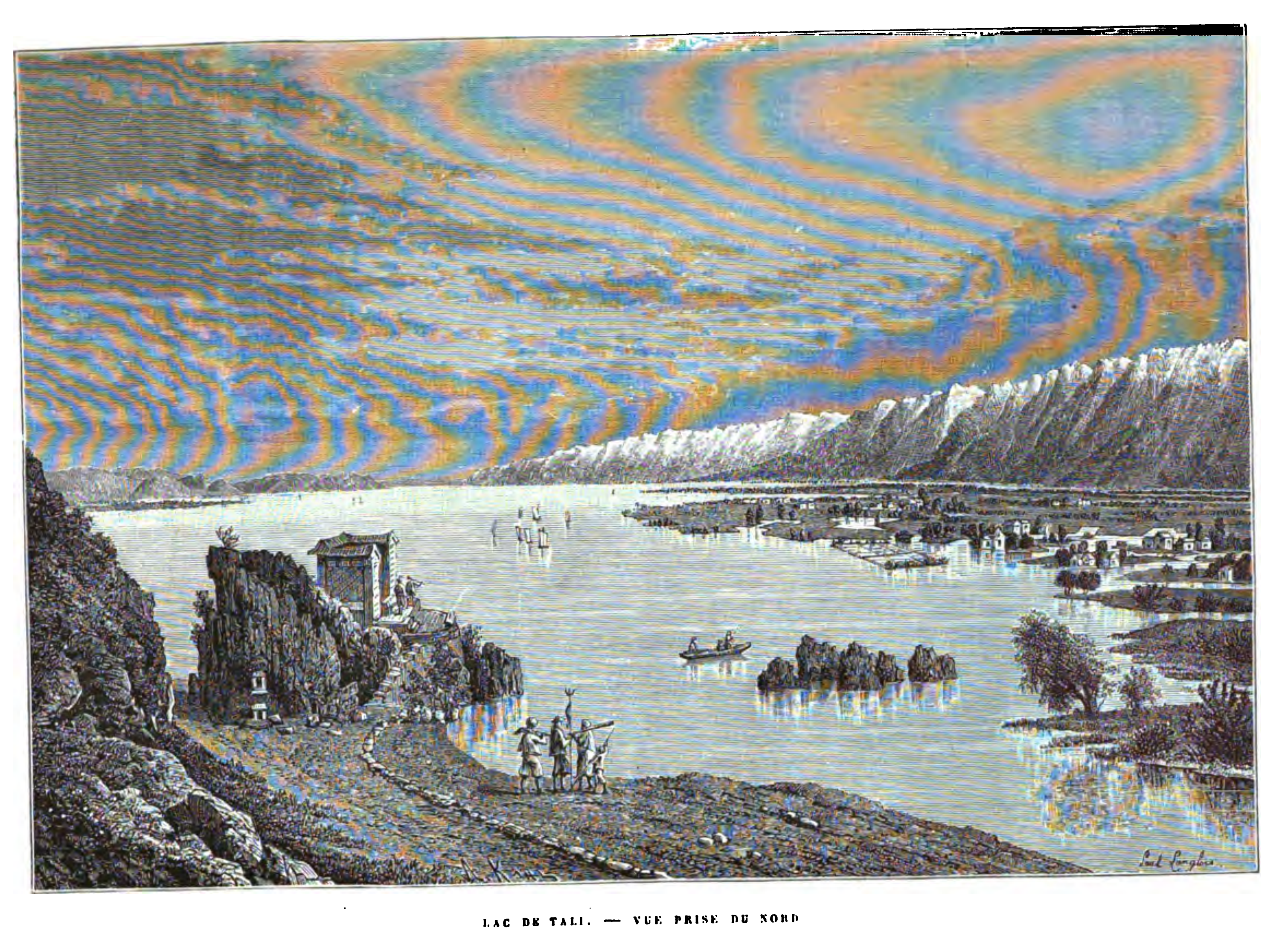
à musc, de peaux et de parchemins ouvrés et de « chenilles de terre », sur la tête desquelles poussent des champignons, et que les Chinois achètent à grand prix à cause des propriétés médicinales qu'ils leur attribuent[1]. La montagne de Doker la, dressant sa tête neigeuse au sud-ouest d'Atentze, de l'autre côté des gorges du Lantzan kiang, est une des cimes vénérées du Tibet et les pèlerins s'y rendent en foule[2]. Au nord, sur les bords du fleuve, jaillissent les sources salines thermales de Yerkalo. La population de cette partie de la marche tibétaine est très disgraciée de la nature; au moins le tiers des habitants sont affligés de goîtres[3].

La cité de Weïsi (Ouisi), située plus au sud, sur un affluent oriental du Lantzan kiang, est une ville de garnison ruinée par la guerre civile, et peuplée surtout de Lisou et de métis. De même Tali fou, occupant une position

[1] Émile Rocher, *La province chinoise du Yunnan*; — Soltau et Stevenson, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1881.

[2] Desgodins, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, octobre 1878.

[3] Gill, *The River of Golden Sand*.



LAC DE TALI. — VUE PRISE DU NORD

Dessin de Paul Langlois, d'après un dessin de L. Delaporte (Album du Voyage d'exploration en Indo-Chine

beaucoup plus heureuse sur la rive occidentale d'un vaste lac, est restée sous le coup du désastre qui la frappa, lors de la destruction du royaume des Panté : la plupart de ses rues étaient encore bordées de dé-

N° 102. — TALI FOU ET LE LAC DE TALI.



combres lorsque Gill la visita en 1877. Tous les villages des environs sont également dévastés, et dans la campagne pas un arbre n'a été laissé debout; en maints endroits, les cultures ont disparu sous les ronces et les cactus épineux. C'est à sa forte position militaire que Tali fou doit ses malheurs. Au nord et au sud, la plaine se termine par un étroit défilé

entre les montagnes et le lac, et ces deux passages, Chang kouan au nord et Hia kouan au sud, ont été coupés de fortifications qui font de tout le littoral de Tali une vaste citadelle. Au temps de Marco Polo, cette ville était, sous le nom de Carajan (Karayang), la « capitale de sept royaumes » et l'une des grandes cités de la Chine méridionale; pour les tribus environnantes, c'est une « cité sainte »[1]. Récemment elle a de nouveau pris rang de capitale, et c'est là que résida le roi des mahométans, Tuwhenhsia, que des proclamations arabes répandues dans les États voisins désignaient sous le nom de sultan Soliman[2]. Lors de l'entrée des troupes impériales en 1873, plus de la moitié des habitants de Tali, qui étaient au nombre de 50 000, furent égorgés et le général put envoyer à Yunnan fou vingt-quatre grands paniers remplis d'oreilles humaines[3]. Les faubourgs furent incendiés et la ville à moitié détruite; même dans les campagnes environnantes, on évalue seulement au tiers de l'ancienne population celle qui en occupe de nouveau les villages. Mais il semble impossible que Tali ne se relève pas promptement de sa ruine; outre l'importance administrative, elle a la fécondité naturelle de sa plaine, des carrières de marbre, des mines de sel et de métaux précieux; elle est aussi l'entrepôt naturel du commerce entre Bhamo et Ningyuen, c'est-à-dire entre la Barmanie et le Setchouen. Tali fou jouit de l'un des meilleurs climats : à 2030 mètres d'altitude, mais déjà voisine de la zone tropicale, elle n'a point d'hiver, quoique les montagnes qui se dressent à l'ouest, plus hautes de 3000 mètres que le niveau du lac, soient couvertes de neige pendant les deux tiers ou les trois quarts de l'année. Le lac, plus connu sous le nom d'Erh haï, aurait environ 50 kilomètres de longueur d'après Rocher et Gill, et se développe du nord au sud en un croissant de 9 à 10 kilomètres de largeur. Dans les parties les plus creuses du bassin, la profondeur dépasse 100 mètres, mais elle est fort inégale et quelques îles se montrent dans la partie méridionale. Les pluies, très abondantes sur le versant des montagnes qui entourent l'Erh haï, en élèvent parfois le niveau à 5 mètres au-dessus de la ligne des basses eaux et transforment en une puissante rivière le torrent qui porte l'excédent au Yangpi kiang, et par ce fleuve au Mekong: dans sa cluse de sortie, près de Hiakouan, l'émissaire du lac passe sous un porche naturel de roches, à côté duquel on a dû percer un tunnel pour le passage de la route[4]. L'Erh haï est très poissonneux, de même que les

[1] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce.*
[2] Gill, ouvrage cité.
[3] Émile Rocher, ouvrage cité.
[4] Soltau et Stevenson, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1881.

rivières et les ruisseaux qui s'y jettent. Plus habiles encore que les pêcheurs du Yangtze kiang, ceux de Tali fou ont su s'associer les oiseaux des bois pour la capture du poisson. Ils partent de grand matin et avec bruit, pour éveiller les oiseaux pêcheurs qui dorment dans les fourrés du bord, et laissent dériver leurs barques le long du courant en émiettant des boules de riz dans le sillage. Les poissons montent du fond pour happer la nourriture; de leur côté les oiseaux se mettent en chasse, et viennent déposer leur proie dans le bateau. En échange de leurs services, l'homme leur laisse une faible part du butin[1].

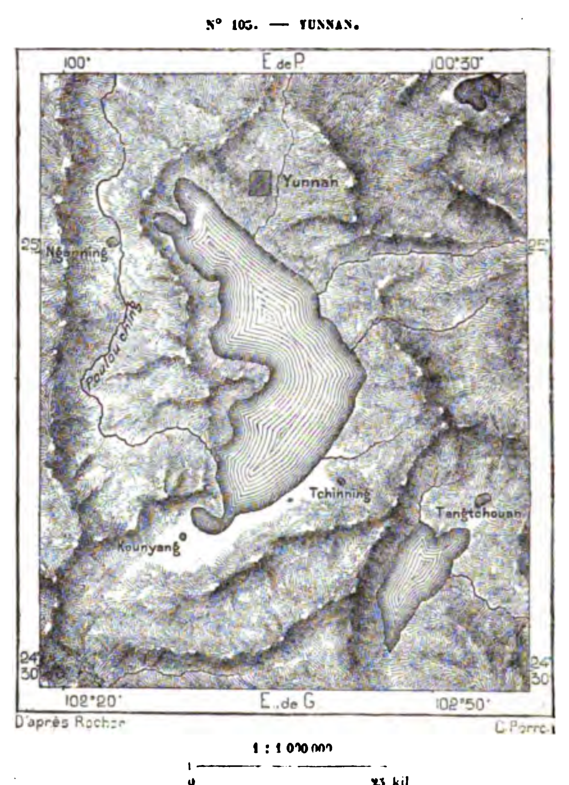
Les villes qui se succèdent au sud de Tali fou dans le bassin du Mekong, Chounning fou, Yun tcheou, Semao, ont été également dévastées après la reconquête du pays sur les mahométans; mais aucune ne se défendit comme Menghoa hien, cité bâtie à une cinquantaine de kilomètres au sud du lac de Tali, près des sources du fleuve Rouge. La population, renforcée par les fuyards de Tali, résista longtemps avec la fureur du désespoir, puis, comprenant qu'une plus longue résistance serait impossible, elle résolut de ne rien laisser au vainqueur. Tous les objets précieux furent rassemblés à la hâte dans un bloc de maisons auquel on mit le feu; du poison fut distribué aux femmes, aux enfants, aux vieillards. Quand les hommes valides furent restés seuls, ils mirent le feu aux quatre coins de la ville et se précipitèrent sur les assiégeants pour s'ouvrir un passage : quelques-uns réussirent à se frayer une issue, mais la plupart tombèrent sous le fer ou dans les flammes[2].

Dans le haut bassin du Kincha kiang, parallèle à celui du Lantzan ou Mekong, les groupes de population ne sont pas moins rares que dans celui du fleuve voisin, et même aucune route praticable n'en suit la vallée dans toute sa longueur[3]. Likiang fou, au nord de Tali, n'a encore été visitée par aucun voyageur européen; mais lors du passage de Gill dans le voisinage, à l'ouest, on lui dit qu'elle était ruinée par les exactions des mandarins. D'autres cités ont été complètement dévastées par les mahométans ou par les soldats chinois. Il ne reste plus dans la région du Yunnan appartenant au versant du fleuve Bleu que trois villes considérables, dont l'une est la capitale de la province. Yunnan fou est située dans une plaine, près de l'extrémité septentrionale d'un lac, le plus étendu du haut Yunnan : il porte le nom de « mer de Tien », d'après l'appellation d'un royaume qui occupait jadis la plus grande partie du plateau; les eaux sur-

[1] Fr. Garnier, *Voyage d'exploration dans l'Indo-Chine.*
[2] Émile Rocher, ouvrage cité.
[3] Gill, ouvrage cité.

abondantes de ce bassin, un peu moins élevé que celui de Tali (1950 mètres), s'échappent à l'extrémité sud-occidentale, par une vallée qui se replie vers le nord pour s'incliner vers le Yangtze kiang. Les campagnes riveraines de la mer de Tien sont riches en céréales, en champs de lin et de tabac, en vergers; çà et là des troupeaux de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles paissent sur le flanc des collines. La culture du pavot a fait disparaître une denrée très importante, la cire : les gens racontent que les abeilles, attirées vers la fleur du pavot, comme le sont les Chinois vers l'opium, ont toutes fini par succomber après la deuxième saison, empoisonnées par le suc délétère de la plante[1].

N° 105. — YUNNAN.



L'enceinte de Yunnan fou, de forme rectangulaire comme celle de presque toutes les cités chinoises, limite un espace d'environ 6 kilomètres carrés, mais ce terrain n'est plus couvert de maisons, et les faubourgs extérieurs sont réduits à peu de chose. La ville de Yunnan, d'origine fort ancienne, et dans laquelle les commentateurs voient le Yachi de Marco Polo, fut naguère beaucoup plus considérable, mais son commerce a repris depuis que la paix est rétablie. Centre de l'une des principales régions minières du Yunnan, elle est le marché régulateur du cuivre pour la Chine entière et possède de grands ateliers métallurgiques : sa fabrique de monnaies, fondée il y a plus de deux siècles, livrait au commerce avant la guerre cent millions de sapéques par an, masse de métal qui ne représente pourtant qu'une valeur de 100 000 francs. Au nord-est, sur la croupe d'un monticule, se voit un temple complètement en cuivre, jusqu'aux plaques du toit : il a été respecté pendant la guerre, parce qu'il

[1] Fr. Garnier, *Voyage d'Exploration en Indo-Chine.*

rappelle la mémoire du roi national Ousankoueï, qui osa résister à Kanghi. Yunnan fou a d'autres industries que celles du métal; on y prépare des tapis, des couvertures, des feutres, ainsi qu'une étoffe particulière dite « satin de la mer d'orient », que Francis Garnier croyait être tissée, du moins partiellement, des fils d'une araignée du Yunnan méridional : cette étoffe, très renommée, est très solide et d'un noir mat. Yunnan n'est qu'à une centaine de kilomètres au sud du Yangtze kiang, mais, dans cette partie de son cours, le grand fleuve, obstrué de rochers et coulant en rapides, n'est pas navigable, et la route commerciale doit aller le rejoindre à 400 kilomètres plus bas. Cette route, qui passe par les villes populeuses et commerçantes de Toungtchouan, fameuse par ses fabriques de sapèques, et de Tchaotoung fou, serpente sur des plateaux ravinés, mais avant d'entrer dans le Setchouen elle emprunte la rivière de Takouan ho, appelée aussi Hoang kiang ou « fleuve Jaune », qui se jette dans le Yangtze entre Pingchañ et Sutcheou. Le port d'embarquement auquel un rapide a valu le nom de Laouan t'an, est un bourg très animé, situé dans une contrée riche en mines de plomb argentifère. Au nord, sur les confins du Yunnan et du Setchouen, le sommet de la colline de Longki porte une église, un séminaire, une école, ensemble de constructions dont les missionnaires catholiques ont fait une véritable forteresse pour se mettre à l'abri des incursions des Mantze[1].

Le massif des « monts Froids » ou Leang chañ, qui s'élèvent sur la frontière commune du Koeïtcheou, du Setchouen et du Yunnan, est la région heureuse de la contrée : pendant les dix-sept années de guerre civile, les habitants de ce pays, bouddhistes et mahométans, Chinois et I jen, ne cessèrent de vivre en parfaite harmonie et les travaux des mines ne furent pas interrompus : un des principaux produits de l'exploitation minière est un sel de plomb que l'on emploie pour la peinture sur porcelaine et que l'on expédie à dos de mulets au Yangtze kiang, d'où il est porté en barque aux fabriques de Tchingte tcheng, dans le Kiangsi[2]. La partie orientale de la province appartient au bassin du fleuve de Canton ; plusieurs villes importantes, telles que Tchoungtching fou et Kaïhoa fou, se trouvent sur ce versant; en outre, les vallées supérieures du Houng choui et de ses affluents entourent les promontoires avancés du plateau central de Yunnan. Une rangée de lacs se prolonge, au sud de la mer de Tien, dans les dépressions de ce plateau. Ces bassins lacustres, de Tchingkiang, de Kiang-

[1] De Carné, *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1870; — Fr. Garnier, ouvrage cité.

[2] F. Garnier; Rocher, ouvrages cités; — Fenouil, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1862.

tchouen, de Tounghaï (mer Orientale), de Chiping sont emplis d'eau douce, quoiqu'ils n'aient pas d'écoulement, à moins toutefois que des ruisseaux souterrains n'emportent le trop-plein des eaux, car cette région est traversée dans tous les sens de grottes et de galeries où disparaissent les rivières[1]. Deux lacs, ceux de Tchingkiang et de Kiangtchouen, sont réunis par un canal artificiel de 1700 mètres de long, creusé à travers une colline de grès quartzeux[2]. Les agriculteurs conquièrent chaque année de nouveaux terrains sur les lacs en ramenant les vases du fond, et tandis que les champs de tabac et de pavot bordent les rives, les rectangles inégaux des rizières s'avancent au loin dans les eaux, pareils à des îles flottantes. Chacune des mers intérieures donne son nom à la ville principale des campagnes riveraines. Des mines d'argent, de cuivre et de fer, des usines métallurgiques, surtout les aciéries de Laolu kouan, ont valu une certaine importance commerciale à ce district. Au nord-est du Tounghaï, la ville de Ningtcheou est peuplée de potiers.

Les cités du versant méridional, qu'arrosent le fleuve Rouge et ses affluents, sont aussi des entrepôts miniers. Yuen kiang, sur la rive occidentale du fleuve, connu en cet endroit sous le nom de Hoti kiang, est en outre un grand marché agricole; elle est entourée d'admirables cultures appartenant déjà à la flore tropicale, car l'altitude de la plaine est seulement de 520 mètres; dans cette contrée, les plantes du midi se mêlent à celles de la zone tempérée, et les paysans alimentent les marchés de mangues, de goyaves, de cédrats, d'oranges, aussi bien que de pêches, de pommes, de poires, de noix et de châtaignes. Au sud-ouest, surtout aux alentours de Pou ör fou (Pou ehr, Pou öl), on recueille sur les pentes du Koang chañ ou « mont Nu » une espèce particulière de thé très appréciée dans le Yunnan et dans toute la Chine, malgré son odeur de musc, mais beaucoup trop chère pour trouver son chemin jusqu'à l'étranger[3]; on exploite aussi de riches salines dans les environs. A l'est du Hoti kiang, la ville principale est Lingan fou, dont la forte enceinte est entourée de verdure, et que dominent de toutes parts des collines de marbre, contrastant par leurs croupes stériles avec les riantes campagnes de la vallée. Le marché le plus actif de la province est naturellement Manhao (Mang ko), le port du fleuve Rouge où commence la navigation régulière : c'est l'entrepôt des thés, des cotons et des soies de tout le sud de la province. Des négociants cantonais, prévoyant l'importance que cette région pourra prendre un

[1] F. Garnier, *Exploration en Indo-Chine*.
[2] Emile Rocher, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, mars 1878.
[3] Soltau, *Proceedings of the Geographical Society of London*, sept. 1881.

jour dans le commerce général, se sont établis à Manhao et en ont monopolisé le trafic. A l'époque où l'expédition française de l'Indo-Chine visita la contrée, un chef cantonais s'était même constitué une sorte de principauté indépendante à Laokaï, sur la frontière de la Chine et du Tongking; la douane qu'il avait installée sur le fleuve lui rapportait, d'après Garnier, un million et demi par an[1]. D'après le consul Kergaradec, elle se trouve maintenant entre les mains d'une tribu militaire de Chinois indépendants ayant pris le nom de « Pavillons Noirs ».

HAÏNAN

Cette grande île, dépendance administrative de la province de Kouangtoung, appartient sans aucun doute à la même période de l'histoire terrestre que le continent. La péninsule qui se détache de la terre ferme, précisément au nord de Haïnan, s'essaye, pour ainsi dire, à former une île semblable à celle dont les massifs montagneux s'élèvent de l'autre côté du détroit. Le passage qui sépare les deux terres, en réunissant la mer de Chine au golfe du Tongking, est une « manche » étroite et sans profondeur, faible érosion superficielle. De rive à rive, le détroit ou « canal des Jonques », a 20 kilomètres seulement, et sa plus grande profondeur à l'entrée occidentale est de 24 mètres; vers le milieu de la passe, la sonde ne trouve que 11 mètres lors du reflux[2]. Des brisants continuent au loin la plage de Haïnan au nord-est et en accroîtraient notablement la surface si un faible exhaussement du sol faisait émerger les rivages. Un courant, dont la vitesse moyenne varie de 4 à 7 kilomètres par heure, se meut par le détroit, entre l'île et la grande terre : il s'accroît avec le flux, qui se dirige dans le même sens, et diminue avec le reflux, qui marche en sens inverse.

Par sa forme générale et par la direction de la principale arête montagneuse, l'île qui est au « sud de la mer » — car tel est le sens du nom de Haïnan, — témoigne aussi de sa communauté d'origine avec la masse continentale voisine. Son grand axe est dans le sens du sud-ouest au nord-est, et par conséquent parallèle aux rangées du système sinique, et ses plus hauts sommets s'alignent aussi dans le même sens. Le massif central

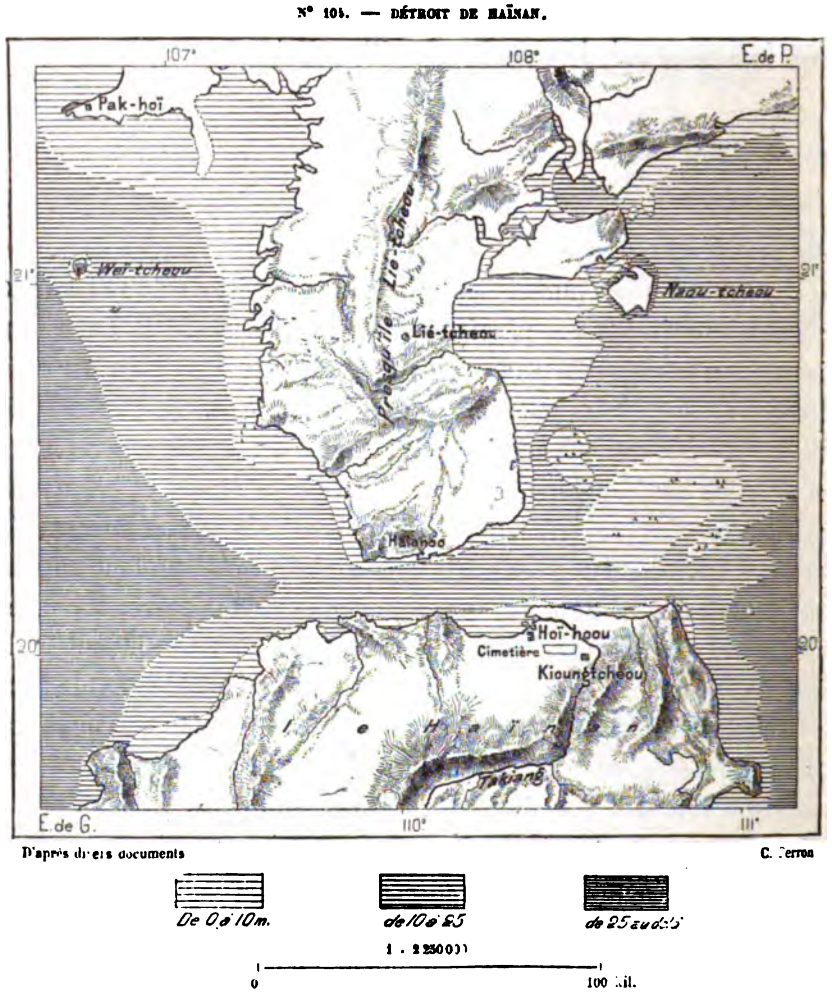
[1] Population de villes du Yunnan, indiquée par des voyageurs modernes :

Yunnan fou . . .	en 1868,	d'après Garnier . . .	50 000	habitants.
Tchaotoung. . . .	»	» de Carné. . .	50 000	»
Tali fou	en 1878,	» Gill.	25 000	»

[2] Valois, *Annalen der Hydrographie*, 1877, X.

est connu sous le nom de Wouchih chañ ou « mont aux Cinq Doigts » : c'est un Pentédactyle, comme le Taygète du Péloponèse; les poésies chinoises comparent l'île à une main dont les doigts « jouent avec les nuages pendant le jour, et la nuit vont cueillir des étoiles dans la voie lactée ». Elles parlent aussi de neiges qui couronneraient ces montagnes ; toutefois,

N° 104. — DÉTROIT DE HAÏNAN.



sous ce climat tropical, des neiges ne pourraient séjourner pendant toute l'année que sur des cimes ayant au moins 5000 mètres d'élévation : or un pareil massif se dressant à moins de 80 kilomètres de la côte, en des parages où passent incessamment les bateaux à vapeur, serait le principal point de repère pour les marins et l'un des spectacles les plus admirés des voyageurs. Il est probable que ces monts n'ont de neiges qu'exceptionnellement, ce qui suppose encore une altitude d'environ

1800 mètres. Des torrents descendent de ces hauteurs, en divergeant vers le pourtour de l'île, qui se développe en un ovale irrégulier de 800 kilomètres.

Haïnan est une des terres chinoises les moins connues; si ce n'est aux abords du détroit, les côtes n'en ont été que sommairement relevées par les marins, et le tracé des rivières n'a été reporté sur les cartes que d'après l'indication des indigènes et les anciens documents chinois. Il importerait surtout de reconnaître les rivières de la région nord-occidentale, pour savoir si le Nankien kiang, descendu de la montagne aux Cinq Doigts, se divise réellement en deux cours d'eau navigables, le Peïmen kiang et le Kien kiang ou Ta kiang, formant ensemble un canal de 300 kilomètres et changeant en île un vaste territoire de plaines et de collines; même un troisième cours d'eau se séparerait de la rivière pour aller se jeter directement dans la mer de Tongking. Cette trifurcation d'un fleuve en coulées navigables, dans une île montueuse, serait un phénomène unique à la surface de la Terre, et l'on ne saurait l'admettre sur le simple témoignage des auteurs chinois. L'Anglais Purefoy ne donne de renseignements précis que sur la partie inférieure du Ta kiang, au sud de Kioungtcheou fou, la capitale de l'île; en cet endroit, la rivière aurait de 3 à 4 mètres de profondeur moyenne, et serait navigable pour les embarcations d'un faible tirant d'eau; mais en amont de Tingan ce « Grand Fleuve » n'est plus utilisé par les barques, et tout le trafic se fait par la route postale : s'il existait réellement un canal, les bateliers, si habiles à faire remonter leurs embarcations dans le moindre filet d'eau, ne manqueraient pas de s'en servir pour le transport des marchandises[1].

L'île de Haïnan est d'une très grande richesse en ressources naturelles; ses montagnes ont des gisements d'or, d'argent, de cuivre, de fer et d'autres métaux; des sources thermales jaillissent dans ses vallées et dans ses plaines, principalement sur le versant oriental; de vastes forêts, fournissant du bois de construction, si rare dans le reste de la Chine, croissent sur les pentes des monts. Des animaux sauvages vivent encore dans ces hautes régions : on y rencontre des rhinocéros, des tigres, des singes d'une espèce qui ressemble à l'orang-outang, des cerfs et des chevreuils. En bas, sur le penchant des collines et dans les plaines, s'étendent des bois de cocotiers, d'aréquiers et de palmiers à noix de bétel; des haies d'ananas séparent les champs, où l'on cultive la canne à sucre, le papayer, le bananier, le man-

[1] Hirth, *Mittheilungen von Petermann*, 1873 VII.

guier, le litchi, l'indigotier, le cotonnier, le ricin, le tabac, le riz, la patate, le sésame, les arachides, les arbres fruitiers de la zone tropicale et mainte plante appréciée pour le parfum de ses fleurs ou ses vertus médicinales. Comme le Setchouen et le Yunnan, Haïnan possède aussi l'insecte *coccus pela*, qui produit la cire blanche. Les mers environnantes sont très poissonneuses, et l'on y pêche des huîtres perlières, ainsi que des tortues dont l'écaille est très estimée dans le commerce[1]. Située sur le parcours des moussons pluvieuses du sud-ouest, l'île est abondamment arrosée; les arêtes de montagnes, étant orientées dans le même sens que les courants atmosphériques, ne forment point barrière entre les climats du nord et du sud; sauf quelques contrastes locaux entre les rives des versants opposés, elles ont une température élevée que modèrent des brises marines, et les deux saisons de la mousson pluvieuse du sud-ouest et de la mousson sèche du nord-est s'y succèdent régulièrement. D'abondantes rosées rafraîchissent les plantes pendant la période des sécheresses, et la campagne garde toujours son éclatante verdure. Par la fraîcheur de la végétation, les paysages du littoral, surtout au nord et à l'ouest, ressemblent à ceux de l'Europe occidentale, mais les espèces montrent que l'on se trouve déjà sous le ciel de l'Inde. Haïnan est exposée aux tempêtes tournantes, quoique à un moindre degré que Formose; il est rare que des navires soient brisés sur ses côtes.

Les auteurs chinois, en parlant de la population de Haïnan, comparent l'île à un cercle entouré de deux anneaux concentriques. Au milieu vivent les aborigènes, au pourtour les Chinois et dans la zone intermédiaire les indigènes civilisés. Les diverses tribus qui se sont réfugiées dans les vallées de l'intérieur sont connues sous le nom de Li ou Loï et parlent un langage qui se rapproche de celui des Miaotze du continent. Les Li qui n'ont pas encore de relations constantes avec les civilisés du littoral portent le nom de Song Li (Chang Li, Tchouang Li) ou Li barbares; il en est qui vivent presque nus et n'ont pour gîtes que le sol des cavernes ou d'étroits réduits recouverts d'un toit de paille; ils se divisent en de nombreuses tribus hostiles les unes aux autres, et toutes différentes par le costume, l'armement et les mœurs. Les Naoutong portent les cheveux roulés sur le front; les Kac Miaou se plantent au milieu de leur chevelure des morceaux de bambou en forme de cornes; les Bam Miaou se servent encore de l'arbalète[2]. Les Li dont les villages sont fréquentés par les marchands ont reçu l'appellation

[1] Guillemin, *Annales de la Propagation de la Foi*, janvier 1852.
[2] Du Halde; — Klaproth; — Ritter; — Hirth; — *Rapports consulaires*

de Chouh Li ou « Li mûrs », dans le sens d'« apprivoisés ». Des groupes fugitifs de Miaotze, venus à diverses époques du Kouangsi et du Kouangtoung occidental, sont classés avec les indigènes « mûrs », auxquels ils ressemblent par les mœurs aussi bien que par la langue[1]. Quant aux envahisseurs chinois, ils sont maintenant de beaucoup la race dominante. Il y a deux mille ans, lorsqu'ils s'emparèrent de cette île, 23 000 familles colonisèrent le littoral; en 1835, la population chinoise de Haïnan dépassait 1 350 000 habitants; on l'évalue maintenant à 2 millions et demi[2]. Elle serait bien plus considérable encore si les pirates, naguère très nombreux dans ces parages, n'avaient fait de fréquentes incursions dans l'île et même ne s'y étaient établis à demeure, nulle partie de la Chine n'étant mieux située pour leur permettre d'attaquer à l'improviste les navires de passage et de se dérober aux poursuites. Mais les colons, presque tous originaires du Fo'kien et du Kouangtoung, ainsi qu'en témoignent leurs dialectes locaux, n'ont jamais eu rien à craindre de la part des timides indigènes, et les ont refoulés sans peine dans l'intérieur; l'atmosphère pestiférée des étangs qui parsèment la région côtière a été la principale cause des arrêts temporaires de l'immigration. Le grand nombre de havres qui s'ouvrent sur le pourtour de l'île et l'alternance régulière des moussons, qui tantôt poussent les joonques vers le large, tantôt les ramènent vers le port, offrent des avantages au commerce local et des milliers de Haïnanais voguent sur les mers du sud vers le Tongking, la Cochinchine, les Philippines, Java, Singapour ou Siam; dans toutes les parties de l'île on rencontre des émigrants enrichis revenus dans leur patrie pour y finir leurs jours. De même que sur le continent voisin, la population chinoise se divise en Pounti et Hakka, et récemment des luttes ont éclaté entre ces ennemis héréditaires.

Kioungtcheou, la capitale, et en même temps la ville la plus considérable de l'île, se trouve naturellement dans la partie de Haïnan la plus rapprochée de la terre ferme, celle où débarquent les immigrants et les commerçants chinois, et où doivent s'entreposer les denrées de l'île, avant d'être expédiées à Hongkong et à Canton. Les campagnes qui entourent Kioungtcheou sont d'une grande fertilité et couvertes de villages

[1] Swinhoe, *Journal of the China branch of the Asiatic Society*, 1871, 1872; — *Mittheilungen der geographischen Gesellschaft zu Wien*, 1876.

[2] Superficie et population probables de Haïnan :

36 195 kilomètres carrés. 2 300 000 habitants. 69 habitants par kilomètre carré.

que l'on entrevoit à travers les massifs de bambous. La cité, entourée d'une muraille haute de 12 mètres, est bâtie à une dizaine de kilomètres de la mer, mais elle possède sur une baie qui s'ouvre au sud du détroit, la ville marine de Hoï hoou (Haï koou), « Bouche de la Mer », à laquelle les commerçants étrangers donnent généralement le nom de Kioungtcheou, comme à la capitale; presque tout l'espace qui sépare les deux villes est occupé par des tombeaux. Déjà le traité de Tientsin, en 1858, accordait aux Européens le droit de trafiquer directement avec Kioungtcheou, mais c'est en 1876 seulement qu'ils réussirent à triompher des résistances locales et que leurs navires se présentèrent pour la première fois devant Hoï hoou[1]. La prééminence commerciale pour le nombre des bâtiments appartient à la marine allemande; toutefois les bénéfices du trafic sont réalisés par les intermédiaires chinois de Macao, de Hongkong et de Canton. Les principaux objets d'exportation sont les sucres, le sésame, les étoffes de l'ortie *boehmeria nivea*, les cuirs préparés dans les tanneries de Hoï hoou, et les animaux vivants, porcs, poules et pigeons, pour l'alimentation de Macao et de Hongkong. Le port de Hoï hoou manquant de profondeur, les bâtiments sont obligés de mouiller à plus de 4 kilomètres au large, près d'un banc de sable qui les protège contre la violence des vagues. Néanmoins la position de Hoï hoou sur le détroit de Haïnan en fait l'escale nécessaire des navires qui se rendent de la mer de Chine dans le golfe de Tongking, et le point de départ des passagers pour la terre ferme : un mouvement incessant d'embarcations se fait entre Hoï hoou et Haï an so, située au nord-ouest, sur la rive méridionale de la péninsule de Liétcheou.

En dehors de la capitale, plusieurs autres villes importantes s'élèvent en diverses parties de l'île. Tingan, sur le Ta kiang, au sud-ouest de Kioungtcheou, est le plus grand marché agricole de l'intérieur; Linkao et Tantcheou, sur la côte nord-occidentale, sont entourées de plantations sucrières; Aïtcheôu, au sud, commerce avec les Philippines, les îles de la Sonde et l'Indo-Chine; Wantcheou et Lohoui (Lokhoï) sont les principales cités de la côte de l'est, tournée vers l'Océan[2].

[1] Mouvement commercial du port de Hoï hoou en 1879 :

496 navires, jaugeant 212 724 tonneaux.

Valeur des échanges en 1880 : Importations.	7 050 000	francs.
» » Exportations.	4 700 000	»
Ensemble . . .	11 750 000	francs.

[2] Villes de Haïnan dont la population approximative est indiquée par les voyageurs modernes :

Kioungtcheou, en 1878 (consul) .	200 000 hab.	Tingan, en 1805 (Purefoy) . . .	60 000 hab.
Lohoui, en 1805, d'après Purefoy.	80 000 »	Hoï hoou (Kioungtcheou) (consul).	10 000 »

FORMOSE

Cette île de la mer de Chine, un peu plus étendue et probablement plus peuplée que l'île de Haïnan[1], est également une dépendance du continent. Tandis qu'immédiatement à l'est commencent les fonds, et que des abîmes de 2000 mètres s'étendent au-dessous de la berge sous-marine, le détroit de Fo'kien, qui sépare Formose de la grande terre, et dont la largeur est de 150 kilomètres dans sa partie la plus resserrée, n'a que 60 mètres de profondeur moyenne, et nulle part la sonde n'y descend à 100 mètres. Même vers l'entrée méridionale du détroit, les Panghou, groupe d'îles auxquelles on a laissé aussi le nom espagnol de Pescadores, parsèment la mer au devant de la convexité occidentale de Formose, et l'archipel lui-même se continue à l'ouest et au sud-ouest par des bas-fonds périlleux. Il est donc naturel que Formose dépende de la province continentale à laquelle la réunissent les fonds sous-marins et d'où proviennent en outre la plupart de ses habitants. Formose est pour le gouvernement chinois un simple arrondissement du Fo'kien.

Cette terre, que les anciens géographes connaissaient sous le nom de Grande Loutcheou[2], et qui a pris maintenant l'appellation de sa capitale, Taïwan, est une des îles montagneuses qui présentent le plus de régularité dans la disposition de leurs versants. De l'une à l'autre extrémité, sur un espace de près de 400 kilomètres, l'ovale allongé de l'île est divisé par un faîte se développant du sud au nord, mais obliquant à l'est du méridien. Le versant oriental, tourné vers les espaces océaniques, est en moyenne deux fois plus rapide que le versant qui regarde la grande terre : il plonge dans la mer par une berge escarpée, tandis que le penchant occidental, qui ressemble aux montagnes du Fo'kien, descend en pente douce vers la mer et sous les eaux. De l'une et l'autre rive, on peut voir parfaitement se profiler l'arête en dents de scie de cette longue chaîne du Ta chañ ou « Grande Montagne » : dans la partie méridionale, les sommets ne dépassent pas 2400 mètres ; tandis qu'au centre de l'île, une cime, appelée par les Anglais mont Morrison, atteint 3352 mètres, et que, plus au nord, le mont Sylvia et d'autres pointes s'élèvent à plus de 3600 mètres. Dans sa formation générale, le Ta chañ est composé principalement de calcaires carboni-

[1] Superficie et population probables de Formose :
38 803 kilomètres carrés. 3 600 000 habitants. 93 habitants par kilomètre carré.

[2] D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine*.

fères, mais des roches volcaniques s'y sont aussi fait jour, et l'on parle vaguement d'une « montagne brûlante », le Kiaï chañ, qui s'élèverait au centre du Ta chañ; vers l'extrémité septentrionale de la chaîne, il existe encore des fumerolles qui déposent un peu de soufre sur les rochers. Les

N° 105. — FORMOSE ET DÉTROIT DU FO KIEN.

D'après l'Amirauté anglaise

De 0 à 50 m — de 50 à 100 — de 100 à 1000 — de 1000 au-delà

1 : 4000000

0 — 100 kil.

tremblements de terre sont fréquents, et divers indices permettent de croire que le littoral est soulevé par les forces souterraines : ce serait le phénomène contraire de celui que l'on croit se produire en face sur la côte continentale, entre Ningp'o et le golfe de Canton. Lorsque les Hollandais possédaient la ville de Taïwan, sur le rivage sud-occidental de Formose, un détroit navigable, dans lequel pouvaient même s'embosser les flottes, sé-



FORMOSE. — UN SENTIER DANS LA MONTAGNE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Thompson.

parait les deux forts principaux de la ville, et ce détroit est maintenant transformé en une plaine que traversent des canaux et des routes et que recouvre partiellement le flot pendant les hautes marées; les navires s'arrêtent à plus de 5 kilomètres au large de l'ancien port. Tandis que ce havre se fermait, l'exhaussement du sol contribuait à en ouvrir un autre plus au sud; une langue de terre, s'élevant peu à peu au-dessus de l'eau. reliait le littoral à une chaîne de rochers volcaniques, et, protégeant ainsi contre les vagues une large baie, formait le port de Ta koou, qui d'ailleurs s'envase de plus en plus et ne donne accès, quand le vent et la marée sont favorables, qu'à des navires d'un tirant de 3 à 4 mètres[1]. D'après le géologue américain Bickmore, des plages exhaussées pendant la période géologique contemporaine se suivraient sur le pourtour de l'île jusqu'à la hauteur de 400 mètres.

Les premiers navigateurs européens qui virent Taïwan, au commencement du seizième siècle, avaient heureusement les yeux ouverts aux beautés de la nature, et la terre qu'ils découvrirent, au lieu de porter une appellation de saint ou de roi, s'appela désormais Formose ou « la Belle ». Il n'est pas une île de l'Océan qui mérite mieux ce nom, du moins sur le versant oriental, car du côté de l'ouest les montagnes se terminent par des escarpements nus et rougeâtres, en tout semblables à ceux de la rive du Fo'kien. L'arête centrale projette à droite et à gauche des contreforts et des chaînons latéraux, tous différents de hauteur et d'aspect : pics, aiguilles et dômes, croupes et parois se succèdent de la ligne des crêtes aux promontoires marins en une variété infinie; çà et là resplendissent des rochers blancs, isolés ou superposés en assises; les vallées sont emplies de la verdure des forêts, et les cascades brillent au fond des ravins noirs. On devine les villages entre les massifs de bambous et de palmiers. Les arbres se pressent jusqu'au bord de l'eau salée, et les falaises elles-mêmes, découpées par le flot en mille formes fantastiques, se drapent de végétation; des liserons aux grandes fleurs violettes rayées de rouge retombent en nappes au-dessus des flots, et des touffes de lis croissent en bouquets à la pointe des écueils[2].

La grande richesse de la flore de Formose s'explique par le voisinage du continent et par la superposition des zones de climat sur les pentes des montagnes. Les plages appartiennent à la région tropicale, les collines et les monts s'élèvent dans la zone tempérée. Les moussons se succèdent

[1] Thomson, *Journal of the Geographical Society of London*, 1873, XLIII.
[2] Cyprian Bridge, *An excursion to Formosa.*

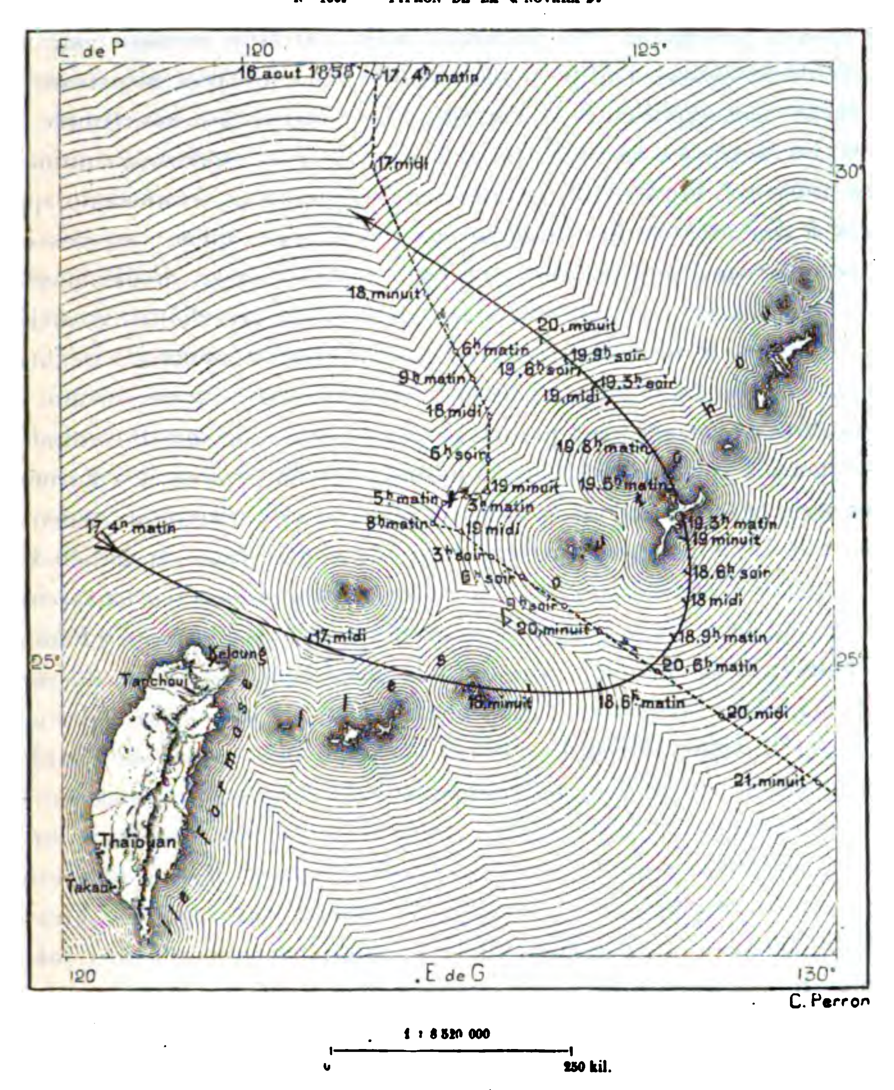
régulièrement : en été le vent souffle de l'archipel malais, le courant atmosphérique vient en hiver des îles du Japon. A ce balancement annuel des airs correspond le balancement des eaux : tandis qu'au large, au-dessus des abîmes océaniques, le reflux du courant équatorial se porte du sud-ouest au nord-est pour longer les côtes du Japon, sous le nom de Kouro sivo ou « courant Noir », le mouvement des eaux basses, dans le détroit de Fo'kien, dépend de l'oscillation des airs et se dirige parallèlement à la côte, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, suivant la force du vent qui les entraîne[1]. Ainsi le va-et-vient de l'atmosphère et des eaux soumet l'île aux influences alternatives des climats du nord et du sud, et lui porte des oiseaux, des poissons, des graines et les hommes de régions différentes. Formose jouit aussi de l'avantage d'être abondamment arrosée par les averses. La mousson polaire du nord-est, qui vient de traverser les mers du Japon, est chargée de pluies comme la mousson du sud-ouest, et c'est ainsi que l'île, malgré l'alternance de vents contraires, dont l'un stérilise le sol du continent voisin, reçoit de l'eau en chaque mois de l'année. Par un phénomène extraordinaire dans l'Asie orientale, c'est en hiver, lors de la mousson du nord-est, que tombe, en certains endroits, la plus grande quantité d'eau ; elle dépasse 3 mètres à la station de Keloung, à l'extrémité septentrionale de Formose : ce fait s'explique par la forme de la baie, largement ouverte du côté du nord et dominée au sud par de hautes montagnes[2]. Parfois le mouvement des airs est renversé par les ouragans sur la côte orientale; mais ces tempêtes pénètrent rarement à l'ouest, dans le détroit de Fo'kien. Cependant un ouragan et un raz de marée firent de tels dégâts à Taïwan en 1782, que, d'après la rumeur publique en Chine, l'île entière aurait été engouffrée : presque tous les navires furent coulés ou avariés, les édifices du littoral s'écroulèrent, l'eau noya toutes les récoltes[3]. Le 18 et le 19 août 1858, les naturalistes de la *Novara*, qui cinglait de Changhaï vers les Carolines, observèrent un de ces cyclones, qui, tout en tournoyant sur lui-même, décrivit une grande courbe au-dessus de la rangée méridionale des Riukiu ou Loutcheou. D'heure en heure, ils purent suivre à travers l'espace les points successifs où se trouvait le de l'ouragan, marchant en sens inverse des typhons réguliers.

L'île « Belle » ne possède probablement pas une espèce végétale ou animale qui ne soit originaire du continent; cependant les explorateurs ont découvert quelques formes qui jusqu'à présent n'ont pas été vues ailleurs.

[1] De Vautré, Le Gras, *Instructions nautiques sur les côtes Est de la Chine.*
[2] Fritsche; — Hann, *Geographisches Jahrbuch*, tome VIII, 1881.
[3] Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, tome X.

Les espèces dominantes sont les mêmes que celles du Japon méridional et du Fo'kien, mais quelques-unes se distinguent par la vigueur de la croissance et la beauté du port. Dans aucune autre partie de l'empire Chinois on ne

N° 106. — TYPHON DE LA « NOVARA ».



1 : 8 520 000

0 — 250 kil.

voit de bambous plus élevés; ils se dressent jusqu'à 30 mètres de hauteur, et n'ont pas moins de 60 centimètres de tour[1]. Les grandes forêts de l'intérieur consistaient principalement en camphriers, avant que l'avidité des marchands ne les eût dévastées. Un des végétaux les plus communs de la région littorale est un arbrisseau à tige nue se terminant

[1] Thomson, *Tour du Monde*, 1875.

par de larges feuilles palmées : c'est l'*aralia papyrifera*, qui sert à la fabrication du papier dit « papier de riz ». Parmi ses 35 espèces de mammifères et ses 128 oiseaux terrestres, Formose en possède respectivement 14 et 43 qu'on ne retrouve ni sur le continent, ni sur les terres voisines. Cette faune particulière prouve que l'île est séparée de l'Asie depuis une époque géologique très ancienne, mais non assez reculée pour que la parenté des genres n'ait pu se maintenir[1]. Ainsi les types principaux du continent sont représentés à Formose : les singes, les insectivores, les tigres, les sangliers, les cerfs, les antilopes, diverses espèces de ruminants et de rongeurs. Plusieurs de ces mammifères sont plus étroitement apparentés à des espèces hindoues, malaises, japonaises qu'aux espèces chinoises. Le « singe des rochers » rappelle quelques singes de l'Hindoustan et de la Barmanie, et nullement ceux de la Chine méridionale et de Haïnan. De même le beau cerf découvert par Swinhoe, les écureuils volants et le singe *macroscelis* se rapprochent de formes malaises. On en conclut que les ancêtres de ces animaux parcouraient les forêts d'un massif continental qui s'étendait jadis des Himalaya à Borneo, aux Philippines et à Formose, et qu'après la séparation des îles, ces animaux se sont maintenus seulement au sud et à l'est de leur ancienne aire ; le changement du milieu les a fait disparaître de la Chine. Le contraste des faunes est surtout remarquable pour les oiseaux : plus de la moitié des espèces propres à Formose ont leurs parents les plus proches, non dans la partie voisine du continent, mais dans l'Himalaya, l'Inde méridionale, les îles de la Malaisie ou l'archipel du Japon. Parmi les formes nouvelles découvertes par Swinhoe, les plus remarquables sont des gallinacés et des colombes, un superbe faisan, des mésanges et des moineaux, le merle à tête blanche ; mais on ne trouve point de perroquets dans l'île, comme dans les provinces centrales et méridionales de la Chine. Tandis que le loriot d'Asie, voyageant à travers plus de la moitié du continent et par bandes de milliers d'individus, vole en été de l'Hindoustan jusqu'aux bords de l'Amour, le loriot de Formose se déplace simplement de la plaine à la montagne et de la montagne à la plaine, suivant l'alternance des saisons[2]. Dans la rivière de Tamchui, on entend des poissons chanteurs comme ceux de la baie de Trincomali, de Guayaquil et de San Juan del Norte[3].

De tout temps les Chinois ont connu l'existence de Taïwan, puisque de leurs côtes ils peuvent en voir les montagnes quand l'atmosphère est

[1] Alfred R. Wallace, *Island Life*.
[2] Blanchard, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1871.
[3] Bechtinger, *Het Eyland Formosa*.

pure; des pêcheurs s'étaient même établis dans l'archipel des Panghou; mais l'île resta jusqu'au septième siècle en dehors de la route des marins, peut-être à cause de la terreur qu'inspiraient ses populations barbares. C'est en 605 seulement que des explorateurs voguèrent vers cette région mystérieuse de la « Grande Loutcheou », nom qui a été reporté plus tard sur l'archipel situé au nord-est (Riukiu), entre Formose et le Japon[1]; mais l'île ne fut point colonisée, et sous la dynastie mongole, jusqu'à la fin du quatorzième siècle, elle était encore désignée dans les géographies chinoises sous le nom de Toung Fan ou pays des Barbares orientaux. Quelques colons vinrent s'établir au quinzième siècle dans la région septentrionale, probablement sur les bords du havre de Keloung, puisque l'île tout entière fut appelée de ce nom; mais le mouvement sérieux d'immigration ne commença que dans la deuxième moitié du dix-septième siècle, après l'expulsion des traitants hollandais et la soumission des pirates. Ainsi la colonisation chinoise proprement dite ne date que de deux cents ans; mais déjà les immigrants, presque tous venus du Fo'kien, se sont emparés de tout le versant occidental, et en ont couvert de cultures les plaines et les vallées : au nord, le revers oriental, tourné vers l'Océan, se trouve également entre les mains des colons, et de proche en proche s'accroît le territoire cultivé. Certainement l'œuvre de transformation accomplie par les Chinois à Formose en deux siècles de travail est beaucoup plus considérable que celle dont peuvent se vanter les Espagnols des Philippines, bien que ceux-ci aient disposé d'un centenaire en plus.

Ce n'est pas sans lutte que s'est faite cette conquête graduelle, et la guerre sévit sans relâche entre les races. L'indigène, brave, et marchant toujours armé, a plus d'une fois attaqué les villages chinois à l'improviste et massacré les habitants; les étrangers se vengent par le commerce, vendant au sauvage de l'opium et de l'eau-de-vie, pour le faire périr par ses vices. C'est ainsi que le blanc des États-Unis procède trop souvent à l'égard du Peau Rouge : il ne tue pas l'individu, mais il empoisonne la race. Swinhoe raconte aussi que, pour se débarrasser de leurs gênants voisins, des Chinois ont lâché dans les forêts de Formose des tigres importés du Fo'kien[2]. Il existe aussi de grandes rivalités entre les Chinois eux-mêmes : les Hakka et les autres immigrants du Fo'kien et du Kouangtoung continuent dans l'île leurs dissensions de la terre ferme. Les Hakka, les plus hardis de tous, se sont établis pour la plupart dans la région des collines,

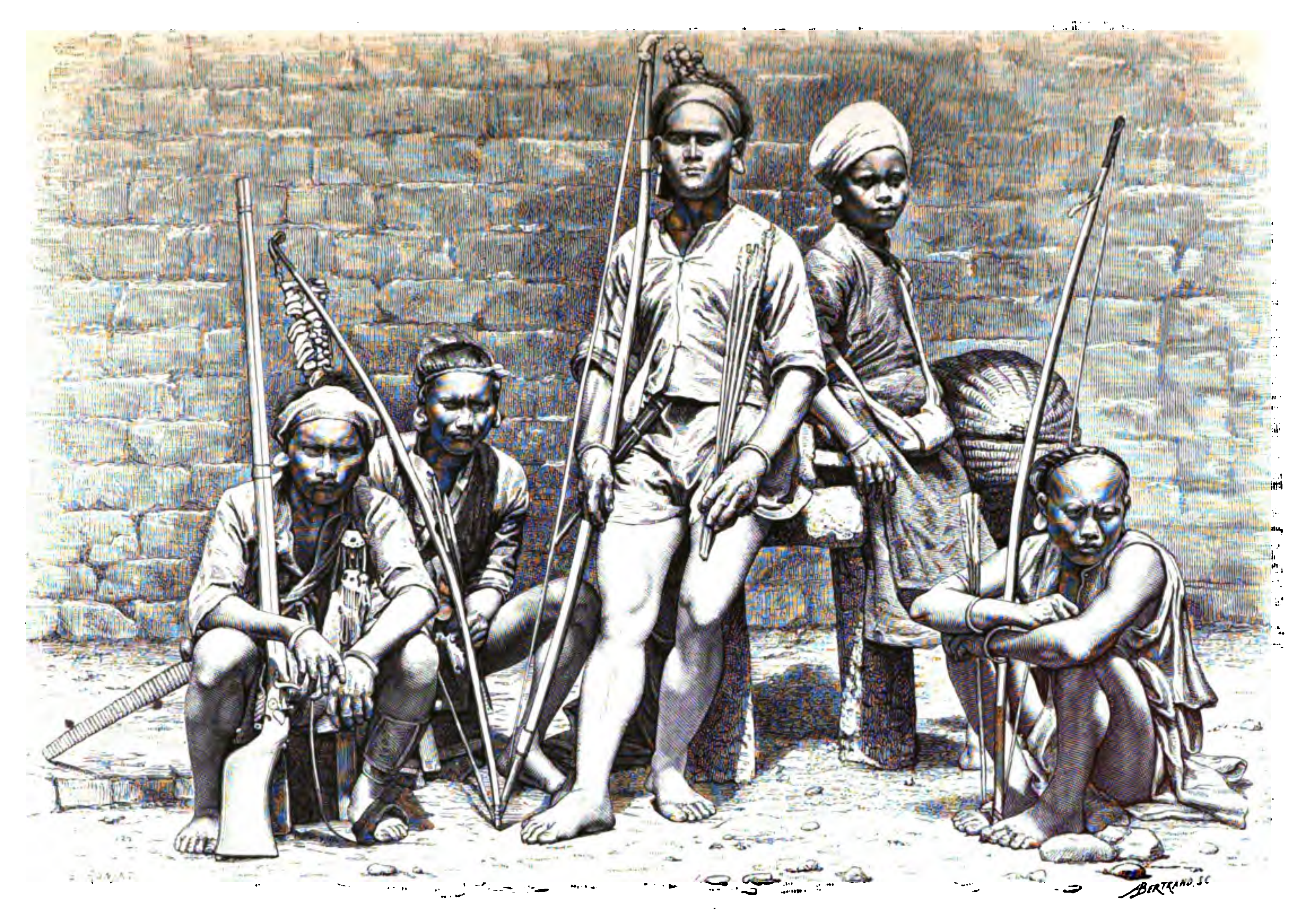
[1] D'Hervey de Saint-Denys, *Académie des sciences*, 3 mai 1872.
[2] *N rth China Branch of the Asiatic Society.*

entre les civilisés du littoral et les sauvages indigènes. En relations constantes de voisinage avec ces gens de l'intérieur, et se mariant avec leurs filles, ils en ont acquis peu à peu les mœurs; ils ne sont plus Chinois que par les vêtements et l'habitude de porter la « queue » : de là vient que nombre de voyageurs ont vu dans les Hakka de Formose, non des Chinois, comme ils le sont en effet, mais une population d'origine malaise[1]. Pris en masse, les Formosans sont plus fiers et plus indépendants que les Chinois du continent; ils ont encore du sang des pirates dans les veines. La proportion des jeunes gens qui subissent les examens littéraires est beaucoup moindre à Formose que dans les provinces continentales.

Les tribus autochthones sont connues sous différentes appellations et l'on ne saurait encore les classer par ordre d'origine et de parenté. Les Song Fan ou les « Hommes sauvages », désignés aussi sous le nom d'« Étrangers Barbares », ressemblent aux Malais et sont d'ordinaire rattachés à cette race; le dialecte qu'ils parlent appartient à la souche commune des langues malaises; du moins Schetelig, qui croit pourtant les indigènes formosans de même descendance que les Chinois, a-t-il reconnu dans leur idiome un sixième de mots ayant cette provenance. Quelques idiomes se rapprochent beaucoup du tagal parlé dans la partie septentrionale de Luçon; même dix-sept tribus du nord de Formose donnent à leur langage le nom de *tayal*, presque identique à celui de la nation des Philippines; dans quelques districts, les habitants se nomment Tangalan[2]. Mais si les aborigènes de Formose font partie de la grande famille malaise, leur séparation d'avec les autres peuples de l'archipel indien a dû se faire avant l'introduction du bouddhisme dans les îles de la Sonde, car leurs idiomes n'ont point de mots sanscrits et arabes. Depuis l'époque de l'émigration, c'est avec l'empire du Milieu que les Formosans ont eu le plus de relations, ainsi que le prouvent les nombreux mots chinois plus ou moins modifiés qui se sont glissés dans leurs dialectes[3].

Dans les montagnes du sud-est, la tribu des Boutan se fait redouter par les autres indigènes autant que par les colons. Ils se servent d'arcs et de flèches, mais ils ont également appris l'usage du fusil, ou plutôt du tromblon, que leur vendent les Européens : ce sont eux que les Japonais vinrent punir en 1874 du massacre d'un équipage naufragé. A en juger par les prisonniers ramenés à Yedo, les Boutan rappellent le type d'habitants du Nippon plutôt que celui des Malais; ils sont pour la plupart

[1] Friedrich Ratzel, *Die chinesische Auswanderung*.
[2] Klaproth; Thomson; Maxwell; Medhurst; Steeve; Favre; Guérin; Bernard.
[3] Favre, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, nov. déc. 1868.



TYPES ET COSTUMES. — PRISONNIERS BOUTAN AMENÉS AU JAPON

Dessin de E. Ronjat d'après une photographie de James.

vêtus de cotonnades bleues et portent des bracelets en argent et d'énormes pendants d'oreilles en bambou[1]. D'après les récits des indigènes, quelques « noirs de petite taille » vivraient aussi dans un massif montagneux du sud de l'île. Valentyn[2] les mentionne déjà en 1726; Swinhoe parle également de cette tribu. Nul voyageur n'a pu la visiter encore; mais deux crânes de Formosans étudiés par Schetelig sont attribués à ces negritos de Formose, dans laquelle on voit le reste d'une race antique, presque complètement étouffée[3].

La plupart des indigènes insoumis sont des hommes grands, vigoureux, d'une extrême agilité; toutefois les voyageurs modernes n'ont point confirmé ce que disaient les anciens auteurs chinois de leur rapidité, si prodigieuse que, devançant le chien le plus léger, ils auraient saisi le gibier à la course[4]. D'après Guérin, ils ont une démarche qui rappelle un peu le balancement des quadrumanes supérieurs, du gorille par exemple. Leurs bras sont longs, leurs pieds énormes, et, dans la marche, la moitié antérieure de la plante du pied s'appuie seule sur le sol et le saisit, pour ainsi dire. Les physionomies les plus diverses se voient chez ces peuplades: à côté de faces aplaties, on aperçoit des figures qui semblent européennes; surtout chez les tribus du nord, on est frappé de la beauté du type que présentent les enfants; mais leurs traits sont bientôt dégradés par la misère. Nombre de ces sauvages ont quelque chose d'effrayant dans le regard : la saillie de leurs yeux, toujours mobiles et largement ouverts, leur donne l'apparence d'insensés. Dans une tribu évitée avec soin par les autres indigènes, le goître est commun; les maladies de la peau défigurent aussi les habitants de l'intérieur; en outre, l'usage constant de la noix de bétel rougit leurs dents. Aux yeux des Song Fan, comme à ceux de tous les sauvages, l'ornement a beaucoup plus d'importance que le costume même. Les hommes, aussi bien que les femmes, se couvrent de bracelets en cuivre, de colliers et de ceintures en verroterie grossière, de plaques en os et de grelots; chez l'homme, le lobe de l'oreille, percé par une large ouverture, reçoit un cylindre de bambou orné de dessins et se terminant à côté des joues par une houppe de laine rouge. Tous les indigènes encore en guerre avec les Chinois ont conservé le tatouage. L'adolescent qui prend part à une expédition contre les colons de la plaine est marqué au retour d'un premier ornement sur le front, mais il n'est honoré d'un trait sur le menton

[1] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[2] *Beschryving van Tayouan of Formosa*
[3] Hamy, *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris,* 21 nov. 1872.
[4] Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie.*

qu'après avoir abattu une tête d'ennemi[1]; dans quelques tribus l'histoire du guerrier est écrite sur sa propre personne, son visage et sa poitrine se recouvrent d'arabesques, de dessins de plantes et d'animaux. Les femmes, auxquelles est confié le métier, ou plutôt le sacerdoce du tatouage, sont ornées de la même manière que les hommes; toutes portent au moins un signe bleu sur le front. Lors du mariage, la jeune fille achetée par l'épouseur doit soumettre sa joue au maillet de la tatoueuse; en outre, dans quelques clans, elle fait le sacrifice de ses dents canines et des incisives avoisinantes : l'homme ne s'arrache que les dents de l'œil. Tout est réglé par la coutume dans l'existence des Song Fan. Ils n'ont point de culte public, mais ils ne manquent jamais, au point du jour, de sortir de leur cabane et de cheminer isolément sur le sentier voisin pour consulter l'augure, espèce de roitelet noirâtre; suivant que l'auspice est funeste ou favorable, ils règlent l'emploi de leur journée. Tout indigène doit être enterré à l'endroit même où il meurt : celui qui succombe dans sa maison a sa tombe creusée sous sa couche même, et l'on enfouit avec lui ses armes, quelque nourriture et le poêlon domestique.

Les Chinois, toujours en guerre avec les Song Fan, les décrivent d'ordinaire comme des hommes sanguinaires; il est rare cependant que ces montagnards n'aient pas bien accueilli les étrangers qui n'appartiennent pas à la race de l'ennemi. La lutte contre les colons s'explique par la loi du talion et l'hérédité des haines. Près de chaque maison, une étagère en bois entourée de verdure porte des têtes de Chinois. Mais il est probable que les Song Fan devront interrompre bientôt leur chasse à l'homme, car ils sont trop peu nombreux pour continuer la lutte. Évalués au nombre de 20 000 seulement, ils se divisent en une multitude de clans, dont quelques-uns ne comprennent pas plus de cinquante individus, et se laissent détruire ou asservir en détail par les immigrants. Seules les tribus du sud se sont confédérées; mais dans cette ligue, pas plus que dans le corps de la tribu, personne n'a de droit supérieur à celui des autres : chaque famille forme un groupe indépendant, où le père exerce une autorité absolue, qu'il partage de bonne heure avec le fils aîné. Cependant un magistrat élu est chargé de concilier les familles en cas de disputes, et sa tâche est facile, grâce à l'esprit naturel d'équité des sauvages, bien supérieurs à cet égard aux civilisés de la plaine.

On donne en général le nom de Pepo hoan aux indigènes soumis qui vivent en relations constantes avec les Chinois, et qui se sont même partiel-

[1] Guérin, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juin 1868.

lement croisés avec eux. La plupart d'entre eux ont cessé de se tatouer et portent le costume du Fo'kien : c'est parmi eux que les missionnaires catholiques et protestants ont trouvé le plus de néophytes. Les voyageurs qui ont visité Formose se sont arrêtés presque tous chez des Pepo hoan et n'ont décrit les indigènes que d'après ces populations mélangées.



FEMME ET ENFANT PEPO HOAN
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie de Thompson.

Formose est une des parties de la Chine où l'influence des Européens se fait le plus sentir; même il fut un temps où l'on put croire que l'île entière deviendrait une colonie européenne. En 1621 déjà les Hollandais avaient pris pied dans l'archipel des Panghou, et bientôt après, débarquant sur la côte sud-occidentale de la grande île, ils s'étaient empressés d'établir des comptoirs là où se trouve aujourd'hui la cité de Taïwan fou. Mais les cultivateurs et les marchands chinois que l'invasion des Mandchoux fit refluer dans la colonie naissante entourèrent de toutes parts le

petit groupe de Hollandais et, en 1662, quand le pirate Tchingtching Koung, plus connu par les Européens sous le nom de Koxinga, — dérivé du mot Kosenya, qui signifie « Seigneur des familles du pays », — se présenta devant la ville avec sa flotte, les Chinois du pays accoururent pour lui fournir une armée d'assiégeants. Après neuf mois de siège, la ville dut se rendre, et les pierres du fort Zelandia, qui dresse encore près de la cité sa masse pittoresque, sont restées comme le seul témoignage de la domination hollandaise. Sous le règne de Koxinga, les Anglais commercèrent directement avec Formose; mais, après l'établissement définitif du régime mandchou, en 1683, tout trafic avec les peuples étrangers fut interdit, et c'est dans le courant de ce siècle seulement, en 1858, que les Européens ont pu, grâce aux victoires remportées sur le continent, pénétrer de nouveau dans l'île « Belle ». Les Japonais aussi avaient tenté de s'en emparer à diverses époques; avant d'occuper Formose pour son propre compte, le Fo'kiennois Koxinga, dont la mère était japonaise, avait offert à Yeyas, dictateur du Nippon, de conquérir pour lui toute l'île et le littoral du Fo'kien. Récemment même, lors de l'expédition que firent les Japonais pour châtier les Boutan, le gouvernement chinois put craindre que Formose ne finît par devenir partie intégrante du Nippon; afin de garder la possession du territoire, il dut s'engager à payer les frais de la campagne des Japonais; depuis cette époque, il a fait élever des fortifications sur plusieurs points de la côte et notamment près de la baie de Suao ou Kemalañ (Kabaran), sur la rive orientale.

Taïwan (Taïouan, Thaïouan), la capitale qui a donné son nom à l'île entière, est située à quelque distance de la rive. Bâtie depuis que les Hollandais ont été expulsés du fort Zelandia, c'est une cité complètement chinoise d'aspect, entourée d'un mur crénelé de 10 kilomètres de tour et renfermant de vastes espaces cultivés, des jardins et des pagodes. La ville, célèbre par l'habileté de ses ouvriers en filigrane, fait un assez grand commerce, malgré le peu de profondeur de la rade; les bâtiments européens[1] jettent l'ancre à plus de 5 kilomètres au large de la barre d'Anping, dont le seuil n'a qu'un ou deux mètres d'eau, suivant les saisons; les marchandises sont portées à la plage sur des catamarans ou radeaux en bambou, pareils à ceux qu'on emploie dans les Indes, sur les côtes du Coromandel : un treillis flexible les entoure, et au centre sont fixés des

[1] Mouvement de la navigation à Taïwan fou en 1879 : 104 375 tonnes

Valeur des échanges :	Importation. . .	12 301 450	francs.
» »	Exportation . . .	14 658 300	»
	Ensemble. . .	26 959 750	francs.

tonneaux dans lesquels s'asseyent les passagers, pour ne pas être emportés par chaque lame qui passe; un billot de bois sert d'emplanture au mât, qui porte, en guise de voile, une étroite natte de bambou. La principale denrée d'exportation est le sucre, que des navires anglais portent en Australie; des plantations de thé, de café, de chinchona, tentées dans les environs, n'ont pas encore réussi[1]. On n'a pas amélioré non plus le port de Takoou, annexe commerciale de Taïwan, située à une quarantaine de kilomètres au sud de cette ville : des dragages peu coûteux rendraient le port accessible aux gros navires; actuellement, ceux qui ont moins de 4 mètres de tirant d'eau peuvent seuls y entrer. Quelques maisonnettes de pêcheurs et les dépôts des commerçants constituent le village de Takoou, entouré de figuiers banians; mais à 8 kilomètres dans l'intérieur s'élève la ville considérable de Pitao, et vers le sud, à l'embouchure d'une rivière abondante, est le port très animé de Tangkang. Un télégraphe électrique, même une ligne téléphonique relient Taïwan et Takoou[2], et les rails du chemin de fer de Changhaï à Wousoung ont été transportés près de la barre d'Anping, pour servir à la construction d'une voie ferrée entre les deux ports de Formose; toutefois ce travail n'a pas été encore autorisé par le gouvernement; on a préféré construire des fortifications au bord des passes. Des sources thermales jaillissent sur le versant oriental du « mont des Singes », dont le cône régulier domine la ville et la rade. Au sud de Takoou, le port de Loung kiao, qui servit de base d'opération aux Japonais en 1874, ne peut avoir d'importance, à cause de sa situation sur la pointe méridionale de l'île, trop étroite pour alimenter un commerce considérable. Depuis le départ des Japonais, les Chinois ont bâti une ville à une dizaine de kilomètres dans l'intérieur pour surveiller les Boutan[3].

Vers la partie centrale de l'île et sur le versant de l'ouest, la ville de Tchanghoa est le centre le plus actif pour le commerce du camphre, mais le port de Gotchi, par lequel s'expédie cette denrée, n'est ouvert qu'aux jonques nationales. Plus au nord, la ville populeuse de Sintchou, l'ancienne Tukchan ou Teksan, se complète aussi par un port, Hongsang, d'où les commerçants expédient du riz et du blé sous pavillon chinois. Le port de Tamchui (Tamsui, Tangchoui), près de la pointe nord-occidentale de Formose, a pris plus d'importance, grâce aux négociants européens qui s'y sont établis et malgré l'insalubrité du climat local. Jadis Tamchui, où l'on voit aussi les restes d'un fort hollandais, était le principal port d'expédition du

[1] Pelham Warren, *Commercial Reports*, 1879.
[2] *London and China Express*, 17 juin 1881.
[3] Mrs Hugues, *Among the sons of Han.*

camphre, mais, les arbres des forêts voisines de la côte ayant été coupés, les exploiteurs sont obligés de pénétrer jusque dans les hautes vallées, et de fréquents conflits ont lieu avec les indigènes. Aussi le commerce du camphre a-t-il notablement diminué; mais il a été remplacé par celui du thé, qui prend chaque année une valeur plus considérable [1], surtout avec l'Amérique; des négociants d'Amoï ont monopolisé ce trafic et en font profiter leur ville natale; ils exportent aussi du papier de riz. Les jonques remontent la rivière de Tamchui jusqu'à la colonie de Toatutia, où résident les commerçants étrangers, et à la ville de Mengka (Mongkia, Banca), métropole commerciale du district. A 12 kilomètres à l'est, sur la route de Keloung, jaillissent des sources sulfureuses très fréquentées par les malades des environs.

Le port de Keloung, quoique situé à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Tamchui, sur la côte septentrionale de Formose, est considéré comme ne formant avec cette ville qu'une seule et même escale pour les navires étrangers[2]; d'après les indigènes, les deux ports seraient d'ailleurs réunis par une galerie souterraine; des grottes, où l'on pénètre à une certaine distance près des deux villes, seraient les entrées de cette voie mystérieuse[3]. La part de Keloung dans le commerce de la contrée est l'exportation des lignites, dont quelques-uns sont d'excellente qualité, mais que l'on achète peu, à cause des vexations de toute sorte que les employés font subir aux marchands; une partie considérable du charbon est chargée directement sur des navires de l'État et portée, soit à l'arsenal de Foutcheou, soit à un dépôt que le gouvernement a établi dans une île de l'archipel Panghou[4]. Le pétrole et le soufre des riches gisements du voisinage sont presque sans emploi. Les promontoires et les îlots des environs de Keloung, composés de strates rocheuses d'inégale dureté, prennent les formes les plus fantastiques. Les assises inférieures, fort tendres, sont rapidement détruites par le heurt des flots et se creusent en grottes et en arcades au-dessous des entablements du sommet. La plupart des îles, évidées à la base, surplombantes à la cime, ressemblent à des champignons gigantesques[5].

[1] Exportation du thé de Tamchui en 1868 . . . . 292 500 kilogrammes.
» » 1880 . . . . 5 850 000

[2] Mouvement des deux ports avec l'étranger en 1879 : 294 navires, jaugeant 88 828 tonnes.
Mouvement des jonques chinoises : 1937.
Valeur des échanges avec l'étranger, en 1880 : 26 868 750 francs.

[3] Mayers, Dennys, King, *The treaty-ports of China and Japan.*

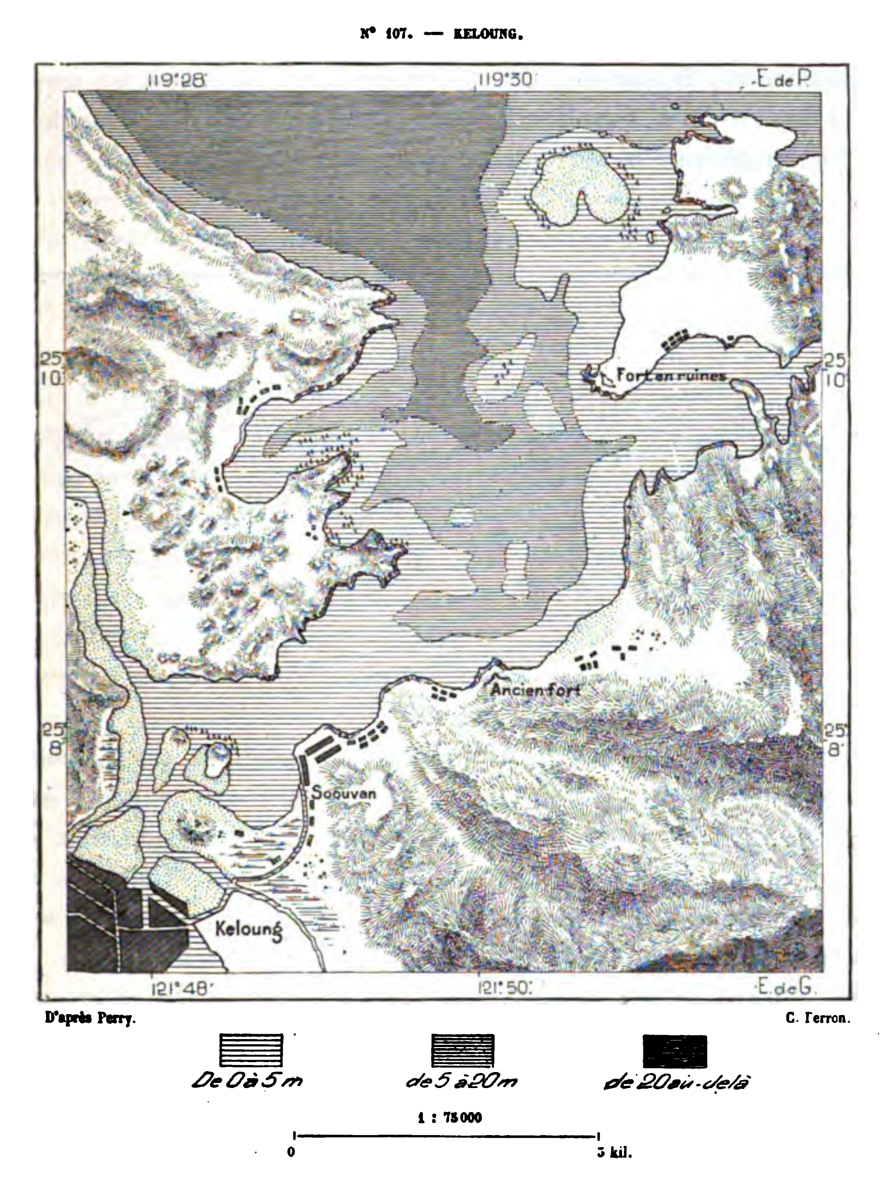
[4] Vente du charbon de Keloung en 1880 : 24 650 tonnes; — Production approximative : 55 000 tonnes.

[5] L. Rousset, ouvrage cité.

Sur un cap dominant à l'est l'entrée du port, se voient les débris de fortifications espagnoles.

Si la « Grande Loutcheou », c'est-à-dire Formose, est devenue territoire chinois, il semble probable qu'une partie seulement des petites Loutcheou

N° 107. — KELOUNG.



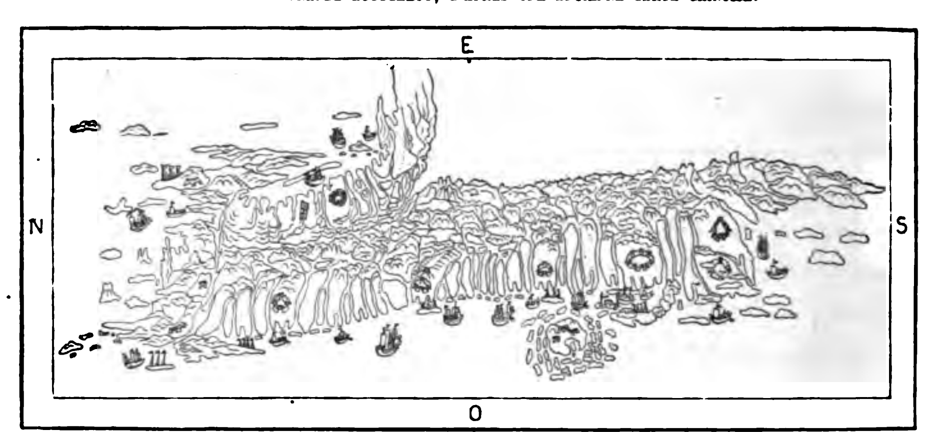
D'après Perry. C. Perron.

(Riukiu), et la moins importante, finira par être cédée définitivement à la Chine, les Japonais ayant annexé à leur territoire administratif le groupe du nord et celui du centre, qui comprend l'île principale et où se trouve le chef-lieu de l'archipel. Le groupe méridional, San nan ou Saki sima, que d'anciennes cartes chinoises représentent comme ayant fait partie

de Formose[1], s'y rattache en effet par des îlots et des écueils. Actuellement, ces îles n'ont guère d'autre importance pour les Chinois que celle d'être placées comme un bouclier en avant de Formose; elles tracent une limite politique aux envahisseurs japonais. Montueuses et de très peu d'étendue, elles ne sont que très faiblement peuplées et quelques tribus sont encore sauvages; les indigènes de Yonakouni, l'île la plus occidentale, ressemblent aux Boutan du sud-est de Formose[2].

Vers son extrémité méridionale, l'île « Belle », n'a qu'une seule dépendance géographique, la terre montueuse de Betel Tobago.

N° 108. — GRANDE LOUTCHEOU, D'APRÈS UNE ANCIENNE CARTE CHINOISE.



A l'ouest, dans le détroit de Fo'kien, les Panghou, les Pescadores des marins d'Europe, ont une grande importance comme lieu d'escale et comme entrepôt entre Formose et le continent. La population, évaluée à 180 000 individus, s'occupe de pêche et de la culture des arachides, du riz, du millet; mais la production est insuffisante et les habitants dépendent partiellement de Formose pour leur alimentation. Les vents soufflent parfois avec tant de violence en hiver, que les plantes sont brisées, arrachées du sol[3]. Le village de Makoung est le capitale de l'archipel[4].

[1] Jomard et de Montigny, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, déc. 1858.
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.
[3] Swinhoe, *Journal of the North China branch of the Asiatic Society*, may 1859.
[4] Villes de Formose dont la population approximative est indiquée par des voyageurs modernes :

Taïwan fou (rapports consulaires)	70 000 hab.		Mengka (Banca) (rapports consul.)	40 000 hab.	
Tamchui	»	65 000 »	Tangkang	»	10 000 »
Tchanghoa	»	60 000 »	Keloung	»	3 000 »
Sintchou (Teksan)	»	40 000 »			

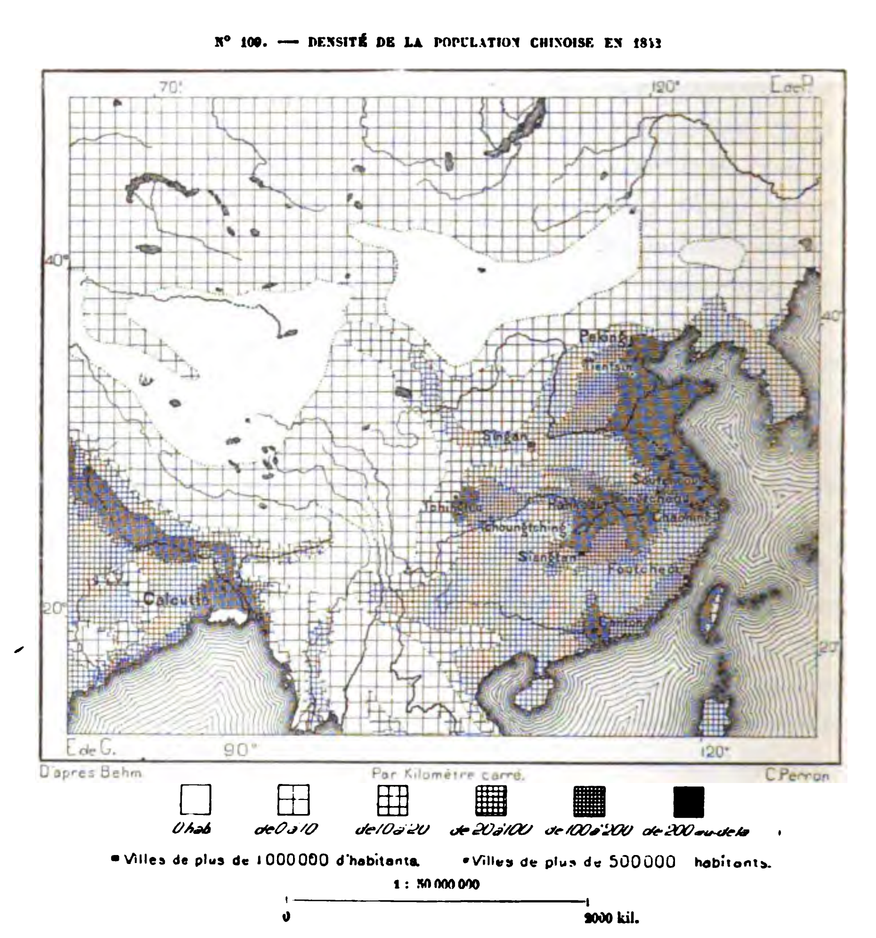
ÉTAT MATÉRIEL ET SOCIAL DE LA CHINE

On sait que la population de la Chine, après avoir considérablement diminué pendant la période de guerres et de révolutions intestines qui suivit le milieu du siècle, est entrée de nouveau dans une période de grand accroissement. En Chine, il est presque sans exemple qu'un citoyen reste célibataire; les hommes se marient jeunes, toutes les jeunes filles trouvent un époux et le nombre moyen des enfants par famille est plus élevé que dans tous les pays de l'Occident. « Il y a trois péchés contre la piété filiale, dit Mengtze, et le plus grand des trois est de ne pas avoir de descendants. » Le célibat est même strictement défendu; les mandarins peuvent intervenir pour marier de force les hommes ayant atteint leur trentième année et les filles âgées de vingt ans. La période de doublement de la population serait au plus d'une vingtaine d'années, si les guerres civiles, les massacres en masse et les famines ne réduisaient les excédents de chaque génération. La paix, devenue générale dans les dix-huit provinces, a certainement ajouté les hommes par dizaines de millions à la population déjà existante; mais ce ne sont pas tout à fait les mêmes éléments qui la composent : les migrations à l'intérieur ont modifié l'ancien équilibre. Tandis que certaines régions, notamment les provinces du bas Yangtze et du bas Hoang ho, le Yunnan et le Kansou, avaient été partiellement dépeuplées, d'autres provinces, telles que le Setchouen, le Fo'kien, le Chañsi, n'avaient cessé d'accroître le nombre de leurs habitants, et ce sont ces contrées qui, dès la fin des guerres, ont envoyé des colons pour cultiver les champs et rebâtir les villages et les villes des territoires dévastés. Or les gens du Setchouen et du Fo'kien sont précisément les plus industrieux et les plus entreprenants des Chinois pour les travaux de l'agriculture et de l'industrie, et ceux du Chañsi ont des aptitudes spéciales pour le commerce. A certains égards, on peut dire que le sang du peuple chinois s'est renouvelé par le déplacement des habitants de province à province. Les mœurs changent aussi, car les émigrants échappent aux lois que leur imposait l'esprit de famille ou les liens de la corporation dans le pays d'origine : ils entrent en de nouveaux groupes, d'autant plus différents de leurs premières associations qu'ils vivent en des pays plus éloignés de leur lieu de naissance.

C'est d'une manière hypothétique et d'après des recensements anciens, dont la valeur réelle n'est pas encore suffisamment établie, que l'on peut tenter de figurer la densité des populations dans le Royaume du Milieu;

mais on ne saurait encore essayer de connaître la proportion relative des habitants dans les campagnes et dans les villes. Il est certain toutefois que la Chine ne peut se comparer aux États de l'Europe occidentale, ni aux États-Unis et à l'Australie pour l'importance relative de sa population urbaine. Il est vrai que le royaume Central a de très grandes cités, telles que Canton, Outchang et Hañkoou, Tchangtcheou, Foutcheou, Hangtcheou,

N° 100. — DENSITÉ DE LA POPULATION CHINOISE EN 1842

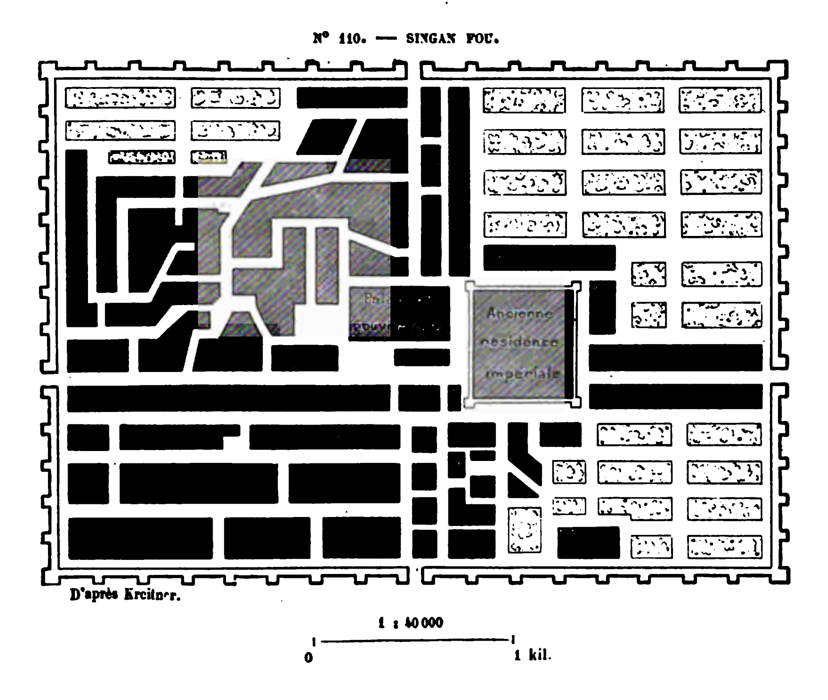


Singan, Siangt'an, Tchingtou, Tientsin, Peking; mais ces villes ne sont que de deuxième ordre en comparaison de Londres, et même de Paris; relativement à l'immense territoire qui les entoure, elles n'ont exercé qu'une bien moindre force d'attraction. Tandis que dans les pays d'industrie manufacturière les villes l'emportent sur les campagnes pour le nombre total des habitants, la Chine, encore principalement pays d'agriculture, n'enferme dans les enceintes des cités qu'une part de résidents bien inférieure à la foule des paysans. La centralisation politique de la Chine n'est pas comparable à celle de la plupart des États européens, et le

manque de communications rapides ne permet pas aux marchés du royaume Central d'attirer à eux un mouvement d'échanges pareil à celui des cités populeuses de l'Europe. En outre, il faut tenir compte de ce fait, que les Chinois dépendent beaucoup plus que les Européens de la production indigène des denrées alimentaires : le dépeuplement des campagnes au profit des villes serait la famine en permanence.

Considérée d'une manière générale et sans tenir compte des contrastes que présentent les diverses parties de l'empire dans la forme et la construction de leurs villes, la cité chinoise, — dont l'antique Singan, qui résista si bien aux mahométans lors de la récente insurrection, peut être prise

N° 110. — SINGAN FOU.



D'après Kreitner.

1 : 40 000

0 — 1 kil.

comme type, — n'appartient pas à la même période d'évolution que les cités européennes. Par son enceinte quadrangulaire de hautes murailles crénelées, elle témoigne encore de la fréquence des guerres civiles, et la ville intérieure ou du palais, murée par une deuxième enceinte, rappelle la conquête du pays par les Mandchoux. A la moindre alerte, on ferme les quatre ou les huit portes de la cité, et des compagnies de soldats en garnissent les tours ; de même le quartier tartare est pourvu de tous les moyens de défense et peut en un clin d'œil s'isoler du reste de la ville et se préparer à reconquérir le quartier chinois. L'espace limité par la deuxième enceinte renferme le yamoun (yamen), c'est-à-dire le siège de l'administration, avec ses bureaux et ses cours : c'est la partie la plus silencieuse de la cité, celle

autour de laquelle s'étendent les jardins et les parcs. Le mouvement est beaucoup plus considérable dans les rues de la ville chinoise; mais c'est en dehors des portes, dans les faubourgs, où l'on peut entrer à toute heure de nuit, sans souci des gens de guet, et où les règlements policiers et militaires sont peu gênants et facilement éludés, que la population industrielle et commerçante aime à s'établir. Ces faubourgs extérieurs, qui se prolongent à des kilomètres de distance au bord des chemins et des canaux, deviennent peu à peu les véritables villes : c'est un phénomène analogue à celui qui s'est passé en Europe, lorsque les populations urbaines, descendant des acropoles, se sont graduellement répandues sur les pentes, puis à la base des collines, dans les plaines ouvertes. Ainsi la vie se déplace par degrés : de leur forme militaire, brutalement limitée par des remparts, les villes chinoises passent à une forme plus libre, dont les contours suivent le relief du sol et le cours des rivières. Pendant la période de guerres civiles et d'insurrections qu'a récemment traversées le pays, la plupart de ces faubourgs extérieurs ont complètement disparu, mais la population s'est portée de nouveau vers la banlieue pour y reconstruire les demeures abattues, et déjà maint faubourg est devenu plus important que la cité près de laquelle il est bâti. D'ailleurs, les maisons, simples cadres en bois léger et en bambous, avec ornements en papier, sont faciles à réédifier. Les constructions monumentales, comme celles des villes d'Europe, ne se rencontrent point dans les cités chinoises. Aussi les tremblements de terre sont-ils beaucoup moins dangereux dans le royaume Central que dans les contrées où prévaut l'architecture des Occidentaux; mais les incendies éclatent souvent au milieu de toutes ces maisons en bois. C'est pour cela qu'en été on ferme d'ordinaire la porte méridionale de la ville, afin d'en « interdire l'entrée au dieu du feu » ; un reste de l'antique religion solaire, mêlé aux autres superstitions, fait craindre que l'incendie ne pénètre dans l'enceinte par l'ouverture du midi[1].

Les maisons des riches sont en général d'une grande propreté, et des fleurs variées transforment les appartements en de véritables serres; mais les villes sont pour la plupart d'une indicible saleté et contrastent singulièrement avec les champs, si proprement tenus. L'odeur qui s'échappe des rues, encombrées et bordées de sentines, est repoussante, et les soins d'édilité sont presque nuls : c'est au temps qu'on s'en remet pour faire disparaître les débris que les agriculteurs ne peuvent employer directement à la fumure de leurs terres. Aussi les épidémies, surtout la petite vérole,

[1] W. Gill, *The River of Golden Sand.*

sont-elles relativement beaucoup plus fréquentes et plus meurtrières qu'en Europe, et des maladies endémiques, ayant la malpropreté pour cause principale, sévissent parmi les « enfants de Han »; la lèpre, l'éléphantiasis, sont des fléaux qui font beaucoup de victimes dans la région du littoral, surtout au sud de l'empire. Probablement les neuf dixièmes de la population chinoise sont atteints de maladies de peau[1], dont l'origine est attribuée aux exhalaisons des rizières, très dangereuses pendant la saison d'été : les femmes, obligées de piétiner dans la vase pour arracher les mauvaises herbes, ont le plus à souffrir de cet air empoisonné. Cependant la plupart des hygiénistes s'accordent à reconnaître chez les Chinois une singulière force de résistance aux funestes influences du climat : mieux que tout autre peuple, ils savent se plier aux variations extrêmes de la température, de l'humidité, de l'altitude[2]. Un des faits remarquables de la démographie chinoise est que, tout en se répandant de l'une à l'autre extrémité de l'empire et en se croisant à l'infini, les Chinois ne s'unissent jamais entre personnes appartenant à des familles de même nom. Tout mariage est interdit entre hommes et femmes de même appellation patronymique : ainsi la nation tout entière se trouve partagée en 150 groupes distincts, ne pouvant s'allier qu'indirectement, par descendance féminine.

Depuis des milliers d'années, les Chinois cultivent leur terre féconde sans que jamais, si ce n'est pendant les guerres intestines, la production agricole ait diminué; maintenant plus considérable qu'aux époques précédentes, elle suffit non seulement à nourrir les centaines de millions d'hommes qui se pressent dans le royaume du Milieu, mais encore à entretenir un commerce extérieur de quelque importance. L'agriculteur chinois n'a point analysé chimiquement ses terrains, ses semences et ses engrais comme l'agronome européen, il ne possède pas les instruments perfectionnés des fermes anglaises; mais une longue tradition lui a fait connaître les qualités des sols et les besoins des plantes; il sait que les cultures diverses doivent se succéder dans un certain ordre sur le même sol; il dose avec prudence les amendements ou les engrais qu'il mêle aux terrains, marnes, chaux ou phosphates, herbes de bruyère, herbes pourries, cendres, os broyés, résidus huileux, engrais animaux ou engrais humains, et supplée par sa dextérité manuelle à l'imperfection des outils; il brise,

[1] Wernich, *Geographisch-medicinische Studien.*
[2] Thorel, *Voyage d'exploration en Indo-Chine,* par Fr. Garnier.

égalise la terre avec ses mains et même avec ses pieds, dont les orteils sont devenus beaucoup plus mobiles que les nôtres[1]; il arrache soigneusement les mauvaises herbes : toute la force productive du sol est réservée à la moisson future. L'irrigation se pratique de mille manières, avec des pompes de toute espèce, des norias mues par des hommes, des animaux ou le vent; mais c'est par l'arrosement direct, à la main, que le Chinois abreuve surtout ses plantes : sa culture ressemblant plus au jardinage qu'à l'agriculture extensive des Européens, ses procédés se rapprochent de ceux qu'emploient les jardiniers occidentaux. Dans les plaines fertiles, notamment dans les riches terres de Changhaï, vingt hommes vivent à leur aise des produits d'un seul hectare. Avant que la Chine entrât en relations actives de commerce avec les pays étrangers, elle produisait tout ce qui était nécessaire à sa consommation; elle se suffisait à elle-même, et l'équilibre commercial était parfait entre les pays du nord, du centre et du midi. Il semblait presque criminel de supposer que le pays pût avoir besoin des importations de l'étranger, et l'orgueil du patriotisme se mêlait à l'influence de la tradition pour encourager le gouvernement à la résistance contre les armées européennes qui voulaient le forcer à ouvrir ses ports au commerce du monde extérieur. D'ailleurs le royaume Central contient encore de très vastes étendues non cultivées, non seulement après les époques de troubles, quand la guerre civile a passé comme un incendie sur les campagnes, mais aussi pendant les longues périodes de tranquillité. D'après les statistiques officielles du commencement de ce siècle, l'ensemble du territoire cultivé dans la Chine proprement dite comprenait 49 932 000 hectares, sans les bois, les pacages, les propriétés de l'empereur, des pagodes et des communes, et le Chañtoung était la seule province dont plus de la moitié fût couverte de cultures[2]. Presque toutes les régions montagneuses sont laissées en friche, et c'est bien à tort que des voyageurs, voyant les escaliers de verdure pratiqués sur les pentes des montagnes qui dominent la vallée du Min de Fo'kien, ou celles de quelques contrées du Yunnan, du Tchekiang ou du Houpé, en ont conclu que tout le sol de la Chine était soumis à la bêche ou à la charrue[3].

Parmi les savants européens, Liebig surtout a signalé l'heureux contraste que présente l'agriculture chinoise comparée à celle de tant d'autres contrées dont le sol s'est épuisé. Il fut un temps où la Palestine, si âpre de nos jours, « découlait de lait et de miel ». L'Italie centrale s'est également ap-

[1] D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine*.
[2] Zakharov, *Arbeiten der russischen Gesandtschaft zu Peking*.
[3] R. Fortune, *Wanderings in China*; — Gill, *The River of Golden Sand*.

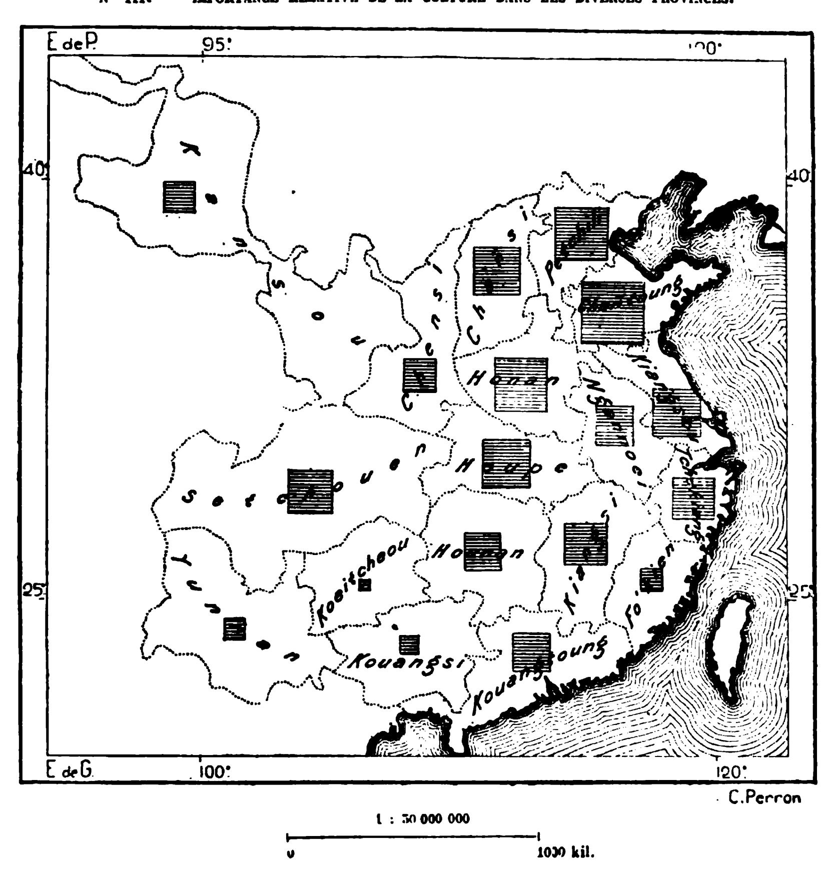


POMPE A IRRIGATION DANS LA CHINE MÉRIDIONALE

Dessin de Th. Weber, d'après une photographie de Thomson.

pauvrie ; lors de la fondation de Rome, les campagnes environnantes étaient fécondes et peuplées : dix siècles après, les collines s'étaient pelées, des flaques emplissaient les fonds, la solitude régnait autour des murs. Et combien d'autres terres fertiles ont été stérilisées par une culture épuisante, ne sachant pas restituer au sol les éléments enlevés par les récoltes ! Même aux États-Unis et au Brésil, des campagnes qui fournissaient naguère d'abon-

N° 111. — IMPORTANCE RELATIVE DE LA CULTURE DANS LES DIVERSES PROVINCES.



1 : 30 000 000

0 — 1000 kil.

dantes moissons, sont maintenant rebelles à la charrue. Et les pays les plus avancés en civilisation, l'Angleterre, la France, l'Allemagne, ne sont-ils pas obligés d'importer chaque année une part considérable de leur approvisionnement, et ne faut-il pas qu'ils achètent, sous forme de guano ou d'autres substances fertilisantes, les éléments qui rendront au sol la force productive ? Les champs labourables de la Chine, à l'exception de ces « terres jaunes » qui n'ont pas besoin d'engrais, ne doivent le maintien de leur fertilité depuis quatre mille années qu'au soin pieux avec lequel le cultivateur leur restitue, sous une autre forme, tout ce qu'il a pris : un

« circulus » incessant ramène dans la terre les éléments chimiques contenus dans les récoltes[1].

La culture du riz est la plus importante de l'Empire Central, celle qui subvient à l'alimentation de tous les habitants du centre et du midi : on évalue la superficie des rizières à un huitième au moins de l'espace cultivé[1]. D'ailleurs les Chinois possèdent diverses variétés de riz et connaissent des procédés de culture différents; ils ont même une espèce de riz de montagne qu'ils cultivent sur les escarpements en terrasses et à laquelle suffit l'eau du ciel. Au nord du Hoang ho, le froment, le millet, le sorgho, sont les céréales les plus communes; en outre, chaque famille d'agriculteurs, dans le bassin du fleuve Jaune comme dans les autres parties de l'empire, entretient soigneusement, près de la maisonnette, un jardin de légumes où se rencontrent, suivant les climats, toutes les espèces de l'Europe et d'autres encore; nulle part les marchés ne sont mieux approvisionnés de fruits et de légumes, car, à égalité de température moyenne, la Chine nourrit plus de végétaux que l'Europe sous les lignes isothermiques correspondantes : grâce à la somme des chaleurs de l'été, le cotonnier, le sorgho à sucre, l'arachide, la patate douce, le nelumbo, croissent dans les régions tempérées de l'Extrême Orient, tandis qu'on a vainement cherché à les introduire dans la culture française[2]. Mais, pour soumettre ainsi le sol au jardinage, il a fallu sacrifier les forêts. Dans la « Fleur du Milieu », là où les populations se pressent en multitudes, l'arbre sauvage prend trop de place, on l'a remplacé par la plante cultivée; pour la fabrication des cercueils, les Chinois sont déjà obligés d'importer du bois de l'étranger, même de l'Amérique du Nord. Le seul combustible consiste en herbes sèches, en chaume, en racines, en débris végétaux que l'on emploie avec une singulière économie; quelques poignées de brandilles suffisent pour la préparation du repas[3]. Pendant les froidures de l'hiver, on ne fait point de feu; on ajoute seulement des pantalons fourrés, une pelisse ou deux ou trois jaquettes aux autres vêtements. La grande végétation n'est représentée dans les campagnes de la Chine orientale, du moins au nord du Yangtze, que par des bosquets de bambous, des vergers, des rangées d'arbres le long des champs, et çà et là par des massifs de verdure autour des pagodes et surtout des tombeaux. C'est ainsi que les villes et les villages s'entourent de vastes étendues de terrains enlevées à l'agriculture. Les campagnes se couvriraient de monuments funé-

[1] Liebig, *Die Chemie in ihrer Anwendung auf Agricultur und Physiologie*; — Plath, *Die Landwirthschaft der Chinesen und Japanesen.*

[2] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'Empire Chinois.*

[3] Eugène Simon; — Fortune; — Hedde; — Syrski; — Plath.

raires, si, par un antique usage ayant force de loi, la charrue n'était impitoyablement passée sur tous les cimetières à l'avènement de chaque nouvelle dynastie; seuls les souverains mandchoux, voulant se rendre populaires, permirent de respecter les tombeaux et les arbres qui les ombragent; c'est ainsi que la végétation spontanée et la faune sauvage ont pu se maintenir dans les bouquets d'arbres sacrés.

Les prairies manquent en Chine comme les forêts. Le terrain a trop de valeur pour qu'on puisse l'utiliser indirectement à la nourriture de l'homme par l'élève des animaux de boucherie, car le même sol qui nourrit un million de bœufs fournirait des céréales et des légumes en suffisance pour douze millions d'hommes. Depuis des milliers d'années, les « Cent Familles » ont su associer à leur travail celui du cheval et du bœuf. D'après la tradition, l'empereur mythique Fo hi, que l'on dit avoir vécu il y a plus de cinquante-trois siècles, aurait le premier apprivoisé les « six animaux » devenus domestiques par excellence, le cheval, le bœuf, le porc, le chien, le mouton, la poule. Il paraît cependant que le cheval et le chien ne furent longtemps représentés que par un petit nombre d'individus, et d'ailleurs le cheval dégénère rapidement dans les provinces du Sud. Par leurs relations avec le monde animal, les Chinois contrastent avec les Mongols, chasseurs nomades et pasteurs de brebis : ils n'ont ni troupeaux à garder, ni de vastes espaces à parcourir, et par conséquent ni le chien ni le cheval ne leur sont indispensables, et pour sarcler le sol ils n'ont besoin que de leurs bras. Les grands animaux domestiques, bœufs, buffles et chevaux, ne sont guère employés que pour les transports; ils sont toujours parfaitement soignés : on les revêt d'étoffes pour les préserver du froid, et dans les mauvais chemins on protège leurs pieds par des chaussures en paille. Les préceptes du bouddhisme, et l'attachement naturel du paysan pour son compagnon de travail, ne lui permettent d'en manger la chair qu'avec répugnance[1]; même le code pénal édicte une punition sévère contre ceux qui abattent un de leurs animaux sans une permission expresse[2]. Mais à part les sectes de végétariens, assez nombreuses dans le pays, et qui s'abstiennent aussi de boire du vin et de manger les « viandes végétales », telles que l'ail et l'oignon[3], les Chinois ajoutent un peu de viande à leur nourriture; ils mangent surtout le porc, dont ils possèdent de nombreuses variétés et qu'ils nourrissent à très peu de frais; sur les étangs et les fleuves, on rencontre des canards domestiques par troupeaux de trois

[1] Eugène Simon, *Récits d'un Voyage en Chine.*
[2] John Francis Davis, *The Chinese.*
[3] J. Doolittle, *Social Life of the Chinese.*

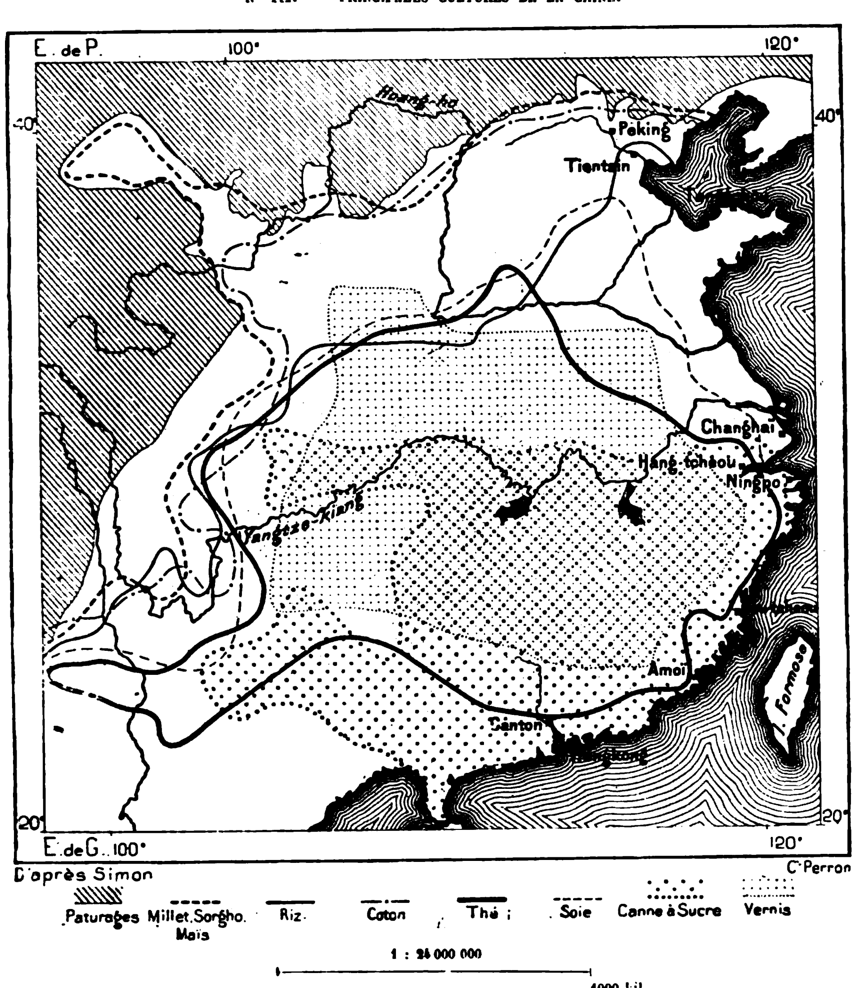
ou quatre milliers, que gardent, soit des enfants montés sur des barques, soit même des coqs qui les surveillent de la rive et, par leurs cris et à grand bruit d'ailes, les empêchent de s'écarter[1]. Le canard est l'objet d'un commerce considérable ; on le sèche entre deux planches, comme une fleur dans un herbier, et sous cette forme on l'envoie jusqu'aux provinces les plus éloignées ; on prépare aussi de la même façon, dans les provinces méridionales et surtout dans le Hounan[2], des chiens d'une race particulière, et jusqu'à des rats et des souris ; les sauterelles, les vers à soie, des serpents[3] entrent dans l'alimentation du pauvre, et les ailerons de requins, les holothuries et les nids d'hirondelle sont servis sur la table du riche.

Les Chinois sont d'une extrême ingéniosité pour accroître la quantité de nourriture animale que la nature a mise à leur disposition. Ils connaissent les moyens d'augmenter la fécondité des volatiles de basse-cour, et par conséquent la production des œufs est beaucoup plus considérable qu'en Europe ; ils savent empêcher la poule de couver en lui faisant prendre des bains[4], et longtemps avant les Occidentaux ils se servaient de procédés d'incubation artificielle pour soustraire les poussins aux hasards d'une mauvaise couvée. Ils protègent les pigeons contre les oiseaux de proie en leur adaptant entre les ailes un sifflet en écorce de bambou, aussi mince qu'une feuille de papier ; on raconte même qu'ils ont l'art de dresser les volatiles à marquer les heures en chantant autant de fois que la cloche a tinté de coups[5]. Les pêcheurs s'entendent aussi d'une manière étonnante à la capture des poissons, qu'ils vont saisir au fond de l'eau, sans filets et sans engins[6], et réussissent merveilleusement à l'élève des espèces d'eau douce et d'eau salée. Sur les plages de Fo'kien, ils ramassent de petits coquillages et les « sèment » dans les vasières, où ces mollusques grossissent rapidement et deviennent plus savoureux. Une espèce d'alose, le *samli*, est produite presque exclusivement par des moyens artificiels ; on l'expédie au loin à tous les états de croissance, dans de grands vases en faïence grossière. Il est des poissons qui produisent jusqu'à deux pontes en un mois, et que l'on cultive non seulement dans les viviers, mais encore dans les rizières, et même, si elles tardent à se dessécher, dans les flaques d'eau formées par les orages[7].

[1] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'Empire Chinois.*
[2] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce.*
[3] Purefoy ; — Carl Ritter, *Asien ;* — A. Poussielgue, *Voyage en Chine et en Mongolie.*
[4] *Lettres édifiantes ;* — Plath ; — Simon ; — Huc, etc.
[5] Milne, *La Vie réelle en Chine.*
[6] Fortune. *China.*
[7] Richthofen ; — Fortune.

Dans l'ensemble de la production nationale, l'arbuste à thé est celui qui fournit l'aliment le plus considérable au commerce étranger. La quantité de thé consommée par les habitants doit dépasser de beaucoup celle qu'on emploie dans le reste du monde, mais on ne peut l'évaluer encore, même approximativement. D'ailleurs l'usage du thé véritable, quoique pratiqué

N° 112. — PRINCIPALES CULTURES DE LA CHINE.



depuis douze ou quinze siècles, n'est pas universel en Chine. Dans les provinces du nord, les riches seuls se donnent la jouissance de boire le thé de la région du Yangtze; les pauvres et les gens de médiocre fortune se contentent de préparations diverses où le thé n'entre que pour une faible part; ils boivent aussi d'autres décoctions ou infusions, ou même de l'eau chaude. Dans les provinces qui produisent la feuille aromatique, les habitants peu aisés des plaines sont également obligés de remplacer le thé par

des feuilles qu'ils recueillent dans les bosquets, notamment par celles du saule[1]. Ramassées au printemps, ces feuilles sont étendues au soleil sur des aires, où elles subissent une légère fermentation, puis elles sont traitées de la même manière que celles du thé, et en prennent le goût : les connaisseurs peuvent seuls apprécier la différence. En certains districts, cette industrie est d'une certaine importance commerciale, par suite des mélanges frauduleux que se permettent les négociants de Hañkoou, de Changhaï et d'Amoï pour les thés destinés à la consommation européenne.

Parmi les soixante-dix cultures végétales qu'énumèrent les explorateurs, celles de la canne à sucre et du cotonnier, du mûrier, de l'arbre à cire, de l'arbre à suif, de l'arbre à vernis, celle du chanvre, de l'ortie bœhmeria, et bien plus encore celle du bambou, ont une importance économique de premier ordre. Les orangers, que la Chine a donnés au reste du monde, de même que le pêcher et le mûrier, sont les plus productifs des arbres fruitiers dans le midi du royaume Central. L'opium, quoique officiellement interdit, est cultivé dans presque toutes les provinces de l'empire, surtout dans le Houpé, le Setchouen et le Yunnan, et fournit une drogue qui, pour être moins appréciée que celle de l'Inde, représente toutefois une part considérable de la production agricole. La région du bas Yangtze, qui reçut le *gossypium* des îles de la Sonde et du Turkestan, était devenue, pendant la guerre d'Amérique, un des pays producteurs de la fibre précieuse, et les campagnes du Tchekiang se couvraient de cotonniers, au détriment des autres plantes, qui depuis ont reconquis le terrain.

L'assolement des cultures est réglé de manière à subvenir aux besoins de l'immense population, et ce n'est pas sans danger que l'on tenterait de modifier cet aménagement du sol, plus de vingt fois séculaire[2]. Comment toucher, sans causer de désastres, à cet ensemble merveilleux dont toutes les parties s'accordent si bien les unes avec les autres et qui s'entremêlent harmonieusement, des plateaux avancés du Tibet aux rivages de l'océan Pacifique? Comment transformer surtout ce vaste système d'irrigation dont le réseau embrasse les montagnes, les collines et la plaine, de manière à répandre l'eau fertilisante à tous les niveaux sur les champs étagés? Le seul changement considérable qui puisse se faire à l'avantage de l'agriculture chinoise, est l'augmentation du territoire cultivable : c'est ainsi que pendant le cours du siècle actuel le travail a gagné sur les pentes des monts et sur les terrains en friche, grâce à l'introduction de la pomme

[1] Fortune; — F. von Richthofen.
[2] Eugène Simon, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, déc. 1871.

de terre et du maïs[1]. De même les paysans ont de tout temps empiété sur les marécages et sur les lacs par la culture de la sagittaire et du nénuphar ou *lienhoa*, dont les racines et les graines sont très appréciées dans l'alimentation et dont on mêle les feuilles au tabac à fumer pour en adoucir la force[2].

On sait combien l'agriculture est vénérée dans le peuple des « Cent Familles ». Parmi les classes, celle de l'agriculteur est censée tenir la première place, parce qu'elle donne du pain à tous et que sans elle nul ne pourrait s'élever à la compréhension de la morale et des rites. L'empereur lui-même est considéré comme le premier cultivateur du Grand et Pur Empire, et l'on sait que naguère il était tenu, vers la fin du mois de mars, de labourer trois sillons, vêtu en paysan. Les princes du sang, les grands mandarins, les vieillards convoqués à la cérémonie, puis de vrais laboureurs, continuaient le travail, et le grain de la moisson impériale était présenté l'année suivante au dieu du Ciel, comme l'offrande du peuple entier[3]. Mais si l'empereur officie au nom de tous les cultivateurs du royaume Central, il n'est pourtant que le propriétaire virtuel de la terre : c'est bien le paysan qui possède le champ cultivé et qui le transmet à ses héritiers, en vertu de son plein droit.

Malgré la prétendue immobilité de la nation chinoise, il n'en est pas chez laquelle la tenure du sol ait plus fréquemment changé et d'une manière plus radicale : l'agriculture a trop d'importance pour que les révolutions n'aient pas porté spécialement sur la forme de possession des champs. Dans les premiers temps historiques, la terre était la propriété commune des « Cent Familles » ; tous les hommes de vingt à soixante ans qui pouvaient contribuer par leur force physique à l'entretien et à la défense, avaient par cela même droit à une part du sol labourable. Cependant la propriété privée se constitua peu à peu au profit de l'empereur et des grands, et dès le douzième siècle de l'ère ancienne la terre se divisait en apanages et en fiefs, comme devait se partager plus tard le sol de l'Europe occidentale. Chaque homme valide, quoique dépendant d'un feudataire quelconque, gardait son droit à la mise en culture d'une partie du fief, et même certaines fractions du domaine, bois, pâturages ou terrains vagues, restaient indivises pour chaque groupe de huit familles. La commune chinoise était organisée à peu près comme l'est de nos jours le *mir* de la Grande Russie. En parta-

[1] Armand David, *Journal de mon troisième voyage dans l'Empire Chinois* ; — Williamson, *Journeys in North China, Manchuria and Eastern Mongolia*.
[2] Huc, *L'Empire Chinois*.
[3] Plath, *Geschichte des östlichen Asiens*.

geant le sol, on tenait compte de la position et de la qualité des champs : celui qui recevait le meilleur lot, le mieux exposé ou le plus rapproché des villes, devait se contenter d'une moindre surface. Le marchand et l'industriel recevaient aussi une part, mais de dimensions relativement faibles, afin qu'il leur fût possible de revenir au travail des champs en cas d'insuccès dans leur profession. D'ailleurs personne n'avait le droit de vendre, de louer ou d'hypothéquer son lot : tel est le système auquel on donna le nom de « communal ». Quelques restes s'en retrouvent encore, non seulement en Chine, mais aussi dans les pays de civilisation chinoise, notamment en Corée[1].

Le mir chinois se maintint pendant plus de vingt générations, sous le régime de la féodalité; mais vers le milieu du quatrième siècle de l'ère ancienne un nouveau changement, qu'annonçaient de longue date des phénomènes avant-coureurs, s'accomplit et prit force de loi. La population étant devenue très inégale, les divers groupes de huit familles se trouvaient fort mal partagés : tandis que les uns ne pouvaient plus subsister sur leurs étroits domaines, d'autres possédaient de vastes terrains entourés d'espaces vagues qu'ils pouvaient également utiliser. L'ancien équilibre social n'ayant plus de stabilité, la « corruption des mœurs » le changea : il fut permis à chaque agriculteur de s'établir sur une terre vacante partout où cela lui conviendrait, d'y placer les bornes de son domaine sans se soucier des limites communales. Le mir finit par se dissoudre en même temps que disparaissait le régime féodal, et chacun des paysans de l'ancienne communauté devint propriétaire, avec droit de vente et de transmission par don ou par héritage; la propriété privée s'établit à la place de la propriété collective. La transformation que des économistes prédisent à la Russie dans un avenir prochain s'est donc accomplie, il y a plus de deux mille ans déjà, dans l'empire du Milieu. Mais les conséquences de cette dissolution du groupe communal ne se firent pas attendre : tous ceux que le commerce, l'industrie, la faveur du souverain ou d'autres circonstances favorables avaient enrichis, se firent acquéreurs de la terre aux dépens des cultivateurs, la grande propriété se constitua, et peu à peu les paysans dépossédés, « n'ayant plus même assez de terre pour pouvoir y enfoncer une aiguille », finirent par devenir pour la plupart les esclaves des riches : les plus heureux furent ceux qui continuèrent de cultiver comme métayers les champs de leurs aïeux. De fréquentes insurrections eurent lieu; la misère devint générale, l'État lui-même s'appauvrit, et c'est

[1] Zakharov, *Arbeiten der russischen Gesandtschaft zu Peking.*

à grand peine que se fit la rentrée des impôts. Une lutte incessante s'engagea entre les partisans du nouveau régime et ceux de la propriété commune. Pendant plus de mille années, l'histoire politique de l'empire se confond avec celle de la tenure du sol; suivant les alternatives des révolutions locales et les vicissitudes des dynasties, qui tantôt voulaient plaire au peuple, tantôt s'appuyer sur les grands, les droits du cultivateur et les privilèges de la propriété domaniale l'emportèrent tour à tour, et fréquemment des transactions se firent entre les partis en lutte. C'est ainsi qu'en la neuvième année de l'ère chrétienne, le ministre Wangmang, devenu maître du trône, proclama que désormais la terre serait propriété impériale : « Nul sujet ne peut en détenir plus d'un tsin — moins de 6 hectares, — et ne peut commander à plus de huit esclaves mâles. La vente du sol est défendue, afin que chacun puisse garder ce qui lui donne le pain. Tous les excédents de terre qui se trouvent dans les mains d'un seul font retour à la couronne et sont distribués aux communes en proportion de leurs besoins. Quiconque doute de la sagesse de ces mesures sera banni; quiconque s'y oppose sera tué! » On obéit en effet, mais peu d'années après les grands avaient repris possession de leurs domaines. Encore une fois la restauration de l'ancienne propriété communale avait échoué. « You et Chun lui-même, disait un philosophe contemporain, ne parviendraient pas à la rétablir. Tout change, les fleuves déplacent leur cours, et ce que le temps efface disparaît à jamais. »

Après diverses péripéties qui entraînèrent à leur suite des révolutions intestines et des changements de dynastie, les socialistes de la Chine, abandonnant l'idée de la propriété communale, telle qu'elle avait existé jadis, tentèrent l'application d'un système nouveau. Jamais dans l'histoire du monde pareille révolution ne fut inaugurée par des gouvernants pour la transformation de la société tout entière. Wangantche, devenu, au milieu du onzième siècle, l'ami et le conseiller de l'empereur Tchentsoung, mit hardiment la main à la destruction de l'ancien ordre social; en 1069, il fit paraître un décret abolissant toute propriété personnelle; l'État devenait maître unique et se chargeait de répartir également les produits du sol entre les travailleurs; la richesse et la pauvreté étaient également supprimées, puisque le travail et la nourriture étaient assurés à tous et que nul ne pouvait s'emparer du sol; les industries étaient placées sous la direction de l'État, et les capitalistes devaient, dans l'espace de cinq années, faire remise de leurs capitaux au gouvernement. Malgré l'opposition des mandarins et des anciens feudataires, Wangantche réussit à maintenir pacifiquement le communisme d'État pendant quinze

années; mais il suffit d'un changement de règne pour renverser le nouveau régime, qui ne répondait pas plus aux désirs du peuple qu'à ceux des grands, et qui avait d'ailleurs créé toute une classe d'inquisiteurs devenus les maîtres véritables du sol.

Sous le gouvernement des Mongols, les propriétés changèrent brusquement de mains pour constituer une nouvelle féodalité s'appuyant sur le droit de conquête. Les personnages de l'empire s'emparèrent de grands fiefs, comprenant des milliers et des myriades d'hectares; le moindre soldat reçut pour sa part un domaine. En même temps les Mongols, désireux d'accroître les pâturages pour leurs chevaux, poursuivaient l'étrange idéal de remplacer les cultures par l'herbe des steppes et de refouler les Chinois vers le midi. Défense formelle fut faite de cultiver la plaine de Peking, et seulement à la fin de la dynastie des Yuen les laboureurs furent autorisés à faire quelques semailles en automne[1]. On sait que les efforts des princes mongols eurent peu de succès; loin de repousser les Chinois au delà du Hoang ho, ce sont eux au contraire qui ont dû se retirer, avec leurs peuples et leurs troupeaux, au nord de la Grande Muraille. La foule des agriculteurs s'établit sur leurs terres en populations de plus en plus denses, tandis que des industriels et des marchands les privent de toutes leurs épargnes, en se glorifiant du titre, trop justifié, de « mangeurs de Tartares ».

Actuellement, le régime qui prévaut en Chine est celui de la petite propriété; mais il arrive fréquemment que la terre reste indivise, sous la direction des aînés, entre tous les membres d'une même famille ou même d'un village : les traces de l'ancienne propriété communale se retrouvent dans tout l'empire. Les grands capitaux se portant principalement vers l'industrie et le commerce, la terre de certaines provinces reste presque en entier entre les mains de ceux qui la cultivent; cependant il existe encore beaucoup de vastes domaines dont le sol est exploité, soit par des fermiers, soit par des métayers, qui partagent la moisson d'été avec le propriétaire et gardent pour eux la moisson d'hiver; ils fournissent le bétail, les engrais, l'outillage, tandis que le maître du sol paye l'impôt, qui d'ailleurs est relativement très faible. Dans les provinces fertiles du littoral, où le sol est le plus divisé, une propriété de 6 hectares est considérée comme un grand domaine, et la moyenne des exploitations ne dépasse probablement pas un hectare[2]. Le chef de famille peut vendre ou hypothéquer son

[1] Zakharov, mémoire cité.
[2] Syrski, *Landwirthschaft von China*.

bien, mais en l'offrant d'abord aux membres de sa famille et à ses proches dans l'ordre de leur parenté[1]; à sa mort ou lors d'une donation entre vifs, il doit le diviser en parts à peu près égales entre tous ses fils. La loi l'oblige à tenir ses cultures en bon état d'entretien; elle confisque la terre après trois années de jachère, et la concède à un nouvel occupant. Même le chef de la commune est responsable de la bonne ou mauvaise tenue des champs; si les terres sont mal cultivées, le code pénal le condamne à recevoir de vingt à cent coups de bambou : négliger de faire rendre au sol tout ce qu'il peut donner, c'est commettre un crime contre la nation. Le droit d'établissement sur le sol inculte appartient à tous : il suffit que l'immigrant avise de sa venue les autorités locales en réclamant l'exemption d'impôts, qui lui est accordée pendant une certaine période. Enfin le gouvernement fonde lui-même des colonies, militaires ou pénales, dans les régions éloignées des grandes villes et des routes, surtout dans le Kansou et dans la Dzoungarie. Les propriétés de la couronne, relativement d'une faible superficie, sont presque toutes en dehors de la Chine proprement dite, en Mongolie, près de la Grande Muraille, et en Mandchourie, dans le pays d'origine de la dynastie régnante[2]. Les plantations qui entourent les temples, celles dont les revenus servent à l'entretien des écoles, les terres données en héritage pour les hôpitaux ou autres établissements d'intérêt public, enfin une partie des marécages, des lais de mer et de fleuves sont administrées par la commune.

L'industrie manufacturière du Royaume Central dépasse en antiquité de bien des siècles celle de l'Occident, et même quelques-unes des découvertes les plus importantes faites en Europe à la fin du moyen âge étaient déjà depuis longtemps connues des Chinois. Marco Polo et les premiers explorateurs européens de l'Extrême Orient parlent avec admiration des étoffes, des métaux ouvrés et des autres productions de l'industrie des « Manzi »; mais les premiers documents dignes de foi relatifs aux manufactures de la Chine ne parvinrent en Europe qu'à la fin du dix-septième siècle, grâce à l'ambassade de la compagnie Orientale des Provinces-Unies. Les

[1] Gray; — Katscher, *Bilder aus dem chinesischen Leben*.

[2] Biens de la couronne en 1831 (le *kin* ou *tsin* étant évalué à 6,16 hectares).

Apanages de la famille impériale.	302 850	hectares.
Terres des Huit Bannières	860 800	»
Terres des temples, des écoles et des hospices	150 980	»
Marécages et lais de mer.	626 750	»
Ensemble	1 921 380	hectares.

missionnaires révélèrent plusieurs procédés de fabrication des Chinois, et, pendant ce siècle, Stanislas Julien et d'autres sinologues ont complété ce travail par la traduction de nombreux ouvrages. L'intelligence prompte, la dextérité manuelle de l'ouvrier chinois ne sont pas seulement des privilèges de race, elles proviennent aussi de ce que la grande industrie, avec la division du travail à l'extrême, ne s'est pas encore emparée de la population manufacturière. Chaque objet d'art est l'œuvre d'un seul artiste, qui le dessine, le moule et le peint; il en est de même des meubles et des étoffes, tous produits du travail individuel. Dans beaucoup de provinces les paysans eux-mêmes sont aussi des artisans : ce sont eux qui tissent, filent leur coton et fabriquent leurs toiles[1]. Ils excellent surtout dans la vannerie; le tissu de leurs corbeilles est si serré, qu'elles servent au transport de tous les liquides, comme les seaux de bois et les vases en métal.

Sauf pour un petit nombre d'objets, les habitants du Royaume Fleuri ne peuvent cependant plus se vanter de leur supériorité sur les « barbares de l'Occident », et même ils imitent ce qui leur vient d'Europe. Les outils, les ornements, les montres et les pendules, les mille objets de toilette et de ménage que fabriquent des ouvriers de Canton et de Fatchan pour les expédier dans tout l'empire Central ont été pour la plupart copiés sur des échantillons importés d'Occident, et pour les grands travaux, ce sont des instructeurs venus d'Europe ou du Nouveau Monde qui ont enseigné aux enfants de Han l'art de construire et de diriger les locomobiles, les machines des filatures et des bateaux à vapeur. Quant aux anciennes industries, il leur serait difficile de se transformer, puisque leurs procédés sont déjà d'une simplicité et d'une précision parfaites. Il en est qui ne se sont pas modifiées depuis quatre mille ans; elles pourront disparaître, remplacées par d'autres, mais elles ne peuvent changer[2]. Parmi les industries qui ont péri, sans doute parce que les procédés n'étaient connus que d'un petit nombre d'artisans, il en est que ni les Chinois ni les Européens n'ont pu retrouver. Les meilleurs ouvriers sont incapables de fabriquer des bronzes niellés, des émaux et des vases de porcelaine comparables à ceux que l'on conserve dans les musées[3]. Pour la teinture, obtenue principalement par des sucs végétaux, les Chinois sont encore les maîtres des Européens et possèdent diverses couleurs dont le secret n'est pas connu à l'étranger.

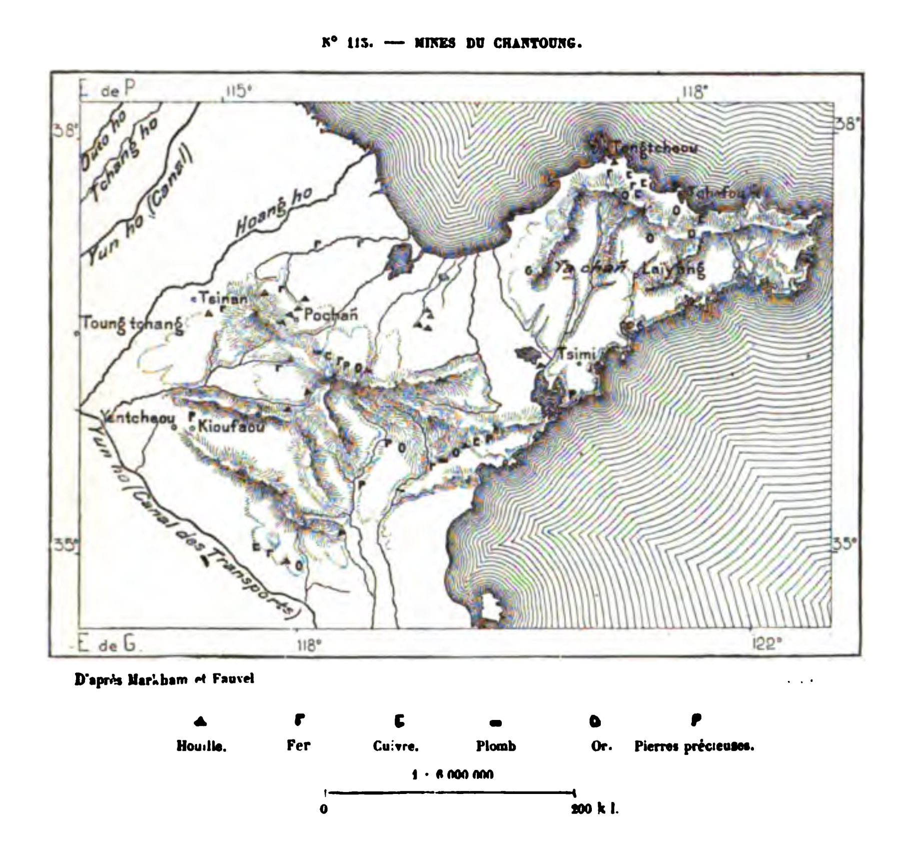
On sait combien la Chine est riche en métaux, en sel et en charbon. Les sauniers sont fort habiles pour l'exploitation des sources salines et ne le

[1] De Courcy, *L'Empire du Milieu.*

[2] Paul Champion, *Industries anciennes et modernes de l'Empire Chinois.*

[3] De Rochechouart, *Pékin et l'intérieur de la Chine.*

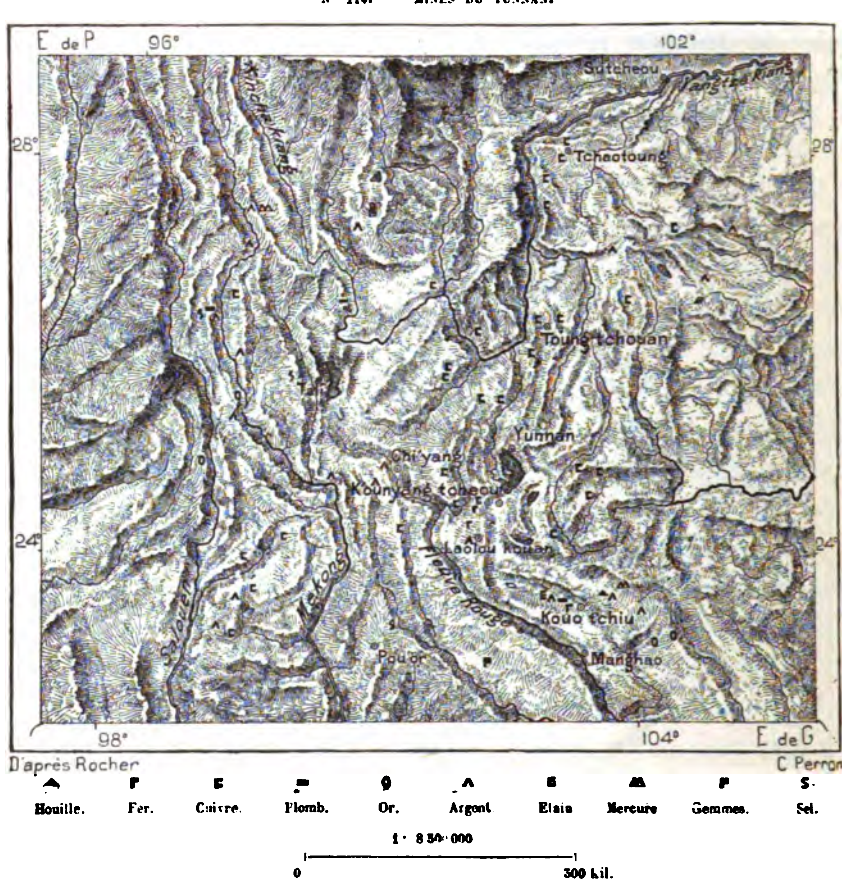
cèdent guère aux ouvriers d'Europe dans l'art de concentrer les eaux-mères et de faire cristalliser le sel, soit par la chaleur solaire, soit par des moyens artificiels ou par les gaz des « puits de feu » comme dans le Setchouen. Quant aux mineurs, ils ne se servent encore que de procédés rudimentaires pour l'exploitation des gisements de houille; des tubes et des échelles de bambou remplacent chez eux les machines compliquées des ingénieurs européens; et pourtant, quoique les chemins de fer manquent pour l'expédition du combustible à de grandes distances, la production



N° 113. — MINES DU CHANTOUNG.

s'élève chaque année à plusieurs millions de tonnes; la Chine occupe déjà le sixième rang parmi les États producteurs de houille, en attendant que, d'une part l'appauvrissement des mines anglaises, et d'autre part l'aménagement régulier de ses galeries, lui assurent la première place. Le bassin houiller du Setchouen s'étend sur un espace d'au moins 250 000 kilomètres carrés; celui du Hounan est aussi très considérable; mais le plus important de tous, sinon par la superficie ou la contenance, du moins par l'extrême facilité d'accès, est celui du Chañsi méridional, dont les assises régulières, commençant au niveau des plaines environnantes, se pour-

suivent au loin dans l'intérieur des roches[1]. Il n'y aurait aucune difficulté à construire des chemins de fer pénétrant de la plaine dans les mines et s'y ramifiant en un vaste réseau. Nulle part les gisements ne sont



N° 114. — MINES DU YUNNAN.

aussi favorablement placés pour une exploitation peu coûteuse. Au taux actuel de la consommation, le Chañsi du sud pourrait facilement fournir d'anthracite le monde entier pendant des milliers d'années[2].

[1] F. von Richthofen, *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient.*

Production du charbon de terre en Chine en 1878 :

Chañsi	1 000 000	tonnes d'anthracite.
»	700 000	» de houille.
Hounan.	600 000	» d'anthracite et de houille.
Chañtoung	200 000	» »
Petchili.	150 000	» »
Autres provinces. .	350 000	» »
Ensemble . . .	3 000 000	tonnes d'anthracite et de houille.

[2] F. von Richthofen, *Geographical Review,* nov. 1873.

En quelques districts du territoire, notamment à Formose, dans la province de Petchili, en Mandchourie, les travaux d'exploitation se font suivant les procédés européens : ce qui a permis de décupler la production annuelle. On s'est occupé aussi d'extraire le minerai de fer et de le traiter d'après la méthode des métallurgistes étrangers, d'ailleurs peu différente de celle qu'on pratiquait dans le royaume du Milieu depuis un temps immémorial. Les aciers indigènes sont toujours préférés dans le pays aux aciers anglais. Les Chinois excellent dans la préparation des alliages de cuivre, de plomb, d'étain, de zinc, d'arsenic, d'argent et d'or, et les varient suivant l'usage auquel est destiné l'objet qu'ils fabriquent. La qualité, la couleur, le vernis de leurs bronzes sont incomparables, et leurs gongs « mâles » et « femelles » ont un merveilleux éclat de vibrations. C'est par le martelage que les ouvriers arrivent à obtenir un métal ayant toute la sonorité voulue; l'opération est une de celles où l'ouvrier fait preuve de la plus étonnante habileté : maniant de lourds marteaux, les quatre ou cinq forgerons frappent le disque étroit en réglant toujours la cadence et la force de leurs coups, sans jamais se gêner dans ce travail délicat; leur travail est déjà une véritable musique[1].

Les laques de la Chine, de même que ceux du Japon, sont au nombre des produits industriels dont les peuples de l'Extrême Orient ont gardé le monopole, grâce à la possession de la matière première; mais le liquide visqueux qu'ils retirent du *rhus vernicifera* et qui leur sert à fabriquer ces laques, est une substance très dangereuse, que les ouvriers doivent se garder de toucher; les exhalaisons même en sont redoutables ; quant aux laques ordinaires, on les prépare avec l'huile extraite des semences d'une euphorbiacée, la *dryandra cordata*[2]. De même que le vernis laque, l'encre de Chine est bien supérieure aux produits similaires de l'Europe, quoique la méthode de fabrication en soit parfaitement connue, d'après les documents chinois et l'expérience des industriels étrangers : l'excellence des bâtons d'encre du Setchouen et du Tchekiang doit être attribuée à l'attention constante et à l'adresse des ouvriers. Les artisans du royaume Central se distinguent aussi par leur merveilleuse habileté à sculpter les bois, les ivoires et les pierres dures. Inventeurs du papier, les Chinois en préparent plusieurs espèces qui manquent à l'Europe; cependant eux-mêmes donnent toujours la préférence aux papiers coréens et japonais. Dès l'année 153 de l'ère vulgaire, Tsaïloun avait enseigné à ses compatriotes l'art de rempla-

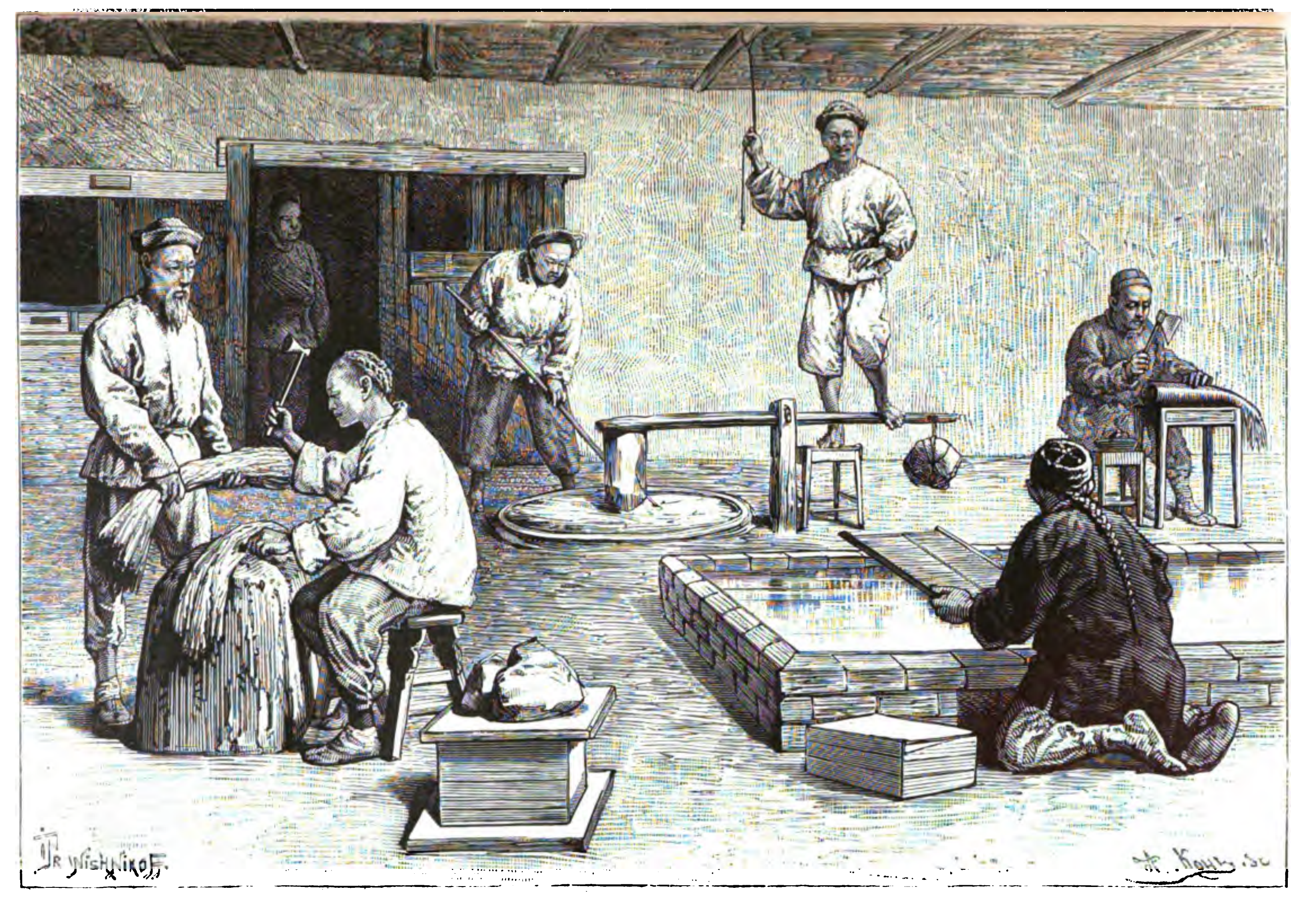
[1] Paul Champion, ouvrage cité.
[2] John Fr. Davis, *The Chinese ;* — Wells Williams, *The Middle Kingdom.*

cer les tablettes en bambou par du papier, dont les écorces d'arbre, le fil de chanvre, les vieilles toiles, les filets de pêche lui fournissaient la pâte. Depuis cette époque, on emploie aussi pour la fabrication du papier les jeunes pousses de bambou, le rotin, les algues marines, le glaïeul, la fibre du *broussonetia papyrifera*, les cocons de vers à soie.

On sait que les Chinois ont précédé les Européens dans la découverte de l'imprimerie : dès la fin du sixième siècle de l'ère vulgaire, il est parlé de cet art comme étant connu depuis longtemps; si les Occidentaux avaient pu lire et étudier les historiens persans, ils eussent connu la presse un siècle et demi plus tôt, car le procédé employé par les Chinois se trouve assez clairement exposé dans un ouvrage de Râchid eddin, terminé vers l'an 1310[1]. Et non seulement les enfants de Han connaissaient déjà l'impression au moyen de planches en bois, mais ils pratiquaient aussi la gravure sur pierre et sur cuivre, et vers le milieu du onzième siècle un forgeron avait inventé les caractères mobiles en terre cuite. Cependant le grand nombre de signes qui leur sont nécessaires empêche jusqu'à maintenant la plupart des imprimeurs de faire usage des types mobiles, si ce n'est pour les ouvrages populaires et les journaux, auxquels suffisent un petit nombre de signes; on continue d'employer des planches en bois de poirier évidées au burin et des plaques en cuivre gravées en relief. Il existe pourtant d'admirables éditions imprimées en caractères mobiles : tel est le recueil de 6000 ouvrages anciens qu'édita l'empereur Kanghi, et pour lequel il fit graver 250 000 types mobiles en cuivre : tels sont aussi les ouvrages qui sortent de l'imprimerie impériale, et dont les caractères, d'une singulière élégance, ont reçu le nom de « perles assemblées[2] ». Enfin les villes ouvertes au commerce européen sont toutes pourvues d'établissements où l'on emploie des caractères mobiles et d'où sortent des éditions revisées, beaucoup plus correctes que les éditions ordinaires. Les perfectionnements matériels de l'industrie correspondent aux progrès qui se font dans l'ensemble des connaissances.

Les ouvriers chinois sont en moyenne beaucoup moins payés que ceux de l'Europe et du Nouveau Monde : le taux du salaire, à Peking, à Changhaï, à Canton, à Hañkoou, varie de 50 centimes à 1 franc par homme et par jour. Il est vrai que le prix de la nourriture est proportionnellement inférieur à celui des contrées de l'Occident: mais à l'exception des ouvriers en soie, mieux rétribués que les autres, peu de travailleurs ont une alimentation

[1] Klaproth, *Mémoire sur la Boussole.*
[2] Bourgeois, *Mémoires concernant les Chinois*, tome XI.



FABRICATION DU PAPIER

Dessin de Pranishnikoff, d'après un croquis de M. Piasetskiy.

suffisante; en plusieurs districts, ils n'ont pour toute nourriture que du riz bouilli, des choux cuits à l'eau avec un peu de graisse et quelquefois du poisson. La valeur moyenne de leur pitance varie de 40 à 50 centimes par jour; la différence est énorme entre leur régime et celui des matelots européens qu'ils rencontrent dans les chantiers de Tientsin, ou de Foutcheou fou. Et cependant ces ouvriers, à l'apparence débile, au visage pâle, ont une grande vigueur musculaire, et quand il s'agit de soulever des fardeaux, ils ne le cèdent guère aux ouvriers anglais. Dans la Chine du centre et du midi, presque toutes les marchandises que l'on ne peut expédier par eau sont transportées à dos d'homme, et c'est merveille de voir comment les coulis escaladent les pentes, chargés de poids que maint portefaix de l'Occident refuserait de soulever en plaine. Dans toutes les villes chinoises, on voit les porteurs de palanquins courant avec rapidité et se glissant à travers la foule, sans paraître songer à la lourde charge qui pèse sur leurs épaules; seulement ils poussent de temps en temps de petits cris gutturaux comme les geindres d'Europe ou les pileurs de café kabyles; leurs pas et leurs efforts se rythment sur ce gémissement saccadé[1].

Dans le royaume Central, où les associations sont si fortement organisées, les ouvriers, de même que les autres classes de la société, ont su se grouper en corps de métier : pour maintenir le niveau des salaires, ils se mettent en grève ou même fondent des associations de production; grâce à leur esprit de solidarité, à leur admirable discipline volontaire, qui va jusqu'à l'acceptation tranquille du suicide par la faim, ils finissent presque toujours par l'emporter. Leur force est si bien établie, qu'en maints endroits les patrons n'acceptent même pas la lutte. Les ouvriers fixent eux-mêmes le modique taux des salaires au commencement de chaque saison industrielle, et, quels qu'ils soient, ces prix sont fidèlement payés. Ils pourraient facilement s'emparer de tout l'outillage industriel, si les corps de métier ne formaient autant de sociétés fermées, rivales les unes des autres. Organisées en maîtrises, les diverses associations n'accueillent les apprentis que pour les faire passer pendant deux ou trois ans par une véritable servitude; elles constituent une sorte d'aristocratie, au-dessous de laquelle grouille la foule des individus sans droits, obligés de s'ingénier pour vivre en dehors des cadres de la société régulière. En temps ordinaire, les plus heureux parmi ces déclassés sont les mendiants de profession. Comme les négociants et les ouvriers, ils sont groupés en associations reconnues, ayant leurs statuts, leurs fêtes et banquets.

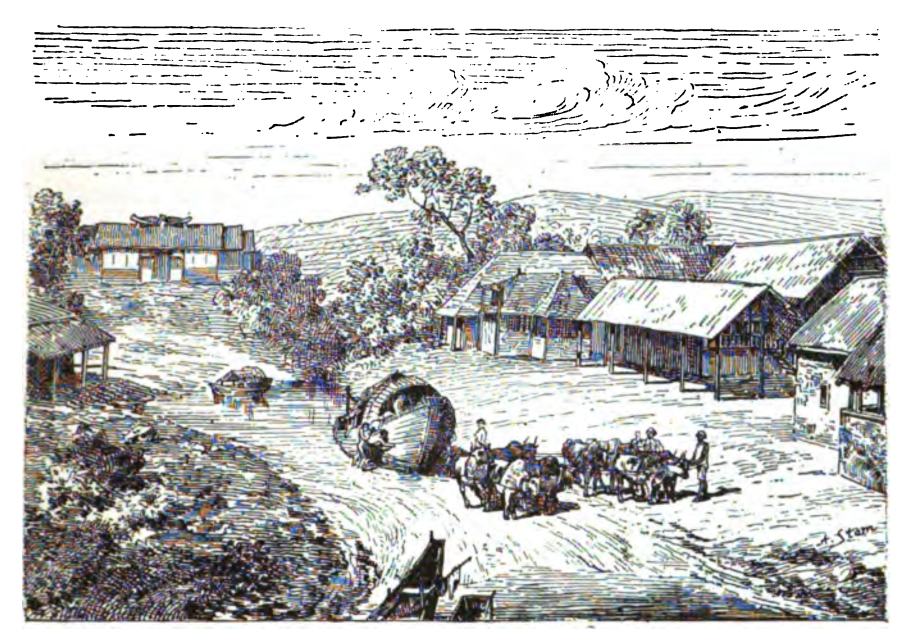
[1] Huc; — Champion; — Milne; — Doolittle, etc.

Le commerce d'un pays aussi riche que la Chine en produits de toute espèce, dont les aires s'entrecroisent diversement, représente sans aucun doute une part considérable des échanges du monde entier, mais il est impossible de l'évaluer, même d'une manière approximative, si ce n'est pour le sel et autres denrées sur lesquelles pèse le monopole du gouvernement. Aux abords des grandes villes, les rivières, les canaux sont couverts de bateaux se succédant en interminables convois; les portages, chemins revêtus de glaise, sur lesquels des attelages de bœufs traînent les canots d'un canal à l'autre, ressemblent parfois à des champs de foire; les routes fréquentées des montagnes entre les versants opposés sont parcourues chaque jour par des milliers d'individus. Le nombre des bateliers et des porteurs qui servent d'intermédiaires au trafic intérieur s'élève certainement à plusieurs millions d'hommes.

La Chine se suffisant presque entièrement, grâce à la diversité de ses produits, a pu longtemps limiter son commerce extérieur au chargement de quelques navires. Ce n'est pas qu'en principe la nation se refusât à trafiquer avec les étrangers; bien au contraire : les Arabes, les Malais, les habitants de l'Indo-Chine avaient toujours commercé librement dans les ports du midi de l'empire, et lorsque les Portugais apparurent, en 1516, à l'entrée de la rivière de Canton, ils furent parfaitement accueillis. Nul doute que le territoire ne leur eût été ouvert comme il l'avait été au moyen âge à tous les voyageurs hindous, arabes, européens qui s'étaient présentés isolément; mais les Portugais, puis après eux les Espagnols, les Hollandais, les Anglais, arrivaient presque en conquérants, la menace à la bouche et la main sur la mèche des canons. Dès la troisième visite des Portugais, en 1518, des conflits éclatèrent, et bientôt il ne se passa guère d'année sans que les « barbares étrangers » ne commissent des actes sanglants, justifiant le nom que les Chinois leur avaient donné. En outre, ils guerroyaient entre eux; les habitants du royaume Central, voyant dans tous ces visiteurs des gens d'une même nation, se demandaient avec stupeur pourquoi ces compatriotes s'enlevaient réciproquement vaisseaux et marchandises; ils ne voyaient en eux qu'une race sanguinaire et sans foi, que tous les enfants de Han devaient éviter avec soin. Les ports se fermèrent aux étrangers, ou du moins on ne les reçut qu'en leur imposant des restrictions gênantes et de honteuses formalités. Pour se préserver du contact des Européens, la Chine se faisait inaccessible. « Les barbares sont tels que des bêtes et ne doivent pas être gouvernés d'après les mêmes principes que les citoyens : » ainsi s'exprimait un document officiel traduit par Prémare. « Essayer de les diriger par les grandes maximes de la raison, ce serait

vouloir aboutir au désordre. Gouverner les barbares par l'arbitraire est la vraie méthode, et le meilleur moyen de les gouverner[1]. »

Le commerce de l'opium vint ajouter de nouveaux griefs à ceux que le gouvernement de Peking avait déjà contre les Européens. L'usage de cette drogue ne se répandit en Chine que vers la fin du siècle dernier, époque à laquelle il était encore importé comme simple « médicament ». Dès 1800, l'empereur lança une proclamation pour défendre à son peuple d'échanger son argent contre la « vile ordure »; mais le mal était déjà fait,



PORTAGE DANS LE TCHEKIANG.
Dessin de Slomczinsky, d'après Mouie.

et le poison se répandait d'une manière irrésistible : la compagnie des Indes avait déjà pour complices des millions de fumeurs, et parmi eux la plupart des mandarins chargés officiellement de mettre un terme au trafic. La contrebande de l'opium s'accroissait d'année en année, au grand détriment du trésor impérial; l'exportation des thés et des soies restant très inférieure à l'importation de l'opium, l'argent du royaume Central s'engouffrait « dans les profondeurs insatiables des régions transmarines ». A la fin, le gouvernement eut recours à la force; en 1839, tous les étrangers établis à Canton, au nombre de 275, furent emprisonnés, et le commissaire britannique ne put acheter sa liberté et celle de ses compatriotes qu'en livrant au

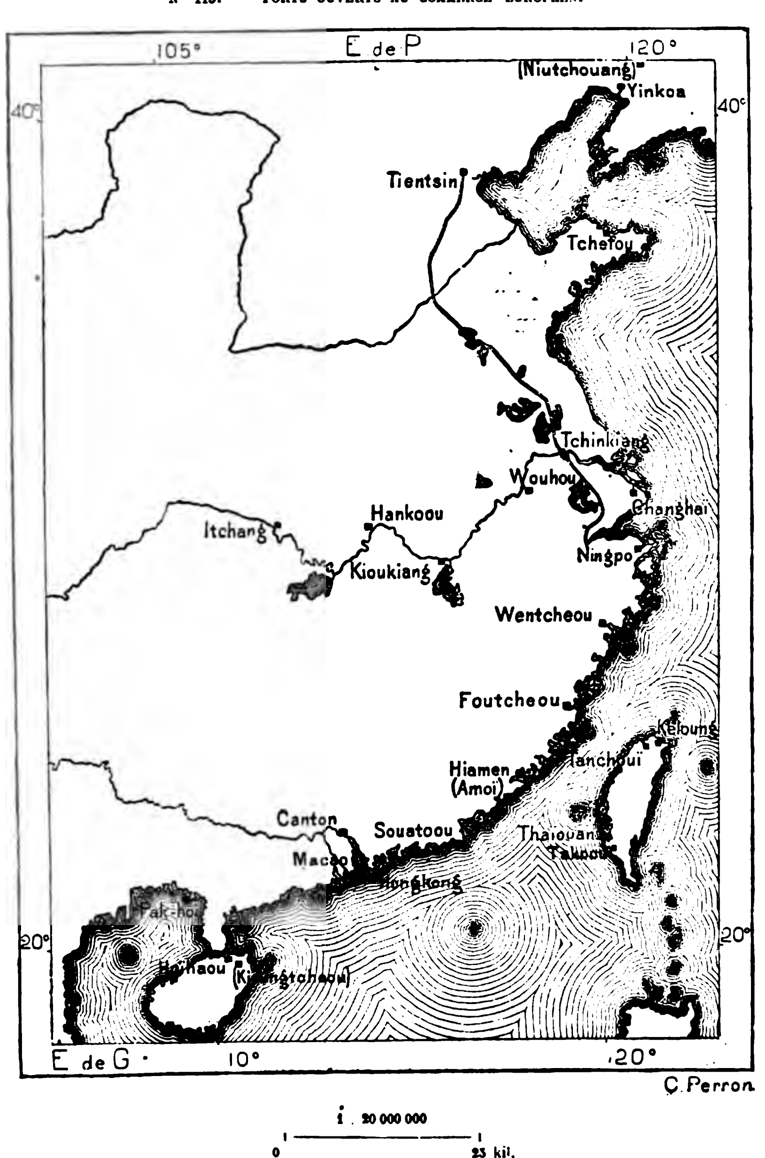
[1] Wells Williams, *The Middle Kingdom.*

vice-roi Lin, pour être détruites, plus de vingt mille caisses d'opium appartenant à ses nationaux et représentant une valeur d'au moins 50 millions de francs. Ce fut le signal de la « guerre de l'opium ». En 1841, les Anglais s'emparèrent de l'archipel de Tchousan, puis des forts de la rivière de Canton. L'année suivante, Ningp'o et Tchingkiang étaient pris, l'entrée du Yangtze kiang était forcée, et l'Angleterre dictait un traité à la Chine devant la cité de Nanking. La convention abolissait le monopole des douze *hong*, intermédiaires auxquels les commerçants étrangers avaient dû s'adresser jusqu'alors, et donnait à la Grande-Bretagne, outre une forte indemnité de guerre, l'île de Hongkong en toute propriété; désormais cinq ports devaient être ouverts au commerce des nations occidentales, Canton, Amoï, Foutcheou, Ningp'o et Changhaï, mais il restait interdit à tout navire britannique de remonter la côte au nord de l'estuaire du Yangtze kiang.

Toutefois les dures conditions du traité ne furent point observées; la résidence dans le port de Canton finit par être interdite aux étrangers, et certains monopoles furent rétablis; de leur côté les Anglais, les Français, les Américains exigeaient de nouvelles concessions. Une deuxième guerre éclata en 1857 entre la Chine et les deux puissances occidentales, l'Angleterre et la France. Canton fut reprise, et les vaisseaux européens entrèrent dans la rivière de Peking; mais la paix, rapidement conclue et signée à Tientsin en 1858, ne fut qu'une paix boiteuse, et déjà l'année suivante il fallut tenter de nouveau l'entrée du Peï ho, cette fois sans succès; c'est en pénétrant pour la troisième fois dans le fleuve, en 1860, que la supériorité des armes de l'Occident fut définitivement établie; les troupes anglo-françaises prirent d'assaut les forts de Takoou, battirent en rase campagne l'armée que commandait le Tartare Sangkolinsin et campèrent devant Peking. Bien plus, les alliés infligèrent la honte au gouvernement impérial de le protéger contre les rebelles et de reconquérir pour son compte les cités riveraines du Yangtze kiang, occupées par les Taïping. En vertu du traité de 1860, de nouveaux ports furent ouverts au commerce européen, et en 1878, sans qu'il fût nécessaire cette fois de donner la voix au canon, la cour de Peking dut, en expiation du meurtre de Margary, accorder aux négociants européens l'autorisation de choisir d'autres marchés sur le littoral. Maintenant dix-neuf ports de mer ou de rivière, avec leurs annexes, et sans compter les villes d'escale comme Nganking, Tatoung, Hañkoou, Chazi, sont ouverts au commerce extérieur, des terrains sont concédés aux étrangers pour la construction de magasins et de demeures pendant une période de « quatre-vingt-dix-neuf ans », et de plus, les deux îles de Macao et de Hongkong, appartiennent l'une au Portugal avec quelques restrictions, l'autre à

l'Angleterre, dans les eaux mêmes de la Chine. Sur la frontière de terre, au sud et au sud-ouest, le manque de voies de communication faciles et les guerres civiles du Yunnan ont empêché jusqu'à présent l'établissement d'un

N° 115. — PORTS OUVERTS AU COMMERCE EUROPÉEN.



1 : 20 000 000

0 — 25 kil.

marché international, tandis qu'au nord et au nord-ouest la Russie a ses consulats et ses entrepôts dans les villes dzoungares et mongoles, à Tchougoutchak, à Kobdo, à Ouliasoutaï, à Ourga, et dispose librement de la route postale de Kiakhta à Tientsin par Kalgan et Toungtcheou. Par le traité récemment signé, elle acquiert le droit d'installer ses agents aux

deux extrémités de la route qui traverse les solitudes du Kansou mongol, à Tourfan et à Soutcheou, près de la « Porte du Jade » ; elle rouvre à son profit l'ancienne voie transcontinentale entre l'Orient et l'Occident. Voisine de l'Empire Chinois sur un espace de plusieurs milliers de kilomètres, la Russie avait sur les puissances européennes l'immense avantage de pouvoir agir d'une manière continue pour l'accroissement de son influence; grâce aux populations intermédiaires, formant la transition ethnologique de l'une à l'autre nation, elle comprenait bien mieux le caractère chinois et savait obtenir par la douceur et la ruse ce que les Occidentaux cherchaient à conquérir par la violence. La Russie n'a pas eu besoin d'entrer en guerre pour se faire concéder la rive gauche de l'Amour et tout le littoral de la Mandchourie, jusqu'à la racine de la Corée, et pour importer ses marchandises en ne payant que les deux tiers des droits exigés des autres nations[1].

Les ports ouverts au commerce étranger sont espacés de distance en distance sur tout le littoral, de Pakhoï, sur le golfe de Tongking, à Yingtze, à la bouche du Liao ho; Haïnan et Formose ont aussi leurs colonies européennes; des frontières de l'Indo-Chine à celles de la Corée, les denrées peuvent donc s'exporter directement de toutes les régions de la Chine vers les grands marchés d'Europe. Parmi ces ports, Canton, qui est le plus rapproché de l'archipel Malais, de l'Hindoustan et de l'Europe, et qui possède en outre les avantages d'une longue tradition commerciale, a dû naturellement garder une part considérable des échanges avec le monde européen ; Tientsin, au nord de l'empire, a pris aussi, comme port de la capitale, une importance exceptionnelle; mais les deux principaux marchés ont une position plus centrale : Changhaï, situé près de l'estuaire du Yangtze, est la porte par laquelle l'immense bassin communique avec le reste du monde; Hañkoou en est le centre. D'après le témoignage des négociants les plus autorisés, Tchoung tcheng, où les Anglais ont un consul, mais qui n'est pas encore ouvert directement à leur commerce, est destiné à devenir aussi dans un avenir prochain une des cités les plus actives pour le commerce général : déjà centre d'échanges pour la riche province du Setchouen et d'une partie du Yunnan, il lui manque seulement des relations faciles avec l'Inde et l'Indo-Chine.

L'ensemble des échanges de la Chine avec les pays étrangers a decuplé

[1] Martens *Russische Revue*, 1880 n° 12.

depuis l'ouverture des ports[1] : d'après la statistique officielle, il dépasse un milliard, mais les rapports des douanes ne tiennent pas compte des échanges opérés par l'entremise des jonques; nombre d'auteurs évaluent à trois milliards l'ensemble des ventes et des achats qui se font dans les ports de la Chine : ce ne serait encore qu'une somme de 7 à 8 francs par tête, presque insignifiante en comparaison des échanges que font d'autres pays avec les nations étrangères[2]. Aussi l'accroissement est en moyenne assez considérable chaque année. Le mouvement des navires s'est accru dans la même proportion que le trafic, mais les bâtiments à voiles des Européens ont été presque entièrement remplacés par les bateaux à vapeur. Des services réguliers de paquebots se font de port à port tout le long de la côte, et dans le Yangtze, d'escale en escale, jusqu'à Itchang, au-dessous des rapides.

Naguère, presque tout ce trafic se faisait sous pavillon étranger. Les Anglais en prennent toujours la part la plus forte, environ les trois quarts. Les Américains venaient autrefois en deuxième ligne; moins bien pourvus en navires que leurs rivaux, ils se sont maintenant presque retirés de la lutte commerciale. Le mouvement de la navigation allemande, assez élevé lorsque les transports se faisaient surtout par des voiliers, a diminué depuis que Hambourg doit soutenir la concurrence des paquebots réguliers de la France et de l'Angleterre[3]. Le commerce français, qui occupait naguère le cinquième rang, n'est plus maintenant qu'au sixième : il a été dépassé par le Japon en 1880. Quant aux négociants chinois, — favorisés par Tsaï chin, le dieu du commerce, dont ils ont tous l'image, — ils prennent une part de plus en plus considérable au transport des échanges. Maîtres du trafic de détail par leurs jonques à faible tirant d'eau, qui pénètrent dans toutes les criques du littoral, ils s'emparent aussi peu à peu du grand commerce et se lancent dans les spéculations hardies : plus sobres

[1] F. von Richthofen; — Colborne Baber.

[2] Commerce extérieur de la Chine, sans le transit et le trafic par jonques chinoises :

	Importation.	Exportation.	Totaux.
1836 à 1842 (moyenne annuelle)	60 510 000 fr.	69 350 000 fr.	129 860 000 fr.
1844.	135 000 000 »	72 035 000 »	207 034 000 »
1855.	286 600 000 »	383 600 000 »	670 290 000 »
1879.	616 705 680 »	542 109 470 »	1 158 815 150 »

[3] Part du Royaume-Uni, de ses colonies et d'autres nations dans le commerce de la Chine, en 1879 :

Angleterre.	348 430 120 francs	898 287 150 francs.
Hongkong.	345 331 760 »	
Inde anglaise.	189 206 270 »	
Australie	15 319 000 »	
Europe occidentale.		89 264 050 »
États-Unis		86 305 920 »
Japon		37 872 470 »
Russie, par Kiakhta		29 912 020 »

que les Européens, plus modestes dans leurs appétits de gain, plus avisés dans la discussion des affaires, quoique beaucoup plus respectueux de la parole donnée, mieux servis par les intermédiaires du pays, plus solidaires les uns des autres, connaissant tous les lieux de production et possédant déjà des correspondants de leur race dans la plupart des pays étrangers, rompus de père en fils à toutes les finesses de l'agiotage et de la spéculation, habitués dès leurs jeux d'enfance à parler la langue des marchands, initiés à tous les mystères des banques, avec lettres de change, virements et billets à ordre, les commerçants chinois ont vite appris les secrets des comptoirs européens, et déjà dans plusieurs des ports ouverts c'est sous pavillon chinois que se font toutes les expéditions. Tout ce qu'a perdu le commerce des Américains a été gagné, et au delà, par les enfants de Han[1].

La forme des jonques, si lourdes et si lentes, change peu à peu en se rapprochant du type des embarcations européennes. Non-seulement les bâtiments de commerce, mais aussi les bateaux de pêcheurs se pourvoient d'une quille et se calfatent d'étoupe et de goudron ; quelques-uns se gréent de voiles anglaises, et presque tous ont remplacé les nattes de bambou par des toiles que l'on trempe dans une décoction d'écorce de palétuvier, pour les préserver de la pourriture et de l'humidité[2]. Les pêcheurs se hasardent au loin, malgré les menaces de typhons; même les marins du « Grand et Pur Empire », se rappelant que leurs ancêtres connaissaient la boussole depuis au moins 2000 années, quatorze siècles avant les Européens, ne craignent pas de se montrer hors des mers chinoises, dans les ports des Philippines et de la Sonde, à Singapour, dans l'océan Indien, en Australie, aux îles Sandwich, à San Francisco, en Angleterre[3]; une compagnie de navigation, dirigée exclusivement par des Chinois, achète des bateaux à

[1] Proportions relatives du commerce américain et du commerce chinois dans les ports de la Chine en 1875 et en 1880 :

Tonnage américain	en 1875 :	2 777 567 tonnes ;	en 1880 :	287 369 tonnes;
» chinois	»	871 459 »	»	4 828 499 »

[2] Fauvel, *Mémoires de la Société des sciences naturelles de Cherbourg*, 1879

[3] Mouvement de la navigation, non compris les jonques, dans les ports chinois ouverts au commerce étranger, en 1879 :

Long cours. . . .	4142	navires, jaugeant . . .	3 241 014 tonnes.
Cabotage.	17267	» » . . .	10 686 207 »
Ensemble . . .	21 409	navires, jaugeant . . .	13 927 221 tonnes.

Pavillon anglais.	10 609	navires jaugeant	8 126 000	tonnes
» chinois	6 952	»	4 533 696	»
» allemand . .	1 907	»	721 046	»
» américain	931	»	270 632	»
» français	164	»	164 933	»
» japonais.	157	»	138 208	»
Autres pavillons.	709	»	162 640	»

vapeur pour naviguer entre Changhaï, Honolulu, San Francisco, la Havane. Des centaines et peut-être des milliers de jonques inscrites sur les registres comme étant au service des commerçants étrangers sont en réalité des bâtiments chinois. Afin d'éviter le payement de droits que les officiers de douane réclament devant chaque port, et de n'avoir qu'une seule taxe à payer au lieu d'arrivée, afin surtout d'échapper aux exactions des mandarins, les capitaines des embarcations se font souvent donner des papiers constatant qu'ils sont au service des négociants d'Europe. De même, lorsque le gouvernement met des jonques en réquisition pour le transport du riz nécessaire à la capitale, il suffit d'acheter un certificat de location dans les bureaux des marchands étrangers pour échapper au service de l'État. Tel négociant sans affaires, qui ne charge pas un seul bateau de ses propres marchandises, est censé noliser une centaine de bâtiments et se fait payer chèrement la complaisance de sa signature[1].

La soie et le thé sont les deux seules denrées d'une importance capitale que la Chine fournit aux nations de l'Occident et au Nouveau Monde ; chaque année la valeur de ces articles exportés dépasse plusieurs centaines de millions de francs[2] ; avant 1844, l'exportation annuelle de la soie était en moyenne de 1000 kilogrammes par an ; elle est actuellement cinq à six mille fois plus considérable[3]. Le riz est la principale denrée d'importation, et des milliers de jonques vont en prendre des chargements chaque année dans les ports de Siam, de la Cochinchine française, de l'Annam ; mais ce commerce, auquel les étrangers n'ont aucune part, échappe aux relevés de la douane officielle et la valeur n'en est pas connue. Dans le mouvement des échanges avec les « Barbares aux cheveux roux », ce n'est pas une denrée nécessaire, comme le riz, mais au contraire un poison que reçoivent les marchands chinois : c'est par l'opium, on le sait, que les Anglais, représentés surtout par des négociants juifs et parsis de Bombay, payent la plus grande partie de leurs achats[4]. Les habitants du Setchouen fument l'opium depuis des siècles[5] ; mais encore au milieu du siècle dernier les Chinois du littoral ne faisaient aucun usage de ce produit. Importée de l'Assam par les deux Anglais Wheeler et Watson, la funeste drogue fournit

[1] Francis Garnier, *Revue scientifique*, 9 octobre 1875 ; — Rapports des consuls, *Trade Reports*, etc.

[2] Exportation de la soie, de Chine, en 1876 : 5 621 000 kilogr., d'une valeur de 237 375 000 fr.
» du thé, en 1878, 114 800 000 kilogr. d'une valeur de 233 886 600 francs.

[3] Isidore Hedde, *Congrès des Orientalistes en* 1876.

[4] Valeur de l'opium importé en Chine en 1879 : 274 024 630 francs ;

» des cotonnades	»	»	189 497 590	»
» des lainages	»	»	37 158 540	»
» des métaux	»	»	30 990 500	»

[5] Watters ; — H. Colborne Baber, *Rapports consulaires*.

bientôt une importante source de revenus à la compagnie Britannique des Indes, et le gouvernement anglais de l'Hindoustan, héritier de cette société, a plus que décuplé la vente de l'opium[1]. Il avance les fonds aux fermiers qui s'adonnent à la culture du pavot dans le Bengale et demande en échange que la caisse d'opium lui soit cédée à un prix fixe, puis il la revend aux enchères avec un bénéfice moyen de 2250 francs par caisse : quant à l'opium « malwa », qui vient des plateaux de ce nom, dans les États médiatisés du Dekkan, le gouvernement anglais le frappe à la frontière d'une taxe de 1500 francs. Ainsi l'opium qui s'exporte de l'Hindoustan en Chine est en entier vendu au nom de l'impératrice des Indes et au profit de son trésor; 150 à 200 millions, suivant les années, entrent de ce chef dans le budget indien. Ce n'est donc point sans raison que l'on accuse le gouvernement britannique de spéculer sur les vices des Chinois pour les avilir et les empoisonner; les patriotes du royaume Central ne manquent pas de montrer ceux que l'abus de l'opium a réduits à l'état de squelettes ou dont il a fait des idiots pour dire aux Anglais qui viennent se poser en civilisateurs : « Voilà votre œuvre! » Toutefois on peut se demander s'il est sur la Terre une nation, représentée soit par des négociants isolés, soit par son gouvernement, qui puisse se prétendre innocente d'actes de même nature : que ce soit par les eaux de-vie, le tabac, le jeu ou tel autre poison matériel ou moral, il n'est point d'État qui ne spécule sur les vices des indigènes ou des étrangers. Le gouvernement de Peking lui-même retire par les droits d'entrée sur l'opium de l'Inde et de la Perse un des revenus les plus sûrs de son budget, et dans presque toutes les provinces de l'empire les négociants et les mandarins se partagent de gros bénéfices sur les récoltes de la graine prohibée.

Quant aux effets de l'opium sur l'économie, il n'est pas de question plus discutée; il n'en est pas non plus que l'on ait plus obscurcie, suivant les intérêts de la cause à défendre. Si funeste qu'elle soit, cette drogue est loin de produire d'une manière générale les conséquences qu'on lui attribue. La plupart des lettrés font un usage modéré de l'opium, sans que leur intelligence en paraisse affaiblie et sans que chez eux la vieillesse arrive avant l'âge[2]. Sans doute les fumeurs insatiables, qui passent toute leur journée dans le délire du rêve, sont des hommes absolument perdus pour le travail, et finissent, comme les alcooliques, par succomber à des attaques convulsives et à la paralysie générale; mais ces êtres, relativement peu nom-

[1] Importation de l'opium en Chine en 1792 : 303 000 kilogrammes.
» » en 1879 : 5 540 500 »

[2] Morache, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

breux, ne se rencontrent pas parmi les paysans et les ouvriers, qui forment la véritable nation. Les fumeurs d'opium, en grande majorité, se contentent de quelques bouffées inoffensives dans l'intervalle de leurs travaux : c'est précisément dans la province où l'on fume le plus, dans le Setchouen, que la population se distingue par son intelligence et son activité. En admettant même que la quantité de la drogue indigène, d'ailleurs beaucoup moins active que celle de l'Inde, égale l'opium d'importation étrangère, la part qui reviendrait à chaque habitant ne serait que d'une vingtaine de grammes par an. L'usage du tabac ou de la « feuille à fumée », beaucoup plus général dans les provinces du littoral et du nord, où l'introduisirent les Mandchoux, ne cause peut-être pas des effets moins funestes sur l'ensemble de la race. Ce sont les Jésuites qui enseignèrent aux mandarins l'art de priser avec élégance; les trois fleurs de lis sont encore de nos jours, à Peking, la seule enseigne des débits de tabac à priser[1]. Quant au vice européen de l'ivrognerie, il est presque inconnu en Chine : on peut voyager pendant des années entières dans le pays sans rencontrer un seul individu que l'ivresse ait fait tomber dans la déraison.

Grâce à la vapeur, les communications du littoral de la Chine avec le reste du monde sont devenues beaucoup plus faciles et plus fréquentes; mais les routes et les canaux de l'intérieur sont probablement dans un pire état d'entretien qu'au temps des Ming, il y a trois ou quatre siècles; excepté dans le Chañtoung, le Kansou, le Setchouen, certaines parties du Honan, et dans le voisinage des ports ouverts au commerce étranger, les anciennes routes sont dégradées, çà et là coupées par des éboulis ou des ravins; les ponts sont ruinés; en maints endroits, il ne reste plus que des sentiers serpentant à côté des pavés disjoints. Dans les rizières, qui couvrent une si grande partie du pays, la plupart des routes ne consistent qu'en rangées de dalles d'un demi-mètre de largeur, d'un mètre au plus, élevées au-dessus de l'inondation générale : il suffit que les porteurs de palanquin puissent trouver la place nécessaire pour y poser leurs pieds[2]. Celles des 21 routes impériales qui sont encore en bon état témoignent du haut degré de civilisation qu'avaient atteint les Chinois pendant le moyen âge et font comprendre l'admiration de Marco Polo et des autres voyageurs de cette époque. Elles coupent les promontoires de montagnes par des tranchées, même par des galeries souterraines, et s'élèvent en remblais sur les terres basses : larges de 20 à 25 mètres dans les plaines et pavées en dalles

[1] Huc, *l'Empire Chinois*
[2] Vigneron, *Deux ans au Setchouen*.

de granit, elles sont bordées pour la plupart de rangées d'arbres comme les avenues d'Europe. De 5 kilomètres en 5 kilomètres, des tours de signaux se succèdent le long de la chaussée; des auberges, des abreuvoirs pour les montures, des relais, des postes de soldats pour la protection des voyageurs, des lieux de marché se suivent aussi à des intervalles réguliers. Tout est prévu sur ces routes modèles, avec lesquelles contrastent tant de misérables sentiers, d'ailleurs tout aussi fréquentés. Seulement le service de la poste n'est point organisé d'une manière régulière pour le public. Les dépêches sont expédiées par les soins d'une association de négociants : il est rare qu'elles se perdent, quelle que soit la longueur du voyage, d'une extrémité à l'autre de l'empire. En dehors des villes, comme Changhaï, la seule poste instituée sur le modèle européen est celle des courriers russes qui se rendent de Peking à Kiakhta par Kalgan, en douze jours; les départs ont lieu trois fois par mois.

On sait que jusqu'à maintenant l'administration impériale n'a pas autorisé la construction de chemins de fer : à part quelques lignes de rails, aux abords des mines de charbon et dans les chantiers des ports, il n'y a point de voies ferrées en Chine : à cet égard, le royaume du Milieu s'est laissé distancer par son voisin, le pays du « Soleil Levant ». Cependant il n'est pas douteux que dès la première année les chemins de fer seraient utilisés aussi activement que le sont en moyenne ceux de l'Europe occidentale : la petite ligne de Changhaï à Wousoung, dont le gouvernement toléra l'existence pendant quelques mois, en est une preuve suffisante : les voyageurs se pressaient en foule dans les gares comme ils se pressent aux embarcadères des bateaux à vapeur dans les villes du littoral et aux escales du Yangtze kiang. Déjà les plans des principales lignes, de Tientsin à Peking, de Changhaï à Foutcheou et à Hangtcheou fou, de Canton à Nanking, ont été faits par des ingénieurs anglais, et les capitaux s'emploieraient sans tarder à la construction de ces chemins, embranchements futurs de la grande ligne transcontinentale qui rejoindra les voies ferrées d'Europe par le seuil de la Dzoungarie. Les objections que font les mandarins à l'introduction des rails s'appliquaient également à l'emploi des bateaux à vapeur : ils se donnent comme les défenseurs des millions de portefaix et de bateliers qui transportent actuellement les marchandises et les voyageurs, et prétendent les soustraire à la misère dans laquelle la construction de voies rapides ne manquerait pas de les faire tomber. Ils invoquent aussi le fengchoui, comme ils l'avaient fait pour s'opposer à l'érection de hauts édifices sur les terrains concédés aux négociants européens; toutefois il serait facile de déplacer les tombeaux, en pratiquant les cérémonies voulues, et

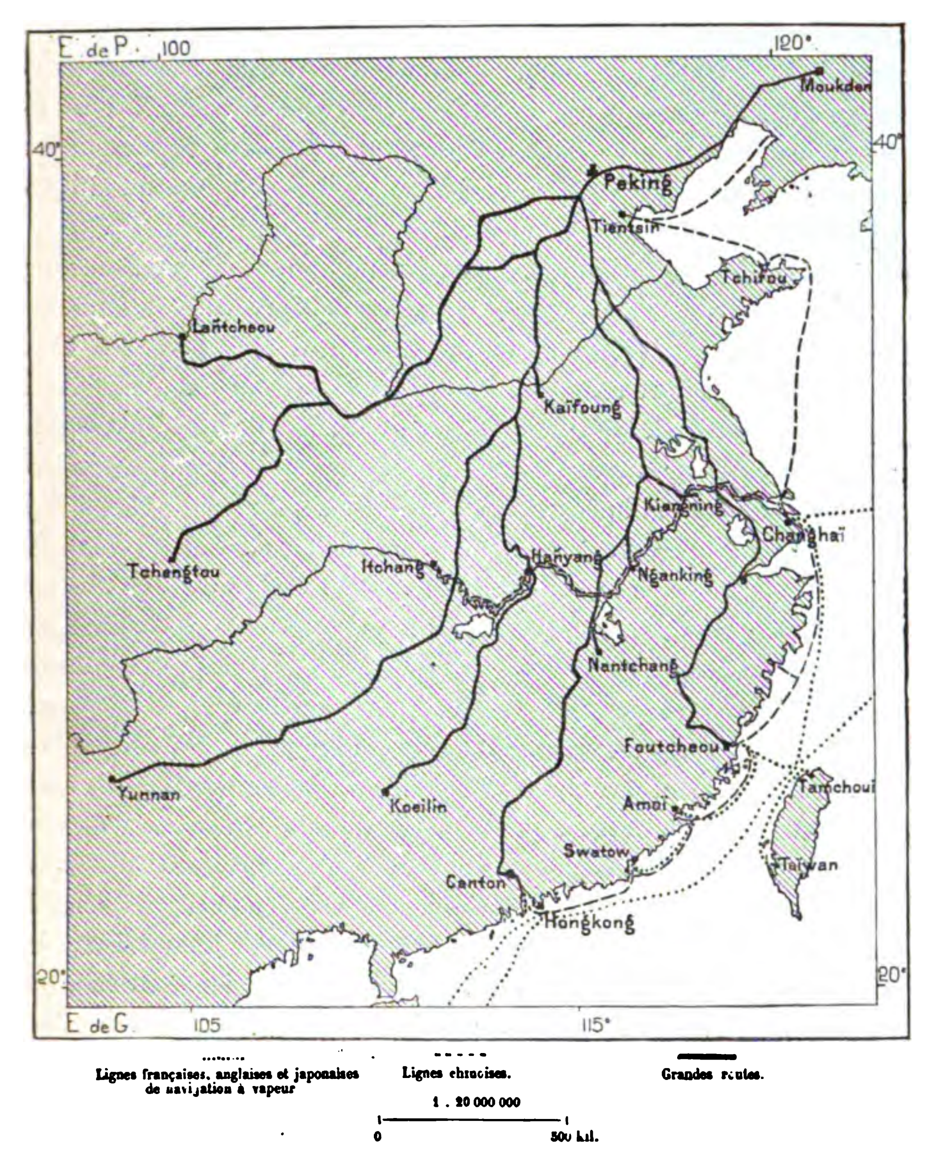


NANKING. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie de Thomson.

l'empereur, « maître des esprits », peut indiquer à ceux-ci la route à suivre et rassurer ses sujets, en faisant connaître les ordres qu'il a donnés aux génies de l'espace. La vraie raison pour le gouvernement est que la con-

N° 116. — ROUTES, TÉLÉGRAPHES ET LIGNES DE NAVIGATION A VAPEUR DE LA CHINE.



struction des chemins de fer aurait pour conséquence immédiate d'accroître notablement l'influence des étrangers et de leur donner même dans l'intérieur la haute main sur toute l'industrie des transports. Pareille crainte n'est point chimérique, et l'on comprend sans peine que la Chine attende de s'être mise en état de défense avant d'ouvrir librement ses provinces aux

entreprises des ingénieurs d'Europe. « La Chine aux Chinois! » tel est le cri général dans l'empire; même la plupart des mines de fer et de charbon ne sont concédées qu'à la condition expresse pour les industriels de ne point employer d'Européens. A la crainte des étrangers s'ajoute chez les vice-rois et les gouverneurs de l'empire une autre raison d'hostilité contre les voies ferrées. La difficulté des communications avec la capitale les fait en réalité presque indépendants pour toute l'administration locale; les chemins de fer auraient pour conséquence immédiate de rendre le contrôle plus facile; les enquêtes sur leurs déprédations et leurs abus de pouvoir auraient plus de chances d'aboutir : de là leur haine pour la malencontreuse invention des « Barbares de l'Occident ».

Cependant il est improbable que leur résistance puisse durer encore longtemps : les intérêts de toute sorte qui réclament l'établissement d'un réseau de voies ferrées dans l'Extrême Orient deviennent plus pressants d'année en année, et la défense même du pays peut devenir impossible si le gouvernement impérial, laissant à ses ennemis la facilité d'amener rapidement leurs troupes par la voie de mer, ne peut concentrer les siennes que par les mauvais sentiers de l'intérieur. Sans cesse cette question des chemins de fer se présente de nouveau, et il devient de plus en plus difficile de l'écarter. Déjà la cour de Peking a reconnu la nécessité de céder pour l'introduction des lignes télégraphiques. Non seulement les ports où résident les étrangers sont reliés doublement à l'Europe, par la voie de Singapour, qui contourne le continent au sud, et par celle de Vladivostok, qui le traverse au nord; mais le gouvernement s'est adressé à la Compagnie danoise des télégraphes, siégeant à Copenhague, pour lui faire établir une double ligne de fils entre Changhaï et Peking. Quant aux anciens télégraphes « aériens » ou *tuentaï*, ils sont désormais abandonnés : c'étaient tout simplement des foyers pyramidaux placés sur de larges socles de pierre et contenant des amas de bouse de vache auxquels on mettait le feu pour avertir les gardiens des tours correspondantes. Avec de pareils télégraphes, les combinaisons de signaux n'étaient pas nombreuses; elles ne pouvaient guère avoir d'autre valeur que de mettre le gouvernement sur ses gardes en lui signalant l'existence de troubles dans les provinces éloignées[1].

En proportion de leur influence réelle sur la Chine et de la part décisive qu'ils prennent à ses transformations, les étrangers de diverses nations ne sont que très faiblement représentés dans le royaume Fleuri : en 1879, le nombre de leurs maisons de commerce était de 451 et comprenait 3985

[1] *Lettres édifiantes*; — Vigneron; — Gaston de Bézaure, etc.

personnes[1] : en comptant les voyageurs et les missionnaires, mais non les marins, qui viennent faire de rapides séjours dans les ports, c'est à 5000 au plus que l'on peut évaluer les étrangers domiciliés en Chine. En comparaison des multitudes de la « nation Centrale », ces nouveau-venus



TOURS DE SIGNAUX (TÉLÉGRAPHE AÉRIEN).
Dessin de Taylor, d'après une photographie de Thomson.

de l'Occident ne sont qu'une poignée d'hommes, mais leur présence n'en indique pas moins une révolution dans l'histoire de l'Asie et du monde. Commerce, industrie, mœurs et idées, ils ont tout modifié, beaucoup plus que les Chinois eux-mêmes ne s'en rendent compte. Dans les ports du littoral, ils ont été jusqu'à faire naître une sorte de langue franque ; le *pidgeon-english*, ou l'anglais d'affaires[2], qui a déjà quelques prétentions à devenir

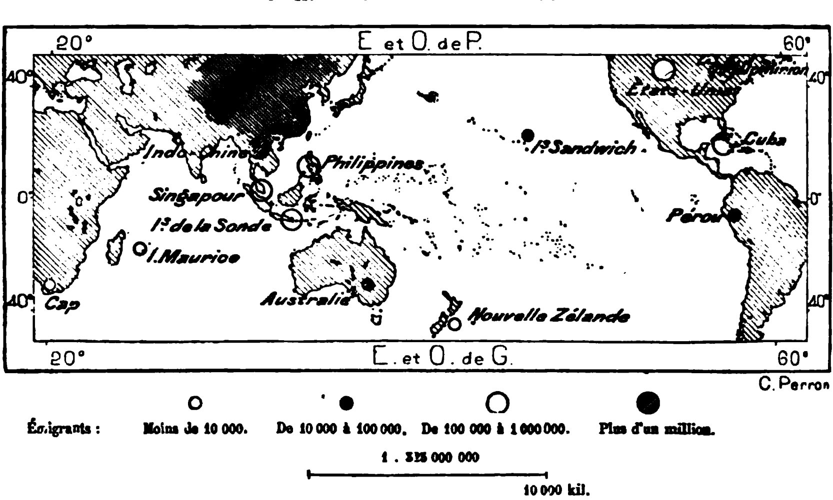
[1] Maisons anglaises	229;	Résidents	2070	Maisons françaises	20;	Résidents	228
» américaines	31;	»	469	» russes	16;	»	79
» allemandes	64;	»	364	» japonaises	2;	»	61

(*Oesterreichische Monatsschrift für den Orient.*)

[2] *Pidgeon* est le mot anglais *business* prononcé à la chinoise.

un idiome littéraire et qui est usité même entre des Chinois de dialectes différents : il leur fournit beaucoup de termes pour les idées nouvelles. En revanche, beaucoup de mots de la langue usuelle sont entrés dans ce jargon, mais la plupart des expressions sont tellement changées, que ni Chinois ni étrangers ne les reconnaissent sous leur forme nouvelle. Le fond de ce patois est plutôt portugais que britannique, et c'est dans l'Inde, à Goa, qu'il faut en chercher la première origine : c'est ainsi que le nom de *joss*, donné sur le littoral aux statues de Bouddha, des dieux et des saints, provient du portugais *Dios* [1]. Dans les « concessions » françaises, on parle aussi

N° 117. — PAYS D'ÉMIGRATION CHINOISE.



un jargon de commerce à fond portugais, dans lequel se rencontrent quelques mots français plus ou moins reconnaissables.

Par le nombre des individus, l'émigration des Chinois est un phénomène bien autrement considérable que l'immigration des étrangers en Chine, quoiqu'elle reste très inférieure aux déplacements qui se font du royaume Central vers les régions du nord. Ainsi les Chinois et leurs descendants qui vivent maintenant en dehors de la Grande Muraille, en Mongolie, en Mandchourie, dans le Kansou extérieur, ne sauraient être évalués à moins de treize millions d'hommes, tandis qu'il n'existe probablement pas plus de trois millions de Chinois ou de fils de Chinois dans les pays étrangers. Dans le mouvement des exodes modernes, les Chinois ne viennent donc qu'après les Irlandais, les Anglais, les Allemands, les Espagnols, les Portugais. On a souvent exagéré le rôle actuel de leur émigra-

[1] *The Chinese and Japanese Repository*, vol. I.

tion : le pressentiment de redoutables conflits entre les races a montré bien avant le temps la nation chinoise débordant sur le monde[1].

D'abord, une partie considérable du mouvement d'émigration n'avait jadis rien de volontaire et n'était qu'une traite plus ou moins déguisée. Des centaines de malheureux, racolés sous divers prétextes dans les rues des villes commerciales, ou tout simplement volés sur la côte, étaient embarqués nuitamment, puis enfermés dans l'entre-pont d'un navire, pour être ensuite livrés comme « engagés volontaires » à des planteurs des Antilles, des Guyanes ou du Pérou ! Les gros bénéfices réalisés sur ces cargaisons de chair humaine excitaient à tel point l'avidité des traitants, qu'ils entassaient les coulis en des cales étroites, sans air, sans lumière, en

[1] Nombre des émigrés chinois en dehors de l'empire :

Sibérie (rive gauche de l'Amour), en 1869			10 580
Japon et dépendances, en 1879			3 028
États-Unis	Californie, en 1881	75 125	105 725
	Orégon »	9 500	
	Autres États »	21 100	
Victoria ou Colombie britannique, en 1881			11 850
Autres parties du Dominion			1 000
Amérique latine	Pérou	70 000	195 000
	Brésil	10 000	
	Cuba et Puerto-Rico, en 1880	110 000	
	Autres États	5 000	
Guyanes, en 1881			13 500
Petites Antilles			3 000
Iles Sandwich, le 15 février 1881			14 500
Autres iles du Pacifique			20 000
Australasie	Queensland, en 1880	14 525	44 220
	Victoria »	13 000	
	Nouv. Galles et reste de l'Australie.	11 500	
	Tasmanie »	750	
	Nouvelle-Zélande »	4 445	
Philippines	Luçon	180 000	250 000
	Autres îles	70 000	
Iles hollandaises	Java, à la fin de 1879	206 051	325 585
	Bornéo et autres îles, en 1878	119 534	
Singapour			110 000
Poulo Pinang, en 1879			40 000
Annam, en 1875			105 000
Cochinchine française, en 1880			47 200
Cambodge, en 1875			100 000
Siam			1 500 000
Barmanie			20 000
Presqu'île de Malacca			20 000
Inde anglaise			10 000
Iles de l'océan Indien			5 000
Afrique méridionale			3 000
Autres pays du monde			1 000

ne leur donnant qu'une nourriture insuffisante. Que de fois ces pauvres déportés, souffrant de la faim, du typhus, des mauvais traitements, essayèrent de se révolter contre leurs ravisseurs! De terribles drames se sont accomplis sur ces navires d'émigrants. Quelquefois la chiourme fut décimée à coups de hache; quelquefois aussi on l'étouffa tout entière dans la cale, ou l'équipage, fuyant dans les chaloupes, laissa derrière lui le bâtiment coulant à pic avec ses prisonniers! Actuellement encore, les grands navires sont aménagés de manière à tenir toute la cargaison de coulis sous la menace des jets de vapeur et d'eau bouillante[1]. Sur le *Dolores-Ugarte*, les malheureux n'ont pas voulu périr sans vengeance : l'incendie a dévoré le navire, et tous ensemble, capitaine, matelots et captifs, ont été calcinés dans le même embrasement! Ces horribles aventures, bien connues en Chine, y ont rendu la traite des coulis « engagés » de plus en plus difficile, et même l'émigration des *sinkaï*, c'est-à-dire des voyageurs libres, qui est devenue maintenant la règle, en a été retardée pour longtemps. La mortalité moyenne par navire d'émigrants dépassait toujours le dixième de la population transportée et maint navire débarqua seulement le tiers de la cargaison vivante prise au départ. En 1857, les 63 navires de coulis qui prirent des émigrants « volontaires » à destination de la Havane, emportèrent 23 928 individus, sur lesquels 3342, environ le septième, moururent en route[2].

Mais ce qui distingue surtout l'émigration chinoise de celle des colons européens, c'est qu'elle est presque exclusivement composée d'hommes. Lors du peuplement des *placeres* californiens et des « champs d'or » de l'Australie, les foules d'Européens et d'Américains qui se précipitaient à la recherche du métal étaient presque tous des jeunes gens ou des hommes dans la force de l'âge; mais ce sont là, dans l'histoire de l'émigration européenne, des faits exceptionnels. La proportion des femmes blanches qui se rendent dans les colonies, soit isolément, soit avec le groupe familial, est presque toujours considérable, et dans l'espace d'une ou deux générations l'équilibre se rétablit entre les sexes. Il n'en est pas de même pour l'émigration chinoise. Les hommes seuls s'expatrient, et jusqu'à maintenant on n'a vu de femmes chinoises dans le Nouveau Monde et en Australie que celles dont les entrepreneurs d'émigration ont payé le déplacement et l'entretien : aucune d'elles n'a fait volontairement ce voyage au delà des mers; la proportion des femmes n'a quelque importance dans l'émigration

[1] Wernich, *Geographisch-medicinische Studien.*
[2] Crawfurd, *Rapport consulaire.*

annuelle que pour Singapour et Pinang, que l'on peut considérer par leur population comme des terres chinoises, et qui sont d'ailleurs relativement voisins de l'empire du Milieu[1]. Il en résulte que les pratiques de l'infanticide des filles sont devenues beaucoup plus fréquentes dans plusieurs villages du littoral ; nombre de parents ne voient d'avenir pour leurs filles que dans le mariage et préfèrent les tuer que de les exposer à ne pas trouver d'époux[2]. La femme chinoise, n'étant ni libre ni propriétaire, ne peut sortir de la maison familiale que par la volonté du père ou du mari, et dans l'intérieur même de l'empire il est rare qu'on l'autorise à voyager. A l'exception des mandarins déplacés pour les services administratifs, les Chinois emmènent rarement leur famille ; presque tous les marchands parcourent la contrée sans se faire accompagner de leurs femmes, et se donnent des familles d'occasion dans les provinces éloignées où ils font des séjours périodiques ou prolongés. Il est même interdit de par la loi de faire sortir une femme des limites administratives du pays. L'épouse suivant presque toujours la destinée du chef de famille, le gouvernement veut empêcher que des Chinoises se marient avec des étrangers et contribuent ainsi à perpétuer des races ennemies ; forcés de prendre des femmes indigènes, les émigrants du royaume Fleuri fondent au contraire des familles qui se rattachent naturellement aux enfants de Han. Appliquée à l'émigration en dehors de l'empire, cette loi n'a plus de sens, puisqu'elle n'a été faite que pour des contrées soumises, et pourtant elle a été maintenue par la force de l'habitude. D'ailleurs, toute émigration, même celle des hommes, a été longtemps interdite ; tout contact des sujets avec les barbares d'outre-mer était défendu comme fatal aux « cinq vertus » et à la piété filiale : les émigrants devaient s'échapper à l'insu ou malgré l'opposition des autorités locales. Mais l'émigration a pris des proportions tellement considérables, surtout parmi les Hakka, dans les provinces de Fo'kien et de Kouangtoung, et naguère l'exportation violente de coulis capturés dans les campagnes du littoral a privé le gouvernement d'un si grand nombre de sujets, qu'il a bien fallu s'occuper de régler le mouvement, d'accord avec les puissances étrangères, et chercher à garder un droit de

[1] Émigration de Hongkong du 1er janvier au 33 avril 1881 :

Hommes	19 550	
Femmes	4 850	(4 449 à Singapour).
Garçons	269	
Filles	56	(40 à Singapour).
Ensemble	24 735	

[2] Wells Williams, *The Middle Kingdom*.

suzeraineté sur les expatriés. Il est impossible qu'à la longue, grâce à la facilité de plus en plus grande des voyages, le courant d'émigration n'entraîne aussi les femmes dans les pays où les hommes de leur race sont déjà représentés par des centaines de milliers d'individus. Peu à peu les pays de colonisation les plus rapprochés cessent d'être tenus pour une terre étrangère : les émigrants peuvent y fonder une famille et y laisser leurs cendres, certains qu'elles seront honorées par des rites funéraires comme le furent celles de leurs ancêtres. Mais ce serait un crime de laisser le corps d'un compatriote sur une terre lointaine où des enfants ne pourraient lui rendre les derniers honneurs. Les Chinois de Californie, du Pérou, des colonies australiennes, se constituent en sociétés mutuelles pour le renvoi de leurs corps dans la mère-patrie.

Quoique des familles complètement chinoises ne puissent se constituer à l'étranger que d'une manière exceptionnelle, les colons du royaume Central n'en forment pas moins, dans les pays où ils s'établissent, un des éléments importants de la population, grâce à leur incessant labeur. D'une extrême sobriété, s'accommodant à tous les milieux, exerçant les métiers les plus divers, tenaces dans leurs entreprises, habiles à exploiter les passions, se rattachant les uns aux autres en sociétés publiques et secrètes, sachant pénétrer partout avec une étonnante souplesse, ils réussissent là où succomberaient des colons d'autres races, et fondent des communautés prospères. Dans la lutte pour l'existence, ils ont l'avantage d'apprendre facilement à parler ou à jargonner les langues des divers pays qu'ils visitent, tandis que les étrangers ne se donnent que bien rarement la peine d'étudier le chinois. La famille que constitue l'enfant de Han dans sa nouvelle patrie devient toujours chinoise, quelle que soit la nationalité de la mère, siamoise, tagale ou javanaise. Comme représentants d'une civilisation supérieure, ayant en général de meilleures manières que les indigènes, les Chinois voient presque toujours, si ce n'est au Japon, leurs propositions de mariage favorablement accueillies. Le sang chinois passe partout pour un « sang fort »; les enfants issus du croisement entre Chinois et étrangère ou même entre Chinoise et étranger ont presque toujours le type sinique : le mélange se fait au profit de la race la plus vigoureuse[1]. C'est ainsi que les expatriés fondent des communautés durables à l'étranger, autant de petites Chines, indestructibles, si ce n'est par le massacre. Les régions où ils se sont le plus solidement établis sont les bassins fluviaux qui descendent du Yunnan et du Setchouen dans l'Indo-Chine; de ce côté,

[1] Ratzel, *Die chinesische Auswanderung*; — Bastian, etc.

comme à l'autre extrémité de l'empire, en Mandchourie et dans la Mongolie intérieure, ils conquièrent le pays de proche en proche, par la culture, le commerce, la civilisation des tribus indigènes. En descendant le cours des fleuves, les colons venus par terre ne peuvent manquer de rejoindre dans le pays de Siam leurs compatriotes arrivés par la voie de mer.

Dans les contrées étrangères ou les émigrants chinois n'entrent pas en concurrence avec la race dominante, ils deviennent bientôt indispensables. C'est ainsi qu'ils font la prospérité de la colonie anglaise de Singapour : sans eux, tout le mouvement industriel et commercial s'y arrêterait aussitôt. Mais il est d'autres pays où ils trouvent des rivaux pour le travail et des concurrents qui les maudissent. Ainsi, tandis que la colonie de l'Australie Occidentale, très faiblement peuplée et n'ayant pour toute richesse que ses terrains de pâture, demande des colons chinois pour surveiller ses troupeaux, aménager ses jardins, la doter de quelques industries, les États prospères de Queensland, de la Nouvelle-Galles, de Victoria, dans l'Australie de l'est, cherchent à se débarrasser des Chinois, trop laborieux, trop sobres, trop économes, et surtout trop facilement satisfaits d'un maigre salaire, au gré des ouvriers blancs. On leur reproche de monopoliser peu à peu certaines industries, aussi bien celles des femmes, le lavage et le blanchissage, que les pénibles travaux des hommes, l'exploitation des mines : si peu qu'ils gagnent, ils finissent par s'enrichir, tandis que leurs concurrents de race blanche s'appauvrissent; ils ne laissent dans le pays aucune marque de leur passage, et leurs petites épargnes sont régulièrement envoyées dans la mère-patrie par des fondés de pouvoir. Les taxes de capitation imposées en dépit des traités, les mesures vexatoires de toute espèce, et en mainte circonstance les persécutions directes et les massacres ont eu pour résultat de réduire dans plusieurs comtés australiens et californiens le nombre des colons chinois ou même ont détourné complètement le courant d'immigration. Le gouvernement a consenti à signer avec les États-Unis un traité qui limite le droit d'établissement de ses sujets sur le sol américain; de même, les autorités des Philippines et des îles hollandaises opposent des obstacles de toute espèce à l'arrivée des Chinois, ne leur permettant de s'établir qu'en des lieux désignés, leur interdisant diverses professions, les accablant de taxes particulières, les soumettant à toutes les tracasseries de la police; mais le mouvement qui emporte l'excédent de la population chinoise vers les contrées riveraines de l'océan Pacifique est irrésistible désormais : on ne peut qu'en retarder ou en déplacer la marche. Même la péninsule Arabique commence à recevoir des immigrants chinois : des mahométans du royaume Central prennent part chaque année

au pèlerinage de la Mecque et quelques-uns d'entre eux restent dans le pays[1]. Quoi qu'on fasse, les relations de race à race deviennent de plus en plus fréquentes, et sur mille points à la fois se dresse cette question majeure de la conciliation entre blancs et jaunes, différents par l'idéal, le caractère, les traditions et les mœurs.

Le séjour de tant de Chinois à l'étranger n'a certainement pas moins d'importance pour la rénovation de la Chine que n'en a la présence des étrangers dans le pays lui-même. Observateurs patients, les Chinois gardent dans leur mémoire tous les enseignements que leur donne la pénible lutte de la vie et ils savent agir en conséquence, modifiant leurs procédés et s'appropriant les arts étrangers, non avec l'entraînement juvénile du Japonais, mais avec résolution et une invincible persévérance. Orgueilleux de leur long passé de civilisation, pleinement conscients de ce que telle ou telle de de leurs industries ou de leurs coutumes peut avoir de supérieur aux pratiques étrangères, les Chinois ne sont nullement tentés de se jeter à l'aventure dans l'imitation des modes anglaises : ils ne s'affublent pas des étranges costumes d'Europe, comme les Japonais, pour ressembler aux « Barbares à cheveux roux », mais ils voient parfaitement quels avantages ils peuvent retirer des inventions occidentales et ne les repoussent nullement à cause de leur provenance. A l'exception des mandarins, qui ont des privilèges à conserver et qui s'efforcent par tous les moyens de maintenir l'état de choses existant, la masse de la nation comprend fort bien tout ce qu'elle peut gagner par l'étude des sciences et des arts que lui apportent les Occidentaux. Les malades se pressent en foule dans les hôpitaux de fondation européenne, à Tientsin, à Changhaï, Amoï, Foutcheou, Ningp'o; la bizarre pharmacopée chinoise, où les remèdes magiques tenaient une si grande place, se rapproche peu à peu de celle des Occidentaux; la vaccine a remplacé la dangereuse méthode d'inoculation par les narines, et des praticiens sérieux, ayant étudié l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, surgissent çà et là de l'innombrable tribu des empiriques. Des écoles européennes se sont ouvertes dans les villes commerçantes du littoral et les élèves n'ont été trouvés rebelles à aucun enseignement des professeurs étrangers; ils apprennent même la musique des « barbares », à laquelle on les disait jadis complètement insensibles, et grâce à l'extrême finesse de leur ouïe, ils en deviennent des appréciateurs très délicats[2]. Malgré les difficultés singulières que présentent les ouvrages traduits dans un langage si différent

[1] Wilfrid Blount, *Fortnightly Review*, aug. 1881.

[2] Armand David, *Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'Empire Chinois*; — R. Werner, *Die preussische Expedition in China, Japan und Siam.*

de celui dans lequel ils ont été pensés, c'est à des milliers que s'élève déjà le trésor des livres scientifiques ou autres que se sont appropriés les Chinois. On leur refuse en général la compréhension des nombres, et pourtant les ouvrages mathématiques sont ceux qu'ils demandent le plus : la géométrie d'Euclide ou les « Éléments de la Quantité », dont le missionnaire Ricci commença la traduction en 1608, est devenue classique et de nombreuses éditions en ont été successivement publiées[1]. Des journaux kouan hoa, fondés par des étrangers dans les villes ouvertes au commerce extérieur, ont un grand nombre de lecteurs indigènes, même lorsqu'ils ne traitent pas des affaires de la Chine : ainsi le *Chunpao*, journal quotidien de Changhaï, qui s'occupe des nations d'outre-mer pour en décrire la vie, les mœurs, les usages, l'étiquette, n'avait pas moins de 8000 abonnés, tous indigènes, en 1877[2]. Les provinces du bas Yangtze kiang, c'est-à-dire celles qui sont le plus en rapport avec les étrangers, sont restées les plus riches en écrivains, malgré les désastres de la guerre civile, et déjà quelques-uns d'entre eux se hasardent à critiquer les paroles des anciens auteurs, pieusement transmises de génération en génération.

Le gouvernement lui-même a dû céder à l'opinion publique, et dès 1868 il établissait un bureau de traduction dans l'arsenal du Kiangnan, pour publier les principaux ouvrages étrangers relatifs aux sciences[3]. Sous le nom de Toungwen kouan, il a aussi fondé à Peking un collège administratif où l'on enseigne l'anglais, le français, le russe, l'allemand, et où les cours de physique, de chimie, de médecine, de physiologie, d'astronomie, ainsi que les conférences de législation comparée, sont confiés à des professeurs étrangers, assistés de répétiteurs indigènes; la plupart des cours se font en anglais, mais des exercices continuels entretiennent jusqu'à la fin des études la pratique des autres langues. L'administration de l'empire se recrute en partie dans cette école, que fréquentaient une centaine d'élèves en 1876. En outre, le gouvernement, suivant l'exemple qu'avait donné la France par ses écoles de Rome et d'Athènes, avait fondé à Hartford, dans le Connecticut, un magnifique établissement scolaire où une centaine de jeunes Chinois, élevés à ses frais, devaient passer une quinzaine d'années en étudiant les sciences et les arts industriels. Il a dissous cette école en

[1] Lockhart, *The medical Missionary in China.*
[2] H. Giles, *Chinese Sketches.*
[3] Ouvrages traduits dans l'arsenal du Kiangnan, de 1868 à 1879 :

142, comprenant 378 volumes.	Vente au public	83 454 volumes.
27 cartes.	» »	84 774.

(Fryers, *Nature*, 19 mars 1881)

1881, sur le rapport d'un commissaire lettré qui constata avec effroi combien les jeunes Chinois s'étaient américanisés par les mœurs et les idées ; c'est en Europe que doit s'achever désormais l'instruction de ces pupilles de l'empire.

En chinois le mot *kiao* s'applique également à l'instruction et à la religion : l'étude est considérée comme un culte[1]. Depuis des milliers d'années, c'est un principe reconnu par tous les habitants du royaume Central que les parents doivent s'efforcer d'instruire leurs enfants mâles. Toutes les villes et tous les villages doivent être pourvus d'une école, dont les instituteurs sont entretenus aux frais de la commune ou du quartier et librement choisis par le conseil des pères de famille. Les Chinois aisés ont un ou plusieurs précepteurs dans leurs familles ; les autres envoient leurs fils aux écoles de jour, moyennant des honoraires d'une extrême modicité ; dans les grandes villes, il y a des classes du soir fréquentées par les garçons qui ont dû s'occuper pendant le jour à gagner leur vie ou celle de leurs parents. C'est avec une véritable passion que les enfants, naturellement studieux, patients, disciplinés, apprennent à lire les quelques centaines de mots qui leur sont nécessaires dans le commerce habituel de la vie ; le temps leur manque pour arriver à la connaissance approfondie des dictionnaires, et le trésor des traditions leur reste fermé ; toutefois le moindre signe qu'ils reconnaissent réveille nécessairement une idée dans leur esprit ; ce n'est pas un simple son dépourvu de sens comme la syllabe épelée par l'enfant européen : une lecture machinale, comme elle se fait si souvent dans les écoles de l'Occident, serait tout à fait impossible en Chine : il faut penser le mot avant de le prononcer. Aussi le respect pour la connaissance des lettres est-il profond chez les hommes du peuple : ils regardent avec une sorte de dévotion les inscriptions et les sentences des bons auteurs qui décorent les appartements, les maisons, les édifices publics, et qui font de la Chine entière comme une vaste bibliothèque[2] ; ils vénèrent le papier, comme si les mots qui le couvrent étaient la science elle-même, et vont jusqu'à se constituer en sociétés pour empêcher la profanation des manuscrits épars et des livres dépareillés en les brûlant avec respect.

Les lettrés et le gouvernement qu'ils représentent étaient aussi l'objet de leur révérence superstitieuse : les hommes qui ont eu le bonheur de pénétrer dans les arcanes de l'écriture leur paraissaient presque des demi-dieux. Mais les évènements récents ne peuvent que diminuer la vénération

[1] Edkins, *Religion in China*.
[2] Huc, *L'Empire Chinois*.

traditionnelle de la foule pour les lettrés. Elle a reconnu que leur science est creuse, et que, sans avoir étudié les « cinq Classiques », les étrangers ont réussi à faire des inventions bien autrement précieuses que tel ou tel commentaire sur des paroles de Confucius. C'est là toute une révolution morale, qui ne manquera point d'avoir ses conséquences politiques. Le « prestige » de l'autorité décroît, et c'est en vain que les mandarins cherchent à le maintenir. On sait à combien de discussions passionnées et de conflits diplomatiques a donné lieu la question du *koteou*, c'est-à-dire du triple prosternement, auquel les ministres étrangers étaient tenus jadis devant la personne de l'empereur[1], lorsque la Chine, ne consentant pas encore à traiter les puissances extérieures en égales, n'avait pas elle-même accrédité des ambassadeurs réguliers en Occident et dans le Nouveau Monde. A la fin, les envoyés des gouvernements d'Europe, menaçant de rompre toutes relations avec la cour de Peking ou même de revenir en ennemis, ont été dispensés de cet acte avilissant; mais c'est avec raison que les mandarins ont considéré comme un des évènements les plus graves ce fait, si futile en apparence, qui devait avoir pour résultat nécessaire d'amoindrir la majesté impériale aux yeux de ses sujets. Aussi tâchèrent-ils de le nier; des brochures publiées par leurs soins racontaient aux lecteurs que les ambassadeurs avaient été comme frappés de la foudre à l'aspect du Fils du Ciel, et que celui-ci, dans sa clémence inépuisable, avait daigné les faire renaître à la vie. Toutefois la suppression du prosternement n'est qu'un incident secondaire, comparé à l'humiliation qu'ont dû subir les lettrés chinois de la part des Occidentaux. Les simples paysans, les portefaix, qui n'ont pas employé la meilleure partie de leur existence à l'étude des signes d'écriture, voient diminuer singulièrement la distance qui les



M. TANG, ATTACHÉ A LA LÉGATION DE CHINE
Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

[1] Pauthier, *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances européennes.*

séparait de la classe lettrée; le centre de gravité se déplace dans l'empire, au profit du peuple et aux dépens du pouvoir, et des révolutions politiques sont la conséquence fatale de l'évolution qui s'accomplit dans les esprits.

Il est tout à fait injuste de parler encore de l'immobilité de l'empire du Milieu : nulle part plus de révolutions n'ont eu lieu et plus de systèmes de gouvernement n'ont été essayés[1]. Il change aussi et se conforme au principe de l'un de ses anciens sages, cité par Confucius : « Pour t'améliorer, renouvelle-toi chaque jour! » Mais il est facile de comprendre pourquoi les transformations sont maintenant plus lentes à s'accomplir en Chine qu'en d'autres pays. Les habitants du royaume Central ont la conscience d'avoir été longtemps la nation civilisée par excellence, et même ils ont pu croire pendant des siècles qu'il n'y avait point d'autre peuple policé que le leur ; ils n'étaient entourés que de barbares ou de populations auxquelles ils avaient enseigné tout ce qu'elles savaient. Ils pensaient être les seuls dont les annales remontassent dans le lointain des âges, les seuls qui eussent le privilège de la durée. Et voici que par delà les mers, les déserts et les plateaux qui enceignent leur empire, ils voient surgir d'autres nations qui, sans les égaler par l'ancienneté de l'histoire, les dépassent en science et en industrie! Le monde s'agrandit et se peuple autour d'eux : ces espaces extérieurs, auxquels ils donnaient une si faible importance dans leurs anciennes cartes, se montrent tels qu'ils sont en réalité, dix fois plus vastes que la Chine et deux fois plus peuplés; la supériorité dans laquelle ils se complaisaient leur échappe définitivement. Certes ce n'est pas sans amertume que le peuple orgueilleux a dû reconnaître l'amoindrissement relatif de son rôle dans le monde et il doit lui en coûter de se mettre à l'école des nations étrangères. Il le fait cependant, mais sans perdre le sentiment de sa dignité propre; il étudie les sciences et l'industrie de l'Europe, non en élève, mais plutôt en rival qui veut s'approprier les ressources de l'adversaire pour le combattre.

Il était grand temps qu'une impulsion extérieure vînt forcer la Chine à se renouveler. La science n'était plus chez elle que l'art de manier élégamment le pinceau pour reproduire des formules classiques. Fiers de posséder par leurs caractères idéographiques une langue vraiment universelle, les lettrés, qui sont en même temps les maîtres de la nation, en étaient arrivés à considérer la lecture et l'écriture, c'est-à-dire de simples moyens d'acquérir la science, comme étant la science elle-même. Apprendre à lire, c'est à cela qu'ils se résignaient à passer leur vie. Leur réputation était au com-

[1] Henri Cordier, *Annales du musée Guimet, Revue de l'Histoire des Religions*, mai, juin 1880.



M. TSENG, MINISTRE DE CHINE A PARIS

Dessin de Ronjat, d'après une photographie.

ble lorsque, à la fin d'une longue carrière d'études, ils avaient pénétré tous les mystères de leur langue écrite. La vie est bien courte pour cet art si long de la lecture des anciens auteurs, et les lettrés n'ont plus de temps pour les études indépendantes ; ignorants des choses présentes, sans regard pour celles de l'avenir, ils ne s'occupent que du passé; ils ramènent tout à la tradition, aux précédents qu'ils trouvent dans les classiques ; ils y cherchent les règles du gouvernement. Écrire et comprendre les dépêches officielles, retrouver les formules des rites à suivre dans tous les actes importants de la vie sociale et politique, n'est-ce pas là en effet ce qui distingue principalement le mandarin, n'est-ce pas la raison d'être de son prestige, le seul prétexte qu'il puisse invoquer pour réclamer l'obéissance ?

LE GOUVERNEMENT ET L'ADMINISTRATION.

En théorie, l'État chinois est une grande famille : l'Empereur est à la fois le « Père et la Mère » de ses sujets et l'affection que ceux-ci lui doivent est celle d'une double piété filiale. S'il commande, tous s'empressent d'obéir ; s'il lui convient de prendre la fortune ou la vie d'un citoyen, c'est avec reconnaissance que le condamné doit livrer l'une ou l'autre. Le Maître peut même donner des ordres au sol, aux eaux et à l'atmosphère : les génies de la terre et de l'air accomplissent ses ordres. Il est le « Fils du Ciel », le souverain des « Quatre mers » et des « Dix mille peuples ». Lui seul a le privilège de sacrifier au Ciel et à la Terre comme souverain pontife et comme chef de la grande famille chinoise. Il parle de lui-même avec humilité, se disant « homme imparfait » ; il se distingue même des grands de sa cour par un costume plus simple; mais il n'est pas de témoignages d'adoration qui ne lui soient rendus. Présent ou absent, il reçoit de ses sujets des hommages divins, et les plus hauts dignitaires se prosternent devant son trône vide ou devant son paravent de soie jaune, qu'ornent la figure du dragon à cinq griffes, symbole du bonheur, et celle de la tortue, emblème de la puissance. Dans les provinces, les mandarins brûlent de l'encens au reçu d'une dépêche impériale et frappent la terre du front en se tournant vers Peking. Son nom est tellement sacré, que les caractères employés pour le désigner ne peuvent plus servir pour les autres mots et doivent être modifiés par un trait[1]. « Qu'on tremble et qu'on obéisse ! » telle est la formule qui termine toutes ses proclamations. Au-dessous de lui,

[1] Lockhart, *The Medical Missionary in China* ; — J Fryers, *Nature*, 19 mars 1881.

tous sont esclaves : le représentant de son pouvoir qu'il avait envoyé au Tibet, à l'époque où se fit le voyage de Huc et de Gabet, portait des chaînes de criminel, c'est-à-dire qu'il cachait sous ses vêtements un collier d'or, témoignage du déplaisir impérial[1].

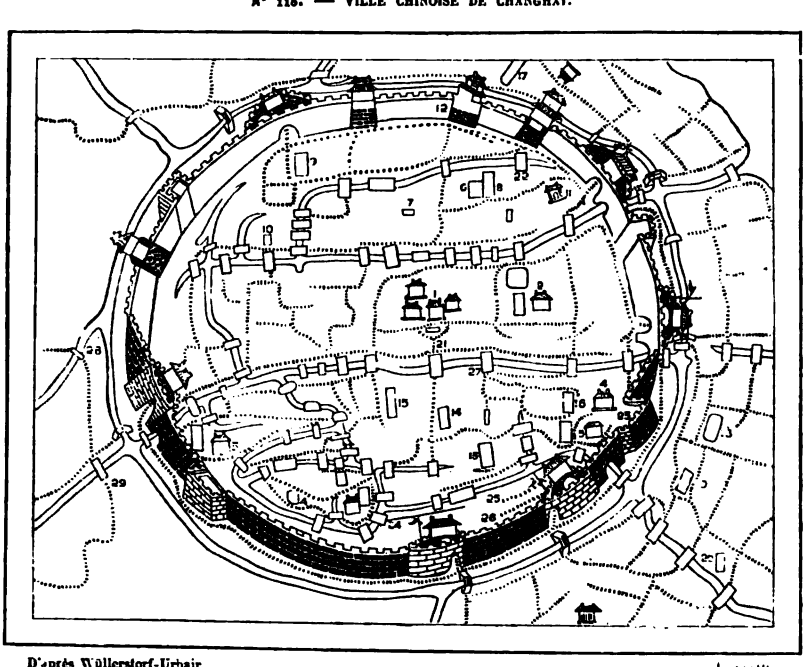
La vénération des Chinois pour leur « père et mère » n'est point une simple fiction politique. Toutes les institutions sont réglées de manière à établir un parallèle exact entre les devoirs d'un fils et ceux d'un sujet; dès la plus tendre enfance, le Chinois apprend que la puissance paternelle appartient au chef de la grande famille, comme à celui de la petite famille dont il fait partie; dans les écoles mêmes, un cercueil sur lequel est inscrit le mot Félicité ! rappelle aux enfants que leur premier devoir sera de pacifier les mânes de leurs parents. « N'être pas rangé dans sa conduite, c'est manquer au devoir filial; c'est manquer au même devoir de n'être pas fidèle au souverain, de n'être pas circonspect quand on exerce des fonctions dans la magistrature, de n'être pas sincère dans ses relations avec ses amis, de n'être pas vaillant sous les armes. » Le père est toujours considéré dans la famille comme le représentant de l'empereur, et la rebellion domestique est punie de la même manière que le crime de lèse-majesté. Les annales sont remplies de récits qui témoignent du soin que met le gouvernement à maintenir ce principe fondamental de l'empire : les fils coupables de sévices contre leurs parents sont mis à mort et leur maison est démolie; les magistrats du district perdent leurs emplois et les étudiants voient se fermer devant eux les salles d'examen; l'endroit où l'évènement a eu lieu reste maudit; même les populations sont déplacées : la cité de Loutcheou, sur le haut Yangtze, est une de ces villes qui ont dû se reconstruire loin de l'ancien emplacement, dont le sol et l'air avaient été souillés par un parricide[2]. D'après la loi, d'ailleurs bien mal observée dans les grandes villes, les vieillards ayant dépassé l'âge de soixante-dix ans doivent être considérés par tous comme des aïeux et soignés par leurs enfants communs : le traitement qu'on leur accorde et les honneurs qu'on leur témoigne doivent augmenter avec leurs années. A tout prix, l'empire doit rester « filial » : ainsi s'expriment les édits du souverain; des seize lectures publiques faites périodiquement au peuple pour lui rappeler ses devoirs, la première se rapporte à l'amour filial[3]. Même les noms officiels par lequel on désigne les villes, les palais, les places et les rues forment, pour ainsi dire, tout un cours de morale inspiré par les vertus domestiques. Parmi les douze

[1] Campbell; — von Klöden, *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, 15 décembre 1880.
[2] De Carné, *Revue des Deux Mondes*, juin 1870.
[3] J. F. Davis, *China*.

temples, dont la loi prescrit l'érection dans chaque ville, il en est toujours un consacré aux ancêtres ; si laids et sales que soient ses quartiers, si peu honorables que soient les industries locales, les inscriptions des rues n'en rappellent pas moins tous les devoirs de la grande famille, le respect des vieillards, la bienveillance mutuelle entre égaux et la sollicitude pour les enfants. Il n'est pas une boutique, pas une auberge, dont l'enseigne ne célèbre la justice, la vertu, ou l'harmonie de la Terre et des Cieux.

Les rapports naturels du fils avec le père se confondent dans l'esprit

N° 118. — VILLE CHINOISE DE CHANGHAI.



D'après Wüllerstorf-Urbair.

1. Maison des magistrats.
2. Université.
3. Résidence du commandant militaire.
4. Entrepôt d s blés.
5. Entrepôt du riz à destination de Peking.
6. Institut littéraire.
7. Temple du défenseur de la Ville.
8. Temple du dieu de la Guerre.
9. Temple de l'Esprit protecteur des biens terrestres.
10. Temple d s Bénédictions.
11. Palais du gouvernement.
12. Tour de la déesse Kouan yin.
13. Maison des Bienfaisances réunies.
14. — des Enfants trouvés.
15. — des Vertus réunies.
16. Temple de l'Esprit protecteur du feu.
17. Palais de la Reine du ciel.
18. Salle du Brouillard bleu.
19. des Neuf Fleurs.
20. Butte du petit Soleil sans éclat.
21. Rue de la Paix.
22. Rue des Éminences c lestes.
23. Chemin de la maison des discours.
24. Chemin de la tête qui regarde en arrière.
25. Chemin de la tête approbative.
26. — — jaune.
27. Canal de l'excellence du point de départ.
28. Sanctuaire serein des Ancéti es.
29. Pont des Dix mille Ages.

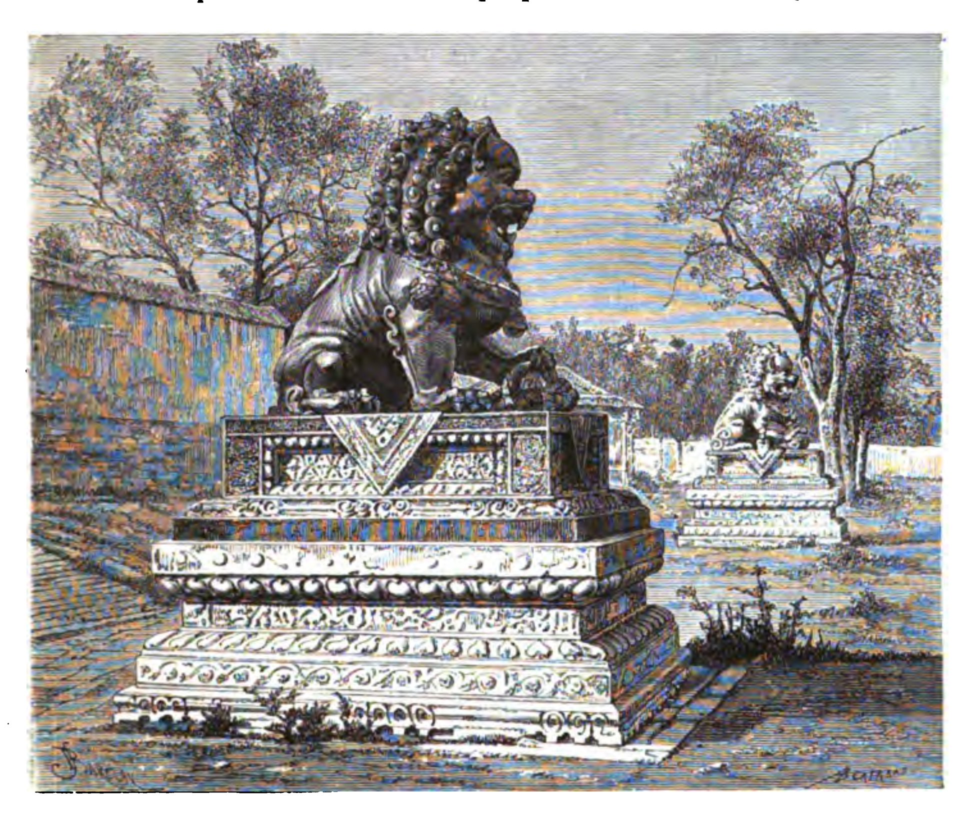
du peuple des « Cent Familles » avec les relations d'obéissance envers l'empereur. Telle est la raison qui a maintenu l'État chinois, en dépit des révolutions intérieures, des invasions étrangères et des changements de dynasties. Il ne paraît pas que des révolutionnaires aient jamais eu l'idée de toucher à ce principe du gouvernement de l'empire Fleuri ; même les socialistes les plus ardents ont toujours admis le caractère sacré de la paternité et de la maternité de l'empereur. C'est dans ces derniers temps, et

certainement sous l'influence des idées étrangères, que des Chinois libres-penseurs, peut-être inconscients de la portée de leur révolte, se sont permis pour la première fois de tourner leur maître suprême en dérision, et d'écrire sur les murailles, à l'adresse de sa personne, des paroles outrageantes, que les passants lisent avec stupeur[1]. D'après l'ancienne théorie, le souverain, montant sur le trône au nom du ciel, n'en était pas moins adorable, quels que fussent ses vertus ou ses vices. « Si vieux que soit un bonnet, on le met sur sa tête, et si propres que soient des chaussures, on les met à ses pieds. Kié et Cheou étaient de vils scélérats, mais ils étaient rois; Tching thang et Wou wang étaient de grands et saints personnages, mais ils étaient sujets[2]. »

Absolu en principe, puisqu'il est d'essence divine, le pouvoir des souverains du Grand et Pur Empire ne l'est cependant point en fait. Il existe dans toutes les provinces certaines pratiques de droit coutumier qui ont l'autorité des âges et auxquelles le gouvernement n'ose point toucher. En outre l'opinion publique, tout en étant soumise, n'en est pas moins clairvoyante, et pour elle « l'empereur et le sujet qui violent la loi sont aussi coupables l'un que l'autre ». — « Obtiens l'affection du peuple, et tu obtiendras l'empire; perds l'affection du peuple, et tu perdras l'empire, » dit un proverbe populaire. La loi est toute tracée pour le souverain : ce sont les « neuf règles », posées par Confucius, qui recommandent aux empereurs le perfectionnement moral, le respect des sages, des parents, des employés, des magistrats, l'amour paternel envers les sujets, la recherche des savants et des artistes, la cordialité pour les étrangers, et la bienveillance pour les alliés. Guidé par les censeurs qui ont à lui rappeler ces préceptes, tenu de tous les côtés par les règles inflexibles d'une étiquette dont les prescriptions remplissent deux cents volumes, suivi des vingt-deux historiographes qui écrivent chaque jour pour la postérité ce qu'il lui plaît de dire, de faire ou d'ordonner, l'empereur doit presque fatalement perdre toute originalité, toute initiative personnelle, pour ne devenir que l'instrument d'un homme ou d'un parti. Il cesse d'être responsable de ses propres actes, mais la fiction gouvernementale ne le rend pas moins responsable de l'heur et du malheur de son peuple. A cet égard, la théorie du pouvoir impérial est plus logique dans l'empire du Milieu que dans les autres États monarchiques. Les souverains aiment d'ordinaire à s'attribuer la prospérité de leur nation ; ils s'attendent à voir monter vers leur trône la gratitude du peuple pour tous les évènements propices; mais il est rare

[1] Léon Rousset, *A travers la Chine.*
[2] *Chou-king* de Confucius.

qu'ils s'attribuent aussi les revers qui frappent le pays : eux et leurs courtisans n'y voient que des malheurs immérités. La morale des empereurs de Chine est plus conséquente : « Le peuple a-t-il froid, disait l'empereur Yao, c'est moi qui en suis cause; a-t-il faim? c'est ma faute; tombe-t-il dans quelque infortune? c'est moi qu'il faut accuser. » De même Yu s'imputait les calamités du peuple : « Pendant les règnes de Yao



PALAIS D'ÉTÉ. — LIONS DE BRONZE, EMBLÈMES DE LA PUISSANCE IMPÉRIALE
Dessin de Barclay, d'après une photographie de Thomson.

et de Chun, tous les sujets se faisaient un devoir de suivre l'exemple de leurs vertus. Il faut que je sois loin de leur ressembler, puisque sous mon règne on voit tant de criminels. » — « Je suis le seul coupable, disait le roi Tchingthang en parlant des calamités de l'empire; je dois être le seul immolé. » La responsabilité croît avec le pouvoir; aussi Mengtze va-t-il jusqu'à permettre le régicide quand le souverain « fait un vol à la justice ». — « Il n'y a point de différence, dit-il, entre le meurtre d'un homme par l'épée ou par une administration injuste[1]. »

[1] Pauthier, *Chine*.

Le gouvernement étant modelé sur la famille, la mère du souverain, de même que l'impératrice régnante, ont droit aux plus grands honneurs de la part de tous les dignitaires. De même que naguère l'empereur consacrait chaque année le sol labourable en traçant trois sillons, de même l'impératrice régnante présidait aux cérémonies relatives à la culture du mûrier et à l'élève des vers à soie; comme son époux, elle a les sceaux d'or et la pierre de jade, insignes du pouvoir suprême; le *fong*, dans lequel les Européens ont vu l'analogue du phénix, est l'animal fabuleux que la poésie lui a consacré. Le souverain lui-même doit témoigner de la déférence à l'impératrice, et lui rendre une visite officielle tous les cinq jours, en fléchissant le genou devant elle. Les trois autres femmes légitimes lui doivent obéissance parfaite, ainsi que toutes les habitantes du harem, limitées au nombre de cent trente par le livre des cérémonies. Un ministre spécial est chargé de la maison de l'empereur et dirige l'éducation des princes, qui pour la plupart n'ont de dignité que dans les armées mandchoues; c'est parmi eux que le souverain choisit son héritier, presque toujours un des enfants de l'impératrice. Lors du décès d'un empereur, toute la vie sociale doit être interrompue : les grands revêtent le blanc, couleur de deuil, pour un an, les hommes du peuple pour cent jours, et pendant ce temps, ils ne doivent plus célébrer ni mariages ni fêtes; les étoffes éclatantes sont défendues; chacun doit se laisser pousser les cheveux; les barbiers, dont la profession est frappée d'interdit, deviennent temporairement des pensionnaires de l'État.

« Perdu dans sa grandeur », le Fils du Ciel, appelé aussi l'Homme solitaire, peut-être parce que nul n'a le droit d'être son ami, délègue ses pouvoirs au *neïko*, conseil composé par moitié de Mandchoux et de Chinois, qui rédige les lois, promulgue les décrets et en surveille l'exécution. En vertu du principe qui fait de l'instruction et de la réussite aux examens publics la source des honneurs, les deux présidents du neïko, c'est-à-dire les véritables chanceliers de l'empire, sont les directeurs de l'académie des Hanlin : ce sont eux qui proposent les lois dans les séances du grand conseil souverain, eux qui arrêtent la forme des ordonnances, qui soumettent les documents officiels à l'empereur, afin qu'il les annote de son pinceau vermillon, et qui font publier les décrets dans le *Kingpao*, journal officiel, plus de dix fois séculaire, connu par les étrangers sous le nom de *Gazette de Peking* ». Avant d'être présentées au conseil des neïko, les diverses affaires sont soumises à l'examen particulier de l'un ou l'autre des groupes de grands dignitaires, le tribunal des censeurs, la haute cour de

justice, la cour des référendaires du neïko et le *lou pou*, comprenant les six ministères, des finances, du service civil, des travaux publics, de la guerre, des rites, des châtiments. Un autre département, non compris dans le lou pou, s'occupe des colonies, c'est-à-dire des possessions chinoises en dehors des dix-huit provinces. Quant au ministère des affaires étrangères, constitué en 1861 et devenu le plus important de tous, depuis que le commerce européen s'est accru et que des étrangers se sont établis dans les villes du littoral, il n'a pas d'existence officielle et se compose de membres des divers ministères : c'est le *tsingli yamen*.

L'empereur peut supprimer, s'il lui convient, toutes les formalités de la discussion : dans ce cas, il s'adresse à son conseil privé, qui délibère en secret. Il est vrai que ses actes peuvent être, en vertu de la tradition, contrôlés par le tribunal des censeurs ou « grands dénonciateurs », qui ont droit de remontrance, tout en demandant comme une grâce d'être décapités ou écartelés si leurs paroles ne sont pas justifiées ou s'il leur arrive de les révéler. On cite réellement des exemples de censures humblement prononcées contre la personne impériale pendant le cours des siècles ; l'histoire raconte même que des conseillers présentèrent au souverain le mémoire accusateur après avoir pris soin de faire déposer leur bière à la porte du palais, sachant qu'ils n'en sortiraient pas vivants ; mais le tribunal des grands dénonciateurs se borne d'ordinaire à faire surveiller par ses espions la conduite publique et privée des mandarins et des sujets : ses fonctions étant d'« améliorer » les mœurs, il a le droit d'espionnage universel et ses agents redoutables voyagent incessamment dans toutes les parties de l'empire. On comprend quelles sont les conséquences de cette œuvre de « moralisation » ; d'ordinaire, les places lucratives facilitent les accommodements entre les fonctionnaires et les censeurs, et les mandarins continuent de pressurer le peuple, à leur profit et à celui de leurs surveillants.

Il n'y a point en Chine de ministère spécial d'instruction publique, parce que, dans son ensemble, le gouvernement est censé n'avoir d'autre but que l'éducation du peuple. Les élèves chinois qui ont acquis les premiers rudiments de la lecture et de l'écriture et qui savent déjà lire les cinq king et les autres classiques, peuvent voir s'ouvrir devant eux la carrière des honneurs et faire rejaillir leur gloire sur leurs parents. Une des règles fondamentales de l'empire est que les places appartiennent au mérite, garanti par des examens et par les diplômes accordés au concours : « Ici

[1] *Lettres édifiantes*, tome I.

en apprend à gouverner le pays, » dit une inscription gravée sur la porte du palais académique de Peking. Pour conquérir chaque nouveau grade, il faut subir des épreuves successives, en sorte que l'administration tout entière peut être considérée comme une grande école hiérarchique. Il est vrai que le gouvernement, lorsque le trésor est vide, se départit souvent de la règle et commet lui-même le crime prévu par son propre code, de « vendre le droit pour des présents » : nombre de mandarins sont redevables de leur place, non à leurs études ou à leurs talents naturels, mais à leur argent; toutefois les administrés n'oublient point l'origine de ces fonctionnaires et ne manquent pas de la leur reprocher à l'occasion. Quant aux mandarins militaires, Mandchoux d'origine, un grand nombre d'entre eux doivent à leur nationalité d'arriver au commandement sans avoir passé par la série des examens; mais, contrairement à ce que l'on voit dans la plupart des autres pays, ils sont considérés comme les inférieurs des employés civils. Dans les fêtes annuelles où les mandarins sont réunis, les lettrés se placent à l'orient, c'est-à-dire au côté le plus honorable, et les militaires se mettent au couchant; dans les temples de Confucius ils ne participent point aux cérémonies par lesquelles la Terre se met en rapport avec le Ciel. Fils des conquérants, ils reconnaissent l'ascendant des Chinois, les fils des vaincus, et la supériorité des arts de la paix sur ceux de la guerre : « A l'empire qui est sous le Ciel, paix suprême! » telle est la devise que l'on voit répétée partout, dans les temples, sur les murs et dans l'intérieur des maisons.

Dans toutes les grandes villes, un des principaux édifices est celui qui renferme les lieux d'examen : il consiste en une multitude de salles et de cours entourées de cellules pour les candidats, qu'on y introduit, munis seulement de papier blanc, d'un écritoire et de pinceaux; des sentinelles empêchent toute communication entre les étudiants. Quelquefois jusqu'à dix ou douze mille individus se présentent à la fois, et pendant plusieurs jours toute cette population reste prisonnière, occupée à rédiger des essais moraux et politiques, à commenter des textes choisis dans les livres sacrés, à composer des sentences et des maximes en prose et en vers. Il arrive parfois que des candidats meurent d'épuisement dans leur cellule; dans ce cas, on perce la muraille extérieure pour y faire passer les cadavres, sans que les autres étudiants s'en aperçoivent. A l'exception des individus appartenant aux castes méprisées, agents de police, comédiens, barbiers, porteurs de chaises, bateliers *tankia*, mendiants, descendants de rebelles voués à l'infamie, tous sont admis au concours, et même les examinateurs ferment volontiers les yeux sur la condition première des candidats, pourvu qu'ils

aient un domicile fixe[1]. Il n'y a point de limite d'âge : les « enfants prodiges » et les vieillards peuvent également se présenter; mais les examens sont très sévères, et moins d'un dixième des candidats réussissent à obtenir le titre de *sioutsaï* ou « talent orné », correspondant à celui de bachelier. Élevés déjà au-dessus du commun des mortels, les heureux élus ont le droit de revêtir la robe longue, de chausser des brodequins et de se coiffer d'un bonnet d'une forme particulière; sans avoir encore de fonctions officielles, ils sont devenus presque indépendants de l'autorité communale et constituent une classe spéciale dans l'État. Fort nombreux, ce sont eux qui contribuent le plus à grossir la foule des déclassés, car ceux qui manquent de fortune ne peuvent subvenir pendant plusieurs années aux frais de leur entretien et de leur instruction, pour se préparer à de futurs examens : c'est parmi eux que se rencontrent surtout les bas employés, les lecteurs qui déclament dans les auberges les récits dramatiques de l'histoire nationale, les marchands de sentences, qui rédigent des maximes sur des bandes de papier peint, les candidats perpétuels qui, moyennant salaire, se présentent aux examens à la place et sous le nom de riches ignorants et leur font obtenir le titre de lettrés. Les pauvres bacheliers ont aussi la ressource de se faire maîtres d'école ou médecins, et c'est aussi dans leur classe qu'on trouve le plus d'hommes intelligents, à l'esprit ouvert et studieux, qui se développent avec originalité et contribuent le plus au travail incessant du renouvellement national.

Chaque année, le chancelier délégué par l'académie des Hanlin ou « Plumes de Phénix rouge » fait une enquête sur les bacheliers de l'année précédente et les classe par ordre de mérite, même avec pouvoir de les dégrader; mais les examens au degré supérieur, celui de *kiu jen* ou « homme promu », c'est-à-dire licencié, ne se font que tous les trois ans, dans la capitale de chaque province, sous la présidence de deux membres de l'académie des Hanlin. Les candidats sont enfermés de nouveau et s'occupent à rédiger leurs thèses, philosophiques, historiques et politiques; fort peu nombreux, — soit environ 1300 pour toute la Chine, — ceux des candidats qui sont nommés reçoivent les félicitations des magistrats, et de grandes réjouissances publiques se font en leur honneur. Enfin, trois années après, les licenciés peuvent se présenter à Peking pour y subir la thèse qui leur vaut le titre de *tsinsé* ou « docteurs arrivés », des habits particuliers, la préséance dans les cérémonies, des honneurs fixés à l'avance par les rites et l'une des hautes dignités de l'empire. D'autres

[1] *China Review*, july and aug. 1880.

examens ont lieu pour entrer dans l'académie des Hanlin et les candidats sont interrogés dans le palais impérial, sous les yeux du souverain lui-même ou du moins des plus hauts personnages de la cour, parmi lesquels ils briguent une place.

C'est ainsi que de degré en degré se constitue la hiérarchie gouvernementale. La corporation des lettrés se maintient régulièrement déjà depuis trente-deux siècles; mais avant le huitième siècle de l'ère vulgaire les magistrats étaient encore nommés par le peuple. Se défiant des caprices du suffrage public, un prince de la dynastie des Tang voulut que les fonctions fussent désormais attribuées au seul mérite : telle est l'origine de ce gouvernement de bacheliers et de licenciés, que des écrivains d'Europe ont vanté comme la forme idéale de l'administration des peuples. Toutefois la réalité ne répond pas au brillant tableau que l'on a fait de ce régime. Quand même il serait vrai que le pouvoir fût toujours strictement réparti d'après les résultats du concours et que l'argent n'eût aucune part à la distribution des places, on peut se demander comment une heureuse mémoire et la connaissance approfondie des classiques peuvent être chez le mandarin une garantie d'intelligence et de sagacité politiques; il est à craindre au contraire qu'en restant confiné dans ses études à plus de vingt siècles en arrière, aux temps de Confucius, le futur homme d'État ne se condamne à un arrêt de développement et ne devienne incapable de comprendre les choses du présent. Un « pinceau élégant », telle est la première des conditions imposées au candidat; mais si bien que le magistrat sache former ses caractères, il n'en reste pas moins soumis aux tentations d'arbitraire et de vénalité auxquelles l'expose sa charge. Le témoignage unanime des voyageurs, aussi bien que les comédies, les chants et les pamphlets populaires, nous disent en effet que le lettré n'est point l'inférieur de l'ignorant mandchou dans l'art d'opprimer ses administrés et de vendre la justice. En général, le peuple redoute moins les mandarins qui ont acheté leur place que les fonctionnaires arrivés par la voie du concours : plus riches, ils sont moins avides; ils connaissent moins de belles maximes, mais ils ont l'esprit plus ouvert et traitent plus rapidement les affaires qui leur sont confiées[1].

Tous les employés civils et militaires, désignés souvent sous le nom collectif de *pé' kouan* ou des « Cent Fonctions », portent le nom générique de *kouang fou*, traduit dans les langues européennes par l'appellation de mandarin, qu'employèrent d'abord les Portugais en prononçant à leur

[1] D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine.*

manière le titre hindou des juges indigènes de Goa[1]. La hiérarchie des fonctionnaires se divise en neuf ordres, distingués les uns des autres par la couleur et la matière du globule, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui se visse sur le chapeau officiel, en paille, en soie ou en feutre, conique ou à bords relevés. Les titres qu'ils reçoivent et que l'on traduit par des noms honorifiques correspondants dans les langues européennes, ne peuvent être transmis à leurs enfants : devenus nobles, ils n'anoblissent que leurs ascendants, afin que ce soit toujours en qualité d'inférieurs qu'ils rendent les honneurs funéraires à leurs parents. Il est même interdit au mandarin civil d'emmener son père avec lui dans son gouvernement, car s'il était d'un avis contraire au sien, il se trouverait entre deux devoirs également impérieux, l'obéissance et la piété filiale. Les fils des fonctionnaires rentrent dans le commun du peuple; pour monter dans la hiérarchie gouvernementale, ils doivent, eux aussi, passer par la série des examens. Les titres héréditaires n'appartiennent qu'aux descendants de Confucius et des empereurs, mais ceux-ci ne peuvent non plus prétendre aux fonctions publiques s'ils n'ont subi leurs examens réguliers. Les seuls privilèges des parents de l'empereur consistent à toucher une modique pension, à porter une ceinture rouge ou jaune, à décorer leur bonnet d'une plume de paon et à se donner un attelage de huit ou douze porteurs de palanquins; mais ils ne comptent point dans l'État, et des mandarins spéciaux sont chargés de les tenir rigoureusement en sujétion, de les fouetter même, s'ils ne se conduisent pas conformément aux règles tracées. N'ayant qu'une dignité d'emprunt, ils n'ont aucun droit au respect des citoyens : ils se sont bientôt perdus dans la démocratie égalitaire de la nation. Les familles qui se rapprochent le plus de l'aristocratie et que l'on peut considérer comme constituant une véritable noblesse, ce sont celles qui depuis des siècles ont fourni de père en fils des lettrés à l'empire. Les fonctionnaires de ces familles qui se sont élevés à la fois par leur propre mérite et par celui de leurs ancêtres, ont acquis une sorte de sainteté qui les place au-dessus des lois. Jadis les *taï-fou*, c'est-à-dire les grands dignitaires, ne pouvaient être jugés par d'autres que par eux-mêmes; nul ne pouvait mettre la main sur leur personne sacrée; dès qu'ils étaient convaincus d'un crime, le soin du châtiment nécessaire leur était abandonné. Le taï-fou criminel se citait lui-même devant les juges et demandait la permission de se donner la mort; puis il revêtait des habits de deuil et se rendait à la porte du palais, portant le sabre qu'il avait lavé dans l'eau

[1] Yule, *the Book of ser Marco Polo.*

pure du bassin des sacrifices. Agenouillé devant ses juges, il attendait qu'on lui accordât l'autorisation demandée. « Faites ce qui convient, » prononçait le juge, et le taï-fou coupable s'ouvrait le corps en se jetant sur son sabre[1].

Comme l'empereur, dont ils reflètent l'éclat, les mandarins sont à la fois « pères et mères » de leurs administrés : on leur donnait autrefois le nom de « nuages », parce qu'ils « versent la pluie bienfaisante sur les campagnes altérées ». Tous les pouvoirs locaux d'ordre différent sont concentrés en leurs mains; ils lèvent des impôts, construisent des routes, organisent des milices : ils sont empereurs dans leur district; mais la peine de la destitution les menace toujours, et cette crainte seule les empêche de se transformer en de véritables souverains. De même que le père est responsable des fautes de ses enfants, de même le mandarin est considéré comme coupable de tous les crimes des sujets : que des meurtres, des troubles, des révolutions aient lieu dans sa province, c'est à lui que peuvent s'en prendre les dénonciateurs. Aussi, quoique tenu à la confession annuelle de ses fautes dans un mémoire spécial adressé à l'empereur, cache-t-il le plus souvent les désordres survenus dans son district; mais la vérité finit par se faire jour, et si la loi lui était appliquée avec rigueur, il devrait payer de son sang sa mauvaise administration; il est arrivé souvent que la plupart des condamnés à mort dans tout l'empire appartenaient à la classe des pe'kouan[2]. Actuellement, la peine ordinaire prononcée contre eux est celle du bannissement, dans la Mandchourie du nord, le Setchouen tibétain, le Koeïtcheou, le Yunnan, la Dzoungarie et dans les îles Haïnan et Formose. Récemment, les représentants des puissances étrangères ont porté sans le vouloir un grand coup à la puissance des mandarins et contribué singulièrement à la centralisation politique de l'empire en refusant de s'entendre directement avec les gouverneurs et les vice-rois et en s'adressant toujours à la cour de Peking.

A la fois généraux, administrateurs et juges, c'est en cette dernière qualité surtout que les mandarins sont redoutables, en dépit de toutes les mesures édictées contre la vénalité; l'argent des plaideurs corrige l'insuffisance du traitement des Kouang, évalué dans les premiers temps d'après le gain qu'ils auraient pu faire comme laboureurs. Les anciens édits proclament que « tout jugement inique entraîne la mort du juge »; mais en réalité il n'y a point de recours contre le magistrat prévaricateur. « Il est bon, disait l'empereur

[1] Amiot, *Mémoires concernant les Chinois.*
[2] *Lettres édifiantes,* tome I.

Kanghi, il est bon que les hommes aient peur des tribunaux. J'entends que ceux qui ont recours aux juges soient traités sans pitié, en sorte que tout le monde tremble d'avoir à comparaître devant eux. Que les bons citoyens s'arrangent en frères, se soumettant à l'arbitrage des vieillards et du maire de la commune; quant aux querelleurs, aux entêtés et aux incorrigibles, qu'ils soient écrasés par les magistrats, voilà la justice qui leur est due. » En beaucoup d'endroits, les différends sont encore réglés par les chefs de famille, jugeant d'après la coutume. La loi du talion est toujours en honneur. Les vengeances privées s'exercent aussi par le suicide. Le débiteur poursuivi par son créancier, le métayer spolié par son propriétaire, l'ouvrier lésé par son patron, la femme opprimée par sa belle-mère, ont la ressource de se pendre pour obtenir que justice leur soit faite; la société tout entière s'empare de leur cause et les venge sur les coupables. Les voisins accourent, ils mettent un balai dans la main du mort, et cette main fatale qu'ils agitent à droite et à gauche, armée de son instrument symbolique, balaye la fortune, la prospérité, la famille de la maison criminelle[1].

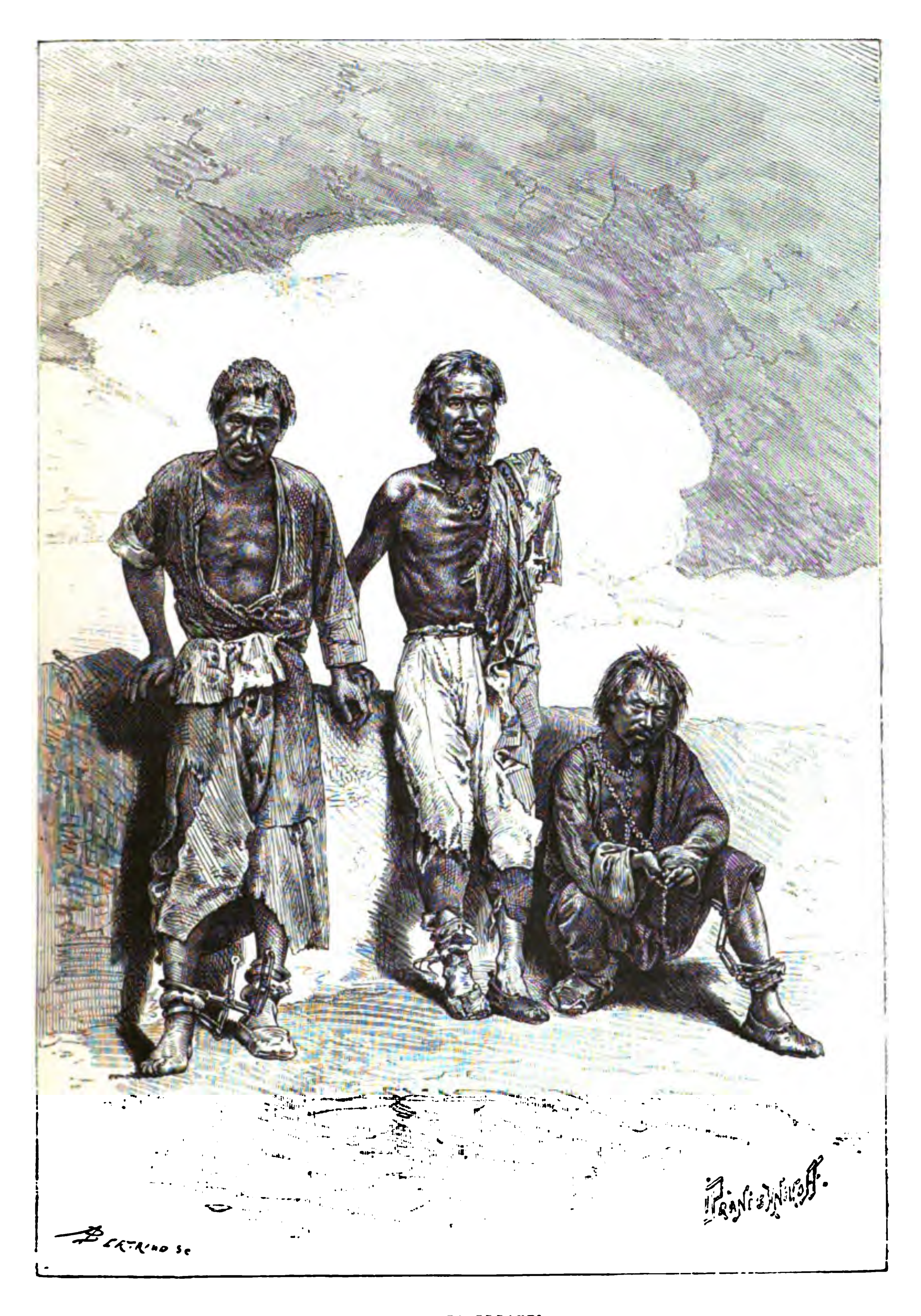
Le code pénal de la Chine est net, clair, logique, mais d'une extrême dureté, et d'avance il autorise le caprice des juges en édictant des peines, non seulement contre ceux qui violent les lois, mais aussi contre ceux qui en méconnaissent « l'esprit ». La plupart des jugements sont prononcés après un simple interrogatoire fait en public : il n'y a point d'avocats, et si le mandarin permet à des parents ou à des amis de plaider pour l'accusé, c'est pure condescendance de sa part; il peut même, s'il lui convient, inviter un étranger à le remplacer au tribunal, et souvent, par une attention délicate, il autorise les hôtes à remettre les peines édictées par lui[2]. Les juges, étant proportionnellement beaucoup moins nombreux qu'en Europe, prononcent leurs décisions après un examen plus sommaire. Encore armés du droit de mettre les prévenus à la torture, ils l'exercent avec la même rigueur que le faisaient les juges d'Europe à une époque encore récente. La flagellation, l'arrachement des ongles, l'écrasement des chevilles ou des doigts, la suspension par les aisselles et cent autres supplices ingénieux sont appliqués aux victimes des juges d'instruction pour leur faire prononcer la parole fatale d'aveu ou de dénonciation. Les peines infligées aux condamnés sont atroces, et les trois condamnations à mort, par la décapitation, la strangulation et le garrot, ne suffisent pas aux juges; le code prévoit aussi le supplice de la « mort lente »; jadis, le martyre, durant

[1] Herbert Giles, *Chinese Sketches*; — Huc, *l'Empire Chinois*.
[2] Eugène Simon, *Récits d'un voyage en Chine*.

des journées entières, commençait par l'écorchement de la peau du front, que le bourreau rabattait sur les yeux du supplicié pour éviter son regard[1]; toutefois on se borne maintenant à faire des estafilades sur la figure et les mains du condamné avant d'abattre la tête[2]. Heureusement le système nerveux des Chinois est beaucoup moins sensible que celui des Européens; les médecins des hôpitaux de Hongkong et de Changhaï parlent tous avec étonnement de l'impassibilité de leurs malades durant les opérations les plus graves[3].

Pour les simples délits, les peines les plus communes sont le supplice du rotin et celui de la cangue. L'effrayant collier de bois pèse en moyenne plus de 30 kilogrammes, et le malheureux qui le porte doit l'appuyer sur le sol, cherchant vainement une position qui lui permette de trouver l'oubli dans le sommeil : exposé à toutes les intempéries, au soleil du jour, au froid et à la rosée de la nuit, il succombe sous le faix, implorant les passants pour qu'ils viennent le délivrer de la vie. Les prisons sont de hideux réduits où sont entassés les malheureux, à la merci de geôliers choisis quelquefois parmi les criminels : ceux des prisonniers qui ne sont pas nourris par leurs proches ou par des sociétés de bienfaisance risquent de mourir de faim[4]. Il est rare que les femmes soient punies avec rigueur; ce sont leurs maris ou leurs fils qui sont considérés comme responsables des crimes ou délits commis par elles : on ne leur inflige point la cangue, et d'ordinaire on se borne à les frapper sur les joues ou sur la bouche avec des lames de cuir. Quoique les parents et les domestiques soient encouragés par l'opinion et même par la loi à cacher le crime ou le délit de l'un des leurs, cependant ils en sont tenus fréquemment pour responsables et la famille devient en entier solidaire. Le principe de la substitution est parfaitement admis dans la jurisprudence chinoise, non-seulement quand un fils se présente à la place de son père, mais encore lorsque un inconnu offre de subir la peine du délinquant qui le paye : pourvu que la dette soit acquittée, et quelle que soit la victime, la justice est satisfaite. Même pour les tortures, même pour la mort, on trouve des suppléants, qui donnent leur vie en échange de quelque bien-être pour leurs familles. Lors de l'invasion du Petchili par les troupes anglo-françaises, des assassins chinois ayant été condamnés à la peine capitale, des substituts demandèrent à mourir à la place des criminels, et se récrièrent contre l'injustice

[1] *Lettres édifiantes*; — J. Gauthier, *Les Peuples étrangers*
[2] Herbert Giles, *Chinese Sketches*
[3] Lockhart; — Wernich.
[4] D'Escayrac de Lauture, *Mémoires sur la Chine*.



FORÇATS ERRANTS

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de Thomson.

du refus qu'on leur opposa. Quand il s'agit simplement de l'application du rotin, les remplaçants accourent en foule. En Chine, « il y a une infinité de gens qui ne vivent que de coups de bâton[1] ».

Les juges n'ont pas le droit de prononcer la peine de mort sans l'autorisation du conseil suprême, « si ce n'est quand le droit commun du pays est troublé par une insurrection ou par une invasion étrangère », mais les punitions qu'ils ordonnent suffisent amplement à tuer ceux dont ils veulent se défaire. Toutes condamnations à mort sont examinées par l'empereur et retardées jusqu'à l'automne, époque de la décision finale : il entoure les noms de ceux auxquels il fait grâce d'un cercle du « pinceau vermillon » ; parfois il délègue ce droit souverain de miséricorde. Dans les époques de révolutions politiques, les gouverneurs de provinces sont armés de tous les droits et se font suivre d'escouades de bourreaux occupés sans relâche à leur œuvre de sang : lors de l'attaque de Canton par les Anglais, en 1855, le vice-roi se vantait d'avoir fait périr en sept mois 70 000 de ses sujets; parfois 800 individus étaient exécutés en un seul jour[2]. Maintenant les tribunaux chinois qui siègent dans les « concessions » européennes, à Changhaï et dans les autres ports ouverts au commerce international, sont assistés par des résidents étrangers : de là le nom de « cours mixtes » sous lequel on les désigne ordinairement. La torture n'est point appliquée par ces tribunaux, ou du moins n'a jamais eu lieu en présence des juges européens, et les condamnés à la peine de la cangue, simple assemblage de planches pesant de 2 à 4 kilogrammes, ne la portent chaque jour que six ou sept heures et dans un endroit abrité; d'ordinaire on leur permet d'aller passer la nuit dans leur demeure[3]. Dans la colonie de Hongkong, les magistrats anglais ont aboli pour les Chinois toutes les peines corporelles effacées de leur propre code dans la mère-patrie. Quant aux étrangers, ils ne relèvent que de leurs consuls, en vertu du privilège d'« exterritorialité »; mais le gouvernement chinois se plaint que, forts de ce droit, ils se permettent d'ignorer et de violer impunément les lois du pays. C'est même afin de pouvoir reconquérir le droit de justice sur les étrangers qu'il a fait adoucir graduellement les pénalités infligées à ses propres nationaux : il est probable qu'avant longtemps la torture cessera d'être appliquée par les tribunaux chinois.

Quoique le pouvoir des mandarins soit illimité en théorie, puisqu'ils représentent la personne de l'empereur, cependant il s'en faut qu'ils puissent

[1] Louis Lecomte, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine.*
[2] Neumann, *Ostasiatische Geschichte.*
[3] Clement Allen, *Report on the mixed court at Shanghae.*

mépriser l'opinion publique. Ils sont trop peu nombreux et ne disposent point d'armées assez solidement organisées pour braver le mécontentement des citoyens, surtout dans le Fo'kien, où l'esprit de la population est très indépendant. Dans la plupart des provinces, il est vrai, les habitants, accoutumés à se soumettre, « heureux de boire la rosée de la bienveillance impériale », obéissent volontiers, aussi longtemps que l'oppression ne leur paraît pas intolérable; mais quand leur patience est mise à trop rude épreuve, ils se révoltent, avec un ensemble tel, que toute résistance du mandarin devient impossible; quand les proclamations sont affichées « par ordre de toute la ville », il ne reste plus qu'à s'y conformer. Des assemblées publiques se réunissent, décident l'expulsion du magistrat et lui envoient une députation de notables chargés de lui signifier avec courtoisie l'invitation au départ : un palanquin, accompagné d'une brillante escorte, attend le personnage banni, qui s'incline et n'a d'autre moyen de se réhabiliter un peu qu'en obéissant de bonne grâce. Quand la population est satisfaite de la conduite d'un mandarin qui s'éloigne, elle lui remet des adresses de félicitation, et lui demande ses bottes pour les suspendre en souvenir à la porte de la ville[1]. En réalité, les Chinois jouissent de libertés traditionnelles qui manquent à la plupart des nations de l'Europe occidentale. Ils peuvent voyager librement dans toutes les parties de l'empire, sans rencontrer de gendarme qui leur demande des papiers; ils exercent la profession qui leur convient, sans patentes, permis ou autorisations de qui que ce soit; le droit de publication et d'affichage est généralement respecté, et les réunions populaires se tiennent publiquement sans qu'il soit nécessaire d'en avertir la police; même dans la remuante cité de Canton, le gouvernement n'a jamais essayé de fermer les portes du Mingloun tang ou palais de la Libre Discussion; toutefois il ne néglige pas d'y envoyer des orateurs qui prennent part aux débats et cherchent à leur donner une tournure favorable aux intérêts des mandarins.

Le principe fondamental de l'État, que la société tout entière doit reposer sur la famille, a maintenu de siècle en siècle l'ancienne autonomie communale. Dans chaque village, tous les chefs de famille prennent part à l'élection de leur représentant, choisi presque toujours parmi les cultivateurs : il remplit à la fois les fonctions de maire, en veillant à l'accomplissement des lois, celles de notaire et de teneur des registres, en rédigeant les contrats de vente ou d'échange, celles de percepteur en touchant l'argent des impôts, celles de juge de paix en conciliant les différends entre

[1] John Davis, *la Chine*; — Huc, *l'Empire Chinois*.

les familles, celles d'intendant des cultures et d'agent voyer, en signalant ceux qui laissent leurs terres en friche ou pratiquent de mauvaises méthodes agricoles, celles même de grand maître des cérémonies, en indiquant les emplacements convenables pour les tombeaux; ses fonctions sont gratuites, mais il se fait assister dans son travail par d'autres employés, gardes champêtres, arpenteurs ou écrivains, que nomment également les chefs de famille de la communauté. Dans les villes, les groupes familiaux se constituent de la même manière : tous les *kiatchang* ou « chefs de maison » d'un quartier, au nombre de soixante à cent, forment un conseil municipal, qui nomme son maire ou *paotching*, sauf validation de sa charge par le mandarin du lieu, et désigne tous les autres officiers municipaux chargés de veiller aux intérêts communaux et à l'ordre public, de régler les dépenses et les contributions votées par le conseil, de prendre même des mesures militaires en cas de besoin, et d'organiser les corps francs pour la défense. Pour les intérêts communs de quartier à quartier, les maires nomment parmi eux des représentants de district : à tous les degrés de la hiérarchie gouvernementale, les élus du pouvoir trouvent devant eux dans les villes chinoises les délégués des familles et des groupes de familles[1]. Quant aux villes tartares, enfermées dans leurs enceintes, elles ne dépendent que du gouvernement[2].

Mais si les antiques institutions civiles de la Chine ont pu se maintenir pour les « Cent Familles », il n'en est pas de même de l'organisation militaire : sous peine d'invasion et de démembrement, le royaume Central est obligé maintenant de refondre les armées qui lui suffisaient jadis contre les ennemis du dehors et les rebelles de l'intérieur; toutefois le gouvernement ne se hâte pas de reconstituer ses forces militaires sur le modèle européen; c'est par de graduels changements qu'il espère assurer la défense du territoire. L'opinion publique est peu favorable à l'accroissement des armées, car en Chine on répète toujours l'adage de Confucius : « Pour chaque homme qui ne travaille pas, il en est un autre qui manque de pain! » Les militaires sont en général fort peu estimés : « D'un honnête homme on ne fait pas un soldat, on n'emploie pas de bon fer pour faire des clous, » dit le proverbe populaire. Jusqu'à mainetnant, la réorganisation militaire n'embrasse que deux corps, celui de 50 000 hommes, qui, après avoir reconquis le Tianchañ Pelou, occupe les régions occidentales de l'empire, sur les frontières du territoire russe, et l'armée qui occupe Tientsin et en défend les abords, à Takoou et à Peïtang, sur le bas Peï ho. L'avenir nous apprendra

[1] Anatole Robin, *Les institutions de la Chine*, Exploration, 1879.
[2] Morache, *Chine*, *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

si cette réorganisation est sérieuse et si les soldats chinois, auxquels ne manquent ni l'esprit de discipline ni le mépris du danger, peuvent compter sur l'initiative de leurs officiers en cas de conflit avec les armées européennes [1]. Actuellement l'armée de Peïho est employée à des travaux essentiellement pacifiques, l'endiguement des rivières et la réparation des canaux du Petchili.

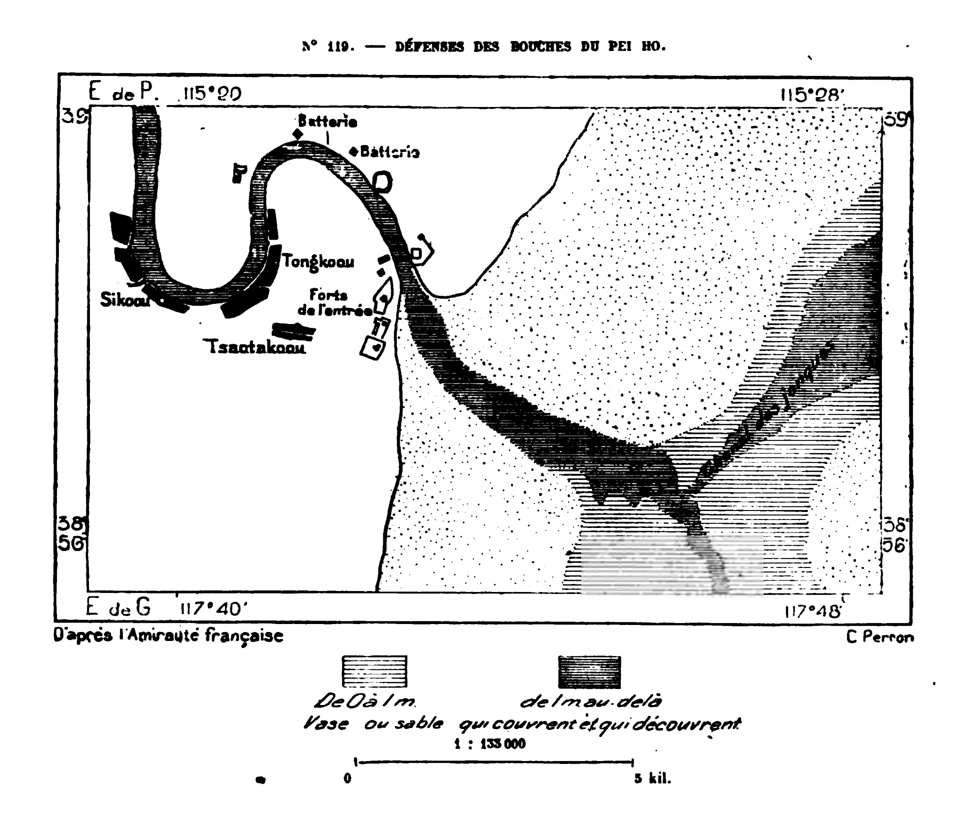
En dehors des troupes organisées sur le modèle occidental, les divers corps armés ne sont que de simples bandes, semblables à celles que dispersèrent les forces des alliés devant Peking, en 1860. L'armée des « Huit Bannières », qui fut jadis la principale force de la dynastie, est maintenue avec son ancienne organisation; elle se compose presque uniquement de Mandchoux et de Mongols mariés, possédant chacun son champ ou son jardin : ce sont plutôt des colons militaires que des soldats. Malgré leur nombre, évalué à 230 000 hommes, ils ne seraient que d'une faible ressource à l'État contre une invasion étrangère : ils sont peut-être plus dangereux qu'utiles à la sécurité de l'empire; par leur résidence même dans les « villes tartares » qui dressent leurs remparts au milieu des villes chinoises, ils rappellent constamment à la nation vaincue la mémoire de sa défaite, et entretiennent ainsi le sentiment de révolte contre le pouvoir mandchou [2]. Le seul corps tartare qui puisse prétendre à former une véritable armée est le Hiaokiying, qui occupe la capitale et les environs : l'effectif comprend 36 000 hommes et 26 000 élèves ; mais il est très difficile d'avoir des renseignements exacts sur ces troupes, qui manœuvrent à l'intérieur des parcs impériaux, interdits soigneusement aux étrangers. Le plus haut rang militaire, celui de *siangkiun*, synonyme au titre de siogoun en sinico-japonais, ne peut être occupé que par un Mandchou : un général chinois ne saurait dépasser le rang de *titaï*.

Le Lutying ou armée du « Drapeau Vert », divisé en dix-huit corps, qui correspondent aux dix-huit provinces, est exclusivement chinois et se compose de 600 000 volontaires, si l'on en croit les rapports plus ou moins véridiques des officiers. Ces miliciens sont employés principalement aux fonctions de police, au transport des céréales, à l'entretien des digues, des levées et des écluses, à la réparation des routes; ils ne servent que dans les limites de leurs provinces respectives, et c'est à grand'peine que le gouverneur peut obtenir, dans les circonstances exceptionnelles, de les employer en dehors du territoire qu'ils ont à défendre. Le général comman-

[1] Gill, *United Service Institution*, 1881.
[2] Meadows, *The Chinese and their Rebellions*.

dant, *foutaï* ou gouverneur, est toujours un civil, d'après le principe, universel en Chine, que les armes doivent céder à la toge. En outre, des corps de milice sont levés dans les divers départements aux frais des communes et ne coûtent rien au trésor de l'État. En temps de guerre, lorsque les lois sont suspendues par l'état de siège, le gouvernement peut enrôler tous les hommes valides ; mais l'expérience a prouvé que de pareilles troupes, sans organisation antérieure, ne servent, en cas de rencontre avec une armée solide, qu'à augmenter la cohue des fuyards.

N° 119. — DÉFENSES DES BOUCHES DU PEI HO.



Les forces navales de la Chine sont plus considérables en proportion que les forces de terre ; elles sont aussi plus nécessaires à la défense du territoire. En 1880, la marine militaire se composait de 40 vaisseaux à vapeur de force diverse, jaugeant près de 20 000 tonnes et portant 238 canons. La plupart des matelots, originaires des provinces du sud, le Kouangtoung et le Fo'kien, sont des marins habiles ; en mainte circonstance, ils ont prouvé qu'ils ne seraient point des ennemis méprisables en cas de conflit avec les puissances européennes. Des fortifications ont été construites à l'entrée des estuaires et des fleuves de Canton, de Foutcheou, de Changhaï, de Peking : pour l'armement de ces forts et d'autres ouvrages, l'usine

Krupp avait déjà fourni, jusqu'à la fin de 1879, plus de 400 pièces de canon, dont 150 pour l'armement des forts du Peï ho; en outre, l'on travaille dans les arsenaux à la fabrication d'un énorme matériel de guerre, d'après des modèles européens, car si la poudre est d'invention chinoise, les empereurs ne possédaient naguère d'autre artillerie que des tubes de bois cerclés de fer et des canons fondus d'après les indications des missionnaires jésuites. La plus forte moitié des revenus de l'empire, évalués à 625 millions de francs, est employée à ces préparatifs militaires; c'est également à la construction des forts et des vaisseaux cuirassés que la Chine emploie l'argent des emprunts extérieurs contractés à différentes époques depuis 1874, par l'entremise des banquiers de Changhaï et de Hongkong. Les marins anglais sont unanimes à reconnaître que les onze vaisseaux en bois construits à Newcastle pour le compte du gouvernement chinois sont sans rivaux pour la vitesse, la rapidité des évolutions et la puissance d'armement : ce sont d'admirables instruments de combat pour la défense des côtes.

Le revenu le plus important de l'empire[1] est celui que lui procurent les douanes, et le gouvernement a su comprendre que, pour empêcher le gaspillage de ces produits, il ferait bien de s'adresser à des administrateurs étrangers habitués au maniement des grandes affaires de finance. De même que le service des balises et des phares[2], la direction des douanes est entre les mains d'Européens appartenant aux diverses nations de l'Occident, à peu près en proportion de leur commerce[3]; mais cette administration, dont l'idiome officiel est l'anglais et qui dépend du bureau des affaires étrangères, n'a pas à s'occuper des échanges qui se font au moyen de jonques de construction chinoise et ne s'étend pas en dehors de la zone ouverte au commerce général : au sortir des ports du littoral de la mer ou de la rive du Yangtze, commencent les douanes intérieures du *likin* ou « millième », qui doublent, triplent ou décuplent la valeur des objets suivant l'avidité

[1] Budget de l'Empire Chinois, d'après Hippesley, en 1876 :

Impôt foncier.	140 760 000	francs.
» en grain et paille	102 442 000	»
Likin, ou taxes intérieures sur les marchandises.	156 400 000	»
Douanes maritimes (administration étrangère) .	93 840 000	»
» (» indigène) . .	23 460 000	»
Impôt du sel	39 100 000	»
Achat de rangs et de places	54 540 000	»
Divers.	10 948 000	»

[2] Service des phares en 1880 : 58 Européens, 278 Chinois.

[3] Employés de la douane étrangère en 1880 : 464 Européens, 1756 Chinois, presque tous Cantonais.

des mandarins. D'après un article des traités, un droit de 2 et demi pour 100, ajouté à la taxe d'importation de 5 pour 100, devrait exempter les marchandises de tout impôt supplémentaire, mais il faut payer un droit de passage aux portes des villes, sur les routes, sur les canaux et sur les ponts ; le péager réclame telle taxe pour la réparation des pagodes, telle autre pour le succès des prières faites en vue d'obtenir la pluie ou le beau temps, telle autre encore pour le service de la milice ou pour le mariage d'une princesse. Ce sont ces obstacles au trafic intérieur qui empêchent le mouvement des échanges avec l'étranger de prendre son activité normale. Les Chinois achètent volontiers des marchandises étrangères, non seulement pour leur usage personnel, mais aussi pour les fêtes publiques ; ils aiment la pompe extérieure, les drapeaux, les riches tentures, les feux d'artifice, et dépensent largement les jours d'apparat ; mais des villes du littoral à celles de l'intérieur la valeur des objets d'importation étrangère fait plus que décupler.

Le manque de monnaies commodes est aussi l'une des causes principales de la rareté des relations directes entre les ports et les villes de l'intérieur. L'ancien système monétaire, qui comprenait l'or, l'argent et le bronze, a cessé d'exister à la suite de toutes les falsifications que l'État s'est permises, et le gouvernement ne fabrique plus d'autre monnaie que des *tchen* ou sapèques, faites d'un alliage de cuivre et d'étain. Ce sont des disques percés que l'on passe dans une ficelle, et dont un millier, pesant en moyenne plus de 4 kilogrammes, forment l'unité monétaire du tiao, ayant actuellement la valeur d'environ 5 francs ; mais dizaines, centaines et milliers ne sont que des noms sans valeur précise et changent de district à district : dans telle ville on ne compte que 99, 98, ou 96 sapèques à la centaine ; à l'est du Tientsin, un tiao ne vaut que 333 sapèques au lieu de 1000. L'once d'argent, *tael* ou *lan*, dont la valeur moyenne est d'environ 1500 sapèques, est une monnaie fictive qui varie de marché en marché, permettant ainsi aux changeurs et aux banquiers de prélever un bénéfice, d'autant plus considérable sur toutes les transactions, que le taux légal de l'intérêt est de 30 pour 100 par an, de 3 pour 100 par mois. Avant que le commerce extérieur n'eût introduit beaucoup de monnaies étrangères dans le pays et n'en eût fait baisser la valeur relative, on donnait jusqu'à 3000 sapèques dans certaines provinces pour l'once d'argent. Le service des douanes maritimes établit ses comptes en *haï kouan tael*, dont la valeur officielle est d'environ 7 francs ; mais elle ne reçoit le payement des droits qu'en *saïsi*, c'est-à-dire en lingots d'argent dont la valeur est estampillée. La monnaie la plus usuelle est la piastre mexicaine, que des négociants

font frapper spécialement pour le commerce de la Chine. L'or n'est employé nulle part comme monnaie d'échange; mais le papier-monnaie, appelé jadis « or ailé » ou « monnaie volante », est d'un usage général dans le royaume Central depuis une dizaine de siècles. A l'exception de Pingtchouan tcheou, ville du nord du Petchili, il n'est pas une cité chinoise, pas même Peking, dont les négociants signent des billets acceptables dans le commerce ordinaire à plus de 20 kilomètres de leur enceinte[1]. Les lingots d'argent que l'on préfère, à cause de leur pureté de tout alliage, sont les « souliers » de Tchoung tcheng, ainsi nommés de la forme que leur ont donnée les affineurs[2].

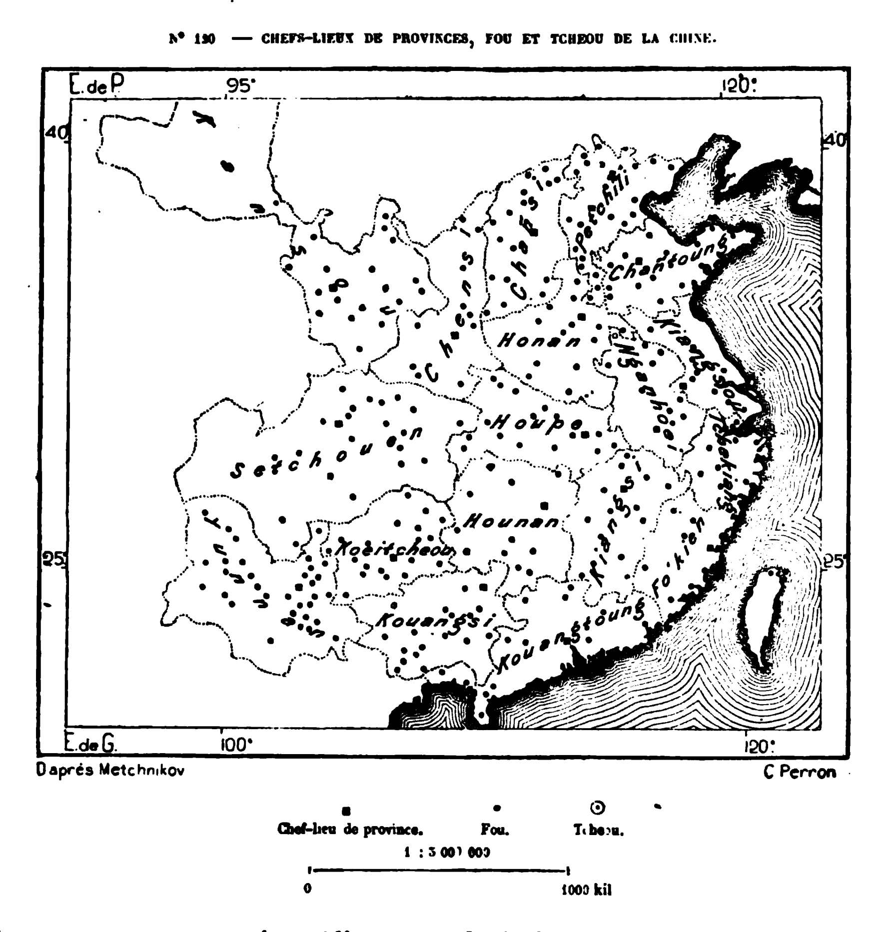
L'empereur étend son pouvoir, on le sait, sur un territoire beaucoup plus étendu que le royaume Central : ses troupes sont cantonnées sur les bords de l'Amour, dans la vallée de l'Ili, au pied du Pamir, jusqu'à l'entrée des gorges de l'Himalaya. En outre, une ancienne fiction lui permet de revendiquer comme pays vassaux tous ceux qui sont avec lui en relations d'ambassades et de présents annuels. Il suffit qu'un gouvernement étranger accepte l'envoi du calendrier chinois pour qu'il soit considéré comme tributaire : c'est ainsi que le Nepal, le Bhoutan, la Cochinchine sont tenus pour vassaux du Fils du Ciel. Il est vrai qu'à plusieurs époques les Chinois ont pu intervenir dans les affaires intérieures de ces différentes contrées. Pendant ce siècle, tous les rois d'Annam, « regardant, comme le tournesol vers la figure du Soleil, leur seigneur », ont demandé l'investiture au gouvernement chinois[3], et lui ont envoyé le tribut; encore en 1880, une ambassade officielle est venue le porter à Peking[4], et récemment le tsingli yamen a réclamé contre l'intervention de la France dans les affaires extérieures de l'Annam[5]. De même la Corée n'a cessé de faire acte de vasselage depuis deux siècles et demi.

La Chine proprement dite comprend dix-huit provinces, — dix-neuf, si l'on y ajoute le Chinking (Liaotoung) ou Mandchourie méridionale, — groupées en huit vice-royautés ou gouvernements généraux. Chacune des provinces se divise en départements ou *fou*, qui se subdivisent eux-mêmes en arrondissements ou *tcheou*, partagés en districts ou *hien* : ces

[1] Gill, *The River of Golden Sand.*
[2] Cooper, *Travels of a pioneer of commerce.*
[3] G. Devéria, *Histoire des Relations de la Chine avec l'Annam Viêtnam.*
[4] George Périn, *Chambre des Députés*, 21 juillet 1881; — *London and China Express*, 14 oct. 1881 ; — *China Review*, may, june 1881.
[5] *Gazette de Peking*, 24 décembre 1880.

mots sont ajoutés d'ordinaire aux noms des villes qui ont été choisies comme chefs-lieux des divisions. Les communes proprement dites, les *pao* ou *tou*, sont en moyenne au nombre de 50 à 70 par hien. En outre, il existe un certain nombre de tcheou, dits *tchili-tcheou*, qui dépendent directement de l'administration centrale de la province, en troublant ainsi la hiérarchie régulière des cités. Les *ting* ou préfectures militaires sont nombreux dans les pays de population mixte; on leur donne le nom de *tchili-ting*, quand

N° 120 — CHEFS-LIEUX DE PROVINCES, FOU ET TCHEOU DE LA CHINE.



Chef-lieu de province. Fou. Tcheou.

1 : 3 000 000

0 — 1000 kil

ils sont en rapports immédiats avec l'administration centrale; certaines tribus d'aborigènes soumis ont aussi leurs communes autonomes, se subdivisant en *tou fou*, en *tou tcheou* et en *tou se*. La ville de Peking se trouve sous une administration militaire spéciale, dont la juridiction s'étend à quelques kilomètres dans la banlieue. Le commandement supérieur appartient au *tsongtou* pour les vice-royautés, au *foutaï* pour les provinces, aux *foutsun* et aux *tootaï* pour les arrondissements ou groupes d'arrondissements. Les commissaires spéciaux sont désignés sous le nom de *kintchaï*.

Le tableau suivant donne la liste des dix-neuf provinces de la Chine, avec le nombre de leurs arrondissements et de leurs districts :

DIVISIONS ADMINISTRATIVES

CHIPA CHANG OU LES « 18 PROVINCES » DE LA CHINE PROPRE.

Les noms des villes ouvertes au commerce étranger sont en *italiques*.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION recensée en 1842.	HABITANTS par kilom. carré.	FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre.	AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT.
1. Petchili. (Dépendance directe du Nord) Gouverneur général des trois provinces du Petchili, Chañtoung, Chañsi et Hônan, résidant alternativement à Paoting fou et à Tientsin.	148 357	36 879 858	249	CHUNTIEN (Peking). PAOTING. Chunte. Hokian. Kouanping. Siouanhoa. Taïming. *Tientsin.* Tchingte (Jehol). Tchingting. Yungping.	6 tchili-tcheou (préfectures indépendantes); 3 ting (préfectures militaires); 16 tcheou (préfect. de 2ᵉ ordre); 124 hien (villes de district). *Tchiangkiakoou* (Kalgan). Toung tcheou.
2. Chañtoung. (Est des montagnes)	139 282	29 529 877	212	TSINAN. Laïtcheou. Outing. Taingan. Tengtcheou. Toungtchang. Tsaotcheou. Tsingtcheou. Yentcheou. Yitcheou.	2 tchili-tcheou; 9 tcheou; 96 hien. *Tchefou hien.*
3. Chañsi. (Ouest des montagnes)	170 855	17 056 925	100	TAÏYUAN. Föntcheou. Loungan. Ningwou. Pingyang. Poutcheou. Soping. Tatoung. Tsetcheou.	10 tchili-tcheou; 10 ting; 5 tcheou; 88 hien.
4. Honan. (Sud du Fleuve)	173 350	29 069 771	168	KAÏFOUNG. Honan. Hoaiking. Juning.	3 tchili-tcheou; 5 ting; 5 tcheou; 98 hien.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre.	AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT.
				Koeïte. Nanyang. Weïhoui. Tchangte. Tchintcheou.	
5. Kiangsou. (Coulées du Fleuve) Cette province, avec celles du Nganhoei et du Kiangsi, forme la lieutenance du Kiangnan (Sud du fleuve), dont le gouverneur général réside à Kiangning fou.	105 959	39 646 924	381	KIANGNING (Nankin). Hoaïngan. Soungkiang. Soutcheou. Sutcheou. Tchangtcheou. *Tchingkiang.* Yangtcheou.	3 tchili-tcheou ; 2 ting ; 4 tcheou ; 62 hien. *Changhaï hien.*
6. Nganhoeï. (Bourgs Pacifiques)	139 875	36 596 988	262	NGANKING. Fengyang. Hoeïtcheou. Lutcheou. Ningkouo. Taïping. Tchi'tcheou. Yingtcheou.	5 tchili-tcheou ; 1 ting ; 4 tcheou ; 52 hien. *Wouhou hien.*
7. Kiangsi. (Ouest du Fleuve)	177 656	26 513 889	149	NANTCHANG. Foutcheou. Yaotcheou. Souitcheou. Kantcheou. Kientchang. Kingan. *Kiukiang.* Kouangsin. Linkiang. Nangan Nank'ang. Yuentcheou.	1 tchili-tcheou ; 3 ting ; 1 tcheou ; 74 hien.
8. Tchekiang (Fleuve Roulant) Forme avec le Fo'-kien la lieutenance de Mintché.	92 383	8 100 000	83	HANGTCHEOU. Chaohing. Houtcheou. Kiahing. Kinhoa. Kutcheou. *Ningp'o.*	2 tchili-tcheou ; 1 ting : tcheou ; 75 hien.

NOMS DES PROVINCES	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre.	AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT.
				Wentcheou. T'aïtcheou. Tchutcheou. Yentcheou.	
9. Fokien. (Région Prospère)	118 517	22 799 556	192	FOUTCHEOU. Chaowou. Hinghoa. Kienning. T'aïpé. *Taïwan* (dans Formose). Tchangtcheou. Tsouantcheou. Tingtcheou. Yongping.	2 tchili-tcheou ; 5 ting ; 66 hien. *Hiamen hien* (Amoï). *Takoou* (Formose. *Tamchui* » *Keloung* »
10. Houpé. (Nord du Lac) Cette prov. forme avec la suivante la lieuten. du Liang' hou ou Houkouang (Deux provinces Lacustres), dont le gouverneur général réside à Outchang fou.	179 946	28 584 564	159	OUTCHANG. Hañyang. Chi'nan. Hoangtcheou. Hingyang. Nganlou. Tchingtcheou. Tengan. *Itchang* (Yitchang). Yunyang.	1 tchili-tcheou ; 3 ting ; 7 cheou ; 60 hien. *Hañ koou.*
11. Hounan. (Sud du Lac)	215 555	20 048 969	93	TCHANGCHA. Hengtcheou. Paoking. Tchangté. Tchentcheou. Yotcheou. Yuantcheou. Yungtcheou. Yungchan.	4 tchili-tcheou ; 4 tchili-ting ; 3 tcheou ; 4 ting ; 64 hien.
12. Kouangtoung (Est de l'Étendue) Cette prov. forme avec le Kouangsi la lieutenance des « Liang kouang », dont le gouverneur général réside à Kouantcheou fou (Canton).	233 728	20 152 603	86	*Kouangtcheou* (Canton). Chaotcheou. Houitcheou. Kaotcheou.	4 tchili-tcheou ; 2 tchili-ting ; 7 tcheou ; 9 ting ; 78 hien. Fochan (Fatchang). *Chantoou* ou Chachan toou (Swatow), ville indépendante, dans le district de Tchan-

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre.	AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT.
				Liétcheou. Lientcheou. Tchaohing. Chuotcheou. Kioungtcheou (dans Haïnan).	ghaï hien, canton de Tapou sé. *Hoïhoou* (Kioungtcheou).
13. Kouangsi. (l'Ouest de l'Étendue) Cette province forme avec le Kouang-oung le Liang Kouang ou les Deux Kouang.	201 640	8 121 327	40	KOEILIN. Kingyuan. Liutcheou. Nanning. Outcheou. Pinglo. Sötcheng. Suntcheou. Souen. Taïping. Tchengan.	2 tchili-tcheou; 1 tchili-ting; 16 tcheou; 6 ting; 49 hien; 29 tou-tcheou (départements d'aborigènes).
14. Yunnan. (le Midi Nuageux ou Sud des Nuages) Forme avec le Koeïtcheou la lieutenance de Yunkoeï, dont le gouverneur général réside à Yunnan fou.	317 162	5 823 670	18	YUNNAN. Chunning. Kaïhoa. Kiutsing. Kouangnan. Likiang. Lingan. Pouör (Pouöl). Tali. Tchaotoung. Tchingkiang. Tchu'hiung. Toungtchouan. Yungtchang.	3 tchili-tcheou; 4 tchili-ting; 27 tcheou; 13 ting; 43 hien. 9 départements d'aborigènes (3 tou-fou et 6 tou-tcheou).
15. Koeïtcheou. (la Région de la Casse ou la Région aimable)	172 898	5 679 128	33	KOEIYANG. Chi'kien. Hingyi. Liping. Nganchun. Soutcheou. Sounan. Tating. Tchenyuan. Toungjen. Touyun. Tsounyi.	1 tchili-tcheou; 4 tchili-ting; 13 tcheou; 10 ting; 34 hien.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre.	AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT.
16. Setchouen. (Quatre rivières) Forme une lieutenance dont le gouverneur général réside à Tchengtou fou.	479 268	35 000 000	73	TCHINGTOU. Chunking. Kiating. Koeïtcheou. Loungan. Ningyuen. Paoning. Souiting. Sutcheou. Tchoung tcheng. Toungtchouen. Yatcheou.	8 tchili-tcheou; 6 tchili-ting; 11 tcheou; 8 ting; 113 hien.
17. Chensi. (l'Ouest des Cluses) Forme avec le Kansou la lieutenance du Chenkan.	210 340	10 309 769	49	SINGAN. Fenghiang. Hañtchoung. Hingan. Toungtcheou. Yengan. Yulin.	5 tchili-tcheou; 8 ting; 5 tcheou; 73 hien.
18. Kansou. (Le pays de Kan et de Sou)	674 923	19 512 716	29	LANTCHEOU. Kantcheou. Kingyang. Koungtchang. Liangtcheou. Ninghia. Pingliang. Sining.	6 tchili-tcheou; 2 tchili-ting; 7 cheou; 13 ting; 53 hien.
Total.	4 024 690	404 946 514	100	185 fou.	68 tchili-tcheou. 141 tcheou. 25 tchili-ting. 103 ting. 1312 hien. 35 tou-tcheou. 3 tou-fou.

Une partie de la Mandchourie peut être considérée comme faisant partie de la Chine proprement dite. Le Chinking est la dix-neuvième province de l'empire.

II. MANDCHOURIE.

NOMS DES PROVINCES.	SUPERFICIE en kilom. carrés.	POPULATION.	HABITANTS par kilom. carré.	FOU OU PRÉFECTURES de premier ordre.	AUTRES PRÉFECTURES ET VILLES DE DISTRICT.
1. Chinking (Liaotoung).	»	»	»	FÖNGTIEN (Moukden)	4 ting; 4 tcheou; 7 hien.
(Est du Liao ho)	»	»		KINTCHEOU.	*Yingtze* (*Niutchouang*)
2. Girin	»	»	»	»	Girin-ola, chef-lieu de la province, n'a pas le rang d'un fou. Les quatre autres sous-préfectures de cette province sont : Ningouta, Badouné, Sansing et Ajeho.
3. Helong kiang. (Amour)	»	»	»	»	Tsitsikhar, résidence du *tsiang kiun*, et deux commissaires généraux à Mergen et à Helong kiang (Aïgoun).
3 provinces.	950 000	12 000 000	13	2 fou.	23 préfectures et villes de district.

CHAPITRE VI

LA CORÉE

La péninsule qui se détache du continent entre la mer Jaune et la mer du Japon comme pour aller rejoindre les îles méridionales de l'archipel du Soleil Levant, est parfaitement limitée du côté de la terre ferme : comme l'Italie, à laquelle on peut la comparer pour l'étendue et même en partie pour la configuration orographique[1], elle est séparée de la masse continentale par des Alpes, le Taïpeï chañ ou « Grande Montagne Blanche » de la Mandchourie ; elle a aussi ses Apennins, qui se prolongent du nord au sud, en formant l'ossature de la presqu'île. De même qu'en Italie, le versant occidental des montagnes est, dans toute la région du centre et du midi, la moitié vivante du pays : c'est là que se développe le cours du Tibre coréen, le Han kiang, et que s'élève Seoul, la capitale actuelle de la péninsule asiatique. En Corée comme en Italie, la côte tournée vers l'orient est uniforme et presque sans indentations, tandis que celle de l'ouest est profondément entaillée de golfes et de baies, riche en îles et en petits archipels ; c'est aussi au large de cette rive que s'étend la mer la plus animée par la navigation : de même que la Corée correspond à l'Italie, de même la mer de Chine correspond à la mer Tyrrhénienne. Toutefois ces ressemblances générales ne se poursuivent pas jusque dans les détails : tandis qu'au nord-est, du côté de la Mandchourie russe, la région de la frontière est très montueuse et rend les communications difficiles entre les deux pays, les campagnes de la vallée du Yalou kiang offrent au nord-ouest du pays un passage naturel des plus commodes entre l'intérieur de la Corée et la province chinoise de Liaotoung. De ce côté, les deux gouvernements limitrophes avaient cru devoir créer entre eux une « marche » de défense

[1] Carl Ritter, *Asien ;* Kohl, etc.

réciproque en interdisant toute culture sur une large zone de terrain, au nord-ouest du Yalou kiang. Naguère peine de mort était prononcée contre tous ceux qui s'établissaient en colons pacifiques sur ce territoire défendu, mais des brigands y campaient, et ce n'est pas sans danger que les marchands s'aventuraient sur la route qui traverse la région neutre et qui mène à la « Porte de Corée », près de la ville de Foungouang chañ, — ou mieux Fenghoang tcheng, le « château du vent Jaune ». — Encore en 1866, les ambassadeurs chinois qui se rendaient en Corée pour féliciter le jeune roi de son mariage n'eurent d'autre abri pendant la marche que des fossés creusés dans la terre et recouverts de nattes[1]; afin d'éviter l'attaque des loups et des tigres, ils durent environner leur campement d'un cordon de feux. Toutefois il paraît, d'après les plus récentes relations, que l'espace interdit, dont la surface est évaluée par Behm et Wagner à près de 14 000 kilomètres carrés, commence à se couvrir de cultures : peu à peu les émigrants chinois, qui ont déjà conquis par la culture presque toute la Mandchourie méridionale, empiètent sur le sol de la marche et en défrichent le sol; de même les Coréens ont fondé quelques villages en dehors de leur frontière[2]. Une récente carte de Chine, publiée au Japon, indique deux centres de population dans la marche neutre, près des bords du Yalou kiang, le « Bazar long » et le Bazar court ».

De même que la plupart des pays de l'Extrême Orient, la Corée est connue des étrangers sous un nom que n'emploient pas ordinairement les indigènes. Cette appellation, appartenant jadis à la petite principauté de Korié, l'un des États qui se partageaient le territoire, a été appliquée par les Japonais et les Chinois à l'île entière, sous les formes de Kaokiuli (Élégance exquise), Koraï et de Kaoli. À la fin du quatorzième siècle, lors de la réunion des États de la Péninsule en un seul royaume, le pays, qui se trouvait alors sous la suzeraineté de l'empereur de Chine, prit le nom officiel de Tchaosien ou Tchaosian (Tsiosen), c'est-à-dire « Sérénité du Matin », à cause de sa position géographique à l'orient de l'empire[3]; d'ailleurs ce nom était déjà connu avant que ne se constituât l'unité territoriale de la Corée, car Matouanlin le cite au treizième siècle comme appartenant à l'un des États de la Péninsule[4]. Ainsi le pays est désigné par un terme poétique indiquant bien sa position entre la Chine et le Japon :

[1] Koeiling, *Mission en Corée*, trad. par Scherzer. *Recueil d'Itinéraires et de Voyages dans l'Asie centrale et l'Extrême Orient.*

[2] Ratzel, *Mittheilungen von Petermann*, II, 1881.

[3] J. Klaproth, *Asia Polyglotta.*

[4] D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des Peuples étrangers*, par Matouanlin



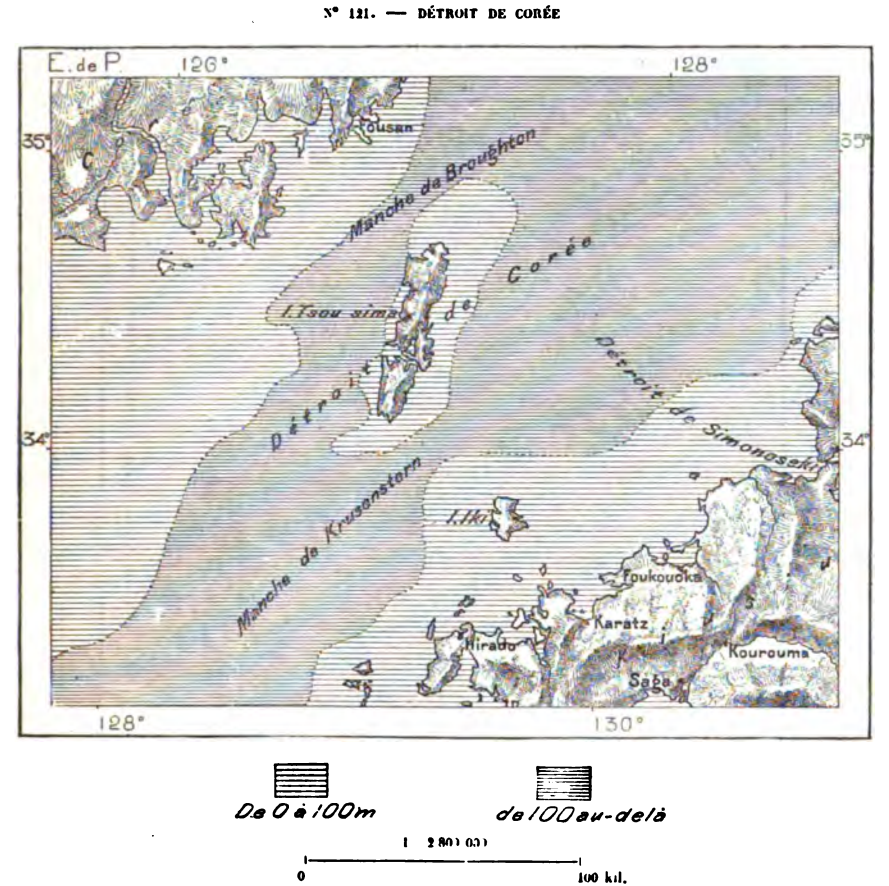
ENTRÉE DU HAN KIANG. — VUE GÉNÉRALE DE KANG-HOA.

Dessin de Langlois, d'après M. Zuber.

tandis que ce dernier empire est pour les continentaux la contrée du Soleil Levant, la Corée est la terre « sereine » éclairée par les rayons du matin.

Quoique située entre deux mers fréquentées et aperçue de loin chaque année par des milliers de navigateurs, la Corée est un des pays les moins explorés. Même les côtes, qu'il serait si nécessaire d'étudier avec le plus grand

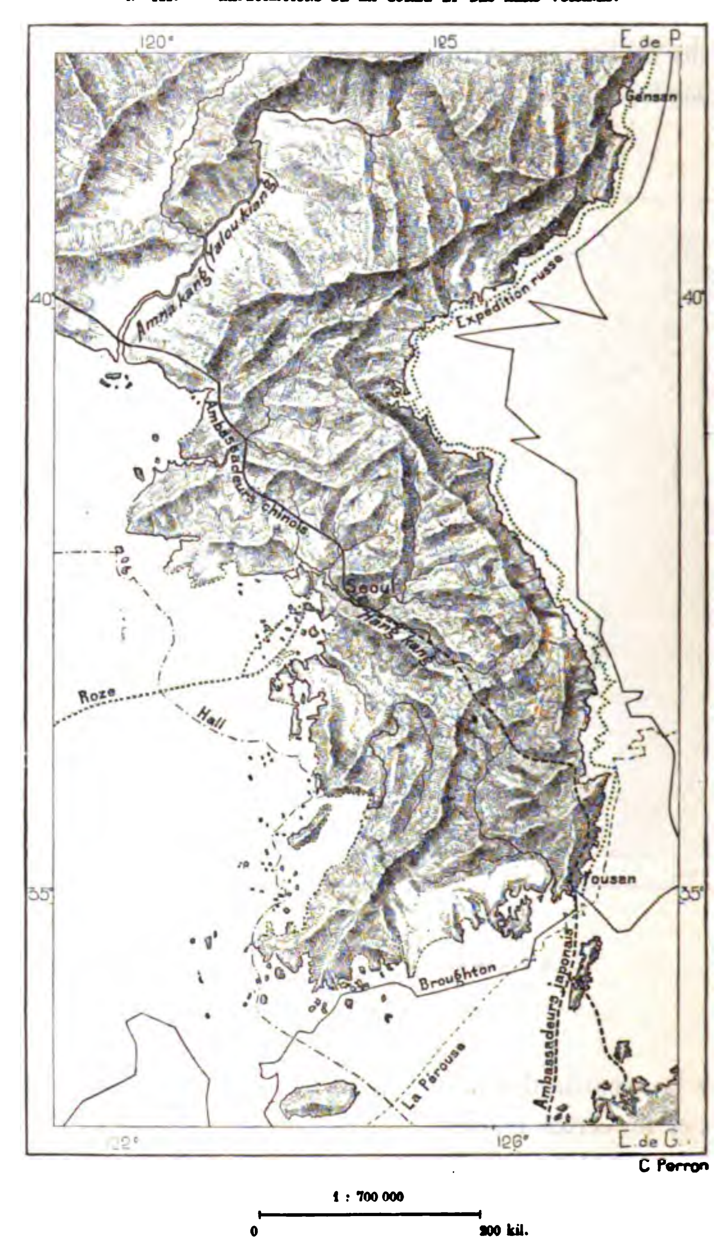
N° 121. — DÉTROIT DE CORÉE



soin pour la sécurité des navigateurs, ne sont pas encore connues avec précision, et les cartes marines leur donnent un contour en grande partie hypothétique. Jusqu'au dix-septième siècle, les géographes européens crurent que la Corée était une île, et c'est ainsi qu'elle est représentée sur les cartes de Mercator, d'Ortelius, de Sanson; sa forme péninsulaire fut révélée par la carte que les missionnaires envoyèrent de Peking, d'après les documents coréens et chinois, et que reproduisit d'Anville. Les premières observations précises faites par des navigateurs européens datent de la fin du dix-huitième siècle : c'est en 1787 seulement que La Pérouse

put fixer la position de la grande île Quelpaert, le Tanglo des Chinois et le Tamouro des Japonais, et faire la description hydrographique du détroit

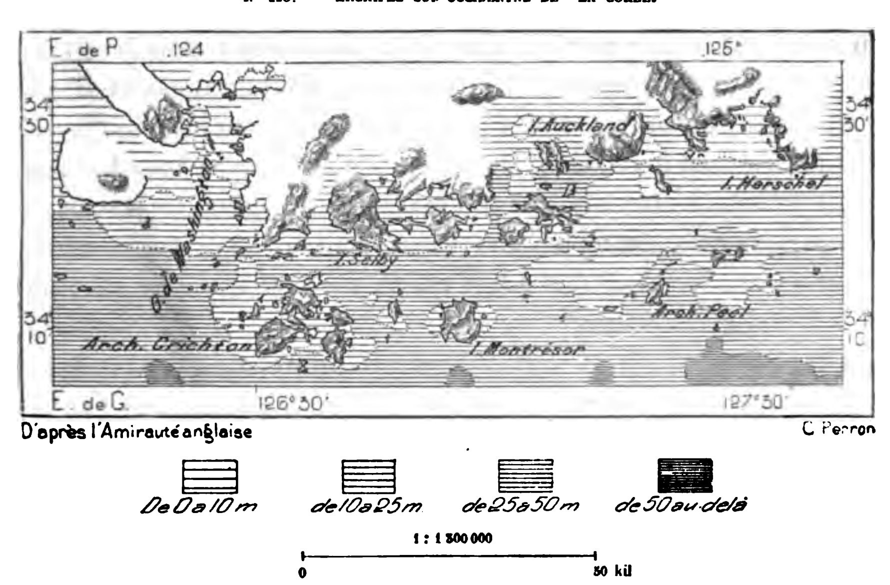
N° 122. — EXPLORATIONS DE LA CORÉE ET DES MERS VOISINES.



de Corée, entre les deux mers de la Chine et du Japon. Dix ans plus tard, Broughton contournait la presqu'île au sud par la manche qui porte son nom, entre la Corée et l'île double de Tsou sima, et reconnaissait quelques points de la côte orientale. Plus tard, Krusenstern, passant au nord

de l'île Kiusiu, dans le détroit qu'on a désigné d'après lui, ajoutait quelques détails au tracé des côtes. Pendant ce siècle, Maxwell et Basil Hall recommencèrent, après les guerres de l'empire, l'œuvre d'exploration hydrographique, et depuis cette époque plusieurs navires de guerre, anglais, français, américains, russes, ont relevé en détail diverses parties du littoral; récemment une frégate italienne a reconnu aussi divers points de la côte. Enfin deux expéditions militaires, l'une française, l'autre américaine, ont au moins eu pour résultat de rapporter le levé de l'estuaire et de l'embouchure fluviale qui mènent à la capitale du royaume. Actuellement, ce sont les marins japonais qui étudient avec le plus de soin les

N° 123. — ARCHIPEL SUD-OCCIDENTAL DE LA CORÉE.



côtes de la Corée. Déjà ils ont en grande partie mesuré et sondé les mille canaux de l'archipel dont les îlots et les dangereux écueils parsèment la mer, au sud-ouest de la Péninsule, et que les anciens documents chinois représentaient comme appartenant à la terre ferme : les îles, les îlots, les promontoires se dégagent peu à peu de l'espace ignoré. Grâce à toutes ces recherches, on peut se hasarder à évaluer la superficie de la Corée : elle serait d'environ 237 000 kilomètres carrés, soit à peu près la moitié de la France.

Il serait inexact de dire que l'intérieur de la presqu'île est tout à fait inconnu, puisque de la côte on en peut apercevoir les montagnes, en reconnaître les vallées et les plaines, et que d'ailleurs la carte de d'Anville, reproduite par presque toutes les autres, repose sur des documents d'origine

coréenne. Toutefois la direction des chaînes de montagnes, la marche des fleuves, la place des villes sont indiquées sans aucune précision, et jusqu'à maintenant aucun explorateur, dans le sens étroit du mot, n'a contrôlé et rectifié les travaux antérieurs. En 1653, l'écrivain hollandais Hamel, ayant fait naufrage sur les côtes de l'île Quelpaert, avec trente-cinq compagnons, fut amené captif jusqu'à la capitale, et pendant treize années d'internement il put étudier les mœurs et les coutumes des Coréens; mais, simple prisonnier, il n'avait pu connaître la contrée au point de vue géographique, et du reste son itinéraire longe la côte occidentale, sans pénétrer dans l'intérieur des terres. Les missionnaires chrétiens qui depuis 1835 se succèdent dans la Corée pour y prêcher leur foi, ont parcouru presque tout le versant de l'ouest, les uns venant par terre des frontières de la Mandchourie, les autres par mer des rivages du Chañtoung; mais leur vie de fugitifs ne leur a pas permis de faire beaucoup d'observations exactes sur le pays. La plupart ne pouvaient voyager que la nuit, ou bien ils devaient choisir précisément les chemins les plus difficiles, ramper dans les marécages, à travers les fourrés, vivant d'herbes et de racines. Cependant c'est à ces missionnaires, dont plusieurs furent victimes de leur zèle, que l'on doit l'ensemble de renseignements le moins incomplet sur la géographie de la « Sérénité du Matin »[1].

Simple appendice du versant chinois de l'Asie et terre rapprochée du Japon, la Corée ne pouvait manquer d'être disputée par les deux États qui l'avoisinent. Avant la réunion des principautés coréennes en un seul royaume, la Péninsule comprenait plusieurs États distincts dont les limites changèrent fréquemment. C'étaient, au nord, le Kaokiuli (Kaoli) ou la Corée proprement dite; au centre, le Tchaosien et les « soixante-dix-huit » royaumes de fondation chinoise auxquels on donnait généralement le nom sinico-japonais de San Kan (San Han) ou des « Trois Han »[2]; au sud le Sinlo des Chinois ou Siragi des Japonais, le Petsi ou Hiaksaï, appelé Koudara par les insulaires de l'est; en outre, le petit État de Kara, Zinna ou Mimana s'était constitué au sud-est de la Corée, autour de la baie de Tsiosan. Les territoires du nord, situés dans le voisinage de la Chine, devaient nécessairement graviter autour du royaume Fleuri, dont les empereurs intervinrent à diverses reprises dans les affaires intérieures du pays. De leur côté, les Coréens du sud, connus dans l'histoire sous le nom japonais de Kmaso ou « Troupeau d'Ours », subirent longtemps la domination des insulaires du

[1] Dallet, *Histoire de l'Église de Corée.*

[2] Matouanlin, d'Hervey de Saint-Denys, ouvrage cité; — Pfizmaier, *Nachrichten von den alten Bewohnern des heutigen Corea.*

Japon, puis à d'autres époques ils firent de fréquentes incursions dans les îles de Kiusiu et de Hondo et même ils s'y établirent à demeure. Une première conquête de la Corée avait été faite au troisième siècle par les armées de la régente Zingou. Vers la fin du seizième siècle, le célèbre dictateur japonais que l'on désigne d'ordinaire par le surnom de Taïkosama et qui, après avoir été voleur de grand chemin, avait fini par imposer son joug à toute la noblesse féodale du Japon, conçut le projet de conquérir la Chine : admirateur du royaume de Portugal, qui, malgré l'exiguïté de son territoire, avait réussi à s'annexer l'empire des Indes, il résolut de ne point rester l'inférieur du petit roi de l'Occident pour la grandeur des entreprises. Après avoir inutilement essayé d'attirer le souverain de la Corée dans son alliance, il dut commencer par faire la conquête de la Péninsule, sous prétexte d'anciens droits du Japon sur le pays des Kmaso; il en ravagea les provinces, obligea le roi à se reconnaître son tributaire, et laissa même une garnison permanente sur le territoire coréen. Une nouvelle expédition fut également triomphante, quoique interrompue par la mort de Taïkosama; Tsou sima resta définitivement entre les mains des Japonais, et depuis cette époque jusqu'au milieu de ce siècle, la Corée, vassale du Nippon, ne négligea point d'envoyer chaque année, par l'intermédiaire du prince de Tsou sima, ses hommages et ses présents. D'après le témoignage des missionnaires chrétiens, qui peut-être n'est que la reproduction d'une ancienne légende, et qui, du reste, n'est point confirmée par les annales japonaises[1], trente peaux humaines faisaient d'abord partie du tribut annuel de la Corée[2]; elles furent remplacées par des envois d'argent, de riz, de toiles et de plantes médicinales.

Quant aux relations du pays de la « Sérénité du Matin » avec la Chine, elles étaient des plus cordiales, grâce à l'appui que la dynastie des Ming avait fourni à la dynastie régnante de la Corée dans sa lutte victorieuse contre les autres royaumes de la Péninsule et dans sa résistance contre le Japon. Admirateurs de la civilisation chinoise, les rois coréens se sentaient honorés de l'investiture accordée par le « Fils du Ciel ». Mais, lors de la conquête du royaume Central par les Mandchoux, la Corée resta fidèle à la cause des Ming, et les nouveaux maîtres de l'empire durent aller imposer leur suzeraineté au souverain de la Péninsule. En 1637, ils ravagèrent les provinces du nord et dictèrent un traité par lequel le royaume vaincu s'obligeait à payer chaque année à la cour de Peking 100 onces d'or, 1000

[1] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[2] Imbert, *Annales de la Propagation de la Foi*, mars 1841.

onces d'argent, ainsi qu'une quantité déterminée de produits naturels, industriels et artistiques, fourrures et racines, tissus de toute espèce, nattes brodées et peintes; l'ambassade qui paye ce tribut annuel reçoit en échange le calendrier impérial. Le nom même que prend le roi de Corée est celui de « sujet »; mais, en dépit de cette appellation, le gouvernement chinois n'exerce aucun droit de souveraineté réelle sur le territoire coréen [1]. D'après la loi, nul émigré du royaume Central ne peut s'établir dans le Tchaosien; les envoyés de Peking eux-mêmes ne pénètrent dans la capitale de la Corée qu'après avoir laissé leur suite en dehors de la ville, et pendant leur séjour dans le palais de Seoul ils ressemblent plus à des captifs honorés qu'aux représentants d'un maître. Ainsi, quoique doublement vassale durant une période plus de deux fois séculaire, la Corée, également sollicitée, pour ainsi dire, par les deux empires voisins, est restée pays autonome : mais, cherchant à se faire oublier, elle n'avait naguère aucune importance dans l'histoire de l'Asie; on eût dit qu'à l'endroit où se trouve cette vaste et riche péninsule, la Terre était vide.

Un troisième empire, devenu limitrophe de la Corée, intervient à son tour et fait sentir sa puissance. Déjà quelques petits conflits ont eu lieu entre Russes et Coréens, et plus d'une fois on a cru que le gouvernement de Saint-Pétersbourg allait décréter la conquête de quelque port de la Péninsule. Il est certain qu'au point de vue commercial et stratégique, la marine russe aurait le plus grand avantage à posséder sur la côte méridionale de la Corée, cette Italie de l'Orient, quelque havre bien abrité, accessible aux navires pendant tout l'hiver, alors que le « Bosphore » de Vladivostok est obstrué par les glaces. Grâce à ce port, qui surveillerait à la fois les deux mers de la Chine et du Japon, et commanderait les détroits, la Russie deviendrait la dominatrice des mers orientales; toutefois un établissement de cette importance future ne pourrait se fonder sans coûter au trésor des sommes considérables, et le prétexte d'une attaque contre l'humble roi de Corée n'a pas encore été trouvé. Souvent aussi des marins anglais ont proposé à leur gouvernement de s'emparer de l'île Quelpaert pour dominer les détroits de la mer Jaune et de la mer du Japon. Actuellement c'est au Nippon qu'appartient, parmi les trois États environnants, l'initiative d'influence sur les destinées du peuple coréen : c'est lui qui s'est fait concéder des escales de commerce sur le littoral et qui sert d'intermédiaire principal entre les péninsulaires et le monde extérieur.

[1] Voyage de Koeïling, trad. par Scherzer, *Recueil d'itinéraires et de voyages dans l'Asie centrale et dans l'Extrême Orient.*

Les livres chinois et japonais ne donnent qu'un tableau incohérent et vague du Tchaosien, et le gouvernement coréen ne cherche qu'à faire l'ombre et le silence sur son propre pays. Les abrégés de l'histoire nationale ne sont que des recueils d'anecdotes, vraies ou fausses, qu'un lettré aurait honte de citer[1]. D'ailleurs ces divers ouvrages n'ont trait qu'à l'histoire ancienne de la Corée, car il est sévèrement défendu de publier ou seulement de rédiger un mémoire relatif aux évènements modernes et mentionnant les noms des princes de la dynastie régnante. Il est d'usage néanmoins, dans la plupart des familles nobles, de noter les principaux faits contemporains sur des registres secrets, mais on se garde bien d'y formuler le moindre jugement sur les actes des ministres ou même des agents subalternes : on n'ignore pas qu'une parole imprudente se paye de la vie. Les documents géographiques sont encore plus rares que les documents d'histoire, ainsi que le prouve l'esquisse informe qui fut livrée aux ambassadeurs de Kanghi demandant à son vassal de lui envoyer la carte du territoire : évidemment il est de tradition constante chez les Coréens de tenir l'étranger dans l'ignorance complète de leur pays. Pourtant il en est peu qui mériteraient d'être mieux connus, dont les montagnes soient d'aspect plus superbe, les vallées plus belles et les produits plus variés.

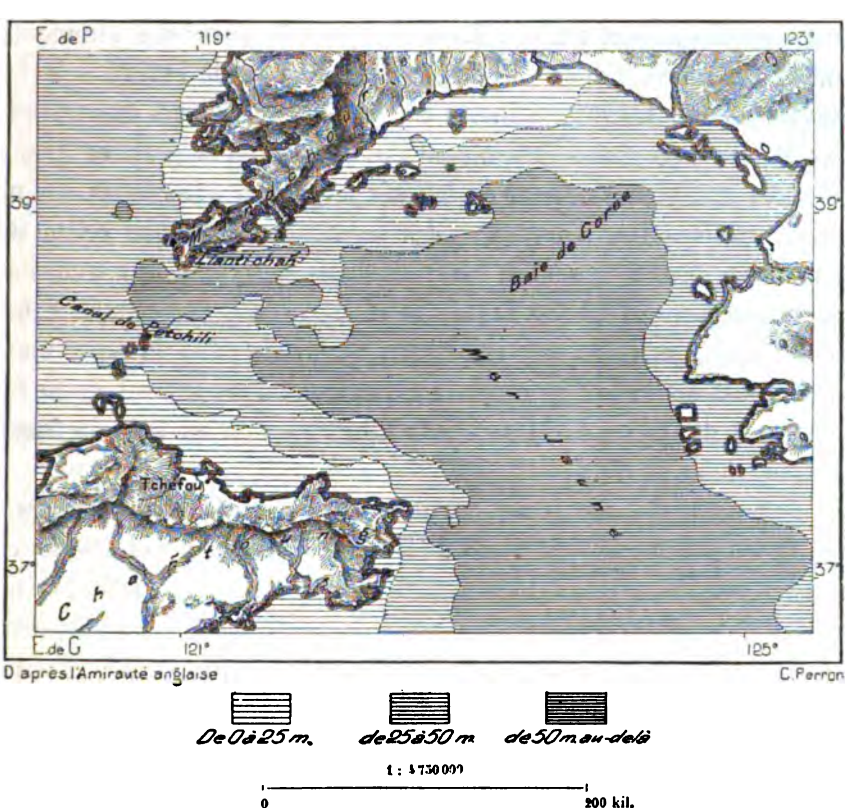
D'après Dallet, la chaîne principale de la Corée se détache du Taï peï chañ au massif du Païktou san « mont de la Tête blanche », dont la crête forme la ligne de partage entre les eaux qui s'écoulent au nord-est dans le Tiumen ola et celles qui descendent au sud-ouest vers le Yalou kiang : au sud-est de ce groupe de monts, qu'habitent des populations indomptées[2], s'ouvre une cavité que remplit le seul grand lac de la Corée, le Taï ti, ayant, dit-on, une quarantaine de kilomètres de l'est à l'ouest. Plusieurs sommets qui se dressent au-dessus de la crête sont désignés, avec diverses variantes, par le nom de Païksan, de sorte que la chaîne entière, de la frontière de la Mandchourie au golfe de Broughton, pourrait porter cette appellation, dont le sens est celui de « mont Blanc »[3]. Dans cette région de la Corée, les cimes sont donc fort élevées; c'est là que se trouvent probablement les croupes les plus hautes de toute la Péninsule, mais elles n'ont point encore été visitées et l'on n'a pris de cotes d'altitude que pour les monts du littoral, visibles de la haute mer. Le Hien foung, que l'on voit pyramider à peu de distance du rivage, au nord du golfe de Broughton, a plus de 2470 mètres de hauteur et plusieurs autres points atteignent 2000 mètres.

[1] Ch. Dallet, *Histoire de l'Église de Corée.*
[2] Williamson, *Journeys in North China, Manchuria and Mongolia.*
[3] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*

Le témoignage unanime des missionnaires ne permet pas de mettre en doute la nature montueuse de l'intérieur. Dans toutes les régions de la Péninsule, on ne voit que montagnes, les unes dénudées, les autres couvertes de forêts impénétrables, limitant l'horizon de leurs croupes, de leurs tours, cônes ou aiguilles : partout les vallées sont étroites et communiquent par des gorges sauvages; il n'existe de plaines, d'ailleurs de faibles dimensions, que dans le voisinage des côtes. On sait par les descriptions des marins que, dans son ensemble, le relief de la Péninsule forme un plan incliné dont le faîte est assez rapproché du rivage oriental : de ce côté la chute est rapide vers la mer du Japon et les eaux qui baignent les escarpements du littoral sont profondes : la rive, régulière, à peine dentelée, se développe en une longue courbe convexe, du golfe de Broughton à l'extrémité méridionale de la Corée. Le versant tourné vers la mer Jaune est d'une pente beaucoup plus douce que celui de l'orient, il s'abaisse par degrés vers une mer sans profondeur et la ligne indécise des côtes se frange de presqu'îles et d'îlots, dont la moindre oscillation de niveau change le tracé. Autant qu'il est permis d'en juger par les renseignements de détail, le labyrinthe des montagnes coréennes proviendrait du croisement d'une chaîne méridienne, longeant le littoral de l'est, et de crêtes transversales appartenant au système sinique : la forme même des dentelures de la côte occidentale semble indiquer que les saillies terrestres suivent dans la Corée la même direction que sur le continent voisin. Une langue de terre montueuse se projette au loin dans la mer Jaune comme pour aller rejoindre la péninsule de Chañtoung, en limitant le golfe de Petchili; de même la pointe sud-occidentale s'avance dans la mer Jaune, précédée de tout un archipel d'îlots, et forme le pendant de la presqu'île de Ningp'o et des îles de Tchousan, sur la côte chinoise. Au moins deux arêtes de la Corée ont bien la même direction que les montagnes et les terrasses du continent voisin et se développent du sud-ouest au nord-est, parallèlement aux chaînes et aux terrasses de la Mandchourie, de la Mongolie, du Petchili, du Chañsi : une de ces crêtes, continuant par delà le Hoang haï les monts du Chañtoung, croise le Païksan pour aller longer la côte orientale jusqu'à la baie de Possiet; l'autre commence à la pointe extrême du sud de la Corée et va se confondre avec les monts orientaux vers la convexité du littoral que domine le Tsiõngyan san ou mont Popov des marins russes. Les îlots qui appartiennent à cette dernière arête sont fort élevés : plusieurs sont des collines aux escarpements brusques se dressant à 500, même à 600 et à 650 mètres au-dessus des flots. L'île Quelpaert, dont le gouvernement de la Corée a fait un lieu d'exil, forme aussi une petite chaîne orientée dans le sens du

sud-ouest au nord-est, et signalée de loin par les roches blanches du mont Aoula ou Hanka san, l'Auckland des marins anglais, qui s'élève à 2029 mètres d'altitude. Quelques-unes des îles du littoral sont d'origine volcanique : celle d'Ollonto, qui porte aussi le nom japonais de Matsou sima et l'appellation européenne de Dagelet, est un cône dont la pointe dépasse 1200 mètres de hauteur, tandis que ses talus plongent dans une mer de

N° 124. — ENTRÉE DU GOLFE DE PETCHILI.



plus de 700 mètres de profondeur. D'après une légende coréenne, les plantes, les animaux et les hommes de cette île perdue dans la mer du Japon seraient tous de proportions gigantesques. C'est aussi dans ces parages que Matouanlin plaçait le « royaume des Femmes » et celui des « Hommes à double Visage »[1]. Le gouvernement de Seoul défend à ses sujets de se rendre à Matsou sima ; toutefois de hardis colons n'ont pas craint d'aller en cultiver les vallées, au risque d'y rencontrer les géants[2]. Ses

[1] D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine.*
[2] Ernest Oppert, *The Forbidden Land.*

forêts ont fourni aux Japonais une grande partie du bois qui leur a servi à construire les maisons de Genzan sin, sur le littoral coréen.

Les écrits des missionnaires ne donnent aucun renseignement sur la constitution géologique des montagnes de la Péninsule : ils parlent seulement des métaux qu'on y trouve. L'or est très abondant dans les diverses parties du royaume, mais l'exploitation en est interdite, de même que celle de l'argent, sous les peines les plus rigoureuses, de crainte que les rassemblements de mineurs ne soient difficiles à surveiller et que la cupidité des voisins ne soit excitée. La Corée possède aussi des gisements de plomb et de cuivre, quoique les objets de cuivre et de bronze soient importés du Japon. Quant au minerai de fer, il formerait des montagnes entières, et les fortes pluies l'entraînent des pentes, en si grandes quantités qu'il suffit de le ramasser pour en fournir les usines[1]. Les forêts des montagnes coréennes sont composées des mêmes essences que celles de la Mandchourie, ormeaux, saules, bouleaux, pins et sapins; on y trouve aussi des cryptomérias et l'arbre à laque, le *rhus vernicifera*, comme dans les bois du Japon, mais on n'y voit ni hêtres, ni chênes[2]. Presque tous les bois de construction qu'on emploie à Peking et dans le nord de la Chine proviennent de la Corée : les essieux de chars sont en bois de frêne ou d'ormeau, de la même provenance.

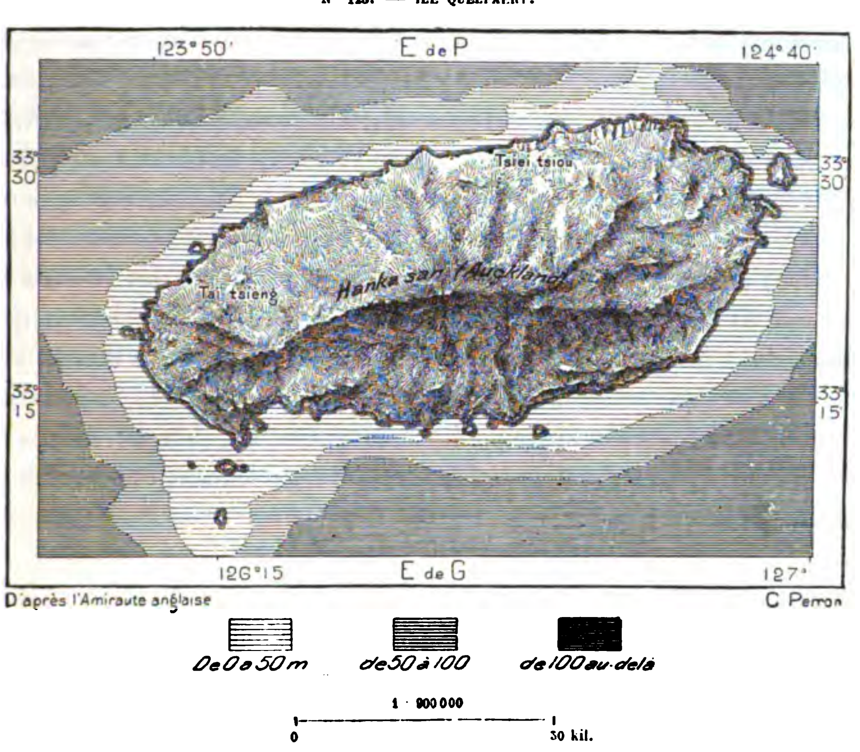
La faune sauvage comprend des ours, des renards, des sangliers, des tigres et des panthères : les peaux de bêtes sont parmi les objets de commerce les plus importants de la Corée. Dans certains districts, les tigres viennent attaquer les indigènes jusque dans les villages; ils rôdent autour des maisons et parfois sautent sur les toits de chaume, les démolissent et pénètrent ainsi jusqu'à leur proie. La saison de la chasse est en hiver; quand la neige est à demi gelée, assez forte pour soutenir le poids de l'homme, elle cède sous les lourdes pattes du tigre; pendant que l'animal cherche vainement à se dégager, le chasseur se précipite sur lui pour le percer de la lance ou du poignard. Les chevaux coréens, importés surtout de l'île Quelpaert, sont très petits, comme les *ponies* d'Écosse, mais les taureaux, que l'on utilise comme montures, sont de puissants animaux. Les porcs et les chiens sont très nombreux, mais on n'utilise point ces derniers pour la chasse ou pour la garde des maisons ou des troupeaux: peureux à l'excès, ils ne servent guère qu'à fournir les marchés de viande de boucherie. Tandis qu'en Chine la chair du chien n'entre qu'ex-

[1] Dallet, ouvrage cité.
[2] Robert, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1879.

ceptionnellement dans l'alimentation publique, elle est pour tous les Coréens un mets des plus délicats[1]. Les mers qui baignent les côtes de la Péninsule sont extrêmement riches en vie animale, et c'est là que l'on capture l'espèce de raie dont la peau, sous le nom de « galuchat », sert à la fabrication des gaines[2].

Quoique baignée par les eaux de la mer, la Corée participe au climat continental de la Chine et de la Mandchourie; la cause en est à la faible

N° 125. — ILE QUELPAERT.



profondeur de la mer Jaune et du golfe de Petchili; ces eaux intérieures, qui se réchauffent ou se refroidissent rapidement, suivant les saisons, ne peuvent exercer qu'une très minime influence pour la régularisation du climat annuel. Comme dans l'Asie continentale, la courbe des isothermes correspondant à ceux de l'Europe passe en Corée à plusieurs degrés au sud des latitudes qu'elle traverse sur les bords de l'Atlantique : pour retrouver la température moyenne de la France, il faut aller au sud de la Péninsule, à la même distance de l'équateur que Gibraltar et la Maurétanie. Non seulement le climat de la Corée est en moyenne plus froid que celui de l'Europe,

[1] Dallet, ouvrage cité.
[2] D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers*.

il est surtout beaucoup plus excessif, parce que les vents froids du nord-est règnent en hiver, tandis que les moussons du sud-ouest soufflent en été. Même dans les provinces méridionales, le thermomètre descend en hiver de plusieurs degrés au-dessous du point de glace, et dans la Corée centrale on le voit à — 25 degrés. Les pluies annuelles, apportées par la mousson de l'Inde, sont très abondantes; chaque vallée des montagnes a sa rivière, chaque plaine du littoral a son fleuve; mais la Péninsule, divisée en deux versants de faible largeur, n'est pas assez grande pour que ces cours d'eau puissent devenir navigables : étroits, rapides, obstrués de rochers, ils ne reçoivent de bateaux qu'aux estuaires de leurs embouchures. Les fleuves les plus considérables coulent dans la partie la plus large du territoire, c'est-à-dire à la racine de la Péninsule; ce sont le Yalou kiang (Amno kang des Coréens) ou « fleuve du Canard Vert » et le Tiumen oula (Touman kang, Mi kiang), qui servent partiellement de frontières à la Corée; les barques de mer remontent le Yalou kiang à 50 kilomètres de l'embouchure; en amont, ce fleuve est encore navigable pour les bateaux sur un espace d'environ 200 kilomètres[1]. La marée remonte avec beaucoup de violence dans les cours d'eau de la côte occidentale : dans le Han ou « rivière de Seoul » elle élèverait le niveau fluvial de plus de 10 mètres[2], et les courants se renversent presque instantanément du flux au reflux. De même à Fousan, au sud-est de la Péninsule, l'écart du flux et du reflux est d'une dizaine de mètres[3].

Le recensement de 1793, rapporté par le missionnaire Daveluy, comptait dans le royaume 1 737 325 maisons et 7 342 361 habitants — 3 596 880 hommes et 3 743 481 femmes. — Des statistiques officielles plus récentes donnent à peu près le même nombre d'individus, soit sept millions et demi; mais, d'après le témoignage unanime des Coréens, cette évaluation est loin de la réalité, les sujets du roi de Corée ayant intérêt à se soustraire au recensement pour échapper aux taxes et aux corvées. Dallet croit que la Péninsule a plus de dix millions d'habitants, Oppert les évalue à quinze ou seize millions, répartis d'ailleurs d'une manière très inégale, car les régions montagneuses du nord sont presque désertes, tandis que la population se presse dans les régions fertiles du sud, partout où le sol bien cultivé fournit le riz en abondance. Il y a peu de provinces où l'on ne voie s'élever de nou-

[1] Matouanlin, trad. d'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine.*
[2] Expédition du *Tardif* et du *Déroulède*, 1866.
[3] Tamaï, *Exploration*, 31 mars 1881.

veaux villages, peu de bourgades où des maisons neuves ne s'ajoutent aux anciennes; les cultures gagnent sans cesse sur les terrains vagues et sur les forêts, et les bêtes sauvages reculent devant les colons. Même sur la côte orientale, froide, stérile et rocheuse, la population est très dense; en certains endroits, les villages se touchent, de manière à former une ville continue; partout, dans le voisinage de la côte, on voit un grand mouvement d'embarcations de pêche et de transport[1]. Mais, si la natalité est très considérable en Corée, la mortalité est aussi très forte, et diverses maladies, entre autres le *souito*, — c'est-à-dire « l'eau et sol », — dont les symptômes, tels qu'ils sont décrits par les missionnaires, ressemblent à ceux de la pellagre, règnent dans les districts agricoles où l'alimentation est insuffisante. La petite vérole fait encore plus de ravages en Corée que dans l'empire Chinois : plus de la moitié des enfants succomberaient à ce fléau; enfin la pratique de l'avortement, presque générale, réduit encore l'accroissement naturel de la population[2]. Dans l'ensemble, le climat de la Corée est considéré comme salubre : les centenaires sont assez nombreux, ainsi qu'il ressort des tableaux officiels des pensions attribuées aux vieillards sur les fonds de l'État[3].

Les Coréens sont en général de taille un peu plus élevée que les Chinois et les Japonais. Robustes, infatigables au travail, ils sont considérés comme d'excellents ouvriers dans les ports ouverts au commerce japonais et dans les colonies agricoles de la Mandchourie russe. Quant au type dominant, pour la forme du crâne et du visage, il est impossible de s'en faire une idée précise en lisant les appréciations contradictoires que donnent les voyageurs et les missionnaires. Il est certain que les Coréens offrent une grande variété de types, depuis celui que l'on désigne vulgairement sous le nom de mongol, jusqu'à ceux des Européens et des Malais. Un des extrêmes, le type asiatique continental, se caractérise par une tête large, des pommettes saillantes, des yeux obliques, un petit nez, comme perdu dans la double rondeur des joues, des lèvres épaisses, la barbe rare, le teint cuivré. Un autre extrême, le type « insulaire », dont les indigènes des îles Riukiu seraient les plus purs représentants[4], se distingue par un ovale allongé de la figure, un nez proéminent, une denture projetée en avant, que les lèvres entr'ouvertes laissent toujours voir, une barbe assez fournie, une peau fine, dont le teint mat se rapproche de la nuance presque verdâtre des Malais. Chez un

[1] Voyage de la *Pallas*, en 1854.
[2] *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1848.
[3] Palladius, *Izvestiya Rousk. Geogr. Obchtchestva*, avril 1866.
[4] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.

grand nombre de Coréens, on remarque des cheveux châtains de nuance claire et des yeux bleus; en aucune autre contrée de l'Extrême Orient, si ce n'est chez les tribus aborigènes du Nan chañ, dans la Chine méridionale, on ne rencontre de familles présentant les mêmes caractères. En plusieurs districts de la Corée, on pourrait se croire entouré d'Européens, si les costumes et le langage ne rappelaient qu'on se trouve aux bords de l'océan Pacifique[1]. Dans aucune partie de la Péninsule, les femmes ne se compriment le pied à la chinoise. Du temps de Matouanlin, une tribu des Han avait l'habitude d'aplatir la tête des enfants au moyen d'une pierre, tandis que les populations du littoral en relations avec les Japonais leur avaient emprunté la mode du tatouage.

Quelle est l'origine de ces diverses races qui se sont plus ou moins fondues les unes dans les autres pour former la population coréenne? Klaproth les rattache aux tribus toungouses de la Sibérie orientale[2]; mais on sait que l'élément chinois est aussi très fortement représenté dans le pays, puisque les « Trois Han », qui donnèrent leur nom à une grande partie de la Péninsule, descendaient de Chinois immigrés du Petchili et du Chañtoung, au quatrième et au cinquième siècle de l'ère vulgaire, vers la fin de la dynastie des Tsin[3]. Les habitants eux-mêmes n'ont point de traditions à cet égard; les uns disent que leurs ancêtres sont issus d'une vache noire qui paissait sur les bords de la mer du Japon; mais les clans aristocratiques prétendent à une origine plus noble : les Kaokiuli, dont le nom, modifié par les Chinois et les Japonais, est maintenant appliqué à la péninsule entière, disent avoir le soleil pour aïeul[4]. Les divers dialectes coréens ne diffèrent entre eux que faiblement, ce qui permet de croire que les éléments ethniques de la nation coréenne se sont depuis longtemps fondus en une même race.

L'idiome du Tchiaosien diffère essentiellement du chinois aussi bien que du japonais : c'est une langue polysyllabique et agglutinante; le son *l* lui manque comme au japonais; mais, tandis que ce dernier langage se distingue par l'articulation simple et claire de ses six voyelles, le Coréen n'en a pas moins de quatorze, qui sont presque toutes des diphtongues. Les chuintements et les aspirations, que l'on ne trouve pas dans le japonais, se rencontrent dans la plupart des mots coréens ; Poutzillo, dans son dictionnaire, est obligé d'avoir recours à des combinaisons inusitées de

[1] Ernest Oppert, *The Forbidden Land.*
[2] *Asia Polyglotta.*
[3] Matouanlin, D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine.*
[4] Du Halde, *Description de la Chine et de la grande Tartarie.*

lettres russes pour rendre approximativement la prononciation des consonnes coréennes, qui d'ailleurs est toujours sourde et traînante; en outre, chaque phrase se termine par un son guttural que nul ne peut reproduire sans être depuis longtemps initié à ce langage. La structure grammaticale du coréen le rapproche des idiomes ouraliens et toungouses[1]; elle offre aussi un trait de ressemblance avec le basque, celui de changer les terminaisons verbales suivant le sexe et les conditions des interlocuteurs[2]. L'écriture coréenne, que l'on dit avoir plus de vingt siècles d'existence, comprend à la fois des caractères pour chaque lettre et pour chaque syllabe, soit un peu plus de 200 signes, plus simples, mais aussi beaucoup moins élégants que les lettres chinoises; les gens instruits dédaignent de s'en servir. Jusqu'à une époque récente, c'était là presque tout ce que l'on connaissait de la langue coréenne; il n'en existait que de petits vocabulaires très incomplets, les grammaires et les lexiques préparés par les missionnaires ayant été brûlés pendant les persécutions. Toutefois un des prêtres échappés au massacre a pu recueillir les matériaux nécessaires pour la publication d'un ouvrage définitif, qui permettra de donner désormais au coréen la place spéciale qui lui appartient parmi les langues de l'Asie orientale[3]. Une grammaire coréenne en français vient de paraître à Yokohama.

L'introduction d'une foule de mots étrangers, chinois dans le coréen du nord, japonais dans le coréen du sud, a donné naissance à des espèces de jargons employés dans les villes de marché. L'argot mêlé de japonais que l'on parle dans les ports méridionaux de la Péninsule est assez répandu. Quant au chinois, c'est la langue policée, celle que doit connaître tout lettré; de même que dans l'Europe du moyen âge le latin, langue des clercs, persistait à côté de l'idiome local, de même le chinois écrit se maintient en Corée à côté de la langue du pays: mais on le prononce de telle manière que l'enfant de Han ne peut le comprendre sans interprète. Tous les endroits, toutes les personnes, toutes les choses ont deux noms différents: l'un chinois, plus ou moins modifié par la prononciation indigène, l'autre appartenant au coréen. Ces deux éléments interviennent diversement dans le langage des diverses classes. Le chinois domine dans le parler officiel, tandis que l'élément national s'est conservé principalement dans la pratique des anciennes superstitions; le commun du peuple se sert de l'une ou de l'autre langue, suivant l'état de ses connaissances et le rang de ses inter-

[1] Dallet, ouvrage cité.
[2] Pacifique Ly, *Annales de la Propagation de la Foi*, 1856.
[3] *Dictionnaire coréen-français par les missionnaires de la Corée.*

locuteurs. D'après le missionnaire Daveluy, le langage ne se composerait en maints endroits que de mots chinois pourvus de désinences coréennes.

L'influence chinoise est prépondérante dans la civilisation de la Corée. A l'époque où la Péninsule était l'intermédiaire de la Chine et du Japon, les mœurs et les institutions du royaume du Milieu furent pris pour modèles par les Coréens. L'administration, les pratiques du monde officiel sont imitées servilement de l'empire du Milieu, dont la Corée est encore beaucoup plus tributaire au point de vue intellectuel qu'au point de vue politique; mais le peuple a gardé ses coutumes et à certains égards présente de frappants contrastes avec celui de la Chine. Tandis que dans le « grand et pur Empire » la nation tout entière, à l'exception de quelques déclassés, est considérée comme ne formant qu'une grande famille, dont chaque membre peut s'élever aux plus hautes fonctions de l'État, les diverses classes de la nation coréenne constituent de véritables castes. Au-dessous du roi et de sa famille, les nobles qui descendent des anciens chefs de tribus jouissent des privilèges de la fortune et du pouvoir, mais à des degrés inégaux suivant le groupe auquel ils appartiennent : la noblesse civile, la plus instruite dans les secrets des sciences et des lettres chinoises, a le monopole des hautes fonctions; la noblesse militaire n'occupe que le second rang, mais elle l'emporte en dignité sur tous les anoblis des familles « sans racines ». Tel est le respect auquel les nobles ont droit, que les cavaliers plébéiens doivent descendre devant eux : à peine ose-t-on les regarder, à plus forte raison ne se permet-on pas de les interroger; ils n'ont à fournir ni impôt ni service militaire, et leur demeure, inviolable, peut servir de refuge à tous ceux qu'ils protègent. Une classe de demi-nobles, dans laquelle se rencontrent les secrétaires, les traducteurs, les interprètes et autres employés secondaires, forme la transition entre les grands et la classe des bourgeois, qui comprend les marchands, les industriels et la plupart des artisans. Une autre caste bien distincte est celle des travailleurs de terre, des bergers, des chasseurs et des pêcheurs, qui constituent la masse du peuple. Puis viennent les castes « méprisées », subdivisées elles-mêmes en plusieurs groupes qui se tiennent à l'écart les uns des autres. Les bouchers, les corroyeurs, les forgerons, les bonzes, sont au nombre de ces parias; mais c'est aussi parmi eux que se rencontrent le plus souvent ces hommes ingénieux, prêts à tout, dont les services deviennent indispensables aux hommes des castes privilégiées. Enfin, la couche inférieure de la société est celle des serfs, les uns appartenant à la couronne, les autres à des nobles ou à des bourgeois. Ils ont le droit de se racheter et peuvent se marier à des femmes libres, pour faire entrer leurs enfants dans la



TYPES ET COSTUMES. — MANDARINS CORÉENS.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

classe des affranchis. Du reste, ils sont en général traités avec bienveillance, et se confondent avec les laboureurs. Toutes les castes, toutes les corporations ont entre elles un grand esprit de solidarité et savent conquérir de cette manière le respect des autres groupes. Les portefaix surtout sont arrivés à constituer un État dans l'État : ils ont leurs règlements, leurs codes, et jamais on n'en a vu qui demandât justice aux mandarins, ils se la rendent eux-mêmes ; quand ils ont à se plaindre d'une injustice ou d'un affront, ils quittent le pays, tout le commerce se trouve arrêté, et pour les faire revenir on est obligé de subir leurs conditions [1].

La religion officielle est le bouddhisme, qui fut introduit dans le pays vers la fin du quatrième siècle de l'ère vulgaire[2]; en outre, le rationalisme confucien est professé par les lettrés, imitateurs de leurs confrères chinois; mais l'ancien culte animiste n'a point encore disparu. On retrouve aussi en Corée quelques traces d'un culte du feu, qui rattache les habitants de la Péninsule à diverses tribus sauvages de la Sibérie : dans toutes les maisons, on conserve la braise sous la cendre ; si elle venait à s'éteindre, on croirait que la fortune de la maison doit s'éteindre avec elle. Aux changements des saisons et en d'autres périodes importantes de l'année, il faut renouveler le feu d'un brasier sacré en allumant une flamme vierge obtenue par le frottement de deux morceaux de bois l'un contre l'autre[3]. Quant aux cérémonies officielles du culte de Fo, elles sont presque absolument négligées, et le mépris qu'on a pour les bonzes s'étend à la religion qu'ils représentent : on ne les consulte guère qu'afin de se faire dire la bonne aventure. En beaucoup de villes et de villages, les temples manquent complètement et les maisons n'ont point d'autels domestiques ; des cités populeuses n'ont même pour tous sanctuaires que de misérables masures. Les statues des dieux et des saints ne sont que des morceaux de bois informes plantés au bord des chemins : on pourrait croire d'abord que ce sont de simples bornes, si l'on ne remarquait, en approchant, des entailles grossières représentant une figure humaine. Comme œuvres d'art, les idoles de la Polynésie sont très supérieures à ces effigies coréennes, d'ailleurs si peu respectées par les passants, que l'on se demande pourquoi les villageois se sont donné la peine de les élever; quand un de ces dieux est pourri ou renversé par le vent, les enfants le roulent de côté et d'autre, encouragés par les rires de l'assistance[4].

[1] Dallet, ouvrage cité.
[2] H. Cordier, *Annales du musée Guimet*, mai, juin 1880.
[3] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.
[4] Ernest Oppert, ouvrage cité.

Le christianisme a des adhérents en Corée. Lors de la conquête de la Péninsule par le dictateur japonais Taïkosama, le premier corps de son armée était commandé par un prince catholique ayant ajouté à son nom de Konisi Yukinaga le prénom portugais de Dom Austin. Dès cette époque, un assez grand nombre d'indigènes accueillirent la religion étrangère et se mirent à en pratiquer le culte; des missionnaires chinois entretinrent la foi des néophytes, puis, pendant le cours de ce siècle, des prêtres français, venus en secret, fondèrent des communautés nouvelles : lors de la grande prospérité de leurs églises, ils évaluaient le nombre des chrétiens à près de cent mille, et quelques-uns de leurs fidèles, appartenant à la famille royale, étaient assez puissants pour les protéger souvent contre la persécution. Toutefois c'est au péril de leur vie que les missionnaires prêchaient leur foi; en 1839, trois d'entre eux furent mis à mort; en 1866, le gouvernement en fit périr neuf, et c'est à grand'peine que les fidèles réussirent à faire évader leurs autres pasteurs. Les chrétiens qui n'abjurèrent pas furent condamnés au supplice, et des villages perdirent presque toute leur population valide: plus de dix mille individus furent massacrés. C'est en vain qu'une expédition française alla demander satisfaction du meurtre des missionnaires; après avoir pénétré dans la rivière de la capitale et détruit la ville de Kanghoa, elle revint dans la rade de Tchefou sans avoir rien obtenu du roi de Corée. La pratique de la religion étrangère est toujours assimilée dans la Péninsule au crime de haute trahison.

De même qu'en Chine, la polygamie est permise et les riches en profitent, tout en laissant la direction du ménage à la première épousée; mais il est rare que les hommes du peuple aient plus d'une femme. Le mariage n'est pas accompagné de longues cérémonies symboliques comme chez les Chinois : dès que le prix d'achat a été payé par le futur, il emmène sa propriété, qu'il peut désormais traiter comme il lui convient. La femme coréenne n'a pas de nom, pas même d'existence légale; sans responsabilité, elle ne peut être ni jugée, ni punie par la loi, si ce n'est en temps de rébellion. D'ailleurs il est rare que les femmes soient maltraitées par leurs époux, mais elles jouissent de moins de liberté que les Chinoises; à l'exception des paysannes, qui travaillent aux labours, et des marchandes qui vont de porte en porte en offrant leurs denrées, les Coréennes restent enfermées dans un appartement inviolable, même pour la police; elles ne sortent jamais pendant le jour : ce serait une honte pour elles de se montrer dans les rues d'une ville avant le coucher du soleil. Cependant, afin que leur santé n'ait pas à souffrir de la réclusion, elles peuvent se promener le soir, après que la fin du labeur journalier a permis aux hommes

de rentrer dans leurs demeures. A neuf heures en été et plus tôt en hiver, un signal indique le moment où les rues des villes appartiennent aux femmes : les hommes se hâtent de regagner leurs maisons ; ceux d'entre eux qui pourraient être retardés sont tenus, quand ils rencontrent des dames, de passer de l'autre côté de la rue, en se cachant le visage sous un éventail : agir autrement serait un manque absolu de convenance[1]. Aussi la plupart des voyageurs qui ont abordé les côtes de la Corée n'ont-ils pas eu l'occasion de voir de femmes à visage découvert ; on dit qu'elles ont en général de jolis traits et une physionomie gracieuse. Dallet cite des exemples de Coréennes qui se suicidèrent parce que des étrangers les avaient touchées du bout du doigt.

Les cérémonies des funérailles ne sont d'ordinaire pas plus solennelles que celles du mariage ; les gens du peuple se bornent à déposer le corps dans une bière ou simplement dans un linceul, et à l'enterrer sans pompe, mais les riches et les nobles qui veulent se conformer au cérémonial chinois s'en tiennent encore au rituel des Tcheou, qu'on a cessé de suivre en Chine à cause de son extrême rigueur. Le deuil des parents dure trois années, pendant lesquelles le fils doit se considérer mort au monde extérieur, renoncer à ses fonctions et à ses travaux ordinaires ; l'étiquette ne lui permet même pas de répondre aux paroles qui lui sont adressées : vêtu de blanc, il cache sa figure sous un grand chapeau et porte un éventail ou un long voile pour l'interposer entre ses regards et celui des enfants qui pourraient passer à côté de lui[2] : aussi les missionnaires français ont-ils souvent profité de ce costume sacramentel pour voyager, à l'abri des indiscrètes questions des mandarins, et faire sans danger la « contrebande des âmes ». Trois fois par jour, à heure fixe, les fils en deuil doivent éclater en sanglots. Il est rare que les veuves nobles se remarient ; celle qui prendrait un nouvel époux avant la fin des trois années serait punie des mêmes peines que les mandarins coupables de malversation, et ses enfants, tenus pour illégitimes, seraient exclus à perpétuité des concours qui donnent droit aux fonctions administratives et civiles.

Ainsi les rites chinois sont entés, pour ainsi dire, sur le fond des mœurs nationales, mais le caractère du peuple n'en est guère modifié. Les Coréens n'ont pas la ruse des enfants de Han et les dépassent en bravoure ; leur hospitalité est sans bornes ; honnêtes, naïfs, bienveillants, ils sont prompts à l'amitié et à la confiance, mais ils ressentent très vivement les injures.

[1] Ernest Oppert, ouvrage cité.
[2] Pourthié ; — Dallet ; — Féron ; — Daveluy ; — Pichon.

Graves et réservés en face d'étrangers, ils se départent volontiers de leur dignité ordinaire avec des amis; ils ne craignent même pas de danser et de se livrer à des amusements que le Chinois considère comme permis seulement à des sauvages. Les mandarins de la Corée essayent bien d'égaler leurs modèles du royaume Central par la noblesse et l'élégance des manières, mais ils n'y réussissent pas toujours, et le barbare, ignorant du savoir-vivre, reparaît souvent, dès que les cérémonies officielles sont terminées. Les représentations scéniques, si appréciées en Chine et au Japon, ne sont pas connues des Coréens, probablement à cause de la pauvreté relative de leur littérature; mais ils aiment beaucoup la musique, et c'est avec ravissement qu'ils entendent les accords du violon[1]. Ils se plaisent à entendre les airs européens, que les Chinois, ignorants de l'harmonie, sont si lents à apprécier.

Presque fermé au commerce étranger, le pays ne produit guère que des denrées nécessaires à sa propre consommation. Les Coréens, qui se nourrissent de riz comme les Chinois, cultivent surtout cette plante, et la grande quantité d'eau que roulent les torrents et les rivières leur donne toutes facilités pour former les étangs nécessaires à ce genre de culture. Ils sèment aussi d'autres céréales, le froment, le millet, le maïs, ainsi que des légumes de toute espèce, et dans les vergers qui entourent les villages, on voit la plupart des arbres fruitiers des climats tempérés d'Europe et d'Asie; le fruit le plus commun est celui de l'ébénier *diospyros*, le caquier, — le *kam* des Coréens et le *kaki* des Japonais, — mais le climat trop pluvieux du pays enlève presque toute saveur à ces fruits et tout parfum aux fleurs[2]. Parmi les plantes industrielles, le cotonnier est une des plus cultivées : il y a cinq cents ans, ce précieux végétal était encore inconnu en Corée, et le gouvernement de Peking, voulant en garder le monopole, avait défendu l'exportation des semences sous les peines les plus graves; mais un membre de l'ambassade annuelle chargée d'aller, au nom du souverain, rendre hommage au « Fils du Ciel », réussit à dérober trois graines et à les cacher dans le bambou de son pinceau[3]. De leur côté, les rois de Corée ont sévèrement défendu l'exportation du ginseng; mais quoique la racine du pays, obtenue par la culture, soit beaucoup moins appréciée que celle des forêts de la Mandchourie, elle est devenue l'objet d'un important commerce de contrebande. L'arbuste à thé croît à l'état sauvage dans les parties méridionales de la Péninsule, mais il est à peine cultivé, l'usage de

[1] Ernest Oppert, ouvrage cité.
[2] Dallet, ouvrage cité; — Léon Metchnikov, *Empire japonais*
[3] Daveluy, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1848.

la boisson chinoise par excellence n'étant répandu que dans les hautes classes. La vigne donne des raisins exquis, mais on ne sait point en préparer de liqueur. Les chrétiens de la Corée sont les seuls à planter la pomme de terre, en fraude, pour l'offrir à leurs prêtres[1]. Autrefois les plaines seules étaient labourées : les chrétiens persécutés ont dû les premiers défricher les pentes supérieures des montagnes sur lesquelles ils s'étaient réfugiés; ils ont ainsi découvert de nouveaux modes de culture et utilisé des plantes négligées ailleurs. Actuellement le tabac est la principale récolte des lieux élevés; on y moissonne aussi le millet et le chanvre.

Dans les premiers siècles de l'ère vulgaire, les Coréens furent les maîtres des Japonais pour la plupart des industries, mais de nos jours ils sont fort au-dessous de leurs élèves. Ils n'ont guère de supériorité que pour la fabrication de certaines armes et pour celle du papier préparé avec la pulpe de la *broussonetia papyrifera*. Les indigènes savent tisser et teindre les toiles et les cotons, mais ils ne manufacturent pas de lainages et doivent se passer de ces tissus, qui leur seraient d'une si grande utilité pendant les froidures; ils se contentent de doubler ou de tripler le nombre de leurs habits. Les soieries des mandarins et des nobles sont importées de Chine, mais les superbes chapeaux à coiffe conique et à bords relevés, de près d'un mètre de largeur, que les officiers portent avec tant de fierté, sont de fabrication locale. Le siège principal de cette industrie se trouve dans l'île de Quelpaert ; les insulaires se servent pour ce travail de fibres de bambou teintes en jaune ou plus souvent recouvertes de laque noire, et surmontent quelques-uns des chapeaux les plus élégants de charmantes figurines en argent représentant des grues ou d'autres oiseaux[2]. Les maisons du pays, même les prétendus palais, sont en général de simples masures de boue, exhaussées sur des piliers et couvertes en paille de riz. Dans les villes, les plus beaux édifices ressemblent à ceux du Japon pour la construction et l'ameublement; les fenêtres sont dépourvues de vitres, objet de luxe qui n'a guère pénétré en Corée; des nattes couvrent le sol, et comme au Japon, ceux qui pénètrent dans l'appartement se déchaussent à la porte[3]. La misère est générale, le travail étant considéré comme déshonorant : pour les hommes des classes supérieures l'usure et les déprédations de toute espèce sont les seuls moyens d'existence.

Depuis le milieu du siècle jusqu'à ces dernières années, le commerce direct de la Corée avec ses voisins chinois, japonais, russes, était devenu

[1] Féron, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1859; — Dallet, ouvrage cité.
[2] Ernest Oppert, ouvrage cité.
[3] Koeïling, Scherzer, ouvrage cité.

extrêmement difficile et presque tous les échanges se faisaient par contrebande. Les promenades navales faites sans résultat sérieux dans le Han kiang par les Français en 1866 et par les Américains en 1871 avaient fait croire à la cour de Seoul que, désormais invincible, elle pourrait défier le monde et rompre toutes relations avec les étrangers. En 1867, les foires qui se tenaient annuellement à Pienmien, c'est-à-dire à la « Porte de la Corée », près de Fenhoang tcheng, furent interdites; de même les marchés d'une durée de plusieurs jours qui avaient lieu dans la ville de Kiengouen, sur la rive coréenne du Tiumen ola, non loin de Houngtchoung, dans la Mandchourie russe, furent supprimés, et le gouvernement refusa obstinément de laisser délimiter les frontières avec l'empire du tsar, ne voulant pas admettre l'existence de ce gênant voisin. Le roi de Corée, ne craignant même pas de se brouiller avec son suzerain, fit saisir les jonques chinoises qui venaient, suivant l'usage traditionnel, pêcher dans les eaux du royaume; plusieurs de ces embarcations furent brûlées et les équipages mis à mort[1]. En 1875, l'ambassadeur japonais ne trouva pas admission auprès du souverain parce qu'il avait failli à l'étiquette traditionnelle en prenant un costume européen, et le gouvernement de Seoul alla même jusqu'à menacer l'empereur du Japon de lui infliger une punition pareille à celle qu'il avait fait subir aux Français et aux Américains[2]. La guerre menaça d'éclater entre les deux pays, mais des négociations parvinrent à l'écarter, et les Japonais, forts de l'exemple que leur avaient donné les Européens en forçant l'entrée des ports nécessaires à leur commerce, réussirent, en 1876, à se faire reconnaître le droit de résidence dans leur ancienne factorerie de Fousan, au sud de la Péninsule. Le hameau qui se trouvait en cet endroit, sur la plage de la baie de Tchaosian, s'est graduellement transformé en une petite ville ayant déjà en 1878 près de 3000 habitants, percée de rues régulières, ornée d'édifices publics, entre autres d'un temple élevé en l'honneur des anciens conquérants japonais[3]. Les étrangers domiciliés dans ce comptoir, faubourg ultra-marin de Nagasaki, la cité japonaise, se divisent en deux sociétés distinctes, celle des riches négociants, qui habitent le quartier élégant, dans la partie orientale de la concession, et les pauvres Raï-siu, qui peuplent le quartier occidental, où ils se livrent à un petit commerce de riz. Cette céréale constitue plus de la moitié des exportations; on expédie aussi de Fousan des soies grèges pour une valeur considérable.

[1] Ch. Dallet ouvrage cité.
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[3] Population de Fousan, en 1878 : 2500 Coréens, 400 Japonais (*Moniteur des Consulats*).
» en 1880 : 1700 Japonais (*Revue de Géographie*).

En trois années, le commerce de la ville a presque octuplé[1]; le port est devenu très animé et tous les quinze jours un bateau à vapeur, venant de Nagasaki, y fait son apparition. Les Coréens de Fousan et du littoral voisin ont appris à se servir d'embarcations moins dangereuses que les jonques dans lesquelles s'aventurent encore les autres marins des côtes. La plupart de ces barques sont de misérables assemblages de planches non calfatées, aux voiles et aux cordages en paille tressée; l'eau entre en si grande abondance par les jointures, qu'un homme muni d'une calebasse est sans cesse occupé à vider la cale. Sur la côte orientale, les barques ne sont même que des troncs d'arbres creusés; elles ressemblent plus à des auges qu'à des canots[2]. Aussi la navigation ne peut-elle se faire que de port en port, le long des côtes; au moindre indice de danger, les embarcations se réfugient dans le havre le plus rapproché[3].

Le traité de 1876, qui ouvrit au trafic japonais le territoire de la Péninsule, est un fait considérable, car, à partir de cette convention, l'isolement politique et commercial du pays a cessé. De même que le Japon avait dû précédemment entrer, de gré ou de force, dans le « concert des États », de même la Corée a dû à son tour se mettre en relations avec le Japon, et par le Japon avec le reste du monde. Le port de Fousan était ouvert depuis quatre années seulement, que la diplomatie japonaise obtenait la concession d'un autre comptoir, celui de Gensan sin, situé à une vingtaine de kilomètres au sud de ce port Lazarev, qu'ont fréquemment visité des vaisseaux russes et que l'on a signalé souvent comme devant être annexé à l'empire des tsars. Le marché de Gensan est une acquisition fort importante, parce qu'il se trouve sur la rive nord-orientale de la Péninsule et procure ainsi au commerce des denrées autres que celles de Fousan, notamment des pelleteries, du tabac, de la poudre d'or, des « choux de mer ». Une compagnie financière s'est empressée d'y construire des maisons et des quais, et des bateaux à vapeur font un service régulier entre Nagasaki et ce nouveau havre, plus profond et mieux abrité que celui de Fousan. Encouragé par ses premiers succès, le Japon demande l'ouverture d'autres ports, dont l'un est situé dans le voisinage immédiat de la capitale; mais jusqu'à maintenant il a pris soin de ne stipuler d'avantages commerciaux que pour lui-même. Toutes les tentatives faites par les puissances étrangères pour

[1] Commerce de la Corée avec le Japon :

1876,	Importation,	410 000 fr.	Exportations,	420 000 fr.	Total	830 000 fr.
1879,	»	2 850 000 »	»	3 820 000 »	»	6 670 000 »

[2] Exploration de la *Pallas*, en 1854.

[3] Ferréol; — Pourthié, *Annales de la Propagation de la Foi*, mai 1847, juillet 1859.

obtenir un pied-à-terre dans la Péninsule ont été repoussées; cependant il est impossible que le gouvernement de Seoul résiste longtemps aux demandes de la Russie, dont les terres, limitrophes de la Sérénité du Matin, ont reçu déjà des milliers d'émigrants coréens. Le Tchaosien en est maintenant à la période critique de son histoire, et tout annonce que l'antique isolement va cesser. En prévision de l'inévitable changement, des envoyés coréens ont été chargés de parcourir le Japon et d'en étudier les institutions et les industries.

Le roi du Tchaosien est le maître absolu de ses sujets, et ceux-ci lui doivent un véritable culte : c'est un crime de lèse-majesté de prononcer le nom que le souverain a reçu de son prédécesseur; c'est un autre crime de l'effleurer, et même après sa mort, les courtisans doivent prendre soin de l'ensevelir sans qu'il y ait contact direct entre leurs mains et son corps. L'honneur d'avoir été touché par lui est inestimable; ceux auxquels ce grand privilège a été conféré ornent d'un ruban de soie la partie de leurs vêtements sanctifiée par le doigt du maître. Un signe de la main royale suffit pour que le ministre disgracié se suicide par le poison[1]. Quoique, à l'imitation de l'empereur de Chine, le roi ait à côté de lui un censeur officiel, ce personnage, loin d'avoir à formuler des blâmes contre la personne du souverain, n'est chargé que de rédiger les éloges; toute une école de dessin est entretenue dans la capitale pour former les artistes qui reproduiront les traits du visage sacré. Néanmoins, ce pouvoir absolu, sans limites posées par les lois, n'est qu'une simple fiction pour les nobles : comme jadis les daïmio japonais, ce sont eux qui commandent, et de peur de les voir tous se liguer contre lui, le souverain n'ose toucher aux privilèges d'aucun d'entre eux.

Officiellement, l'organisation gouvernementale est une reproduction de celle de la Chine, et c'est toujours vers Peking que regarde Seoul. Au jour anniversaire de la naissance de l'empereur de Chine, ainsi qu'au nouvel an et aux solstices, le roi de Corée, entouré de ses enfants et des hauts fonctionnaires, se prosterne publiquement, la face tournée dans la direction de Peking. Quand il envoie un ambassadeur à la cour du Céleste Empire, il s'agenouille quatre fois et brûle des parfums; sa lettre d'hommages est portée dans un palanquin d'honneur, drapé de rideaux jaunes, et lui-même l'accompagne jusqu'en dehors des portes de la capitale. Au retour de

[1] Daveluy; Pourthié, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1848; mars 1860.

l'ambassade, il accomplit des cérémonies analogues, et quand l'envoyé de Peking se présente, il le reçoit dans l'attitude d'un inférieur. Comme le « Fils du Ciel », le roi de Corée conduit la charrue dans un champ réservé dont la récolte doit servir aux sacrifices réglementaires; de même la reine, qui ne prend ce titre qu'après en avoir reçu l'autorisation officielle de Peking[1], officie comme grande prêtresse dans les sacrifices offerts au génie de la sériciculture, et quoique l'industrie de la soie n'occupe qu'un rang très inférieur parmi celles de son royaume, elle élève des bombyx dans son palais pour attirer les faveurs du ciel sur ses imitatrices. Des sacrifices publics, en l'honneur des ancêtres et de Confucius, se font à la cour de Corée comme à Peking, et pour ces grandes cérémonies on élève à Seoul des troupeaux de moutons et de chèvres, animaux sacrés dont l'élevage est interdit aux particuliers[2]. Quant le roi meurt, la vie sociale doit être interrompue pendant vingt-sept mois : durant ce temps, sacrifices, mariages, enterrements sont interdits et le cours de la justice est suspendu, toute vie d'homme ou d'animal doit être respectée. De même que ceux du « Fils du Ciel », les descendants du roi de Corée diminuent en noblesse à chaque génération; il en est même qui appartiennent à la caste des esclaves.

Après le souverain, le personnage principal du royaume est le « favori », désigné parmi les nobles ou les ministres : c'est par son entremise que se distribuent les grâces et les peines et nulle décision importante ne se prend sans son avis. Le conseil supérieur de l'État se compose de neuf membres, dont trois de premier ordre, le « chef du juste gouvernement », le « juste gouverneur de la gauche », le « juste gouverneur de la droite », et six de deuxième ordre, les ministres des rangs et des grades, des finances, des rites, de la guerre, de la justice, des travaux publics[3]. D'après les règlements, tous les mandarins devraient appartenir à la classe des lettrés et, comme dans l'empire voisin, ne s'élever de grade en grade que par série des trois examens, faits en langue chinoise; mais depuis longtemps les prescriptions relatives aux concours sont une lettre morte, et les formes extérieures ne sont même pas observées. Les fonctions et les honneurs sont vendus au plus offrant, et les inspecteurs chargés de dénoncer les prévarications vendent leur silence. Le code pénal est, comme toutes les institutions gouvernementales, copié sur le modèle chinois, mais il a été heureusement modifié, grâce à la douceur naturelle des Coréens; souvent les prisonniers sont relâchés temporairement pour prendre part aux

[1] *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1859.
[2] Férréol, *Annales de la Propagation de la Foi*, nov. 1847.
[3] Ernest Oppert, ouvrage cité.

fêtes de famille ou du nouvel an. Comme en Chine, les honneurs rendus à la vieillesse sont d'institution publique : à une certaine époque, les septuagénaires viennent s'asseoir à un banquet offert par le roi, tandis que la reine accueille dans ses appartements privés une délégation de veuves fidèles et de filles vertueuses. Des greniers d'abondance doivent être établis dans tous les villages pour subvenir aux besoins des pauvres dans les périodes de disette. D'après les rites, les mandarins sont tenus de s'occuper aussi des prisonniers, de veiller à leur bien-être et même de leur porter des mets pris à la table royale; mais ces belles prescriptions ne sont pas plus respectées que les maximes des ouvrages classiques, et le peuple n'en est pas moins opprimé, écrasé d'impôts, exposé à la misère et à la faim. On dit que la famine de 1877 à 1878 aurait coûté la vie à un million de Coréens, un huitième des habitants; même une partie de la garde du palais aurait péri d'inanition.

L'armée, composée en principe de tous les hommes valides, c'est-à-dire de plus d'un million de soldats, ne comprend en réalité que de petits groupes de combattants. Avant que le port de Fousan fût ouvert au commerce japonais, l'armée coréenne n'avait d'autres armes que des lances, des sabres et des fusils à mèche fabriqués sur le modèle des anciennes armes japonaises, copiées elles-mêmes sur celles des Portugais du seizième siècle; maintenant le gouvernement coréen importe des fusils du Nippon et en fabrique même sur ces modèles[1]. Des instructeurs japonais enseignent l'exercice aux soldats de la garde de Seoul[2], et des canonnières de construction nouvelle ont été achetées au Nippon. Dans les grandes circonstances, le gouvernement fait appel aux chasseurs de tigres des montagnes et les organise en milices : ce sont les troupes qui combattirent le corps de débarquement français en 1866. Comme les anciens Mexicains, les soldats de la garde étaient revêtus naguère de cottes en ouate de coton très épaisses[3].

Le siège de l'administration, qui est en même temps la résidence royale, Hanyang ou Hantchoung fou, est plus connue sous le nom de Seoul, qui a simplement le sens de « Capitale ». C'est une grande ville, dont les constructions en désordre sont entourées d'une muraille de 9 kilomètres de tour; le recensement de 1793, reproduit par Daveluy, lui donnait 190 000

[1] Akino, *Exploration*, 1880.
[2] Même recueil, 25 avril 1881.
[3] *Diplomatic correspondence of the United States*, 1868, 1870.

habitants, mais les écrivains modernes ne lui en attribuent que de 100 000 à 150 000. Fort bien située à la base méridionale du Hoa chañ, et à l'ouest de la chaîne du Kouan ling, qui la protège contre les vents froids du nord-est, elle est contournée au sud par un méandre du Han kang (Han kiang), que traverse un pont de pierre; vers le nord-ouest, le fleuve s'élargit peu à peu pour former par de brusques détours l'estuaire du Po haï et se confondre avec les eaux du golfe de Petchili. Deux passes font communiquer la rivière de Seoul avec la haute mer, l'une au sud, l'autre

N° 136. — RIVIÈRE DE SEOUL.



D'après Oppert et les cartes marines françaises. C. Perron

1 : 600 000

20 kil

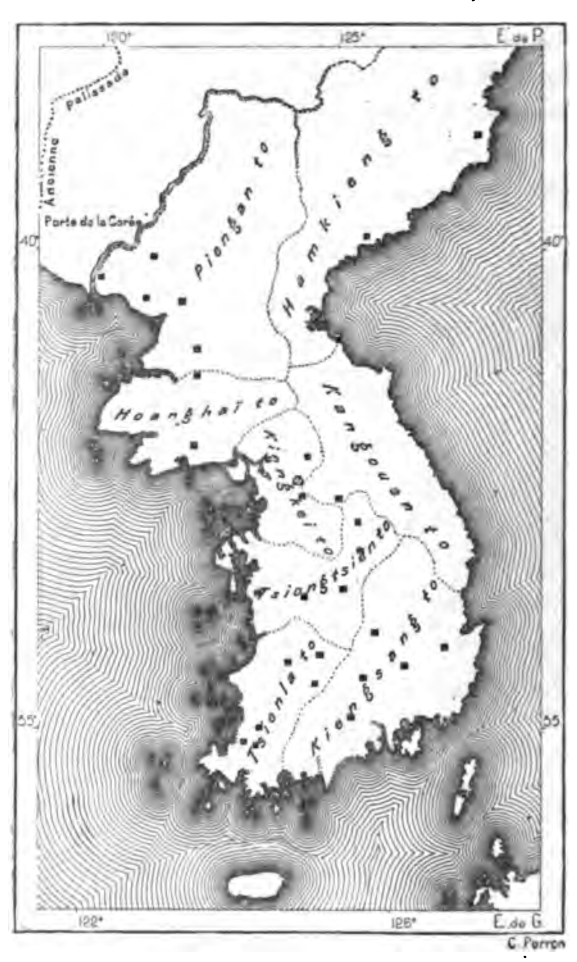
au nord de la grande île de Kanghoa; mais elles ne donnent accès dans le fleuve qu'à l'heure du flot; d'après les pilotes, toutes les embarcations doivent s'arrêter à 20 kilomètres en aval de Seoul. Cette capitale n'a d'autre édifice remarquable que son vaste palais et son académie, où 500 étudiants se trouvent réunis[1].

Quatre villes fortes, dont l'une est Kanghoa, peuplée de quinze à vingt mille habitants, d'après Oppert, défendent les abords de Seoul. Dans le voisinage s'élève un bourg royal, Soou, qui est à la fois le Versailles et le Saint-Denis de la Corée : c'est là que sont enterrés les souverains en des

[1] Palladius, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 14 avril 1868.

« cercueils d'or », dit le bruit public. En 1868, des aventuriers américains et allemands, arrivés secrètement dans le pays, tentèrent un coup de main sur cette nécropole ; mais, découverts à temps, ils furent repoussés par les villageois : c'est à la suite de cette échauffourée que le gouvernement des États-Unis crut devoir montrer son pavillon dans la rivière de Seoul et démolir quelques murailles à coups de canon[1].

N° 127. — DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE LA CORÉE.



L'ancienne capitale, Sounto (Siongto, Kaïseng, Kaetchang), qui fut détruite par les Japonais à la fin du seizième siècle, a repris une grande importance comme lieu de trafic : située plus près de la mer que Seoul, elle est plus facilement accessible aux marchands. Elle-même avait succédé comme métropole du royaume à Pinyan (Pieng'an), l'une des villes principales de la province nord-occidentale. Elle est encore assez commerçante, de même qu'Itchou, bâtie près de la bouche du Yalou kiang. Dans la partie méridionale de l'île, Taïkou (Daïkio) est le principal marché : on y tient chaque année deux grandes foires, où s'échangent les denrées et les marchandises apportées par les Japonais de Fousan.

D'après une géographie officielle de Tchaosien, en partie traduite par Dallet, on compte 106 villes murées dans le royaume.

[1] *United States diplomatic correspondence*, 1870.

La Corée est divisée en huit provinces, toutes désignées d'après des noms chinois. Chaque province est à son tour subdivisée en circuits, et ceux-ci en districts, ayant toute leur hiérarchie d'officiers publics. Les conseils des anciens sont les seuls représentants des intérêts communaux, et dans les villages éloignés ils jouissent d'une certaine indépendance.

Le tableau suivant donne la liste des huit provinces ou « routes » (*to* ou *tao*) de la Corée, avec leurs chefs-lieux.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES DE LA CORÉE

Les noms des villes ouvertes au commerce japonais sont en *italiques*.

NOMS DES PROVINCES.	NOMBRE des maisons.	VILLES PRINCIPALES.	AUTRES VILLES IMPORTANTES. Districts.	
I. Piengan to.	239 400	Piengyang.	42 districts.	
II. Hamkieng to.	103 200	Hamheng.	24 —	*Gensan s'n.*
III. Hoanghaï to.	138 000	Haï tsiou.	23 —	
IV. Kangouen to.	93 000	Ouen tsiou.	26 —	
V. Kiengkeï to[1].	186 600	Hanyang (Seoul).	36 —	Kanghoa.
VI. Tsõngtsieng to.	244 080	Kong tsiou.	54 —	Tsõng tsiou.
VII. Kiengsang to.	421 500	Taïkou.	71 —	*Fousan.*
VIII. Tsienla to.	290 550	Tsien tsiou.	56 —	Tsiei tsiou (dans l'île Quelpaert).
8 provinces.	1 566 330		332 districts.	

[1] La capitale Hanyang (Seoul) constitue un district séparé de la province.

CHAPITRE VII

LE JAPON

Quoique formé de milliers d'îles et d'îlots, le Japon n'a qu'une bien faible superficie en comparaison de l'immense empire Chinois, dont il semble être une simple dépendance géographique. Mais cette petite contrée, qui n'occupe pas même la treize-centième partie de la surface du globe, n'en est pas moins un des pays les plus curieux de la Terre par sa nature, ses habitants, son histoire, et surtout par les évènements qui s'y accomplissent. De toutes les nations vivant en dehors de l'Europe, du Nouveau Monde et de l'Australie, les Japonais sont les seuls qui aient accueilli de plein gré la civilisation de l'Occident, et qui cherchent à s'en appliquer toutes les conquêtes matérielles et morales. Ils n'ont pas eu, comme tant d'autres peuples, le malheur de perdre leur indépendance, et la force ne leur a pas imposé les mœurs d'une nation victorieuse; l'ascendant d'une religion étrangère ne les a pas non plus groupés comme un troupeau sous les lois de leurs convertisseurs. Libres politiquement et religieusement, c'est en qualité de disciples volontaires, et non de sujets, qu'ils entrent dans le monde européen pour lui emprunter ses idées et ses mœurs. Tandis que les Chinois, fiers de leur antique civilisation, conscients de leur force et méfiants à juste titre de ces barbares étrangers qui sont venus bombarder leurs villes et brûler leurs palais, n'acceptent les enseignements des Occidentaux qu'après de longues hésitations et sous la pression des évènements, c'est avec un entrain juvénile que les Japonais essayent de se transformer en Européens, comme ils avaient tenté jadis de se changer en Chinois. Quel que soit le succès de leur tentative, il n'en est pas moins vrai qu'au point de vue des connaissances scientifiques et des progrès industriels, le Japon appartient désormais au groupe des nations jouissant de la civilisation dite « occidentale » ou « aryenne ». Le monde de la culture européenne, qui

comprenait environ 150 millions d'hommes au commencement du siècle, se compose actuellement de près d'un demi-milliard d'individus, non seulement en Europe et dans le Nouveau Monde, mais en Afrique, en Australie et en Asie. La position géographique du Japon donne une importance particulière à cette annexion nouvelle. Situé à moitié chemin de San Francisco à Londres par l'océan Pacifique et la Russie, le royaume du Soleil Levant complète la zone des pays de civilisation européenne dans l'hémisphère du nord. Il unit l'orient à l'occident du monde, et par la mer il commande tous les chemins qui mènent vers les îles malaises, l'Australie, l'Indo-Chine et les contrées riveraines du Pacifique et de la mer des Indes. En outre, sa population est assez considérable et assez industrieuse pour qu'il prenne rapidement un rôle d'une importance majeure dans l'histoire du commerce et de la civilisation générale[1]. Déjà de nombreux écrivains parlent du Nippon comme de la « Grande-Bretagne » de l'Orient.

L'archipel japonais forme un ensemble géographique parfaitement délimité, du moins si l'on y comprend encore l'île de Sakhalin, que la Russie a prise, en 1875, en échange de la rangée des Kouriles. Sans tenir compte des inégalités de détail, on reconnaît que l'île de Sakhalin est la partie septentrionale d'une longue saillie de terres qui se continue par l'île de Yeso, par une moitié de Hondo et par les îles et les îlots qui vont rejoindre l'archipel des Ogasavara ou Bonin. Sur cet axe presque parallèle au méridien, qui se prolonge en droite ligne sur un développement d'environ 3000 kilomètres, vient se souder au nord-est la courbe doucement infléchie des Kouriles, rattachant le foyer volcanique du Kamtchatka à celui de Yeso. Mais on sait que dans l'Asie orientale toutes les terres, aussi bien les rangées d'îles que les rivages du continent, affectent uniformément cette disposition curviligne. Hondo, l'île principale du Japon, décrit une courbe, tournant, comme l'arc de cercle des Kouriles, sa convexité vers la haute mer, et se dirigeant au sud-ouest vers l'archipel terminal de la Corée. Au sud de la grande terre du Japon, les divers groupes d'îles auxquels on a donné le nom général de Riukiu (Liou kieou) sont aussi disposés en forme d'arc de cercle entre Kiusiu et Formose. Ainsi le Japon se compose dans son entier d'un axe méridien et de trois courbes qui se succèdent du nord-est au sud-ouest. La région méridionale de l'île Yeso, autour de la baie des Volcans, le massif des montagnes de Nikko dans la grande île,

[1] Superficie et population du Japon :

Superficie.	Population en 1880.	Population kilométrique
379 711 kil. carrés	35 925 300 habitants.	95 habitants.

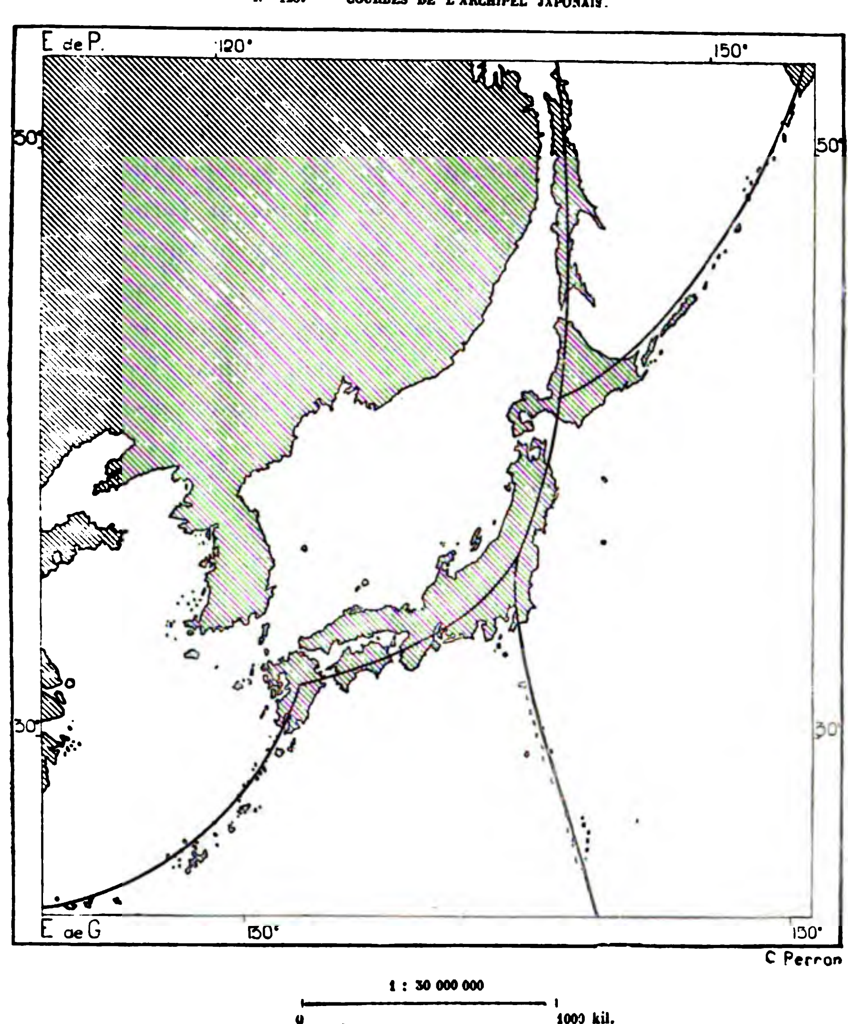


LE FOUZI YAMA. — VUE PRISE DES CAMPAGNES DU SUD-OUEST

Dessin de F. Schrader, d'après une photographie.

et le groupe central des hauteurs de Kiusiu sont les nœuds de croisement de ces diverses lignes, et c'est précisément à ces points de rencontre que se trouvent les foyers volcaniques les plus actifs de l'archipel. Les trois courbes des Kouriles, de Hondo, des Riukiu, forment les berges des plus profonds abîmes connus de l'Océan ; mais à l'ouest elles ne sont séparées de la terre

N° 128. — COURBES DE L'ARCHIPEL JAPONAIS.



ferme que par des érosions superficielles du sol. Par Sakhalin, le Japon touche, pour ainsi dire, au continent; par Kiusiu et l'île intermédiaire de Tsou sima, il se rapproche de la Corée sans que la sonde descende à plus de 100 à 120 mètres dans le chenal. Seulement entre la manche de Tartarie et les deux détroits de Tsou sima, la mer du Japon se creuse en une profonde cavité, et non loin du cap Kozakov, au nord-est de la Corée, on a trou-

vé des gouffres de 2690 mètres; vers le milieu du bassin, les profondeurs sont probablement plus considérables encore.

Sans le collier des Kouriles et celui des Riukiu, le Japon proprement dit se compose de quatre grandes îles : Yeso ou la « terre des Barbares », Hondo, Sikok ou les « Quatre Provinces », Kiusiu ou les « Neuf Contrées », et d'innombrables îles et îlots qui se rattachent à la côte voisine par des isthmes sous-marins ou qui se sont dressés en volcans au-dessus de l'eau profonde; souvent les géographies japonaises parlent de 3850 îles, mais sans dire à quelle limite de surface elles s'arrêtent dans leur nomenclature, car si l'on comptait toutes les terres, toutes les roches émergées, ce nombre serait encore augmenté. En donnant à leur pays le nom d'Oho ya sima ou des « Huit grandes îles », les Japonais énumèrent parmi les terres principales Sado, Tsou sima, Oki et Iki dans la mer du Japon, Avadzi dans la mer Intérieure, mais ils ne comptent point Yeso, qui naguère n'était pour eux qu'un pays étranger[1]. L'île majeure, appelée par les Japonais eux-mêmes Hondo ou Hontsi (Terre Principale), Tsiudo (Terre Centrale), Naïtsi (Terre Intérieure ou « Continent »), est plus souvent désignée en Europe par le nom de Nippon (Ni hon), qui appartient au groupe tout entier: c'est la dénomination de « Soleil Levant » qu'a valu au Japon sa position à l'est de l'empire Chinois et de tout l'Ancien Monde. D'après l'usage constant des marins, le nom d'Extrême Orient s'applique au Japon et au littoral chinois, tandis que, de l'autre côté du Pacifique, la Californie est le *Far West* ou l'« Extrême Occident ». C'est donc au milieu de l'Océan que passe la ligne conventionnelle entre les deux moitiés du monde, indiquées par le 180e degré à l'est et à l'ouest, soit de l'île de Fer, soit de Paris ou de Greenwich. Quoique les jours de Yedo commencent plus de neuf heures avant ceux de Paris, et seulement de six à sept heures après ceux de San Francisco, les dates sont les mêmes au Japon et dans l'Europe occidentale : en traversant le Pacifique de l'Ancien dans le Nouveau Monde, on compte le même jour deux fois; en faisant le passage en sens inverse, on saute un jour du calendrier.

Nombreuses sont les appellations poétiques de l'archipel : c'est le « Rivage Pacifique », la « Terre de Vaillance » ou celle « d'Honneur et Cour-

[1] Le son des mots japonais peut être reproduit presque exactement par l'alphabet français, pourvu que le lecteur ait soin de donner à chaque signe sa valeur régulière. La méthode de transcription proposée par Hepburn et Satow est d'un usage presque général. Toutefois, le son *ou* disparaissant presque complètement dans le langage, il nous a semblé convenable de le supprimer à la fin des mots. Nous maintenons la lettre *s* pour le son correspondant légèrement aspiré, usuel dans le sud de l'empire, que les auteurs anglais rendent par *sh*; ainsi nous écrivons *Kouro sivo*, d'après la méthode de MM. Léon de Rosny et Turretini, et non *Kouro shivo*.

toisie » ; c'est la « Goutte d'eau devenue solide » ou le « Pays d'Entre Ciel et Terre ». Les érudits japonais et les poètes donnent parfois à leur pays le nom de Fousang ou Fousang koueh, japonisé en Fousan kok, par allusion à ce pays mystérieux, situé à l'orient du monde, que décrivent les anciens auteurs chinois comme abondant en merveilles de toute espèce. Que les Orientaux aient connu ou non l'existence du Nouveau Monde quinze cents ou deux mille ans avant les Européens[1], ce nom de Fousang s'appliquait surtout à la contrée fabuleuse où poussent des arbres dont la hauteur est de plusieurs fois dix mille coudées et qui donne des fruits une fois tous les neuf mille ans. Vivant à l'orient de la Chine, au bord de l'Océan qui leur paraissait sans bornes, les Japonais ont pu croire, à l'époque où toutes leurs relations avaient cessé avec les Chinois, que ce pays de Fousang, mentionné dans les antiques annales, n'était autre que le leur. D'ailleurs, le nom de *fousang* (*fousô*) étant celui par lequel on désignait un mûrier fantastique dont le bois durcit sans cesse et finit par devenir indestructible, ils aimaient à comparer ce bois à leur patrie, triomphante de tous les dangers, victorieuse de tous ses ennemis[2].

Marco Polo n'apporta guère à l'Europe, pour tout renseignement sur les îles du Soleil Levant, que le nom de Zipangu ou Zipang, transformé en Ji' pön koueh par les Chinois, en Zipang par les Malais, en Japon par les Européens. Toutefois il parla aussi des richesses merveilleuses de ce pays, de ses palais couverts en tuiles d'or, pavés en lingots du même métal. On sait que Christophe Colomb crut avoir trouvé cette terre fortunée lorsqu'il aborda sur les côtes de Cuba ; mais c'est un demi-siècle après lui, plus de vingt ans après le voyage de circumnavigation de Magellan, en 1543, que des navigateurs portugais, Mendez Pinto, Diego Zamaito et Borrallo, abordèrent, pourchassés par la tempête, dans l'île de Tanega, au sud de Kiusiu. Ils furent parfaitement accueillis; des relations de commerce s'établirent entre Malacca et le Japon, même des mariages eurent lieu entre les étrangers et de riches filles indigènes. Mais les missionnaires suivirent de près les marins, et le siècle ne s'était pas écoulé que les guerres de religion éclataient déjà : les chrétiens furent expulsés ou massacrés, et seulement les traitants hollandais, à la condition de cracher sur le crucifix et de le fouler aux pieds, furent admis à trafiquer avec le Japon dans leur comptoir ou plutôt leur ghetto de De sima, près de Nagasaki. Quoique relégués dans cet

[1] De Guignes, *Recherches sur les navigations des Chinois du côté de l'Amérique;* — Leland, *Discovery of America;* — Neumann, *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde,* 1864; — Matouanlin, trad. par d'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine.*

[2] Pfoundes, *Fu-so mimi Bukuro, Budget of Japanese notes;* — L. Metchnikov, *Empire Japonais.*

étroit îlot, à l'extrémité sud-occidentale de l'archipel japonais, les Hollandais apprirent à connaître l'histoire naturelle du pays et les mœurs du peuple qui les accueillait avec une si défiante hospitalité, et les grands ouvrages de Kämpfer et de Siebold resteront au nombre des documents les plus précieux que l'on possède sur le Nippon.

Les Japonais eux-mêmes, quoique leur gouvernement prît un si grand soin de les soustraire à l'influence des Hollandais tolérés dans le comptoir de De sima, trouvèrent le moyen de se faire instruire par eux, et les ouvrages de géographie qu'ils publièrent au dix-huitième siècle portent les traces évidentes de l'enseignement européen. En 1778, on commença les opérations d'un cadastre général du Japon, qui fut terminé seulement en 1807, et sur les données de ce cadastre, le lettré Yino dressa une carte des îles à l'échelle d'un 500 000e, dans laquelle il raccorda de son mieux les travaux indigènes au tracé des côtes emprunté aux cartes hollandaises. Des savants japonais s'occupaient aussi de l'exploration des contrées situées en dehors du Japon proprement dit. A la fin du siècle dernier, Mogami Tokoudaï avait déjà parcouru et décrit les Kouriles, et les deux frères Simodani avaient visité les îles qui avoisinent au sud-ouest l'archipel japonais[1]. Enfin Mamiya Rinzo navigua sur les côtes de la Mandchourie, et traversant, entre Sakhalin et la Sibérie, le détroit qui porte désormais son nom, résolut le problème qu'avaient soulevé, sans le résoudre complètement, les expéditions de La Pérouse, de Broughton, de Krusenstern. « Les Japonais m'ont vaincu! » s'écriait ce dernier navigateur[2]. En 1811, lorsque le Russe Golovnin était retenu captif par le gouvernement japonais, Mamiya Rinzo et d'autres lettrés, qui savaient déterminer les latitudes par la hauteur du soleil et les longitudes par les différences horaires, voulurent apprendre de lui la méthode de calculer directement la longitude par les observations des étoiles et les distances du soleil et de la lune.

Depuis la révolution qui ouvrit aux Européens les ports du Japon, étrangers et indigènes collaborent activement à l'exploration de la contrée. Sur le littoral, la marine japonaise, avec celles des États-Unis et des diverses puissances européennes, prend part au levé des cartes spéciales pour les abords des havres. Des géologues et des mineurs étudient le relief des îles et la nature des roches, et déjà des cartes générales du Nippon figurent le pays avec une précision supérieure à celle des cartes de mainte contrée d'Europe, telles que l'Albanie, la Macédoine, certaines parties de l'Espagne.

[1] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*

[2] Von Siebold, *Geographical and Ethnographical Elucidations to the discoveries of Maerten Gerrits Vries.*

Pour la nomenclature japonaise, les cartographes ont une difficulté spéciale, les signes chinois employés pour désigner les villes ou autres lieux pouvant être lus de diverses manières, suivant la méthode idéographique ou la méthode phonétique. Pour affirmer avec certitude comment ces signes doivent être prononcés, il faut connaître d'avance l'endroit qu'ils indiquent : de là de très fréquentes erreurs sur les cartes japonaises, même d'origine indigène, et l'on ne parvient à les éviter qu'en transcrivant chaque signe par des caractères phonétiques. Mais ce sont là des difficultés passagères, qui ne peuvent manquer d'être prochainement écartées, grâce au zèle étonnant que témoignent les Japonais pour l'étude de la géographie. Il est rare qu'un voyageur du pays, négociant ou ouvrier, entreprenne une excursion d'affaires ou de plaisir sans emporter une carte de la province qu'il doit traverser; toutes proportions gardées, les recueils d'itinéraires et les « guides » aux *mei sio* ou « sites fameux » sont beaucoup plus répandus au Japon que dans les pays de l'Occident.

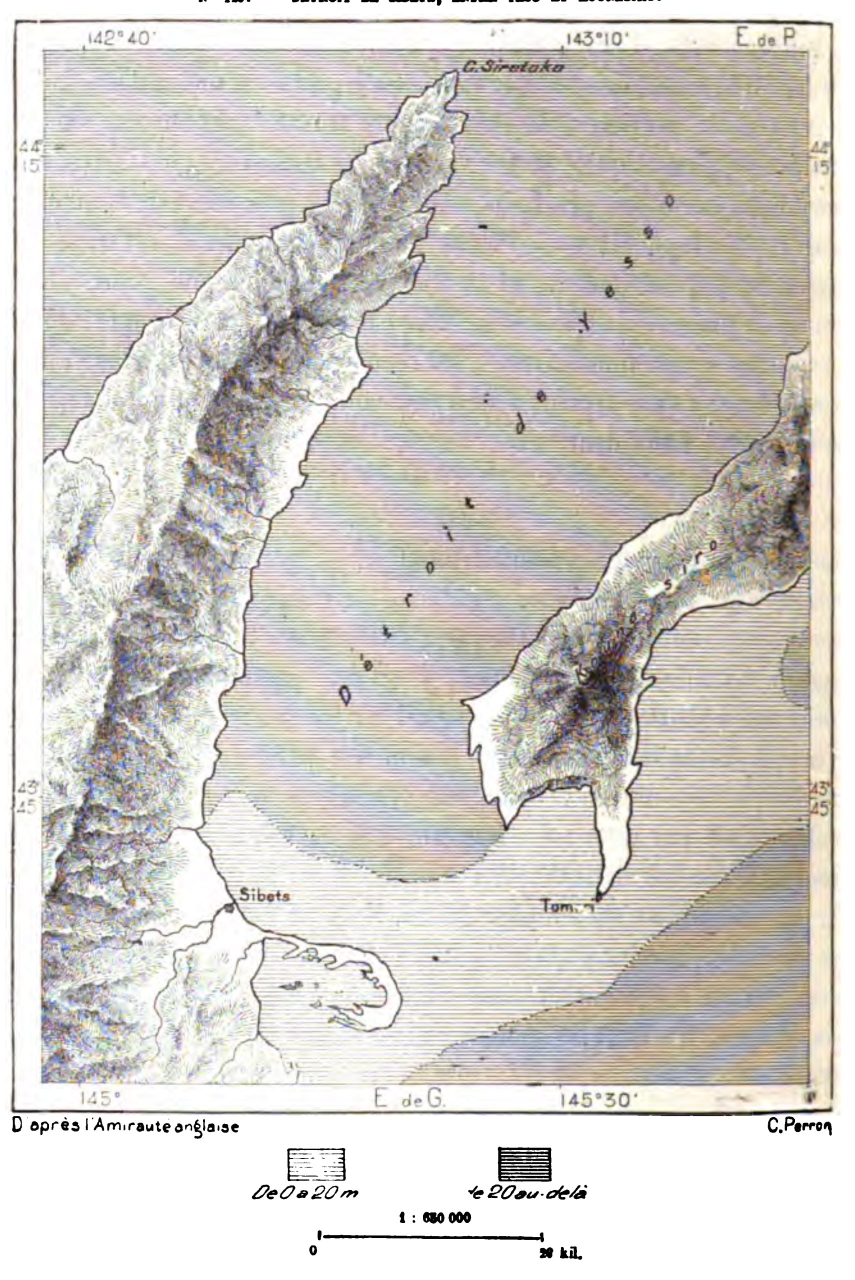
La chaîne de montagnes partiellement immergée qui forme les Kouriles, développe avec une étonnante régularité sa rangée de 650 kilomètres de longueur. Séparée de la Lopatka ou « Omoplate » du Kamtchatka par un détroit de 13 kilomètres seulement et d'une profondeur de 18 mètres, la série des « Mille Iles », — car tel est le sens du nom de Tsi sima, que lui ont donné les Japonais,— commence par le massif volcanique de Soumchou, à laquelle succède au sud l'île allongée et montueuse de Paramouchir : c'est par cette terre que finit géographiquement la péninsule du Kamtchatka, car les deux détroits dits des Kouriles et des Petites Kouriles sont, pour ainsi dire, de simples fosses. Mais au sud de Paramouchir un large bras fait communiquer l'océan Pacifique avec la mer d'Okhotsk : les îles qui se succèdent au sud-ouest, Onnekotan, Haramoukotan, Siaskotan, Matoua, Rachoua, Simousir, et d'autres moins considérables, ne sont que les crêtes émergées de monts enracinés dans les profondeurs de l'Océan. Les îles assez vastes pour s'essayer à former une chaîne continue, qu'interrompent seulement d'étroits canaux, recommencent avec l'île Ouroup, le « Companys lant » que le pilote hollandais Gerrits Vries avait déjà visité en 1643 et dont il avait pris possession au nom de la compagnie des Indes[1]; puis vient Yetouroup ou Yetorofou, la plus considérable[2] des

[1] Von Siebold, mémoire cité.

[2] Surface évaluée des Kouriles, 14826 kil. carrés.
» » de Yetouroup, 6883 »

«Mille Iles», puisqu'elle occupe à elle seule près de la moitié de la superficie totale des Kouriles; comme un petit continent, elle a ses massifs distincts

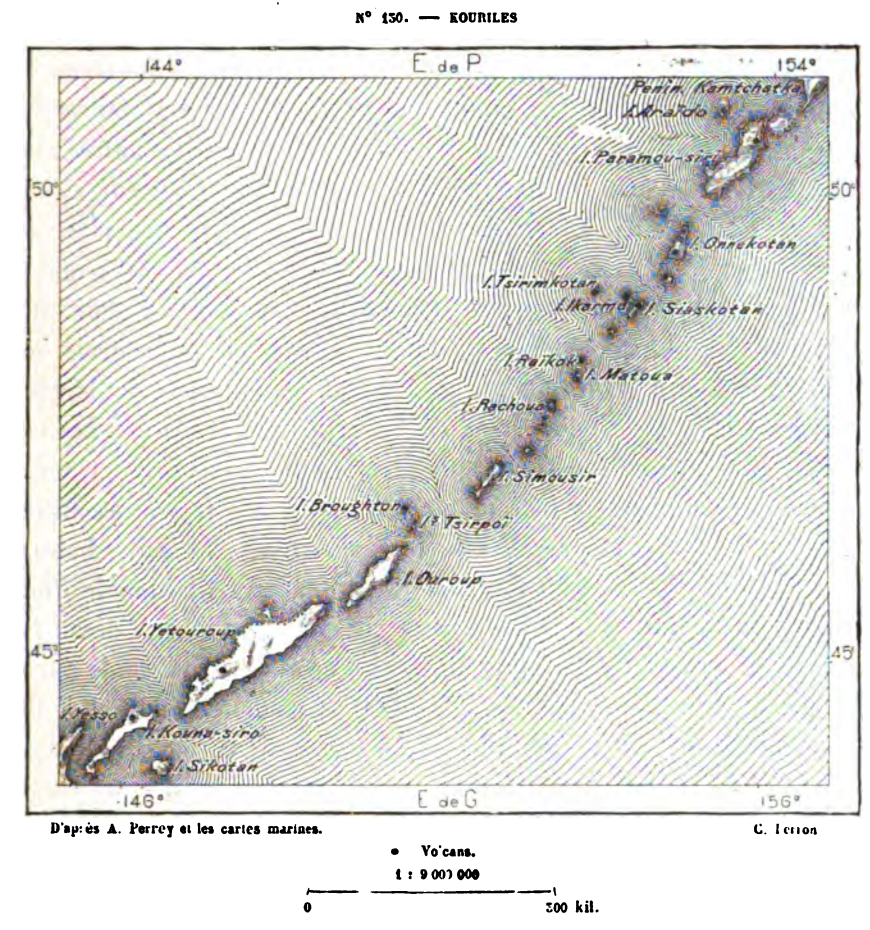
N° 129. — DÉTROIT DE SIBETZ, ENTRE YESO ET KOUNASIRO.



ses chaînons, ses péninsules. Kounachir, — en japonais Kounasiro, — celle des Kouriles qui se rapproche le plus de Yeso, est aussi une vaste terre; elle s'avance au loin dans la baie que forment les deux cornes orientales de Yeso

et se rattache même à cette île par un seuil de hauts-fonds, à la rencontre desquels Yeso projette une langue de sable déployée en forme de panache. Yetouroup, Kounachir et la terre voisine de Sikotan (Skotan), ainsi nommée d'une espèce de bambou à tige marbrée qui croît encore à ces hautes latitudes, appartenaient politiquement au Japon, même avant le traité qui lui céda toute la rangée des Kouriles, et c'est dans ce groupe méridional, au

N° 130. — KOURILES



D'après A. Perrey et les cartes marines. C. Perron

• Volcans.

1 : 9 000 000

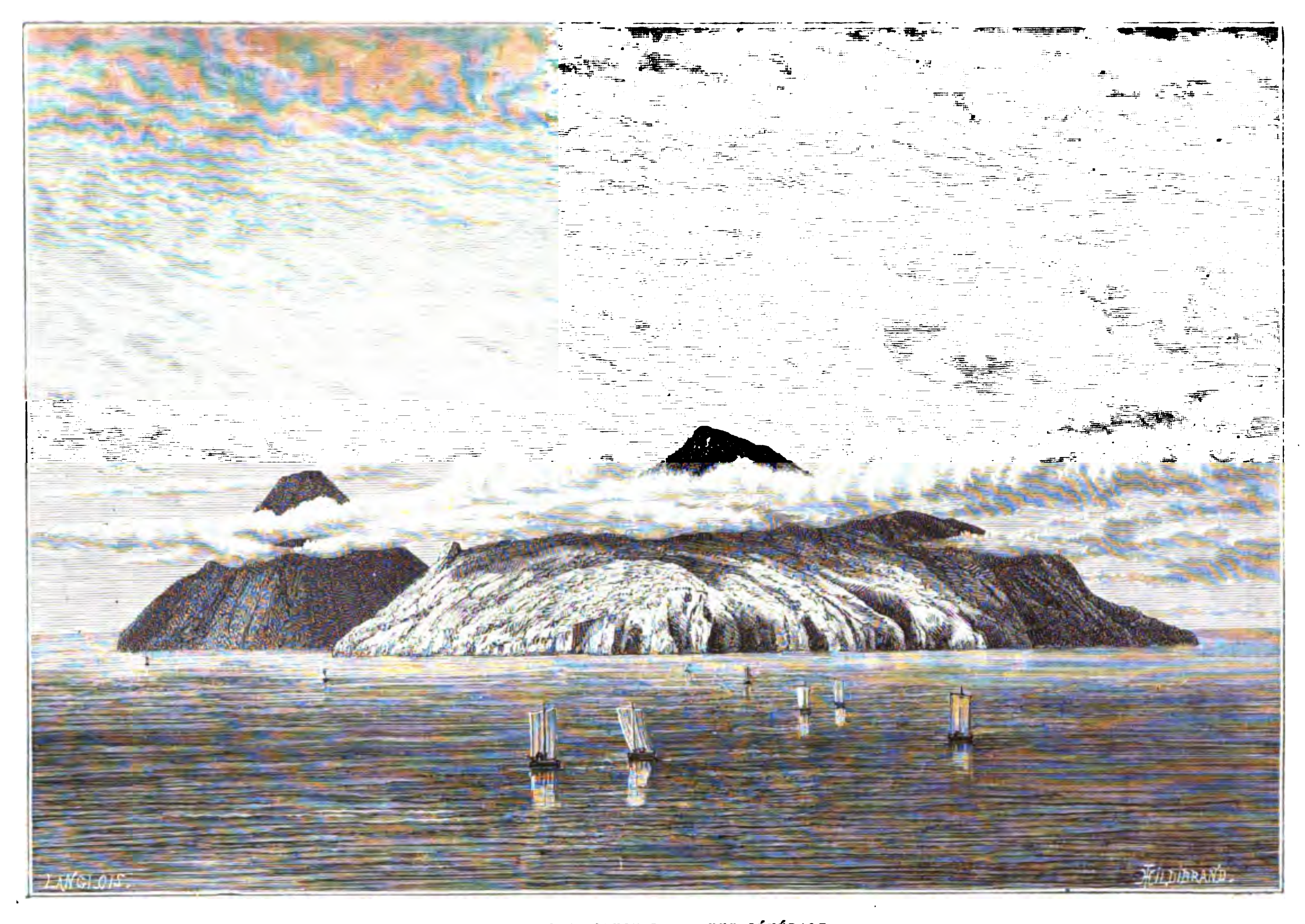
0 300 kil.

sud même de l'île de Kounachir, que se trouve le hameau ou « station » de Tomari, chef-lieu administratif de cet archipel presque inhabité. Explorée dans quelques parages seulement, en vue de la navigation et de la pêche, la mer des Kouriles est une de celles dont la géographie est encore le moins connue. On sait que la fissure volcanique du Kamtchatka va rejoindre les cônes fumants de Yeso par les volcans des Kouriles, mais on ignore le nombre des montagnes qui brûlent encore; actuellement, il est même impossible de le savoir, puisque la nomenclature des îles n'est pas établie d'une manière certaine et que telle description des navigateurs, quoique

appliquée à deux îles différentes, donne le même nom à l'une et à l'autre. Milne énumère 52 volcans kouriliens. D'après une statistique dressée avec le soin qu'Alexis Perrey met à tous ses travaux, il y aurait au moins treize de ces monts ayant vomi des laves ou des cendres pendant la courte période qui s'est écoulée depuis la découverte de l'archipel[1]. Le plus haut de ces volcans, Alaïd ou Araïdo, qui reste presque toujours revêtu de neiges, et dont l'altitude, suivant les diverses évaluations, serait de 3300 ou 4480 (?) mètres[2], se dresse au nord-ouest de Paramouchir, un peu en dehors de la chaîne des Kouriles; peut-être en souvenir de quelque cataclysme volcanique, les Kamtchadales racontent que ce volcan s'élevait autrefois au sud de leur péninsule, et qu'à la suite d'une dispute avec les autres monts brûlants, il s'élança dans la mer, mais en laissant son « cœur », c'est-à-dire un îlot rocheux, dans le lac profond qui s'ouvrit à la place de la montagne disparue[3]. Paramouchir, Haramoukotan, Siaskotan, Ikarma, Tsirimkotan, Raïkok, Matoua, Tsirpoï, Kounachir, ont chacun leur volcan actif; Yetouroup en a probablement deux; Onnekotan porte trois cônes d'éruption, et l'on ne saurait douter que parmi les sommets de la grande courbe insulaire il n'y ait d'autres cratères ayant vomi des laves[4]. Les tremblements de terre sont aussi très fréquents dans l'archipel et souvent ont causé les naufrages de bâtiments russes; en 1849, une secousse du sol fit tarir toutes les sources de l'île de Simousir et les rares habitants furent obligés d'aller s'établir ailleurs[5]. C'est un fait remarquable que les Kouriles s'alignent ainsi le long de la berge sous-marine de l'océan Pacifique : immédiatement à l'est de cette chaîne de volcans, la sonde a trouvé des profondeurs de 2000, de 2500, de 3000 et même de 4000 et de 6000 mètres, tandis que du côté occidental la cavité de la mer d'Okhotsk ne présente nulle part de creux atteignant 800 mètres. Outre le puissant Alaïd, quelques sommets des Kouriles ont été mesurés par les marins : l'un d'eux, dans Kounachir, s'élève à 920 mètres; le pic de Matoua atteint 1577 mètres.

Si l'île de Yeso est considérée dans son ensemble comme formée par la rencontre de deux axes montagneux qui s'entrecroisent, ce phénomène géologique ne se révèle que d'une manière tout à fait générale, et dans les détails le relief de l'île présente de nombreuses irrégularités. L'arête qui

[1] *Annales des sciences physiques et naturelles de Lyon*, tome VIII, 1864.
[2] Landgrebe, *Naturgeschichte der Vulkane.*
[3] Steller; — Kracheninikov, *Histoire du Kamtchatka.*
[4] *Géographie japonaise;* — Landgrebe; — Léon Metchnikov, *Empire Japonais*
[5] *Mittheilungen von Petermann*, 1858.

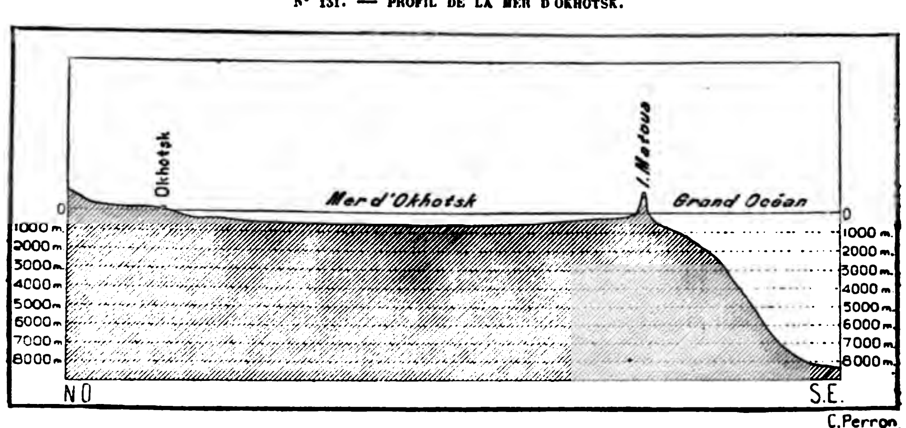


ILE DE PARAMOUCHIR. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de P. Langlois, d'après Krusenstern.

prolonge au sud l'île de Sakhalin et celle qui continue vers le sud-ouest la rangée des Kouriles se confondent dans la masse quadrangulaire de l'île, où elles forment des massifs inégaux et des chaînons, dont la ligne de faîte, érodée de part et d'autre par les rivières, serpente en longues sinuosités. La chaîne la plus régulière est celle qui se développe parallèlement à la plus méridionale des Kouriles et qui termine au cap Siretoko sa longue péninsule en fer de lance; une montagne qui se dresse sur cette presqu'île, non loin du promontoire terminal, n'a pas moins de 1646 mètres; plus au sud, la soufrière d'Itasibe ou le mont du Diable s'élève à un millier de mètres plus haut; mais la crête s'abaisse peu à peu vers l'intérieur. Les plus hauts sommets de l'île appartiennent à la crête qui commence au bord du détroit de

N° 131. — PROFIL DE LA MER D'OKHOTSK.



L'échelle des hauteurs est cinquante fois plus grande que celle des longueurs.

1 : 20 000 000

0 500 kil.

La Pérouse, par le promontoire Soya, et qui se développe parallèlement à la côte orientale de Yeso, dans la direction du sud-est. Les hauteurs culminantes de Yeso, le Tokatsi take et d'autres cimes, atteignant 2500 mètres, s'élèvent seulement à une cinquantaine de kilomètres du rivage de la mer d'Okhotsk : c'est de là que divergent, vers le nord-ouest, le sud-ouest et le sud, les *betz* ou rivières les plus considérables, le Tesiho, le Naka gava, l'Isikari, le Tokatsi. Un chaînon principal, qui se détache de ce nœud central dans la direction du sud-ouest, entre les pics d'Isikari et de Tokatsi, et qui se ramifie ensuite en plusieurs arêtes, a formé le massif du Youvari, dont la cime principale n'est guère moins élevée que celle du Tokatsi; c'est à ce deuxième nœud, peu éloigné du centre de l'île, que se relie le chaînon qui se termine au sud par la pointe aiguë du cap Yerimo.

Évidemment l'île de Yeso doit être rangée parmi les terres émergées depuis une période très ancienne, car, loin d'être parsemée de lacs comme la Scandinavie, la Finlande, Terre-Neuve, elle a été sculptée, pour ainsi dire, dans toute son étendue, par le travail des rivières, et les bassins formés par le croisement des chaînes de montagnes ont été presque tous vidés par les érosions ou comblés par les apports. Il ne reste de lacs un peu étendus qu'au bord de la mer, où ils se sont formés à l'abri de cordons littoraux, et dans le voisinage des volcans, dont les éruptions ont diversement modifié le relief primitif. Les régions lacustres de Yeso comprennent la partie orientale de l'île et les terres montueuses qui se développent en un vaste amphithéâtre autour de la baie des Volcans, au sud-ouest de l'île. Des golfes qui s'avançaient au loin dans l'intérieur des terres, notamment celui dans lequel serpente le bas Isikari, sont devenus des plaines d'alluvions, tandis que d'autres, surtout le long de la rive septentrionale, ont été séparés de la mer par des cordons littoraux qui ajoutent singulièrement à la régularité géométrique du grand trapèze insulaire. D'ailleurs le soulèvement des côtes a dû contribuer pour une forte part aux modifications du littoral, car en maints endroits du pourtour de Yeso et des Kouriles méridionales on a remarqué l'existence d'anciennes berges marines à des altitudes diverses et jusqu'à 30 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer[1].

Ces soulèvements de la côte sont dus peut-être aux vibrations volcaniques du sol, car l'archipel japonais est une des régions de la Terre qui frémissent le plus sous l'action des vapeurs emprisonnées dans les couches solides de la surface, et quelques-unes des plus hautes montagnes de Yeso sont des volcans. Près de l'angle nord-occidental de l'île, le cône d'éruption de Risiri ou pic Delangle se dresse à 1784 mètres. La chaîne qui prolonge l'axe de Sakhalin aurait aussi un cratère actif parmi les sommets de sa crête; mais cette partie de la région montagneuse se compose principalement de granit et de schistes; les roches volcaniques, trachytes, basaltes, laves modernes, se rencontrent sur le prolongement de la chaîne des Kouriles et c'est dans ce sens, du nord-est au sud-ouest, que se sont alignés les volcans. Dans la région orientale, au sud de la péninsule qui porte le volcan d'Itasibe, les deux Akan, l'O Akan ou « Akan mâle » et le Me Akan ou « Akan femelle », élèvent leurs pointes à côté d'un grand lac, qu'ils ont peut-être contribué à former en retenant ses eaux par un barrage de scories. De même, le Taroumaï et le Yusou dake, au nord de la baie

[1] J. Milne, *Evidences of the glacial period in Japan.* — Benj. S. Lyman, *General report on the Geology of Yesso.*

des Volcans, reflètent leurs fumées dans les eaux de bassins lacustres, et plus loin dans l'intérieur, au nord-ouest, s'élève le Siribetz take, qui rivalise avec le Risiri pour la régularité géométrique de son cône d'éruption; mais il est resté constamment assoupi depuis l'immigration des colons civilisés[1]. Les géographies japonaises mentionnent aussi le volcan de Siari yama, dans les monts septentrionaux de l'île, et l'Ivanaï (Ivanobori), sur la côte occidentale, près du port qui porte son nom. Formant un massif péninsulaire entre des marais, des lacs et la mer, l'Outsioura ou Komaga take[2] domine comme un phare l'entrée du golfe qui doit aux monts fumants de son pourtour l'appellation de « baie des Volcans », tandis qu'à l'extrémité de Yeso, le Yezan, au sommet duquel s'ouvre un large cratère ébréché, signale aux marins les abords de Hakodate. Au nord-est de cette ville, l'Ousino yama ou la « montagne du Bœuf », dressant dans le ciel son piton bifurqué « comme les cornes d'un taureau[3] », est aussi un volcan, mais il se repose depuis un temps immémorial et la végétation recouvre toutes ses coulées de laves et ses pentes de scories. Enfin, au nord de l'entrée occidentale du détroit de Matsmaï ou Tsougar surgissent les deux pyramides de laves, maintenant noires de pins, l'île « Grande » et l'île « Petite », Ohe sima et Ko sima[4]. Les plus récentes éruptions qui aient eu lieu à Yeso furent celles du Komaga en 1852 et 1856, et du Taroumaï en 1867 et en 1874. On dit que le Komaga était beaucoup plus élevé avant l'explosion de 1852; alors tout le cône supérieur de la montagne fut enlevé, et les débris, réduits en cendres, furent emportés par les vents jusque dans les Kouriles, dont la plus rapprochée est à 430 kilomètres au nord-est[5]. Le Yezan (Ezan) n'a plus d'éruptions proprement dites depuis un temps immémorial, mais il épanche encore des flots de boue sulfureuse et parfois quelques gros blocs sont expulsés des pustules du cratère. Partout le sol frémit et des vapeurs s'élèvent de toutes les fissures. Les parois multicolores de l'énorme entonnoir, constamment rongées par la vapeur mêlée

[1] Benj. S. Lyman, *General report on the Geology of Yesso.*

[2] Les règles euphoniques de la langue japonaise font dépendre la prononciation de certains mots de ceux qui les précèdent. Ainsi l'orthographe varie pour les mots *take, dake* (pic), *san, zan* et *zen* (montagne), *kava* ou *gava* (rivière).

[3] Georges Bousquet, *Le Japon de nos jours.*

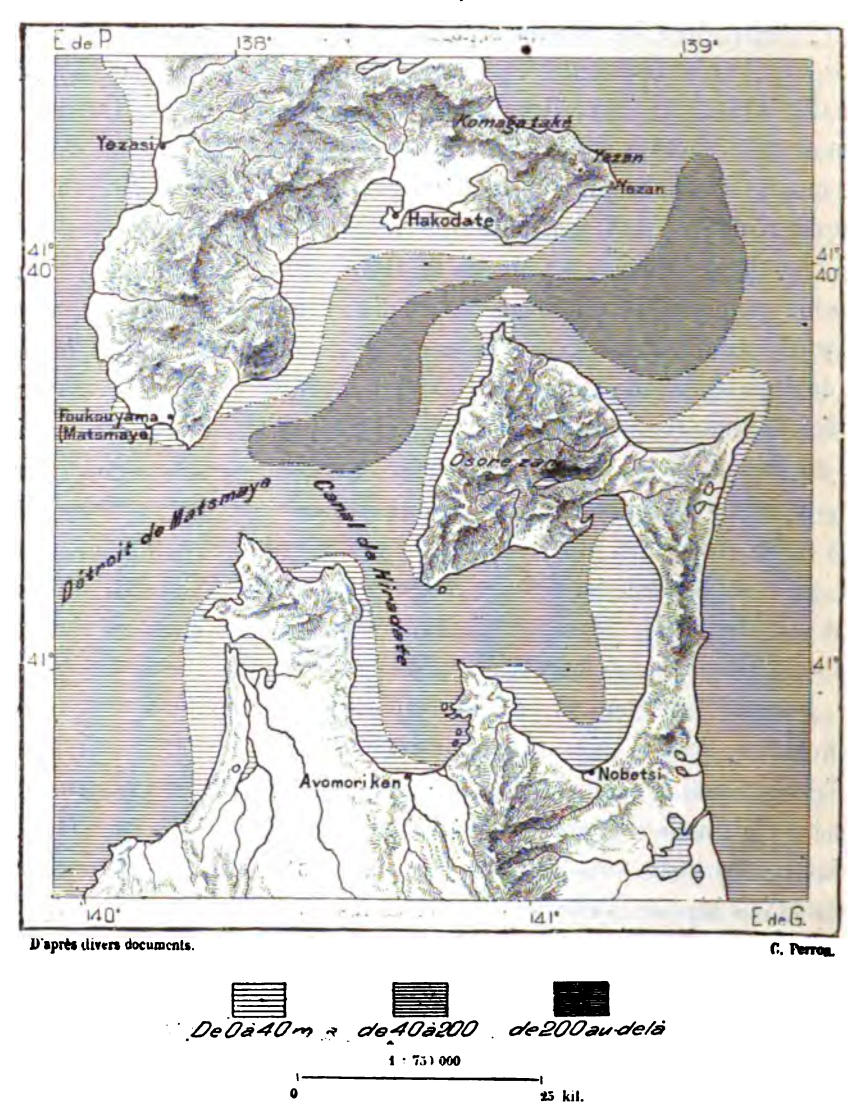
[4] Altitudes des principales montagnes de Yeso :

Solfatare du Diable (Itasibe oni)	2593 mètres.	Yebosi dake	1818 mètres.
Tokatsi take	2500 »	Outsioura (Komaga take)	1291 »
Youvari dake	2410 »	Yezan	1277 »
Sappouro take	1982 »	Taroumaï	920 »
Siribetz take	1830 »	O Akan	606 »

[5] R. Pumpelly, *Across America and Asia.*

d'acide sulfurique, se décomposent et s'écroulent; l'aspect du gouffre change de jour en jour : des ouvriers s'attaquent à ces ruines pour en retirer le soufre, qui s'y trouve dans la proportion du quart à la moitié[1].

N° 132. — DÉTROIT DE TSOUGAR, ENTRE YESO ET HONDO.



La plupart des montagnes de la grande île s'élèvent en rangées parallèles, de diverses longueurs, qui s'alignent dans la direction du nord-nord-est au sud-sud-ouest et se confondent çà et là en massifs par des ramifications latérales, des chaînons transversaux et des alignements d'éruptions volca-

[1] R. Pumpelly, *Geological Researches in China, Mongolia and Japan.*

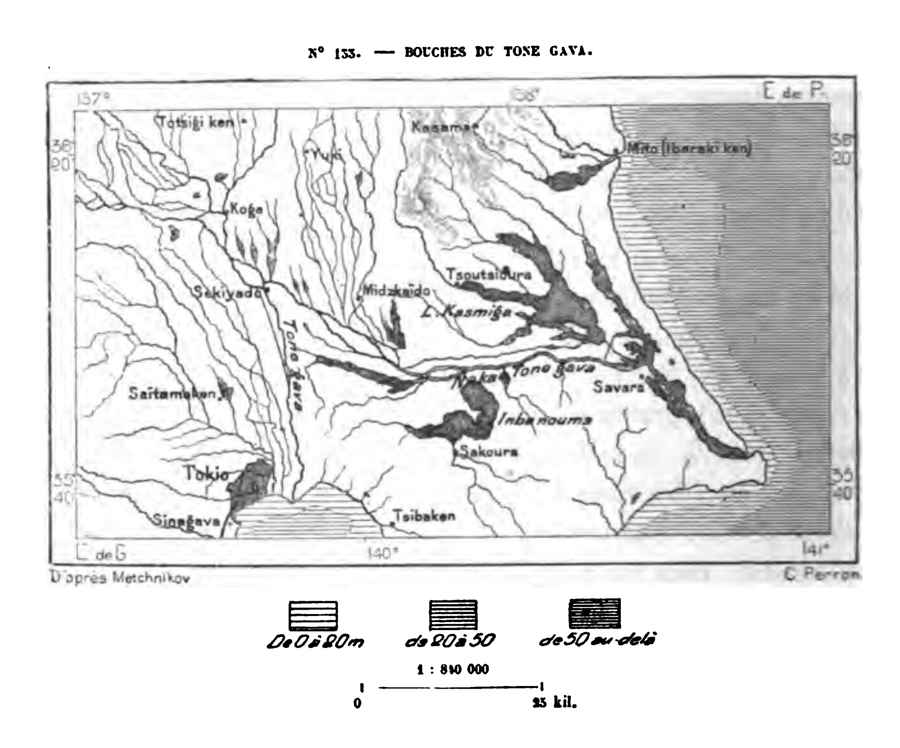
niques : les plus hautes cimes du Japon, presque toutes celles qui dépassent 2000 mètres d'altitude, sont des volcans, dont les laves se sont répandues à diverses époques sur les granits et les schistes qui constituent l'ossature de l'archipel; les cendres rejetées par les cratères et portées par les vents dans toutes les parties de l'île ont contribué avec les alluvions à former les terrains de plaines remaniés par les courants des rivières. Dans l'ensemble, presque tout le pays est accidenté et présente une succession de saillies et de vallées : la superficie totale des plaines n'est évaluée qu'au huitième de la surface du pays. Toutefois la plupart des sommets ont des contours arrondis et les pentes de facile accès. Les montagnes japonaises n'ont point de ces escarpements formidables que l'on s'attend à voir dans les régions alpines : le manque presque absolu de grès et de calcaires qui se fendent en blocs verticaux, le retour fréquent de pluies abondantes, la richesse naturelle de la végétation, ont donné aux paysages japonais une ligne d'horizon gracieusement ondulée, des vallons doucement inclinés, des vallées largement ouvertes où les rivières serpentent en contours allongés. Çà et là les hauts sommets ont des stries de neiges persistantes; d'après le témoignage de Milne, des névés se cristallisent en maints endroits de manière à former des glaciers en miniature[1].

Au nord-est de la grande île, une première chaîne de montagnes schisteuses peu élevées, séparée du reste de Hondo par la profonde vallée du Kitakami, se développe parallèlement à la haute arête qui forme l'ossature principale. Cette chaîne, extérieure pour ainsi dire, se termine au nord de la baie de Sendaï; mais au milieu des eaux sont parsemées les « huit cent huit » îles, connues sous le nom de Matsou sima; ces roches de tuf, éparses dans une eau peu profonde, sont couvertes d'arbustes et de cryptomérias (*mats'*), qui ont valu son appellation à l'archipel. Les Japonais considèrent ce jardin aquatique comme l'une des « trois merveilles » de leur pays; l'eau en a creusé les bases en cavernes et en arcades naturelles; les hommes ont excavé des antres sur les parois des îles les plus escarpées, et le sommet de l'une d'elles a été taillé en forme de Bouddha[2].

Au sud de la baie et de la plaine de Sendaï, la chaîne recommence en suivant sa direction première et en restant parfaitement isolée des montagnes de l'intérieur par de larges vallées. Jadis elle était également limitée au sud par un golfe; mais cette échancrure du littoral a été comblée par les apports du Tone gava, qui se ramifie en d'innombrables canaux

[1] J. Milne, *Evidences of the Glacial Period in Japan.*
[2] Benj. P. Lyman, *Yesso Geological Surveys*, feb. 1875; — Saint John; — Rein, etc.

dans la plaine, puis entoure de ses eaux errantes la terre montagneuse située à l'orient de la baie de Yedo; les alluvions de cette rivière, avançant de deux côtés à la fois, ont supprimé l'ancien bras de mer et rattaché l'île à la grande terre par des campagnes marécageuses graduellement affermies. Ainsi les trois fragments de la chaîne orientale « extérieure » se trouvent juxtaposés au « continent » du Japon. Ils se distinguent de toutes les autres arêtes de la contrée par l'absence de volcans. Aucun cratère ne s'ouvre au milieu de ces montagnes schisteuses; mais c'est précisément le long de cette côte que l'on a constaté les traces les plus évidentes d'un soulè-



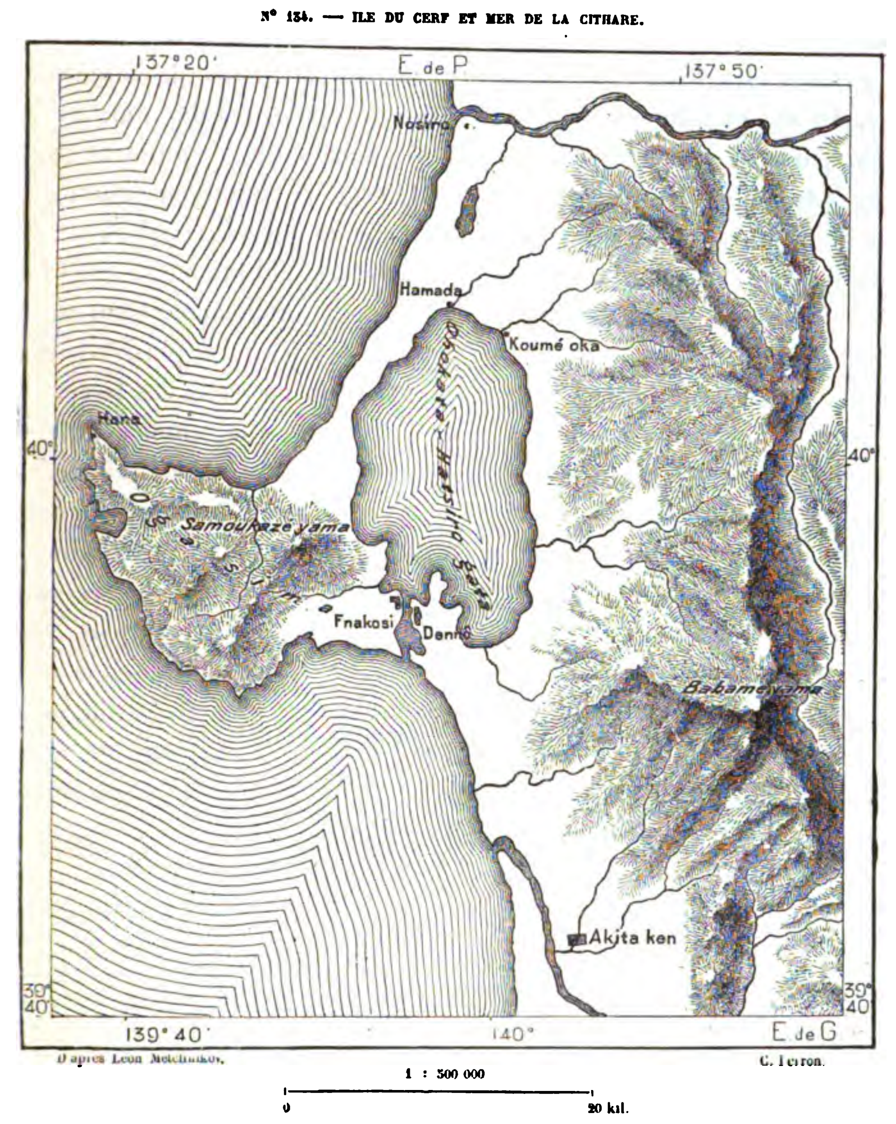
N° 133. — BOUCHES DU TONE GAVA.

vement du sol. Au nord de la baie de Sendaï s'ouvre le petit port de Kisenouma, qui était encore très fréquenté au milieu du siècle et que l'on a dû abandonner à cause de l'assèchement graduel du chenal : or en cet endroit aucune rivière n'apporte d'alluvions et le flot n'a point formé de barres: en outre, un chemin nouvellement construit autour d'un promontoire voisin passe à côté d'une haute berge calcaire, percée dans tous les sens de mollusques dont les coquillages sont parfaitement conservés : on évalue au moins à un mètre et demi l'exhaussement total de la côte qui s'est produit près de Kisenouma pendant la période contemporaine. L'assèchement de la plaine de Yedo et de l'ancien bras de mer que parcourt actuellement le bas Tone gava ne serait pas dû seulement aux alluvions appor-

tées par cette rivière, il aurait pour cause principale une poussée souterraine[1].

Du côté de l'ouest, une autre chaîne latérale aligne ses monts parallèle-

N° 134. — ILE DU CERF ET MER DE LA CITHARE.



D'après Léon Metchnikov. C. Perron.

1 : 500 000

0 — 20 kil.

ment à l'axe de l'île Hondo; mais cette chaîne, immergée dans la plus grande partie de sa longueur, ne se compose que de massifs distincts. Le premier forme une péninsule à l'extrémité septentrionale de l'île; plus au sud s'élève un second massif, l'Ivaki yama. L'Oga sima ou l'« île du Cerf » est déjà, comme son nom l'indique, une terre insulaire, que domine

[1] Naumann, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, IV.

le Samoukaze yama, ou « mont du Vent froid », haut de 769 mètres; mais cette île se rattache à la grande terre par une longue flèche de sable. Un estuaire navigable pour les jonques se trouve ainsi séparé de la haute mer : c'est le « grand Lac » (Ohokata) Hatziro ou la « mer de la Cithare » (Kotono oumi), qui communique avec les eaux libres par le Fna gava (Founa gava) ou « rivière des Bateaux », accessible aux embarcations de 5 mètres de cale. Au sud de l'île du Cerf se succèdent les petites Tobi sima et Avo sima, puis la grande Sado, formée de deux saillies s'unissant par la base. Noto, presqu'île qui se recourbe en forme de hameçon autour de la baie de Toyama, appartient aussi à cette chaîne latérale, et peut-être faudrait-il y ajouter le groupe des îles Oki, situées à 300 kilomètres plus loin. Cette rangée de sommets insulaires n'est pas uniquement composée de roches anciennes, comme la chaîne côtière de l'orient, et plusieurs de ses monts, entre autres ceux de l'Oga sima, vomirent autrefois des laves.

Quant à la chaîne médiane de la grande terre, elle commence par un volcan superbe, Osore zan, qui se dresse à 976 mètres, immédiatement en face de l'île Yeso, entre le détroit de Tsougar et la baie d'Avomori : on donne souvent d'une manière spéciale à ce mont isolé le nom de Yake yama ou « mont Brûlant », qui s'applique d'ailleurs à tous les autres cônes éruptifs[1]. De l'autre côté de la baie, l'arête reprend asssitôt pour se continuer sans interruption jusqu'au centre de l'île. L'altitude moyenne de ses pics, qui pour la plupart sont des volcans éteints, est de 1500 mètres environ, et les cols qui franchissent la crête varient en hauteur de 600 à 1000 mètres; mais à droite et à gauche s'élèvent des cônes volcaniques plus imposants que les pics de la côte régulière, grâce à leur isolement et à leur hauteur. C'est ainsi que, transversalement à l'axe principal, de nombreux volcans se succèdent de l'ouest à l'est entre les villes d'Akita et de Morioka; plus au sud, non loin de la côte occidentale, le Tiōkaī san, élève à 2400 mètres son cône suprême, blanc de neige pendant neuf mois de l'année. Un autre volcan, le Bantaï san, haut de 1850 mètres, reflète ses pentes boisées dans les eaux d'un lac, l'Inavasiro, et de son cône suprême on peut voir se déployer en un vaste amphithéâtre, ébréché seulement à l'ouest, tout un cercle de montagnes entourant le profond bassin de l'Aïdzou taïra ou plaine d'Aïdzou. Une coulée de laves et des amas de cendres, provenant du Bantaï, ont formé la digue qui retient les eaux de l'Inavasiro[2], et l'on n'a eu qu'à déblayer une partie de ce rempart pour as-

[1] Serrurier, *Notes manuscrites.*
[2] Benj. S. Lyman, *Geological survey of Japan, Report of progress for* 1878 *and* 1879.

sécher une grande partie de la plaine lacustre et conquérir d'excellentes terres à l'agriculture.

En cette partie de son développement, la chaîne médiane, dont la crête constituait le faîte de partage entre les deux océans, se recourbe à l'ouest, pour aller rejoindre une autre chaîne parallèle, qui forme à son tour l'arête de séparation des eaux, entre les divers affluents du Tone gava et du Tenriu, à l'est, et ceux de Tzikouma ou Sinano gava, la rivière la plus abondante du versant occidental et de tout le Japon. De simples contreforts, qui vont se perdre dans la plaine au nord de Yedo, prolongent la chaîne médiane au sud de l'arête de jonction. Mais précisément cette arête sert de point d'appui à un massif de sommets volcaniques devenus célèbres dans tout le royaume du Soleil Levant par les forêts qui les recouvrent et par les eaux claires qui s'en écoulent en abondance. Ce groupe, presque toujours neigeux, est le Nikko zan ou les « deux Apres monts », dont les bonzes, par un changement de signe, ont changé le nom en celui de pic de la « Splendeur solaire ». L'un des pitons les plus élevés de ce massif, le Nantaï san (2540 mètres), est une des montagnes saintes du Japon, et jadis on ne pouvait en faire l'ascension que pendant une semaine consacrée de l'été, après avoir subi un jeûne rigoureux dans un temple des vallées inférieures. Un lac tranquille, le Tsiusenzi, dont les rives sont ombragées de grands arbres, emplit un cirque profond à la base du volcan, et le torrent qui s'en échappe descend de cascade en cascade sur les rochers de lave : c'est près de là que les somptueux monuments funéraires de deux siogoun du seizième et du dix-septième siècle élèvent leurs colonnes entre les fûts des pins et des cryptomérias. Une forêt de 70 kilomètres réunit ce lieu saint aux bords du bas Tone gava; il n'est peut-être pas d'allées qui puissent être comparées aux splendides avenues de cette région des temples : « Qu'il ne parle pas de beauté, celui qui n'a pas vu Nikko, » dit un proverbe local. Le voisinage de Tokio permet à la foule, mêlée de quelques étrangers depuis 1870, de se renouveler sans cesse sous les ombrages des bois sacrés. De mai en octobre, Nikko ressemble aux sites les plus fréquentés de la Suisse par les multitudes de visiteurs qui viennent admirer ses montagnes, ses forêts, ses eaux pures : en hiver, les vallées, envahies par la neige, sont redevenues désertes. Les sources sulfureuses de Yumoto jaillissent au nord du lac, dans la région la plus sauvage des montagnes.

La chaîne de séparation qui domine à l'orient la vallée du Sinano est aussi couronnée de plusieurs cimes d'origine volcanique, principalement au sud, où se dressent les deux pyramides de Sirane yama et d'Adzma yama, dont la première fit éruption en 1871. Le cône récent s'élève au

milieu d'un cratère de plus de 1600 mètres de large; des eaux brûlantes, jaillissant des crevasses voisines, s'écoulèrent à travers une forêt de pins, dont les arbres roussis portent encore les traces de l'inondation[1]. Toutefois il ne paraît pas que cette région du Japon soit une de celles qui recouvrent les foyers volcaniques les plus ardents. Les sources de gaz et les « puits de feu » du versant occidental de ces montagnes, dans la province d'Etsigo, ne sont probablement pas des émanations du brasier souterrain, ainsi qu'on l'a souvent prétendu; mais, comme les couches de houille et les sources de pétrole qui se rencontrent dans la même vallée, ces gaz inflammables, semblables à ceux du Setchouen, sont le produit de la distillation de matières organiques contenues dans les strates rocheuses de terrains sédimentaires. En quelques endroits, ces gaz sont utilisés directement pour la cuisine des couvents, pour le chauffage des bains et divers emplois industriels; mais on s'occupe principalement de recueillir l'huile de pétrole, qui d'ailleurs ne coule point en abondance; un des puits d'où l'on retire l'huile minérale a été poussé jusqu'à 222 mètres de profondeur[2].

De même qu'au nord de l'île une série de volcans coupe transversalement la chaîne médiane, de même, dans cette région centrale du Hondo, un alignement de volcans, limitant brusquement au sud la chaîne dont le Sinano longe la base, se dirige perpendiculairement à l'axe même du Japon, dans le sens du nord-nord-ouest au sud-sud-est : les deux volcans les plus fameux, l'Asama yama et le Fouzi san, font partie de cet alignement transversal. L'Asama est dépassé en hauteur par d'autres sommets de l'archipel, puisqu'il atteint seulement 2525 mètres; mais de tous les volcans actifs de la contrée nul n'a laissé plus de témoignages de sa puissance et n'est plus redouté par ceux qui vivent à son ombre; on se rappelle encore avec effroi la terrible éruption de 1783, qui vomit un courant de lave dans la vallée du Yagatzma et recouvrit toute la contrée environnante d'une couche de pierre ponce; quarante-huit villages furent engloutis sous la pluie de scories et des milliers d'hommes périrent dans le désastre. De temps en temps depuis cette époque, des cendres ont été rejetées hors de l'énorme entonnoir du cratère : quoique l'île ait en cette région sa plus grande largeur, on peut discerner des deux mers la haute colonne de fumée sulfureuse qui s'échappe du gouffre. Presque toutes les pentes de l'Asama sont encore grises des pierres ponces rejetées par la dernière éruption, et sur des lieues d'étendue autour du cône on ne voit que des laves.

[1] Ernest Satow, *Notes manuscrites.*

[2] Benj. S. Lyman, *Report on the progress of the Oil Surveys*, 1877.



NIKKO. — PORTIQUE D'UN TEMPLE

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

A côté du grand cratère, qui n'a guère moins d'un kilomètre de large, s'ouvre un autre gouffre, dont les murs sont percés de fissures dans lesquelles les hirondelles nichent par milliers. Il n'y a point de sanctuaire près du sommet; aussi les pèlerins ne viennent-ils qu'en petit nombre à cette montagne redoutée[1]. Au sud de l'Asama yama, d'autres volcans se succèdent jusqu'au Kinpo san, massif central d'où rayonnent plusieurs ramifications de monts granitiques, et d'où l'on retire les cristaux de roche les plus grands et les plus purs, taillés par les Japonais en boules et en miroirs.

Le Fouzi est la montagne sacrée par excellence, le patron de la contrée, et parfois en style poétique on écrit son nom de manière à lui donner le sens de « mont Sans-Pareil ». La signification des signes ordinairement employés est celle d' « Officier prospère » ; mais bien avant l'introduction des caractères idéographiques la montagne était connue sous le nom de Fouzi, à cause d'arbustes (*wysteria japonensis*) ainsi appelés en yamato, qui recouvrent les pentes de leurs branches entremêlées et de leurs grappes de fleurs d'un blanc violet[2]. Le Fouzi san (Fouzi yama, Fouji no yama) qu'adorait jadis la secte bouddhiste des Yama bouzi[3], est représenté sur presque tous les objets d'origine japonaise, livres, éventails, laques, étoffes, poteries, tentures et meubles de toute espèce; mais les artistes le dessinent et le gravent sous un aspect conventionnel: pour donner une idée de sa grandeur, ils redressent les pentes, affinent le cône comme une aiguille. La noble montagne est au contraire très doucement inclinée et la courbe de son profil régulier ne se relève que faiblement pour former la butte terminale; elle n'en atteint pas moins une zone supérieure à celle de toutes les terres étendues à ses pieds, et sur ses flancs on voit s'étager les saisons. En bas sont les campagnes couvertes de leurs riches cultures, puis viennent les forêts; plus haut est la ceinture de broussailles, peuplée jadis de singes, auxquels, d'après la légende, les génies avaient confié la garde de la montagne. Pendant dix mois de l'année la cime est revêtue de neige, resplendissant sur le fond bleu du ciel ou grise comme les nuées, se distinguant à peine de l'espace aérien par des lignes indécises. Le Fouzi dépasse d'un millier de mètres la plupart des autres grands sommets volcaniques du Japon, et du bord de son cratère les monts environnants semblent lui faire cortège. De forme presque ronde, sa base a plus de 150 kilomètres de tour; une large vallée, celle du Fouzi

[1] Rein, *Der Nakasendô, Ergänzungsheft zu den Mittheilungen von Petermann*, n° 59.
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[3] Serrurier, *Notes manuscrites.*

kava, l'entoure à l'ouest de sa demi-circonférence. D'après une légende qui se rapporte probablement à une éruption violente, le Fouzi aurait surgi en l'an 285 de l'ère ancienne, dans l'espace d'une seule nuit, à l'heure même où se formait le lac de Biva. Quel qu'ait été le bouleversement raconté sous cette forme exagérée, le volcan se repose longuement après chaque effort; depuis 799, il ne s'est agité que six fois. Sa dernière explosion, qui date de 1707, dura deux mois : une crevasse s'ouvrit alors sur la pente méridionale et le cône parasite du Hoyeï zan (2865 mètres) se forma sur la fissure. Les campagnes des alentours furent recouvertes de cendres sur une épaisseur de 3 mètres; des villages entiers disparurent; jusqu'au-dessus de Yedo, à 96 kilomètres de distance, l'air était obscurci, et les noires nuées de poussière portées par les vents retombèrent par delà la baie, sur les rivages de l'Océan[1]. Depuis cette année fatale, les villes et les villages ont été rebâtis et forment de nouveau tout un collier de constructions autour des premières pentes de la montagne; des temples modernes ont reparu à la place des anciens et la foule des pèlerins, évalués à 15 000 ou 20 000 par année, a repris le chemin du sanctuaire bâti au pied de l'escarpement suprême. Pour faire l'ascension, les gravisseurs ont l'habitude de s'habiller de blanc, afin d'effrayer les aigles de la montagne, qui s'attaquent, dit-on, aux hommes vêtus de couleurs moins éclatantes[2]. Arrivés près du cratère, ils boivent à la « Source d'or », puis à la « Source d'argent », et sur un signe de leur guide, ils agitent leurs clochettes et s'inclinent en l'honneur du soleil. Revenus au bas du volcan, ils font estampiller leurs robes par le prêtre d'un temple, afin de rappeler leur exploit : ces vêtements deviennent de précieuses reliques qui se lèguent de père en fils[3]. L'Anglais Rutherford Alcock est le premier Européen qui gravit le Fouzi, en 1860; des centaines de voyageurs lui ont succédé. En 1873, le naturaliste Knipping passa deux semaines au bord du cratère pour y faire des observations géologiques. Le gouffre, dont le diamètre moyen est d'environ 825 mètres, renferme deux entonnoirs distincts, dans lesquels on peut descendre par des talus d'effondrement, sur les laves rouges et les tufs jaunes et gris, jusqu'à des paliers recouverts de décombres[4].

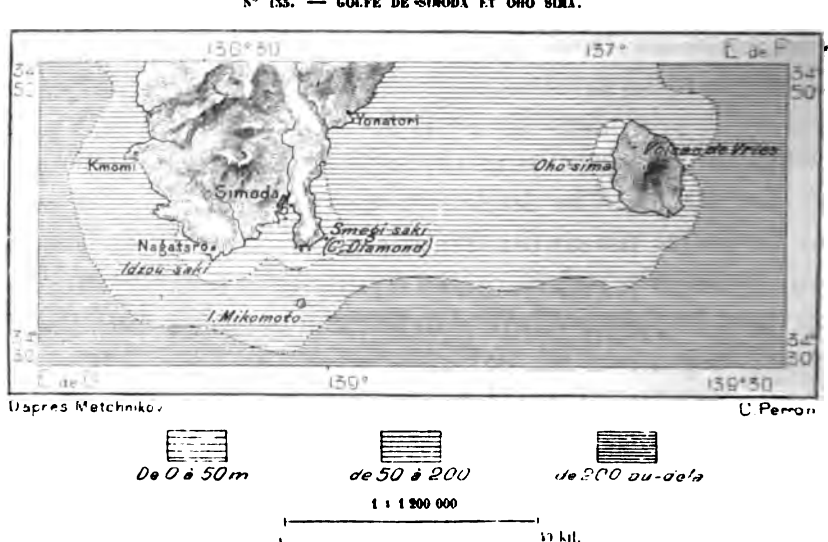
Le Fouzi, de même qu'un grand nombre de cônes d'éruption, est situé un peu en dehors de la chaîne dont il fait partie et qui se prolonge au sud pour former la longue péninsule d'Idzou, également volcanique. Le

[1] Rein, ouvrage cité.
[2] Léon Metchnikov, *Empire Japonais.*
[3] De Hübner, *Promenade autour du Monde.*
[4] Rein, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 10.

Sagami, à la racine de cette presqu'île, est une région très accidentée, mais facile à parcourir; c'est le pays le plus fréquemment visité du Japon et l'un des plus charmants. Les promontoires boisés, les baies qui les séparent, les écueils parsemés dans les flots, les forêts épaisses, les fontaines et les ruisseaux, les fleurs qui jaillissent de la verdure, et par-dessus la crête des collines le sommet blanc de la montagne sacrée font de ce pays un séjour ravissant. Sept villages de bains se sont élevés près de sources thermales, et la ville de Hakone, sur la rive du lac gracieux d'Asino oumi ou « mer des Graminées », est devenue un lieu de villégiature. A l'est de cette ville, la route de Tokio à Kioto traverse la montagne au col de Hakone (855 mètres), que fermait autrefois une porte fortifiée, *kouan* ou barrière centrale du Nippon : de là les noms de Kouan to (à l'orient de la Porte) que l'on donne à toute la partie du Hondo située à l'est du méridien de Hakone, et de Kouan saï, par lequel on désigne l'autre moitié de la grande île. La plus haute montagne de la presqu'île d'Idzou est l'Amagi san ; une autre la termine au sud, dominant la crique et la ville de Simoda, mais à une petite distance au sud la chaîne reparaît en écueils. Un de ces rochers, le Mikomoto, est devenu tristement fameux dans l'histoire des naufrages; c'est là que vint, en 1867, se briser le *Nil*, chargé des objets précieux rapportés de l'exposition de Paris. Un phare éclaire maintenant cet écueil, le Rock island des navigateurs anglais. La baie de Simoda est celle où l'on a pu le mieux observer le phénomène des tremblements de mer, lors du désastre de 1854. Un flux venu du large gonfla soudain les eaux et se rua sur le rivage : en quelques instants, les jonques du port furent brisées les unes contre les autres, les maisons et les temples furent rasés, la rade se couvrit de débris. Des courants partiels se heurtaient, produisant de violents remous : le navire russe *la Diana*, qui sombra bientôt après le tremblement, tourna 43 fois sur lui-même en 30 minutes; pendant toute la journée, les oscillations du flot firent varier la profondeur, à côté du vaisseau, de 2 mètres et demi à 12 mètres.

Au nord-est de la presqu'île d'Idzou, la cime isolée d'Oho yama ou de la « Grande montagne » s'élève à 1324 mètres, tandis qu'à l'est et au sud-est le groupe des « Sept îles », le Nana sima d'Idzou, montre ses cônes réguliers hauts de 700 à 860 mètres, cimes émergées d'une chaîne de volcans, presque tous actifs, qui se prolonge au sud, jusqu'à l'île Hatsizeo (Fatsizio), terre coupée à pic sur une grande partie de son pourtour : les personnages en disgrâce que les siogoun y bannissaient autrefois étaient introduits au moyen d'une chaîne de grue, qui les saisissait sur le navire et les soulevait au haut de la falaise. L'Oho sima ou la « Grande île », appelé volcan de

Vries par les navigateurs européens, est le plus fier de tous les monts de ces parages et le plus connu, car il domine l'entrée du golfe par lequel les navires pénètrent dans la baie de Yedo. En 1757, lorsque Broughton visita ces parages, la montagne était en éruption ; mais aussitôt après les habitants reprirent leurs travaux agricoles; en 1870, les pentes du volcan étaient recouvertes de cultures, quand l'Oho sima se secoua de nouveau et fit disparaître les champs sous la pierre fondue[1]. Un courant de lave s'avance en mer comme le reste d'un pont. L'extrémité méridionale de la chaîne insulaire de volcans, entre le 31e et le 32e degré de latitude, est marquée par une île de formation moderne, qui jaillit en 1870 des profondeurs ma-

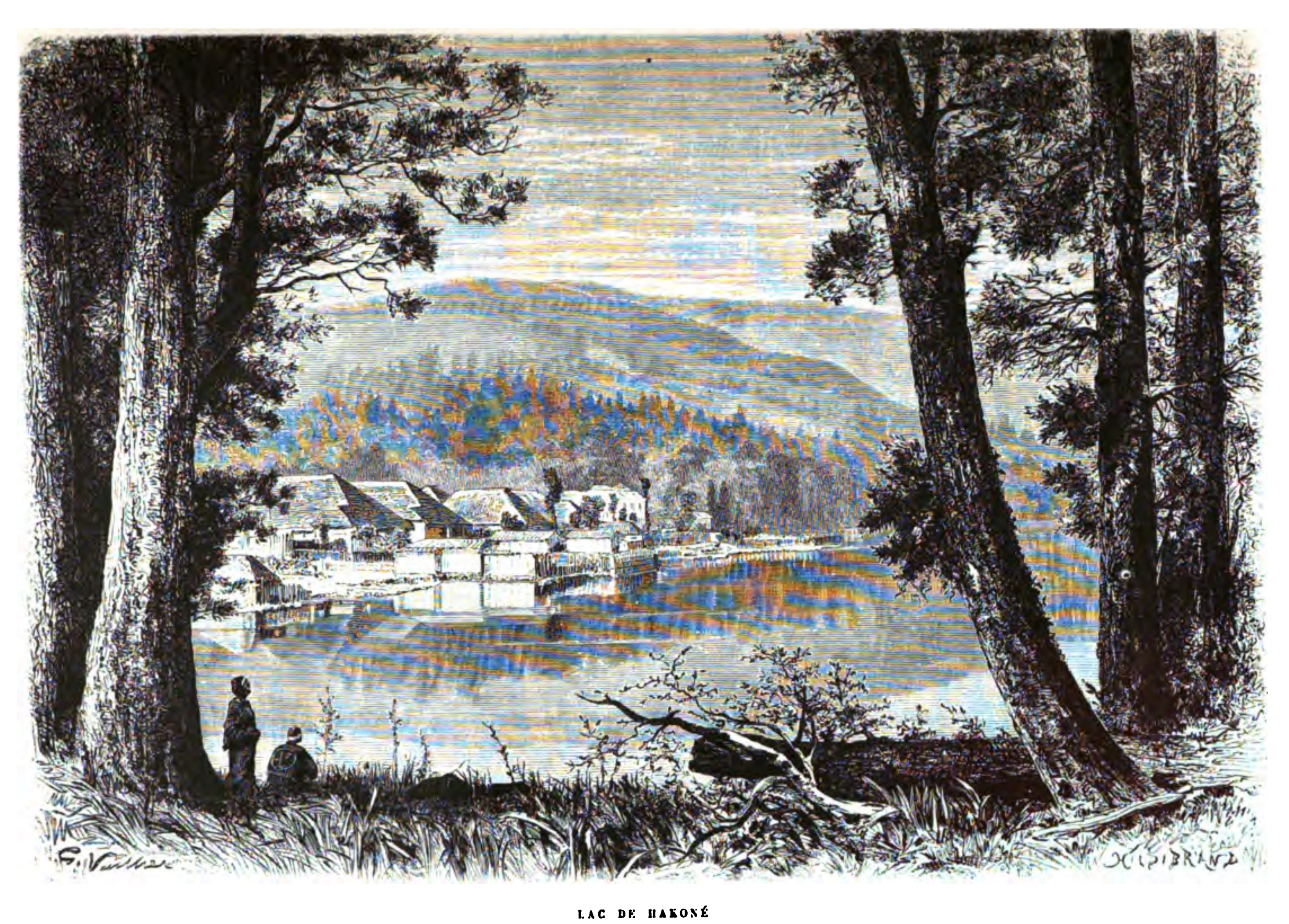


N° 133. — GOLFE DE SIMODA ET OHO SIMA.

rines. Quelques autres pointes volcaniques se montrent au-dessus de la mer, dont les abîmes ont plus de 2000 mètres en ces parages.

Au nord-ouest du Fouzi san, une chaîne granitique, — dont un des grands sommets (2713 mètres) est une de ces « montagnes des Poulains » ou Komaga take, que les géographies japonaises énumèrent par dizaines, — se détache de la région alpine à laquelle appartient le Kimpo san ; mais au delà une fosse transversale, coupant le Japon d'une mer à l'autre, et portant dans une dépression du seuil le charmant lac de Souva, est formée par la vallée du Tenriu gava (fleuve du Dragon Céleste) au sud, et celle du Sinano gava au nord. De l'autre côté de cette dépression, les montagnes recommencent aussitôt. Une première crête, orientée du nord-nord-est au

[1] Léon Metchnikov, *l'Extrême Orient*, juin 1877.



LAC DE HAKONÉ

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

sud-sud-ouest, sépare le bassin de Tenriu gava de celui du Kiso gava. Une autre, qui se dirige dans le même sens, commence au bord de la mer du Japon, pour aller mourir dans la basse vallée du Kiso gava : c'est la chaîne de Hida, la plus escarpée, la plus sauvage de la grande île, celle qui porte le plus longtemps des nappes ou des stries de neige; Rein lui donne le nom de « chaîne Neigeuse » du Japon. Pour traverser directement ce rempart de l'est à l'ouest, soit par le col de Harinoki, soit par celui de Hida, il faut monter jusqu'à 2400 mètres au-dessus de la mer; mais les pics eux-mêmes ne s'élèvent que d'une faible hauteur sur le socle puissant qui les porte. Le Tate yama s'élève à 2820 mètres, et l'On take, Mi take ou « Noble pic », le mont sacré de cette chaîne, dépasse légèrement 3000 mètres : huit grands cratères, dont quelques-uns enferment de petits lacs, et d'autres bouches plus étroites se succèdent le long de l'arête suprême; cinq à six mille pèlerins y montent chaque année, pour s'incliner devant les idoles d'Isanagi et d'Isanami, ancêtres divins de la famille des mikado. Des Européens, qui se sont trouvés parmi ces sociétés de visiteurs, racontent que de cette montagne on jouit d'une vue admirable sur l'île et les deux mers qui en dessinent les contours; elle n'a point eu d'éruption pendant la période historique, mais elle émet en abondance des vapeurs sulfureuses[1]. Au nord, la chaîne « Neigeuse » du Japon se rattache à une autre rangée de sommets volcaniques se dressant parallèlement à la mer. Le Yake yama ou « montagne Brûlante », escaladé par le géologue von Drasche, en est le cône principal.

A l'ouest de la chaîne « Neigeuse », un autre massif également ignivome a fait éruption en 1239 et 1554 : c'est le Siro yama, Hakou san, ou « mont Blanc », ainsi nommé des neiges abondantes que lui apportent les vents humides. Par un singulier contraste entre les deux versants de l'île, le mont Blanc, quoique de mille mètres inférieur au Fouzi, reçoit sur ses trois cimes une quantité de neige beaucoup plus considérable; pendant tout l'été des plaques blanches se montrent dans ses crevasses supérieures. D'après la tradition, il y a deux siècles que les neiges n'ont pas disparu de la montagne[2]; même à la base de ces volcans, près des thermes d'Itsinose, qui sont à 800 mètres d'altitude seulement, elles recouvrent parfois le sol d'une couche de plus de 6 mètres d'épaisseur. Les botanistes ont découvert une plus grande variété d'espèces végétales sur le Siro yama que sur toute autre montagne du Japon : c'est au milieu particulier du climat qu'ils

[1] Rein, *Ergänzungsheft zu den Mittheilungen von Petermann*, n° 59.
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.

attribuent la conservation de ces plantes, si nombreuses dans un étroit espace.

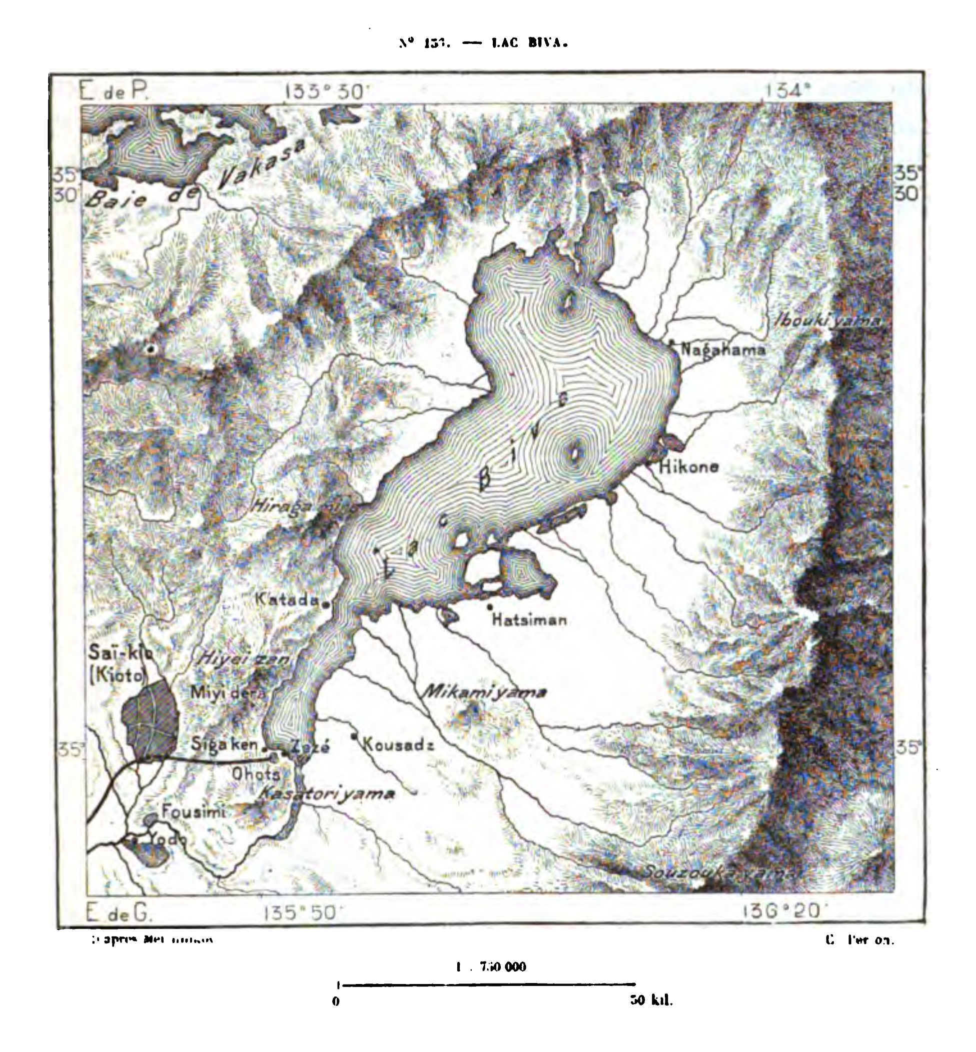
Une arête de monts peu élevés qui se détache du Siro yama dans la direction du sud et du sud-ouest se bifurque autour d'un vaste et profond bassin qu'emplissent les eaux du lac Biva, ou de la « Guitare », cette mer intérieure, formée, dit la légende, au moment où surgissait le Fouzi; mais bien avant la prétendue apparition du Biva, il existait dans la contrée une « mer d'eau douce » ou Avo oumi, dont le nom, contracté en Aomi, Omi, est devenu le nom de la province qui entoure le lac[1]. Des éruptions volcaniques ont certainement eu lieu dans ce bassin. Une île, le Tsikoubou sima, où s'élève un des sanctuaires sinto les plus vénérés de l'empire, émergea de la partie septentrionale du lac, en l'an 82 de l'ère vulgaire, et d'autres îlots, autour desquels tourbillonnent les cormorans, paraissent avoir la même origine. La surface du lac est à une centaine de mètres au-dessus du niveau de la mer, et l'épaisseur d'eau, dans les parties les plus profondes, est de 85 mètres. Par sa masse liquide, le Biva est donc bien inférieur au Léman, auquel on a l'habitude de le comparer, et qui s'étend sur un espace à peu près égal. De même que le lac de Genève, le Biva est entouré de montagnes, les unes cultivées, les autres couvertes de bois, toutes de formes hardies ou gracieuses; au détour de chaque promontoire se révèle un paysage nouveau; en automne, quand les vents du nord ont chassé les lourdes nuées de la mousson, les divers plans des montagnes, avec leurs nuances vertes, bleuâtres, violettes, roses, s'harmonisent en un merveilleux tableau, changeant incessamment suivant le jeu de la lumière et des ombres. A l'est du bassin se dresse la plus haute cime du cercle immense, l'Ibouki yama (mont qui vomit le fiel), que les anciens Japonais croyaient être la résidence de génies malfaisants. A l'ouest, la montagne la plus fameuse est le Hiyeï zan, dont les couvents bouddhistes étaient habités de 3000 moines jusqu'au milieu du seizième siècle : ce furent les vrais maîtres de la contrée; réunis dans le temple de Kimon ou de la « Porte du Diable », ils devaient jour et nuit réciter des prières, battre le tambour, sonner la cloche, pour arrêter les mauvaises influences envoyées par l'Ibouki yama, et protéger ainsi la cité de Kioto, située à la base méridionale du mont[2]. La région voisine du Biva et du fleuve qui s'en écoule, le Yodo gava, est le berceau de la nationalité japonaise, et les grands souvenirs de l'histoire lui donnent un charme de plus aux yeux des

[1] Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais*.
[2] Metchnikov, Rein, ouvrages cités.

voyageurs. Les nuées rouges de l'Occident reflètent, dit la légende, le sang, bouillant dans les cratères, de tous ceux qui sont tombés sur les champs de bataille de la contrée.

La péninsule qui se prolonge au sud du lac Biva et l'extrémité occiden-

N° 137. — LAC BIVA.



D'après [illegible] C. Perron.

1 : 750 000

0 — 50 kil.

tale de la grande île sont des terres presque distinctes, ne tenant au « continent » ou Naïtsi que par d'étroits pédoncules. Néanmoins elles ressemblent au reste du pays par la nature montueuse du sol. Au sud, le massif de l'Oho mine, un des rares groupes de sommets où l'on n'ait pas trouvé de formations volcaniques[1], est l'un des plus sauvages et peut-être celui que recouvrent les plus belles forêts. A l'ouest, le Daïzen, ancien cône d'éruption,

[1] Knipping; — Rein.

domine une chaîne basse, où plusieurs des seuils, du versant de la mer du Japon à celui de la mer Intérieure, ont seulement 300 mètres de haut[1].

Le tortueux bras de mer qui sépare le « continent » des îles méridionales n'est en réalité qu'une succession de fjords et de bassins partiels ou *nada* qui se sont réunis en une vaste mer intérieure ayant environ 400 kilomètres de l'est à l'ouest. Des îles et des îlots parsèment cette méditerranée ou Seto outsi et limitent l'horizon de toutes parts : en voguant sur les eaux tranquilles, entre ces terres boisées qui cachent et révèlent tour à tour l'horizon lointain des montagnes, on voit se succéder des tableaux enchanteurs, d'une infinie variété : les côtes que l'on contemple sont comparables

[1] Altitude des principales montagnes de la grande île du Japon :

Latitude.	Noms.	Nature géologique.	Hauteur en mètres.	Autorités.
41° 19′	Osore zan	*volcan actif*	976	Cartes marines.
40° 4′	Iwaki yama	volcan	1524	J. Milne.
39° 50′	Ivavasi yama (Ganyou san)	»	2134	Rein.
39° 7′	Tiôkaï (Tchokaï san) . . .	»	1829	Milne.
			1959	Géogr. japonaise.
			2073	Gowland.
38° 31′	Tsouki yama (Getz san). .	» (?)	1829	Milne.
			1859	Gowland.
37° 54′	Ihitoyo yama	» (?)	1217	Géogr. japonaise.
37° 40′	Adzma yama	» (?)	1360	» »
37° 37′	Bantaï san	»	1554	Peterm. Mitth.
37° 8′	Nasou yama (Tsiaous take).	*volcan actif*	943	Géogr. japonaise.
			641	
36° 55′	Yake yama	volcan	2316	Gowland.
			2133	Drasche.
36° 46′	Nantaï san (Nikko). . . .	» (?)	2541	Rein.
36° 35′	Tate yama	» (?)	2896	Gowland.
36° 30′	Harinoki yama	» (?)	2400	Satow.
36° 22′	Asama yama	*volcan actif*	2591	Milne.
			2525	Rein.
36° 15′	Yariga take	volcan (?)	3139	Gowland.
36° 8′	Siro yama (Hakou san) . .	»	2618	Rein.
			2720	Peterm. Mitth.
36° 7′	Norikoura yama	» (?)	2987	Gowland.
35° 52′	Mi take (On take)	» (?)	3027	»
			3004	Rein.
35° 45′	Komaga take	» (?)	2723	»
35° 28′	Ibouki yama.		1250	»
35° 20′	Daïzen	« (?) •	1640	Neumann.
			1702	Kempermann.
35° 18′	Fouzi san (Fouzi yama) .	(?)	3769	Stewart.
			3745	Rein.
35° 8′	Hiyeï zan.	(?)	756	Géogr. japonaise
			825	Rein.
35° 3′	Komaga take (Hakone). . .	» (?)	1345	»
34° 3′	Oho mine.	granits et schistes	1882	Knipping.

BAIE



Dressé par Slom, d'après la Carte Marine Française et la Grande Carte du Ministère de l'Instruction Publique de Tokio.

Profon

de 0 à 10 m

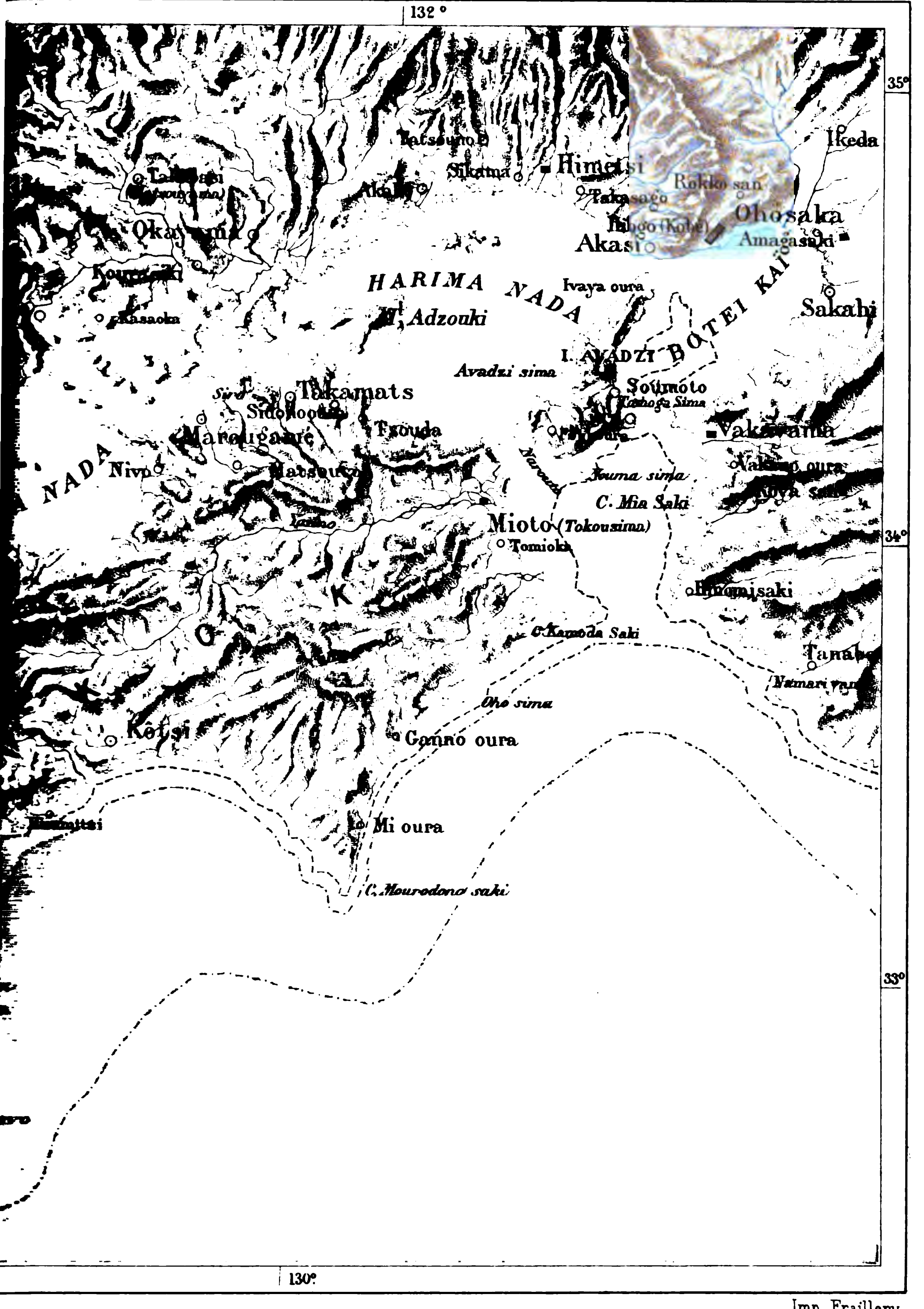
de 10 à 50 m

1: 1,

0

OSAKA

Hachette et Cie



Imp Fraillery

de 100 à 1000m de 1000m et plus

100 Kil.

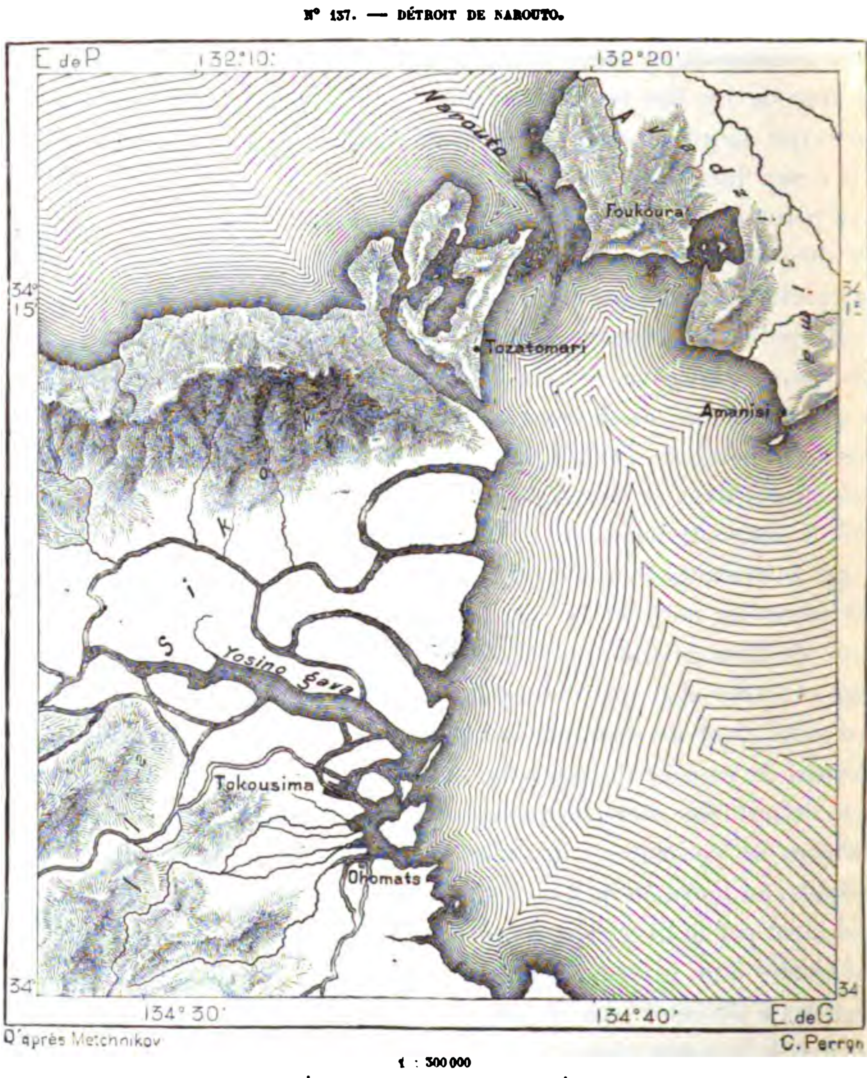
à celles de la Norvège, mais sous le ciel de l'Italie, et la végétation du littoral est celle des îles malaises. Lors de la naissance des temps, c'est au-dessus de cette partie de la mer qu'Isanagi et Isanami, le couple divin, s'assirent sur le pont des cieux, que soutiennent des piliers de nuages, et qu'ils se plurent à contempler l'armée des flots se pourchassant au-dessous d'eux. Nonchalamment couché sur les nuées, le dieu laissa tremper la pointe écarlate de sa lance dans l'Océan et chaque goutte qui retomba devint une de ces îles verdoyantes que l'on voit aujourd'hui : l'une des premières qui surgit des ondes fut la belle Avadzi, qui ferme l'entrée orientale de la « mer Intérieure ».

Au point de vue géographique, la méditerranée japonaise ne peut guère être considérée que comme une simple fosse d'érosion : c'est à peine si dans quelques-uns de ses creux la profondeur dépasse 50 mètres, et l'épaisseur moyenne de la couche liquide y est seulement de moitié. L'entrée occidentale, connue sous le nom de Simono seki ou « Barrière inférieure ». n'a que 10 mètres, exactement la profondeur qui convient aux plus grands vaisseaux; mais sans l'aide de la vapeur ces navires ne pourraient s'engager prudemment dans ce chenal étroit, fleuve marin bordé de roches et traversé de courants dangereux. Trois autres passages donnent accès dans la mer Intérieure, l'un celui de Boungo, entre Kiusiu et Sikok, et les deux autres au nord et au sud de l'île Avadzi. C'est celui du nord, le détroit de Tomoga sima ou des « deux Iles Amies », voisin des ports de Hiogo et d'Ohosaka, que choisissent d'ordinaire les embarcations : c'est aussi celui dont les courants ont le moins de violence; mais les marins redoutent le passage de Narouto, entre Avadzi et Sikok, plus que tout autre détroit des mers japonaises. La marée qui pénètre dans la mer Intérieure ne pouvant s'y dérouler en liberté est retardée sur tous les bas-fonds, au tournant de tous les promontoires. Le flux qui s'est propagé rapidement par le libre espace océanique vient donc se rencontrer avec des eaux situées à un niveau différent et il en résulte de soudains remous, fort dangereux à affronter pour des jonques ordinaires. Les matelots japonais le décrivent de la même manière que les marins du nord représentaient autrefois le Maelstrom. D'après ces récits, que ne confirment nullement les observations des navigateurs européens, ce serait aussi un gouffre tournoyant, large de plusieurs kilomètres, dans lequel les objets entraînés en spirale s'élanceraient d'un mouvement de plus en plus rapide, vers un abîme central où rien ne reparaîtrait au jour.

L'île Sikok, qui limite au sud la méditerranée japonaise sur plus de la moitié de sa longueur, est une protubérance de montagnes schisteuses qui

se développe irrégulièrement de l'est à l'ouest. Le principal torrent de l'île, le Yosinô gava, appelé aussi Sikokno Sabourô ou « Fils aîné de Sikok », coule parallèlement à la plus haute arête de ces schistes anciens, et c'est aussi dans le même sens que se prolonge l'étroite flèche occidentale qui,

N° 137. — DÉTROIT DE NAROUTO.



1 : 300 000

0 10 kil.

en s'avançant vers une presqu'île opposée de l'île Kiusiu, ne laisse qu'une étroite porte aux eaux de la mer Intérieure. Quoique relativement peu élevée, puisque son plus haut sommet atteint seulement 1400 mètres, la chaîne maîtresse de Sikok n'en constitue pas moins un sérieux obstacle entre les deux versants de l'île, puisque certains cols ont 1000 mètres de hauteur. Quelques sommets d'origine volcanique se dressent sur le socle

schisteux. Des forêts d'essences très variées, et presque tropicales d'aspect dans le voisinage des rivières, recouvrent les pentes, si ce n'est en quelques districts, où les cultivateurs, barbares imprévoyants, ont brûlé les bois pour laisser l'espace libre à la croissance de fougères, dont on mange les racines et la crosse[1].

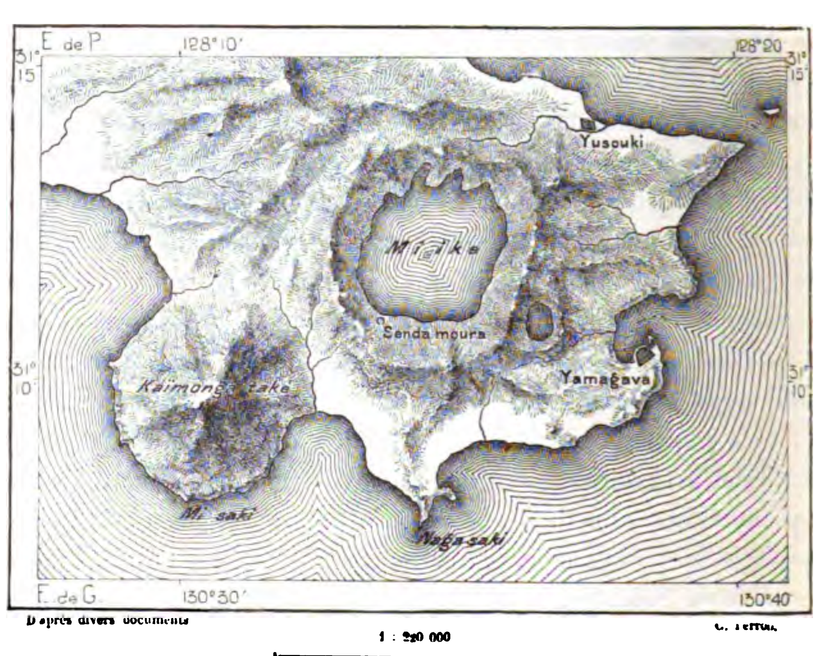
De même que celles de Sikok, les roches de Kiusiu, alignées du nord au sud, dans le même sens que l'île, consistent principalement en schistes cristallins de diverses espèces, au-dessus desquels se sont élevés des trachytes, accompagnés de tufs et de dépôts de lignite. Mais là aussi des bouches volcaniques se sont ouvertes pour dresser des cônes de scories et de cendres, dont quelques-uns sont encore en activité périodique ou constante. Au centre même de l'île, l'Aso yama est un volcan actif, dont les pentes sont exploitées par les chercheurs de soufre et d'alun ; on y trouve également des concrétions ocreuses enfermant une substance blanche et graisseuse, non encore analysée, que mangent les habitants de la contrée[2]. En 1874, une explosion de pierres ponces changea les ruisseaux qui descendent de la montagne en torrents d'une blancheur laiteuse[3], évènement qui se reproduit fréquemment si l'on en juge par le nom que porte le cours d'eau principal, Sira kava ou « rivière Blanche »[4]. L'Aso yama proprement dit n'est qu'un cône de faible élévation, mais le cratère au centre duquel il surgit ressemble aux volcans lunaires par ses prodigieuses dimensions : il n'a pas moins de 16 à 24 kilomètres de large et ses parois, presque verticales à l'intérieur, ont de 200 à 300 mètres de haut. Dans cette vaste plaine vivent plus de dix mille personnes, ne s'imaginant guère que leurs villages sont bâtis dans la bouche d'un volcan[5]. A l'est de Nagasaki, la presqu'île de Simabara est composée d'un seul mont dont les longues pentes s'abaissent régulièrement vers la mer : ce cône est le célèbre Ounzen san (Ounzen ga take) ou « pic des Sources Chaudes », dont l'énorme cratère engloutit des milliers de chrétiens en 1638, lors de l'insurrection bientôt réprimée des convertis catholiques, alors très nombreux dans cette partie de l'empire. Depuis plus d'un siècle, le volcan se repose ; cependant on voit de légères vapeurs frissonner au sommet. Du temps de Kämpfer, les vapeurs sulfureuses s'élevaient du cratère en nuages si épais, que les oiseaux évitaient de voler autour de la montagne jusqu'à la distance de plusieurs

[1] Rein, *Japan nach Reisen und Studien.*
[2] F. von Richthofen, *Geologie der Insel Kiusiu*, Mittheilungen von Petermann, 1682, n° 5.
[3] Rein, ouvrage cité.
[4] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites.*
[5] Milne, *Seismic science in Japan*, *Transactions of the seismological Soc. of Japan*, part I, 1880.

milles; des gaz et des boues s'échappaient d'innombrables ouvertures, et lors des pluies, tout le sol bouillait comme une masse liquide[1]. L'explosion d'un volcan voisin, le Miyi yama, et l'épanchement d'énormes masses d'eau coûtèrent la vie jadis à plus de 50 000 personnes.

Au sud de l'île Kiusiu, un groupe de volcans a reçu le nom de Kiri sima, « île des Brouillards », à cause des fumées sulfureuses qui s'en échappent. Là toutes les roches, tufs, trachytes, pierres ponces, sont d'origine éruptive. Le plateau, sur lequel s'appuient les cimes jumelles de Kiri sima, est un pays aride, couvert de cendres et de scories rougeâtres : çà et là croissent

N° 138. — YAMA GAVA ET MONT KAÏMON.



D'après divers documents

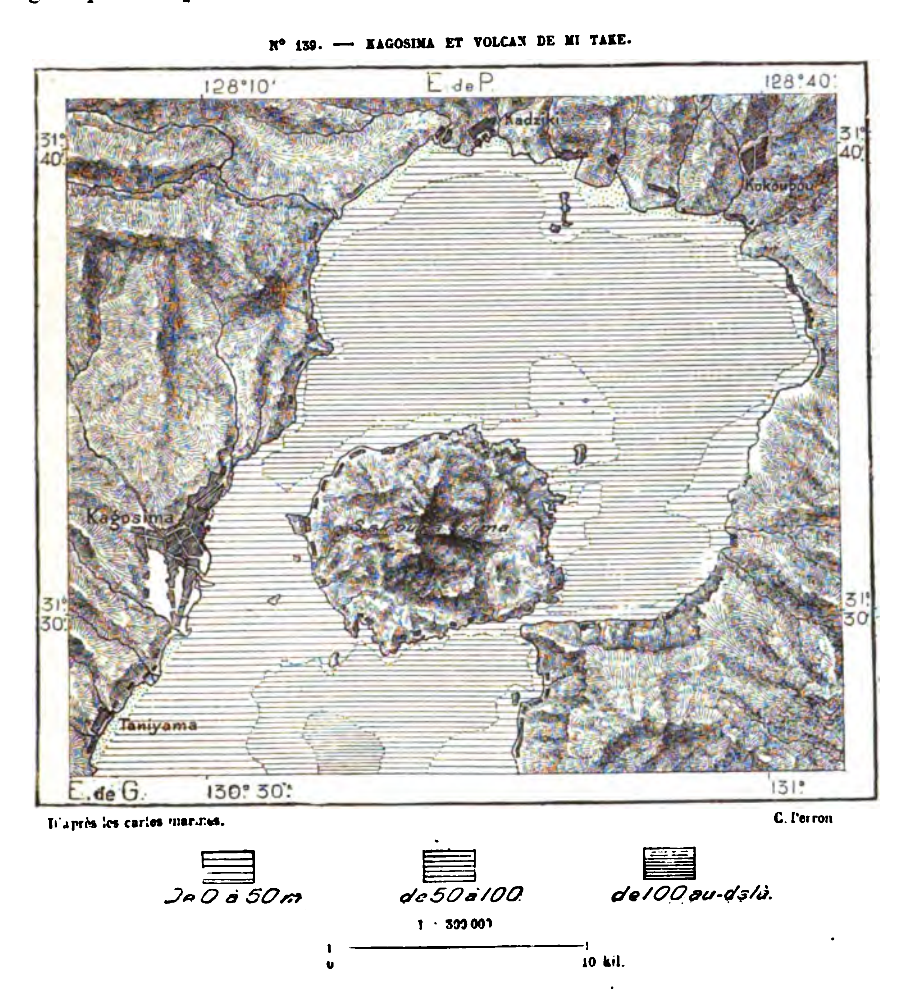
quelques pins rabougris et d'autres arbustes, roussis chaque année par les feux qu'allument les pâtres; des bois de châtaigniers, de chênes verts, de pruniers, se maintiennent seulement dans les profondes gorges d'érosion, où ne pénètre pas l'incendie. Le cratère du volcan méridional, le Takatsiho, ne s'ouvre pas au sommet de la montagne, mais sur la pente occidentale, au-dessus des thermes sulfureux de Yenoyu; à l'est se dresse la cime aiguë, composée de scories et portant un amas de pierres, souvenir de guerres d'autrefois. Le sommet du volcan septentrional, aux contours plus adoucis, renferme, dit-on, un petit lac. D'après Rein, les deux vol-

[1] Landgrebe *Naturgeschicht. der Vulkane.*

cans de Kiri sima sont les points culminants de l'île entière. L'Aso yama, au centre de Kiusiu, et le Komats yama, au sud-est, sont certainement moins élevés.

La péninsule qui limite à l'occident la pittoresque baie de Kagosima est l'une des régions les plus curieuses et les plus belles de l'archipel. La longue pointe qui se recourbe au devant du golfe est dominée par le su-

N° 139. — KAGOSIMA ET VOLCAN DE MI TAKE.



D'après les cartes marines. C. Perron

perbe pic Kaïmon ou « Porte de la Mer », le cap Horner des cartes européennes. Nul volcan du Japon ne le dépasse en beauté de forme, en régularité de profil : moins obtus, plus fier que le Fouzi san, quoique des trois quarts moins élevé, il ne lui manque pour devenir fameux qu'une ville populeuse s'étendant à ses pieds; au nord de ce cône régulier, s'élevait jadis un volcan de dimensions plus considérables, mais toute la pyramide terminale, détruite par une explosion dont le souvenir s'est perdu, a été remplacé par un bassin circulaire qu'emplissent les eaux du Mi ike

ou « Noble lac ». Un autre bassin lacustre, dans le cratère d'un cône adventice, domine la rade et la ville de Yamagava.

Le golfe de Kagosima, qui s'ouvre à l'est de la « Porte de la Mer », enferme aussi le remarquable volcan de Mi take, dont le cône ébréché forme à lui seul toute l'île des Cerisiers ou Sakoura sima : de la côte opposée, on en voit la base ceinte de champs et d'étages de culture, où croissent les arbres à suif et les orangers, et cette zone de verdure est dominée par des talus grisâtres et ravinés, d'où s'échappaient encore des rouleaux de vapeurs, il y a une centaine d'années[1].

L'archipel déchiqueté qui continue au sud-ouest les terres du Japon est également formé de roches schisteuses revêtues çà et là de matières expulsées des profondeurs de la mer; plusieurs de ces îles sont des plateaux de tuf, coupés abruptement par le heurt des vagues, ou des cônes de scories rayés de ravins en collerette, blancs sur le fond vert des pentes. Un de ces cônes, très escarpés, est l'Ivoga sima, le Stromboli des mers japonaises; des vapeurs, blanches le jour, rouges la nuit, s'élèvent incessamment du cratère et des fissures latérales de ce volcan, à peine moins haut (722 mètres) que le phare de la mer Tyrrhénienne. Jadis les marins japonais n'osaient approcher de cette montagne brûlante, dont ils attribuaient les continuels sifflements à de mauvais esprits. Cependant un homme courageux s'offrit à explorer cette demeure des génies redoutables : il y trouva des gisements de soufre considérables, qui sont l'une des principales sources de revenus du prince de Satsma[2]. Dans le voisinage, des îlots volcaniques ont surgi du fond de la mer à diverses époques[3]. Les deux plus grandes îles du groupe, Tanega sima et Yakouno sima, ne rejettent plus de leurs bouches ni cendres ni fumées, mais la série d'îlots qui se continue vers le sud-ouest, parallèlement à la rangée principale des Riukiu, est encore dans la période d'activité : Naka sima ou l'île Pinnacle, Souva sima ou l'île Archimède, Yoko sima ou Ogle, l'une des deux îles Cléopâtre, sont des volcans actifs, de même qu'Ivo sima (Tori sima, Loumhoang chañ, la Soufrière), phare naturel des navires qui voguent de la Corée ou

[1] Altitudes des principales montagnes de Kiusiu :

Aso yama	*volcan actif*	1600 mètres	d'après	Richthofen et Rein.
Takatsiho (Kiri sima). .	volcan	1672 »	»	Rein.
Komats yama	»	1280 »	»	»
Ounzen ga take. . . .	»	1250 »	»	Richthofen.
Kaïmon ga take (Horner)	»	1000 »	»	Rein.
Mi take (de Sakoura sima)	»	1000 »	»	»

[2] F. von Richthofen, *Zeitschrift der deutschen Geologischen Gesellschaft*, vol XIII.

[3] Maget, *Nature*, 7 février 1879.



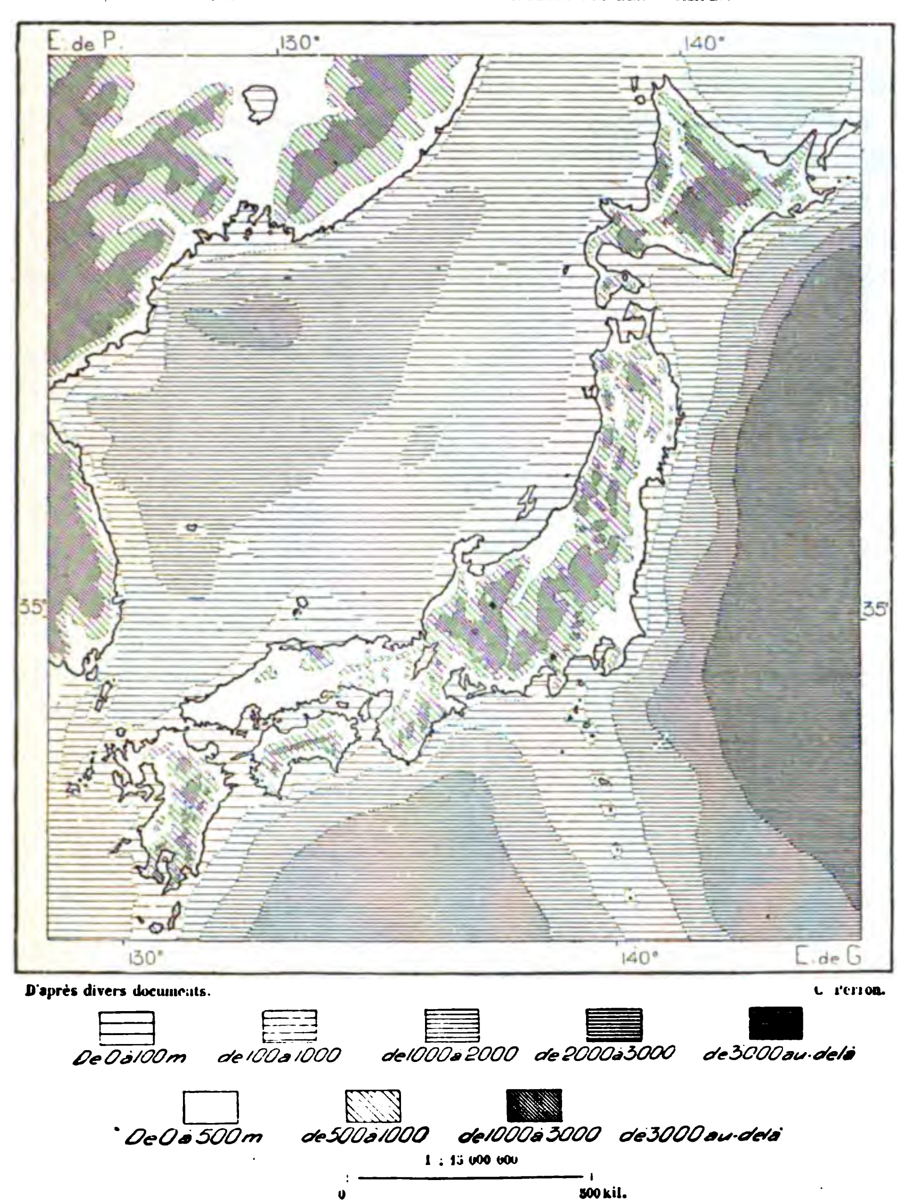
CAP HORNER. — VUE PRISE DE L'ENTRÉE DE LA BAIE DE KAGOSIMA.

Dessin de Th. Weber, d'après un croquis de L. Metchnikov

du Chañtoung vers la grande Riukiu. Des écueils, probablement volcaniques, continuent les îlots de lave vers la pointe septentrionale de Formose.

Le groupe des îles voisines de Kiusiu, c'est-à-dire le Siounangouto, et

N° 140. — ALTITUDES DU JAPON ET PROFONDEURS DES MERS VOISINES.

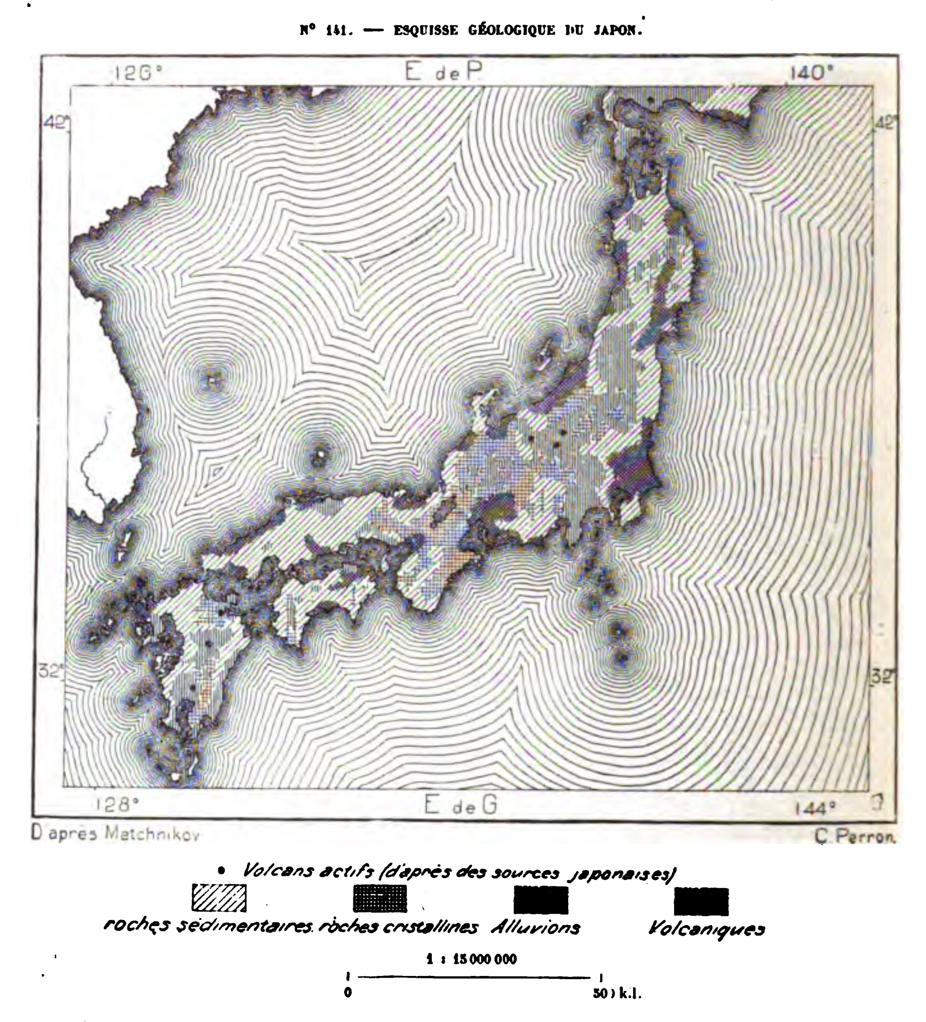


D'après divers documents.

le petit archipel des îles Cécille, Pinnacle ou Linschoten, appartiennent déjà géographiquement à la rangée des Riukiu, les Loutcheou des Chinois du Fo'kien, et le Doukiou des insulaires eux-mêmes : « Pays de la Pierre précieuse » ou du « Corail transparent », tel est le sens que l'on peut donner

à cette appellation de l'archipel[1]. Le croissant régulier, dont la courbe se développe de Kiusiu à Formose avec le même rayon que celui de la grande île du Japon, et forme le rebord extérieur de la « mer Orientale », le Toung-haï des Chinois, est probablement le reste d'une terre montagneuse qui rattachait le Nippon au continent d'Asie; il se divise en archipels secon-

N° 141. — ESQUISSE GÉOLOGIQUE DU JAPON.



daires, dont les deux principaux, se succédant vers le milieu de la distance qui sépare Kiusiu de Formose, constituent le « royaume » proprement dit des Riukiu, devenu simple département du Japon. Le plus méridional des « Trois San » ou des trois groupes montagneux, le Nan san ou Sak sima, c'est-à-dire l' « Ile de l'Avant-Poste », est celui que le Japon paraît disposé à céder au gouvernement chinois.

[1] Klaproth ; — Serrurier, De Lioe-Kioe Archipel.

Les Riukiu, comme la Corée, ont été longtemps un royaume vassal des deux empires voisins, la Chine et le Japon. Après diverses incursions dans l'archipel, les Chinois obtinrent, à la fin du quatorzième siècle, que le roi des Riukiu se déclarât tributaire du « Fils du Ciel » et reçût de lui l'investiture. Moins de cinquante ans après, les Japonais se présentaient à leur tour et recevaient des présents, qui se transformèrent peu à peu en tribut ; en 1609, une expédition de conquête entreprise dans les Riukiu par le prince de Satzma valut au Japon la reconnaissance formelle de son droit de suzeraineté. Parents des Japonais par la race et la langue, les insulaires des Riukiu leur préféraient cependant les Chinois et se vantaient de leurs rapports de vasselage avec Peking : le maître lointain, qu'ils ne connaissaient guère que par ses présents, leur paraissait plus agréable à servir que l'empereur du Japon, représenté par leur gênant voisin, le prince de Satzma[1]. Pourtant il leur fallut choisir celui des deux suzerains qu'ils subissaient le moins volontiers. Après la révolution qui renversa les siogoun, des Japonais furent envoyés comme administrateurs immédiats des îles, et le roi fut sommé de rompre toutes relations avec Peking. C'est en vain que protesta l'infortuné monarque : « Depuis près de cinq cents ans, nous jouissons de la protection de l'empereur de Chine ; nous le regardons comme notre père, et nous nous tournons vers le Japon comme vers une mère.... Confucius n'a-t-il pas dit que la fidélité est préférable à la vie?... Ne nous demande point d'être perfides et de forfaire à notre honneur[2]. » Mais il fallut céder : en 1874, après l'expédition victorieuse des Japonais dans Formose, le petit roi perdit son trône et les Riukiu furent définitivement reconnues comme un simple *ken*, partie intégrante du Nippon.

Les récits du savant chinois Soupao kouang, que l'empereur Kanghi avait envoyé dans l'archipel en 1719, furent jusqu'au commencement de ce siècle le seul document de quelque importance que l'on possédât sur le royaume du « Corail Transparent »[3] ; mais depuis les expéditions de Broughton en 1797, de Maxwell et de Basil Hall en 1816, de nombreux marins de toutes les nations, Jurien de la Gravière, Beechey, Belcher, Perry, ont visité le port de Nafa, dans l'île principale, et publié la description de leur voyage. Des missionnaires catholiques et protestants ont aussi séjourné dans les Riukiu, et, dans ces derniers temps, des Japonais et des Européens établis à Yokohama ont visité diverses îles des « Trois San » pour y passer la saison d'hiver, sous un climat plus doux que celui du Nippon

[1] Forcade, *Annales de la Propagation de la Foi*, juillet 1846.
[2] Serrurier, *De Lioe-Kioe Archipel*.
[3] Gaubil, *Lettres édifiantes*, tome XXIII.

central[1]. Mais ces diverses explorations ont plus embrouillé la nomenclature des Riukiu qu'elle ne l'était du temps de Kanghi. Aux noms locaux, aux appellations chinoises et japonaises se sont ajoutées les désignations portées sur les cartes des navigateurs de toutes nations. Telle île a cinq noms différents, et si la position n'en est pas déjà fixée avec une exactitude parfaite, on peut se demander s'il n'existe pas en réalité plusieurs terres distinctes dans ces parages : les navigateurs ont inutilement cherché des îlots et des récifs indiqués sur les cartes[2]. Il importe que la marine japonaise explore avec le plus grand soin les mers qui séparent les Riukiu et Formose.

Les deux groupes principaux de l'archipel s'allongent dans la direction du nord-est au sud-ouest, c'est-à dire parallèlement aux autres montagnes du système sinique en Chine et au Japon[3]; les diverses îles de ces groupes sont elles-mêmes de petites chaînes de granit, de schistes, de grès, de calcaires, ne dépassant pas 500 mètres d'altitude et donnant naissance à des torrents d'eau pure qui sont utilisés jusqu'à la dernière goutte dans les rizières des campagnes : nulle part on ne voit de marais proprement dits. L'île principale du groupe septentrional porte le nom d'Oho sima ou « Grande île », mais elle le cède en dimensions à l'île d'Okinava, que l'on appelle la grande Riukiu, et d'après laquelle les auteurs français du siècle dernier désignaient le royaume « Oukinien » : elle renferme à elle seule près des deux tiers de la population du *ken*. Il ne paraît pas qu'elle ait des roches volcaniques, mais les crêtes calcaires de plusieurs de ses collines ont été souvent prises pour des laves à cause de leurs saillies et de leur structure vésiculaire, semblable à celle des scories : sur ces pierres aiguës et découpées dans tous les sens la marche doit être impossible. D'autres blocs de calcaires sont coupés à pans abrupts et portent des bois sur leurs sommets : on voit se succéder ainsi toute une rangée de jardins suspendus séparés par des abîmes infranchissables[4].

Grâce à la température élevée des eaux du courant qui baigne les Riukiu, toutes les îles sont bordées de récifs madréporiques semblables à ceux de la mer du Sud et s'ouvrant également vis-à-vis des bouches de rivières, les coraux ne pouvant se développer dans l'eau douce. C'est ainsi qu'ont pu se former sur le pourtour d'Okinava, les ports de Nafa et de Melville, Ounting des indigènes, découvert par Basil Hall. En plusieurs endroits des rivages, les récifs sont exhaussés au-dessus du niveau de la mer

[1] Gubbins, *Proceedings of the Geographical Society of London*, oct. 1881.
[2] *Annales Hydrographiques*.
[3] Pumpelly; — F. von Richthofen.
[4] Jones, Perry, *Narrative of the Expedition of an American Squadron*.

environnante, ce qu'il faut attribuer sans doute à un soulèvement du sol. Au large de Nafa, le plateau des madrépores, qui s'étend à quelques kilomètres du rivage, se termine par de si brusques parois, que la sonde ne peut avertir le navigateur du danger qui le menace[1]. Les débris des coraux roulés par les vagues et mêlés au sable et aux coquillages forment çà et là des roches solides, que l'on voit grandir d'année en année, comme la pierre « maçonne-bon-dieu » des Antilles françaises[2].

Les îles Goto, qui furent souvent choisies par le gouvernement japonais comme lieux d'exil, sont à peine séparées de Kiusiu par un étroit bras de mer parsemé d'écueils : elles font partie, avec Hirado, de cette chaîne sinique dont Pumpelly cherche le prolongement dans les îles Tchousan et les monts de Ningp'o. Iki, au nord-ouest de Kiusiu, est aussi une dépendance géographique de cette grande île; mais Tsou sima, au centre même du détroit de Corée, entre les deux manches de Broughton et de Krusenstern, semblerait devoir être plutôt coréenne que japonaise; sa flore et sa faune la rattachent par quelques espèces à l'aire de Mandchourie[3]. Elle servit longtemps d'intermédiaire commercial entre les deux États; le prince de

N° 152. — TSOU SIMA.

D'après Myamoto et les cartes marines. C. Perron.

De 0 à 100 m — de 100 au delà

1 : 240 000

0 — 5 kil.

[1] Jurien de la Gravière, *Voyage en Chine*
[2] Perry, *Narrative of the Expedition of an American Squadron*.
[3] Oliphant, *Journal of the Geographical Society of London*, 1865.

Tsou sima, potentat presque indépendant, possédait le monopole des échanges par le port de Fousan avant qu'il fût ouvert directement aux navires japonais; c'est aussi par Tsou sima qu'étaient rapatriés jadis les matelots naufragés des deux nations[1]. En 1861, des officiers russes s'établirent dans l'île pour y réparer leurs navires, et l'on put croire qu'ils annexeraient à l'empire des tsars cette terre si bien située entre deux mers et deux empires; mais, à la suite d'un conflit diplomatique avec l'Angleterre, ils abandonnèrent leurs chantiers. L'endroit qu'ils avaient choisi est situé près de Fatchou, la capitale de l'île, au bord du golfe largement ouvert qui découpe la côte occidentale et partage l'île en deux moitiés : un étroit canal, trop peu profond à marée haute pour admettre les barques, unit ce golfe aux eaux de la mer Orientale[2]; à marée basse, une langue de sable fait une seule terre de Tsou sima.

Pays volcanique par excellence, le « continent japonais » et les îles qui en dépendent sont fréquemment secoués par des tremblements de terre ayant probablement pour origine la pression des vapeurs emprisonnées sous la partie superficielle du sol. Pendant l'époque historique, les plus fortes vibrations ont eu lieu dans les contrées de l'archipel où se trouvent les principaux cratères d'éruption, et c'est précisément dans la plaine de Tokio, voisine du Fousi et arrosée par des rivières descendues de l'Asama yama, que se sont produites les oscillations les plus violentes. On dit que cent mille personnes ont péri lors du tremblement de terre qui renversa la plus grande partie de Yedo en 1854. Les édifices les plus solidement construits résistent moins aux secousses du sol que les maisons plus légères, mais ils ont plus de chances de n'être pas emportés par les ouragans, autre fléau du Japon.

Baignant dans les eaux de la mer et dans une atmosphère pleine de vapeurs océaniques, le Japon n'a point un climat extrême comme celui des côtes continentales dont le sépare la mer de Corée. Tandis que Peking, loin des effluves marins, a les hivers d'Upsala et les étés du Caire, Tokio souffre beaucoup moins de l'extrême des froids et de celui des chaleurs. Le courant océanique auquel les Japonais ont donné le nom de Kouro sivo, c'est-à-dire de « courant Noir » et que le Hollandais Vries, parmi les navigateurs européens, reconnut le premier, en 1643, correspond, par sa marche et par son influence sur le climat, au Gulfstream de l'Atlantique

[1] F. von Siebold, *Voyage au Japon.*
[2] R. Lindau, *Revue des Deux Mondes,* 1er août 1863; — Oliphant, mémoire cité.

du nord; il longe de très près les côtes orientales des grandes îles, et ses eaux tièdes, qui viennent de traverser les détroits de la Malaisie et des Philippines, entraînent au-dessus d'elles un air plus doux que celui du continent voisin; sa température moyenne, inférieure de 2 à 3 degrés à celle du Gulfstream, varie de 23 à 27 degrés centigrades et dépasse de 6 degrés la température normale de l'eau marine sous ces latitudes[1]. Pendant l'été, lorsque la mousson du sud-ouest pousse les vagues devant elle, les eaux du courant Noir viennent frapper directement les rivages de Kiusiu, de Sikok et les côtes méridionales de la grande île; en hiver, les vents polaires repoussent les eaux et, les éloignant du littoral japonais, les forcent à se reployer directement vers le nord-est. La vitesse moyenne du fleuve marin est très inégale, suivant la direction du vent; d'après Schrenck, elle est de 55 à 75 kilomètres par jour, et sa largeur, d'après les marins du *Challenger*, est de 75 kilomètres en moyenne au large de la baie de Yedo; les instruments de sondage reconnaissent le mouvement de ses eaux jusqu'à plus de 900 mètres de profondeur. Au nord, un courant polaire, l'Oya sivo, sorti du bassin de la mer d'Okhotsk, vient à la rencontre du courant Noir, dont une branche pénètre dans le détroit de Tsougar. De même que dans l'Atlantique, les deux fleuves marins se divisent en bandes parallèles, de couleur différente, qui se meuvent en sens inverse à côté les unes des autres, et dont la rencontre donne lieu à la formation de courants latéraux et de remous aux vagues courtes et dangereuses : de fréquents brouillards, causés par la rencontre des courants d'air superposés aux fleuves océaniques, obscurcissent le ciel de ces parages. En hiver, l'Oya sivo frange de glaces les rivages orientaux de l'île Yeso; il apporte en toute saison les cétacés, les poissons, les mollusques des latitudes septentrionales et contribue ainsi pour une forte part à l'alimentation des Japonais. Les côtes de Yeso, à la rencontre des deux courants du Pacifique boréal, correspondent aux bancs de Terre-Neuve, dans l'Atlantique.

A l'ouest des îles japonaises, une branche du Kouro sivo, à laquelle Schrenck a donné le nom de courant de Tsou sima, du nom de l'île double qu'elle entoure de ses flots, contribue, comme le courant oriental, à élever la température du Japon; son action se fait principalement sentir sur les côtes septentrionales de la grande île, contre lesquelles viennent se heurter des flots ayant une température moyenne de 19 à 20 degrés centigrades. Toutefois le courant de Tsou sima ne se porte pas d'une manière constante dans la direction du sud au nord; en hiver, sous l'influence des vents

[1] Dall, *Mittheilungen von Petermann*, 1881.

polaires, des eaux refluent vers le sud, du moins à la surface, et, repassant par les brèches des îles Riukiu, s'ajoutent à la masse du courant Noir. Même en été, le courant de Tsou sima, beaucoup moins considérable que le Kouro sivo, et tour à tour refroidi ou réchauffé par les terres voisines, n'a qu'une action secondaire parmi les diverses causes qui déterminent les oscillations du climat. Entre les deux versants des îles japonaises le contraste est frappant. Les lignes isothermiques tracées de l'ouest à l'est à travers le Japon sont loin de coïncider avec les degrés de latitude. A distance égale de l'équateur, la température moyenne est plus élevée sur la côte tournée vers l'Océan que sur le rivage baigné par la mer occidentale, et de ce côté les monts de même hauteur sont blancs de neige pendant une période de l'année notablement plus longue. D'ailleurs, les stations météorologiques du Japon ne sont pas assez nombreuses et les observations n'ont pas été continuées pendant une période assez longue pour qu'il soit possible de tracer avec quelque précision les lignes de température égale. On peut dire seulement d'une manière générale que les isothermes se recourbent de plus en plus vers le nord en se rapprochant de la zone boréale : ainsi, tandis que l'écart entre le Japon méridional et le littoral correspondant de la Chine est de 2 degrés centigrades, il dépasse 5 degrés entre Yeso et la Mandchourie russe[1]. Grâce à l'influence modératrice de la mer, en hiver et en été, la période du grand froid est retardée jusqu'en février et celle de la grande chaleur jusqu'en août ; le mois de septembre est même plus chaud que celui de juillet[2].

Malgré le contraste que présente, à l'avantage du Japon, son climat insulaire, comparé au climat continental de la Chine, l'archipel n'en est pas moins soumis aux influences générales qui ont pour conséquence de refroidir les régions orientales des continents au profit des régions occidentales. A latitude égale, le Japon subit un climat de 4 à 6 degrés plus froid que celui de l'Europe. Dans toutes les parties de l'archipel, jusque dans l'île de Kiusiu, on connaît les neiges et les glaces; au milieu de la grande île, on a vu parfois des couches de neige de plus d'un mètre d'épaisseur recouvrir pendant plusieurs jours le sol des campagnes, et dans l'île de Yeso le thermomètre peut descendre jusqu'à 16 degrés au-dessous du point de congélation. La période hivernale coïncide au Japon, comme dans tout l'Extrême Orient, avec la domination des vents boréaux, principalement ceux du nord-ouest; ce sont les vents polaires, dont la direction nor-

[1] Rein, *Japan nach Reisen und Studien.*
[2] Rein; — Voyeïkov; — Hann, *Geographisches Jahrbuch*, VIIIer Band, 1881.

male serait du nord-est au sud-ouest, mais qui sont infléchis vers le sud-est par le foyer d'appel de l'océan Pacifique. Les vents d'hiver règnent avec tant de violence sur les côtes occidentales du Japon, que les marins se hasardent rarement dans ces parages pendant la saison périlleuse; même les bateaux à vapeur de Nihigata à Hakodate interrompent leur service. Dans plusieurs villes du littoral marin, les indigènes ont soin d'élever au commencement de l'hiver des échafaudages de planches, dont ils remplissent les interstices de broussailles et de mousses et qui servent de paravent à leurs demeures[1].

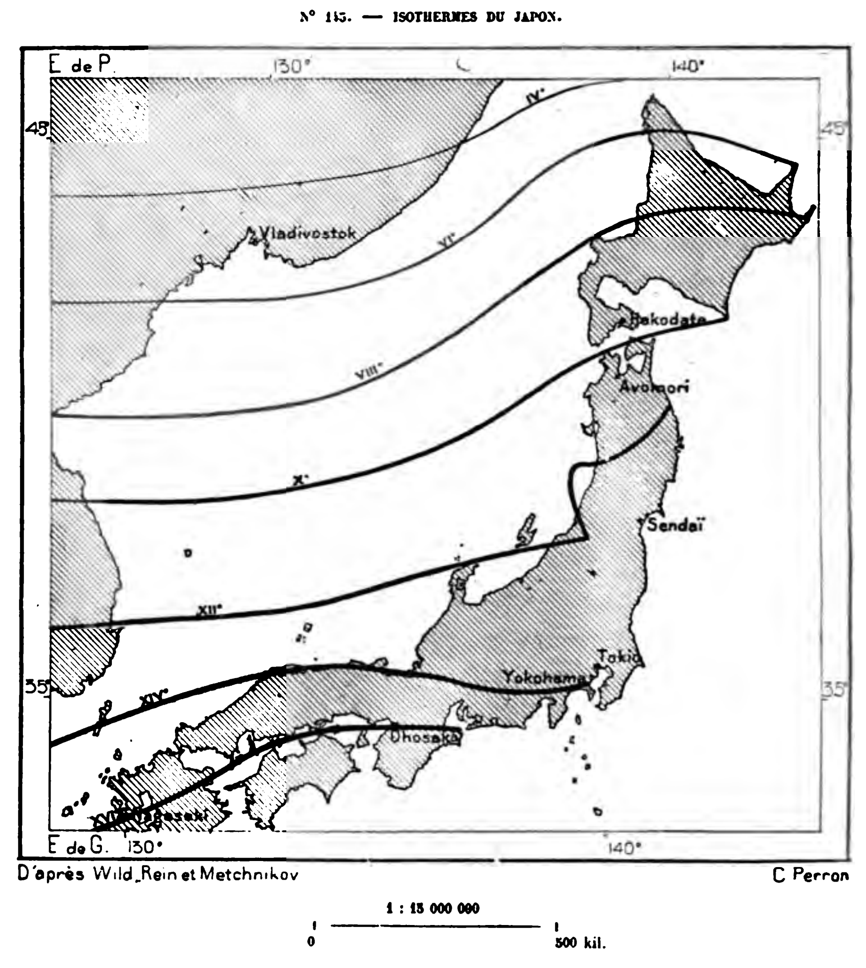
A ces vents polaires, plus ou moins déviés de leur marche, suivant la forme des côtes, le relief des montagnes, la pression de l'air et les oscillations de température, succèdent, en avril ou en mai, les tièdes moussons du sud-ouest. Ces vents d'été n'ont pas la force et la régularité des courants atmosphériques de l'hiver et sont fréquemment interrompus par des calmes : c'est l'époque de l'année où l'équilibre de l'air est le plus instable : à la fin de l'été, principalement en septembre, quand la température de l'eau marine est le plus élevée et que l'air est saturé de vapeurs, le moindre trouble atmosphérique peut déterminer un vent tournant, assez violent parfois pour prendre le nom de typhon. Ces tourbillons aériens bouleversent surtout les eaux des Riukiu et du Japon méridional, mais ils ne dépassent pas la baie de Sendaï, sur la côte orientale de la grande île. Entraînés dans un mouvement parallèle à celui des eaux, ils déroulent presque tous leurs spirales au-dessus du courant Noir. Après cette période dangereuse, qui termine la mousson estivale, vient la plus belle saison de l'année, un automne clair et pur, qui repose des langueurs de l'été. Grâce au renversement des vents annuels, l'alternance des saisons est beaucoup plus régulière au Japon que sous les climats tempérés de l'Europe occidentale : aussi diverses locutions se sont introduites dans la langue pour désigner en même temps la saison de l'année et l'état de la température qui doit y correspondre d'une manière normale. Autrefois, il était de bon goût de commencer les lettres par de longues phrases ayant trait à ces changements réguliers du climat : « Maintenant que la glace a fondu, que les arbres bourgeonnent et que vous prospérez de plus en plus, jouissant d'une parfaite santé, je vous adresse ces lignes écrites au pinceau... » Tel était le début invariable d'une lettre rédigée au printemps[2].

Le renversement des moussons règle la chute des pluies aussi bien que

[1] Rein, ouvrage cité.
[2] R. Alcock : — L. Metchnikov, ouvrage cité.

la température. Dans presque tout l'archipel, si ce n'est à Yeso et sur la côte occidentale de la grande île, les mois d'hiver sont très secs. Le contraste des deux versants s'explique facilement. Les vents du nord-ouest, qui portent toujours le beau temps sur les côtes de la Mandchourie russe, se chargent de vapeurs en traversant la mer et quand ils viennent heurter

N° 145. — ISOTHERMES DU JAPON.



1 : 15 000 000

0 — 500 kil.

les collines et les montagnes du Japon, l'humidité qu'ils contenaient s'abat sous forme de flocons; dans certains districts de la région montagneuse, la couche neigeuse est tellement épaisse, que les indigènes sont obligés d'abandonner les rez-de-chaussée de leurs maisons pour se réfugier à l'étage supérieur; comme au Canada, il faut se servir de raquettes pour cheminer sur la neige[1]. Mais dès qu'on a dépassé la crête des monts, et que l'on aperçoit au loin les plaines et les mers orientales,

[1] Rein, ouvrage cité.

on échappe au ciel bas qui pesait sur le versant occidental; l'atmosphère est débarrassée de ses nuages et le soleil éclaire librement les campagnes. Durant la première période de la mousson d'été, les pluies sont générales sur les deux versants et d'une extrême abondance. Il arrive souvent que les averses durent pendant des journées entières : au milieu de septembre, une pluie tombant à Yokohama, pendant trente heures, ne versa pas moins de 176 millimètres d'eau sur le sol : tous les ruisseaux grossirent de 3 à 5 mètres et les rivières furent transformées en lacs. La saison des pluies étant en même temps celle des chaleurs et de l'évaporation des rizières, qui couvrent une si grande partie du sol, la contrée baigne dans une vapeur moite; la végétation se développe avec une sorte de fougue, mais les animaux et les hommes se sentent accablés dans cette atmosphère étouffante. La quantité d'eau pluviale n'est guère inférieure à celle des tropiques; elle est à peu près le double de celle qui tombe dans l'Europe occidentale. Sur les bords de la baie de Tokio, entonnoir dans lequel s'engouffrent les nuages, la tranche annuelle de pluie dépasse un mètre et demi[1]. L'eau de la mer du Japon est, grâce à ces averses, beaucoup moins saline que celle de l'océan Pacifique, et à température égale elle gèle plus rapidement[2]. Dans cette mer presque fermée, le flux est très peu élevé : il n'est que de 60 centimètres sur les côtes de l'île Sado.

L'abondance des pluies, la modération relative des hivers et la chaleur humide des étés donnent à la flore du Japon une richesse et une vigueur extraordinaires. On peut transplanter avec succès les plus gros arbres, même en ne laissant que peu de terre autour des racines et en taillant les branches de toutes les manières[3]. Nombre de végétaux qui, depuis l'époque tertiaire, n'ont pu se maintenir sur le territoire chinois, ont continué de vivre et de prospérer au Japon. Provenant de l'archipel Malais, de l'Indo-Chine, des vallées de l'Himalaya, de la Corée, de la Mandchourie ou même

[1] Température et précipitation d'humidité en diverses parties du Japon :

Stations.	Latitude.	Temp. moyenne.	Hiver.	Printemps.	Été.	Automne.	Jours de pluie et de neige.	Précipit.
Nafa (Riukiu) . .	26° 13′	22°,4	16°,7	20°,8	27°,5	24°,5		
Desima (Nagasaki)	32° 44′	16°	6°,5	14°,7	25°,1	18°,3	122	1m,212
Ohosaka.	34° 20′	16°	6°,2	13°,7	25°,3	19°	121	1m,054
Yokohama . . .	35° 17′	14°,3	5°,1	12°,9	23°,2	16°,2	100	1m,794
Tokio	35° 41′	13°,8	3°,6	12°,5	24°	14°,6	137	1m,671
Nihigata	37° 55′	13°,1	1°,9	10°,8	24°	15°,8	99	
Hakodate	41° 46′	—8°,9	1°,3	6°,6	18°,5	11°,7	147	1m,318
Sapporo.	43° 04′	—8°3	1°,8	5°,6	19°,7	9°,8	201	1m,053

(Rein, *Japan nach Reisen und Studien.*)

[2] Venukov; — Metchnikov, *l'Extrême Orient*, juin 1877.

[3] Brauns, *Mittheilungen des Vereins für Erdkunde*, Halle, 1880.

de l'Amérique du Nord, des milliers d'espèces végétales ont pu se propager jadis par des terres maintenant englouties, ou bien les semences en ont été portées par des oiseaux ou les flots de la mer, et l'archipel Japonais leur a donné le milieu qui leur convient. En négligeant les plantes que l'on sait avoir été introduites de Chine ou d'Europe depuis l'époque historique, Franchet et Savatier ont trouvé que la flore du Japon comprend 2743 espèces, groupées en 1035 genres et 154 familles. Parmi les voyageurs qui ont visité les îles, les botanistes étaient nombreux, et les indigènes eux-mêmes s'occupent de l'étude des plantes, soit par amour des fleurs, soit pour la recherche des simples ; la végétation du Japon est donc relativement bien connue; néanmoins l'exploration future de Yeso et de quelques districts reculés des autres îles augmentera le nombre des espèces identifiées. Dès maintenant on peut évaluer à 3000 plantes l'ensemble de la flore du Nippon ; 44 genres n'ont pas encore été retrouvés en dehors de l'empire du Soleil Levant.

Les limites septentrionales des diverses plantes caractéristiques se succèdent irrégulièrement des Riukiu aux Kouriles, les unes se confondant avec les isothermes, les autres ramenées au sud ou repoussées au nord par les vents, les pluies et tous les agents du climat. Des arbres, bouleaux, peupliers, saules, croissent dans toutes les vallées des Kouriles bien abritées du vent de mer; Kounachir a des chênaies, mais les arbres ne dépassent guère 6 mètres de hauteur, excepté dans les combes : le vent rase le sommet des branches qui dépassent le niveau moyen de la forêt[1]. Pour la charpente de leurs huttes et le chauffage, les insulaires des Kouriles se servent de bois flotté. Le mûrier, l'arbuste à thé sont cultivés dans le Hondo jusqu'au détroit de Tsougar[2], et même Akita est l'un des centres principaux de la production séricicole ; mais le littoral de Nihigata, situé pourtant plus au sud, est trop froid pour cette culture, les eaux tièdes du courant tropical ne venant pas frapper contre cette partie de la côte[3]. Dans la région méridionale de l'archipel, jusque dans les campagnes de Yedo, la flore offre un mélange d'espèces de l'Inde et de la Malaisie avec les plantes de la zone tempérée qui donnent à la végétation sa physionomie générale. Toutefois un certain nombre d'espèces caractéristiques de la zone tropicale ne vivent au Japon que grâce aux soins du cultivateur. La canne à sucre ne dépasse pas les rives méridionales de la grande île ; les gros bambous, dont les tiges ont jusqu'à 20 mètres de hauteur, ne croissent point à

[1] Saint-John, *Journal of the Geographical Society of London*, 1872.
[2] Voyeïkov, *Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 5.
[3] Léon Metchnikov, ouvrage cité.

l'état sauvage; de même les palmiers, dressant çà et là leurs hampes au-dessus des arbrisseaux des jardins, sont des colons non encore parfaitement acclimatés; les cycadées doivent être enveloppées de paille pour résister aux froids de l'hiver et les bananiers ne mûrissent point leurs fruits. Il ne saurait en être autrement dans un pays où la sève s'arrête dans les plantes durant six ou sept mois de l'année, suivant la latitude isothermique. Mais ce qui distingue la flore du Japon, bien plus que le mélange de types appartenant à des zones diverses, c'est l'extrême variété des espèces de la zone tempérée qui se groupent dans les forêts. Il n'y a guère de landes au Japon; on n'y voit pas non plus de prairies proprement dites : la *hara* ou « prairie de montagnes » offre un mélange d'herbes, de plantes ligneuses et de fougères. Partout où la culture n'a pas donné à la végétation un aspect uniforme, le sol est ombragé, soit de grands arbres, soit d'arbrisseaux et de plantes ligneuses entremêlées d'herbes et de lianes; les espèces les plus différentes se rencontrent par centaines dans le champ de la vue. Il n'est pas de jardin plus fleuri que ce jardin naturel des campagnes japonaises; mais parmi ces innombrables fleurs, au milieu desquelles brille la neige des camellias, on ne voit pas les renoncules et les œillets d'Europe, et l'on cherche vainement mainte espèce de papilionacées et de composées que les Occidentaux remarquent dans toutes les prairies de la zone tempérée; on n'y trouve pas non plus les plantes odoriférantes de l'Occident; les fleurs y ont plus d'éclat et moins de parfum[1]. Dans la forêt, la variété des espèces est plus grande que dans tous les autres pays du monde, même entre les tropiques; dans une simple promenade, sans s'écarter d'un sentier, le botaniste peut rencontrer une centaine d'espèces d'arbres, car le Japon, comme la Chine, se distingue de l'Europe par la proportion considérable de ses espèces arborescentes. De toutes les aires de végétation, la contrée du Soleil Levant est celle qui possède à la fois pour une même surface le plus d'arbres à feuilles caduques et le plus de conifères[2]. Aux mois de juin et de juillet, les arbres fleuris offrent un aspect que l'on ne connaît point en Occident, et lorsque les feuilles se flétrissent, à l'approche de l'hiver, leurs teintes éclatantes et variées semblent être celles d'une deuxième floraison; sous leur parure d'automne, les forêts du Japon sont encore plus belles que celles de l'Amérique du Nord, déjà si richement colorées. En maintes régions montagneuses, elles ont été détruites et sont remplacées par des fourrés d'arbustes et de lianes.

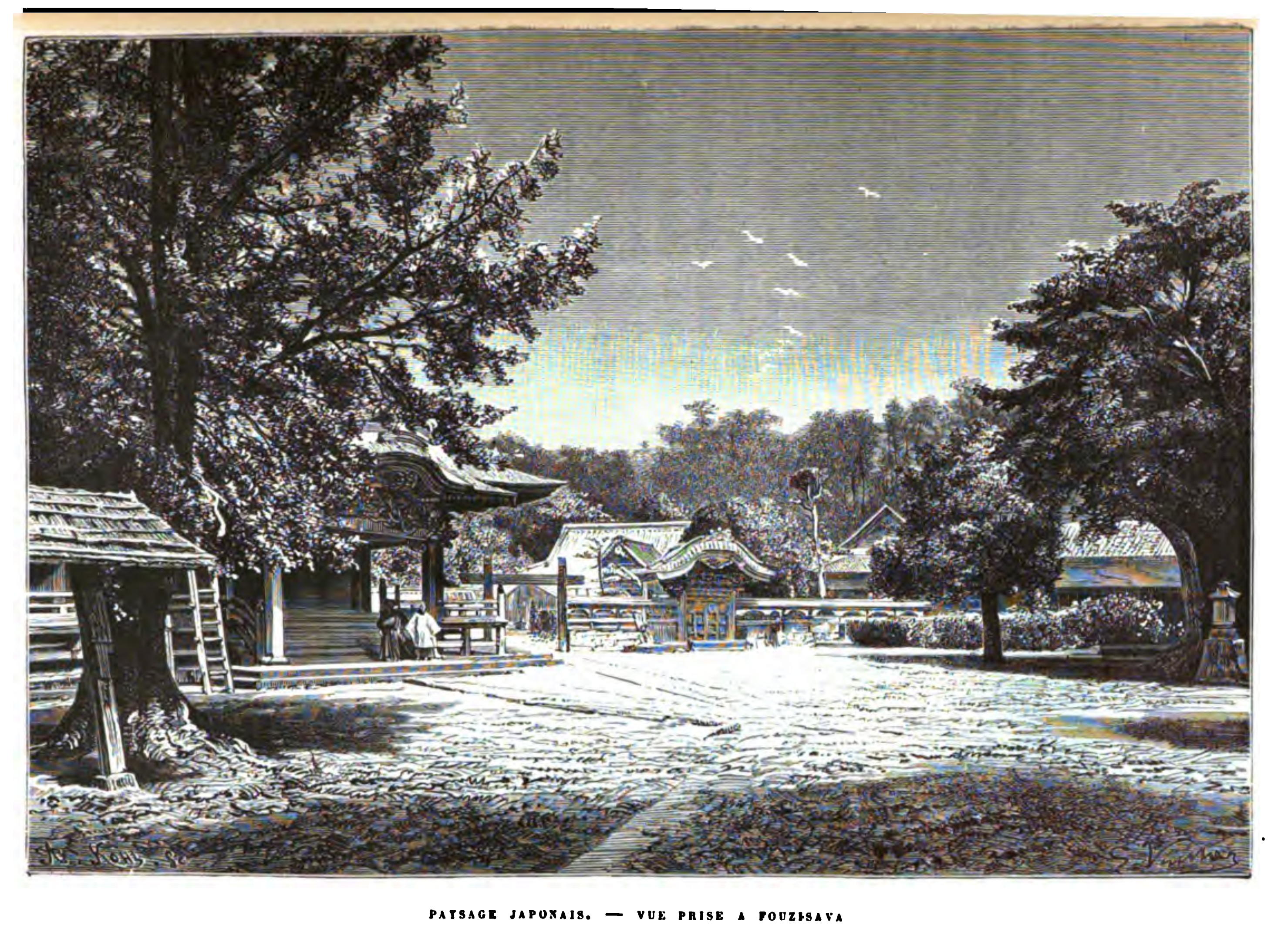
[1] Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais*; — Aimé Humbert, *le Japon pittoresque*.
[2] Alfred R. Wallace, *Fortnightly Review*, nov. 1878.

C'est entre les hauteurs de 500 à 1000 mètres que les arbres les plus beaux et les plus précieux se groupent en forêts sur les pentes des montagnes japonaises; cependant les splendides cryptomérias, la gloire du pays, ne se voient plus à l'état sauvage au nord de Yedo; les allées de ces arbres, qui ombragent les temples dans la partie septentrionale du Tosan do et à Yeso, ont été plantées de main d'homme. Les cyprès hinoki (*chamæcyparis obtusa*), dont le bois sert à la construction des sanctuaires, à la fabrication de tous les objets sacrés et que l'on employait autrefois pour obtenir le feu par la friction, sont des arbres plus résistants au froid, et quelques troncs isolés croissent encore jusqu'à 1600 mètres d'altitude sur les monts du Tosan do. Les arbres feuillus ne dépassent guère celle de 1500 mètres, tandis que les sapins et les mélèzes montent jusqu'à plus de 2000 mètres, et l'on rencontre des conifères rampants à 2400 mètres au-dessus du niveau de la mer; encore à une centaine de mètres plus haut, des tiges noueuses serpentent çà et là, à demi perdues dans la mousse[1]. Sur le Fouzi, la limite des arbres est à 2225 mètres, et celle de la brousse à 2450[2]. Les cimes qui dépassent la zone des plantes ligneuses sont nues ou se recouvrent à peine d'une légère teinte verte : seul le mont Blanc atteint la limite des neiges persistantes.

Les plantes cultivées de l'archipel sont de provenance orientale, à l'exception du tabac et de la pomme de terre, car c'est de l'Asie que les insulaires ont reçu, sinon leur agriculture, du moins les perfectionnements agricoles, de même que l'écriture et les arts. Le riz, le mûrier, le cotonnier, l'arbuste à thé se sont acclimatés au Japon, ainsi que la plupart des arbres fruitiers de la zone tempérée. Les noyers, les châtaigniers et les marronniers se mêlent autour des villes aux plantes qui donnent les fruits à noyaux et à pepins, aux caquiers et aux orangers; mais l'humidité du climat gonfle les fruits au détriment de leur saveur; en moyenne, les produits des vergers japonais sont bien inférieurs à ceux de l'Europe et des États-Unis[3]. Grâce au climat essentiellement maritime des plantes japonaises, elles peuvent être facilement introduites en France, en Angleterre et dans toutes les régions de l'Europe occidentale exposées à l'influence marine.

Cultivé jusque dans les gorges des montagnes, le Japon n'a gardé qu'un petit nombre des animaux sauvages qui le peuplaient autrefois. Les bêtes de proie sont représentées par deux espèces d'ours, dont l'une, particu-

[1] Rein, ouvrage cité.
[2] Rein, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 10.
[3] Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais*.



PAYSAGE JAPONAIS. — VUE PRISE A FOUZISAVA

Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

lière à l'île de Yeso, se rapproche de l'ours californien et de l'*ursus spelæus* fossile; l'ours japonais proprement dit, que l'on rencontre encore assez fréquemment dans les districts montagneux de l'île principale, est beaucoup plus petit et se distingue de toutes les espèces congénères par ses lèvres pendantes. Les loups, devenus rares, ne diffèrent de ceux d'Europe que par la petitesse de leur taille; dans les régions méridionales de l'archipel, il existait aussi des chiens sauvages, semblables aux dingo de l'Australie. Quant aux renards, très petits comme presque tous les animaux des îles comparés aux variétés du continent, ils sont fort nombreux et d'une extrême audace; ils s'aventurent jusque dans les villes pour en dévaster les poulaillers et ne manquent pas de visiter les petits tabernacles des campagnes où l'on dépose des aliments en l'honneur d'Inari, le dieu des rizières. Ils se sont imposés, pour ainsi dire, comme assistants du dieu : on le représente toujours accompagné de deux renards sculptés en bois ou en pierre[1]. Une superstition populaire attribue à cet animal la puissance de se transformer en femme : sous l'apparence d'une jeune fille, il égare les voyageurs attardés. De son côté, le blaireau peut se changer en meubles et en instruments de cuisine pour se moquer des ménagères; on prête aussi au chat une partie de ce pouvoir magique[2].



BLAIREAU
Fac-simile d'un dessin japonais.

Une espèce de singe, le sarou (*macacus speciosus*), à queue rudimentaire et à face rouge, très peu différent du singe de Barbarie, habite la

[1] Metchnikov; — Bousquet; — Bird, etc.

[2] C. Pfoundes, *A budget of Japanese notes;* — Mitford, *Tales of Japan;* — Léon Metchnikov, ouvrage cité ; — A. Humbert, *Japon pittoresque*

grande île du Japon jusqu'au détroit de Tsougar : c'est le quadrumane qui se voit à la plus grande distance de l'équateur dans l'Asie orientale; une espèce de sanglier, une antilope, un cerf, plusieurs espèces de rongeurs, neuf chauves-souris et diverses espèces de cétacés complètent la série des mammifères du Japon. En ne comptant que les mammifères terrestres, Wallace énumère trente espèces, dont vingt-cinq, soit exactement les cinq sixièmes de toute la faune, sont spécialement japonaises. Il est vrai que les genres ne diffèrent point de ceux du continent voisin : la physionomie générale de cette faune rappelle celle de la Mandchourie et de la Chine, et témoigne de la continuité des terres qui existait anciennement entre le littoral du Fo'kien et les îles; on voit aussi quelques indices de parenté entre des animaux du Japon et de ceux l'Amérique du Nord, attribués également à l'existence antérieure d'un isthme entre les deux continents boréaux. Toutefois les différences que présentent maintenant les espèces rapprochées prouvent que depuis longtemps la communication a été rompue par la pression des eaux[1].

Les oiseaux du Japon, connus d'une manière plus complète que les mammifères, sont moins nombreux que ne pourrait le faire supposer le voisinage de la Chine. Tandis que dans cette partie de l'Extrême Orient on compte plus de 400 espèces d'oiseaux, le Japon en possède 250, et naturellement presque toutes, grâce à la liberté de leur vol, ressemblent à celles de la terre ferme : un grand nombre d'oiseaux émigrent vers le nord pendant l'été, en passant par l'île de Sakhalin ou les Kouriles. D'après Seebohm, il n'y aurait au Japon que 11 formes d'oiseaux incontestablement distinctes de celles d'autres parties de l'Asie ou du monde. Mais parmi les espèces qui ont des représentants à la fois dans l'archipel Japonais et en d'autres contrées de l'Ancien Monde, il est étrange d'en rencontrer plusieurs dont les aires sont séparées les unes des autres par des milliers de kilomètres. Ainsi tel pigeon, qui n'existe point en Chine, habite l'Himalaya, Java et le Japon; tel geai japonais ne se retrouve qu'en Europe, à 6000 kilomètres de distance. Évidemment, ces espèces peuplaient autrefois tout l'espace intermédiaire; mais, par suite de changements dans le milieu, la race s'est graduellement cantonnée en d'étroits espaces, aux deux extrémités de son ancien domaine[2]. Dans son ensemble, l'ornithologie japonaise a beaucoup d'analogie avec celle de l'Europe tempérée : chaque espèce y est représentée par des formes correspondantes; cependant

[1] Alfred R. Wallace, *Island Life*.
[2] Alfred R. Wallace, ouvrage cité.

l'oiseau chanteur par excellence, que l'on paye jusqu'à 2000 francs, l'*ototogisou*, n'est pas un rossignol, il appartient à la famille des coucous.

La légende parle de dragons monstrueux qu'eurent à combattre les héros des anciens temps, mais de nos jours il n'existe guère au Japon que des serpents inoffensifs, et les seuls animaux venimeux de l'archipel sont un trigonocéphale, que les Japonais pourchassent pour en préparer une drogue pharmaceutique[1], et un petit crustacé du genre des cloportes[2]. Un des reptiles les plus étranges de la contrée est la salamandre géante, le sanziō ouvo, *sieboldia maxima*, qui se nourrit de poisson, de grenouilles et de lombrics; elle devient actuellement assez rare, et au Japon même elle est un objet de curiosité dans les musées[3]. Le monde des insectes est re-



OISEAU.
Fac-simile d'un dessin japonais

présenté au Japon par de très nombreuses espèces, si bien que dans une petite excursion autour de Tokio l'entomologiste peut recueillir plus de papillons et de scarabées que n'en possède la Grande-Bretagne, à laquelle on compare souvent l'archipel Japonais. Ainsi les îles de l'Extrême Orient font exception à cette loi commune de l'appauvrissement de la faune et de la flore sur les terres insulaires[4]. Quant à la faune marine, qui comprend, au sud, les espèces des Philippines, au nord celles du Kamchatka, elle est aussi d'une singulière richesse, et les deux zones s'y entremêlent au large du Japon central et du Yeso. Certaines espèces de cétacés ont été exterminées, de même que d'autres animaux chassés pour leur fourrure. Les gros animaux marins, phoques, morses et lamentins, peuplent les parages des Kouriles, mais les Japonais n'ont pas encore imité les éleveurs américains qui, de leurs maisons, n'ont qu'à surveiller les troupeaux d'*ota-*

[1] Rein, ouvrage cité.
[2] Léon Metchnikov, ouvrage cité.
[3] Léon Metchnikov, *l'Extrême Orient*, juin 1877.
[4] Rein, *Japan nach Reisen und Studien*.

ria marina campés sur les grèves de l'île Bering et de Pribîlov. Les castors, jadis très communs sur les rivages des Kouriles, ont complètement disparu de plusieurs îles, notamment de Simouchir. Lyman parle d'un animal, poisson ou cétacé, qu'il vit de loin se jouer dans les eaux du détroit de Tsougar, et que les bateliers japonais appellent *kamigiri*, à cause de la nageoire coupante qu'il porte sur son dos : cette arme triangulaire, tranchante comme une lame, lui servirait, disent-ils, dans ses luttes contre la baleine, et c'est à lui que, dans ces combats singuliers, appartiendrait toujours la victoire[1].

Les Japonais n'ont, en comparaison des peuples européens, qu'un très petit nombre d'animaux domestiques. Les chevaux indigènes, plus nombreux dans le Tosan do que dans les autres provinces, ont été importés de la Corée : ils sont de petite race, disgracieux de formes, méchants, et mordant volontiers, mais très vigoureux et d'une grande force de résistance ; la race de Satzma, mentionnée au quatorzième siècle par Matouanlin, existe encore, mais elle n'est représentée que par un petit nombre d'individus ; la plupart des chevaux que l'on fait courir sur l'hippodrome de Yokohama sont importés de Mongolie[2]. Les agriculteurs, n'ayant à cultiver pour la plupart qu'un espace de faible étendue, n'ont pas besoin de se faire aider par le bétail : les bœufs et les vaches sont rares dans les campagnes, et dans certains districts ils manquent presque complètement. D'ailleurs, l'entretien de ces grosses bêtes est très coûteux, à cause de la mauvaise qualité des pâturages, et récemment encore on n'en mangeait point la chair. Depuis le huitième siècle de l'ère vulgaire, l'usage de la viande était défendu et tous ceux qui manipulaient les chairs ou les peaux des animaux, bouchers et corroyeurs, étaient frappés d'infamie, rejetés, sous le nom d'Etas, dans la classe des *hi nin* ou « non hommes », avec les acteurs et les mendiants. C'est dans les derniers temps seulement que, sous l'influence des idées européennes, les Japonais des villes ont graduellement fait entrer la viande et le laitage dans leur alimentation, et que l'élève du bétail a fait des progrès considérables dans les campagnes. On s'est occupé aussi, mais avec peu de succès, d'acclimater les brebis et les chèvres, auxquelles ne conviennent pas les étés humides. Les ânes souffrent également de ces pluies prolongées qu'apportent les moussons du sud ; mais les porcs européens ont prospéré. Les introducteurs de lapins d'Europe firent de très brillantes affaires, grâce à la passion du jeu qui s'éveille

[1] Benj. S. Lyman, *Yesso Geological Reports for* 1875.
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.

si facilement et à tout propos chez les Japonais. On achetait des lapines pour engager des paris sur leur fécondité; de beaux exemplaires de la race se vendirent plusieurs milliers de francs[1].

La population actuelle du Nippon, si ce n'est dans les îles extérieures, les Kouriles, Yeso et les Riukiu, est l'une des plus homogènes qu'il y ait dans le monde; à cet égard le peuple japonais ne le cède à aucune nation de l'Europe : de la baie de Kagosima à celle d'Avomori, sur un espace de dix degrés en latitude, les hommes que l'on rencontre ont même langue, mêmes mœurs et pleine conscience de leur nationalité commune. Mais si bien fondus en un seul peuple que soient maintenant les Japonais, il n'est pas probable qu'ils appartiennent à une seule et même race, et certainement ils ne se rattachent que d'une manière indirecte aux anciens indigènes.

Aussi loin que remontent les annales et les traditions, elles parlent d'anciens habitants sauvages, les « Barbares orientaux », Yebis, Yebsis, Yemisi, Mo zin ou Mao jin (Hommes Chevelus), qui peuplaient le nord de la grande île : ce sont les ancêtres des Aïnos. Aucun témoignage direct ne permet, il est vrai, de considérer les Japonais comme les frères civilisés de ces barbares du nord, et la seule parenté probable entre les uns et les autres est celle qu'ont amenée les croisements, continués de siècle en siècle dans les territoires limitrophes. Si l'on ne trouve plus actuellement de Yebis dans la partie septentrionale de la grande île, il est certain néanmoins que tous ne furent pas exterminés par les conquérants japonais du quinzième siècle; sous le nom d'Adzma Yebis, ils se sont mêlés à la population civilisée du nord, et l'on reconnaît leurs traits chez les habitants du pays, de même que parmi les débris recueillis dans le sol on ramasse parfois les armes de pierre dont se servaient les aborigènes. Dans le nord du Hondo, les femmes, élément conservateur des races, ont beaucoup plus gardé le type aïno que les hommes. C'est dans la presqu'île d'Oga sima, presque fermée au mouvement de la colonisation, que les Japonais offrent la plus grande ressemblance de traits avec les aborigènes des Kouriles[2]. Même les habitants de la plaine de Yedo sont considérés comme ayant du sang aïno. Actuellement les Aïnos de race pure sont confinés dans Yeso, dans les Kouriles du sud et à l'extrémité méridionale de l'île russe Sakhalin. Le recensement de 1873 en

[1] Léon Metchnikov, ouvrage cité.
[2] Voyeïkov, *Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 5.

énumère seulement 12 281 dans Yeso ; il n'est pas probable que la race entière soit représentée par vingt mille individus. Les quelques familles de Kouriles proprement dits qui vivent dans les îles du nord, voisines du Kamchatka, ne se distinguent pas des Kouriles de la péninsule sibérienne. Des Aléoutes vivent aussi dans les îles de Simousir et d'Ouroup.

D'après Golovnin, le nom d'Aïnos, de même que celui de la plupart des appellations de peuples, a simplement le sens d' « Hommes » : cette pauvre nation, dont il ne reste qu'un débris méprisé, a cru aussi qu'elle habitait le centre du monde et qu'à elle seule elle constituait l'humanité. « Dieux de la mer, dit un ancien chant, dieux de la mer, ouvrez vos yeux divins. Partout où tombent vos regards, résonne la langue aïno[1]. » Mais ce nom d'Hommes que les Aïnos se donnaient orgueilleusement, leurs voisins les Japonais ne pouvaient manquer de l'expliquer par leur propre langue, et l'une de leurs étymologies, rapportée par Satow, fait du mot « Aïno » (Inou) le synonyme de « Chien ». D'après une tradition, qui d'ailleurs reconnaîtrait une parenté par les croisements, c'est d'un chien et d'une princesse japonaise que seraient descendus les barbares du Nord[2]. Les Aléoutes, auxquels on attribue le même ancêtre, sont très fiers de leur généalogie; ils assurent même que pendant longtemps ils ressemblaient au chien par la queue et les pattes ; ils ne furent pourvus de mains et privés de leur appendice caudal qu'en punition de leurs péchés[3].

Chaque tribu des barbares de Yeso raconte diversement son origine; mais, en général, les Aïnos se refusent à répondre quand on les questionne sur leurs aïeux : de pareilles demandes sont considérées par eux comme de mauvais augure. En l'absence de témoignage précis, il ne reste donc qu'à ranger les Aïnos parmi les peuples auxquels ils paraissent ressembler le plus. D'après la plupart des auteurs, les Aïnos, voisins des Japonais, des Chinois, des Mandchoux, doivent être tout simplement classés avec les populations dites « mongoles » de l'Asie orientale et l'on signale surtout les quelques ressemblances qu'ils ont avec les Japonais, la petitesse de la taille, la nuance claire de la peau, la couleur des cheveux et des yeux et, chez un grand nombre d'entre eux, la proéminence des arcades zygomatiques; Dönitz prétend qu'il n'y aurait pas plus de différence entre les Aïnos et les Japonais qu'entre les Germains et les Européens du Sud. D'autres savants, frappés surtout du contraste qui existe entre les Japonais civilisés et leurs voisins encore barbares, font une race spéciale des Aïnos et de quelques

[1] Pfizmaier, *Abhandlungen über die Ainosprache.*
[2] Lyman ; — Metchnikov : — Blakiston, etc.
[3] *Morskoï Sbornik, Recueil de documents relatifs aux possessions russes.*



TYPES ET COSTUMES. — FEMME ET HOMMES AÏNOS

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

autres populations du nord, Kamtchadales, Koriaks, Aléoutes. On a même vu en eux une branche des Eskimaux. Les indigènes de Yeso et des Kouriles ont été aussi rapprochés des populations polynésiennes. Enfin des anthropologistes hardis n'ont pas craint de voir des représentants de la race dite « caucasienne » dans ces peuplades de l'Extrême Orient, séparées des Occidentaux par toute l'épaisseur de l'Ancien Monde.

Il est certain que le type ordinaire des Aïnos s'éloigne nettement de celui de leurs maîtres japonais : ils ont la peau plus blanche, le front plus large et plus haut, l'encéphale beaucoup plus vaste et supérieur à ceux de la plupart des hommes de toute race[1], le nez saillant, les yeux grands, noirs et doux, et leurs paupières, ouvertes comme celles de l'Européen, laissent au regard sa direction horizontale. Ce qui distingue principalement les Aïnos de leurs voisins de l'Asie orientale, c'est l'abondance de leur chevelure. Jadis ils étaient généralement connus sous le nom de « Kouriles velus », du nom des îles qu'habitaient plusieurs de leurs tribus ; c'est ainsi que les désignent Siebold et les premiers navigateurs russes, Krusenstern et Golovnin. Les annales japonaises les dépeignent comme des espèces de bêtes fauves, ayant des crinières et des barbes de quatre pieds de longueur : le premier Aïno, dit la légende, ayant été allaité par une ourse, se recouvrit de poils, et toute sa descendance est velue comme il l'était lui-même. Pourtant un même espace du cuir chevelu est moins fourni chez les Aïnos que chez les Japonais ou les Européens, mais chaque cheveu est d'un tiers plus épais[2], ce qui les fait paraître beaucoup plus abondants qu'ils ne le sont en réalité. En outre, un grand nombre d'Aïnos ont de véritables panaches sur diverses parties du corps, notamment sur les omoplates, et la toison qui ombrage leur peau se compose de poils ayant en moyenne 4 centimètres de longueur. L'Aïno, fier de sa longue barbe, qui le distingue des autres hommes qu'il rencontre, la considère comme sacrée et rien ne saurait le décider à y porter le fer[3]. A cet égard, l'Aïno ressemble au paysan russe, avec lequel d'ailleurs on pourrait facilement le confondre pour les traits et la physionomie[4]. La plupart des visiteurs du pays aïno disent que les femmes sont laides et sembleraient presque appartenir à une autre race que les hommes ; leurs yeux sont plus petits et leurs lèvres plus épaisses[5] ; cependant miss Bird, qui a pénétré jusque dans les tribus des

[1] Moyenne de la capacité crânienne des Aïnos, d'après Davies : 1470 centimètres cubes.
[2] Hilgendorf, *Mittheilungen der deutschen Gesellschaft für die Kunde Ostasiens*, 1874.
[3] Kreitner, *Im fernen Osten.*
[4] Rein, *Japan nach Reisen und Studien;* — Wernich, *Geographisch-medicinische Studien.*
[5] Rimskiy-Korsakov ; — Blakiston.

montagnes, dit avoir rencontré beaucoup de femmes d'une beauté accomplie, même parmi les vieillards. Les enfants, choyés et caressés par leurs parents, sont des modèles de grâce et de gentillesse[1].

On ne connaît encore de la langue aïno que de courts vocabulaires, mais ce peu suffit pour établir qu'il n'y a point de ressemblance entre leur idiome et celui des civilisés du Nippon ; Klaproth trouvait à ce langage quelque rapport avec le samoyède, mais Pfizmaier a constaté qu'il n'en est point ainsi. Les mots aïnos diffèrent du yamato, et le parler des Aïnos, où le son *r* est très commun, et dont les mots se terminent fréquemment par des consonnes sifflantes, n'a pas la douceur du japonais, bien qu'il soit modulé avec un accent presque musical. Les dialectes des diverses peuplades ne présentent que peu de différences, puisque des interprètes aïnos pris dans les Kouriles, à Kounachir ou Itouroup, comprennent sans difficulté les indigènes de Matsmaï[2]. La langue n'a point de littérature et jusqu'à maintenant les Aïnos, à l'exception de quelques jeunes gens envoyés dans les écoles de Tokio, n'ont point appris à lire ou à écrire; mais ils ont une excellente mémoire et sont de fort habiles calculateurs : au moyen de bâtonnets marqués de traits et de cordelettes à nœuds, comparables aux *quipos* du Pérou, ils tiennent tous leurs comptes par dizaines et unités et n'ignorent point quand ils sont trompés par les traitants. Leurs ustensiles en bois ornés de dessins témoignent aussi de leur habileté de main et de la sûreté de leur goût. Ils ont le sens musical très développé, et chantent leurs airs mélancoliques d'une voix pénétrante. Les instruments à cordes dont ils se servent sont ingénieusement construits au moyen de tendons qu'ils prennent sur les baleines jetées à la côte.

Chasseurs et pêcheurs, les Aïnos mènent une existence des plus pénibles. Ils poursuivent l'ours, le cerf, le renard, et capturent les gros cétacés, à l'exception de la baleine, à laquelle ils témoignent ainsi leur reconnaissance de ce qu'elle pousse devant elle, au printemps, des bancs de harengs dans les criques du rivage; lorsqu'ils découvrent un jeune ours dans sa tanière, ils le portent à une nourrice de leur tribu, qui allaite l'animal comme son enfant; pendant six mois, l'ourson fait partie de la famille, mais à l'automne on célèbre une grande fête et l'acte final de la cérémonie est un festin dont l'animal fait les frais : « Nous te tuons, ô ours, s'écrie-t-on en lui donnant le coup fatal, mais tu nous reviendras bientôt dans un Aïno. » Sa tête, érigée sur un pieu, devant la cabane, doit protéger la de-

[1] Miss Isabella Bird, *Unbeaten tracks in Japan.*
[2] Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais.*

meure dont il fut l'hôte. Les crânes de cerfs, enveloppés d'herbes, sont aussi respectueusement placés au sommet d'une perche et le plus souvent dans la forêt où ils ont été abattus. Telles sont les principales cérémonies religieuses des Aïnos; à cet égard, ils appartiennent au même groupe que les populations de la Sibérie orientale, chez lesquelles les voyageurs ont observé des rites analogues; comme les Goldes de l'Ousouri, les Aïnos aiment beaucoup la compagnie des animaux; dans presque tous leurs villages, ils ont à côté de leurs cabanes en roseaux de grandes cages où sont enfermés des ours et des aigles[1], objets d'un culte familial. L'influence des religions japonaises s'est fait également sentir, à moins, ce qui est probable, que les unes et les autres ne dérivent en partie d'une souche commune. Les Aïnos adorent le soleil, la lune, les astres, la « mer qui les nourrit, la forêt qui les protège » et vénèrent toutes les forces de la nature, les *kamoui*, ou génies célestes et terrestres que l'on trouve à la fois dans l'ancienne cosmogonie japonaise et dans celle des Sibériens orientaux[2]. Ils invoquent aussi le conquérant japonais Yositsune, le vainqueur de leurs ancêtres, parce que la légende raconte qu'il fut clément pour les vaincus[3]. Les étrangers auxquels ils donnent l'hospitalité sont également honorés du nom de kamoui[4]. Comme les sintoïstes du Nippon, ils professent une dévotion profonde pour les mânes des ancêtres. Ils abattent la maison du mort, puis, après l'avoir brûlé ou séché, ils lui construisent une nouvelle demeure, semblable à celle qu'il habitait de son vivant. Les piques et les autres objets qu'ils ont plantés devant ces tombeaux sont entretenus avec respect, et c'est avec horreur qu'ils refusent les offres des étrangers qui leur proposent de vendre les crânes de leurs ancêtres. D'ailleurs le rituel de leur culte est des plus simples; ils officient eux-mêmes, sans avoir guère d'autres cérémonies que des danses, des libations de *saki*, l'eau-de-vie de riz, et n'ont point laissé se constituer au-dessus d'eux une caste de prêtres.

Dans les communautés des Aïnos, le chef, qui est généralement le membre de la tribu qui possède le plus d'armes et de crânes d'ours, n'a d'autres droits que celui de juger les différends; mais si l'opinion publique l'accuse d'une injustice quelconque, il est aussitôt destitué et le juge qui le remplace est l'homme envers lequel le tort avait été commis[5]. La polygamie est permise, et d'ordinaire les mariages se font, sinon entre frères et

[1] Blakiston, *Proceedings of the Geographical Society of London*, 12 fév. 1872.
[2] Von Middendorf, *Ost-Sibirische Reise*.
[3] Miss Isabella Bird, *Unbeaten tracks in Japan*.
[4] Scheure, *Exploration*, 6 oct. 1881.
[5] Kreitner, ouvrage cité.

sœurs, du moins entre personnes de proche parenté. La femme travaille plus que l'homme, mais elle n'est point considérée comme son inférieure; préposée au ménage, qu'elle entretient avec une grande propreté, elle a dans la gérance des intérêts communs une part au moins égale à celle de son mari; aucune affaire ne se traite sans qu'elle ait donné son avis. Sa noblesse et ses droits sont, aux yeux des Aïnos, clairement écrits par les signes de tatouage qu'a tracés sa mère; un premier signe l'a marquée à l'âge de cinq ou six ans, mais c'est à l'âge de la nubilité que sa parure est complétée; au moyen de suie frottée dans les coupures de la peau, on lui fait une sorte de moustache, on pose des mouches sur ses lèvres et toute une broderie d'arabesques orne ses mains et ses avant-bras. Chez les Aïnos, le tatouage ne s'est pas encore émancipé de l'antique symbolisme; ce n'est pas un art libre se prêtant à tous les caprices du dessinateur, comme chez certaines peuplades polynésiennes; il est rigoureusement réglé par le cérémonial. Les Aïnos sont de rigides observateurs de l'étiquette.

Encore indépendants des Japonais au milieu du seizième siècle et très redoutés par eux, les Aïnos occupaient la partie septentrionale de la grande île et se rencontraient avec leurs voisins du sud dans la ville d'Akita, pour échanger leurs denrées[1]; mais depuis longtemps il n'y a plus d'Aïnos au sud du détroit de Tsougar, et même on n'en voit plus guère sur les côtes de Yeso tournées vers le midi : ils sont graduellement refoulés dans la direction du nord. Leurs flèches empoisonnées avec le suc de l'aconit et leurs cuirasses en écorce ou en planchettes de bois[2] ne leur ont servi de rien contre les Japonais. Honnêtes, bienveillants, actifs, très courageux individuellement, quoique éprouvant une frayeur superstitieuse du gouvernement[3], ils n'ont malheureusement ni la force morale ni les ressources matérielles qui leur seraient nécessaires dans le combat de la vie contre les envahisseurs. Le gibier s'enfuit au profond des forêts en entendant la hache des bûcherons, et l'usage des armes à feu, qui permettrait aux Aïnos de poursuivre leur proie, est interdit par le gouvernement; des pêcheurs japonais viennent capturer le poisson devant les huttes des Aïnos et ceux-ci ne possèdent ni filets perfectionnés ni bateaux à vapeur pour explorer les eaux sur de plus vastes étendues et à une profondeur plus grande. N'ayant pour compagnons que leurs chiens jaunes, qu'ils attellent à leurs traîneaux ou qui halent leurs embarcations, ils ne peuvent se livrer à l'élève du bétail et le peu d'agriculture qu'ils ont appris consiste à planter quelques légumes autour de

[1] L. Froes, *Epistolæ Japonicæ*.
[2] De Angelis; — Charlevoix, *Histoire du Japon*.
[3] Watson, *Journal of the Geographical Society of London*, 1874.

leur demeure. Ils s'habillent d'étoffes grossières, mais indestructibles, fabriquées en écorce d'arbre[1] par leurs femmes, et pendant la saison froide ils recouvrent ces vêtements de peaux cousues et de fourrures. Sans être directement maltraités par les envahisseurs du pays, ils sont toujours trompés par eux, et même en recevant une protection réelle de la part du gouvernement, qui leur demande un faible tribut en échange de cadeaux d'une valeur plus grande, ils n'en sont pas moins démoralisés par la misère, l'ivrognerie et les maux qui en sont la conséquence; les dettes qu'ils ont contractées envers les patrons des barques en font de véritables esclaves. Si quelques colons japonais de Yeso ont pris les mœurs des Aïnos, et se tatouent de la même manière[2], des indigènes se sont japonisés en beaucoup plus grand nombre; plusieurs ont épousé des jeunes filles de race civilisée[3], tous parlent plus ou moins le japonais, et peu à peu ce qui restera de la nation des « Chevelus » aura perdu sa langue, ses coutumes et son nom. D'ailleurs, il ne semble pas que la race disparaisse par l'excès de mortalité; les enfants sont nombreux, bien soignés et les épidémies de petite vérole ont cessé de ravager les villages; après avoir beaucoup diminué, les tribus s'accroissent de nouveau[4]. C'est la civilisation qui les menace dans leur existence de tribus. Comme s'ils avaient conscience de la perte prochaine de ce qu'ils ont encore de liberté, les Aïnos ne tiennent guère à la vie; ils sont gais et rieurs, mais la moindre contrariété les rebute et les suicides sont fréquents chez eux. Toutefois ils ne pratiquent point l'infanticide, si ce n'est quand il naît deux jumeaux : alors ils se débarrassent de l'un d'eux pour écarter un présage d'infortune.

La nation japonaise, qui occupe maintenant tout l'archipel du Soleil Levant, est évidemment de race mélangée, et les Aïnos n'y entrent que pour une faible part. Suivant les traits qui frappent le plus tel ou tel observateur, on a voulu rattacher les habitants du Nippon à des souches différentes. Whitney, Müller, Morton les associent à la grande famille indo-européenne. La plupart des anthropologistes les classent parmi les peuples « mongols », ce qui revient à dire qu'ils descendraient des mêmes ancêtres que les populations de la Sibérie et de l'Asie orientale. Les annales chinoises, qui racontent les histoires du pays de Ouo, c'est-à-dire le Japon, avant que les insulaires de ce royaume connussent déjà l'écriture, citent des faits témoignant de l'influence prépondérante qu'eut la civilisation de la Chine

[1] Blakiston, mémoire cité.
[2] G. Kreitner, ouvrage cité.
[3] Watson, mémoire cité.
[4] Miss Isabella Bird, ouvrage cité.

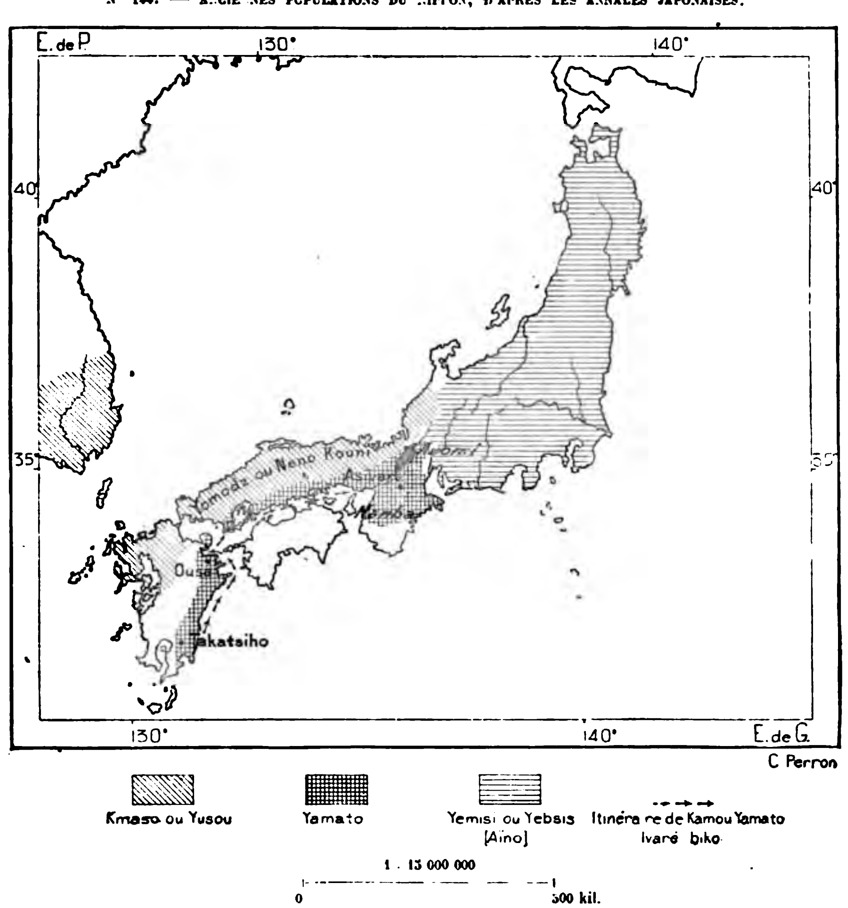
sur le peuple naissant. Des migrations durent avoir lieu des rives du Yangtze vers ces îles du Soleil Levant; la légende dit même que les ancêtres des Japonais furent trois cents jeunes hommes et trois cents jeunes filles envoyés sur les mers orientales par l'empereur Tsin chi hoangti, à la recherche de la « fleur d'immortalité »[1]. On a cru retrouver aussi des Malais dans les habitants du Nippon[2] et Siebold a même attribué au mélange avec des Alfourous, des Mélanésiens, des Caroliniens la présence d'hommes à cheveux crépus et à peau de couleur foncée que l'on rencontre fréquemment dans le Japon méridional[3]. Il est certain que le courant équatorial du Pacifique et le Kouro sivo ont pu maintes fois entraîner des bateaux égarés, et de cette manière il est possible que le Japon se soit peuplé par la voie des archipels de la mer du Sud et de la Malaisie; toutefois aucun document historique ne fait mention de voyages accomplis dans ce sens avant l'arrivée des navires européens. Les annales ne racontent que les relations des Japonais avec les insulaires voisins et avec les habitants du continent d'Asie, et c'est d'ailleurs de ce côté que les communications étaient le plus faciles : de la grande île à Kiusiu, de Kiusiu à l'île d'Iki, d'Iki à l'île double de Tsou sima, de Tsou sima à l'archipel coréen et à la Corée proprement dite, les pêcheurs voient toujours des terres devant eux, et, suivant la marche des moussons, les esquifs sont portés alternativement de l'une à l'autre rive. C'est ainsi que les Kmaso ou Yusou peuplaient à la fois l'extrémité sud-orientale de la Corée et le pays des Yomodz ou de Neno Koumi, dans le Nippon occidental : ils ne furent « pacifiés », c'est-à-dire soumis, qu'au deuxième siècle de l'ère vulgaire. Quant aux Yamato, dont la tradition fait les Japonais par excellence, ils habitaient les rives méridionales de l'archipel, tournés vers l'océan Pacifique. Mais avant que les annales ne mentionnent Aïnos, Yusou, Yamato, les îles étaient déjà peuplées. On a retrouvé dans la plaine de Yedo et en maints autres endroits du Japon des amas de débris, semblables aux *kjökkenmöddinger* du Danemark, et renfermant, au milieu de poteries et de coquillages, qui n'appartiennent pas tous à la faune actuelle, des ossements humains, mêlés à des os de singes, de cerfs, de sangliers, de loups et de chiens; les brisures de tous ces fragments semblent témoigner que les Japonais de cette époque étaient des anthropophages[4].

Des anthropologistes ont essayé de décrire le type caractéristique du Ja-

[1] Du Halde; — Matouanlin.
[2] Siebold; — Prichard; — Dönitz
[3] *Nippon Archiev*, I.
[4] Morse, *Nature*, 15 april 1880.

ponais; mais quoique, au premier abord, les étrangers ne s'aperçoivent guère des différences que présentent les habitants du pays par leur aspect et les traits du visage, les résidents apprennent bientôt à distinguer deux types correspondant partiellement à deux classes de la société et d'ailleurs compris de tout temps et même exagérés par les artistes. Ces deux

N° 144. — ANCIENNES POPULATIONS DU NIPPON, D'APRÈS LES ANNALES JAPONAISES.



types sont ceux des paysans et des nobles[1]. Le paysan, selon les peintures japonaises et tel qu'il est dans la réalité, a les traits qui se rapprochent le plus de ceux de l'Asiatique oriental : sa figure est large et plate; il a le nez écrasé, le front bas, les pommettes saillantes, la bouche à demi ouverte, les yeux disposés suivant une ligne presque horizontale; c'est principalement dans la moitié septentrionale de la grande île, dans la plaine basse du Tone gava et dans les montagnes qui s'élèvent à l'ouest de Kioto, que vivent

[1] Dickson, *Japan*; — Léon Metchnikov; Rein, ouvrages cités.

les représentants les plus caractéristiques de cette moitié de la nation[1]. L'aristocrate de sang pur a naturellement la peau plus blanche, le corps plus souple et moins fort que le plébéien, mais en outre il a des traits tout différents. Sa tête est plus allongée, son front plus élevé, sa figure plus ovale. Les pommettes n'ont qu'une faible saillie apparente; le nez est aquilin, la bouche mince, et les yeux, très petits, obliques en apparence, sont comprimés par des paupières sans relief qu'ombragent de longs cils. Les peintres, courtisans de la puissance, ont admis ce type comme idéal de la beauté et ne manquent jamais de représenter ainsi leurs dieux et leurs héros; pour les femmes, ils exagèrent encore les traits du type aristocratique. Ces images, quoique conventionnelles, n'en ont pas moins de valeur; elles révèlent combien grande est la différence qui sépare les deux éléments constitutifs de la nation. Le type des nobles étant celui que l'on rencontre principalement à Kioto et dans les parties du Japon tournées vers l'océan Pacifique, on en infère qu'il appartient à une race de conquérants venus des îles orientales : c'est à eux que s'appliquerait avec quelque apparence de justesse le nom de « Polynésiens ». Du reste, toutes les transitions possibles se montrent entre les types extrêmes et, par l'effet du croisement des familles et du revirement des fortunes, nombre de grands personnages ont le type plébéien, celui de la majorité, tandis que le noble ovale de la face et le nez aquilin se retrouvent chez maint travailleur de terre. En général, la figure des Japonais ne répond pas aux idées que les Occidentaux se font de la beauté; ces teints olivâtres, ces faces en losange, ces fronts rasés et fuyants, paraissent laids à la plupart des étrangers. Toutefois les visages féminins rachètent l'irrégularité des traits par le charme de l'ensemble, la grâce du sourire et la douceur du regard, et l'on voit même des femmes ayant tout à fait l'apparence d'Européennes. Les Japonaises de Kioto et de toute la région méridionale de la grande île sont celles que compatriotes et étrangers s'accordent à trouver les plus belles[2]. Dans la petite noblesse des samouraï, on rencontre aussi beaucoup d'adolescents, à figure imberbe, qui ressemblent étonnamment à des jeunes filles de race blanche[3].

Les habitants des Riukiu forment la transition entre le type « polynésien » du Japon et celui des Formosans à figure presque malaise. Leurs yeux ne sont que très légèrement obliques et la paupière qui les recouvre n'est pas bridée comme celle de l'aristocrate japonais. Ils ont le teint olivâtre et ramènent leurs cheveux au sommet de la tête en forme de chignon. Leur

[1] Voyeikov, *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 2.
[2] Kämpfer : — Mohnicke ; — Metchnikov ; — Hübner
[3] Rein, ouvrage cité.



TYPES ET COSTUMES. — PAYSANS JAPONAIS

Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

barbe est plus fournie que celle des habitants du centre de l'archipel, qui l'emportent eux-mêmes à cet égard sur les enfants de Han. De tous les Japonais, ceux des Riukiu ont peut-être le plus de douceur dans la physionomie, le plus de charme dans le regard et le sourire, le plus de grâce dans les manières. Les premiers voyageurs qu'ils ont accueillis, Maxwell, Basil Hall, ne tarissent pas d'éloges sur ce petit peuple, auquel il ne manque d'autres vertus que la force et la dignité fière donnée par la pratique de la liberté. Dans les Riukiu, les deux classes privilégiées de l'aristocratie et de la noblesse secondaires sont les seules qui portent des noms de famille. Au-dessous, la population plébéienne, classée parmi les Heï min, comme les Japonais de la basse classe, ne peut se permettre de revêtir le même costume que les nobles : l'usage des aiguilles d'argent pour les cheveux, des parasols, des soques, lui est interdit[1].



FEMME JAPONAISE.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

Quelle que soit la diversité des origines, presque tous les Japonais sont de petite taille, soit de 150 à 155 centimètres, et les femmes sont proportionnellement plus petites encore; elles ont toujours les attaches d'une grande finesse. Les hommes du peuple sont pour la plupart vigoureux, larges d'épaules, très adroits, et d'une singulière force de résistance à la fatigue : pendant des heures entières, ils marchent au pas de course en portant de lourds fardeaux, et ne s'arrêtent même pas pour changer leur faix d'épaule. Le couli japonais qui gravit une montagne n'a pas besoin de retarder sa marche pour reprendre haleine ou calmer les battements de cœur. Le palefrenier accompagne le cheval de son maître lancé au galop dans la plaine, et l'officier de cavalerie qui parade devant ses troupes garde à côté de lui son ordonnance, suivant tous les mouvements de la monture. Les acrobates japonais ne sont pas moins souples et moins forts que ceux de l'Occident. On ne rencontre guère de gens obèses

[1] Gubbins, *Proceedings of the Geographical Society of London*, aug. 1881.

que parmi les lutteurs, chez lesquels, par une sorte d'atavisme, le type mongol se développe d'une manière étonnante[1]. Les artisans et les cultivateurs sont en général de belles proportions; seulement leurs genoux sont un peu tournés en dedans, ce qui provient de l'habitude qu'ont les femmes de porter leurs nourrissons sur le dos en leur attachant les pieds en dehors; elles-mêmes se condamnent par cet usage à devenir voûtées de très bonne heure. Chez les Japonais de race aristocratique, la poitrine est presque toujours déprimée, et c'est principalement sur eux que sévit la tuberculose, comme sur les Malais ou Polynésiens, dans lesquels des anthropologistes voient leurs parents de race. Le pourtour du thorax est en moyenne beaucoup plus faible chez le Japonais que chez l'Européen, et son estomac fait toujours une légère saillie au-dessous des côtes. On a constaté que la vieillesse survient très rapidement au Japon : il est rare qu'à l'âge de trente ans hommes et femmes ne soient pas déjà tout ridés; seulement le feu des yeux et la blancheur des dents révèlent un reste de jeunesse. La cause de cette prompte décrépitude est peut-être l'abus que les Japonais font des bains chauds.

La maladie par excellence de la population des îles est l'anémie, surtout chez les hommes : on compte, pour ainsi dire, ceux qui ne souffrent pas de cette affection; si ce n'est dans l'adolescence, au moins quatre Japonais sur cinq doivent être tenus pour anémiques. C'est à la nourriture presque uniquement composée de riz, trop dépourvue d'albumine et de graisse, que l'on attribue surtout cette pauvreté du sang; l'alimentation expliquerait aussi la prédominance d'une maladie de la zone torride, le *beriberi*, appelé *kakke* dans le pays : cette forme de la décomposition du sang ne sévit que pendant la mousson du sud-ouest, qui transforme temporairement l'archipel du Nippon en une contrée tropicale; mais sa violence est moindre que dans l'Hindoustan, bien qu'elle enlève par exception plus d'un septième des malades. La variole est aussi un des fléaux que les Japonais redoutent le plus : quoique les procédés chinois d'inoculation soient connus depuis longtemps, et que Siebold ait introduit la vaccine au commencement du siècle, les deux tiers des insulaires avaient encore récemment la figure marquée de la petite vérole, et pendant les mois de décembre et de janvier les convois mortuaires, se succédant sans interruption, témoignaient des effrayants ravages de l'épidémie. En dépit de l'extrême propreté des Japonais, la lèpre est répandue dans toutes les régions de l'archipel, et principalement autour de la baie de Yedo. Enfin la tuberculose fait à peine moins de victimes au Japon que dans les pays de l'Europe où les affections de poitrine

[1] Wernich, *Geographisch-medicinische Studien.*

sont le plus communes. D'autre part, certaines maladies européennes sont inconnues au Japon : l'érysipèle y est très rare, la scarlatine n'y a point fait son apparition avec les familles venues de l'Occident, et les femmes n'y ont jamais été atteintes de fièvres puerpérales.

Il n'y a que peu de croisements entre les Chinois établis dans les ports et les Japonaises; mais le nombre des enfants de sang mêlé nés d'Européens et de femmes indigènes est relativement assez considérable. C'est un phénomène constant que le type de la mère l'emporte dans le produit de ces unions. D'après le médecin Wernich, les enfants japonais de race anglaise ou germanique par leur père n'ont que très peu de chances de vivre, et ceux que l'on réussit à sauver ont toujours une santé très délicate. Les enfants de Français et de Japonaises, au contraire, naissent pour la plupart dans les conditions les plus favorables et se développent rapidement, plus gais, plus ouverts et plus vifs que ne le sont d'ordinaire les enfants du pays. Quant aux descendants des chrétiens portugais mariés aux femmes des îles méridionales, ils se disent Européens, portent encore les noms de leurs ancêtres lusitaniens et pour la plupart tiennent à honneur de parler anglais. Mais presque tous se marient à des Japonaises et reprennent le type originaire, si ce n'est que leurs cheveux sont légèrement ondulés, et qu'ils ont les yeux moins obliques, le front plus haut, la face moins prognathe que leurs compatriotes.



JEUNE FILLE JAPONAISE.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie

Le port des costumes nationaux n'est plus obligatoire et même, dans leur manie d'imitation, les classes lettrées et commerçantes ont eu la bizarre idée de revêtir des habits européens, qui leur vont fort mal, mais qui ont l'avantage d'introduire des mœurs plus égalitaires : tandis que le costume européen est à peu près le même pour les riches et les pauvres, la différence des étoffes, des dessins, des couleurs séparaient le peuple japonais en classes absolument distinctes. Jadis des règlements très sévères fixaient

la coupe et la couleur des vêtements que devaient porter les hommes et les femmes de toute classe et de tout rang; mais le règlement ne s'occupait que de détails, la robe japonaise ou *kimono* étant de même forme pour tous. L'étoffe ordinaire est le coton; les gens du peuple et la petite bourgeoisie ne se revêtent de la robe de soie que dans les grandes occasions; les riches seuls la portent tous les jours, ornée de leurs armoiries. Le kimono des femmes ne diffère de celui des hommes que par sa longueur et l'éclat des étoffes. Les manches, toujours fort larges, servent de poches et sont remplies de cahiers de papier dont on se sert en guise de mouchoirs et de serviettes; les livres de petit format sont connus sous le nom « d'éditions de manche[1] ». Un jupon chez les nobles, des caleçons chez les pauvres complètent le costume; pendant les froids on se contente de mettre plusieurs robes les unes sur les autres; en temps de pluie, les paysans et les ouvriers recouvrent leurs vêtements de collets en paille ou de manteaux en papier ciré. Le couvre-chef est ordinairement une sorte de parapluie en papier huilé ou enduit de cire végétale, ou bien une rondelle de bambou nouée par des cordelettes sous le menton. A l'exception des portefaix et des coureurs, chaussés de sandales en paille, les Japonais portent des *hata*, hauts sabots, ou plutôt escabeaux de bois, qui les obligent à marcher avec une grande circonspection et qui sont même cause de maladies nerveuses. La boue des chemins interdit aux élégants l'emploi de la botte européenne : c'est le pied déchaussé qu'ils marchent sur les fines nattes des parquets.

La coiffure des Japonais, même celle des hommes, est une œuvre de longue patience. Ils se rasent le sommet de la tête et relèvent leur chignon, enduit d'huile de camellia, sur le sommet du crâne où le retient un tube de carton laqué. Quant aux femmes, elles se laissent pousser une légère touffe de cheveux au-dessus du front et le reste de la chevelure se divise en deux ailes et en un vaste chignon mêlés de cheveux postiches, que retiennent un peigne en écaille, des nœuds d'étoffe, des épingles à boules de corail. Tout ce bel édifice ne peut être construit en moins d'une demi-journée; aussi les femmes obligées de travailler ne peuvent-elles se coiffer qu'une ou deux fois par semaine, et pour ne pas déranger l'ordonnance de leur chevelure, doivent-elles dormir la nuque posée sur un chevalet, sans que la tête touche aux nattes ou aux étoffes de la couche. Du blanc minéral sur le visage et sur le cou, du carmin sur les joues, du noir sur les sourcils, des feuilles d'or sur les lèvres, un pigment brun sur les dents,

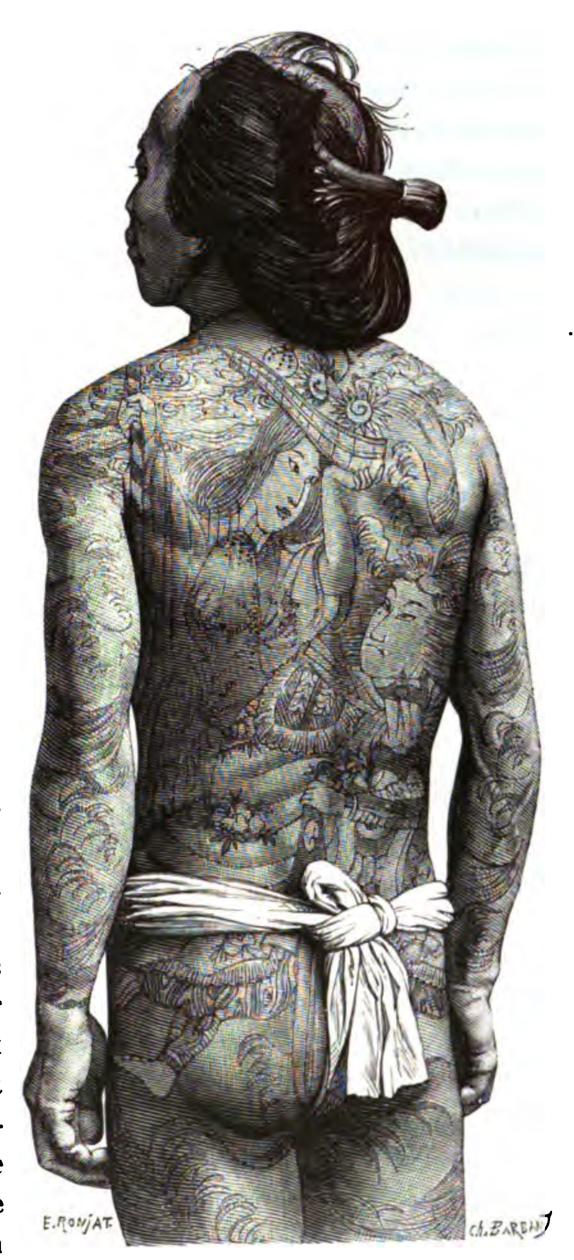
[1] Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais*.



TYPES ET COSTUMES. — MUSICIENNES ET COMMERÇANT JAPONAIS

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

reste des bariolages multicolores en usage aux temps de la sauvagerie primitive, complètent la toilette de la Japonaise. Quant à l'habitude du tatouage, elle a été presque entièrement abandonnée par les femmes de la noblesse et même par celles du peuple; le gouvernement, désireux avant tout de complaire aux étrangers, a cru devoir proscrire aussi chez les hommes cette forme antique d'ornementation, de même qu'il leur a imposé l'usage des vêtements. Matouanlin nous apprend qu'autrefois les chefs japonais étaient plus richement tatoués que les hommes du peuple; de nos jours ceux qui sont le plus couverts de dessins sont précisément les coureurs et les traîneurs de carrioles, que leur métier oblige de paraître presque nus en public. Ces dessins, tricolores pour la plupart, rouges, bleus et blancs, s'entrelacent diversement, sans aucune symétrie, mais toujours avec goût, de manière à équilibrer gracieusement les principaux sujets, oiseaux, dragons et fleurs. C'est ainsi qu'un tatouage représente un arbre enveloppant le pied droit de ses racines et montant sur la jambe gauche, puis étalant sur le dos et sur la poitrine son branchage fleuri, où perchent des oiseaux; abritée par le feuillage, une cigogne occupe la jambe gauche. Malheureusement, presque tous les Japonais ont sur leur peau des marques laissées par les moxas de l'*arte-*



JAPONAIS TATOUÉ.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

misia japonica, l'un des moyens de guérison les plus employés dans la thérapeutique du pays[1].

Mélangé d'éléments ethniques très divers, le peuple japonais est d'autant plus difficile à juger qu'il a la conscience de l'examen que lui font subir les étrangers et qu'il pose en conséquence. De même qu'il a voulu se donner un aspect européen en s'affublant d'une défroque étrangère, de même il cherche à s'approprier les idées et les manières qui siéent à un peuple civilisé, et grâce à la domination qu'il exerce sur lui-même, il sait feindre un naturel qui n'est pas le sien[2]; aussi devient-il très dangereux quand il se prépare à un acte de vengeance. Si ce n'est parmi certaines tribus des sauvages du Nouveau Monde, qui restent impassibles en toute circonstance, il n'est point d'hommes qui, joyeux ou tristes, sachent mieux se contenir que les Japonais. D'une extrême réserve, très soucieux de l'opinion d'autrui, ils ne parlent qu'après avoir pesé chacun de leurs mots; en face de l'Européen, ils s'observent dans leurs gestes et leurs regards : nombre de fonctionnaires ont armé leurs yeux de lunettes à verres bleus ou noircis afin que leur pensée devienne impénétrable à l'interlocuteur. Même entre eux, les Japonais sont très sobres de mouvements : leurs gestes d'indignation, de colère, de dégoût sont d'une singulière modération, comparés à ceux des Occidentaux; leur douleur est calme; ils ne se tordent point les mains de désespoir, n'implorent point la divinité en élevant les bras et les yeux vers le ciel. En apprenant des Européens à se donner la main en signe d'amitié, ils n'ont point appris à se la serrer. Il est même rare que la mère embrasse son enfant, si grande que soit sa tendresse. Cette réserve dans les manifestations extérieures se retrouve même chez les malades d'esprit : il est presque inouï au Nippon que des fous soient devenus dangereux.

Les efforts même que font les Japonais pour se montrer aux Européens sous un aspect aimable témoignent singulièrement en leur faveur. La bienveillance est le fond de leur nature. Rien de plus rare que de voir un homme, orgueilleux de sa position sociale, traiter avec arrogance ceux qui l'entourent; au contraire, celui qui dispose du pouvoir cherche à se le faire pardonner par sa prévenance et son amabilité. Nul Japonais, si puissant qu'il soit, ne prend cette attitude superbe que tant d'employés de l'Occident, grands et petits, croient être le plus précieux attribut de leurs fonctions. La coutume qu'ont les Japonais de s'incliner poliment en face

[1] Siebold; Hübner; miss Bird; Mrs Brassey; Léon Metchnikov, etc.
[2] Wernich, ouvrage cité.

les uns des autres finit par leur donner l'attitude naturelle de la déférence, et les traits du visage gardent le reflet de la bonté ordinaire; jusque dans l'extrême souffrance, les malades ont le regard doux et la parole caressante. A cette amabilité naturelle, qui frappe surtout chez les femmes, le caractère ordinaire des Japonais ajoute les vertus domestiques : la sobriété, l'ordre, la prévoyance, le bon sens. Les jeunes filles qui s'unissent aux Européens par des mariages temporaires, tels qu'ils se pratiquent dans le pays, retiennent presque toujours l'étranger par les soins et les prévenances dont elles l'entourent, la propreté du ménage et le confort qu'elles



TYPES ET COSTUMES. — FEMMES JAPONAISES.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

introduisent dans la demeure. La gaieté et la tranquille résignation des travailleurs, même les plus misérables, les plus asservis au labeur, étonnent les voyageurs européens : le Japonais s'accommode à tout, se soumet joyeusement à toutes les fatigues et à toutes les privations, et cependant on ne peut dire que cette résignation parfaite provienne du manque d'un idéal supérieur; l'empressement avec lequel les arts et les sciences de l'Europe sont accueillis dans le pays prouve combien vif est chez les habitants le désir du progrès en toutes choses.

Les Japonais sont retenus dans la voie des études et du développement qui en est la conséquence par une de leurs fortes qualités nationales, le respect de l'honneur. Ils se sentent engagés, et cela suffit : ils fourniront

les preuves de civilisation qu'on leur demande. La pratique du *harakiri* ou *sappuku*, qui depuis un temps immémorial s'était maintenue chez les nobles, témoigne de la force de volonté qu'ils savent mettre à la revendication de leur dignité personnelle. Quoi qu'on ait souvent prétendu, cette coutume de suicide héroïque n'est pas au Japon d'origine spontanée, puisque les annales chinoises en mentionnent de fréquents exemples; mais en aucun pays il n'était devenu, comme dans le Nippon, une des institutions nationales. Que le gouvernement donnât au noble l'ordre de s'ouvrir le ventre pour lui épargner une mort déshonorante ou que la future victime se résolût volontairement au suicide, pour se venger indirectement d'un adversaire en lui faisant donner vie pour vie, l'acte était toujours accompli de la manière la plus correcte; on ne cite point d'exemple d'un de ces fiers suicidés qui ait poussé quelque indigne plainte au moment fatal, devant ses amis assemblés. Les annales célèbrent même de nombreux héros qui trouvèrent la force, après s'être ouvert les entrailles, de rédiger des vers ou d'écrire leurs dernières volontés avec leur propre sang. Et pourtant ces hommes ne jouent point imprudemment avec la vie. Pour d'autres raisons que celles de l'honneur, bien ou mal entendu, il est extrêmement rare que l'on se donne la mort au Japon, et ceux qui veulent en finir avec leurs maux cherchent le silence et l'obscurité. Mais dans toute occasion où le Japonais, homme ou femme, doit faire preuve de courage, il n'est surpassé par aucun peuple. L'histoire des quarante-sept *ronin*, si corrects dans la vengeance qu'ils tirent de l'assassinat de leur maître, si héroïques dans la mort volontaire, est la plus connue du Nippon, et c'est avec un pieux respect que les habitants de la capitale entretiennent les tombes de ces hommes vaillants[1]. D'ailleurs, l'histoire des guerres et des révolutions modernes prouve que pour le courage les Japonais n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres. On peut être assuré que si jamais la Russie ou tel autre État d'Occident entre en conflit avec le Nippon, il trouvera devant lui un redoutable adversaire. Jusqu'à maintenant, les armées européennes ont obtenu des triomphes faciles sur presque tous les peuples de race étrangère, grâce à la supériorité de la discipline et de l'armement; mais la nation japonaise est de celles qui ne se laisseront point conquérir sans lutte. La civilisation n'aura point à déplorer l'asservissement honteux de quarante millions d'hommes.

Tout en reconnaissant la supériorité de l'Européen dans la science et dans l'industrie, le Japonais n'en est pas moins à certains égards plus civi-

[1] Mitford, *Tales of old Japan*.

lisé que ses instructeurs étrangers. Par la sobriété, la dignité personnelle, le sentiment de l'honneur, le respect mutuel et la bienveillance réciproque, la masse du peuple dépasse certainement le niveau moral de la majorité des Occidentaux : elle l'emporte aussi par la compréhension de la beauté dans la nature. Le moindre paysan du Nippon a les yeux ouverts pour le charme ou la grandeur des paysages; quand il bâtit sa hutte en bois, il prend soin de la placer au bord de l'eau courante, dans le voisinage de bouquets d'arbres, en vue d'un bel horizon, et presque toujours il l'orne de fleurs disposées avec goût. Il est même interdit de déshonorer la nature par des auberges mal placées. Pendant la belle saison, on rencontre partout des groupes d'hommes du peuple, plus touristes que pèlerins, qui visitent les contrées les plus fameuses par la beauté de leurs sites[1]. Naguère, il était interdit aux femmes de faire ces pèlerinages; maintenant, vêtues du kimono blanc, elles se mêlent aux groupes de voyageurs.

Le principal reproche que l'on fait au Japonais et qu'il se fait à lui-même dans les écrits où il expose ses défauts, est celui de manquer de persévérance; mais ce jugement sévère ne saurait s'appliquer à la masse de la nation, si active, si industrieuse, et n'a de vérité que pour l'élégant de la jeune génération, trop tôt « civilisée » à l'européenne. Primesautier, comprenant à demi-mot, celui-ci ne se donne pas toujours la peine d'étudier avec suite : il passe volontiers d'une entreprise à une autre, oublie même l'œuvre commencée. Aussi ne manque-t-il pas de prophètes de malheur qui annoncent des retours subits et terribles dans l'histoire prochaine du Japon; ils craignent que le caractère indigène, ordinairement doux comme le climat du pays, mais sujet comme lui à de soudaines violences[2], ne révèle son inconstance par un renoncement imprévu à l'influence européenne et par un retour à la civilisation d'autrefois. Mais est-il possible qu'une nation revienne sur les progrès accomplis quand ces progrès s'appuient sur un développement scientifique réel? Est-il possible qu'à l'évolution des esprits ne corresponde pas un mouvement analogue dans le monde des faits? Que les Japonais abandonnent leur sotte manie de copier les Européens jusque dans leurs ridicules, qu'ils cessent de se grimer en Anglais et qu'ils essayent de se développer d'une manière originale, non en imitateurs, mais en égaux, rien de mieux; cela n'empêchera pas que la science reste la même pour l'Européen et pour l'Oriental, et les uns et les autres devront également en étudier les lois.

De même que les arts, les connaissances scientifiques et les institutions

[1] Rein, *Ergänzungsheft zu den Mittheilungen von Petermann*, n° 59.
[2] Bousquet, *Le Japon*.

de la nation, la langue japonaise est mêlée d'éléments étrangers. L'idiome originaire, le *yamato*, n'a aucun rapport avec le chinois; c'est un langage polysyllabique agglutinant, que la plupart des auteurs essayent de rapprocher des langues ouralo-altaïques[1], quoiqu'on n'ait pu trouver jusqu'à maintenant que bien peu de ressemblance entre les deux éléments de comparaison, soit pour la disposition des phrases, soit pour l'ensemble du vocabulaire. Le vieux japonais a transmis au langage moderne son harmonieuse sonorité, comparable à celle de l'italien et de mainte langue de la Polynésie, ses syllabes pleines, ses règles euphoniques et l'ensemble de sa syntaxe. L'adjectif précède toujours le substantif, le régime vient avant le verbe, il n'y a point d'article et les cas des noms, de même que les temps et les modes des verbes, ne sont indiqués que par des suffixes. Le yamato, fond primitif de la langue, n'est parlé dans sa pureté qu'à la cour et dans la caste des prostituées élégantes, qui étaient probablement jadis les prêtresses du culte sintoïste[2]. Même les gens de la campagne, aussi bien que les habitants policés des villes, parlent la langue sinico-japonaise, dont les mots chinois sont d'ailleurs tout autrement prononcés que dans le *kouan hoa* ou dialecte mandarin. Il n'y a point d'exemple en Europe d'une pénétration pareille de deux langues; en anglais, les éléments tudesque et latin se sont fondus, tandis qu'en sinico-japonais, le yamato et le chinois se sont juxtaposés, pour ainsi dire. Entre les deux extrêmes du yamato et du chinois, on observe des transitions nombreuses, assez différentes les unes des autres pour qu'il soit impossible à tout Japonais de les comprendre sans étude préalable. Le dialecte des Riukiu est considéré comme une langue distincte, mais il se rapproche beaucoup du japonais et s'écrit au moyen des mêmes syllabaires[3]; il renferme aussi beaucoup de mots chinois, introduits par les lettrés. Une partie de la Bible a été traduite en dialecte des Riukiu par le missionnaire Bettelheim[4].

Pour leur idiome, les habitants du Nippon ont deux systèmes de transcription. Ils emploient les idéogrammes chinois, qui leur furent enseignés jadis avec les rudiments de la civilisation, et jouissent ainsi du grand avantage de pouvoir lire le chinois aussi bien que leur propre langue; mais l'ensemble des signes idéographiques constitue un monde d'études auquel il faut consacrer sa vie pour le connaître en entier. Dans les écoles élémentaires du Japon, les enfants sont tenus d'apprendre en-

[1] Boller, *Sitzungen der Akademie*, Wien, Band XXIII, 1857.
[2] Léon Metchnikov, *Notes manuscrites*.
[3] Léon de Rosny, *Introduction à l'Étude de la langue japonaise*.
[4] Serrurier, *De Lioe-Kioe Archipel.*

viron 3000 caractères; nul ne peut prétendre à la réputation d'homme instruit s'il n'en connaît de 8000 à 10 000, et cet énorme bagage ne constitue encore que le tiers ou le quart du dictionnaire complet[1]. Il est donc naturel que dès les origines de leur civilisation les Japonais aient cherché à faciliter le travail de la lecture. Avant même de s'être approprié l'idéographie chinoise, ils connaissaient le syllabaire coréen; plus tard ils inventèrent diverses écritures phonétiques originales, que l'on confond avec celle de Tchaosien sous le nom de *sinzi* ou « caractères divins ». Aujourd'hui les Japonais n'ont pas moins de sept syllabaires différents, dont six sont de leur invention. Le syllabaire japonais le plus fréquemment employé de nos jours par les lettrés est le *kata kana* ou « écriture latérale », ainsi nommé parce qu'il est ajouté aux caractères chinois pour en donner la prononciation exacte. En outre, les Japonais se servent d'une écriture « unie » ou cursive, le *hira kana*, pour la correspondance, les chansons, les comédies, la littérature populaire. Ni le kata kana ni le hira kana ne peuvent suppléer aux signes chinois employés pour les abstractions ou pour les faits scientifiques: les mots sinico-japonais relatifs aux choses de l'esprit étant monosyllabiques, comme dans la langue mère, ont pour homonymes des dizaines de mots difficiles à distinguer les uns des autres, si ce n'est par des signes spéciaux. La langue actuelle des Japonais ne saurait se passer de ses deux écritures, celle qu'elle emprunte aux Chinois et le syllabaire « latéral » : ainsi le veut la fusion bizarre dans un même idiome de deux langues, l'une agglutinante, l'autre monosyllabique. Les Japonais comprennent combien l'instrument dont ils disposent pour exprimer leur pensée est défectueux, toutefois il n'est point exact qu'il ait été question de rendre l'étude de l'anglais obligatoire, afin de préparer pour une génération prochaine la substitution d'une langue plus commode à la langue embarrassée qui se parle actuellement. Néanmoins, la plupart des mots techniques ou abstraits dont s'augmente actuellement le japonais sont empruntés aux langues européennes, et c'est l'anglais surtout qui remplace le chinois pour fournir à l'idiome du Nippon les expressions nouvelles dont il a besoin. En outre, l'alphabet latin est enseigné dans toutes les écoles japonaises et diverses tentatives ont été faites pour généraliser la transcription du japonais par le moyen de ces lettres[2]. Il est donc vrai que les Orientaux et les Occidentaux se rapprochent constamment, non-seulement par les idées, mais aussi, dans une certaine mesure, par la manière de les exprimer.

[1] *Notice officielle* sur le Japon à l'Exposition de Philadelphie; — Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais.*

[2] *Chrysanthemum*, july 1881.

Depuis le huitième siècle, le mouvement littéraire est considérable au Japon, sinon par la valeur, du moins par le nombre des ouvrages. Tous les genres sont représentés dans cet ensemble de productions : la poésie, le drame, la comédie, l'histoire, les sciences naturelles, et l'on peut dire que l'évolution intellectuelle du Japon s'est faite parallèlement à celle de l'Occident. C'est dans les couvents de bonzes que se copiaient les manuscrits anciens, que se recueillaient les chroniques et se rédigeaient les œuvres de théologie et de métaphysique; les « cours d'amour » se tenaient au douzième et au treizième siècle dans les châteaux forts des nobles japonais; les guerriers lettrés et les troubadours ambulants y écrivaient des romans chevaleresques, y récitaient leurs poésies lyriques. L'époque de la Renaissance littéraire du Nippon est le dix-septième siècle, puis vint le siècle des encyclopédistes. Actuellement, les journaux et les pamphlets politiques s'ajoutent à la série des autres ouvrages. Quant à la littérature européenne, elle faisait déjà son entrée au Japon vers le milieu du dix-huitième siècle, lorsque des sociétés secrètes se formaient pour la traduction des ouvrages hollandais[1].

Au point de vue religieux comme à tous les autres, le peuple du Nippon traverse actuellement une époque de transformation évidente. La plupart des Japonais instruits et même les habitants pauvres des villes ressentent ou affectent une indifférence complète pour les diverses religions d'origine nationale ou de provenance étrangère; néanmoins il est rare qu'ils n'en aient point conservé quelques pratiques, l'influence des femmes se faisant sentir par l'éducation de famille sur l'ensemble de la société.

De même qu'en Chine, trois cultes coexistent au Japon et les mêmes individus peuvent se conformer à la fois aux rites des trois religions. La première en date, le sintoïsme, est le culte national, et c'est dans les sanctuaires de la « Voie des Génies » que se réfugiaient les Japonais rétrogrades contre l'invasion des idées, des mœurs, des pratiques et de la langue chinoises; leur Bible est le *Koziki*, c'est-à-dire l'« Histoire des Choses de l'antiquité », l'ouvrage le plus ancien et le plus remarquable de la littérature japonaise. Le confucianisme n'est guère qu'une morale; mais le bouddhisme est à la fois une métaphysique et la religion du sentiment, celle qui console des misères du présent et montre les perspectives du bonheur ou du repos dans la vie d'outre-tombe. Suivant les temps, les lieux et les hommes, ces éléments peuvent donc se mêler diversement sans se contrarier, et c'est d'une manière exceptionnnelle, par le contre-coup d'évènements politiques, que des guerres religieuses ont éclaté.

[1] Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais*

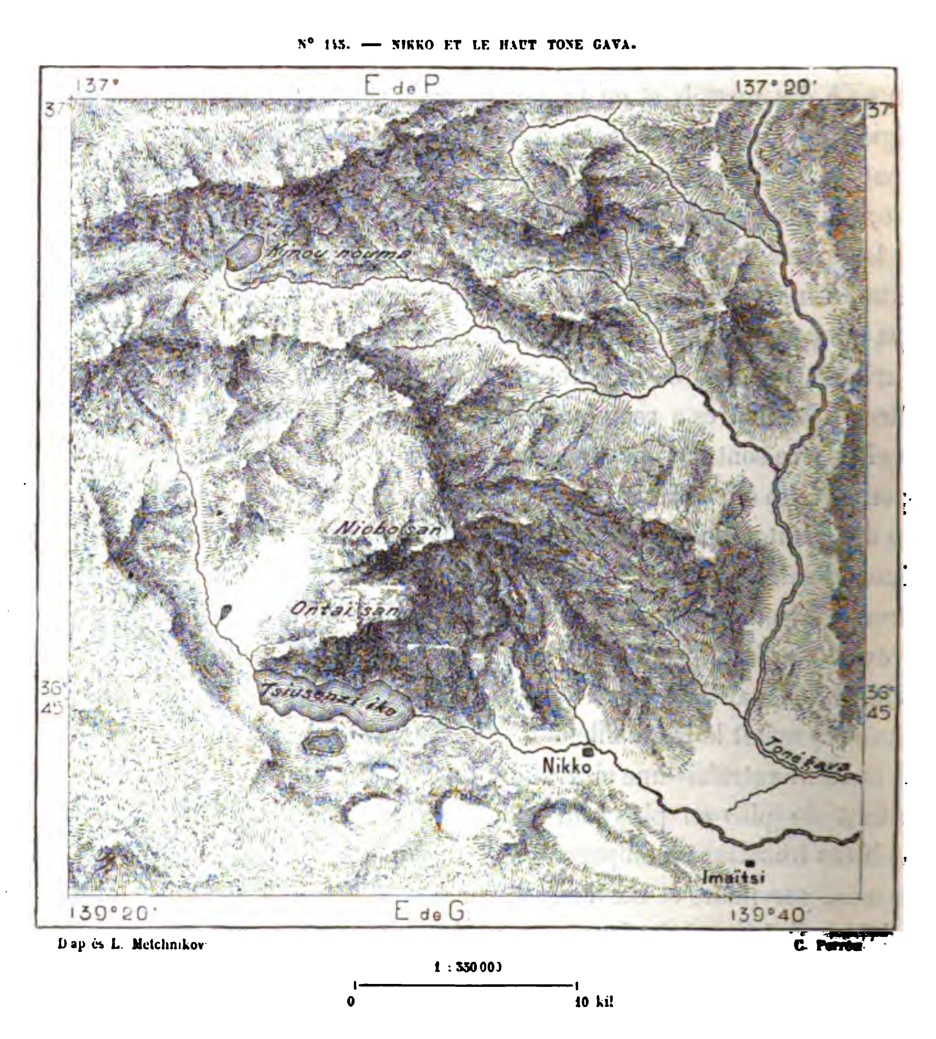
Primitivement les Japonais, de même que les Chinois, les Coréens et les peuplades de la Sibérie, n'avaient d'autres divinités que les forces de la nature, auxquelles ils associaient les âmes des morts et les huit millions de génies qui tourbillonnent dans l'air et rampent sous la terre. Comment vivre en paix avec ces légions infinies sans de continuelles incantations et des offrandes? Comment le chef de famille, officiant au nom des siens, pouvait-il écarter les êtres méchants et se concilier les bons, comment pouvait-il persuader tous ces esprits invisibles, si ce n'est en leur parlant comme à des mortels et en les honorant de repas et de fêtes? Cette antique religion des ancêtres, associée à celle des génies ou *kami* et des objets de la nature, est encore celle qui prévaut au Japon sous le nom chinois de *sinto;* les cérémonies de ce culte fort simple, qui ne demande à ses fidèles que la pureté de l'esprit et de l'âme, s'accomplissent généralement en pleine nature, dans les sites les plus majestueux; c'est là qu'on voit se dresser des *miya* ou *yasiro*, sanctuaires consacrés aux génies, et renfermant le miroir de cristal, symbole de la pureté et de la prescience magique. Une caste de prêtres héréditaires a remplacé les pères de famille pour l'accomplissement des rites; ce sont eux qui invoquent les génies au nom de la foule, qui leur apportent des offrandes et célèbrent en leur honneur des *matsouri*, c'est-à-dire des pantomimes et des représentations théâtrales. Par un de ces phénomènes d'interférence si fréquents en histoire, la révolution de 1867, qui fit entrer le Japon dans le monde de la civilisation européenne, coïncidait avec le réveil de l'esprit national; tandis que les Japonais se rapprochaient des Occidentaux par la science et l'industrie, l'antique religion animiste du sinto redevenait le culte officiel de l'empire. Mais les cérémonies funéraires qui avaient autrefois une si grande importance dans l'ensemble de ce culte perdent de plus en plus leur caractère hiératique. Il fut un temps où des sacrifices humains accompagnaient l'inhumation des princes et des grands : femmes, serviteurs et chevaux suivaient leur maître dans la tombe. Encore en 1644, il fallut défendre aux gens des daïmio de se suicider sur le corps de leur seigneur[1]; comme en Chine, les images en argile remplacèrent les victimes dans les fosses ou les urnes des morts. Les Japonais ont conservé l'habitude de choisir des sites augustes ou gracieux pour y ensevelir les corps ou y déposer les cendres des leurs. N'est-ce pas dans la plus belle vallée du Nippon, au milieu des forêts admirables de Nikko, que Yeyas et l'un de ses successeurs firent élever leurs splendides mausolées?

La morale de Kosi ou Confucius, introduite avec tout son cérémonial

[1] Mohnicke, *Die Japaner.*

chinois vers le sixième siècle de l'ère vulgaire, exerça comme en Chine une influence prépondérante sur la politique, l'administration, les institutions sociales, mais elle n'offre en rien le caractère d'une religion proprement dite; les *seïdo* ou « halles de sainteté » ne sont point de véritables temples, mais bien des salles de réunion pour les lettrés; le grand seïdo de Sourouga daï, à Tokio, est converti en une bibliothèque d'ouvrages européens.

N° 143. — NIKKO ET LE HAUT TONE GAVA.



D'après L. Metchnikov

C. Perron

1 : 350 000

0 — 10 kil

chinois et japonais. Quant au bouddhisme, il a gardé son empire religieux sur une grande partie de la population, malgré la confiscation de quelques couvents, la vente des cloches changées en monnaies de cuivre, et la transformation forcée de nombre de ses temples en sanctuaires sinto. Arrivé tardivement au Japon, seulement au milieu du sixième siècle, d'après quelques auteurs, le culte de Bouddha, — en yamato Chaka, — avait l'avantage de se confondre pour les convertis avec la civilisation occidentale, car



NIKKO. — TEMPLE BOUDDHISTE

Dessin de Barclay, d'après une photographie.

il apportait l'écriture, les sciences et les arts[1]. En outre, il séduisit le peuple par la pompe de ses rites, par les dogmes de la transmigration et de la rédemption finale, et par l'infinie variété de ses saints et de ses dieux, parmi lesquels il s'empressa d'accueillir les mânes des grands hommes vénérés par le peuple. Depuis cette époque, le bouddhisme japonais, éloigné de son lieu d'origine, et n'ayant que de rares communications avec le monde bouddhique du continent, s'est divisé en sectes nombreuses, dont les unes prétendent avoir gardé la pureté de l'antique foi, tandis que d'autres se sont transformées en s'appuyant sur des révélations nouvelles; mais toutes avaient perdu la mémoire de la langue dans laquelle les livres sacrés avaient été écrits, et c'est tout récemment que, grâce aux demandes réitérées de Max Müller, des bonzes élevés en Occident ont enfin découvert dans les temples de Nippon de précieux ouvrages sanscrits que les orientalistes croyaient perdus[2]. Quelques idoles hindoues se sont aussi maintenues telles qu'elles étaient à l'époque des missionnaires, et ni statuaires ni fondeurs ne se sont permis d'en modifier la forme traditionnelle[3]. La secte populaire par excellence est celle qui vénère, sous ses trente-trois images diverses, Kannon, la Kouanyin des Chinois, la « Déesse ou le Dieu de la Miséricorde aux mille mains secourables ». D'après le dénombrement de 1875, les sept sectes principales du bouddhisme japonais ne possèdent pas moins de 88 000 temples, et les sintoïstes en ont plus de 120 000, mais dans ce nombre il en est beaucoup qui servent aussi aux cérémonies des deux cultes : une simple natte de bambou sépare les deux autels[4]. Les moulins à prière, qui sont d'un emploi si fréquent chez les bouddhistes du Tibet, ne se trouvent qu'en de rares temples du Japon; mais les dévots de ce pays ont aussi l'habitude de répéter constamment le nom de Bouddha. Ils écrivent leurs prières et les roulent en boulettes qu'ils lancent sur l'idole pour que le contact divin les exauce. Parfois ils remplissent de ces papiers l'intérieur des statues ou bien agitent des boîtes sur lesquelles sont inscrits les mots : « Dix mille prières ». Des appareils très simples changent les ruisseaux en « invocations coulantes »[5].

Le christianisme, qui eut jadis de nombreux adhérents dans le Japon méridional, n'est plus suivi de nos jours que par de rares fidèles. Dès 1549, François de Xavier débarquait dans l'île Kiusiu, et bientôt après le culte

[1] D'Hervey de Saint-Denys, traduction de *l'Ethnographie des Peuples étrangers à la Chine*, par Matouanlin.

[2] Max Müller, *Séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris*, 23 sept. 1881.

[3] Mohnicke, *Die Japaner*.

[4] Griffis; — Satow; — Rein.

[5] Miss Isabella Bird, *Unbeaten tracks in Japan*.

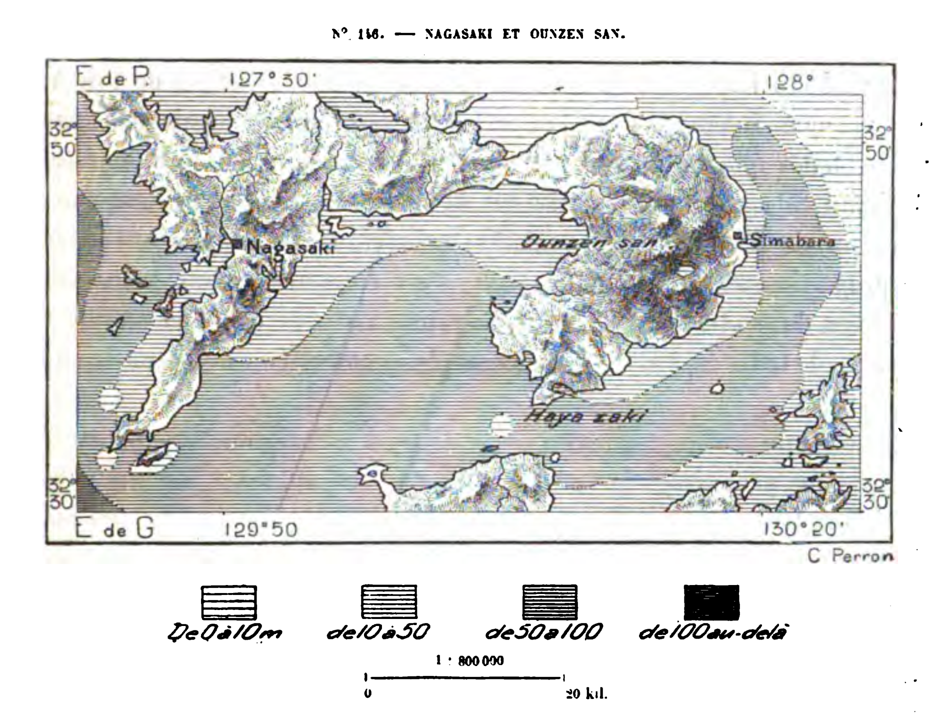
de « Yaso » ou Jésus, dans lequel les Japonais voyaient d'abord une secte du bouddhisme, fit de rapides progrès. Les Jésuites fondaient un séminaire à Founaï, et trente années après les premiers essais de conversion les communautés, groupées autour de 200 églises, comprenaient plus de 150 000 membres. Un prince japonais, zélé pour la nouvelle foi, se vantait d'avoir brûlé dans son fief 3000 bonzeries et couvents, et faisait partir une ambassade pour envoyer ses hommages de fidélité au « Grand, Universel et très saint Père du monde entier, le seigneur le pape[1] ». L'imprudente réponse d'un pilote espagnol naufragé sur les côtes de Nippon fit réfléchir le dictateur Taïkosama. « Comment ton souverain a-t-il pu s'emparer de tant de contrées du monde, » lui demandait un ministre. — « Par les armes et la religion, répondit-il. Nos prêtres nous préparent les voies en convertissant les nations au christianisme; ensuite ce n'est plus qu'un jeu pour nous de les soumettre à notre autorité[1]. » Inquiet de voir surgir une puissance nouvelle à côté de la sienne, Taïkosama lança, en 1587, un édit de bannissement contre les Jésuites; mais il ne mit point ses menaces à exécution, et seulement dix années après, des missionnaires franciscains, qui s'étaient donnés comme ambassadeurs, et que dénoncèrent leurs rivaux, furent condamnés à mourir sur la croix. Néanmoins la religion nouvelle ne cessa point d'être tolérée. Des guerres intestines eurent pour conséquence, en 1614, un édit d'internement contre les chrétiens, et la pratique du culte fut définitivement interdite, après le retour d'un émissaire envoyé en Europe pour recueillir des renseignements sur les religions de l'Occident. Condamnés à l'apostasie, les catholiques de Kiusiu se révoltèrent en 1638, mais ils furent vaincus et massacrés sans pitié : c'est alors que des milliers d'entre eux furent lancés dans la mer et dans le cratère de l'Ounzen, près de Nagasaki. En 1640, quatre ambassadeurs portugais arrivés de Macao furent mis à mort comme chrétiens avec la plupart des hommes de leur suite. Treize matelots furent renvoyés avec cet avertissement : « Tant que le soleil échauffera la terre, qu'il n'y ait point de chrétien assez hardi pour venir au Nippon ! Que tous le sachent ! Si le roi d'Espagne en personne ou le dieu des Chrétiens, le grand Chaka lui-même, violaient cette défense, nous leur ferions tomber la tête. »

Cependant un certain nombre de catholiques maintinrent leur culte en des villages écartés; lors de la révolution de 1867, quatre mille d'entre eux furent exilés dans l'archipel Goto ou d'autres îles du littoral, pour

[1] Charlevoix, *Histoire du Japon*
[2] *Annales de la propagation de la Foi*, 1868.

s'être refusés aux cérémonies religieuses en l'honneur du mikado, et ne purent rentrer dans leur patrie, même après apostasie, que sur les instances des ambassadeurs européens. Néanmoins la propagande du christianisme se fait librement dans les ports ouverts, et le gouvernement autorise la transformation de temples bouddhiques en chapelles catholiques ou protestantes. Les missionnaires anglais et américains, au nombre de plus d'une centaine, sont les plus zélés dans cette œuvre de prosélytisme, quoique, en dix années d'efforts, ils n'aient obtenu que de bien maigres résultats. D'autre part, des prêtres bouddhistes, appartenant pour la plu-

N° 146. — NAGASAKI ET OUNZEN SAN.



part à la secte « protestante » des Manto, qui repousse le célibat et les macérations, se rendent en Europe pour y trouver des arguments contre le christianisme et les retourner contre les missionnaires. La plupart des sectes nouvelles qui se forment au Nippon et qui sont d'ailleurs fort nombreuses, la société des « Frères Pauvres », celles des « Unis », des « Mécontents », des « Algues Marines », d'autres encore, n'ont subi qu'indirectement l'influence des Européens et s'occupent plus de rénovation sociale que des changements du culte. En voyant les aventuriers qui débarquent dans leurs ports, les Japonais n'apprennent point à respecter la religion de l'étranger : « L'arbre, disent-ils, doit se reconnaître à ses fruits. »

La rigueur du climat, surtout la fréquence des brouillards, le manque de lumière solaire, n'ont pas permis aux agriculteurs de s'établir dans les Kouriles ni dans le grand quadrilatère qui forme la partie septentrionale de Yeso, et nulle industrie spéciale n'a pris assez d'importance pour y attirer de nombreux colons. En 1875, toute la population des Kouriles se composait de 453 résidents, sans compter ceux des stations temporaires de pêche et de chasse que les Japonais possèdent dans les îles de Kounachir et d'Itouroup; mais les îles du Nord sont devenues presque désertes, leurs eaux ayant été dépeuplées par la compagnie russe de Philippeus, avant la cession de l'archipel au Nippon; seulement trois des Kouriles septentrionales ont quelques huttes, Soumchou, Ounekatan, Sinskatan; 72 habitants, telle était en 1875 la population des trois îles. Le corps principal de l'île Yeso est presque inhabité dans l'intérieur et les groupes de cabanes appelés villes, telles que Soya, sur les bords du détroit de La Pérouse, en face de Sakhalin, Sibetz et Nemoro, vis-à-vis de l'île de Kounachir, ne sont que des hameaux de pêcheurs. La population urbaine, d'ailleurs très considérable en proportion de celle de tout le pays, s'est concentrée dans les villes de la région du sud-ouest, où la température est plus douce et où les ressources de toute espèce sont beaucoup plus nombreuses que dans la région du nord.

La capitale de l'île, Sapporo (Sats'poro), située dans une large plaine d'alluvions que parcourent le fleuve d'Isikari et ses affluents, est une ville de fondation toute récente, établie sur le modèle américain et pourvue même d'un « Capitole », par les soins du Kaitakousi ou « bureau de colonisation »; des professeurs venus des États-Unis y ont fondé une école d'agriculture, établi des pépinières et des fermes modèles; des terres ont été distribuées dans les environs à un millier de soldats immigrés avec leurs familles. Sapporo le cède en importance à la ville de pêche Isikari, bâtie à l'embouchure du fleuve, que les saumons remontent en bancs pressés; en 1860, on y prit 1 200 000 de ces poissons. Les gros navires ne peuvent franchir la barre, où la profondeur varie de 2 à 3 mètres, suivant les saisons; les jetées construites dans l'espérance d'approfondir le chenal ont été inutiles.

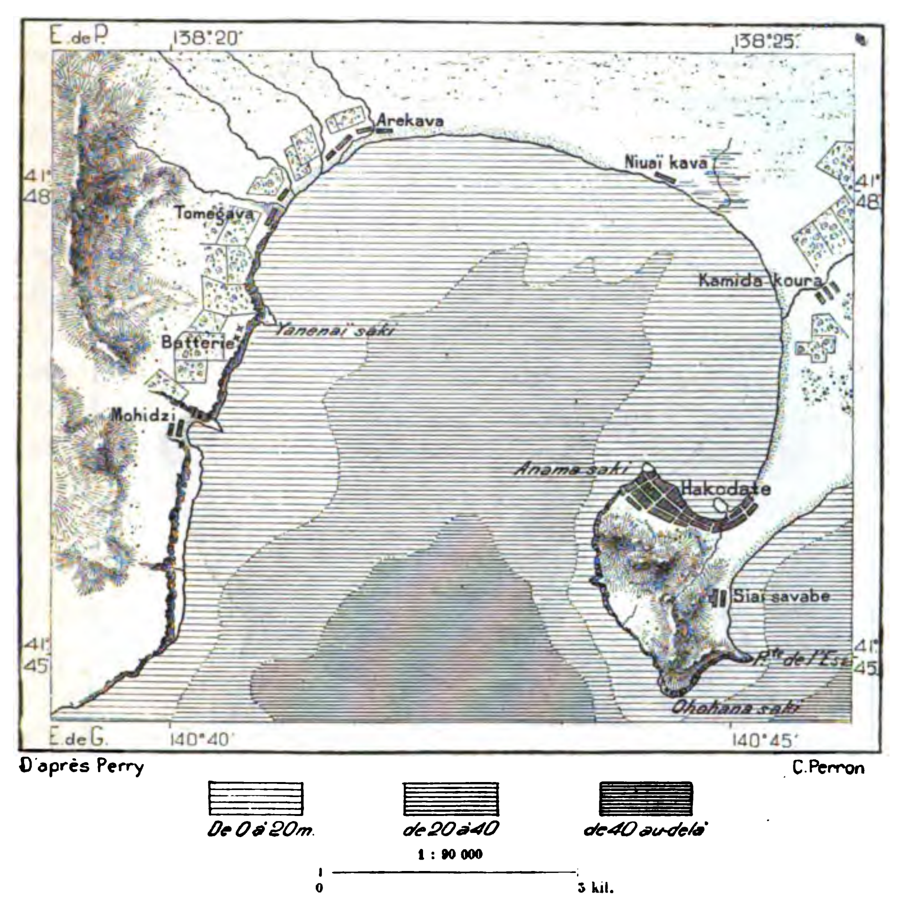
Sur la côte qui se développe à l'ouest d'Isikari, Otarou (Otarounaï), le port de la capitale, à laquelle le réunit un chemin de fer, exporte aussi du poisson, même jusqu'en Chine : on y fait sécher environ six millions de

[1] Chrétiens indigènes au Japon en 1879, d'après Christlieb (*Missions Évangéliques*) :

Catholiques romains.	4000.
» grecs.	5000 (5000, d'après Kasatkin).
Protestants de sectes diverses . .	7500.

kilogrammes de saumon dans une année et des harengs, par centaines de mille, servent à la fabrication des engrais[1]. Au sud-ouest, sur une autre crique, se présente Ivanaï, port d'expédition du charbon de terre de gisements voisins. Beaucoup plus peuplée est la côte qui regarde le midi et que va rejoindre une route contournant le massif de montagnes au sud de

N° 147. — PÉNINSULE D'OSIMA. — BAIE DE HAKODATE.

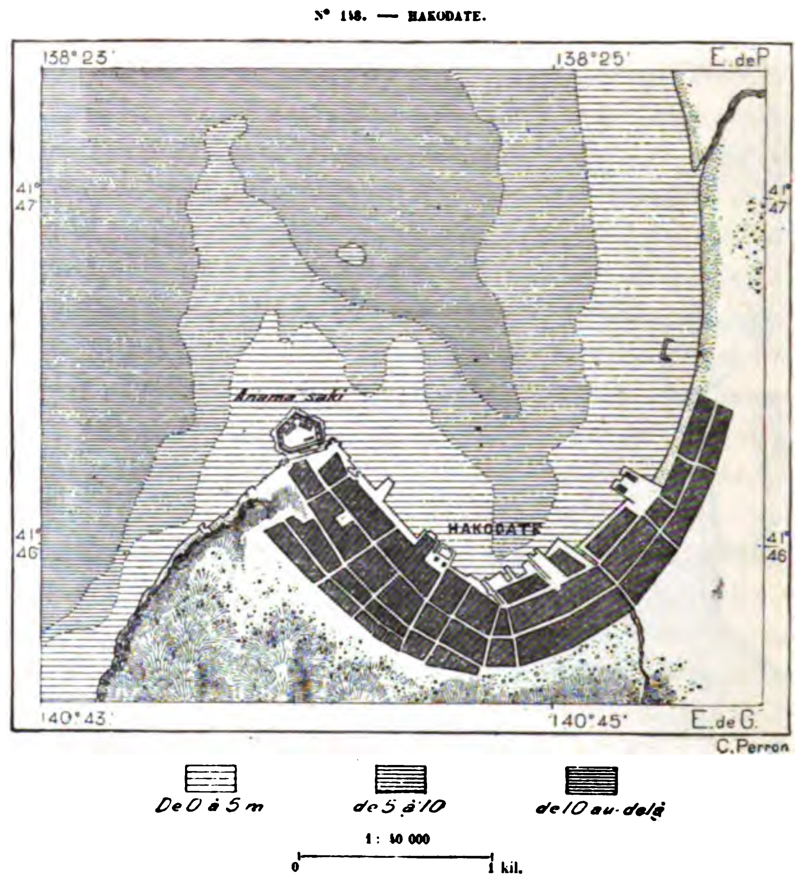


Sapporo : là se trouvent Sarou, qui possède des mines de houille, Youbouts, rendez-vous des pêcheurs japonais, et le bourg de Mororan, situé au bord de la profonde baie de Yedomo (Endomo, Endermo), qui n'a pas moins de 8 mètres sur le seuil de la barre, à marée basse : c'est le lieu d'embarquement des voyageurs qui traversent la baie des Volcans pour se rendre de l'île proprement dite à la péninsule d'Osima et à la ville de Hakodate, bâtie en hémicycle, sur un isthme sablonneux bordant le rivage d'une des rades les plus vastes et les plus sûres du monde entier.

[1] Saint-John, *Journal of the Geographical Society of London*, 1872.

Ouvert au commerce étranger depuis 1854, ce port, d'où l'on peut voir, par un beau temps, les montagnes de l'île principale, a beaucoup grandi depuis le milieu du siècle; la population en a quintuplé et une centaine d'Européens sont venus s'y établir à côté des Japonais et des Aïnos. Les baleiniers qui parcourent la mer d'Okhotsk en ont fait choix pour lieu de rendez-vous; une flottille de guerre japonaise visite la rade chaque année, mais le

N° 148. — HAKODATE.



commerce extérieur proprement dit est peu considérable, les bateaux à vapeur nationaux ayant enlevé aux navires étrangers presque tout le transport des marchandises[1]. Un des objets d'exportation que l'on charge le plus à Hakodate est le *kampou*, « chou de mer », cette algue comestible que l'on arrache en lanières de 6 à 12 mètres de longueur et que l'on fait sécher sur les grèves avant de l'expédier dans les ports de la grande île et de la Chine méridionale[2]. De belles maisons de campagne s'élèvent çà

[1] Commerce extérieur de Hakodate en 1878 : 6 408 000 francs.

[2] Harry Parkes, *Proceedings of the Geographical Society of London*, 12 feb. 1872.

et là sur les pentes de la colline de 350 mètres qui commande l'entrée de la rade et l'isthme de Hakodate. Sur la côte occidentale de Yeso, Yezasi est aussi une ville populeuse, tandis que Matsmaï ou Foukouyama, la cité la plus méridionale de Yeso, à l'entrée occidentale du détroit de Tsougar, a diminué d'importance depuis le régime féodal; elle n'est plus la résidence d'une petite cour et se trouve privée des avantages commerciaux que les traités assurent à Hakodate; d'ailleurs l'ancrage y est mauvais, et les navires y fatiguent beaucoup, lorsque souffle le vent du sud[1].

L'extrémité septentrionale de la grande île ou Hondo est faiblement peuplée : comme Yeso, elle n'a point de rizières et c'est du midi que lui viennent en partie ses approvisionnements. Les villes sont donc clairsemées dans cette région; les habitants ne se pressent en communautés nombreuses que dans la vallée du Kitakami, appartenant déjà à la zone de culture du riz.

Avomori (Aomori), au sud de la large baie qui découpe le nord du continent, est le port terminal du Hondo et doit quelque importance au mouvement des voyageurs qui viennent s'y embarquer pour Hakodate. Hirosaki, ancien chef-lieu d'une vaste principauté, est une ville plus considérable; mais il faut parcourir plus de 120 kilomètres au sud-ouest ou au sud-est de cette ville avant de trouver d'autres centres de population assez animés : Koubata ou Akita, près de la bouche du Mimono gava dans la mer du Japon, et Morioka, sur le cours supérieur du Kitakami. Le produit de riches mines de cuivre exploitées dans ce bassin fluvial est expédié en bateaux plats au port d'Isinomaki, situé à l'embouchure de la rivière, sur le bord de la baie de Sendaï, parsemée d'îles : la profondeur de l'eau varie de 3 à 4 mètres sur la barre du Kitakami. Sendaï, grande ville entourée de rizières qui a donné son nom à cette découpure du littoral, est à 15 kilomètres de la côte, mais elle y possède un lieu de villégiature, le bourg de Sihogame (Sivo kama), situé sur l'une des criques les plus gracieuses, en face d'un archipel de petites îles boisées de pins et de cryptomérias. Les denrées expédiées par les négociants de Sendaï sont portées en bateaux de Sihogame au mouillage de l'île Isabama, dans l'archipel de Matsousima, où elles sont transbordées sur des jonques.

Au sud de Sendaï, quelques villes, Nihonmats, Foukousima, d'autres encore, se succèdent dans la vallée de l'Aboukma, enrichie par l'élève des

[1] Villes principales de Yeso :

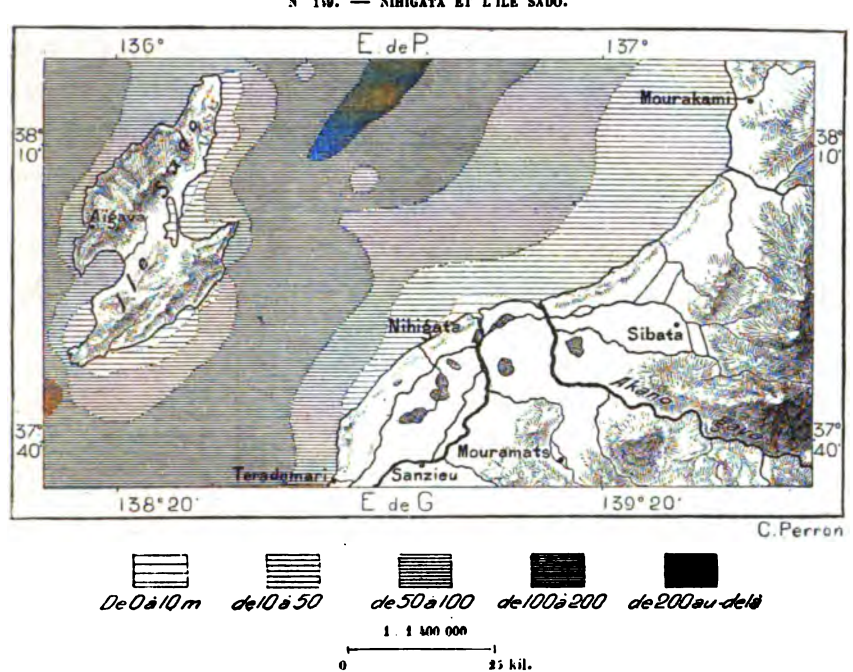
Hakodate	28 800	habitants.
Sarou	18 000	»
Yezasi	17 300	»
Matsmaï	16 000	habitants.
Otarou (Otarounaï)	5 400	»
Sapporo (Sats'poro)	8 000	»

vers à soie; mais c'est à l'ouest, sur le versant de la mer du Japon, dans le « paradis » où serpente le Mogami gava, que se trouvent les villes les plus populeuses : Yonezava, Yamagata, dominant les campagnes du haut de sa colline, Tsourougaoka (l'ancienne Sionaï), Sakata. Vakamats, chef-lieu d'un ken, est située sur le même versant, à l'ouest du lac d'Inavasiro et des sources thermales de Higasi-yama, jaillissant d'une fissure volcanique. Les forêts des environs renferment beaucoup d'arbres à vernis que l'on utilise pour la fabrication de laques; une manufacture de porcelaine du voisinage est l'une des plus importantes du Japon. Le torrent ou *kava* de ce district va se réunir dans les campagnes de Nihigata à la rivière qui vient de Sibata, et aux coulées latérales d'un autre kava plus abondant, le Sinano ou « Fleuve des Mille Ours », dont la vallée sinueuse a la direction générale du sud au nord. Cette contrée est l'une des plus productives en soie, fournie par le bombyx du chêne et par celui du mûrier : on y cultive aussi les plantes médicinales. Quelques-unes de ses villes sont populeuses et commerçantes : telles Matsoumoto, dans la partie supérieure de la vallée, Odziya et Nagaoka, dans les campagnes de la basse rivière.

Nihigata, c'est-à-dire « Étang neuf », où les routes convergentes des deux vallées rejoignent le « chemin du nord » qui porte le même nom que la circonscription de Hokrokou do, doit une importance considérable à cette rencontre de voies commerciales, sur les bords d'un fleuve navigable, que remontent les bateaux à vapeur. La ville, traversée de canaux, entourée d'avenues, comme une cité néerlandaise, est une des plus propres du Japon, une de celles qui possèdent aussi le plus d'écoles; de même que la plupart des autres centres populeux du versant froid de l'île, Nihigata se distingue de ceux de l'est et du midi par ses larges auvents, sous lesquels les passants s'abritent en été des rayons du soleil et des pluies, en hiver des neiges abondantes. Nihigata est l'un des ports du Japon ouverts au commerce étranger, mais il n'a qu'un faible mouvement d'échanges par mer : la barre qui obstrue l'entrée de la rivière et les vents qui soufflent fréquemment en tempête pendant les mois d'hiver rendent ses abords très dangereux; les navires doivent mouiller au large de la barre, à près de 2 kilomètres du rivage et sur un mauvais fond de sable; ils ne communiquent avec la côte que par des sampan à fond plat. Aussi presque toutes les denrées de la riche plaine de Nihigata, laques, riz, soies, thés, chanvre, ginseng, indigo, houilles, asphaltes, doivent-elles être expédiées à Tokio par les mauvaises routes de la montagne. Une ville située à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest, Teradomari, avait projeté de remplacer Nihigata comme port d'expédition en lui enlevant sa principale ri-

vière, le Tsikouma ou Sinano gava. Ce cours d'eau passant à 10 kilomètres à l'est, de l'autre côté d'un seuil de collines peu élevé, on eut l'idée de creuser un canal pour le déverser directement dans la mer à Teradomari. La tranchée, qui n'a pas moins de 90 mètres de profondeur au passage du seuil, est presque complètement terminée : il ne resterait plus qu'à construire les portes d'écluse pour retenir de distance en distance la masse des eaux glissant sur une pente trop rapide; néanmoins la prodigieuse coupure est restée inutile[1]. Tel qu'il est, le port de Nihigata est toujours le meilleur

N° 149. — NIHIGATA ET L'ILE SADO.



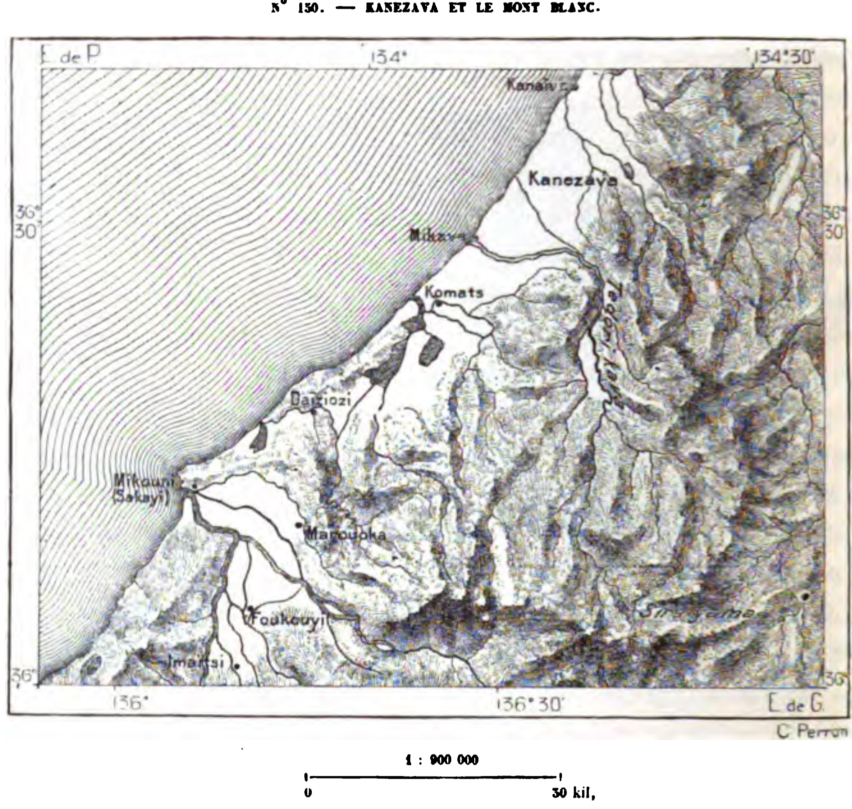
de la côte, grâce à l'abri partiel que lui donne l'île de Sado, et de nombreux ingénieurs, anglais, hollandais, américains, japonais, ont été invités par le gouvernement à donner leur avis pour la création d'un chenal profond, au moyen de jetées parallèles ou convergentes[2]. Les autres villes maritimes de ce littoral, au nord Mourakami, au sud Teradomari, Kasivazaki, Imamatsi, port de la cité de Takata, d'où l'on expédie des soies, des cordages, du papier, et surtout du ginseng, offrent aux navires des rades encore moins sûres. Du haut des dunes plantées de pins qui séparent Nihigata de la mer, on aperçoit par un beau temps les montagnes de l'île

[1] Lyman *Report on the Oil surveys*, 1877.
[2] Commerce extérieur de Nihigata, en 1878 : 2 420 000 francs.

Sado, jadis très importante par ses mines d'or et d'argent, exploitées depuis des siècles près d'Aïgava, chef-lieu de l'île.

Au bord de la grande baie que protège à l'ouest le long promontoire de Noto se groupent quelques villes commerçantes, Ouvots, Sin minato, Toyama, Takaoka, enrichie par l'industrie des bronzes. Au sud-ouest, la grande Kanezava (Isikava ken), qui s'élève au milieu de riches campagnes, à 8 kilomètres de la mer, est aussi une cité manufacturière, célèbre par

N° 150. — KANEZAVA ET LE MONT BLANC.



1 : 900 000

0 — 30 kil.

ses bronzes ciselés, ses porcelaines peintes, ses étoffes : on y a récemment établi des ateliers mus à la vapeur pour le dévidage des soies; plusieurs autres centres d'industrie, tels que Komats et Mikava, lui font cortège, pour ainsi dire. Takayama et les autres villes de l'intérieur ont surtout de l'importance comme marchés de denrées agricoles. Le bourg de Takamats est le port de Kanezava et de la région industrielle des alentours, que dominent au sud les pentes neigeuses du Siro yama ou mont Blanc. Au sud, un autre port, celui de Sakayi, exporte les denrées qui lui viennent des cités voisines, Ohonô, Marouoka, Foukouyi.

Au sud des riches plaines de Sendaï, les villes populeuses manquent

complètement sur toute la partie rocheuse du littoral que la grande route a dû contourner à l'ouest. Mito, ville déchue, où l'on s'occupe de l'industrie des marbres, est la première cité riveraine que l'on rencontre sur cette côte, au milieu des alluvions que le Naka gava a déposées à son embouchure, dans un ancien golfe transformé maintenant en lac. La population s'est groupée en agglomérations plus considérables dans la plaine fertile qu'arrosent les eaux du Tone gava et de ses affluents, au nord-ouest de Tokio : c'est la partie du Japon qui produit les meilleures soies. Les deux villes de Takasaki et de Mayebasi sont devenues fameuses par leur industrie séricicole : dans un des bourgs voisins de Mayebasi, à Tomioka, le gouvernement japonais a fondé une filature de soie modèle, qu'il fit diriger dans les commencements par des ouvriers lyonnais; c'est la plus importante de l'empire, grâce aux subventions de l'État. Dans la vallée d'un affluent, sur les pentes du volcan Sirane yama, jaillissent les eaux sulfureuses de Kousats, ayant une température de 43 à 72 degrés et très fréquentées par les malheureux affectés de maladies de peau. La région de lacs, de marécages et de terres à demi inondées que parcourt le bas Tone gava, après avoir reçu l'affluent qui descend de la vallée de Nikko à travers les forêts des cryptomérias, est trop insalubre pour être aussi peuplée que les campagnes supérieures; sa ville principale est Diösi (Tchochi, Chosi), près de la bouche du fleuve; elle possède aussi un port assez animé à l'extrémité septentrionale de la baie de Yedo : c'est le havre de Fnabasi, jadis le « Monaco » du Japon par ses maisons de jeux.

Tokio (Tokiyo, Tokeï), la capitale actuelle et la cité la plus populeuse du Japon, est l'ancienne Yedo (Yeddo), la « Porte de la Baie »; son nom actuel, synonyme du chinois Tongking, qui signifie « capitale de l'Est », date de 1869, époque à laquelle elle devint la résidence du mikado. Encore à la fin du seizième siècle, il n'existait dans cette région que des villages de pêcheurs et de paysans, lorsque Tokougava Yeyas, le fondateur de la dernière dynastie des siogoun, vint y construire son château. Sous un de ses successeurs, tous les daïmio reçurent l'ordre de résider à Yedo pendant une moitié de l'année et d'y laisser leurs familles et la plupart des gens de leur maison, et c'est ainsi qu'une foule de nobles, de soldats, d'employés et de serviteurs vinrent se presser autour de la colline qui portait le palais siogounal. En même temps, le commerce, qui avait toujours été considérable sur les bords de la baie de Yedo, se concentrait dans la cité nouvelle. Au milieu du siècle, époque de sa plus haute prospérité, la population de la ville comprenait certainement plus d'un million d'habitants, peut-être un million et demi, en comptant les 800 000 hommes d'armes et domestiques des

daïmio[1]; des écrivains ont même prétendu que deux millions et demi de personnes étaient rassemblées dans la capitale des siogoun[2]. La guerre civile, le départ d'un grand nombre de princes suivis de leur domesticité, les désastres commerciaux qui furent la conséquence des incendies et des massacres, transformèrent une partie de Tokio en solitude; mais elle se repeupla graduellement après le retour de la paix, et peut-être n'a-t-elle guère moins de résidents que sous le régime des siogoun. Son rang de capitale lui assure en même temps la prépondérance pour le commerce et l'industrie.

A peu près égale en superficie à la partie de Paris comprise dans les limites des fortifications, Tokio est placée au bord de plages vaseuses, à l'extrémité nord-occidentale de la baie de son nom et à la bouche du Soumida gava, mêlée à l'une des branches du Tone gava, le Yedo gava. Des collines boisées de faible élévation entourent la ville au sud, à l'ouest, au nord; au centre de la cité, un plateau, ceint de murailles grises et d'un fossé ayant 6 kilomètres de développement, porte l'On siro ou « noble Château », qui, après avoir été la résidence des siogoun, est devenu celle du mikado. Les anciennes demeures des daïmio qui entourent le château ont été transformées pour la plupart en ministères, en bureaux, en écoles, et c'est en dehors de cette ville centrale, environnée aussi d'une ceinture de murailles et de canaux, que se développe la cité proprement dite. C'est à l'est, entre le siro et l'embouchure du kava, que se trouve la partie la plus vivante du quartier commercial : là est le « pont du Soleil levant » ou Nippon basi, considéré comme le centre des voies de communication du Japon; c'est à partir de ce point que sont comptées toutes les distances sur les routes de l'empire. Dans la partie la plus commerçante de Tokio, l'aspect du boulevard de Ginza ou du « Siège d'argent » rappelle déjà celui des villes européennes; sur un petit espace, d'élégantes maisons en briques y forment une rangée continue; ailleurs, les jardins, les plantations d'arbustes à thé et de mûriers, les groupes de cryptomérias, séparent les divers quartiers. Sur 250 000 maisons de Tokio, la plupart sont encore construites suivant l'ancienne mode japonaise : on commence par bâtir le toit de tuiles noires à rebords blancs, puis on le pose sur de lourds piliers, entre lesquels des châssis tendus de papier et des panneaux à coulisse servent de cloisons. Le jour, ces maisonnettes, toutes pareilles, sont ouvertes sur la rue et l'on peut y voir le kamidana, c'est-à-dire les images sacrées et les tablettes des

[1] Rodolf Lindau, *Handelsbericht über Japan.*
[2] Masana Maeda, *Revue scientifique,* 10 août 1878.



TYPES ET COSTUMES. — CITADINS DE TOKIO

Dessin de A. Sirouy, d'après des photographies

ancêtres placées sur l'étagère d'honneur. En un pays comme le Japon, où les tremblements de terre sont fréquents, ces maisons de bambou et de carton, à châssis entrecroisés, sont beaucoup moins dangereuses que



TOKIO. — CLOCHE COLOSSALE, DANS LE QUARTIER DE SIBA
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

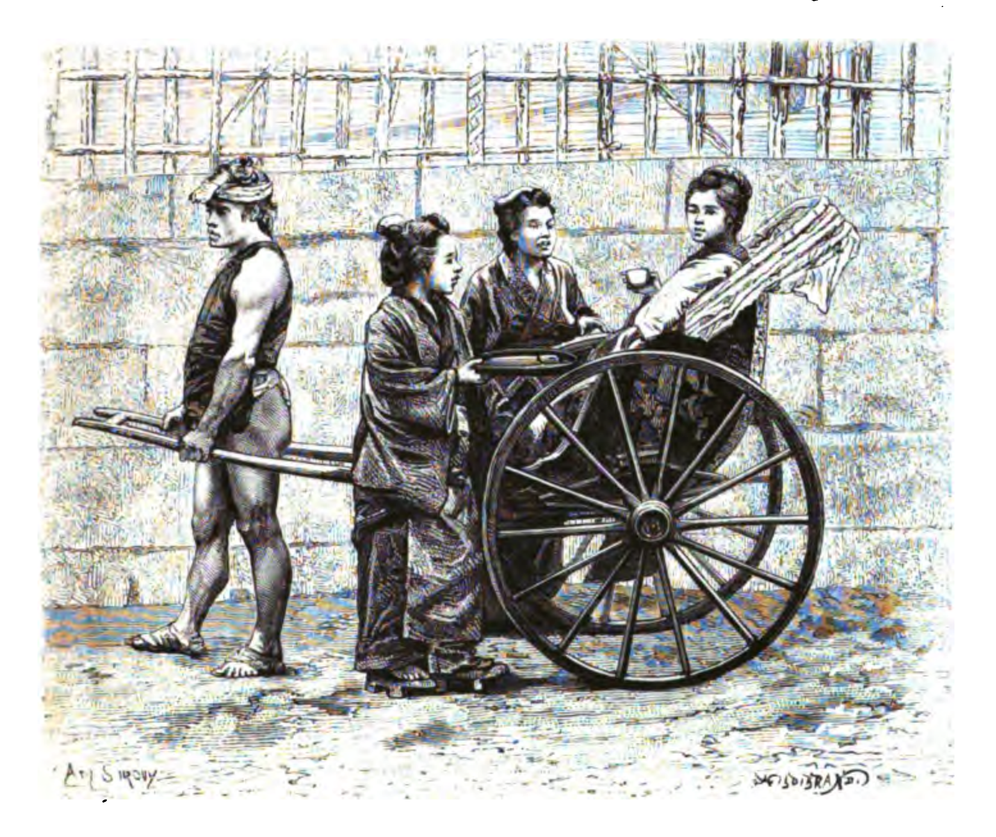
des constructions en pierres, mais une étincelle égarée peut faire flamber en un instant ces demeures livrées d'avance à l'incendie. On prétend que leur durée moyenne est de six années seulement : « Le feu est la fleur de Yedo, » dit un proverbe local. Au premier cri d'alarme, les habitants s'emparent des objets de prix et les enferment dans le magasin en pisé et à

volets en fer bâti dans le voisinage en prévision du désastre. En 1879, un incendie dévora dix mille maisons.

On peut dire que Tokio se compose d'une centaine de bourgs et de villages qui, en s'étendant graduellement dans tous les sens, ont fini par s'unir en une seule ville, mais en laissant çà et là des espaces vides occupés par des jardins, des bosquets et des champs. Tokio n'a point de monuments publics remarquables par leur architecture; mais les remparts du château, construits en blocs cyclopéens, dominés de distance en distance par des tours en forme de kiosques et s'élevant en certains endroits à une trentaine de mètres au-dessus de larges et profonds fossés, offrent un tableau vraiment imposant. Les yasiki, palais des anciens daïmio, sont des constructions basses entourées de murs, ornées de porches en bois sculpté : les édifices les plus curieux et les plus ornés sont les temples bouddhiques, dont plus d'un millier s'élèvent en diverses parties de la cité, notamment dans le quartier d'Asakousa ou de l'« Herbe du matin », où se trouve le temple du Dragon d'or, dédié à la déesse Kouannon : c'est le plus fréquenté de tous les sanctuaires de la capitale; c'est aussi le plus vénérable par les souvenirs de l'antiquité, car Asakousa est l'îlot où s'élevèrent les premières constructions de Yedo, au-dessus des eaux du golfe et des marais. Les collines des alentours, telles que Siba et Ouyeno, la première au sud, la deuxième au nord de la ville, dominent la mer des maisons et des édifices sacrés et sont elles-mêmes couronnées de temples et de tombeaux, remarquables par la richesse des boiseries, le fini des ornements, la majesté des porches ou *torii*, la grandeur des cloches. Des musées établis sur ces deux collines renferment, l'un des objets d'histoire naturelle, l'autre des monuments de l'art japonais et une collection ethnographique du plus grand prix pour l'étude des populations sauvages de Yeso et des Kouriles. Les parcs environnants, plantés à la fin du seizième siècle, sont parmi les plus beaux du Japon, si riche en arbres magnifiques. Autour de tous les temples, le feuillage de l'érable japonais et de l'*itcho* ou salisburia se mêle aux aiguilles des pins et des cryptomérias; les azalées, les camellias étalent leurs nappes de fleurs autour des fines hampes de bambous. Les cimetières, dont l'un, près de Siba, renferme les tombeaux et les effigies des quarante-sept ronin, saisissantes de force et d'effet dramatique, sont aussi des lieux de promenade ombragés et fleuris. En imitation des capitales européennes, Tokio, qu'entourent de tous les côtés des établissements d'horticulture, ne pouvait manquer de se donner aussi un jardin botanique, et de tous ceux qui existent, celui-ci est certainement l'un des plus curieux. Mais Tokio, si riche en lieux de plaisir, n'a point de places publi-

ques où puisse se réunir la foule. Le peuple étant jadis exclu de la vie politique, réservée aux nobles et à leurs vassaux, les villes japonaises n'avaient aucun lieu de réunion; là où il n'y a point de citoyens, le forum est inutile[1]. Les révolutions récentes du Japon auront pour conséquence nécessaire de modifier le plan des villes.

Peu de commerçants européens se sont établis à Tokio, cependant la



TYPES ET COSTUMES. — ZINRIKSIA, VOITURE TRAINÉE A BRAS.
Dessin de A. Sirouy, d'après une photographie.

ville est assez animée. Plus de vingt-cinq mille *zinriksia* ou *kourouma*, voitures traînées à bras, vont et viennent incessamment dans les grandes rues comprises entre le château et la plage; les canaux qui traversent la ville basse dans tous les sens sont couverts d'embarcations qui déchargent leurs marchandises dans les entrepôts du bord; le Soumida gava, que franchissent cinq ponts, unissant Tokio à son grand faubourg de Hondjo, disparaît en maints endroits sous les jonques de toutes formes, les gondoles et les bateaux de plaisir que poussent le vent ou la marée. Mais la

[1] G. Bousquet, *le Japon de nos jours*.

baie, où l'on a construit des forts sur des îlots artificiels, a trop peu de profondeur dans le voisinage de Yedo pour faire flotter d'autres bâtiments que des jonques ou de faibles remorqueurs. Le port proprement dit est au sud, devant le faubourg de Sinagava (rivière du Trafic), et les grands bateaux à vapeur de commerce ou de guerre doivent s'arrêter à Yokohama. Autour de la gare du chemin de fer, bâtie au sud de la ville, la foule se presse, aussi nombreuse qu'aux abords des chemins de fer de l'Europe occidentale, et près de là s'élève le quartier de la « concession européenne », le Tski-dzi, où résident quelques marchands étrangers. De même que les forts de la rade, le chemin de fer a été construit en partie sur un terrain jeté en pleine mer : de là le nom du quartier, qui signifie « Remblai ». D'ailleurs, plus de la moitié de la ville est bâtie sur un terrain qui était encore recouvert par les eaux de la mer au milieu du onzième siècle. C'est au soulèvement graduel du sol, évalué par Naumann à 27 centimètres par siècle, et non aux faibles apports du Soumida gava, qu'il faut évaluer cet accroissement considérable du delta aux dépens de la baie[1].

Ville de travail, Tokio est le centre principal des industries, quoique la plupart de ses produits n'égalent pas en excellence ceux de Kioto, l'ancienne capitale. Elle a des fabriques de soieries et d'autres étoffes, des manufactures de laques, de faïences, de porcelaines et d'émaux, de vastes chantiers de construction, des ateliers de machines, et c'est là que s'approvisionnent de marchandises et de denrées de toute espèce les villes situées à l'est du lac Biva. Tokio est aussi la métropole du Nippon pour les industries littéraires. L'université de Tokio, la plus haute école de l'empire, avait en 1879 douze professeurs étrangers, quarante professeurs japonais et près de 150 élèves, étudiant les diverses sciences; en outre, plus de vingt jeunes gens étaient entretenus aux frais de cette école, soit en Europe, soit au Nouveau Monde. Le collège des ingénieurs, édifice élevé par un Français, est non seulement le monument de Tokio le plus élégant et le mieux aménagé, c'est aussi l'un des plus remarquables du monde par la richesse de ses collections et par les facilités d'étude qui y sont offertes aux élèves. La bibliothèque principale[2] renferme des trésors, entre autres le manuscrit sanscrit le plus ancien que l'on connaisse, datant de l'an 609 de l'ère vulgaire[3]; une autre bibliothèque possède déjà plus de 20 000 volumes en langues européennes. Une Société de Géographie, publiant un bulletin périodique de ses travaux, est au nombre des compagnies savantes de la

[1] *Mittheilungen von Petermann*, 1879, n° 4.
[2] Grande Bibliothèque de Tokio : 145 000 volumes.
[3] Max Müller, *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 23 sept. 1881.

TOKIO E

30'

Nirazaki

KOFOU (YAMANASI-KEN)

Takasima

Vada

Saroubasi

Kouroda

Naka yama

Itsikava

Kadzikava

Fouzi-kava

Hakovara

L. Benten

Funats

Arizava

L. Siôzin

L. Motos

Yamanaka

Simoyama

Petit Fouzi

Soubaziri

Mitone

Gotenba

Abo yama

Foukayama

Fouzi

Ohokoubo

Mourayama

Ohomia

Sisivara

Fouzi-kava

Yosivara

L. Fouzi nouma

Misima

Kanbara

Yuhi

Hara

Noumadz

TAGO OURA

YENO OURA

Nakadz

Yeziri

Yenasi

G.de route du Tokai do

35°

30'

139° E.de Gr.

Gravé par Erhard, 12, r. Duguay Trouin, Paris.

de o à 20 mètres

de 20 à 50 m

1: 53

0 5

Hachette et Cie

137° E.de P.

30'

Tokorozava

Sin matsi

Siraka

Kavagoutsi

Soumida gava

Nakasen do

Simo Itabasi

Kami Itabasi

Tanasi

Senziu

Komats

Fnabasi

Hino

Isivara

Hatsivozi

TOKIO FOU

Tama gava

Naka gava

Takao san

Sinagava

BAIE DE YEDO

Kavasaki

Tsouroumi

Atsouki

Kanagava

Baie de Yokohama

Hodogaya

YOKOHAMA

Todzka

Isevara

Kisaradz

Fouzisava

Kanazava

Hiradzka

du

Naka sima

Ohoiso

Yeno sima

Kamakoura

Nakano

grande route

Odavara

Yokoska

Tomitsou

Ouraga

Yawata

Savaru

S A G A M I

Koadziro

Taka gaoka

Misaki

Tsourougi saki

Miogani yama

N A D A

Ziogo sima

Katsivama

35°

Dateyama

Sounaki moura

30'

140°

Sfom

eurs

de 50 à 100m

de 100m et plus

,000

20 Kil.

capitale du Nippon. Il s'est aussi récemment constitué à Tokio une société japonaise pour la propagation de la langue française.

Yokohama, la ville que la voie ferrée, longue de 30 kilomètres seulement, a changée en un simple faubourg de la capitale, n'était qu'un village de pêcheurs quand les traités avec les Européens en firent le point d'attache des lignes de navigation maritime : les rues nouvelles ont été tracées à travers les marais et les rizières du littoral. On avait fait choix d'abord, pour ville de marché international, de Kanagava, située à une dizaine de kilomètres au nord, à l'endroit où la grande route dite Tokaï do se recourbe vers l'intérieur des terres; mais le voisinage de ce chemin, où passaient fréquemment les cortèges des daïmio, parut dangereux pour la sécurité de la colonie étrangère, et le manque de profondeur dans le port n'eût pas permis aux gros navires d'accoster. A Yokohama, au contraire, les eaux sont profondes et les bateaux à vapeur du plus fort tonnage débarquent leurs passagers sur les appontements. La cité nouvelle couvre déjà une vaste étendue de terrain et les négociants d'Europe, les Américains[1], les Chinois y font un commerce considérable en denrées du pays, thés, soies, riz, camphre, laques, échangées surtout contre des objets manufacturés de l'Occident[2]. Au sud de Yokohama, une autre baie, celle de Yokoska, reçoit les vaisseaux de la marine japonaise, et sur ses bords s'élèvent les constructions de l'arsenal, dirigé naguère par des ingénieurs français : c'est là que le botaniste Savatier a fait ses recherches importantes sur la flore du Japon. Le principal camp des environs de la capitale est situé dans une autre partie de la grande banlieue, près de la ville fortifiée de Sakoura, entre le delta du Tone gava et celui du Soumida gava, vers la racine de la péninsule d'Ava-Kidzousa. Ce sont aussi des officiers français qui ont dirigé l'établissement du polygone, la construction des casernes et des arsenaux. Un plateau voisin, auquel on donne le nom de Tokio sinde ou de Nouveau Tokio, est une colonie agricole dans laquelle le gouvernement a établi les vagabonds et les marchands interlopes de Yedo, en leur donnant une maison et des terres; mais la plupart des colons ont déserté[3].

La baie qui découpe le littoral entre Yokohama et Yokoska est celle de

[1] Européens et Américains à Yokohama en 1880 : 2950.

[2] Mouvement commercial de Yokohama en 1880 :

Importations.	135 000 000 francs.
Exportations.	96 600 000 »
Ensemble.	231 600 000 francs.

Mouvement de la navigation : navires étrangers, 297, dont 150 à vapeur.
» japonais, 1225.

[3] G. Bousquet, *Le Japon de nos jours*.

Kanazava : un bourg, qui possédait au quatorzième siècle la plus belle bibliothèque de l'empire, s'élève sur la plage, dans un site enchanteur. A 24 kilomètres au sud-ouest de Yokohama, près de la rive orientale de la baie de Sagami, se voient les restes de ce qui fut la cité de Kamakoura, bâtie à la place d'un ancien lac, dit la légende, et devenue capitale du Nippon pendant le douzième siècle et au commencement du treizième. Détruite en 1333 pendant une guerre civile, elle ne s'est point relevée de ce désastre, et tandis que grandissait Yedo, sa voisine, elle restait un simple village. Mais partout le sol environnant garde les témoignages de l'antique splendeur de Kamakoura : ce sont les ruines de plus de cent temples, celles de nombreux palais, et des tombeaux, dont l'un est consacré à la mémoire de 8300 héros légendaires qui se suicidèrent en même temps. C'est près de Kamakoura que se dresse le célèbre Daïboutz ou « grand Bouddha », dont les fondeurs japonais ont respecté le type hindou en lui donnant une admirable expression de douceur sereine et de majesté. La statue de bronze n'a pas moins de 15 mètres de hauteur et elle renferme à l'intérieur un petit temple bouddhique ; la coiffure de l'image représente les escargots, qui, d'après la légende, montèrent sur la tête de Bouddha, pour garantir son crâne nu de l'ardeur du soleil. Non loin de Kamakoura, l'île sainte de Yeno sima, qu'une langue de sable rattache à la terre ferme aux heures du reflux, est aussi un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés du Japon, un de ceux qui attirent le plus les étrangers par la magnificence du tableau que présentent la mer, les rivages et le cône neigeux du Fouzi san.

A l'est et à l'ouest de la péninsule d'Idzou, Odovara et Noumadz, situées sur la route du Tokaï do, ont quelque importance comme ports de cabotage, et c'est par là que s'expédient les denrées de la fertile région du Fouzi san. Au sud de Hakone, de son lac et de ses thermes fréquentés, Atami, au bord d'une crique, possède aussi des sources chaudes, dont l'une jaillit en geysir. A l'extrémité de la presqu'île d'Idzou, Simoda, qui eut un moment de célébrité dans le monde, à la suite du tremblement de mer qui la renversa en 1854, a perdu tout rôle commercial depuis qu'elle a été remplacée par Yokohama comme port ouvert aux échanges avec l'étranger. Au nord du Fouzi, dans une riche plaine, Kôfou, — actuellement Yamanasi ken, — est un marché régulateur des soies et possède une filature installée sur le modèle des établissements français. Au delà, les villes de Sidzouoka, Hamamatz, Toyobasi (Yosida) se succèdent dans le voisinage des côtes du golfe appelé Tohotomi nada.

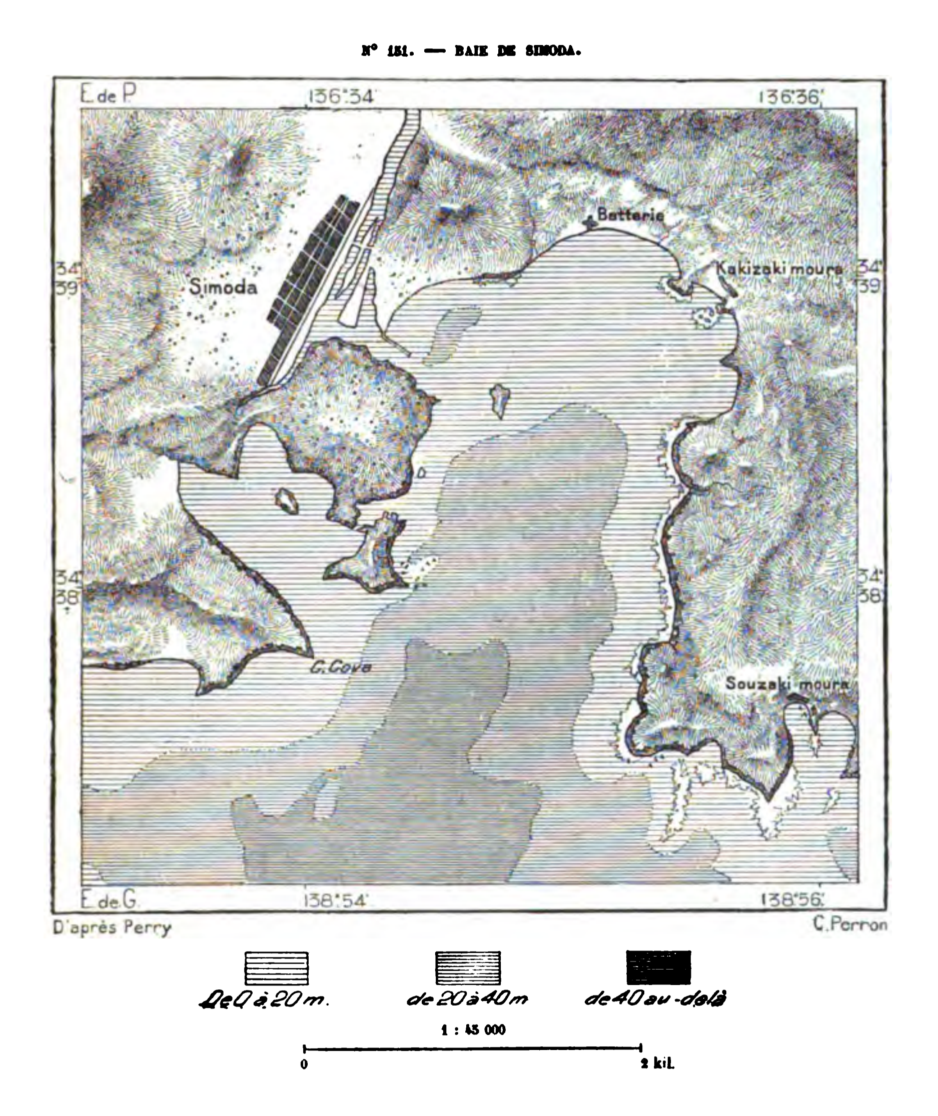
La ville fondée par Ota Nobounaga, Nagoya — actuellement Aïtsi ken —



ODOVARA. — VUE PRISE DU TOKAI DO

Dessin de Vuillier, d'après une photographie.

damier de maisons d'une régularité parfaite situé dans la belle plaine que diverses rivières prolongent aux dépens de la baie d'Ovari, est la quatrième cité du Japon par sa population et l'une de celles qui se distinguent par l'initiative et l'industrie de ses habitants; ils s'occupent de la fabrication des étoffes de laine et de soie, des émaux et des porcelaines; une école de

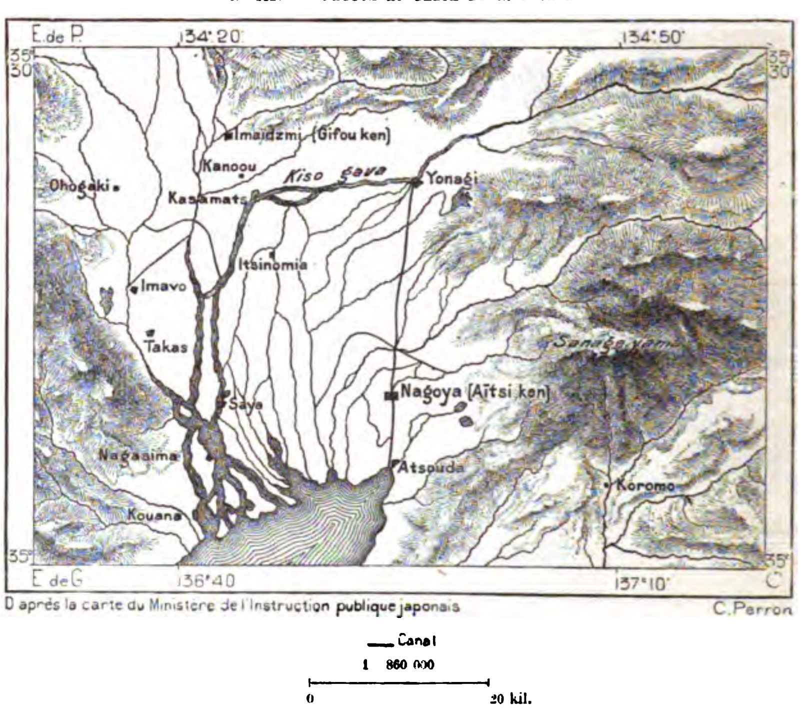


N° 151. — BAIE DE SIMODA.

médecine a été récemment fondée à Nagoya. Kouana (Kavana) et Atsouda, que l'on visite de toutes parts à cause de son fameux sanctuaire sinto, servent de ports à la capitale du ken, ainsi qu'aux autres cités de la plaine, Yonagi, Kasamats, Gifou (Imaïdzmi), Ohogaki. Tsou (Ano-tsou), sur la rive occidentale de la même baie d'Ovari, est aussi une ville maritime fréquentée par les jonques; sa porcelaine bleue, dite d'Ovari, de la province d'où elle

est exportée, est la plus communément employée au Japon. Plus loin, dans la péninsule qui se recourbe au sud de la baie d'Ovari, dans le pays d'Ise, est la ville importante de Yamada, près de laquelle s'élèvent les sanctuaires les plus fameux du culte sinto, le Ge kou et le Nai kou, que les pèlerins visitent chaque année par myriades. Les temples ont été construits, sinon il y a trois mille années, ainsi que le veut la tradition, du moins au commencement de l'ère vulgaire; toutefois les édifices actuels ne sont que

N° 152. — NAGOYA ET DELTA DU KISO GAVA.



la reproduction exacte des anciens. Tous les vingt et un ans, les constructions sont démolies, remplacées en bois de la même espèce et recouvertes en paille : rien n'est changé à la disposition ni à l'ameublement; nulle des nouveautés bouddhiques dont les autres temples sont pleins n'est venue déparer ces monuments respectés du culte sinto[1]. Il n'est presque pas de maison japonaise qui n'ait sur sa « tablette des dieux » un fragment de papier portant des inscriptions en souvenir des temples d'Ise, et quelques objets en bois sacré de la même provenance[2].

Une ville importante devait naître à l'entrée orientale de la mer Inté-

[1] Voyeïkov, *Mittheilungen von Petermann*, II, 1879.
[2] Ernest Satow; — Isabella Bird; — Metchnikov, etc.

rieure. Vakayama, située à la bouche du Yosino gava, au nord du détroit auquel les Hollandais ont donné le nom de Linschoten, est en effet une cité considérable et commerçante; elle est fameuse en outre par la beauté des paysages environnants, par la fertilité de ses campagnes et l'abondance de ses fruits : c'est dans la même vallée que se trouve la ville monastique de Koya san, où l'on ne compte pas moins de 370 temples et couvents bouddhiques, jadis lieux d'asile où les criminels et les suspects accouraient de toutes les parties de la contrée : les bois sculptés, les peintures, les laques de Koya san appartiennent à la grande époque de l'art japonais, et les bois sacrés qui entourent les édifices sont d'une telle magnificence, que l'une des espèces de conifères les plus majestueuses du Japon a reçu le nom d'arbre de Koya.

Le bassin du Yodo gava, qui comprend le lac Biva, bordé de « dix-huit cents villages » et dans lequel se trouvent les cités de Kioto, Nara, Ohosaka, est par excellence la région historique du Japon. Déjà sur le bord du lac se trouve la ville populeuse de Hikone, ancienne résidence du daïmio qui avait droit à la régence pendant la minorité des siogoun. C'est à l'est de Hikone, célèbre dans les luttes intestines de la fin du seizième siècle, que se trouve la station de Sekigahara, où Yeyas remporta, en l'année 1600, la bataille décisive qui fonda la puissance de la dynastie siogounale de Tokougava en écrasant le parti allié aux chrétiens. Ohotz (Odzou) et Siga ken, situées à l'issue du lac, forment ensemble une ville que se disputèrent aussi très fréquemment les compétiteurs du pouvoir, et les hauteurs du Hiyeï zan, qui la dominent au nord, portent de fameux sanctuaires sinto et des temples bouddhiques encore plus connus, surtout celui de Miyidera, dont les moines entrèrent en lutte avec Ota Nobounaga, dictateur de l'empire et protecteur du missionnaire François de Xavier. Ohotz, unie à son long faubourg de Zeze, est maintenant une ville de commerce et comme un quartier avancé de Kioto, avec lequel elle communique par un embranchement de chemin de fer récemment ouvert. Par les bateaux à vapeur du lac, elle a conquis le monopole de tout le trafic du Biva et l'on n'y voit plus guère d'embarcations à voiles. La spécialité d'Ohotz est la fabrication des abaques (*soroban*) ou machines à calcul.

La cité de Kioto, c'est-à-dire la « Capitale », appelée aussi Miako ou « Résidence », Saïkio ou « Capitale de l'ouest » et Heianzio, « château de la Paix et de la Tranquillité », a perdu son rang parmi les villes japonaises; elle n'est plus que l'une des trois villes impériales et la troisième seulement par le nombre des habitants; après avoir été le chef-lieu de l'empire pendant près de onze siècles, elle fut découronnée en 1868 au profit de

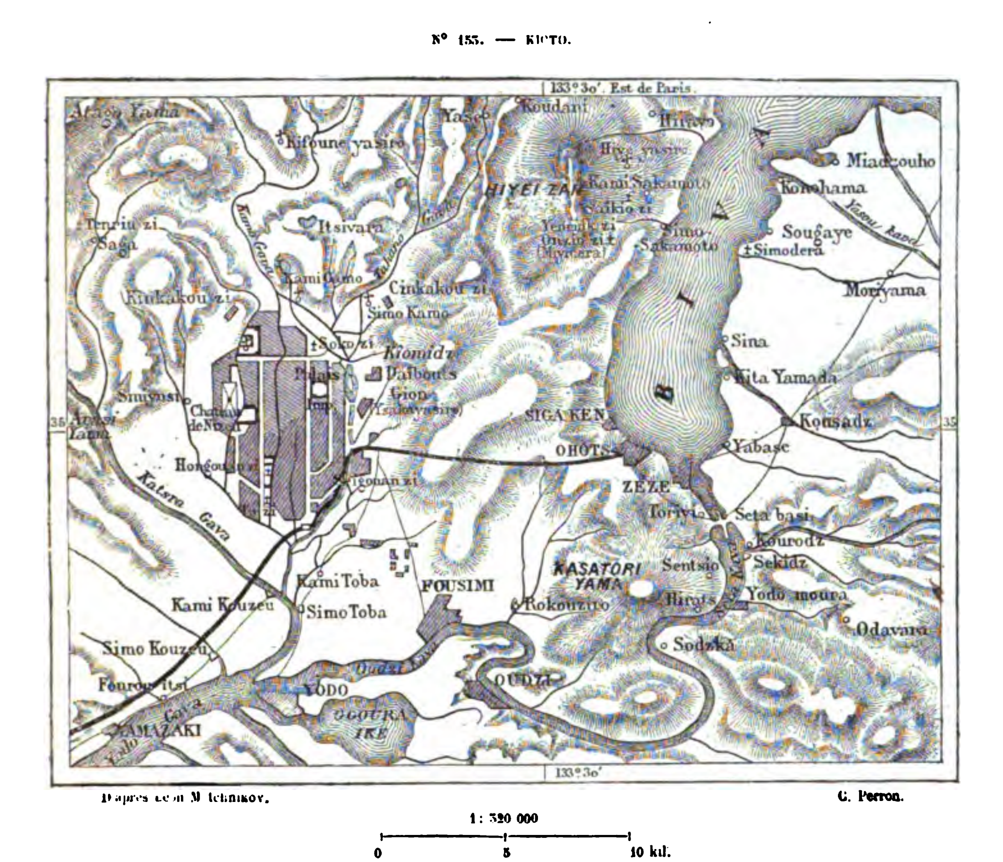
Yedo, lors de la révolution qui changeait à la fois gouvernement, administration, politique étrangère et coutumes nationales. La population a diminué de plus de moitié et les quartiers sont restés presque déserts. Néanmoins, Kioto, la cité historique, est toujours la ville de la beauté, de l'élégance et de la politesse. Elle est également supérieure à la nouvelle capitale, sinon par l'activité industrielle, du moins par la beauté des produits : c'est là que se trouvent les meilleurs ouvriers du Japon pour la fabrication des soieries, des brocarts, des étoffes brodées de toute espèce, des émaux, des porcelaines, des bronzes ornés et autres objets en métal. A l'est de la ville, le faubourg d'Avata est, depuis des siècles, célèbre par ses familles de potiers, ouvriers d'élite, d'origine coréenne. Ne travaillant pas en fabrique, ils préparent leur pâte, la moulent, la décorent et la cuisent eux-mêmes; de là l'originalité et la perfection de leurs œuvres, véritables objets d'art[1]. Peu de villes du Nippon peuvent se comparer à Kioto pour la régularité et la propreté des rues, toutes parfaitement orientées et se croisant à angle droit comme celles des cités du Nouveau Monde. Le Kamo gava déroule en demi-cercle son courant d'eau pure à l'orient et sépare la ville de faubourgs aux maisons construites en désordre; pendant les jours d'été, la foule se presse aux bords de cette rivière, sur les nombreux ponts qui le traversent, ou même, quand les eaux sont basses, dans les îlots épars. Le Kinri, l'ancien palais des mikado, qu'entoure un jardin délaissé, occupe l'angle nord-oriental de la ville, tandis que le Niziö, jadis château fort des siogoun, les véritables souverains, commande à l'ouest le centre de Kioto; c'est là que réside maintenant le gouverneur de la province. Quelques-uns des temples sont des merveilles d'architecture, surtout par les entablements sculptés des porches, et les cimetières sont les plus beaux du Nippon. La statistique officielle compte dans la ville 945 édifices élevés à Bouddha; il en est qui datent du neuvième et du dixième siècle.

Située dans une vaste plaine d'une grande fertilité et produisant, entre autres denrées, le meilleur thé du royaume, Kioto se complète par un certain nombre de villes qui en dépendent pour leur industrie ou leur commerce. Ainsi Fousimi, que l'on peut considérer comme un faubourg de Kioto, est son port principal sur l'Oudzi gava, et les bateaux à vapeur y font régulièrement escale; plus bas, Yodo, bâtie au confluent du Kitzou, de l'Oudzi et du Kamo, grossi lui-même d'un autre kava, et formant ensemble le Yodo gava ou « rivière Paresseuse », est également un port de

[1] *Catalogue du Musée Guimet.*

Kioto. Le Kitzou, qui vient rejoindre en cet endroit l'émissaire du lac Biva, est le cours d'eau qui passe à Nara, l'une des antiques cités du Japon et des premières résidences impériales; elle a d'admirables bois sacrés, surtout un parc peuplé depuis un millier d'années de cerfs apprivoisés que les visiteurs nourrissent de gâteaux et dont les cornes servent à fabriquer de petits objets de toute espèce, tenus pour sacrés. Un des riches temples de

N° 155. — KIOTO.



D'après Léon Metchnikov. C. Perron.

1 : 320 000

0 5 10 kil.

Nara renferme une statue du Daïboutz ou « Grand Bouddha », bronze de plus de 16 mètres de hauteur, pesant 450 tonnes; c'est la plus grande statue du Japon et l'une des plus anciennes; elle date du huitième siècle. Un des faubourgs de Nara, Kasiva bava, est l'ancien Asivara, la capitale du royaume de Zinmu Tenno, le fondateur de la dynastie des mikado. Du nom de ce village, le Nippon fut longtemps appelé Asivara, la « Vallée des Roseaux doux[1] ». Près de Nara s'élève une autre ville importante, Kôriyama.

Kioto est reliée par un chemin de fer à son port maritime, Ohosaka, dé-

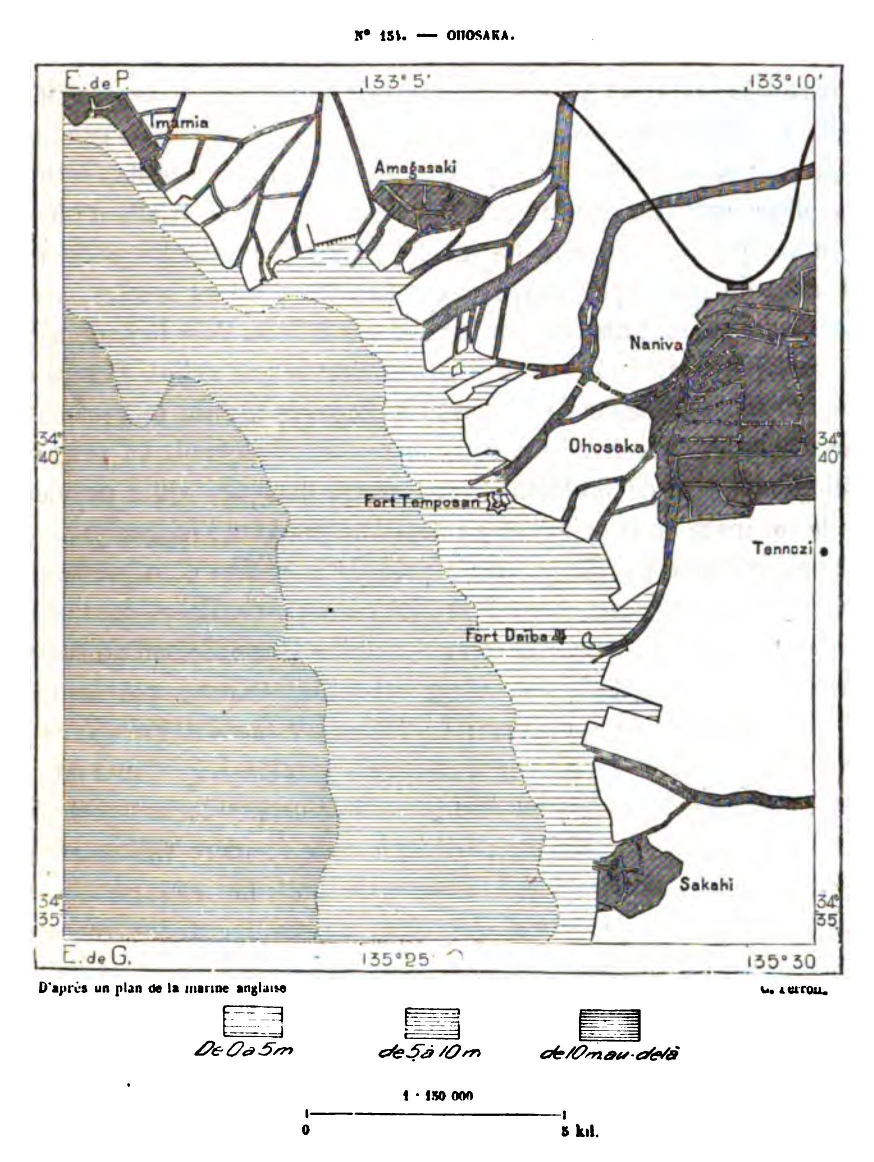
[1] Léon Metchnikov, *Studies on Japan*.

corée, comme les deux capitales, du titre de *fou*, c'est-à-dire ville impériale, et devenue la deuxième du Japon par l'importance de sa population; pour le mouvement des échanges avec l'intérieur du pays elle est au premier rang. Ohosaka devait naturellement acquérir un rôle considérable parmi les villes du « Soleil Levant ». En considérant l'ensemble de l'archipel japonais, on reconnaît aussitôt que la partie la plus favorablement située du pays est le littoral de la grande île que baignent les eaux de la mer Intérieure. La côte occidentale, exposée aux vents froids, à la houle sauvage, regarde vers les côtes inhabitées de la Mandchourie. La côte orientale est tournée vers les solitudes sans bornes de l'Océan. C'est aux rives méridionales que devaient aborder les navires chinois : cette partie des rives japonaises a le triple avantage de jouir du climat le plus heureux, de posséder les meilleurs ports et d'être la plus rapprochée des pays anciennement civilisés. En outre, les ports de la mer Intérieure ont les mêmes privilèges que les marchés situés loin de la mer : ils se trouvent au centre de convergence de routes nombreuses. Ohosaka, située non loin de l'entrée orientale de la méditerranée Japonaise, au nord de Sakahi, à laquelle elle a succédé comme grand port, occupe une position centrale relativement à tout le midi de la grande île, et une rivière navigable lui apporte les denrées d'une plaine très fertile et populeuse. C'est au nord d'Ohosaka que se trouve le seuil le plus bas entre les deux mers; nul chemin n'était plus facile de la mer du Japon aux rives de l'océan Pacifique. Dans les parages d'Ohosaka, les tempêtes sont rares, et les grands vents dominants du sud-ouest et du nord-ouest, contraires à la navigation de cabotage pendant des mois entiers, sont remplacés par des brises alternantes du matin et du soir qui facilitent la marche des jonques[1]. Tout se trouvait donc réuni pour assurer un trafic considérable au marché d'Ohosaka. Il est vrai que les navires d'un fort tirant d'eau ne peuvent mouiller, sur la baie des « Flots rapides », qu'à une grande distance au large des canaux vaseux qui traversent la cité japonaise, mais ses négociants ont su garder leurs relations avec l'étranger et manier les affaires par l'intermédiaire des autres ports. Au moyen de nombreux bateaux à vapeur de faible tirant, ils ont su également maintenir à leur ville le rôle de distributrice du riz, du poisson, des algues marines, des bois, dans toute la région méridionale du Japon : c'est là que se prépare le meilleur saki. Enfin Ohosaka est devenue cité d'industrie et fabrique des multitudes d'objets que les Japonais demandaient autrefois à l'Europe et qu'ils trouvent maintenant chez eux.

[1] Kämpfer; Voyeïkov; Rein, etc.

Les « articles d'Ohosaka » sont expédiés en grandes quantités à l'étranger; en 1877, les marchands exportèrent plus de 4 millions d'éventails, pour une valeur d'environ 650 000 francs. L'industrie horlogère a été intro-

N° 151. — OHOSAKA.



D'après un plan de la marine anglaise

duite récemment dans cette ville par un jeune ouvrier ayant fait son apprentissage en Suisse.

Ohosaka est la « Venise japonaise », du moins dans la partie basse, où des rivières et des canaux franchis par des centaines de ponts, la traversent dans tous les sens; mais un quartier de la ville se relève en pente douce au nord-est vers le château, dont les murailles de granit, à demi ruinées, imposent encore par leurs dimensions et permettent de contempler l'en-

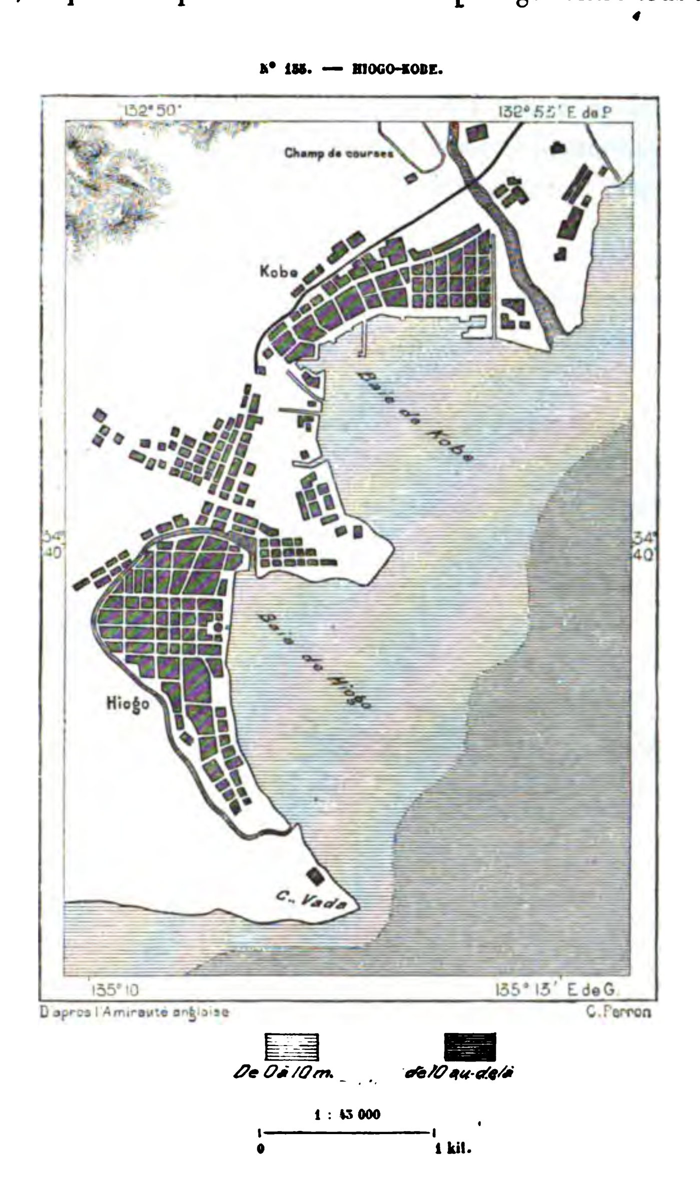
semble de la cité, que les canaux rayent dans tous les sens de lignes argentées. L'hôtel des monnaies est un établissement modèle disposant d'un outillage aussi parfait que les édifices du même genre en Occident et dans le Nouveau Monde. Quelques-uns des temples d'Ohosaka sont parmi les plus remarquables du Japon; tel est celui de Si Tennozi ou des « Quatre Dieux Célestes » — les Maha Radja de Hindous, — qui s'élève au sud de la ville, et qui a donné son nom à un faubourg, classé par les statistiques au nombre des villes particulières; un autre temple, situé près de la plage, sur la route de Sakahi, dépendance industrielle d'Ohosaka, est un antique sanctuaire sinto que fréquentent surtout les pêcheurs, et dont les tortues et les poissons, nageant dans les piscines sacrées, sous les feuilles de lotus, sont nourris par la piété des fidèles. Mais la foule se porte maintenant de l'autre côté de la ville, car c'est là que s'élève la gare commune des chemins de fer de Kioto et de Hiogo, centre du mouvement des voyageurs et des marchandises dans le Japon méridional. La voie ferrée de Hiogo, longue de 36 kilomètres, traverse quelques villes populeuses, dans le voisinage de la baie, entre autres Amagasaki et Nisinomiya.

L'ancienne ville de Hiogo, située près de la racine d'un promontoire, donne fréquemment son nom à la cité nouvelle de Kobe, dont elle est séparée par un ravin à sec; le cap qui domine Hiogo défend au sud-ouest le port de Kobe, dont la profondeur est suffisante pour que les navires viennent mouiller près du rivage; en 1874, près de 400 Européens résidaient à Kobe; c'est la colonie d'étrangers la plus importante du Japon après Yokohama. La rade peut être considérée comme l'avant-port d'Ohosaka, et le commerce extérieur attribué à cette dernière ville passe presque en entier par le port de la nouvelle cité[1]. Les étrangers de Kobe fréquentent pendant la saison d'été les sources thermales renommées d'Arima, qui jaillissent au nord, dans une vallée des montagnes.

Sur la rive septentrionale de la grande île, les deux villes de Tsourouga et d'Obama, sur la baie de Vakasa, correspondent aux cités d'Ohosaka et de Hiogo, avec lesquelles elles communiquent par le lac de Biva et les seuils voisins : ce sont les ports septentrionaux de l'isthme. Tournées vers la mer tempétueuse du Japon, et ne possédant, au pied de leurs collines, qu'un étroit versant de cultures, ces villes ne pouvaient espérer d'égaler en importance les cités commerçantes de la côte méridionale; mais les routes carrossables, et bientôt les chemins de fer, serviront au transport des denrées du

[1] Commerce étranger d'Ohosaka et de Hiogo par Kobe, en 1870. . . 12 540 600 francs.
» » » » » en 1880. . . 75 800 000 »
Mouvement du port à l'entrée en 1874 : 190 navires, jaugeant 236 970 tonnes.

sud vers le littoral du nord, et la navigation à vapeur permet de triompher des vents de la mer occidentale. Le port de Tsourouga, qui n'est pas très vaste, mais qui peut recevoir les plus grands navires par des fonds de 10 à 20 mètres, et qu'un amphithéâtre de collines protège contre tous les vents,



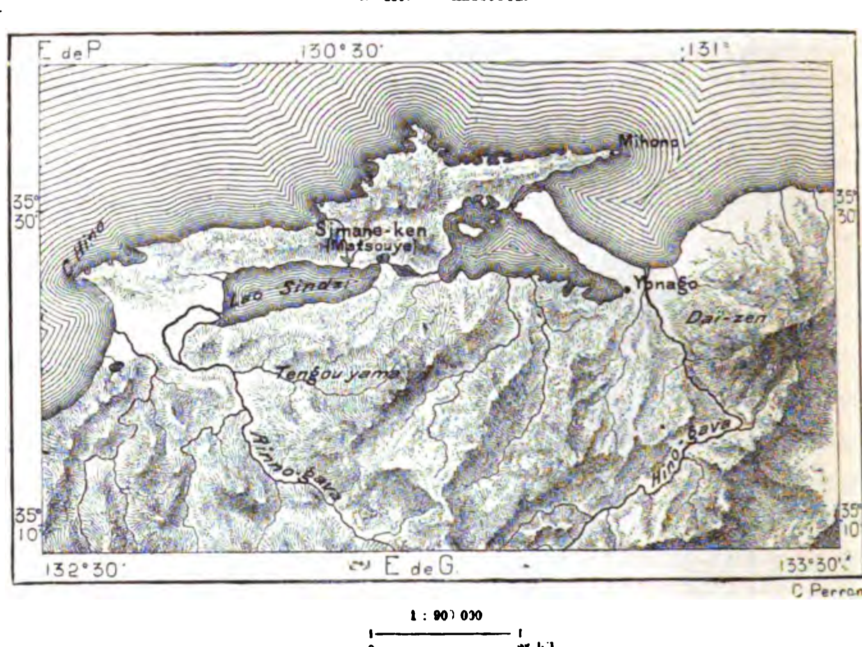
N° 155. — HIOGO-KOBE.

à l'exception de celui du nord-ouest, est le meilleur de la côte intérieure du Hondo et deviendra probablement le principal lieu de rendez-vous pour les navires commerçant avec les ports de la Corée et de la Mandchourie russe. C'est un des entrepôts des algues comestibles et des poissons expédiés de Hakodate : des centaines de barques servent chaque année d'intermédiaires

à ce commerce avec Tsourouga. Il a été souvent question d'ouvrir ce port aux navires européens.

A l'ouest de l'isthme dont le centre est occupé par le lac de Biva, les villes s'élèvent presque toutes sur la rive de la mer Intérieure ou du moins sur le versant méridional de la presqu'île, de beaucoup le plus fertile et le plus populeux. Cependant quelques villes animées se succèdent aussi sur le versant du nord. A l'extrémité occidentale de la baie de Vakasa se montre Youra, entourée d'une forêt d'orangers qui donnent les meilleurs fruits du Nippon : c'est près de là qui se trouve la « troisième merveille »

N° 156. — MATSOUYE.



1 : 900 000

0 — 25 kil.

de la contrée, un pont naturel de rochers, Amatate basi, qui s'avance au loin dans la mer. Au delà, le chemin du littoral traverse Tottori, puis Yonago. La belle cité de Matsouye ou Simane ken est pittoresquement assise sur le rivage d'une lagune serpentine (Sinzino ike) d'eau saumâtre, communiquant avec la haute mer par une étroite embouchure.

Sur la rive du sud, Akasi, la première cité que l'on rencontre à l'ouest de Hiogo non loin du bord de la méditerranée japonaise, commande un panorama magnifique sur l'île d'Avadzi et sur les deux grandes baies qui l'entourent. Plus loin Himedzi, pleine des souvenirs de Taïkosama, est à l'issue d'une vallée très fertile et à la rencontre de plusieurs routes, dont l'une, construite par des ingénieurs français, est la meilleure du Japon, et mène

dans l'intérieur de la presqu'île, aux importantes mines d'Ikouno, le principal établissement métallurgique de l'empire; les industriels français qui le dirigent exploitent l'or et l'argent, qu'ils envoient à l'hôtel des monnaies d'Ohosaka, mais ils n'utilisent pas encore les riches minerais de cuivre. Himedzi a pour industrie principale celle des ouvrages en cuir, encore préparés à l'ancienne mode japonaise, et non moins beaux et durables que les anciens cuirs de Cordoue[1]. Dans l'intérieur, Tsouyama s'occupe surtout de la filature et de la teinture des étoffes et de la fabrication du fer. Okayama, sur la baie d'un fjord profondément découpé, Foukouyama, sur une autre crique de la mer Intérieure, furent les résidences de puissants daïmio; mais elles le cèdent maintenant en importance commerciale au port d'Onomitsi, l'une des principales escales des bateaux à vapeur côtiers qui font le service sur les deux bords de la sinueuse mer.

Hirosima est, à l'orient d'Ohosaka et de Hiogo-Kobe, le port le plus animé de la mer Intérieure, qui sépare du Naïtsi les deux grandes îles de Kiusiu et de Sikok. Cette ville, située, comme Ohosaka, à l'extrémité septentrionale d'une baie en demi-cercle et sur les bouches d'une rivière qui vient de serpenter dans une plaine fertile, aurait aussi quelques droits à s'appeler une « Venise japonaise », grâce à ses canaux tortueux, à ses ponts, aux embarcations qui la traversent dans tous les sens. C'est en face de Hirosima, dans l'une des îles qui parsèment la baie, que les pèlerins visitent l'une des « trois merveilles » du Japon, le temple sinto d'Itskou sima, ou « Ile de la Lumière », consacré aux trois vierges divines, issues du glaive brisé du dieu des vents[2]. Le sanctuaire renferme quelques sculptures sur bois très curieuses par leur ancienneté; mais ce que l'île a de plus beau, ce sont ses forêts, de tout temps respectées par la hache. Jusqu'en 1868, après la révolution japonaise, il était interdit de manger de la viande dans l'île sacrée et l'on ne pouvait y ensevelir les morts. Quand les prêtres, les pèlerins, les aubergistes et les pêcheurs, qui forment toute la population de l'île, perdaient un des leurs, ceux qui transportaient son corps sur la grande terre ne pouvaient revenir qu'après cinquante jours, pour être enfermés pendant le même espace de temps dans une sorte de lazaret. Il est encore interdit de cultiver le sol de l'île sainte Itskou sima, et la nourriture des habitants doit être apportée chaque matin de la terre ferme; dès que les bateaux d'approvisionnement approchent de la berge, des centaines de

[1] Ernest Desjardins, *Notes manuscrites.*
[2] Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais.*

cerfs apprivoisés accourent des profondeurs de la forêt pour prendre leur part de la distribution des vivres[1].

Au delà de Hirosima, la ville industrielle d'Ivakouni, célèbre par ses fabriques de papier, de nattes, d'étoffes, est située sur la rive occidentale de la baie. Plus loin, quelques villes moins importantes[2] se succèdent de

[1] Voyeïkov, *Mittheilungen von Petermann*, II, 1879.

[2] Villes principales du Naïtsi avec leur population en 1873 :

CIRCONSCRIPTION DE TOSAN DO.		
Sendaï	52 000	hab.
Akita	38 000	»
Hirosaki	32 900	»
Sionaï (Tsourougaoka)	25 000	»
Yonezava	25 000	»
Hikone	24 400	»
Morioka	22 000	»
Vakamats	21 500	»
Takasaki	20 000	»
Sakata	18 600	»
Yamagata	18 000	»
Ohotz (Siga)	17 925	»
Kanouma	15 060	»
Mayebasi	15 000	»
Outsnomia	15 000	»
Matsoumoto	14 300	»
Takayama	13 000	»
Nihonmats	11 000	»
Avomori	11 000	»
Gifou (Imaïdzmi)	11 000	»
Isinomaki	10 400	»
Ogaki	10 200	»
Nosiro	10 000	»
Hatsinoye	10 000	»
CIRCONSCRIPTION DE HOKROKOU DO.		
Kanezava (Isikava)	110 000	»
Toyama	45 000	»
Foukouyi	39 000	»
Nihigata	34 000	»
Takata	27 500	»
Nagaoka	24 000	»
Takaoka	24 000	»
Sin minato	18 900	»
Sibata	18 300	»
Odziya	15 000	»
Kasivazaki	14 000	»
Aïgava	13 000	»
Tsourouga	11 500	»
Mourakami	10 000	»
Ouvots	10 000	»
Komats	10 000	»
Ohonô	10 000	»
Sakayi	10 000	»
CIRCONSCRIPTION DE TOKAÏ DO.		
Tokio (Yedo) en 1880	1 037 000	hab.
Nagoya	130 000	»
Yokohama	65 000	»
Sidzouoka	32 000	»
Yamada	28 000	»
Tsou	23 000	»
Mito (Ibaraki ken)	20 000	»
Diösi	18 000	»
Kouana	18 000	»
Kôfou (Yamanasi ken)	16 000	»
Noumadz'	16 000	»
Atsouda (Mia)	15 200	»
Okasaki	13 000	»
Odovara	13 000	»
Ouyeno	12 500	»
Hamamatz	11 000	»
Fnabasi	9 500	»
CIRCONSCRIPTION DE KINAÏ.		
Ohosaka	290 000	»
Kioto	240 000	»
Hiogo-Kobe	41 000	»
Sakahi	39 000	»
Fousimi (banlieue de Kioto)	23 000	»
Nara	21 000	»
Kôriyama	15 000	»
CIRCONSCRIPTION DE SANYIN DO.		
Matsouye	37 000	»
Tottori	20 800	»
Yonago	10 250	»
CIRCONSCRIPTION DE SANYO DO.		
Hirosima	75 000	»
Hagi (Haki, Hogi)	45 400	»
Okayama	33 000	»
Himedzi	25 000	»
Akamaga seki (Simono seki)	18 700	»
Foukouyama	17 700	»
Tsouyama	15 500	»
Onomitsi	15 000	»
Akasi	14 500	»
Yamagoutsi	11 600	»
Ivakouni	10 000	»
CIRCONSCRIPTION DE NAKAÏ DO.		
Vakayama	62 000	»

crique en crique, jusqu'à l'endroit où s'ouvre la passe de Simono seki (Akamaga seki), que borde au nord la longue ville du même nom, resserrée entre des collines boisées et la mer; c'est le Constantinople du Bosphore japonais, mais elle n'a qu'un rang secondaire parmi les villes du royaume; on récolte des algues comestibles sur les rivages voisins. La capitale de la province de Nagato, qui termine à l'ouest l'île du Naïtsi, était jadis la grande ville de Hagi, bâtie au bord d'une rade parsemée d'îles et d'îlots; elle a été remplacée récemment comme chef-lieu par Yamagoutsi, située dans l'intérieur, sur un petit tributaire de la méditerranée du Japon. Près de cette ville jaillissent des sources thermales fréquentées.

Toutes les villes considérables de l'île Sikok sont bâties au bord ou dans le voisinage immédiat de la mer : le commerce qui les a fait naître, les peuple rapidement. La plupart regardent vers la grande terre, par-dessus les détroits, faciles à traverser en quelques heures. La force d'attraction de Kioto et d'Ohosaka a surtout attiré les habitants sur les côtes septentrionales de l'île : c'est là que se succèdent, de l'est à l'ouest, Tokousima, Takamats, Marougame, Imabar', Matsouyama. Une seule ville, Ouvazima, s'élève sur les bords du détroit qui sépare Sikok de l'île Kiusiu; le rivage méridional, tourné vers la haute mer, n'a qu'une cité, Kotsi, chef-lieu de la puissante principauté féodale de Toza. L'intelligence, l'industrie de ses habitants en ont fait la ville la plus active de Sikok et le centre de la fabrication du papier pour tout le Japon[1].

La grande et populeuse île de Kiusiu ou des « Neuf Contrées » a sa partie vivante tournée vers le sud et vers l'occident; elle regarde du côté de la Chine et de cet océan méridional par lequel devaient arriver les navires de l'Europe. Sur la côte orientale, Kiusiu n'a qu'une ville importante, Miyasaki, et sur ses rivages du nord-est, du côté de la mer Intérieure, que les deux agglomérations considérables d'Ousouki et de Nakats. Oïta ken ou Founaï, où les missionnaires catholiques fondèrent la première communauté chrétienne, est une cité déchue. De même, Kokoura, qui fait face à Simono seki, au sud de l'entrée de la mer Intérieure, a perdu de son importance. L'envasement de sa rade ne permet pas aux grands navires d'y aborder; tandis que le trafic des marchandises et le mouvement des voyageurs se faisaient jadis presque entièrement par la route

[1] Villes principales de Sikok :

Tokousima	48 900 hab.	Yehime ken (Matsouyama)	26 150 hab.
Kôtsi ken	39 800 »	Marougame	14 000 »
Takamats	32 800 »	Ouvazima	12 200 »

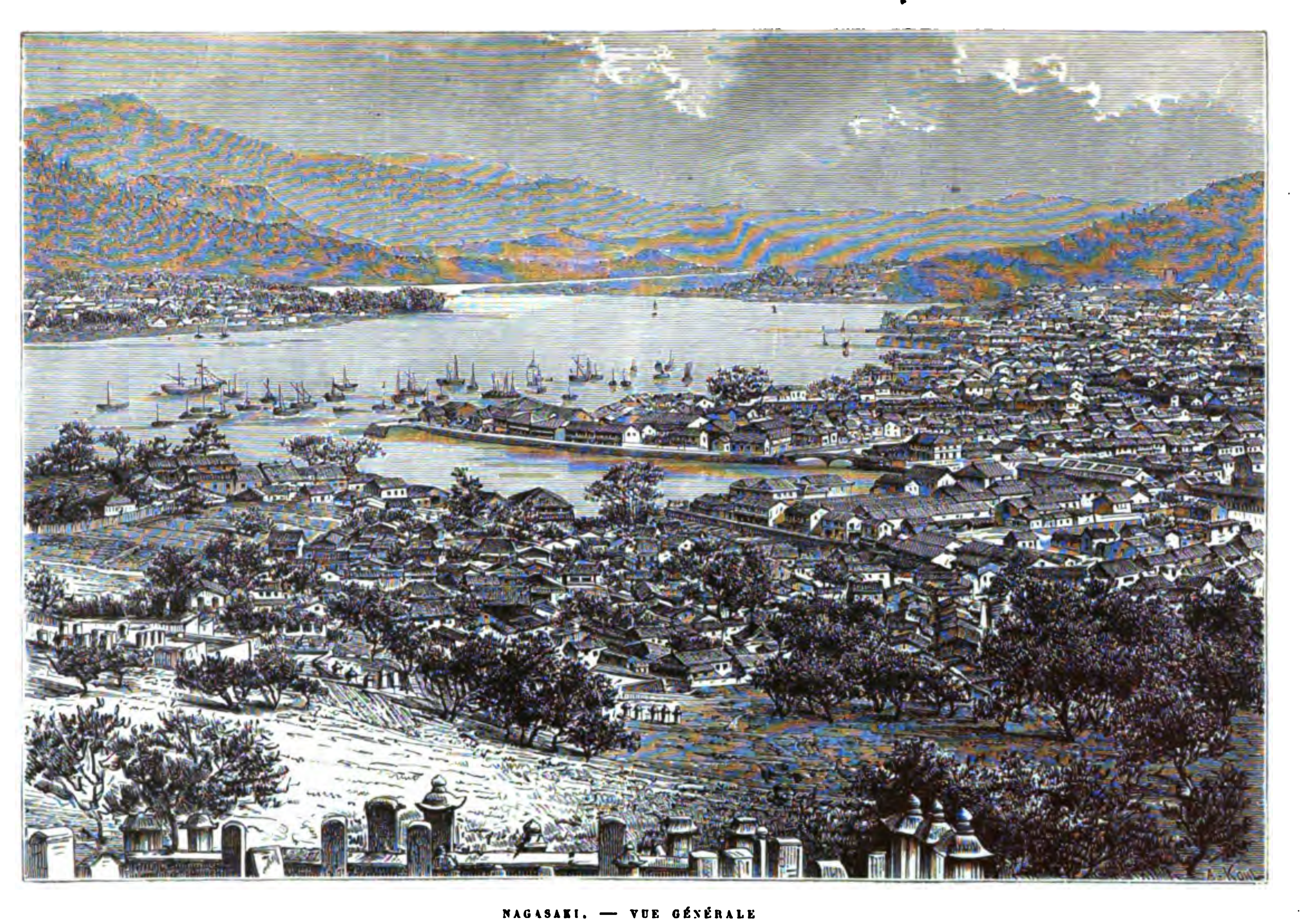
Imabar' . . . . 12 000 habitants.

du littoral, de Nagasaki à Tokio, et devaient emprunter les bacs de Kokoura, les bateaux à vapeur passent maintenant devant cette ville sans s'y arrêter. Un viaduc de chemin de fer sera probablement jeté par-dessus le bras de mer, large en cet endroit de 1600 mètres.

Les deux villes jumelles de Foukouoka et de Hakata, séparées par la bouche d'une petite rivière qui se déverse dans une baie pittoresque, concentrent tout le commerce de la côte nord-occidentale de Kiusiu. Foukouoka, au sud, est le quartier de l'administration et de la noblesse, tandis que Hakata est celui du trafic et de l'industrie : on y fabrique des cotonnades et de belles soieries; des temples, quelques vieilles maisons à toits plats, que l'on voit dans le voisinage des deux villes, sont les seuls édifices de pierre qui existassent au Japon avant la révolution récente. Des routes très fréquentées unissent le double cité aux deux villes populeuses de Kouroume et de Saga, situées au sud, près de la baie de Simabara. Au sud-ouest, dans la péninsule de Hizen, on exploite des gisements de charbon de terre et de kaolin : c'est là, près d'Arita surtout, que se fabriquent les plus belles porcelaines japonaises, entre autres les petites coupes à coquille fine et transparente; plus de 200 fours sont constamment allumés autour d'Arita. On donne indifféremment à ces produits, longtemps imités par les Hollandais, les noms de porcelaines de Hizen, d'Arita ou d'Imari, d'après la province, le bourg industriel ou le port d'expédition. A l'extrémité de la péninsule, la ville de Hirado (Firando), dans l'île du même nom, est une escale fréquentée des bateaux à vapeur de la côte; au dix-septième siècle, elle fut pendant dix années, de 1613 à 1623, assignée comme marché aux négociants hollandais et anglais.

Nagasaki ou « Cap Long », devenue célèbre en Occident comme l'unique cité du Japon que le gouvernement eût laissée entr'ouverte au commerce de l'étranger après l'expulsion des Portugais en 1623, n'est pas l'une des plus grandes villes du royaume : quoique le port ou plutôt le fjord en soit excellent, profond de 20 à 30 mètres, bien protégé par les collines des alentours, il a le désavantage de se trouver à l'extrémité d'une étroite péninsule, sans campagnes fertiles dont les produits alimentent ses échanges; pourtant son trafic s'est considérablement accru, mais seulement au profit des navires japonais; son commerce extérieur est resté presque stationnaire[1]. Nagasaki n'exporte qu'une faible quantité de denrées agricoles, mais elle expédie les produits de son industrie, des laques, des objets en

[1] Commerce extérieur de Nagasaki en 1868 : 20 321 200 francs.
» » » 1880 : 20 738 800 »
Mouvement du port de » 1874 : 592 navires, jaugeant 522 000 tonnes.



NAGASAKI. — VUE GÉNÉRALE

Dessin de Taylor, d'après une photographie.

nacre, des poteries émaillées et cloisonnées; quelques villes voisines, telles que Foukabori, lui enlèvent une partie des échanges de la contrée. Grâce aux souvenirs historiques, Nagasaki est une des cités du Japon que le voyageur européen contemple avec le plus d'intérêt : le spectacle de la baie est d'ailleurs un des plus gracieux de la côte japonaise, malgré les forts qui se dressent sur les promontoires. Hautes de 300 mètres, entourées à la base de gradins bien cultivés, et revêtues de forêts à leurs cimes, les collines développent leur amphithéâtre de verdure autour de la baie, tandis qu'à l'entrée s'élèvent des îles nombreuses, entre autres la butte insulaire de Takaboko ou de la « Haute Lance », appelée par les Hollandais Papenberg ou « mont des Prêtres », en souvenir des missionnaires et des Japonais convertis qui, du haut de ces escarpements, furent lancés dans la mer, en 1622; au-dessus de la ville, on montre aussi l'endroit où vingt-six prêtres furent crucifiés en 1597. L'étroit îlot artificiel de De sima, en forme d'éventail, où les marchands hollandais étaient enfermés comme des pestiférés, est maintenant rattaché à la terre ferme, et les édifices qui servirent de prison aux étrangers, de 1639 à 1859, ont été dévorés par un incendie. A l'intérieur de la ville, on montre le quartier dans lequel étaient confinés les négociants chinois. Le bourg d'Inasa, voisin de Nagasaki, possède quelques chantiers, concédés d'assez mauvaise grâce au gouvernement russe pour la réparation de ses vaisseaux[1]. Au sud, en dehors du fjord, sont éparses plusieurs îles, dont l'une, Taka sima, a des mines de charbon exploitées par les procédés européens. En 1881, la production journalière était de 1000 tonnes de houille, autant que celle de tout le reste du Japon.

La ville de Simabara, que détruisit en 1792 une éruption de l'Ounzen, est située à la base orientale de ce volcan, d'où jaillissent des sources thermales abondantes; elle garde l'entrée occidentale de la grande baie de son nom, tandis qu'à l'est de la côte opposée, à quelque distance dans l'intérieur des terres, la ville de Kmamoto (Koumamoto) groupe ses maisons autour de son ancien château fort, dont les bastions aux murs inclinés portent des vérandas et des toitures élégantes ombragées de camphriers. Cette ville est la plus centrale et en même temps la plus populeuse de l'île; mais elle n'est entourée que de bourgs peu importants et manque de port; des jonques à fond plat viennent prendre ses denrées sur la rive pour les transporter à Nagasaki. Dans la partie méridionale de l'île, au contraire, la fameuse principauté de Satzma, la « patrie des hommes d'intelligence et de courage », n'a point de cités considérables, mais les villes

[1] Maget, *Revue de Géographie*, fév. 1879.

animées sont rapprochées les unes des autres : on voit se succéder le long de la côte ou dans le voisinage : Idzmi, Akoune, Sendaï, Kaseda, Kago, Miyanoziô, Yamagava, et sur les bords de la baie de Kagosima, la ville du même nom, puis Kadziki et Kokoubou. La fameuse Kagosima, dont le château fut bombardé en 1864 par les Anglais, s'allonge sur la rive occidentale de la baie, en face du beau volcan insulaire le « Noble pic » de Sakoura : c'est une ville peu commerçante, n'ayant d'industrie remarquable que celle des faïences et des demi-porcelaines, imitant tous les genres de « vieux satzma » : des Japonais entreprenants y ont fondé une filature de coton et une manufacture d'armes. Kadziki, à l'angle nord-occidental de la baie, est mieux placée comme ville de commerce que Kagosima; son port est moins exposé aux tempêtes et les fertiles campagnes du nord peuvent y envoyer plus facilement leurs denrées : ce serait, d'après Voyeïkov[1], un des havres du littoral japonais qui donneraient lieu au plus grand mouvement d'échanges s'il était ouvert aux navires européens; déjà les tabacs de Kadziki sont expédiés à Cuba, d'où on les réexporte dans le reste du monde sous la forme et le nom de « cigares de la Havane[2] ».

Les habitants des Riukiu, épars dans les nombreuses îles de l'archipel, n'habitent pour la plupart que de petits villages au bord des criques : les seules villes dignes de ce nom se trouvent dans la grande île du groupe central, Okinava sima (Oukinia), le Tchoungtching tao des Chinois. Nafa ou Nava, le port le plus fréquenté de l'archipel, malgré les récifs de madrépores qui parsèment les abords du mouillage, occupe les bords d'une baie parfaitement abritée de tous les vents; elle expédie principalement du sucre, du coton, des soieries que chargent des navires japonais pour les îles du nord : la valeur annuelle de ces exportations dépasse un million de francs[3]. Une route dallée, l'une des plus belles du Japon, serpente dans

[1] *Mittheilungen von Petermann*, II, 1879.

[2] Villes principales de Kiusiu :

Kmamoto	45 000 hab	Simabara	18 700 hab.
Foukouoka et Hakata	42 000 »	Idzmi	18 600 »
Kaseda	31 600 »	Foukabori	17 800 »
Nagasaki	30 000 »	Kokoubou	17 150 »
Kagosima	27 300 »	Miyasaki	12 000 »
Kago	24 900 »	Nakats	11 600 »
Saga	21 700 »	Akoune	10 900 »
Kouroume	21 000 »	Hirado	10 600 »
Ousouki	18 860 »	Kadziki	10 000 »

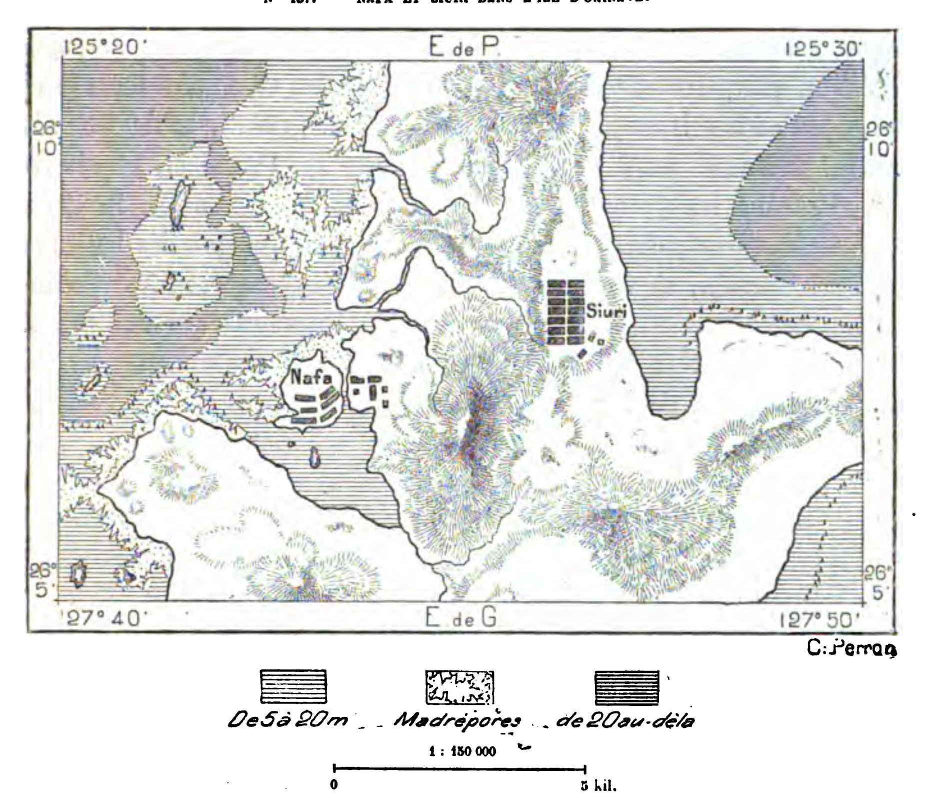
[3] Commerce des îles Riukiu en 1880 :

Importation	1 319 900 francs.
Exportation	666 250 »
Ensemble	1 986 150 francs.

une gracieuse vallée, entre des coteaux boisés, et monte de Nafa vers la capitale des Riukiu, Siuri (Siuli, Choui, Kintching). Bâtie sur un plateau qui domine les deux mers, cette ville, dont le nom signifie « Bourg principal », est entourée de beaux arbres, lataniers, aréquiers, pandanus ; un de ses édifices a le titre d'Université.

Deux autres villes, Tomaou et Koumaï, se trouvent aussi dans la grande île.

N° 157. — NAFA ET SIURI DANS L'ILE D'OKINAVA.



L'ensemble de la population urbaine comprend 60 000 habitants, la moitié des insulaires d'Okinava, et se compose uniquement de *sizoukou*, c'est-à-dire de nobles. Les paysans sont tous *heïmin* ou plébéiens [1] et se distinguent des nobles par les aiguilles de bronze qu'ils portent dans leurs cheveux.

Outre les Riukiu et les diverses îles qui sont une dépendance naturelle du principal archipel japonais, le gouvernement revendique aussi, comme fai-

[1] Gubbins, *Proceedings of the Geographical Society of London*, oct. 1881 ; — Furet, *Lettres sur l'Archipel japonais.*

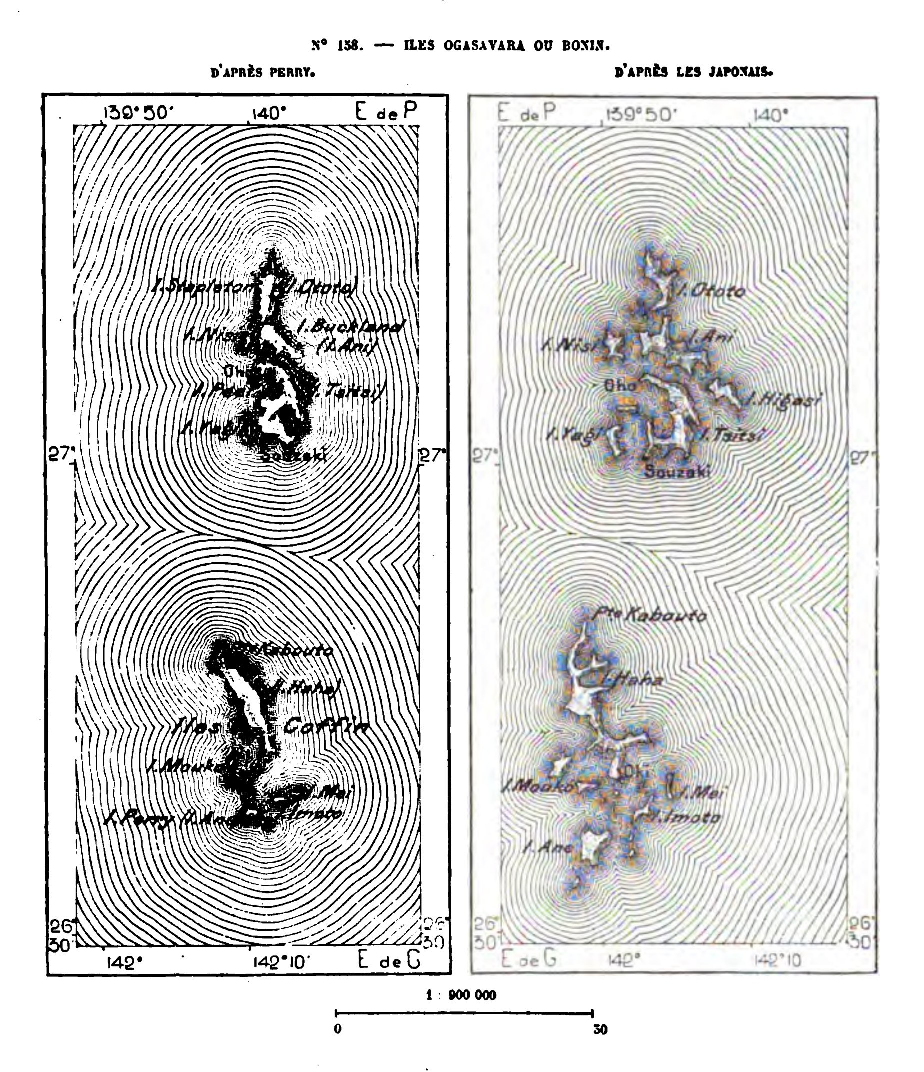
sant partie de l'empire du Soleil Levant, un groupe d'îles situé au milieu des solitudes océaniques, à 1000 kilomètres, à vol d'oiseau, au sud-sud-est de Kioto. Ces terres isolées sont connues en Europe sous le nom d'archipel Bonin, corruption de l'appellation japonaise Mounin to ou « Iles sans Hommes ». Habitées aujourd'hui, il est juste qu'elles reprennent la désignation qui leur fut donnée à la fin du seizième siècle, lorsque le prince Sadayori y fut poussé par la tempête et en prit possession pour son gouvernement, en leur attribuant le nom de sa famille, Ogasavara. A cette époque, elles avaient été déjà vues par un navigateur européen, l'espagnol Villalobos, qui parcourut ces parages en 1543[1]. Un siècle plus tard, le capitaine hollandais Matthys Quast, accompagné de l'illustre navigateur Abel Tasman, reconnut aussi les îles méridionales de l'archipel, et diverses cartes du temps indiquent des îles dans cette région de l'océan Pacifique. Toutefois le souvenir de ces découvertes était oublié lorsque des baleiniers américains, Coffin, en 1823, et Ebbet, en 1824, abordèrent, le premier aux îles méridionales, le deuxième aux îles centrales de l'archipel. En 1827, l'amiral anglais Beechey s'empara des îles Ogasavara, et les Anglais continuèrent de s'en dire les maîtres jusqu'en 1861, époque à laquelle la question fut définitivement réglée au profit du Japon.

Quoique visité fréquemment par des baleiniers et des marins depuis les reconnaissances hydrographiques de Beechey, de Lütke, de Collinson, de Perry, l'archipel d'Ogasavara est loin d'être bien connu dans ses détails et seulement quelques points en ont été fixés astronomiquement : on peut juger du peu de concordance qui existe entre les tracés et la nomenclature des îles par la carte de Perry et celle des marins japonais qui représentent les deux groupes principaux, de Peel et de Coffin. Sur les cartes européennes, les deux groupes du nord, beaucoup moins importants, portent les noms de Kater et de Parry : ensemble les quatre groupes, comprenant 89 îles, d'une superficie totale de 85 kilomètres carrés, n'ont pas moins de 140 kilomètres de longueur. Toutes ces îles, disposées dans le sens du méridien, peuvent être considérées comme le prolongement méridional de la chaîne volcanique des « Sept Iles » situées au sud de la baie de Yedo : un espace de 650 kilomètres sépare Hatziseo du groupe des îles Parry; mais on sait que d'autres îlots surgissent des mers dans ces parages et que des volcans y ont fait une apparition temporaire. Les collines de l'archipel d'Ogasavara, dont quelques-unes atteignent 400 mètres de hauteur, sont aussi pour la plupart de formation volcanique; on y voit des laves, des tufs, des colon-

[1] Oscar Peschel, *Gechischte der Erdkunde*.

nades basaltiques, et des cratères s'ouvrent çà et là au sommet des cônes; mais on y trouve aussi des schistes et des roches cristallines, et les géologues de l'expédition américaine de Perry n'y ont remarqué aucune trace de volcanicité récente.

Situées entre le 28e et le 26e degré de latitude, en dehors du courant



N° 138. — ILES OGASAVARA OU BONIN.

D'APRÈS PERRY. D'APRÈS LES JAPONAIS.

froid, les îles jouissent d'un climat tropical, plus chaud que celui des Riukiu, qui sont pourtant aussi rapprochées de l'équateur, et les forêts qui les recouvrent appartiennent par leurs espèces à la zone de végétation des pays torrides : ce sont des palmiers pour la plupart, des chamærops, des pandanus, des aréquiers, l'arbre à sago, ainsi qu'une espèce ressemblant au cocotier; on y voit aussi des fougères arborescentes, mais on y a vainement cherché le camphrier. L'arbre qui atteint les plus grandes dimensions

dans l'archipel est une espèce de mûrier, dont le tronc dépasse 4 mètres en circonférence. Le sol, formé de cendres volcaniques décomposées, est d'une grande fertilité et l'on y cultive les céréales japonaises, la canne à sucre, les bananiers, les ananas, l'arbre à suif et l'arbre à cire; dans les vallées, des champignons comestibles croissent en profusion. Les habitants n'ont pas trouvé de quadrupèdes indigènes : les brebis, les chèvres, les porcs, les chats, les chiens, que l'on rencontre à l'état sauvage, sont les descendants d'animaux domestiques lâchés dans les îles par les premiers navigateurs. Quelques reptiles inoffensifs se glissent entre les pierres, et des oiseaux, fort peu nombreux, nichent dans les forêts : quand les premiers navigateurs abordèrent dans l'archipel, ils n'avaient pas encore peur de l'homme et on pouvait les prendre avec la main. Les baies sont riches en vie animale, cétacés, poissons, tortues et crustacés.

C'est en 1830 que les premiers immigrants s'établirent dans l'archipel d'Ogasavara pour commercer avec les baleiniers. Lors de l'expédition américaine, la population de l'île de Peel, le Tsitsi sima ou « l'Ile du Père » des Japonais, était de 31 individus, américains, anglais, portugais, kanaques; en 1880, la population de cette île, la seule habitée, avait singulièrement augmenté, puisque le nombre des maisons était de 160, dont 130 appartenant à des sujets du Nippon. Le centre de la colonie est l'excellent port Lloyd, — Oho minato en japonais, — ouvert dans l'intérieur d'un cratère ébréché et présentant aux navires un excellent mouillage par 40 mètres de profondeur.

Quoique le Japon soit en grande partie recouvert de montagnes et que les régions du nord en soient trop froides pour que les hommes y vivent en communautés nombreuses, la population est beaucoup plus dense qu'elle ne l'est en France et dans la plupart des autres pays de l'Europe occidentale. Dans le Nippon proprement dit, c'est-à-dire dans les « Huit Iles », on compte plus de 100 habitants par kilomètre carré[1]. Depuis la révotion de 1868, après laquelle on a procédé au premier recensement régulier, l'augmentation a été très considérable. Tandis qu'en 1871 l'ensemble de

[1] Superficie et population du Japon :

	Superficie.	Population en 1880.	Population kilométrique.
Nippon	284 283 kil. carrés.	35 451 413 hab.	125 hab.
Yeso et Kouriles	93 968 » »	163 355 »	2 »
Riukiu	2 420 » »	310 545 »	128 »
Ensemble	380 671 kil. carrés.	35 925 313 hab.	94 hab.

la population enregistrée s'élevait à 33 110 825 personnes, il dépassait le nombre de 35 925 000 en 1880; en neuf années, l'accroissement aurait donc été de plus de 300 000 personnes par an. Par l'excédent annuel des naissances sur les morts, le Japon ne le cèderait donc que faiblement à la Grande-Bretagne, qui est à peu près son égale pour l'importance numérique de la population. Nul doute que si le Japon continue à jouir de la paix intérieure, il ne dépasse la France pour le nombre des habitants bien avant la fin du siècle. Les recensements ayant été faits avec soin, les résultats généraux doivent en être acceptés comme assez rapprochés de la vérité et l'on ne saurait douter par conséquent de ce fait remarquable, déjà signalé dans les anciennes annales[1], que le nombre des hommes dépasse au Japon celui des femmes. La supériorité numérique du sexe masculin serait de trois par centaine. Or, dans tous les pays européens et de civilisation européenne où des recensements sérieux ont été faits jusqu'à présent, c'est la proportion des femmes qui, en moyenne, l'emporte d'autant[2].

Le genre de vie des Japonais fait comprendre comment la contrée peut nourrir une si forte population relative. La tradition nationale reconnaît cinq plantes sacrées, le riz, le froment, l'orge, le sarazin, les pois *azouki*, que le dieu du Vent, frère du Soleil, retira du corps de la déesse du Grand Air et qu'il déposa dans le sol du Nippon méridional[3]. Le riz occupe de beaucoup le premier rang parmi ces cinq plantes et fournit la principale nourriture des habitants : il en faut d'ordinaire pour chaque personne plus de 1200 grammes par jour[4]; mais les légumes, les pâtes et les fruits ajoutés à la diète journalière représentent en moyenne seulement 300 grammes. Les pauvres ne mangent pour ainsi dire jamais de viande. Toute la terre cultivable, évaluée jadis à la superficie relativement peu considérable de 4 422 000 hectares, est donc employée directement à la production de la nourriture. Partout où peut croître le riz, même sur les pentes des montagnes et des collines, où le sol n'est suffisamment imprégné d'eau qu'au prix de grands travaux d'irrigation, l'agriculteur établit ses rizières : il ne cultive d'autres céréales que sur les terrains où le riz ne lui donnerait pas de récoltes, et ce n'est point à la volée qu'il sème la graine, il la dépose à la main par rangées parallèles; à la précieuse plante il apporte soigneusement tous les engrais animaux et les eaux ménagères.

[1] Matouanlin, trad. par d'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers.*

[2] Proportion des sexes, d'après le recensement de 1880 :

Hommes. . . 18 210 500. Femmes. . . 17 714 823.

[3] *Koziki*; — Pfizmaier, *Ueber einige alterthümliche Gegenstände Japans*; — Léon Metchnikov, *l'Empire Japonais*; — Pfoundes, *Budget of Japanese Notes.*

[4] Wernich, *Geographisch-medicinische Studien*

Cependant il doit consacrer aussi une partie du sol à la culture des plantes industrielles, telles que le mûrier, les arbres à cire, à vernis, à papier, l'indigotier, le ginseng. L'arbuste à thé est cultivé avec soin et fournit des produits très appréciés par les acheteurs américains : ceux-ci préfèrent le thé japonais, malgré son âpreté, aux thés de Hañkoou et de Changhaï. Dans quelques districts des îles méridionales, les facilités d'exportation ont donné plus d'importance à la culture des orangers qu'à celle même des céréales[1]. Siebold compte au Japon environ 500 espèces de plantes cultivées pour l'alimentation, l'ornement ou l'industrie, et sur ce nombre plus de la moitié sont d'importation étrangère.

Les Japonais sont des agriculteurs ou plutôt des jardiniers excellents : ils cultivent leurs champs de la même manière que les maraîchers d'Europe travaillent leurs plates-bandes, au moyen de la bêche et de la pioche; ils ne laissent pas de mauvaises herbes dans le sol et utilisent avec soin tout ce qui peut servir d'engrais : probablement la quantité de matières animales employée comme fumier dépasse celle qui entre dans l'alimentation, car on importe de Yeso d'énormes quantités de poissons ne servant qu'à fumer les terres. Mais le sol manque à la population grandissante : toutes les plaines sont en culture; il ne reste plus maintenant à conquérir que des alluvions inondées et les pentes des montagnes. Il est vrai que l'île Yeso présente aux Japonais un vaste champ de colonisation; plus vaste que l'Irlande et produisant les mêmes plantes, elle pourrait nourrir une population de plusieurs millions d'hommes, mais elle est trop froide pour que l'on puisse y cultiver le riz, et les colons n'émigrent guère pour aller habiter un pays plus froid que le leur, sous un ciel moins clément; presque tous les Japonais appelés dans l'île Yeso par le bureau de colonisation se considèrent comme exilés et profitent de la première occasion favorable pour revenir dans leur patrie. Mais si Yeso ne peut avoir de longtemps quelque importance pour les produits agricoles, elle ne peut manquer d'être exploitée activement par les industriels à cause de ses immenses richesses en bois de construction. On peut dire que l'île de Yeso tout entière n'est qu'une forêt composée d'essences diverses, parmi lesquelles trente-six espèces d'arbres ayant de la valeur pour la charpente ou l'ébénisterie : à peine le voyageur a-t-il quitté le sentier, qu'il se trouve arrêté par les fourrés de lianes et de bambous qui croissent sous les grands arbres; même les clairières sont difficiles à traverser; les touffes d'*eulalia japonica*, qui croissent pressées les unes contre les autres, dépassent la hauteur d'un homme à cheval[2].

[1] Masana Maeda, *L'Agriculture au Japon*, *Réforme économique*, 15 mai 1878.
[2] Miss Isabella Bird, *Unbeaten tracks in Japan*.

Tant que des routes ne seront pas construites, Yedo devra presque uniquement son importance aux pêcheries du littoral. Par l'abondance du poisson qui vient frayer sur ses côtes, Yeso ressemble à l'Orégon, sur les côtes opposées du Pacifique. Quelques-uns des filets que l'on emploie pour la capture des saumons ont 1200 mètres de long et plus de 70 hommes sont employés à les manœuvrer; à la fin de la journée, après avoir relevé trois fois les filets, ils ont pris quelquefois jusqu'à 20 000 poissons. Dans les mauvaises saisons, la pêche ne produit que 1 200 000 saumons, d'un poids total de 3000 tonnes[1]. Sur toutes les côtes du Japon proprement dit et des Riukiu, on s'occupe aussi de la pêche avec succès, et le poisson entre pour une part beaucoup plus notable que la viande dans l'alimentation des habitants; dans ces derniers temps on a même fondé des établissements de pisciculture sur un grand nombre de cours d'eau du Nippon central[2]. Dans les Riukiu, des plongeurs pêchent aussi la nacre. Enfin, de hardis pêcheurs poursuivent en pleine mer les *kousira*, c'est-à-dire les diverses espèces de grands cétacés, cachalots, rorquals, balénoptères; de nombreuses gravures représentent des flottilles de pêcheurs poursuivant ces grands animaux et les dirigeant à coups de harpon vers des filets à grosses mailles de câble[3].

Jadis, la terre appartenait à l'État, et les paysans en étaient tenanciers héréditaires. Grâce à cette possession du sol de père en fils, les cultivateurs avaient fini par acquérir une certaine indépendance, et comme classe ils venaient immédiatement après les nobles; les marchands et les artisans étaient considérés comme leurs inférieurs, quelle que fût leur richesse. L'impôt variait suivant le genre des cultures, l'abondance des récoltes, le caprice du prince : d'un dixième seulement dans certains districts, il s'élevait en d'autres régions au tiers et même à la moitié ou aux trois cinquièmes du produit. Les dernières révolutions, qui ont modifié tout l'ordre social au Japon, devaient toucher également au régime de la propriété. Les paysans sont de fait devenus les propriétaires du sol, moyennant une taxe de deux et demi pour cent. On peut dire, d'une manière générale, que le droit japonais, pour la tenure du sol, s'est rapproché du droit romain. Déjà la grande propriété s'est constituée à Yeso, dans la partie septentrionale du Hondo et jusque dans certains districts de la région centrale, partout où se trouvaient des campagnes en friche. Quelques-uns de ces domaines de formation récente sont comparables en étendue à ceux de l'Irlande et de la Russie. Près de Nihigata, une seule propriété, entiè-

[1] Blakiston, *Proceedings of the Geographical Society of London*.
[2] *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, 1880, n° 12.
[3] Paul Gervais, *Nature*, 8 décembre 1877.

rement cultivée en riz, n'a pas moins de 48 kilomètres carrés, et rapporte environ 400 000 francs au propriétaire : c'est peu en comparaison du produit collectif de mille petits domaines cultivés par leurs possesseurs[1]. Les lois d'héritage présentent un reste de dispositions matriarcales. Le fils aîné héritant du patrimoine ne peut l'abandonner et sa femme doit l'habiter avec lui en prenant son nom de famille. De son côté, la fille devenue héritière quand le père n'a pas eu d'enfant mâle doit rester sur le domaine paternel, et c'est elle qui impose la résidence et le nom à son époux. Quand un nouveau ménage se fonde, si la maison est fournie par le beau-père, le mari prend le nom de la femme qui lui apporte la demeure[2].

L'industrie minière du Japon est relativement moins importante qu'elle ne l'était autrefois. On dit que les Portugais, au dix-septième siècle, exportaient annuellement du Japon 600 barils (?) d'or pur, près de 20 millions de francs; ce métal était relativement commun, puisque sa valeur était seulement de 12 fois celle de l'argent[3]. En beaucoup de mines, le cuivre renferme une proportion considérable d'or : aussi ce minerai était-il parmi les articles d'exportation les plus lucratifs des Hollandais. Les plus anciennes mines d'or du Japon, celles de Sado, sont exploitées depuis des centaines d'années, mais la plupart des exploitations ne sont plus assez riches pour qu'il vaille la peine d'y continuer le travail. Actuellement les seules mines de métal[4] activement exploitées sont celles d'argent, de cuivre et de fer. Des gisements considérables de ce dernier métal se rencontrent en diverses parties de l'archipel, et l'une des Kouriles, Ouroup, offre d'immenses réserves de minerai, contenant 80 pour 100 de fer pur. Dans les environs de Sendaï, des mines alimentent des fonderies produisant jusqu'à 50 tonnes par jour. D'autres métaux, le plomb, l'étain, le cobalt, le mercure, ne sont livrés par les mineurs à l'industrie nationale qu'en insignifiantes quantités. Les sources de pétrole ont trompé les espérances des spéculateurs qui croyaient trouver au Japon des « fleuves d'huile », pareils à ceux de la Pennsylvanie; mais le Japon est d'une extrême richesse en couches de houille; l'île de Yeso notamment renferme une quantité de charbon évaluée par Lyman à 400 milliards de tonnes, assez pour subvenir à la consommation actuelle du monde pendant vingt siècles : cependant l'exploitation de la houille au Japon n'était en 1879 que de 350 000 tonnes. On commence aussi à uti-

[1] Benj. S. Lyman, *Report on the Oil Wells*, 1877.

[2] Morgan, *Systems of consanguinity*.

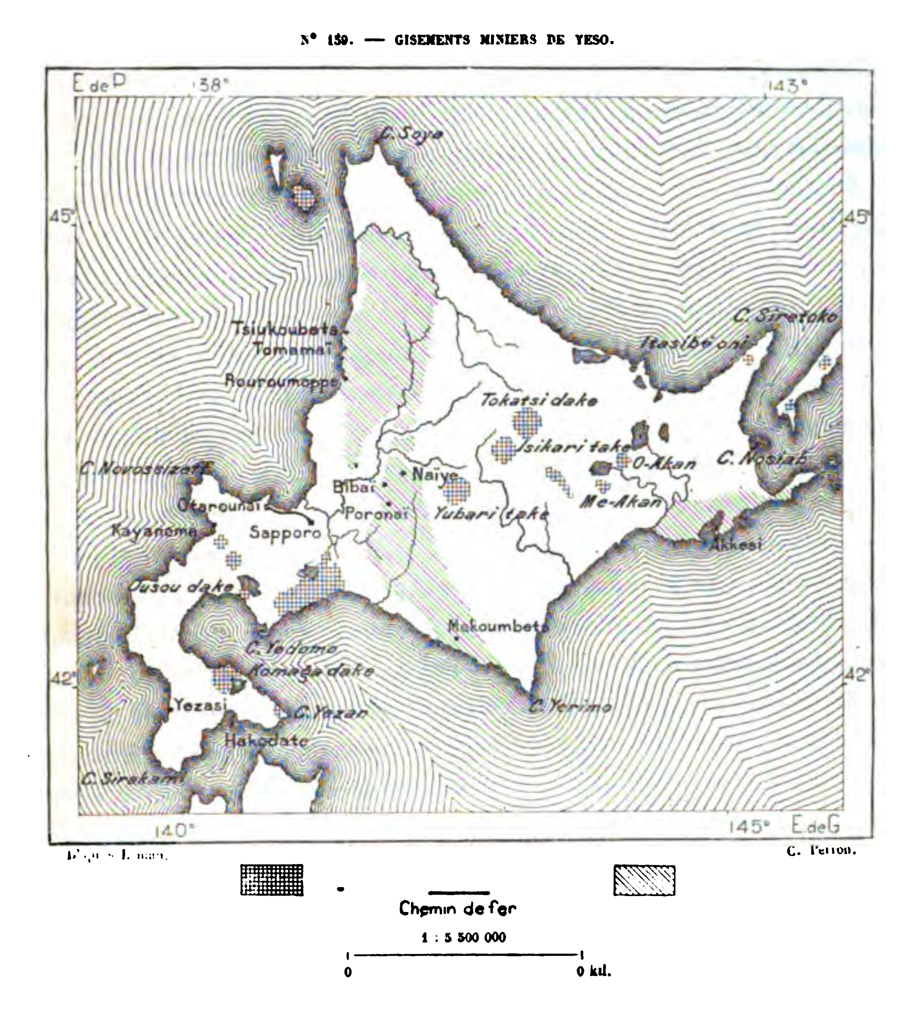
[3] Léon Metchnikov, *l'Extrême Orient*, juin 1877; — G. Bousquet, *le Japon de nos jours*.

[4] Production de l'or au Japon en 1877. . . . 415 kilogrammes. Valeur 1 300 000 francs.
» de l'argent » » . . . . 29 166 » » 5 830 000 »
» de cuivre » » . . . . 3 800 tonnes. » 5 500 000 »

liser les gisements de marbre, jadis si négligés dans l'industrie à cause de la dureté de ces matériaux. La plupart des mines du Japon appartiennent au gouvernement[1].

Quoique la principale industrie des Japonais soit la culture du sol pour la consommation locale, le pays du Soleil Levant est celui de toute l'Asie

N° 159. — GISEMENTS MINIERS DE YESO.



qui prend la plus forte part au travail manufacturier et les produits de ses ateliers sont expédiés dans toutes les parties du monde. Les Japonais sont d'admirables potiers. Déjà dans les tombeaux des anthropophages découverts par Morse on a trouvé des poteries extrêmement ornées, dont les motifs se voient aussi sur des faïences des âges historiques, et les sépulcres de toutes les époques suivantes ont livré aux chercheurs des

[1] Voyeïkov, *Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 5.

figures d'argile cuite, qui se plaçaient en cercle autour des tombes. Cependant c'est aux Chinois et aux Coréens que les Japonais doivent leurs progrès dans cet art. Les potiers restés les plus célèbres dans l'histoire du Nippon sont ceux qu'un prince de Satzma ramena en 1592, lors de l'expédition victorieuse en Corée, et qu'il établit dans sa principauté, à Naesivo gava : ce sont eux qui fabriquèrent les belles faïences devenues si rares et si appréciées que l'on connaît sous le nom de « vieux satzma ». Ce sont aussi des Coréens qui s'établirent au seizième siècle à Kioto pour y introduire la fabrication des porcelaines proprement dites. Dans ces derniers temps, le nombre des manufactures de céramique s'est beaucoup accru, et même certains districts où il ne s'en trouvait point livrent au commerce des produits estimés pour la richesse de la couleur et l'originalité des ornements représentant des feuillages ou des animaux. Les villages des potiers les plus renommés ne se distinguent pas des autres groupes de cabanes du Nippon : chaque atelier se compose des membres d'une même famille, qui vont, chacun à son tour, veiller à la cuisson des matériaux dans le four banal de la commune. Pour la fabrication des bronzes, chaque artiste a sa pièce et lui seul la fond, la cisèle, la colore par des oxydes, la rehausse d'incrustations de métaux précieux, de nacre, de corail ou de perles.

Depuis bien des siècles, les ouvriers du Nippon connaissent aussi l'art de tisser de solides étoffes en toile et en soie, et leurs brocarts mélangés de fils d'or et d'argent forment d'admirables tentures ou vêtements d'apparat. Dans un des temples de Nara, on conserve des boîtes en laque que l'on dit dater du troisième siècle de l'ère vulgaire[1] et qui témoignent de la supériorité des Japonais dans cette industrie depuis une période de seize cents années : les laques japonais des belles époques, fixés sur cuivre et plus souvent sur le bois du pin *retinispora*, et décorés d'or, d'argent ou de nacre, sont au nombre des objets les plus précieux que renferment nos musées; les plus estimés sont ceux du seizième siècle, des temps qui correspondent à la Renaissance en Occident. Les beaux laques ont l'éclat du métal et sont presque indestructibles. Le *Nil* ayant sombré en 1874 sur le Mikomoto, écueil voisin de Simoda, tous les trésors qui avaient été envoyés à l'exposition de Vienne séjournèrent pendant dix-huit mois dans l'eau de mer; lorsque les laques furent enfin repêchés par les scaphandres, ils furent retrouvés intacts ; leur poli n'avait rien perdu de son éclat. Les Japonais ont aussi la prééminence industrielle pour certaines espèces de papier, qu'ils fabriquent avec la pulpe du mûrier, avec celles du *brousso-*

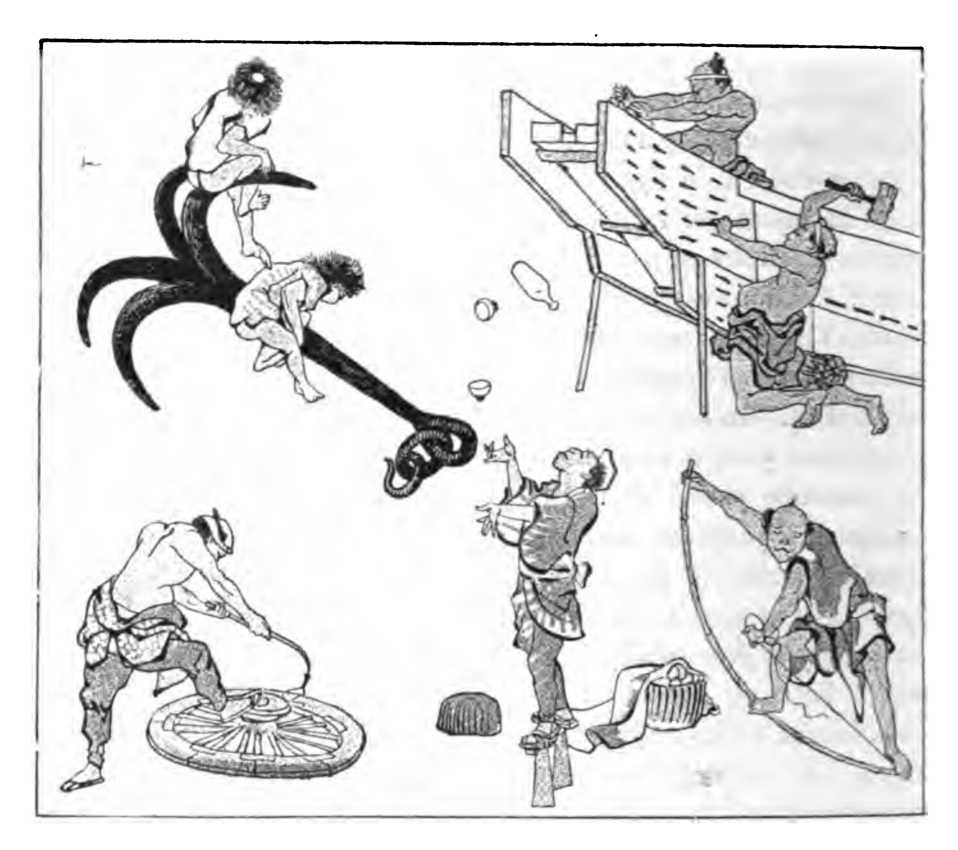
[1] Masana Maeda, *Revue scientifique*, 15 juin 1878; — *Le Japon artistique et littéraire*

netia papyrifera, de l'*hibiscus* et de plusieurs autres espèces d'arbres : s'il était vrai, ainsi qu'on l'a prétendu, que le rang des peuples dans la civilisation se mesure à la quantité de papier qu'ils consomment, les Japonais pourraient prétendre à la première place; non seulement ils sont parmi ceux qui emploient le plus de papier pour imprimer et pour peindre au pinceau, mais encore ils se servent du papier pour une foule d'usages : des cahiers remplacent nos mouchoirs et nos serviettes; les tabourets qui servent de coussins sont revêtus de papier; au lieu de vitres, les fenêtres ont des carrés de papier et ce sont des panneaux de la même pâte qui forment les parois mobiles des maisons; on prend des vêtements en papier enduits de cire végétale pour se garantir de la pluie, et c'est encore du papier qui remplace les capotes de cuir des voitures traînées à bras; les courroies en papier des machines sont plus résistantes que celles de cuir[1]. Certaines espèces de ces produits japonais n'ont pu être encore imitées dans l'Occident; mais pour la blancheur des feuilles la supériorité reste aux manufacturiers anglais et français; le papier du Japon est toujours un peu jaunâtre. Les Japonais sont aussi les maîtres des Européens dans l'art de tresser les joncs et les osiers, et de fabriquer des objets en paille : ils ont une étonnante variété de produits de cette espèce, depuis le manteau imperméable jusqu'aux marionnettes de toutes grandeurs et de toutes formes[2]. L'industrie des cuirs est représentée dans quelques villes du Japon par d'admirables produits ; mais, en général, les peaux sont très peu employées pour les objets de luxe, à cause de l'ignominie qui s'attachait à l'état de tanneur : la manipulation des peaux rejetait les ouvriers dans la caste méprisée des Étas. Parmi les remarquables productions de l'industrie japonaise, il faut citer ces « miroirs magiques » dont la splendeur, dit la légende, décida la déesse Soleil, curieuse et jalouse, à sortir de la caverne dans laquelle elle s'était enfermée. L'apparition des images que ce miroir projette sur les parois sous l'influence du faisceau de lumière et de chaleur, provient de ce que la surface du métal n'a pas partout la même épaisseur et la même composition; en s'échauffant, elle se courbe d'une manière inégale et révèle ainsi par les reflets calculés de ses creux et de ses reliefs les ornementations ou les caractères qui s'y trouvaient enfermés, pour ainsi dire[3].

Depuis que le commerce se fait librement entre le Japon et le reste du monde, l'industrie nationale a subi un temps d'arrêt. Pour vendre à

[1] *Annales de l'Extrême Orient*, 1881 ; — *Graphic*, 8 oct. 1881.
[2] Léon Metchnikov, *l'Empire japonais*.
[3] Expériences de Champion, Person, Maillard, Govi, Ayrton, Perry, Bertin, Duboscq.

l'étranger une grande quantité de leurs produits, les artisans du pays se sont occupés principalement de fabriquer à bon marché et la valeur réelle de leur travail en a souffert ; en outre, la concurrence étrangère a ruiné diverses industries. Néanmoins les traditions de l'art se conservent pour les bronzes, les laques, les poteries, les soies, les papiers peints et gaufrés. L'harmonie des couleurs, la sobriété des ornements, la grâce, le naturel, la

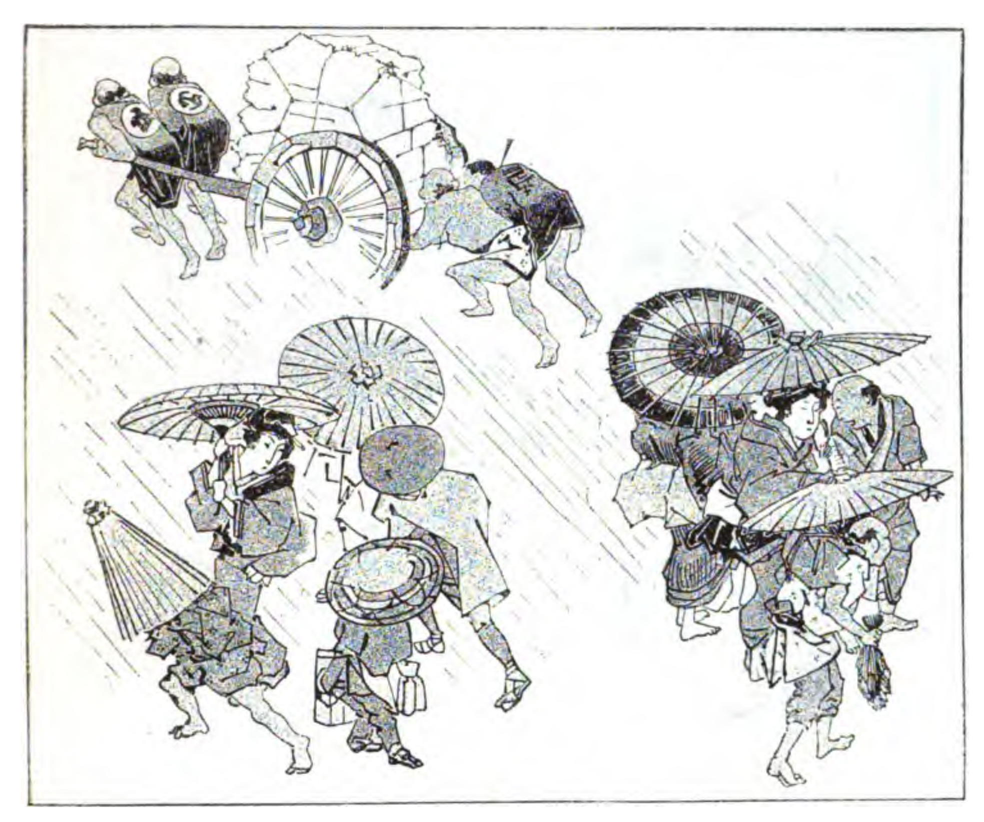


FAC-SIMILE. — SCÈNES DE MÉTIERS.
D'après un album japonais.

variété du dessin distinguent les œuvres des artistes japonais ; tous les objets de la nature, fleurs, feuillages, rameaux, insectes, poissons, oiseaux et petits quadrupèdes, sont représentés avec un bonheur d'expression, avec une hardiesse de raccourcis, une facilité de main qui tiennent du merveilleux. En un clin d'œil, l'artiste japonais a peint de vastes compositions décoratives dont l'ensemble est parfaitement balancé, sans que l'équilibre soit jamais obtenu par la répétition des formes[1]. Même en sablant les planchers avec des sables diversement colorés, les hommes du peuple, qui

[1] *Le Japon artistique et littéraire*, — Cutler *A grammar of Japanese Ornament and Design.*

ne sont nullement artistes de profession, improvisent des ornements d'une gaieté, d'une vérité surprenantes[1]; le dessin fait partie de l'instruction courante; à chaque instant l'homme du Nippon fait usage de son pinceau. Très fins observateurs, les artistes japonais ont un talent remarquable pour saisir les traits et les attitudes caractéristiques des individus, et leur ironie s'attaque non-seulement aux bonzes méprisés, mais aussi aux puis-



FAC-SIMILE. — SCÈNES DE LA RUE.
D'après un album japonais.

sants, représentés presque toujours sous les figures d'animaux, renards, singes ou sangliers[2]. Quoique le Nippon ait reçu de la Chine ses premiers enseignements d'art, il échappa rapidement à l'imitation servile et ne garda que la méthode et les procédés pour les appliquer aux objets de son choix avec une allure libre, joyeuse et pleine de fantaisie; même dans l'art traditionnel des bonzeries, les motifs imposés par la religion sont reproduits avec une étonnante variété de détails. Mais si la figure humaine est

[1] De Hübner, *Voyage autour du monde.*
[2] A. Humbert, *Japon pittoresque; — Le Japon artistique et littéraire.*

toujours traitée avec une grande énergie de mouvement, une étonnante intensité d'expression et une singulière compréhension des types et des caractères, il est rare que les limites du grotesque ne soient pas dépassées et que l'image ne dégénère pas en caricature. Aux expositions de 1867 et 1878, l'art japonais, apprécié depuis déjà longtemps par les connaisseurs européens, a surpris tous les visiteurs par son incontestable supé-



FAC-SIMILE. — LES DIEUX.
D'après un album japonais.

riorité sur les produits chinois; l'influence qu'en a ressentie toute l'ornementation moderne dans les étoffes, les faïences, les peintures, est considérable[1]. L'art du Nippon a mérité de faire école et de trouver des imitateurs dans l'Occident, et pourtant c'est à l'époque où il se pervertit lui-même par l'amour du lucre et la production hâtive.

On sait qu'après l'expulsion des Portugais et le massacre des Japonais convertis, le commerce du Nippon avec l'Europe avait été limité, en 1685, à la somme de 300000 taels, soit un peu plus de 2 millions de francs, et

[1] Ch. Schiffer, *Notes manuscrites*.

le gouverneur de Nagasaki prenait grand soin que la valeur stipulée des importations ne fût pas dépassée[1]. Les commerçants chinois avaient le droit de vendre à Nagasaki pour une somme double de marchandises, mais ils n'étaient guère moins surveillés que les Hollandais, en punition de ce qu'ils avaient fait la contrebande des croix et des livres catholiques. Un mouvement d'échanges d'environ 6 millions de francs, c'est à cela que se



FAC-SIMILE. — RATS MARCHANDS DE RIZ.
D'après un album japonais.

réduisaient les relations commerciales de l'industrieuse contrée du Soleil Levant avec le monde étranger. Quoique le Japon soit entouré d'îles et d'îlots où les jonques et les bateaux de pêche peuvent déposer furtivement leurs cargaisons, le commerce interlope resta presque nul ; c'est à la piraterie et non au trafic que s'adonnaient les hardis navigateurs japonais que l'on vit à Formose et sur les côtes de Fo'kien, imitateurs de ces corsaires qui, dans les premiers siècles de l'ère vulgaire, s'étaient montrés jusque dans la Malaisie, et devant l'embouchure du Meïnam, et qui avaient fourni

[1] Thunberg, *Voyage au Japon*; — Kämpfer, *Histoire du Japon* ; — Siebold, *Nippon Archiev*.

au roi de Siam ses meilleurs soldats; encore à la fin du dix-septième siècle, une colonie de Japonais gardait les abords de Juthia, la capitale siamoise[1]. Privés de boussole, de peur qu'ils n'eussent la tentation de s'aventurer au loin sur les mers, les marins du Nippon ne s'éloignaient plus des côtes de leur archipel pendant les trois derniers siècles et s'abstenaient même de parler aux étrangers naufragés. Lors du tremblement de mer de Simoda, une centaine de Japonais périrent, plutôt que de violer la loi qui leur défendait de monter à bord d'un navire européen; deux seulement acceptèrent la corde qui leur était jetée par les matelots russes de la *Diana*.

Depuis l'année 1854, époque de l'ouverture des ports, le commerce n'a cessé de croître de décade en décade, mais non d'année en année, car la guerre civile de 1868, la dépréciation du papier-monnaie, l'encombrement du marché ont eu pour conséquence d'arrêter pour un temps le progrès des échanges. En douze années, de 1867 à 1880, l'ensemble des opérations commerciales du Japon avec l'étranger, dans les six ports ouverts, Nagasaki, Hiogo-Kobe, Ohosaka, Yokohama, Nihigata, Hakodate, a beaucoup plus que doublé[2]; mais, en proportion avec le trafic extérieur des pays d'Europe, ce mouvement est encore peu considérable : il ne représente pas même 10 francs par tête de Japonais. Aussi les spéculations de maints négociants étrangers, qui se précipitaient vers le royaume du Soleil Levant comme vers un Eldorado, ont-elles été déçues : accoutumés à trouver dans le pays même les denrées et les objets fabriqués nécessaires à leur propre consommation, les Japonais ne demandent à l'étranger que ce qu'il leur est impossible de trouver chez eux : ils n'achètent guère à l'Europe et au Nouveau Monde, en échange de leurs thés, de leurs soies grèges[3], de leur camphre, de leurs éventails, de leurs cocons et de leur « graine » de vers à soie, que des lainages, des cotonnades, des métaux et quelques objets manufacturés; ils ont repoussé par traité l'introduction de l'opium, et peine de mort est prononcée contre tout importateur de cette drogue. La Chine leur envoie du sucre et du riz, que le Nippon paye surtout en « choux de mer », très appréciés par les Chinois du midi, et en ginseng, qui provient de la haute vallée du Sinano. Depuis quelques

[1] Thunberg, — Kusunoki, Knipping, *Mittheilungen von Petermann*, 1878, n° 11.

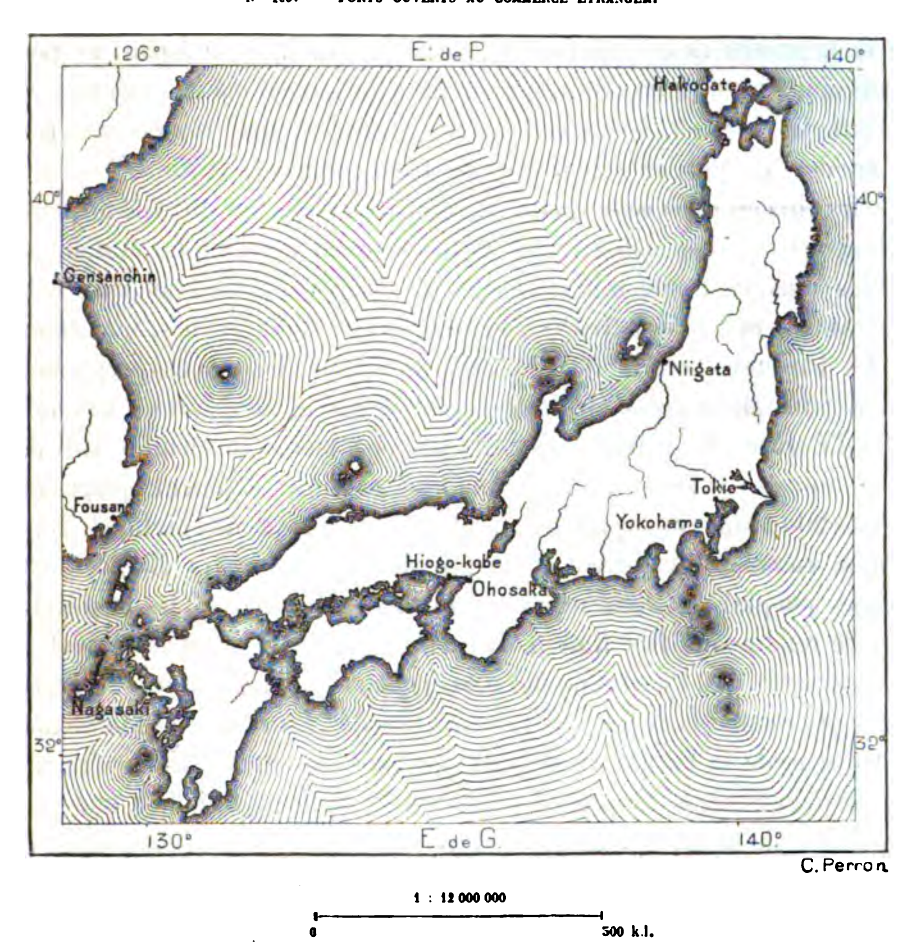
[2] Commerce du Japon avec l'étranger (le *yen* ou dollar compté à 5 francs 47 centimes) :

	Importation.	Exportation.	Ensemble.
1867. . .	87 100 000 francs.	66 200 000 francs	153 300 000 francs.
1880. . .	198 600 000 »	150 500 000 »	349 000 000 »

[3] Exportation des soies du Japon en 1878 : 925 000 kilogrammes. Valeur : 54 445 000 francs.
» thés » 1877 : 22 046 600 francs.

années, les importateurs japonais font venir de l'étranger de grandes quantités de fil de coton, qui sont employées dans les familles pour la fabrication d'étoffes plus solides et plus au goût des indigènes que les tissus de pacotille venus du Massachusetts et du Lancashire. Dans certains districts de l'intérieur, chaque maison a son métier, auquel travaillent les femmes, pendant que les hommes s'occupent aux champs ou au jardin. De

N° 160. — PORTS OUVERTS AU COMMERCE ÉTRANGER.



1 : 12 000 000

0 — 500 k.l.

grandes filatures et des manufactures d'indiennes et de draps ont été récemment fondées pour affranchir le Japon des achats de fil et d'étoffes qu'il fait en Angleterre. C'est aussi pour devenir commercialement indépendants de l'Europe que les Japonais s'occupent d'établir des verreries, des horlogeries, et qu'ils sont devenus fabricants d'allumettes chimiques. Il n'est guère de produits européens qu'ils n'aient su imiter; des constructeurs d'Ohosaka livrent des coffres incombustibles auxquels ne manque

rien, pas même le nom de l'industriel patenté d'Europe. Une maison japonaise a déjà une succursale à Milan pour vendre directement aux Italiens des graines de vers à soie, sans laisser les bénéfices du courtage à des intermédiaires étrangers. L'Angleterre a même reçu des cargaisons de briques provenant du Nippon.

La forme allongée de l'archipel, les obstacles que les montagnes de l'intérieur opposent aux communications, et les facilités que les innombrables criques du littoral offrent aux embarcations, du moins sur la côte orientale de la grande île et dans toute la partie méridionale du Japon, ne pouvaient manquer de faire des insulaires un peuple de pêcheurs et de marins. Les simples barques, trop petites pour se hasarder hors des criques, sont au nombre de plusieurs centaines de mille; chaque famille a la sienne dans les villages de la côte. Quant aux embarcations ayant plus de 6 mètres de longueur et assez solides pour se hasarder en mer, on les évaluait en 1872 à plus de trente mille; avant cette époque, l'amiral anglais Hope, traversant la mer Intérieure, y rencontra plus de 1500 jonques, sans compter les barques. Lors de la révolution, en 1868, les marins proprement dits ne possédaient point encore de navires à quille comparables aux vaisseaux d'Europe : ils n'avaient que des jonques, toutes construites sur des plans imposés par l'État[1]; mais quelques-uns de ces bâtiments jaugeaient plus de 200 tonnes et voyageaient dans tous les parages de l'archipel. Toute relation commerciale directe étant interdite avec les pays étrangers, les grandes jonques où s'embarquaient les ambassadeurs et les mandarins pour se rendre aux îles Riukiu, à Formose, en Chine, appartenaient au gouvernement. Dès l'ouverture des ports japonais aux négociants européens, la marine commerciale du pays prit une grande importance, et maintenant le Japon égale la France et dépasse plusieurs des autres États d'Europe pour le nombre et le tonnage des bateaux à vapeur, aussi bien que pour l'ensemble de la flotte[2]. Le premier navire à roues qui pénétra dans un port japonais, *le Barracouta*, était à peine entré dans les eaux de Nagasaki, que déjà des indigènes, avides d'apprendre, demandaient à étudier le jeu des machines et s'en faisaient dessiner le plan et la coupe par l'ingénieur du bâtiment[3]. Dès que les daïmio du Japon furent en relations avec

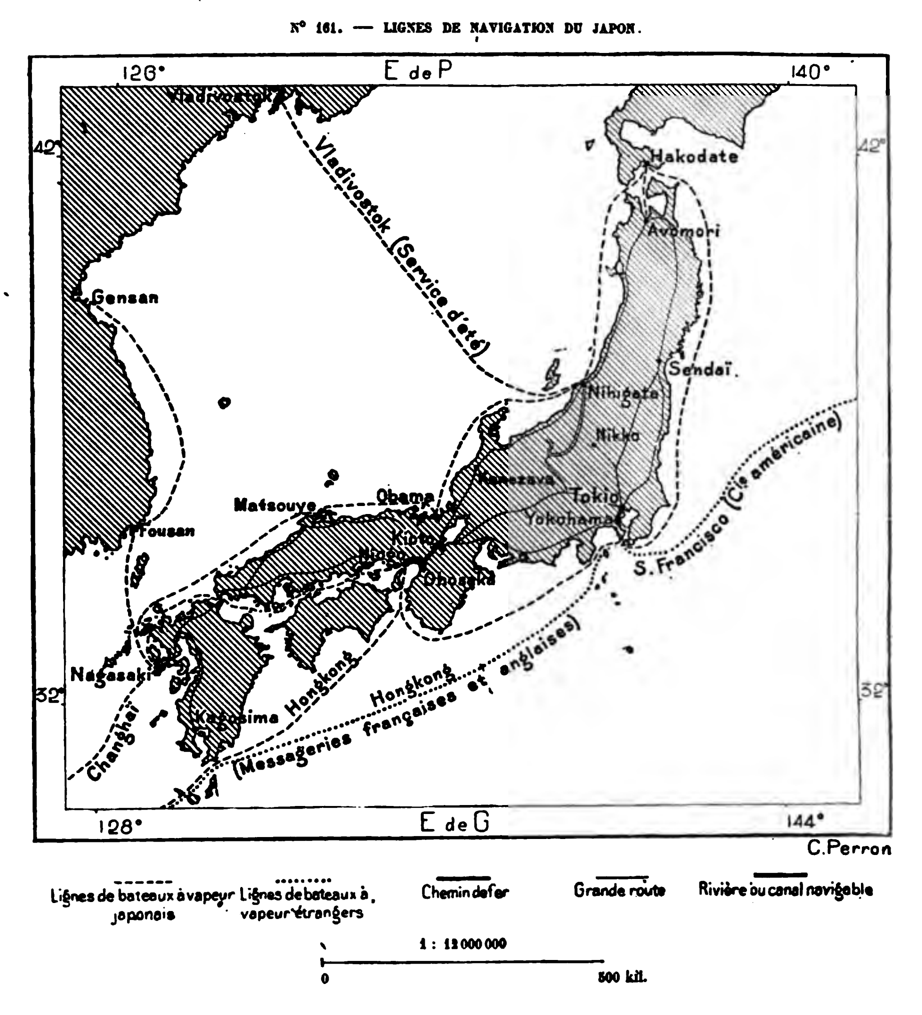
[1] Kämpfer, *Histoire du Japon*; — Perry, *Expedition of an American squadron*.

[2] Marine commerciale du Japon en 1879 :

Navires à voiles de construction européenne	714	jaugeant	27 550	tonnes.
Bateaux à vapeur	166	»	42 760	»
Jonques, à 31 tonnes en moyenne	18 174	»	745 134	»
Ensemble des navires, sans les bateaux de pêche.	19 054	jaugeant	815 444	tonnes.

[3] Tronson, *Voyage of the Barracouta*.

l'étranger, ils s'empressèrent de s'acheter des bateaux à vapeur pour accroître leur prestige aux yeux de leurs sujets; environ 200 de ces navires de luxe se balancèrent bientôt dans les ports devant les palais des daïmio, mais la plupart, bâtiments de rebut, vendus à haut prix et dirigés par des



N° 161. — LIGNES DE NAVIGATION DU JAPON.

équipages inexpérimentés, devinrent bientôt d'inutiles pontons. L'ère de la navigation sérieuse n'avait pas encore commencé[1].

Un navire japonais traversait l'Océan dès 1872 pour se rendre à San Francisco, et depuis cette époque le pavillon du Soleil Levant s'est montré dans les ports de l'Occident. Une compagnie de bateaux à vapeur, d'ailleurs subventionnée par le gouvernement, le Mitsoubisi, possédait déjà en 1876 plus de 40 bâtiments de 2000 tonneaux, qui touchaient à toutes les escales

[1] *Oesterreichische Monatsschrift für den Orient*, 15 märz 1876.

du littoral de Nippon, ainsi qu'à Hongkong, à Changhaï et à Vladivostok. Cette compagnie s'empare peu à peu du monopole des transports, si bien que la navigation étrangère a notablement diminué pendant les dix dernières années; le pavillon anglais est le seul qui n'ait pas souffert de la concurrence des navires japonais[1]. Les Chinois ou *Nankin san* prélèvent une part considérable de profit sur le commerce du Japon : comme intermédiaires, ils remplacent peu à peu les Européens et les Américains dans les ports ouverts. Dans chaque maison de commerce la place de *comprador* ou courtier est invariablement tenue par un Chinois[2].

Les Japonais n'ont pas complètement négligé la construction des routes, quoique la mer, éclairée maintenant par des phares[3], leur offre des chemins si faciles. On ne se servait guère de charrettes traînées par des bœufs que dans les alentours de Kioto, l'ancienne capitale. Ces voies ont été réparées et complétées; les autres, simples routes muletières sur la plus grande partie de leur parcours, sont graduellement élargies pour donner passage aux zinriksia. Les quatre routes maîtresses désignées par le même nom que les provinces traversées par elles : le Tokaï do et le Nakasen do, qui réunissent Tokio à Kioto, l'une par le littoral, l'autre par les montagnes; le Hokrokou do, qui suit le versant occidental; le Tosan do, chemin du nord, prennent peu à peu l'aspect de chaussées européennes. Quant aux voies ferrées, le Japon s'est contenté d'abord de donner l'exemple à la Chine en construisant les deux chemins de fer de Yedo à Yokohama et d'Ohosaka à Kioto et à Kobe, où la foule ne se presse pas moins que sur les lignes les plus fréquentées de l'Europe; mais, après ce dernier effort, les entreprises furent longtemps interrompues, on ne construisit que de petits chemins de fer miniers, et c'est tout récemment que la ville d'Ohotz a été rattachée à Kioto et que, dans l'île de Yeso, la capitale, Sapporo, s'est reliée au port d'Otarounaï[4]. On met aussi la main à l'exécution du

[1] Part des pavillons étrangers dans le commerce du Japon :

1870 :	661	navires anglais.	jaugeant	319 471	tonnes.
	962	» d'autres nations . .	»	841 704	»
Ensemble :	1523	navires	jaugeant	1 161 175	tonnes.
1878 :	487	navires anglais.	jaugeant	417 691	tonnes
»	351	» d'autres nations . .	»	331 181	»
	838	navires	jaugeant	748 872	tonnes.

[2] Résidents étrangers dans les ports ouverts du Japon :

1874 :	Anglais 1170;	Autres Européens et Américains 1238;	Chinois 2723;	Ensemble 4513.
1878 :	» 1067;	» » » 1410;	» 3028;	» 5505.

[3] Phares du Japon, en 1881 : 45, sans compter les feux de port.

[4] Chemins de fer au Japon en 1881 : 138 kilomètres.
Mouvement des voyageurs en 1879 : 3000000.

VUE PRISE SUR LA ROUTE DU TOKAÏ DO

Dessin de P. Langlois, d'après une photographie.

grand projet qui consiste à tracer une ligne du nord au sud du Hondo, par Sendaï, Tokio, Nagoya et Kioto, et de la rattacher par des embranchements à toutes les villes importantes de la rive occidentale. Les tronçons de ce réseau que l'on doit le plus tôt inaugurer sont les voies d'Oholz à Tsourouga et de Tokio à Takasaki. A l'exception des locomotives, importées d'Amérique, tout le matériel des nouvelles voies sera de provenance japonaise.

Pour les télégraphes et les postes, les progrès ont été beaucoup plus rapides. La première ligne télégraphique fut ouverte en 1869, et en 1880 l'ensemble du réseau, comprenant plusieurs lignes sous-marines et rattaché aux lignes du continent voisin par Changhaï et Vladivostok, était d'environ 13 000 kilomètres; les routes postales avaient un développement total de 58 000 kilomètres. Pour l'organisation du service, le Japon, l'un des États qui furent le plus empressés à faire partie de l'Union postale universelle, n'a rien à envier aux postes de l'Europe occidentale; à cet égard on peut le classer déjà beaucoup plus haut que divers États de civilisation européenne[1]. La circulation des journaux s'est accrue en d'étonnantes proportions. La première publication de ce genre parut en 1871; au milieu de l'année 1878, on comptait 266 gazettes japonaises, 9 en langues étrangères, ayant ensemble un tirage de 29 millions d'exemplaires. Pendant la même année, 5317 ouvrages nouveaux avaient été publiés en 9967 volumes : ainsi le Japon occupe le troisième rang pour la librairie parmi les nations du monde; par le nombre des ouvrages publiés, il dépasse même la Grande-Bretagne[2]. Dans ces derniers temps, des éditeurs japonais peu scrupuleux ont commencé d'entrer en concurrence avec les éditeurs d'Europe par la contrefaçon d'ouvrages anglais[3]. Il ne paraît guère en Europe d'ouvrages scientifiques de valeur qui ne soient traduits en japonais, et les noms des Darwin, des Herbert Spencer, sont de ceux que n'ignore aucun homme cultivé du Nippon.

[1] Lettres envoyées par les postes du Japon en 1879 : 28 870 000

Cartes postales » » » »	13 500 000
Journaux et livres » » »	11 850 000
Ensemble des envois avec mandats, etc.	53 775 206
Télégrammes (dont 23 000 pour l'étranger)	1 045 442

[2] Ouvrages publiés au Japon, de juillet 1878 à juillet 1879 :

543	ouvrages de politique et de législation.	225	ouvrages de mathématiques.
470	» d'éducation.	180	» d'histoire.
454	» de géographie.	107	» de religion.
313	» de philologie.	2925	» romans, poésies, divers.

[3] *Athenæum; London and China Express*, 4 nov. 1881.

L'accroissement rapide du mouvement littéraire prouve combien l'instruction publique a été prise au sérieux dans le pays du Soleil Levant. L'instruction est devenue démocratique, et tous, quelle que soit leur origine de classe, peuvent également étudier les sciences et les arts dans les établissements publics. D'après la loi, il doit exister une école élémentaire pour 600 habitants; des collèges secondaires et spéciaux, des académies artistiques, des conservatoires industriels, l'université de Tokio et plusieurs hautes écoles scientifiques, dont la première en date est l'école de médecine de Nagasaki, fondée en 1829, complètent l'organisation du système d'instruction. Même les prisons sont transformées en écoles régulières, ayant d'ordinaire pour moniteurs les condamnés politiques[1]. La partie du budget allouée au département de l'éducation est l'une des principales dépenses de l'État, et la nation japonaise, en dehors du gouvernement, se distingue entre toutes par sa générosité pour les écoles; en cinq années, de 1875 à 1879, les contributions volontaires pour l'instruction publique se sont élevées à plus de 42 millions de francs, sans compter les terres, les édifices, les livres, les instruments, les dons en nature de toute espèce. Parmi les nombreuses associations de création récente, une société, qui n'a pas moins de 3000 membres dans toutes les parties de l'empire, s'est fondée spécialement pour développer les études dans le pays. Cependant les deux cinquièmes des garçons, les quatre cinquièmes des filles manquent encore sur les bancs des écoles publiques[2], mais beaucoup d'enfants apprennent le syllabaire dans leur famille. Le principal reproche fait au système d'éducation japonaise est que le programme en est beaucoup trop vaste pour les écoles primaires et secondaires; l'étude perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue. En outre, on n'a pu remplacer les violents exercices corporels des jeunes samouraï que par des cours bien insuffisants de gymnastique, et la santé des élèves souffre beaucoup de ce régime.

Le nombre des instituteurs étrangers[3], que le gouvernement du Japon avait fait venir d'Europe et d'Amérique pour initier la population aux sciences, aux arts et aux métiers du monde, diminue d'année en année

[1] *Nature, journal of science*, 13 oct. 1881.

[2] Écoles du Japon en 1879 :
Écoles primaires : 25 459; 59 825 instituteurs et institutrices.
Élèves : 1 594 792 garçons; 568 220 filles. Ensemble : 2 163 012 enfants.
Écoles secondaires : 389, avec 910 professeurs et 20 552 élèves, dont 1112 jeunes filles.
Écoles spéciales, 52, avec 14 professeurs et 3361 étudiants.
Écoles normales : 96, avec 7222 garçons et 727 filles.

[3] Instituteurs étrangers au service du gouvernement japonais en 1875 : 705.

et les traitements offerts aux nouveaux venus deviennent de plus en plus modiques, ce qui s'explique par la substitution graduelle de professeurs allemands aux Anglais et aux Américains. Ingénieurs invités à faire des routes et des voies ferrées, à construire et à piloter des navires, médecins auxquels on donne des hôpitaux à diriger, militaires appelés pour former des armées, jurisconsultes choisis pour rédiger des lois, financiers arrivés avec l'espoir de manier les fonds de l'État, tous ont été ramenés par la douce et constante attitude de leurs hôtes à un rôle unique, celui de professeur, chacun dans sa spécialité[1]. On leur a demandé, non d'appliquer directement leurs talents au profit de leur gloire, mais de se rendre graduellement inutiles en formant des élèves qui pussent les remplacer et permettre de les renvoyer au plus tôt. Le Japon nouveau tient à se créer par ses propres forces, et l'étranger gênant et indiscret qu'il accueille n'est pour lui qu'un ennemi nécessaire. « L'avenir d'un peuple est en lui-même, dit fièrement un auteur japonais, comme l'aigle est contenu dans l'œuf. »

D'après la tradition, la famille régnante descendrait de Zinmu-Tenno, le « divin Conquérant », fils du dieu Isanami et arrière-petit-fils de la « déesse du Soleil »; le mikado qui occupe actuellement le trône serait le cent vingt-troisième empereur portant les trois insignes divins, le miroir, l'épée et le sceau : la dynastie du Soleil, ayant pour emblème la fleur du chrysanthème, dont la forme rappelle celle du globe lumineux entouré de rayons, règnerait sans interruption depuis vingt-cinq siècles et demi, c'est-à-dire depuis les temps de Nabuchodonosor et de Tullus Hostilius. Toutefois les neuf premiers siècles de l'histoire des mikado ne sont connus que par des légendes, et l'histoire proprement dite ne commence qu'à la fin du troisième siècle de l'ère vulgaire, avec l'introduction des signes idéographiques chinois[2].

Avant la récente révolution qui changea la forme du gouvernement, le pouvoir ne se trouvait que de nom entre les mains de l'empereur du Nippon. Depuis la fin du douzième siècle, il était, pour ainsi dire, relégué parmi les dieux, et sa puissance se manifestait par l'intermédiaire d'un siogoun, devenu le véritable empereur. En 1853, lorsque les Américains, puis les Russes se présentèrent pour demander la conclusion d'un traité

[1] G. Bousquet, *le Japon de nos jours.*
[2] D'Hervey de Saint-Denys, *Ethnographie des peuples étrangers à la Chine.*

de commerce avec le royaume du Soleil Levant, le mikado ne sut prendre d'autre part aux délibérations qu'en « adressant du matin au soir de ferventes prières aux *kami* et aux mânes des ancêtres » : enfermé dans son palais, ou plutôt dans son temple, prisonnier de l'étiquette, il ne pouvait toucher le sol de ses pieds, ni exposer sa personne au grand air, ni laisser le soleil éclairer sa tête. Mais le siogoun lui-même n'avait plus la puissance souveraine, que le fameux Yeyas, fondateur de Yedo, avait léguée à sa famille, à la fin du seizième siècle. Tout surveillés qu'ils étaient, les feudataires de l'empire, c'est-à-dire les dix-huit grands daïmio et les trois cent quarante-quatre petits daïmio, n'en constituaient pas moins une corporation plus forte que les dépositaires officiels du pouvoir. Lorsque le siogoun, effrayé par l'arrivée des frégates américaines sous les ordres du commodore Perry, fut obligé de renoncer à la politique traditionnelle de l'empire, d'autoriser les étrangers à commercer directement avec son peuple et même à s'établir à demeure sur le territoire japonais, cette décision était trop grave pour ne pas agiter fortement l'opinion des seigneurs féodaux et de toute la foule des samouraï. L'agitation devint si vive que, pour la première fois depuis des siècles, les bruits du dehors pénètrèrent dans « l'enceinte réservée ». Sollicité par les nobles, l'empereur dut intervenir et donner des ordres au siogoun. Des luttes éclatèrent de toutes parts entre les clans nobiliaires, les uns tenant pour le roi de Yedo, les autres pour l'empereur, d'autres encore, presque indépendants, faisant pencher le sort suivant leurs caprices ou leurs rancunes. En 1863, la ligue des seigneurs de Satzma, Toza et Nagato, hostile à la libre admission des étrangers, l'emporta et fit donner l'ordre au siogoun de rompre les traités de commerce; mais ces feudataires avaient eux-mêmes des instructeurs européens dans leurs armées, des médecins et des professeurs de l'Occident ou du Nouveau Monde dans leurs résidences, et l'étranger leur fournissait les fusils et la poudre. Il était impossible de revenir sur les faits accomplis, le Japon était définitivement ouvert et la révolution commencée devait suivre son cours.

Tandis que pour régler toutes les questions intérieures et extérieures on s'occupait de la convocation du Gakziuyin, c'est-à-dire de l'assemblée générale des samouraï, une « cohorte de la colère céleste » se formait dans les districts de l'ouest, et des vaisseaux étrangers, pénétrant dans la mer Intérieure, étaient canonnés par les batteries des détroits. Non-seulement les étrangers se refusèrent à partir de bon gré, mais encore ils revinrent avec une escadre, forcèrent le passage de Simono seki, en réclamant une in-

demnité de guerre et, bientôt après, l'extension de leurs privilèges. Il fallut leur céder sur tous les points, mais le siogoun, rendu responsable de ces humiliations, dut se résigner à l'abdication : après une vaine tentative de révolte, il fut déclaré déchu de ses dignités, et le pouvoir revint dans son intégrité au mikado. Les daïmio eux-mêmes demandèrent l'abolition de leurs privilèges et l'un d'eux brigua l'honneur de raser son château pour le remplacer par des terres labourables[1]. Le régime féodal fut aboli, de même que la distinction des classes, le droit de s'instruire fut accordé à tous, les mariages furent permis de classe à classe, et même des plébéiens ou heï min entrèrent dans le gouvernement. Les États méprisés furent placés sur le même rang que les autres sujets et les samouraï durent cesser de se distinguer de la foule par le port de leurs deux sabres; cependant le recensement tient encore compte de l'origine plébéienne ou nobiliaire des habitants[2]. Pour indiquer que les changements accomplis étaient irrévocables, et que la nouvelle ère du Meidzi ou de la « Loi Éclairée » était décidément ouverte, l'empereur quitta la ville sainte de Kioto pour s'établir dans la cité plus vaste de Yedo, au centre même de la société progressive du nouveau Japon. La dernière insurrection qu'il eut à vaincre fut celle des marins de la flotte, qui s'étaient emparés de Hakodate et y avaient fondé une république indépendante, sur le modèle des États-Unis de l'Amérique du Nord.

En 1869, une année après que la révolution eut abattu tous les pouvoirs rivaux devant celui de l'empereur, il rendait lui-même hommage à une autre puissance, celle de l'opinion publique. Parlant un langage qui n'avait jamais été entendu au Japon, il jurait solennellement, en présence de ses conseillers, qu'une assemblée délibérative serait convoquée pour discuter les lois organiques, il promettait que la justice pour tous serait désormais sa règle de conduite et qu'il s'adresserait toujours aux hommes d'intelligence et de vrai mérite. » Ces promesses de joyeux avènement, jurées « par les mânes des ancêtres », n'ont pas été mieux tenues que tant d'autres serments de princes, et le Japon attend encore et réclame en vain la convocation de son assemblée constituante. Les ambassadeurs envoyés en Europe pour étudier le gouvernement des peuples se sont pro-

[1] De Hübner, *Voyage autour du monde*.

[2] Nobles du Japon en 1875 :

Famille du mikado	31	personnes.
Koughe et daïmio	2 829	»
Samouraï	1 548 568	»
Sotsou samouraï.	343 881	»
Djisi samouraï	3 530	»

noncés en faveur du régime qui devait leur assurer le plus d'influence personnelle et le pouvoir a gardé ses formes absolues. La presse, même celle qui se trouve entre les mains des étrangers, est réglée par des lois très sévères, aggravées depuis 1878, et ne permettant que l'approbation, non la discussion des actes souverains; les réunions populaires ne sont point autorisées, la surveillance continue par le « chef du village » et l'espionnage sont restés le grand moyen du gouvernement. La seule institution représentative, empruntée à la Russie, est celle de réunions provinciales, ayant quelque analogie avec les *zemstvo ;* mais les électeurs doivent appartenir à la classe des propriétaires et payer au moins 25 francs d'impôt: les éligibles ne comprennent que les sujets payant 50 francs de cote annuelle et résidant depuis trois ans dans le district. Les délibérations des assemblées nommées par les électeurs censitaires se bornent à la discussion des taxes et des dépenses locales et la session ne peut durer plus d'un mois.

Les conseils du gouvernement sont constitués sur le modèle de ceux des pays parlementaires. Le comité suprême est présidé par un premier ministre, auquel est adjoint un vice-président, et comprend les secrétaires de tous les grands départements d'État : intérieur, affaires étrangères, finances, guerre, marine, instruction, travaux publics, justice, maison de l'empereur; on vient d'établir un nouveau ministère, celui du commerce et de l'agriculture. Au-dessous du conseil des ministres siège un conseil législatif, qui élabore les lois sous la présidence d'un prince du sang et soumet ses travaux aux ministres, sans aucun droit d'initiative. Le gouvernement convoque aussi, dans quelques occasions spéciales, une assemblée des employés des districts pour la consulter sur les questions d'impôt; mais le préfet est armé du droit de veto contre les délibérations de l'assemblée. La hiérarchie administrative, très fortement constituée dans ce pays, où les communes ne jouissent que d'une autonomie illusoire, — quoique les maires soient élus par les chefs de famille, — comprend dix-sept rangs, divisés en trois catégories, les Siok' nin, les So nin et les Han nin. Récemment, l'Église était unie à l'État par des allocations budgétaires; encore en l'année 1879 une somme de 675 000 francs fut accordée aux « temples des dieux » ; maintenant les frais de culte sont laissés en entier à la piété des fidèles. Une administration spéciale, le Kaïtakouzi, que l'on vient d'abolir, pour la remplacer par une compagnie, investie en réalité d'un monopole commercial, s'occupait des colonies, c'est-à-dire Yeso et les Kouriles.

Les anciennes lois japonaises, imitées de la jurisprudence chinoise des

Ming et des Tsing, et les ordonnances ou « Cent Lois » de Yeyas ont été codifiées depuis la révolution et singulièrement adoucies, quoique d'autre part certains actes jadis impunis soient poursuivis maintenant. Ainsi le droit absolu que le père de famille avait sur ses enfants lui a été retiré, et désormais celui qui vendrait ses filles, suivant une pratique jadis très répandue, serait passible d'une punition sévère. La femme, que l'ancienne jurisprudence considérait comme n'ayant aucun droit si le père ou le mari



PEINE DE LA CANGUE AVANT LA RÉVOLUTION JAPONAISE.
Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie.

ne se constituait son défenseur, a pris légalement place parmi les personnes humaines. La peine de la cangue est abolie, de même que la torture; cependant, d'après le témoignage des étrangers, celle-ci serait encore appliquée sous la forme du fouet, relativement bénigne. La peine de mort, par la décapitation ou la pendaison, est prononcée contre les assassins, les rebelles, les voleurs de grand chemin, les marchands d'opium; mais il est rare que les tribunaux aient à faire appliquer cette peine. En proportion des prisons de l'Occident, celles du Japon sont presque vides; en 1873, elles contenaient seulement 6465 individus, parmi lesquels moins de 500 femmes[1]:

[1] G. Bousquet, *le Japon de nos jours.*

c'est une proportion dix fois moins forte relativement que celle des contrées de l'Europe occidentale. Des jurisconsultes français, appelés au Japon pour étudier et remanier le droit local, ont élaboré un code civil et un code pénal, que le gouvernement japonais a publiés en 1880 comme lois de l'État; mais il est à craindre que plusieurs de ces innovations n'aient pour résultat de troubler la notion de justice dans l'esprit des Japonais, en rangeant parmi les délits des actes qui ne leur paraissent point blâmables, tels que la pratique du tatouage et les ablutions en public. Le résultat principal que désire atteindre le gouvernement japonais en changeant sa jurisprudence, est d'offrir assez de garanties aux puissances étrangères pour que celles-ci, renonçant au privilège de l'exterritorialité, laissent juger leurs nationaux par les autorités locales[1]. Actuellement tous les étrangers du Japon ne relèvent que de leurs ambassadeurs et de leurs consuls ; mais il leur est strictement défendu de s'occuper de la politique du pays et la publication de journaux japonais leur est interdite, sous peine d'amende, d'emprisonnement ou même de travaux forcés, prononcée par le consul[2]. Judiciairement, le Japon se partage en quatre circonscriptions de cours d'appel : Tokio, Sendaï, Ohosaka, Nagasaki.

A l'exception d'un hôpital fondé à Nagasaki par les médecins hollandais, le Japon ne possédait pas, à l'époque des traités, d'établissement pour le traitement des malades. Mais, avec son zèle ordinaire pour l'imitation des institutions européennes, le Japon s'est mis à la construction des hôpitaux, et à la fin de l'année 1878 il en possédait 159, dont 35 entièrement construits au moyen de contributions volontaires[3]. De même que dans la plupart des pays d'Europe, la vaccine est devenue obligatoire.

Les finances du Japon ne sont pas dans un état prospère : ne voulant pas rester en arrière des nations européennes, dont il apprenait les méthodes de comptabilité, le pays a pris soin d'ouvrir aussi le grand-livre de la dette. L'ensemble de son passif comprend, avec le papier-monnaie[4], plus de 1 milliard 800 millions de francs, soit la valeur de six à sept années de revenu : une somme de 60 millions de francs seulement représente les dettes contractées envers les banques étrangères. Les pensions des nobles et les rachats de leurs privilèges entrent pour plus d'un milliard dans le

[1] *Annales de l'Extrême Orient*, déc. 1880.
[2] *China and Japan Order in Council*, 1875.
[3] *Mittheilungen von Petermann*, II, 1881.
[4] Papier-monnaie en circulation en 1881 : 565 000 000 francs.



TYPES ET COSTUMES. — JAPONAIS EN BARQUE

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.

total de la dette, dont la rente annuelle est de 80 millions de francs. Les ressources du budget proviennent pour les deux tiers de l'impôt foncier[1].

Protégé par la mer, le Japon n'aurait guère besoin d'armée permanente; mais au lendemain de la révolution il eût été trop périlleux pour le gouvernement de rester exposé aux insurrections de l'ancienne caste militaire des samouraï, désormais privée de ses prérogatives et peu à peu transformée en classe d'employés et d'agents de police. On s'occupa de constituer une armée se recrutant par la conscription; des officiers français reçurent la mission de l'équiper, de la dresser et de la discipliner sur le modèle des armées d'Europe. Le service, obligatoire en principe pour tous les Japonais, à l'exception des Aïnos et des habitants des Riukiu, est de trois années dans l'armée active et de trois dans la réserve; en outre, l'armée territoriale, avec sa réserve, comprend tous les hommes entre vingt-trois et quarante ans qui ne sont pas sous les drapeaux. L'ensemble de la force militaire est de 35 000 hommes en temps de paix, de plus de 50 000 hommes en temps de guerre, sans compter la réserve : c'est là un effectif bien suffisant pour permettre au Nippon de braver la Chine, la Corée, et de résister même à la Russie; mais il est à craindre aussi que le Japon, fier de son armée solide, ne se laisse entraîner à une politique d'agression sur ses voisins plus faibles. Jusqu'à maintenant, les troupes japonaises n'ont eu à faire qu'une expédition au dehors de leur territoire, dans l'île de Formose, et cette expédition a fait honneur à leur parfaite discipline; mais en 1877 elles eurent à réprimer la terrible insurrection de Satzma, qui leur coûta plus de 30 000 hommes, tués ou blessés. Le royaume est divisé en six circonscriptions militaires : Tokio, Sendaï, Nagoya, Ohosaka, Hirosima, Kmamoto. Deux écoles militaires ont été fondées à Tokio. Les deux principaux arsenaux sont ceux de Tokio et d'Ohosaka.

La marine japonaise, entièrement composée de bateaux à vapeur, dont quelques-uns sont cuirassés, a été organisée sous la direction d'officiers et de mécaniciens anglais; en 1879, elle comprenait 29 vaisseaux, armés de 149 canons et montés par 4240 hommes d'équipage. Le principal chantier

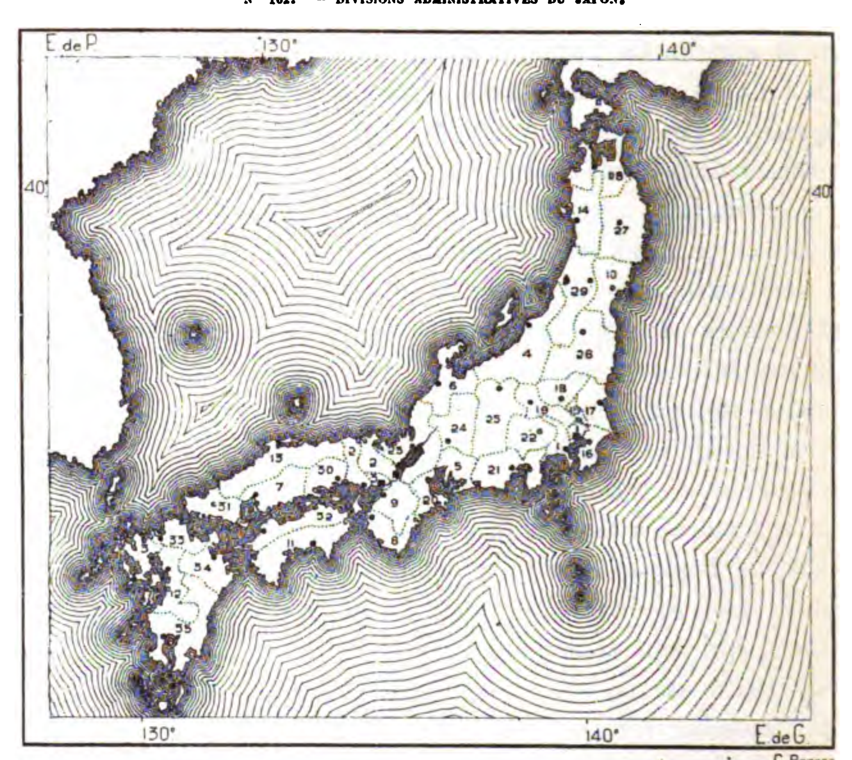
[1] Budget du Japon en 1880, le *yen* compté à 5 fr. 47 c. : 304 413 000 francs.

RECETTES.		DÉPENSES.	
Impôts directs	226 867 720 fr.	Intérêt de la dette	115 965 530 fr.
» indirects	41 807 587	Liste civile et pensions	10 592 212
Douanes	11 931 766	Armée et flotte	53 750 398
Divers	23 796 000	Éducation	6 235 089
		Travaux publics	5 597 809
		Administration, etc.	112 480 000

est celui de Yokoska, près de Tokio, et tout le pays est divisé en deux districts maritimes, le Tokaï ou littoral de l'Est » et le Saïkaï ou « littoral de l'Ouest ».

Les anciennes divisions politiques du Japon, encore reconnues dans le

N° 162. — DIVISIONS ADMINISTRATIVES DU JAPON.



Les numéros inscrits sur cette carte correspondent à ceux du tableau.

1 : 16 000 000

0 500 kil.

langage ordinaire, sont celles des régions ou des « routes » (*do*) ; mais, pour briser la tradition, les anciennes provinces ont été remplacées par des départements ou *ken*, subdivisés en districts ou *kohori*. Autrefois, la province de Kinaï constituait le domaine particulier du mikado et les revenus lui en étaient spécialement attribués.

Le tableau suivant donne la liste des circonscriptions administratives modernes du Japon.

DIVISIONS ADMINISTRATIVES DU JAPON

Les noms des villes ouvertes au commerce étranger sont en *italiques*.

NOMS DES DÉPARTEMENTS Fou et ken.	VILLES PRÉFECTORALES.	POPULATION [1] des départements.	PROVINCES ET DISTRICTS qui correspondent au département.
Fou: Tokio fou.	*Yedo* (prov. Mouzasi).	957 121	Districts Tasima et Yebara et une partie des districts Katsousika, Adatsi et Tama de la prov. Mouzasi (Tokaï do).
Fou: Saïkio fou.	Kioto (prov. Yamasiro).	822 098	Provinces Yamasiro (Kinaï) et Tango (Sanyin do), et 4 districts orientaux de la prov. Tanba (Sanyin do).
Fou: Ohosaka fou.	*Ohosaka* (prov. Setz).	582 666	7 districts orientaux de la prov. Setz (Kinaï).
1. Kanagava ken.	*Yokohama* (pr. Mouzasi).	757 462	Province Sagami, districts Tsoudzouki, Tatsibana et Kouraki, et une partie du district Tama de la prov. Mouzasi (Tokaï do).
2. Hiogo ken.	*Kobe* (prov. Setz).	1 391 928	Provinces Harima (Sanyo do), Tazima (Sanyin do) et Avadzi (Nankaï do); cinq districts occidentaux de la prov. Setz (Kinaï) et deux distr. de la prov. Tanba (Sanyin do).
3. Nagasaki ken.	*Nagasaki* (prov. Hizen).	1 190 335	Provinces Hizen, Iki et Tsousima (Saïkaï do).
4. Nihigata ken.	*Nihigata* (prov. Etsigo).	1 546 538	Provinces Etsigo [2] et Sado (Hokrokou do).
5. Aïtsi ken.	Nagoya (prov. Ovari).	1 303 812	Prov. Ovari et Mikava (Tokaï do).
6. Isikava ken.	Kanazava (prov. Kaga).	1 833 778	Prov. Kaga, Noto et Etsitsiu, et 7 districts de la prov. Etsizen (Hokrokou do).
7. Hirosima ken.	Hirosima (prov. Aki).	1 213 154	Prov. Aki et Bigo (Sanyo do).
8. Vakayama ken.	Vakayama (prov. Kihi).	597 728	Prov. Kihi (Nankaï do).

[1] D'après le recensement de 1880 (13e des années Meidzi).
[2] Une partie du district Kanbara, de cette province, fait partie du ken de Foukousima.

NOMS DES DÉPARTEMENTS Ken.	VILLES PRÉFECTORALES.	POPULATION des départements.	PROVINCES ET DISTRICTS qui correspondent au département.
9. Sakahi ken.	Sakahi (prov. Idzmi).	957 407	Prov. Idzmi, Yamato et Kavatsi (Kinaï).
10. Miagi ken.	Sendaï (prov. Rikouzen).	619 120	13 distr. de la prov. Rikouzen, 23 distr. de la prov. Ivaki (Tosan do).
11. Kòtsi ken.	Kòtsi (prov. Toza).	1 179 247	Prov. Tosa et Ava de Sikok (Nankaï do).
12. Kmamoto ken.	Kmamoto (pr. Higo).	986 695	Prov. Higo, île Kiusiu (Saikaï do).
13. Simane ken.	Matsouye (prov. Idzmo).	1 037 260	Prov. Idzmo, Hòki, Inaba, Ivami et Oki (Sanyo do).
14. Akita.	Akita (prov. Rikoutsiu).	618 833	7 districts de la prov. Ougo et 1 de la prov. Rikoutsiu (Tosan do).
15. Saïtama ken.	Ourava (prov. Mouzasi).	933 955	14 districts et une partie des distr. Adatsi et Katsousika de la prov. Mouzasi (Tokaï do).
16. Tsiba ken.	Tsiba (prov. Simosa).	1 105 292	Prov. Ava et Kadzousa, 6 districts entiers et une partie de deux autres de la prov. Simosa (Tokaï do).
17. Ibaraki ken.	Mito (prov. Hitatsi).	894 376	Prov. Hitatsi, 4 districts et une partie de deux autres de la prov. Simosa (Tokaï do).
18. Totsigi ken.	Totsigi (prov. Simodzke).	581 558	Prov. Simodzke (Tosan do).
19. Gounba ken.	Mayebasi (prov. Kodzke).	581 556	Prov. Kodzke (Tosan do).
20. Miye ken.	Ano-Tsou (prov. Ise).	842 112	Prov. Ise, Iga et Sima (Tokaï do)[1].
21. Sidzouokao ken.	Sidzouokao (p. Sourouga)	950 022	Prov. Sourouga, Tootomi et Idz avec l'archipel Ogasavara ou Boninsima (Tokaï do).
22. Yamanasi ken.	Kofou (prov. Kahi).	395 447	Prov. Kahi (Tokaï do).

[1] Aussi quelques communes orientales du district Mouro de la province Kihi (Nankaï do).

NOMS DES DÉPARTEMENTS Ken.	VILLES PRÉFECTORALES.	POPULATION des départements.	PROVINCES ET DISTRICTS qui correspondent au département.
23. Siga ken.	Gobessio (prov. Omi [1]).	738 211	Prov. Ômi (Tosan do), Vakasa et un distr. de la prov. Etsizen (Hokrokou do).
24. Gifou ken.	Imaïdzmi (prov. Mino).	859 615	Prov. Mino et Hida (Tosan do).
25. Nagano ken.	Zenkozi (prov. Sinano).	1 000 411	Prov. Sinano (Tosan do).
26. Foukousima ken.	Foukousima (pr. Ivasiro).	808 937	Prov. Ivasiro, 11 distr. de la prov. Ivaki (Tosan do) et une partie du distr. Kanbara de la prov. Etsigo (Hokrokou do).
27. Ivate ken.	Morioka (pr. Rikoutsiu)	591 881	9 distr. de la prov. Rikoutsiu, 1 de la prov. Rikouzen et 1 de la prov. Moutz (Tosan do).
28. Avomori ken.	Avomori (prov. Moutz).	475 413	3 districts de Moutz (Tosan do).
29. Yamagata ken.	Yamagata (prov. Ouzen).	682 929	Prov. Ouzen et 1 distr. d'Ouzo (Tosan do).
30 Okayama ken.	Okayama (prov. Bizen).	1 000 570	Prov. Bizen, Bitsiu et Mimasaka (Sanyo do).
31. Yamagoutsi ken.	Yamagoutsi (pr. Souvo).	877 614	Prov. Souvo et Nagato (Sanyo do).
32. Yechime ken.	Matsouyama (prov. Iyo).	1 438 895	Prov. Iyo et Sanouki de Sikok (Nankaï do).
33. Foukouoka ken.	Foukouoka (pr. Tsikouzen).	1 097 215	Prov. Tsikouzen et Tsikougo (Saïkaï do).
34. Oïta ken.	Oïta-Founaï (pr. Bougo).	731 964	Prov. Bougo et 2 distr. de la prov. Bouzen (Saïkaï do).
35. Kagosima ken.	Kagosima (pr. Satzma).	1 270 463	Prov. Satzma, Ohosmi et Hiouga, ainsi que les îles au S. de Kiusiu, jusqu'à Ohosima des Riu-Kiu inclusivement (Saïkaï do).
36. Okinava ken.	Siuri (îles Riu-Kiu).	310 545	Divisions centrale et méridionale des îles Riukiu.

[1] Gobessio-moura, préfecture de Siga ken, n'est qu'une bourgade, faubourg septentrional de la ville d'Ohotz.

DIVISIONS USUELLES DU JAPON

Les noms des villes ouvertes au commerce étranger sont en *italiques.*

NOMS DES RÉGIONS (DO) ET DES PROVINCES (Kouni ou Siu).	SUPERFICIE en kilomètres carrés [1].	POPULATION en 1873.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	AUTRES VILLES IMPORTANTES Districts (Kohori).
I. Kinaï. (Région impériale)	9 097,80	2 084 770	229,15		
Cinq provinces:					
1. Yamasiro (Zio siu).	»	443 153	»	Kioto (Saïkio fou).	8 districts.
2. Yamato (Va siu).	»	422 614	»	Nara.	15 —
3. Kavatsi (Ka siu).	»	240 168	»	Yavo.	16 —
4. Idzmi (Sen siu).	»	214 522	»	Sakaï ken.	4 —
5. Setz (Ses siu).	»	764 311	»	*Ohosaka* fou.	12 — *Hiogo-Kobe.*
II. Tokaï do. (Région maritime orientale.)	38 980,68	7 553 197	193,76		
Quinze provinces.					
1. Iga (I siu).	»	97 103	»	Ouyeno.	4 districts.
2. Ise (Se siu).	»	579 620	»	Tsou (Miye ken).	13 —
3. Sima (Si siu).	»	46 765	»	Toba minato.	2 —
4. Ovari Bi siu).	»	734 255	»	Nagoya (Aïtsi ken).	8 —
5. Mikava (San siu).	»	487 170	»	Yosida-Toyobasi.	8 —
6. Tootomi (Yen siu).	»	411 920	»	Hamamats.	12 —
7. Sourouga (Soun siu).	»	361 167	»	Sidzouoka ken.	7 —
8. Kahi (Kô siu).	»	363 400	»	Kôfou (Yamanasi ken).	4 —
9. Idz (Dzou siu). Iles Ogasavara ou Bonin sima.	»	149 000	»	Misima.	4 —
10. Sagami (Sô siu).	»	359 875	»	Odavara.	9 — Hakone, *Yokoska.*

[1] Les superficies des six régions de l'île principale, Hontsi (Hondo, Naïtsi et abusivement Nippon), ont été calculées d'après la carte de M. Myamoto Sampei (à l'échelle de 1/430000), publiée par le ministère de l'instruction publique japonais, dans la 10ᵉ des années Meidzi (1877). L'aire totale de la grande île japonaise a été trouvée = 14 054 ri carrés, au lieu de 14 494,4 ri carrés comptés par les géographes japonais; 1 ri = 3 926ᵐ,88. Les autres données de ce tableau sont empruntées au « Nipontsi si tei yo », ou description statistico-topographique du Japon, publié par un bureau du ministère de l'intérieur, 7 vol., Tokio, 1874-78.

NOMS DES RÉGIONS (DO) ET DES PROVINCES [Kouni ou Siu).	SUPERFICIE en kilomètres carrés.	POPULATION en 1873.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	AUTRES VILLES IMPORTANTES Districts (Kohori).
11. Mouzasi (Bou siu).	»	2 091 260	»	*Yedo* (Tokiou fou).	22 — *Yokohama* (Kanagava ken).
12. Ava (Bo siu).	»	152 460	»	Tateyama.	4 districts.
13. Kadzousa (Sô siu).	»	420 590	»	Kisaradz.	9 —
14. Simosa (Sô siu).	»	647 614	»	Tsiba ken.	12 —
15. Hitatsi (Dzio siu).	»	651 198	»	Mito (Ibaraki ken).	11 —
III. Tosan do. (Région orientale des montagnes.)	91 964,88	6 789 178	73,82		
Treize provinces :					
1. Omi (Go siu).	»	574 013	»	Ohotz (Siga ken).	12 districts. Hikone.
2. Mino (No siu).	»	664 100	»	Imaïdzmi (Gifou ken).	21 —
3. Hida (Hi siu).	»	98 938	»	Takayama.	3 —
4. Sinano (Sin siu).	»	925 670	»	Zenko zi (Nagano ken).	10 — Matsmoto.
5. Kodzke (Ziô siu).	»	526 932	»	Mayebasi (Goumba ken	14 — Takasaki, Tomioka.
6. Simodzke (Ya siu).	»	310 459	»	Totsigi ken (Sonobe).	9 — Outsnomia, Nikko.
7. Ivaki (O siu).	»	351 265	»	Taïra.	14 —
8. Ivasiro (O siu).	»	437 170	»	Foukousima.	9 — Vakamats (Aïdz).
9. Rikouzen (id.).	»	530 000	»	Sendaï (Miagi ken).	14 —
10. Rikoutsiu (id.)	»	509 153	»	Morioka.	10 —
11. Mouts (id)[1].	»	466 578	»	Avomori ken.	4 — Hirosaki.
12. Ouzen (Ou siu)	»	567 369	»	Yamagata ken.	4 — Tsourouga oka.
13. Ougo (id.)[2].	»	628 540	»	Akita ken.	8 districts.
IV. Hokrokou do. (Région continentale du Nord.)	28 989,60	3 186 072	109,90		
Sept provinces :					
1. Vakasa (Ziuk siu).	»	83 054	»	Obama.	3 districts.

[1] Avant 1867, les provinces Ivaki, Ivasiro, Rikouzen, Rikoutsiu et Mouts formaient un seul « kouni », connu sous le nom de Mouts ou d'Osiu.

[2] Les provinces Ouzen et Ougo ont été formées en 1867, par la division de l'ancien territoire de Deva ou de Ha siu.

NOMS DES RÉGIONS (DO) ET DES PROVINCES (Kouni ou Siu).	SUPERFICIE en kilomètres carrés.	POPULATION en 1873.	HABITANTS par kilom. carré.	VILLES PRINCIPALES.	AUTRES VILLES IMPORTANTES. Districts (Kohori).
2. Etsizen (Etsi siu).	»	445 630	»	Foukouyi.	8 — Tsourouga.
3. Kaga (Ka siu).	»	403 581	»	Kanazava(Isikava ken)	4 —
4. Noto (Nô siu).	»	262 689	»	Nanaô (Tokorono koutsi).	4 —
5. Etsitsiu (Etsi siu).	»	621 362	»	Toyama.	4 — Takaoka.
6. Etsigo (id.).	»	1 356 975	»	*Nihigata* ken.	7 — Takata.
7. Sado (Sa siu).	»	12 821	»	Aïgava.	3 —
V. Sanyin do. (Région des montagnes Yin : principe femelle).	17 625	1 784 363	101,23		
Huit provinces :					
1. Tanba(Tan siu).	»	291 527	»	Kameoka (Kameyama)	6 districts.
2. Tango (id).	»	160 888	»	Miadz.	5 —
3. Tazima (id).	»	186 769	»	Toyo oka.	8 —
4. Inaba (In siu).	»	162 001	»	Tottori.	8 —
5. Hoki (Hak siu).	»	194 341	»	Yonago.	6 — Mihono seki.
6. Idzmo(Oun siu).	»	339 935	»	Matsouye (Simane ken).	10 —
7. Ivami (Seki siu).	»	261 741	»	Tsvanô.	6 —
8. Oki (In siu).	»	287 163	»	Saïgo moura.	4 —
VI. Sanyô do. (Région des montagnes Yô : principe mâle[1]).	23 994	3 552 142	148,20		
Huit provinces.					
1. Harima (Ban siu).	»	638 846	»	Himetsi.	16 districts.
2. Mimazaka (Sak siu).	»	217 283	»	Tsouyama.	12 —
3. Bizen (Bi siu).	»	334 445	»	Okayama ken.	8 —
4, Bitsiu (id.).	»	398 912	»	Kasaoka.	11 —
5. Bigo (id.).	»	458 914	»	Foukouyama.	14 — Onomitsi.
6. Aki (Gei siu).	»	672 225	»	Hirosima ken.	8 —

[1] On traduit généralement Sanyin do par « Région des montagnes de l'Ombre », et Sanyô do par « Région des montagnes du Soleil ».

NOMS DES RÉGIONS (DO) ET DES PROVINCES (Kouni ou Siu).	SUPERFICIE en kilomètres carrés.	POPULATION en 1873.	HABITANTS par kilomètre carré.	VILLES PRINCIPALES.	AUTRES VILLES IMPORTANTES. Districts (Kohori).
7. Souvo (Bô siu).	»	497 951	»	Yamagoutsi ken.	6 —
8. Nagato (Tsio siu)	»	331 566	»	Hagi.	6 — Akamaga seki.
VII. Nankaï do. (Région maritime méridionale.)	24 522,50	3 241 143	132,17		
Six provinces :					
1. Kihi (Ki siu).	»	615 964	»	Vakayama ken.	7 districts.
2. Avadzi(Dan siu).	»	164 807	»	Soumoto.	2 —
3. Ava (A siu).	»	589 023	»	Tokousima.	10 —
4. Sanouki (San siu).	»	565 118	»	Takamats.	11 — Marou-game.
5. Iyo (Yo siu).	»	780 154	»	Matsouyama (Yehime ken).	14 — Ouvazima.
6. Toza (To siu).	»	526 077	»	Kôtsi ken.	7 —
VIII. Saïkaï do. (Région maritime occidentale.)	24 256,61	5 107 192	123,80		
Onze provinces :					
1. Tsikouzen (Tsi-kou siu).	»	445 898	»	Foukouoka ken.	15 districts. Harouta.
2. Tsikougo (id.).	»	395 782	»	Kouroume.	10 —
3. Bouzen (Bou siu).	»	307 635	»	Kokoura.	8 — Nakats.
4. Bougo (id).	»	565 666	»	Ohoïta ken (Founaï).	8 — Ousouki.
5. Hizen (Hi siu).	»	1 085 053	»	*Nagasaki* ken.	11 — Saga, Si-mabara.
6. Higo (id).	»	951 460	»	Koumamoto ken.	14 —
7. Hiouga (Nitsi siu).	»	383 761	»	Miazaki.	5 —
8. Ohosmi (Goun siu).	»	220 411	»	Kokoubou.	8 — Tanega sima.
9. Satzma (Satz siu).	»	581 850	»	Kagosima ken.	13 — Kaseda, Kago.
10. Iki (Is siu).	»	32 949	»	Kadzimoto.	2 —
11. Tsou sima (Taï siu).	»	30 300	»	Idzounovara - Kokoubou.	2 —

NOMS DES RÉGIONS (DO) ET DES PROVINCES (Kouni ou Siu).	SUPERFICIE en kilomètres carrés.	POPULATION en 1873.	HABITANTS par kilomètre carré.	VILLES PRINCIPALES.	AUTRES VILLES IMPORTANTES. Districts (Kohori).
IX. Hokkaï do.	93 968,40	136 275	1,45		
(Région maritime du nord.)					
Onze provinces :					
1. Osima.	»	95 000	»	*Hakodate.*	7 districts. Matsmaye (Foukouyama).
2. Siribesi.	»	6 000	»	Otarou (Otarounaï).	17 —
3. Isikari.	»	3 000	»	Sapporo (Satsporo).	9 —
4. Tesibo.	»	»	»	Rouroumoppe.	6 —
5. Kitami.	»	»	»	Soya.	8 —
6. Ibouri.	»	6 000	»	Ousou, Youbouts.	8 — Mororan.
7. Hidaka.	»	5 500	»	Sitznaï.	7 — Ourakava.
8. Tokatsi.	»	1 178	»	Birovo.	7 —
9. Kousiro.	»	»	»	Akkesi (Adzkesi).	7 —
10. Nemoro.	»	»	»	Nemoro.	5 —
11. Tsi sima. (Iles Kouriles).	»	»	»	Tomari (Kounachir).	8 —
Iles Riu kiu.	2 419,55	166 789	68,92	Siuri.	39 makiri. Nafa.
Total : 9 Régions. 84 Provinces.	372 818,62	33 683 473	90		717 kohori et 39 makiri.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

Parmi les collaborateurs bienveillants que je suis heureux de remercier de leur concours, M. Léon Metchnikov, l'auteur de *l'Empire japonais*, est celui auquel je dois témoigner la plus vive reconnaissance. Il m'a aidé de ses souvenirs de voyage et de ses recherches assidues, m'a fait ouvrir de riches bibliothèques et s'est livré pour moi à une correspondance suivie avec des sinologues et des japonistes d'Europe et d'Asie. M. de Richthofen, M. Serrurier, M. Bretschneider, de Peking, M. Basil Hall Chamberlain, de Tokio, ont bien voulu me confier des documents précieux. M. Yang, attaché à la légation de Chine, avec une obligeance que rien n'a lassée, s'est donné la peine de répondre à mes longs questionnaires et m'a confié des cartes, dessinées par ses compatriotes, qui ne sont pas encore connues en Occident. M. Emile Desjardins, mon frère M. Élie Reclus, M. Charles Schiffer, M. Lefrançais m'ont rendu pour ce volume, comme pour les précédents, le service capital d'annoter mes épreuves, et M. Polguère m'a continué son concours pour la bonne correction du livre. MM. Perron, Słomczyński, Metchnikov ont dressé les cartes et MM. Schrader, Taylor, Pranishnikoff, Barclay, Ronjat, Langlois, ont dessiné les gravures qui contribuent pour une si forte part à la valeur de l'ouvrage et à l'accueil bienveillant des lecteurs.

INDEX ALPHABÉTIQUE

P

Q

R

V

W

Y

Z

TABLE DES CARTES

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

ERRATA

Page 16, ligne 29. Au lieu de *révoir,* lisez *prévoir.*
— 67, — 10. Au lieu de *houx épineux,* lisez *chêne à feuilles de houx.*
— 113, — 6. Effacez le mot *lac.*
— 248. Au lieu de V, lisez CHAPITRE V.
— 383, carte 68. Au lieu de Singan et la basse vallée du Wei ho, lisez Toung kouan et la basse vallée du Wei ho.

2524. — Typographie A. LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.